

UNIVERSITÉ DE NANTES

HENRICH-HEINE  
UNIVERSITÄT DÜSSELDORF

Département d'études germaniques

Philosophische Fakultät

*Année : 2006*

*N° attribué par la bibliothèque*

f f f f f f f f f f

TRADUCTEURS D'HISTOIRE,  
HISTOIRES DE TRADUCTION :  
TROIS ECRITS BIOGRAPHIQUES DE  
STEFAN ZWEIG TRADUITS PAR ALZIR  
HELLA  
*(Fouché, Marie-Antoinette, Marie Stuart)*

Thèse de doctorat d'études germaniques  
Présentée en co-tutelle et soutenue publiquement par

Anne-Elise DELATTE

le 12 avril 2006

Directeurs de recherche :

MM. Herbert HOLL, Maître de Conférence H. D. R.,  
Pour l'Université de Nantes.

Et

Hans-T. SIEPE, Professeur, pour l'Université de Düsseldorf.

JURY

Président du Jury : M. Michel Reffet

M. Herbert Holl  
M. Michel Reffet

Prof. Dr. Hans-T. Siepe  
Prof. Dr. Gertrude Cepl-Kaufmann.

Date : 15 février 2006

*A mes parents et mes grands-parents,*

*A Dominique, Marie-Laure et Victoire,*

*Sans l'amour, la confiance et le soutien desquels rien n'aurait été possible.*

# REMERCIEMENTS

L'auteur remercie ici chaleureusement :

M. Herbert Holl et Kza Han, pour leur indéfectible soutien,

M. Hans-Theodor Siepe, pour ses conseils et ses encouragements,

M. Michel Reffet, pour sa chaleureuse confiance,

Mme Pierrette Lumbroso, qui a permis à cette aventure de prendre chair, pour l'amitié qu'elle nous a témoignée ainsi que pour la correspondance inédite de Stefan Zweig et les documents personnels d'Alzir Hella qu'elle nous a confiés,

Mme Lindi Preuss, pour les voies qu'elle nous a ouvertes,

M. Randolph Klawiter, pour son humanisme et le partage de son précieux travail bibliographique,

M. Patrick Ramseyer, pour son enthousiasme à nous faire entrer dans le monde des anarchistes et en particulier dans celui d'Henry Poulaille,

*In memoriam* Mme Colette Chambelland, pour ses confidences et sa vitalité généreuse,

Mme Gerda Morrissey, pour les documents inédits de la Stefan Zweig Collection, Daniel A. Reed Library, State University of New York, Fredonia, NY, qu'elle a aimablement mis à notre disposition,

M. André Amblin, Echevin de la culture de Péruwelz et Mme Yvonne Jottard, nièce d'Alzir Hella, pour sa gentillesse et les souvenirs émouvants qu'ils ont évoqués pour nous,

Et tous les éditeurs (en particulier Mme Ariane Fasquelle), tous les archivistes professionnels ou occasionnels, le Fonds des archives historiques de Weimar, la Société des amis d'Henry Poulaille, le Fonds Emile Armand, les établissements français et allemands (le Lycée Bernard Palissy d'Agen, les Universités de Toulouse, Paris-Sorbonne, Rostock, Greifswald) qui nous ont communiqué des documents inédits sur Stefan Zweig, Alzir Hella et Louis Angé.

# TABLE DES MATIÈRES

AVANT - PROPOS.....	7
L'ETAT DE LA RECHERCHE.....	10
PREMIERE PARTIE : TRADUCTEURS D'HISTOIRE.....	13
CHAPITRE I : LA BIOGRAPHIE, L'HISTOIRE ENTRE LES LIGNES.....	14
<b>PETITE HISTOIRE DE « L'HISTOIRE DE VIE » : REGARDS D'ECRIVAINS.....</b>	<b>14</b>
« BIOGRAPHIE LITTERAIRE » CONTRE « BIOGRAPHIE HISTORIQUE » : LES ENJEUX D'UNE ETERNELLE QUERELLE.....	19
AUTRES ETUDES HISTORIQUES.....	22
Ø <i>Le roman historique.....</i>	<i>22</i>
Ø <i>La miniature historique.....</i>	<i>24</i>
Ø <i>L'essai historique.....</i>	<i>25</i>
CHAPITRE II : STEFAN ZWEIG, ECRIVAIN DE L'HISTOIRE.....	26
UN POETE EXILE ET UN PROPHETE DANS L'HISTOIRE.....	26
STEFAN ZWEIG, TRADUCTEUR ET AGENT LITTERAIRE.....	38
STEFAN ZWEIG, BIOGRAPHE DE L'HISTOIRE.....	48
Ø <i>Une œuvre placée sous le signe de l'histoire.....</i>	<i>49</i>
Ø <i>L'histoire comme mystère et vecteur de progrès.....</i>	<i>52</i>
Ø <i>Le bâtisseur d'histoire.....</i>	<i>58</i>
v <b>Une mission humaniste.....</b>	<b>58</b>
v <b>Un écrivain minutieux.....</b>	<b>61</b>
v <b>Entre histoire et psychanalyse.....</b>	<b>66</b>
v <b>La recherche du « type ».....</b>	<b>71</b>
CHAPITRE III : ALZIR HELLA, TRADUCTEUR DANS L'HISTOIRE.....	81
UN HOMME DE CONVICTIONS.....	82
LA GRANDE FAMILLE DES TRAVAILLEURS DU LIVRE ET LE SYNDICAT DES CORRECTEURS.....	91
L'AMI HELLA.....	101
OLIVIER BOURNAC.....	128
DEUXIEME PARTIE : HISTOIRES DE TRADUCTION.....	136
CHAPITRE I : LA RECEPTION DES ŒUVRES EN FRANCE.....	137
UNE CONNIVENCE FECONDE DANS UN CONTEXTE HISTORIQUE TROUBLE.....	137
LE CONTEXTE TRADUCTOLOGIQUE : LES EDITEURS FRANÇAIS DE ZWEIG.....	140
Ø <i>Le Mercure de France.....</i>	<i>141</i>
Ø <i>Stock.....</i>	<i>142</i>
Ø <i>Grasset.....</i>	<i>145</i>

∅	<i>Fouché et Marie-Antoinette : la question des sous-titres</i> .....	151
	LA RECEPTION DES ŒUVRES DE ZWEIG EN FRANCE .....	153
	CHAPITRE II : FOUCHE, MARIE-ANTOINETTE, MARIE STUART, UN UNIVERS CONNU.....	158
	NOTRE PROCEDE D'INVESTIGATION.....	158
	FOUCHE, MARIE-ANTOINETTE, MARIE STUART : DES PERSONNAGES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.....	160
	LA PRISE EN COMPTE DU PATRIMOINE CULTUREL DU LECTEUR.....	163
∅	<i>La suppression des détails connus du lecteur français</i> .....	164
∅	<i>L'allusion comme moyen de communication</i> .....	166
∅	<i>La suppression des références étrangères</i> .....	170
∅	<i>La vérité historique</i> .....	176
	LA RESTITUTION DE LA PAROLE ORIGINELLE.....	179
	CHAPITRE III : STEFAN ZWEIG – ALZIR HELLA, UNE POESIE RETROUVEE.....	211
	L'UNIVERS ZWEIGIEN : LA TRADUCTION DES CONCEPTS ET DES IMAGES .....	213
∅	<i>Les mystères humains</i> .....	213
v	Psychologie.....	214
v	Geheimnis.....	218
v	Schicksal.....	228
∅	<i>Variations sur deux thèmes particuliers : l'insouciance et la médiocrité</i> .....	248
v	L'insouciance.....	248
v	La médiocrité.....	261
∅	<i>Les leit-motive : métaphores, tropes, images</i> .....	269
v	Le froid/la chaleur.....	270
v	L'ombre et la lumière.....	286
v	Contre vents et marées.....	306
	LES FIGURES DE REPETITION ET D'AMPLIFICATION .....	330
∅	<i>Répétition ou variation : un choix d'écriture</i> .....	330
v	Varier plutôt que répéter.....	331
v	Les figures de style.....	338
v	Les motifs.....	341
v	Le respect des répétitions.....	346
v	Les répétitions à l'initiative du traducteur.....	348
∅	<i>L'amplification par la généralisation</i> .....	352
	CHAPITRE IV : LA LANGUE DE L'AUTRE .....	360
	LES « FREMDWÖRTER ».....	361
	L'ALLEMAND ET SES SYNTAGMES COMPOSES.....	366
	LE REAMENAGEMENT SYNTAXIQUE.....	372
∅	<i>La recherche d'un texte fluide</i> .....	373
∅	<i>La ponctuation</i> .....	379
v	Coupure et liaison.....	379
v	Les tirets.....	383
v	Les guillemets.....	386
v	Les points d'exclamation, d'interrogation.....	387

LES CONVENTIONS DE L'ORALITE.....	395
Ø <i>Les formes du discours et les figures de mise en valeur</i> .....	396
Ø <i>Le registre de l'oral et les expressions idiomatiques</i> .....	405
v <b>Le langage familier</b> .....	405
v <b>Le langage trivial</b> .....	415
v <b>Les expressions figées</b> .....	423
LE CHOIX DE LA SOBRIETE.....	446
CONCLUSION.....	465
BIBLIOGRAPHIE.....	467
Ø <i>Correspondances</i> .....	467
Ø <i>Ouvrages de Stefan Zweig</i> .....	468
Ø <i>Ouvrages traduits par Alzir Hella (autres que ceux de Zweig)</i> .....	470
Ø <i>Ouvrages traduits par Stefan Zweig</i> .....	471
Ø <i>Etudes sur Stefan Zweig et ses oeuvres</i> .....	471
Ø <i>Ouvrages de Louis Angé</i> .....	472
Ø <i>Ouvrages traduits par Louis Angé (Comfort)</i> .....	473
Ø <i>Ouvrages (autres que ceux de Zweig) traduits sous le pseudonyme d'Oliver Bournac</i> .....	473
Ø <i>Ouvrages écrits sous le pseudonyme d'Olivier Bournac</i> .....	473
Ø <i>Mémoires, biographies, autobiographies, journaux</i> .....	473
Ø <i>Ouvrages sur l'art du récit, la biographie et les autres genres littéraires</i> .....	474
Ø <i>Ouvrages sur littérature et histoire</i> .....	475
Ø <i>Romans, poèmes et essais</i> .....	476
Ø <i>Ouvrages sur la traduction</i> .....	477
Ø <i>Ouvrages sur les ouvriers du livre et le milieu éditorial</i> .....	479
Ø <i>Ouvrages sur les anarchistes</i> .....	479
Ø <i>Articles et magazines</i> .....	479
Ø <i>Ouvrages de travail</i> .....	480
INDEX DES NOMS.....	481
TABLE DES ANNEXES.....	487
<b>STEFAN ZWEIG</b> .....	487
<b>FRIDERIKE ZWEIG</b> .....	488
<b>ALZIR HELLA</b> .....	488
<b>ERWIN RIEGER</b> .....	489
<b>OLIVIER BOURNAC</b> .....	489

# AVANT - PROPOS

C'est au fil des ans que nous avons découvert Stefan Zweig et son œuvre, tout d'abord en langue française, et que nous avons mûri une forme de complicité, de connaissance intime et de tendresse admirative. Ces sentiments ont alors nourri une curiosité fondamentale qui nous a conduite à nous pencher sur les textes originaux et à les rapprocher de leurs traductions en français, où le nom de son principal traducteur, Alzir Hella, s'est peu à peu imposé à nous.

Nous sommes partie du constat que Stefan Zweig jouit en France d'une notoriété exceptionnelle. C'est certes à son talent d'écrivain, à son érudition et à son internationalisme qu'il la doit, mais aussi à l'humanisme qui le caractérise et dont notre époque éprouve la source nostalgique. Les thèmes universels qu'il aborde, sa terrible souffrance devant les barbaries qui se préparent, son sens de la fraternité internationale et sa proximité avec le public latin lui ont permis de trouver une place particulière dans le cœur des Français. Sa volonté de faire œuvre utile, de « lancer un pont » entre les peuples est particulièrement sensible dans les nombreuses biographies qu'il a écrites, veillant avec fièvre à ce qu'elles soient traduites au mieux, et au plus vite, afin que ces « histoires de vie » de personnalités issues de toute l'Europe se répandent et se transmettent comme un fonds d'histoire commun à tous les Européens, se transformant ainsi en une conscience vitale.

Nous nous pencherons sur les caractéristiques de ces études historiques, de ces morceaux d'histoire, afin de cerner plus précisément la spécificité des biographies, puis nous rapprocherons de leur auteur, écrivain *dans* l'histoire et écrivain *de* l'histoire, pour mettre en exergue l'importance que celle-ci revêt pour lui-même et son œuvre. Zweig évoque alternativement l'histoire dont il a le souvenir, celle qu'il a apprise, celle qu'il vit douloureusement, jour après jour. Il s'enthousiasme pour celle qu'il parcourt avec fougue afin de recréer des personnages emblématiques dont il veut faire des modèles, des messagers, les outils de sa compassion et de son humanité. Nous expliquerons le choix qui a été le nôtre de n'exercer notre analyse critique que sur les traductions des ouvrages concernant des personnages historiques liés à l'histoire de France.

Mais notre postulat était que la qualité des traductions n'était pas étrangère au succès fulgurant et durable qu'a connu l'œuvre de Zweig en France et nous sommes alors partie à la recherche d'Alzir Hella. Nous avons d'abord été interpellée par les très vagues et très contradictoires échos que nous entendions à son propos, les doutes mêmes que certains exprimaient sur ce mystérieux et proluxe traducteur, sur ce nom bizarre qu'il portait et qui était « bien sûr » un pseudonyme. Le 6 février 1935, dans *Marianne*, à propos de *La Guérison par l'esprit*, un article anonyme souligne que « l'étonnante faculté d'évocation et d'analyse de Stefan Zweig a trouvé en Mmes (sic) Hella et Pary des traductrices (sic) remarquables »<sup>1</sup>. C'est dire combien Alzir Hella, même à son époque, était un inconnu. La quantité considérable d'ouvrages traduits en un temps record par cet homme avait même parfois fait douter de son existence : ce « forçat de la

---

<sup>1</sup> In Monika Natter, *Der frankophile Europäer und psychologische Erzähler : die Rezeption von Stefan Zweig in Frankreich (1910-1940)*, Wien, 1996, p. 155.

traduction », s'interroge Lionel Richard<sup>2</sup>, a-t-il bien existé ? « Pendant longtemps », écrit-il, « j'ai cru qu'Alzir Hella n'était qu'une façade fictive, un truc des éditeurs qui cachait des travaux de « nègres ». Sur une soixantaine de romans, et parmi eux ceux de Stefan Zweig, il figure comme traducteur ou co-traducteur : « Comment imaginer qu'une véritable identité, un individu, se trouvait derrière tant d'abnégation pour une tâche aussi ingrate et mal payée ? [...] ». Il pose encore une question : « A-t-il échangé des lettres avec Stefan Zweig, existe-t-il des archives Alzir Hella quelque part ? » A celle-ci, nous avons la chance de pouvoir aujourd'hui répondre : oui.

En quête des deux hommes, nous avons noué à leur suite des contacts en Suisse, en Allemagne, en Autriche, en Belgique, aux Pays-Bas, aux Etats-Unis et bien sûr et surtout à Paris, où nous avons reçu des mains de l'héritière d'Alzir Hella, Mme Pierrette Lumbroso-Body, fille de son ami et exécuteur testamentaire, Marcel Body, ce don inespéré de lettres inédites écrites par Stefan Zweig à son traducteur français. Elles portent en elles toute leur affection, leur amitié, leur complicité, leur ardeur à bien faire, à vite et bien traduire, à révéler au lecteur français ce regard venu d'ailleurs. Elles témoignent de leur obstination à travailler de concert, avec profondeur, leur objectif commun étant que la connaissance mutuelle des deux peuples, à laquelle ils allaient ainsi contribuer, les conduise à une amitié réciproque.

Traducteur de la première heure et écrivain prolifique, Zweig y manifeste son attention à la diffusion et à la réception de ses ouvrages à l'étranger, se souciant tant de leur traduction que de leur présentation : il en choisit les illustrations, calcule le nombre de pages idéal, cherche le meilleur moment pour la publication, le meilleur prix<sup>3</sup>. Cette correspondance révèle sa confiance en leur succès, en particulier lorsqu'il s'agit de biographies de personnages appartenant à l'histoire de France. Alzir Hella, qui était aussi son agent, veille jalousement à la qualité et à la vulgarisation de ses livres en France. Zweig s'émerveille de les voir, sous la plume du traducteur, renaître en une œuvre nouvelle, et ce patriote européen qui veut conquérir le monde à la fraternité est empli de la certitude que les deux peuples sauront s'y reconnaître et s'y retrouver. Orphelines des réponses d'Alzir Hella, détruites par les forces nazies, ces lettres expriment toute la douleur d'une époque, le deuil de ces humanistes acharnés, pourchassés par la haine, leur noir abattement et leur désespoir.

Nous avons suivi les traces de l'homme Hella, entrant dans sa vie, c'est-à-dire aussi, parce qu'elle ne s'explique qu'en elle, dans son époque. Nous avons découvert sa difficile enfance à la frontière franco-belge, ses errances sur les routes d'Europe, l'ouvrier typographe, le syndicaliste avide de fraternité. A sa suite, nous avons ouvert la porte d'un monde que nous ignorions jusqu'alors, celui des travailleurs du livre, de ces idéalistes et amoureux de la langue française, de l'écriture, de ces anarchistes avides de justice et de solidarité inaliénables. Les réponses de l'auteur autrichien en complètent le portrait, révélant en creux le tempérament courageux et exigeant, la fidélité, l'honnêteté du traducteur, qu'illustrent également les lettres, elles aussi inédites<sup>4</sup>, adressées à Stefan Zweig par son ami et biographe Erwin Rieger.

Nous reviendrons longuement sur l'affection particulière qui l'unissait à Stefan Zweig : histoire d'amitié entre deux hommes que tout semble séparer, histoire de traducteurs, histoires de

---

<sup>2</sup> Lionel Richard, *Le Magazine Littéraire, Stefan Zweig, le Chasseur d'âmes*, Paris, 1987.

<sup>3</sup> Dans une lettre qu'il adresse à Bernard Grasset le 23 janvier 1936, il se plaint : « Je reçois en ce moment par Alzir Hella le premier exemplaire de Marie Stuart, mais je serais un menteur si je disais que j'en suis très enthousiasmé. Non seulement (qu') il ne contient (sic) pas une seule illustration de celles que j'avais préparées, le portrait du titre n'a rien à faire avec Marie Stuart. C'est un portrait romantique et inventé, mais jamais un portrait authentique ». Voir annexe – Lettre du 23 janvier 1936 p. 525.

<sup>4</sup> Ces lettres, qui nous ont aimablement été communiquées par Mme Gerda Morrissey, appartiennent à la Stefan Zweig Collection, Reed Library, State University of New York, Fredonia, NY.



traductions, traduction de l'histoire, tout était soudain lié, inexorablement, *évidemment*. Tous deux traducteurs, traducteurs de l'Histoire, traducteurs de leur histoire personnelle, leur relation était unique dans sa réciprocité. Ce sont toutes ces histoires que nous allons conter. Nous allons également esquisser un portrait d'Olivier Bournac, dont le nom est très souvent associé à celui d'Alzir Hella. Il n'a cependant contribué, parmi les trois biographies que nous avons étudiées, qu'à la traduction de *Fouché*.

Nous nous attacherons enfin longuement à l'étude des textes allemand et français de trois histoires de vie, celles de Fouché, Marie-Antoinette et Marie Stuart. Nous rapprocherons textes et personnages, dans l'univers de leur écriture comme dans celui de leur réception, puis, en frottant les textes l'un à l'autre, en les comparant pied à pied, page à page, paragraphe à paragraphe, mot à mot, signe à signe, nous avons entrepris de mettre à jour les systématismes, les inventivités, les réticences, les choix réciproques de l'auteur et de son traducteur dans le contexte traductologique et éditorial de l'époque. Seules cette longue et nécessaire comparaison des textes et la citation des extraits illustrant le mieux nos découvertes pouvaient nous permettre de souligner les particularismes, de placer dans une lumière plus crue les caractéristiques de la traduction d'Alzir Hella qui, avec l'assentiment de l'auteur, déplace les frontières et recrée l'original en lui conférant d'autres nuances, d'autres accents, d'autres élargissements. Telle est la tâche que nous nous sommes assignée.

# L'Etat de la recherche

Sous la plume de Robert Dumont, l'étude pionnière sur les relations entre *Stefan Zweig et la France*, qui fait d'ailleurs également une large place aux relations entre Stefan Zweig et Romain Rolland, est parue en France chez Didier, en 1967. Aux Etats-Unis, c'est Gerard M. Mertens qui, dès 1950, consacre une thèse aux écrits biographiques de Zweig (*Stefan Zweig's Biographical Writings as Studies Of Human Types*). En Allemagne, Gerhart Wolff écrit en 1958 à Bonn une très large étude sur la vision de l'histoire de Stefan Zweig : *Die Geschichte und ihre künstlerische Bewältigung im Werk von Stefan Zweig : ein Beitrag zum Problem geschichtlicher Wortkunst*<sup>5</sup> et, en 1979, à Stuttgart, Helmut Scheuer publie son habilitation, *Biographie. Studien zur Funktion und zum Wandel einer literarischen Gattung vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, une étude fondamentale très fouillée sur le genre biographique, qui accorde une large place aux écrits de Zweig.

Les études universitaires qui ont pour objet l'œuvre de Stefan Zweig mais aussi sa personnalité sont aujourd'hui de plus en plus nombreuses. La liste des travaux centralisés par l'Université de Vienne montre l'engouement suscité par cet écrivain puisque ce ne sont pas moins de treize *Diplomarbeiten* et *Dissertationen* qui ont été réalisés depuis 1990. Les axes d'étude privilégient la psychologie de Zweig, ses voyages et la réception de ses œuvres dans différents pays, comme l'URSS<sup>6</sup>, la France<sup>7</sup>, l'Allemagne<sup>8</sup>, l'Angleterre<sup>9</sup>. En 1996, à Mayence, une thèse a été consacrée par Susanne Buchinger aux relations qu'entretenait Zweig avec ses éditeurs allemands et son rôle d'agent littéraire occasionnel : *Stefan Zweig, Schriftsteller, Vermittler und literarischer Berater*, édité en 1998 à la Buchhändler Vereinigung à Francfort sous le titre *Stefan Zweig, Schriftsteller und literarischer Agent : die Beziehungen zu seinen deutschsprachigen Verlegern (1901 – 1942)* et le *Diplomarbeit* de Natacha Weschenbach, soutenu en 1990, *Stefan Zweig und Hippolyte Taine. Stefan Zweig's Dissertation über « die Philosophie des Hippolyte Taine » (Wien, 1904)*, fut publié en 1992.

Les études des œuvres elles-mêmes sont plus rares, à l'exception de l'intérêt pour les nouvelles qui reste vif en France comme en Allemagne. A l'Université Paris-Sorbonne, Hélène Denis soutient en 1987 une thèse consacrée à *La culpabilité dans l'œuvre narrative de Stefan Zweig*, soulignant la récurrence de thèmes relatifs à la faute dans l'œuvre narrative de Zweig. Manuel Durand-Barthez, de l'Université de Toulouse-Le Mirail, élargit en 1995 son analyse à la problématique de la faute chez les écrivains autrichiens de la première moitié du XXème siècle

---

<sup>5</sup> Nous n'avons fait que très peu appel à cette étude très détaillée de tous les genres littéraires pratiqués par l'écrivain autrichien en raison des contradictions qui apparaissent souvent sur la vision de l'histoire qu'il prête à Stefan Zweig et sur le manque d'unité dans son approche de Zweig (p. 236, il met en valeur la »*sprachliche Vollendung*« qui caractérise Zweig et deux pages plus loin, il brocarde son »*geschmacklosen Pathos*«).

<sup>6</sup> Christian Nymphius, *Die Stefan-Zweig-Rezeption in der UdSSR*, Köln, 1996 (Dissertation).

<sup>7</sup> Monika Natter, *Der frankophile Europäer und psychologische Erzähler : die Rezeption von Stefan Zweig in Frankreich (1910-1940)*, Wien, 1996. Cette étude, citée à plusieurs reprises par la suite, se concentre essentiellement sur la réception de Zweig par la presse française et les différentes phases de son succès dans notre pays, tout en retraçant les amitiés que l'auteur autrichien a nouées en France, notamment avec Romain Rolland. Les traductions en tant que telles ne sont que très peu évoquées si ce n'est pour en louer la qualité.

<sup>8</sup> Guo-Qiang Ren, *Am Ende des Missachtung ? Studie über die Stefan-Zweig-Rezeption in der deutschen Literaturwissenschaft nach 1945*, Giessen, 1995. (Dissertation)

<sup>9</sup> Ulrike Zdimal, *Stefan Zweig und die englische Kultur*, Wien, 1994 (Diplomarbeit).

(Hugo von Hofmannsthal, Stefan Zweig, Otto Weininger, Joseph Roth, Arthur Schnitzler, Karl Kraus, Hermann Broch, Robert Musil)<sup>10</sup>. En 2002, à l'Université de Paris-Val-de-Marne, Valérie Mortier-Bollaert est l'auteur d'une thèse consacrée à *Passion et angoisse dans les nouvelles de Stefan Zweig*, où elle propose une analyse psychologique de victimes de la société bourgeoise de l'époque telle qu'elle transparaît dans les nouvelles de l'auteur autrichien. Ce sont des thèmes transversaux qui sont le plus souvent abordés, en particulier l'image de la femme dans son œuvre : en 1999, une *Dissertation sur les Frauen- und Männerbilder in den Novellen von Stefan Zweig* est soutenue à l'Université de Fribourg en Breisgau par Mohammed El-Bah, une autre sur les *Frauegestalten in den Erzählungen von Stefan Zweig*, soutenue à Giessen en 1997 par Mirjam Schmidt tandis qu'à l'Université de Paris-Sorbonne, Christine Trillaud s'intéresse, en 2003, à *La femme fin de siècle dans l'œuvre de Stefan Zweig et d'Arthur Schnitzler*, sous la triple perspective sociologique, psychologique et dans le rapport des personnages féminins à l'imaginaire masculin dominant. Notons également deux thèses de doctorat de l'Université Paris Sorbonne soutenues en 1991 : une grande étude sur *Stefan Zweig et la nouvelle*, réalisée par Yves Iehl, qui analyse l'œuvre novellistique de l'auteur dans une perspective à la fois historique et thématique, et une étude sur *Le thème du jeu dans la littérature autrichienne du début du siècle : Joseph Roth, Arthur Schnitzler, Stefan Zweig*, par Marie-Christine Aquatias, mettant en parallèle deux approches du jeu, l'une littéraire, l'autre socio-historique, au tournant du siècle. Ce thème est également abordé dans une thèse soutenue en 2003 par Véra Gandelman-Terekhov à l'Université de Limoges, en littérature comparée, intitulée *Echecs de mondes possibles*, qui analyse dix jeux d'échecs dans des œuvres d'auteurs aussi divers que Lewis Carroll, Stefan Zweig, Vladimir Nabokov, Georges Perec ou Arturo Reverte.

En 1994, Suzann Gundermann consacre son étude à *Romain Rolland et Stefan Zweig : l'Europe en conscience*, et, en 1999 à l'Université de Metz, Marie-Emmanuelle Zarini à *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*, étudiant la formation et l'affirmation de l'idée d'Europe chez l'écrivain autrichien.

Les quelques études s'intéressant plus particulièrement aux essais et aux biographies de Zweig ont été essentiellement publiées dans la sphère germanophone. Citons la très complète étude de Mourad Alami sur Joseph Fouché, *Der Stil der literarischen Biographien bei Stefan Zweig, erläutert an « Joseph Fouché »*, thèse soutenue à Cologne en 1989, et celle de Xiuli Jin, *Der Kampf mit dem Dämon, Stefan Zweigs literarische Typisierung des genialischen*, soutenue à Bochum en 2004. En Autriche, un *Diplomarbeit* a été présenté par Monika Innerhuber à l'Université de Vienne en 1989 à propos du biographe d'Erasme et de Castellion contre Calvin : « *Stefan Zweig als Biograph. Mit besonderer Berücksichtigung der Biographien « Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam » und « Castellio gegen Calvin. Ein Gewissen gegen die Gewalt.* », où elle s'attache essentiellement à analyser la structure des deux œuvres, le style de l'auteur et les similitudes entre Zweig et ses deux sujets, Erasme et Castellion.

La dernière étude sur Stefan Zweig dont dispose la bibliothèque universitaire de Vienne est elle aussi tournée vers l'étranger puisqu'elle traite de la réalité brésilienne vue par Zweig : *Stefan Zweig und die brasilianische Wirklichkeit*. Sonia Kovacs a présenté ce *Diplomarbeit* à Vienne en 2005. Quant à la traduction française des œuvres de Zweig, la seule étude que nous ayons trouvée dans la sphère francophone porte sur celle de *Brief einer Unbekannten* : il s'agit d'un mémoire de fin d'études présenté par Jenny Sigot à l'École de Traduction et d'Interprétation de Genève en octobre 2001. « Ce sont Alzir Hella et Olivier Bournac qui vont devenir les traducteurs attitrés de Stefan Zweig et qui, en 1927, avec *Amok* – dont fait partie *Lettre d'une inconnue* – inaugurent la

---

<sup>10</sup> *Etre autrichien : la problématique de la faute chez les écrivains autrichiens du début du siècle.*

longue série d'ouvrages auxquels leurs deux noms restent liés ». A propos d'Alzir Hella, elle indique simplement que, « de 1923 à 1931, il participe à la rédaction de *La Revue européenne*, revue ouverte sur les Lettres étrangères et qui contribue à révéler à l'élite intellectuelle de nombreux écrivains allemands tels que Thomas Mann, Rilke et Zweig lui-même ». « Quant à Olivier Bournac », ajoute-t-elle, « il semble le plus souvent inséparable d'Alzir Hella, même si la personnalité de ce dernier a occulté quelque peu sa notoriété. »<sup>11</sup> Dans la sphère germanophone, un *Diplomarbeit* a été consacré par Sabine Schimke, à l'Université d'Innsbruck en 1990, au syntagme nominal en français et en allemand à l'exemple de la traduction française d'Amok : « *Das Nominalsyntagma im Französischen und im Deutschen anhand der französischen Übersetzung der Novelle »Amok« von Stefan Zweig* ».

Trop nombreux pour que nous les citions tous sont les travaux dont l'étude s'étend, parmi d'autres écrivains, à Zweig : c'est le cas par exemple de thèses aussi diverses que *Terre promise et lieux communs : essai sur l'esthétique du voyage*, de Martine Pierre Pilon Pilon (Paris 1, 1988), se référant à *Magellan* ; *L'individu et la mort de Lucien Braun* (Strasbourg 2, 1990) ; *Richard Strauss, Hugo von Hofmannsthal et le Livret d'Opéra* (Paris 4, 1992) qui étudie notamment la collaboration de Strauss avec ses librettistes successifs, dont Zweig ; *Le fantasme de fin du monde. Etude psychanalytique du fantasme dans la clinique, l'art et la culture* de Katia Varenne Ganivet (Paris 7, 1996), qui privilégie à partir de l'œuvre de Zweig et de son suicide l'aspect dramatique de « perte de la culture » ; *Les références anglaises de la modernité littéraire viennoise* (Paris 8, 1999) ; *Une approche littéraire de la quête d'identité de l'Autriche dans l'entre-deux-guerres*, de Elisabeth Lefebvre de Plinval (Université de Provence, 2004).

Plusieurs colloques témoignent eux aussi de l'intérêt constant porté à Stefan Zweig, l'homme et l'écrivain : à Dortmund, en 2002, *Stefan Zweig im Zeitgeschehen des 20. Jahrhunderts*, centré sur l'étude du rapport de Zweig à la politique et aux événements de son époque ; à Jérusalem et Beer Sheva en juin 2004, *New perspectives on Stefan Zweig's Literary and Biographical Writings*, dont les exposés, introduits par celui de Mark H. Gelber, *Stefan Zweig en Israël*, étaient extrêmement variés : entre autres *Zweig und das Christentum* (Michel Reffet), *Erasmus, l'Alter Ego de Zweig* (Jacob Golomb), *Fouché et la Révolution française (Zweig's Typologies of Politics, Power and Personality)* (Karl Mueller), *Stefan Zweig et Romain Rolland (The Birth of the European Intellectual)*, (Denis Charbit), *L'œuvre dramatique de Zweig* (Vera Apfelhaler), *Zweig, disciple de Tolstoï* (Sarah Fraiman-Morris). Un colloque s'est tenu à Salzbourg en novembre 2004 sur la diaspora et l'exil comme expérience de crise (« *Diaspora-Exil als Krisenerfahrung : Jüdische, Bilanzen und Perspektiven* »), dont le dernier exposé, de Klaus Zeyringer (Angers), était en partie consacré à Zweig au Brésil (« *Rio de Janeiro 1942 : Leopold von Andrian, Paul Frischauer, Stefan Zweig* »).

---

<sup>11</sup> Cf son mémoire *Traduction de Brief einer Unbekannten de Stefan Zweig*, Ecole de traduction et d'Interprétation de Genève, Université de Genève, 2001.



# CHAPITRE I : LA BIOGRAPHIE, L'HISTOIRE ENTRE LES LIGNES

La biographie, en particulier celle de figures historiques, a souvent rempli dans l'histoire une fonction didactique et idéologique, variant selon les époques. C'est, en Europe, dans les années 1920 à 1930 que la biographie littéraire connut son plus grand succès, et Stefan Zweig, fasciné par les êtres d'exception, leur prêtant pour les raconter sa sensibilité et sa sensualité, donna sans conteste à ce genre ses lettres de noblesse. Les éditeurs comme les lecteurs français et allemands étaient alors friands de ces récits de vie qui retrouvent aujourd'hui auprès du grand public une certaine faveur, alliée à un regain d'intérêt pour l'histoire et la chronologie, à nouveau perçus comme fondements et vecteurs d'un savoir essentiel. Mais comment cerner de plus près ce genre littéraire, doit-on parler de biographie littéraire, de biographie, roman, ou essai historique ? Qu'est-ce qui différencie les ouvrages qui relèvent de l'une ou l'autre classification, quelles sont leurs caractéristiques et leurs mérites respectifs ? C'est ce que nous allons tout d'abord tenter de définir.

Le terme de « biographie » est composé des racines grecques « bios » (vie) et « graphein » (écrire)<sup>12</sup>, mais « Bios » n'est pas d'emblée « vie » : ce substantif grec désigne non pas le fait de vivre, mais *le mode* de vie. La biographie, qui désigne le fait d'écrire *sur* la vie d'une personne, sera donc avant tout le récit de sa manière de vivre. Ce mot est aussi bien employé pour désigner un genre littéraire particulier que pour aller au-delà de ce genre. Ainsi, cette notion peut tantôt servir à se distancer du concept de « roman historique », tantôt au contraire elle inclut celui-ci, lorsque son propos est de raconter la vie d'une personnalité historique : la biographie constitue un des plus anciens sous-genres de l'historiographie, qui est écriture d'événements mémorables, récit de faits dignes de mémoire. Là où l'historiographe décrit une partie de l'histoire à grande échelle, le biographe décrit, lui, la plus petite unité de cette histoire, la vie d'un seul homme. Sans doute cette pratique trouve-t-elle son origine dans le besoin qu'ont les hommes de se remémorer ceux qui ont disparu, et dans leur recherche de l'immortalité.

Définir le genre biographique n'en reste pas moins une tâche particulièrement ardue, car il n'existe pas de norme claire en la matière. On parle couramment d'un *genre littéraire*, mais il serait plus exact de le considérer comme un *genre d'écrit* ayant pour objet l'histoire de la vie d'un individu, comme une forme *littéraire* s'appliquant au récit de la vie d'un personnage, historique ou non<sup>13</sup>.

## PETITE HISTOIRE DE « L'HISTOIRE DE VIE » : REGARDS D'ECRIVAINS.

La biographie compte au nombre des textes littéraires depuis l'antiquité gréco-latine (Suétone, Plutarque) : c'est dire qu'il s'agit là d'une catégorie d'oeuvres relevant d'une tradition séculaire. On considère généralement que le genre est né au V<sup>ème</sup> siècle avant notre ère avec les *Memorabilia* de

---

<sup>12</sup> *Dictionnaire historique et étymologique du français*, Robert.

<sup>13</sup> voir Pauline A. H. Hörmann, *La biographie comme genre littéraire : Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar*, Ed. Rodolphi, Amsterdam, 1996 et Helmut Scheuer, »Biographie - Ästhetische Handlungsmodelle und historische Konstruktionen«, in : *Ästhetik der Geschichte*, publié par Johann Holzner et Wolfgang Wiesmüller, Innsbrücker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Germanistische Reihe Band 54, Innsbruck, 1995, p. 119 à 139.

Xénophon qui retracent - de manière vive mais lacunaire - la vie de Socrate. A l'origine, la biographie avait avant tout une fonction exemplaire et didactique : la vie modèle des grands hommes religieux ou politiques contribuait à l'éducation morale du peuple : *Biographia magister vitae, historia magister vitae*. Histoire et biographie ont longtemps été confondues : histoire signifiait en latin « *récit d'événements historiques* », et les historiens anciens comme Tite-Live ou Tacite se servaient des portraits pour illustrer leur oeuvre. Au Moyen-Âge, *estoire* (histoire) signifiait « *récit des événements de la vie de quelqu'un* », jusqu'au XII<sup>ème</sup> siècle, où ce mot prend un sens plus large de « *récit des événements relatifs à un peuple, à l'humanité en général* ». Ce n'est qu'à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle qu'il signifie « *mémoire que la postérité garde du passé* » et nous devons au XX<sup>ème</sup> siècle d'opposer une histoire événementielle, voire une *petite histoire* anecdotique, à la *nouvelle histoire* qui scientifie ses méthodes et participe à l'interprétation des évolutions humaines.

En France, le genre biographique a tout d'abord été connu pour l'histoire de la vie des saints et, après la Renaissance, celle d'artistes, de savants, de personnages historiques. Montaigne dans ses *Essais*, puis les Précieux au XVII<sup>ème</sup> siècle pratiquaient eux aussi le portrait historique. Jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, on trouve essentiellement un genre traditionnel de biographies, fondées sur d'innombrables données historiques. Izaak Walton, biographe anglais du XVII<sup>ème</sup> siècle dont l'art a été largement reconnu, ouvre une nouvelle phase : sa *Life of Mr. George Herbert*<sup>14</sup> est considérée comme une sorte de pont entre la biographie traditionnelle et la biographie que l'on appellera moderne au XX<sup>ème</sup> siècle.

Le XVIII<sup>ème</sup> siècle, siècle des Lumières, se distingue par une volonté d'atteindre le cœur de l'être humain sans pour autant perdre le fil des événements qui jalonnent sa vie. Le biographe se sert de nombreux documents personnels de son personnage, son journal, les lettres qu'il a écrites, les anecdotes susceptibles d'éclairer sa « *véritable personnalité* ». Mais surtout, ce siècle marque le début des études critiques du genre biographique. Vers 1735, Roger North décrit la vie de ses trois frères et, dans la *Préface* qui précède ses livres, rédige le premier texte théorique du genre ; il y explique sa préférence pour les récits de vies de personnes anonymes plutôt que celles de grands hommes politiques ou religieux. Pour lui, les qualités premières de tout biographe sont l'impartialité et la recherche de la vérité. La plus célèbre biographie de cette époque est la *Life of Samuel Johnson* écrite en 1791 par James Boswell. Il a sélectionné des anecdotes tirées directement de lettres de son « sujet » et de conversations avec lui qu'il a ensuite intégrées dans un cadre narratif et littéraire. Considérant qu'un biographe, tout en se basant sur des faits authentiques de la vie de son personnage, doit *recréer* cette vie à l'aide de mots, il considère que ce processus de recréation et d'interprétation est un travail artistique et non pas purement scientifique.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, le genre devient encyclopédique et universel : 1811 voit le début de la *Biographie universelle* de L.G. Michaud. Simultanément, le romantisme fait porter l'intérêt moins sur la rhétorique sociale et plus sur l'individu. Pour Wilhelm Dilthey, philosophe et historien allemand de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle et du début du XX<sup>ème</sup>, toute « *représentation de chaque unité de vie psycho-psychique* » est biographie<sup>15</sup>. Il s'agit, pour lui, du « *Lebenszusammenhang* », le récit de vie « invente » une contexture de vie :

---

<sup>14</sup> Izaak Walton, l'un des nombreux essais biographiques édités chez P.F. Collier & Sons Company, 1909 – 1914. Walton cherche à y évoquer moins les événements d'une vie que la personnalité et le caractère vertueux de son personnage.

<sup>15</sup> Cité par Helmut Scheuer, *Biographie. Studien zur Funktion und zum Wandel einer literarischen Gattung vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*. Stuttgart, Metzler, 1979, p. 172.

Ce que nous fûmes, comment nous avons évolué et sommes devenus ce que nous sommes, nous l'éprouvons à travers la façon dont nous agissions, à travers des projets d'existence que nous concevions autrefois, en considérant ce qu'était notre activité dans une profession, à partir de vieilles lettres disparues, de jugements sur nous qui furent prononcés il y a bien longtemps. Bref, c'est par le processus de la compréhension que la vie est éclairée sur elle-même dans ses profondeurs, et d'autre part nous ne nous comprenons nous-mêmes et nous ne comprenons d'autres êtres que dans la mesure où nous transférons le contenu de notre vie dans toute forme d'expression d'une vie, qu'elle soit nôtre ou étrangère à nous<sup>16</sup>.

« L'art joyeux du récit, » ajoute-t-il, l'explication qui va au cœur des choses, le fait d'y appliquer le savoir systématique, l'analyse en ensembles interactifs particuliers et le principe de l'évolution, ces moments s'intègrent les uns aux autres et se renforcent réciproquement »<sup>17</sup>. Pour lui, « la biographie est de la plus haute importance pour la compréhension de la continuité du monde historique ». Comme œuvre d'art, elle doit « trouver une position permettant à l'horizon historique général de se déployer et, pour constituer un ensemble interactif et significatif, à l'individu d'en rester le centre »<sup>18</sup>. Il en résulte, ajoute-t-il, que « la forme artistique de la biographie ne peut s'appliquer qu'à des personnalités historiques, car une telle position ne peut être trouvée que dans ce cas ».

Dilthey se conçoit lui-même comme chercheur et maître. Il identifie trois notions : la « *Einführung* » (l'identification), l'« *Erlebnis* » (l'événement), le « *Verstehen* » (la compréhension, celle des sciences humaines), différent du « *Erklären* » qui caractérise les sciences « physiques ». Il veut, en examinant leurs fondements et leurs méthodes, conférer aux sciences de la réalité historique et sociale une véritable autonomie vis-à-vis des sciences de la nature, et, à travers les sciences humaines, agir sur le présent, en amenant la bourgeoisie cultivée à exercer son influence sur la vie politique et à libérer pour l'avenir les forces sociales les plus éloignées des préoccupations pratiques de l'époque. Lorsque Stefan Zweig s'identifie à ce qu'il représente, avec une empathie sur laquelle nous reviendrons, il se situe donc dans la droite ligne de Dilthey : comme lui, il veut ménager, dans le processus de la connaissance historique, une place à la compréhension (« *Verstehen* »), mais sans pour autant priver l'histoire de sa légitime dimension explicative (« *Erklären* »)<sup>19</sup>. Il ira, nous le verrons, cueillir ses informations à leur source, dans les documents, les lettres, les archives qui donneront à ses biographies une base solide, tangible, réelle et l'éclaireront sur l'époque, les circonstances, les motifs, que son art lui permettra alors de recréer. « Cette reconstruction », écrit encore Dilthey, « ne parvient certes pas à un savoir assuré en ce qui concerne les motifs des acteurs, mais elle y accède parfaitement pour ce qui est des actes et des événements, et les erreurs auxquelles nous restons toujours exposés à propos de faits particuliers ne rendent en tout cas pas douteux l'ensemble »<sup>20</sup>.

Jusqu'à la première guerre mondiale, qui marque la fin du victorianisme et des valeurs officielles, le genre biographique évolue très peu. En effet, le positivisme conduit les biographes à fonder « scientifiquement » leurs livres au détriment de l'approche intime de leurs personnages ; de plus, le victorianisme interdit en Angleterre - berceau d'un genre pour lequel il continue d'être un « vivier » - la révélation de traits négatifs d'un caractère, ce qui ne peut manquer de nuire à

---

<sup>16</sup> Wilhelm Dilthey, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, (paru en 1910), Traduit et présenté par Sylvie Mesure, Les Editions du Cerf, Paris, 1988, p. 38.

<sup>17</sup> Ibid., p. 116.

<sup>18</sup> Ibid., p. 250

<sup>19</sup> Wilhelm Dilthey, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Les éditions du Cerf, Paris, 1988, p. 10.

<sup>20</sup> Ibid., op. cit., p. 114



l'objectivité de la biographie. Lytton Strachey, un des plus éminents biographes anglais (*Eminent Victorians* - 1917 - *Queen Victoria* - 1921), s'inscrit dans la droite ligne de James Boswell en défendant une biographie brève, où l'auteur prend de la distance par rapport aux données historiques afin de sélectionner soigneusement les détails qu'il approchera de manière imaginative et artistique, confirmant par là son pouvoir créateur.

L'opposition à une biographie traditionnellement sèche et trop historique se renforce à mesure que le XX<sup>ème</sup> siècle avance, annonçant ainsi la biographie contemporaine où l'accent est mis sur la force créatrice et artistique de l'écrivain. Celui-ci reste *historiographe* en cela qu'il cherche et vérifie avec rigueur, avant de les utiliser, les données dont il dispose sur une vie révolue, son travail consistant ensuite à sélectionner, parmi les faits disponibles, tous ceux qui figureront dans son récit. Mais il est *artiste* aussi, car il n'en perd pas pour autant la conscience du fait qu'en (d)écrivant cette vie, il est obligé de créer un cadre narratif dans lequel ces données seront présentées, rangées, reliées entre elles et interprétées. L'objectif du biographe moderne est la recherche de la vérité. Il est déterminé à évacuer préjugés et illusions et toute hypocrisie dans la présentation de son personnage, auquel il s'efforce de s'identifier psychologiquement. Il en dresse un portrait psychique complexe et, s'appuyant sur les faits qu'il a assemblés, essaie d'en faire surgir la vérité historique : c'est d'ailleurs ainsi que, dans les préfaces et les remarques dont il assortit souvent ses biographies, Stefan Zweig définit ses propres méthodes et ses objectifs exclusifs.

Pourquoi la biographie contemporaine est-elle apparue après la première guerre mondiale ? Pourquoi cette soudaine insistance sur la force créatrice plutôt que sur la « retraduction », la répétition d'une vie ? Dans une lettre à Romain Rolland, Zweig en donne une explication essentielle. Exprimant son admiration pour l'art d'Emil Ludwig, souvent considéré comme son concurrent direct en matière de biographie, à « *comprimer les détails de manière extrêmement vivante* » dans une biographie de Napoléon<sup>21</sup>, qu'il juge par ailleurs « *très intéressante et tout aussi riche en informations que son "Goethe"*<sup>22</sup>, il écrit : « Au fait : n'est-ce pas caractéristique que l'on découvre à une époque la valeur d'une grande individualité, puisque de grandes autorités font défaut ? »<sup>23</sup>

Car, contrairement à l'impression qu'il donne dans son *Monde d'hier*, même avant 1914 le « monde de la sécurité » n'était plus. Ses fondations commençaient à trembler, mais, comme Zweig,

---

<sup>21</sup> Notons l'hommage appuyé, assez rare pour qu'il soit souligné, qu'Henry Bidou, dans sa préface à cet ouvrage, rend à la traductrice et ce faisant au travail d'historien accompli par l'auteur : « La traduction de Mlle Alice Stern n'est pas seulement une version exacte. Elle représente un travail immense. Il fallait retrouver les originaux français de toutes les citations que Ludwig avait lui-même traduites en allemand, sans en avoir indiqué les références. C'est au total 875 textes épars dans des centaines d'ouvrages, qu'il a fallu dépister un à un, en refaisant toute la documentation de l'historien. (...) Elle est elle-même devenue historien. Ajoutez le style le plus vif, le plus pur et le plus coloré. Elle a fait ce miracle d'avoir donné du texte allemand le décalque le plus fidèle, sans qu'on sente jamais qu'elle traduit. Cette traduction parfaite a les grâces et la vivacité d'un original. Elle a rendu à l'auteur qu'elle avait choisi le plus rare des services, celui de le faire connaître en se faisant oublier. » Emil Ludwig, *Napoléon*, Editions Payot, Paris, 1929, p. 5/6

<sup>22</sup> Romain Rolland, dans une lettre adressée à Charles Baudouin le 21 janvier 1931, avoue s'être lui aussi laissé dans un premier temps séduire par l'œuvre d'Emil Ludwig, avant de constater qu'il s'était fait duper : « Quand j'ai lu d'abord son Goethe, à première vue, il m'a séduit. Mais il ne faut pas s'en approcher, on s'aperçoit que tout est truqué : On m'a dit (et je le crois) qu'il se fait amasser et classer par des manœuvres ses documents. On sait ce que promet une telle méthode ! En histoire, compte seul l'œil du maître. Et il doit pénétrer partout. On ne s'en remet pas à des domestiques ! – Tous ces messieurs sont de trop grands seigneurs pour l'histoire. Ils le prennent de haut avec *La Dame Nue* : la vérité. Ils l'habillent, à la mode de l'an ; et, sous la robe, ils lui pincent les fesses ». *Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin, Une si fidèle amitié*, Edition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, Editions Cesura, 69330 Meyzieux, Décembre 2000, p. 177.

<sup>23</sup> Lettre à Romain Rolland du 31 janvier 1925, *Briefwechsel* Romain Rolland-Stefan Zweig, Rütten & Löning, Berlin, 1987, p. 73.

peu voulaient réellement y croire : on vivait ainsi dans une sorte d'illusion rassurante. C'est contre elle que réagirent violemment anarchistes, bolcheviks, nihilistes, contribuant ainsi à la révéler et à la détruire. Comme le souligne Jan Romein<sup>24</sup>, la biographie contemporaine est née pendant la première guerre mondiale, à la même époque que Zweig. L'histoire s'est ainsi penchée violemment et de manière décisive sur son berceau, tout en incarnant la « fantaisie créatrice » souhaitée par Hegel : « Dans son souci d'esthétique et d'éthique, de mise en forme et de didactique, de distance et de proximité à l'égard de ses héros [la biographie moderne est également caractérisée de manière pertinente] par la vigilante pondération de la raison et d'autre part par la profondeur des sentiments et d'une sensibilité qui donne une âme »<sup>25</sup>.

Comment définir précisément le genre biographique ? Helmut Scheuer tente d'en cerner les caractéristiques<sup>26</sup> :

Tout d'abord, les biographies se soustraient à la triade classique des genres. Elles appartiennent à ce que l'on appelle la littérature pragmatique [...] Car la biographie est également toujours une forme littéraire opérationnelle ; elle est littérature pragmatique, autrement dit elle veut atteindre un but et est au service de systèmes normatifs précis<sup>27</sup>.

Elle se situe, et là est la source de toutes les interrogations qu'elle suscite, « entre la science et l'art »<sup>28</sup>, entre faits et fiction : « Chaque biographe », écrit C. Lorenz, « a pour tâche de reconstituer une identité (un caractère) en développement à partir de l'ensemble des faits qui lui sont connus concernant une personne et son époque »<sup>29</sup>. Mais la biographie permet-elle cet entre-deux ? Helmut Scheuer s'interroge : la biographie peut apparaître comme une réponse à la question obsédante que se pose le « héros » de Musil, Ulrich : un homme qui veut connaître la vérité se fait savant ; un homme qui veut laisser jouer sa subjectivité devient peut-être écrivain, mais que fait celui qui désire trouver ce qu'il y a entre les deux ?

Telle est la question qui se pose : la biographie produit-elle cette sorte de symbiose entre art et science, entre poésie et intellect, entre fantaisie et réflexion ?

---

<sup>24</sup> *Die Biographie. Einführung in ihre Geschichte und ihre Problematik*, Francke, Berne, 1948.

<sup>25</sup> »In ihrem Bemühen um Ästhetik und Ethik, formale Gestaltung und Didaktik, und um Distanz und Nähe zu ihren Helden [ist die moderne Biographie auch treffend durch] die wache Besonnenheit des Verstandes, andererseits die Tiefe des Gemüts und der beseelenden Empfindung [charakterisiert].« Cité par Helmut Scheuer, *Biographie. Studien zur Funktion und zum Wandel einer literarischen Gattung vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*. Stuttgart, Metzler, 1979, p. 248.

<sup>26</sup> Helmut Scheuer, »Biographie. Überlegungen zu einer Gattungsbeschreibung«. In: *Von Anderem und vom Selbst. Beiträge zu Fragen der Biographie und Autobiographie*. Textes réunis par Reinholt Crimm et Jost Hermand, Königstein, 1982, p. 9-29.

<sup>27</sup> »Biographien entziehen sich zunächst einmal der klassischen Trias der Gattungen. Sie gehören zur sogenannten Zweck- bzw. Gebrauchsliteratur.[...] Denn die Biographie ist immer auch eine operationale Literaturform; sie ist Zweckliteratur, das heißt, sie will etwas erreichen und steht im Dienste bestimmter Normsysteme«, Helmut Scheuer, *Biographie. Studien zur Funktion und zum Wandel einer literarischen Gattung vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, op. cit. p. 9 et suivantes.

<sup>28</sup> *ibid.*, p. 9.

<sup>29</sup> C. Lorenz, cité dans *La biographie comme genre littéraire, Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar*, Pauline A.H. Hörmann, op.cit. p.17.

## « BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE » CONTRE « BIOGRAPHIE HISTORIQUE » : LES ENJEUX D'UNE ÉTERNELLE QUERELLE.

Les opinions continuent de diverger sur le statut du biographique : littérature utilitaire, sous-catégorie de l'historiographie ou histoire à part entière ? Norbert Groeben tente de tracer une frontière nette entre « biographie historique » et « biographie littéraire » : « Pour ce qui est de la biographie scientifique », écrit-il, « il faut qu'entre le biographe et la personnalité étudiée soit conservée une distance qui la rende possible ; avoir l'ambition d'intégrer des faits grâce à des mécanismes d'identification n'est pas licite, à cause du danger de destruction de l'objectivité que font courir les projections »<sup>30</sup>. Mais s'élève aussitôt l'avis inverse, qui dénonce cette objectivité comme une chimère, un but idéal mais inaccessible : Günther Patzig fait alors remarquer qu'à chaque étape du travail de l'historien, même le plus rigoureux, la subjectivité intervient, que ce soit dans le choix du sujet, celui des sources, qui se font inmanquablement en fonction des intérêts, des attentes et des préjugés du biographe<sup>31</sup>. Ce n'est pas Golo Mann qui aidera à trancher la question puisque, pour sa part, il voit beaucoup de points communs entre littérature et histoire, ou plutôt l'histoire telle qu'on l'écrit. L'invention n'est pas, selon lui, l'apanage de la littérature, l'historiographie moderne, elle aussi, fait sienne cette méthode :

Car si elle se garde bien de mettre dans la bouche de son héros des paroles qu'il n'a jamais prononcées, elle n'en devine pas moins des pensées qu'il a peut-être conçues sous cette forme, ou sous une autre, elle construit tout de même des opinions, des causes, des rapports dont elle ne peut certes prouver ni la réalité ni les effets, mais qui seuls donnent un sens à son entreprise<sup>32</sup>.

Le but du biographe moderne est en premier lieu la mise en récit d'une vie, donc la création d'une narration. Il reconnaît ainsi que l'image qu'il donne de la vie est influencée par des procédés littéraires (focalisation, structure, figures de style). Ainsi, selon Günter Blöcker, « la biographie, elle, est une performance tout à fait individuelle. Elle est la tentative d'un individu de redonner la vie à un autre individu »<sup>33</sup>.

André Maurois exprime des idées similaires dans *Aspects de la biographie* (1928). Il considère que le trait d'union entre dimensions scientifique et artistique est l'imagination créatrice du biographe, laquelle toutefois, ne part que du réel le plus authentique. Il se demande « [...] comment il serait possible de construire un personnage historique sans le déformer. Ce personnage a été ce qu'il a été. [...] Que doit faire le biographe ? Essayer de recréer cette énigme vivante ? Mais elle était faite d'une telle accumulation de détails qu'il faudrait une vie d'homme pour l'épuiser. [...]

---

<sup>30</sup> »Für die wissenschaftliche Biographie muß an einer ermöglichenden Distanz zwischen Biograph und erforschter Persönlichkeit festgehalten werden ; eine Faktenintegration über Identifikationsmechanismen anzustreben, ist wegen der objektivitätszerstörenden Gefahr von Projektionen unzulässig.«, Norbert Groeben, *Literaturpsychologie, Literaturwissenschaft zwischen Hermeneutik und Empirie*, Stuttgart, 1972, p.31.

<sup>31</sup> Günther Patzig, «Das Problem der Objektivität und der Tatsachenbegriff», in : *Theorie der Geschichte. Beiträge zur Historik*. Tome I, *Objektivität und Parteilichkeit in der Geschichtswissenschaft*, R. Koselleck, W.J. Mommsen, J.Rüsen, Munich, 1977, p.319.

<sup>32</sup> »Denn wenn sie sich auch hütet, ihrem Helden nie gesprochene Worte in den Mund zu legen, so errät sie die Gedanken, die vielleicht so gedacht worden sind oder anders ; so konstruiert sie doch Ansichten, Ursachen, Zusammenhänge, deren Wirklichkeit und Wirkung sie nicht beweisen kann, die aber allein ihr Unternehmen sinnvoll machen«, Golo Mann : *Geschichtsschreibung als Literatur*, in: *Literatur und Dichtung. Versuch einer Begriffsbestimmung*, textes réunis par Horst Rüdiger, Stuttgart, 1973, p.107-108.

<sup>33</sup> Günter Blöcker : »Biographie - Kunst oder Wissenschaft ?« in : *Definitionen. Essays zur Literatur*. Adolf Frisé, Francfort, 1963, p. 64 : »Die Biographie dagegen ist eine durchaus individuelle Leistung. Sie ist der Verlebendigungsversuch eines Einzelnen an einem Einzelnen«.

Faire de l'homme un système clair et faux, ou renoncer entièrement à en faire un système et à le comprendre, tel semble être le dilemme du biographe »<sup>34</sup>.

Maurois admet donc que le biographe doit en tout état de cause interpréter et par là même faire un choix dans les données dont il dispose et que dans ce choix, il ne peut qu'être partial, tout simplement parce qu'« il est homme »<sup>35</sup>. Il déclare caduque la distinction entre biographie historique et littéraire, en affirmant haut et fort qu'« un grand livre scientifique, s'il est parfaitement réussi, est une oeuvre d'art »<sup>36</sup>. De toute manière, « on ne peut pas connaître la vérité sur un homme : on peut essayer de fixer ces changeantes nuances, de faire chanter cette note unique et vraie »<sup>37</sup>. Cette nécessité d'« inventer la vérité », John Batchelor la souligne lui aussi :

Les biographes basent leur travail sur des sources qui sont par essence peu fiables. La mémoire elle-même est faillible ; les mémoires sont inévitablement biaisés ; les lettres sont toujours rédigées en fonction de leurs destinataires ; même les livres d'heures privés et les journaux intimes doivent être reconnus comme des formes littéraires d'une auto-invention plutôt que comme la vérité "ultime" de faits ou de sentiments personnels. Le biographe a d'emblée dû construire ou orchestrer un schéma factuel à partir de matériaux qui ont toujours une composante fictive ou réinventée<sup>38</sup>.

Lors de l'ouverture d'un colloque consacré à la biographie en 1992, Alain Buisine souligne que le biographique ne s'oppose plus à la fiction, bien au contraire :

La biographie est elle-même devenue productrice de fictions, bien plus elle commence à comprendre que la fictionnalité fait nécessairement partie du geste biographique [...]. Désormais, il n'est plus possible de se restreindre à la sphère des classiques biographies qui croient que seule l'accumulation de faits exacts et vérifiés, ordonnés en un récit qui va univoquement de la naissance à la mort, pourra assurer la résurrection littéraire d'une vie<sup>39</sup>.

Depuis les années vingt et trente, les biographes disposent de sources plus nombreuses, notamment grâce à la révolution des transports qui leur permet de « suivre » leur personnage et à la modernisation des bibliothèques qui autorise une recherche plus systématique. Tout cela favorise un « rapprochement » entre le biographe et son personnage. Pour Soma Morgenstern, écrire la biographie de son ami Joseph Roth, c'était « se délivrer de soi », du fardeau d'une histoire faite de séparations, de pertes et de ruptures. En faire une entité compréhensible pour lui-même et les autres, en des temps où l'incompréhensible dominait, voilà qui pourrait caractériser l'entreprise de cet ami de Stefan Zweig, au crépuscule de sa vie :

Toute vie humaine, racontée, est une comédie larmoyante, a dit un auteur ; sur quoi il a pris sa plume et en a écrit une. Je ne suis pas un biographe, et ce que j'écris depuis des années n'est même pas, à proprement parler, une autobiographie. En fait, il faudrait l'appeler : « Vie avec des amis ». Mais hélas ! je ne peux utiliser ce titre, car j'appartiens à la génération qui a succombé à un déluge de l'histoire dont seuls quelques-uns ont échappé, mais aucun indemne<sup>40</sup>.

---

<sup>34</sup> André Maurois, *Aspects de la biographie*, Au Sans Pareil, Paris, 1928, p.66-67.

<sup>35</sup> *ibid.*, p.38

<sup>36</sup> *ibid.*, p.57.

<sup>37</sup> *ibid.*, p.112

<sup>38</sup> "Biographers base their work on sources which are inherently unreliable. Memory itself is fallible; memoirs are inevitably biased; letters are always slanted towards their recipients; even private diaries and intimate journals have to be recognized as literary forms of self-invention rather than an "ultimate" truth of private fact or feeling. The biographer has always had to construct or orchestrate a factual pattern out of materials that already have a fictional or reinvented element". John Batchelor, *The Art of literary Biography*, Clarendon Press, Oxford, 2000, p. 17 (*notre traduction*).

<sup>39</sup> Alain Buisine, *Biofictions*, in : *Le biographique*, Revue des Sciences humaines, publiée par l'Université de Lille III, Textes réunis par Alain Buisine et Norbert Dodille, 1992.

<sup>40</sup> Soma Morgenstern, *Fuite et fin de Joseph Roth*, p. 328.

La biographie devient là tentative de se situer et d'exister dans un tourbillon qui, à grands coups de butoir, finit par annihiler le moi à tel point que plus rien n'est « racontable » : le sens, le »*Zusammenhang*« qui fait de la vie un tout compréhensible et analysable échappe à l'homme, auquel il devient dès lors très difficile de raconter et de *se* raconter<sup>41</sup>. La quête d'identité s'arrête là, échouée au bord d'une histoire en folie.

Nous verrons plus loin que les biographies de Stefan Zweig, si elles sont certes littéraires – Mourad Alami, dans sa thèse sur *Le style des biographies littéraires chez Stefan Zweig (à l'exemple de Joseph Fouché)* affirme que le terme de biographie littéraire convient particulièrement bien aux oeuvres de Zweig puisqu'il rapproche, en une seule expression, la littérature et le récit historique<sup>42</sup> - sont aussi, comme l'auteur le reconnaît lui-même, des biographies *psychologiques* : « Page 1, après le mot « étude », j'ai ajouté « psychologique » afin que dès le début, la différence entre les deux ouvrages soit très claire, Madelin, la grande biographie historique, celle-ci la psychologique. »<sup>43</sup>. Dans sa thèse, *Der frankophile Europäer und Psychologische Erzähler*<sup>44</sup>, Monika Natter cite des extraits d'une interview parue dans *Les Nouvelles littéraires* du 28 avril 1928 où Zweig souligne encore une fois l'importance de l'affection qui unit l'auteur à son sujet : « Les biographies romancées sont à la mode ; trop à la mode peut-être, car on les fabrique à toute vitesse, et sur commande. Il serait nécessaire qu'entre l'homme qui écrit et l'homme décrit existât depuis longtemps une profonde intimité. *Seules, les biographies qui sont le fruit d'un long amour resteront* : toutes les autres passeront. Le temps approche d'une autre direction, et je ne conseillerais pas aux éditeurs de continuer longtemps ces séries. Seules resteront les études psychologiquement approfondies (...).

C'est ce qu'il souligne encore une fois dans l'ouvrage publié après sa mort où sont regroupées différentes réflexions de l'auteur autrichien, dont un essai intitulé *L'histoire, cette poétesse* : « La plastique viendra toujours de l'humain et jamais le froid spécialiste n'atteindra un effet vivant et durable s'il n'y a pas en lui un grain de poète, un morceau de voyant, de visionnaire. ». Il précise : « Et pour m'exprimer encore plus hardiment, je dirai : il n'y a peut-être pas, d'une façon générale, d'histoire en soi, mais c'est par l'art du récit, par la vision du narrateur, que le fait nu devient historique ; un fait ne devient vrai que s'il est raconté d'une façon vraie et vraisemblable »<sup>45</sup>.

---

<sup>41</sup> Cela devient véritablement une exégèse de l'impossible sous la plume de Soma Morgenstern qui tente de rendre la *Fuite et fin de Joseph Roth* : « Sans cesse, il me faut reconnaître qu'on ne peut se fier vraiment à la mémoire. » Ingo Schulte, l'éditeur de l'original allemand, précise dans la postface que « la mémoire du survivant porte en elle les ruptures de l'époque et qu'aucun flux d'associations, au sens d'un Freud ou bien d'un Proust, ne peut surmonter ces ruptures. Ce vécu est trop disparate, cette vie est par trop le jouet de violence, ce vivant n'est plus que trop clairement, comme tant de ses semblables, un survivant. Son récit – à l'encontre du projet initial – se refuse à faire entrer dans le moule d'une biographie close ce que la violence du siècle a fragmenté, et c'est là avant tout que réside sa vérité. Les souvenirs de Morgenstern sont fragmentaires, au deux sens du terme : ils restent inachevés et ce qui en a été conservé témoigne d'une vie disloquée. » Soma Morgenstern, op. cit., p. 353, postface traduite par Sylvie Perron.

<sup>42</sup> Mourad Alami, *Der Stil der literarischen Biographien bei Stefan Zweig, erläutert am « Joseph Fouché »*, Peter Lang, 1989, p. 35.

<sup>43</sup> Voir annexe - Lettre du 31 décembre 1929 page 497.

<sup>44</sup> Monika Natter, *Der frankophile Europäer und psychologischer Erzähler, Die Rezeption von Stefan Zweig in Frankreich (1910 – 1940)*, Vienne, 1996, p. 195.

<sup>45</sup> *Derniers messages*, texte français d'Alzir Hella, Editions Victor Attinger, Collection Occident, Paris/Neuchatel, 1949, p. 12.

Ø Le roman historique

Le roman a toujours puisé dans l'histoire de quoi nourrir ses fonctions et leur donner les prestiges du vraisemblable. Albert W. Halsall le définit ainsi : « un roman historique est un texte narratif qui affirme la co-existence, dans un même univers diégétique, d'événements et de personnages historiques et d'événements et de personnages inventés »<sup>46</sup>. Le roman historique met en scène les rapports d'un individu à une histoire qui porte en elle tous les ferments d'un drame. *L'histoire, cette poétesse*, ainsi que la nomme Zweig : « Ce n'est pas du tout par hasard que certaines figures et certains passages ont eu la faculté depuis Plutarque de s'imposer aux hommes et une telle unanimité dans l'émotion et l'imagination doit avoir une raison. Cette loi secrète, cette raison, je la vois en ceci que l'histoire que nous connaissons d'abord comme maître, comme chroniqueur inflexible, est *parfois* aussi poétesse. Je souligne le mot parfois car elle ne l'est pas toujours, d'une façon continue »<sup>47</sup>.

Le roman historique a pris son essor au XIX<sup>ème</sup> siècle, alors que la bourgeoisie prend le pouvoir. C'est au XVIII<sup>ème</sup> que l'histoire commence à être traitée comme une science. La compréhension de l'histoire devient alors un moyen politique d'agir sur les réalités présentes et, avec la révolution, les hommes prennent conscience d'être les agents de l'histoire. Préfiguré par des oeuvres comme *la Princesse de Clèves* (1678) de Mme de La Fayette, le grand roman historique n'apparaît qu'avec celles de l'Écossais Walter Scott, d'*Invanhoé* (1819) à *Quentin Durward* (1823). L'histoire fournit le cadre et la matière des romans de Balzac (*Les Chouans*) et d'Alexandre Dumas (*Les trois mousquetaires*), mais aussi de *Cinq-Mars* (1826) d'Alfred de Vigny, ou de *Notre-Dame de Paris* (1831) de Victor Hugo. Hors du domaine français, citons *Guerre et Paix* (Tolstoï, 1865-1869) considéré souvent comme le modèle du genre, et *Autant en emporte le vent*, grâce auquel, en 1936, l'Américaine Margaret Mitchell le renouvelle. Plus récemment en France, écrit Claude Burgelin, « les surges du roman historique poussent dans des directions très divergentes : soit ils narrent l'aventure d'individus isolés et écrasés par les convulsions de l'histoire (ainsi les romans inspirés par les guerres mondiales) ; soit ils offrent une méditation distanciée sur le cours même de l'histoire »<sup>48</sup> : Marguerite Yourcenar, avec ses *Mémoires d'Hadrien* (1951), a retrouvé le style de la chronique romaine, tandis que Jeanne Bourin restitue dans le détail, avec *la Chambre des Dames* (1979), puis, plus tard, *Le grand feu*, *La dame de beauté*, *Le Jeu de la tentation*, la vie au Moyen-Âge. Françoise Chandernagor a, quant à elle, fait revivre la langue du XVII<sup>ème</sup> siècle dans *l'Allée du Roi* (1981).

Le roman historique est parfois considéré comme un sous-genre du roman, avec lequel il partage l'utilisation de techniques romanesques destinées à mieux évoquer les événements et les personnages du passé, au sens épique pour le roman « fictif ». Les données de l'histoire et de l'imagination littéraire créent une zone de tension entre l'historicité et la fiction qui caractérisent un récit : la fiction domine, mais le fondement historique est une condition *sine qua non* du roman historique. L'intention fondamentale du roman historique est d'évoquer l'histoire, « d'exprimer à

---

<sup>46</sup> Albert W. Halsall, *L'art de convaincre - Le récit pragmatique - Rhétorique, idéologie, propagande*, Editions Paratexte, Toronto, 1988.

<sup>47</sup> *Derniers messages, L'histoire cette poétesse*, p. 111.

<sup>48</sup> *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, Paris, 2001, p. 713.

travers des destinées individuelles (c'est en cela qu'il est roman) *exemplaires* les problèmes d'une époque donnée (c'est en cela qu'il est historique) *du passé* »<sup>49</sup>. La conception de l'histoire et le but assigné au roman historique sont évidemment très divers selon les auteurs.

Des personnes fictives peuvent être introduites dans le récit afin de donner une image plus complète d'une époque. Dans le roman historique comme dans la biographie historique, on peut trouver des références à l'époque présente, mais contrairement au roman historique, la biographie se limite à retracer la vie d'une seule personne et s'en tient aux faits, ce qu'elle ne manque d'ailleurs pas généralement de souligner. Si ce n'est pas le cas, si l'auteur invente de larges parties de son livre, y ajoute des épisodes essentiels, l'on parle de « *biographie romancée* ». Hanns Dahlke écrit, à propos de cette catégorie d'ouvrages, que c'est là la présentation d'une vie où la vérité se mélange à la fiction et où ce qui est fondé sur des documents historiques côtoie ce qui est inventé. Le roman historique peut - mais ce n'est pas obligatoire - limiter son sujet à une seule personne, mais il ne souligne pas sa fidélité aux faits : l'histoire, qui ne sert parfois que de décor, est traitée beaucoup plus librement.

La biographie moderne se distingue toutefois nettement du roman. Le romancier est en effet libre d'écrire un texte entièrement fictif, tandis que l'auteur d'une biographie se sert uniquement de techniques narratives romanesques pour présenter l'époque et les événements qui jalonnent la vie en question. Il se doit de conserver un juste milieu :

L'imagination du biographe est toujours stimulée par l'utilisation de l'art de l'arrangement propre au romancier, la suggestion, l'effet dramatique en vue d'exposer la vie privée. Mais s'il va trop loin dans l'utilisation de la fiction et jusqu'à trahir la vérité, ou ne peut l'introduire qu'avec difficulté, il perd les deux univers ; il n'a ni la liberté de la fiction ni la substance des faits<sup>50</sup>.

Stefan Zweig se démarque vigoureusement du roman historique : il n'y fait référence que pour mieux s'en distancer. Il affirme à de nombreuses reprises sa volonté de demeurer fidèle à l'histoire : « Heureusement ce respect des faits, de la force plastique originale de l'histoire renaît, et l'époque du "*roman historique*", de la falsification grossière de la vie de nos ancêtres est passée »<sup>51</sup>. Il souligne qu'il s'agit désormais d'être plus objectif, plus clair, plus précis, en un mot plus *honnête* :

Nous ne croyons plus devoir toujours « romantisier » et « héroïser » pour reconnaître de la beauté dans une figure et nous honorons trop la vérité dans l'histoire pour transformer celle-ci avec légèreté. (...) c'est pourquoi la plus grande partie de tout ce qu'on nous offre comme roman ou récit historique n'est en fait que caricature, travail hybride et sans valeur, monstre littéraire. (...) Nos mesures proviennent d'une matérialité figée, celles de l'histoire, de l'arsenal de l'infini ; aussi de telles inventions rabaissent-elles la plupart du temps les héros au propre niveau de l'auteur. Rapetissant l'histoire pour la rendre plus supportable à l'estomac du public elles manifestent par là un mépris de celle-ci, un mépris des contemporains<sup>52</sup>.

Il proclame son parti-pris d'une biographie fidèle, « celle qui renonce à toute espèce d'invention, qui sert humblement l'esprit supérieur de l'histoire et ne se dresse pas insolamment contre lui ; celle qui se contente d'expliquer ce qui existe, de suivre pleine de respect les traces runiques à moitié effacées et, au lieu d'ajouter ou de supposer, préfère dire sincèrement quand il le

---

<sup>49</sup> Georg Lukàcs, *Le roman historique*, Editions Payot, Paris, 1972, p. 4.

<sup>50</sup> "The biographers imagination is always being stimulated to use the novelist's art of arrangement, suggestion, dramatic effect to expound the private life. Yet if he carries the use of fiction too far, so that he disregards the truth, or can only introduce it with incongruity, he loses both worlds; he has neither the freedom of fiction, nor the substance of fact", Virginia Woolf, *The New Biography*, in: *Collected Essays*, Londres, Hogarth Press, 1967, p. 234.

<sup>51</sup> *Derniers messages, L'histoire, cette poétesse*, op. cit. p. 120/121

<sup>52</sup> *Derniers messages*, op. cit. p. 121

fait : « *Nescio* », ici je ne connais pas la vérité, je ne veux pas décider »<sup>53</sup>. Dans *Marie-Antoinette* ou *Marie Stuart*, certains passages présentent certes des éléments qui rappellent la catégorie du roman historique (comme ses tableaux animés, ses reconstitutions), et Zweig, nous le verrons, est allé lui-même quérir avec un systématisme minutieux dans les documents d'époque tous les éléments de ses oeuvres, qui en tirent la légitimité de biographies historiques. Mais lorsqu'il ne sait pas, il le dit, et ne décide pas : « quiconque veut comprendre l'histoire doit être psychologue, il doit posséder une façon particulière d'écouter, de pénétrer profondément dans l'événement, avoir la science de pouvoir distinguer les vérités historiques. Je ne commets pas un lapsus quand je parle de *vérités* au pluriel et non de la soi-disant vérité historique. En histoire, il n'y a presque jamais une seule et unique vérité, mais chaque fait important est recueilli, relaté, transmis de cent façons différentes »<sup>54</sup>.

## ∅ La miniature historique

Les douze miniatures historiques parues en 1927 sous le titre *Les heures étoilées de l'humanité*<sup>55</sup> se situent entre l'essai historique et la « *Kurzgeschichte* ». Il est très difficile d'en trouver l'équivalent en français. Ce sont des récits dans lesquels sont présentés des « *points culminants* » de l'histoire. Pour Stefan Zweig, ce sont ces heures rares durant lesquelles c'est l'histoire elle-même qui se raconte :

[...] Lorsqu'une telle heure « historique » se produit, elle est décisive pour des décennies et pour des siècles. De même que l'électricité de toute l'atmosphère s'assemble à la pointe d'un paratonnerre, une masse considérable d'événements se trouve alors concentrée en un minimum de temps<sup>56</sup>.

Mais il souligne que pour produire de telles heures, il faut des années de préparation et qu'« il serait absurde d'exiger de l'histoire, cet atelier mystérieux de Dieu, ainsi que l'appelle Goethe, qu'elle produisît sans arrêt de grandes figures et de grands événements ». Les moments sublimes sont rares, mais surviennent parfois : « c'est alors que l'histoire vous présente des épisodes, des individus, des époques dans un tel état de tension, d'une perfection dramatique si achevée qu'ils apparaissent comme des œuvres d'art insurpassables et qu'en celles-ci, elle fait honte, en tant que poésie de l'esprit mondial, à tous les poètes de ce monde terrestre »<sup>57</sup>.

Ces heures qui brisent ce que l'on pourrait appeler la monotonie du temps voient une accélération du cours de l'histoire qui comprime les événements : la vie de nombreuses personnes prend soudain une direction nouvelle et un sens inattendu.

Comme la « *Kurzgeschichte* », la miniature entre directement dans « le vif du sujet » : il ne s'agit que de relater un moment exceptionnel, privilégié ou particulièrement dramatique, d'une vie. Dans certaines miniatures, tout comme dans ses biographies, Zweig se plaît même à employer le discours direct pour mieux faire ressortir l'authenticité de personnages saisis sur le vif, et le sérieux de sa recherche.

---

<sup>53</sup> *Derniers messages*, op. cit. p. 122

<sup>54</sup> *ibidem*

<sup>55</sup> L'ouvrage que nous possédons a été publié chez Grasset en 1939 : le titre est suivi en sous-titre du titre original allemand, *Sternstunden der Menschheit* et porte la mention : Texte français d'Alzir Hella. Conformément au vœu de Zweig, cet ouvrage s'intitule aujourd'hui *Les très riches heures de l'humanité*.

<sup>56</sup> Stefan Zweig, *Les heures étoilées de l'humanité*, op. cit. p. 7.

<sup>57</sup> *Derniers messages*, op. cit. p. 112.



*L'essai* est une forme littéraire qui se distingue des autres par sa brièveté et par l'hétérogénéité de ses sujets, généralement d'intérêt général, souvent d'actualité. L'auteur ne traite sciemment qu'une partie d'un sujet, sans prétention à l'exhaustivité : « il décide seul du moment où il va commencer et clore son récit, des aspects qu'il veut mettre en relief et de ceux qu'il va laisser de côté »<sup>58</sup>. Caractérisent également l'essai l'élégance de la langue et de la forme, et une facture très libre, de même qu'une tonalité particulière que l'on doit sans doute pour beaucoup à Montaigne, toujours pris en modèle du genre, dont il est considéré comme le père. Le but est d'instruire le lecteur sur un thème donné, parfois grave, mais aussi parfois de l'amuser. La syntaxe y est moins stricte que dans le roman, son style plus libre, et il partage avec le dialogue une moindre relation logique entre les phrases : ce refus du pédantisme, ce primat du sensible, de la poésie, de l'oralité tel que le prônait Johann Gottfried Herder dans sa conception de la littérature<sup>59</sup>, est un trait essentiel de l'essai, dont il fait également le charme. Montaigne, qui prenait pour sujet de ses essais des lectures, des événements de la vie quotidienne, des événements historiques, revendiquait même le droit de changer l'opinion, selon la diversité de ses humeurs ou de ses pensées et trouvait là un moyen de mesurer sa pensée, de se questionner. *L'essai historique* se consacre quant à lui à des personnages ou des événements historiques. C'est dans cette catégorie que l'on peut sans aucun doute classer la série des *Bâtisseurs du monde*, ces ouvrages sur des écrivains et des poètes, dont Zweig n'aborde que les seuls aspects qui lui tiennent à cœur, contrairement aux longues et tragiques biographies de Fouché, Marie-Antoinette et Marie Stuart.

Mais là apparaît le danger d'une classification rigide, de définitions trop strictes : l'alternance entre des séquences épiques, dramatiques et lyriques que l'on constate dans les biographies de Zweig est, d'après Kaus-Günther Just, caractéristique de l'essai : elles ont en commun avec *le récit* l'exposition des faits, avec *le drame* l'aspect interrogatif créateur de tension et partagent avec *la poésie* la précision quasi-magique de l'évocation à travers les mots<sup>60</sup>. Mais elles sont, en un sens, plus « austères », moins ludiques. Comme le biographe, l'essayiste s'intéresse à l'homme, dont il étudie la psychologie, l'univers, l'histoire, la société. C'est pourquoi ses sources privilégiées sont - depuis Montaigne - les correspondances, mémoires et journaux intimes, qui inspirent son génie et lui permettent de recréer une densité humaine<sup>61</sup>. L'essayiste se passionne également pour la culture et l'art, les « particularités » et le destin de l'individu<sup>62</sup>, traits que l'on retrouve chez Zweig. Selon Rohner, la tendance à raisonner par type se retrouve également dans cette forme de prose. Pour lui, les essayistes sont des moralistes qui aspirent à apprendre quelque chose au lecteur, lequel est par ailleurs fortement impliqué dans le récit : ces tendances, nous allons le voir, se manifestent très clairement chez notre auteur<sup>63</sup>.

---

<sup>58</sup> Wolfgang Adam, «Der Essay», in : *Formen der Literatur in Einzeldarstellung* sous la direction d'Otto Knörig, Kröner, Stuttgart, 1981, p.88.

<sup>59</sup> Johann Gottfried Herder, *Fragmente einer Abhandlung über die Ode*, 1765. L'ode était, selon lui, le premier enfant du sensible : «Das erstgeborene Kind der Empfindung, der Ursprung der Dichtkunst und der Keim ihres Lebens ist die Ode.»

<sup>60</sup> Klaus-Günter Just, « Essay ». in : *Deutsche Philologie im Aufriss*, sous la direction de Wolfgang Stammer, Tome 2, Berlin, 1962, p. 190.

<sup>61</sup> Ludwig Rohner, *Der deutsche Essay*, Berlin 1966, p. 399.

<sup>62</sup> *ibid.*, p. 365.

<sup>63</sup> *ibid.*, p. 674-676.

## CHAPITRE II : STEFAN ZWEIG, ECRIVAIN DE L'HISTOIRE

### UN POETE EXILE ET UN PROPHETE DANS L'HISTOIRE.

La personnalité et l'œuvre de Stefan Zweig ne sauraient se comprendre en dehors du contexte historique dans lequel il a vécu : c'est pourquoi nous nous proposons tout d'abord de rappeler cette époque si fortement liée au texte qu'il a écrit, lui-même indissociable de ce qu'il connaissait, savait, croyait. Né en une fin de siècle dont il se souviendra avec nostalgie comme opulente, culturelle et humaniste, Zweig sera plongé dans un XX<sup>ème</sup> siècle sombre et brutal, tragiquement inhumain, qui niera ses valeurs les plus chères, ses idéaux les plus profonds, ruinant à tout jamais le monde du passé. Nous pourrions appeler cette tentative de reconstruction du contexte, selon la terminologie de Hans-Jost Frey, une *lecture historique*<sup>64</sup>.

Qui fut-il donc, cet écrivain prolifique et exigeant, cet idéaliste enthousiaste, cet ami fidèle et généreux que le national-socialisme et la guerre conduiront au bout de la souffrance et du désespoir ? Né à Vienne le 28 novembre 1881 dans une famille d'industriels de la grande bourgeoisie israélite, Stefan Zweig grandit dans l'atmosphère internationale de la vieille monarchie danubienne. Ses parents venaient eux-mêmes d'horizons divers : son père, Moritz, riche exportateur textile, était originaire de Moravie. De lui, il hérite le goût de la discrétion et de l'austérité. Physiquement, il ressemble à sa mère, Brettauer de son nom de jeune fille, née à Ancône, en Italie et issue d'une vieille famille de banquiers suisses allemands installés dans toute l'Europe. Friderike se souvient : « J'ai souvent été sur la tombe de ses grands-parents avec sa mère au cimetière de Vienne : en de tels moments elle racontait volontiers sa jeunesse à Ancône où elle était née et où elle avait vécu jusqu'à sa vingtième année environ dans un vieux palais. Ancône était à cette époque un important lieu de commerce dans la partie autrichienne de l'Italie ». Puis elle ajoute, parlant de Zweig : « Le premier accès de mélancolie dont je me souviens date de la dernière guerre lorsque l'Italie - le pays dans lequel il se sentait chez lui - rejoignit les puissances de l'Entente »<sup>65</sup>.

Dans la famille maternelle de Zweig, qui s'enorgueillissait de ses activités culturelles, il était de tradition de parler, comme le fit Stefan Zweig dès son plus jeune âge, plusieurs langues : il apprendra de bonne heure le français, l'anglais, l'italien<sup>66</sup>. C'est à Vienne qu'il suit l'essentiel de sa

---

<sup>64</sup> Voir *Der unendliche Text*, Hans-Jost Frey, Editions Suhrkamp, Francfort sur le Main, 1990, p. 17/18.

<sup>65</sup> »Ich habe das Grab seiner Grosseltern oftmals mit seiner Mutter auf dem Wiener Friedhof besucht : bei solchen Gelegenheiten erzählte sie dann gerne von ihrer Jugend in Ancona, wo sie geboren war und in einem alten Palais bis etwa zu ihrem zwanzigsten Lebensjahr gewohnt hatte. Anco war damals ein bedeutender Handelsplatz im österreichischen Teil Italiens«. Friderike Zweig, *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, F.A. Herbig Verlagsbuchhandlung, Berlin Grunewald, 1948, p. 10. »Der erste Schwermutsafall, an den ich mich erinnere, setzte im vorigen Weltkrieg ein, als Italien – das Land, in dem ersich wie zu Hause fühlte – sich den Entenemächten anschloss.« p. 10. (*notre traduction*).

<sup>66</sup> Edmond Jaloux voit dans ce cosmopolitisme de l'auteur autrichien l'explication de sa démarche d'« intermédiaire » entre les grandes littératures européennes : « Viennois d'origine, Stefan Zweig a bénéficié de sa naissance et de son éducation en un lieu qui est au carrefour des civilisations ; le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident s'y affrontent de telle façon qu'être cultivé c'est, pour un intellectuel autrichien, comprendre à la fois le slavisme, le germanisme et la latinité. Il en résulte un cosmopolitisme littéraire qui permet de jouir, en fin connaisseur, des apports hétérogènes, et

Suite des notes de fin sur la page suivante

scolarité. Après avoir fréquenté le Maximilian Gymnasium, l'un des meilleurs lycées de Vienne qu'il décrit comme un bague, il réussit son baccalauréat en 1900. Il a découvert, avec ses amis de lycée, la vie des cafés où il discute des heures, joue aux échecs, lit journaux et revues. Il se montre très sensible à l'atmosphère culturelle et cosmopolite de la capitale autrichienne :

Au début de ce siècle, la vie à Vienne était excitante et magnifique. Encore sur les bancs de l'école, j'étais trop jeune pour y participer activement ; son souvenir est cependant resté gravé dans ma mémoire comme celui d'une époque de renouveau, où un vent mystérieux apportait soudain dans notre cité ancestrale les effluves annonciateurs d'un art nouveau et grandiose, le message de pays jamais vus<sup>67</sup>.

Dans *Le Monde d'Hier*, il revient longuement sur le génie viennois qu'il explique ainsi :

[...] Le génie de Vienne, qui est proprement musical, a toujours été d'harmoniser en soi tous les contrastes ethnologiques et linguistiques. La culture est une synthèse de toutes les cultures occidentales ; qui vivait et travaillait là se sentait libéré de toute étroitesse et de tout préjugé. Nulle part il n'était plus facile d'être Européen, et je sais que je dois principalement à cette ville, qui déjà au temps de Marc-Aurèle avait défendu l'universalisme romain, d'avoir appris de bonne heure à aimer, comme la plus noble que mon coeur eût conçue, l'idée de la communauté<sup>68</sup>.

Bien qu'internationaliste<sup>69</sup>, le « grand Européen » Zweig se sent plus d'affinités avec certains pays, l'Italie bien sûr, mais aussi la France, son pays de prédilection, et en particulier Paris, « la ville de l'éternelle jeunesse ». Vienne possédait déjà des liens particuliers avec la culture française et Zweig hérite, parallèlement à son héritage germanique, de traits de caractères méditerranéens auxquels s'ajoute quelque chose de l'esprit et de la douceur slaves. A Vienne, écrit-il, « ont conflué tous les courants de la culture européenne : à la cour, dans l'aristocratie, dans le peuple, les sangs allemand, slave, hongrois, espagnol, italien, français, flamand, s'étaient mêlés et ce fut le génie propre de cette ville (...) que de fondre harmonieusement tous les contrastes en quelque chose de nouveau. A son insu, chaque bourgeois de cette ville était promu par son éducation à ce cosmopolitisme qui répudie tout nationalisme étroit, à la dignité, enfin, de citoyen du monde »<sup>70</sup>.

Comme son contemporain et ami Joseph Roth, il était d'ailleurs perçu moins comme un auteur de langue allemande que comme appartenant à une identité culturelle austro-hongroise polyglotte : « (...) les écrivains de l'ancienne Autriche-Hongrie », écrit Edmond Dune, « n'avaient pas le sentiment de faire partie d'une nationalité, mais celui d'une sorte d'empire européen supranational »<sup>71</sup>. C'est sans doute pour cette élite que Zweig conçut le projet d'une bibliothèque où seraient rassemblés, dans leurs langues respectives, les chefs-d'œuvres de la littérature mondiale.

---

d'en tirer des harmonies subtiles. Le danger est que celles-ci ne dépassant pas l'horizon local, qu'elles manquent de force pour rejaillir sur l'Europe. Danger que Stefan Zweig a senti. Dès les débuts il a manifesté la volonté de se déraciner, de faire du cosmopolitisme autrichien une amorce de l'europanisme, et rompant avec la tradition des dilettantes, de s'adonner à une activité qui ne se contenterait pas de fondre les éléments internationaux, qui au contraire les ferait s'exciter les uns les autres en les juxtaposant ». *Les Romanciers allemands*, présentés et traduits par Edmond Jaloux, Félix Bertaux, Alzir Hella, O. Bournac, J. Supervielle, Editions Denoël et Steele, Paris, 1932, p. 265.

<sup>67</sup> Stefan Zweig, *Souvenirs et rencontres*, Les Cahiers rouges, Grasset, 1997, p. 16.

<sup>68</sup> *Le Monde d'Hier*, Le livre de poche, Belfond, traduction de Serge Niémetz, Paris, 1993, p. 42

<sup>69</sup> Zweig préfère en effet le terme d'*internationalisme* à celui de *cosmopolitisme* : le cosmopolitisme est selon lui une notion conventionnelle qui présuppose une bonne entente entre les nations et n'est valable qu'en temps de paix, que l'on peut renier dès les premiers signes de guerre, tandis que l'internationalisme est la reconnaissance de l'existence d'une unité entre les nations qui est indestructible et indépendante des aléas de la situation politique. Non seulement il survit à la guerre, mais encore la guerre constitue son heure de vérité la plus haute. Voir Stefan Zweig « *Internationalismus oder Cosmopolitismus* » in *Zeit und Welt*, Frankfurt 1982, p. 74 et suivantes.

<sup>70</sup> Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, p. 42

<sup>71</sup> Edmond Dune, *Joseph Roth* in *Critique* Nr. 147/148, 1959, p. 708

« On pourrait lui donner pour titre *Die Meisterwerke, Les chefs-d'œuvres* ou un nom latin : *Bibliotheca Mundi* », écrit-il dans une lettre à Anton Kippenberg, son éditeur de l'Insel-Verlag à Leipzig, auquel il soumet cette ambitieuse idée<sup>72</sup>. Elle échouera en 1923, après la publication de quatorze volumes, dont six anthologies de poésie russe, suisse, hongroise, hébraïque, française et italienne. Un certain désintérêt du public, le prix élevé des livres, un mauvais chiffre d'affaires et l'inflation galopante expliquent cet échec.

Après la disparition de la monarchie en Autriche, l'identité autrichienne se mue en une nostalgie de l'unité perdue de cet état multiethnique, qui aboutit à l'internationalisme. « Longtemps pourtant », poursuit Dune, « ce sentiment devait survivre au phénomène politique, donnant naissance à une littérature où la nostalgie, un certain *Weltschmerz*, et, par réaction, un non moins certain internationalisme formaient les composantes les plus visibles »<sup>73</sup>.

Zweig écrit le jour, la nuit, chez lui, mais aussi au café. Encore influencé par Hofmannsthal et Rilke, il rêve de fréquenter au Café central, *Jeune Vienne* (Jung Wien), un cercle de poètes, dramaturges, romanciers dans lequel on retrouve Schnitzler, Hofmannsthal, Altenberg. Ainsi que le note Sylvie Arlaud dans sa contribution au colloque *Traduction et constitution de l'identité*, qui s'est tenu en 2002 à l'Université François Rabelais de Tours, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle « la traduction est au centre de ce vaste renouvellement des arts viennois et domine la politique d'édition de ces tribunes privilégiées de la modernité, allemande ou autrichienne, que sont les maisons d'édition, les revues et les théâtres. [...] Plus que tout autre mouvement littéraire, la Jeune Vienne (...) voit le jour à travers l'écriture, l'identité des autres »<sup>74</sup>. Plus loin, elle ajoute, à propos de Hofmannsthal, mais illustrant son propos d'une citation de Zweig<sup>75</sup> : « Rappelons que le caractère essentiel de l'Autrichien réside selon lui, dans sa faculté au mimétisme, *sich in andere hineinzuendenken bis zur Charakterlosigkeit*. De ce caractère tout autrichien, de cette absence de caractère que nous avons déjà vu illustrée dans les traductions de Dörmann, Hofmannsthal fera dériver une prédisposition « nationale » pour la traduction (...) »<sup>76</sup>.

Par réaction à l'éducation stricte qu'il a reçue, où tout était codé, Zweig aime aussi fréquenter des milieux plus modestes que le sien. Friderike explique : « Il n'est guère étonnant que Balzac, lui qui préféra toujours la jeune travailleuse ou les petites courtisanes à la femme du monde oisive, soit resté son héros »<sup>77</sup>. Il pousse, de son propre aveu, sa curiosité très loin :

Je m'atablais avec des ivrognes, des homosexuels, des morphinomanes, je serrais très fièrement la main d'un chevalier d'industrie et repris de justice assez connu [...] Cette affection ou cet intérêt singuliers pour des êtres compromis m'a d'ailleurs accompagné ma vie durant : même dans les années

---

<sup>72</sup> In Gert Kerschbaumer, *Stefan Zweig, der fliegende Salzburger*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, Avril 2005, p. 121 : « Als Titel wäre zu erwägen *Die Meisterwerke, Les chefs d'oeuvres* oder ein lateinischer Name: *Bibliotheca Mundi* » Il ajoute : « Lediglich die vorgeschlagene Auflagenhöhe passt dem Initiator nicht: » 5000 exemplare pro Band ist ja eine Bettelzahl, ich rechne von Goethe in Deutschland allein auf den ersten Hieb 30 000 Exemplare, von Baudelaire 20 000, von der russischen Anthologie, falls die Grenzen inzwischen offen sind, das doppelte ».

<sup>73</sup> Edmond Dune, op. cit., p. 709

<sup>74</sup> Sylvie Arlaud, *Traduire le symbolisme français à Vienne*, in *Traduction et constitution de l'identité*, textes réunis par Bernhild Boie et Sylvie Le Moël, Littérature et Nation n° 26, Publication de l'Université François Rabelais, Tours, 2002, p. 118.

<sup>75</sup> « Man muss jedermal mit sich von vorn anfangen: mit seiner Fähigkeit zur Einfühlung, zur Erkundung der anderen Empfindlichkeit, des anderen Vokabulars ». *Die Welt von gestern*, op. cit. p. 132

<sup>76</sup> Sylvie Arlaud, *Traduire le symbolisme français à Vienne*, op. cit. p. 135

<sup>77</sup> « Kein Wunder, dass Balzac sein Held blieb, der der müssigen Welt dame immer das arbeitende Mädchen oder die kleinen Kurtisanen vorzog. » Friderike Zweig, *Stefan Zweig wie ich ihn erlebte*, F.A. Herbig Verlagsbuchhandlung, Berlin-Grunewald, 1948, p. 14 (*notre traduction*).

où il aurait convenu de devenir plus exigeant dans le choix de mes relations, mes amis m'ont souvent blâmé de fréquenter des gens amoraux, peu sûrs et véritablement compromettants<sup>78</sup>.

C'est comme poète que Zweig connut ses premiers succès, avec des poèmes (en 1901, il dit en avoir déjà écrit près de quatre cents) regroupés sous le titre de *Silberne Saiten*, qui paraissent en 1902. Il traduit également de nombreux poètes étrangers, notamment français, et publie des nouvelles et des articles, en particulier dans la prestigieuse *Neue Freie Presse*, dirigée par Theodor Herzl. Lorsque sa famille insiste pour qu'il poursuive des études supérieures, il choisit d'étudier la philosophie, non par passion, mais bien plutôt parce que c'est la matière qui lui laisse le plus de temps libre. Il passe d'ailleurs la majeure partie de ses années universitaires à voyager, en Europe, en Afrique du Nord, en Inde et aux Etats-Unis, puis il étudiera un an à Berlin.

L'intérêt de Stefan Zweig pour la littérature, la pensée et l'histoire françaises se mesure en premier lieu au sujet qu'il a choisi pour sa thèse de doctorat, soutenue à Vienne en 1904, et qu'il consacre au philosophe français Hippolyte Taine, dont les écrits sur l'histoire l'ont sans aucun doute influencé. Il obtient son doctorat « avec les félicitations du jury »<sup>79</sup>. Pour Taine, l'homme est un « animal d'espèce supérieure » dont les actions obéissent à des lois identiques à celles qu'observent les naturalistes<sup>80</sup>. Sans doute est-ce en partie grâce à lui que Zweig développera son goût pour la psychologie ainsi que la méthode, qu'il utilisera dans ses biographies, de faire appel à de « tout petits faits bien choisis, importants et significatifs ».

La situation de fortune de sa famille le délivrant de toute préoccupation matérielle, son seul souci est de se cultiver au contact d'autres artistes et de voyager. Après un premier voyage en France (Bretagne et Paris), effectué en 1900, il poursuit ses voyages en Europe, puis, de novembre 1908 à avril 1909, il visite Ceylan, l'Inde, la Malaisie et va jusqu'en Indochine. En 1910, il rencontre Romain Rolland. Il voyage aux Etats-Unis, aux Antilles, à Cuba, à la Jamaïque et à Porto-Rico. C'est dans ces années qui précèdent la première guerre mondiale, vers 1912, qu'il rencontre Friderike Maria von Winternitz, une femme de la noblesse autrichienne, divorcée et mère de deux enfants, qui deviendra son épouse en 1920.

La France lui devient rapidement familière et il y trouve des amis qui lui resteront fidèles sa vie durant. Il s'est, de son propre aveu, toujours senti proche du mode de vie latin<sup>81</sup>. Dans une lettre à Friderike du 27 octobre 1941, il écrit : « Mein ganzes Denken und Betrachten ist an europäische, ja sogar lateinische Mentalität verbunden »<sup>82</sup>, ce que Robert Dumont commente ainsi : « Une mentalité latine acquise principalement au contact de la France et de ses écrivains »<sup>83</sup>. C'est aussi dans l'histoire française qu'il puise plusieurs sujets de ses ouvrages, *Marie-Antoinette*, *Fouché*, *Un caprice de Bonaparte*.

La première guerre mondiale traumatise ce pacifiste féru d'échanges intellectuels au-delà des nationalités. Le 19 septembre 1914, il publie dans le *Berliner Tageblatt*, sans être censuré, sa fameuse lettre *Aux amis de l'étranger*, dans laquelle il prend congé de ses amis des pays ennemis

---

<sup>78</sup> *ibid.*, p.144.

<sup>79</sup> Dans son ouvrage consacré à l'auteur, Gert Kerschbaumer révèle que son titre de Docteur, qui lui avait été retiré par les Nazis, ne lui a été rendu qu'en 2003. *Stefan Zweig. Der fliegende Salzburger*, Residenz Verlag, Salzburg, Wien, Frankfurt, 2003

<sup>80</sup> *Essais de critique et d'histoire*, paru en 1858

<sup>81</sup> Gert Kerschbaumer, *Stefan Zweig, der fliegende Salzburger*, op. cit. p. 20 : « Er ist einerseits in der romanischen Welt zu Hause und im Französischen bestens bewandert. Er hat mindestens zwei Zungen, eine nationale, die er im Frieden zügelt, und eine übernationale, die seine Freunde zu schätzen wissen ».

<sup>82</sup> Fridericke Zweig, *L'Amour inquiet*, Collection 10/18, Paris, 2001

<sup>83</sup> Robert Dumont, *Stefan Zweig et la France*, Didier, Paris, 1967, p. 381

qui ne parlent pas sa langue et assure que pour lui, tant que durera la guerre, n'importe quel paysan bas-allemand est devenu plus important qu'eux. Le 12 novembre 1914, il est incorporé et affecté, début décembre, comme de nombreux écrivains, au service des archives de la guerre. Très vite il se ressaisit, notamment grâce à l'écrivain Romain Rolland, qui tout au long de sa vie, professa un humanisme axé à la fois sur l'idéal patriotique et sur l'internationalisme et un pacifisme de la première heure, moins défaitiste que celui de son ami autrichien. En 1916, Zweig écrit un drame violemment anti-militariste, *Jérémie*.

Pacifiste dans l'âme, l'idée d'une arme révolue Zweig<sup>84</sup>. Autorisé à se rendre en Suisse pour la première représentation de *Jérémie* à Zürich, il rejoint le groupe formé autour de Romain Rolland et ne rentrera en Autriche qu'après la guerre. Le 3 juillet 1918, Charles Baudouin écrit à Rolland : « Les voix les plus fortes finissent par s'enrouer. Zweig m'écrit qu'il travaille en désespéré, tête basse, parce qu'il n'espère plus et qu'il voit tout en noir et surtout en rouge »<sup>85</sup>. En prologue à *Souvenirs et rencontres*<sup>86</sup>, recueil posthume de textes de Zweig sur différentes personnalités, écrivains ou musiciens, (il commence par le récit de sa rencontre avec Emile Verhaeren), publié en 1951 et dont le texte français est d'Alzir Hella, Charles Baudouin, romancier, poète et traducteur, qui côtoie les penseurs de son temps, et rencontre Zweig le 30 novembre, puis le 2 décembre 1917<sup>87</sup>, lui rend un hommage ému dans un poème qui commence par ces mots :

Stefan Zweig, dont le nom est rameau plein de grâce  
O bel arbre élané de noble effeuillage  
Aux jeux intermittents d'élégance un peu lasse  
– Fragile tu le fus comme un être de race –

---

<sup>84</sup> Dans le livre qu'il a consacré à son ami Joseph Roth (*cf. infra*), Soma Morgenstern, qui connaissait Zweig depuis 1934, rapporte cette anecdote, révélatrice du pacifisme de Zweig et des sentiments ambigus, mélange d'amitié, de mépris et de méchanceté, de Roth à son endroit. A la demande de Roth, les trois amis se rendent à une fête foraine près du Prater. Roth part devant et ils le retrouvent près du stand de tir : « J'ai déjà fait mouche deux fois ! » se vanta-t-il auprès de Zweig. Il épaula, manqua de peu la cible cette fois, et me passa le fusil : « Nous allons voir si tu sais encore tirer.- Qui, nous ? » s'exclama Zweig, sincèrement indigné. Je pris l'arme, rappelai à Roth que je ne m'étais jamais flatté d'être un bon tireur, fis feu deux fois, largement à côté, puis tendis le fusil à Stefan Zweig, en toute inconscience et innocence. « A votre tour, monsieur Zweig ! » annonça Roth. Zweig, horrifié, comme si je lui tendais un fer chauffé à blanc, eut un brusque mouvement de recul. Roth, pris d'un grand rire tapageur, s'interrompit pour dire : « Je voulais simplement te montrer que Monsieur Zweig, fidèle à son pacifisme, ne touche même pas à un fusil de foire.

– [...] Il a vu l'occasion de vous démontrer que je ne touche pas au moindre fusil. Il le sait depuis des années. En France, sur la Riviera, nous sommes allés ensemble dans une espèce de Lunapark, où il m'a fait une démonstration de ses capacités de tireur. J'ai refusé de toucher au fusil : ça a déclenché chez lui, déjà alors, une gaieté de païen.

- Païen, c'est bien le mot, dis-je. D'un Juif de l'est comme Roth, on s'attendrait à une parole de sympathie pour un tel refus. J'avais un grand-oncle qui jamais, au grand jamais, même pendant la semaine, n'aurait touché à une casquette militaire. Et il ne lui est sûrement jamais arrivé d'être tenté de toucher à un fusil.

- Ton grand-oncle était un Juif religieux. L'excès de piété n'est pas une chose si rare. Mais l'excès de pacifisme, ça, c'est une chose rare. C'est pourquoi je voulais te la montrer...Mais Soma a pour tout une explication juive. Soma trimbale partout ses racines, avec ses pieds. Il ne peut rien lui arriver de nouveau. [...]

- Pensez-vous, monsieur, que votre ami et compagnon de pacifisme Romain Rolland refuserait lui aussi de toucher à un fusil ?

- Je ne sais pas, répondit Zweig, lentement, pensivement.

- Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement le célèbre pacifiste, mais je doute que l'on puisse trouver dans toute la France et même en Angleterre, où pourtant les drôles d'oiseaux ne manquent pas, une personne qui refuserait de toucher à un fusil de foire. », Soma Morgenstern, *Fuite et fin de Joseph Roth*, traduit par Denis Authier, Liana Levi, 1997, p. 203-204.

<sup>85</sup> *Correspondance Romain Rolland/Charles Baudouin, Une si fidèle amitié*, Editions Cesura, 69330 Meyzieux, Décembre 2000, p. 66.

<sup>86</sup> Stefan Zweig, *Souvenirs et rencontres*, texte français d'Alzir Hella, Bernard Grasset éditeur, Paris, 1951.

<sup>87</sup> In Antoinette Blum, *Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin, Une si fidèle amitié*, Editions Cesura, 69330 Meyzieux, Décembre 2000, p. 61.

Doux ami généreux de nos belles saisons !

et se conclut ainsi :

Par de tels soirs où tout est vain même les livres  
Où fût-ce l'amitié rien ne peut secourir  
Où la plus chaude haleine aux vitres crispe un givre  
Où le vin noir du désespoir seul nous enivre  
Certes on te comprend d'avoir voulu mourir

Pourtant ah c'eût été plus beau de vouloir vivre !

Zweig s'installe alors à Salzburg, au Kapuzinerberg, où il restera jusqu'en 1934 et dont il fera un foyer pour ses nombreux amis. Souvent en voyage, il entretient une correspondance importante et suivie avec de nombreuses personnalités de la vie culturelle mondiale de l'époque. La lettre est pour lui plus qu'un moyen d'expression, elle est un mode d'existence : c'est dans la correspondance que se fonde ce territoire mythique et familial. Pour Stefan Zweig, elle devient « cette île quelque part » où pourrait vivre enfin la communauté des *Weltbürger*. « Ces hommes accompagnés écrivent toujours du point où l'on est seul. Parce que l'isolement accompagne parfois l'exil géographique mais aussi parce que la correspondance permet de retrouver la solitude d'un for intérieur où l'on se tient tête »<sup>88</sup>, oscillant sans cesse entre espoir et découragement.

Nombre de ces lettres ont été publiées, passant ainsi à la postérité. S'était-il posé la question de leur valeur de témoignage au cœur d'une époque sombre, les destinait-il aussi à ses lecteurs ? « La correspondance est-elle une œuvre ? ou un double de l'œuvre ? une sorte de supplément d'âme de l'œuvre ? Quand on est romancier, on n'écrit pas des milliers de lettres sans se poser la question de savoir si ces lettres seront publiées. Avec l'idée peut-être que l'œuvre épistolaire continuera d'accomplir son destin épistolaire »<sup>89</sup>. La correspondance de Zweig avec tant d'interlocuteurs différents, de toutes nationalités, est d'une telle ampleur qu'elle constitue une œuvre en soi : elles représentent ce « supplément d'âme » qui permet à son lecteur de parvenir jusqu'à lui, intimement. « Rien de plus dangereux, pour un écrivain, que ses lettres. C'est là qu'il se dévoile avec innocence », écrit Chardonne à Paul Morand le 9 juin 1964<sup>90</sup>. De nouvelles lettres sont sans cesse découvertes, témoins de l'infatigable labeur de Zweig et de sa nécessité vitale à communiquer, à raconter et à *se* raconter. Romain Rolland, Maxime Gorki, Paul Claudel, André Gide et Paul Valéry, Béla Bartok, James Joyce, Maurice Ravel, Albert Schweitzer, Auguste Rodin, Richard Straus et Albert Einstein, sans oublier Hugo von Hofmannsthal, Emile Verhaeren et Rainer Maria Rilke, tels sont ses interlocuteurs privilégiés. Ce dernier, tout aussi tourmenté que Zweig devant le naufrage de ses idéaux européens, s'interroge :

Dieu sait pourquoi j'entretiens autant de relations ; parfois je pense que c'est un substitut au pays natal, comme si avec ce réseau étendu d'influences, m'était malgré tout donnée, finement répartie, la possibilité d'un être *quelque part*<sup>91</sup>.

Ses contemporains en témoignent : Zweig était un homme généreux, ouvert et dénué d'*a priori*. Partout où il allait, il se liait d'amitié. Friderike se souvient : « A Zürich nous avons vu Fritz von Unruh, qui reste ferme et vivait là-bas comme invalide de guerre. Nous avons rencontré Franz Werfel et Albert Ehrenstein, et plus tard Rilke, Hermann Hesse, Annette Kolb et René Schickelé qui oeuvrèrent pour la paix, comme et quand ils le purent. Andreas Latzko et Leonhard Frank écrivirent

<sup>88</sup> Geneviève Haroche-Bouzinac, *Le Magazine littéraire* n° 442, « Souffrir de l'Europe », mai 2005 », p. 64.

<sup>89</sup> Pierre Dumayet, « *Les correspondances d'écrivains* », « Un mode d'écriture irremplaçable », in *Le Magazine littéraire* n° 442, mai 2005, p. 34.

<sup>90</sup> In Chardonne, op. cit. p. 260.

<sup>91</sup> Geneviève Haroche-Bouzinac, « *Souffrir de l'Europe* » in *Le Magazine littéraire* n° 442, op. cit.

des livres courageux tout comme Barbusse et Duhamel de l'autre côté de la frontière »<sup>92</sup>. Frans Masereel et René Arcos<sup>93</sup>, tous deux pacifistes, avaient fondé, en 1918, les éditions du Sablier. Dans le « *Liber amicorum* » composé à l'occasion du 70<sup>ème</sup> anniversaire de Friderike, René Arcos témoigne : « Ma vieille amie Friderike Zweig à laquelle je pense souvent, malgré la distance qui nous sépare, est de ce petit groupe d'être élus dont j'aime à peupler mes rêveries. Et, miracle, évoquer l'un de ces amis précieux, c'est, aussitôt, en appeler d'autres. Comment pourrais-je appeler le visage de Friderike Zweig sans aussitôt voir apparaître devant moi mes chers Stefan Zweig, Romain Rolland, et beaucoup d'autres, qui vivent avec moi (puisque toujours en moi) bien que partis dans le pays des ombres froides, comme l'appelle Homère. Je n'oublie pas que Friderike Zweig m'a traduit deux livres et que c'est en partie à elle que je dois d'être un peu connu en Allemagne »<sup>94</sup>. Le poète Pierre-Jean Jouve, installé en Suisse en 1915, qui était très lié à Rolland dont il partageait les convictions pacifistes internationales, comptait aussi au nombre de ses amis.

Selon Franz Werfel<sup>95</sup>, aucun écrivain n'a aidé les autres comme il l'a fait. Tout au long de sa vie, il s'est porté au secours de dizaines de réfugiés et d'écrivains dans le besoin, comme Joseph Roth, qui, depuis 1927, avait beaucoup bénéficié de sa prodigalité. Hermann Hesse le qualifiait de « maître de l'amitié »<sup>96</sup>. Charles Baudouin raconte un bref séjour qu'il fit chez lui en octobre 1929 : « Zweig a le culte et le génie de l'amitié. L'hospitalité que l'on goûte dans sa maison est large et légère. Elle enveloppe et ne gêne pas. La nuit m'a laissé rafraîchi et comme aéré. Le petit déjeuner s'est prolongé en un de ces moments de loisir comme il les aime, une conversation en tête-à-tête, tantôt en français qu'il parle fort bien tantôt en allemand où il m'assure gentiment que je devrais me lancer davantage. Nous parlons des grands poètes. Il connaît les nôtres comme les siens »<sup>97</sup>. Tous soulignent la gentillesse avec laquelle Zweig recevait personnes illustres et illustres inconnus : « Si l'on entraînait armé chez lui, l'on déposait bientôt les armes. Par son intelligence pleine de tact et

---

<sup>92</sup> *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 78/79 : «In Zürich sahen wir Fritz von Unruh, einen nie Wankenden, der dort als Kriegsinvalider lebte. Wir begegneten Franz Werfel und Albert Ehrenstein und später Rilke, Hermann Hesse Annette Kolb und René Schickelé, die für den Frieden eintraten, wie und wann immer sie konnten. Andreas Latzko und Leonhard Frank verfassten tapfere Bücher, wie das jenseits der grenze Barbusse und Duhamel taten«. Notons qu'Alzir Hella traduira en 1928 *La marche royale* du poète autrichien d'origine hongroise Andreas Latzko, qui avait fait la connaissance de Zweig en Suisse pendant la Première guerre mondiale et vit à Salzbourg depuis 1918. On peut imaginer que c'est Zweig, qui avait préfacé en 1920 l'édition française d'un autre livre de cet auteur, *Le dernier homme*, qui avait présenté Alzir Hella à ce "rollandiste" convaincu. Celui-ci connaissait également un collaborateur de Grasset et ami de ces derniers, Henry Poulaille, qui fit paraître dans la collection qu'il avait initiée « *Romans du Nouvel âge* » une de ses œuvres, *Sept jours*. Dans son autobiographie, *Le Tournant*, Klaus Mann témoigne : « Stefan Zweig, en 1918, décida de vanter, dans un journal de Vienne, les mérites du roman qu'Henri Barbusse avait écrit contre la guerre, *Le feu*. L'Alsacien René Schickelé, brillant styliste et vaillant champion de la cause pacifiste, se distingua en tant que fondateur et éditeur du *Weissen Blätter* – la meilleure revue littéraire et politique de l'époque. » Klaus Mann, *Le Tournant*, traduction de Nicole et Henri Roche, Editions Solin, Malakoff, 1984, p. 85.

<sup>93</sup> Arcos sera l'un des fondateurs d'*Europe* en 1923, sous l'égide de Rolland. Cette revue publiait à la fois des articles de portée littéraire, culturelle et politique d'intellectuels et écrivains français et étrangers, et Zweig lui en confiait plusieurs.

<sup>94</sup> *Liber amicorum Friderike Maria Zweig*, edited by Harry Zohn, Brandeis University, Stanford, Connecticut, 1952, p. 13.

<sup>95</sup> Franz Werfel : «Stefan Zweigs Tod», cité dans : *Stefan Zweig. Sein Leben - Sein Werk*, Hanns Arens, Esslingen, 1949, p. 178.

<sup>96</sup> « J'ai pu éprouver à de nombreuses reprises, à Paris, la camaraderie et la prévenance de Zweig, et souvent, en ces jours-là, j'ai pensé aux paroles de Hermann Hesse, qui disait que Stefan Zweig était "un maître de l'amitié" ». «An vielen Beispielen habe ich in Paris Zweigs Kameradschaftlichkeit und Fürsorge erlebt, und oft habe ich in jenen Tagen an das Wort von Hermann Hesse gedacht, Stefan Zweig sei "ein Meister der Freundschaft"«, in : *Stefan Zweig. Der gro e Europäer*, Hanns Arens, Munich, Kindler, p. 66.

<sup>97</sup> Charles Baudouin, extrait de *Eclaircie sur l'Europe*, site th.baudouin/zweig.htm.



d'indulgence, par son absence de préjugés, il forçait son visiteur, presque malgré lui, à plus de calme »<sup>98</sup>.

Quelle blessure secrète voulait-il panser en ouvrant si grand sa bourse et son coeur ? Une partie de la réponse se trouve peut-être dans son manque de confiance en lui, qui le pousse désespérément à chercher la reconnaissance des autres, dans un pessimisme peut-être lié à sa judaïté et aux tourments de l'époque. Dans la préface à *Derniers messages*<sup>99</sup>, Alzir Hella évoque ainsi son ami :

Nous avons eu maintes fois l'occasion d'admirer le romancier, le biographe, l'historien Stefan Zweig. C'est surtout l'humaniste, l'idéaliste, le penseur que nous apprécierons aujourd'hui. (...) L'Histoire de *Demain*, *La Pensée Européenne dans son développement historique*, véritables fragments d'autobiographie, aideront les lecteurs à saisir les traits fondamentaux du caractère de l'auteur (...) de même que *la Vienne d'hier* (...) leur découvrira son âme de Viennois en même temps qu'elle leur donnera peut-être une explication de sa mort volontaire – « une souffrance insurmontable, nous dit son ami Friedenthal, à l'idée que la Vienne de sa jeunesse était définitivement perdue pour lui, cette ville ouverte au monde qui était non seulement sa patrie mais en laquelle il voyait un trait d'union avec l'Europe, la culture occidentale et ses amis du monde entier ».

Son inquiétude fondamentale, son angoisse, qui sont à la source même de sa sensibilité artistique et de sa clairvoyance, le conduisent à s'ouvrir aux autres, à écrire sans relâche, à devenir une autorité morale « en diffusant par sa vie et ses écrits un message d'amitié, de tolérance et de compréhension internationale »<sup>100</sup>. Il doute en permanence de lui-même, et c'est peut-être aussi la raison pour laquelle il a tant consacré sa plume aux vies des autres, avant de parler de la sienne. « L'œuvre de Stefan Zweig fait une large place à ceux qu'il considérait comme importants dans l'histoire, à ceux qu'il voyait comme ses maîtres, ou tout simplement comme des grands de la littérature », écrit Pierre-Robert Leclercq dans *Le Monde* du 11 février 2005. Il a en effet besoin d'exemples : Zweig place Verhaeren puis Rolland sur un véritable piédestal. D'hommes, ils deviennent des dieux pour lui, et la rupture avec son maître belge, atteint de la « fièvre nationaliste » durant la guerre, le laisse un long moment sans force. Zweig publie en mai 1916 à Genève *La Tour de Babel*, où il encourage les intellectuels européens à reprendre là où ils l'ont laissée l'œuvre d'unification spirituelle de l'Europe, entreprise depuis plusieurs décennies et à cette occasion, Verhaeren fait un geste en direction de son ami : « Affectueuses pensées et en toute admiration pour le feuilleton »<sup>101</sup>. Dans le journal qu'elle a tenu du 20 septembre 1916 à l'été 1917, Friderike réhabilite la mémoire de Verhaeren en écrivant, deux jours après sa mort, le 28 novembre 1916, qu'il avait reconnu son égarement et émet le vœu que ce revirement puisse être porté à la connaissance du public<sup>102</sup>. Elle exprime son souci de la souffrance qu'éprouve Zweig : « Cela me

---

<sup>98</sup> »Wenn man bewaffnet bei ihm eintrat, legte man bald die Waffen ab. Fast wider Willen wurde einem ruhiger zumute bei seiner vorsichtigen und nachsichtigen Klugheit, bei seiner Vorurteilslosigkeit«, Berthold Viertel, *Abschied von Stefan Zweig*, in : *Stefan Zweig. Sein Leben - Sein Werk*, Hanns Arens, op.cit. p. 196.

<sup>99</sup> *Derniers messages*, p. 9/10

<sup>100</sup> John Kiser, *La mort de Stefan Zweig, Mort d'un homme moderne*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 1998, p. 59

<sup>101</sup> Gert Kerschbaumer, *Stefan Zweig, der fliegende Salzburger*, op. cit. p. 40 : »Erst im Frühjahr 1916 setzt Zweig mit seinem Genfer Feuilleton *la Tour de Babel* ein Friedenszeichen, das Emile Verhaeren dazu bewegt, die gebrochene Freundschaft zu kitten: liebe Grüsse mit dem Ausdruck der Bewunderung für das Feuilleton. *La Tour de Babel* parut dans le journal genevois *Le Carmel*, fondé par Charles Baudouin.

<sup>102</sup> *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 59 : »Gestern Mittag telefoniert mir St., dass Verhaeren in Rouen von einem Eisenbahnzug überfahren und getötet wurde. An Stefans Geburtstag geschah es. Verh. ist ein starkes Stück Leben für ihn, er war ihm Barde und bester Verstehrer, sein Freund und Schüler, was seine Lebensführung betrifft. Nie wurde ein fremdländischer Dichter schöner, ja gesteigerter noch in die andere Sprache übertragen, als dies bei V. und St. der Fall war. Alle Zeitungen melden es auch wieder. Und das Tragische ist, dass V. jetzt für die Leute als "Deutschenhasser"

Suite des notes de fin sur la page suivante

fait si mal qu'il ait eu à supporter cette douleur »<sup>103</sup>. Car, ainsi que l'écrit Robert Dumont, Zweig était « de tempérament sensible, impressionnable, foncièrement pessimiste en dépit d'une réussite matérielle brillante » :

Zweig aspire toujours au réconfort d'une présence humaine. De là dans sa vie un véritable culte de l'amitié, le besoin de s'identifier à une personnalité en laquelle, à un moment donné de son existence, il retrouve une de ses préoccupations maîtresses ou un trait inné de son caractère<sup>104</sup>.

Son don d'empathie est réel et c'est bien une histoire « humaine » qu'il écrit, avec sensibilité et tendresse pour ceux dont il peint la vie : « Comme un peintre, il en a donné une vision subjective, tissée d'émotion, d'effroi, de pitié, de fascination. Écrivains, créateurs, hommes devenus illustres et tragiques contre leur volonté, il s'est attaché à découvrir en eux des moments de la conscience universelle où s'affrontaient l'humanité et l'inhumanité, où la liberté et la justice étaient en jeu »<sup>105</sup>. Il se glisse tout aussi bien dans la peau d'une Marie-Antoinette, cette enfant qui paya de sa vie sa frivolité, que dans celle d'un homme aussi détesté que Fouché, ou dans celle d'un pauvre diable qui, comme il le raconte dans *Le Monde d'hier*, lui avait volé sa valise, et contre lequel, pris de pitié, il choisit, comme le lui permettait la législation française, l'incident s'étant déroulé en France, de ne pas porter plainte<sup>106</sup> :

Pour l'intelligence de la situation, il est peut-être nécessaire d'introduire ici une nouvelle parenthèse. Tandis que chez nous et dans bien d'autres pays, l'accusation en cas de délit se fait d'office, c'est-à-dire que l'Etat, de sa propre autorité, prend en main la justice, en France, la liberté est laissée à la personne lésée de porter plainte ou non. Personnellement, cette conception du droit me paraît plus équitable que ce qu'on appelle la justice inflexible. Car elle offre la possibilité de pardonner à autrui le tort qu'il vous a fait<sup>107</sup>.

Cette hypersensibilité, qui donne à l'oeuvre zweigienne et en particulier à ses biographies, leur charme délicat, explique sans doute la mélancolie qui le conduira à un pessimisme profond, à un scepticisme incurable puis à un fatal désespoir.

On a beaucoup raillé Zweig de ne pas avoir vu assez tôt le danger que représentait le nazisme, qu'il considéra longtemps comme un phénomène transitoire susceptible même de protéger du matérialisme occidental qu'il abhorrait. D'une famille juive non pratiquante, il se sentait Viennois avant tout, allemand par la culture et la langue et ne s'identifiait pas avec la religion de ses ancêtres. Peu favorable au sionisme, il écrit en 1917 à Martin Buber : « La seule chose qui me sépare de vous, c'est que je ne voulais pas que le peuple juif redevienne une nation, que j'aime et approuve la diaspora comme la signification de son idéalisme, de sa vocation internationale et universelle »<sup>108</sup>. Vingt ans plus tard, revenant sur la représentation de sa pièce biblique *Jérémie* en 1917, il évoque en l'idéalisant sa « communauté de destin avec le peuple juif, fondée obscurément sur le sang ou la tradition », s'extasiant : « N'était-ce pas lui, mon peuple, qui avait sans cesse été vaincu par tous les autres peuples, toujours et toujours, et qui pourtant leur survivrait grâce à une force mystérieuse – la force, précisément, de transformer la défaite par la volonté réaffirmée d'y résister ? »<sup>109</sup>. Cette

---

gestorben ist. (...) Ich wollte, dass einer seiner Freunde es irgendwo sagt, dass V. bereits seine Verwirrung eingesehen hatte.«

<sup>103</sup> »Mir ist so weh, dass ihm dieser Schmerz geschah«. *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. . 60

<sup>104</sup> Robert Dumont, *Stefan Zweig et la France*, Paris, Didier, 1967, p.25.

<sup>105</sup> Jean-Michel Palmier, dans le *Magazine Littéraire*, 1987, p. 40.

<sup>106</sup> Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, traduction de Serge Niémetz, Le livre de poche, Paris 1993, p.182-184.

<sup>107</sup> *ibid.*, p.184.

<sup>108</sup> Cité par Isabelle Hausser dans la Préface à l'édition La Pochothèque, Classiques modernes, Librairie générale française, Paris, 1996, Volume III (Essais), p. 27

<sup>109</sup> *Le Monde d'hier*, op. cit. p. 299

force, justement, qui lui a manqué ... Depuis le début du siècle, le peuple israélite, a entamé un mouvement de retour vers la « Terre Promise ». Theodor Herzl, fondateur du sionisme, encourage les juifs à partir pour la Palestine. Dans cette optique, l'Autriche ou l'Allemagne ne seraient qu'une halte, qu'un lieu de passage. Stefan Zweig, en revanche, récuse une telle démarche. L'Autriche est son pays, ce monde germanophone, sa culture. L'allemand, sa langue maternelle, est la seule langue dans laquelle il s'imagine créer. Lorsqu'il devra partir, il souffre d'être coupé de sa culture, de ses racines, de son public<sup>110</sup>. C'est pourquoi dans les années 30, l'autodafé et l'interdiction de publication de ses livres en allemand, en Allemagne et en Autriche, ont marqué pour lui la fin de sa force créatrice et la négation de son existence. Il ne pouvait alors se résoudre à ne plus pouvoir s'exprimer en allemand, à ce que ses œuvres cessent d'*exister* dans sa langue. Les traductions lui renvoyaient en quelque sorte l'image d'un Zweig dépossédé de lui-même : « D'un trait de plume, on avait transformé le sens de toute une vie, une vie en un non-sens ; j'écrivais, je pensais toujours en langue allemande, mais chaque pensée, chaque vœu que je formais appartenaient aux pays qui étaient sous les armes pour la liberté du monde »<sup>111</sup>. La situation en Allemagne le désespère. Le 28 mars 1933, il écrit à Alzir Hella :

En Allemagne, les choses ne pourraient être pires, il me faut craindre dans un premier temps à tout le moins le boycott de mes livres, mais *Marie-Antoinette* est déjà sortie d'affaire et je ne me fais aucun souci à son sujet. Je ne vais pas venir à Paris pour l'instant, je voulais venir ce printemps mais je remets cela à plus tard : il ne serait que trop facile d'interpréter cela comme une fuite et il faut, surtout en ces temps difficiles, tenir bon. Mais dans l'ensemble, le monde politique a un aspect très peu réjouissant et je crains que les excès du nationalisme allemand n'entraînent naturellement en retour une montée du nationalisme français. Nous avons choisi une époque peu amène. Mais à tout bien prendre nous avons tous les deux, vieux enfants que nous sommes, déjà vécu la meilleure part de la vie et j'espère que nous nous en sortirons bien pour le peu de temps qu'il nous reste à vivre<sup>112</sup>.

En 1933, Hitler est nommé chancelier en Allemagne. C'est l'année de l'adaptation cinématographique de sa nouvelle, *Brûlant secret*, qui attise la colère des nazis. Un autodafé des livres de Zweig a lieu à Berlin. Il émigre en Angleterre à la fin de 1933 pour y poursuivre, dit-il, les recherches préparatoires à sa biographie de Marie Stuart. Les attaques dont il fait l'objet en Allemagne le ravagent. Il ne peut plus être édité par le Insel-Verlag, dont il était l'auteur fétiche<sup>113</sup>.

---

<sup>110</sup> Dans son autobiographie, *Le Tournant, Histoire d'une vie*, Klaus Mann s'interroge lui aussi douloureusement : « Une nation qui avait toujours été si fière de ses poètes, de ses penseurs, acceptait de prendre une punaise pour l'homme du destin. Comment avait-on pu en arriver là ? Ces Allemands, je ne les comprenais pas. Mais n'en étais-je pas un moi-même ? Eh si, j'en étais un, bien sûr. Et pas seulement par la langue. La culture allemande avait modelé mon esprit, ma conception du monde, ou, du moins, elle avait eu sur eux une influence décisive. Une maison familiale comme la mienne – et celui qui y a été élevé prétendrait ne rien savoir de ce qui est allemand ? Une enfance vécue sous le signe des chants et des contes allemands, une jeunesse passée en compagnie de Novalis, Nietzsche, Hölderlin, George – et l'on serait étranger à l'esprit allemand ? Peut-être se sentait-on trop d'affinités, trop de liens étroits avec ce grand et bel esprit, pour pouvoir participer à son altération et à son avilissement, ou seulement même les regarder en face ; peut-être se sentait-on si profondément chez soi dans la sphère du germanisme européen et universel que l'on était condamné à devenir un sans-patrie dans ce pays où l'idée d'univers n'avait plus d'autre forme vivante que celle d'un rêve de conquête. » Traduit par Nicole Roche. Editions Solin, Malakoff, 1984, p. 342. Klaus Mann se suicidera le 21 mai 1949, un mois après la parution de son livre en Allemagne.

<sup>111</sup> *Le Monde d'hier*, op. cit. p. 505. Friderike confirme que l'autodafé, « cet acte moyenâgeux qui rappelle les procès de sorcières, accompli par des déséquilibrés au pays même des écrivains et des penseurs », avait été un choc énorme pour Zweig que le fait d'être l'un des écrivains les plus traduits, dont la parole était diffusée dans le monde entier, ne parvenait pas à consoler. Elle ajoute que l'écrit original, le mot allemand, « sang de son sang mû par le battement de son cœur », était pour lui l'essentiel. C'est ainsi que cette séparation d'avec le public qu'il connaissait bien avait creusé un fossé qu'il considérait avec horreur. In *Spiegelungen des Lebens*, p. 172 (traduction par nos soins).

<sup>112</sup> Voir annexe - Lettre du 28 mars 1933 page 518.

<sup>113</sup> »Zweig ist der Starautor seines Verlags, der seit Jahrzehnten die Heimat seiner Bücher ist. Hier kann aber das Wort des Insulaners nicht mehr gedruckt werden, denn der deutsche Buchmarkt mit seinem Zigmillionen-Publikum steht

Suite des notes de fin sur la page suivante

Longtemps, il ne peut croire que Kippenberg lui tourne le dos, puis il se rend à l'évidence de la nécessité d'une interruption qu'il espère courte. Il signe à Londres en octobre 1934 le contrat d'édition de son *Erasme* avec l'éditeur juif viennois Reichner, auquel il imposera de prendre comme correcteurs ses amis Emil Fuchs et Erwin Rieger, alors sans emploi. Par la publication de cet ouvrage, il marque son opposition au régime hitlérien et confirme ses convictions humanistes. C'est en février 1936 que Zweig dénoncera ses contrats avec le Insel-Verlag. De Londres, le 15 novembre 1933, il écrit à Alzir Hella :

Je me trouve maintenant devant de très graves conflits, sans doute me faudra-t-il interrompre toute relations avec le Insel-Verlag qui a fait paraître une de mes lettres dans le Bulletin de la bourse des libraires, sans mon autorisation, ce qui m'a porté un grand tort moral [*ajouté à la main* : je passe maintenant pour un ami des NAZIS ! ! ! !]. A présent, tout est terriblement difficile pour nous tous, je suis pris entre tant et tant de décisions et quoi qu'on fasse, c'est toujours mal. A cela s'ajoute qu'après des mois de désarroi intérieur consécutif aux événements, je voulais enfin me remettre à travailler tranquillement, mais j'en suis constamment empêché, et pourtant je le veux et je le dois, car c'est la seule défense contre une époque totalement insensée. S'il te plaît, ne dis à personne que je viens à Paris, je veux y être si possible incognito et n'y voir que mes amis les meilleurs et les plus proches, auxquels bien entendu je te compte de tout cœur<sup>114</sup>.

En juillet 1934, il part en Ecosse à la suite de la reine d'Ecosse<sup>115</sup>. L'invasion de l'Autriche par les troupes de Hitler et l'annexion de son pays par l'Allemagne le dissuadent d'y retourner. Le 14 septembre 1939, il écrit à Sigmund Freud (qui, ironie du sort, mourra neuf jours plus tard) :

Mon très cher ami et maître, quand vous reverrai-je ? Pour le moment, cela se présente mal. Ma naturalisation était presque réglée ; mais, parce que j'étais orgueilleux et que je n'insistais pas, elle n'était pas encore signée. Je me retrouve donc à présent « enemy alien » et ne dois pas m'éloigner de plus de 5 miles de la place du marché de Bath. Sic transit gloria mundi – ainsi fond la valeur littéraire devant un décret de police et je végète ici, stupide et inutile, même pas capable de travailler et loin de tous mes amis. (...) Il nous faut rester fermes maintenant – ce serait absurde de mourir sans avoir vu d'abord la descente aux enfers des criminels<sup>116</sup>.

Il devient sujet britannique en mars 1940. Bien qu'internationaliste dans l'âme, jamais il ne se sent pourtant vraiment chez lui en dehors de l'Autriche. Il poursuit néanmoins son travail. Au terme d'un conflit avec Friderike qui ne veut pas le suivre en exil, ils divorcent. Il épouse, un an plus tard, sa secrétaire, Lotte Altmann. Il continue cependant à entretenir avec Friderike, jusqu'à sa mort, des relations amicales.

Les premières victoires de Hitler exacerbent le sentiment de son exil et son désespoir intérieur. Le 2 juin 1940, il écrit dans son journal :

---

unter der Fuchter des Nazi-Regimes, und das humanistische Goethe-Deutschland bricht mit seiner Tradition. Zweig versteht sich selbst als deutscher Dichter und wird zum meistübersetzten lebenden Welttdichter«. Gert Kerschbaumer, *Stefan Zweig, der fliegende Salzburger*, op. cit. p. 264

<sup>114</sup> Voir annexe – Lettre du 15 novembre 1933 page 521.

<sup>115</sup> Zweig selbst ist hier ein Fremdling, der wie einst im zerfahrenen Fin de Siècle im Dichten und Reisen Entlastung und Befreiung sucht : »Jedenfalls, Reisen ist mir kein fremder Zustand mehr, sondern, beinahe ein natürlicher. Man hat sich stärker losgelöst von den Bindungen und Gewohnheiten, von Haus und Besitz – beides fragwürdig geworden und kaum mehr entbehrt. Zwei Koffer, in dem einen die Garderobe, die irdische Notwendigkeit, in dem anderen Manuskripte, die geistige Bereitschaft und man ist überall zu Hause. [...] Also entlastet in den Waggon! Rollen ist Ruhe, Reisen ist Rast in der Unruhe der Welt«. (Tagebuch 27.9.1935), in Gert Kerschbaumer, *Stefan Zweig, der fliegende Salzburger*, op. cit. p. 339.

<sup>116</sup> *Sigmund Freud – Stefan Zweig, Correspondance*, traduit de l'allemand par Didier Plassard et Gisella Hauer, Rivages Poche, Petite bibliothèque, Paris, 1995, p. 141.

Je ne voudrais pas tomber vivant entre les mains de ces messieurs. Il m'arrive parfois de me demander : y eut-il jamais pareille époque, surtout pour quelqu'un sur qui pèse la malédiction – car ce n'est pas une faute – d'être juif ? Qu'à près de soixante ans, on puisse être chassé comme un criminel, voilà ce qu'on n'aurait, même en rêve, pu imaginer dans sa jeunesse et dans le climat d'exaltation que vivait notre siècle<sup>117</sup>.

Il part ensuite pour les Etats-Unis, à Ossining, New York, en 1940 et finalement s'installe en 1941 au Brésil, à Petropolis, près de Rio de Janeiro, où il espère encore trouver la paix de l'esprit. C'est là qu'il écrit son autobiographie, *le Monde d'hier*, portrait de l'Europe d'avant 1914, qui sera publié peu après sa mort. Le 21 février 1942, il écrit à Friderike : « Lorsque tu auras reçu cette lettre, je me sentirai beaucoup mieux. Tu m'as vu à Ossining, et après une période de calme et de sérénité, ma dépression s'est accentuée. Je souffrais tant que je ne pouvais plus me concentrer. Et maintenant la certitude – la seule que nous ayons – que cette guerre va s'étirer en longueur – et il faudra des années avant que nous ne puissions rentrer chez nous – c'était devenu trop lourd à porter. J'aime Petropolis. Mais il n'y a ici aucun des livres dont j'ai besoin, et cette solitude aussi. Tout d'abord, cela me fit du bien, mais il devint déprimant de penser que mon travail le plus important – Balzac – ne serait pas achevé avant deux ans de paix et de calme, et justement cette guerre qui n'en finit pas. J'étais trop fatigué pour cela ». Il rédige encore son célèbre et émouvant message d'adieu<sup>118</sup> : « Je salue tous mes amis : Puissent-ils voir encore l'aurore après la longue nuit ! Moi, par trop impatient, je les précède », et se suicide avec sa femme, le 22 février 1942. Henry Muller, qui avait connu Zweig lorsqu'il était responsable du service de traduction des éditions Grasset de 1926 à 1931, se souvient : « J'ai été très surpris d'apprendre son suicide au Brésil en 1942 ; le dépaysement l'a tué ; le regret de ne plus revoir son cher Salzbourg. Pourtant, plusieurs fois devant moi, il s'était vanté d'être un " international ". « Je suis bien partout où il n'y a pas les nazis ; et ils ne peuvent pas me ruiner ; mes livres me rapportent des droits d'auteur dans tous les pays. Ils crèveront avant moi. Vous, ça va ? » Il y avait derrière le sourire, l'air bon vivant, le gros cigare et le reste, une inquiétude que je n'avais pas discernée »<sup>119</sup>. Un ami de la dernière heure, Germàn Arciniegas, témoigne dans un entretien avec Abelardo Forero Benavides publié à Bogota dans le journal *Sábado*, le 21 octobre 1944 :

Je comprends la tragédie intime de Zweig et les raisons qui le conduisirent au suicide. C'était une âme sensible, généreuse, profondément attachée à ses idées, un libéral au sens plein du mot. (...) A New York, il fut reçu comme un prince. A Rio de Janeiro, une ambiance respectueuse l'entourait. Mais ce qu'il aimait, lui, c'étaient ses livres, ses "choses", sa patrie, sa maison, sa bibliothèque, ses amis d'Europe, tout cela emporté, sans miséricorde, par le cours des événements. (...) Loin de tout ce qui lui était cher, vivant dans un exil doré, hôte d'un palace cosmopolite, Stefan Zweig croyait que plus rien n'avait de sens pour lui. Son éditeur, quatre mois auparavant, m'avait fait part des craintes qu'il éprouvait à son sujet. Zweig travaillait, avec l'énergie du désespoir, à son livre sur Amerigo Vespucci. Simultanément, il commençait un roman. Et en même temps, il avait en projet un recueil de Contes. Cette somme de travail qui l'absorbait en permanence, à toute heure du jour, avait pour but de s'évader, de se fuir lui-même, de se rendre sourd pour éviter d'entendre, surgissant du fond de son être, l'amère voix de sa conscience désespérée »<sup>120</sup>.

---

<sup>117</sup> Stefan Zweig, *Journaux 1912-1940*, Belfond, Paris, 1995, p. 295.

<sup>118</sup> »Ich grüsse alle meine Freunde ! Mögen sie die Morgenröte noch sehen nach der langen Nacht ! Ich, allzu Ungeduldiger, gehe ihnen voraus«. Cité dans *Stefan Zweig heute*, Mark H. Gelber, Peter Lang Verlag, New York, 1987, p. 129.

<sup>119</sup> Henry Muller, *Trois pas en arrière*, La Table ronde, La petite vermillon, Paris, 2002, p. 225

<sup>120</sup> In *Le Chevalier d'El Dorado*, German Arciniegas, traduction de Georges Lomné, Editions Espaces 34, Montpellier, 1995, Documents annexes (p. 278/279).

Un moment, l'Amérique latine avait permis à Zweig de placer son espoir dans une autre humanité, mais son ouvrage posthume, *Le Monde d'hier*, confirmera son insurmontable nostalgie de l'Europe et son fatal désespoir<sup>121</sup>.

## STEFAN ZWEIG, TRADUCTEUR ET AGENT LITTÉRAIRE.

C'est au poète lyrique allemand Richard Dehmel, l'un des plus célèbres de son temps, auteur de *Lieder*, qu'il doit entre autres son attirance pour la traduction littéraire. Suivant son conseil, il perfectionne son style et son sens littéraire dans le geste traductif. Rendant hommage aux vertus de la traduction, Zweig souligne, dans *Le Monde d'hier*, la créativité et le génie de la langue dont doit faire preuve le traducteur : « (...) j'employai mon temps à des traductions de langues étrangères, ce que je tiens encore pour le meilleur moyen dont peut disposer un jeune poète pour saisir le génie de sa propre langue de façon plus profonde et plus créatrice. Je traduisis les poèmes de Baudelaire, quelques uns de Verlaine, de Keats, de William Morris, un petit drame de Charles van Lerberghe, un roman de Camille Lemonnier, « *pour me faire la main* ». Le fait même que chaque langue étrangère, par ses tournures particulières et ses idiotismes, offre d'abord des résistances au traducteur dans son travail de création<sup>122</sup> sollicite toutes les ressources de l'expression qui ne trouveraient pas à s'appliquer si elles n'étaient l'objet d'une recherche ; et cette lutte pour arracher opiniâtrement à la langue étrangère ce qu'elle a de plus propre et l'intégrer de vive force dans sa propre langue en lui conservant la même plasticité a toujours représenté pour moi une forme singulière de joie artistique. Ce travail silencieux et qui demeure au fond sans récompense, réclamant patience et persévérance, vertu dont au lycée la facilité et la témérité m'avaient permis de faire l'économie, j'en vins à l'aimer tout particulièrement. A me livrer à cette humble activité médiatrice des illustres trésors de l'art, j'éprouvais pour la première fois la certitude de faire quelque chose qui avait réellement un sens, qui donnait une justification à mon existence»<sup>123</sup>. Nul n'a plus excité l'imagination de Zweig que les poètes français. Dès l'âge de 18 ans, il lit les poèmes de Paul Valéry, encore presque un inconnu en France même, puis traduit Verhaeren<sup>124</sup>, qu'il considère comme son maître, et dont il deviendra l'ami. Le poète belge lui écrit en avril 1907 :

---

<sup>121</sup> Sept ans plus tard, en 1949, la guerre est achevée et pourtant Klaus Mann, dont l'état d'esprit est sans conteste apparenté à celui de Zweig, auquel il se réfère, n'avait toujours pas repris confiance dans ce monde où il espérait pourtant encore trouver une place : « Le retour au pays ou l'exil ? Faux problème ! Alternative dépassée ! La seule question actuelle, la seule qui ait de l'importance : un monde naîtra-t-il de cette guerre, où les gens de ma sorte pourront vivre et agir ? Les gens de ma sorte, cosmopolite d'instinct et par nécessité, médiateurs spirituels, précurseurs et pionniers d'une civilisation universelle, seront chez eux ou *partout* ou *nulle part*. Dans un monde de paix assurée et de collaboration internationale, on aura besoin de nous ; dans un monde de chauvinisme, de bêtise et de violence, nous n'aurions aucune place, aucun rôle. Si je croyais inévitable la venue d'un monde pareil, je suivrais dès aujourd'hui l'exemple de Stefan Zweig, humaniste découragé ». Klaus Mann, *Le Tournant*, op. cit. p. 577.

<sup>122</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>123</sup> *Le Monde d'hier*, op. cit., p. 146/147. Il engage la jeune génération à imiter son exemple et à traduire avant d'écrire car, dit-il, « si j'avais aujourd'hui à conseiller un jeune écrivain qui n'est pas encore sûr de sa voie, je m'efforcerais de le déterminer à servir d'abord une grande œuvre en qualité d'interprète ou de traducteur. Il y a plus de sécurité pour un débutant dans tout service désintéressé que dans la création personnelle, et rien de ce qu'on accomplit dans un esprit de sacrifice total n'est fait en vain ». p. 152

<sup>124</sup> L'amitié de Stefan Zweig et Friderike von Winternitz, sa future épouse, serait née de leur intérêt commun pour Verhaeren : dans *Spielungen des Lebens*, (Hans Deutsch Verlag, Vienne, 1964, p. 33) elle raconte leur rencontre lors d'une soirée, où elle tenait à la main un livre du poète belge qu'il avait traduit, *Hymnen an das Leben* ; leur correspondance datait de cet instant.

Mon très cher ami, Croyez à ma toute ardente et solide sympathie durable. Vous êtes toujours en bonne place dans mon souvenir attendri. Vous êtes venu à moi, jadis, avec un(e) sincérité et une ardeur que je n'oublierai jamais. Tout ce que je suis en Allemagne, je vous le dois presque. Mon art devient un peu le vôtre par l'accueil que vous lui avez fait<sup>125</sup>.

Il traduit presque toute son oeuvre poétique ainsi que trois drames, et en est un vulgarisateur enthousiaste. C'est une entreprise d'unification des cultures qui l'anime. Dans ses souvenirs de leur vie commune, Friderike évoque sa propre expérience du traduire, qu'elle partage avec son époux :

C'est une belle tâche si l'on peut choisir ce que l'on traduit et si la matière vous est assez proche pour pouvoir vivre en elle totalement. Cela permet la plupart du temps de mieux connaître l'auteur que les rencontres qui quelquefois précèdent ou suivent le travail. Les conversations ne font souvent que brouiller les choses. Mais en ce qui concerne les deux langues entre lesquelles on sert de médiateur, en l'occurrence pour moi l'allemand et le français, une grande familiarité se crée, une empathie qui porte ses fruits au-delà du problème posé et vous enrichit<sup>126</sup>.

Dans une lettre du 25 juillet 1912, elle interroge Zweig :

Et hier, en me retrouvant à côté de vous, j'ai pensé : passer sa vie à traduire Péladan, Strindberg ou Shaw est une chose, c'en est une autre que de traduire Verhaeren. Dis-moi qui tu traduis et je te dirai qui tu es. Et aussi comment tu traduis<sup>127</sup> ».

Commentant une lettre de Zweig à Georges Duhamel, en avril 1913, Claudine Delphis note : « Zweig, lui-même traducteur chevronné, est, et restera toute sa vie, très sensible au problème des traductions. Ainsi n'hésite-t-il pas quelques mois plus tard (le 17 février 1914) à refuser une traduction qui ne lui semble pas conforme à la pensée de l'auteur, en l'occurrence à celle de leur ami commun Jean-Richard Bloch : « Cher Monsieur Bloch, votre traductrice m'avait envoyé votre *Lévy* pour que je fasse des efforts à le faire publier dans ma revue. Je n'ai pas réussi, mais seulement parce que la traduction est impossible (littérale, pas allemand). Je vous dis cela pour vous avertir, car votre oeuvre avait toutes les chances d'être publiée »<sup>128</sup>.

Que traduit-il ? Il est attiré par les poètes francophones du Nord. De 1918 à 1940, il ne cessera jamais de traduire. Il décrit, dans une lettre adressée à Rilke le 11 mars 1907, la joie et la fierté qu'il a éprouvées à traduire les poèmes de Verhaeren : « En fait je n'aime qu'un seul de mes livres, la traduction de Verhaeren parce qu'elle représente véritablement une action tangible, puisqu'elle a rendu célèbre celui qui, par la grandeur de son art et la générosité accomplie de son être, constitue

---

<sup>125</sup> Lettre de Verhaeren à Zweig du 14 avril 1907 in *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par Fabrice Van de Kerckhove, Editions Labor, Bruxelles, 1996. p. 190.

<sup>126</sup> *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 129/130 : »Dies ist eine schöne Aufgabe, falls man wählen kann, was man überträgt und der Stoff einem nahe genug liegt, dass man sich in ihn hineinleben kann. Auf diese Weise lernt man den Autor meist näher kennen als durch die manchmal vor und nach der Arbeit erfolgten Begegnungen. Gespräche sind oft irreführend. Doch was die zwei Sprachen betrifft, zwischen denen man vermittelt, in meinem Falle waren es die deutsche und französische, entsteht eine grosse Vertrautheit, eine Einfühlungsfähigkeit, die über die gestellte Aufgabe hinaus fruchtbar wird und einen bereichert«. Elle raconte qu'en apprenant le français, elle a très vite compris qu'il était impossible de vraiment faire sienne une langue sans connaître l'histoire du pays, ce qui l'avait conduite à enseigner non seulement la langue française mais aussi l'histoire de France. Elle fut elle-même traductrice, notamment d'Anatole France, Edmond Jaloux, René Arcos, mais également de Verhaeren, de Romain Rolland (elle cite p. 51 la traduction d'un article sur Jaurès paru dans un journal ouvrier en octobre 1916), et auteure de romans (*Ruf der Heimat*, *Vögelchen*, qu'elle dédiera à Romain Rolland, *Erik Neergard und die Schwestern*).

<sup>127</sup> Friderike et Stefan Zweig, *L'Amour inquiet*, op. cit., p. 12

<sup>128</sup> Claudine Delphis, *Georges Duhamel – Stefan Zweig Correspondance*, Deutsch-Französische Kulturbibliothek, Band 18, Leipziger Universitätsverlag, 2001, p. 77. Lettre citée par Monika Natter, *Un Intellectuel européen*, Magazine littéraire, n° 351, février 1997, p. 43.

un exemple pour moi et qu'elle a créé, pour ainsi dire, une parenté entre ma vie et une œuvre imposante et surtout m'a valu l'amicale confiance d'un des plus grands hommes de notre temps »<sup>129</sup>. Il traduit notamment Baudelaire, Verlaine, Chateaubriand, Henri Barbusse. C'est aussi *L'Emile* de Rousseau (1919), qu'il traduit avec Friderike,<sup>130</sup> *Cressida* de Suarez (1920), *Clerambault* de Romain Rolland (1922). Par sa mère, il parle également couramment italien et traduit en allemand quelques textes de Jacopo da Lentino et de Pirandello. Ce qu'il aime, c'est dépasser les frontières, partir à la recherche et éveiller à la vie, être un passeur qui, parce qu'il est poète lui-même, sent et comprend immédiatement, dans une communauté d'esprit et de pensée, ce que cet autre poète a voulu dire.

Comment traduit-il ? Dans la postface de sa traduction des poèmes d'Emile Verhaeren, intitulée « *Emile Verhaeren – Ausgewählte Gedichte* »<sup>131</sup>, il précise sa méthode : « Ce choix de poèmes parmi les œuvres lyriques complètes d'Emile Verhaeren est le seul autorisé, puisqu'il a été réalisé avec l'entière approbation du poète. Dans la traduction, le principe essentiel a été de conserver le rythme et le sens général des comparaisons. L'utilisation de rimes pauvres et de nombreuses assonances ont eu pour but de faire transparaître en allemand les libertés prises par Verhaeren avec la versification française. »

Il considère que le traducteur étant poète lui-même a le droit de supprimer ou de modifier des éléments car, ainsi que l'écrit cet autre poète et traducteur français célèbre de l'époque, Eugène Guillevic, « il a le don de la poésie, le don d'être conducteur de poésie et donc sélecteur des éléments transportables »<sup>132</sup>. Dans une note de son journal intime en date du 5 avril 1913, Zweig note que Rilke, dans un entretien qu'ils ont eu le jour même, a souligné la difficulté qu'oppose au poète allemand la perfection même de sa langue tandis que la langue française poursuit d'elle-même l'œuvre poétique une fois commencée<sup>133</sup>.

---

<sup>129</sup> »Ich liebe eigentlich nur eines meiner Bücher, die Übertragung Verhaerens, weil sie eine Tat ist, weil sie den, der mir durch die Grösse seiner Kunst und die vollendete Güte seines Wesens Vorbild ist, bekannt gemacht hat, mein Leben einem gewaltigen Werk irgendwie verschwistert und mir vor allem das freundschaftliche Vertrauen eines der Bedeutendsten unserer Tage zueignen gegeben.«, *Rainer Maria Rilke, Stefan Zweig, Briefe und Dokumente*, herausgegeben von Donald Prater, Insel Verlag, Frankfurt am Main, 1987, p. 31.

<sup>130</sup> « Nous travaillâmes aussi ensemble à une nouvelle traduction de *L'Emile* de Rousseau (...) », écrit Friderike dans *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 85.

<sup>131</sup> Publiée Im Insel-Verlag zu Leipzig, zweite, vermehrte Auflage, 1913, p. 174 : »Bemerkung des Übersetzers. Die vorliegende Auswahl aus dem gesamten lyrischen Werke Emile Verhaerens – die einzig berechtigte – ist in stetem Einverständnis mit dem Dichter entstanden. Bei der Übersetzung waltete als wesentliches Prinzip die Erhaltung des Rhythmus und die sinngemässe Identität der Vergleiche vor. Die Verwendung unreiner Reime und zahlreicher Assonanzen geschah in der Absicht, die Freiheit Verhaerens gegenüber dem französischen Verse auch im Deutschen zu verdeutlichen«.

<sup>132</sup> Eugène Guillevic, *Traduire la poésie* in *Colloquium Helveticum III*, 1986, cité dans *Österreichische Dichter als Übersetzer*, Salzburger komparatistische Analysen, herausgegeben von Wolfgang Pöckl, Österreichische Akademie der Wissenschaft, Wien, 1991, p. 243. Né en 1907, devenu sympathisant communiste lors de la guerre d'Espagne, adhérent au Parti communiste français 1942, Eugène Guillevic reste fidèle à cet engagement jusqu'en 1980. Après une période de résistance, de rébellion contre l'ordre social et l'ordre des choses s'esquisse un retour à l'interrogation, une tentative d'apprivoiser le monde et son silence. Son premier livre, *Terraqué*, date de 1942, suivi en 1947 par *Exécutoire*. Il obtient le Grand Prix National de poésie en 1984. Son œuvre a été traduite en 40 langues, dans 60 pays, et il traduisit lui-même en français des poésies de Rilke, Hölderlin, Georg Trakl. Il est mort à Paris en 1997. Voir [http://supervielle.univers.free.fr/eugene\\_guillevic.htm](http://supervielle.univers.free.fr/eugene_guillevic.htm).

<sup>133</sup> »Samstag 5. April. Um 12 Uhr holt mich Rilke ab, wir sehen ein paar Gedichte gemeinsam an, dann gehen wir speisen. Er spricht von der Hemmung, von dem Schwererwerden für den deutschen Dichter, dem die sprachliche Vollendung im Weg steht. Für den Franzosen dichtet, sobald er sie einmal hat, die Sprache weiter, der Deutsche muss immer wieder beginnen.« *Rainer Maria Rilke – Stefan Zweig, Briefe und Dokumente*, op. cit. p. 58



Afin de rendre sensible le geste traductif de Zweig, nous pensons utile de confronter ci-après l'un des poèmes de Verhaeren (*Les Moines*, rédigé en 1888 après que l'auteur, passant par une crise existentielle, a perdu la foi) et la traduction qu'il en a donnée dans cet ouvrage :

<p>An die Mönche  Ihr Mönche, aus der Gotik fromm gekommen,  Ihr Zukunftslosen in der neuen Zeit,  Die ihr die Liebe in den mystisch frommen  Quellen vom Hochmut löst und sanft erneut,  Wie schön, wie stark ist euer irdisch Schreiten,  Die ihr, den Blick der Hölle zugewandt,  Von jenen Fernen her zu unsern Zeiten  Durch der Jahrhunderte Legendenband  Stolz aufsteigt bis zu unsern Wirklichkeiten!  Der letzte Rest der toten Christenheiten,  Trägt ungebeugt ihr dieses Schattens Schwere  Wie einen Königssarg auf eurem Rücken.  Ihr Mönche – Sucher edelster Schimären –  Mit Träumen, die den Tod hoch überbrücken,  Und Himmelsglanz in euren ernsten Blicken,  Ihr seid die Fackelschwinger und Begleiter  Des Gottesideals, das man begräbt,  Die stumm und wundervollen Streiter,  Seid Riesen, die ihr euch stolz im Lärm erhebt,  Von Sternenglanz umspülte Lichtgestalten!  Wenn auch die Menge drohend euch umschreit,  Nie wird Erschrecken eure Stirne falten,  Kein Wind von Furcht umschüttert euer Kleid,  Ihr Mönche, ihr Verbannte und Verwaiste,  Die ihr im Unglück nur gewachsen seid,  Die erst Vergangene rühmen werden,  Ihr, die ihr rein mit leuchtenden Gewanden  Zum Himmel steigt aus unsern dunkeln Landen –  Wir Dichter wollen uns für euch begeistern,  Weil keine Größe heut mehr gilt auf Erden,  Der Lorbeer und die Palme welk verblüht!  Ihr Mönche, große Einsame der Seele,  Eh noch das letzte klare Herz verglüht,  Will ich aus Versen euch Altäre bauen  Und sie mit Weihrauchwolken weiß umschwelen,  Damit das letzte Herz in frommen Schauern  Von euer Glut noch ein verflackernd Glosen  Erblicke und sie neu entflammen lässt,  Wenn dann schon das Blasphem der  glaubenslosen  Gott wie ein ungeheuer Dolch durchstößt.</p>	<p>Aux moines  Moines venus vers nous des horizons gothiques,  Mais dont l'âme, mais dont l'esprit meurt de  demain,  Qui reléguez l'amour dans vos jardins mystiques  Pour l'y purifier de tout orgueil humain,  Fermes, vous avancez par les routes des hommes,  Les yeux hallucinés par les feux de l'enfer,  Depuis les temps lointains jusqu'au jour où nous  sommés,  Dans les âges d'argent et les siècles de fer,  Toujours du même pas sacerdotal et large.  Seuls vous survivez grands au monde chrétien  mort,  Seuls sans ployer le dos vous en portez la charge  Comme un royal cadavre au fond d'un cercueil  d'or.  Moines – oh ! les chercheurs de chimères sublimes  Vos cris d'éternité traversent les tombeaux,  Votre esprit est hanté par la lueur des cimes,  Vous êtes les porteurs de croix et de flambeaux  Autour de l'idéal divin que l'on enterre.   Oh ! les moines vaincus, altiers, silencieux,  Oh ! les géants debout sur les bruits de la terre,  Qui n'écoutez que le seul bruit que font les cieux  Moines grandis par l'exil et les défaites,  Moines chassés, mais dont les vêtements vermeils  Illuminent la nuit du monde, et dont les têtes  Passent dans la clarté des suprêmes soleils,  Nous vous magnifions, nous les poètes calmes.  Et puisque rien de fier n'est aujourd'hui vainqueur,  Puisqu'on a rabattu vers la fange les palmes,  Moines, grands isolés de pensée et de cœur,  Avant que la dernière âme ne soit tuée,  Mes vers vous bâtiront de mystiques autels  Sous le velum errant d'une chaste nuée,  Afin qu'un jour cette âme aux désirs éternels,  Pensive et seule et triste au fond de la nuit blême,  De votre gloire éteinte allume encore le feu,  Et songe à vous encor quand le dernier blasphème  Comme une épée immense aura transpercé Dieu !</p>
--	---

Cet exemple met en relief la liberté de Zweig dans sa démarche traductive : difficile en effet, sinon dans le sens général, comme il l'écrit lui-même, et dans le sentiment que l'on retire à la lecture de ce poème, que ce soit en français ou en allemand, de faire correspondre un vers à l'autre ! Il ne « calque » ni les mots, ni les expressions, ni les comparaisons, ni la syntaxe ni la structure et pourtant, c'est bien le poème de Verhaeren que finalement, on retrouve : quels que soient les groupes de vers que l'on isole, c'est cette liberté et cette harmonie retrouvée qui surgissent dans les réaménagements du poème zweigien : « (...) Mais dont l'âme, mais dont l'esprit meurt de demain./Qui reléguez l'amour dans vos jardins mystiques/Pour l'y purifier de tout orgueil humain », écrit le poète belge ; « Ihr Zukunftslosen in der neuen Zeit,/Die ihr die Liebe in den mystisch frommen/Quellen vom Hochmut löst und sanft erneut, (...) » écrit son traducteur.

L'écrivain autrichien interprète, déplace, recrée, invente – les moines d'hier sont pour lui sans avenir, les uns relèguent, les autres renouvellent, les jardins deviennent sources. Zweig est conscient des limites de la traduction et il n'hésite pas à le reconnaître, écrivant à Arthur Schnitzler : « Le petit poème que doit chanter Madame votre épouse offre une résistance opiniâtre à la traduction en bon allemand. On voit une fois de plus ici, comme partout, que c'est la plus grande simplicité qui offre toujours le plus de difficultés »<sup>134</sup>. Pour lui, il est même des poésies intraduisibles, à l'exemple de *La lune blanche* de Verlaine, dont il réalisa en 1922 le projet de comparer six traductions différentes<sup>135</sup> qu'il évoquait dans une lettre à Rilke du 23 avril 1917, afin de montrer les limites de la traduction d'un poème : « *La lune blanche* est pour moi le poème intraduisible par excellence, une musique incommensurable au-delà de la langue. Plus il a été traduit, moins on a restitué sa composition mélodique, et plus il m'a semblé étranger en allemand ; pour ce poème, j'ai pensé adopter le parti suivant : j'ai l'intention, dans le texte, de prendre la transposition de Dehmel, par respect et vieille affection (depuis des années, elle me tinte à l'oreille) et de montrer, dans la préface ou la postface, à partir de cet exemple significatif entre tous, les possibilités et les limites de toute transposition lyrique en juxtaposant l'original et six recompositions (Dehmel, Stefan George, Schaukal, Evers, Kalckreuth, Hardt). Ce poème lyrique, absolument insaisissable et évanescent, peut fournir un exemple typique des gains et des pertes entraînés par une traduction et la décision d'en choisir une reviendrait ainsi non à moi, mais à chaque lecteur »<sup>136</sup>.

Francophile, soucieux d'établir un pont entre « ses » deux cultures allemande et française, Zweig s'attache, grâce à ses contacts dans les milieux culturels des deux pays, à faire connaître en Allemagne les textes qu'il traduit, avec l'intention de les rendre accessibles à un large public : « Selon ma conception, la portée d'une œuvre d'art doit être européenne et véritablement universelle, elle ne doit pas être liée par un trop grand luxe de matériel à un petit nombre de villes, mais comme un oiseau léger elle doit pouvoir trouver son nid partout, même dans une chaumière de village »<sup>137</sup>. Il n'a de cesse d'encourager les jeunes écrivains, comme en témoigne Klaus Mann : « Le plus bel encouragement me vint de Stefan Zweig, que je connaissais alors à peine personnellement. Cet infatigable découvreur et promoteur de jeunes talents avait trouvé le ton qui devait m'aller droit au cœur : « Continuez seulement comme cela, cher ami ! Certains sont peut-être enclins à vous démolir, parce que vous êtes le fils de votre célèbre père. Ne vous inquiétez pas de semblables préjugés ! Travaillez ! Dites ce que vous avez à dire – et ce n'est pas peu, si je ne me trompe ... J'attends beaucoup de vous. Ecrivez un nouveau livre ! et pensez à moi en travaillant –

<sup>134</sup> Lettre du 12 décembre 1914, *Arthur Schnitzler – Stefan Zweig, Correspondance*, Payot et Rivages Poche, Paris, 1994.

<sup>135</sup> C'est ce qu'il fit dans *Gesammelte Werke, Band 1*, publié en 1922 à l'Insel Verlag, Leipzig.

<sup>136</sup> Stefan Zweig, *Correspondance 1897 – 1919*, traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Grasset, Paris, 2000, p. 256.

»Und *La lune blanche* ist für mich das unübersetzbare Gedicht par excellence, inkommensurable Musik jenseits der Sprache. Je mehr es übersetzt, je weniger es melodisch nachkomponiert wurde, umso ferner will es mir im deutschen Wort erscheinen und ich habe für dieses eine Gedicht folgende Umschreibung in Aussicht genommen : im Text beabsichtige ich die Umdichtung Dehmels aus Respekt und alter Liebe (seit Jahren klingt's mir im Ohr) zu bringen, im Vorwort oder Nachwort an diesem sinnfälligsten Exempel die Möglichkeit und die Grenze aller lyrischen Nachdichtungen zu zeigen, indem ich das Original und sechs Nachdichtungen (Dehmel, Stefan George, Schaukal, Evers, Kalckreuth, Hardt) nebeneinanderstelle. Gerade dies unfasslichste aufgelösteste lyrische Gedicht soll Nachgewinn und Verlust bei einer Übertragung gewissermassen typisch im Beispiel zum Ausdruck bringen und die Entscheidung von mir fort an jeden Einzelnen zurückgeben«. Rainer Maria Rilke – Stefan Zweig, *Briefe und Dokumente*, op. cit. p. 91/92

<sup>137</sup> Richard Strauss – Stefan Zweig, *Correspondance 1931- 1936*, édition française établie, présentée et annotée par Bernard Banoun, Traductions de l'allemand par Nicole Casanova et Bernard Banoun, Harmoniques Flammarion, Paris, 1994, p. 59.

aux espérances que je nourris pour vous, à la confiance que je mets en vous. » Et Klaus Mann de conclure : « Je pensai à lui. Et cela m'aida »<sup>138</sup>.

Bien avant de faire sa connaissance, Erich Maria Remarque se tourne également vers lui « qui possède au plus haut degré cette sensibilité aigue, ce don d'empathie et de compréhension des autres » et, dans une lettre de juin 1921, sollicite avec émotion son avis sur des poèmes qu'il vient d'écrire :

Monsieur Stefan Zweig, vous écrire est pour moi une sorte d'évidence, celle d'un homme pour qui il n'y a jamais eu qu'une alternative et qui fait usage du droit de tout créateur ! (...) Je dois avoir quelqu'un qui puisse me dire quelque chose à moi, en qui j'aie une confiance inconditionnelle, que je puisse croire et suivre ! Je ne connais personne d'autre que vous ! Car vous êtes doté de la plus grande sensibilité que j'aie jamais rencontrée, vous avez un don d'empathie et de compréhension des autres. [...]

A cette époque, alors que je ne croyais qu'à demi qu'un homme puisse être gentil envers un autre par générosité, vous m'avez écrit une lettre chaleureuse qui fait partie des rares choses dont je ne peux pas me séparer et que j'ai gardée toutes ces années jusqu'à aujourd'hui. Elle fut ma consolation durant les nombreux jours de dépression<sup>139</sup>.

Zweig n'hésite pas non plus à se faire éditeur ou conseiller de maisons d'éditions dans le choix des œuvres à publier, et veille à faire profiter son traducteur de ses recommandations : « Encore une chose : J'ai attiré l'attention de Stock sur un livre qui va paraître dans les prochaines semaines chez Insel. Il est du Comte Corti et a pour titre : « *Le magicien de Monte-Carlo* », la première description authentique de l'apparition des salles de jeu à Monte-Carlo, avec des documents totalement inconnus. A mon avis, ce sera un grand succès, assure-t-en la traduction »<sup>140</sup>. Même si chaque projet de publication d'un livre exige de lui beaucoup de temps et de patience avant qu'il ne tienne en main la traduction, il suit pas à pas l'évolution de son œuvre et de celle des autres. Il est toujours prêt, comme le souligne Rilke dans une lettre qu'il lui adresse le 16 septembre 1913, à œuvrer à la diffusion de valeurs spirituelles<sup>141</sup>. En 1932, Edmond Jaloux en fait le constat : « Il ne s'agit plus seulement d'importer dans un pays comme la France la littérature d'un pays voisin comme l'Allemagne ; il faut non seulement dépasser du regard une frontière, mais encore les survoler toutes et posséder ce flair particulier qui fait tomber en arrêt devant le nom, devant l'œuvre

---

<sup>138</sup> Op. cit. p. 215

<sup>139</sup> In Wilhelm von Sternburg, *Als wäre alles das letzte Mal Erich Maria Remarque, eine Biographie*, Kippenheuer und Witsch, Köln, 2000, p. 114/115. »Herr Stefan Zweig, ich schreibe Ihnen mit der Selbstverständlichkeit eines Menschen, für den es immer nur Entweder-Oder gab, und mit dem Rechte, das jedem Schaffenden zusteht! (...) Ich muss jetzt einen Menschen haben, der mir etwas sagen kann zu mir, zu dem ich unbedingtes Vertrauen habe, dem ich glauben und folgen kann! Ich weiss keinen anderen als Sie! Denn Sie haben das feinste Gefühl, Einfühlen, Verstehen anderer, das ich bis jetzt gefunden habe.« Sans doute l'auteur autrichien l'encouragea-il avec son habituelle bienveillance, car, dans une lettre qu'il lui adresse en juin 1929, à laquelle il joint un exemplaire de *Im Westen nichts Neues*, il lui écrit : »Sie haben mir damals, als ich kaum daran glaubte, dass ein Mensch freundlich aus Güte zu einem andern sein könnte, einen warmherzigen Brief geschrieben, denn ich all die Jahre bis heute unter den wenigen Dingen, von denen ich mich nicht trennen konnte, aufgehoben habe. Er war mir Trost in den vielen Tagen der Depressionen« p. 115.

<sup>140</sup> Voir annexe – Lettre du 2 septembre 1932 page 511.

<sup>141</sup> »(...) ich hatte hier eine überaus sympathische Begegnung mit dem holländischen Dichter Frederik van Eeden, dessen Werk Ihnen sicher bekannt ist, und der Ihnen schon deshalb kein Fremder sein dürfte, als, wie ich fühle, seine Bestrebungen mit denen Romain Rollands in einem gewissen Einvernehmen (bewussten oder unbewussten) stehen. – Van Eeden sprach mir hier sehr schüchtern von einer Absicht, in der ich ihn höchst eigenmächtig ermutigte, wissend, wie sehr man gerade bei Ihnen immer, sooft es sich um die Protagierung geistiger Werte handelt, auf den unbedingtsten Beistand rechnen darf.« Rainer Maria Rilke – Stefan Zweig, *Briefe und Dokumente*, édition établie par Donald A. Prater, Insel Verlag, Frankfurt am Main, 1987, p. 62/63.

qui auront un succès égal à Berlin, à Vienne, à Paris »<sup>142</sup>. Aucune négociation, ni avec de nombreuses maisons d'édition, ni avec les traducteurs dont il reçoit d'innombrables lettres concernant les droits de traduction, n'empêche Zweig de mener jusqu'au bout son combat pour la parution d'un livre, même lors de son exil en Amérique du Sud. C'est ce dont témoigne encore une fois Germàn Arciniegas :

Zweig était un homme extraordinairement simple, affable, sans vanité d'aucune sorte, d'une cordialité qui vous subjuguait de la plus extraordinaire générosité. Le fait même qu'il se soit intéressé à un chroniqueur tel que moi, sans notoriété est une preuve suffisante. D'emblée, il me dit que mon *Jimenez de Quesada* devait être traduit en anglais et m'offrait toute son aide pour gagner son éditeur new-yorkais à cet idée. Comme s'il se fût agi de l'une de ses propres œuvres, il s'employa à lui écrire et lui transmit la version originale. Au début, la censure littéraire en exercice dans les grandes maisons d'édition, considéra que le livre pourrait apparaître comme offensant pour la Colombie. Zweig obtint une nouvelle lecture puis l'accord définitif. Ce fut ainsi que, pour la première fois, l'un de mes livres fut publié en anglais. Son titre était *The Knight of El Dorado*<sup>143</sup>.

A la lumière de sa correspondance avec les écrivains, les traducteurs et les maisons d'édition, l'on voit que Zweig déployait beaucoup d'adresse dans ces négociations et ne négligeait en rien l'aspect économique d'une publication. Il voulait le livre le plus beau possible, mais à un prix qui n'écarte personne de son achat. Dès 1907, il se montre soucieux de l'accès du plus grand nombre à la littérature : c'est ce qu'il écrit dans une longue lettre adressée à Rilke le 11 mars 1907, où il lui explique combien il serait important que ses poèmes puissent être édités en un seul volume à un prix modique, afin de permettre son acquisition par tout un chacun :

Peu m'importe la gloire, le succès ou l'argent. Je ne vois toujours qu'une seule chose : un large public pourrait avoir accès à vos poèmes, mais il n'en trouve pas le chemin. Les livres sont disséminés et trop onéreux : s'il existait un livre unique qu'il n'aurait qu'à feuilleter pour tout avoir, l'essence d'une part et de l'autre la référence claire de chaque œuvre, beaucoup de gens seraient comblés. (...) J'espère que vous me comprenez comme il faut et que vous ne croyez pas que j'envisage une vulgarisation de votre noble œuvre. Je trouve simplement hautement tragique que, tout comme des gens qui sont faits pour s'entendre et habitent l'un à côté de l'autre sans se rencontrer jamais, des gens ne parviennent jamais à avoir entre les mains des livres qui pourraient être une révélation pour eux. Si un choix d'environ trois cent de vos poèmes était disponible dans un recueil à trois marks (puisque qu'un mark me paraît être un rêve irréalisable), combien il serait facile d'inciter les gens à poser ce recueil sur la table de ceux qui leur sont chers et à leur en faire présent<sup>144</sup>.

---

<sup>142</sup> *Les romanciers allemands*, présentés et traduits par Edmond Jaloux, Félix Bertaux, Alzir Hella, O. Bournac, J. Supervielle, Collection G. Charensol, Les romanciers étrangers contemporains, Editions Denoël et Steele, Paris, 1932, p. 267.

<sup>143</sup> Entretien avec Abelardo Foredo Benavides paru dans le journal *Sabado* le 21 octobre 1944. Germàn Arciniegas, *Le Chevalier d'El Dorado*, traduit par Georges Lonné à partir de l'édition de 1988 *El caballero de El Dorado*, Editions Espace 34, Montpellier, 1995. L'édition originale, parue en 1939, portait le titre *Jiménez de Quesada* et c'est Zweig qui suggéra son titre définitif.

<sup>144</sup> »Ich denke nicht an Ruhm, Erfolg oder Geld. Sondern ich sehe immer nur Eines: dass Einige und Viele sind, die zu Ihren Gedichten gelangen könnten und nun den Weg nicht finden. Die einzelnen Bücher sind verstreut, sind zu kostspielig: wäre nun *Eines* da, nach dem Sie nur zu fassen brauchten und sie hätten Alles, die Essenz einerseits und dann den sichtbaren Wegzeiger zum Einzelnen – viele wären innig beglückt. (...) Ich hoffe, Sie verstehen mich ganz und meinen nicht etwa, dass ich da eine Popularisierung Ihrer edlen Kunst denke. Ich empfinde es nur immer als tiefste Tragik, dass so wie Menschen, die sich ganz verstehen können, Haus an Haus wohnen, ohne sich je zu begegnen – Menschen nicht zu jenen Büchern kommen, die ihnen Erlebnis sein könnten. Wäre von Ihnen eine Auslese von etwa drei hundert Gedichten in einem Bande zu drei Mark vereint (wiewohl mir eine Mark ein unerreichbares Ideal erscheint), wie leicht wäre es, Menschen darauf zu weisen, eine wie grosse Lust, einen solchen Band als Geschenk lieben Leuten auf den Tisch zu legen«. Rainer Maria Rilke – Stefan Zweig, *Briefe und Dokumente*, op. cit. p. 30/31 (*notre traduction*).

Dans une lettre du 28 juillet 1928 adressée à M. Weisser, du Insel-Verlag, il proteste, avec toute l'énergie et l'autorité que lui donne son statut d'auteur, contre le prix de 8 Marks proposé par cet éditeur pour *Drei Dichter ihres Lebens* et défend bec et ongles les intérêts de son public<sup>145</sup>. Il intervient aussi auprès des éditeurs français, et écrit, dans une lettre du 24 juillet 1929 adressée à son traducteur : « Il me semble en effet que le *Casanova* tout seul serait un peu maigre comme livre : pour 12 Francs, il faut que les lecteurs aient vraiment de quoi se mettre sous la dent »<sup>146</sup>.

Lorsqu'une œuvre française lui plaît particulièrement, il n'hésite pas à s'engager activement pour qu'elle soit publiée en Allemagne. C'est ainsi qu'il s'emploie à trouver un traducteur consciencieux, s'il ne peut pas en assurer la traduction lui-même, ce qui, la notoriété venant, lui devient de plus en plus difficile. Il prend plaisir à mettre en relations l'auteur français avec les critiques qu'il connaît et des professeurs d'université pour favoriser les échanges culturels entre les deux pays. C'est ainsi qu'afin qu'ils soient publiés en Allemagne, il publie en 1923 une anthologie de portraits écrits par Sainte-Beuve (dont certains sont traduits par Friderike), sous le titre *Literarische Portraits aus dem Frankreich des XVII.-XIX. Jahrhunderts*. Il rédige aussi de nombreuses préfaces : entre autres, des préfaces à la publication de la traduction de poèmes de Paul Verlaine (1902), à celle de l'œuvre de Camille Lemonnier, *L'Homme en amour*, publiée en 1903 sous le titre *Die Liebe im Menschen*, à la traduction de l'œuvre de Renan, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, publiée en 1925 sous le titre *Jugenderinnerungen* et, en 1932, une préface à l'ouvrage de Jean-Richard Bloch, *Le Sens de notre siècle*, publié sous le titre de *Vom Sinn unseres Jahrhunderts*. Une lettre qu'il adresse le 4 décembre 1922 à René Lalou, écrivain et critique littéraire aux *Nouvelles littéraires* (nous présumons, d'après la date, qu'il s'agissait de la parution, en deux volumes chez Crès, de son *Histoire de la littérature française contemporaine – 1870 à nos jours*) résume bien cet inlassable travail de mise en relation, de *porteur* entre les cultures qu'il mènera tout au long de sa vie et qui lui ouvrira les portes du marché français :

Cher Monsieur et confrère,

J'ai reçu avec le plus grand plaisir votre livre, qui est vraiment un livre nécessaire, un livre indispensable pour tous ceux qui ont le désir d'être informés complètement sur les évolutions de la littérature moderne en France. J'ai beaucoup admiré (...) la disposition claire et naturelle d'un ensemble si large et j'espère pouvoir dire bientôt publiquement combien j'aime et j'honore votre bel effort. Puis-je vous être utile en vous communiquant les noms de quelques connaisseurs et critiques en Allemagne, auxquels vous rendrez un grand service en leur envoyant votre livre et qui sûrement en parleront devant leur public. Ce sont des experts pour la littérature française en Allemagne et je vous donne leur adresse : Professor Ernst Robert Curtius, Marburg (...); Professor Wilhelm Friedmann, Leipzig; Hermann Bach, München; Doctor Erwin Rieger, Vienne. Je suis sûr que les quatre hommes feront plus connaître votre livre chez nous qu'il ne sera connu en France.(...)<sup>147</sup>.

Pour un Européen tel que Zweig, la traduction est particulièrement importante, car elle est garante d'échanges dans un esprit de respect mutuel. Elle n'est ni broyeur d'identité ni effaceur de différences. Son intérêt pour la traduction ne trahit pas une curiosité accessoire, elle fait partie de son projet d'écriture, s'inscrit dans sa démarche universelle, conformément à son idéal

---

<sup>145</sup> Lettre appartenant au Fonds des archives historiques à Weimar : «Aber mit wirklichem Entsetzen habe ich Ihre andere Nachricht entgegengenommen und will gleich mit Händen und Füßen protestieren, dass das nicht illustrierte Buch acht Mark kosten soll und ich beschwöre Sie nochmals, alle Berechnungen zu erneuern. [...] Ein Autor hat schliesslich eine Art Liebe zu seinem treugebliebenem Puplicum (sic) und möchte nicht, dass es durch hohe Preise vor den Kopf gestossen wird. Es muss und muss möglich sein und im allerärgersten Falle würde ich, wie gesagt, zustimmen, dass die *Drei Meister* auf 7,50 DM. erhöht werden. Aber bitte, ersparen Sie mir diese schwere Enttäuschung!» (*notre traduction*).

<sup>146</sup> Voir annexe – Lettre du 24 juillet 1929 page 492 : «Es scheint mir nämlich, dass der Casanova für sich allein doch etwas zu mager wäre als Buch: man soll seinen Lesern für zwölf Francs auch wirklich genug zum lesen geben».

<sup>147</sup> In Monika Natter, op. cit. p. 56

internationaliste. Il aspire à la construction d'une *culture européenne*. La rencontre avec une langue autre est pour lui la rencontre avec les chances et les limites de sa propre langue, comme de celle dans laquelle elle est traduite.

Fidélité au texte de départ, recreation de sa musicalité, empathie avec l'auteur sont à ses yeux les conditions nécessaires du bien traduire. Il se soucie autant des mots que du sens, autant de la syntaxe que la musique, et garde toujours à l'esprit le public pour lequel il écrit : comme tout traducteur, il cherche un équilibre, et tantôt sourcier, il donne la priorité à la langue d'origine, préservant son étrangeté et conduisant le lecteur vers l'auteur, tantôt cibliste, il donne la priorité à la langue d'arrivée, conduisant ainsi l'auteur vers le public lecteur.

Il n'hésite pas lui-même, lorsqu'il traduit, à modifier et l'économie du texte et sa syntaxe. Sa traduction de *Clerambault* respecte les parties de l'ouvrage de Romain Rolland mais il ne change pas de page pour marquer les chapitres à l'intérieur de celles-ci comme le fait l'auteur français. Il ajoute de ces « petits mots », adverbess et particules conjonctives qui nuancent, précisent les situations et les perspectives, tels *kaum, endlich, einen Augenblick, schon*, par lesquels il complète le texte et souvent exprime les sentiments intimes du héros. Il modifie souvent la ponctuation : nous avons en particulier noté dans sa traduction de *Clerambault* qu'il ajoute des signes, les transforme, change le rythme des phrases très courtes de l'auteur français en les reliant :

<p>Clerambault tomba au milieu et fut bu. D'un seul coup. Au sortir de la gare, à peine avait-il mis le pied sur les pavés. Sans mots, sans gestes, sans incidents<sup>148</sup>.</p>	<p>Clerambault stürzte mitten hinein und wurde aufgetrunken <u>mit einem einzigen Schluck</u>, kaum dass er aus dem Bahnhof getreten war und den Fuß auf das Pflaster gesetzt hatte, ohne dass irgendein Wort fiel, ohne Geste, ohne Zufall.</p>
<p>Sa demeure intérieure s'était effondrée ; dans la poussière qui s'élevait des plâtras, impossible de voir ce qui restait intact, il semblait qu'il ne restât plus rien<sup>149</sup>.</p>	<p>Sein inneres Haus war eingestürzt, <u>und</u> inmitten des Staubes, der sich aus dem Schutt erhob, vermochte er nicht zu erkennen, was noch aufrechtgeblieben, und es schien ihm: <u>nichts!</u></p>
<p>Mais quand Pauline fut endormie, (<u>elle, l'inquiétude la faisait dormir !</u>) il sortit du lit (...)<sup>150</sup>.</p>	<p>Aber <u>kaum</u>, dass Pauline eingeschlafen war (<u>die Unruhe hatte sie müde gemacht</u>), stand er wieder vom Bette auf (...).</p>

<sup>148</sup> Romain Rolland, *Clerambault, Histoire d'une Conscience libre pendant la Guerre*, Albin Michel Editeur Paris, 1920, p. 25 ; traduction de Stefan Zweig, *Clerambault, Geschichte eines freien Gewissens im Krieg*, traduction de Stefan Zweig, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1988, p. 31

<sup>149</sup> Romain Rolland, *Clerambault*, op. cit. p. 22, op. cit. p. 28

<sup>150</sup> Romain Rolland, *Clerambault*, op. cit. p. 22, op. cit. p. 28. Il gomme ici la touche ironique de l'auteur sur le sommeil à toute épreuve de l'épouse de Clerambault, peu sujette aux insomnies malgré les craintes que soulève l'assassinat de Jaurès.

Après l'anxieuse attente des jours précédents, - (la foule autour des kiosques à journaux, les gens assis sur le trottoir, guettant l'heure des nouvelles et, quand les feuilles arrivaient, se groupant pour les lire), - c'était la certitude ! Elle était une détente<sup>151</sup>.

Nach der angstvollen Erwartung der vorhergehenden Tage, in den sich die Menge um die Zeitungskioske drängte, die Leute auf den Steinen saßen, um die Stunde der Zeitungsausgabe zu erwarten, um sich wenn die Blätter endlich ankamen, auf sie zu stürzen, war dies endlich Gewissheit, und sie bedeutete eine Entspannung.

Dans l'exemple suivant, c'est toute la ponctuation qui a été inversée. Il se fait aussi plus pédagogue dans son expression, mettant les points sur les *i*, ajoutant par exemple *für ihn* qui ne figure pas dans le texte français. Comme son futur traducteur, il évite la répétition de *Wahrheit*, vérité, en le transformant dans sa seconde occurrence en *Wirklichkeit*, réalité :

Une agonie morale, une communion déchirante avec les millions de malheureux. A quoi bon, à quoi bon, les efforts des siècles ? [...] Tout, plutôt qu'une telle vérité. Mais la vérité dévorante se tenait derrière la porte !<sup>152</sup>

Ein moralisches Sterben war es für ihn, eine schmerzhaft Gemeinschaft mit den Millionen Unglücklicher. Wozu also, wozu die Mühe von Jahrhunderten! [...] Alles lieber als eine solche Wahrheit! Doch die mörderische Wirklichkeit stand hinter der Tür, die sich auftrat.

En fin de livre, manifestant là encore son souci de la compréhension du lecteur allemand il ajoute une *Übersetzung der fremdsprachigen Textstellen*, essentiellement latines, dont est émaillé le texte de Rolland<sup>153</sup>, sans pour autant renoncer à citer dans le texte, pour qu'y surgisse un petit morceau de France, des mots qu'il estime quant à eux connus tels *trottoir*, qu'il ne traduit pas :

<sup>151</sup> Romain Rolland, *Clerambault*, op. cit. p. 25, op. cit. p. 31. Zweig rédige une seule phrase, qu'il ne coupe ni de parenthèses ni de tirets ni de point d'exclamation, marquant le rythme de seules virgules. Il insiste plus sur l'impatience fébrile des gens du village dans l'attente de l'annonce de la mobilisation générale : dans sa traduction, *ils se jettent sur les journaux dès leur partion* tandis que chez Rolland, *ils se regroupent pour lire*.

<sup>152</sup> Romain Rolland, *Clerambault*, op. cit. p. 2/23, p. 29

<sup>153</sup> « Mais Maxime, insistant, - doctus cum libro – prouvait que de proche en proche, cet ébranlement lointain pourrait mettre le feu aux poudres » Romain Rolland, *Clerambault, Histoire d'une Conscience libre pendant la Guerre*, Albin Michel Editeur Paris, 1920, p. 19 »Maxime gab nicht nach und bewies – doctus cum libro -, dass im nächsten Augenblick dieser ferne Brand den Funken ins Pulverfass werfen könnte». *Clerambault, Geschichte eines freien Gewissens im Krieg*, traduction de Stefan Zweig, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1988, p. 25. Il donne l'explication de cette expression latine dans un index, (p. 313) : »25 doctus cum libro – (lat) dem Sinne nach : schwarz auf weiss«. Dans sa démarche didactique, il s'efforce aussi d'expliquer à ses compatriotes les allusions culturelles évidentes pour le lecteur français mais qui lui sont probablement inconnues, comme la « Samaritaine » où le héros se souvient d'avoir été, petit : 227 *Samaritaine* – (franz.) »Samariterin ; hier Stelle am rechten Seine-Ufer in der Nähe des zweiten Bogens der Brücke Pont-Neuf, wo sich von Anfang des 17. Jahrhunderts bis 1813 eine riesige hydraulische Wasserversorgungspumpe erhob, die ihren Namen Samaritaine nach ihrem Schmuck erhielt, einer in vergoldetem Blei ausgeführten Darstellung von Jesus mit der Samariterin am Jakobsbrunnen«. Le lecteur allemand est là finalement mieux informé que son homologue français !

Un remous de la foule le rejeta hors du trottoir ; une voiture le sépara de l'atroupement ; et quand le chemin se retrouva libre, la meute s'éloignait en courant après la proie<sup>154</sup>.

Ein Rückstrom der Menge stieß ihn vom Trottoir zurück, ein Wagen drängte ihn einen Augenblick von dem Knäuel, und als er den Weg wieder frei fand entfernte sich schon die Meute mit ihrem Opfer.

Les traducteurs auxquels Zweig confiera ses textes – Henri Guilbeaux<sup>155</sup>, qu'il écartera rapidement, mais surtout Alzir Hella - seront à cette image : libres, prenant en compte le goût de leur public, suscitant ainsi pour l'œuvre un intérêt qui perdure encore aujourd'hui.

## STEFAN ZWEIG, BIOGRAPHE DE L'HISTOIRE

Stefan Zweig l'a lui-même reconnu : il était fasciné par les « *très riches heures de l'humanité* », ces « *Sternstunden* » dont Alzir Hella avait fait des « *heures étoilées* », insaisissables tournants de l'histoire. Passionné des personnalités les plus diverses (citons, de façon non exhaustive, Fouché, Marie-Antoinette et Marie Stuart, qui seront l'objet de notre étude, mais aussi Balzac, Emile Verhaeren, Nietzsche, Romain Rolland, Dickens, Dostoïevski, Erasme, Freud, Hölderlin, Kleist, Magellan, Casanova, Castellion et Calvin, Mary Baker-Eddy, Mesmer, etc.), il fut le biographe minutieux de ces hommes et de ces femmes dont les destins jonchent les chemins de la littérature et de l'histoire. C'est un peu lui aussi qu'il raconte : « Il est certain qu'il se laisse porter par ses biographies, reconnaissant en ces hommes dont il évoque l'existence aux mille et un visages de la vérité, le torrent des contradictions humaines, en commençant par les siennes (...) »<sup>156</sup>. Sigmund Freud, dans une lettre du 4 septembre 1926, rend ainsi hommage à l'auteur autrichien : « Votre type est celui de l'observateur, de celui qui écoute et lutte de manière bienveillante et avec tendresse, afin d'avancer dans la compréhension de l'inquiétante immensité. Vous n'êtes pas vous-même violent »<sup>157</sup>. Son autobiographie douce-amère, émouvante, qui raconte son « monde d'hier », est un témoignage bouleversant, devenu l'une de ses œuvres maîtresses.

Ses biographies historiques sont des biographies *littéraires* – lui-même les nomme *psychologiques*. Dans son approche des personnages de l'histoire, il a retenu la leçon de Taine, évoquant l'art de Sainte-Beuve :

Peindre, c'est faire voir, et c'est un emploi tout spécial que de faire voir les personnages passés. S'il est beau de faire voir un personnage, il peut être intéressant de le faire *comprendre*. (...) Je puis me

<sup>154</sup> Romain Rolland, *Clerambault*, op. cit. p. 29, op. cit. p. 35

<sup>155</sup> Henri Guilbeaux publie, dans son *Anthologie des lyriques allemands contemporains depuis Nietzsche*, des traductions de nombreux poètes, dont Stefan Zweig, auquel il dédie d'ailleurs l'ouvrage, ainsi qu'à Léon Bazalgette. Dans son avant-propos, il explique : « J'ai tenté, au surplus, de justifier une idée qui m'est chère, à savoir que la traduction est une excellente pierre de touche et, qu'en dépit des imperfections et des défaillances du traducteur, la vraie et loyale poésie, le sincère et robuste lyrisme sont perceptibles, et que, si la forme s'y perd, la substance demeure intacte. » Eugène Figuière et Cie, Editeurs, Paris, 1913, p. 16/17.

<sup>156</sup> Erika Tunner, *Carrefours de rencontres, de Stefan Zweig à Christa Wolf – Les littératures allemandes et autrichiennes du XXème siècle*, Les mondes germaniques, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 36

<sup>157</sup> *Sigmund Freud – Stefan Zweig, Correspondance*, traduit de l'allemand par Didier Plassard et Gisella Hauer, Rivages poche / Petite bibliothèque, Paris, 1995, p. 50



demander d'où viennent ces qualités, ces défauts, ces passions, ces idées ; lesquels sont effets, lesquels sont causes ; de quelles facultés plus loin ils découlent (...) <sup>158</sup>.

C'est un regard subjectif qu'il porte sur les personnages dont il retrace l'existence, dont il veut avant tout pénétrer la psychologie, tout en se fondant sur une documentation qu'il met parfois des années à rassembler, à étudier, à analyser. Sa propre vision, son talent d'écrivain autant que ses connaissances historiques sont à l'œuvre pour rétablir le personnage dans son identité nuancée et sensible de personne. Car l'histoire pose la question de son *accessibilité*, ce que résume ainsi Paul Ricoeur :

L'histoire n'est connaissance que par la relation qu'elle établit entre le passé vécu par les hommes d'autrefois et l'historien d'aujourd'hui. L'ensemble des procédures de l'histoire fait partie de l'équation de la connaissance historique. Il en résulte que le passé réellement vécu par l'humanité ne peut être que postulé (...). En outre, le vécu passé nous serait-il accessible, il ne serait pas objet de connaissance : car, quand il était présent, ce passé était comme notre présent, confus, multiforme, inintelligible. Or l'histoire vise à un savoir, à une vision ordonnée, établie sur des chaînes de relations causales ou finalistes, sur des significations et des valeurs <sup>159</sup>.

Les reconstitutions historiques de Zweig sont des portraits psychologiques saisissants dont il fait les symboles non seulement d'une époque mais surtout d'un type de personnalité.

∅ Une œuvre placée sous le signe de l'histoire.

C'est très tôt que Stefan Zweig a montré son intérêt pour l'histoire : avant d'en devenir le biographe, il en fut le dramaturge. En 1907, son drame en vers *Thersite* laisse transparaître une constante de l'œuvre à venir : son intérêt pour ceux que poursuivent l'histoire et le destin. En 1917, il présente *Jérémie* au Burgtheater. Ce drame biblique qu'il a mis deux ans à écrire (Pâques 1915 – Pâques 1917) prend son inspiration dans l'Ancien Testament dont Jérémie est l'un des quatre grands prophètes (un siècle après Isaïe, il assista à la disparition du royaume de Juda et du Temple), mais aussi dans l'histoire du peuple. Le 18 février 1917, Zweig annonce à Romain Rolland : « Enfin, après deux ans d'un travail des plus soutenus, j'ai presque terminé ma tragédie de Jérémie. Un mois encore, et je donnerai à l'impression l'œuvre qui exprime tout ce que j'ai ressenti depuis le premier jour de la guerre » <sup>160</sup>. Par cette pièce, Zweig veut non seulement plaider pour la paix mais, comme dans *Thersite*, faire l'éloge de la valeur de la défaite qui révèle le vaincu à lui-même et aux autres <sup>161</sup>. C'est Romain Rolland qui incita son ami Charles Baudouin à traduire le livre, publié chez Rieder dans la collection « Judaïsme » en 1929. « Non seulement [Romain Rolland] lui servira de conseiller, mais c'est sans doute lui qui le met en contact avec le réseau pacifiste qui s'est formé

<sup>158</sup> Hippolyte Taine, *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1858, Préface, p. IV.

<sup>159</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Tome 1. *L'intrigue et le récit historique*, Editions du Seuil, Paris, 1983, p. 177/178.

<sup>160</sup> Stefan Zweig, *Romans, nouvelles et théâtre*, Classiques modernes Tome II, La Pochothèque, Paris, 1995, p. 441, Introduction à *Jérémie*, écrite par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent.

<sup>161</sup> « Je choisis pour symbole la figure de Jérémie, de celui qui avait averti en vain. Cependant, il ne s'agissait nullement pour moi d'écrire une pièce « pacifiste », de mettre en discours et en vers ce lieu commun que la paix vaut mieux que la guerre, mais de montrer que celui que l'on méprise comme un faible et un craintif au temps de l'enthousiasme, se révèle, au temps de la défaite, comme le seul qui, non seulement la supporte, mais encore la domine. Depuis ma première pièce, *Thersite*, le problème de la supériorité morale du vaincu n'avait jamais cessé de me préoccuper. » *Le Monde d'hier*, op. cit. p. 298/299. Ce thème qui lui est cher, car il y reconnaît une partie de lui-même, sera également au centre de sa biographie de *Marie-Antoinette*. Friderike renchérit : « Il voyait dans le prophète Jérémie un compagnon proche de son propre état d'esprit et de son pressentiment. Pour lui, son drame *Jérémie* et sa biographie d'Erasmus étaient ses livres les plus personnels, oui, il se retrouvait dans les deux ». *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 76 : »Er sah in dem Propheten Jeremias einen nahen Gefährten seiner eigenen Gesinnung und Vorahnung. Das Drama Jeremias und die Biographie über Erasmus hielt er für seine persönlichsten Bücher, ja er spiegelte sich in beiden«.

autour de lui en Suisse et avec des écrivains indépendants de langue allemande. [...] Et c'est Rolland qui parlera de Baudouin à Stefan Zweig [...] Zweig demandera même à Baudouin de traduire sa pièce *Jeremias* »<sup>162</sup>. Ce traducteur particulier, très doué semble-t-il<sup>163</sup>, fut l'auteur d'un document sur l'Europe des années vingt, *Eclaircie sur l'Europe*, dont l'esprit n'est pas sans rappeler *Le Monde d'hier* de Zweig<sup>164</sup>. Tout d'abord, dramaturge, sensible au goût de l'époque pour les figures historiques, il devient biographe. Jean-Michel Palmier remarque :

La biographie historique n'a assurément plus la même fonction aujourd'hui que dans les années 20-30. Jadis, elle constituait non seulement un genre littéraire respectable, mais, dans ses plus hauts sommets, offrait une sorte de symbiose entre un personnage historique et un écrivain vivant, qui lui prêtait sa propre sensibilité, à partir d'exigences personnelles plus ou moins explicitées<sup>165</sup>.

Entre 1919 et 1928, Zweig publie trois recueils d'essais rassemblés sous le titre de *Baumeister der Welt : Drei Meister - Balzac, Dickens, Dostoïevski* (1920)<sup>166</sup> ; *Der Kampf mit dem Dämon - Hölderlin, Kleist, Nietzsche* (1925)<sup>167</sup> et enfin *Drei Dichter ihres Lebens - Casanova, Stendhal, Tolstoi* (1928)<sup>168</sup>. En 1927 paraît *Sternstunden der Menschheit*, qui, à l'époque, contient cinq « miniatures historiques »<sup>169</sup> (elle en comprendra douze dans l'édition de 1943). En quatre ans, il en vend plus de 300.000 exemplaires<sup>170</sup>, ce qui en fait son oeuvre la plus lue.

Mais c'est aussi et peut-être surtout à ses études biographiques, en particulier de personnages historiques, que l'auteur doit son renom. Il en publie six, toutes consacrées à des figures européennes emblématiques, entre 1929 et 1938. La première, généralement perçue comme la plus réussie, est celle de Joseph Fouché : *Joseph Fouché, Bildnis eines politischen Menschen* (1929)<sup>171</sup>. Pour Zweig, Fouché est le type même de l'homme politique amoral, figure de l'ombre mais dont l'habileté surpasse même celle d'un Napoléon. « S'il est allé chercher en France le prototype du Prince selon Machiavel, dirigeant rusé, calculateur et inusable, alors qu'il aurait pu écrire un *Metternich*, personnage familier à son premier public », explique Dominique Bona, « c'est que Fouché détient le record de longévité au pouvoir, et de souplesse dans l'art de la garder. [...] Zweig brosse un portrait psychologique plus qu'historique. Il ne s'attarde pas aux détails, va à grandes guides selon son habitude, s'attachant à éclairer les choix successifs, antagonistes de Fouché. Il veut comprendre l'homme, débusquer sa logique »<sup>172</sup>. L'auteur se déclara lui-même surpris de son succès, dû sans doute en partie à l'empathie exceptionnelle dont il y fait preuve, s'identifiant à la

---

<sup>162</sup> Antoinette Blum, *Correspondance (1916-1944) entre Romain Rolland et Charles Baudouin, Une si fidèle amitié*, Editions Cesura, 69330 Meyzieu, 2000, Introduction, p. 15.

<sup>163</sup> Brigitte Vergne-Cain, *Stefan Zweig, Roman, nouvelles et Théâtre*, op. cit. p. 443 : « Baudouin est un traducteur inspiré, enthousiaste, dévoué à la littérature allemande en cette période de « réconciliation culturelle ».

<sup>164</sup> Voir [www.humains-associes.org](http://www.humains-associes.org) : « Baudouin est un passeur de frontières, un homme qui traverse les lignes des belligérants d'hier et de demain pour mieux dire l'unité de l'Europe, sa vocation à la paix ».

<sup>165</sup> Jean-Michel Palmier, *Les Heures étoilées de l'Humanité*, Le Magazine Littéraire, 1987.

<sup>166</sup> En France, le *Dostoïevski* fut publié séparément en 1928 (Editions Rieder) et *Trois Maîtres* en 1949, chez Grasset.

<sup>167</sup> *Le Combat avec le Démon* fut publié chez Stock en 1937, le *Nietzsche* a fait l'objet d'une publication séparée en 1978 chez ce même éditeur.

<sup>168</sup> *Trois Poètes de leur vie* connut une histoire mouvementée, puisqu'en France le *Stendhal* n'intéressa d'abord personne. *Tolstoi* et *Casanova* furent publiés aux éditions Victor Attinger, Paris/Neuchatel, en 1928 et 1930 et ce n'est que sept ans plus tard que Stock publia la trilogie, *Stendhal* en tête.

<sup>169</sup> *Les heures étoilées de l'humanité* parurent chez Grasset en 1939, il faut attendre 1989 pour que paraisse l'édition complète chez Belfond dans une traduction d'Hélène Denis sous le titre *Les très riches heures de l'humanité*.

<sup>170</sup> H.A. et E. Frenzel, *Daten deutscher Dichtung, chronologischer Abri der deutschen Literaturgeschichte*, Band 2 : *Vom Realismus bis zur Gegenwart*. Munich, 1982, p. 595.

<sup>171</sup> Paru au Insel Verlag, Leipzig ; l'ouvrage paraît en France sous le titre *Joseph Fouché*, Grasset, 1931. Les premiers exemplaires de la traduction ont été envoyés par le service de presse en décembre 1930.

<sup>172</sup> Dominique Bona, *Stefan Zweig, l'ami blessé*, Plon, Paris, 1996, p. 189

figure la plus révoltante<sup>173</sup>. Sa traduction en France fut l'objet de tous ses soins et l'auteur s'impliqua lui-même beaucoup dans sa relecture, montrant par là l'intérêt particulier qu'il portait à ce portrait d'un homme encore peu connu dans son propre pays.

Suivront, en 1932 la biographie de Marie-Antoinette, *Marie Antoinette, Bildnis eines mittleren Charakters*<sup>174</sup>, émouvante et tragique, humaine et grandiose dans l'épreuve finale, qui la révèle à elle-même et aux autres, puis celle d'Erasme (1934) dans *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam*<sup>175</sup>, œuvre qui est, selon les propres mots de l'auteur, « une espèce de confession voilée » qui s'efforce de restituer toute la grandeur de celui qui comprit l'absurdité de son époque, sans pouvoir lutter contre elle.

C'est en Grande-Bretagne qu'il fait la « connaissance » de la souveraine d'Ecosse, *Maria Stuart*<sup>176</sup>, reine meurtrie, elle aussi martyre, dont il défend la mémoire. En 1935, il publie une nouvelle, *La Peur*, que traduit Alzir Hella<sup>177</sup>.

Quelques mois après cette parution, en 1936, il illustre dans *Castellio gegen Calvin oder ein Gewissen gegen die Gewalt*<sup>178</sup> le combat contre l'intolérance et la tyrannie, sans nul doute inspiré par la terreur des années hitlériennes.

Son voyage en bateau vers le Brésil, sa dernière terre d'accueil, lui suggéra semble-t-il l'écriture de *Magellan. Der Mann und seine Tat*<sup>179</sup>, en 1938. Son suicide laissa inachevé son *Balzac*, qui devait à l'origine comporter deux tomes et fut finalement édité, de manière posthume, par Richard Friedenthal, un de ses proches amis. Evoquons pour finir *Die Welt von gestern - Erinnerungen eines Europäers*<sup>180</sup>, paru après sa mort, moins autobiographie que peinture d'une

---

<sup>173</sup> Dans *Le Monde d'Hier*, il revient avec nostalgie sur le succès que connut cette biographie : « C'est ainsi que, pour mon plaisir personnel, j'avais écrit la biographie de Fouché ; quand je l'envoyai à l'éditeur, il m'écrivit qu'il en faisait immédiatement imprimer dix mille exemplaires. Je l'adjurai par retour du courrier de ne pas en tirer autant : Fouché était un personnage antipathique, le livre ne renfermait pas un seul épisode féminin, et il était impossible qu'il attirât un cercle un peu nombreux de lecteurs ; on devrait plutôt, pour commencer, se borner à cinq mille. Un an après, cinquante mille exemplaires en étaient vendus en Allemagne, dans cette même Allemagne qui aujourd'hui n'a plus le droit de lire une ligne de moi ». op. cit. p. 396-397.

<sup>174</sup> *Marie-Antoinette*, Grasset, 1933. On reviendra sur l'absence de sous-titre par la suite.

<sup>175</sup> *Erasme : Grandeur et décadence d'une idée*, Grasset, Paris, 1935.

<sup>176</sup> *Maria Stuart* parut en 1935, sa traduction, *Marie Stuart*, chez Grasset, Paris, en 1936.

<sup>177</sup> Paru chez Grasset, dans la collection *Romans étrangers*. L'ouvrage que nous possédons porte un envoi de la main du traducteur : « Pour Monsieur Pierre Dominique, Bien sincèrement, de la part de l'auteur et de Alzir Hella ». Pierre-Dominique Lucchini, dit Pierre Dominique (1891-1973), héros de 14-18, exprima des positions de centre-gauche entre les deux guerres, notamment au journal « *La République* ». Ecrivain engagé (il fut, entre autres, l'auteur de *Notre-Dame de la Sagesse*, paru en 1924, *La proie de Vénus*, 1933, *Sibérie rouge*, 1933, *Une bombe au Palais Bourbon*, 1935, *Marche*, *Espagne*, *La Marne*, *Le quatorze Juillet*, *La victoire de la Marne*, ainsi que de nombreux articles parus dans *Le Crapouillot*), il devint Chef des Services de Presse et de Censure en décembre 1940, puis Directeur général de l'Office Français d'Information de mai 1941 à août 1943. Après guerre, il collabora aux « *Ecrits de Paris* » et prit la direction du journal d'extrême droite, « *Rivarol* » de 1970 à 1973.

<sup>178</sup> Paru sous ce titre chez Reichner, Wien-Leipzig-Zürich, 1936 et chez Fischer Taschenbuch Verlag, Francfort sur le Main, 1983 ; paru sous le titre *Ein Gewissen gegen die Gewalt. Castellio gegen Calvin* chez S. Fischer Verlag, Francfort sur le Main, 1954. Paru en France sous le titre *Castellion contre Calvin*, Grasset, Paris, 1946, le sous-titre *ou conscience contre violence* n'apparaissant qu'en page intérieure. La plus récente édition chez Le Castor Astral (2004) porte le titre inverse, *Conscience contre violence*, le sous-titre, *ou Castellion contre Calvin* n'apparaissant lui aussi qu'en page intérieure.

<sup>179</sup> *Magellan*, Grasset, Paris, 1938. « Version française par Alzir Hella », est-il indiqué.

<sup>180</sup> Paru au Berman-Fischer Verlag AB, Stockholm, en 1944. Paru en France sous le titre *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*, traduction de Jean-Paul Zimmermann, Editions Albin Michel, au printemps 1948 ; nouvelle traduction de Serge Niémetz parue en 1993 chez Belfond.

époque et de son esprit, qui éclaire son oeuvre et nous donne de précieuses indications sur sa vision d'une époque qu'il s'efforça en vain de comprendre.

Ø L'histoire comme mystère et vecteur de progrès.

L'intérêt de l'écrivain autrichien pour l'histoire, qu'il personnalise souvent, se manifeste très tôt. Dès sa thèse de doctorat, *La philosophie d'Hippolyte Taine*, (1903-1904), il s'interroge sur les assertions de ce philosophe et critique français, selon lequel ce n'était pas Napoléon, mais « le temps », « la pression des événements » qui avaient décidé du destin intérieur de la France et avaient réduit les grandes figures à de simples pantins. En outre, les événements politiques auxquels il est mêlé, l'intérêt anxieux avec lequel il suit l'évolution de la crise européenne, l'incitent à s'interroger sur le sens de l'histoire et sur les devoirs de l'historien, sans qu'il semble parvenir à déterminer de façon définitive si des enseignements peuvent en être tirés, ou si, l'histoire ne se répétant jamais, toute tentative pour chercher des analogies est vaine.

Sa vision de l'histoire est à la fois le fruit de ses origines, de ses expériences personnelles et de ses contacts avec des personnalités de la vie littéraire européenne, celui aussi de ses lectures, comme celle de Taine, qui écrit dans la préface à ses *Essais de critique et d'histoire* : « Le but de l'histoire n'est point de se noyer, comme on le veut aujourd'hui, dans la multitude des détails, mais de remonter jusqu'à cette force maîtresse, de l'enfermer pour chaque siècle dans sa formule, de lier les formules entre elles, de nouer les nécessités par lesquelles elles dérivent les unes des autres, et de démêler enfin le type héréditaire et la situation primitive d'où tout le reste est provenu. Alors seulement l'histoire cessera d'être une compilation et deviendra une science ; alors seulement nous pourrons apercevoir et mesurer les puissances secrètes qui nous mènent ; alors peut-être on pourra prévoir »<sup>181</sup>.

Bien qu'il n'ait pas été un juif pratiquant et qu'il ait été parfaitement intégré à la haute société viennoise, Zweig remarque dans le *Monde d'hier* qu'en l'absence de vraie patrie à laquelle ils puissent s'identifier, les Juifs cherchent à s'approprier le mode de pensée de leur patrie d'adoption. Hans Gruhle, quant à lui, estime que ce manque de racines rend plus aisé chez l'acteur, l'écrivain et l'historien juifs le développement d'un don d'empathie particulier grâce auquel ils peuvent sans difficulté se glisser dans la peau d'une personne de laquelle *a priori* tout les sépare<sup>182</sup>. Zweig se préoccupe très tôt de l'entente entre les peuples :

Alors déjà apparaît un trait essentiel, que l'on pourrait peut-être qualifier de juif, dans la personnalité et l'oeuvre de Zweig : son activité de médiateur dans la littérature universelle, le désir qu'il eut toute sa vie, en « grand Européen », de servir d'intermédiaire, d'inciter à et d'éveiller l'enthousiasme par-delà les frontières littéraires, nationales et personnelles<sup>183</sup>.

Zweig s'élève contre une conception de l'histoire qui sous-estime l'individu. L'histoire a besoin de l'individu pour atteindre le but qui est le sien et réaliser « l'idée de toutes les idées »<sup>184</sup>, c'est-à-dire l'idée de la liberté de l'esprit. Cette idée est éternelle et indestructible car elle n'est rien d'autre que l'image terrestre de l'esprit du monde. Plusieurs articles le démontreront : « L'histoire,

---

<sup>181</sup> Hippolyte Taine, *Essais de critique et d'histoire*, Hachette, Paris, 1858, p. XII.

<sup>182</sup> Hans Gruhle, *Geschichtsschreibung und Psychologie*, Bonn, 1953, p. 35.

<sup>183</sup> »Damals schon äußerte sich ein wesentlicher, vielleicht jüdisch zu nennender Zug in Zweigs Wesen und Schaffen : seine Tätigkeit als Mittler in der Weltliteratur, sein lebenslängliches Bestreben, als "großer Europäer" zu vermitteln, anzuregen und Begeisterung zu erwecken über literarische, nationale und persönliche Grenzen hinweg.«, Harry Zohn : „Stefan Zweig. Bericht und Bekenntnis«, in : *Wiener Juden in der deutschen Literatur*, Tel Aviv, 1964, p 19.

<sup>184</sup> »die Idee aller Ideen«, Stefan Zweig, *Castellion gegen Calvin oder Ein Gewissen gegen die Gewalt*, op.cit. p. 230.

cette poétesse »<sup>185</sup>, « L'histoire de demain »<sup>186</sup>, « L'histoire est-elle juste ? »<sup>187</sup>. Selon Robert Dumont, « à cette question qu'il se posait déjà en 1922, Zweig répondait résolument par la négative »<sup>188</sup>. Il est effectivement conscient du fait que l'histoire telle que les hommes l'écrivent tend à enjoliver les succès et à noircir les échecs et qu'elle s'intéresse aux « grands » au détriment des « petits ». Alors qu'elle se proclame impartiale, elle contribue à créer des légendes, des mythes, à auréoler de gloire des têtes qui rejettent dans l'ombre tous les autres destins. Zweig considère l'histoire comme une puissance qui met les hommes à son service et les domine. L'histoire, écrit Zweig, choisit une figure pour chaque époque. Chacune de ces époques, qui veut se renouveler, élit, pour l'incarner, une personne particulière. L'esprit du temps choisit toujours, pour arriver à comprendre clairement son être propre, un homme ou une femme en tant que *type*<sup>189</sup>. Ainsi, à propos de Napoléon, il explique : « Sa force lui donne des droits particuliers. L'action de celui qui vise les étoiles peut, quand c'est nécessaire, ne pas tenir compte des humains. Elle peut ne pas s'embarrasser de ces contingences éphémères pour réaliser le sens profond, la loi invisible de l'histoire »<sup>190</sup>.

Fondée sur la violence<sup>191</sup> et non sur la justice, elle est liée au vainqueur, comme le montre l'épisode relaté dans *Fouché* où celui-ci s'unit à Napoléon pour exiler Barras, qui est pourtant leur bienfaiteur à tous deux<sup>192</sup>. Dans son introduction à *Conscience contre Violence*, l'auteur insiste sur ce point : selon lui, « l'histoire n'a pas le temps d'être juste. Pour elle, seule compte le succès, et

---

<sup>185</sup> Stefan Zweig, « L'Histoire, cette poétesse », in : *Derniers messages*, op. cit.. Cette conférence, qui fut annulée du fait de la déclaration de guerre, devait avoir lieu dans le cadre du XVII<sup>ème</sup> congrès PEN de septembre 1939 à Stockholm ; elle fut finalement publiée de manière posthume par Richard Friedenthal en 1943 dans *Zeit und Welt*. Lorsqu'un de ses amis était menacé, Zweig n'hésitait pas à s'engager activement dans le cours déchaîné de cette histoire. Ainsi, c'est notamment grâce à lui, ainsi qu'à un autre membre éminent du PEN-Club, Dorothy Thompson, journaliste politique américaine qui présida un temps le Club des Etats-Unis, que Soma Morgenstern, interné en tant que « ressortissant d'un pays ennemi » au stade de Colombes puis au camp de Montargis, fut libéré en 1939. Cf. Soma Morgenstern, *Fuite et fin de Joseph Roth*, op. cit. p. 219.

<sup>186</sup> Stefan Zweig, « L'histoire de demain », conférence tenue dans plusieurs villes américaines au cours d'un voyage aux Etats-Unis en 1938, in : Stefan Zweig, *Derniers messages*, op. cit.

<sup>187</sup> Stefan Zweig, « L'histoire est-elle juste ? » in : Stefan Zweig, *Derniers messages*, op. cit.

<sup>188</sup> Robert Dumont, *Stefan Zweig et la France*, op.cit., p. 297-298.

<sup>189</sup> A propos de Michel Servet, dont l'exécution par Calvin fera se dresser contre lui Sébastien Castellion note : « Il arrive que l'histoire choisisse parmi les millions d'individus qui composent l'humanité une seule figure pour en faire le symbole d'un conflit entre deux conceptions du monde. Il n'est pas nécessaire que ce soit un être exceptionnel. Souvent le destin prend au hasard un nom tout à fait ordinaire pour l'inscrire en lettres indélébiles dans la mémoire des hommes. » *Conscience contre Violence*, op. cit. p. 87.

<sup>190</sup> *Fouché*, p. 132.

<sup>191</sup> Zweig écrit en 1936 à propos de Sébastien Castellion des lignes douloureuses : « Il sait que chaque époque se choisit un groupe de malheureux sur qui elle puisse déverser la haine qu'elle a accumulée. Toujours un groupe plus fort vise, soit à cause de sa religion, de la couleur de sa peau, de sa race, son origine, son idéal social ou de ses conceptions philosophiques, un groupe plus petit et plus faible sur lequel il se hâte de décharger les forces destructrices qui sommeillent en lui. Les mots d'ordre, les prétextes ont beau changer, les méthodes de calomnie, d'avilissement, de destruction restent les mêmes. », *Conscience contre Violence*, op.cit. p. 134.

<sup>192</sup> *Fouché*, p. 132 : « Brave homme, d'esprit léger et jouisseur, laissant volontiers à chacun sa part, il a, au sens le plus vrai du mot, ramassé dans la rue ce petit officier d'artillerie au teint olivâtre, chassé de partout et presque proscrit, qu'était alors Napoléon Bonaparte. [...] Quant à Fouché, c'est également Barras qui est allé le chercher dans sa crasseuse mansarde du 5<sup>ème</sup> étage, qui l'a sauvé, qui l'a empêché de mourir de faim alors que tous l'évitaient et qui finalement l'a remis en selle remplissant d'or ses poches. Et voici que ces deux hommes, qui lui doivent la vie, s'unissent deux ans plus tard pour le jeter dans la boue d'où il les a sortis : l'histoire universelle, qui n'est nullement un code de morale, ne connaît guère d'exemple plus accusé d'ingratitude absolue que la conduite de Napoléon et de Fouché envers Barras, au 18 Brumaire. »

encore il est rare qu'elle l'apprécie selon une mesure morale. Elle ne s'intéresse qu'aux vainqueurs et laisse les vaincus dans l'ombre »<sup>193</sup>.

Ainsi, l'historiographie traditionnelle peut être dite injuste<sup>194</sup> :

Ce qu'on prend aux innombrables sans-grade, on en comble le puissant [...] Le haut fait d'un navire reste lié au nom du capitaine, tandis que sombrent dans l'oubli ceux qui sont morts à ses côtés et qui ont, peut-être plus que lui, rendu possible cet acte d'héroïsme. L'ardeur et l'héroïsme des sujets sont mis sur le compte du monarque ; les historiens, pour simplifier, réduisent toujours l'histoire à quelques noms et quelques figures et ne craignent pas de spolier d'innombrables autres<sup>195</sup>.

Un lecteur malicieux pourrait répliquer que Marie-Antoinette ou Marie Stuart font précisément partie des personnages figurant dans les manuels d'histoire et reprocher à l'auteur son inconséquence. Cependant, s'il emprunte en apparence ses « sujets » à l'historiographie traditionnelle, nous allons voir plus loin qu'il s'en démarque totalement par l'image qu'il donne de ceux-ci : « Hélas ! », s'exclame-t-il dans Fouché, « l'histoire universelle n'est pas seulement, comme on la montre le plus souvent, une histoire du courage humain ; elle est aussi une histoire de la lâcheté humaine »<sup>196</sup>. En effet, dans ses biographies, ce que Zweig choisit de montrer, ce sont les tourments de l'âme :

Il se sentait pris en tenaille entre le roman et l'histoire, ce qui l'éloigna de ses projets de roman. Dans une tentative de réconcilier les deux genres, il devint biographe. Selon lui, la biographie devrait à notre époque remplacer totalement le roman. Afin de rester fidèle à son idéal social, il décida de renier l'histoire héroïque et de ne dépeindre dans ses œuvres historiques que des êtres malheureux et méconnus. Mais il voulait dire les êtres vaincus, car il écrivit malgré tout sur des personnages célèbres comme Marie-Antoinette, Marie Stuart, Castellion, Magellan et même lorsque ses héros remportent des victoires comme par exemple Balzac, Zweig les présente comme des êtres malheureux et dignes de pitié en insistant sur les efforts que cela leur a coûté<sup>197</sup>.

Avant la première guerre mondiale, sa vision était marquée par un certain optimisme, mais celui-ci reposait bien plus sur le sentiment de sécurité que procurait la Vienne d'alors que sur une quelconque analyse historique : dans ce monde-là en effet, il était possible de prévoir l'avenir, la liberté allait de soi. Avec la guerre commença pour lui un période de doute et de remise en question

---

<sup>193</sup> *Conscience contre violence*, Le Castor Astral, Bordeaux, 2004, p. 23.

<sup>194</sup> Telle était également l'une des « thèses » de Walter Benjamin (1892 – 1940), qui écrit à propos du *concept d'histoire* : « Or, ceux qui règnent à un moment donné sont les héritiers de tous les vainqueurs du passé. L'identification au vainqueur bénéficie donc toujours aux maîtres du moment. Pour l'historien matérialiste, c'est assez dire. Tous ceux qui à ce jour ont obtenu la victoire, participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps de ceux qui aujourd'hui gisent à terre. Le butin, selon l'usage de toujours, est porté dans le cortège. C'est ce qu'on appelle les biens culturels. [...] De tels biens doivent leur existence non seulement à l'effort des grands génies qui les ont créés, mais aussi au servage anonyme de leurs contemporains. Car il n'est pas de témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de barbarie. Walter Benjamin, *Œuvres III, Sur le concept d'histoire*, Gallimard, Paris, 2000, p. 432.

<sup>195</sup> « L'Histoire est-elle juste ? » in *Derniers Messages*, op. cit., p.271-272.

<sup>196</sup> Fouché, p. 56.

<sup>197</sup> »Es war die Zerrissenheit zwischen Roman und Geschichte, die ihn von seinen Romanplänen entfernte. In einem Versuch, beide Gattungen zu versöhnen, wurde er Biograph. Er stellte die These auf, die Biographie müsse in unserer Zeit den Roman voll und ganz ersetzen. Um seinem sozialen Idealismus treu zu bleiben, beschloss er zunächst, der heroischen Geschichte abzuschwören und in geschichtlichen Werken nur die leidenden und verkannten Menschen zu zeigen. Er meinte aber die Besiegten, denn er befasste sich trotz allem mit notorischen Figuren wie Marie Antoinette, Maria Stuart, Castellion, Magellan u.a.m. und auch wenn seine Helden Siege davontragen, wie Balzac, z. B., stellt sie Zweig als unglückliche mitleidswürdige Menschen dar, indem er ihr vielen Mühen herausstreich«. Michel Reffet, »Stefan Zweigs historische Biographien und die Gegner der bürgerlichen Literatur«, in *Stefan Zweig im Zeitgeschehen des 20. Jahrhunderts*, sous la direction de Thomas Eicher, Athena Verlag, Oberhausen, 2003, p. 282-283 (*notre traduction*).

; la liberté ne pouvait plus se trouver qu'à l'intérieur de soi et il lui sembla soudain improbable de pouvoir influencer sur le cours de l'histoire :

Alors qu'avant 1914, il voyait en toute confiance l'histoire progresser vers la perfection humaine, elle lui apparut, après 1918, comme une succession de hauts et de bas hors de tout système, non plus comme un processus mais une tempête qui entraînait dans un tourbillon hommes, états, peuples et continents alors que ceux-ci tentaient, avec plus ou moins de succès, d'arracher au destin ou à leurs propres passions démoniques quelque chose qui eut valeur durable. Paradoxalement, Zweig ne commença à écrire des biographies et d'autres oeuvres historiques que lorsqu'il eut renoncé à voir en l'histoire un processus rationnel et utile<sup>198</sup>.

Dans *L'Histoire, cette poétesse*, Zweig nous exhorte à nous attacher aux vrais grands hommes, les bienfaiteurs de l'humanité, qui nous permettront de découvrir nos erreurs, de nous en libérer, de les surmonter. Mais en même temps, et il note la contradiction, chaque événement historique est unique, et le hasard y joue un rôle plus décisif que les grands réseaux de déterminations économiques, sociales, politiques et intellectuelles. On ne peut donc en tirer ni conclusions définitives, ni leçons de portée générale : « Le cours de l'histoire est imprévisible et ne connaît pas plus de système que la roulette ou n'importe quel autre jeu de hasard, car les événements qu'elle met en jeu se déroulent dans des dimensions telles et au milieu de circonstances si incroyables que notre pauvre raison humaine est hors d'état de les prévoir »<sup>199</sup>.

On peut découvrir des analogies historiques, surtout lors des « heures étoilées ». Mais pour autant, l'histoire ne se répète jamais. Dans l'entretien qu'il accorde à un journaliste de *Candide* à propos de *Marie-Antoinette*, publié le 4 janvier 1934, il précise : « Certes, les analogies ne sont jamais parfaites : l'histoire ne se répète pas, mais elle nous rappelle certains types d'hommes, certaines formes d'événements. Je suis convaincu que rarement on a lu d'aussi bonne histoire qu'à notre époque, que rarement l'histoire et la biographie ont trouvé d'aussi bons narrateurs ». Elle joue avec des ressemblances, mais elle est tellement riche, elle a tellement de matière qu'elle crée des situations toujours nouvelles, infatigablement ; les combinaisons d'événements sont infinies. Selon lui, « le destin [est] plus génial que tous les poètes (...) »<sup>200</sup>.

Les hommes politiques doivent se garder de prendre pour identique ce qui n'est que ressemblant et ne pas transposer une situation passée dans le présent pour y puiser l'inspiration d'une action politique quelconque<sup>201</sup>.

Ainsi, Louis XVI crut-il éviter sa perte en étudiant les fautes de Charles Ier d'Angleterre, mais ce fut pour tomber dans l'erreur inverse : « Or, c'est cette volonté de comprendre la Révolution française par analogie avec une révolution toute différente qui fut néfaste au roi. Car ce n'est pas d'après des formules vieilles, des modèles périmés, qu'un roi doit prendre des décisions aux

---

<sup>198</sup> »Während er, vor 1914, die Geschichte zuversichtlich in Richtung menschliche Perfektion gehen sah, erschien sie ihm nach 1918 als ein unsystemisches Auf- und Ab, nicht als Proze , sondern als Sturm, der die Menschen, Staaten, Völker und Kontinente hin und her wirbelte, während diese sich mit mehr oder weniger Erfolg bemühten, dem Geschick oder ihren eigenen dämonischen Leidenschaften etwas von beständigem Wert zu entrei en. Paradoxerweise begann Zweig erst dann Biographien und andere geschichtliche Werke zu verfassen, als er seine Auffassung von der Geschichte als einen rationalen und nutzbringenden Proze aufgegeben hatte«. Lionel B. Steinman, Unter Mitwirkung von Manfred W. Heiderich, »Begegnung mit dem Schicksal : Stefan Zweigs Geschichtsvision«, in: *Stefan Zweig heute*, op. cit. p. 232.

<sup>199</sup> *Derniers messages*, « L'histoire, cette poétesse », op. cit. p. 117.

<sup>200</sup> *Fouché*, op. cit. p. 87

<sup>201</sup> « L'histoire, cette poétesse », in *Derniers messages*, op. cit. p.116.

minutes historiques, seul le regard perçant du génie sait discerner dans le présent les vraies mesures de salut [...] »<sup>202</sup>.

Même si, sur le moment, il se dérobe à la raison de l'homme, il existe néanmoins un sens à l'histoire et elle seule permet de tenter de comprendre les raisons d'une époque ô combien difficile :

Nous avons été brutalement réveillés et contraints de prendre part à ce qui se passe autour de nous : nous devons nous efforcer de comprendre le monde dans lequel nous vivons, ainsi que ses lois. Pour cela il n'y a pas, il ne peut y avoir de meilleur moyen que l'histoire. Je suppose que je ne suis pas le seul à penser que cet amour de l'histoire et de ses descriptions n'est jamais apparu aussi clairement qu'en ces années de crise. [...] nous avons, en vingt années, assisté et participé à toutes les péripéties et les catastrophes qui d'ordinaire se répartissent sur un siècle. Nous pouvons donc mieux comparer et mieux comprendre ce qui s'est passé que n'importe quelle génération avant nous<sup>203</sup>.

Sans doute le sens que Zweig trouve à l'histoire réside-t-il dans la très lente évolution des hommes vers un degré toujours plus élevé d'humanité. Il croit au progrès de la civilisation et à un sens de chaque vie, qui doit tendre vers une forme d'immortalité :

Car, dans sa marche vers son but invisible, l'histoire nous oblige de temps en temps à d'incompréhensibles reculs, et les forteresses héréditaires du droit s'écroulent comme les jetées et les digues les plus solides pendant une tempête ; en ces sinistres heures, l'humanité semblent retournée à la fureur sanglante de la horde et à la passivité servile du troupeau. Mais après la marée, les flots se retirent ; les despotismes vieillissent vite et meurent non moins vite ; les idéologies et leurs victoires passagères prennent fin avec leur époque : seule l'idée de liberté spirituelle, idée suprême que rien ne peut détruire, remonte toujours à la surface parce qu'éternelle comme l'esprit<sup>204</sup>.

Dans la première partie de son ouvrage, *La civilisation des Mœurs*, paru en 1939, Norbert Elias oppose la conception allemande particulariste à la conception française universaliste : à notre *civilisation*, qu'ils assimilaient en quelque sorte à de la courtoisie, à du savoir-vivre, les Allemands opposaient leur *Kultur*, selon eux beaucoup moins superficielle. « Mais la civilisation ne revêt pas la même signification pour toutes les nations d'occident. On note surtout une grande différence entre l'usage que font de ce mot les Anglais et les Français d'une part, les Allemands de l'autre : chez les premiers, il résume en un seul concept les sujets de fierté de la nation, les progrès de l'Occident et de l'humanité en général ; chez les seconds, c'est-à-dire dans l'usage allemand, le terme de civilisation désigne quelque chose de fort utile, certes, mais néanmoins d'importance secondaire : ce qui constitue le côté extérieur de l'homme, la surface de l'existence humaine. Quand l'Allemand entend se définir lui-même, quand il veut exprimer la fierté de ses propres réalisations et de sa propre nature, il emploie le mot culture (*Kultur*) »<sup>205</sup>. En France, selon Elias, la culture comme la civilisation renvoient à un processus qui concerne l'humanité entière, engagée sur la voie de la civilisation. Tel est aussi le vœu de Zweig qui espère que l'on enseignera aux écoliers non les batailles particulières, mais les progrès de l'humanité dans son ensemble, en lesquels il veut croire :

Mais précisément si nous connaissons l'histoire mondiale, si nous l'aimons, nous pouvons prendre courage dans le présent, en nous rappelant qu'à *la longue* rien d'absurde ne se produit, que tout ce qui, dans les époques passées a paru d'abord inutile et insensé aux contemporains a révélé ensuite, vu de plus haut, une idée créatrice ou un sens métaphysique [...]. Quiconque aime l'histoire comme une œuvre poétique pleine de sens doit considérer également le présent et sa propre existence comme ayant un sens profond, et ainsi croît en nous, en dépit de toutes les contrariétés, la conscience qu'en

---

<sup>202</sup> *Marie-Antoinette*, op.cit. p. 237

<sup>203</sup> Entretien avec André Rousseaux, paru dans *Candide* le 4 janvier 1934.

<sup>204</sup> *Conscience contre violence*, op. cit. p. 197/198.

<sup>205</sup> Norbert Elias, *La civilisation des Mœurs*, traduction Pierre Kamnitzer, édition Pocket Agora n° 49, Paris, 2003, p. 12.



créant, agissant, écrivant, nous remplissons un but, chacun le nôtre et pourtant le même au fond, ce but suprême situé au-delà du temps pour lequel Goethe a trouvé une formule admirable : « c'est pour nous rendre éternels que nous sommes là »<sup>206</sup>.

Sans être pratiquant, Zweig croit néanmoins à un sens de la vie et de l'histoire, qu'il qualifie « d'atelier divin ». Serge Niémetz dépeint ainsi les constants mouvements qui agitent sa pensée :

D'un côté, il y a le hasard, les petites causes qui produisent les grands effets, et qui peuvent prendre la forme d'actions secrètes, de menées occultes [que Zweig] se plaît à dévoiler avec un goût marqué du sensationnel : que le jeu soit aux mains du destin ou d'un petit groupe de manipulateurs dont les entreprises sont elles aussi hasardeuses, le dessous des cartes reste dissimulé au commun des hommes. D'un autre côté, il y a de grandes tendances, de grands types, des attitudes fondamentales qui se retrouvent sous diverses variantes tout au long de l'histoire et sur quoi il est possible de fonder certaines analogies : en combinant d'abord la distance nécessaire à la synthèse et à la familiarité qui permet à l'intuition de s'exercer, puis en épurant, en simplifiant, en clarifiant, l'historiographie, s'il se fait poète, peut extraire la substance d'une époque et lui conférer une valeur qui la déborde<sup>207</sup>.

Selon Zweig, le véritable historien se doit donc de rendre justice aux faibles, de faire de l'histoire une véritable « *institution morale* », pour reprendre une formule de Schiller. Il faut changer de héros, célébrer les vertus et les exploits jusqu'alors méconnus des conquérants du monde de l'esprit, car, quand bien même ils sembleraient vaincus, c'est en eux que s'affirme obstinément le progrès de la civilisation<sup>208</sup>. Bref, il faut remplacer l'histoire qui se limite aux personnages influents et aux guerres par une histoire qui montre le progrès de l'humain :

Mais il faut exiger [de l'histoire] qu'elle soit écrite dans un sens nouveau, dans un sens qui ne présente pas la vie de l'humanité comme un phénomène de stagnation, mais comme un progrès constant vers l'humain et vers l'universel, qu'elle souligne par conséquent avant tout ce qui a contribué à cette oeuvre de la civilisation<sup>209</sup>.

L'histoire doit ainsi jouer un rôle didactique : inciter à la paix et non plus à la guerre, à l'internationalisme et non au nationalisme, cause de toutes les guerres. Ayant retrouvé un vieux livre d'histoire, datant du temps où il étudiait à Vienne, Zweig découvre amusé que « l'esprit mondial et ses mille émanations n'avaient eu qu'un seul but : la grandeur de l'Autriche et de son empire »<sup>210</sup>. Comme nombre de ses contemporains, dans ce monde où la révolution industrielle semblait ouvrir des perspectives infinies, Zweig a foi dans un progrès scientifique et technique sans

---

<sup>206</sup> *Derniers messages*, „L'Histoire, cette poétesse“, op.cit. p. 128. C'est également par des mots d'espoir sur le long terme qu'il conclut *Conscience contre Violence*, combat contre Calvin, mais surtout contre toutes les dictatures, au premier rang desquelles celle d'Hitler : « Car, avec le temps, la vie s'avère toujours plus forte qu'une doctrine abstraite. Par ses chaudes effluves, elle adoucit toute dureté, amolir toute raideur, fait se relâcher toute sévérité. De même qu'un muscle ne peut demeurer constamment contracté, une passion être perpétuellement en effervescence, de même les dictatures spirituelles ne peuvent jamais conserver longtemps leur radicalisme absolu, et ce n'est la plupart du temps qu'une génération qui a à supporter leur douloureuse oppression ». op.cit. p. 193.

<sup>207</sup> Serge Niémetz, *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, Le livre de poche, 1996, p. 698-699.

<sup>208</sup> Ainsi affirme-t-il dans l'introduction à *Castellion contre Calvin* : « en réalité, il n'est point d'action entreprise par pure conviction qui soit vaine, jamais un effort moral n'est complètement perdu. Même vaincus, les pionniers d'un idéal trop élevé pour leur époque ont rempli leur mission, car ce n'est qu'en se créant des adeptes, qui vivent et meurent pour elle, qu'une idée devient vivante. Du point de vue spirituel, les mots "victoire" et "défaite" prennent un sens tout différent de celui qu'ils ont dans le langage courant ; aussi est-il nécessaire de rappeler sans cesse au monde, qui ne voit que les monuments des vainqueurs, que les véritables héros de l'humanité, ce ne sont pas ceux qui édifient leur empire éphémère sur des milliers d'existences écrasées et de tombes, mais précisément ceux qui, désarmés, ont succombé devant la violence (...) », op.cit. p. 23-24.

<sup>209</sup> *Derniers messages*, « L'histoire de demain », op. cit. p. 20

<sup>210</sup> *Derniers messages*, « L'histoire de demain », op. cit. p. 16

borne. « Il grandit à une époque où l'on était sincèrement convaincu que l'on se trouvait sur la route rectiligne et infaillible du meilleur des mondes possibles, que le progrès technique et le bien avançaient main dans la main », note John Kiser<sup>211</sup>. Dans le *Monde d'Hier*, il rapporte : « On croyait déjà plus en ce « Progrès » qu'à la Bible, et cet évangile semblait irréfutablement démontré chaque jour par les nouveaux miracles de la science et de la technique ». L'histoire est pour lui la somme des expériences de l'humanité et donc la matière première de toute culture. Puisque l'histoire est universelle, il faut qu'elle montre les progrès de l'humanité entière. Elle comprend donc l'histoire des découvertes et de la culture dans son ensemble :

Cette conquête de la civilisation, cette domination intellectuelle du monde, n'est-elle pas plus importante que l'histoire des conquêtes de toutes les villes et de tous les pays ? N'est-ce pas la seule qui nous donne l'assurance que nous triomphons lentement – très lentement, il faut le dire – de ce qui reste en nous de mauvais du passé, que l'humanité ne demeure pas à la même place, mais poursuit sa marche vers un but invisible ? Et cette histoire de notre progrès, de notre ascension vers un état toujours plus noble de l'humanité n'est-elle pas mille fois plus consolante, plus stimulante pour les jeunes gens et pour nous tous que le catalogue sanglant de toutes les batailles et de tous les massacres ? Car ne raconte-t-elle pas, au lieu du triomphe d'un seul peuple, d'une seule nation, notre triomphe à tous, le seul valable !<sup>212</sup>

Romain Rolland, auteur du *Théâtre de la Révolution* (1900) et du *Quatorze juillet* (1902), joua un rôle important dans sa réflexion sur l'histoire, comme en témoigne cette lettre où Zweig lui écrit, plein d'enthousiasme :

J'ai lu aussi votre *Théâtre du Peuple*, je ne crois pas que vous ayez encore tant de foi dans le peuple, mais plus de pitié. Toutefois, comme j'aime l'ardeur de cet effort ! Ah ! Les bonnes époques du combat pour les valeurs immatérielles, est-ce qu'elles reviendront ? Oh ! Si l'on trouvait la formule magique ! Ecrire maintenant un livre pour le peuple, livre que chacun puisse lire, comprendre et aimer ! Je donnerais vingt ans de ma vie pour un tel livre, fût-il mauvais du point de vue de l'art. Mais *un livre qui serait du pain*, jamais il ne fut plus nécessaire à notre pauvre humanité<sup>213</sup>.

Ecrire un livre *pour le peuple*, pour *chacun* (ces mots sont soulignés par Zweig lui-même), en lequel chaque lecteur puisse se reconnaître, plus encore : un livre qui serait *du pain*, voilà le but et le moteur de la recherche zweigienne.

∅ Le bâtisseur d'histoire

## v Une mission humaniste

Lorsqu'il écrit, jamais Zweig ne perd de vue l'humain<sup>214</sup> : c'est l'Homme qu'il met au centre de sa vision, lui qui, en fin de compte, *fait* l'histoire. Romain Rolland lui écrivait, le 4 mai 1915 : « Vous avez le don de comprendre par l'amour. Vous êtes un de ces généreux esprits européens dont notre époque a besoin et dont j'attendais la venue depuis vingt ans »<sup>215</sup>.

---

<sup>211</sup> John Kiser, *La mort de Stefan Zweig, Mort d'un homme moderne*, traduit de l'américain par Sylvie et Olivier Gouchet, Presse Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998, p. 26

<sup>212</sup> « L'histoire de demain » in *Derniers messages*, op. cit. p.23.

<sup>213</sup> Lettre à Romain Rolland du 18 novembre 1918, in : Robert Dumont, op. cit. p. 192.

<sup>214</sup> Lettre à Romain Rolland du 3 juin 1918, in : Robert Dumont, *Stefan Zweig et la France*, Editions Didier, Paris, 1967, p. 193. L'auteur précise que toute cette correspondance (plus de 600 lettres au total, écrites, à de rares exceptions près, en langue française), non publiée à ce jour en France, est conservée au Fonds Romain Rolland (p. 138).

<sup>215</sup> Robert Dumont, *Stefan Zweig et la France*, Paris, Didier, 1967, p.128.

Dans cette approche, il suit les recommandations d'Hippolyte Taine, dont il reprendra, dans les trois biographies que nous étudierons en détail dans la seconde partie de ce travail, les métaphores de l'eau :

De sorte que pour connaître l'homme, ce ne sont pas des remarques qu'il faut entasser, mais une force qu'il faut démêler ; ce ne sont pas des flots épars qu'on doit recueillir, mais une source qu'on doit atteindre<sup>216</sup>.

C'est pour cette raison qu'il s'est très tôt intéressé à la biographie. Après une première étude sur Verlaine en 1905<sup>217</sup>, qui montre son intérêt pour la France et sa littérature, une de ses premières oeuvres importantes est celle qu'il consacre à Emile Verhaeren 1910<sup>218</sup> où perce à chaque page l'admiration débordante que l'auteur voue à l'auteur des *Flamandes* et des *Heures claires*, qu'il veut faire connaître du public germanique (voir ci-dessus sa traduction des *Moines*). S'il accorde une très grande attention à la vie de celui qu'il dépeint, il ne s'en intéresse pas moins à la vie politique, sociale et littéraire de la Belgique contemporaine. On peut observer la même démarche dans la biographie consacrée à Romain Rolland, parue en 1921<sup>219</sup> où il explicite, en reprenant la position de Péguy sur l'art, qui deviendra tant celle de Romain Rolland que la sienne propre, sa vision de l'artiste et la mission qui lui incombe : « L'art qui contribue à unir les hommes a seul de la valeur ; le seul artiste qui compte est celui qui sacrifie quelque chose à ses convictions ; la condition de toute vocation véritable n'est pas l'amour de l'art, mais l'amour de l'humanité ; quiconque est rempli de cet amour des hommes peut seul espérer créer une fois en art une oeuvre de valeur »<sup>220</sup>.

Selon Erwin Rieger, ami proche et premier biographe de Zweig, Verhaeren et Rolland ont de nombreux points communs : tous deux sont des Européens convaincus, des humanistes dont les oeuvres témoignent de leur profond désir d'être des citoyens du monde. Tous deux ont une prédilection pour les cycles, et Zweig partage avec eux cette capacité à s'enthousiasmer pour les personnes et leur caractère<sup>221</sup>.

En dressant le portrait de personnages qui, par leurs bienfaits ou leurs méfaits, ont marqué l'histoire, Zweig voudrait contribuer à la paix en Europe et recréer l'unité spirituelle qui caractérisait *le monde d'hier*. Tel les maîtres qu'il admire, il rêve de pouvoir, grâce à son oeuvre, exercer une influence morale. La réconciliation franco-allemande occupe son esprit bien avant la guerre et comme Romain Rolland, il nourrit la volonté de faire connaître par ses écrits les valeurs

---

<sup>216</sup> Hippolyte Taine, *Essais de critique et d'histoire*, op. cit. p. III.

<sup>217</sup> Nous indiquons la date de parution en langue allemande car la traduction de certaines oeuvres est intervenue très tard et fausserait la chronologie du parcours intellectuel de Zweig que nous tentons de retracer. Par suite, nous donnons également le titre original de l'ouvrage et, en note, les références françaises.

<sup>218</sup> *Emile Verhaeren, sein Leben, sein Werk*, 1910. La traduction de Paul Morisse et Henri Chervet, paraît en même temps que l'original aux Editions Mercure de France. D'après la volumineuse correspondance que Verhaeren et Zweig échangèrent entre 1900 et 1926, il apparaît que Paul Morisse tenait Verhaeren au courant de la traduction en cours, sans que l'on sache au juste si l'écrivain autrichien le savait ou non. Le 24 février 1910, Verhaeren écrit à ce dernier : « Mon très cher ami [...] Paul Morisse m'a passé maints chapitres de votre étude. Elle est magistrale comme l'a qualifiée Valette. Elle voit de haut mon oeuvre, elle la résume en l'attachant au grand mouvement néo-religieux contemporain, elle dévoile la lumière de phare qu'elle peut présenter à certaines intelligences dont l'ardeur pour la vie est plus forte que tout raisonnement pessimiste et décadent. Je ne connais point les derniers chapitres mais sans les connaître je les crois aussi bons que les premiers. » In : *Verhaeren-Zweig - Correspondance*, édition établie par Fabrice Van de Kerckhove, Editions Labor, collection « Archives du futur », Bruxelles, 1996, p.260.

<sup>219</sup> *Romain Rolland, der Mann und das Werk*, traduit sous le titre *Romain Rolland, sa vie et son oeuvre*, Les éditions Pittoresques, Paris, 1929, 286 p.

<sup>220</sup> Zweig résume ainsi ce que Péguy expose à Romain Rolland dans une lettre qu'il lui a adressée le 14 octobre 1887, mots qui auront selon Zweig une *influence décisive sur l'avenir de Romain Rolland*. *Romain Rolland*, Editions Belfond, Paris, p. 56

<sup>221</sup> Erwin Rieger, *Stefan Zweig. Der Mann und das Werk*, Berlin, 1928, p. 83.

spirituelles et artistiques de la nation voisine afin d'éclairer ses compatriotes et de réveiller en eux des sentiments fraternels. Ses biographies sont destinées à l'humanité. Il met lui-même en avant la valeur morale de ses œuvres, mais ne cesse de douter. Le 8 septembre 1919, il écrit (en français) à Romain Rolland : « Ah ! comme je me sens faible comme écrivain ! Etre le Balzac d'une telle époque au moins, si on ne peut pas être le sauveur de ces âmes en détresse »<sup>222</sup>.

Friderike confirme que pour elle, la raison d'être des biographies de Zweig n'est pas de dépeindre des « hommes importants », mais de pouvoir tirer des conclusions valables pour l'humanité toute entière<sup>223</sup>. C'est en pédagogue qu'il s'adresse à chaque lecteur et qu'il lui dévoile les mécanismes, les forces et les faiblesses des figures qu'il a choisi de lui présenter. Ses biographies s'adressent à ses contemporains comme à la postérité et se conçoivent essentiellement comme une contribution au dépassement des haines d'hier et comme un pont entre les nations en vue de bâtir une communauté spirituelle et culturelle. Cette dimension est sans doute celle qui importait le plus à Zweig : donner confiance au lecteur et à lui-même, lui donner la force de croire que dépasser toute haine est possible. En 1937, vient chez lui à Londres un essayiste auquel il explique : « Aujourd'hui personne ne doit publier des livres déprimants, mais des œuvres qui incitent au courage et à la joie de vivre. A mes yeux, voilà le devoir de l'écrivain et je m'emploie à répondre à cet appel »<sup>224</sup>.

Après la publication en France en 1933 de la traduction de *Marie-Antoinette*, il accorde à André Rousseaux un entretien qui sera publié le 4 janvier 1934 dans l'hebdomadaire *Candide*<sup>225</sup>. Il y expose longuement sa conception du rôle du biographe : raconter l'Histoire pour comprendre le présent. A la question de savoir ce qui l'avait poussé à écrire sur Marie-Antoinette, il répond :

Dans une figure comme celle de Marie-Antoinette, je vois la forme la plus humaine du tragique, et écrire l'histoire des humains a toujours été pour moi d'un attrait bien plus considérable que de m'attacher à celle des dieux. [...] l'histoire a éveillé en moi un vif intérêt ; la cause en est sans doute dans le trouble de notre époque. Avant 1914, j'appartenais à cette foule d'écrivains qui, systématiquement, ne lisaient dans un journal rien de la politique, de l'économie ou des sports, à l'égard desquels ils professaient le plus grand mépris.

Mais Zweig limite son action à la littérature et refuse d'adhérer à un parti politique ou même de participer à une manifestation politique. Toutefois, il s'entretient avec Einstein de la nécessité d'une « attitude commune qui pourrait être portée au jour par un manifeste collectif mis au point par les artistes et intellectuels rejetés par l'Allemagne »<sup>226</sup>. Il en rédige un projet peu connu dont voici un extrait :

#### Manifeste 1933

... Des citoyens dont les familles ont vécu pleinement intégrés au pays depuis des centaines d'années ont été déclarés hôtes indésirables. Nous déclarons que jamais, même dans l'état de plus extrême vulnérabilité ou sous la plus grande pression, nous ne reconnaitrons comme valide une telle amputation de nos droits humains, parce que nous sommes fermement convaincus que Dieu n'a pas

---

<sup>222</sup> Cité par Serge Niemetz, *Stefan Zweig, Le voyageur et ses mondes*, op. cit., p. 491.

<sup>223</sup> Scheuer Helmut, *Die Biographie : Studie zur Funktion und Wandel einer literarischen Gattung von 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Metzler, Stuttgart, 1978, p. 193.

<sup>224</sup> Cité par Jean-Jacques Lafaye, *Stefan Zweig, Un aristocrate juif au coeur de l'Europe*, Kiron, Editions du Félin, 1999, p. 70.

<sup>225</sup> cité dans *le Magazine littéraire*, 1987, p. 41, 42/43.

<sup>226</sup> Jean-Jacques Lafaye, *Stefan Zweig, Un aristocrate juif au coeur de l'Europe*, op. cit. p. 35.

divisé l'humanité entre des races supérieures et inférieures, entre des peuples de maîtres ou d'esclaves, entre nobles et parias, mais les a tous créés à Son image<sup>227</sup>.

Plus que la politique, c'est, il le souligne souvent, l'être humain qui l'intéresse. Dans l'esprit d'un humanisme individualiste, il ne participe à aucune forme d'action politique organisée - on lui a souvent fait reproche de ne pas s'engager -, mais est touché dès que l'on se place sur le plan des sentiments. Beaucoup ont critiqué cette attitude de retrait, et n'ont pas compris qu'il ne se prononçât pas publiquement contre la peste brune qui l'attaque dans ce qu'il a de plus cher, ses livres. Le 7 février 1933<sup>228</sup>, il écrit à son traducteur :

Profite de la vie ! C'est plus facile en France qu'en Allemagne, où nous courons à toute allure vers la dictature. Bien sûr, ce sera très sensible pour nous dans la littérature, car une traque sans pitié de nos livres, magnifiquement organisée, est en cours. Je crois que dans quelques jours le *Berliner Tageblatt* et tous ces journaux auront disparu en Allemagne.

Sa seule politique est, selon le mot de Kurt Böttcher<sup>229</sup>, une *ethische Menschheitspolitik*, une politique éthique de l'humanité qui a pour but de contribuer à l'équilibre et à la paix par un rapprochement entre les personnes et les peuples. Jean-Jacques Lafaye écrit à propos de l'auteur autrichien : « Un grand écrivain est à la fois un guide moral et un devin, sa sensibilité est offerte au bénéfice de tous, il capte les vibrations du monde dans son être le plus subtilement compréhensif et il anticipe ». <sup>230</sup>. Curieux et doué d'empathie pour les autres, Stefan Zweig deviendra, de façon presque évidente, un *conteur de vies*.

## v Un écrivain minutieux

Zweig saisit chaque occasion de voyage dès qu'elle se présente. Romain Rolland surnommait affectueusement son ami « le Salzbourgeois volant », car il ne restait pratiquement jamais une semaine au même endroit, parcourant le monde, ses valises pleines de documents et de manuscrits. Friderike explique que pour donner le meilleur de lui-même, Zweig devait d'abord trouver un endroit calme, propice à son inspiration. C'est ainsi que pour Marie-Antoinette, sa « compatriote royale » comme la nomme Friderike, il s'installera finalement au Cap d'Antibes car il jugera les Baléares, où il avait dans un premier temps choisi de travailler, trop bruyantes, elles auraient « chassé les muses »<sup>231</sup>. Mais entre deux « escapades », il apprécie le calme de sa maison de Salzbourg qui lui apparaît comme un havre de paix après les inquiétudes de la guerre. Cet homme très sensible a besoin de quiétude autour de lui et c'est Friderike, sa femme, qui est chargée de la lui procurer, dans « le petit château enchanté », comme elle appelle l'imposante bâtisse du Kapuzinerberg qu'ils ont achetée en août 1917. Il se montre intransigeant sur ce point, pestant contre Alix et Suze, les deux filles de sa femme, qui, avec leurs cris d'enfants, troublent son travail<sup>232</sup> : C'est un travailleur acharné et exigeant, rien n'est laissé au hasard lorsqu'il s'agit d'histoire. Carl Honig, essayiste, rapporte, après une visite chez Zweig en 1937<sup>233</sup> :

<sup>227</sup> Ibidem, p. 52.

<sup>228</sup> Voir Annexe – Lettre du 7 février 1933 p. 517

<sup>229</sup> Kurt Böttcher, Nachwort von *Die Welt von gestern*, Aufbauverlag, Berlin, 1990, p. 415.

<sup>230</sup> Jean-Jacques Lafaye, *Un aristocrate juif au cœur de l'Europe*, op. cit., p. 11.

<sup>231</sup> *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 133. Le couple Zweig va presque chaque année sur la riviéra française où le travail, selon Friderike, était plus facile car les soubresauts de la politique n'y étaient perçus que comme de lointains orages. Ils y retrouvaient souvent l'écrivain yiddish Schalom Asch.

<sup>232</sup> « Ce qui, à première vue semble si simple et a l'air d'un jeu d'enfant lorsque le livre est dans les mains du lecteur est en réalité le fruit d'un travail de recherche très consciencieux, je dirais même scientifique. [...] Durant la journée on pouvait à peine ou rarement lui parler ; nous ne nous retrouvions que le soir, souvent la nuit (souvent avec notre

Suite des notes de fin sur la page suivante

Zweig travaille beaucoup. Il est toujours occupé à ses grandes œuvres et aussi à des travaux plus modestes : traductions, analyses littéraires, articles. Il fait des conférences et prend part à des activités nationales et spirituelles juives, lit, corrige. Il passe des jours à rechercher dans les archives, à étudier des écrits qui lui serviront de matériau, dans les bibliothèques et les galeries. Souvent il part à l'étranger, spécialement pour récupérer des documents historiques. Je lui demande la permission de m'immiscer dans le secret de ses œuvres. Qu'est-ce qui lui donne l'impulsion pour écrire ? Comment écrit-il ? Il hésite un moment. Ses yeux bienveillants et sa bouche sous sa moustache sourient. - C'est varié, dit-il. Un livre est tissé de milliers de pensées. Je peux être incité par une nouvelle, un événement vécu, une séduction. Des pensées et des images surgissent et se fondent, s'amalgament. Ensuite, viennent l'expression, les mots, la lutte. L'écriture n'est pas un mince travail. Zweig ne dicte pas. Il écrit seul, dans son fauteuil. Sur ses genoux, un gros bloc. Je l'ai souvent surpris en train d'écrire. Il travaille intensément. Même ses grandes œuvres, il les a réécrites deux et même trois fois avant qu'elles n'aient pris leur forme définitive.

Dans *Le Monde d'hier*, Stefan Zweig explique lui-même sa démarche de biographe : il commence par rassembler toutes les sources possibles sur son personnage, puis se montre un critique implacable, rejetant nombre de celles dont se sont servis ses prédécesseurs, et enfin raconte. Dans son important article sur la biographie zweigienne, Norbert Honsza<sup>234</sup> témoigne que Stefan Zweig maniait les sources avec la plus grande prudence. C'est pour cela, explique-t-il, qu'il n'introduit pas dans les biographies ces nombreuses anecdotes que l'on trouve dans les autres. Il privilégie avant tout des sources personnelles comme les lettres, les journaux intimes, les factures. Zweig se plonge d'abord dans la personnalité historique, puis, seulement dans un second temps, cherche à éclairer le contexte dans lequel elle évolue. En décembre 1931, il réside à l'Hôtel Louvois à Paris pour mener ses recherches sur Marie-Antoinette à la Bibliothèque nationale. Dans l'entretien déjà évoqué avec le journaliste André Rousseaux, publié dans l'hebdomadaire *Candide* le 4 janvier 1934, il explique :

Pendant longtemps, je n'ai pas saisi très clairement le caractère de Marie-Antoinette. J'avais présents à la mémoire d'une part les exposés vivement discutés des avocats de la Révolution, et d'autre part les idolâtries de la littérature royaliste. Pour mon plaisir personnel, je voulus étudier ce caractère, et j'ai été amené ainsi à des recherches systématiques qui m'ouvraient sans cesse de nouvelles perspectives. Je me mis à fouiller dans les archives de Vienne et, avec une joyeuse surprise, je m'aperçus que des parties importantes de la correspondance de l'impératrice Marie-Thérèse n'étaient pas connues. Bien entendu, la République n'hésita pas à en permettre la publication.

Zweig revient encore, tout à la fin de sa vie, sur la vigilance dont il a toujours tenu à faire preuve, à la fois pour donner à ses textes un rythme soutenu qui tienne le lecteur en haleine, et pour les étayer de sources réelles, tangibles, matérielles qu'il rassemblait minutieusement : « [...] dans un ouvrage biographique, j'utilise d'abord toutes les particularités documentaires qui sont à ma disposition ; pour une biographie comme *Marie-Antoinette*, j'ai réellement vérifié chaque facture pour établir le compte des dépenses personnelles de la reine, j'ai étudié tous les journaux et tous les pamphlets de l'époque, épluché toutes les pièces du procès, de la première à la dernière ligne »<sup>235</sup>. C'est ce que confirme Friderike, qui raconte que lorsque le travail sur Marie-Antoinette fut bien avancé, ils se rendirent à Paris et à Versailles, ainsi qu'à la bibliothèque nationale pour rassembler des documents et récolter des impressions sur le vif. Elle précise que pour Zweig, les bibliothèques

---

inoubliable ami commun Joseph Roth). » Hanns Arens, *Stefan Zweig : sein Leben - sein Werk*, in Serge Niémetz, *Stefan Zweig, Le voyageur et ses mondes*, op.cit. p. 90.

<sup>233</sup> In Jean-Jacques Lafaye, *Stefan Zweig, un aristocrate juif au coeur de l'Europe*, op. cit. p. 67

<sup>234</sup> Norbert Honsza, «Stefan Zweig und die dichterische Biographie», in : *Annali Istituto Orientale di Napoli* 7, 1964, p. 140.

<sup>235</sup> *Le Monde d'hier*, op.cit. p. 375-376.

constituaient des sources inépuisables et qu'ils se faisaient livrer à Salzbourg des caisses entières de livres pour ses travaux les plus conséquents<sup>236</sup>. Parmi eux, ceux du descendant de Fersen, Klinkowström, avec la correspondance et les journaux de Fersen et les publications d'Anna Söderhjelm. Chaque voyage était l'occasion de chercher dans les archives, les bibliothèques, mais, témoigne Friderike, il arrivait toujours à la conclusion que finalement, le sentiment en savait toujours plus d'un homme que tous les documents<sup>237</sup>.

Une fois cette base solidement établie, il construit sur elle un texte solide où, à force d'élaborations et d'éliminations successives, il ne conserve que ce que Rabelais appelait « *la substantifique moelle* » de tout ce qu'il a rassemblé et écrit, sans regrets pour tout ce qu'il a fallu sacrifier à la clarté. Dans *Le Monde d'hier*, il revient sur cet inlassable travail d'élagage : « C'est un perpétuel lâcher de lest, une concentration et une clarification perpétuelles de l'architecture interne. [...] cela devient finalement une sorte de chasse joyeuse de trouver encore une phrase, ou ne serait-ce qu'un mot, dont l'absence ne nuirait pas à la précision et pourrait en même temps accélérer le mouvement. De tous mes travaux, cet élagage m'est en somme le plus agréable [...] et si j'ai conscience de quelque forme d'art, c'est de l'art du renoncement, car je ne me plains pas si de mille pages écrites, huit cents prennent le chemin de la corbeille à papier, tandis que seules deux cents subsistent, qui en sont l'essence filtrée »<sup>238</sup>. Il réécrit chaque page jusqu'à la réduire à quelques lignes, reprend, corrige, refond, supprime. Lorsqu'il complimente l'écrivain colombien Germàn Arciniegas sur son livre « *Los Alemanes en la Conquista de America* », qui, écrit-il dans un courrier du 22 janvier 1942, « a toutes les mérites de vos autres œuvres », ce qu'il souligne avant tout c'est « la clarté de l'exposition de la matière, la documentation exacte sans encombrement avec des détails superflus et ennuyeux et surtout ce style animé qui vous a rendu un des maîtres incontestables de la prose espagnole d'aujourd'hui »<sup>239</sup>.

La biographie exige de la patience, de la curiosité, de la méticulosité et le goût de recueillir tout document susceptible d'éclairer son sujet : Zweig en fit preuve dès l'adolescence en collectionnant autographes et manuscrits. Il possédait des manuscrits de poèmes, de partitions et d'œuvres de Hebbel, Goethe, Wieland et Beethoven et ce sont ces précieux documents qui éveillèrent son intérêt pour l'activité biographique. Friderike témoigne que ce sont eux en particulier qui furent à l'origine de son intérêt pour l'histoire des deux reines, puis le sentiment de pitié dont il fut saisi pour ses héroïnes :

C'est non seulement dans la connaissance de l'ensemble de la matière, mais aussi dans la relation avec sa propre sphère de travail, la connaissance de documents d'époque intéressants qui fournirent à Zweig l'inspiration pour ses propres œuvres. Une lettre de l'entourage des ministres de Marie-Thérèse, que des descendants appauvris lui vendirent, accrut l'intérêt de Zweig pour Marie-Antoinette et fut à l'origine de recherches plus approfondies dans les archives qui étaient à sa disposition. Ceci fut encore plus vrai dans le cas de Marie Stuart. Le sentiment de pitié était évident dans ses sujets et même déterminant dans ses deux biographies, jusqu'à devenir, dans celle de Marie Stuart, le point de départ de son travail. Nous avons lu au British Museum, lors d'une exposition de documents d'époque, une description de l'exécution de la malheureuse reine dont il existait en Angleterre et en Ecosse des descriptions contradictoires. Dans cette description émouvante, il était dit que le bichon de la reine s'était réfugié sous sa crinoline pendant l'exécution. Ce petit événement illustre particulièrement bien

---

<sup>236</sup> Friderike Zweig, *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 132.

<sup>237</sup> Friderike Zweig, *Stefan Zweig wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 160.

<sup>238</sup> *Le Monde d'Hier*, op.cit. p. 376.

<sup>239</sup> Documents annexés à la traduction de l'ouvrage de Germàn Arciniegas, *Le Chevalier d'El Dorado*, traduit par Georges Lonné, Editions Espaces 34, Montpellier, 1995, p. 273. Arciniegas venait d'être nommé Ministre de l'Éducation de Colombie et avait invité Zweig, par lettre du 13 janvier 1942, à lui rendre visite en Colombie. La lettre de Zweig remerciant et déclinant l'invitation ne parvint à Arciniegas que huit jours après son suicide.

la tragédie. L'innocence de l'être face à un événement historique de grande ampleur est un thème qui inspira également à Zweig d'autres œuvres<sup>240</sup>.

Dans son autobiographie, Zweig dévoile lui aussi comment cette activité est devenue, au fil des ans, une véritable passion, faisant de lui un « fouineur acharné » puis un biographe, dont la curiosité, transformée en « étonnement », puis en « désir de vie » fut à l'origine de sa recherche de la genèse de la création<sup>241</sup>. Charles Baudouin, dans un courrier à Romain Rolland, souligne cette vie qui anime les héros de Zweig : « A propos de biographies je viens encore de recevoir, et de lire, le *Fouché* de Zweig. Voilà aussi qui vit, singulièrement. (...) Cela va peut-être un peu fort (je ne pose pas à l'historien de la Révolution, je suis très ignorant) mais c'est très entraînant – et l'on s'aperçoit que ce n'est pas seulement de nos jours que les populations ont une extraordinaire faculté d'oubli quant au passé de leurs hommes politiques (Tardieu, etc.). « L'oubli, dit Nietzsche, est un huissier placé au seuil du Temple de la dignité humaine. » C'est vrai dans l'histoire individuelle (Freud) et c'est vrai aussi dans l'histoire – tout court »<sup>242</sup>.

Dans une lettre qu'il adresse à Alzir Hella le 28 mars 1933<sup>243</sup>, Zweig témoigne de sa fascination de collectionneur d'autographes pour la vérité historique contenue dans une signature originale en lui adressant les fac-similés des signatures de rois de France, pour lui symboles d'authenticité :

J'envoie en même temps une feuille sur Marie-Antoinette pour la « Publicité » ; ce sont les signatures de toute la Cour de France sur une feuille unique, que rend particulièrement remarquable le fait qu'ici, pour une unique fois, les signatures de quatre rois français, Louis XV, Louis XVI, Louis XVII et Charles IX sont réunies sur cette seule feuille.

L'époque est révolue où un Walter Scott pouvait se permettre de modifier et d'enjoliver à son gré les événements. Pas un écrivain moderne, affirme-t-il, n'oserait prêter à un César, un Napoléon, un Luther des mots de son invention, ce qui exclut toute biographie romancée<sup>244</sup>. Cependant, même

---

<sup>240</sup> »Nicht nur die Kenntnisse der gesamten Materie, sondern die Zusammenhänge mit seiner Arbeitssphäre, die Kenntnis interessanter Zeitdokumente gaben Zweig Inspiration für seine eigenen Werke. Das war besonders bei seinen zwei Königinnenbüchern der Fall. Ein Brief aus dem Kreis der Minister Maria Theresias, der durch verarmte Nachfahren erhältlich wurde, steigerte Zweigs Interesse für Marie Antoinette und gab Anlass zu weiteren Nachforschungen in den Archiven, die ihm offenstanden. In noch grösserem Masse war eine derartige Anregung in bezug auf Maria Stuart wirksam. Das Motiv des Mitleids war oft in seinen Vorwürfen offenbar und bei diesen beiden Biographen grundlegend, für jene der Maria Stuart sogar der Ausgangspunkt der Arbeit. Wir lasen im British Museum anlässlich einer Ausstellung von Zeitdokumenten eine Beschreibung der Hinrichtung der unglücklichen Königin, über die es in England und Schottland einander widersprechendste Darstellungen gab. In dieser erschütternden Schilderungen wurde berichtet, dass während der Hinrichtung das Schosshündchen der Königin sich unter deren Krinoline geflüchtet hatte. Die Tragödie wurde durch dieses kleine Ereignis besonders veranschaulicht. Die Ahnungslosigkeit der Kreatur angesichts eines grossen geschichtlichen Ereignis war ein Motif, das Zweig auch bei anderen Arbeiten anregte«. *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 97/98. Friderike raconte également cet épisode sur le *Lieblingshund* de la reine dans *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 165.

<sup>241</sup> « Dans mes débuts, je n'avais visé, comme tous les débutants, qu'à rassembler des noms, des noms célèbres ; ensuite, par curiosité psychologique, je n'avais plus collectionné que des manuscrits - brouillons ou fragments d'ouvrages - qui m'ouvraient en même temps des vues sur les procédés de travail d'un maître aimé. Des innombrables énigmes insolubles de l'univers, c'est quand même le mystère de la création qui demeure le plus insondable et le plus mystérieux. [...] La seule chose qui puisse nous donner une légère idée de ce processus de création, ce sont les pages manuscrites et principalement celles qui ne sont pas destinées à l'impression, les esquisses encore incertaines, semées de corrections et à partir desquelles ne se cristallisera que peu à peu la forme définitive et valable. [...] Des immortels, justement, je voulais posséder - prétention audacieuse - dans la relique de leur manuscrit, ce qui, pour le monde, les avait rendus immortels ». *Le Monde d'Hier*, traduction de Serge Niémetz, op.cit.

<sup>242</sup> *Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin*, op. cit. p. 175

<sup>243</sup> Voir annexe – Lettre du 28 mars 1933 page 518.

<sup>244</sup> Dans une lettre du 28 janvier 1931 Charles Baudouin exprime son admiration à Romain Rolland pour ses biographies de Beethoven et de Goethe, où il souligne *la vie* qui les anime grâce au sérieux des recherches qu'il a lui

Suite des notes de fin sur la page suivante



pour l'historien qui s'en tient scrupuleusement aux faits, la tâche est loin d'être aisée, car les « vérités historiques » qui s'offrent à lui sont souvent multiples et contradictoires. L'histoire, en tant qu'artiste, fait donc appel à l'esprit créateur de l'homme, qui est le centre de tout événement et le facteur absolu dans les processus à l'oeuvre. « Personne, même l'homme le plus insignifiant, le plus anonyme, le plus modeste dès qu'un vrai poète l'a pris sous son regard n'est plus ennuyeux et indifférent pour les autres, et de même il n'y a presque pas non plus d'époques mortes, ennuyeuses dans le passé, mais seulement de mauvais historiens. Et pour m'exprimer encore plus hardiment, je dirai : il n'y a peut-être pas, d'une façon générale, d'histoire en soi, mais c'est par l'art du récit, par la vision du narrateur, que le fait nu devient histoire ; un fait ne devient vrai que s'il est raconté d'une façon vraie et vraisemblable »<sup>245</sup>. C'est ce que salue l'ancien rédacteur en chef du *Salzburger Volksblatt*, Thomas Mayrhofer, dans un article qui paraît le 13 juin 1935 après la publication de *Marie Stuart* : « Mais c'est ici qu'intervient l'écrivain, qui avec un don de divination rétrospective, devine et révèle les rapports cachés. Le livre de Stefan Zweig, s'il doit être pris au sérieux comme l'œuvre d'un historien consciencieux, s'avère être un travail d'écrivain d'une très grande valeur intellectuelle et poétique »<sup>246</sup>. Friderike raconte que la figure de la malheureuse reine d'Écosse l'avait touché parce qu'il voyait en elle une grandeur tragique particulière et que c'est elle qui mettait le mieux en lumière le tiraillement entre les obligations liées à son rang de reine et sa vie de femme :

Lorsque Stefan Zweig écrivit la biographie de Marie Stuart, il sentait déjà depuis longtemps le sol se dérober sous ses pieds. [...] La personnalité de la malheureuse reine d'Écosse le fascinait, parce qu'il éprouvait, dans la vision d'ensemble de cette figure avec son inévitable dimension tragique, le sentiment de sa grandeur. La tension, si souvent observée chez les têtes couronnées, entre les devoirs monarchiques et la vie privée est particulièrement tragique dans le cas de Marie Stuart parce qu'en un être humain fort et brûlant se trouvaient réunies des passions extrêmement fortes et une volonté royale inébranlable. Bien que Stefan Zweig ait eu du mal à prendre des décisions dans sa vie personnelle, il n'aimait pas les atermoiements et les doutes, et le pendant de Marie Stuart, Elisabeth d'Angleterre, la « plus particulière des femmes » ne lui était, au fond, avec son double jeu vicieux, pas sympathique. Il se contentait à son égard d'un respect mesuré qui aurait été encore plus froid s'il n'avait pas fait la plus grande partie de son travail dans le pays qu'elle avait dirigé avec tant de grandeur et avec un tel impact<sup>247</sup>.

---

aussi entreprises: « Il y a quelque chose de très remarquable dans toutes vos études biographiques – qu'il s'agisse de ces grands hommes-là ou de vos hindous ou de tout autre – c'est que vous leur donnez la vie par l'exactitude même de l'information et du détail historique, c'est-à-dire par un moyen exactement opposé à celui de ces odieuses "biographies romancées" où l'on flaire à chaque page une malhonnêteté de l'esprit. Le vrai, mais le vrai fouillé avec passion, comme c'est mieux ! Vos deux hommes vivent. Et l'on vit avec eux. Et cela fait du bien (...) ». *Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin*, op. cit. p. 175

<sup>245</sup> *Derniers messages*, "L'histoire, cette poétesse", op. cit. p. 123.

<sup>246</sup> »Hier aber setzt das Wirken des Dichters ein, der mit einem retrospektiven Sehertum Zusammenhänge erahnt und durchschaut. Und so ist das Buch Stefan Zweigs, wenn es auch das ernst zu nehmende Werk eines gewissenhaften Geschichtsforschers ist, doch letzten Endes dichterische Arbeit von hohem geistigen und poetischen Wert«. In Gert Kerschbaumer, *Stefan Zweig, der fliegende Salzburger*, op. cit. p. 340 (notre traduction).

<sup>247</sup> »Als Stefan Zweig, die Biographie Maria Stuarts schrieb, fühlte er schon geraume Zeit den Boden unter seinen Füßen schwanken. [...] Die Gestalt der unglücklichen schottischen Königin fesselte ihn, weil er in der Gesamtheit dieser Erscheinung mit ihrer unabwendbaren Tragik Grösse empfand. [...] Der bei Gekrönten so häufige Zwiespalt zwischen monarchischer Verpflichtung und menschlichem Erleben ist im Falle Maria Stuart so verhängnisvoll, weil hier in einem starken, heissen Menschen heftigste Leidenschaften und ein unbeugsamer königlicher Wille sich verbanden. Obwohl Stefan Zweig selbst im Persönlichen oft schwer zu Entschlüssen gelangte, war ihm Zögerndes und Laues zuwider, und Maria Stuarts Widerpart, Elisabeth von England, diese "merkwürdigste aller Frauen«, mit ihrem hinterhältigen Doppelspiel, war ihm daher im Grunde nicht sympathisch. Er begnügte sich ihr gegenüber mit einem mässigen Respekt, der sich vielleicht noch kühler kundgegeben, wenn er nicht seine Arbeit zum grossen Teil in eben dem Lande verfasst hätte, das von ihr so gross und entscheidend regiert worden war«. *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 166 (notre traduction).

Jamais l'homme ne fut plus curieux de lui-même qu'à cette époque d'incertitudes et de précarité : c'est ce qui explique son intérêt pour la psychanalyse. Lorsque la première guerre mondiale se profile, se retournant sur son passé, il cherche dans l'histoire et donc dans les biographies historiques, des réponses à ses questions, des éléments de compréhension. Simultanément, la montée des cols blancs crée une nouvelle classe sociale avide de savoirs, et donc un nouveau public pour celles-ci.

Un intérêt croissant pour la psychanalyse et l'histoire, une demande pressante d'ouvrages biographiques de la part de lecteurs avides d'en savoir plus sur l'homme forment une constellation idéale à la réception des oeuvres zweigiennes<sup>248</sup>.

## v Entre histoire et psychanalyse.

A l'exemple de la nature, l'histoire construit parfois des objets sans défauts et offre à l'observateur ébloui des drames exemplaires, comme l'affaire du collier dans *Marie-Antoinette* qu'il a visiblement pris beaucoup de plaisir à conter, puisqu'il l'évoque jusque dans ses *Derniers messages* : « Rappelons-nous que l'histoire n'est pas trop orgueilleuse, qu'il lui arrive parfois aussi d'écrire un vrai roman policier comme l'histoire des faux Demetrius, la conspiration des Poudres ou l'Affaire du Collier (...) »<sup>249</sup>.

A certaines périodes, elle crée des « épisodes dramatiques » ou des « époques vitales » comme la Renaissance, la Révolution française. Ces « heures étoilées » tirent leur importance, leur caractère sublime, de l'affrontement de plusieurs forces qui constituent des sortes de pôles. Le sublime meut et c'est pourquoi il émeut et touche l'âme<sup>250</sup> :

Dans une pièce de théâtre ou dans un roman, une seule grande figure ne suffit pas ; il lui faut un antagoniste, toute force pour se déployer entièrement et donner sa vraie mesure a besoin de trouver devant elle une résistance. De même l'histoire, pour avoir un caractère poétique émouvant doit montrer en même temps plusieurs grandes figures et ses moments vraiment passionnants sont toujours uniquement ceux où se produit une rupture, où d'immenses forces se heurtent au destin, comme l'eau au rocher. Pendant des années, elle coule ordinairement à un rythme presque monotone, puis à certains moments pathétiques ses rives se rapprochent subitement, un immense flot se forme qui déferle à une allure furieuse et la scène du monde, sa scène, qu'elle nous décrit se remplit et regorge d'une foule de figures aux contrastes géniaux<sup>251</sup>.

L'histoire, qui « ne fait, le plus souvent, que jouer le rôle de simple chroniqueur, que relater succinctement le déroulement d'une suite d'événements logiquement fondés »<sup>252</sup>, est quelquefois poétesse : « C'est alors que l'histoire nous présente des épisodes, des individus, des époques dans

---

<sup>248</sup> Dans *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, Serge Niémetz ajoute que « Entre 1916 et 1930, on publie aux Etats-Unis seuls près de cinq mille biographies historiques. [...] dans les pays de tradition protestante et germanique où le « sérieux » de la culture bourgeoise est plus prononcé qu'en pays latins, ce genre de livres qui échappent à la gratuité et à la frivolité supposées de la libre imagination romanesque satisfait aux exigences de l'idéal de la *Bildung* sans toutefois plonger le lecteur dans la grisaille de la *Wissenschaft* : remarques savantes, aperçus encyclopédiques et citations latines étayent le récit sans l'étouffer. Entre 1914 et 1930, tandis qu'en Allemagne le nombre d'ouvriers ne fait guère que doubler, celui des employés est multiplié par cinq, et atteint les trois millions et demi. Cette nouvelle couche salariée en voie d'ascension culturelle modèle largement ses goûts et sa consommation littéraire sur ceux de la bourgeoisie cultivée.» op. cit. p. 525

<sup>249</sup> *Derniers messages*, « L'histoire, cette poétesse », op. cit. p. 118

<sup>250</sup> Cf. Françoise Proust, *Kant, le temps de l'histoire*, Critique de la politique Payot, Paris, 1991, p. 157.

<sup>251</sup> *Derniers messages*, « L'histoire cette poétesse », op. cit. p. 113.

<sup>252</sup> *Derniers messages*, « L'histoire, cette poétesse », op. cit. p. 112

un tel état de tension, d'une perfection dramatique si achevée qu'ils apparaissent comme des œuvres d'art insurpassables et qu'en celles-ci elle fait honte, en tant que poésie de l'esprit mondial, à tous les poètes de ce monde terrestre »<sup>253</sup>.

Mais l'histoire ne parvient pas toujours seule au degré d'achèvement suprême, et le biographe a alors, selon Zweig le droit, sinon le devoir, de l'aider : « L'histoire n'est pas constamment poétesse, il y a des périodes creuses, des développements trop vastes et trop lents dans sa marche, des endroits en friche dans cet immense champ. (...) tout ce qu'on nous transmet comme histoire n'est jamais l'événement complet, l'image totale d'un homme, mais seulement une ombre, un fragment. (...) Ces innombrables passages énigmatiques doivent naturellement exciter la fantaisie du poète »<sup>254</sup>.

L'écrivain peut donc légitimement entreprendre d'achever la poésie de l'histoire tout en respectant les faits qui, sous sa plume, reprennent vie. Zweig met à l'honneur non pas les événements historiques et politiques, mais *les personnages* qui peuplent son ouvrage. Il veut se couler dans la peau de chacun d'entre eux, analyser chaque époque, susciter de la sympathie pour ceux qui lui sont sympathiques, leurs actions, les idées qu'ils illustrent, et du mépris pour ceux qu'il méprise. Il insiste sur leur réalité, étaye son récit de citations exactes, diminuant ainsi la distance psychique entre le narré et le narrataire qu'il veut convaincre par l'émotion qu'il suscite : il veut permettre une « compréhension par empathie, par projection ou par identification »<sup>255</sup>. Il éprouve « un irrépressible et démonique besoin de voir, de reconnaître, d'apprendre, et de revivre de l'intérieur chaque vie jusque dans ses motivations psychiques »<sup>256</sup>.

Il se veut un historien fidèle, mais avoue en même temps que là où les sources étaient ambiguës, c'est la psychologie qui a pris le relais. Dans une lettre adressée à son traducteur le 31 décembre 1929, il explique, à propos de *Fouché*, que son approche du personnage, pour être historique, n'en est pas moins avant tout « psychologique » :

Cher ami, Je te réponds tout de suite. Dans la préface, j'ai noté au crayon, à deux ou trois endroits, des modifications que tu peux à la rigueur accepter, et maintenant par contre une proposition très importante : j'ai, en particulier à la page 1, ajouté après le mot étude psychologique, de sorte que, dès le prime abord, la différence soit clairement faite entre les deux livres, Madelin, la grande biographie historique, celle-ci la psychologique. En outre, j'ai ajouté pour la préface de la version française encore un petit post-scriptum. Je te le joins en français, tu corrigeras bien les petites fautes. Je veux, par cette petite postface, couper court à tout reproche en mentionnant encore une fois avec honnêteté le livre de Madelin et même en lui faisant de la publicité. Je crois qu'il ne peut qu'en être

---

<sup>253</sup> *Derniers messages*, op. cit. p. 112.

<sup>254</sup> Traduction d'Alzir Hella, *Derniers messages* op. cit. p. 119/120. Nous avons dans un premier temps et ne possédant pas encore la traduction d'Alzir Hella procédé nous-même à la traduction de ces passages et nous avons choisi de reproduire celle-ci en partie, pour mettre en lumière par comparaison combien Alzir Hella enveloppe le texte original d'un voile d'élégance, élague, densifie, déplace : [...] »die Geschichte ist doch nicht immer Dichterin, es gibt leere Punkte, zu breite, zu langsame Entwicklungen in ihrem Ablauf, brache Stellen [...], was uns als Geschichte übermittelt wird, ist ja niemals das vollständige Geschehen, niemals das volle totale Bild eines Menschen [...]. Diese zahllosen rätselhaften Stellen in der Geschichte müssen natürlich den Dichter zur Ergänzung, zur Erdichtung reizen.«, Stefan Zweig, *Die Geschichte als Dichterin*, op.cit. p. 174.

*Notre traduction* : Mais l'histoire n'est pas toujours poétesse, il y a des passages à vide, des évolutions trop longues, trop lentes dans leur cheminement, des friches [...] ce qui nous est présenté comme étant l'histoire n'est jamais l'ensemble de ce qui s'est passé, jamais le portrait d'un homme dans sa totalité [...]. Ces innombrables et mystérieux endroits doivent bien sûr inciter l'écrivain à compléter, à faire oeuvre d'écriture. »

<sup>255</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*, op.cit., I, p. 184

<sup>256</sup> Willi Fehse, *Erinnerungen an Stefan Zweig*, article paru dans *Aufbau*, Heft 12, 1946 : »Der dämonische Drang, unablässig zu sehen, zu erkennen, zu erfahren und jedes Leben bis in seine seelischen Gründe hinein nachzuleben (...).«

satisfait. La franchise est souvent ce qu'il y a de mieux, j'ai ainsi mis mon travail à distance des autres et éliminé tout semblant de concurrence, tout en faisant en quelque sorte un rappel objectif de l'autre source. Je crois que de la sorte le problème est réglé au mieux<sup>257</sup>.

Zweig révèle là, dans le même temps, des soucis « économique-sociologiques » d'occupation du champ culturel : il veut cultiver ses terres sans risquer de se voir accuser par ses concurrents et adversaires. En soulignant une approche « psychologique », il se situe en se différenciant, en justifiant donc son œuvre particulière. Plus que le rôle historique qu'ont joué Marie-Antoinette, Fouché ou Marie Stuart, ce sont leurs figures pathétiques et leurs destins d'exception qui le séduisent. Dans ses biographies, il veut restituer cette vérité intime dont le seul récit de l'histoire ne saurait rendre compte<sup>258</sup>. Le 9 janvier 1930, il souligne à nouveau, dans une lettre à Alzir Hella, son souci de se démarquer de Madelin :

Cher ami, Merci beaucoup de ta lettre, mais crois-moi, c'est tout à fait ce qu'il faut faire, insister sur Madelin dans la préface française précisément et laisser entendre que l'on doit lire mon livre et « étudier » le sien, de la sorte, la distance est marquée. Si j'étais un écrivain français, il n'aurait pas été nécessaire d'être aussi clair, mais je veux éviter que quelqu'un puisse dire : « Mais pourquoi donc traduire ce livre alors que nous en avons déjà un qui est si complet ? »<sup>259</sup>

Il se fait donc d'un côté le champion d'une biographie scientifique qui ne se base que sur des documents et en profite pour exprimer son rejet de la biographie romancée ; d'un autre, il est bien conscient que l'objectivité historiographique n'est qu'une utopie, qu'il s'agit toujours, qu'on le veuille ou non, d'une interprétation des faits, née d'une volonté de comprendre. Dans son ouvrage sur la biographie poétique de Stefan Zweig, Norbert Honsza souligne encore une fois *la vie* qui habite ses héros :

On ne trouve chez Stefan Zweig guère d'œuvre qui ne doive ses effets qu'aux événements. Presque toutes se focalisent sur le vécu psychique des personnages. L'habituel se trouve ainsi sublimé. Il manifeste moins d'intérêt pour le connu, le lieu commun ou le milieu. Bien au contraire, il met l'homme et la force du sentiment à l'honneur<sup>260</sup>.

C'est ce que Zweig lui-même exprime dans sa préface au premier volume de la « trilogie russe » de l'écrivain yiddish, Schalom Asch, *Pétersbourg*,<sup>261</sup> où il souligne l'« immense sympathie humaine » avec laquelle l'auteur considère chacun de ses personnages et la dimension universelle que cela confère à son œuvre : « Cet ouvrage aux personnages nombreux, véritable kaléidoscope épique, ne se contente pas de nous offrir un tableau, une reproduction des événements ; il pénètre

---

<sup>257</sup> Voir annexe – Lettre du 31 décembre 1929 page 497.

<sup>258</sup> Jean-Jacques Lafaye va dans le même sens, lorsqu'il constate : « Ce qui compte avant tout, ce sont les individus. L'histoire est surtout destinée fiction psychologique, non pas histoire détaillée des faits, toujours invérifiables. Zweig a été un poète-historien du cœur humain aux prises avec tous les destins, de Fouché à Magellan, Verlaine ou Tolstoï et cent autre figures de sa prédilection. Sa hiérarchie tranche toujours en faveur de l'esthétique et de la signification, non du matériel ou de l'illusion politique transitoire. (...) Marie Stuart, Napoléon, Marie-Antoinette, reines, rois et empereurs, grands de l'histoire parfois secrète : ils furent la compagnie de toute sa vie de sujet loyal de François-Joseph, le tissu de toutes ses attentions et recherches ». Op. cit., p. 134.

<sup>259</sup> Voir annexe – Lettre du 9 janvier 1930 page 499.

<sup>260</sup> Norbert Honsza, *Stefan Zweig und die dichterische Biographie*, in *Annali Instituto Orientale di Napoli*, 7, 1964, p. 140 : « Wir können bei Stefan Zweig kaum ein Werk finden, da nur durch die Ereignisse wirken soll. Fast alle sind auf das seelische Erleben der Gestalten ausgerichtet. Dadurch wird das Gewöhnliche übertroffen. Das Bekannte, allgemein Gesagte, wie auch das Milieu interessieren ihn weniger. Viel mehr beweist er sein Interesse für den Menschen, und die Kraft des Gefühls ; (...) ».

<sup>261</sup> Paru chez Grasset en 1933.

profondément dans le domaine de l'âme et nous montre l'importance des conflits intérieurs au sein des bouleversements matériels les plus violents »<sup>262</sup>.

Le développement de la psychanalyse ouvre au biographe, dont la tâche principale est de connaître et de comprendre la personnalité variable et complexe de son sujet, une perspective nouvelle. Stefan Zweig en sera un fervent adepte. L'exploration de l'inconscient de l'homme augmente la connaissance de la nature humaine. Elle prend une place de plus en plus importante dans les biographies de l'époque. « Chaque individu », écrit J.W. Anderson, « a sa manière propre de se présenter au monde, mais sous cet être extérieur se trouve le soi secret, le mythe intérieur qui le constitue. Ce soi intérieur est, par nature, caché ; par conséquent, le biographe, dont le but serait de l'approcher, doit tirer parti de toutes les ressources possibles, et la psychologie est l'une de ces ressources »<sup>263</sup>.

Stefan Zweig connaissait personnellement Sigmund Freud avec lequel il entretenait une correspondance régulière. Toutefois, leurs relations étaient complexes. En effet, s'il arrive que Zweig présente Freud comme son troisième « maître », jamais les relations n'ont atteint un degré d'intimité comparable à celles qu'il entretient avec Verhaeren ou Rolland qu'il lui présente en 1924. Jamais il n'y eut de véritable discussion de fond entre les deux hommes sur leur conception de la psychanalyse. Lorsque Freud, auquel Zweig a pris, depuis 1908, l'habitude d'envoyer ses livres, reçoit en 1924 *Le Combat avec le démon* qui lui est dédié avec ces mots : « Au professeur Sigmund Freud, à l'esprit perspicace, au créateur et à l'inspirateur, ce triple accord d'efforts créateurs », il réagit en exprimant certes son admiration, mais en se démarquant très clairement de l'approche emphatique et lyrique de Zweig<sup>264</sup>. En 1926, il conclut une longue lettre consacrée à *La confusion des sentiments* et aux *Vingt-quatre Heures de la vie d'une femme* par cette remarque : « Votre type est celui de l'observateur, de celui qui écoute et lutte de manière bienveillante et avec tendresse, afin d'avancer dans la compréhension de l'inquiétante immensité »<sup>265</sup>. Lorsque Zweig lui souhaite, à l'occasion de son 80<sup>ème</sup> anniversaire, « une bonne santé avant tout, ainsi que la conscience d'avoir créé quelque chose de durable et d'impérissable dans un monde qui est en train de basculer et de s'effondrer, comme d'avoir été une aide pour des millions d'êtres humains », Freud répond en persiflant avec modestie et humour l'essai qu'il lui a consacré :

« [...] je crois que dans la galerie d'êtres humains d'exception que vous avez construite – dans votre musée de cire, comme je l'appelle souvent par plaisanterie, – je ne suis sûrement pas la personne la plus intéressante, mais bien la seule vivante. Peut-être dois-je à cette circonstance beaucoup de la chaleur de votre sympathie. Il y a en effet chez le biographe comme chez l'analyste des phénomènes que l'on rassemble sous l'appellation de « transfert »<sup>266</sup>.

Le transfert, est, chez lui, un concept-clé. Le terme original, *Übertragung* vient de *über* (au-dessus de, par l'intermédiaire de, par delà, etc.) et de *-tragung* (le fait de porter) ; il s'agit de "sur-porter", de "porter par l'intermédiaire". Le mot entier *Übertragung* se traduit en français par *transmission*, *transfusion*, *cession* et, bien sûr, *transfert*. Ce mot trouve son étymologie dans *transfère*, porter au-delà, ou *transference* en anglais (synonymes : translation, transport). Freud aurait découvert ce phénomène au cours de son travail sur l'hystérie avec Joseph Breuer. Il en a fait

---

<sup>262</sup> Schalom Asch, *Petersbourg*, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte, Editions Pierre Belfond, Paris, 1986, p. 9/10.

<sup>263</sup> J.W. Anderson, in Pauline A Hörmann, op.cit. p.37.

<sup>264</sup> « Notre façon de lutter avec le Démon consiste en ceci que nous le décrivons comme un objet scientifiquement saisissable. », in : *Correspondance, Freud-Zweig*, traduction Gisella Hauer et Didier Plassard, Rivage, 1991, p. 39.

<sup>265</sup> *ibid*, p. 50.

<sup>266</sup> Sigmund Freud – Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit. p. 107/108. Cette lettre date du 18 mai 1936. Sigmund Freud avait eu 80 ans le 6 mai 1936.

le pilier de la science qu'il a fondée alors, la psychanalyse. Il s'agit dans la cure psychanalytique de la projection, par l'analysant, de contenus de l'inconscient sur la personne du psychanalyste qui lui apparaît alors dotée de qualités bien différentes de sa réalité. C'est par l'analyse de ces projections que le processus analytique va aboutir, au fil du temps, à une prise de conscience progressive des problématiques auxquelles l'analysant est confronté. Freud considère également la traduction comme un transfert, une symbolisation.

Freud doute de la possibilité d'écrire une biographie : pour lui, toute biographie est un mensonge, faute de pouvoir parvenir à la connaissance. Grand épistolier depuis l'adolescence, il a pris l'habitude de penser en écrivant au fil de la plume et d'écrire pour exercer sa pensée<sup>267</sup>. Ainsi, depuis toujours, Freud se laisse-t-il emporter par les mots et avec empressement, accueille leur jaillissement. Dans la fièvre de son auto-analyse, au moment de la rédaction de la *Traumdeutung*, Freud décrit à son ami Fliess la manière dont il travaille, conduit par son propre inconscient. Il compare son travail de recherche à la grossesse, à la conquête amoureuse, ou encore au combat entre lumière et ténèbres, mais aussi aux vagues de la mer – des métaphores auxquelles Zweig recourra très souvent lui-même. Héritier des Lumières, il considère la civilisation comme un processus de développement des activités qui doit permettre à l'homme de dominer la nature, à l'extérieur comme à l'intérieur de lui-même. Cette approche est totalement étrangère à Zweig, qui ne place pas au premier plan la rationalité scientifique et considère la culture comme communion avec le monde, la morale étant fondée sur le sentiment. Pour lui, c'est sa capacité à se glisser dans la peau de son personnage, son don d'*empathie*, qui permet à l'écrivain d'en savoir plus que l'historien :

Ai-je besoin de vous dire que je suis pour la biographie fidèle, celle qui renonce à toute espèce d'invention, qui sert humblement l'esprit supérieur de l'histoire et ne se dresse pas insolamment contre lui. Mais par cette renonciation la biographie historique strictement objective ne devient pas un stérile assemblage de documents, un froid et simple procès-verbal. Car bien entendu, quiconque veut comprendre l'histoire doit être psychologue, il doit posséder une façon particulière d'écouter, de pénétrer profondément dans l'événement, avoir la science de pouvoir distinguer les vérités historiques »<sup>268</sup>.

La psychologie le fascine et il s'en sert de manière consciente et délibérée. Il établit un lien entre la disposition mentale et la vie de ses héros. C'est ainsi que, en particulier dans *Marie-Antoinette*, conformément à la théorie freudienne, Zweig cherche à découvrir dans l'enfance du sujet les événements qui peuvent expliquer le caractère et les réactions qui seront les siens à l'âge adulte. C'est ainsi qu'il explique par le fait que sa mère n'ait prodigué à Marie-Antoinette que peu d'attention et ne lui ait pas inculqué la discipline dans ses très jeunes années l'ennui qu'elle manifeste devant toute réflexion sérieuse et sa frivolité, de même que son incapacité à se concentrer longtemps. « Hermann Kersten, toujours sarcastique, déclarait que tout le récit semblait avoir été écrit pour servir d'illustration à une conférence de Freud sur la psychanalyse », écrit Robert Dumont à propos de *Marie-Antoinette*<sup>269</sup>.

Mais sur quelques points, il se démarque de la vision freudienne. Freud considère que l'artiste est indépendant des réalités sociales et détaché du contexte culturel de son temps<sup>270</sup>. Zweig n'élude pas cet aspect des choses. Que ce soit dans ses biographies d'écrivains ou de personnages

---

<sup>267</sup> Son autobiographie, *Freud, Ma vie et la psychanalyse*, sera publiée en France chez Gallimard en 1950.

<sup>268</sup> *Derniers messages*, op. cit. p 122

<sup>269</sup> Robert Dumont, op. cit. p. 315 – Cf. Hermann Kersten, *Meine Freunde, die Poeten*.

<sup>270</sup> Herta Steinbauer, *Die Psychoanalyse und ihre geistesgeschichtlichen Zusammenhänge mit besonderer Berücksichtigung von Freuds Theorie der Literatur und seiner Deutung dichterischer Werke*, Brick Häuser Verlag, Basel, 1987, p. 162

historiques, il n'omet jamais de retracer dans le détail le contexte social et historique dans lequel évolue son sujet, qui est selon lui constitutif de sa personnalité, tandis que pour Freud, c'est la sublimation et, tout au bout, pour une bonne part, le complexe d'Œdipe, qui est à l'origine de toute activité artistique. Zweig n'est pas non plus un disciple des méthodes psychanalytiques de Freud : il ne s'est par exemple jamais intéressé aux « cas pathologiques » traités par le grand maître de la psychanalyse. Il se contente d'introduire dans ses récits des données psychologiques, explorant ainsi le monde intérieur de ses personnages. La psychanalyse est ainsi toujours moyen, jamais fin de la zweigienne « recherche du héros perdu ». Ce qui lui importe, ce sont les aspects moraux et psychiques d'une personne, sa place dans la vie publique, sa relation au monde extérieur. Telle est sa méthode fondamentale : ce qu'il obtient ainsi, il le transpose dans l'histoire afin de reconstruire, à l'aide de la psychologie, la continuité historique.

En dévoilant les origines et les causes des souffrances de ses frères humains, l'objectif que s'est fixé Stefan Zweig est de les adoucir, afin qu'à travers les personnages qu'il dépeint, ils se connaissent mieux eux-mêmes. Il a pour ambition de se mettre au service de l'humanité et de la paix, considérant qu'il est de son devoir de révéler les grandes lois psychologiques, sociologiques ou morales qui président aux actions des hommes – d'où la recherche de *types* –, et d'être le guide, l'autorité morale de son époque. Conformément à son éthique humaniste, il en appelle à la tolérance, à la compréhension et au respect de la personne humaine. Les armes et la violence, nous l'avons vu, le révulsent ; il a foi en l'homme et en un avenir meilleur : telle sont, selon Jean-Claude Margoulin, les caractéristiques essentielles des humanistes. « Le pacifisme, l'esprit d'œcuménisme (...), l'amour du peuple et la volonté d'équilibre et d'harmonie entre les pouvoirs sont des traits communs à tous les humanistes [...]. Ils sont volontiers – et par nécessité – réformateurs, comme on le voit dans l'*Eloge de la Folie* d'Erasmus (...) ; ils sont beaucoup plus rarement révolutionnaires car la violence les effraie et leur contestation ne va pas jusqu'à la table rase. Le sens de l'histoire et de la continuité du destin de l'humanité leur fait préférer une réforme intérieure à un renversement brutal des institutions sociales, car ils restent persuadés du triomphe nécessaire de l'esprit »<sup>271</sup>. Il veut développer les qualités de l'homme et met en garde contre les systèmes totalitaires, synonymes de pouvoir absolu et donc d'exploitation. Une œuvre qui ne serait que littéraire lui semblerait, de ce point de vue, vaine, et ses biographies sont des bouteilles jetées à la mer pour ses contemporains et les générations à venir.

## V La recherche du « type ».

Tout en donnant à ses personnages toute l'épaisseur de l'humain, Zweig s'attache à dégager les grandes lignes qui en restituent l'essence, en fait des « *types* ». Il pense, comme l'écrit son contemporain Klaus Mann, que toute « vie humaine est à la fois unique et représentative ; dans chaque destin individuel, dans chaque drame personnel, le drame d'une génération, d'une classe, d'un peuple et d'une époque se reflète et se module »<sup>272</sup>.

Quels sont ces personnages ? L'aventurier (Magellan), l'homme plein d'humanité (Erasmus ou Castellion), le fanatique (Luther, Calvin), mais surtout l'homme politique (Fouché), la femme moyenne (Marie-Antoinette) ou passionnée, (Marie Stuart). Dans la thèse qu'il a rédigée sur *Les écrits de Stefan Zweig comme études de types humains*, Gérard M. Mertens explique :

---

<sup>271</sup> Jean-Claude Margoulin, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, op. cit. p. 378

<sup>272</sup> Klaus Mann, *Le tournant*, op. cit. p. 565

Nous croyons qu'il est faux de prétendre qu'il [Zweig] se référait à différents types d'esprit au sens étroit du terme. Nous pensons qu'il utilisait le terme dans un sens quelque peu semblable à l'usage que l'on fait du terme « physiognomonie ». Si nous comprenons sous ce dernier terme l'étude des caractéristiques aux fins d'une meilleure compréhension du caractère intérieur d'un individu, alors nous pourrions définir la « typologie de l'esprit » comme étant l'étude des actions spontanées et des réactions psychiques d'individus pour une meilleure compréhension de groupes définis par leur caractère. Nous comprenons cependant qu'avec le caractère délibérément vague du terme employé par Zweig il signifie plus que cela. Il suppose et indique que les types humains en tant que types de comportement correspondent à des attitudes typiquement intellectuelles et spirituelles ; il établit une relation étroite entre la vie du sujet et sa disposition d'esprit mentale. [...]. En fin de compte, la typologie de l'esprit est une science psychanalytique<sup>273</sup>.

Son dessein, Zweig l'exprime clairement, est celui d'écrire une typologie compréhensive, une vaste fresque où seraient représentés les différents types de caractères. De nombreux auteurs s'étaient déjà essayés à écrire des essais « typologiques », quelquefois même à partir de biographies, comme Plutarque dans ses *Vies parallèles* ou Emerson dans ses *Hommes représentatifs*. Mais, de fait, un seul auteur a essayé de donner une telle typologie : Honoré de Balzac. C'est d'ailleurs à l'instar de ce maître que Zweig entreprit de rédiger ses écrits « typologiques ». *Une ténébreuse affaire*, qu'écrivit Balzac, donna à l'auteur autrichien l'idée de son *Fouché*. Dans une lettre qu'il adresse le 26 octobre 1834 à sa future femme, Mme Hanska, Balzac décrit les différentes parties de l'œuvre gigantesque qu'il se propose d'écrire, *La Comédie humaine : les études de mœurs* qui « représenteront tous les effets sociaux » ; *les études philosophiques*, qui expliqueront le pourquoi des sentiments, de la vie<sup>274</sup> ; *les études analytiques*, pour en étudier les principes<sup>275</sup>.

La multiplicité des situations, des individualités, des contextes explique qu'il s'agit, pour ordonner, dépeindre, expliquer, pénétrer, d'une entreprise titanesque. Balzac estime à deux ou trois mille figures saillantes le nombre des types que présente chaque génération. Dès le début de sa *Comédie humaine*, il souligne que ces *types* représentent l'humanité :

Ce nombre de figures, de caractères, cette multitude d'existences exigeaient des cadres, et, qu'on me pardonne cette expression, des galeries. [...] Non seulement les hommes, mais encore les événements principaux de la vie, se forment par des types. Il y a des situations qui se représentent dans toutes les

---

<sup>273</sup> We believe that it is wrong to assume that he intended it to refer to different types of the mind in a narrow sense. We think he used the term in a sense somewhat similar to the usage of the term *physiognomy*. If we understand by this latter term the study of external features for the better understanding of the inner character of an individual, then we might define *Typologie des Geistes* as study of spontaneous actions and psychic reactions of individuals for the better understanding of characterologically defined groups. We realize, however, that Zweig's term with its intentional vagueness means more than this. It assumes and indicates that human types as types of behaviour correspond to typical intellectual and spiritual attitudes; it establishes a close connection between the life of the subject and its mental make-up. [...] In the end, typology of the mind is a psychoanalytical science. Gérard M. Mertens, *Stefan Zweig's writings as study of human types*- Dissertation faisant partie des travaux exigés pour l'obtention du titre de Docteur en Philosophie de l'Université du Michigan, 1950, p. 2 et 3

<sup>274</sup> « Aussi, dans les *Etudes de Mœurs*, sont les individualités typisées ; dans les *Etudes philosophiques* sont les types individualisés. Ainsi, partout, j'aurai donné la vie : du type, en l'individualisant, à l'individu en le typisant ». Honoré de Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, Calmann-Levy, 1899, Paris, p. 205/206.

<sup>275</sup> « Puis, après les effets et les causes, viendront les *Etudes analytiques*, dont fait partie la *Physiologie du mariage*, car après les effets et les causes doivent se rechercher les principes. Les mœurs sont le spectacle, les causes sont les coulisses et les machines. Les principes, c'est l'auteur ; mais, à mesure que l'oeuvre gagne en spirale les hauteurs de la pensée, elle se resserre et se condense. S'il faut vingt-quatre volumes pour les *Etudes de Mœurs*, il n'en faudra que quinze pour les *Etudes philosophiques* ; il n'en faudra que neuf pour les *Etudes analytiques*. Ainsi, l'homme, la société, l'humanité seront décrites, jugées, analysées sans répétitions, et dans une oeuvre qui sera comme les Mille et une Nuits de l'Occident. » Honoré de Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, Calmann-Levy, Paris, 1899, p. 205/206.



existences, des phases typiques, et c'est là l'une des exactitudes que j'ai le plus cherchées<sup>276</sup>. [...] La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire. En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des moeurs<sup>277</sup>.

Ses intentions étaient donc de donner une typologie de sa génération et de son pays et c'est lui sans aucun doute qui influença Zweig le plus profondément dans son approche littéraire. Son idée était de donner un pendant aux vies fictives de Balzac en écrivant des biographies historiques. Il voulait impressionner le lecteur par l'incontestable véracité des personnages qui peuplent ses récits : Fouché était vraiment aussi cruel, Marie-Antoinette, la grande reine, était vraiment aussi moyenne<sup>278</sup>, Marie Stuart était vraiment passionnée jusqu'à y perdre la vie. Dans sa peinture de la passion, Zweig s'inspire aussi de Balzac : plus qu'aucun autre écrivain, il se sert en effet de la forme de son roman pour souligner la force du destin et montrer que la source du tragique se trouve dans le caractère démoniaque d'une passion jamais innée. Toute sa vie, Zweig rêvera d'un roman universel, en ce sens balzacien.

A la fin du premier volume de sa grande série *Les Bâtisseurs du monde*, il exprime clairement l'idée d'une *typologie*, en particulier dans son introduction à *Trois Maîtres*. Ce qui caractérise ces figures d'écrivains, c'est une forme particulière. Par leur pouvoir d'évocation, ils donnent à voir un monde à part entière. Ainsi se dégage le « type » :

Bien qu'ils aient été écrits dans une période qui s'étend sur dix ans, ce n'est pas le hasard qui réunit en un seul volume ces trois essais consacrés à Balzac, Dickens et Dostoïevski. Un projet unitaire vise à montrer les trois grands et, à mon sens, les seuls romanciers du XIX<sup>ème</sup> siècle comme des « types » qui, précisément à cause des contrastes entre leurs personnages, se complètent et, peut-être, élèvent le concept de romancier, de créateur épique d'un monde au niveau d'une forme distincte. [...] Le romancier, au sens le plus noble, le plus élevé du terme, ne peut être que le génie encyclopédique, l'artiste universel qui – et ici interviennent l'ampleur de son oeuvre et l'abondance de ses personnages – bâtit tout un cosmos et installe, à côté du monde terrestre, son propre univers, avec ses types humains spécifiques, ses lois de gravitation, son firmament. Qui imprègne de son être chaque personnage, chaque événement, au point qu'ils ne deviennent pas seulement typiques pour lui mais qu'ils ont, pour nous aussi, une telle puissance d'évocation que nous sommes souvent tentés de qualifier en fonction d'eux des événements et des gens - à propos de personnes réelles nous dirons : une figure balzacienne, un personnage à la Dickens, une nature dostoïevskienne. [...] Montrer cette loi secrète, cette genèse des personnages dans son unité cachée, c'est ce que j'ai tenté de faire dans mon livre, qui pourrait porter comme sous-titre : Psychologie du romancier<sup>279</sup>.

Zweig part d'un concept plus large que celui de Balzac : ses types appartiennent à l'espèce humaine dans son ensemble ; ils ne doivent pas être l'invention ou la création de l'auteur, mais doivent apporter la preuve de la véracité du type à travers son historicité.

Les sous-titres de *Fouché* et de *Marie-Antoinette* démontrent clairement que, dans ces deux oeuvres du moins, Zweig avait en tête l'idée d'un écrit typologique. Dans son introduction à *Fouché*, il le proclame :

---

<sup>276</sup> Honoré de Balzac, *La Comédie Humaine*, Paris, Louis Conard, 1912, I. p. 36.

<sup>277</sup> Ibid., Avant-propos.

<sup>278</sup> Voir, en seconde partie, les comparaisons de traduction de l'adjectif *mittlerer*.

<sup>279</sup> Stefan Zweig, Essais, *Trois Maîtres*, Classiques modernes, Le livre de Poche, p. 48

So kam ich unvermutet, aus rein seelenwissenschaftlicher Freude dazu, die Geschichte Joseph Fouchés zu schreiben als einen Beitrag zu einer noch ausständigen und sehr notwendigen Biologie des Diplomaten, dieser noch nicht ganz erforschten, allergefährlichsten geistigen Rasse unserer Lebenswelt. Ein solcher Beitrag zur Typologie des politischen Menschen sei diese Lebensgeschichte Joseph Fouchés<sup>280</sup>.

C'est ainsi que d'une manière tout à fait imprévue, simplement par plaisir psychologique, je me suis mis à écrire l'histoire de Joseph Fouché, comme une contribution à une étude biologique encore inexistante et pourtant très nécessaire, du diplomate, de cette race d'esprit qui n'a encore été complètement examinée et qui est la plus redoutable de notre univers. Je présente donc l'histoire de Joseph Fouché comme une utile et très actuelle contribution à la psychologie de l'homme politique

Cette dernière phrase appelle deux remarques : d'une part, alors qu'en allemand, il est explicitement question d'une « typologie » de l'homme politique, le français mentionne sa « psychologie ». D'autre part, Alzir Hella insiste sur le caractère « utile et très actuel » de cette contribution que Zweig, pour sa part, ne définit pas.

Zweig nous donne donc lui-même les clefs de son choix : cet homme aux nerfs glacés qui va de République en Royauté, du Directoire à l'Empire, puis retourne à l'obscurité, a une incroyable force qui réside essentiellement dans sa capacité à s'adapter aux circonstances, à survivre à tous les coups et à tous les exils :

Quelqu'un a-t-il déjà composé un hymne à l'exil, cette puissance créatrice du destin qui élève l'homme dans sa chute et qui, sous la dure contrainte de la solitude, concentre à nouveau et d'une manière différente les forces ébranlées de l'âme ? (...) Car celui-là seul connaît toute la vie qui connaît l'infortune. Seuls les revers donnent à l'homme sa pleine force d'attaque. (...) Seul le malheur procure une vision large et profonde des réalités de ce monde. L'exil est une dure école, mais c'est une école où l'on apprend bien : il pétrit de nouveau et concentre la volonté du faible ; il rend résolu l'homme indécis et accroît la fermeté de celui qui en avait déjà. L'exil est toujours, pour l'homme véritablement fort, non pas une diminution, mais une augmentation de force<sup>281</sup>.

Dans son livre de souvenir, *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, Friderike revient sur les œuvres de son mari et sur le contexte dans lequel il les a écrites. A propos de Fouché, personnage plus diabolique que démonique, passionnant à ce titre, elle note qu'il exerçait une fascination particulière sur l'auteur, dont il était l'exact opposé. Elle révèle qu'il en a rédigé la biographie pratiquement d'un seul trait. C'est cette biographie, ajoute-t-elle, qui est la plus caractéristique du style zweigien, celle aussi où est incarné l'exemple le plus parfait de l'homme politique génial, amoral et dépourvu

<sup>280</sup> JF, F, p. 12. Nous adopterons tout au long de ce livre le code suivant : JF pour le texte allemand, F pour sa traduction par Alzir Hella. *Joseph Fouché, Bildnis eines politischen Menschen*, Fischer Taschenbuch Verlag, Francfort, décembre 2000. *Fouché*, Le livre de poche, août 2000. Nous faisons parfois également référence à un livre ancien, la 28<sup>ème</sup> édition de cet ouvrage, paru aux Editions Bernard Grasset, Paris, non daté, mais, si l'on se réfère à la liste des « ouvrages du même auteur », il est paru vers 1930. Nous citons également un ouvrage paru chez Flammarion qui indique en dernière page « Ce volume a été constitué par des pages empruntées à Joseph Fouché, Bernard Grasset éditeur », paru en mai 1935 sous le titre *Un ministre de la police sous Napoléon, Fouché*.

<sup>281</sup> F p. 103-104

de caractère<sup>282</sup>. Gérard M. Mertens souligne combien notre auteur s'est efforcé de faire ressortir les caractéristiques « type » dans l'humain qu'il dépeint, sans le réduire pour autant à une caricature, et de mettre en exergue des ressorts communs plus qu'un individu unique :

Les symboles de notre langue indiquent les types que nous essayons de cerner grâce à certains adjectifs descriptifs ou certaines phrases visant à s'approcher de l'autre bout, l'individu. De même, le biographe va utiliser tous les moyens à sa disposition pour montrer combien son héros est un être humain unique. Il va souligner toutes les caractéristiques qui tendent à rendre son personnage unique et individualiste, et rendra de ce fait difficile de considérer son héros comme représentatif d'un certain type. Zweig, cependant, qui est en accord avec la psychologie moderne sur l'importance des caractéristiques communes au genre humain, part de l'opposé. Il essaie d'effacer autant de traits individualistes que possible afin d'approcher « le type en lui-même »<sup>283</sup>.

Zweig veut démontrer l'exemplarité universelle de ses modèles. Il s'efforce donc, dans ses écrits typologiques, de mettre en lumière les traits qui, dans la personne qu'il décrit, ressortent de l'universel : il donne même des raisons spécifiques de vouloir le faire, son but ultime étant d'écrire une seule biographie, celle de l'« Homme ». Quand il parle de « caractère », il donne à ce terme le sens que lui donnait le philosophe grec Théophraste, celui de *type* : le petit livre des *Caractères*, unique en son genre dans la littérature gréco-latine, était-il destiné à l'instruction morale, à la formation rhétorique ou dramatique, ou au simple divertissement dans le cadre de lectures publiques ? Il témoigne en tous cas d'un talent de psychologue qui lui confère une dimension intemporelle où furent par la suite puisés des types. Dans la galerie constituée par cet élève d'Aristote, qui inspira La Bruyère, trente portraits illustrent, un à un, des travers assez particuliers, tels le superstitieux, le réactionnaire, le flatteur, le moulin à paroles, le râleur, le raseur, le grippe-sous, le pingre, le mêle-tout ...

Zweig ne s'intéresse pas, dans ses biographies, à toutes les facettes de l'humain, à tous les types : « Seul l'extraordinaire nous élargit l'esprit » écrit-il dans son introduction au *Combat avec le démon* et il fustige les « natures moyennes » : « Le démon, c'est le ferment qui met nos âmes en effervescence [...]. Chez la plupart des individus cependant, chez les natures moyennes, cette partie à la fois précieuse et dangereuse de l'âme ne tarde pas à se résorber et à disparaître ; ce n'est qu'en de rares moments [...] que cette volonté de sortir de soi, cette exaltation, ce manque de contrôle vont jusqu'à s'affirmer dans la banale existence bourgeoise »<sup>284</sup>. Marie-Antoinette correspond pour Zweig au « type » du caractère moyen que le malheur révèle à lui-même, auquel il semble parfois s'être assimilé. Il lui attribue donc des caractéristiques « générales » et intemporelles. L'introduction à *Marie-Antoinette* ne laisse aucun doute sur le fait que Zweig dépeint là un *type* spécifique, en l'occurrence l'anti-héros. Friderike le confirme : ce qui attirait Zweig dans ce portrait, c'est la disproportion entre un être humain et son destin<sup>285</sup>, et l'Archiduchesse d'Autriche,

<sup>282</sup> Voir *Stefan Zweig Wie ich ihn erlebte*, F. A. Herbig Verlagsbuchhandlung, Walter Kahnert, Berlin-Grunewald, 1948, p. 154

<sup>283</sup> The symbols of our language indicate types which we try to narrow down through certain descriptive adjectives or phrases in order to approach the other end, the individual. Similarly the individualizing biographer will therefore use any means at his command to show what a unique human being his hero is. He will stress all those characteristics that tend to make his character unique and individualistic and will thereby make it difficult to look at his hero as representative of a certain type. Zweig, however, who is in agreement with modern psychology's emphasis on the importance of those characteristics which a man has in common with his fellows, starts out from the opposite end. He attempts to take away as many of the individualistic traits as possible in order to approach the "type in itself". op. cit. p. 28 (*notre traduction*).

<sup>284</sup> Stefan Zweig, *Le Combat avec le démon*, op. cit. p. 200

<sup>285</sup> »Wie in den Sternstunden der Abstand zwischen Leistung und Erfolg, zwischen Einsatz und Gelingen sich spiegelt und dies Thema auch in anderen Büchern in vielfacher Abwandlung immer wiederkehrt, so zog ihn bei Marie Antoinette "dem Bildnis eines mittleren Charakters", das Missverhältnis zwischen einem Menschen und seinem

Suite des notes de fin sur la page suivante

la Reine de France, était une bourgeoise, une de ces natures moyennes que Zweig juge a priori dénuée d'intérêt : « L'homme moyen, bête ou tiède, ne présentait de ce fait que très peu d'intérêt pour lui, à moins qu'il ne soit frappé par le malheur. Il avait en fait trop tendance à considérer l'homme ordinaire comme *quantité négligeable*, ce qui était en contradiction avec sa position par ailleurs si humaine »<sup>286</sup>.

Lorsque dans *le Monde d'Hier*<sup>287</sup>, Zweig trace un portrait, au demeurant peu flatteur, de son premier traducteur, Guilbeaux, c'est ce qui l'oppose à la reine qu'il fait ressortir : Zweig exprime là tant sa vision de l'histoire, qui donne souverainement à quelques-uns la possibilité d'exprimer et de révéler leur véritable caractère, que son inclination – dans la tradition balzacienne – à tracer une galerie de portraits historiques individuels, tout en recherchant les traits de caractère qui permettent de relier l'individu à un type de nature précis. Guilbeaux est un individu unique, mais son « histoire de vie » et l'oeil exercé de l'auteur permettent à ce dernier de le caractériser certes comme une nature moyenne, qui ne présente pour lui aucun intérêt, puisque, malgré la chance que lui a donnée l'histoire, il n'a pas su s'élever au-dessus de lui-même, même si un instant, sa témérité a pu faire illusion<sup>288</sup>. La reine, telle qu'il la décrit, à défaut de caractère, révèle, elle, un vrai courage dans l'épreuve. Sa biographie souligne surtout l'idée d'un type intermédiaire, d'une personnalité douée mais indolente, d'une nature moyenne sinon faible, à l'opposé, souligne Zweig dans sa préface, d'« *un caractère héroïque* » ou d'un « *héros, un génie* », qui, inconsciemment, recherche un extraordinaire destin et se trouve donc responsable des épreuves qu'il traverse<sup>289</sup>. Le caractère moyen, c'est le destin qui l'y soumet malgré lui :

Mais le destin, parfois, sait bouleverser ces natures moyennes et de sa poigne impérieuse les sortir de leur médiocrité ; la vie de Marie-Antoinette en est peut-être un des plus éclatants exemples de l'Histoire. [...] Car le propre de l'être moyen, heureux ou malheureux, est de ne pas sentir en soi-même la nécessité de se mesurer, de ne pas avoir la curiosité de se poser de questions tant que le destin ne lui en pose pas : il laisse dormir en soi ses possibilités inutilisées, dépérir ses facultés, s'amollir ses forces comme des muscles qu'on n'exerce jamais avant que la nécessité ne les tende pour une résistance réelle. Une nature moyenne doit être projetée hors de soi-même pour devenir tout ce qu'elle est

---

Schicksal an. Und wie später bei Maria Stuart fühlte er sich hier gedrängt, zwischen den rosenroten Überschwänglichkeiten und den schwarzmalenden Anklagen den Weg der Wahrheit zu finden und deren Anwalt zu sein. (...) So scheute er sich nicht, auch dem ganz Persönlichen im Leben der Marie Antoinette – im Hinblick auf die ungeheuren Folgen, die es dann hatte – den nötigen Platz einzuräumen und dadurch die Gestalt der Königin dem Leser menschlich nahe zu bringen«. Op. cit. p. 157

<sup>286</sup> »Der mittlere, der dumme oder laue Mensch galt ihm daher sehr wenig, es sei denn, dass er ins Unglück geriet. Ja, er sah den Durchschnittsmenschen wohl zu sehr als *quantité négligeable*, was ein Widerspruch zu seiner sonst so humanen Einstellung war«. *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 79.

<sup>287</sup> *Le Monde d'hier*, op. cit. p. 315 : « Du point de vue psychologique et historique (non pas artistique), la figure la plus extraordinaire de ce groupe était Henri Guilbeaux ; en sa personne j'ai trouvé confirmé de manière plus convaincante que dans aucune autre cette loi immuable de l'histoire qui veut que, dans des époques de violents bouleversements, en particulier au cours d'une guerre ou d'une révolution, l'audace et la témérité vaillent souvent mieux, à court terme, que la valeur intrinsèque, et qu'un bouillant courage civique puisse être plus décisif que le caractère et la constance. »

<sup>288</sup> *ibid.* : « La timidité, la lâcheté de la plupart, face à l'audace, à la folle témérité avec laquelle il se jetait dans la lutte, firent de lui pour un moment un personnage important et même indispensable ».

<sup>289</sup> « L'homme moyen, en revanche, de par son essence, réclame une existence paisible ; il ne veut pas, il n'a pas besoin de tragique, il préfère vivre tranquillement dans l'ombre, à l'abri des vents, dans un climat tempéré ; c'est pourquoi il s'effraye, il résiste, il fuit, quand une main invisible le pousse vers les bouleversements. Il ne veut pas de responsabilités mondiales historiques, au contraire, il les redoute ; il ne recherche pas la souffrance, on la lui impose ; il est contraint du dehors, non pas du dedans, de se dépasser. Cette souffrance du non-héros, de l'homme moyen, bien qu'il lui manque un sens évident, ne me paraît pas moins grande que celle, pathétique, du héros véritable, et peut-être est-elle encore plus émouvante, car l'être ordinaire doit la supporter à soi seul et n'a pas, comme l'artiste, l'heureux moyen de transmuier son tourment en oeuvres et en formes durables. » *Stefan Zweig, Marie-Antoinette*, op. cit. p. 6 à 8.

capable d'être, et peut-être davantage qu'elle ne le supposait ou pressentait : pour cela le destin n'a pas d'autre fouet que le malheur »<sup>290</sup>.

Pour reprendre une formule de Charles Andler à propos du *Romanzero* de Heine, Marie-Antoinette fait partie du « livre d'or des vaincus » zweigien à côté de Jérémie, Erasme, Castellion, Marie Stuart et du lieutenant Fourès (*L'agneau du Pauvre*). Le malheur, en suscitant sa transformation, est la clef de cette biographie. La Révolution, qui a condamné la Reine de France à mourir, a simultanément permis à la veuve Capet non seulement d'aller jusqu'au bout d'elle-même et de mieux se connaître, mais aussi de passer à la postérité et de survivre dans la mémoire collective. Dans un article du Figaro Magazine du samedi 27 août 2005 au titre évocateur, « *La passion Marie-Antoinette* », la biographe Evelyne Lever, auteur de la *Correspondance de Marie-Antoinette*, parue aux éditions Tallandier en septembre 2005, explique : « C'est une reine martyre pour les royalistes, mais de toutes façons, une victime qui frappe l'inconscient collectif par son destin d'une cruauté absolue. » A l'affirmation du journal : « Il y a un syndrome *Marie-Antoinette* que connaissent bien les historiens : tous ceux qui travaillent sur sa vie en tombent ... amoureux ! » Jean-Christian Petitfils, historien et biographe de Louis XVI, répond qu'en effet « Pierre de Nolhac, Georges Lenôtre, Franz Funck-Brentano, mais aussi Stefan Zweig n'y ont pas échappé ». Témoin de cet engouement qui fait de Marie-Antoinette une sorte de Lady Di avant l'heure, un film de Sofia Coppola, d'un budget avoisinant les 40 millions de dollars, devant sortir en septembre 2006, sera dédié à cette reine de légende avec l'intention affichée d'en réhabiliter la mémoire.

Marie Stuart est une nature fougueuse et libre, une femme volontaire et passionnée. Dominique Bona la dépeint en ces termes : « Ecossoise de naissance, française d'adoption, comme Marie-Antoinette Marie Stuart hésite entre deux nations. Elle n'est jamais tout à fait l'une ni tout à fait l'autre, il y a en elle un peu de ses patries diverses, de leurs paysages et de leurs sensibilités. [...] C'est une plus forte personnalité que Marie-Antoinette, victime de son temps, victime de ses plaisirs. Marie Stuart est une femme de caractère, ardente et passionnée, sous la lisse apparence. L'amour va éveiller en elle des orages, des tempêtes insoupçonnées (...) »<sup>291</sup>. Certes, l'ouvrage ne porte pas de sous-titre soulignant, comme dans Fouché et Marie-Antoinette, le caractère typologique de l'étude. Mais c'est néanmoins ainsi que Zweig nous présente son héroïne, lorsqu'il écrit : « Mais souffrir et faire souffrir est la loi de cette nature indisciplinée. Rien ne sert à celui qui possède un cœur fougueux que le monde extérieur lui offre paix et bonheur, sans cesse se créent en lui-même de nouveaux périls et de nouveaux malheurs »<sup>292</sup>. [...] se donner à une chose de toutes ses forces, de tout son cœur, de toute sa passion, est le propre de cette nature énergique ».<sup>293</sup> Enfin, ajoute-t-il pour compléter son portrait, « Marie Stuart montre de la promptitude dans ses résolutions, une hardiesse vive et rapide »<sup>294</sup>.

Il emploie à plusieurs reprises le terme de « natures » : « (...) il y a des femmes qui dépensent en une seule passion toute leur réserve d'amour au lieu de la répartir avec ménagement sur des années et des années ainsi que le font les natures bourgeoises et modérées. (...) De cette sorte d'amour, qui, parce qu'il ne craint ni danger ni mort, mérite d'être appelé héroïque, Marie Stuart restera un exemple parfait, elle qui n'éprouva dans sa vie qu'une passion, mais qui s'y abandonna jusqu'au bout, jusqu'à l'annihilation totale de son moi »<sup>295</sup>.

---

<sup>290</sup> Stefan Zweig, *Marie-Antoinette*, Le livre de poche, 1999, p. 6 à 8.

<sup>291</sup> Dominique Bona, op. cit. p. 248

<sup>292</sup> MST p. 127. Nous adopterons par la suite le code suivant : MSO pour *Marie Stuart Original*, et MST pour sa traduction. *Maria Stuart*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 2004 et Herbert Reichner Verlag, Vienne, 1936 ; *Marie Stuart*, Le livre de poche, 2001 et Grasset, Paris, 1936.

<sup>293</sup> MST p. 78

<sup>294</sup> MST p. 121

<sup>295</sup> MST p. 181

Il oppose la reine d’Ecosse à la reine d’Angleterre, Elisabeth, les définissant lui-même toutes deux explicitement comme des *types* : « Dans cette lutte entre les deux reines, le contraste s’étend encore plus loin. Non seulement en tant que souveraines mais encore en tant que femmes Elisabeth et Marie Stuart représentent deux types tout à fait opposés, comme s’il avait plu un jour à la nature de construire avec ces deux figures une grande antithèse historique, parfaite en tous points jusque dans ses moindres détails »<sup>296</sup>. A propos d’Elisabeth, il note : « Une des particularités les plus étranges des natures hystériques ou teintées d’hystérie est non seulement de mentir étonnamment, mais encore de se leurrer elles-mêmes »<sup>297</sup>.

Paradoxalement, c’est l’introduction à *Marie-Antoinette*<sup>298</sup> qui nous donne une grille de lecture pour mieux comprendre la *Marie Stuart* qu’il dépeint. Une fois encore, nous ne pouvons qu’être frappé par l’étrange similitude des destins de ces deux têtes couronnées, qui, montrant le même courage face à l’histoire, l’une par nature, l’autre parce que le destin l’y contraint, l’une poussée par *le danger*, l’autre aidée par *le calme* à se rassembler, subiront la même fin tragique :

Marie Antoinette original	Marie Antoinette traduction	Marie Stuart original	Marie Stuart traduction
Ruhe ist ein schöpferisches Element. Sie sammelt, sie reinigt, sie ordnet die inneren Kräfte, sie fasst wieder zusammen, was die wilde Bewegung verstreut. [...] Brutal auf sich selbst zurückgeworfen, beginnt Marie Antoinette sich zu finden. Der Durchbruch ist endlich erfolgt. »Erst im Unglück weiß man, wer man ist«, diese schöne, dieses erschütterte und erschütternde Wort blitzt jetzt plötzlich in einem	Le calme est un élément créateur. Il rassemble, il purifie, il ordonne les forces intérieures. [...] Repliée brutalement sur elle-même, Marie-Antoinette commence à se découvrir. [...] La lumière s’est faite : « C’est dans le malheur qu’on sent davantage ce qu’on est » ; cette belle parole, émue et émouvante, éclate subitement dans une de ses lettres. La souffrance a été le premier et le véritable maître de	Gefahr ist im menschlichen Sinne für Maria Stuart immer ein Glück. Denn nur in den entscheidenden Augenblicken, da sie zum letzten Einsatz ihres Wesens genötigt ist, wird man gewahr, welche ausserordentlichen Fähigkeiten in dieser Frau verborgen sind: eine unbedingte, eherner Entschlossenheit, ein rascher, wacher Überblick, ein wilder und sogar heldischer Mut. Um diese	Le danger, pour Marie Stuart, est toujours une chose heureuse. Ce n’est que dans les moments décisifs, quand elle est obligée de mettre en jeu tout son être, qu’on se rend compte des dons extraordinaires que cette femme cache en elle : une volonté de fer, une vision nette et rapide des choses, un courage impétueux voire héroïque. Mais pour que de telles facultés entrent en action, il faut qu’elle ait été touchée durement

<sup>296</sup> MST p. 104

<sup>297</sup> MST p. 405.

<sup>298</sup> En ce qui concerne *Marie-Antoinette*, nous adopterons le code suivant : MAO pour *Marie-Antoinette Original*, et MAT pour sa traduction. *Marie-Antoinette*, Le livre de poche, juin 1999. *Marie Antoinette, Bildnis eines mittleren Charakters*, S. Fischer Verlag, Francfort, 2000. Nous nous sommes également référée à *Marie-Antoinette* paru aux Editions Bernard Grasset, Paris, le 10 novembre 1933.

<p>ihrer Briefe auf. [...] Das Leid ist der erste wirkliche Lehrer Marie Antoinettes, der einzige von dem die Unbelehrbare gelernt hat. [...] Sie hatte bisher mit dem Leben nur gespielt – das fordert keine Kraft – und nie mit ihm gekämpft; jetzt erst seit der großen Herausforderung, schleifen sich alle diese Energien zur Waffe. Marie Antoinette denkt und überlegt erst, seit sie denken muss. Sie arbeitet, weil sie gezwungen ist, zu arbeiten. Sie erhöht sich, weil sie vom Schicksal genötigt ist, groß zu sein, und nicht von der Übermacht erbärmlich erdrückt zu werden. Eine völlige Umstellung ihres äußeren und inneren Lebens beginnt nun in den Tuileries<sup>299</sup>.</p>	<p><u>Marie-Antoinette</u>, le seul dont elle ait appris quelque chose. [...] Jusqu'alors, elle n'avait fait que jouer avec la vie – point n'est besoin de force pour cela – elle n'avait jamais lutté avec elle, mais maintenant, devant cette immense tâche qui lui incombe, <u>toutes ses facultés s'aiguisent et deviennent des armes</u>. Marie-Antoinette ne pense et ne réfléchit que depuis qu'elle y est obligée. Elle travaille parce qu'elle est forcée de travailler. Elle s'élève, parce que le destin exige qu'elle soit grande, afin de ne pas être impitoyablement écrasée par les forces adverses. Une complète transformation de sa vie extérieure et intérieure commence aux Tuileries.</p>	<p>ihre äußersten Kräfte ins Spiel zu bringen, muss jedoch zuvor der unterste, der empfindlichste Grund ihres Wesens hart berührt werden. Erst dann sammeln sich diese sonst spielerisch zerstreuten Seelenkräfte zu wirklicher Energie. [...] Diese Nacht der <u>ersten Erniedrigung verwandelt Maria Stuarts Charakter und verwandelt ihn für immer</u>. In der feurigen Schmiede dieser furchtbarsten Erfahrung, da sich ihr allzu <u>fahrlässiges Vertrauen</u> im selben Augenblick von ihrem Gatten, ihrem Bruder, ihren Freunden, ihren Untertanen betrogen sieht, wird aller in dieser sonst weiblichen und weichen Frau <u>hart wie Stahl und zugleich von der biegsamen Geschmeidigkeit eines im Feuer gut gehämmerten Metalls</u><sup>300</sup>.</p>	<p><u>au plus profond d'elle-même</u>. Ce n'est qu'alors que <u>ces forces morales habituellement éparses se regroupent et deviennent un bloc d'énergie</u>. Celui qui essaie d'humilier Marie Stuart en réalité la fait se redresser; toute épreuve du sort lui est favorable et profitable au sens le plus exact du mot. L'humiliation qu'on vient de lui infliger transforme son caractère, et ce pour toujours. Dans la forge ardente de cette terrible expérience, où <u>son insouciance</u> s'est vue trahir à la fois par son époux, son frère, ses sujets, tout chez cette femme ordinairement douce et tendre, <u>se trempe et acquiert la dureté et l'inflexibilité d'une épée</u>.</p>
--	--	---	---

<sup>299</sup> MAO p. 329/330, MAT p. 291/292.

<sup>300</sup> MSO p. 162, MST p. 147.

L'œuvre de Zweig n'est peut-être pas aussi achevée que celle de Balzac, mais son projet était ambitieux et remarquable : illustrer les différents types humains à l'aide de l'histoire. L'arrivée de Hitler au pouvoir brisa sa volonté d'accomplir cette tâche presque surhumaine. Si Zweig avait vécu pour voir « *l'aurore après la longue nuit* », selon les mots de son célèbre adieu, nul doute qu'il aurait poursuivi son plan.



## CHAPITRE III : ALZIR HELLA, TRADUCTEUR DANS L'HISTOIRE

A l'origine de l'immense succès que connut l'œuvre de Stefan Zweig en France se trouve un homme que nous avons à peine commencé d'évoquer, étrangement resté dans l'ombre d'une célébrité toujours vive : le principal traducteur de son oeuvre, Alzir Hella. Dans sa préface à la réédition dans la collection des Classiques modernes de nombre romans et nouvelles de Zweig, parue en 1991, Brigitte Vergne-Cain rend hommage à son mystérieux traducteur : « En France, son œuvre a été « servie » dans tous les sens de ce terme, et dès la première heure, par un traducteur obscur, pauvre et passionné, aux convictions rien moins qu'aristocratiques, et dont le pseudonyme exotique est devenu inséparable du nom du maître cosmopolite : Alzir Hella. Il semble avoir été un personnage hors pair, encore un peu mystérieux. (...) Son pseudonyme est plus politique que littéraire. (...) Alzir Hella, le médiateur populaire d'un héritier grandbourgeois, avec qui se tisseront même des liens d'amitié, Alzir Hella est indissociable du succès de Zweig en France »<sup>301</sup>.

Nous sommes donc partie en quête de la personne derrière le traducteur Hella, et avons dans un premier temps focalisé notre attention sur cet homme, afin de trouver, dans son histoire, quelques réponses aux questions que l'on peut légitimement se poser pour éclairer sa démarche traductive : quel était son objectif lorsqu'il a entrepris de traduire Zweig ? Comment l'a-t-il rencontré ? D'où venait-il ? Où a-t-il travaillé ? A quel fin ? Dans quelles circonstances ? Quels facteurs externes ont pu infléchir sa manière de traduire, l'amener à modifier le texte original, voire à le compléter lorsqu'il s'agit d'histoire ou à modérer parfois son lyrisme ?

Dans un article du 6 août 1953 paru dans le journal *Le Franc-Tireur*, quelques semaines après sa mort, Henri Vergnolle<sup>302</sup>, dans son éloge funèbre, n'hésite pas à le proclamer en titre :

« Alzir Hella : l'homme qui a fait connaître Stefan Zweig aux Français » :

Alzir Hella est mort, le 14 juillet. Cet homme libre a quitté le monde le jour où se commémore la conquête de la liberté. A ses obsèques, nous étions là, quelques amis personnels, aux côtés de ses camarades correcteurs : sa grande famille. Beaucoup de ceux qui l'ont connu et qui l'aimaient auront appris, avec émotion et chagrin, en vacances, la mort de cet homme hors série, de ce magnifique militant ouvrier, de cet écrivain qui avait conquis la notoriété par ses traductions de Stefan Zweig, de cet homme d'esprit, de ce camarade si attachant.

Il atteignait ses soixante-douze ans et étonnait tous ceux qui l'approchaient autant par l'air de jeunesse qu'il avait conservé que par le masque noble, impérieux, éclairé par la flamme du regard qui, au premier contact, laissait deviner un personnage peu commun. [...] C'est, bien entendu, surtout par son œuvre de traducteur qu'Alzir Hella laissera un souvenir durable. Il avait débuté avec éclat dans cette carrière quand il traduisit, vers 1930, avec Olivier Bournac, *A l'Ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque, dont on se rappelle l'immense succès. Mais la chance de sa vie fut d'être choisi par Stefan Zweig, le plus notoire des écrivains de langue allemande de l'entre- deux guerres, qui lui accorda, en plus d'une amitié qui ne se démentit jamais, une confiance totale.

---

<sup>301</sup> Stefan Zweig, *Romans et Nouvelles*, Tome I, Classiques modernes, La Pochothèque, Le Livre de poche, Paris, 1990, p. 12/13

<sup>302</sup> Henri Vergnolle ajoute (voir annexe page 551) : « le traducteur de Stefan Zweig ne pouvait pas être ignoré des autorités d'occupation et de leurs complices. Il reçut, dans son appartement de la rue de l'Odéon, la visite de la Gestapo et de la bande de Bernard Fay qui pillèrent consciencieusement sa bibliothèque, faisant main basse sur les éditions rares, lui volant ses papiers personnels, en particulier sept cents lettres de Stefan Zweig, ce dont il ne se consolait pas. »

Qui était donc cette plume française de l'œuvre de Stefan Zweig ? Comment ce militant ouvrier, ce syndicaliste fervent a-t-il pu croiser la route du bourgeois autrichien qui fit sa gloire et surtout l'honora de son amitié ? Rien, dans leur histoire, ne semblait devoir rapprocher les deux hommes, sinon bien sûr l'amour des livres, de la langue française et l'idéal du rapprochement des peuples.

Le public français de Zweig et les critiques littéraires s'accordent à reconnaître les qualités du traducteur, que nous allons mettre à l'épreuve. Pourtant, le parcours et l'histoire de *l'homme* Alzir Hella, qui se cache derrière « l'homme de lettres »<sup>303</sup>, comme il aimait à se définir (c'est ainsi qu'il se présente sur sa carte de visite, c'est aussi la profession qu'il a déclarée à la Préfecture pour ses pièces d'identité<sup>304</sup>), leur demeure souvent bien mystérieux. Nous allons donc, dans un premier temps, nous efforcer de les éclairer sur la vie, le destin et le talent hors du commun de ce caractère bien trempé. Ce fut un « stakhanoviste » de la traduction, dont on ne pourra jamais assez souligner l'incroyable puissance de travail, une personnalité peu commune et haute en couleurs. Raconter qui était ce traducteur hors norme dont on ne connaît bien souvent que le nom, éclairer de la lumière qu'il mérite ce travailleur de l'ombre, voilà la tâche que nous nous sommes assignée.

## UN HOMME DE CONVICTIONS.

Alzire Léonce Guillaume Hella, pour reprendre l'état civil exact du traducteur tel qu'il figure dans les archives de Vieux-Condé, naquit dans ce petit village du Nord de la France, à la frontière franco-belge, le 30 décembre 1881 – un mois après son ami autrichien. Nous avons retenu dans tout notre texte l'orthographe qu'il a lui-même choisie, Alzir sans e – il a même été jusqu'à gommer cette lettre sur la carte d'identité que lui a émise la Préfecture de Police de Paris le 4 janvier 1945 ! Taille : 1,55 m, cheveux : gris, moustache grise, yeux marrons, révèle-t-elle<sup>305</sup>...

---

<sup>303</sup> Cette expression de l'époque classique, modernisée au XVIIIème siècle par les Lumières et qui avait pris au XIXème siècle, dans le contexte des mouvements de libération et de l'aspiration à l'égalité sociale, un sens péjoratif, concentre en son sein une dimension à la fois esthétique, humaniste et politique. Dans un article intitulé « *Le dernier homme de lettres* » paru dans *Critique* n° 96 en 1955, p. 408, Claude David, traducteur germaniste, reprend cette expression pour introduire Hofmannsthal dans le contexte français : « Trahirait-on sa mémoire, si on le désignait lui-même du beau nom d'homme de lettres ? On exprimerait ainsi son esprit lettré, son goût, son respect du métier littéraire. On exprimerait du même coup sa modestie, son urbanité, son humanisme, son humanité ». Une définition qui s'applique parfaitement à notre traducteur...

<sup>304</sup> Voir annexes (fac-similés de ces documents – pages 536, 537, 538, 539).

<sup>305</sup> Au cours de l'un des entretiens que nous avons eus, l'original de cette carte d'identité ainsi qu'une photographie nous ont été donnés par Mme Pierrette Lumbroso, afin que nous puissions mettre un visage sur mon mystérieux traducteur – voir annexe page 536 et page 537.



Que l'histoire du jeune docteur Zweig, à qui l'aisance bourgeoise de sa famille permet de voyager sans souci des contingences matérielles lorsque la belle et conservatrice Vienne devient trop étroite pour lui, semble éloignée de celle de ce fils d'un modeste fonctionnaire des douanes, qui abandonna l'école vers quatorze ans ! La plus grande partie de la famille d'Alzir Hella habitait en Wallonie et c'est en Belgique, à l'école moyenne de Péruwelz<sup>306</sup>, que le jeune Alzir, auquel l'administration des Douanes avait accordé une bourse en raison des bons résultats obtenus à l'école primaire de Vieux-Condé, va poursuivre de trop brèves études. C'est dans cette même petite ville de Péruwelz que nous avons rencontré, le 4 décembre 2005, la propre nièce d'Alzir Hella, Mme Yvonne Jottard. M. André Amblin, Echevin de la culture à Péruwelz, avait répondu en ces termes à notre interrogation concernant l'élève Alzir :

Au reçu de votre demande, je me suis souvenu d'une conversation avec un de mes anciens condisciples de classe qui avait un jour raconté devant moi qu'il était allé rendre visite à son « Mononque » (son oncle – en fait son grand-oncle) Alzir Hella. Je ne me souviens plus des renseignements qu'il a pu donner. Le nom m'est toutefois resté dans la tête étant donné le prénom curieux – et toujours inédit pour moi – de l'intéressé. Il me semble qu'il s'agissait d'un personnage assez original qui devait avoir publié certaines choses. Je vous aurais volontiers mis en rapport avec mon copain mais, malheureusement, il est décédé il y a quelques années. Qu'à cela ne tienne, j'ai pris contact avec sa mère qui vit toujours. Elle s'est montrée immédiatement bien disposée et même enthousiaste à l'idée de vous aider. Alzir Hella était le frère de sa maman et elle l'a donc bien connu. Il est né au lieu dit « Trieu » qui est un chemin mitoyen entre la France et la Belgique et a fréquenté l'Ecole moyenne (l'équivalent du Collège) de Péruwelz où, d'après ce que j'ai pu comprendre, il était un élève fort remuant. »

Ce condisciple, c'était Jean-Marie, fils aîné de Mme Yvonne Jottard, elle-même fille de l'unique sœur d'Alzir Hella, Marie, son aînée de trois ans et demi. Le frère et la sœur étaient très proches l'un de l'autre, et ils ne cessèrent de se voir jusqu'à la mort de Marie, qui tenait avec son mari un magasin de denrées coloniales à Péruwelz. Pour illustrer l'affection qui les liait, Mme

---

<sup>306</sup> Voir annexe page 544 – Lettre du Directeur du Journal de Péruwelz à Alzir Hella du 16 février 1929 : « le nom du traducteur ne manquera pas d'attirer l'attention de bon nombre de Péruwelziens ».

Jottard nous raconta qu'en 1931, Alzir Hella, atteint d'une tuberculose des os et ayant cru sa dernière heure venue, avait écrit à sa sœur qu'il voulait la revoir une dernière fois. Elle était sur l'heure partie le rejoindre à Paris, au 18, rue de l'Odéon. Et finalement, ajouta-t-elle, c'est elle qui avait disparu la première. Leur père était décédé alors qu'ils avaient respectivement 6 mois et 4 ans. Veuve à l'âge de 22 ans, leur mère s'était remariée avec un homme brutal et alcoolique. Atteint d'une déviation importante de la colonne vertébrale, Alzir Hella s'était donc heurté très jeune au regard des autres et ce n'est que grâce au directeur de l'école moyenne de Péruwelz, qui était un ami de sa mère, qu'il ne fut pas renvoyé de cet établissement où, en butte aux quolibets de ses condisciples, il se montrait bagarreur et indiscipliné : il était, nous raconta Mme Jottard, resté bossu à la suite d'une chute de sa chaise d'enfant, qui ne fut pas soignée faute de moyens à l'époque. C'est par des coups qu'il se vengeait des moqueries ou du mépris dont il était l'objet. Petit mais fort, il ne craignait pas la bataille. A notre question de savoir si elle connaissait l'origine de son étrange nom et de son prénom peu commun, elle répondit par la négative, précisant néanmoins que la famille était originaire des Ardennes et qu'elle ne savait vraiment pas ce qui avait bien pu pousser sa grand-mère à s'installer en France !

Passionné de lecture, Alzir Hella entra dans une petite imprimerie de Péruwelz – *Delmée*, nous précisa Mme Jottard, une imprimerie aujourd'hui disparue – où il apprendra le métier de typographe. Sa nièce nous raconta qu'un jour, il était monté sur des rouleaux d'imprimerie et, ayant passé une corde autour de son cou, s'était écrié qu'il allait se pendre. Seule l'intervention rapide de ses collègues avait permis de le sauver. Une autre fois, se souvint-elle, alors qu'il assistait à la pose de la première pierre d'un monument par le bourgmestre du village, il alla retirer la pierre, sitôt la cérémonie achevée, et la rescella immédiatement, s'exclamant que maintenant, c'était Alzir Hella qui l'avait posée ! « Un sacré caractère, *mononque* Alzir ! »

Ne supportant plus la violence de son beau-père, il quitta Péruwelz vers l'âge de seize ans et partit *faire le trimard*<sup>307</sup> : manquant de tout, il travaillait ici ou là pour gagner sa subsistance. Il fut notamment aide chimiste aux raffineries du Nord, qu'il quitta au bout de six mois. Louis Louvet, camarade du Syndicat et animateur principal de nombreux périodiques anarchistes (*L'Anarchie* de 1926 à 1929 et *Les causeries populaires* en 1931, *Action libre* de 1931 à 1935, puis *Contre-Courant* de 1950 à 1968) raconte :

Le trimard l'attend et le voilà parti sur la route exerçant les métiers les plus divers et les plus cocasses [...] On l'appréhende alors qu'il se disposait à vendanger dans la région rémoise. Motif : une visite officielle doit avoir lieu à Reims et ce trimardeur, à la langue bien pendue, serait bien capable de troubler l' « ordre ». Plus tard, en Belgique, pareille mésaventure se reproduira : à Ostende le roi doit séjourner quelques jours ; or Alzir vient visiter la ville. Il est illico refoulé en France Un roi et Alzir peuvent-ils cohabiter ?<sup>308</sup>

Mme Jottard raconte une anecdote, qui la fait sourire encore aujourd'hui : Alzir Hella s'était lié d'amitié avec un ingénieur « qui ne voulait pas travailler » et un jour faste, ils s'étaient assis au pied d'un arbre, où ils avaient trouvé un louis d'or – synonyme d'un exceptionnel bon repas. C'est jusqu'à Bruxelles, distante d'environ 80 km, qu'il allait à pied chercher du travail. C'est d'ailleurs

---

<sup>307</sup> Cet usage était courant à l'époque, dans de nombreuses corporations. Paul Delesalle, mécanicien fondeur, anarchiste, syndicaliste puis adhérent au parti communiste, le pratiqua également en France et en Belgique, lorsqu'il se retrouva au chômage pendant presque deux ans (cf. Jean Maitron, *Paul Delesalle, un anarchiste de la Belle-Epoque*, les Inconnus de l'histoire, Fayard, 1985, p. 29 et suivantes).

<sup>308</sup> Selon l'article biographique écrit par Louis Louvet Marcel Body et intitulé « *Alzir Hella* » paru dans un supplément au numéro 100 de la revue *Les Cahiers de Contre-Courant, Pionniers et militants d'avant-garde*, janvier 1960, p. 121-122.

là, nous confia Mme Jottard, qu'il rencontra Rosa Martherus, avec laquelle, profondément athée et opposé au mariage, il se mit en ménage. Fille d'un grand planteur javanais, née à Surabaya, elle était de dix ans son aînée. Elle avait, nous dit-elle, le teint basané et les yeux bridés, et jouait très bien du piano, qu'elle enseignait à ses heures. Elle avait deux sœurs, l'une habitant Paris, l'autre les Pays-Bas.

En 1902, il se syndiqua chez les typographes à Bruxelles. Il avait 20 ans. Jeune adulte, il devint libertaire, anarchiste individualiste intransigeant et encourut moult amendes et peines de prison pour violences, infraction à la police des chemins de fer et autres voies de fait. Conformément aux usages de la corporation des travailleurs du livre, il pratiqua longtemps l'itinérance et fit son *tour de France* et même le tour des pays d'Europe centrale, vivant de son travail quand il en trouvait et du *viaticum* (secours de route, une institution aujourd'hui disparue) quand le chômage l'obligeait à s'adresser aux sections locales du Livre. Mais en voyageant, Alzir Hella cherchait aussi à s'instruire et à propager partout où il passait l'action syndicale dont il était devenu entre-temps un ardent propagandiste. S'il haranguait les ouvriers à la sortie des usines, c'était certes, nous raconta Mme Jottard, pour leur faire prendre conscience de leur misérable condition mais aussi pour être mis en prison, et ainsi s'assurer un toit et un repas chaud, tant était grande la misère dans laquelle il vivait. Auguste Largentier, un camarade, raconte avec malice l'anecdote suivante, qui illustre avec humour leur état d'esprit d'alors :

A cette époque, les militants anarchistes refusaient de payer le billet de chemin de fer. C'était un dogme. Et c'est ainsi qu'un jour, trois compagnons qui venaient de faire une tournée dans l'Yonne, s'arrêtèrent à Auxerre, où la concierge de la Bourse du Travail, une bonne vieille militante, offrait le gîte et le couvert aux compagnons, lesquels avaient touché, grâce à leur livret de fédéré du Livre, le viaticum. Ils devaient regagner Paris sous quelques jours, et écrivirent à un camarade afin d'être munis de trois billets de quai pour le jour et l'heure de leur arrivée à la gare de Lyon. Ainsi, deux jours plus tard, les trois compagnons, dont Alzir, prenaient le train en gare d'Auxerre pour Paris-gare de Lyon. Hélas, le compagnon qui devait apporter les billets de quai n'était pas là. Il fallait quand même quitter cette satanée gare de Lyon [sic !]. On usa donc d'un stratagème. Le premier voyageur se présenta au guichet de sortie et déclara au préposé qui lui demandait son billet : derrière, c'est le copain qui a le billet. Il passa. Le deuxième compagnon fit de même : derrière, etc... Il passa. Mais quand le troisième, qui était notre Alzir, passa en disant : derrière, etc... le préposé intervint : "Ah ! Non, on m'a déjà fait le coup, ça ne prend plus." A ces mots Alzir se voyant coincé, parlementa. Rien n'y fit. Alors se fâchant il s'écria : "Domestique de grandes compagnies, tu n'es qu'un esclave, libère-toi de tes chaînes, etc...etc." Attroupement, puis le commissaire de la gare fit arrêter Alzir, lequel fut conduit au poste de police du 12è. Ses deux compagnons le virent partir entre deux gardiens de la paix et décidèrent d'aller le réclamer au commissariat. Ils eurent beau dire qu'ils avaient entendu la discussion et s'offrir à régler le montant du billet. Rien n'y fit. Tout à coup, le commissaire s'écria : "Ils étaient trois, il y en a un de pris, c'est sans doute vous les deux autres ? Si dans une seconde vous n'êtes pas partis, je vous enferme avec votre camarade." Pas à hésiter, il valait mieux quitter la place au plus tôt. En conclusion Alzir fit trois semaines de prison pour infraction à la police des chemins de fer. »<sup>309</sup>

Alzir Hella insuffle parfois sa biographie à la traduction. Dans l'extrait ci-après de *Marie-Antoinette*, n'est-ce pas son l'histoire, sa propre expérience de compagnon du livre, qui l'a conduit sur les chemins de France et des pays voisins, conformément à la tradition du *trimard*, qui font irruption ici :

---

<sup>309</sup> Article biographique écrit par Louis Louvet et Marcel Body et intitulé « *Alzir Hella* » paru dans un supplément au numéro 100 de la revue *Les Cahiers de Contre-Courant, Pionniers et militants d'avant-garde*, janvier 1960, p.126-127.

Ein junger Schwede, Sohn eines Senators, Erbe hochadeligen Namens, wird fünfzehnjährig in Begleitung eines Hauslehrers für drei Jahre auf Reisen geschickt – um weltmännisch zu werden<sup>310</sup>.

Un jeune Suédois, fils de sénateur, héritier d'un grand nom, entreprend, quand il a quinze ans, accompagné d'un précepteur, un voyage de trois ans, ce qui de nos jours encore, n'est pas le plus mauvais système pour former un homme du monde.

Parmi ses destinations européennes, les Pays-Bas et l'Allemagne (non loin de la France et de la Belgique, où il a gardé de solides attaches, puisqu'il revient fréquemment y revoir sa sœur et sa famille, nous confirma Mme Jottard) figuraient sans doute en bonne place : celle-ci se souvint que le chat d'Alzir Hella, Pépé, qui l'accompagnait partout, s'était sauvé pendant un de ses séjours en Forêt Noire, où il fut enterré.

Il se fixe à Paris vers 1905. Selon Mme Jottard, il allait à l'Université du soir pour approfondir ses connaissances en allemand. Il fréquente les milieux libertaires où il se fait remarquer par son ardeur et son énergie. Le 7 septembre 1906, il est écroué à Saint-Dié pour outrages à la gendarmerie et port d'armes prohibées et condamné sur le champ à trois semaines de prison. Auguste Largentier se fait, une fois de plus, un plaisir de détailler cette arrestation cocasse dans les colonnes de *Contre-Courant* en une savoureuse anecdote qui illustre à merveille le personnage : « L'an 1906 vit arriver à Raon l'Etape (Vosges) un être au large chapeau, à la cravate lavallière noire et au pantalon de velours à côtes. De longs cheveux, des yeux pétillants de malice et une voix quelque peu « comédie française », parfois tonitruante, complétait le personnage qui daignait s'appeler Alzir Hella et professait des idées anarchisantes. Il était typographe. L'atelier d'imprimerie était situé au milieu d'une forêt de sapins, au bord de la Meurthe, et à trois kilomètres de la ville. C'était une véritable usine, puisque d'un côté arrivait le bois servant à la fabrication de la pâte à papier et de l'autre côté sortaient revues et catalogues illustrés. [...] Après deux semaines de présence, Alzir avait réussi auprès de la vingtaine de typographes à inculquer ses idées à une demi-douzaine. Et tout le long de la route, c'était des discussions sur l'établissement d'une nouvelle société par le moyen de la révolution ouvrière. Un après-midi, alors que le groupe regagnait l'atelier vers 13 heures, Alzir, dans une tirade dont il avait le secret, s'écria en désignant les hauts sapins qui bordaient la route : "Un jour viendra où nous verrons tous ces gros patrons et autres capitalistes se balancer accrochés par le cou à ces beaux sapins". A 15 heures, Alzir était prévenu [...] que le coup de main était terminé et qu'il devait quitter immédiatement l'atelier. La phrase avait été rapportée au bureau de l'usine. Violente colère d'Alzir qui se répandit en imprécations contre ce renvoi injuste. Il se refusa à partir et tout l'atelier fut arrêté. Cette scène dramatico-comique dura plus d'une heure durant laquelle la colère d'Alzir était portée à un diapason des plus hauts. Du bureau on téléphona à la gendarmerie de Raon-l'Etape, laquelle envoya deux gendarmes. Ceux-ci intimèrent à Alzir l'ordre de quitter l'atelier, mais celui-ci, plus coléreux que jamais à la vue des uniformes, se répandit en invectives contre les pandores et s'écria : "Hirondelles de Fallières, vous faites un métier infâme, vous êtes des esclaves de l'autorité". Aussitôt les gendarmes empoignèrent Alzir et le sortirent, malgré sa résistance, de l'atelier. Huit jours plus tard, le tribunal correctionnel de Saint-Dié (sous-préfecture), le condamna à 21 jours de prison pour insultes et voies de fait envers les représentants de l'autorité. Et c'est ainsi qu'à son métier de typographe, Alzir ajouta celui de brossier, car c'est à

<sup>310</sup> MAO p. 278, MAT p. 246

la prison de Saint-Dié qu'il apprit à faire des broches en chiendent et à déguster le hareng saur de la cantine ! »<sup>311</sup>

En octobre 1907, il est fédéré en France<sup>312</sup> et les Travailleurs du livre constitueront désormais sa véritable famille. Un article de l'*En dehors*, quotidien en ligne<sup>313</sup>, signale sa présence à Lens au printemps 1907. Une querelle perdurait entre un anarcho-syndicaliste, militant de la CGT d'avant 14, Benoît Broutchoux, lié au mouvement ouvrier du milieu minier, et Georges Dumoulin, collaborateur de Monatte, à propos des articles publiés dans *l'Action Syndicale*. Dumoulin goûtait peu la publication d'anecdotes souvent scabreuses et avait donné pour instruction à Monatte de « raser impitoyablement tout ce qui a un caractère dégoûtant et qui compromet notre cause » dans la copie de Broutchoux. Cet article raconte : « Un autre événement vint exaspérer leur querelle, l'arrivée à Lens, au printemps 1907, des anarchos libertadistes Lorulot, Henry Fortuné, Alzir Hella et Mallet, invités par Broutchoux. Ces zigues-là étaient disciples du fameux anar individualiste Albert Libertad, organisateur des *Causeries populaires* de la rue du Chevalier-de-la-Barre, à Montmartre, et fondateur du brûlot *L'anarchie* ». Alzir Hella est une nouvelle fois condamné le 16 avril 1908 à Douai pour provocation et injures à l'armée, lesquelles lui valent deux ans d'emprisonnement.

En 1910, il travaille comme typographe à *L'Anarchie*, dont l'imprimerie s'était installée à Romainville<sup>314</sup>. C'est là qu'il fait la connaissance de plusieurs membres de la future « Bande à Bonnot », presque tous issus du milieu anarchiste. Comment vivent-ils ? Paul Godeaux raconte :

Les anarchistes, M. Jouin, sous-chef de la Sûreté, les connaît. Il se rappelle une descente qu'il a faite un matin d'été dans un pavillon de Romainville, où vivent, en phalanstère, tout un groupe de jeunes libertaires, qui rédigeaient et imprimaient le journal *L'Anarchie*. – "Que faites-vous ici ?", avait demandé Jouin. – "Nous vivons selon nos idées". – "Qui est votre chef ?" – "Nous n'avons pas de chef !" – "Vous êtes anarchistes ?" – "Si c'est être anarchiste de ne reconnaître à personne le droit de nous imposer ses volontés, nous le sommes. Nous serons révoltés tant que vous aurez des prisons. Que nous reprochez-vous ? Nous buvons de l'eau, nous ne fumons jamais. Nous sommes végétariens. Est-ce pour cela qu'on nous traque comme des malfaiteurs ?" Non. Evidemment non. Mais à côté de purs doctrinaires, il y avait dans le groupe des "illégalistes", partisans de la reprise individuelle, et qui, pour alimenter la caisse du phalanstère, avaient commencé par commettre de menus larcins, avaient continué par des cambriolages<sup>315</sup>.

Citons parmi eux Eugène Dieudonné (ouvrier menuisier, familier du phalanstère anarchiste de Romainville, puis de la salle de rédaction de « *L'Anarchie* », rue Fessart), qui fut gracié après avoir été innocenté par Raymond Callemine, dit Raymond-la-Science, lequel finira guillotiné ; Octave-Albert Garnier (ouvrier boulanger, condamné trois fois pour coups et blessures, et sous le coup d'un mandat d'arrêt décerné par le parquet de Charleroi pour tentative d'assassinat et vol), Edouard Carouy (« Or, ce Garnier est un ami de Carouy, et comme lui un anarchiste. Il n'y a décidément plus aucun doute sur le sens dans lequel il convient d'orienter les recherches », note Paul Godeaux dans son histoire de *La bande à Bonnot*<sup>316</sup>).

---

<sup>311</sup> In : *Contre-Courant*, p. 125 - 126.

<sup>312</sup> Louis Louvet, article sur Alzir Hella dans *Les Cahiers de Contre-Courant*, mai-juin 1960, p.121 - 122.

<sup>313</sup> <http://endehors.org/news/649>

<sup>314</sup> Paul Godeaux, *La bande à Bonnot*, Editions Minerva, Genève, 1970, p. 29.

<sup>315</sup> Dans un chapitre intitulé « *La Bande à Bonnot : la communauté de Romainville* », Frédéric Delacourt, *L'Affaire Bande à Bonnot*, Editions de Vecchi, Paris, 2000, p. 9/10.

<sup>316</sup> Paul Godeaux, *La Bande à Bonnot*, Editions Minerva, Genève, 1970, pp. 28 et 45.

Frédéric Delacourt raconte l'émulation intellectuelle qui avait cours dans la maison de Romainville :

Le siège du journal *L'Anarchie*, à Romainville, n'abritait pas une rédaction comme les autres. Cette grande bâtisse un peu délabrée était d'ailleurs surtout un lieu de rencontres d'anarchistes venant des autres coins de la France et même de l'étranger. Certains y étaient de passage et d'autres y vivaient à demeure, mais ils avaient tous en commun d'avoir déjà été condamnés pour insoumission, désertion, outrage ou fausse monnaie. En bons anarchistes, les membres de la communauté de Romainville essayaient de mettre en pratique leurs idéaux : partage des tâches et mise en commun de l'argent, refus de la propriété privée, liberté individuelle, refus du mariage et végétarisme. (...) C'est toutefois la formation intellectuelle qui occupait la plus grande place dans l'emploi du temps d'une journée. On s'intéressait à tout ce qui pouvait développer l'esprit critique, et pas seulement les livres des théoriciens anarchistes.

Il signale aussi la présence de typographes dans la bande : « Paul Deboué, vingt-cinq ans, typographe, est déjà fiché pour tentative de meurtre et également recherché pour cambriolage »<sup>317</sup>. Selon le biographe d'Henry Poulaille, « Hella avait été la boîte aux lettres » de la « bande à Bonnot »<sup>318</sup>.

Les deux années passées à *L'Anarchie*, dirigé – pour autant que l'on puisse parler de direction à propos d'un journal qui, précisément, refuse tout cadre institutionnel – par André Roulot, dit Lorulot de septembre 1909 au 13 juillet 1911, n'ont pas été de tout repos si l'on en juge par le récit qu'il en fait dans son autobiographie :

Un seul mot donc, pour dire dans quelles conditions je suis parti de « *L'Anarchie* », après deux années d'efforts opiniâtres pour faire vivre le journal et pour maintenir l'harmonie (?) (*sic*) dans une équipe assez disparate. Il y avait Dutilleul, qui fut par la suite député de la Seine ; Alzir Hella, qui devint un talentueux traducteur d'allemand ; Maurice Imbard ; J. Hulot ; Raymond Callemine, qui fut guillotiné, etc. J'avais trouvé la mésentente chez les socialistes, divisés en guédistes, jaoussistes, allemanistes, blanquistes, etc. Je la retrouvais chez les anarchistes : révolutionnaires, individualistes, communistes, syndicalistes, naturiens, etc. Les grandes *églises* se subdivisaient à leur tour en de nombreuses chapelles. Au sein des chapelles elles-mêmes, il y avait encore des coteries, des divisions, des polémiques allant parfois jusqu'à la haine. C'est ainsi qu'il y avait des individualistes scientifiques, illégalistes, rynéristes, armandistes, etc. Il n'eût cependant jamais de « lorulotistes ». J'abhorrais l'esprit de système, le dogmatisme. Loin de fonder une nouvelle chapelle, j'aurais voulu les réconcilier toutes. J'y perdis mon énergie et mon temps. Et je pris la résolution de me tenir à l'écart de tous les clans<sup>319</sup>.

Ce passage, que nous avons choisi de citer ici malgré sa longueur, place le décor dans lequel évoluent Lorulot et Alzir Hella, dont les engagements sont identiques. Alzir Hella, jeune, impatient, réfugié dans la lecture, rêve lui aussi de révolution : « ce qui comptait à mes yeux, c'était l'action, le combat, la propagande ! » s'exclame Lorulot<sup>320</sup>. Tous deux deviennent donc révolutionnaires, mais chacun à sa manière, comme en témoigne l'anecdote que nous avons tenu à relater ci-après, pour illustrer le caractère d'Alzir Hella et le milieu dans lequel il évoluait. Ce souvenir « un peu

---

<sup>317</sup> Frédéric Delacourt, *L'Affaire Bande à Bonnot*, op. cit. p. 30. L'auteur précise plus loin que Paul Deboué était « membre d'un groupe révolutionnaire » et qu'« il a été gérant du *Révolté* en Belgique. » Il nomme également Edouard Carouy, dont il écrit : « En 1908, il a fait vingt jours de prison en Belgique pour avoir collé une affiche antimilitariste. Au journal *Le Révolté*, il fait la connaissance de Callemine, Deboué, Kibaltchiche, Garnier, qu'il retrouve à *L'Anarchie*. » p. 93.

<sup>318</sup> Thierry Maricourt, *Henry Poulaille*, Editions Manya, Levallois-Perret, 1992, p. 198

<sup>319</sup> André Lorulot, *Ma vie... Mes idées*, édité par les amis d'André Lorulot, 1973 (première édition en 1943), p. 124-125. Par la suite, ce livre sera désigné par le nom de son auteur.

<sup>320</sup> Lorulot, p. 69.



spécial », comme le nomme lui-même Lorulot, raconte de façon crue le quotidien des « colonies », longtemps considérées comme le modèle idéal d'une vie en société où il n'y aurait pas de chef et où tous vivraient dans l'égalité et la fraternité. Il éclaire également la personnalité d'Alzir Hella, militant de chair et de sang avant de devenir un éminent traducteur. Le charme de ce souvenir par ailleurs fort peu charmant sur le fond - et nous reprendrons à notre compte l'interrogation qui précède ces lignes « Peut-être ferais-je mieux de le passer sous silence ? Tant pis : mes aimables lectrices voudront bien m'excuser », tient à la forme tendre et pleine d'humour que lui donne Lorulot :

En 1910, j'avais installé l'imprimerie de « *l'Anarchie* » à Romainville, dans un petit pavillon avec un vaste jardin. Nous étions parfaitement logés, mais il manquait les w-c. Et je les avais fait installer dans un coin du jardin, pour être agréable à Nicodème, le délégué au jardinage. Il revendiquait ce précieux produit pour fumer son terrain... L'installation était simple : un grand baquet surmonté de planches, sur lesquelles on grimpeait par un escalier de quatre marches. Nous l'avions baptisée « la tribune » parce que cela ressemblait un peu à une tribune...de réunion publique. Mais nous étions une douzaine de personnes à escalader chaque jour ladite tribune et le baquet se remplissait vite ! Il débordait. Et l'on était obligé d'aller le vider dans le jardin. C'est ici que les difficultés commençaient. Qui viderait le baquet ? Dutilleul prétendait que ce travail incombait au jardinier, puisque l'engrais était utilisé par lui. Bien entendu, Nicodème se récriait. Puisque tous les membres de notre petite colonie participaient, peu ou prou, au remplissage du baquet, tous devaient également participer à son vidage. [...] J'adoptais donc la solution proposée par l'Homme-Nature [surnom de Nicodème]. Il fut convenu que tout le monde mettrait la main à la...pâte. Chaque semaine, à tour de rôle, deux camarades se chargeraient de coltiner ce malencontreux baquet. Exception serait cependant faite pour les dames... La proposition fut adoptée par tous nos collègues, à l'exception d'un seul : Alzir Hella. Ce camarade n'avait pas encore conquis la notoriété littéraire qu'il acquit ultérieurement. Pratiquant la langue allemande d'une façon parfaite, il traduisit en français une vingtaine d'ouvrages allemands. Plusieurs de ces traductions eurent un grand succès, en particulier « *A l'Ouest rien de nouveau* », le célèbre livre de guerre de Remarque, qui valut à Alzir une véritable fortune, en droits d'auteur (le livre ayant tiré à deux ou trois cent mille exemplaires)<sup>321</sup>. Pour le moment, notre germaniste était simple typo à « *l'Anarchie* ». Révolutionnaire impétueux, individualiste à tout crin, il critiquait souvent la ligne de conduite que je donnais au journal, la trouvant trop modérée, trop molle. - Tu n'as jamais été un véritable anarchiste ! me jetait-il souvent dans la discussion. Et il ajoutait, avec un mépris infini : Tu n'es qu'un...socialiste ! (Le plus piquant, c'est qu'il adhéra par la suite au parti communiste, puis au parti socialiste !) Quel intransigent ! La salle à manger de Romainville en entendit des anathèmes et des imprécations...

Revenons à notre... « tribune ». Hella Alzir avait déclaré vertement qu'il ne consentirait jamais à effectuer un travail aussi sale, qu'il n'était pas là pour ça, etc.[...] Je choisissais le début du déjeuner [pour aborder le sujet]. C'était d'ailleurs le seul moment de la journée où tous mes collaborateurs étaient réunis. - Mes chers amis, j'ai une communication à vous faire. Il s'agit de...la « tribune » ! Quelques-uns souriaient. D'autres (les dames surtout) faisaient la grimace. Quant à Alzir, il bondissait. - J'espère que tu vas nous laisser manger tranquilles ! Toujours souriant, et m'excusant, j'insistai quand même : - Je suis bien obligé de vous dire que ça déborde... Alors Hella Alzir, écumant de colère, empoignait son assiette et son pain, quittait la salle à manger et allait s'installer tout seul dans la cuisine, non sans m'avoir véhémentement traité de cochon. Ces petites scènes avaient le don de me faire jubiler. Alzir me confia par la suite que son indignation n'était pas feinte. La seule évocation de cet odieux baquet lui soulevait le cœur. C'était un émotif – et moi un taquin. Le problème des travaux dégoûtants en régime anarchiste reste à résoudre. Dans la Société future, qui videra la... « tribune » ?!<sup>322</sup>

Cet « intermède » humoristique met bien en évidence un trait de caractère qu'Alzir conservera sa vie entière : l'intransigeance. Néanmoins, comme nombre des sympathisants de la première heure, il se démarqua rapidement du groupe dès qu'il en vint à l'extrême violence : « Les membres

<sup>321</sup> Au cours de notre conversation du 4 décembre 2005, Mme Jottard nous avait précisé qu'il touchait « 1 F par livre ».

<sup>322</sup> Lorulot, p. 197-199.

de la Bande à Bonnot, issus de la mouvance anarchiste, sont en grande partie rejetés par leur milieu politique d'origine. Ils ont d'abord eu contre eux, dès le début, tous les militants non violents, souvent végétariens, qui avaient "horreur du sang versé". Même ceux qui les soutenaient au nom de la "reprise individuelle" se sont éloignés d'eux, allant même jusqu'à condamner leurs actions. Emile Armand, le responsable du journal *L'Anarchie*, parle "d'individualisme" qui conduit à une impasse »<sup>323</sup>.

S'il défendait vigoureusement ses idées, Alzir Hella ne franchit jamais le pas de la révolte à la destruction totale que prônaient les anarchistes de la « bande à Bonnot ». Le groupe de Romainville se disloque en janvier 1912 : « Le 31 janvier 1912, soixante policiers envahissent les locaux du journal *L'Anarchie*. Il se fait maintenant à Paris, 24, rue Fressart, dans un logement de trois pièces. Le groupe de Romainville s'est disloqué. Les « illégalistes » résolus, les « durs », se sont séparés des doctrinaires purs, les « mous », qui rêvent d'une anarchie faite d'amour autant que de raison »<sup>324</sup>. Alzir Hella, qui figure au nombre des partants, entre au Syndicat des Correcteurs de Paris le 1<sup>er</sup> août 1912<sup>325</sup>.

Comme le laisse entendre Lorulot, les années vingt le virent s'orienter vers le communisme, ce qui lui valut les attaques du *Libertaire*. Dans l'article biographique qu'il rédigea sur lui, son ami Marcel Body, dont il fera son exécuteur testamentaire, témoigne qu'il lisait avec frénésie, ce qui lui permit de découvrir « les doctrines qui devaient faire de lui un libertaire qu'au fond, malgré ses appartenances politiques ultérieures, il ne cessa jamais d'être jusqu'à la fin de sa vie »<sup>326</sup>.

Nous avons cherché ainsi à reconstituer la « famille » d'Alzir, où correction rime souvent, comme chez lui, avec insurrection : ce sont ces jeunes gens décrits par Madeleine Rebérioux<sup>327</sup>, ces hommes et femmes d'origine modeste, libres et libertaires, cultivés et amoureux des livres, groupés notamment autour de *L'Anarchie*. Certains métiers du Livre, raconte-t-elle, ont recruté, au XIX<sup>ème</sup> et au XX<sup>ème</sup> siècle, dans des milieux socio-culturellement différents du monde des travailleurs qualifiés. Le cas des correcteurs est le mieux connu. Etudiants peu fortunés, hommes de lettres sans éditeur, anciens séminaristes dont la vocation ne s'est pas maintenue, ils appartiennent souvent à des catégories qui se reconvertissent dans la composition typographique. Au tournant du siècle, un anarchiste comme Charles Malato se réfugie dans la correction des épreuves. Elle cite aussi

---

<sup>323</sup> In Frédéric Delacourt, op. cit. p. 58. Ernest Lucien Juin, dit Emile Armand, découvre l'anarchisme vers 1895 à travers la revue *Les Temps nouveaux* de Jean Grave. Il collabore à divers journaux anarchistes et pacifistes comme *La Misère*, *L'Universel* et *le Cri de révolte*. En 1901, il fonde avec Marie Kugel, qui sera sa compagne jusqu'à sa mort en 1906, le journal *L'Ere nouvelle*, « tribune libre du prolétariat rédigée par les disciples du Christ » qui, à partir de 1903, porte en sous-titre : « Revue d'émancipation intégrale et de communisme pratique », dans laquelle Alzir Hella fera paraître, notamment, des traductions de Contes de l'autrichien Alfons Petzold. La revue évolue ensuite du communisme libertaire à l'individualisme anarchiste jusqu'à sa fermeture en 1911. Il gravitera un moment autour du journal *L'Anarchie*, fondé par Libertad, qu'il éditera d'avril à septembre 1912. Il fonde successivement plusieurs journaux où il expose ses théories individualistes et pacifistes : *Hors du troupeau* (1911), *Les Réfractaires* (1912), *L'En dehors* (dont il reprend la publication en 1922) et *L'Unique* (1945). Il collabore également à *L'Encyclopédie Anarchiste* de Sébastien Faure. Il prône le refus généralisé des contraintes, l'amour libre, la camaraderie amoureuse, le naturisme, système qui s'était mis en place au début du XX<sup>ème</sup> siècle, trouvant sa source dans la *Frei-Körper-Kultur* (culture du corps libre) allemande qui valorisait principalement le retour à une alimentation saine et recourait à de nombreux exercices physiques, le nudisme, meilleur moyen d'entrer en contact avec les éléments naturels, n'étant que l'un de ses aspects. Cf. <http://fra.anarchopedia.org>.

<sup>324</sup> Paul Gordeaux, op. cit. p. 30.

<sup>325</sup> Jean Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, p.35.

<sup>326</sup> Marcel Body, *Alzir Hella, Les cahiers de Contre-courant*, op. cit. p.124.

<sup>327</sup> Auteur de l'ouvrage, auquel nous nous référerons par « Rebérioux », intitulé *Les ouvriers du livre et leur fédération. Un centenaire 1881-1981*, Editions Missidor/Temps actuels, imprimé à Bellegarde, 1981

l'exemple d'un autre célèbre syndicaliste, contemporain d'Alzir Hella, Pierre Monatte<sup>328</sup>, qui deviendra à vingt-trois ans, en 1904, correcteur d'imprimerie et exercera ce métier presque jusqu'à sa mort, tout comme Alexandre Jacob, lui aussi correcteur, qui deviendra un des plus célèbres anarchistes (Bernard Thomas, dans la biographie qu'il consacre à cette grande figure, dira que c'était « un homme de poids, dont on sait qu'il n'hésite pas à mettre la main à la pâte le cas échéant. Un anarchiste insurrectionnel »<sup>329</sup>).

C'est un monde pittoresque, que celui où évolue Alzir Hella-anarchiste, bien loin du monde feutré et cossu de l'auteur autrichien. C'est aussi un monde solidaire, celui des Travailleurs du Livre.

## LA GRANDE FAMILLE DES TRAVAILLEURS DU LIVRE ET LE SYNDICAT DES CORRECTEURS

Le syndicat des correcteurs de Paris et de la région parisienne auquel appartient Alzir Hella est un cas à part dans la grande famille des Travailleurs du Livre et au sein de la Fédération à laquelle il a adhéré en mai 1883, explique Madeleine Rebérioux dans les pages qu'elle lui consacre<sup>330</sup>.

Ce tout petit syndicat, en expansion assez régulière – 50 membres à sa création en 1881, 180 en 1921, 470 en 1952, plus de 800 aujourd'hui –, n'existe qu'à Paris. Ses membres, souvent recrutés parmi les dissidents des grands partis ouvriers, tirent une fierté particulière de leur travail intellectuel. Les options syndicalistes révolutionnaires qu'il a fait siennes entre 1904 et 1909, avec son secrétaire Albin Villeval, lui ont permis, tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle, d'articuler sur des pratiques du métier spécifiques au Livre des prises de position politiques beaucoup plus rares dans la corporation. La principale pratique de défense du métier est la recherche de places pour les correcteurs syndiqués. Cette « permanence » est devenue dès 1898 le signe distinctif et le centre de l'activité du syndicat. A partir de 1908, une sorte d'examen technique donne aux patrons la garantie de trouver, grâce à l'organisation ouvrière, des techniciens qualifiés et compétents.

Quant aux prises de positions politiques, elles s'orientent autour de trois axes : la condamnation de la guerre, la volonté de maintenir le syndicalisme à l'abri de toute compromission avec l'Etat, le maintien de l'unité syndicale à tous les niveaux. Ces axes, définis au lendemain de la Première Guerre mondiale se dégagent des luttes conduites par le syndicat et mises en forme par un certain nombre de ses dirigeants. « Le rayonnement d'Albin Villeval, d'Alzir Hella, de Gustave Franssen, de Pierre Monatte, de Georges Yvetot ne se limite ni aux correcteurs, ni à la FFTL. Ils interviennent de façon dynamique au Comité intersyndical du Livre, mis en place à Paris en novembre 1919, à l'Union des syndicats de la Seine et jusque dans les organes dirigeants de la CGT »<sup>331</sup>.

---

<sup>328</sup> Ce syndicaliste était également l'ami de Poulaille : « Henry Poulaille habite maintenant à Vanves, avenue de Châtillon, dans le même groupe d'HBM (Habitations à bon marché) que son ami Monatte, et sur le même palier que Louis Lecoin » écrit Thierry Maricourt dans sa biographie d'Henry Poulaille, op. cit. p. 190. C'était en 1936.

<sup>329</sup> Bernard Thomas, *Jacob, Alexandre Marius, dit Escande, dit Attila, dit Georges, dit Bonnet, die Féran, dit Trompe la Mort, dit le Voleur*, Tchou, 1970, p. 28.

<sup>330</sup> Rebérioux, p. 213-215.

<sup>331</sup> Rebérioux, p. 213-214.

Pour mieux comprendre qui étaient ces hommes du livre et les fondements de leur engagement, rappelons brièvement quelques éléments de leur histoire. Lors d'un congrès de la Fédération Française des Travailleurs du Livre, en 1939, à la veille de la guerre donc, le secrétaire du Syndicat général du Livre parisien, Poëncin, formule ainsi sa vision des rapports entre les ouvriers du Livre, dont Alzir Hella gardera sa vie durant l'esprit, et la vie intellectuelle de leur temps : « Nous ne devons pas nous contenter d'être des ouvriers fabriquant le livre, nous devons nous intéresser à sa diffusion la plus large et à sa valeur spirituelle ». Ainsi, il appelle l'organisation à promouvoir un « plan de propagande en faveur du livre et de la lecture » auprès des éditeurs et du gouvernement. En effet, s'appuyant sur un rapport rédigé par deux techniciens de l'édition et publié en 1937 avec une préface de Léon Jouhaux, il dénonce le grand retard qu'accuse la France en matière de lecture publique par rapport aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne, l'Italie, la Pologne et la Tchécoslovaquie. Par ailleurs, la taille modeste des imprimeries – moins de onze ouvriers – ainsi que le caractère manuel de la composition permettent l'instauration d'un climat généralement apaisé qui perdurera longtemps : chez les travailleurs du Livre, l'on préfère le nom de « confrère » à celui de « compagnon » ou « camarade ». Si les jeunes célibataires aiment à pratiquer pendant de nombreuses années l'itinérance chère aux compagnons afin de trouver de l'ouvrage et se former, ils n'empruntent pas au compagnonnage ses autres rites et privilégient la solidarité ancrée dans des associations ou des sociétés de secours mutuel, pas toujours vues d'un très bon oeil par l'Etat qui s'efforce, à leur apparition durant le premier quart du dix-neuvième siècle, de limiter le nombre d'ouvriers issus d'une même profession à l'intérieur d'une même association.

La première société – comme très souvent dans le milieu du Livre – a pour cadre Paris. Suite à une assemblée générale des représentants des ouvriers imprimeurs en lettres de Paris, le 27 juin 1790, est rédigé un règlement général que la Société typographique parisienne, issue apparemment de cette même assemblée, est chargée de mettre en œuvre. Rapidement dissoute en vertu de la loi Le Chapelier interdisant « tout attroupement d'ouvriers », elle préfigure néanmoins la forme et les domaines d'activité que vont privilégier les ouvriers du livre par la suite : la solidarité matérielle, dont témoigne chaque semaine un « tableau de bienfaisance » publié dans son périodique *Le Club typographique et philanthropique*, le contrôle des rapports entre ouvriers et patrons à travers, notamment, une réglementation de l'apprentissage et enfin la pratique du débat démocratique. Sous la Monarchie de Juillet, ces sociétés de bienfaisance ont conquis le droit de ne recruter que dans une branche professionnelle, parfois dans le métier proprement dit. Mais sous cet aspect lisse, il ne faudrait pas méconnaître les difficultés qui jalonnent le chemin vers l'union, difficultés qui tiennent essentiellement aux particularismes alimentés par la division du travail inhérente aux métiers du Livre et aggravés par les nouvelles qualifications liées au machinisme et à l'essor de la Presse. Ces particularismes riment également avec régionalisme, autre obstacle majeur lorsqu'on constate les différences de salaires et de conditions de travail entre Paris et la province, d'une part, et entre les régions elles-mêmes, de l'autre.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1866 apparaît la Société des Correcteurs, ancêtre du Syndicat, fondée avec l'aide de l'éditeur Firmin Didot. Loin d'être une organisation syndicale au sens actuel du terme, cette Société – au début, lieu de rencontre informelle entre amis pour discuter des opportunités qui se présentent et « faire le point » sur le métier - a pour vocation première de veiller sur la langue française et sa grammaire, ce qui n'exclut pas des débats sur la condition ouvrière. Enfin, l'an 1881 verra la naissance de la Fédération Française des Travailleurs du Livre, regroupant, comme son nom l'indique, tous les métiers du secteur du Livre. Mais cette naissance ne s'opère pas sous de joyeux auspices : les particularismes locaux et les disparités salariales demeurent et Paris, occupé à réaliser l'unité au sein des différentes organisations du Livre de la capitale, ne semble guère prêter l'oreille aux revendications de ses « petites sœurs provinciales ».

C'est paradoxalement l'échec de la grève de 1878 sur les tarifs qui révéla aux ouvriers du Livre les vertus de l'union. Commencée le 21 mars 1878, elle se heurte à la détermination des patrons qui brisent la grève en faisant appel à des compositeurs de province et aux femmes. La plus

longue épreuve de force qui ait jamais existé entre patrons et ouvriers parisiens à cette date s'achève le 15 juin sur une défaite cinglante : elle coûte au syndicat 244 169, 50 francs sous forme d'indemnités versées aux grévistes. Enfant d'un échec assumé et analysé, la Fédération voit le jour entre le 30 août et le 2 septembre 1881, un mois après la loi sur la presse, deux mois après celle qui établit la gratuité des écoles primaires publiques et deux mois avant la naissance d'Alzir Hella ! « Une grande année pour la République », comme l'écrit Madeleine Rebérioux... Le 2 septembre au soir, le président de la Chambre typographique, Jacques Alary, lance ce vibrant appel à l'union de toutes les forces syndicales du Livre : « N'oubliez pas que, pour nous, le syndicat est *tout*, qu'il est le pivot sur lequel *tout* doit reposer et que, sans lui attribuer le pouvoir ou le devoir de tout faire, nul ne saurait se dispenser d'en faire partie, sous aucun prétexte. On peut être de toutes les associations, de tous les groupes, mais on doit *avant tout* faire partie de la chambre syndicale de la corporation à laquelle on appartient. ».

Le 27 novembre 1881, à la demande de nombreux correcteurs, la Société des Correcteurs devient la *Chambre syndicale des correcteurs d'imprimerie*. Les statuts du syndicat sont alors adoptés et l'adhésion à la Fédération votée en assemblée générale le 8 mai 1883. Quatre ans plus tard, le 26 février 1887, il adhère à la Bourse du Travail, où il aura son siège à partir de mai 1902 et jusqu'à aujourd'hui. A partir de février 1901, il fait également partie de l'Union des syndicats de la Seine<sup>332</sup>. Sur la liste des membres du syndicat en 1942, on trouve, parmi les 184 membres recensés à cette date, à la lettre H, Hella Alzir, domicilié au 13, villa Lemaire, Vincennes (Seine)...<sup>333</sup>

Avant d'en être le traducteur, Alzir Hella a donc été un *acteur* de l'histoire. Il ne fut pas qu'un amoureux des livres et de la langue et l'on comprend mieux non seulement l'affection, mais aussi l'admiration que Stefan Zweig exprime dans les lettres qu'il lui adresse. Chacune d'entre elle parle du travail bien sûr, mais contient toujours un petit mot personnel pour lui. Celle-ci, qu'il lui adresse le 12 septembre 1932, en témoigne (il lui écrit à propos de *Marie-Antoinette*) :

Mon cher ami, Je te remercie de ta lettre et espère pouvoir t'envoyer bientôt tout le texte et en octobre également le livre, et fais à la hâte tout ce qui est en mon pouvoir pour le rendre le plus court possible ; tu as là un gros travail (...). Tu ne peux pas imaginer comme nous nous réjouissons que tu te sentes de mieux en mieux, je suis sûr que Nice te fera le plus grand bien. J'espère que le travail ne te fatigue pas trop et rien ne me ferait plus plaisir que de savoir qu'il te fait plaisir également<sup>334</sup>.

Mme Jottard nous raconta qu'en ces années difficiles, atteint de tuberculose des os, il avait cru mourir et qu'un médecin, en lui imposant de partir au soleil, l'avait sauvé. La force de caractère et la vitalité extraordinaires de ce petit homme physiquement fragile<sup>335</sup>, travailleur infatigable, éminent syndicaliste, correcteur et auteur de plus de cent traductions dont beaucoup parurent à peine un an après le livre original, sont soulignées par tous ceux qui l'ont connu. Dans le discours qu'il prononça le 17 juillet 1953 aux obsèques de son ami<sup>336</sup>, dont nous devons encore une fois le

---

<sup>332</sup> voir Yves Blondeau, op.cit. p.64 et 66.

<sup>333</sup> Cette liste, reproduite par Yves Blondeau aux pages 70 et 71 de son étude, figure dans un supplément au Bulletin trimestriel de novembre 1942. Ce bulletin où sont publiés comptes-rendus d'activité et rapport financier est une pièce maîtresse dans la vie démocratique du syndicat. Le plus ancien en possession du syndicat date de février-mars-avril 1902.

<sup>334</sup> Voir annexe – Lettre du 12 septembre 1932 page 513.

<sup>335</sup> Du fait de sa déformation de la colonne vertébrale, il avait souvent du mal à s'asseoir, note la fille de Marcel Body : « il disait toujours, je suis trop court de buste »

<sup>336</sup> Mme Jottard nous précisa qu'il était mort « d'un emportement au cerveau » et que son enterrement, auquel elle avait assisté, avait eu lieu au cimetière de Montrouge.

texte à sa fille, Marcel Body décrit un enfant disgracieux et pauvre que caractérisaient l'énergie, l'intelligence, l'intransigeance et le courage<sup>337</sup>. Louis Louvet se souvient lui aussi :

L'action qu'il [Alzir] mena au sein de ce syndicat correspondait exactement aux méthodes préconisées par la CGT en ce temps-là. Elles s'adaptaient d'ailleurs exactement aux réactions physiques d'Alzir qui était, de surcroît, un tantinet rognard. On l'a accusé de jouer les dictateurs et d'imposer ses volontés par la force. Ce fut parfois vrai. Mais il faut aussitôt ajouter que le sarrasinage sévissait alors intensément dans les « cassetins » et que la canne brandie d'Alzir Hella établissait souvent une justice sommaire, mais égalitaire, fournissant du travail à des chômeurs qui en étaient abusivement dépourvus. Il n'était pas toujours commode, souvent coriace le gars Alzir, certes et il fallait parfois intervenir auprès de lui pour apaiser des « mastics » d'équipe, dont il était souvent l'un des protagonistes. Ses réparties étaient violentes, dès le début de la discussion, mais la raison l'emportait chez lui en fin de compte. Il était remarquable dans ses fonctions prud'homales et combien de compagnons du Livre lui doivent d'avoir emporté la décision lors de combats douteux. Il eut pourtant l'idée saugrenue, lui, le réfractaire social, d'accepter – et sans doute de solliciter, car je crois la démarche indispensable – la Légion d'honneur. Il jouait à l'homme qui la dédaignait, se vantant, auprès de ceux qui l'en félicitait, de la devoir aux nombreuses condamnations encourues dans sa jeunesse. Selon moi il en était, dans son for intérieur, assez fier. Faiblesse d'un homme qui ne s'est point renié cependant<sup>338</sup>.

Défenseur acharné des intérêts de ses compagnons, il est un membre influent d'un syndicat atypique qui se distingue par ses convictions profondément révolutionnaires et son militantisme actif. Son programme détaille les grands axes de réflexion autour desquels doit s'organiser l'action des travailleurs et les formes concrètes qu'elle doit prendre<sup>339</sup>. Le syndicat d'aujourd'hui se nomme « Syndicat des correcteurs et des professions connexes de la correction ». Il fait partie de la Fédération des travailleurs des industries du livre, du papier et de la communication (Filpac) et a élargi ses compétences, notamment en matière de formation<sup>340</sup>.

Pour préserver son esprit engagé, le syndicat a mis en place dès ses origines un système de parrainage : tout candidat, en plus des tests d'aptitude et du stage, devait être recommandé par deux « anciens » qui se portaient garants de sa valeur professionnelle et de son esprit militant. Cependant, ce système n'était pas intangible et un correcteur sans parrain pouvait dès l'origine prétendre à la syndicalisation, pour peu que le comité syndical accueille favorablement son dossier et lui en attribue un, comme par exemple dans le cas de Marcel Body. Yves Blondeau souligne néanmoins :

Un bon professionnel peut prétendre, quelles que soient ses opinions politiques, faire une carrière sans problème dans la correction tout en étant membre du syndicat, à condition toutefois qu'il n'agisse pas de manière antisyndicale. Cependant, si l'on compare la composition politique du syndicat par rapport à d'autres formations syndicales, on est étonné du grand nombre de militants révolutionnaires,

---

<sup>337</sup> Voir annexe p. 546 – Discours de Marcel Body aux obsèques d'Alzir Hella le 17 juillet 1953.

<sup>338</sup> Louvet, *Alzir Hella, Contre-Courant* p.122. C'est pour l'ensemble de son œuvre littéraire qu'Alzir Hella fut en effet décoré Chevalier de la Légion d'Honneur le 14 janvier 1950, en dépit de l'anticonformisme, des révoltes et des « idées anarchisantes » qu'il professait à ses débuts. Voir annexe pages 538 et 539.

Précisons que le « sarrasinage » était une pratique interdite par le syndicat qui consistait à travailler dans deux maisons différentes à la fois. Le cassetin est l'endroit où le typographe ou correcteur exécute sa tâche dans une imprimerie, tandis que les « mastics » étaient les querelles qui surgissaient parfois entre les ouvriers.

<sup>339</sup> Selon ses statuts, le Syndicat des correcteurs de Paris et de la région parisienne est une association professionnelle de solidarité et de défense corporative ayant notamment pour objectifs « d'organiser et de guider l'ensemble des correcteurs dans la lutte pour leurs revendications professionnelles jusqu'à l'abolition du salariat et de leur apporter aide et soutien s'ils sont privés de leur travail en raison de leur activité syndicale ou revendicative ». Cité dans : Yves Blondeau, *Le Syndicat des correcteurs de Paris et de la région parisienne 1881-1973*, Thèse de doctorat de troisième cycle, supplément au Bulletin des correcteurs n°99, Paris, 1973, p. 38.

<sup>340</sup> Voir à ce propos le site internet du syndicat : <http://www.correcteurs.org/site/statuts.html>.

syndicalistes révolutionnaires et libertaires en particulier qui s'y regroupaient : le filtrage du parrainage semble efficace<sup>341</sup>.

Cette orientation originale est en grande partie due à la rencontre et à la farouche détermination de militants anarchistes comme Villeval et de syndicalistes convaincus comme Monatte. Lors du congrès anarchiste d'Amsterdam, en 1907, celui-ci définissait les rapports entre anarchisme et syndicalisme révolutionnaire, qui, tous deux poursuivaient selon lui « l'extirpation complète du capitalisme et du salariat par le moyen de la révolution sociale » :

Le syndicalisme, qui est la preuve d'un réveil du mouvement ouvrier, a rappelé l'anarchisme au sentiment de ses origines ouvrières ; d'autre part les anarchistes n'ont pas peu contribué à entraîner le mouvement ouvrier dans la voie révolutionnaire et à populariser l'idée de l'action directe. [...] [Cependant] leur révolutionnarisme s'était réfugié superbement dans la tour d'ivoire de la spéculation philosophique. [...] Le syndicalisme ne s'attarde pas à promettre aux travailleurs le paradis terrestre. Il leur demande de le conquérir, en les assurant que leur action jamais ne demeurera tout à fait vaine. [...] Il ouvre à l'anarchisme, trop longtemps replié sur lui-même, des perspectives et des espérances nouvelles. Que tous les anarchistes viennent au syndicalisme ; leur œuvre en sera plus féconde, leurs coups contre le régime social plus décisif[s]<sup>342</sup>.

Eduquer, amener le livre au plus grand nombre possible : cette ambition, qui guide la vie et l'action des travailleurs du Livre engagés de cette époque, modestes et cultivés, leur est commune avec celle qui anime Zweig, soucieux de faire connaître à un large public, par le livre, l'histoire de l'homme, le passé de l'humanité et de le conduire ainsi vers une compréhension mutuelle. Trois d'entre eux - Alzir Hella, Pierre Monatte et Marcel Body - se retrouvèrent au sein du Syndicat des Correcteurs.

Avant de devenir correcteur et de diffuser activement ses vues, Pierre Monatte était pion dans le Nord-Pas-de-Calais, notamment à Condé-sur-l'Escaut, à deux kilomètres à peine de Condé-le-Vieux, ville natale d'Alzir Hella. Né la même année que lui, enfant brillant – il passe son certificat d'études à neuf ans - c'est, comme lui, un révolté<sup>343</sup>. Citons l'unique passage de sa biographie où est mentionné explicitement le village natal du futur traducteur de Stefan Zweig :

Malgré, ou sans doute à cause de ses contacts de plus en plus nombreux avec les militants, la vie de répétiteur pèse lourd à Monatte qui se sent prisonnier dans son collège-caserne. Ses participations à des manifestations sont mal vues de son principal qui, bien qu'ayant été radical dans son jeune temps, craint de perdre un ou deux internes dont les familles seraient inquiètes du mauvais renom d'un répétiteur ou d'un professeur. Il est vrai que le « petit Monatte » n'est pas discret quand, à côté du « grand Delzant », il traverse Condé derrière un drapeau rouge, à la tête d'un cortège, chantant *L'Internationale* et la *Carmagnole*, allant de Fresnes à Vieux-Condé porter la contradiction à un avocat patronal défenseur des syndicats jaunes<sup>344</sup>.

Doté d'un caractère bien trempé – autre point commun avec son collègue Alzir Hella, qu'il surnommait « le porc-épic social », rapporte Mme Colette Chambelland lors de l'entretien qu'elle nous a accordé le 14 avril 2003 – il donne rapidement sa démission. Contrairement à Alzir Hella, Pierre Monatte ne recherchera pas de responsabilité syndicale, préférant le milieu du journalisme. En 1904, il entre dans la correction. Yves Blondeau raconte :

---

<sup>341</sup> Yves Blondeau, op.cit. p. 46.

<sup>342</sup> In Yves Blondeau, op. cit. p. 46.

<sup>343</sup> ibid, p. 17.

<sup>344</sup> Colette Chambelland, *Pierre Monatte, une autre voix syndicaliste*, Les Editions de l'Atelier/Editions ouvrières, Paris, 1999, p. 20.

Plus significative encore est la décision d'adhérer, en 1918, au Comité d'action syndicaliste qu'Alzir Hella définit comme un « groupement de lutte dont font partie de nombreux syndicats et fédérations. Cette organisation a surtout pour but de remédier à l'inertie des majoritaires au comité de l'Union et à la C.G.T. – aussi à empêcher que la classe ouvrière se compromette plus longtemps en la personne de ses délégués (séance du comité syndical du 5 janvier 1918)<sup>345</sup>.

Pour autant, il serait erroné de voir en ces artistes du livre des « intellectuels », des écrivains engagés qui, de temps à autre, quittent leurs chers ouvrages pour aller défendre la cause ouvrière, avant de retourner à leurs textes. Ce sont en fait des hommes de métier, des techniciens au savoir-faire solide qui associent le goût du beau au travail des mains. « En ce sens très large, les typos, les imprimeurs d'art, les relieurs sont tous des travailleurs intellectuels. Leur seule existence affirme hautement le refus de séparer “la belle ouvrage” et l'intensité, la diversité de la vie intellectuelle. Ils le sont aussi, nous l'avons vu, par des textes que, parfois, comme d'autres intellectuels, cette fois, ils ont produits ; par leur culture enfin, entendue au sens traditionnel du terme, et par l'étendue de leurs connaissances »<sup>346</sup>.

Mais participation à la vie intellectuelle ne veut pas dire adhésion et les ouvriers du livre manifestent souvent une certaine ironie vis-à-vis des auteurs dont le texte est entre leurs mains. Le typographe est souvent amené à suggérer des modifications, notamment en ce qui concerne la ponctuation, même si, au final, ce n'est pas lui qui décide. Peut-être est-ce précisément ce statut un peu particulier qui fait la fierté de ce corps de métier, ce mélange d'indépendance préservée et de reconnaissance acquise qui fait de l'ouvrier du Livre un travailleur militant en même temps qu'un artiste délicat, à la fois personne singulière et membre d'une corporation fière de ses rites et de ses traditions au sein du grand mouvement ouvrier. Les typographes ont largement contribué à la prise de conscience des travailleurs en tant que force, sans que ce mot implique pour autant une quelconque forme de violence. Cette fraction de la classe ouvrière peut se prévaloir d'un taux d'alphabétisation moyen plus élevé dans les branches de la typographie que dans les autres professions, comme le montre l'enquête de 1848<sup>347</sup>. Zweig, il l'exprime à plusieurs reprises dans les lettres qu'il adresse à son traducteur<sup>348</sup>, est lui aussi très soucieux de l'esthétique de ses livres : il insiste pour que ses livres soient publiés dans de belles éditions, avec des reproductions de portraits de ses protagonistes. Dans une lettre du 28 mai 1932 adressée à F.A. Hünig du Insel-Verlag, il écrit : « Le Professeur Kippenberg m'écrit que vous comparez les portraits de Marie-Antoinette. Je vous signale à ce propos que l'édition de luxe du livre de Pierre de Nolhac contient beaucoup de très belles reproduction ». Le 21 juin 1932, il insiste : « Cher Hünig, Dommage qu'il ne doive y avoir que huit illustrations, j'ai pu constater il y a peu, dans le livre de Otta Wolff sur Ouvrard, combien les illustrations augmentent l'attrait du livre (et contribuent à son succès). Les portraits de Fersen se trouvent tous en Suède, dans le château des Fersen. Ils ont sans doute là-bas un représentant qui pourrait vous procurer un beau portrait »<sup>349</sup>. Notons que cette volonté est respectée dans les éditions allemandes, même de poche, contrairement aux éditions françaises.

---

<sup>345</sup> Yves Blondeau, op. cit. p. 52.

<sup>346</sup> Reberieux, p. 40.

<sup>347</sup> Reberieux, p. 73.

<sup>348</sup> Voir annexe p. 490 – Lettre du 12 avril 1928 à propos des « *Yeux du frère éternel* » : «Die Luxusausgabe enthält zehn Originalradienggen von Fritz Heubner, die mir sehr schön dünken. Ich zweifle nicht, dass der Verleger die Platten ganz besonders billig abgeben würde, eventuell sogar den französischen Druck für einen französischen Verleger übernehmen«.

<sup>349</sup> « Professor Kippenberg schreibt mir, dass Sie die Bilder zu Marie Antoinette vergleichen. Ich möchte Sie bei dieser Gelegenheit aufmerksam machen, dass in den Luxusausgaben der Bücher von Pierre de Nolhac sehr viele schöne Vorlagen sind ».

»Lieber Hünig, Schade, dass es nur acht Bilder sein sollen, ich habe gerade bei dem Buche von Otta Wolff über Ouvrard gesehen, wie sehr sich der Reiz eines Werkes (und auch der Erfolg) durch gute Bebilderung erhöht. Die Bilder

Suite des notes de fin sur la page suivante



C'est d'abord et avant tout pour les livres et les langues que se passionne Alzir Hella. La Belgique, carrefour linguistique et intellectuel, a ouvert très tôt l'esprit du jeune écolier de Péruwelz. C'est là qu'il « fait connaissance » avec l'allemand, une langue qu'il ne quittera plus. Marcel Body raconte :

Parallèlement à son action syndicaliste, Alzir Hella se tourne vers l'activité littéraire. A l'école moyenne de Péruwelz, il a commencé à étudier l'allemand et cette langue le passionne. Sorti de l'école, il continue à « bûcher » l'allemand dont il pressent que cette langue lui ouvrira une carrière nouvelle. Dès qu'il le peut, il se hasarde à faire quelques traductions et c'est alors qu'il se découvre des dispositions exceptionnelles pour rendre en français, avec une maîtrise et un talent qui ne cesseront de s'affirmer, les auteurs de la jeune école littéraire allemande qu'il choisit, bien entendu, parmi les plus proches de ses conceptions. Désigné par Keyserling lui-même pour traduire en français ses ouvrages philosophiques, Alzir Hella voit croître sa réputation professionnelle que va consacrer, vers 1928, la traduction en collaboration avec O. Bournac, de l'ouvrage d'Erich Maria Remarque *A l'Ouest rien de nouveau*<sup>350</sup>.

Là encore, il s'inscrit dans la « philosophie » du milieu libertaire, qui, contrairement à une idée répandue, n'est pas seulement un lieu d'action. C'est aussi un endroit de réflexion, d'échange, où les militants peuvent accéder aux théories et préceptes qui sont à l'origine de leur engagement. Dans son autobiographie, encore aujourd'hui livre de chevet des militants libertaires, Lorulot explique :

Je suppose que l'amour de la lecture – d'une lecture vivante et profonde (que personne ne m'avait cependant conseillée) – a aidé au mûrissement de ma pensée, à la formation de ma personnalité, à mon orientation intellectuelle, philosophique et politique. Bien entendu, cela était la conséquence de mon tempérament. En effet, je quittai l'école primaire à quatorze ans et j'allai travailler ; jusqu'à l'âge de vingt et un ans, je fus salarié. A ce titre, mes problèmes furent ceux de tous les jeunes de mon âge. [...] En ce qui me concerne, le romantisme et l'idéalisme de mes lectures juvéniles (ma seule vraie joie puisque les autres plaisirs de la jeunesse ne m'étaient pas permis) m'ont conduit à la *lutte sociale*. A quinze ans, j'étais moralement un homme beaucoup plus mûr et réfléchi que la plupart de ceux dont j'aurais pu être le fils<sup>351</sup>.

Les métiers du Livre ne tirent pas seulement leur beauté de la technique et de la précision qu'ils mettent en oeuvre : celle-ci est essentiellement liée aux qualités artistiques et intellectuelles qu'ils exigent et qui ont été glorifiées dès le premier siècle de l'imprimerie. Sens esthétique et connaissances proprement intellectuelles sont indispensables à l'imprimeur, qui doit aussi pouvoir juger de l'agencement des couleurs et connaître leur composition chimique. Le typographe, à la recherche d'une belle mise en page, se pénètre du caractère intime du texte ; d'une certaine manière, il le fait sien : « Un bon imprimeur », écrit Voltaire, « est un homme de lettres, dont la maîtrise doit souvent s'étendre à plusieurs langues ». Chez les imprimeurs et les compositeurs en particulier, les ouvriers devenus auteurs – tel Jules Michelet pour ne citer que le plus célèbre – n'étaient pas rares, et il n'est donc pas surprenant que ce soit dans ce milieu particulier, marqué à la fois par une haute exigence intellectuelle et un militantisme actif, que Zweig ait trouvé sa voix française.

---

Fersens befinden sich alle in Schweden im Schlosse der Fersen. Sie haben wohl einen Vertreter dort, der Ihnen ein gutes Bild besorgen könnte». Fonds des Archives historiques de Weimar.

<sup>350</sup> Marcel Body, *Alzir Hella, Les cahiers de Contre-Courant*, p.121.

<sup>351</sup> Lorulot, p. 42 - 43.

Marcel Body, dans son autobiographie, *Un piano en bouleau de Carélie*<sup>352</sup>, décrit ce combat pour rendre la société plus juste<sup>353</sup>. Cette figure mérite une attention toute particulière, car il fut l'ami intime d'Alzir Hella, dont il fit, par un acte notarié du 21 novembre 1952 – au crépuscule de sa vie donc – son exécuteur testamentaire. C'est à lui qu'il légua tous ses droits de traduction, à la condition expresse qu'il s'engage à prendre soin de sa veuve, Rosalie, ce qu'il fit sans faillir jusqu'au décès de celle-ci<sup>354</sup>. Ces droits reviennent aujourd'hui à sa fille unique, Madame Pierrette Lumbroso-Body. En nous confiant les lettres inédites de Zweig à son traducteur pour que ne reste pas dans l'oubli ce témoignage d'une époque et d'une amitié, elle a pris une part essentielle à notre quête d'Alzir, qu'elle a elle-même personnellement peu connu. Au cours de notre premier entretien à Paris le 19 février 2003, elle nous confia que son père « tout jeune déjà baignait dans le monde ouvrier et dans ses luttes ». Né à Limoges le 23 octobre 1894, « dans un de ces faubourgs qui jouxtent la campagne, et dans une famille ouvrière »<sup>355</sup>, le jeune Marcel fut très tôt sensibilisé aux dures conditions de cette vie où labeur rime avec honneur. Travail et participation active à la vie de la ville, voilà les deux principes qui semblent avoir régi son enfance puis sa vie d'homme. Il a donc grandi dans une famille ouvrière, dans une ville où cette culture ouvrière était omniprésente : « Limoges la Rouge » était constamment à la pointe du mouvement ouvrier, elle en était l'un des bastions, prompte à retentir des cris de révoltes d'hommes fiers et engagés. Le parallèle s'établit d'évidence entre ce traducteur de russe qui s'attachera à donner en France une voix à Bakounine et le futur traducteur de Zweig. Les deux hommes ne se rencontreront qu'en 1931 ou 1932, selon la fille de Marcel Body mais une curiosité intellectuelle précoce et un impératif moral d'engagement pratique dans les luttes et revendications qui marquent le monde ouvrier les caractérisaient tous les deux :

Ma passion pour la lecture était servie par la présence, à côté de chez moi, d'un marchand de journaux, auprès duquel j'allais quotidiennement lire tout ce qui pouvait se trouver dans sa volumineuse giberne en gros cuir. Toute la presse y passait, y compris les illustrés. Et quand j'atteignis l'âge de dix ou onze ans, la politique dont j'entendais parler journalièrement à la maison commença à me passionner<sup>356</sup>.

L'allemand, Alzir Hella l'avait d'abord appris à l'école, puis il avait conforté ses connaissances au cours de ses voyages en Allemagne avec les Compagnons du livre, puis grâce à son épouse néerlandaise, elle-même germanophone et aux cours du soir qu'il suivait à l'Université. Son obstination et sa volonté d'apprendre ne sont pas sans rappeler celles de Marcel Body : c'est la littérature qui l'avait amené à la Russie (il apprit le russe dans son Limousin natal par engouement

---

<sup>352</sup> Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage – *Mes années de Russie 1917-1927* – cette autobiographie est avant tout dédiée aux dix années que passa l'auteur en Russie, pays dont il vécut tous les bouleversements de l'intérieur. Elle parut en 1981 chez Hachette. Par la suite, cet ouvrage est désigné par le nom de son auteur : Body.

<sup>353</sup> « Mon père était très connu comme cofondateur de la coopérative l'Union de Limoges [...] Ma mère et mes sœurs, couturières, avaient une nombreuse clientèle. J'ai donc grandi dans cette ambiance ouvrière. Je les voyais passer des nuits entières à tirer l'aiguille pour livrer, au jour dit, la robe promise, car il ne fallait pas faillir à la parole donnée. Leur labeur m'a fait comprendre de bonne heure l'impérieuse nécessité d'alléger le travail de la femme comme celui de l'homme qui, à l'époque, faisait dix heures par jour et soixante heures par semaine. Ce fut une des raisons qui me poussèrent vers le socialisme ; celui-ci, à mes yeux, devait se traduire avant tout par une amélioration de la condition ouvrière. » Marcel Body, p. 14.

<sup>354</sup> A la question de savoir si le nom de Marcel Body lui disait quelque chose, la nièce d'Alzir Hella, Mme Yvonne Jottard, sursauta : « C'est lui, c'est le nom de la personne chez laquelle mon fils Jean-Marie se rendait quelquefois lorsqu'il allait voir « mononque Alzir ». Mme Jottard pense encore à ce jour que c'est une sœur de Rosa, à laquelle Alzir Hella aurait fait « un don » de toute sa fortune peu avant sa mort, qui a hérité de celui-ci au décès de Rosalie, dont la famille belge n'eut plus jamais de nouvelles après la mort du traducteur. « Elle était gentille, ma tante Rosa, mais elle était très jalouse, et à la fin, elle perdait la tête », nous raconta-t-elle. Ce qui expliquerait peut-être que dans le souvenir de Mme Lumbroso-Body, Rosa était « une personne difficile, qui en a fait voir à [son] père de toutes les couleurs ».

<sup>355</sup> Body, p. 13.

<sup>356</sup> Body, p. 16.

pour Tolstoï). Il y restera dix ans, qui ont influencé sa conception de l'engagement politique. Etant l'un des seuls à parler parfaitement russe dans le milieu communiste français, il fut très souvent sollicité pour traduire en français les discours des personnalités qui venaient exposer leurs idées en France. Devenu traducteur de Bakounine, il contribua à l'édification d'une mémoire collective de la Révolution russe en témoignant à de nombreuses reprises devant la jeunesse lycéenne et étudiante : il racontait comment, ayant acheté le livre de Léon Tolstoï, *Résurrection*, puis *Guerre et paix*, il se passionna soudain pour cet écrivain tout en ressentant la nécessité impérieuse d'aller au plus proche du texte, de le lire dans sa langue d'origine :

Pourtant le texte des traductions que je viens de lire m'a laissé insatisfait. En russe, le roman est certainement plus beau. Je décide donc d'apprendre le russe pour lire Tolstoï en version originale. Je fais venir une méthode [...] et, tout seul, je me lance dans cette entreprise. Je travaille dur, mais la langue russe est rebelle et les progrès lents, car il va sans dire qu'il n'y a personne, à Limoges, pour m'aider dans cet effort. Mais le hasard fera bien les choses. A l'imprimerie ouvrière, nous avons une papeterie et de nombreux clients. [Un jour] je descends, et je me trouve en présence d'un homme d'une trentaine d'année qui, dans un français douteux, me dit exercer la profession d'artiste émailleur. [...] Je gagne sa sympathie et finalement nous décidons d'échanger des leçons, une semaine en russe, une semaine en français<sup>357</sup>.

Ce récit met à nouveau en lumière le haut degré d'émulation intellectuelle de ce milieu : on discute de tout chez les typographes, chaque événement littéraire et politique est suivi au plus près dans cette école de la pensée et de l'ouverture d'esprit. Des gens de tous horizons viennent s'approvisionner à la papeterie, c'est un milieu extrêmement ouvert non seulement spirituellement, mais aussi concrètement, où l'on peut faire, d'un jour à l'autre, des rencontres déterminantes pour le cours d'une vie.

C'est cette ambiance d'éclectisme simple et joyeux ainsi que la haute exigence intellectuelle des gens du livre qu'il importe de garder en mémoire. Leur point commun le plus évident est leur appartenance au milieu typographique. Marcel Body raconte ses premiers pas de typographe :

Je commence à composer *Le Petit Démocrate*, puis un autre hebdomadaire, libertaire, *Le Combat social*, et des brochures et écrits de tout bord car nous exécutons les travaux qu'on nous confie sans nous soucier le moins du monde des tendances politiques de ceux qui nous les commandent. Très vite, j'apprends le métier de typographe. Je découvre aussi que le milieu dans lequel je me trouve a la passion de la lecture. On parle devant moi d'ouvrages que je n'ai pas lus, d'auteurs que je ne connais pas ou à peine, et tout en travaillant les typos échangent leurs impressions. De véritables débats s'improvisent et j'écoute. Tous m'ont à la bonne. Mes réparties, paraît-il, m'ont gagné leur sympathie, et chacun veut me prendre sous sa houlette, m'aider à me développer. C'est à qui m'offrira des livres, de bons livres. Je lis Victor Hugo, Emile Zola, j'aborde même Anatole France, *L'Histoire contemporaine* et beaucoup d'autres<sup>358</sup>.

Solidarité, amitié, honnêteté dans ses convictions, ouverture aux autres et à leur culture, voilà les « commandements » de ces compagnons du Livre qui réussissent à franchir les frontières linguistiques et terrestres. Ainsi, peu après son arrivée en Russie – pays rêvé pour lequel il s'est porté volontaire dès son appel sous les drapeaux début 1916 – Marcel Body note à nouveau combien ce monde ouvrier est uni, combien les termes « compagnon » et « famille » s'appliquent à « la classe ouvrière » :

Une partie des Russes que je fréquente a vécu en France ; certains sont rentrés récemment dans leur pays après un exil de plusieurs années. Beaucoup regrettent déjà Paris et me parlent avec sympathie de

---

<sup>357</sup> Marcel Body, op.cit. p. 20-21.

<sup>358</sup> Marcel Body, op. cit. p. 18-19.

la population ouvrière parisienne, de son courage, de son esprit gouailleur et de ses trouvailles linguistiques<sup>359</sup>.

Au terme de son long séjour en Russie et après quelques ennuis du fait de sa situation militaire en France, il reprend la route de Paris « pour prendre contact avec d'autres amis tels que Pierre Monatte, Boris Souvarine, Fernand Loriot, Alfred et Marguerite Rosmer et bien d'autres »<sup>360</sup>. Malgré dix ans d'absence, Marcel Body a gardé d'étroits liens avec la France, notamment avec le compagnon syndical Alzir.

D'après sa fille, Marcel Body et Alzir Hella se sont connus au début des années 30. Dès son retour de Russie, Marcel Body entreprend de traduire des textes pour différents groupes politiques, probablement également, selon sa fille, pour le Parti communiste. Ce n'est qu'en 1930 ou 1931 qu'il trouve par l'intermédiaire d'un ami, Joseph Burguet, un poste de correcteur à *Paris-Midi* ou *Paris-Soir*. Dès le 1<sup>er</sup> janvier 1931, Marcel Body est admis au sein du Syndicat des correcteurs<sup>361</sup>. Sa fille ne se souvient pas qu'il ait eu d'activité syndicale soutenue dans ce milieu. Sans doute ressentait-il une certaine fatigue et son expérience russe puis limougeaude avait-elle entamé son activisme militant. L'article paru au moment de son décès dans le journal des correcteurs rend avant tout hommage au témoin de la Révolution russe et au traducteur convaincu et talentueux de Bakounine. Il traduisit également, avant de trouver une place fixe en tant que correcteur, quelques textes pour Trotsky grâce à des amis communs, Alfred et Marguerite Rosmer, mais la brouille survenue entre les Rosmer et Trotsky vers juin 1930 semble avoir mis un terme à ce travail, auquel allait bientôt succéder celui de correcteur.

Le parcours individuel d'Alzir Hella est lui aussi indissociable du milieu dans lequel il a baigné une grande partie de sa vie et dont il a respecté à la lettre les deux principes fondamentaux : amour des livres et des langues d'une part, et engagement actif dans le « combat social », pour reprendre l'expression utilisée par Marcel Body, de l'autre. Au fil des années, nous raconta sa fille, Marcel Body était devenu de plus en plus critique à l'égard du communisme. Seul l'Humain lui importait et il s'était progressivement rendu compte des crimes commis au nom d'un idéal d'égalité et de liberté. Il était devenu, nous dit-elle, radicalement anti-communiste, ce qui provoquait une certaine tension entre lui et les correcteurs. Alzir Hella, influent dans ce milieu, s'était beaucoup investi pour qu'il garde malgré tout sa place.

La chaîne des improbables rencontres est bel et bien nouée et une constellation s'est formée : Henri Guilbeaux, premier traducteur de Zweig et anarchiste, a transmis le flambeau à Alzir Hella, reconnu pour la première fois pour sa traduction de l'œuvre maîtresse de Erich Maria Remarque lequel lui avait été présenté par Stefan Zweig, dont l'épouse, Friderike, traduit Anatole France, Edmond Jaloux, René Arcos, Romain Rolland, tandis qu'Alfred et Marguerite Rosmer rapprochaient Léon Trotsky et Marcel Body, également traducteur de Bakounine et de Lénine et ami de Hella, qui, dans son geste traductif, transmet à Zweig ce qu'il possède en lui de Body, de Bakounine, de Trotsky, de Lénine ...

---

<sup>359</sup> Marcel Body, op. cit. p. 37. C'est nous qui soulignons.

<sup>360</sup> Marcel Body, op. cit. p. 277.

<sup>361</sup> Précision mentionnée page 121 du mémoire de Maîtrise réalisé par Anne Manigaud sur Marcel Body en 1994, que nous avons emprunté à sa fille. Ce mémoire, qui a pour titre *Marcel Body : Limoges-Moscou-Limoges, Itinéraire bouleversé par la Révolution russe*, a été effectué sous la direction du Professeur Antoine Prost et de M. Claude Pelletier, à l'Université de Paris I, au sein du Centre de recherches d'Histoire des Mouvements Sociaux et du Syndicalisme.

Selon sa fille, Marcel Body « était un partisan des belles infidèles »<sup>362</sup>. Il se passionnait pour la traduction, n'hésitant pas à faire part de ses trouvailles à la table familiale, le soir venu. Ses qualités de traducteur furent reconnues très tôt, dès les premières traductions pour le compte de Trotsky, ce que Marguerite Rosmer confirme dans une lettre qu'elle écrit à ce dernier le 14 janvier 1930 :

Malheureusement, nous sommes de nouveau dans une situation défavorable quant aux traductions. Body a, en ce moment, un travail urgent et il nous abandonne pour une période. [...] les autres traducteurs que nous pourrions avoir à notre disposition sont insuffisants<sup>363</sup>.

Malgré son exclusion du Parti, Marcel Body continua à traduire, de temps à autre, des textes pour l'Internationale communiste, un milieu dont il n'arrivait visiblement pas à se détacher tout à fait<sup>364</sup>.

Alzir Hella et Marcel Body se livraient souvent à des discussions passionnées, car Alzir était un homme très méticuleux et intransigeant sur le vocabulaire à employer. Mme Lumbroso-Body nous raconta que, lors d'une promenade en voiture en compagnie d'un autre ami de la famille, ils étaient passés devant un champ de blé. L'ami en question désigne du doigt le champ et s'exclame : « Oh, regarde le blé ! ». La réplique d'Alzir Hella marqua l'enfant par sa promptitude et son assurance : « Non, ce n'est pas du blé, ce sont des éteules ! ». Il attachait à chaque instant une grande importance aux nuances de la langue, veillant constamment à s'exprimer simplement, mais correctement.

## L'AMI HELLA

A certains instants de la traduction, Alzir Hella, tout en gardant aux livres de Zweig un ton proprement zweigien, fait intervenir son vécu et son expérience personnels, mais c'est l'homme de lettres, non l'anarchiste, qui a traduit l'écrivain autrichien. Pourtant, c'est à mi-chemin qu'ils se sont rencontrés car Zweig, en dépit de l'aisance dans laquelle il vivait, avait une sensibilité sociale avérée : dans ses biographies historiques, ce ne sont pas les héros vainqueurs qu'il dépeint, mais les affres de ceux qui souffrent. Sans avoir été gagné aux idées anarchistes, il possédait une pointe d'esprit libertaire : c'est ce que montre sa fréquentation des marginaux, des ivrognes, des morphinomanes, des voleurs lors de son séjour étudiant à Berlin, qu'il raconte avec une nostalgie amusée dans *Le Monde d'Hier*<sup>365</sup>. Tout écrivain, constate Jean Préposiet dans son *Histoire de l'Anarchisme*<sup>366</sup>, a besoin de s'exprimer avec liberté et est en ce sens libertaire : « La création poétique et littéraire implique chez son auteur le pouvoir d'exister sur le mode de l'imaginaire,

---

<sup>362</sup> Pierrette Lumbroso-Body, 1<sup>er</sup> entretien.

<sup>363</sup> In : Alfred Rosmer, Trotsky, Léon, *Correspondance 1929-1939. Léon Trotsky, Alfred et Marguerite Rosmer*, présentée et annotée par Pierre Broué, Paris, Gallimard, 1982. C'est également à travers cette correspondance que nous apprenons que Marcel Body a traduit ses textes, *L'internationale communiste après Lénine* ou encore *La Révolution permanente* (lettre de Léon Trotsky du 27 décembre 1929 pour l'un et lettre du 18 mai 1930 d'Alfred Rosmer pour l'autre).

<sup>364</sup> Anne Manigaud précise que « dans ce cadre, il préparait la traduction des *Mémoires* de Piatnitsky qui était un vieux bolchevik remplissant d'importantes fonctions dans l'appareil de l'I.C. et qui avait écrit en 1925 ses souvenirs de clandestin [lettre d'Alfred Rosmer à Trotsky du 7 mars 1930]. Il poursuivait aussi la traduction des tomes X et XI des *Œuvres complètes* de Lénine (éditions sociales internationales, 1930) qu'il avait commencée à Moscou en 1926 à la fin de son séjour dans ce pays » Anne Manigaud, op. cit. p. 120.

<sup>365</sup> *Le Monde d'hier*, op. cit. p.144

<sup>366</sup> Préposiet, Jean, *Histoire de l'Anarchisme*, Tallandier, Paris, 2002, p. 77-79

véritable élément naturel de la liberté. Aussi réactionnaire soit-il, l'écrivain restera toujours un chantre de quelque liberté. »

En 1920, à l'occasion du premier anniversaire du journal *Clarté*, Stefan Zweig propose à Henri Barbusse, fondateur et rédacteur en chef<sup>367</sup>, un article dont nous ne connaissons pas le texte, mais la réponse de Barbusse, qui refuse de le publier, nous permet néanmoins d'en connaître le ton : il reproche à son texte des tendances « qui sont plutôt tolstoïennes et anarchistes que nettement socialistes et organisatrices »<sup>368</sup>. Sans doute ce texte n'était-il pas anarchiste au sens politique du terme : on peut imaginer qu'il s'agissait bien plutôt d'un appel exalté à la liberté....

Comment se sont rencontrés Alzir Hella et Stefan Zweig ? Cette question nous a beaucoup préoccupée, et nous n'avons pu établir les faits avec certitude. Parvenue au terme de notre recherche, c'est sans doute notre dernière interlocutrice, Mme Jottard, qui, en décembre dernier, nous a cependant apporté la réponse la plus vraisemblable : Alzir Hella, nous confia-t-elle, était un admirateur et un ami très proche d'Emile Verhaeren, auquel il rendait fréquemment visite à Roisin, près de Quiévrain, dans sa propriété du Caillou-qui-Bique. Ces noms, je les connaissais, je les reconnaissais soudain : « J'ai passé cinq étés au Caillou-qui-Bique avec une égale félicité », écrit Zweig dans son récit de sa rencontre avec Verhaeren<sup>369</sup>, indiquant au tout début de l'ouvrage qu'il avait environ vingt ans lorsqu'il fit la connaissance du poète belge. N'était-ce pas soudain évident que les deux amis s'étaient rencontrés à ce « carrefour invisible de l'Europe » ? « Le hameau du Caillou-qui-Bique, nom original qu'il doit à un rocher surplombant le chemin, petite merveille naturelle qui passerait inaperçue partout ailleurs que dans ce pays de plaines, est composé de quatre ou cinq maisons. Il se trouve à l'extrémité méridionale de la Belgique, tout près de la frontière française. D'Angre, la commune voisine, part une route vers Quiévrain, une autre vers Valenciennes, et l'on pouvait à peu de frais se payer le luxe de quitter la Belgique à midi, de passer l'après-midi en France et d'être de retour chez soi le soir »<sup>370</sup>. Dominique Bona, dans sa biographie de l'auteur autrichien<sup>371</sup>, indique qu'ils se seraient rencontrés en 1902 : Verhaeren, « qui croit à l'amitié par-delà les frontières » (...) « est le plus sympathique, le plus cordial des hommes : autour de lui qui a horreur de la solitude, et qui forme avec son épouse, Marthe, un tandem indestructible, gravite une compagnie diverse et cosmopolite que Zweig apprendra à connaître et qui l'adopte aussitôt : le clan des amis de Verhaeren. » C'est aussi grâce à Verhaeren que Georges Duhamel fit la connaissance de Zweig. Dans *Biographie de mes fantômes*, l'auteur français raconte :

Emile Verhaeren aimait la France. Il y venait faire de longs séjours et vivait alors à Saint-Cloud, dans un très petit appartement où il nous recevait bien volontiers. [...] C'est à Saint-Cloud, rue de Montretout, chez Verhaeren, que je rencontrai pour la première fois Stefan Zweig. L'écrivain

---

<sup>367</sup> Il deviendra en 1926 le rédacteur en chef de la rubrique littéraire de l'*Humanité*.

<sup>368</sup> « J'hésite, je l'avoue, à demander à nos camarades du Comité de rédaction de *Clarté* de publier votre bel article. La raison que je vous donne, franchement, est celle-ci : nous avons décidé d'adopter, pour *Clarté*, un esprit nettement organisateur et réaliste de l'ordre nouveau, c'est-à-dire de nous séparer de toute propagande purement sentimentale et exclusivement morale. Cet esprit est celui qui prédomine dans votre critique, si juste du reste à tant d'égards, et qui a, de plus, la valeur de votre talent et de votre qualité personnelle. Dès lors, si nous publions votre article, nous serions obligés de combattre très nettement certaines tendances qui se dégagent et qui sont plutôt tolstoïennes et anarchistes que nettement socialistes et organisatrices. » Lettre du 14 décembre 1920, in Monika Natter, op. cit. p. 67.

<sup>369</sup> *Souvenirs et rencontres*, Texte français de Alzir Hella, Grasset, Paris, 1951, p. 35. Voir en annexe p. 540 le fac-similé du Bon à tirer de cet ouvrage, annoté de la main du traducteur, que nous a montré Mme Jottard.

<sup>370</sup> *Souvenirs et rencontres*, texte français d'Alzir Hella, Grasset, 1951, p. 30/31

<sup>371</sup> *Stefan Zweig, l'ami blessé*, Plon, Paris, 1996, p. 68/69

autrichien venait de composer tout un ouvrage sur le poète des villes tentaculaires. Zweig alors avait une trentaine d'années. Il savait tout. Il était terriblement intelligent<sup>372</sup>.

Au nombre de ses amis, Dominique Bona cite également Léon Bazalgette, poète français et traducteur, Ellen Kay, écrivain suédois, Johan Bojer, poète norvégien, Franz Masereel, peintre et graveur belge, illustrateur des œuvres de Verhaeren, mais aussi de Zweig et de Latzko. Nous pouvons aujourd'hui ajouter Alzir Hella.

En parcourant la très vaste correspondance de Zweig, nous sommes allée, comme l'écrit Pierre Dumayet<sup>373</sup>, « à la pêche aux révélations » : nous avons lu d'innombrables lettres, inédites ou déjà connues, notamment avec son traducteur, Erwin Rieger et Henry Poulaille, des ouvrages, des documents mis à notre disposition par le Fonds des archives historiques à Weimar. Parmi les lettres que nous avons pu y consulter, la première qui mentionne le nom du traducteur est une correspondance du Insel-Verlag adressée à Stefan Zweig le 11 mai 1927, très brève : « Cher ami, Les livres ont été envoyés aujourd'hui à Monsieur Alzir Hella, excepté celui d'Alexander Büchner, *Jean-Paul en France*, livre que je n'ai pas encore pu identifier. Mais je le ferai dans les plus brefs délais. (...) »<sup>374</sup>.

Nous avons parcouru l'abondante correspondance que Zweig a échangée avec celle qui partageait sa vie et qui était également traductrice, féministe militante, Friderike Maria von Winternitz<sup>375</sup>. Il l'avait épousée le 29 janvier 1920. Le témoin de Stefan n'est autre que son cher « Vikturl », Viktor Fleischer<sup>376</sup>. La première lettre de Friderike au « cher Monsieur Stefan Zweig » date du 25 juillet 1912. Depuis, le couple a un contact épistolaire quasiment quotidien, d'autant plus nécessaire que l'écrivain, très sollicité, est très souvent loin du foyer salzbourgeois. C'est elle qui dépouille et trie son courrier, lui en rend compte, le lui fait suivre s'il le désire, suit au jour le jour l'avancement de ses travaux, lui prodiguant force encouragements dès qu'elle le sent fatigué ou déprimé. Friderike connaissait également Alzir Hella, auquel elle écrit une lettre manuscrite<sup>377</sup> pour le prier au nom de son mari, qui l'avait d'ailleurs déjà fait directement, de lui envoyer un chèque en

---

<sup>372</sup> Georges Duhamel, *Biographie de mes fantômes*, p. 170-171, in Claudine Delphis, *Georges Duhamel – Stefan Zweig Correspondance*, Deutsch-Französische Kulturbibliothek, Band 18, Leipziger Universitätsverlag, 2001, p. 21

<sup>373</sup> Pierre Dumayet, « Les correspondances d'écrivains », « Un mode d'écriture irremplaçable », in *Le Magazine littéraire*, n° 442, mai 2005, p. 32 « En fait, quel type de curiosité nous pousse à nous intéresser aux lettres d'un écrivain ? est-ce un intérêt documentaire ? oui, il y a le désir de mieux connaître l'homme derrière l'auteur et l'écrivain derrière l'homme, avec l'idée qu'une lettre permet parfois de comprendre comment l'œuvre a été écrite. Mais, au-delà, il y a peut-être plus profondément, une curiosité vis-à-vis d'autrui. Une correspondance, ça sert à mieux savoir ce que sont les autres. Et cette curiosité à l'égard de ce que l'on n'est pas, c'est aussi une curiosité vis-à-vis de soi, vis-à-vis de ce que l'on ne sait pas, tout simplement. La preuve : il n'est pas rare, au fil des lettres que vous lisez, de tomber sur une formule qui brusquement vous fait l'effet d'une révélation. Voilà : on peut dire que lire une correspondance, c'est aller à la pêche aux révélations. »

<sup>374</sup> Lettre appartenant au Fonds des archives historiques à Weimar, du Insel-Verlag à Stefan Zweig, en date du 11 mai 1927. »Lieber Freund! Die Bücher an Herrn Alzir Hella sind heute abgesandt worden, bis auf Alexander Büchner, Jean-Paul in Frankreich, welches Buch ich bisher noch nicht nachweisen konnte. Aber das wird in kürzester Zeit geschehen«. Cet ouvrage d'Alexander Büchner, rédigé en allemand (il écrivait dans les deux langues) a paru à Stuttgart en 1863.

<sup>375</sup> Outre l'*Emile* de Rousseau et le *Jeanne d'Arc* d'Anatole France, qu'elle considérait comme son chef-d'œuvre, elle traduisait également des poèmes d'Emile Verhaeren, de Paul Verlaine ainsi que des écrits de Sainte-Beuve et Théophile Gautier. Elle était également l'auteur de plusieurs romans et d'une biographie, *Pasteur*.

<sup>376</sup> Friderike raconte que Viktor Fleischer, qui avait été réformé à cause d'une malformation du pied, et Felix Braun venaient souvent leur rendre visite. *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 71

<sup>377</sup> Voir annexe - Lettre du 9 mai 1932 page 535.

prévision du séjour qu'elle devait faire à Grenoble en mai 1932 à l'occasion du Congrès de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté où elle représente l'Autriche.<sup>378</sup>

Cette lettre de Friderike, écrite en français, témoigne, une fois encore, des relations de confiance qui unissaient aux Zweig le « traducteur-agent littéraire-banquier » qu'était Alzir Hella. En effet, à chaque séjour que l'un ou l'autre effectue en France, ils lui demandent de leur préparer de l'argent : c'est bien le « cher ami », comme l'appelle également Friderike, qui gère toutes les rentrées d'argent de l'écrivain en France et qui en met à sa disposition lorsque celui-ci en a besoin. Ces lettres de Friderike et Stefan Zweig ayant en commun – à part la forme manuscrite – de n'être pas datées, c'est l'évocation du séjour à Grenoble « en mai » qui nous a permis de le replacer dans son contexte et la chronologie grâce aux indications fournies par Friderike elle-même dans les lettres qu'elle écrit à son mari à cette occasion : « Je t'écris après le deuxième jour de lutte, lutte qui n'est pas terminée »<sup>379</sup>. La sœur de Romain Rolland, Madeleine, ainsi que l'épouse de Pierre Jean-Jouve, Andrée, qui furent ses amies sa vie durant<sup>380</sup>, assistaient également aux rencontres de la *Ligue internationale des femmes*<sup>381</sup>.

Tout comme si souvent son mari, Friderike ne semble pas trouver de mots assez forts pour décrire le bien qu'elle retire de ces quelques jours en terre française, pour l'occasion terre universelle et patrie de tant de leurs amis, dont celui qui, sans jamais être cité, semble toujours présent : Alzir Hella. A part dans une lettre à Schnitzler, que nous citons plus loin, dans aucune autre des correspondances publiées que nous avons pu consulter, ni même dans son journal intime, l'auteur ne mentionne le nom de Hella, trop proche sans doute, trop personnellement lié à lui pour qu'il se permette de s'en entretenir avec un tiers. Il y est par contre beaucoup question de son premier traducteur Henri Guilbeaux, pour lequel pourtant il ne semblait pas avoir une grande estime. Ce silence absolu sur son « cher ami » Alzir confirme son caractère réservé et pudique. L'on en est donc réduit à faire des suppositions ou plutôt à chercher des indices indirects, des allusions au détour d'une ligne...

Un indice sur un lieu où pourraient s'être retrouvés Stefan Zweig et Alzir Hella nous est donné dans une lettre de Friderike datée du 12 mars 1913, écrite de Méran alors qu'elle tremble pour la vie de sa fille Suzanne, atteinte d'une pneumonie qui heureusement ne l'emportera pas :

---

<sup>378</sup> Stefan Zweig écrit simultanément à son ami Hella : « Cher vieux, Ma femme assistera au Congrès des femmes pour la ligne de Grenoble. Je te prie de vouloir lui envoyer 2000 Francs français soit en billets soit en chèque non barré – si possible sur la succursale du Crédit Lyonnais à Grenoble (parce qu'elle n'a pas un dépôt de banque). Mais de telle façon que la lettre ou l'argent arrivent le 15 ou 16 mai. Excuse de te molester ! Ton vieux Stefan » page 509.

<sup>379</sup> Zweig Friderike & Stefan, *L'amour inquiet, Correspondance 1912-1942*, traduit par Jacques Legrand, Bibliothèques 10/18, Paris, avril 2001, p.314. Par la suite *L'amour inquiet*.

<sup>380</sup> *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 84 : « So wie Frans [Masereel] wurden mir damals auch zwei Frauen auf Lebenszeit Freundinnen, Madeleine Rolland, Rollands Schwester, und Andrée Jouve. Ich war ihnen auch durch die gemeinsame Arbeit in der Internationalen Frauenliga für Frieden und Freiheit verbunden ».

<sup>381</sup> Dix ans plus tôt, le 19 septembre 1921 exactement, Romain Rolland écrivait déjà à Annette Kolb (cf. infra) : « Ma sœur a été à la réunion internationale de Salzbourg, dans la 1<sup>ère</sup> quinzaine d'août ». L'éditrice précise en note que ces rencontres étaient organisées par *La Ligue internationale des Femmes* dont Madeleine Rolland était l'une des secrétaires. Voir Anne-Marie Saint-Gille, *La vraie patrie, c'est la lumière ! Correspondance entre Annette Kolb et Romain Rolland (1915-1936)*, Collection contacts Série 2, Gallo-Germanica 13, Peter Lang, Bern ; Berlin ; Frankfurt/Main ; New York ; Paris ; Wien, 1994, p.128. Dans la même lettre, il lui indique, apparemment en réponse à une demande d'autorisation de traduction émanant d'une certaine « Mme W. », que *Clerambault* « est déjà traduit en allemand par Stefan Zweig ; et il est sous presse, chez Rütten und Loening ». La lettre d'Annette Kolb à ce sujet a disparu.



Je viens de prononcer le mot DIEU, et toi, tu vas dans des réunions d'anarchistes ? Que s'y passe-t-il exactement ? Donne-t-on lecture d'offres de fabricants de bombes et autres choses semblables ? Tu n'as aucune idée de mon ignorance<sup>382</sup>.

Malheureusement, nulle trace de la lettre de Zweig qui a entraîné ce commentaire, ni de sa réponse. Nous apprenons ainsi néanmoins que l'auteur autrichien fréquentait lui aussi à cette époque ces milieux familiers à Alzir Hella ... Peut-être Henri Guilbeaux, anarchiste lui aussi, fut-il un vecteur des retrouvailles entre Hella et Zweig ? Le 3 mars 1913, Zweig séjourne à Paris. Comme à chaque fois, Paris est synonyme pour l'écrivain de légèreté et de bonheur<sup>383</sup>. Il a trouvé un petit hôtel, « le Beaujolais »<sup>384</sup> qui a l'immense avantage de donner sur les jardins du Palais-Royal et non sur la rue, terriblement bruyante. « Certes le confort est réduit, mais je crois que je vais me décider en sa faveur à cause du calme »<sup>385</sup> écrit-il dans son journal. C'est là qu'il séjournera lorsqu'il viendra à Paris, recevant et expédiant des centaines de lettres au et du « 15, rue de Beaujolais, hôtel Beaujolais, Paris »<sup>386</sup>. Deux jours plus tard, il note :

Le matin, Guilbeaux, devenu totalement anarchiste, mais à ce que je crois, plus à cause de sa situation financière désespérée que par conviction, bien qu'il fût toujours un caractère. [...] Rentré et dîné avec Guilbeaux. Il me raconte des détails intéressants sur l'anarchisme, mais je n'y vois aucune extase intérieure, seule une colère qui part à l'aveuglette dans une direction quelconque, comme un coup de revolver<sup>387</sup>.

Les deux hommes se voient souvent pendant ce séjour parisien. Le 19 mars il dîne avec lui et le 1<sup>er</sup> avril il écrit, visiblement impatienté : « Le soir, Guilbeaux, il ne va pas bien, c'est d'ailleurs en grande partie de sa faute. » Le 10 et le 22 de ce mois les voient de nouveau ensemble<sup>388</sup>.

L'auteur fait visiblement « le tour » de ses traducteurs anciens ou actuels à ce moment-là puisqu'à la date du 15 mars, on peut lire : « Vu [Paul] Morisse qui a traduit mes nouvelles »<sup>389</sup>,

---

<sup>382</sup> Friderike & Stefan Zweig, *L'amour inquiet*, p.42.

<sup>383</sup> « Pendant ce séjour de six semaines, il travaille efficacement sinon beaucoup, lit, enrichit sa collection d'achats, comme le manuscrit des *Fêtes galantes* de Verlaine, ou de dons, comme le *Cornette* de Rilke, conseille à distance le président de la Société des bibliophiles d'Allemagne [...] Il rencontre une foule de gens : Verhaeren, Rolland, Balzage, Rilke, mais aussi son premier traducteur, Guilbeaux [...] », in : Serge Niémetz, *Stefan Zweig* p. 204.

Friderike elle aussi souligne combien Paris lui convenait : « Mais en somme, l'époque berlinoise, si elle était intéressante, ne procurait pas de pain à son âme, ne lui donnait pas de bonheur. A l'inverse, Paris, (...) qui, comme nulle autre, sait ouvrir le monde à un jeune homme cultivé et avide de savoir, le lui procurait ». *Stefan Zweig wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 27 (*traduction par nos soins*)

<sup>384</sup> Gert Kerschbaumer, *Der fliegende Salzburger*, Fischer-Taschenbuch-Verlag, Frankfurt am Rhein, April 2005, p. 17 : « Sur la rive droite de la Seine Stefan Zweig découvre sa maison, dans laquelle il descendra par la suite discrètement ; l'Hôtel Beaujolais dans le calme quartier du Palais Royal avec une belle vue sur les jardins ». (*traduction par nos soins*)

<sup>385</sup> Stefan Zweig, *Journaux*, note du 4 mars 1913, p. 38.

<sup>386</sup> Lettre de Friderike adressée « Au Dr. Stefan Zweig » le 31 mars 1913, in : *L'amour inquiet*, p.47. Il séjournera de 1912 à 1931 dans cet hôtel, qui n'existe plus aujourd'hui et se situait à gauche du restaurant Véfour. Lorsqu'il est en travaux en 1922, Zweig s'installe pour un court séjour à l'hôtel des Colonies, 27, rue Paul Lelong. En 1932, il préfère l'hôtel Louvois, proche de la Bibliothèque nationale où il va puiser les documents qui lui permettent d'achever sa rédaction de *Marie-Antoinette*. Friderike raconte : « L'Hôtel Louvois, dans lequel il élit domicile plus tard lors de ses séjours parisiens, n'était séparé de la Bibliothèque nationale que par un espace qui ressemblait à un square. Dans cet établissement sans pareil, s'ouvrait à lui le trésor immense des livres et documents qui étaient à sa disposition, y compris les ouvrages précieux conservés sous clé. Un jour, en feuilletant le livre d'heures orné de riches miniatures, nous trouvâmes dans celui de Catherine de Médicis les deux portraits de Marie Stuart et François II qu'on lui permit de faire figurer dans sa biographie de la malheureuse reine ». *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 30 (*traduction par nos soins*).

<sup>387</sup> Stefan Zweig, *Journaux*, note du 6 mars, p. 38-39.

<sup>388</sup> Ibid, p.48, 51 et 53.

<sup>389</sup> Ibid, p.41.

tandis qu'exactement dix jours plus tard, l'on trouve une remarque douce-amère sous sa plume : « Le soir, avec Paul Morisse qui, en jésuite, cède sur tous les points et porte donc peu d'intérêt à une conversation »<sup>390</sup>. Sa relation avec ces deux traducteurs, si elle n'est pas mauvaise et si Zweig les voit régulièrement lors de ses visites parisiennes, ne semble donc pas être de nature véritablement amicale. Lors de son séjour suivant, en 1914, il retourne voir Henri Guilbeaux comme en témoignent ces quelques mots écrits le 24 mars 1914, un mardi : « A midi, avec Guilbeaux, qui semble s'être rangé et, de ce fait, avoir gagné en sérénité »<sup>391</sup>. Voulait-il dire par « s'être rangé » qu'il s'était éloigné de l'anarchisme ? C'est peu probable vu son parcours ultérieur. Dans *Le Monde d'hier*, Zweig revient sur l'une de leurs rencontres en 1917, à l'occasion d'un séjour en Suisse pour la première de Jérémie - avec le recul mais sans l'indulgence que donnent les années écoulées :

A Genève je rencontraï aussi [après Romain Rolland] dès le premier soir le petit groupe de Français et d'autres étrangers qui se rassemblaient autour de deux petits journaux indépendants, *La Feuille*<sup>392</sup> et *Demain* : Pierre Jean Jouve, René Arcos, Frans Masereel. Nous devînmes des amis intimes, avec ce rapide élan qui ne noue d'ordinaire que des amitiés de jeunesse [...] Le fait que les autres osaient si peu et que lui seul osait tant conféra à ce littérateur en lui-même sans importance une soudaine grandeur et exalta ses capacités de publiciste, de polémiste, au-dessus de leur niveau naturel, phénomène qu'on peut observer aussi du temps de la Révolution française chez les petits avocats et juristes de la Gironde. [...] il attaquait résolument, et le mérite restera durablement à Guilbeaux d'avoir fondé et dirigé la seule revue intellectuellement importante qui lutta contre la Première Guerre mondiale : *Demain*, document que chacun doit relire, s'il veut réellement comprendre les courants intellectuels de cette époque. Il nous donnait ce dont nous avions besoin, un centre de discussion international, supranational, en pleine guerre. [...] Les révolutionnaires alors exilés de Russie, comme Lénine, Trotski et Lounatcharski accordèrent leur confiance au radicalisme de Guilbeaux et écrivirent régulièrement pour *Demain*. [...] ; aucun Français, pas même ce capitaine Sadoul qui se rallia aux bolcheviks en Russie, n'était aussi craint et haï dans les cercles politiques et militaires de Paris que ce petit homme blond. [...] <sup>393</sup>.

Antoinette Blum, qui a rassemblé et annoté la correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin, raconte elle aussi l'ingratitude de Guilbeaux : « Guilbeaux [est] accusé de pangermanisme et d'entretenir des rapports avec les révolutionnaires russes. Rolland – qui ne fléchit jamais dans la conviction de son innocence – le défend en 1918 (...) et des années après, en 1932, quand Guilbeaux est incarcéré à la prison du Cherche-Midi. Grâce, en partie, à Rolland, il sera acquitté. La fidélité de Rolland sera lâchement "récompensée". Guilbeaux, qui avait été un Bolchevik, deviendra violemment antistalinien et n'hésitera pas à s'adonner à des calomnies personnelles pour s'attaquer dans *La fin des Soviets* (1937) aux prises de position politiques de Rolland »<sup>394</sup>.

---

<sup>390</sup> Ibid, p.47.

<sup>391</sup> Ibid, p.57.

<sup>392</sup> Ce « journal d'idées et d'avant-garde ne se rattachant à aucun parti » comme le proclame sa première page et dans lequel paraît quotidiennement un dessin de Frans Masereel, est dirigé depuis sa création par Jean Debrit, un proche de Romain Rolland.

<sup>393</sup> *Le Monde d'hier*, p. 315 et 317-319. Dans son ouvrage *Stefan Zweig, Der fliegende Salzburger*, Gert Kerschbaumer raconte comment la France, aurait voulu faire un exemple d'Henri Guilbeaux, accusé d'intelligence avec l'ennemi, en le condamnant à mort : »Zur Abschreckung möchte Frankreich ein Exempel statuieren : an Henri Guilbeaux, dem streitbaren Herausgeber der Genfer Zeitschrift *Demain*. Da er im Ausland ist, kann des Todesurteil nicht vollstreckt werden. Zweig ist freilich entsetzt, lässt sich aber nicht beirren und kann sich von der kriegführenden Monarchie gänzlich freispielen«. Op. cit. p. 56

<sup>394</sup> Antoinette Blum, *Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin*, op. cit. p. 16. Maurice Parinanine prend sa défense dans son petit ouvrage, *Des Français en Russie – Quelques souvenirs sur la Révolution russe (1919-1920) et sur notre ami Henri Guilbeaux*, qu'il commence ainsi : « C'est au début de 1919 que j'ai fait connaissance

Suite des notes de fin sur la page suivante

Etrange coïncidence : ce Jacques Sadoul qu'évoque Zweig, voici ce qu'en écrit dans son autobiographie Marcel Body, qui avait fondé à Moscou, en 1917 le Groupe communiste français de Moscou, sous le commandement de Jacques Sadoul, membre de la S.F.I.O. et capitaine de la mission française à Moscou :

Depuis des mois, Sadoul se préparait à donner sa mesure. Ses dernières lettres à Albert Thomas, celles qu'en juillet 1918 il avait envoyées à Romain Rolland, faisaient ostensiblement l'apologie de la Révolution et de l'œuvre accomplie par Lénine et Trotsky. On peut imaginer l'effet que ces messages devaient produire sur l'entourage de Clemenceau : depuis les premiers jours d'octobre, Sadoul tentait cette gageure d'amener le Gouvernement français à soutenir militairement, économiquement et financièrement le pouvoir des Soviets et à donner sa caution aux dirigeants bolcheviques qui ne cachaient pas leur dessein d'étendre la Révolution à l'Europe entière<sup>395</sup>.

On retrouve ainsi au détour d'une ligne Romain Rolland, l'auteur du *Théâtre du Peuple*, l'ami vénéré, le Maître respecté de Stefan Zweig, dont ce dernier rapporte avec lyrisme : « [...] Rolland demeura fermement résolu à n'adhérer à aucun groupe, à rester indépendant et à ne servir que par sa propre personne la cause à laquelle il s'était consacré : la cause commune de l'humanité »<sup>396</sup>.

Comme l'explique Zweig – et cette disposition d'esprit est commune aux deux amis – Romain Rolland compatissait de toute la force de son cœur aux souffrances des hommes et cherchait par tous les moyens à leur venir en aide, mais refusait de se trouver à l'étroit dans un parti politique quel qu'il soit. L'auteur d'*au-dessus de la mêlée* écrit en avril 1917 à Annette Kolb :

J'ai lu avec émotion votre courageux Appel à la bonne Allemagne contre ses maîtres indignes qui la ruinent et la déshonorent. Je ne sais pas si vous aurez à souffrir maintenant de cet acte de vaillance ; mais je suis bien sûr que plus tard les vôtres vous rendront hommage. Tant d'hommes qui pensent comme vous, là-bas ! Et pas un qui ose parler, - en dehors de quelques socialistes affranchis de la tyrannie du Parti ! Il est beau que ce soit une femme qui leur donne l'exemple. Puissent-ils le suivre ! Je vous serre les mains de tout cœur affectueux. [...] Chère amie, je refuse qu'on inscrive mon nom parmi les collaborateurs des publications françaises qui me sont favorables ou amies. (Je viens tout récemment de la refuser au *Journal du Peuple*). Ce n'est pas pour le donner à des publications allemandes, si avancées soient-elles. Je suis un vieil indépendant incorrigible. J'entends avoir le droit d'envoyer, à l'occasion, un article ici ou là, sans me lier jamais à aucun parti, à aucune coterie. Les meilleurs ne valent pas cher »<sup>397</sup>.

Cet *Appel aux « Allemands »* paru le 5 avril 1917 dans le *Journal de Genève* est repris par plusieurs journaux parisiens, mais, comme l'indique Romain Rolland dans une lettre adressée à sa correspondante franco-allemande le 11 juin 1917 : « Vous savez, n'est-ce pas que plusieurs journaux parisiens ont tenté de reprendre votre lettre au *J[ournal] de Genève* ? La censure l'a

---

avec notre ami. Son nom, au moment où nous rencontrâmes, ne m'était pas étranger : je possédais dans ma bibliothèque la riche *Anthologie des Lyriques allemands contemporains* qu'il avec publiée chez l'éditeur Eugène Figuière » (p. 3). Plus loin, il écrit : « Guilbeaux a ramassé pour toute fortune une réputation d'enfant terrible. Au fond c'est une âme tendre et blessée, une âme généreuse disciplinée par une logique implacable ». Les Humbles, 8<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> cahier de la 16<sup>ème</sup> série, août-septembre 1931, p. 13/14.

<sup>395</sup> Body, op. cit. p. 75.

<sup>396</sup> *Le Monde d'hier*, p. 311 et 314.

<sup>397</sup> Anne-Marie Saint-Gille, *La vraie patrie, c'est la lumière ! Correspondance entre Annette Kolb et Romain Rolland (1915-1936)*, Collection contacts Série 2, Gallo-Germanica 13, Peter Lang, Bern ; Berlin ; Frankfurt/Main ; New York ; Paris ; Wien, 1994, p 95. Début avril, il note dans son journal : « La lettre d'Annette Kolb, son Appel aux Allemands, paraît dans le *Journal de Genève* du 5 avril, un peu dissimulé en seconde page. C'est une parole généreuse, la première qu'une libre conscience allemande ait osé risquer, en dehors des partis politiques. [...] Elle m'inspire une grande sympathie pour la pauvre femme, qui se jette dans la fournaise. La plus faible, la moins faite pour la lutte, montre l'exemple aux autres. » in : op. cit, p. 166.

coupée entièrement dans « *Ce qu'il faut dire* » du 12 mai »<sup>398</sup>. Et celui qui rédigea le texte de présentation de l'auteur de l'article censuré, intitulé « Vérités », n'est autre qu'Alzir Hella.

Annette Kolb, née en Allemagne, d'un père allemand et d'une mère française, est un écrivain de langue allemande connu qui aspire vaillamment – elle ne cesse de lutter pour son idéal – à la réconciliation de l'Allemagne et de la France, aussitôt la guerre terminée. En janvier 1915, à Dresde, elle n'hésita pas à donner une conférence à ce sujet, 45 LIGNES CENSUREES.

Comme le souligne Alzir Hella, le ton de ce texte vibrant d'émotion d'une femme qui ressentit le conflit entre ses deux patries comme une véritable guerre civile et s'employa à œuvrer activement pour la réconciliation des deux peuples rappelle celui du discours qu'elle prononça à Dresde le 25 janvier 1915 : elle y dénonçait les campagnes de presse menées par les pays belligérants et tentait de prouver que pacifisme et patriotisme ne s'excluent pas. Prise à parti par un public hostile, elle dut quitter précipitamment la tribune et fuir<sup>399</sup>.

A l'origine, ce texte parut dans *Die weissen Blätter*, dirigées par René Schickelé auquel Annette Kolb était très liée. Elle servit d'intermédiaire entre lui et Romain Rolland, mais les contacts restèrent superficiels. A l'inverse, René Schickelé, pacifiste, à la fois citoyen français (né en Alsace) et écrivain allemand, auteur de *Das Erbe am Rhein*, fascine Stefan Zweig, que l'appartenance à plusieurs patries et la douleur qu'elle engendre en ces temps de guerre interpellent et touchent. Il en a été de même pour les *Lettres d'une franco-allemande* qu'Annette Kolb publie en Allemagne en 1916 puis traduit elle-même en français. Elle explique son entreprise à Romain Rolland en ces termes :

Je voudrais la faire moi-même, mon allemand est trop difficile. Puis, quand je l'aurai faite, la faire voir à quelqu'un, car il y aura bien des fautes. [...] Avez-vous reçu mon livre ? Je suis *forcée* de le traduire moi-même. Je vous dirai pourquoi à l'occasion ; que cela reste entre nous. Je me mets au travail. Adieu<sup>400</sup>.

Annette Kolb, peut-être du fait de son bilinguisme, ressent l'impérieuse nécessité de traduire elle-même son ouvrage, personne mieux qu'elle-même ne pouvant restituer la complexité de son écriture. Peut-être aussi ne voulait-elle pas mettre en danger un traducteur qui se serait risqué à entreprendre en France une telle traduction. A cette lettre du 6 décembre 1916, Romain Rolland répond le 8 par ces mots amicaux et tristement lucides :

J'ai bien reçu votre beau livre si émouvant. Hélas ! Nous ne sommes pas encore au bout de la douleur. Il ne sera pas facile de le traduire et je comprends que vous vous en chargiez. Quand vous aurez fini, je reverrai volontiers votre traduction – si je suis encore ici (que sait-on du lendemain ?)<sup>401</sup>.

Pratiquement six mois plus tard, le 28 mai 1917, c'est chose faite :

Tous mes compliments. Vous écrivez très élégamment en français et les passages poétiques ne semblent pas traduits. J'ai eu seulement à corriger quelques fautes d'orthographe. Mes corrections sont plutôt des suggestions, pour vous engager à modifier la forme de tel ou tel passage. J'ai eu beaucoup de plaisir à lire ces lettres, et j'espère que le public de langue française en aura autant que moi<sup>402</sup>.

---

<sup>398</sup> Anne-Marie Saint-Gille, op. cit., p.103.

<sup>399</sup> Klaus Mann la dépeint ainsi : « Assise, dans le coin du sofa, son long visage racé si animé sous son inévitable petit chapeau noir, la voici qui bavarde agréablement, à sa façon distraite, dans un jargon très personnel qui lui vient à la fois de Paris et de la Haute Bavière. » *Le tournant, histoire d'une vie*, Editions Solin, Malakoff, 1984, p. 406

<sup>400</sup> Anne-Marie Saint-Gille, op.cit., p 87-88.

<sup>401</sup> Anne-Marie Saint-Gille, op.cit., p 89.

<sup>402</sup> Anne-Marie Saint-Gille, op.cit. p.99. A propos de ce livre, finalement édité à Genève par les éditions Atar en 1917 sous le titre *Lettres d'une Franco-Allemande*, Romain Rolland note dans son journal intime : « Somme toute, comme je l'écris à Annette, elle est deux fois patriote : pour l'Allemagne et pour la France. Rien d'international en elle. C'est en

Le nom de Romain Rolland apparaît une seconde fois dans l'autobiographie de Marcel Body, précisément en relation avec celui d'Henri Guilbeaux<sup>403</sup>. L'appréciation du personnage par Marcel Body, Stefan Zweig et Antoinette Blum, à la lumière de la correspondance de Romain Rolland avec Charles Baudouin, est identique : ils le tiennent pour un révolutionnaire dévoyé et brutal autant qu'un écrivain raté et frustré. Marcel Body replace l'action d'Henri Guilbeaux dans le contexte de la réalité russe et décrit avec précision le rôle qu'il s'y est choisi :

Il [Jacques Sadoul] me raconta les activités de ce dernier à la Tcheka dont toutes les conséquences, tant pour notre action politique auprès des Français demeurés en Russie que dans les milieux socialistes en France, risquaient d'être des plus négatives. Je partageai tout à fait son point de vue. [...] Il s'avéra que Guilbeaux seul s'était improvisé « juge d'instruction ». Condamné à mort en France pour avoir soi-disant touché de l'argent allemand pendant la guerre de 1914 afin de payer l'impression de la revue pacifiste *Demain* qu'il faisait paraître à Genève où il s'était réfugié, cet ex-prosélyte de Romain Rolland, ce pourfendeur de tous les écrivains de son époque qui le dépassaient ne fût-ce que d'un pouce, ce critique littéraire plein de fiel et d'envie ne s'était découvert, à Moscou, quelques mois après son arrivée au pays de la révolution, d'autre vocation que celle, très lucrative du reste à l'époque, d'inquisiteur. Il faisait donc comparaître devant lui les quelques officiers de la mission militaire française qui, détenus à la prison de la Boutirka, n'avaient pas encore été échangés contre des bolcheviks arrêtés en France<sup>404</sup>.

Stefan Zweig évoque lui aussi son aspect chétif et inquiet, le besoin presque maladif de Guilbeaux de polémiquer contre les écrivains de son temps, lui qui n'en était pas un. Il évoque aussi la période moscovite de Guilbeaux en regrettant qu'il ne l'ait pas mise à profit pour contribuer à « faire œuvre positive dans la reconstruction de la Russie » et, à son habitude, élargit sa pensée en généralisant aux traits *typiques de cette nature* (c'est nous qui soulignons) pour stigmatiser « le polémiste incurable » qui se brouilla avec tout le monde, y compris avec lui :

Cependant, il se trouva en réalité que Guilbeaux n'était rien moins qu'une nature de chef, mais que, comme beaucoup de poètes de la guerre et de politiciens de la révolution, il n'était que le produit d'une heure fugitive, et les natures mal équilibrées finissent toujours par s'effondrer après une soudaine ascension. [...] Il finit, dans une époque historique moins grande, comme il avait commencé, par des brochures insignifiantes et des tracasseries mesquines ; il est mort dans un coin de Paris, peu après avoir obtenu sa grâce. Celui qui, pendant la guerre, avait été le plus audacieux et le plus vaillant adversaire de la guerre, celui qui, s'il avait su utiliser et mériter l'élan que lui avait donné l'époque, aurait pu devenir une des plus grandes figures de notre temps, est aujourd'hui complètement oublié, et je suis peut-être un des derniers qui se souviennent encore de lui avec reconnaissance pour son exploit de *Demain*<sup>405</sup>.

Ce texte fait apparaître ce qu'on pourrait appeler l'*idiolecte* de Stefan Zweig de manière particulièrement prenante et permet de comprendre d'emblée pourquoi Zweig, biographe soigneux et intransigeant, a dédaigné cet homme qui n'a pas l'excuse de la paresse d'esprit, ce « révolutionnaire par ressentiment » qui rappelle le Hébert décrit par l'auteur dans *Marie-Antoinette*<sup>406</sup>. C'est sans surprise donc qu'il lui préfère l'honnêteté, la vitalité, le courage et la

---

quoi nous différons bien. La misère de tout peuple me touche également (...) » in : Anne-Marie Saint-Gille, op. cit., p. 166.

<sup>403</sup> Comme en témoigne une lettre d'Annette Kolb à Romain Rolland datée du 6 décembre 1916, l'écrivain français connaissait bien Henri Guilbeaux. Dans l'introduction qui précède la correspondance proprement dite, celle-ci explique que Romain Rolland et Henri Guilbeaux étaient des « proches ».

<sup>404</sup> Body, op.cit. p. 137-139.

<sup>405</sup> Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, p. 320-321.

<sup>406</sup> « Dans la Révolution française, comme dans toute autre, deux types se dessinent nettement : les révolutionnaires que guident l'idéalisme, et ceux qui sont conduits par le ressentiment ; les uns, mieux partagés que la masse, veulent l'élever

Suite des notes de fin sur la page suivante

modestie d'Alzir Hella, qui devient peu à peu non seulement la plume française de l'écrivain autrichien, mais encore son ami, son agent littéraire, son homme de confiance, son banquier.

Alzir Hella était un traducteur prolifique. Comme Zweig, il était passionné par les autres cultures. De 1923 à 1931, il participa à la rédaction de *La Revue européenne*, revue ouverte sur les lettres étrangères qui contribua à révéler de nombreux écrivains allemands, Thomas Mann, Rilke et bien sûr Zweig. Celui-ci, en retour, le mit en relation avec de nombreux écrivains, notamment Erich-Maria Remarque et Arthur Schnitzler. Outre l'essentiel des œuvres de Zweig, dont le grand nombre rendrait ici l'énumération fastidieuse, il traduisit, sans doute non exhaustivement, en collaboration avec Olivier Bournac, un grand nombre d'œuvres choisies en fonction de son engagement politique ou qui, souvent, lui avaient été recommandées par Zweig lui-même. Les préfaces ou avant-propos qui les accompagnent renforcent l'image d'un traducteur exigeant et talentueux, capable de traduire prose et poésie et de s'adapter aux styles les plus divers, soucieux de la transmission de ces œuvres aux lecteurs français.

Plusieurs d'entre elles sont d'abord publiées sous forme de feuillets dans des journaux, notamment *L'Humanité*, ou des revues (*Europe*, etc.). La Chronique de la Société des Gens de Lettres de 1925 dresse une liste des publications d'Alzir Hella dans les journaux et magazines, qui surprend par son ampleur et son éclectisme, ainsi que par la diversité des langues traduites (danois, suédois, néerlandais...) : la traduction de *L'Homme sauvage* de Latzko paraît dans *l'Humanité*, des *Nouvelles* de Latzko, des poésies de Petzold, une *Etude sur Ibsen*, paraissent dans *Clarté*, des *Etudes* sur Strindberg, Andersen, Newo, Alex, Blok, Dostoïevski, Toller, Grimmelshausen, Unruh dans *L'Humanité*. *La Reine de Saba*, nouvelle de Knut Hamsun, précédée d'une étude sur l'auteur, paraît dans *l'Esprit Nouveau*, *Le Superflu*, nouvelle de Latzko, dans *la Grande Revue*, des *Extraits* des œuvres de Luther, Gimenez Caballero, Unruh et Platzhoff sont publiés dans *L'Humanité*. La Chronique de la Société des Gens de Lettres de 1926 déroule, cette fois sous le double nom *Alzir Hella et O. Bournac*, la liste des publications de nombreuses autres traductions : *L'Atelier et la Vie d'un ouvrier-Ecrivain (notes autobiographiques)* par Alfons Petzold, vingt contes de l'Autrichien Alfons Petzold, parus dans *l'Ere Nouvelle* et *l'Humanité*, *Stephan (sic) Zweig par lui-même*, paru aux *Nouvelles Littéraires*, *L'Ile Sakhaline*, conte d'Alfons Paquet, *Le Coup de Sifflet*, conte traduit d'Andreas Latzko, cinq contes traduits du danois<sup>407</sup> de Martin Andersen Nexø, trois contes traduits de L. Heilgers, deux contes traduits de Strindberg, *Le Petit Marchand de Journaux*, traduit de Knut Hamsun, une chronique sur Jean-Paul et son œuvre, tous articles parus dans *l'Humanité*.

En 1922 paraissent les *Poèmes de la Prison* d'Ernst Toller<sup>408</sup>. Témoin de l'autorité et de l'engagement intransigeant d'Alzir Hella, une note précise, en post-scriptum au n° 44 des *Humbles*, où il a été édité :

---

jusqu'à eux, lui faire atteindre leur niveau, leur culture, leurs formes de vie, augmenter sa liberté. Les autres, qui furent eux-mêmes longtemps malheureux, cherchent à se venger sur ceux qui furent plus heureux qu'eux et veulent imposer leur puissance aux maîtres d'hier. Un état d'esprit identique se rencontre aujourd'hui parce qu'il est fondé sur la dualité de la nature humaine. [...] Pour ceux-ci [les révolutionnaires par ressentiment] le pouvoir est une chose trop nouvelle pour qu'ils puissent résister au plaisir d'en jouir pleinement. Des personnages à l'intelligence étroite, sortis enfin d'une situation pénible, s'emparent du gouvernail, et leur ambition est de rabaisser la révolution à leur propre mesure, à leur propre médiocrité. » Stefan Zweig, MAT, p. 398.

<sup>407</sup> Etonnée de trouver une telle langue parmi celles que traduisait Alzir Hella, nous avons interrogé sa nièce, Mme Jottard, qui, ne pouvant préciser lesquelles il parlait, se souvint cependant l'avoir entendu dire un jour que « *l'entretien de ses sept ou huit langues [lui] coûtait plus cher que celui de sept ou huit automobiles* » (entretien téléphonique du 20 décembre 2005).

<sup>408</sup> Ernst Toller, *Poèmes de la Prison*, traduction d'Alzir Hella et de O. Bournac, Préface de Romain Rolland, édition de la Revue Littéraire des Primaires, Les Humbles, Paris, 1922.

Sur le suicide de cet auteur tourmenté, longtemps emprisonné pour son engagement anarchiste et qui s'était pendu dans sa chambre d'hôtel, à New York, Klaus Mann s'interroge : « Pourquoi ? Il n'y avait pas de lettre d'adieu pour nous

Suite des notes de fin sur la page suivante

Ce numéro de décembre, qui va clore notre septième série, devait être un numéro ordinaire de revue. La copie en était prête. Il y avait notamment une longue lettre d'Armand au sujet de Littérature et Pognon ; un beau poème de Marcel Millet : Croire, etc.

Mais Alzir Hella me prie si chaleureusement de consacrer de cahier aux poèmes de Toller que je ne puis le lui refuser. La copie dont je parlais ci-dessus sera donc reportée au numéro de janvier 1923 qui inaugurerà notre huitième série. Car nous continuons toujours, plus que jamais, la bonne lutte.

Armand, Guilbeaux, Samson, Toller : une belle série d'êtres libres, victimes innocentes de nos féroces et crapuleuses classes dirigeantes – allemandes comme françaises. La liste s'allongera peut-être encore. Si longue qu'elle soit, les emprisonnés, les condamnés, mille fois plus sympathiques que leurs juges galonnés, décorés et chamarrés, trouveront toujours aux Humbles un fraternel abri.

C'est également en 1922 qu'il traduit *La Dictature du prolétariat (problèmes économiques)*, d'Eugène Varga<sup>409</sup>. En 1925 paraissent *Quintus Fixlein*, de Jean-Paul Richter<sup>410</sup> et *Mourir*, d'Arthur Schnitzler<sup>411</sup>. En 1926 sont publiés *La Marche Royale*, d'Andreas Latzko<sup>412</sup> (notons que Stefan Zweig avait, en 1919, lui-même préfacé *Le Dernier Homme*, du même auteur, qui avait alors fait l'objet d'une « traduction libre par René Arcos et David Roget ») ainsi que *Les Elixirs du diable Histoire posthume du Capucin Médard* d'E.T.A. Hoffmann<sup>413</sup>, puis, en 1927 *Liliane et Paul* de Heinrich Mann<sup>414</sup>.

---

expliquer ses raisons. Qui l'avait bien connu pouvait les comprendre, bien sûr, même en l'absence de tout message. Un champion de la liberté, vieillissant, languit après le sommeil qu'aucune nuit, ici-bas, ne lui accorde plus. Les nuits n'apportent pas l'oubli, mais le souvenir ... - Munich en 1919, 1920, la République des Conseils, le temps de l'action, de la jeunesse, de la foi débordante ; la longue détention en forteresse, le travail (comme on l'écrit facilement !), les hirondelles qui passent devant la cellule (comme on les aime tendrement ! comme on est jeune !), puis l'époque berlinoise, les succès théâtraux, la gloire, des meetings, des premières, des femmes, de l'argent, encore plus d'action, mais pas de sommeil ; des congrès, des meetings, des premières, encore plus de femmes, encore plus de femmes, encore plus de succès, des échecs aussi (le talent diminue-t-il ? les forces s'en vont-elles ?) – et pas de sommeil ; toujours de nouveaux combats, de nouvelles déceptions, on reste tenu d'agir et pourtant c'est en vain ; un élan toujours repris, et pas de sommeil ; pour finir, l'exil – et encore et toujours la gloire, la lutte, la pantomime révolutionnaire (et pas de sommeil). Vivre est de plus en plus dur, écrire aussi ; parler, cela peut encore aller. Le geste hardi, encore et toujours, la belle voix des meetings, le cri si souvent répété : « Genossen ! camarades ! Le progrès ... le prolétariat ... invincible ... on ne l'arrêtera pas ... Soyez unis ! Ayez la foi ! Soyez forts ! » - Ah ! on n'est plus soi-même. Pas de sommeil, pas de sommeil ... L'action, vaine : le grand « en vain », toujours et encore – et jamais de sommeil ... Enfin, on l'obtient de force. Avec des ruses, on renvoie, au moment du déjeuner, la secrétaire à laquelle on vient tout juste encore de dicter quelque chose. Armé de sa corde, le champion de la liberté, épuisé, se glisse dans la salle de bains. En face, à Central Park, les hirondelles gazouillent-elles ? Même elles, on ne veut plus les entendre ». Klaus Mann, *Le tournant*, op. cit. p. 525.

<sup>409</sup> Paris, Librairie de l'Humanité, 1922. La *Chronique de la Société des Gens de Lettres* parue en juin 1925 signale la publication de la traduction des poésies de Toller, sous le titre *Le Livre des Hirondelles*, dans la revue *Partisans*.

<sup>410</sup> Jean-Paul Richter, *Quintus Fixlein*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1925. L'ouvrage que nous possédons – le quatrième publié dans la collection *Le Cabinet cosmopolite* –, édité à l'occasion du centenaire de la mort de Jean-Paul Richter, le 14 novembre 1925, porte le n° 294 d'un tirage limité à 2200 exemplaires. Les deux traducteurs font précéder le texte de l'ouvrage d'une introduction de plusieurs pages où ils présentent l'auteur et sa conception de l'écriture : « Dans *Quintus Fixlein*, paru à Bayreuth, en 1795, - livre qui eût pu s'appeler « *Le Sentier du Bonheur* » ou encore « *le Poème de la Pauvreté* » - Jean-Paul (...) s'attache à la description de la vie des humbles dans ses menus détails », p. XI.

<sup>411</sup> Paru chez Rieder, Paris, il est préfacé par Maurice Scheyer.

<sup>412</sup> Andreas Latzko, *La marche royale*, traduit par Alzir Hella et O. Bournac, Editions J. Snell & Cie, Paris, 1926. L'ouvrage que nous possédons porte la dédicace suivante : « A Monsieur Maurice Courtois-Suffit, en parfait hommage. O. Bournac. » Maurice Courtois-Suffit était, entre autres, l'auteur de l'ouvrage *Le Promeneur Sympathique*, paru chez Plon en 1925.

<sup>413</sup> Paru chez Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1926. Il s'agissait du onzième de la collection *Le Cabinet Cosmopolite*, tiré à 2150 exemplaires numérotés, dont nous avons pu trouver le numéro 1261 : dans un avant-propos à cet ouvrage, les traducteurs, Alzir Hella et Olivier Bournac expliquent, non sans analogie avec la prose zweigienne :

Suite des notes de fin sur la page suivante

En 1928 paraît un grand nombre d'œuvres. Dans l'introduction à leur traduction de l'ouvrage de Gottfried Keller, *Les gens de Seldwyla*<sup>415</sup> – le vingt-sixième de la collection *Le Cabinet cosmopolite* – les deux traducteurs rendent hommage à l'auteur en ces termes : « Gottfried Keller, qui use d'une langue souvent rocailleuse (cela rend parfois malaisé le travail du traducteur), mais chez qui s'affirment toujours des dons exceptionnels de narrateur, (...) a aussi écrit d'autres ouvrages auxquels le succès reste attaché. [...] Le présent volume comblera un vide peu explicable de la librairie française, tout en donnant au lecteur d'aujourd'hui, nous en sommes convaincus, un plaisir aussi vif que les meilleures productions de ce temps. A. Hella et O. Bournac. »

Il traduit, également en 1928, le *Journal de voyage d'un philosophe* de Hermann de Keyserling. Dans sa Préface à l'édition française de son œuvre, l'auteur rend un vibrant hommage au traducteur (dont il souligne la prééminence sur Bournac), tout en exposant sa conception de la traduction, qu'il considère comme devant être une *réincarnation* du texte original et non sa transposition terme à terme :

Je n'ai que quarante-sept ans. Par contre, lorsque déjà je constate une réelle intelligence de mes œuvres, je suis animé d'une profonde reconnaissance. Et c'est là mon sentiment vis-à-vis de mes trois interprètes français principaux : Alzir Hella [il indique en note « tant en son nom personnel que comme chef de sa collaboration avec M. Olivier Bournac »], Christian Sénéchal et Maurice Boucher. Comme traducteur, c'est avant tout le premier, celui qui a transposé mon *Journal de Voyage* en pensée et langue françaises, qui mérite tous les éloges. Pas de tâche littéraire plus difficile que de bien traduire une œuvre allemande en français. Qu'on me permette de citer ici quelques phrases de ma préface à l'édition française de mon premier livre, *Le Système du Monde*, préface que j'écrivis il y a exactement vingt ans : « En littérature comme en mathématiques, il y a des axiomes. Et l'un des mieux avérés est le suivant : aucune œuvre originale n'est vraiment traduisible en langue étrangère. La pensée est aussi strictement liée à la langue qui l'exprime, que l'âme l'est au corps. Chaque race perçoit le monde sous un angle différent, chaque point de vue est unique en son genre. Et, bien que toutes les langues possèdent des symboles pour les mêmes objets et les mêmes relations objectives, les mots équivalents n'ont pourtant jamais un sens identique. L'esprit français est à facettes : l'esprit allemand est taillé en cabochon. Chaque forme a ses avantages et ses défauts, toute supériorité n'est que relative. Mais ce qu'il y a d'absolu et d'irréductible, ce sont les différences de fait : une pierre facettée est incapable de rendre le reflet du cabochon. » Pour qu'une traduction soit véritablement bonne, il faut qu'elle soit moins une traduction qu'une réincarnation. Eh bien ! pour autant que j'en puisse juger, c'est en cela que M. Hella a admirablement réussi. Le *Journal de Voyage* n'est pas un livre de philosophie abstraite, mais la description plus ou moins poétique d'une évolution intérieure vécue : ce qu'il signifie pour moi, je l'ai dit dans le chapitre autobiographique intitulé : *De la fécondation de l'Insuffisant* par

---

« Ce qu'a voulu Hoffmann, c'est montrer, en prenant un homme « gouverné » dès sa naissance par des forces célestes et démoniaques et en le suivant à travers sa vie étrange et enchevêtrée, les mystérieux enchaînements de l'esprit humain avec les principes supérieurs qui sont cachés dans la nature et qui de temps en temps seulement jaillissent comme des étincelles, étincelles que nous appelons le hasard. », p. 10 (X).

<sup>414</sup> Nous avons trouvé un exemplaire de cet ouvrage paru chez Kra, Paris, dans les Cahiers littéraires, Série Cosmopolite, daté de 1927, portant un envoi du traducteur : « Au maître Edouard Estaunié, en vive reconnaissance. » Alzir Hella. La biographie que lui consacra John Charpentier (*Estaunié*, Librairie de Paris Firmin Didot et Cie, Paris, 1932) révèle que ce « romancier de la douleur », qui avait accepté, pour faire vivre les siens, les fonctions de garde général des forêts, puis était devenu ingénieur des Postes et Télécommunications, avait été élu à l'Académie française en 1925. Ayant pris sa retraite en 1919, « et tenté par l'espoir d'introduire d'utiles réformes dans la Société des Gens de Lettres, il en accepta la présidence en 1926. » (p. 20). Sans doute est-ce là qu'il fit la connaissance d'Alzir Hella.

<sup>415</sup> Voir annexe page 542 - Gottfried Keller, *Les gens de Seldwyla*, traduit de l'allemand, avec une introduction, par Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, avril 1928 (l'ouvrage que nous possédons porte une dédicace de la main d'Alzir Hella « à Monsieur Lucien Maury, bien sympathiquement, Alzir Hella »). Lucien Maury est notamment l'auteur, en 1902, de *L'île de Gotland et les Représentations Théâtrales de Visby*, et, en 1918 d'un ouvrage sur *Le Nationalisme suédois et la guerre 1914 – 1918*. Il traduisit, du suédois, en 1945, *Bernadotte, Maréchal de France*, de T. T. I. Höjer.



lequel commencent mes *Figures symboliques*. Or, c'est justement ce côté « vécu » du *Journal de Voyage* que M. Hella me semble avoir rendu magistralement »<sup>416</sup>.

*Mme Beate et son fils* d'Arthur Schnitzler paraît également en 1928. C'est là encore Zweig, toujours aussi empressé à procurer du travail à son ami, qui a joué le rôle de médiateur. Arthur Schnitzler écrit en effet à son « jeune » collègue et fervent admirateur le 22 janvier 1923 :

Très cher Monsieur,

Monsieur Alzir Hella s'était déjà adressé à Fischer, mais au fond je préfère traiter avec lui personnellement. *Le Retour de Casanova* est déjà à demi accordé, *Madame Beate* est encore disponible et je serais volontiers disposé à la laisser à Monsieur Hella, que vous recommandez pour la traduction française, si l'éditeur s'engageait avec des garanties et sur une date précise. Sinon toutes ces affaires sont vraiment trop incertaines. Peut-être le mieux serait-il que vous, cher Monsieur, qui semblez être en relation avec Hella, lui annonciez à l'occasion ? Ou pensez-vous qu'il vaudrait mieux que je lui écrive directement ? Recevez mes meilleures salutations, et à bientôt, Votre sincèrement dévoué Arthur Schnitzler<sup>417</sup>.

Un autre recueil de poèmes d'Ernst Toller, *Le livre de l'hirondelle*, écrit du fond de sa prison, est également publié en 1928. Prenons pour exemple de leur art traductif le troisième poème du *Livre de l'hirondelle* qui, sous leur plume, restitue l'infini désespoir du prisonnier : Le livre dans ma main est devenu glacé, / Glacé, si glacé. / Les lettres noires sont comme de noires montagnes qui se sont mises à marcher dans les veines de mon cœur. / Les feuilles froissées sont des champs de neige au Pôle Nord d'une détresse sans fin. / Je gèle. / Le monde se fige. / Maintenant il ferait bon s'endormir, / Il ferait bon devenir comme un cristal dans la mer glaciale et immémoriale du silence. / Camarade Mort, Camarade, camarade... »<sup>418</sup>

*Princesse Brambilla, Caprice* d'E.T.A. Hoffmann, préfacée par Zweig, est publiée aux Editions J. Snell en décembre 1928 dans la collection « Romantiques », « *Collection publiée sous la direction littéraire d'Alzir Hella* »<sup>419</sup> est-il indiqué. Dans sa préface à l'ouvrage, Zweig rend un hommage fervent à l'auteur : « Créer pour une joie débordante et dionysique, pour être un génie étincelant et enivrant, un artiste typique, son cœur avait été avant le temps écrasé sous la pression de la quotidienneté. [...] Seuls de courts rêves lui furent permis, mais des rêves singulièrement

---

<sup>416</sup> H. de Keyserling, *Journal de voyage d'un philosophe*, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1928, p. X et XI

<sup>417</sup> Arthur Schnitzler – Stefan Zweig, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Gisella Hauer et Didier Plassard, Bibliothèque Rivages, Editions Payot & Rivages, 1994, p. 158. Alzir Hella traduira *Mourir et Madame Beate et son fils*. Notons que dix ans auparavant, Stefan Zweig lui avait déjà recommandé son traducteur de l'époque, Paul Morisse en des termes chaleureux, qui illustrent la conception zweigienne de la traduction : « [...] J'ai discuté hier avec Paul Morisse, le secrétaire du *Mercur de France*, qui aimerait beaucoup traduire le *Pays lointain* – je lui en avais parlé – et qui désire s'adresser à vous. Je puis vous le recommander *sans la moindre hésitation*, il est très doué et il a aussi les relations nécessaires avec les théâtres.[...] Je ne puis aujourd'hui que vous répéter que M. maîtrise admirablement l'allemand comme le français, et qu'il est un traducteur sérieux et doué, ayant de nombreuses relations dans le monde littéraire, que je suis en mesure de vous recommander très chaleureusement. [...] Il est très doué et a l'avantage d'avoir vécu plusieurs années à *Vienne* et de mieux rendre ce qu'il y a de spécifiquement viennois ». Lettres des 27 février, fin octobre et mi-novembre 1911, in : Arthur Schnitzler-Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit., p. 55-68 et 70.

<sup>418</sup> Ernst Toller, *Le livre de l'hirondelle*, Les Cahiers du Sud, Collection « Poètes » n° 8, Marseille, 1928, p. 17. Cet ouvrage n'a été publié qu'à 432 exemplaires. Le texte original du début de ce poème est le suivant : Kalt wurde das Buch in meiner Hand, / So kalt, so kalt, / Die schwarzen Lettern schwarze Berge, die zu wandern begannen im Geäder meines Herzens. Die raschelnden Blätter Schneefelder am Nordpol endloser Ohnmacht. / Ich friere. / Die Welt gerinnt. Es muss schön sein einzuschlafen jetzt, Kristall zu werden im zeitlosen Eismeer des Schweigens. / Genosse Tod. Genosse, Genosse ... Ernst Toller, *Das Schwalbenbuch und andere Gedichte*, Aufbau-Verlag Berlin und Weimar, 1990, p. 56.

<sup>419</sup> E.T.A. Hoffmann, *Princesse Brambilla, Caprice*, traduit par Alzir Hella et O. Bournac, Préface de Stefan Zweig, Editions J. Snell, Paris, 1928. Nous n'avons pas à ce jour trouvé d'autres ouvrages de cette collection dirigée par notre traducteur.

inoubliables, qui engendrent à leur tour d'autres rêves, parce qu'ils sont teints de la rougeur du sang, du jaune de la bile et de la noirceur de l'épouvante. Après un siècle, ils sont toujours vivants, dans toutes les langues (...). [...] Qui subit victorieusement l'épreuve d'un siècle de survie a triomphé à jamais, et ainsi E.T.A. Hoffmann appartient – ce dont il ne s'est douté à aucun moment, lui, le pauvre diable crucifié par le prosaïsme terrestre, - à la guilde éternelle des poètes et des fantaisistes, qui prennent sur l'existence qui les tourmente la plus belle des revanches, en lui révélant typiquement des formes plus colorées et variées que n'en a la réalité. Salzburg, mai 1927 »<sup>420</sup>.

En 1929 paraît le fameux livre de Remarque, *A l'Ouest rien de nouveau*, qui eut un succès « foudroyant » et « mérité », ainsi que l'écrit un critique du *Mercur* de France le 1<sup>er</sup> août 1929<sup>421</sup> et valut à son auteur une réputation internationale. Wilhelm von Sternburg, dans sa biographie de Remarque, note cependant que la parution de *Im Westen nichts Neues* propulsa soudainement Remarque sur le devant de la scène littéraire et que, devenu un personnage public et un auteur controversé pour son engagement pacifiste, il fut, malgré la richesse que ce succès lui procura, saisi de doute et d'un mal être profond du fait de cette gloire inattendue<sup>422</sup>. Friderike Zweig confirme dans ses mémoires, *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte* que ce livre procura à son traducteur une aisance bienvenue<sup>423</sup> ...

*Nouvelles musicales*<sup>424</sup> et *Lettres à son ami intime Théodore Hippel* d'E.T.A. Hoffmann<sup>425</sup> sont également publiées en 1929 : ce sont les traducteurs qui ont présidé au choix des nouvelles présentées par le premier ouvrage, eux toujours qui accompagnent le second de commentaires et de notes destinées à faciliter sa compréhension par le lecteur français. Ils traduisent, également la même année, un conte de Wilhelm Hauff, *La caravane*.

---

<sup>420</sup> E.T.A. Hoffmann, *Princesse Brambilla*, op. cit. p. 9

<sup>421</sup> *Revue de la quinzaine*, p. 739

<sup>422</sup> Wilhelm von Sternburg, «*Als wäre alles das letzte Mal*» Erich Maria Remarque, eine Biographie, Editions Kiwi, Kiepenheuer und Witsch, Köln, 2000, p. 13.

<sup>423</sup> F.A. Herbig Verlagsbuchhandlung, Berlin Grunewald, 1948, p. 139 : «So bedankte sich zur Zeit seines Welterfolges Erich Maria Remarque für einen Jahre zurückliegenden Zuspruch. Stefan Zweig vermittelte dann die Übertragung von »Im Westen nichts Neues« ins Französische. Selbst der Übersetzer wurde durch den Erfolg des Buches von einem schlechtbezahlten Zeitungsangestellten zu einem wohlbestallten Mann.» Notons que Friderike ne parle que d'un traducteur (et non de deux) ...

<sup>424</sup> E.T.A. Hoffmann, *Nouvelles musicales*, Traduites de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1929. Cet ouvrage, le trente-cinquième de la collection *Le Cabinet cosmopolite*, a été tiré lors de sa publication à 2700 exemplaires. Dans son avant-propos, André Cœuroy souligne que c'est sous le signe de la musique qu'Hoffmann est entré dans la littérature allemande et que les cinq nouvelles choisies pour cette traduction « reflètent le mieux sa pensée profonde de poète musicien » : « MM. Hella et Bournac ont donc limité leur choix à cinq nouvelles : chacune d'elles est éminemment caractéristique non seulement de la manière d'Hoffmann, mais encore de la poétique et de la philosophie musicales du romantisme allemand tout entier. » p. VIII.

<sup>425</sup> E.T.A. Hoffmann, *Lettres à son ami intime Théodore Hippel*, Traduction inédite, Avant-Propos, Raccords et Notes par Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Collection Lettres, Mémoires, Chroniques, Paris, 1929. En Avant-Propos, ce sont les deux traducteurs qui présentent les lettres rassemblées dans l'ouvrage : « Par elles, nous pénétrons dans la vie sentimentale d'Hoffmann, nous découvrons ses enthousiasmes, ses exaltations, aussi ses désespoirs. Elles nous disent l'existence vagabonde, triste, malheureuse du fonctionnaire prussien, l'obligation pour l'artiste et l'écrivain d'appartenir, s'il veut manger, à une administration qui, non seulement lui ravit un temps précieux mais encore entrave nettement ses efforts et va jusqu'à l'empêcher de signer ses œuvres. » p. VIII. Alzir Hella et Olivier Bournac font également précéder chaque chapitre, dont le titre correspond aux différents lieux où il habite (Königsberg, Glogau, Berlin, Posen, Plock, Varsovie ...), d'une présentation des différentes étapes dans la vie d'Hoffmann et facilitent la lecture par de très nombreuses notes explicatives.

En 1930 paraissent *Ceux de la marine*, d'Albert Daudistel<sup>426</sup> et *Immensee* de Theodor Storm<sup>427</sup> ainsi que, de Keyserling, *Analyse spectrale de l'Europe*<sup>428</sup>. Ce dernier ouvrage fut augmenté d'un chapitre sur le Portugal et sa traduction réactualisée en 1931. C'est avec Isa Altkaufer qu'Alzir Hella traduit une œuvre de Chalom Asch, *La Chaise électrique*<sup>429</sup>, publiée en 1932 chez Stock, avec une préface de Stefan Zweig. En 1932 paraissent également les *Sermons de carême*<sup>430</sup> de Johann Paul Friedrich Richter, dit Jean-Paul, traduits par Alzir Hella et O. Bournac tandis que c'est sous le seul nom d'Alzir Hella que sort, toujours en 1932, la traduction d'un roman d'Alfons Petzold, *Histoires d'ouvriers*<sup>431</sup> (une « prière-d'insérer » de la Librairie Valois glissée entre les pages du livre prévoyait quatre textes différents « pour insertion dans votre journal », l'un pour les « vient de paraître », l'autre pour « les Echos », le troisième pour « Le courrier littéraire », qui reprend une partie de l'introduction d'Alzir Hella, et enfin un quatrième, plus détaillé, qui indique que « la deuxième partie, composée de contes, nous révèle un poète, un grand poète, ce qu'a reconnu immédiatement un critique averti comme Stefan Zweig et ce qu'ont prouvé par la suite quatre volumes de vers qui valurent à Petzold le prix de poésie Bauernfeld . »). Cette référence à l'auteur autrichien, à laquelle Alzir Hella n'est peut-être pas étranger, montre que sa notoriété était assez établie pour attirer les lecteurs français vers une œuvre nouvelle. Notons que Stefan Zweig entretient une correspondance suivie avec Alfons Petzold, de 1911 jusqu'à sa mort, et la poursuit avec sa veuve, Hedwig Petzold, à laquelle il écrit le 3 septembre 1932, sans doute à propos des revenus de cette traduction :

Chère amie, Je vous écris brièvement car je suis plongé dans un travail très difficile. L'affaire avec Hella est tout à fait correcte, les livres en France ne coûtent pas cher du tout, comme vous le savez, à l'inverse de l'Angleterre et de l'Allemagne, et donc les dividendes sont, je le sais, très faibles. Vous pouvez faire une confiance absolue à Hella, je suis sûr qu'il n'a pas touché un centime de plus

<sup>426</sup> Albert Daudistel, *Ceux de la Marine (Das Opfer)*, Traduit de l'allemand par Alzir Hella et O. Bournac, Editions Sociales Internationales, Paris Vème, 1930. Dans une lettre adressée à Zweig le 28 avril 1936, Romain Rolland écrit : « Albert Daudistel, que vous connaissez sûrement, m'écrit du Danemark où il pu se réfugier. Il voudrait poursuivre vers l'Angleterre ; il sait que vous vivez là-bas et vous prie par ma voix de le soutenir dans l'obtention du visa. Il vous écrira sûrement bientôt. [...] Je dois dire que je trouve étrange qu'il ait pu rester si longtemps sans être inquiété dans l'Allemagne hitlérienne, vu son passé révolutionnaire, et que la raison de son départ puisse être son récent mariage avec une non aryenne, mais je ne suis pas autorisé à en juger. » Romain Rolland – Stefan Zweig, *Briefwechsel 1910 – 1940*, Zweiter Band, op. cit. p. 627 » Albert Daudistel, den Sie sicher kennen, schreibt mir aus Dänemark, wohin er entkommen konnte. Er möchte weiter nach England; er weiss, dass Sie dort wohnen, und lässt Sie durch mich bitten, ihn bei der Erlangung der Einreisegenehmigung zu unterstützen. Er wird Ihnen sicher demnächst schreiben. [...] Ich finde es merkwürdig, muss ich sagen, dass er bei seiner revolutionären Vergangenheit so viele Jahre unbehelligt in Hitlerdeutschland bleiben konnte und dass der Grund für seinen Weggang nur in der kürzlichen Heirat mit einer Nichtarierin liegen soll. Aber ich kann mir darüber kein Urteil erlauben«. (*traduction par nos soins*).

<sup>427</sup> Edité à Paris chez Stock, Delamain et Boutelleau, dans une traduction inédite d'Alzir Hella et Olivier Bournac.

<sup>428</sup> Comte Hermann de Keyserling, *Analyse spectrale de l'Europe*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Nouvelle édition augmentée d'un chapitre inédit sur le Portugal, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1931.

<sup>429</sup> Chalom Asch, *La Chaise électrique*, traduit par Alzir Hella et Isa Altkaufer, Librairie Stock, Paris, 1931

<sup>430</sup> Editions Victor Attinger, Paris, 1932 (« Romantiques allemands », n° 3)

<sup>431</sup> Alfons Petzold, *Histoires d'ouvriers*, traduit de l'allemand par Alzir Hella, Librairie Valois, Les romans du nouvel âge, Paris, 1932. Dans un courte introduction, le traducteur présente ainsi l'auteur et son ouvrage : « L'auteur, Alfons Petzold né à Vienne (Autriche) en 1882 et mort à Kitzbuhel, dans le Tyrol autrichien, en 1923, après avoir écrit une dizaine d'ouvrages, ne fut pas favorisé par le sort. Voué dès son enfance à l'existence la plus précaire, sa mère, veuve, n'ayant même pas eu la possibilité de lui faire apprendre un métier il fut obligé toute sa vie, malgré sa débilité, de se livrer aux travaux les plus durs pour gagner son pain quotidien. Mais s'il a vu la misère de tout près, si elle a été sa compagne inséparable, il n'a jamais maudit la vie ni l'effort. Aussi est-il bien rare que l'on trouve un sentiment de rancœur dans ses *Histoires d'ouvriers*, souvent tragiques, qui sont des tableaux de la plus grande exactitude en même temps que l'œuvre d'un vrai poète. A.H. » L'un des exemplaires publiés en 1932 porte un envoi du traducteur, incomplet : « A Monsieur avec son bon souvenir. Alzir Hella » : sans doute avait-il là préparé une dédicace, qui ne fut jamais complétée ! Voir annexe page 541.

que ce qu'il vous a envoyé. Il n'y a bien sûr aucune comparaison possible avec l'Angleterre, là-bas les dividendes sont semblables à ceux de l'Allemagne. (N'oubliez pas qu'en France, un livre coûte 2 marks et en Allemagne, 6). [...] Si seulement j'avais l'esprit plus libre, mais je viens de terminer un très gros livre et je suis noyé sous les corrections<sup>432</sup>.

Petzold et Zweig s'étaient semble-t-il rencontrés le 15 janvier 1908, lors d'une lecture par Petzold de ses poèmes devant le *Gumpendorfer Arbeiterbildungsverein*. Dans l'introduction à leur correspondance, David Turner souligne, comme nous avons pu le faire à propos de l'auteur autrichien et de son traducteur français, l'amitié qui unissait les deux hommes en dépit de leur différence d'origine sociale :

Une amitié qui dépasse le simple contact superficiel et bref avec une personne appartenant à la classe ouvrière ne lui [Zweig] était possible que si celui-ci avait atteint un certain niveau intellectuel et faisait preuve d'un intérêt pour la littérature. Ces qualités étaient largement réunies chez Alfons Petzold ; et les lettres que lui adresse Zweig prouvent amplement combien celles-ci ont décidé du type et de la durée des liens qui les ont unis<sup>433</sup>.

Paraît également en 1932 une anthologie intitulée *Romanciers allemands*, présentée par Edmond Jaloux, qui rassemble des textes traduits entre autres par Félix Bertaux, Alzir Hella, O Bournac, J. Supervielle. Le catalogue de la Bibliothèque nationale suisse, publié sur le site *Helveticat*, indique que ce serait en 1933 qu'aurait paru aux Editions Victor Attinger *Jacqueline et les Japonais*, de Heinrich-Eduard Jacob, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac. Comment expliquer la présence de cette seconde signature sur la traduction de cet ouvrage en 1933, alors que Bournac, selon une lettre de Zweig, serait décédé avant avril 1931 ? C'est seul qu'Alzir Hella traduit *Clodia* de F. Mainzer, qui paraît en novembre 1935<sup>434</sup> ainsi que *La foire d'amour*, d'Andreas Latzko, en 1947<sup>435</sup>.

Fait très rare à l'époque, c'est Alzir Hella qui négociait les contrats de Zweig avec les maisons d'éditions françaises, c'est sa signature que l'on trouve au bas des contrats et non celle de l'écrivain. A ce titre, il percevait généralement 50 % des droits sur l'ouvrage, pourcentage qui va bien au-delà

---

<sup>432</sup> Alfons Petzold – Stefan Zweig, *Briefwechsel*, Peter Lang Publishing, Volume 27, Austrian Culture, New York, 1998, p. 116. Le très gros livre dont parle Zweig n'est autre que *Marie-Antoinette*. »Liebe verehrte Freundin, Ich schreibe Ihnen rasch, weil ich mitten in schwerster Arbeit bin. Die Sache mit Hella geht ganz richtig, in Frankreich kosten die Bücher wie Sie wissen, sehr wenig, im Gegensatz zu England und Deutschland und infolgedessen sind, ich weiss dies, die Erträgnisse sehr gering. Sie können sich auf Hella also unbedingt verlassen, er hat sicher nicht mehrbekommen als er Ihnen sandte. Mit England kann man natürlich nicht vergleichen, dort sind die Erträgnisse den deutschen ähnlich. (Vergessen Sie nicht, dass ein Buch in Frankreich zwei Mark kostet und in Deutschland sechs).« (*traduction par nos soins*)

<sup>433</sup> Alfons Petzold – Stefan Zweig, *Briefwechsel*, Peter Lang Publishing, Austrian Culture, Vol. 27, New York, 1998, p. 4. »Mit einem Angehörigen der Arbeiterklasse war ihm mehr als eine bloss oberflächliche, vorübergehende Bekanntschaft nur dann möglich, wenn dieser ein gewisses geistiges Niveau erreicht hatte und ein literarisches Interesse aufweisen konnte. In Alfons Petzold waren diese Eigenschaften aber reichlich vorhanden; und Zweigs Briefe an ihn liefern manchen Beweis dafür, wie sehr gerade diese Tatsache die Art und Dauer ihrer Beziehung bestimmte.«

<sup>434</sup> F. Mainzer, *Clodia, Vie de la Société à la fin de la République romaine*, traduit de l'allemand par Alzir Hella, Figures et Drame du passé, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1935. C'est Stefan Zweig lui-même qui avait recommandé au traducteur la traduction de cet ouvrage dans une lettre du 12 juin 1933 : « Je t'envoie dans les prochains jours un livre très intéressant, Clodia, qui je crois pourrait beaucoup plaire en France. Ce n'est pas l'œuvre d'un écrivain, mais d'un médecin qui s'est beaucoup intéressé aux études philologiques. Je le trouve très passionnant et il a tout juste le format d'un livre français ». Plus loin, il ajoute qu'il ne faut en attendre un succès fulgurant, mais tout de même très correct, et que ce livre lui semble correspondre au goût français. Voir annexe p. 520. Le texte est précédé d'une « Note du traducteur », par laquelle Alzir Hella reconnaît sa dette envers l'universitaire qui a traduit les auteurs romains : « Nous remercions vivement M. Henri Bornecque, professeur de langue et de littérature latines, à qui nous avons emprunté la traduction de la plupart de nos citations. »

<sup>435</sup> Andreas Latzko, *La foire d'amour* (texte français d'Alzir Hella), Les Editions Universelles, Paris, 1947.

des droits habituellement reversés aux traducteurs. Toute la préface de *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, qui est un hommage posthume à l'écrivain et surtout à l'homme, vibre de leur amitié. Alzir Hella y retrace brièvement la vie du « grand et noble écrivain qui avait acquis en France une renommée égale à celle de nos meilleurs auteurs » et décrit le calvaire que fut pour cet humaniste, pour cet Européen, la montée et le règne du nazisme en Allemagne. Après avoir brièvement retracé son parcours, expliquant son amour pour les lettres étrangères, et en particulier françaises, par ses multiples voyages, il souligne sa première œuvre de *porteur* des lettres françaises en terres germaniques, en particulier grâce à ses traductions des poètes de langue française, puis sur ses écrits biographiques « qui témoignent de la plus vaste des cultures et permettent d'affirmer que tous ont trouvé en lui un biographe à leur mesure ». Puis, ajoute-t-il, « suivit la série de ses écrits historiques, où il acquit d'emblée avec son *Fouché* l'autorité que l'on confère aux maîtres », concluant ainsi :

Et la guerre éclate. Je l'entends encore, au début de 40, à l'hôtel Louvois, quand nous préparions la conférence sur sa Vienne tant aimée qu'il donna à Marigny, me dire avec angoisse - lui qui ne voulait pas ignorer les préparatifs de *toute* l'Allemagne : « Vous serez battus ». Et quand les événements semblent lui donner raison, c'en est fait de sa tranquillité. Il voit répandues sur l'Europe les ténèbres épaisses qu'il appréhendait tant. Il quitte définitivement sa maison de Bath et gagne les Etats-Unis où il avait pensé se fixer. Mais l'inquiétude morale qui le ronge a sapé en lui toute stabilité. Le 15 août 1941, il s'embarque pour le Brésil et s'établit à Pétopolis où il espérait encore trouver la paix de l'esprit. En vain. L'auteur d'*Erasme*, qui ressemblait par tant de côtés à l'humaniste hollandais, n'est du reste pas un lutteur. [...] »<sup>436</sup>

Cette « introduction » est un cri de nostalgie et d'admiration pour l'auteur. Sa détresse intérieure conduisit Stefan Zweig à recourir au gaz, « suicide sans brutalité qui répondait parfaitement à sa nature », écrit Alzir Hella. Dans ces lignes pudiques et tendres, l'homme énergique et obstiné qu'il était semble regretter de n'avoir pas pu mieux protéger son ami et nous renvoie l'image de deux êtres unis par leur affection mutuelle et leur amour réciproque pour le pays et la littérature de l'autre.

Alzir Hella était un agent littéraire hors pair, qui déployait toute sa force pour négocier au mieux chaque contrat avec les maisons d'édition. Il ressort des lettres échangées entre Stefan Zweig et lui que, s'il se réservait toujours le dernier mot et exigeait d'étudier tous les contrats avant d'y apposer sa signature, l'écrivain faisait toute confiance à son ami pour négocier les conditions dans lesquelles devaient s'effectuer la traduction et la rémunération. Le 28 mars 1933<sup>437</sup>, Zweig lui écrit :

A propos finances, je te remercie de ton message. Concernant les accords avec Grasset, je le prie encore une fois de se rappeler qu'il doit garder par-devers lui les 50 % qui me reviennent et te verser directement ta part. Qui sait, si les choses continuent ainsi, si je n'en aurai pas besoin bientôt. Mille salutations, également du chancelant Rieger. Ton Stefan.

Les divergences de vue sont rares entre les deux hommes qu'unissent une estime mutuelle, une confiance et une amitié très solides. A chaque traduction, Zweig sollicite son avis d'agent, d'homme de lettres, d'éditeur :

Je t'envoie aujourd'hui les corrections de *Fouché*, mais te rends attentif au fait que le texte définitif est profondément modifié et plus concentré ; le texte dont tu disposes ne doit que te permettre de te faire

---

<sup>436</sup> *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, traduit de l'allemand, avec une introduction, par Alzir Hella et Olivier Bournac, Editions Victor Attinger, Neuchatel/Paris, 1929, p.14-15.

<sup>437</sup> Voir Annexe 4 – Lettre du 28 mars 1933 page 518.

une idée approximative ; peut-être pourrais-tu parler à Grasset, puisqu'il s'intéresse à une telle série.  
[...] <sup>438</sup>

La première lettre dont nous disposons date de 1928, mais leur correspondance a dû commencer bien avant, si l'on en juge par leur ton d'affectueuse familiarité. Lorsque l'on sait quel correspondant précis était l'écrivain, l'on mesure combien leur amitié devait être ancienne et forte. En effet, dans les milliers de lettres qu'il a écrites à d'innombrables destinataires et qui allaient de l'ami le plus intime à la connaissance la plus vague, Stefan Zweig pèse toujours ses mots et soigne particulièrement la façon dont il s'adresse à ses interlocuteurs. Il n'est pas homme à donner facilement à quelqu'un le nom d'ami, encore moins à tutoyer son correspondant. Un simple regard dans les *Correspondance 1897-1919* et *Correspondance 1920-1931* parues aux Editions Grasset suffit à le prouver. La très grande majorité des missives commencent par le nom du destinataire, d'autres par « Monsieur » ou « Cher Monsieur » et se terminent par « Votre dévoué Stefan Zweig ».

Attentif et chaleureux, l'homme se montre toujours très pudique. Il ne parle jamais beaucoup de lui-même et réserve ses confidences à un très petit cercle d'amis dont l'ancienneté atteste de la fidélité. Ainsi, parmi les cinquante et un destinataires connus et identifiés du premier tome de *Correspondance* et les soixante-dix-sept destinataires connus et identifiés du second, auxquels il faut ajouter deux destinataires « anonymes », moins de dix sont traités avec la familiarité et l'affection que donnent la connaissance intime de l'autre et une longue amitié. Parmi ces quelques privilégiés figurent de nombreux francophones. Robert Dumont, notant que la littérature française se taille « la part du lion » dans l'œuvre de Zweig, estime qu'« aussi bien par culture que par tempérament, il était beaucoup plus proche des Latins, particulièrement des Français, que des Anglo-saxons. » <sup>439</sup>

Très tôt en effet, il s'est préoccupé de trouver des éditeurs allemands à ses amis français, lesquels, à leur tour, lui ont permis d'être très rapidement édité et connu en France. C'est avec son « cher et grand ami » Romain Rolland qu'il est comparativement le plus assidu. Comme à de nombreux autres francophones <sup>440</sup>, il lui écrit la plupart du temps en français et ses lignes sont habitées par l'admiration sans bornes et l'extrême respect qu'il ressent pour son aîné. Les deux hommes se connaissent bien, mais si leur relation est marquée par une grande confiance, elle ne sera jamais, du point de vue de l'écrivain autrichien, une relation « d'égal à égal ». Sa déférence pour cette grande figure française est telle que Rolland aura même du mal à le dissuader de l'appeler « Maître ». Zweig est un familier de la famille Rolland – les visites sont fréquentes – mais il ne se permettra jamais la familiarité du tutoiement par exemple. Ceux auxquels il l'accorde sont si rares (sept dans cette correspondance !) qu'il en devient le symbole d'une relation quasi fraternelle. La signature elle aussi constitue un indice très sûr du degré d'intimité existant entre auteur et

---

<sup>438</sup> Voir Annexe 7 – Lettre du 24 juillet 1929 page 492.

<sup>439</sup> Robert Dumont, *Stefan Zweig et la France*, op. cit. p. 400

<sup>440</sup> La lettre que Stefan Zweig adresse à son ami Jean-Richard Bloch, cofondateur de la revue *Europe*, le 6 septembre 1920, rédigée donc en français, éclaire les relations à la fois amicales et professionnelles qui unissent les deux hommes : « [...] Je vous remercie de tout mon cœur de vouloir vous charger de l'édition française de mon *Jérémie* : pour ma part j'ai renoncé à tous les pourcentages pour les premières éditions, pour vous faciliter votre projet retardé. Le fait qu'une édition anglaise et russe paraissent, et la belle étude de Rolland faciliteront, j'espère, la vente. Je suis très heureux que ce livre paraisse en France grâce à vous. » in : *Stefan Zweig, Correspondance 1920-1931*, Grasset, janvier 2003, p.31. Comme le précise en début de volume la traductrice, Laure Bernardi, les lettres rédigées en français par l'auteur comportent parfois, comme ici, quelques maladresses ou incorrections qui ont été volontairement conservées tant qu'elles n'entravaient pas la bonne compréhension du texte. Les notes dont elle l'émaille ont le très grand mérite de rendre plus transparente la pensée de l'auteur à l'écriture souvent allusive. Ainsi apprend-t-on que la « belle étude » de Romain Rolland est un article intitulé « Vox clamantis...Jeremias, poème dramatique de Stefan Zweig », paru le 20 novembre 1917 à Lugano dans *Coenobium*.

destinataire, car il ne signe pratiquement jamais de son seul prénom. Il ne destine cette suprême marque d'affection, mis à part son frère et sa femme, qu'à ses amis de jeunesse tels Viktor Fleischer<sup>441</sup>, compagnon d'années insouciantes alors qu'il était encore à Vienne ou encore Leonhard Adelt, critique et écrivain autrichien qu'il connaît au moins depuis 1902. Frans Masereel, dessinateur, graveur et peintre flamand dont il fit la connaissance à Genève en novembre 1917 lors d'une conférence donnée par Henri Guilbeaux<sup>442</sup> sur la révolution russe est un autre « heureux élu » de ces intimes au sens le plus fort du mot pour lesquels « Stefan Zweig » devient, souvent, « Stefan »<sup>443</sup>.

Ce petit « détour » par d'autres correspondants de l'écrivain permet de mesurer combien il était proche d'Alzir Hella qu'il tutoie dans toutes les lettres dont nous disposons. Toutes portent la marque de cette affection qui le fait s'inquiéter de l'état de santé de son « lieber Freund » qu'une aggravation de la déviation de sa colonne vertébrale oblige à rester totalement alité pendant de longs mois, ce qui constituait une épreuve difficilement supportable pour un homme de son tempérament. Marcel Body précise que « condamné dans les années 30 à rester étendu pendant de long mois, luttant contre un mal qui faillit l'emporter (encore sa déviation de la colonne vertébrale), il continue à traduire, en s'aidant d'un pupitre portatif, et son acharnement au travail force l'admiration de ceux qui l'approchent »<sup>444</sup>. Zweig l'exhorte à consulter les meilleurs spécialistes dans le domaine, à être exigeant sur l'information donnée par les médecins autant qu'à être patient avec lui-même. Le 26 août 1930<sup>445</sup>, il lui écrit alors qu'il se trouve en cure à La Baule :

Mon cher ami, Je suis très triste d'apprendre que tu ne te sens toujours pas bien. Mais ce qu'il te faudrait, c'est d'aller en cure, à Gastein en Autriche, très près de chez nous, où les sources chaudes font vraiment des miracles. Je t'en prie de tout cœur, ne prends pas cela à la légère, c'est tout de suite, dès leur apparition, qu'il faut traiter ces premiers signes de l'âge et tu as besoin de toute ta force intacte. Il ne faut surtout rien négliger, ne te contente pas de demi-cures, mais fais vraiment ce qu'il y a de mieux et de plus efficace. Demande à ton médecin ce qu'il pense de telles cures, je sais qu'elles ont fait de vrais miracles dans des milliers de cas.

Nous pensons tous très souvent et très fort à toi, à ton inébranlable puissance de travail, et il faut que je fasse appel à toute mon imagination pour me représenter alité mon Alzir si frais et dispos. Si des

---

<sup>441</sup> Voir, par exemple, la lettre qu'il lui adresse de l'île de Bréhat en 1903 et dont le ton familier ne laisse aucun doute sur les liens d'amitié qui les unissent : « Cher Victor, Voilà des jours que je veux t'écrire. C'est un miracle : je travaille comme une bête. [...] J'ai terminé vingt pages (*de sa thèse*) en une semaine. [...] Ho, ho, mon cher ! ça vous épate ! salut, Stefan », in : Stefan Zweig *Correspondance 1897 – 1899*, traduction Isabelle Kalinowski, Grasset, Paris, 2000, p. 43 – 44..

Voici aussi la lettre qu'il lui adresse de Vienne probablement le 27 janvier 1920 et qui commence par ces mots : « Mon cher Victurl, j'ai été bien déçu de ne pas te revoir. Je suis arrivé à l'heure dite ce mardi matin, et je me marie demain midi. » pour se terminer par « Bien affectueusement à toi. Stefan », in : *Correspondance 1920-1931*, traduction Laure Bernardi, Grasset, Paris, 2003, p. 14.

<sup>442</sup> Dans sa biographie du graveur flamand, Joris van Parys nous apprend que Masereel et Guilbeaux se connaissaient depuis 1911 : ils s'étaient rencontrés dans les bureaux de l'*Assiette au Beurre*, alors que Masereel venait récupérer les dessins que la rédaction avait refusé de publier. Très sensible au sort des plus démunis, il éprouvait une grande sympathie pour les idées anarchistes que lui exposait Guilbeaux. En 1913, c'est une aquarelle représentant une famille chassée de son domicile parce qu'elle ne peut plus payer son loyer qui remporte le plus grand succès lors de sa participation au salon des Indépendants. Lorsqu'on lui demande, à 80 ans, quelle serait pour lui la société idéale, il répond : « Un communisme anarchiste, un communisme sans contrainte. » Masereel était, écrit l'auteur, un « *lernbegieriger Autodidakt mit anarchisten Sympathien* ». Masereel, Joris van Parys, traduit du néerlandais en allemand par Siegfried Theissen, Edition 8, Zürich, 1999.

<sup>443</sup> Voir par exemple les deux lettres que « Stefan » adresse à « Frans » en 1920, in : *Correspondance 1920-1931*, p. 22 à 25.

<sup>444</sup> Marcel Body, « Alzir Hella », *Contre-Courant*, p.124.

<sup>445</sup> Voir Annexe – Lettre du 26 août 1930 page 501.

voeux étaient de quelque secours, tu serais déjà guéri, et guilleret comme tu le mérites. De tout cœur, ton Stefan Zweig.

Alzir Hella avait une volonté de fer. Il aimait à se dépenser sans compter et ne s'écoutait pas. Son ami autrichien le sait, et il le met constamment en garde contre ce trait de sa nature. Dans les moments difficiles où il doit rester alité, les lettres de Stefan Zweig se font plus fréquentes encore : il ne cesse de l'entourer et de l'exhorter à la prudence et à la patience, répétant pratiquement dans chacune d'entre elles sa conviction de le voir bientôt rétabli et se réjouissant à l'avance de leur prochaine rencontre. Le 4 novembre, alors qu'Alzir Hella est alité à l'Hôtel Feuillanbois à Châteauneuf-sur-Loire, il lui adresse cette missive inquiète :

Mon cher ami, la nouvelle que tu m'annonces m'a bouleversé. J'ai immédiatement demandé à un médecin qui m'assure que cela n'est absolument pas dangereux, mais malheureusement comme tu le dis toi-même c'est un peu long à guérir à notre âge. Cela met la patience à rude épreuve de rester allongé si longtemps, pour toi qui es si mobile de corps et d'esprit, mais je crains bien que cela soit inévitable et incontournable pour l'instant et que tu n'y sois obligé. Malgré tout j'espère te voir presque guéri et de nouveau frais et dispos lorsque je viendrai à Paris, début janvier. Mon cher, lorsque nous avons la santé, il faudrait être heureux et ne pas se laisser aller à des accès de mélancolie comme nous l'avons malheureusement fait si souvent, bien trop souvent. Ainsi lorsque nous deux nous sommes ensemble il faut que cela soit un instant drôle et plein de joie, sans restrictions aucunes, et pas seulement un instant, mais quelques heures lumineuses. [...] Si donc tu cherches quelque chose de précis, tu sais que je suis toujours à ta disposition, et maintenant plus que jamais, car je sais quel plaisir cela fait de recevoir des lettres lorsqu'on est cloué au lit et de sentir que les vrais amis vous aiment autant et même plus qu'avant. Je t'embrasse, mon vieil et fidèle ami et sois certain que je pense souvent et très fort à toi. Je veux simplement interroger de nouveau un spécialiste, peut-être existe-t-il en des temps comme les nôtres, où chaque jour l'on invente de nouvelles méthodes, une technique qui permettrait d'accélérer ta guérison. De tout cœur, ton Stefan Zweig<sup>446</sup>.

Ce souci de la santé de ses amis, il le partage avec Romain Rolland, auquel, très affecté, il adresse une lettre très pessimiste : « Chez Frans [Masereel], j'ai trouvé toute la maisonnée alitée ; mon pauvre ami Alzir Hella, mon traducteur, est cloué au lit depuis cinq mois et malheureusement on ne m'a rien annoncé de bon non plus pour le vaillant Martinet. [...] Poulaille m'a raconté qu'il a même des absences complètes et que ses amis n'ont plus guère d'espoir. Tout était lugubre et j'ai trouvé ou savais mes meilleurs amis malades ou frappés par la misère, Paris ne m'a jamais semblé aussi oppressant et triste que cette fois-ci. »<sup>447</sup>

Lors de nombreux passages à Paris, Zweig assure son ami Hella que sa première visite sera pour lui<sup>448</sup>. La plupart des lettres qu'il lui adresse sont tapées à la machine par la secrétaire de

---

<sup>446</sup> Voir Annexe – Lettre du 4 novembre 1930 – page 503.

<sup>447</sup> Romain Rolland – Stefan Zweig, *Briefwechsel 1910 – 1940*, Zweiter Band (lettre écrite à Antibes, Hôtel du Cap, le 2 février 1931), op. cit. p. 403. »Bei Frans fand ich das ganze Haus bettlägerig, mein armer Freund Alzir Hella, mein Übersetzer ist seit fünf Monaten ans Bett gefesselt, und leider hat man mir auch nichts Gutes für den wackeren Martinet prophezeit. [...] Poulaille erzählte mir, dass er sogar vollständige geistige Absenzen habe und dass die Freunde wenig Hoffnung hegen. Alles war düster, ich fand oder wusste die Besten krank oder vom Elend geplagt, nie ist Paris so bedrückend und traurig für mich gewesen wie dieses Mal.«

<sup>448</sup> Néanmoins, il a parfois besoin de solitude pour travailler, ainsi qu'il l'écrit à Romain Rolland le 23 octobre 1925 : »Ich lebe in der Einsamkeit, ich brauche für meine Ruhe die andere Einsamkeit der Steine, die Städte. Und Paris fürchte ich, das ich so liebe, wegen der Freunde. Ich kann nicht alle besuchen, und will doch keinen kränken : Masereel, Bazal, Zifferer, Dehamel, Bloch, Martinet, Hella, etc. etc.« Nous traduisons ce passage comme suit : « Je vis dans la solitude, j'ai besoin pour ma tranquillité de l'autre solitude des pierres, les villes. Et je crains Paris, que j'aime tant, à cause de mes amis. Je ne peux pas rendre visite à tous et n'en veux pourtant vexer aucun : Masereel, Bazal, Zifferer, Duhamel, Bloch, Martinet, Hella etc. etc. (...) ». Romain Rolland – Stefan Zweig, *Briefwechsel 1910 – 1940*, II. Band, Rütten & Loening, Berlin, 1987, p. 130.



l'écrivain lequel, les corrections portées à la main en témoignent, les relit attentivement et les signe. Comment ? La plupart du temps, on trouve au bas de la page dactylographiée « Stefan Zweig » mais dès qu'il s'agit d'une carte ou lettre manuscrite qui annonce souvent une rencontre entre les deux hommes ou encore lorsque le « Salzbourgeois volant », comme le surnomme parfois Romain Rolland, est en voyage et ne dispose donc pas d'une secrétaire, apparaît le familier « Stefan ». Alzir appartient donc définitivement et depuis longtemps à la « famille »...

Dès la première lettre de Zweig dont nous disposons, qui date, nous l'avons dit, de 1928, il lui donne le titre enviable de « lieber Freund », ce qui confirme une correspondance antérieure fournie. De l'aveu même de sa fille, Marcel Body n'était pas très précautionneux et une grande partie de cette correspondance s'est perdue... Chacune des lettres que Stefan Zweig écrit à Alzir Hella fait rimer travail et amitié : maintes fois, il l'assure qu'il veille constamment à ses intérêts et à son bien-être matériel. Rares sont les courriers où il ne rappelle pas explicitement que, dès qu'il entendra parler d'un travail de traduction, il le lui fera savoir en priorité absolue, et c'est en effet souvent qu'il lui indique un titre d'œuvre qu'Alzir Hella pourrait traduire. Il le presse de s'informer des conditions de traduction et des droits liés à telle ou telle œuvre et ne cesse de lui témoigner « concrètement » son amitié. Le 22 juin 1932, il lui écrit :

Lorsque tu verras Grasset, signale-lui qu'une excellente et amusante biographie d'Ouvrard, le grand profiteur et homme d'affaires de la Révolution et de l'Empire, par Otto Wolf, vient d'être publiée par Rütten et Loening, avec beaucoup de documents inédits. Un livre qui aurait sans aucun doute beaucoup de succès en France. Il faut qu'ils l'achètent très vite et qu'ils te le donnent à traduire. J'ai le sentiment que le succès est assuré<sup>449</sup>.

Le souci de ne pas en rester au stade des mots, mais de s'engager activement pour les personnes qu'il estime ou affectionne est un trait caractéristique de Stefan Zweig. Cela ressort de son abondante correspondance. Comme le montre Monika Natter, dès qu'un directeur de journal français lui rend un service en acceptant par exemple de publier un article ou un commentaire lors de la sortie d'un de ses livres en France, il lui écrit pour le remercier et l'assurer qu'il compte bien l'aider par des actions concrètes dès que l'occasion s'en présentera. Dès les années vingt, il dispose de nombreux « réseaux » qui lui permettent d'aider ceux qu'il en juge dignes et qui lui sont chers, une action toujours placée sous le signe de l'Europe et d'une meilleure compréhension entre les peuples. Serge Niémetz note :

En fait, depuis qu'il a recommencé à voyager, son champ d'action est véritablement devenu international. Le 24 mars 1923, à Paris, il a été avec Galsworthy l'hôte d'honneur de la réunion de fondation du « Cercle Littéraire » qui devait donner naissance au Pen-Club. Dès son retour, il s'efforce pendant plusieurs semaines de convaincre l'éditeur Kurt Wolff de lancer une nouvelle revue européenne en langue française, qui publierait également des poèmes en langue originale, avec le soutien et les capitaux d'éditeurs des divers pays [...] Le 15 janvier 1924, il accorde un long entretien à la radio parisienne : il est devenu un médiateur européen de premier plan<sup>450</sup>.

Zweig était, comme l'appelait Hermann Hesse, un « maître de l'amitié » fidèle et généreux. L'exemple de l'aide financière substantielle qu'il a apportée à Joseph Roth tout au long de sa lente descente vers l'abîme de l'alcool, exceptionnelle par son importance et sa durée, n'est pas un cas unique dans le parcours de cet homme attentif aux autres<sup>451</sup>. Prodigue de conseils, n'hésitant pas à

<sup>449</sup> Voir Annexe – Lettre du 22 juin 1932 page 510.

<sup>450</sup> Serge Niémetz, *Stefan Zweig*, op. cit. p. 360.

<sup>451</sup> Selon Soma Morgenstern, les relations entre les Roth et Zweig n'étaient pourtant pas exemptes de zones d'ombres. Si Stefan Zweig ne perd pas une occasion d'assister son ami, celui-ci se montre très souvent extrêmement dur et méprisant vis-à-vis de lui. Ainsi, il cherche toujours à paraître plus pauvre qu'il n'est en réalité, pour mieux railler

Suite des notes de fin sur la page suivante

user de son carnet d'adresses ou de son porte-monnaie, il vient en aide à de nombreux jeunes talents et il jouit d'un respect et d'une affection dont l'unanimité est, elle, véritablement exceptionnelle. Serge Niémetz confirme que Zweig « ne se contente pas de bonnes paroles ni même de conseils éclairés : il fournit à ses protégés du travail alimentaire et bien souvent de l'argent, leur trouve un éditeur, leur donne une préface ou rédige une recension de leurs livres »<sup>452</sup>. Soma Morgenstern a lui aussi bénéficié de l'inépuisable énergie de Zweig à rapprocher hommes et cultures à travers l'édition. A propos de son roman, *Le Fils prodigue*, il écrit, soulignant la connaissance profonde qu'avait Zweig du monde de l'édition : « Entre temps Stefan Zweig arriva à Vienne, et un ami commun lui donna à lire mon manuscrit. Zweig m'envoya une lettre enthousiaste et aussitôt s'entremet pour moi auprès des éditeurs. [...] Un jour, Musil, qui (...) ignorait que les éditions Erich Reiss de Berlin ne pouvaient plus vendre ses propres livres qu'à des Juifs, s'offrit à adresser à Reiss un mot de recommandation. Je consultai Zweig. Zweig, qui était alors l'écrivain le plus connu d'Europe, et qui était mieux informé que les éditeurs eux-mêmes des coulisses du marché du livre, trouva l'idée de Musil tout à fait bienvenue. Et, actif comme il l'était, il écrivit immédiatement à Reiss pour lui recommander, lui aussi, mon livre »<sup>453</sup>.

Il n'a pas oublié les soucis qui sont souvent ceux des traducteurs : avoir encore et toujours des ouvrages à traduire. L'auteur reconnu ne renie pas le jeune homme enflammé qui avait passé deux ans à traduire Verhaeren. Dans les lettres qu'il adresse à Alzir Hella en 1928-1929, Stefan Zweig se réjouit à maintes reprises de la manne inespérée que procure à son ami le succès de *A l'Ouest rien de nouveau*. C'est une véritable joie pour lui de voir que grâce à son heureuse initiative, Alzir va enfin pouvoir réaliser un de ses plus anciens désirs : avoir une maison à la campagne. Le 10 mai 1929<sup>454</sup>, il lui exprime sa reconnaissance du travail accompli et sa joie de le voir enfin mieux installé :

Cher ami,

Tu connaîtras un grand succès avec le livre de Remarque et j'espère également que tu t'es assuré matériellement que tu es associé aux éditions successives. N'oublie pas de dire à l'éditeur que le livre est le plus grand succès d'édition que l'Allemagne ait jamais connue – 500 000 exemplaires en trois mois (à six Marks l'exemplaire!). [...] Je te remercie beaucoup et t'embrasse, ami très cher ! Tu as abattu un gros travail cette année encore et j'espère qu'un jour, il te sera donné de te retirer totalement de la correction et de vivre à la campagne, selon ton désir, muni d'une machine à écrire, et de ne venir à Paris que de temps à autre, tel le satyre sortant du bois. Nous nous reverrons bientôt car j'ai la ferme intention de venir voir à l'automne s'il n'y a « Rien de nouveau à l'ouest ». De tout cœur, ton vieux Stefan Zweig.

Deux mois et demi plus tard, une lettre du 24 juillet 1929<sup>455</sup> – nous ne possédons aucune lettre entre ces deux dates – témoigne de son contentement de voir son ami connaître une modeste aisance

---

ensuite la crédulité et la bonté d'âme de son collègue. Cf. Soma Morgenstern, *Fuite et fin de Joseph Roth*, traduit par Denis Authier; Liana Levi, 1997, p.157 et p.182-183. Plus loin, p.185, Morgenstern rapporte les propos contradictoires de Roth à propos de sa relation avec Zweig « Quand je me trouve seul avec lui, nous nous entendons très bien. Ne sommes-nous pas de bons amis ? Mais son amour débridé de l'humanité me porte sur les nerfs. Ce ne peut pas être un sentiment authentique. » Cent pages plus loin il nuance cependant : « Stefan Zweig est un authentique philanthrope, il aime vraiment l'humanité. Il exagère, certes, mais c'est dans sa nature. » (ibid, p. 304).

<sup>452</sup> Serge Niémetz, *Stefan Zweig*, op. cit., p. 360-361.

<sup>453</sup> Soma Morgenstern, *Fuite et fin de Joseph Roth*, op.cit. p 146. Ajoutons que c'est une phrase de cette « lettre enthousiaste » de Zweig à Morgenstern qui servit – sous une forme légèrement modifiée - de publicité au livre : « Le meilleur du meilleur art est ici réuni, couleur, lumière, force, suspens : ainsi commence un livre qui peut, à juste titre, passer pour un classique de sa nation. »

<sup>454</sup> Voir Annexe - Lettre du 10 mai 1929 page 491.

<sup>455</sup> Voir Annexe – Lettre du 24 juillet 1929 page 492.

qu'il a tant méritée et trouve une fois de plus les mots et moyens de l'assurer de son indéfectible amitié :

Cher Alzir Hella ! Ta lettre m'a fait très plaisir. Une telle bonne fortune ne se reproduira pas mais sois assuré que je monte bonne garde pour toi et si quelque chose se présente [un ouvrage à traduire] je t'en ferai part très rapidement, au besoin par télégramme. A présent que tu leur as apporté ce grand succès, tu jouis sans doute d'une position de confiance chez Stock. [...] Cher ami, je me réjouis infiniment que cette chance te rende la vie un peu plus facile et qu'elle te permette d'exaucer ton désir, bien modeste en vérité, de vivre un jour plus à la campagne. Je sais que cela ne fera pas de toi un fainéant pour autant et que tout au plus tu utiliseras ton argent pour voyager de nouveau et revenir voir ton fidèle, Stefan Zweig.

Leur complicité s'exprime peut-être le plus clairement dans les plaisanteries que se permet un écrivain aux mots habituellement choisis, au ton plutôt conventionnel, comme par exemple dans la lettre du 3 septembre 1929, expédiée de Badgastein au « 18, rue de l'Odéon », adresse parisienne d'Alzir :

Cher ami ![...] Je suis fou de joie que le livre de Remarque exauce tes désirs champêtres et que tu puisses te retirer progressivement de la correction, et curieux comme je suis, j'ai hâte de te voir un jour en fermier en train de retourner un tas de fumier avec une pelle. J'espère venir bientôt en France. Fidèlement et de tout cœur à toi, ton Stefan Zweig<sup>456</sup>.

Dans un courrier adressé à l'anarchiste Emile Armand le 30 avril 1939, Alzir Hella mentionne l'achat d'une maison à Germigny-des-Prés, dans le Loiret, dont nous a également parlé Mme Jottard. Peut-être s'agit-il là de la réalisation de ces « désirs champêtres » : « Mon cher Armand, Excuse-moi de te répondre avec tant de retard : je n'étais pas à Paris et mon courrier ne me suit pas. (...) sais-tu que j'ai acheté une maison à Germigny, où j'habite presque toute l'année. Si tu avais du temps à perdre dans la deuxième quinzaine de mai, ou en juin, je t'y invite à déjeuner. Il te suffira de téléphoner au bureau de poste auxiliaire de la commune. La personne qui recevra la communication me la transmettra »<sup>457</sup>.

Malheureusement, ces nombreuses amitiés et la reconnaissance peu à peu universelle de son talent ne réussissent pas à procurer à cet homme en proie au doute un sentiment de sécurité et de confiance en soi assez fort pour poursuivre sa route, bien qu'un optimisme particulier habite souvent les lignes qu'il adresse à Alzir Hella. Le 23 septembre 1929<sup>458</sup>, il écrit à Vau par Nailly (Yonne) :

Cher ami, [...] Je viens d'avoir la visite de mon éditeur américain qui place beaucoup d'espoir en *Fouché*. Il marche du tonnerre en Allemagne et j'espère que tu t'y mettras bientôt. Je crois que de tous mes livres, c'est celui qui marchera le mieux en France. [...].

*Fouché* s'arrache en Allemagne, c'est ce que lui écrit le Inselverlag dans une lettre du 23 décembre 1929<sup>459</sup>. Dans ses souvenirs du *Monde d'hier*, Zweig s'avoue plusieurs fois extrêmement surpris du succès de ses œuvres et – pour prendre un exemple concret – affirme à plusieurs reprises

---

<sup>456</sup> Voir Annexe– Lettre du 3 septembre 1929 page 494.

<sup>457</sup> Deux lettres et une carte postale, inédites, figurent au fonds Armand, et nous remercions vivement Mme Hélène Strub, chargée du Centre de documentation, de nous en avoir fait parvenir la copie. La seconde date du 5 juin 1952 : elle accompagne un chèque de trois cents francs adressé par Hella à son « cher ami » Armand, preuve qu'il avait, jusqu'à la veille de sa mort, gardé contact avec ses amis anarchistes.

<sup>458</sup> Voir Annexe – Lettre du 23 septembre 1929 page 496.

<sup>459</sup> Lettre du Fonds des archives historiques de Weimar, du Insel-Verlag à Stefan Zweig, en date du 23 décembre 1929 : »Sehr geehrter Herr Doktor! In den Tagen vor Weihnachten hat sich die Inangriffnahme von Tausenden von *Fouché* förmlich überstürzt. Beifolgend geben wir Ihnen Nachricht von weiteren Honorargutschriften«.

qu'il a beaucoup hésité à écrire une biographie sur un homme tel que Fouché, détestable par son immoralité ou plutôt, dirait-il, par son a-moralité. Lui qui exprime très souvent des doutes sur la fortune de ses œuvres semble, au contraire, habité par une confiance nouvelle lorsqu'il s'agit de la réception française de celles-ci, en particulier pour ce qui est du *Fouché*. Ce sentiment a été confirmé par l'incroyable succès que « le boucher de Lyon » rencontre auprès du public français (notons d'ailleurs que ce succès ne s'est pas démenti jusqu'à aujourd'hui, ce *Bildnis eines politischen Menschen* étant toujours considéré comme une de ses œuvres les plus abouties). Le 11 septembre 1929<sup>460</sup>, il lui écrit son optimisme :

Cher ami, j'espère que tu as reçu les corrections définitives du « Fouché », dans deux jours tu recevras un exemplaire complet. Je te joins la liste de tous les passages comportant une citation en français dans le texte de façon à ce que tu n'aies pas à les chercher sans cesse, à l'exception peut-être de celle extraite de l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine que tu peux te procurer aisément. Les citations ne sont pas toujours classées, mais tu trouveras toutes celles qui ont une certaine importance. J'espère que maintenant, tu pourras te mettre au travail bientôt. J'ai un très bon pressentiment pour ce livre et sa réception en France. Il y existe bien un excellent ouvrage de Madelin, mais il fait deux volumes, contient d'innombrables détails et n'a jamais vraiment percé auprès du grand public, alors que j'ai l'espoir que cette biographie devienne vraiment populaire. Le livre ne sera pas très épais, je resserrai sans doute un peu la mise en page. Parles-en donc peut-être d'abord avec Grasset ; Je ne doute pas une seconde que, de tous mes livres, c'est lui qui aura le plus d'impact. Pour ce qui est des honoraires, nous reconduirons notre vieil accord, à savoir que le premier tirage te revient entièrement et pour les suivants, nous partageons.

J'espère que tu te mettras bientôt au travail et que tu y prendras grand plaisir, car je pense que justement ce livre ouvrira de nouvelles perspectives également aux autres biographies, car il intéresse au-delà des cercles littéraires. De tout cœur et fidèlement, ton Stefan Zweig.

Cette lettre revêt une importance particulière, car elle nous éclaire sur l'éthique de Zweig : il tient beaucoup à ce que les citations nombreuses qu'il fait dans ses ouvrages et dont il n'indique presque jamais la source soient respectées à la lettre, et strictement conformes à la langue originelle. Friderike elle-même fait état de ce travail titanesque auquel elle s'associait dans toute la mesure du possible : « Il refusait de ma part toute aide pratique comme taper à la machine et prendre en sténographie, parce qu'il y avait maintes choses pour lesquelles mon temps lui était plus utile, comme lire avec lui les documents historiques, traduire les citations étrangères, relire les corrections »<sup>461</sup>. Nous verrons plus loin que pour satisfaire à cette exigence, Alzir Hella n'hésite pas à compléter des citations françaises qui ne figurent que partiellement dans l'édition allemande. Par contre, dès qu'il s'agit de citations que Zweig emprunte à une autre langue, comme, dans *Marie-Antoinette*, l'espagnol dans le rapport de l'Ambassadeur d'Espagne sur la malformation dont était affligé Louis XVI, et qu'il cite dans l'ouvrage allemand dans cette langue, Alzir Hella, toujours soucieux de l'unité de son texte et du bien-être du lecteur français, les traduit.

Bien sûr, le succès que rencontre en France *Joseph Fouché* s'explique par le fait que, s'agissant d'une figure de l'histoire française, le public français était plus qu'un autre susceptible de s'intéresser à lui, mais cet optimisme et cet allant méritent d'être relevés parce qu'ils s'inscrivent dans le contexte plus général d'un échange marqué par une sérénité rare chez cet homme profondément angoissé. On y sent une complicité apaisée sur le plan personnel et professionnel : les deux hommes travaillent véritablement « de concert ». Il revoit chacune des traductions faites par Alzir Hella, lui suggère telle ou telle amélioration qui prouve qu'il a véritablement lu le texte ligne après ligne, propose d'ajouter ici un adjectif, de supprimer là un verbe ou plus et donne toujours en détail les raisons qui l'ont conduit à ce choix. L'on sent les deux hommes unis par un même amour

---

<sup>460</sup> Voir annexe – Lettre du 11 septembre 1929 page 495.

<sup>461</sup> *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 110

de la France et de la langue française, car même si l'on ne dispose que des lettres écrites par Stefan Zweig à Alzir Hella, elles permettent à elles seules de mesurer à quel point il importait à tous deux que le lecteur français pénétre le plus loin possible dans le monde de l'écrivain autrichien.

Lorsque, par exception, celui-ci n'avait pas le temps de relire les traductions d'Alzir Hella, c'est un autre proche de l'univers zweigien qui le faisait à sa place, Erwin Rieger. « Il y a d'ailleurs des gens irrésistiblement poussés à franchir les frontières. C'est ce vers quoi était sans cesse porté notre cher ami Erwin Rieger », écrit Friderike. « Rieger possédait un charme tout autrichien et l'âme d'un être noble. Romaniste et écrivain doué, il était attiré par Stefan »<sup>462</sup>. L'auteur le présente à Alzir Hella, avec tout le tact nécessaire, dans une lettre du 5 mars 1930<sup>463</sup> :

[...] Mon cher ami, Me voici malheureusement submergé et je dois partir pour l'Allemagne pour la représentation, et ne puis donc procéder moi-même aux corrections. Il se trouve que mon très proche ami Erwin Rieger va venir à Paris et il s'est chargé de revoir à ma place toutes nos affaires, il révisera aussi très précisément le « Fouché ». Il domine parfaitement le français et l'allemand, a un sens stylistique hors du commun et te soumettra ses propositions oralement. Si tu te prends une heure avec lui par-ci par-là, tout cela sera réglé et d'une perfection immaculée. Dès que j'entendrai parler de nouveaux livres importants, je te le dirai, je ne t'oublie pas. De tout cœur et fidèlement, ton Stefan Zweig.

Le détail des termes employés par Zweig, leur pudeur aussi, et ce « voile » de « tact » si révélateur de sa psychologie, celle à la fois sa volonté de ne pas blesser le traducteur expérimenté et sa recherche, en auteur avide de perfection, d'une traduction idéale. Erwin Rieger, avec sa modestie et son fatalisme habituels, évoque ce projet dans un courrier du 21 février 1930<sup>464</sup> :

Je devrais réussir à relire Hella : J'ai écrit à Marseille un grand article sur Hofmannsthal en français pour la *Revue de Genève* et viens de recevoir les épreuves pratiquement vierges de toute correction; je serai donc à même de sentir juste, y compris les nuances.

Il accomplit son travail auprès de Hella avec sérieux et application, soucieux de l'exactitude de la traduction et de la rapidité d'exécution. Dès le 27 mars, il rend compte du travail accompli à l'auteur, avec une remarque qui est une critique à peine voilée de la traduction de *Casanova* par Alzir Hella :

---

<sup>462</sup> »Rieger besass eine ausgesprochen österreichische Anmut und das Wesen eines Edelmannes. Romanist und begabter Dichter, fühlte er sich zu Stefan hingezogen.« *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 123. Friderike Zweig raconte que lorsqu'il vint les voir pour la première fois près de Zürich, Rieger (1889 – 1940) était un tout jeune homme dont Stefan Zweig avait fait la connaissance grâce au beau-père de celui-ci, qui était son supérieur au *Kriegsarchiv* de Vienne où Zweig avait été affecté au début de la première guerre mondiale. Il était romaniste, traducteur, écrivain et poète. Il les suivit en Suisse, où il trouva une place comme apprenti dans une pharmacie, puis regagna l'Autriche avec eux en mars 1919. Il leur demeura fidèle toute sa vie, écrivant même une biographie de Zweig. En 1938, lorsque Paris fut évacué, il trouva refuge chez eux à Athis-Mons. Il fit de fréquents séjours chez des amis à Tunis où il trouva un emploi. Environ deux ans plus tard, il perdit la vie dans un accident, que Zweig interpréta comme un suicide. *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 93/94

<sup>463</sup> Voir Annexe – Lettre du 5 mars 1930 (« Toutes nos affaires » désigne sans doute le *Casanova* que Rieger revoit aussi à cette époque) – page 500.

<sup>464</sup> Toutes les lettres d'Erwin Rieger citées dans cette étude, inédites à ce jour, appartiennent à la Stefan Zweig Collection, Daniel A. Reed Library, State University of New York, Fredonia, NY. Elles nous ont été aimablement communiquées par Mme Gerda Morrissey. La première est datée du 12 octobre 1927, mais c'est dans celle de 1930 qu'Erwin Rieger mentionne pour la première fois le nom de Alzir Hella :

»Hella durchzusehen dürfte mir wohl gelingen : ich habe in Marseille einen grossen Aufsatz über Hofmannsthal für die *Revue de Genève* auf französisch geschrieben und jetzt die Fahnen, kaum verbessert, erhalten ; ich werde also wohl, auch was Nuancen betrifft, das Richtige fühlen«.

Je suis venu à bout du Casanova avec Hella la semaine dernière, maintenant c'est au tour du Fouché, qui d'ailleurs est mieux traduit et sans doute plus facile à traduire<sup>465</sup>.

Lorsque quelques jours plus tard, le 2 avril, il écrit à nouveau à Zweig, il justifie encore une fois ses interventions en critiquant implicitement le travail du traducteur français : orgueil et frustration d'être relégué au rang de simple relecteur, désir de montrer à Zweig combien il lui est utile, manifestation de sa dépression chronique, qui hante chacune de ses lettres – ou véritables erreurs du traducteur dans l'urgence de sa tâche ?

Je ne commencerai à travailler ici pour moi qu'une fois qu'Hella et moi en aurons terminé avec le *Fouché*, c'est-à-dire la semaine prochaine. Nous faisons ce travail à fond, sinon il n'aurait aucun sens, c'est la seule méthode pour débusquer les quelques grosses bévues qui font que cette révision en vaut la peine. Dans l'ensemble, je trouve le *Fouché* très bien et surtout très fidèlement traduit. Je crois qu'Hella s'est fait ici beaucoup d'ennemis qui le jalouent depuis le Remarque, et à présent ils trouvent mauvais tout ce qu'il fait. Hella m'a promis de m'introduire auprès de Grasset et de Stock et je ferai alors absolument tout ce qui est en mon pouvoir pour trouver quelque chose<sup>466</sup>.

Qui sont ces ennemis, ces jaloux, qui se trouveront de fait contredits par le succès que remportera l'œuvre en France ? Le 17 avril 1930, Rieger annonce la fin de sa tâche :

En ce qui concerne le travail ici, je suis en mesure de t'annoncer que tout marche comme il faut. Avec Hella, j'ai terminé la révision du Fouché la semaine dernière et je peux donc me consacrer beaucoup plus à la bibliothèque, ce qui est un plaisir immense pour moi. [...] J'ai été avec Hella chez Grasset, pour l'instant il n'y a rien à faire de ce côté-là. Mais peut-être une occasion se présentera-t-elle plus tard. Dans le *Journal des Débats*, est paru un grand article, très élogieux, sur *Fouché* qu'Hella t'aura envoyé<sup>467</sup>.

D'une lettre appartenant au Fonds des archives historiques de Weimar, nous avons pu déduire qu'Erwin Rieger relisait aussi, en allemand, les épreuves de l'œuvre de son ami Zweig et qu'il n'hésitait pas à proposer des alternatives à certaines expressions. C'est ainsi que dans un courrier du 29 juin 1932 adressé à l'auteur, il note à propos de *Marie Antoinette* :

Chapitre die Adern

Fahne 64, 30. Zeile : statt »nachgiebig«, »erbittlich«

Fahne 67, 9. Zeile von unten : statt »hinaus« »heraus«

Fahne 69, 17. Zeile : statt »löscht die Kerze aus«, »verlischt die Kerze«

Fahne 71, 12. Zeile : statt »die Güte und Vorsehung«, »die Güte der Vorsehung«

Fahne 32, 7. Zeile : statt »bewegen« »bedrücken«.

Eternel dépressif, il conclut, à la main : »Viel Arbeit, viel Sorge, viel Klage: in was für eine Zeit sind wir doch geraten; und was kommt noch?«

---

<sup>465</sup> »Den Casanova habe ich mit Hella vergangene Woche fertig gebracht, nun ist der Fouché an der Reihe, der übrigens besser übersetzt ist und wohl auch leichter zu übersetzen war (...)«. (*lettre inédite*)

<sup>466</sup> »Für mich selbst werde ich hier erst anfangen zu arbeiten, bis Hella und ich mit dem Fouché zu Ende sind, was in der nächsten Woche der Fall sein wird. Wir machen diese Arbeit sehr gründlich, denn sonst hat sie ja gar keinen Sinn und es ist dies die einzige Methode, um auf die paar argen Schnitzer zu kommen, die diese Revision lohnen. Im ganzen finde ich den Fouché sehr gut und vor allem sehr getreu übersetzt. Ich glaube, Hella hat hier seit dem Remarque viele Neider und Feinde, und jetzt ist alles für sie schlecht, was er macht. Hella hat mir versprochen, mich bei Grasset und Stock einzuführen, und ich will dann gewiss alles tun, was in meinen Kräften ist, um irgend etwas zu finden«.

<sup>467</sup> Voir Annexe – Lettre du 17 avril 1930 page 564 : »Was hier die Arbeit betrifft, so kann ich Dir berichten, dass alles ordentlich weiter geht. Mit Hella habe ich in der vergangenen Woche die Revision des Fouché abgeschlossen und so kann ich mich viel mehr der Bibliothek widmen, was mir eine grosse Freude ist. (...). Ich war mit Hella bei Grasset, für den Augenblick ist dort nichts zu machen. Aber vielleicht ergibt sich etwas für die Zukunft. Im Journal des Débats ist ein sehr ausführlicher sehr lobender Artikel über den Fouché erschienen, den Dir Hella wahrscheinlich geschickt hat«.

Le 28 septembre 1932<sup>468</sup>, Zweig annonce à son traducteur qu'il va recevoir dans les prochains jours les 630 pages de *Marie Antoinette*, et, avec de nombreuses précautions orales, lui propose l'aide d'Erwin Rieger, « qui est libre cet hiver et vivrait tout aussi volontiers à Nice qu'à Vienne ». « Il pourrait travailler avec toi chaque jour, tu lui dicterais et lui taperait à la machine – ainsi tu irais plus vite et le problème des allers et retours des corrections serait d'emblée résolu ».

C'est précisément en comparant les deux correspondances – celle d'Erwin Rieger avec Stefan Zweig puisque nous ne possédons pas les réponses de ce dernier et les lettres de Zweig à Alzir Hella, dont nous n'avons pas non plus les réponses – que nous avons noté la grande sérénité qui se dégage des lettres adressées par Zweig à son traducteur. En effet, toutes les lettres de Rieger sont empreintes d'une oppressante mélancolie. Ce sont même parfois de véritables appels au secours qui laissent le lecteur sans force, spectateur impuissant des désespoirs et des doutes qui rongent à chaque lettre un peu plus un esprit au bord du précipice<sup>469</sup>.

Zweig l'autrichien, fils de millionnaire, juif, et Alzir Hella, le fils d'ouvrier, anarchiste, le petit homme obstiné et infatigable, se sont ainsi retrouvés, hommes de lettres tous deux, dans leur œuvre de création littéraire<sup>470</sup>. La présence du traducteur à la tête du Conseil des Prud'hommes et sa Légion d'honneur<sup>471</sup> attestent de son évolution, avec sa notoriété grandissante<sup>472</sup>, vers une philosophie plus modérée, même s'il conserva jusqu'à la fin de sa vie son franc-parler et ses colères, redoutées par les membres de sa propre famille : Mme Jottard nous raconta que seule sa fille osait répliquer à son grand-oncle et lui tenir tête... Il partageait avec Zweig un même goût pour la langue, la littérature, l'histoire, la culture et le travail. Ils avaient également en commun la modestie et l'érudition et se sont retrouvés sur le même métier à tisser le même ouvrage : celui qui allait faire connaître à leurs publics respectifs les anecdotes et les leçons de l'histoire de l'homme racontées par l'un, réinventées par l'autre. En France, Zweig n'est personne sans les mots de son ami, et Hella n'est rien sans ce pain nourricier qu'il lui procure.

---

<sup>468</sup> Voir annexe – Lettre du 28 septembre 1932 p. 514.

<sup>469</sup> Gert Kerschbaumer confirme qu'Erwin Rieger disparut de façon inexplicable à Tunis : »Zweig hat vier Wiener Freunde : Joseph Gregor, Emil Fuchs, Erwin Rieger und Felix Braun. Zwei von ihnen sind alsbald angepasst – zwar keine Partei-Mitglieder, aber sogenannte Konjunkturmenschen. Bleiben Erwin Rieger und Felix Braun : Der eine verschwindet auf unerklärliche Weise in Tunis, der andere kann sich zwar nach London retten, wird aber dem Freund auf seinen weiteren Stationen nicht folgen«. *Stefan Zweig, der fliegende Salzburger*, op. cit. p. 403. Il est probable que Rieger se soit suicidé.

<sup>470</sup> Nous avons noté, dans certains ouvrages traduits, différentes mentions pour nommer le traducteur : outre la banale expression « traduction de l'allemand par Alzir Hella », se trouvent également, mettant en exergue la part d'écriture autonome du traducteur, « texte français d'Alzir Hella » (*La pitié dangereuse*, *Le chandelier enterré*, *Derniers messages*) ou même « version française par Alzir Hella » (*Magellan*).

<sup>471</sup> Voir annexes – Procès-verbal de réception de la Légion d'Honneur (p. 538, 539). Sa nièce, Mme Jottard (cf. infra) s'est souvenue que lui, qui n'avait jamais accepté de mettre un habit, avait même regretté que sa remise n'ait pas donné lieu à une cérémonie officielle ...

<sup>472</sup> Sur un site dédié au poète beauceron Gaston Couté, nous avons retrouvé le nom d'Alzir Hella, convié à prononcer quelques mots à l'occasion de l'inauguration d'un monument édifié à sa mémoire, le 12 juin 1949 : « Quelques phrases d'Alzir Hella débutèrent la soirée. ». Un poème de Hésus Grué, poète beauceron et ami fidèle de Couté, fut lu : « Ce poème est désabusé, amer. On y sent une révolte farouche contre tous les honneurs et le clinquant des cérémonies officielles. (II) reprenait tous les griefs que Couté avait lancés contre les officiels et certains parvenus de tout poil. ». Nul doute qu'Alzir Hella avait ici sa place...

Souvent apparaît, à côté du nom d'Alzir Hella, celui d'Olivier Bournac. Dans une lettre que Rolland adresse à Zweig le 9 novembre 1926, il le cite : « Cher ami, J'ai en main les épreuves de la traduction française d'*Amok* réalisée par Alzir Hella et Olivier Bournac, qui va paraître chez Stock »<sup>473</sup>. Dans un courrier adressé à Bernard Grasset le 1<sup>er</sup> avril 1931<sup>474</sup>, dont il adresse d'ailleurs une copie à Alzir Hella le 13 du même mois, Zweig y fait également allusion : il précise en effet qu'il n'est lié à aucune maison d'édition, que le seul lien – moral - qu'il ait est justement celui qui l'attache à « [s]on traducteur et ami Alzir Hella qui sert [s]on œuvre avec dévouement depuis dix ans et qui, *maintenant que Bournac est mort*, désire continuer à s'investir pour [ses] livres avec l'aide d'une autre personne »<sup>475</sup>.

Nous avons tout d'abord interrogé Mme Lumbroso sur ce traducteur, qui restait obstinément dans l'ombre, et elle nous répondit :

Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que Rosa[lie], sa femme, l'aidait. Elle parlait très bien allemand puisqu'elle était néerlandaise. Simplement, les femmes étaient souvent mal vues dans le milieu des correcteurs, car elles étaient utilisées quelquefois comme briseuses de grèves. C'est pour cela qu'il n'a pas voulu mettre un nom de femme à côté du sien<sup>476</sup>.

Mme Jottard nous confirma qu'en effet, fort jalouse, Rosa n'aimait pas voir une autre femme, fût-elle traductrice, rôder autour de son compagnon et que les premiers temps, elle l'aidait dans ses traductions. Pourtant, Stefan Zweig parlait bien de Bournac, dans cette seule lettre où, évoquant sa mort, il mentionne son nom. Interrogée une deuxième fois, elle nous expliqua qu'aussi loin qu'elle se souvienne, son père n'en avait jamais parlé. Et Rosalie Hella ? Rosalia Magdalena Sarkies Martherus de son nom de jeune fille était une femme cultivée et au caractère décidé. « Elle venait d'une famille assez aisée », nous expliqua-t-elle, « elle parlait plusieurs langues, comme souvent aux Pays-Bas, mais je ne l'ai jamais entendu parler autre chose que français avec mes parents. Elle jouait du piano avec ma mère »<sup>477</sup>. « Elle venait déjeuner tous les dimanches à la maison, mais moi je n'y étais plus » se souvient Mme Lumbroso. « Je sais juste que mon père et elle étaient très souvent en contact et qu'Alzir avait chargé celui-ci de veiller à ce qu'elle ne manque matériellement de rien, il l'avait chargé de s'occuper des finances ». Était-elle auprès de son mari cette aide discrète, cette « traductrice du traducteur » qu'était Yang Lian pour Wolfgang Kubin, qui envoyait son épouse trouver l'auteur chinois afin d'essayer de lui faire expliquer ce qu'il avait voulu dire précisément dans ses poèmes ?<sup>478</sup>

Comment Alzir et elle s'étaient-ils rencontrés ? Elle avoua :

Je ne sais pas. Tout ce que je peux vous dire c'est qu'Alzir n'ayant appris l'allemand qu'au lycée, c'est sans doute elle qui l'a amené à approfondir sa connaissance de cette langue. Ils savaient ce qu'ils

---

<sup>473</sup> »Lieber Freund, ich habe die Druckfahnen der von Alzir Hella und Olivier Bournac besorgten französischen Übersetzung von "Amok" in Händen, das bei Stock erscheinen wird«. Romain Rolland – Stefan Zweig, op. cit. p. 188

<sup>474</sup> Voir annexe – Lettre du 1er avril 1931 page 505.

<sup>475</sup> »Gebunden bin ich moralisch nur an einen Menschen, an meinen Freund und Übersetzer Alzir Hella, der seit zehn Jahren mit vieler Hingabe meinem Werke gedient hat und jetzt weiterhin nach dem Tode Bournacs mit einem anderen Helfer für meine Arbeiten wirken will.« Stefan Zweig à B.Grasset le 1er avril 1931 (page 505), lettre inédite issue des archives personnelles de Mme Pierrette Lumbroso-Body.

<sup>476</sup> Pierrette Lumbroso-Body, 1<sup>er</sup> entretien.

<sup>477</sup> 1<sup>er</sup> entretien.

<sup>478</sup> *Das Zeit Magazin, Die Abhängigen*, 17 octobre 1997 : »Kubin schickt neuerdings seine Frau vor, um bei Yang nach der Bedeutung eines Gedichtes zu forschen. Anders als ihr Mann, der den Dichter nicht mehr mit seinem Konkretisierungszwang quälen mag, lässt sie sich nicht durch Yangs Ausweichmanöver abwimmeln. Sie insistiert, bis sie ihren Mann zumindest teilweise aufklären kann. Die Übersetzerin des Übersetzers.«



voulaient tous les deux. Pour le reste, mon père me tenait assez éloignée de ses affaires, il ne voulait pas me mêler à tout cela<sup>479</sup>.

Un autre « détail » vient étayer la thèse avancée par Mme Lumbroso quant au rôle qu'avait pu jouer Rosalie auprès de son mari tout en masquant sa qualité de femme : lorsque nous avons voulu analyser la démarche traductologique de Friderike Zweig, afin de la confronter à celle de son époux et du traducteur de ce dernier, nous nous sommes penchée sur sa traduction de l'œuvre d'Anatole France, *La vie de Jeanne d'Arc, Das Leben der Heiligen Johanna*. L'ouvrage de 1930 que nous avons étudié<sup>480</sup> ne porte d'autre indication sur le traducteur qu'une ligne en petits caractères en bas du verso de la page de titre : « *autorisierte Übersetzung von F.M.Z. Copyright 1926 bei J.M. Spaeth Verlag, Berlin* ». Cette modestie, qui surprend déjà, devient volonté affichée de se tenir dans l'ombre lorsque l'on découvre en fin de volume un « *Nachwort des Übersetzers* », non signé. A la lumière de ces deux exemples, nous sommes tentée de croire qu'effectivement, il n'était pas de bon ton à l'époque d'afficher que le traducteur, fut-il un co-traducteur, était une traductrice, et que cette réserve n'était pas l'apanage des milieux anarchistes mais bien plutôt une précaution vis-à-vis d'un public traditionaliste, peu préparé à cette évolution.

Nous pensons donc qu'effectivement, Rosalie Hella a, comme s'en souvient Mme Lumbroso, participé avec son mari à l'œuvre de traduction. Le fait que nous ayons trouvé un texte traduit du *néerlandais* par Alzir Hella, en collaboration avec Lode Roelandt, nous laisse perplexe : n'était-ce pas plutôt Rosalie pour le sens et Alzir pour l'écriture ? Il s'agit d'un conte, *Saidjah et Adinda*, paru dans la *Revue belge*, en janvier 1932<sup>481</sup> et dans les *Pages choisies de Multatuli*<sup>482</sup>, ouvrage préfacé par Henry Poulaille, et dont la notice biographique de l'auteur néerlandais a été rédigée par Julius Pee en septembre 1937. Selon Mme Jottard, Alzir Hella ne maîtrisait pas le néerlandais.

La phrase de Zweig mentionnant la mort de Bournac continuait à nous interpeller. Nous avons donc poursuivi nos recherches et avons peu à peu mis à jour des éléments biographiques inédits dont nous retraçons ci-après la découverte. Nous avons tout d'abord trouvé deux livres *écrits* par Olivier Bournac. Olivier Bournac, auteur, existait donc bel et bien : le premier est un petit ouvrage rouge qu'il écrivit avec Jean Combescure, intitulé : *L'esprit souffla sur les eaux*<sup>483</sup>, dont le ton rappelle celui de la littérature édifiante destinée à la jeunesse au XIX<sup>ème</sup> siècle. Le second, un recueil de poèmes intitulé *Quand j'avais une marraine ... Pastels de Guerre et d'Amour*, a été écrit « Au Front, le 30 novembre 1916 » : il est dédié « A la belle mémoire de mon grand compatriote le poète et romancier Léon Cladel,<sup>484</sup> qui fut un de nos rares « écrivains » ayant eu le génie épique, et

---

<sup>479</sup> Ibid.

<sup>480</sup> Anatole France, *Das Leben der heiligen Johanna*, Verlag Hans Carl, München-Feldafing, 1930

<sup>481</sup> 9<sup>ème</sup> année, t. 1, n° 2, précise le site internet où nous avons trouvé ces références : [www.librairie-compagnie.fr:pays\\_bas/auteurs/m/multatuli.htm](http://www.librairie-compagnie.fr:pays_bas/auteurs/m/multatuli.htm)

<sup>482</sup> *Pages choisies de Multatuli*, Editions Labor, Bruxelles, non daté. Multatuli était, selon les propres termes de Poulaille, « une des plus grandes figures de la littérature européenne, et l'un des esprits les plus révolutionnaires du dernier siècle » ; son livre le plus connu a pour titre *Max Havelaar*. Le traducteur de ces pages choisies est L. Roelandt. Une note suivant le titre de l'un des contes de cette anthologie, *Saidjah et Adinda*, indique : « Traduction de L. Roelandt et Alzir Hella ». p. 81.

<sup>483</sup> Olivier Bournac et Jean Combescure, *L'esprit souffla sur les eaux*, Collection l'Épervier, Editions de la Nouvelle Revue Critique, Troyes, 1930. Ce livre raconte l'histoire champêtre et morale d'un maître généreux récompensé d'avoir accueilli deux enfants abandonnés chez lui par le mariage de l'un avec sa fille, et la punition par l'autre, frustré et muet, de celui qui l'avait chassé de la ferme du bas, en détournant l'eau bienfaitrice vers la ferme du haut, où il avait dû se réfugier.

<sup>484</sup> Né à Montauban en 1835, mort à Sèvres en 1892, Léon-Alpinien Cladel était issu d'une famille catholique d'artisans et d'agriculteurs du Quercy. Il « monte » à Paris vers l'âge de vingt ans et participe aux grands débats des avant-gardes, se construisant une solide réputation de romancier « naturaliste » grâce à une œuvre abondante dont la matière

Suite des notes de fin sur la page suivante

qui, il y a près d'un demi-siècle, dans les pages « à la fois rouges et noires » du *Tombeau des Lutteurs*, employait déjà, pour célébrer des héros, le nom, désormais historique et glorieux, de « Poilu ». <sup>485</sup> Gérard Oberlé, dans sa préface à une brochure du Manoir de Pron, publiée en 1993, présente ainsi cet écrivain : « Léon Cladel, qui fut admiré par Baudelaire, Flaubert, Huysmans, Vallès et Zola, que Tourguenieff fit traduire en russe, et que Barbey d'Aureville avait qualifié de « rural écarlate », occupe dans notre littérature une place toute particulière. Romantique de la dernière heure, d'un lyrisme ardent et exalté, il se rattache aussi à l'École Naturaliste (certains voient en lui un précurseur), et même au Symbolisme. Il fut aussi une des plumes les plus vigoureuses du roman rustique. Gladiateur musclé des luttes sociales, toute sa vie il s'est dépensé, sans mesure, au profit des plus faibles » <sup>486</sup>. Des dispositions d'esprit qui ont sans nul doute pu rapprocher les deux traducteurs ...

Dans ce livre de poésies sont listés d'autres ouvrages de poésie « à paraître », dont nous n'avons pas retrouvé la trace (*Pour vous, Madame. Écrit dans la tranchée ; Les Pleurs sur le Tombeau. Vers de guerre et de pitié ; Le livre de sang. Vers de guerre et de colère ; Les Bucoliques de Virgile. – Traduction en rimes nouvelles*) et de deux ouvrages déjà parus du même auteur, *Poésies de Sainte Thérèse* (traduction en vers français, parue en 1914 chez P. Lethielleux <sup>487</sup>) et *Œdipe à Colone*, de Sophocle, (traduction en vers français, en collaboration avec Boyer d'Agen, parue en 1915 <sup>488</sup>). Boyer d'Agen, de son vrai nom Auguste-Jean Boyer, né à Agen en 1857, évoque Olivier Bournac en préface à la traduction d'*Œdipe à Colone*, que ce dernier, indique-t-il, avait réalisée « dans la silencieuse retraite d'un lycée germanique » et que Boyer d'Agen avait revue, redressant « à peine quelques rayons faussés au cahot du voyage, de Berlin à Paris » <sup>489</sup>. Il nous

---

principale était « le peuple ». Ayant débuté en 1860 avec *Les Martyrs ridicules*, préfacés et sans doute amendés par Baudelaire, il connut un réel succès en mettant sa plume au service de l'Art social.

<sup>485</sup> Olivier Bournac, *Quand j'avais une marraine, Pastels de Guerre et d'Amour*, Editions et Librairie E. Chiron, Editeur, 40, rue de Seine, Paris, juin 1919. Lors de la publication de ces poèmes, il rédigea cette émouvante préface (p. 10) : « Des vers de guerre, des vers bien ou mal venus, éclos dans la tourmente des tranchées ... Fallait-il les brûler ? Fallait-il les confier aux mains délicates de ces habilleurs de rayons de lune que sont les typographes pour nos fragiles poèmes ? Notre sainte nationale, la virginale aïeule de nos grands poilus, la Jeanne d'Arc de maître François Villon et d'Anatole France, eût dit dans sa généreuse pitié : « Ils furent à la peine. Qu'ils soient maintenant à l'honneur. » Qu'ils soient donc à l'honneur, ces pauvres et chers vers de guerre, *solatia nostra*, que l'invétéré rimeur, triomphant, malgré tout, un instant, des horreurs militaires, arbore aujourd'hui, relique suprême, comme le soldat son casque ou le dompteur de l'air son insigne ailé ! Vers de guerre, dépouille du vieil homme, recevez, non l'approbation, mais l'indulgent sourire d'adieu en moi de l'homme nouveau. » O.B. Paris, le 10 avril 1919.

<sup>486</sup> Léon Cladel, Librairie du Manoir de Pron, Montigny-sur-Canne, 1993.

<sup>487</sup> Editeur de livres religieux, succursale à Paris de Casterman dirigée par Lethielleux. Cf. Elisabeth Parinet, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine, XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle*, Editions du Seuil, Paris, septembre 2004, p. 53/54. Une note précise : « Lethielleux se met à son compte en 1864 pour ouvrir à son tour une librairie religieuse. »

<sup>488</sup> Editions Alphonse Lemerre, Paris, 1915. pp. 83/84.

<sup>489</sup> Il extrait le récit qui suit, écrit-il, « d'un petit cahier intime, à la date du 4 août 1914 » : « M. Olivier Bournac, - qui vient de frapper à ma porte, en descendant du train qui le ramène d'Allemagne, - m'apprend, ayant encore le courage de sourire, qu'il a passé trois jours, ventre vide, à courir, de Berlin à Paris, tous les chemins possibles et tous les dangers certains. Je le restaure, comme je peux, et cependant je l'écoute me conter le presque-incroyable voyage du dernier Français sorti de Berlin, sitôt qu'affiché en ville le décret impérial du *Kriegsgefahrzustand*. Ce fut exactement le vendredi soir, 5 heures du 31 juillet, que ce décret fut placardé. Bournac passa la soirée à entendre les chansons patriotiques du *Wacht am Rhein* et du *Deutschland über alles* dans les rues exultantes de la capitale et dans les brasseries débordant de buveurs. » Il raconte comment Bournac s'est tiré de ce mauvais pas et a pu ainsi regagner Paris : « Cependant le consulat de France n'ouvrait pas. A la porte, le concierge fait savoir qu'on ne délivrera plus de passe-port. Bournac court à la gare et prend un billet pour une station voisine de Berlin. A cette halte, il demande un autre billet pour Francfort. « Où irez-vous après ? lui demande le distributeur. – A Cologne. – Vous êtes Français, » croit-il deviner à l'accent du voyageur, et il lui refuse le billet ajoutant que le chef de gare peut seul le délivrer. Celui-ci survenant, le demandeur paye d'audace : « Je suis fonctionnaire royal prussien, *Königlich Preussischer Beamter*, dit-il, et j'entends être traité comme tel. – Vous avez vos papiers ? lui demande respectueusement le chef de gare, plein d'égard pour un fonctionnaire allemand. Et comme celui-ci ouvre sa veste, le chef se contente de voir déborder, de la

Suite des notes de fin sur la page suivante

éclaire ainsi sur la personnalité et le parcours du traducteur : « La bonne humeur est, dit-on, née française. Veut-on savoir comment elle a failli mourir, en la personne d'un Français, professeur de langue en Allemagne. Ce récit familial d'une collaboration littéraire, en apportant un témoignage nouveau de Berlin mobilisant ses armées avant la fin de juillet 1914 et avant la déclaration officielle de la guerre, permettra aussi de rendre hommage au consciencieux traducteur que Sophocle a trouvé en la personne de M. Olivier Bournac, au pays de Tauchnitz et des éditions grecques, réputées sans rivales à tort ou à raison. La lecture du nouvel *Œdipe à Colone* que nous présentons au public lui apprendra si notre collaboration aura été utile en apportant : l'un, l'exactitude scrupuleuse d'une traduction puisée aux sources mêmes des meilleures éditions grecques ; l'autre, l'harmonieuse prosodie et l'eurythmie cadencée dont la langue des Grecs classiques a trouvé déjà son égale dans la langue des classiques Français. »

Nous avons retrouvé la trace d'Olivier Bournac sur le site de la Bibliothèque Nationale<sup>490</sup> : un article de F. Ferrère, classé dans la rubrique « Bibliographie régionale », nous apprend que tel était le pseudonyme de Louis Angé, lecteur de français à l'Université de Rostock (Allemagne), Agenais, dont il analyse la traduction des *Poésies de Sainte Thérèse*, en soulignant sa recherche du meilleur compromis possible entre fidélité et liberté, son souci de restituer les sentiments et la poétique de Sainte Thérèse tout en y alliant la fluidité et l'aisance du style pour faciliter la lecture du public français :

La Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen vient de recevoir, en hommage, un livre intitulé : « Traduction en vers français des Poésies de Sainte Thérèse, par Olivier Bournac » (pseudonyme).

L'auteur est M. Louis Angé, lecteur de français à l'Université de Rostock (Allemagne), agenais, ancien et excellent élève du Lycée Bernard-Palissy.

La Société académique d'Agen a fait bon accueil à l'œuvre d'un compatriote qui, de si loin, a pensé à elle, et lui a demandé de faire connaître son livre aux lecteurs de la Revue de l'Agenais. Ce livre est un petit in-4° de 148 pages, contenant quarante poésies, précédées d'un Avertissement. L'auteur déclare que, ces poésies ayant été tant de fois traduites, il a dû chercher dans sa traduction des voies nouvelles. Il ne s'est point astreint à suivre la mesure ni le rythme [sic] des vers espagnols ; il a visé la plus grande fidélité possible dans une entière liberté. Il n'aime pas (et il a raison) la paraphrase qui fait plus songer au traducteur qu'au texte traduit ; et n'a que du dédain pour les « belles infidèles ». [...] Ces élans continuels vers Dieu, ce retour des mêmes pensées et sentiments auraient pu occasionner à des lecteurs difficiles l'ennui qui naît de l'uniformité. Aussi, M. Angé a donné à ses traductions une forme si variée que la monotonie du fond échappe, et qu'elles rendent avec la plus grande fidélité possible les mouvements de l'âme de Sainte Thérèse.

Aucune recherche, aucun effort visible dans ces traductions ; toujours de l'aisance. Il y a des vers de toute mesure, depuis l'alexandrin jusqu'au dissyllabe. L'alexandrin est rarement seul : il est souvent associé à l'octosyllabe, et ce dernier à des vers plus courts dont l'alternance produit un effet agréable. M. Angé paraît avoir une préférence pour l'octosyllabe qu'il manie avec une grande facilité, de même que le vers de quatre pieds, léger et gracieux. [...] La forme et le ton adoptés par l'auteur nécessitaient une grande liberté dans la coupe et l'enjambement. Ces libertés, selon le mode romantique, s'appliquant même au style, peuvent donner à la poésie l'apparence d'une prose rythmée [sic]. Faut-il les reprocher à M. Angé ? On les reprocherait à bon nombre de nos poètes contemporains. M. Angé, jeune, est de son temps.

Il aurait pu se guinder, employer le grand vers à la facture classique, et ... suspendre l'hémistiche. Mais son œuvre n'eût été qu'un poétique mensonge ; car la majesté un peu raide de

---

poche, des papiers, où se trouvait aussi le livret militaire du Français peu craintif. Alors s'approchant du guichet, il lui fait délivrer un billet pour Francfort et ajoute avec politesse : - Vous partez à minuit. Bon voyage ! » *Œdipe à Colone*, Editions Alphonse Lemerre, Paris, 1915, Préface de Boyer d'Agen, pp. 83/84

<sup>490</sup> <http://gallica.bnf.fr>

l'alexandrin n'aurait point rendu dans leur charme naturel les soupirs de l'âme de Sainte Thérèse. L'expression simple, quelquefois naïve, le tour libre convenaient mieux. C'est ce que notre traducteur a fort bien compris, se souvenant du précepte d'Horace : ... *Non mihi res, sed me rebus subjungere conor* »<sup>491</sup>.

Louis Angé ! Voici donc celui qui se cachait derrière Olivier Bournac : peut-être aura-t-il emprunté ce nom à celui d'un château éponyme de la région d'Agen... Nous n'avons pu à ce jour lire cet ouvrage, mais l'analyse qui est faite ici ne peut manquer d'éveiller des échos : n'y a-t-il pas là une remarquable convergence de vues avec son futur co-traducteur ?

Le premier élément d'état-civil concernant Louis Angé/Olivier Bournac (qui prenait aussi parfois le pseudonyme de Comfort), nous l'avons à nouveau trouvé sur le site de la BNF<sup>492</sup>, à la rubrique « Index auteur/Notice d'autorité personne », rédigée ainsi : « Bournac, Olivier (1885 – 19..) ; Nationalité : France ; Langue : français. Responsabilité exercée sur les documents : Auteur ; naissance : 1885 ; Mort : 19.. ; Traduit de l'allemand en français – Romancier – *A aussi utilisé le pseudonyme « Comfort » pour traduire, dans les années 1920, des ouvrages relatifs à la réclame.* ». Suivant ces indications, nous avons cherché et effectivement trouvé un petit ouvrage de 77 pages, de Victor Mataja, *La Réclame dans ses rapports avec les affaires et le public*, traduit de l'allemand par Comfort, publié à Bruxelles aux Editions Polmoss (non daté, mais, selon le site de la BNF, il aurait été publié dans les années 1920), où quelques lignes, face au portrait de « *Son Excellence M. Victor Mataja* », rappellent : « Tous droits de traduction et de reproduction réservés par l'auteur : M. Victor Mataja, de Vienne (Autriche-Hongrie) »<sup>493</sup>. Dans le numéro 148, paru en juin 1919, du *Larousse mensuel illustré - Revue encyclopédique* sous la direction de Claude Augé consacré à l'enseignement hôtelier<sup>494</sup>, Comfort et Enslin cosignent un article sur la nécessité de la professionnalisation de l'industrie hôtelière, source de nombreux emplois potentiels et de richesse nationale, avec un personnel polyglotte et formé tant à la propreté qu'à l'accueil, à l'instar de ce qui se passait en Allemagne. En 1922, c'est sous son véritable nom qu'il écrit *La Technique moderne de la vente, Manuel de publicité à l'usage des Commerçants et des Industriels des Professionnels de la Publicité et des Ecoles de Commerce*<sup>495</sup> et, en collaboration avec M. Enslin, Professeur agrégé de l'Université, un petit ouvrage intitulé *Ce que chacun doit savoir de la méthode Taylor*<sup>496</sup> où, en deuxième de couverture, il est explicitement fait référence à deux « traductions (sous le pseudonyme de Comfort) » : celle du livre de Victor Mataja, que nous avons évoqué ci-dessus, et celle d'un ouvrage de Dettloff Mueller, *Introduction à la pratique de la Réclame*, paru chez le même éditeur.

---

<sup>491</sup> « les choses ne sont pas à moi, mais je m'efforce de les atteindre ».

<sup>492</sup> <http://catalogue.bnf.fr/servlet/autorite>

<sup>493</sup> Le traducteur précise : « Nous nous en voudrions de passer complètement sous silence (...) l'obligeance extrême de l'auteur, qui a daigné, spécialement pour nous, retoucher le texte allemand en vue de la présente traduction, de sorte que, sous la forme actuelle, cette publication a l'avantage de pouvoir passer pour inédite. » Comfort appelle l'attention du lecteur sur la qualité des écrits présentés « indépendamment, bien entendu, de la forme qui, dans une traduction, est, par la force même des choses, toujours un peu sacrifiée, (...) ». Comfort, *La Réclame dans ses rapports avec les affaires et le public*, Editions Polmoss, Bruxelles, p. 9 et 10. Le traducteur prend soin de préciser que « Le mot *Reklame* (= *réclame*) désigne en allemand exactement la même chose que le mot *publicité* en français; C'est aussi toujours dans ce sens que nous emploierons le mot français *réclame*, sans tenir compte de la petite nuance qu'il y a, en réalité entre *réclame* et *publicité*. Mais cette nuance est parfois si mince que deux revues techniques, consacrées absolument à la même matière, s'appellent l'une *La Publicité* (Paris), et l'autre *La Réclame*, (Bruxelles). » Op. cit. p. 7. Nous n'avons pas manqué de relever, dans une lettre de Zweig à Hella datée du 28 mars 1933 (voir annexe page 518) une phrase qui indique qu'il publiait dans cette même revue : « Ich sende gleichzeitig ein Blatt über Marie Antoinette für die "Publicité" ».

<sup>494</sup> 13ème année, p. 800 – 802.

<sup>495</sup> Bibliothèque professionnelle, Librairie J.B. Baillièrre & Fils, 1922

<sup>496</sup> Paru aux Editions Chiron, Paris, 1922.

Il s'agissait donc bien d'un seul et même homme : Louis Angé de son vrai nom, Olivier Bournac pour la littérature, Comfort ou Louis Angé pour la publicité, et qui était né quatre ans après Alzir Hella. Suivant les indications de l'article cité précédemment, nous avons interrogé l'Université de Rostock, qui nous communiqua tout d'abord les éléments biographiques suivants : Louis Angé était né le 13 août 1885 à Saint-Amans de Montaigu dans le Tarn et Garonne. Les archives départementales du Conseil général de Tarn et Garonne vinrent nous confirmer, copie d'acte de naissance à l'appui<sup>497</sup>, que Louis, Marie, Jean-Baptiste Angé était bien né le 13 août 1885, mais à Saint-Amans-du-Pech, « arrondissement de Moissac, département du Tarn et Garonne ». La Mairie de Saint-Amans-du-Pech nous fit à son tour parvenir une copie intégrale de son acte de naissance, « l'an mil huit cent quatre vingt-cinq et le treize avril à dix heures du matin (...) au lieu-dit du Carvayré », mais il n'y figure aucune mention marginale, ni de mariage, ni de décès.

Il avait fréquenté un lycée à Agen : le Lycée Bernard Palissy. C'est ce que nous confirma le Vice-Président de l'amicale des Anciens élèves, ancien professeur d'anglais de l'établissement, dont toutes les archives ont été détruites après la deuxième guerre mondiale. Il trouva en effet la trace de Louis Angé dans les Palmarès de 1896 à 1903 que l'administration du lycée lui avait confiés : Louis Angé était entré au lycée en classe de 6<sup>ème</sup> le 1<sup>er</sup> octobre 1896. Les distinctions obtenues pendant toute sa scolarité sont trop nombreuses pour pouvoir être citées ici : notons le Prix d'Excellence en 3<sup>ème</sup> et en Terminale, le Prix du Tableau d'Honneur tous les ans, des prix ou accessits en latin, grec, allemand, le premier prix d'espagnol en seconde (cours facultatif, est-il indiqué). Il obtint en outre le Prix d'Honneur de la Ville d'Agen décerné à l'élève qui s'est le plus distingué au cours de sa scolarité au lycée. En 1902, il est reçu à la première partie du baccalauréat avec la mention *Assez bien* et en 1903, il obtient le baccalauréat de Philosophie avec la mention *Très bien*. M. Maurice Cottenceau note que de la 6<sup>ème</sup> à la 1<sup>ère</sup>, Louis Angé disputera la tête de la classe à un autre brillant sujet, Charles Roucaud, qui intègrera Saint Cyr et finira sa carrière avec le grade de général, après avoir été l'un des héros de la campagne 1939-40, sa division composée en majorité de tirailleurs sénégalais stationnés dans diverses villes du sud-ouest s'étant littéralement sacrifiée dans les Ardennes pour barrer la route aux armées nazies ....

Louis Angé entreprit ensuite à Toulouse, en 1903/1904, des études de droit<sup>498</sup>, puis des études de Lettres de 1905 à 1907. Appelé sous les drapeaux de 1907 à 1909, il suivit, de 1909 à 1910, des cours à la Sorbonne, où il obtint sa Licence ès Lettres. Selon sa fiche d'inscription en Langues et littératures classiques, dont le Service des archives du Rectorat de l'Académie de Paris<sup>499</sup> nous fit parvenir une copie, il habitait alors 9, rue de l'Ancienne Comédie (Paris VIème), ses parents résidant Boulevard Pelletan à Agen. Bachelier, il y prépara sa licence (qu'il obtint), se destinant, est-il indiqué, à l'enseignement public.

De novembre 1910 à avril 1911, il travailla comme stagiaire à la bibliothèque de l'Université de Dijon, puis partit enseigner en Allemagne, où il devint Assistant de français au Domgymnasium à Merseburg d'avril 1911 à septembre 1912, puis lecteur à l'Université de Rostock du 1<sup>er</sup> octobre 1912 au 28 mai 1914<sup>500</sup>. A compter du semestre d'été 1914, il enseigna, toujours comme lecteur, à l'Université de Greifswald<sup>501</sup>. A un courrier du Recteur de l'Université de Greifswald en date du 8

---

<sup>497</sup> Voir annexe p. 568 – Copie de l'acte de naissance.

<sup>498</sup> Nous remercions Mme Hélène Gay, de la Mission Archives de l'Université de Toulouse UT1 (Sciences sociales), de nous avoir fait parvenir copie de sa fiche de scolarité (voir page 569).

<sup>499</sup> Nous remercions vivement Mme Stéphanie Méchine et sa collaboratrice, Mme Carole Pena.

<sup>500</sup> Nous remercions Mme Bettina Kleinschmidt, Archiviste à l'Université de Rostock, de nous avoir communiqué ces informations inédites.

<sup>501</sup> De lui, M. Thureau, chef du Département de philologie romane (*Ordinarius für romanische Philologie*) écrit le 7 mai 1914 : »Er verfügt über gute Zeugnisse über seine Tätigkeit in Frankreich und Deutschland und hat sich auch literarisch

Suite des notes de fin sur la page suivante

mai 1914 proposant la nomination de Louis Angé comme Lecteur de Français dans son Université à la place de M. Plessis, le Ministère de l'Enseignement à Berlin autorise ce transfert de Rostock à Greifswald dans une lettre du 27 mai 1914. Les archives de l'Université<sup>502</sup> nous firent également parvenir la copie de son inscription dans le Registre des cours de « neuere Sprachen und Künste » 1914/1915 comme « lecteur de langue française, Adresse Feldstr. 20 ». Il y enseignait la philosophie, l'histoire et la philologie.

Le 28 septembre 1914, un télégramme de Berlin interroge l'Université de Greifswald : « *Ersuche umgehend anzuzeigen ob die Lektoren Macpherson und Angé noch dort sind oder Greifswald verlassen haben (für Kultusminister Naumann).* ». Une note du Ministère de l'Enseignement du 8 octobre 1914 ordonne au curateur de l'Université de Greifswald de les considérer comme ayant quitté le corps enseignant de cette université et de ne plus rien leur verser<sup>503</sup>.

Nous savons, grâce aux poèmes qu'il publia dans le recueil que nous avons déjà évoqué, *Quand j'avais une marraine ... Pastels de Guerre et d'Amour*, qu'il était au front dès novembre 1916.

Nous avons retrouvé le nom de Louis Angé sur internet, dans un article de la revue *Market Management*, aux éditions Eska, rédigé par Marie Chessel, auteur d'une thèse de doctorat publiée par le CNRS sous le titre « *La publicité, naissance d'une profession* », qui le définit comme « l'enseignant, le journaliste et le traducteur Louis Angé ». Deux organisations représentatives de la publicité en France, la *Corporation des techniciens de la publicité* et l'*Union continentale de la publicité*, témoignent de l'influence des organisations américaines dans la création des structures d'organisation des publicitaires et de la naissance d'un réseau propre à l'Europe : la première tentative d'union des deux organisations a lieu lors de la semaine de la publicité, organisée en octobre 1922 à l'initiative du Comité exécutif de la semaine du livre, avec des délégués mandatés des organisations de publicitaires et de la presse, dont Louis Angé, qui en rend compte dans un article « *Compte-rendu de la semaine de la publicité* » paru dans *La Publicité* en février 1923<sup>504</sup>.

Outre l'ouvrage sur *La Technique moderne de la vente*, que nous avons cité plus haut, paraît également en 1922 aux Editions du Bureau technique de publicité, à Paris, un ouvrage en deux volumes, sous la double signature de Louis Angé et de D.C.A. Hémet<sup>505</sup>, intitulé : *Le mécanisme de la publicité, Traité pratique de Publicité Commerciale et Industrielle*, renfermant « les principes, lois et préceptes par l'application desquels un annonceur peut entreprendre et conduire au succès

---

in Prosa wie in Versen erfolgreich betätigt. Da seine vertragsmässige Tätigkeit in Rostock zum 1. April 1914 abgelaufen ist, steht seiner Entlassung dort kein Hindernis entgegen. Ich bitte, da durch das Osterfest die Verhandlungen aufgehoben wurden und das Semester vorrückt, um möglichst schleunige Förderung der Angelegenheit, damit Herr Angé, den ich auch seiner Persönlichkeit nach empfehlen kann, im Lauf der nächsten Woche seine Arbeit hier beginnen kann«.

<sup>502</sup> Nous remercions Mmes Karla Ay et Marianne Schumann, qui nous firent parvenir les copies de l'ensemble du dossier de Louis Angé. Voir annexe p. 570 - extrait des Actes de l'Université royale de Greifswald.

<sup>503</sup> « Da die Lektoren Macpherson und Angé Greifswald verlassen haben, sind sie als ausgeschieden aus dem Lehrkörper der dortigen Universität anzusehen. Einer besonderen Kündigung bedarf es nicht. Die Universitätskasse ist anzuweisen, Zahlungen an die Genannten nicht mehr zu leisten. »

<sup>504</sup> in Marie-Emmanuelle Chessel, *La Publicité, Naissance d'une profession 1900-1940*, CNRS Editions, Paris, 1998, p. 27.

<sup>505</sup> Dans un appendice à *Manuel de Publicité*, Louis Angé précise que « le regretté D.C.A. Hémet (1866-1916) a été le plus ardent pionnier de la cause publicitaire » et qu'il a fondé, en 1903, la revue *La Publicité*, « le premier et le plus important organe de la presse française consacré à l'étude des questions de publicité ». « Il a fait paraître, en 1912, un magistral *Traité de Publicité*, aujourd'hui épuisé, mais dont une nouvelle édition est en préparation ». Il s'agit sans doute ici de cette réédition.

une campagne de publicité, aussi bien la plus modeste que la plus vaste »<sup>506</sup>. C'est la même année que paraît aussi, selon le site Abes, sous la plume de Louis Angé, la traduction des *Hymnes à la Nuit*, de Novalis, ornée de bois par Raymond Thiollière. Il traduit de l'anglais, toujours sous son véritable nom, l'ouvrage d'un technicien américain, Claude C. Hopkins, *Mes succès en publicité*, qui paraît en 1929 aux Editions du Bureau technique de la revue *La Publicité*. Louis Angé est alors Directeur des Etudes Techniques de la Revue *La Publicité*, dont il sera le rédacteur en chef lorsqu'il publiera en 1930 l'ouvrage intitulé *Pour bien faire sa publicité*<sup>507</sup> : l'auteur y est également nommé comme Professeur de Publicité à l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris, à celle de Reims et à l'Institut d'Enseignement Commercial Supérieur de Strasbourg. Son chemin avait depuis longtemps déjà croisé celui d'Alzir Hella : en juin 1925, une Chronique de la Société des gens de Lettres indique que ce dernier avait publié des Etudes et chroniques dans cette même revue. Un autre ouvrage écrit par Louis Angé, *Savoir vendre, Principes et applications pratiques*<sup>508</sup> précise qu'il était lauréat de la Société Nationale d'Encouragement au Bien. La photo d'un bronze de Louis Angé<sup>509</sup>, d'après le sculpteur Daniel Bacqué, illustre cet ouvrage, qui se conclut ainsi : « L'auteur du présent Livre met volontiers sa compétence et son autorité au service de ses lecteurs désirant le consulter sur des questions relatives à la vente et à la publicité. Ecrire avec détails à M. Louis Angé, 23, rue de Chatillon, Vanves (Seine), qui répondra ou fixera rendez-vous ». Dans la rubrique « Du même auteur » figurent d'autres ouvrages, que nous n'avons pas pu nous procurer : *La rédaction moderne des Lettres Commerciales*, manuel couronné par la Société Nationale d'Encouragement au bien, éditions de l'Institut « l'Avenir » Bruxelles ; *Le Cinématographe au service des affaires*, en collaboration avec H. Rumpf, *La pratique commerciale*, Argenteuil ; *L'Art de la rédaction facilité à tous par des exemples*, couronné par la Société Nationale d'Encouragement au Bien, Editions de l'Institut « L'avenir », Bruxelles.

Voilà où s'arrête notre « enquête » sur le co-traducteur de *Fouché*, dont l'art à brouiller les pistes fut tel que nous avions nous aussi, un temps, douté de son existence même.

---

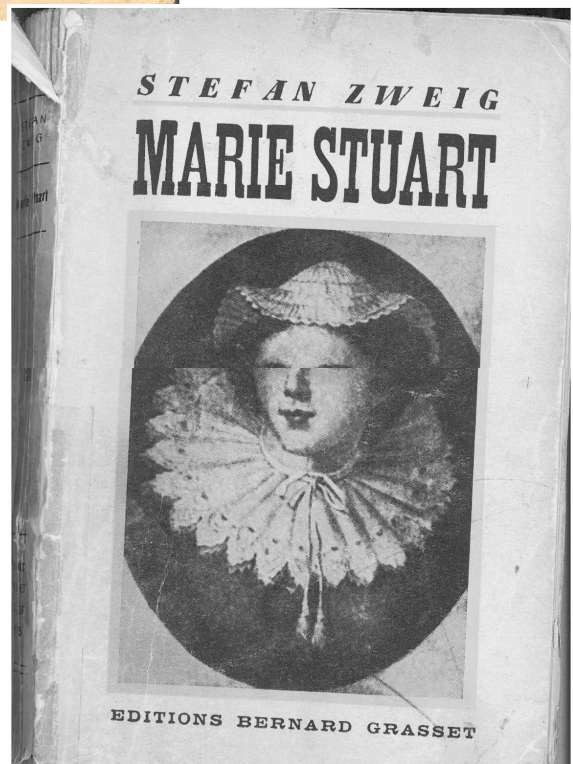
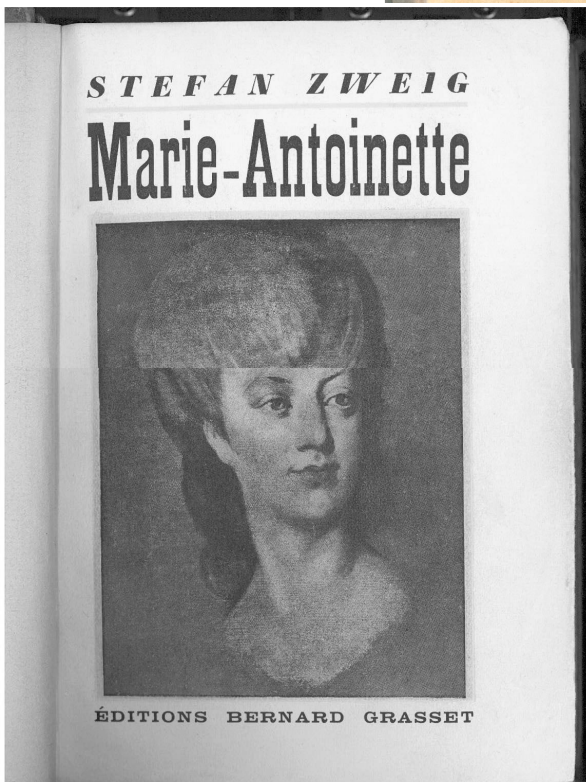
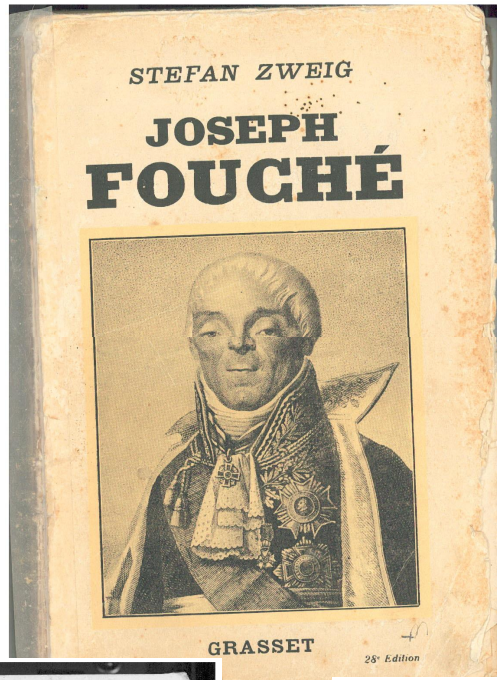
<sup>506</sup> Rubrique « Aux mêmes éditions » de l'ouvrage paru en 1929 aux Editions du Bureau Technique de la revue « La Publicité », *Mes succès en publicité*, par Claude C. Hopkins, traduit par Louis Angé.

<sup>507</sup> Editions J. Oliven, La Culture Méthodique des Affaires, Paris, 1930

<sup>508</sup> Paru aux Editions Piter, Bruxelles, dans la collection *La pratique moderne des affaires*, (Directeurs : Louis Angé et Jules Piteraerens), dont il est le premier ouvrage, sans doute en 1930, cette date étant indiquée en dernière de couverture à propos d'abonnements souscrits « en 1930 ».

<sup>509</sup> Voir annexe page 573.

# DEUXIEME PARTIE : HISTOIRES DE TRADUCTION





# CHAPITRE I : LA RECEPTION DES ŒUVRES EN FRANCE

## UNE CONNIVENCE FECONDE DANS UN CONTEXTE HISTORIQUE TROUBLE

Stefan Zweig eut, de son vivant, plusieurs traducteurs français, Henri Guilbeaux, mais également Paul Morisse, Henri Chervet, Charles Baudouin, Juliette Pary<sup>510</sup> et bien sûr Olivier Bournac. C'est néanmoins Alzir Hella qui est considéré comme *le* traducteur de Zweig, celui qui assura, parfois en collaboration avec un autre traducteur (Olivier Bournac notamment), la traduction de ses œuvres les plus achevées et les plus connues. De son avis sévère sur Guilbeaux, il est aisé de déduire les principales qualités que Zweig exigeait de sa voix française :

Guilbeaux, petit homme blond, chétif, aux yeux gris, vifs, inquiets, et à la faconde des plus animées, n'était en lui-même nullement doué. Bien que ce fût lui qui, près de dix ans plus tôt déjà, avait traduit mes poèmes en français, je dois honnêtement qualifier ses dons littéraires d'insignifiants. Son expression ne s'élevait pas au-dessus du médiocre, sa culture n'atteignait en aucun domaine à la profondeur. Toute sa force était dans la polémique. Par une malheureuse disposition de son caractère, il était de ces gens qui ont toujours besoin de se déclarer « contre », peu importe contre quoi<sup>511</sup>.

Le don littéraire, la qualité d'expression et la culture : nous allons montrer qu'Alzir Hella possédait tout cela au plus haut degré. Pour bien comprendre les mécanismes, les particularités, les ancrages de ses traductions, il est indispensable de ne jamais perdre de vue qu'auteur et traducteur ont partagé les années d'une terrible histoire qui a opposé leurs deux pays puis vu la montée du nazisme, la haine et l'extermination des Juifs, les autodafés de livres. Chacun à sa manière a œuvré, avec une volonté opiniâtre, pour la promotion d'une connaissance mutuelle, essentielle pour l'auteur autrichien qui, dans sa préface à l'ouvrage de Chalom Asch, *La chaise électrique*, que traduit Alzir Hella, exprime son émerveillement de voir une œuvre écrite en yiddish, parvenir, grâce à ses traductions, au cœur de tous les hommes : « Chalom Asch possède dans sa petite patrie un cercle de lecteurs et une gloire que pourraient lui envier les plus célèbres des Européens. Ces dernières années, son œuvre est entrée dans toutes les langues civilisées. L'Angleterre a montré le chemin, l'Italie et l'Allemagne ont suivi ; c'est ainsi que les figures créées par un seul homme s'avancent au-devant d'être innombrables et que ce qui fut élaboré et écrit en une langue à peine connue appartient à l'univers. Toujours l'esprit conquiert la matière, toujours une pensée véritablement humaine revient à l'humanité ; et ce qu'une nation crée par son esprit et son sang afflue finalement dans les veines et les cœurs de tous les peuples et de toutes les races »<sup>512</sup>.

Pour favoriser l'interpénétration des cultures mais aussi pour assurer à son ami des revenus suffisants, Zweig mettait toute son énergie à lui procurer des œuvres à traduire, le plus possible, les meilleures possibles, afin qu'elles soient connues du public français. Le but ultime de la culture

---

<sup>510</sup> Juliette Pary était également journaliste et écrivain (elle est notamment l'auteur d'un roman, *Mes 126 gosses*, paru chez Flammarion en 1938 et d'ouvrages sur Israël). Elle traduisit *Le Loup des steppes*, de Hermann Hesse et de nombreux romans d'Agatha Christie. Elle entra, en 1940, au bureau du Congrès Juif Mondial, alors dirigé par Albert Cohen, comme traductrice d'allemand en français.

<sup>511</sup> *Le Monde d'hier*, p. 315 et 317-319.

<sup>512</sup> Chalom Asch, *La chaise électrique*, Préface de Stefan Zweig, Librairie Stock, Paris, 1931, p. VIII.

était, pour lui, de rapprocher les peuples, de contribuer à leur compréhension mutuelle, pensant comme Alexis Nouss, que les peuples s'affrontent lorsqu'ils ne se traduisent plus et que refuser l'autre, c'est d'abord refuser *la langue* de l'autre<sup>513</sup>.

Une infime distance temporelle sépare le texte original de sa traduction : l'œuvre d'écriture et l'œuvre de traduction, œuvre d'écriture elle-même, sont créées dans une même fièvre, une même ardeur, une même passion, presque simultanément. La traduction est souvent même entreprise avant la parution du livre original à partir d'épreuves que Zweig continue néanmoins de modifier inlassablement<sup>514</sup>. Bernard Banoun le note en préface à l'édition de la *Correspondance échangée entre 1931 et 1936* par Richard Strauss et Stefan Zweig :

A la différence de Hofmannsthal, qui avait gardé sa réputation de jeune poète prodige, mais était assez peu connu à l'étranger, Zweig était l'un des auteurs de langue allemande les plus lus de son temps, dont les livres étaient traduits très peu de temps après leur parution en allemand<sup>515</sup>.

Cette proximité a pour conséquence une perception immédiate du contenu par le traducteur. Sans doute, comme l'écrit Walter Benjamin, le « Sachgehalt » lui apparaît-il, comme à l'interprète, tandis que le « Wahrheitsgehalt » se dérobe encore. Le contexte social et culturel de la lecture de l'œuvre sera très proche, à ceci près que le lecteur français, mieux instruit de sa propre histoire, aura une familiarité avec les personnages qui, à moins d'un intérêt particulier, fera sans doute en partie défaut au lecteur allemand.

Le souvenir de Fouché et de Marie-Antoinette, mais aussi celui de Marie Stuart, restent gravés dans l'histoire de France : en effet, si elle reste dans les mémoires comme reine d'Ecosse, la première reine aussi à être exécutée, elle a été, avant de regagner l'Ecosse, dauphine et reine de France par son mariage avec François II, qui mourra un an plus tard. Les traductions de ces trois biographies par Alzir Hella reçurent l'entière approbation de Zweig, qui les a relues et approuvées : c'est ce qu'établit clairement sa correspondance avec son traducteur. Il s'est d'ailleurs toujours intéressé aux traductions de ses œuvres, sa voix portée au-delà des frontières comme seule arme contre la haine, conscient, ainsi que l'écrit l'auteur portugais José Saramago, que l'auteur crée dans sa propre langue une littérature nationale, tandis que la littérature mondiale, ce sont les traducteurs qui la font<sup>516</sup>. Il lit avec attention les articles qui paraissent en France sur ses œuvres, dont la traduction est, dans l'immense majorité des cas, présentée en termes louangeurs. Il prend la peine, dès qu'un tel article paraît, de remercier personnellement le journaliste et n'omet pas d'assurer son correspondant qu'il saura s'en souvenir – et pour lui, ce n'est pas un vain mot.

Homme de dialogue, Zweig communiquait très souvent à Hella ses impressions, ses enthousiasmes sur ses traductions, lui suggérant parfois des modifications, des suppressions, afin que le texte français épouse au plus près ce qu'il voulait vraiment exprimer et soit aisément accessible au public français. Malheureusement, aucune des lettres d'Alzir Hella à l'écrivain ne

---

<sup>513</sup> Alexis Nouss, *La traduction comme ethos européen : le cas de Paul Celan*, in *Europe et traduction*, Artois Presses Université, 1998, p. 82

<sup>514</sup> Voir annexe – lettre du 25 février 1935 page 522.

<sup>515</sup> Richard Strauss – Stefan Zweig, *Correspondance 1931 – 1936*, édition française établie, présentée et annotée par Bernard Banoun, traductions de l'allemand par Nicole Casanova et Bernard Banoun, Harmoniques Flammarion, Paris, 1994, p. 13. Notons ce qu'écrit Zweig à Strauss dans une lettre du 3 novembre 1931 : « Je connais bien l'ampleur de la vision hofmannsthaliennne, que seule l'énergie et l'élan de sa langue étaient capables d'embrasser. Mais je crains que cette volonté d'accéder, pour ainsi dire, à une autre dimension n'ait nui à la mobilité de la portée du texte – la valeur universelle d'une œuvre d'art pour tout un chacun n'est certes pas la condition première de sa qualité, mais c'en est pourtant l'ultime preuve décisive. » p. 59.

<sup>516</sup> Cité dans le *Zeit Magazin* du 17 octobre 1997 intitulé *Die Abhängigen*. «Der Autor schafft in seiner Sprache nationale Literatur, die Weltliteratur wird von Übersetzern gemacht».

nous est parvenue, mais il nous semble très probable que ce dernier lui exposait également, pour expliquer ses choix, ses « adaptations » du texte allemand, sa propre appréhension de la rationalité ancrée dans l'esprit du lecteur français et de l'exigence de s'y conformer afin d'assurer le plus large succès possible à l'œuvre, ce qui était également une préoccupation essentielle de l'auteur. Une constellation d'amitiés qui offrait un contexte de traduction très favorable :

Ce « traducteur idéal » est d'ailleurs une créature mythique qui n'existe pas plus que le sabbat des sorcières ou que la « fourmi de dix-huit mètres » de Robert Desnos. Et il n'existera jamais à moins d'en savoir un peu plus que Dieu lui-même. Il devrait connaître non pas toutes les langues – qui ne sont là que pour nous confondre depuis la tour de Babel – mais, par exemple tous les âges de la vie, tous les climats des pôles aux tropiques, tous les goûts sur la langue, du curry à l'irish stew, sans oublier les parallèles et les méridiens. Impossible. A moins d'avoir la connivence, et c'est encore mieux, la présence et l'affection de l'auteur<sup>517</sup>.

Leur collaboration littéraire a connu de très rares désaccords, peu surprenants au demeurant si l'on se rappelle le caractère bien trempé du traducteur : un seul d'entre eux est révélé dans les lettres qu'ils ont échangées. Lors de la parution en France des *Sternstunden der Menschheit*, début 1939, Zweig est parti aux Etats-Unis. Retour à Londres, il trouve dans ses papiers une facture de Stock qui lui apprend la sortie des *Heures étoilées de l'Humanité*. L'auteur, blessé que son ami ne l'ait pas consulté sur la traduction ni averti de la parution de son livre, manifeste son désaccord sur le titre qu'il lui a donné en France. En outre, il aurait voulu lui ajouter un sous-titre, « Miniatures Historiques » [...], dont l'explication était donnée dans une préface qui n'a pas été traduite<sup>518</sup>.

En leur connivence durant de longues années réside sans doute la qualité des traductions et leur reconnaissance. C'est ce dont témoigne la lettre que Zweig adresse de Londres à son traducteur, le 27 avril 1937, le félicitant tout en lui expliquant, exemple à l'appui, combien il est important d'être méticuleux, scrupuleux en matière de références historiques ou culturelles et comment il importe de « coller » à la réalité linguistique :

Cher ami, Pardonne-moi d'avoir tant tardé à te renvoyer le « Chandelier ». A présent, j'ai presque relu toute la traduction et je la trouve, pour ma part, excellente. Elle conserve tout et tient tout au long le ton poétique. Je n'ai fait des remarques au crayon qu'en de rares endroits, où tu pourrais peut-être trouver un mot plus « intensif ».

Une dernière remarque de principe sur la traduction. Il faudrait que de bout en bout elle soit cohérente, de sorte que lorsque les Juifs, dans une conversation, parlent de Jérusalem, on lise « Jeruscholajim ». Mais quand il est question de Jérusalem ailleurs ou bien par exemple lorsque le goy Justian en parle, il faut bien sûr l'appeler « Jérusalème » (car il ne va pas le prononcer en hébreu) Je n'ai donc pas la moindre objection et souhaiterais simplement pour me tranquilliser, qu'à propos des textes bibliques et des citations, tu envoies les épreuves à mon ami Edmond Fleg, pour lequel je te joins une lettre<sup>519</sup>.

Zweig l'exprime ici avec la plus grande clarté : pour intensifier la restitution complète d'un univers différencié, il veut une traduction « totale ». Il n'hésite pas à adopter jusqu'à la langue propre aux personnages qu'il met en scène, de sorte à faire surgir de l'immanence d'un mot leur vérité et leur identité. C'est à cette même fin qu'il adapte son style, varie les registres de langue,

---

<sup>517</sup> Nicolas Bouvier, *L'écrivain et son traducteur en Suisse et en Europe*, op. cit. p. 14.

<sup>518</sup> Voir annexes – Lettres des 9 (page 530) et 10 mars 1939 (page 533).

<sup>519</sup> Voir annexe – Lettre du 27 avril 1937 page 529.

Edmond Fleg est un écrivain juif français. Comme Théodore Hertzl, André Spire et d'autres grands esprits, il avait été sensibilisé par l'affaire Dreyfus et avait pris conscience de son appartenance juive à laquelle il resta fidèle pour le restant de ses jours. Il était préoccupé par le vide que sa génération risquait de laisser après elle. Une de ses oeuvres marquantes est un acte de foi, qui porte pour titre : *Pourquoi je suis Juif*.

notamment selon la classe sociale à laquelle appartiennent les différents locuteurs, ou pour montrer le ton qu'il leur plaît d'adopter selon les circonstances, leur peinture s'en trouvant ainsi étouffée. Si le traducteur use des mêmes armes pour animer son texte, le vivifier, couler ses mots dans la « peau » de ses personnages, les placer dans leur bouche, il ne recourt que très peu aux citations ou aux vocables dans la langue même du protagoniste : il traduit, quelle que soit la langue, quel que soit l'effet voulu par Zweig. Il se veut en tout au service du lecteur français, de sa compréhension immédiate et sans détour, du partage spontané de l'émotion, de l'osmose avec le texte.

Romain Rolland se fait lui-même l'écho de cet « idéal » traductif : « Vos traductions [Baudouin a traduit des poèmes de Spitteler ainsi que de larges extraits de Prométhée et Epiméthée] sont très simples et fidèles. » Antoinette Blum précise que dans sa lettre du 24 décembre 1915 à Baudouin, Spitteler écrivait : « Je ne suis pas seulement content de vos traductions, j'en suis enchanté ! Cela ne sent nulle part la traduction, cela se lit comme un texte original. La preuve : j'ai été profondément ému en lisant votre manuscrit. »<sup>520</sup> L'étrangeté, Alzir Hella craint qu'elle ne perturbe son public, en cela sans aucun doute encouragé par le contexte éditorial de l'époque. L'objectif des éditeurs – qui ne se limitent pas à la recherche d'un succès commercial et donc financier – est que l'œuvre, qu'ils apprécient, soit connue du plus large public possible. Ils n'hésitent donc pas à « se mêler » de l'œuvre traduite, de son titre, de sa longueur, de sa transparence, de sa qualité littéraire, et jusqu'aux théories mêmes qui y sont avancées : il faut qu'elle plaise au public français si l'on veut qu'elle soit connue. Il nous a donc semblé indispensable, avant de parvenir jusqu'à Alzir Hella, de nous attarder un peu sur le monde éditorial de l'époque.

## LE CONTEXTE TRADUCTOLOGIQUE : LES EDITEURS FRANÇAIS DE ZWEIG.

« L'édition relève d'une pratique venue des âges – l'écriture – qui est à la fois sacerdotale, prestigieuse, souveraine », écrit Hubert Nyssen, écrivain, fondateur des éditions Actes Sud, dans *L'éditeur et son double*. « Aucune autre en apparence comparable à celle-ci (la musique ou la peinture par exemple) ne saurait prétendre comme elle à la puissance tutélaire des mots et du langage ». Qu'est-ce qui fait (aujourd'hui) courir un éditeur ? A cette question, il répond ainsi :

Une espèce de conscience qu'il traîne, tel le colporteur son baluchon, où s'affrontent et se mêlent des bribes de savoir, une dose d'intuition, un reliquat de tradition, des rudiments de culture héritée, l'exemple de maîtres qu'il se reconnaît ou se donne, sans compter les vents, les humeurs, les modes du temps<sup>521</sup>.

Au début du siècle, les éditeurs français suivaient essentiellement leur instinct ou leur goût personnel, le « coup de foudre » qu'ils pouvaient éprouver à la lecture d'un texte pour décider de le faire connaître en France. Pour reprendre la belle définition de l'un des dirigeants des éditions Stock en 1921, Jacques Boutelleau-Chardonne, « un éditeur est une personne bien caractérisée, avec son tempérament et ses intuitions propres... Il subit la loi de son être. Il ne peut agir avec efficacité ni au-dessus de lui, ni au-dessous. S'il est doué pour éditer des œuvres de qualité, il les imposera... Il ne sera inventif que dans le sens de sa personne »<sup>522</sup>. Mais avant de passer à l'acte d'édition, les éditeurs français se préoccupaient du succès que l'œuvre allait pouvoir connaître auprès du lecteur

<sup>520</sup> *Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin*, op. cit. p. 35

<sup>521</sup> Hubert Nyssen, *L'Éditeur et son double*, Editions Actes Sud, 1988, p. 10

<sup>522</sup> Fascicule accompagnant l'exposition « Jacques Chardonne » organisée par la Bibliothèque Nationale à Paris du 17 mai au 8 juin 1984 au « Salon d'honneur », Bibliothèque Nationale, Paris, mai 1984, p. 20.

français et, partant, de la meilleure adéquation possible de la traduction du texte à son goût. De ce fait, ils exerçaient souvent une véritable « tutelle » sur l'auteur et le traducteur, intervenant tant dans la présentation que dans la traduction elle-même pour coller au plus près à l'attente qu'ils pensaient être celle de leur public et assurer à leurs ouvrages la plus grande diffusion possible. Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, qui ont proposé une « relecture » des traductions par Alzir Hella et Olivier Bournac, « jugées excellentes par Romain Rolland – en 1926 », des romans et nouvelles de Zweig (les biographies que nous étudions ici n'ont jamais fait l'objet de « relectures ») confirment, sans vouloir faire de procès d'intention précisent-ils, le rôle qu'ont pu jouer les exigences éditoriales de l'époque dans la version publiée alors : « Les "filtres éditoriaux" divers ont une réalité historique qu'il serait absurde de condamner sans appel. La question des éditions successives est tellement complexe, la pratique de la traduction tellement subtile et variable, les versions françaises des œuvres allemandes ont été tellement tributaires des nationalismes antagonistes, exacerbés pendant si longtemps, qu'il paraît tout simple aujourd'hui et reprendre, de « corriger » et de compléter »<sup>523</sup>. Ils reconnaissent cependant quelques lignes plus loin que ce fut dans une moindre mesure : « C'est pourquoi ces traductions révisées, mais très peu, présenteront parfois, surtout pour les lecteurs d'hier, quelques rugosités surprenantes ».

Revenons sur la pratique éditoriale de l'époque en nous attardant sur trois éditeurs des œuvres de Stefan Zweig en France.

#### Ø Le Mercure de France

La biographie de Verhaeren, traduite par Paul Morisse, a été publiée en 1910 au Mercure de France<sup>524</sup>. Comme il s'occupait personnellement des questions juridiques relatives à cette traduction, Zweig correspondait régulièrement avec l'éditeur, ce qui lui permit une première approche du monde éditorial français. Dès cette publication, il chargea son traducteur, et il continuera à le faire par la suite, de faire parvenir à un grand nombre de personnes dont il lui donnait la liste un exemplaire du livre, afin de se faire connaître dans les milieux littéraires, cercles certes restreints mais importants pour sa notoriété à venir, auprès du grand public cette fois. Cette habitude d'envoyer des exemplaires, dédiés ou non, à ses connaissances et amis, lui restera, même lorsque sa réputation n'exigera plus cette démarche. Dans une lettre en date du 12 septembre 1930<sup>525</sup>, Zweig écrit à Alzir Hella : « L'idée d'envoyer des cartes de visite directement au service de presse est excellente. Je vais la suivre et m'en faire préparer immédiatement ainsi qu'une liste de

---

<sup>523</sup> Stefan Zweig, *Romans et nouvelles*, Tome I, op. cit. p. 35.

<sup>524</sup> Un article du journal *Le Mercure de France* du 1<sup>er</sup> juin 1910, sous la plume de Jean de Gourmont, vante les mérites de sa biographie : « *La vie du poète que M. Zweig nous raconte est elle-même une œuvre d'art, puisqu'il a su mettre dans cette vie l'équilibre et l'harmonie de sa poésie.* » Claudine Delphis, précise : « *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, traduit sur le manuscrit inédit par Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, Mercure de France, 1910. Précédant de deux mois la parution de l'original allemand aux Editions Insel à Leipzig, l'édition française de la monographie de Zweig a paru en avril 1910. Paul Morisse (1866 - ?) a été collaborateur de Vallette à *Scapin*, puis au *Mercure de France*. Avec Georges Polti, il a traduit en 1907 le *Satyros* et quatre *Elégies romaines* de Goethe, puis *Henri d'Ofterdingen* de Novalis, paru en 1908 au *Mercure de France*. C'est la qualité de cette traduction qui a persuadé Zweig de lui confier celle de son ouvrage sur Verhaeren, promise auparavant à Henri Guilbeaux (voir *Correspondance Zweig – Verhaeren*, lettres 94 et 95). Quant au deuxième traducteur, Henri Chervet (1881-mort sur le front le 30 Septembre 1915), il est critique d'art à la *Nouvelle Revue* et donne des cours d'histoire de l'art au Musée pédagogique de Paris. Entré en janvier 1910 au *Gil Blas*, il écrit des chroniques réunies dans *Escarmouches pour la Tradition*, préface de Maurice Barrès, Paris, Dorbon aîné, 1911. » *Correspondance Georges Duhamel – Stefan Zweig*, op. cit. p. 77.

<sup>525</sup> Voir annexe – Lettre du 12 septembre 1930 page 502.

personnes qu'il devra prendre en considération. »<sup>526</sup>. Paul Morisse était également édité au *Mercure de France*, où il avait fait la connaissance de Georges Duhamel, qui lui consacre quelques lignes dans son autobiographie, *Le Temps de la recherche* : « Paul Morisse avait dû, je pense, faire partie de la rédaction [*du Mercure de France*] dans la période héroïque. [...] Il avait l'air intelligent, souriait avec dédain et marquait aux inconnus une politesse hautaine. Que cette hauteur eût ou n'eût pas de titres secrets, elle était réfrigérante. Ceux qui ne pouvaient pas montrer patte blanche étaient promptement évincés. J'ai vu cent fois Morisse à l'œuvre et je reconnais qu'il faut ce genre d'autorité pour détourner les fâcheux des sanctuaires trop fréquentés. Paul Morisse, par la suite, abandonna le *Mercure* et il alla s'établir à Zurich, où je l'ai vu plusieurs fois et où il servit longtemps la cause des lettres françaises »<sup>527</sup>. Claudine Delphis poursuit : « La personnalité de Morisse est encore mal connue, mais le fait que celui-ci ait été, jusqu'en janvier 1919, le secrétaire de rédaction des *Cahiers idéalistes*, dirigée par Edouard Dujardin, a vraisemblablement renforcé les liens d'amitié entre Zweig et Morisse. Dans son premier numéro, en 1917, Dujardin avait en effet exprimé la conviction qu'une recherche de la paix était possible et qu'il était criminel et absurde de poursuivre la guerre sans s'ingénier en même temps à y mettre fin par des négociations »<sup>528</sup>.

Comme à son habitude, Zweig lui proposa son aide pour favoriser ses contacts avec des maisons d'édition allemandes.

## Ø Stock

C'est Stock qui publia la traduction de l'œuvre de Erich Maria Remarque *A l'Ouest rien de nouveau*. La fulgurance du succès que connut cette œuvre en France suscita beaucoup d'inimitiés et de jalousies autour du désormais célèbre traducteur et sembla même prendre de court la maison d'édition. Si Alzir Hella y acquit un poids inespéré, les dirigeants eurent quelque difficulté à gérer cette situation inédite, comme en témoigne Henry Muller, correcteur chez Grasset, devenu l'ami du fondateur des éditions Stock, Jacques Boutelleau, dit Chardonne :

De rencontre en rencontre je finis par me lier avec Chardonne. Je le croisais assez souvent dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, marchant à pas rapides, le buste penché en avant, le chapeau rejeté sur la nuque, poursuivant quelque méditation d'ordre littéraire, réfléchissant à l'avenir de sa maison, craignant peut-être qu'elle ne fût engloutie par le prodigieux succès de *A l'Ouest rien de nouveau* de Remarque. Car, si étrange que cela paraisse, une maison d'édition peut vaciller lorsqu'elle a à faire face à des tirages de l'ordre de celui du fameux roman ; puisque aussi bien l'éditeur doit régler son imprimeur dans des délais relativement courts, verser des droits à son auteur suivant des échelonnements rapprochés, mais attendre durant un délai assez long que s'effectuent les rentrées des libraires, rentrées dont il est toujours malaisé de connaître d'avance le chiffre ; tout ceci suppose donc une trésorerie assez large et justifie la formule qui veut que l'éditeur fasse un métier de banquier<sup>529</sup>.

Dans la rétrospective qui a été consacrée à Jacques Chardonne à l'occasion du centenaire de sa naissance par la Bibliothèque Nationale, André Bay précise qu'effectivement leur plus grand

---

<sup>526</sup> »Der Gedanke, Visitenkarten für den Pressedienst direkt zu schicken, ist ausgezeichnet. Ich werde ihn befolgen und mir gleich solche anfertigen lassen und dazu auch eine gewisse Liste von Personen, die er berücksichtigen soll« (*Lettre inédite, traduction par nos soins*).

<sup>527</sup> *Correspondance Georges Duhamel – Stefan Zweig*, op. cit. p. 83/84

<sup>528</sup> Claudine Delphis, *Correspondance Georges Duhamel – Stefan Zweig*, op. cit. p. 84

<sup>529</sup> Henry Muller, *Trois pas en arrière*, op. cit. p.153-154.

succès fut *A l'ouest rien de nouveau* qui atteignit 500.000 exemplaires en trois mois, une tornade qui selon Chardonne faillit emporter la maison<sup>530</sup>.

Stefan Zweig et surtout Alzir Hella connaissaient bien les dirigeants des éditions Stock : c'est ce que prouvent les nombreux contrats de traduction à l'en-tête de la « librairie Stock, Delamain, Boutelleau et Cie, libraires/éditeurs/Paris » que Mme Lumbroso nous a communiqués. C'est cette maison d'édition qui publia de nombreuses nouvelles de Zweig, notamment *Lettre d'une inconnue*, *Amok* et *Les Yeux du frère éternel*<sup>531</sup>. Les échanges épistolaires entre la maison d'édition de la rue du Vieux Colombier et le traducteur à propos des contrats de traduction – notamment pour la traduction de *Quintus Fixlein* de Jean-Paul (Richter) le 26 juin 1925 et de *L'Elixir du diable* d'E.T.A. Hoffmann le 24 novembre de cette même année – montrent qu'Alzir Hella était un nom familier chez Stock, avant même la « percée » que le livre d'Erich-Maria Remarque lui permit de faire grâce à l'entremise de Stefan Zweig. Celui-ci connaissait personnellement M. Delamain si l'on en juge par la lettre – par ailleurs assez sèche – qu'il adresse à Stock (et dont il adresse une copie à Alzir) avec la mention manuscrite « *an Stock geschrieben* » le 15 septembre 1931. Le « Cher Monsieur » auquel il adresse sa lettre écrite en français est sans doute Jacques Chardonne-Boutelleau, puisqu'il ne s'agit pas de Maurice Delamain, qu'il cite dans le texte :

Je viens de recevoir une lettre de M. Delamain à laquelle je répondrai directement, mais j'y relève la phrase suivante : « Je me suis beaucoup félicité de l'accord intervenu entre notre maison et vous pour l'édition de vos œuvres ». En principe je serais très content de cet accord, mais il faut absolument qu'avant de donner ma signature et de rendre, par cela, le traité valide je prenne connaissance des conditions stipulées. Jusqu'à présent je n'ai reçu ni de vous ni de M. Alzir Hella le texte exact de vos propositions. Vous comprendrez que c'est impossible que je donne toute ma production sans avoir approuvé moi-même, point par point, toutes les conditions car j'ai bien donné à mon ami Hella la permission de traiter, c'est-à-dire de fixer ces conditions, mais il va sans dire que je me réserve le dernier mot [...]<sup>532</sup>.

Jacques Boutelleau était entré aux Editions Stock à la veille de la Première Guerre mondiale. « En compagnie d'un autre Delamain, Maurice (1883 – 1974), frère de Robert et de Jacques et son futur associé dans le métier d'éditeur, il obtient la licence en droit en 1906 et commence un doctorat, qu'il n'achèvera pas. », écrit Ginette Guittard-Auviste dans sa biographie de Chardonne<sup>533</sup>. Il connaissait donc parfaitement le fonctionnement de la maison et sa politique éditoriale au

---

<sup>530</sup> Fascicule accompagnant l'exposition « Jacques Chardonne » organisée par la Bibliothèque Nationale à Paris du 17 mai au 8 juin 1984 au « Salon d'honneur », Bibliothèque Nationale, Paris, mai 1984, p.21. « La chose littéraire » demeura jusqu'au bout sa principale passion », conclut-il.

<sup>531</sup> Dans une lettre à en-tête de la maison d'édition adressée à Alzir Hella en date du 5 juin 1925, nous lisons : « Cher Monsieur, Mon associé m'a transmis les résultats de votre visite d'hier, le contrat signé, le nouveau début pour la *Lettre d'une inconnue* et un résumé d'un ouvrage de Jean-Paul Richter. Il est entendu que nous vous réserverons 4 exemplaires sur bons papiers et 25 exemplaires ordinaires pour Mr. Zweig [ajouté à la main : R. Rolland] et vous. Nous publierons les 3 nouvelles indiquées dans le contrat, y compris « *Les yeux du frère éternel* ». [...] Bien cordialement à vous. » La signature n'est guère déchiffrable, de sorte qu'il est difficile de savoir qui, de Delamain ou de Boutelleau-Chardonne, est l'auteur de la lettre.

<sup>532</sup> Voir Annexe page 508 – Lettre du 15 septembre 1931 adressée par Zweig aux éditions Stock.

<sup>533</sup> Ginette Guittard-Auviste, *Jacques Chardonne ou l'incandescence sous le givre*, Editions Olivier Orban, publié sous la direction de Catherine Blanchard, 1984, op. cit. p. 49. La maison d'édition Stock, indique-t-elle, a été fondée en 1708, « l'année où s'achève la construction du château de Versailles. Elle passe dans diverses mains et de la rue Saint-Jacques au Palais-Royal, sous les arcades en bois, les fameuses galeries du Théâtre-Français décrites par Balzac dans *Les illusions perdues*. En 1900, après l'incendie du théâtre, elle se transporte juste en face de l'édifice rénové, à l'emplacement actuel de la Librairie Delamain. De là, les éditions proprement dites passent rue du Vieux-Colombier (n° 7), puis au n° 6 rue Casimir-Delavigne, où le hall d'entrée était tapissé des plombs de l'épithalame. Elles se trouvent aujourd'hui 14, rue de l'Ancienne-Comédie (autrefois, rue des Fossés-Saint-Germain) dans le cadre, en partie préservé, où les Comédiens-Français avaient installé leur théâtre en 1689 » p. 52.

moment où, avec Maurice Delamain, devenu son beau-frère, il en prit la tête en 1921. Pierre-Victor Stock, le fondateur, était, selon lui, « un éditeur actif sur tous les fronts » : dreyfusard convaincu, il publia plus de cent vingt titres en sa faveur et fut l'un des rares à promouvoir énergiquement la littérature étrangère en France, tâche délicate à une époque où le public n'y était pas acquis. « Stock-Delamain-Boutelleau ouvrent le domaine de la littérature étrangère à un public méfiant : Stefan Zweig, Charles Morgan, Erich-Maria Remarque, Selma Lagerlöf, Sigrid Undset, Louis Bromfield, Katherine Mansfield, pour ne citer que quelques noms au hasard, sans privilégier aucun pays »<sup>534</sup>. Pierre-Victor Stock avait même entrepris une traduction des œuvres complètes de Léon Tolstoï avec l'accord de ce dernier et les écrits de Conan Doyle, Oscar Wilde, Ibsen et Strindberg faisaient la fierté de sa « Bibliothèque Cosmopolite », devenue plus tard le « Cabinet Cosmopolite ». Grand joueur, il perdit au poker et c'est ainsi que sa maison d'édition fit faillite et passa dans les mains de son ancien collaborateur et de Maurice Delamain.

Les deux beaux-frères se complétaient aussi bien sur le plan personnel qu'éditorial puisque « tout ce qui était allemand, Vicki Baum, Hermann de Keyserling, etc. venait de Maurice Delamain dont la femme était d'origine allemande et que tout ce qui était anglais ou américain, Louis Bromfield, Pearl Buck, Charles Morgan, etc. revenait plutôt à Chardonne et à sa sœur »<sup>535</sup>. Germaine Boutelleau et son mari, lecteurs attentifs du Supplément littéraire du *Times*, veillaient de Charente à la progression littéraire de cette collection, faisaient partager leurs « coups de cœur » pour Virginia Woolf par exemple et incitaient leurs frère et beau-frère à les introduire auprès du public français. Tout d'abord édité chez Stock, Chardonne choisit ensuite de l'être chez Grasset, qui, pour le séduire, lui offrit une pension. C'est son roman dramatique, qui fut aussi son plus grand succès, *Les Varais* qui inaugureront, le 5 avril 1929, « *Pour mon plaisir* » la collection personnelle du maître de la rue des Saints-Pères, Bernard Grasset. *Claire*, qui paraît en 1931, le premier roman que Grasset préfaça lui-même, connaît un immense succès de librairie. « *Claire* est une merveille. Si complète, si humaine, si une et si diverse, si hors des livres et si vivante qu'on éprouve de la pudeur quand elle est en scène », écrit Marcel Arland dans une lettre à Chardonne en juillet 1931. Il suggère une préface pour une plus immédiate compréhension par le public.

Instantanément, Bernard Grasset, qui se pique d'écrire, et qui a d'ailleurs laissé quelques livres de réflexion très estimables, se met sur les rangs. Au premier rang. Mais la tâche est difficile. De Chardonne à Géraldy : « Depuis six semaines, Grasset écrit sa préface. C'est une tragi-comédie. Toutes les deux heures, il s'arrache un mot des entrailles, puis court dans tout Paris pour le lire. Si le ridicule tue, je suis mort », écrit-il dans une lettre non datée<sup>536</sup>.

C'est sous la forme d'une « Lettre familière à l'auteur de *Claire* » que Grasset présente sa préface : « Mon cher Jacques, J'ai peur, en parlant de ton livre de trop le ramener à moi-même. *Claire* fut aussi mon amour. Mais j'ai redouté de la perdre avant même de l'aborder. Et c'est tout ce qui nous sépare. Pourtant, j'ai connu *Claire* plus tôt que toi. (...) Sans doute, en ces jours anciens, étais-je déjà rebranché dans cette chimie du cœur qui m'a valu, tu le sais, plus de louanges que de bonheur. (...) »<sup>537</sup>. En octobre 1931, Paulhan écrit à Chardonne : « La préface de Bernard Grasset me paraît une pure sottise. Je suis navré de le voir en tête de *Claire* – pour qui j'aurais dû d'ailleurs mieux vous dire mon admiration. » Le 2 novembre 1931, Jacques Chardonne lui répond : « L'article de Thérive est intelligent, mais il assombrit trop *Claire*. C'est un curieux pessimiste. L'article de Lalou (*Europe nouvelle*) m'a frappé. Je ne lui ai rien dit de mon roman, et j'ai trouvé une analyse de

<sup>534</sup> Chardonne, op. cit. p. 126.

<sup>535</sup> Fascicule accompagnant l'exposition « Jacques Chardonne » organisée par la Bibliothèque Nationale à Paris du 17 mai au 8 juin 1984 au « Salon d'honneur », Bibliothèque Nationale, Paris, mai 1984, p. 21.

<sup>536</sup> Ginette Guitard-Auviste, *Chardonne*, op. cit. p. 118.

<sup>537</sup> Jacques Chardonne, *Claire*, Précédé d'une lettre de Bernard Grasset à l'auteur, Editions Bernard Grasset, Paris, 1931, p. V.



*Claire* si exacte que je crois l'avoir dictée. Là seulement, j'ai reconnu mon livre et toutes ses instructions. Je serais heureux que vous lisiez cet article de Lalou. C'est une honnête critique »<sup>538</sup>.

Chardonne n'est pas mort, et *Claire* remportera un grand succès.

Ø Grasset

Bernard Grasset (1881 – 1955) était une grande figure de l'édition littéraire de l'époque : Dans son *Histoire de l'édition à l'époque contemporaine*, Elisabeth Parinet le juge assez sévèrement : « Avec Gaston Gallimard, il n'a qu'un point commun : une même ambition de dominer la scène intellectuelle française. [...] Quoique largement tributaire de ses collaborateurs (...), Bernard Grasset interfère dans leurs choix de façon souvent intempestive ; de plus, son goût des déclarations fracassantes, des annonces de tirages mirifiques, des plaquettes et préfaces pour exposer ses idées sur le métier d'éditeur, ne peut qu'indisposer des auteurs qui ont tendance à penser que l'éditeur doit son succès à leur talent, et non l'inverse »<sup>539</sup>. Dans ses *Propos comme ça*, Chardonne raconte : « Enfin, Bernard Grasset apparaît et proclame : l'éditeur dira non ; s'il dit oui, c'est un engagement ; il prend la responsabilité de créer un public pour le livre en remuant l'atmosphère. Ce prodige (créer un public) c'est la magie de l'éditeur »<sup>540</sup>.

Le titre de cette collection, *Pour mon plaisir*, résonne comme le « mot d'ordre » de Bernard Grasset, qui ne publiait que les œuvres pour lesquelles il avait eu « un coup de foudre ». Ses relations avec Stefan Zweig, si elles sont cordiales, ne semblent jamais avoir dépassé les liens commerciaux qui unissent couramment auteur et éditeur<sup>541</sup>. Jean Bothorel en témoigne : « [1936-1940] sont aussi les belles années de Stefan Zweig, que traduit Alzir Hella : *Marie Stuart*, *Magellan*, *le Chandelier enterre*<sup>542</sup>, *la Pitié dangereuse*...[...] Il n'entretint pas de relations étroites avec Grasset »<sup>543</sup>.

Comme toutes les maisons d'édition, « la Maison », comme Grasset appelait affectueusement l'objet de toute sa passion, avait un service de traduction, dont le responsable fut, de l'été 1926 à 1931, Henry Muller. Dans *Trois pas en arrière*<sup>544</sup>, celui-ci retrace son parcours chez cet éditeur hors du commun qui a fait du 61, rue des Saints Pères une institution de la vie littéraire française. Ses

---

<sup>538</sup> *Correspondance Chardonne/Paulhan (1928-1962)*, Editions Stock, Paris, 1999, p. 47/49

<sup>539</sup> Elisabeth Parinet, op. cit. p. 346

<sup>540</sup> Jacques Chardonne, *Propos comme ça*, Les Cahiers rouges, Editions Grasset et Fasquelle, Paris, 2004, p. 78.

<sup>541</sup> Romain Rolland, dans une lettre du 31 décembre 1927, met en garde Charles Baudouin contre les « pratiques » de l'éditeur parisien tout en reconnaissant ses mérites : « Je suis ravi de la nouvelle que vous m'apprenez pour vos travaux. Abondance de biens ... Six volumes, d'un coup ! Oui, je sais que c'est maintenant le système des éditeurs : faire des contrats pour une série de livres, aux mêmes conditions. Mais je dois vous mettre un peu en garde contre les paiements de Grasset. Si l'on n'y veille, ils s'évanouissent. (...) Et l'essentiel, maintenant, est qu'il vous lance. Pour cela, sa librairie s'y connaît ! ». Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin, op. cit. p. 152/153. Antoinette Blum précise que Grasset, finalement, ne publiera que trois des six volumes commandés : *La loge de la rue du Vieux-Muy* et *L'Âge de fer* (2 volumes).

<sup>542</sup> Un exemplaire de cet ouvrage, daté de 1937, porte une dédicace autographe de l'auteur : « Pour Monsieur Saint-Georges de Bouhélier, en vive admiration littéraire. Alzir Hella. » Saint Georges de Bouhélier était biographe, poète et auteur de théâtre (*Le carnaval des enfants*, *le roi Soleil*, *Napoléon*, *Le sang de Danton*, *Jeanne d'Arc*, *la pucelle de France*, *La Grande Pitié*). En introduction à la biographie qu'il lui consacre, Maurice Le Blond précise que Saint-Georges de Bouhélier, de son vrai nom Stéphane de Bouhélier-Lepelletier, issu d'une famille bourguignonne dans laquelle on retrouve des ascendants d'origine allemande, était né à Rueil le 19 mai 1876.: *Saint-Georges de Bouhélier*, Librairie E. Sansot et Cie Editeurs, Paris, 1909.

<sup>543</sup> Jean Bothorel, *Bernard Grasset, vie et passions d'un éditeur*, Grasset, Paris, 1989, p.311. Par la suite : Bothorel, Grasset.

<sup>544</sup> Henry Muller, *Trois pas en arrière*, La Table ronde, La petite vermillon, Paris, 2002

fonctions étaient d'une part de négocier les droits de traduction à l'étranger des auteurs publiés chez Grasset et d'autre part d'assister Henry Poulaille dans le service de presse des auteurs que celui-ci dirigeait<sup>545</sup>. Poulaille rédigeait, à l'intention des auteurs, les dédicaces qu'ils allaient signer. Il était également chargé de composer les « prières d'insérer » destinées à présenter les nouveautés aux critiques. Ces fonctions l'ont amené à approcher de très nombreux écrivains, parmi lesquels Stefan Zweig :

J'ai aussi aperçu pour la première fois, causant avec Poulaille, Stefan Zweig. Il n'était, à cette époque, pas encore très célèbre, en France tout au moins. *Fouché* et *Marie-Antoinette* ne l'avaient pas encore définitivement imposé. Poulaille s'en indignait du reste. « On publie dans cette maison des gens qui ont cent fois moins de valeur que lui », criait-il. Et je tremblais qu'un auteur passât à ce moment-là. Zweig souriait ; il avait un air optimiste et heureux, satisfait de la vie, content de ce qu'elle lui apportait. Un gros cigare autrichien entre les dents, coiffé d'un chapeau du plus pur style tyrolien, il vous gratifiait d'un : « Ça va ? » qu'il essayait de rendre parisien. Plus tard, lorsqu'il devint un auteur de grande vente, il échappa un peu à Poulaille, il me semble, et se dirigea plus souvent vers le bureau de Brun [le second de Grasset] qui le couvait, l'appelait « mon cher Stefan » ou « mon vieux Zweig » et l'emmenait dans les meilleurs restaurants. « Zweig se gâte », disait Poulaille avec une pointe de mélancolie<sup>546</sup>.

Colette Chambelland<sup>547</sup> nous avait un jour confié : « Grasset était un caractère et il n'y avait guère que Poulaille qui pouvait lui dire quelque chose. Poulaille connaissait beaucoup de monde, sans doute également Stefan Zweig et Alzir Hella, tout aussi forte tête que lui »<sup>548</sup>.

Nous avons vu qu'effectivement Stefan Zweig et Henry Poulaille se connaissaient bien et s'appréciaient assez pour que celui-ci considère comme une sorte de « trahison » le fait que l'écrivain se tourne ensuite davantage vers Louis Brun, l'intime du « patron », que vers lui-même. Grâce aux recherches de Patrick Ramseyer<sup>549</sup> à la Bibliothèque Nationale, nous avons pu lire quelques lettres de la correspondance d'Henry Poulaille et de Stefan Zweig qui y sont conservées. Elles sont toutes écrites à la main et accompagnées d'un texte identique au mot près, tapé à la machine. S'étendant sur une période allant de 1925 à 1930, cet échange dont nous ne possédons malheureusement que « l'écho salzbourgeois », éclaire à la fois les personnalités de l'expéditeur et du destinataire :

Le 24 juin 1926

Mon cher Henry Poulaille,

[...] Nous voyons de loin les affaires financiers (sic) de la France : éternel retour du même, la même incompréhension des riches de donner quand il n'est pas encore trop tard, le même parlementarisme corrompu et servile. [...] Sortirons-nous enfin de cet égout ? seulement les Etats-Unis de l'Europe peuvent mettre fin à ce désordre (artificiellement conservé par les profiteurs de tous les pays) ? Mais

---

<sup>545</sup> Le premier travail de Poulaille « consistait à dépouiller la presse [...]; s'il trouvait un article touchant un livre de la maison, il extrayait d'une de ses poches déformées par les livres, un minuscule crayon rouge à moitié cassé et encerclait le papier [...] Une fois son travail de dépouillement des journaux achevé, Poulaille s'occupait du service de presse. C'était un travail assez minutieux qui consistait à établir une liste exacte et complète des critiques et des personnalités du monde des lettres, des arts, occasionnellement de la politique, à qui l'on adressait les volumes gratuitement ». in : Henry Muller, *Trois pas en arrière*, La Table ronde, la petite vermillon, Paris, 2002, p.132 et 135-136.

<sup>546</sup> Henry Muller, *Trois pas en arrière*, La Table ronde, la petite vermillon, Paris, 2002, p.224-225. Par la suite : Muller, *Trois pas*.

<sup>547</sup> Fille de Maurice Chambelland, militant syndicaliste, elle-même auteur d'une biographie du syndicaliste Pierre Monatte.

<sup>548</sup> Entretien du 14 avril 2003 au domicile de Madame Chambelland.

<sup>549</sup> A l'origine de la notice biographique publiée par Lionel Richard sur Alzir Hella dans le *Magazine Littéraire* en 1987, il contribua par là à l'idée même d'entreprendre cette étude.

comme c'est loin ! Je regrette que vous ne savez pas l'Allemand. J'ai justement fini un livre de contes. Peut-être Hella vous montrera l'un ou l'autre et j'aimerais beaucoup d'entrer avec un livre dans votre belle collection. [...]

Cette lettre, au ton mélancolique, reflète les préoccupations sociales de l'écrivain autrichien et son attachement à l'Europe, dans laquelle il place ses derniers espoirs. Un an plus tard, il souligne encore une fois leur amitié « au-dessus des nations » :

Le 7 juin 1927

Cher ami et camarade,

Avec grand plaisir, j'ai reçu par l'ami Hella votre article sur mon livre et je vous remercie cordialement. Vous pouvez vous imaginer combien j'ai été content, pas seulement eu égard de votre aimable opinion, mais comme marque d'amitié et de solidarité au-dessus des nations, qui nous a toujours été commun<sup>550</sup>.

La description que fait Henry Muller de son collègue de la presse permet de comprendre ce qui a pu rapprocher Henry Poulaille et Alzir Hella. La ressemblance de leurs personnalités et de leurs parcours est frappante<sup>551</sup>. Comme Alzir Hella, c'est dans les milieux « anars » qu'il avait appris à aimer lire : à vingt ans, il avait « dévoré pêle-mêle, mais complètement Zola, Nietzsche, Strindberg, Ibsen et les œuvres des grands anarchistes : Reclus et Kropotkine »<sup>552</sup>. Poulaille était un « idéaliste passionné », un « pacifiste intégral », selon les termes de son collègue, au caractère bien trempé.

Bien qu'il ait eut des idées bien arrêtées sur la littérature et les écrivains, il ne creusait pas de fossé infranchissable entre les « anars » d'un côté et les « bourgeois » de l'autre<sup>553</sup>. Devenu le rédacteur en chef de la revue *Nouvel âge*, créée en janvier 1930 par Georges Valois<sup>554</sup>, il s'intéresse à la littérature étrangère et publie des articles sous les signatures les plus variées, dont

---

<sup>550</sup> Ces lettres, issues du Fonds d'archives Henry Poulaille, et inédites, nous ont été très aimablement communiquées par M. Ramseyer, par ailleurs secrétaire de la Société des Amis d'Henry Poulaille, laquelle a eu la gentillesse de nous autoriser à les publier dans cette étude.

<sup>551</sup> « Un petit homme avec un visage étonnamment jeune et ardent, indifférent à sa tenue, oubliant trois fois sur dix de mettre sa cravate (je parle du temps où cela se remarquait) ; et que je n'ai jamais rencontré dans la rue autrement que la tête enfoncée dans un journal, une revue, ou un bouquin. En trente ans, Poulaille, qui lisait ou écrivait une partie de la nuit, n'est jamais arrivé à son bureau avant 11 heures du matin ; rien n'a pu vaincre l'habitude anarcho-bohème qu'il avait prise [...] Poulaille, tour à tour camelot, crieur de journaux, homme-sandwich, manœuvre d'usine, secrétaire dans un hôpital, préparateur en pharmacie, employé aux essais dans une usine de produits chimiques, était enfin entré vers 1921 chez Bernard Grasset sur la recommandation de Frédéric Lefèvre, rédacteur en chef des *Nouvelles littéraires*. » Henry Muller, *Trois pas en arrière*, p.132-133.

<sup>552</sup> Henry Muller, *Trois pas en arrière*, p.133.

<sup>553</sup> « (...) il se moquait éperdument de l'art pour l'art ; toute œuvre, selon lui, devait être conçue pour être utile : « Les esthètes m'emmerdent ! » Les esthètes, c'était pour Poulaille beaucoup de monde et en particulier tous ces écrivains bourgeois qui analysent les sentiments, et décortiquent les mouvements du cœur de héros oisifs, riches, n'ayant jamais connu la pauvreté ou la salle commune à l'hôpital ; il était en revanche d'une indulgence excessive lorsque l'auteur était un ouvrier et que le roman mettait en scène un milieu de pauvres gens se débattant dans les misères sans fin de la vie quotidienne. [...] On en voulait rarement à Poulaille, à cause de la sincérité de ses partis pris, aussi sans doute parce que l'on estimait qu'il avait acquis le droit d'exprimer sa pensée. Moi, je devais a priori représenter pour lui un exemplaire de cette classe qu'il n'aimait pas, et de la pire espèce : un petit jeune homme attentif au nœud de ses cravates et à la coupe de ses complets, n'ayant jamais dépassé les limites du VIII<sup>ème</sup> et du XIV<sup>ème</sup> arrondissement [...] Il ne dut pas en rester à ses premières préventions, ou du moins il parvint à les dompter, car il me témoigna toujours de la compréhension, de la bienveillance, parfois même un peu d'intérêt. » Henry Muller, *Trois pas*, p.134-135.

<sup>554</sup> Henry Poulaille eut l'idée de se servir des plombs déjà utilisés pour la revue *Nouvel âge* pour composer des livres qui constituent la collection de la Librairie Valois *Les romans du nouvel âge* où paraîtront notamment *Sept Jours*, d'Andreas Latzko, que Poulaille avait beaucoup apprécié, *Histoires d'ouvriers* d'Alfons Petzold, INRI de Léon Cladel ainsi que son propre ouvrage, *Le pain quotidien*.

plusieurs auteurs étrangers (Ernst Toller, Stefan Zweig, Boris Pasternak, John Dos Passos, etc.). Dans sa biographie, *Henry Poulaille*, Thierry Maricourt note : « Il pense que la littérature française est très souvent marquée par un particularisme régional et national, tandis que la littérature étrangère est plus ouverte à l'universel. Le numéro 11 de *Nouvel âge*, en novembre 1931, consacrée aux « rappels de la guerre » et illustrée surtout par Frans Masereel, traduit cet état d'esprit »<sup>555</sup>. Ce pourfendeur des écrivains bourgeois, « de l'espèce rare des anarcho-poètes érudits » selon l'expression de Jean Bothorel, appréciait Zweig, bien que son milieu, ses revenus très confortables eussent dû le tenir éloigné de lui et bien que son œuvre n'ait pas dû, elle non plus, *a priori* plaire à cet adepte de littérature ouvrière. Zweig appréciait dans l'œuvre de Poulaille ce qu'il appelait « cette sainte substance "peuple" ». « Je ne sais presque personne, sauf Gorki, qui sait tellement décrire l'élément humain »<sup>556</sup>. Henry Poulaille avait été conquis par la sensibilité de Zweig et sa vision d'une histoire où il préférerait les victimes aux « héros », dans le sens conventionnel du terme. Marie-Antoinette était certes reine, donc si l'on peut dire pour lui « hautement suspecte », mais Stefan Zweig condamnait vivement le mode de vie somptuaire de la jeune femme, son indifférence à la misère du peuple, sa légèreté, ce qui sans aucun doute ne déplaisait pas à cet « écrivain prolétarien », comme le surnommait Henri Barbusse<sup>557</sup>.

Peut-être Henry Poulaille a-t-il été un vecteur de la rencontre entre Alzir Hella et Stefan Zweig, lui-même entré chez Grasset en 1921, mais nous n'avons sur ce point aucune certitude. C'est à cette date en effet qu'Alzir Hella a commencé à traduire les œuvres de l'écrivain, ce que ce dernier confirme dans une lettre qu'il adresse à Grasset, le 1<sup>er</sup> avril 1931, où il mentionne que son traducteur sert son œuvre « *depuis dix ans* »<sup>558</sup>.

Jusque vers les années 1930, très peu d'œuvres étrangères avaient été publiées chez Grasset, tant l'intérêt de l'éditeur pour la littérature d'au-delà de nos frontières était mince, tout comme celui de son second, Louis Brun. Puis peu à peu Grasset se passionne pour les écrivains étrangers à tel point qu'« il ne jure plus que par Mary Webb, Stefan Zweig et surtout Friedrich Sieburg »<sup>559</sup>. La traduction du livre de cet allemand francophile et francophone, *Gott in Frankreich*, publié en Allemagne en 1929 et traduit en français en 1932, fut l'occasion d'un conflit avec le traducteur, Maurice Betz, qui met en lumière la façon dont Grasset envisage la traduction et révèle son souci de favoriser, en modifiant le texte même, la réception en France d'un livre écrit en dehors de notre aire culturelle. Nous allons donc retracer brièvement le parcours de cette œuvre et les relations entre l'auteur et l'éditeur.

Suivant le conseil d'une amie, Hélène Elliat, de se faire traduire des passages de cet ouvrage épais, Bernard Grasset, qui ne parlait pas un mot d'allemand, acheta les droits de traduction et confia cette tâche au traducteur de Rilke, Maurice Betz. Dans son autobiographie publié sous forme de Journal, l'éditeur Edmond Buchet note à la date du 10 décembre 1940 : « [...] Hier soir, dîner avec Maurice Betz qui me raconte comment il travaillait avec Rilke (chaque matin, régulièrement) à la traduction des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Il s'agissait véritablement d'une récréation. Il

---

<sup>555</sup> Thierry Maricourt, *Henry Poulaille*, op. cit. p. 128/129.

<sup>556</sup> Voir annexe – Lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1931 p. 507

Il ajoute : « pour le moment, tout est difficile, la grande peur plane comme un oiseau noir sur tout le pays. C'est un énorme combat économique qui se livre silencieusement en cette époque, mais combat sans grandeur, cruel, sans héroïsme. Mais je crois le monde sera plus transformé ici cinq ans qu'elle ne le suppose. » (sic).

<sup>557</sup> Henry Poulaille est l'auteur d'un fresque de la vie ouvrière, sorte d'autobiographie, qui débute par *Le Pain quotidien* publié d'abord chez Valois en 1931 puis réédité chez Grasset. Suivront *Les Damnés de la terre* en 1935, *Pain de soldat* en 1937 et *Les Rescapés* en 1938, tous naturellement parus chez Grasset. Voir Jean Bothorel, *Grasset*, p. 281.

<sup>558</sup> Voir annexe – Lettre du 1<sup>er</sup> avril 1931 adressée à Bernard Grasset page 505.

<sup>559</sup> Jean Bothorel, *Grasset*, p. 217.

paraît d'ailleurs que Rilke estimait la version française meilleure que l'allemande »<sup>560</sup>. Comme le fait remarquer non sans humour Henry Muller, ce dernier « s'acquitta de sa tâche du mieux qu'il put, mais n'eut pas la chance de plaire à mon patron qui se montrait toujours méticuleux, voire maniaque, quant à la langue »<sup>561</sup>. Rien ne trouvait grâce aux yeux de l'éditeur et les mots durent être vifs entre Grasset et Betz, car celui-ci refusa de signer la traduction telle que la concevait le patron de la « Maison » et renonça – mal lui en prit étant donné le succès remporté par *Dieu est-il français*<sup>562</sup> – à tout pourcentage sur les ventes. Grasset avait donc les mains libres pour, comme l'écrit Bothorel, « se livrer tout à son aise à son travail de métamorphose. Adaptant le style de l'écrivain allemand au français, élaguant, éclaircissant, il fit du volume allemand de trois cent soixante pages un élégant livre français de deux cent quatre-vingts »<sup>563</sup>.

Pour atteindre à la légèreté qu'il supposait prisée par le public français, l'éditeur ne recule donc devant aucune coupure, n'hésitant pas non plus à modifier profondément la structure d'un livre, au point d'en supprimer, dans ce cas particulier, près du quart. Telles étaient les « lois » qui régissaient le monde de l'édition et de la traduction à cette époque : l'éditeur privilégie avant tout le succès commercial de l'œuvre et partant une « heureuse adaptation » qui lui permettra d'arriver à ses fins, pour reprendre l'expression de Muller, aux dépens d'une traduction fidèle du propos de l'auteur<sup>564</sup>. Henry Muller nous explique le procédé Grasset et nous livre, dans sa description de l'échange de Grasset avec Sieburg<sup>565</sup>, une illustration parfaite du débat entre « sourciers » et « ciblistes » : à l'auteur qui ne veut pas que le lecteur oublie que son livre a été écrit par un écrivain non-français et qui, par conséquent peut avoir un regard plus distancié voire critique sur la société française, l'éditeur, ici représenté par Henry Muller, rétorque que le lecteur français, loin d'accepter de voir éventuellement remettre en question le regard qu'il porte sur son pays, loin de désirer connaître quelles impressions un étranger retire *vraiment* d'un séjour en France avec toutes les critiques qu'il peut formuler, cherche dans un livre écrit par un Allemand la confirmation de ce qu'il pense être la « vision allemande » de la France, bref la confirmation de certains stéréotypes

<sup>560</sup> in : Edmond Buchet, *Les auteurs de ma vie ou ma vie d'éditeur*, Editions Buchet/Chastel, Paris, 1969, p. 56.

<sup>561</sup> Henry Muller, *Trois pas en arrière*, p.199-200, idem pour la citation suivante.

<sup>562</sup> L'édition actuelle mentionne explicitement que la traduction française est due à Maurice Betz...

<sup>563</sup> Jean Bothorel, op. cit. p. 265

<sup>564</sup> Le traducteur d'aujourd'hui, affirme Hanno Helbling, n'est pas loin de courir encore un tel risque : « Si nous n'inspirons pas au correcteur une dose de terreur suffisante, qui le retienne de toucher à notre texte, nous pouvons nous attendre à des corrections qui iront inévitablement dans le sens de la "langue normale". Certains mots "que personne ne connaît plus" seront remplacés, les constructions de phrases inusitées seront démantelées, telles notes sublimes, rabaissées, telles maladresses délibérées "redressées" ; (...). *L'écrivain et son traducteur*, op. cit. p. 76.

<sup>565</sup> Henry Muller, *Trois pas en arrière*, p. 200 – 201 : « le travail de Grasset fut en tous points utile, sa connaissance du goût du public lui permettait certes une heureuse adaptation du *Gott in Frankreich* à la mentalité française : le succès vint d'ailleurs couronner et justifier son entreprise. Seulement il ne prévint de rien Friedrich Sieburg qui résidait alors à Londres où il était correspondant de la *Frankfurter Zeitung*. Au moment où le livre fut prêt à être publié, il lui demanda cependant de venir à Paris pour son lancement. Et il me chargea de le recevoir, c'est-à-dire de lui présenter son gros bouquin allemand habillé en petit bouquin français : « Téléphonnez-moi ses réactions et s'il "gueule" trop, faites-lui valoir que je sais comment sont fabriqués les Français et que sans moi il n'aurait pas vendu plus de huit cent exemplaires, tant son livre était indigeste et lourd. » Délicieuse mission ! [...] Friedrich Sieburg parlait fort bien notre langue, ce qui rendit ce premier débat plus facile. Sur le moment, il ne fit qu'observer la différence de dimension du livre français et me complimenta sur sa présentation typographique. Il me demanda cependant si Grasset avait respecté un passage auquel il tenait, et qui touchait à l'aimable nonchalance des fonctionnaires français dans les bureaux de poste. Feuilletant le livre, il le chercha vainement. « Salaud, fit-il, il l'a coupé ! » « C'est que, fis-je, M. Grasset a jugé que cela ne plairait peut-être pas à notre public si susceptible dès qu'un étranger parle de ses institutions. » « Mais enfin, lança Sieburg qui commençait à s'échauffer, il ne faut tout de même pas oublier que c'est un Allemand qui a écrit mon livre, c'est la France vue par un Allemand ». « Certes, répondis-je effrontément, c'est la France vue par un Allemand, mais telle que les Français s'imaginent qu'un homme de votre intelligence et de votre culture la voit. » [...] Je lui lançai alors l'argument de Grasset selon lequel, ainsi présenté, *Dieu est-il français ?* allait être un immense succès et, après tout, cela ne valait-il pas mieux que l'indifférence et le silence. »

que le livre devra pour ainsi dire, enraciner un peu plus. Le « verdict » pour ainsi dire, tient en une phrase : tout vaut mieux que l'« indifférence » et le « silence », mots terribles qui conduisirent Friedrich Sieburg à accepter bon gré mal gré « l'adaptation » fournie par l'éditeur.

Nombre des œuvres de Zweig sont parues chez Grasset. Certes la prise en compte du public français, de son état d'esprit, de ses connaissances, de ses goûts littéraires faisait partie des préoccupations de Zweig, dont un des buts était la vulgarisation de l'œuvre, la transmission de son message au plus grand nombre, mais sans jamais renier son écriture, son style, son propos, et aucune de ses œuvres n'a subi un tel travail de « métamorphose ». Grasset, lui qui disait savoir comment sont « fabriqués les Français », a-t-il néanmoins tenté de le lui imposer ? Est-ce lui par exemple qui a demandé la suppression du sous-titre de *Marie-Antoinette*, ce « *Bildnis eines mittleren Charakters* » si peu flatteur pour une Reine de France et qui aurait pu vexer dans son orgueil national le citoyen français ? Ou Alzir Hella est-il là intervenu pour « gommer » cette référence explicite à la description d'un « type » quand il pensait que le titre de *Marie-Antoinette* seule éveillerait plus sûrement l'intérêt du lecteur français ? Est-ce à lui que l'on doit la suppression de la première phrase du chapitre de *Marie-Antoinette* consacré à l'impuissance de Louis XVI : « In jenem Bette geschieht nun zunächst – nichts », tandis que le texte français commence directement par : « Rien » ? Grasset semble en effet particulièrement attentif aux incipits et intervient avec force pour « soigner les débuts ». C'est ce que nous révèle Jean Bothorel :

« [...] lettre après lettre [le livre] se construit sous la tutelle vigilante de l'éditeur. Etonnant travail. Ici un adjectif impropre est souligné ; là une virgule est déplacée ; ailleurs le rythme de la phrase est modifié d'un coup de crayon. Et toujours on retrouve cette préoccupation majeure de Grasset, cette obsession : soigner les « débuts ». Début du roman, bien sûr, mais aussi début de chacun des chapitres. Il n'oublie jamais que l'on commence un livre par sa première page et, mieux encore, par sa première phrase, l'incipit. « De l'attrait tout de suite. Pas d'ornement superflu. » La règle qui, chez lui, relève du commandement, est simple à formuler. Sa mise en pratique est moins évidente... »<sup>566</sup>.

Rien ne permet de répondre avec certitude à ces questions, ni par l'affirmative ni par la négative. Cependant, nous savons maintenant qu'en ce qui concerne les œuvres de notre auteur, non pas deux mais trois ou parfois quatre personnes intervenaient dans le « processus de maturation » de la traduction : Alzir Hella bien sûr, Stefan Zweig, l'auteur, puisqu'à travers les lettres adressées à celui-ci, il est clair qu'il suivait d'extrêmement près les progrès du travail<sup>567</sup>, Erwin Rieger parfois<sup>568</sup>, et, sans aucun doute donc, Bernard Grasset lorsque la traduction paraissait chez lui. Ne pas maîtriser l'allemand ne lui semble apparemment pas être un handicap, puisque ainsi il est plus à même de juger de la qualité intrinsèque du texte littéraire lui-même. Il ira même jusqu'à traduire en français les *Briefe an einen jungen Dichter* de Rainer Maria Rilke qu'il a découvertes grâce à un fin connaisseur de la littérature d'outre-Rhin, Rainer Biemel, un émigré d'origine allemande qui a fait ses études au lycée de Toulouse puis à la Sorbonne, correspondant à Paris d'une agence de presse ayant son siège à Bucarest et dont il a fait son secrétaire particulier alors qu'il séjourne à Divonne en mai 1936. Enthousiasmé par ce « créateur », il ne voit pas dans le fait de ne pas parler la langue du poète un obstacle à son projet de le faire connaître au public français. Ne dit-il pas à Biemel : « Proust, qui ne connaissait pas l'anglais, a bien traduit deux livres de Ruskin. Vous traduirez tandis que je donnerai à votre traduction sa forme définitive, son élégance »<sup>569</sup>. Ces *Lettres à un jeune*

<sup>566</sup> Bothorel, *Grasset*, p.70. Il parle ici de *Laure*, ouvrage d'Emile Clermont, un des auteurs de la "Maison".

<sup>567</sup> Voir annexe – lettre du 10 décembre 1932 p. 516

<sup>568</sup> A la demande de Zweig, son ami Rieger, secrétaire général d'une association créée en janvier 1922, *Kulturbund*, et traducteur (il traduisit Villiers de l'Isle Adam, Rétif de La Bretonne, Mérimée, Stendhal, Mallarmé, Rolland, Romains, Maurois, Duhamel, etc.), suivait de près l'avancement des traductions françaises lorsque lui-même ne pouvait les relire.

<sup>569</sup> *In*: Bothorel, *Grasset*, p. 314.

poète par Rainer-Maria Rilke, suivies de réflexions de Bernard Grasset sur *Rilke et la vie créatrice*<sup>570</sup>, furent effectivement traduites par Bernard Grasset et Rainer Biemel et publiées aux éditions Grasset en 1937. Dans la préface de la traduction nouvelle qu'en donnent Claude Mouchard et Hans Hartje, parue au Livre de poche en 1989, ces derniers soulignent, à propos de la publication de Grasset, que « ce petit livre fut, pour beaucoup de jeunes lecteurs, un compagnon de longue durée. La langue de Bernard Grasset est fort belle, impérieuse, hautaine même. Mais quand les phrases de Rilke se font sinueuses à l'excès, ou s'enroulent sur elles-mêmes, lorsqu'il apparaît trop évidemment que la pensée ne précède plus les sons ni les échos des mots entre eux, Grasset incline à trancher. Il tend, un peu plus que Rilke, à la formule qui reste, à la maxime. Et le jeune poète de vingt-sept ans apparaît, plus qu'en allemand, comme un maître. (...) en gardant dans la traduction leurs hésitations – comme certaines des notes le soulignent – nous avons tenté de revenir à ce qu'elles ont de juvénile. Elles ont été écrites dans les années où Rilke atteignait ses plus libres possibilités, mais où, en même temps, il risquait fort réellement de tout perdre : nous avons voulu ne pas l'oublier »<sup>571</sup>. C'est dire qu'ils en ont donné une traduction sourcière, représentant jusqu'aux imperfections de la langue du jeune poète, tandis que Grasset, cibliste, veut donner au public français l'image d'une œuvre plus achevée, aboutie, sublimée. Et c'est la traduction de Bernard Grasset et Rainer Biemel, soulignons-le, qui fut retenue, fin 2005, pour les représentations du Théâtre La Bruyère à Paris, qui connurent auprès du public d'aujourd'hui le plus grand succès...

#### Ø Fouché et Marie-Antoinette : la question des sous-titres

Qui a décidé d'amputer les deux biographies, *Fouché* et *Marie-Antoinette*, de leurs sous-titres ? Le titre allemand de l'ouvrage de Zweig, *Joseph Fouché, Bildnis eines politischen Menschen* devient tout simplement en français *Joseph Fouché*, ou même tout simplement, *Fouché*<sup>572</sup>, le public français ayant coutume de nommer les grands hommes par leur seul patronyme. La biographie de Fouché appartient pourtant sans conteste aux écrits typologiques, ce que l'auteur lui-même signifie en l'intitulant *Bildnis*. Il développe ce leitmotiv dans son introduction, tout en rendant un hommage appuyé à celui dont il s'est inspiré, Balzac, auquel il se réfère souvent : « Ce haut esprit, plein de pénétration, qui fouillait non seulement la scène, mais encore les coulisses du temps, a reconnu sans réserve dans Fouché le caractère psychologiquement le plus intéressant de son siècle. [...] Il faut faire un certain effort pour se représenter le même homme de chair et d'os, en 1790, professeur ecclésiastique et dès 1792 pillier d'églises, en 1793 communiste et à peine cinq ans après plusieurs fois millionnaire, enfin, dix ans plus tard duc d'Otrante. Mais plus ses changements étaient hardis et plus devenait intéressant pour moi le caractère, ou plutôt l'absence de caractère, du plus parfait des disciples modernes de Machiavel [...] ».

De même, le sous-titre que Stefan Zweig donne à la biographie de la reine Marie-Antoinette, *Bildnis eines mittleren Charakters*, ne paraît-il pas dans la traduction française, bien que l'introduction de cet ouvrage, comme d'ailleurs celle de *Marie Stuart* ne nous laisse aucun doute sur le dessein de Zweig : présenter un type spécifique. Le lecteur allemand dispose ainsi, dans les deux biographies, de « signaux » supplémentaires qui lui indiquent que ces écrits sont de nature *typologique*. En donnant un sous-titre que l'on pourrait tout simplement traduire par

<sup>570</sup> Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, traduites de l'allemand par Bernard Grasset et Rainer Biemel, Editions Grasset, Paris, 1937.

<sup>571</sup> Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, traduction nouvelle, préfaces et notes de Claude Mouchard et Hans Hartje, Le livre de poche, Paris, 1989, p. 27/28.

<sup>572</sup> Il s'agit là du titre que portent les éditions que l'on trouve actuellement en librairie. Néanmoins, un exemplaire de la 28<sup>ème</sup> édition, non daté mais ancien, édité par Grasset, porte pour titre *Joseph Fouché*.

« Portrait d'un homme politique » dans un cas, et « Portrait d'un caractère moyen » dans l'autre, l'auteur oriente le lecteur et lui indique l'esprit dans lequel a été rédigée la biographie. Ainsi qu'il l'écrit lui-même dans la lettre qu'il adresse le 21 octobre 1936<sup>573</sup> à son traducteur : « le titre est une chose essentielle ».

L'édition française de *Marie-Antoinette* indique à tort que « l'édition originale de cet ouvrage a été publiée par l'Insel-Verlag à Leipzig en 1932 sous le titre : Marie Antoinette », omettant jusqu'à la mention du sous-titre allemand. L'absence de trait d'union m'a longtemps interpellée : la réponse à cette question, mineure au demeurant, m'a été apportée par l'ouvrage de Philippe Delorme consacré à cette reine de France : « Le baptême », écrit-il, « est célébré dès le lendemain, à midi, dans la nouvelle antichambre de l'appartement impérial. L'enfant est portée sur les fonts par son frère Joseph et sa sœur Marie-Anne, qui représentent le roi et la reine du Portugal. L'archevêque de Vienne lui confère les prénoms de Maria Antonia Anna Josepha Joanna. C'est pourquoi la future reine de France sera nommée, durant ses jeunes années viennoises, « Madame Antonia », ou même « l'Antoine », selon l'usage autrichien »<sup>574</sup>.

Le trait d'union était donc bien une adaptation française du prénom, consacrée par l'usage. Par contre, le titre n'a jamais été, en allemand, limité à ce prénom : toutes les éditions allemandes mentionnent expressément le sous-titre. L'auteur a lui-même écrit, dans une lettre adressée à Romain Rolland, combien il a éprouvé de plaisir à voir ce caractère faible devenir fort<sup>575</sup> et il a choisi de l'exprimer à travers cette expression. Ne pas les mentionner revient en quelque sorte à priver les lecteurs français d'une clé pour mieux comprendre les choix qu'il a opérés dans l'esprit, la rédaction et la structure de son œuvre. Peut-être a-t-on craint d'effrayer d'emblée le public français qui, non averti, pouvait interpréter ce sous-titre comme une critique implicite de la reine et croire que le livre se résumait à une caricature simpliste et partisane du personnage, alors même que l'art le plus éminent du biographe a justement consisté, par la construction et l'articulation de son livre, à illustrer un type universel sans pour autant négliger la peinture de la sensibilité et de la profondeur humaine d'une enfant et d'une femme devenue reine par la souffrance. Peut-être cette décision a-t-elle été plus celle de la maison d'édition que du traducteur lui-même : bien qu'il se soit fait le chantre du beau style<sup>576</sup>, Bernard Grasset est avant tout un éditeur soucieux du succès commercial de « ses » livres et il a pu privilégier un titre qui ne donnait pas de prime abord les clefs de l'ouvrage.

---

<sup>573</sup> »Der Titel ist nun eine entscheidende Sache«. Voir annexe page 526.

<sup>574</sup> Philippe Delorme, *Histoire des Reines de France*, « Marie-Antoinette », Editions Pygmalion, Paris, 1999, p. 10

<sup>575</sup> Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 1er septembre 1932. *Romain Rolland-Stefan Zweig, Briefwechsel*, Rütten & Loening, Berlin, 1987, p. 473.

<sup>576</sup> Dans sa biographie de Grasset, Jean Bothorel rapporte ce rapprochement inattendu qu'effectue l'éditeur entre le monde des écrivains et l'univers sportif : « Chers sportifs, qui vous dîtes étrangers aux manières de l'esprit, peut-être avez-vous retenu de l'école que le style est quelque chose de surajouté à la pensée. Si c'est cela qu'on vous a enseigné, il faut d'abord désapprendre. Style c'est tout le contraire d'ornement... Style, dans le jeu, c'est manière qui plait, élégance. Mais c'est aussi efficacité. Le coup heureux n'est pas seulement celui qui plait, mais celui qui porte. Ainsi en littérature. L'écrit heureux, c'est celui qui, tout à la fois, atteint son but et donne du plaisir... Un écrivain a gagné quand le lecteur est conquis sans que celui-ci songe même à se demander s'il a été séduit, ou convaincu. Et cette conquête, il la doit à son style [...]. Que de fois avez-vous entendu ou donné ce conseil à des débutants : « Jouez donc avec tout votre corps. » On joue avec tout le corps, et même doit-on dire, avec l'être entier, car l'âme aussi a son emploi dans le jeu. Cette manière entière, c'est le style. Ainsi en littérature. ». op. cit. p. 212.



C'est tant pour son engagement précoce en tant qu'Européen que pour son œuvre d'écrivain, et en particulier son autobiographie, ses biographies et ses nouvelles – le *Joueur d'échec* a figuré il y a quelques années au nombre des œuvres à étudier pour le baccalauréat – que Zweig est devenu aujourd'hui un « classique » en France. Dans la collection consacrée aux romanciers étrangers contemporains, la préface à l'ouvrage consacré aux « Romanciers allemands » en février 1932, présente certains auteurs, qui n'ont pas « obtenu encore une vaste audition. » « D'autres », précise son rédacteur, Edmond Jaloux, « comme Gerhart Hauptmann, après avoir eu, en France leur minute de célébrité, y ont été oubliés ; d'autres, enfin, sont à l'origine de leur gloire extra-allemande, comme Jacob Wassermann ou Stefan Zweig »<sup>577</sup>.

Dans les nombreux articles qui lui ont été consacrés, l'origine autrichienne de Zweig est certes mentionnée mais c'est son appartenance à un courant de pensée supranational qui est soulignée. Même aux heures les plus noires de notre histoire, le succès des œuvres de Stefan Zweig en France ne s'est jamais démenti : Vienne et l'Autriche ont toujours bénéficié, par rapport à l'Allemagne, d'une amitié particulière, d'un préjugé favorable, d'une *aura* liée à l'idée que l'on se fait de la cour, des Habsbourg, mais aussi à la musique, aux valse, à l'image idyllique du « vieil artisan tyrolien penché sur la grosse branche de tilleul que fouillait sa gouge »<sup>578</sup>. On la ressent neutre, culturelle, musicienne, traditionnelle<sup>579</sup>, et ses écrivains ont toujours été lus et appréciés :

On n'en finit pas de redécouvrir Vienne – étrange fascination que la nôtre pour cette Cacanie désormais engloutie. Mais ce sont surtout ses romanciers et ses dramaturges qui nous reviennent, Musil et Roth bien sûr, mais aussi Zweig et Schnitzler (...). En revanche, poètes, philosophes, polémistes, sont quelque peu restés dans l'ombre, Hofmannsthal, Kraus ou Wittgenstein ne nous assiègent pas. C'est ainsi une Vienne passablement sélective qui est proposée à notre nostalgie<sup>580</sup>.

Michel Cullin constate lui aussi : « De nos jours encore, l'Autriche jouit d'un capital de sympathie incontestable en raison de ses airs de valse et de sa *Gemütlichkeit*. L'idéalisation de la monarchie occulte bien sûr une tout autre Autriche, celle notamment du mouvement ouvrier et de Vienne la Rouge »<sup>581</sup>.

Si Schnitzler apparaît dans les articles « proprement viennois », Stefan Zweig, lui, semble plus actuel, c'est-à-dire d'emblée cosmopolite. Ses préoccupations, son désir de promouvoir l'amitié entre les peuples trouvent un écho dans le monde d'aujourd'hui. Certes défini comme autrichien, il l'est aussi comme Européen et juif. Lorsqu'il est traduit, c'est aussi un espace géoculturel, une communauté pluriculturelle, une européanité et un cosmopolitisme qui sont

---

<sup>577</sup> *Les romanciers allemands*, présentés et traduits par Edmond Jaloux Félix Bertaux, Alzir Hella, O. Bournac, J. Supervielle, Editions Denoël et Steele, Paris, 1932, p. X

<sup>578</sup> Jean Mistler, *Avant-Propos*, in *A la fois proche et autre, Zum Bild der österreichischen Literatur in Frankreich*, par Marion George, Université de Poitiers, *Sprachtransfer als Kulturtransfer*, Verlag Hans-Dieter Heinz, Stuttgart 2002, p. 43

<sup>579</sup> « Une de mes joies en Autriche est de retrouver encore dans ce pays, que son relief compartimenté et préserve, les costumes et les usages de jadis, et ces couleurs fraîches vivantes d'un monde sur lequel une civilisation féroce et matérialiste n'a pas encore passé son mortel badigeon. » Jean Mistler, *Avant-Propos*, op. cit. p. 43

<sup>580</sup> In *Sprachtransfer als Kulturtransfer, Translationsprozesse zwischen den österreichischen und den französischen Kulturraum im XX. Jahrhundert*, sous la direction de Valérie de Daran, Verlag Hans-Dieter Heinz, Stuttgarter Arbeit zur Germanistik, 2002. La Cacanie est le nom sous lequel Robert Musil avait rebaptisé l'Empire austro-hongrois dont il décrivait les derniers jours dans *L'homme sans qualités*.

<sup>581</sup> Michel Cullin, *Réflexions sur les relations culturelles franco-autrichiennes depuis 1945*, 1986

traduits, tous ingrédients permettant de bâtir une « Europe pour tous, dans la modernité du partage et de la solidarité : l'Europe sans rivages »<sup>582</sup>. Dans une lettre qu'il adresse à Richard Strauss le 3 novembre 1931, Zweig le souligne : « (...) la valeur universelle d'une œuvre d'art pour tout un chacun n'est certes pas la condition première de sa qualité, mais c'en est pourtant l'ultime preuve décisive »<sup>583</sup>.

Les traductions des œuvres de Zweig par Alzir Hella font, dès leur parution, l'objet de louanges unanimes de la presse française. Quelles biographies reçurent en France le plus large écho ? Sans doute celles de personnages historiques et en particulier, comme l'espérait Zweig, celle de Fouché. Dans une lettre du 10 mai 1929<sup>584</sup>, Zweig écrit en effet à son ami Hella :

« Le plus important, c'est que le *Casanova-Stendhal* paraisse et pour Grasset, je préfère ne pas donner dans la nouvelle pour l'instant, mais plutôt le *Fouché* qui peut être un véritable best-seller en France. Après tout, il n'y existe actuellement sur Fouché que l'énorme livre de Madelin en deux in-folio et le personnage intéressera tout le monde. Je crois pouvoir te donner le manuscrit dans environ un mois et demi à deux mois déjà, et il pourrait paraître à l'automne ». Romain Rolland s'extasie dans un courrier du 23 septembre 1929 :

Cher ami, Je viens de me délecter de votre *Fouché*. Quel roman pourrait rivaliser avec la vie ! Pas même Balzac, le vice-créditeur de tels types humains. Ce n'est pas à un ami cher [Arthur Schnitzler] mais à l'un des petits Fouchés d'aujourd'hui que vous auriez dû dédier votre livre pour qu'ils se reconnaissent en ce miroir ! [...] Je suis sûr que votre livre va trouver et enthousiasmer un large public. Lequel d'entre nous n'a pas, durant ces trente dernières années, eu affaire à des gens de la trempe de Fouché ? Ce singe blême a peuplé le monde de sa descendance<sup>585</sup>.

C'est d'ailleurs cette biographie qui a suscité le plus grand nombre d'articles de presse (8) au moment de sa publication. Ils relèvent tous l'excellente connaissance qu'a Stefan Zweig de l'histoire française – même si plusieurs remarquent que sans l'œuvre de Madelin, il n'aurait pas pu écrire son livre. Partant de cette œuvre qu'ils connaissent, le Madelin, pour évaluer l'œuvre de Stefan Zweig, ils lui reconnaissent un indéniable talent de biographe et de psychologue. C'est avant tout sur l'acuité psychologique de Zweig que s'attardent les critiques. *Le Figaro* du 5 février 1931 écrit, sous la plume de Jean Fréteval : « En partant du célèbre ouvrage de M. Louis Madelin, M. Stefan Zweig, rompu à l'art de la biographie, a composé un portrait psychologique vivant et bien éclairé du "superbe tricheur" ».

Quelques jours plus tard, les 8/9 février 1931 dans *L'Avenir*, Pierre Descaves souligne : « L'originalité de ce livre, c'est que son auteur veut apporter, au-delà du personnage étudié, une contribution à la psychologie de l'homme politique. (...) L'historien a surtout montré comment sur cet homme souple et insaisissable, soudain le destin s'acharne lorsqu'il est vaincu, refoulé de pays en pays. »

---

<sup>582</sup> voir Barret-Ducrocq, Editions Pisé, 1992, p. 15, in *Sprachtransfer*, op. cit. p. 94-95

<sup>583</sup> *Correspondance 1931 – 1936 Richard Strauss – Stefan Zweig*, traduction par Nicole Casanova et Bernard Banoun, Harmoniques Flammarion, Paris, 1994, p. 59.

<sup>584</sup> Voir annexe page 491 .

<sup>585</sup> »Lieber Freund, ich habe mich gerade an Ihrem Fouché delectiert. Welcher Roman kommt doch dem Leben gleich! Nicht einmal Balzac, der Vizeschöpfer solcher menschlicher Spezies. Sie hätten Ihr Buch nicht einem lieben Freund [Arthur Schnitzler], sondern einem der kleinen Fouchés von heute widmen sollen, damit sie sich in diesem Spiegel erkennen! [...] Ich bin überzeugt, dass Ihr Buch ein zahlreiches Publikum finden und begeistern wird. Wer von uns hat in den letzten dreissig Jahren nicht schon mit Leuten vom Schlage Fouchés zu tun gehabt? Dieser bleiche Affe hat die Welt mit seiner Nachkommenschaft bevölkert.« In Gert Kerschbaumer, *Stefan Zweig, der fliegende Salzburger*, op. cit. p. 170 (*Traduction par nos soins, aucune des lettres de Romain Rolland n'ayant été publiée en français.*)

Quant à Léon Daudet, il exprime son admiration, le 19 février 1931 dans *Candido* : « M. Stefan Zweig (...) vient de réussir un tour de force. Il a écrit, lui, étranger, la biographie d'un des plus complexes parmi les hommes politiques de la période révolutionnaire et impériale, de Joseph Fouché. Il y avait bien, sur le même sujet, l'étude documentaire et substantielle de M. Madelin, mais qui a, malgré tout, une odeur d'archive et cette apparence universitaire (...). Au lieu que l'ouvrage de M. Zweig est vivant (...) et manifeste une connaissance et une méditation approfondies de cette époque volcanique et enténébrée. .. L'étude de M. Zweig est un bon guide à travers le labyrinthe de cet homme de proie (...) ».

Marc Varenne souligne lui aussi, rendant hommage à l'auteur autrichien dans un article paru dans *le Figaro* du 28 février 1931, la différence fondamentale entre l'œuvre de Madelin et celle de Zweig, ce qui n'a pu manquer de satisfaire *Monsieur Stefan Zweig* :

Monsieur Stefan Zweig n'a pas hésité, malgré l'ouvrage considérable de M. Louis Madelin, à aborder l'étude de la physionomie compliquée (...). Sans négliger les événements, Monsieur Stefan Zweig se garde de nous les conter par le menu, se contentant de dessiner ici un portrait psychologique de ce disciple de Machiavel<sup>586</sup>.

*Marie-Antoinette* est traduite en quatorze langues et obtient un succès phénoménal jusqu'aux Etats-Unis. Lorsqu'il paraît en France en 1933, le livre fait également l'objet d'un accueil extrêmement chaleureux, comme en témoigne un long article de Georges Girard paru dans *les Nouvelles littéraires* du 30 décembre 1933 :

Tout Paris en parle, c'est le livre du jour. Succès mérité ; de toutes les œuvres de Stefan Zweig, c'est sans doute celle où il a le mieux employé son talent d'écrivain, témoigné sa maîtrise de psychologue. C'est à croire qu'il a vécu de la vie de son héroïne, recueilli de sa bouche ses plus intimes secrets, tout connu enfin, mieux que son confesseur et qu'elle-même, du mobile de ses actes (...). Ce récit passionnant a été documenté avec soin. Il n'a utilisé que des sources authentiques, certaines pour la première fois et il a laissé délibérément de côté tout le fatras anecdotique plus ou moins suspect. Car c'est avant tout une étude de caractère qu'a entreprise Stefan Zweig. Il a écrit quelque part : « Là où la paléographie échoue, la psychologie doit intervenir et ses hypothèses, logiquement échafaudées, sont souvent plus vraies que la sèche vérité des dossiers et des faits. [...] Par l'intuition, on peut toujours en savoir plus long sur un être que par la connaissance de n'importe quel document ».

La psychologie historique, telle qu'il la pratique, est un art qui suppose plus que du talent, et une science qui exige plus qu'une sensibilité banale. Je ne sais pas d'œuvre qui soit plus humainement vraie que celle-là, je n'en sais pas qui, à travers l'*auteur*, fasse plus d'honneur à l'homme.

*Marie-Antoinette* de Stefan Zweig est un très grand livre.

Pour lui donner encore plus de poids, Girard clôt cette éloge par : « On me fera l'honneur de se souvenir que je n'ai pas l'habitude de galvauder ce qualificatif ».

*Marie Stuart* enfin, paru en France en 1936, soulève même l'enthousiasme de Romain Rolland : « Vous avez le don de l'écriture dramatique. Votre *Marie Stuart* se dévore. Combien les autres drames, qui traitent du même sujet, paraissent pauvres à côté de cette histoire ! Vous éveillez les personnages à la vie avec une vérité psychologique qui trouve son origine dans une profonde sympathie pour l'humain »<sup>587</sup>.

---

<sup>586</sup> In Monika Natter, op. cit., p. 136-137

<sup>587</sup> »Sie haben die Gabe des dramatischen Erzählens. Ihre Maria Stuart liest sich hinreissend. Wie armselig nehmen sich neben dieser Geschichte die Dramen aus, die dasselbe Subjekt behandeln ! Sie erwecken die Personen zum Leben mit einer psychologischen Wahrheit, die ihren Ausgangspunkt in einer breiten menschlichen Sympathie hat.« Lettre de

Suite des notes de fin sur la page suivante

Un avis très positif partagé par l'ensemble de la critique, à l'exemple de Léon Treich, membre de la rédaction de la revue littéraire *L'Avenir*, qui écrit dans le journal *Gringoire* le 7 février 1936 :

Le grand écrivain allemand aurait-il une affection particulière pour les reines malheureuses ? Après Marie-Antoinette, Marie Stuart ! Est-ce au contraire ce qu'il y a toujours eu de mystérieux dans la psychologie de cette jeune reine, qui connut les deux grandes cours européennes, Paris et Londres, en des heures où elles apparaissent le plus tragiques, qui a tenté l'historien de Fouché, l'essayiste de Dostoïevski, habitué aux âmes les plus complexes ? Nous pencherions volontiers vers cette seconde explication. Il y a du roman policier dans ce livre splendide et qui met au point tant de problèmes un peu trop légèrement posés jusqu'ici par les commentateurs. Elisabeth, par exemple, voulut-elle ou non la mort de sa rivale ? Il n'y a guère de débat plus passionnant. C'est M. Stefan Zweig qui, le premier, croyons-nous, lui apporte une solution juste. Faut-il la dire ? Non. Nous ne déflorerons en rien l'originalité d'une des plus excitantes études historiques que nous avons lues depuis longtemps.<sup>588</sup>

Y a-t-il plus enthousiaste compliment ! Notons que l'auteur de l'article, méprisant les auteurs qui ont précédemment traité d'un même sujet, et qu'il nomme « commentateurs », hisse Zweig au rang de véritable historien qui, grâce à un don psychologique particulier, rassemble les faits qu'il a constatés afin, dans un passionnant récit, de rendre ces événements compréhensibles par le plus grand nombre.

Le 100<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de Zweig en 1981 a marqué une renaissance qui s'est amplifiée durant toute la décennie. La mode rétro des années 1980 venait aussi d'un besoin de comprendre et de maîtriser l'histoire : le journal de l'année 1984 constate en effet qu'aussi bien la littérature française que la littérature traduite en français montrent « un certain regain des romans historiques, parallèle sans doute à la vogue des livres d'histoire et peut-être comme un corollaire à la difficulté d'aborder des sujets contemporains »<sup>589</sup>.

Le 50<sup>ème</sup> anniversaire de sa mort en 1992 lui a permis de figurer à nouveau dans les gros titres des journaux français : « Stefan Zweig revient ! A la découverte du grand romancier autrichien »<sup>590</sup>. Le lecteur d'aujourd'hui, qui le découvre à une autre époque, dans un contexte différent, avec une psychologie différente, l'enrichit et renouvelle son message : « Les textes ne sont jamais passés, car ils n'existent jamais que dans la lecture. Puisqu'ils durent, ils sont exposés aux changements qui affectent leur environnement et qui les modifient eux-mêmes en retour. L'histoire des textes est celle de leur transformation sous l'effet de lectures répétées »<sup>591</sup>. Notons que les rubriques littéraires de la presse d'aujourd'hui regorgent d'articles qui lui sont consacrés : inscrire le nom de Zweig comme critère de recherche sur internet aboutit à une profusion de références, liées pour la plupart à la réédition incessante de ses œuvres. En effet, ainsi que le reconnaissent Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent : « Grâce à Alzir Hella et à Stefan Zweig, en cette époque où l'on déplore à l'envi que le bon peuple ne lise plus, on continue de lire »<sup>592</sup>.

---

Romain Rolland à Stefan Zweig du 23 avril 1935, rédigée en français, mais elle n'a paru qu'en allemand dans *Briefwechsel*, Band. 2, Rüttgen und Loenig, op. cit. p. 595.

<sup>588</sup> Cf. Monika Natter, op. cit.

<sup>589</sup> Ibidem, p. 88.

<sup>590</sup> voir *Sprachtransfer als Kulturtransfer*, article de Bernhard Sandbichler, Université d'Innsbruck, „Die Apotheose der fröhlichen Apokalypse, Urteilsworte französischer Kritiker zur österreichischer Literatur“, 1982 – 1992, p. 83.

<sup>591</sup> »Texte sind nie vergangen, denn sie finden immer nur in der Lektüre statt. Als dauernde sind sie den Veränderungen ausgesetzt, denen ihre Umgebung unterliegt, und die auf sie selbst verändernd zurückwirken. Die Geschichte der Texte ist ihre Veränderung im wiederholten Gelesenwerden.« Hans-Jost Frey, *Der unendliche Text*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1990, p. 9.

<sup>592</sup> Stefan Zweig, *Romans et nouvelles*, op. cit. p. 13

Dans la biographie qu'elle lui consacre en 1996, Dominique Bona revient elle aussi sur ce succès : « Il se réjouit de compter des lecteurs à peu près partout dans le monde. D'Allemagne, en effet, sa vogue s'est étendue à l'étranger. En France, où le Mercure a édité ses premiers ouvrages, et où il compte beaucoup d'amis, il a eu la chance de trouver – après Henri Guilbeaux – un traducteur d'exception, capable de rendre le plus fidèlement possible, avec un talent musical, sa prose particulière, onduoyante et sensible, et sa subtilité. Ce traducteur, Alzir Hella, accomplira au service de l'œuvre de Zweig un travail considérable pendant de longues années, et lui amènera un de ses publics les plus enthousiastes »<sup>593</sup>.

Quelle est en effet la part d'Alzir Hella dans ce succès qui perdure ? C'est ce que nous allons analyser par l'étude approfondie des quelques 1200 pages des trois biographies que nous avons choisies, dont la longueur même permet de mettre à jour, entre histoire du passé et histoire en marche, sa pratique traductive.

---

<sup>593</sup> Dominique Bona, op. cit. p. 174

## CHAPITRE II : FOUCHE, MARIE-ANTOINETTE, MARIE STUART, UN UNIVERS CONNU

### NOTRE PROCEDE D'INVESTIGATION

« Être poète, cela sert à pénétrer dans l'univers, dans la vie, dans la zone, dans le laboratoire central d'un autre poète et cela sert à lui rendre le service de le faire parler dans une autre langue que la sienne, avec sa voix, telle qu'on l'entend en soi-même »<sup>594</sup> : pour mettre à jour la poésie de Zweig retrouvée dans le texte de Hella, nous avons mené une stratégie de rapprochement des textes et des personnages, dans l'univers de leur écriture comme dans celui de leur réception. Nous nous sommes ensuite penchée plus en détail, en frottant leurs textes l'un à l'autre, sur les systématismes et les inventivités réciproques de l'auteur et de son traducteur. Nous avons estimé indispensable de citer de larges passages des trois biographies afin de pouvoir mettre en relief sa pratique traductive, sous tous ses aspects, et d'être exhaustif et plus objectif dans le jugement porté sur son mode traductif. Cette longue et nécessaire comparaison des textes nous a permis de rendre plus acéré notre regard, de mettre à jour des particularismes que nous n'aurions sans doute pas reconnus après une simple lecture, de prendre une meilleure conscience de l'original grâce à l'élargissement, aux autres accents donnés par la traduction, qui déplace les frontières, nuance autrement, met parfois en lumière ce qui aurait pu échapper. Katharina Reiss, qui avoue qu'il est difficile d'être objectif dans le jugement d'une traduction, estime que la seule chose que la critique puisse faire, c'est de bien motiver et prouver son jugement en montrant des exemples<sup>595</sup>.

Nous avons cherché à débusquer la position traductive d'Alzir Hella, ce qu'Antoine Berman définit comme le compromis « entre la manière dont le traducteur perçoit en tant que sujet pris par la *pulsion de traduire*, la tâche de la traduction, et la manière dont il a "internalisé" le discours ambiant sur le traduire (les "normes") ». Car, comme il le souligne, « il n'y pas de traducteur sans position traductive. Mais il y a autant de positions traductives que de traducteurs. Ces positions peuvent être *reconstituées* à partir des traductions elles-mêmes qui les disent implicitement et à partir des diverses énonciations que le traducteur a faites sur ces traductions, le traduire ou tout autre « thème ». (...) L'union, dans une traduction réussie, de l'autonomie et de l'hétéronomie, ne peut que résulter de ce que l'on pourrait appeler un projet de traduction, lequel projet n'a pas besoin d'être théorique. (...) Le projet ou visée sont déterminés à la fois par la position traductive et par les exigences, à chaque fois spécifiques, posées par l'œuvre à traduire. (...) Le projet définit la manière dont, d'une part, le traducteur va accomplir la *translation* littéraire, d'autre part assumer la traduction même, choisir un « mode de traduction », une « manière de traduire ». (...) Position traductive et projet de traduction sont à leur tour pris dans un horizon. (...) On peut définir en

---

<sup>594</sup> Eugène Guillevic, *Traduire la poésie* in *Colloquium Helveticum III*, 1986, p. 95, cité dans *Österreichische Dichter als Übersetzer*, Salzburger komparatistische Analysen, herausgegeben von Wolfgang Pöckl, Österreichische Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1991, p. 242-243.

<sup>595</sup> Cf. Katharina Reiss, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, traduit de l'allemand par Catherine Bocquet, Cahiers de l'Université d'Artois, 23/2002, Arras, Artois Presses Université, 2002.

première approximation l'horizon comme l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui « déterminent » le sentir, l'agir et le penser d'un traducteur »<sup>596</sup>.

Nous avons depuis longtemps, au cours de nos voyages-découvertes d'œuvres littéraires, lu les trois biographies auxquelles nous avons décidé de nous consacrer. Ces textes en français qui nous avaient révélé Stefan Zweig, nous les avons lus et relus jusqu'à ce qu'ils nous soient familiers. Nous avons ouvert et rouvert ces livres, comme nous ouvrons la porte de notre maison, pour nous y sentir à l'aise. Puis, pour en *étudier* les traductions par Alzir Hella, nous avons relu la traduction de *Fouché*, d'abord comme une *histoire*. Puis nous l'avons relue, mais cette fois en tant que *traduction*, toute entière, pour la ressentir dans son ensemble, percevoir si ce texte-là, cette traduction, avait la qualité littéraire et le maintien d'un texte original, comme nous l'avions pressenti à la première lecture, si en quelque sorte elle pouvait *vivre* toute seule, en et par elle-même, sans référence à l'original.

Nous nous sommes attachée à étudier comment Alzir Hella avait *écrit et transmis*, comment il avait dépassé les contraintes du texte étranger, franchi les obstacles liés aux différences de culture et d'idiome, compensé certaines pertes, inévitables, quelle démarche il avait adoptée pour restituer sa parole au texte orphelin de sa langue, lui rendre sa poésie, le transmettre. Notre postulat de départ n'a jamais été de considérer la différence comme un défaut ou une erreur. Nous nous sommes au contraire efforcée de la mettre en valeur pour ensuite l'interpréter.<sup>597</sup> Nous avons souligné à la fois les passages qui nous paraissaient pouvoir être problématiques ou particulièrement réussis et heureux, et ceux qui pouvaient sembler être des discordances ponctuelles par rapport au mode de traduire habituel d'Alzir Hella. Nous avons traqué la dissonance, cherché à éprouver si cette transposition de l'œuvre d'un autre auteur était une œuvre cohérente, agréable à lire, bien écrite, une œuvre à part entière. C'est à ce moment-là aussi qu'ont surgi des systématismes, des nœuds traductifs que nous reconnaissions, que se sont révélées des méthodes de traduire des difficultés décryptées derrière l'aisance, des tournures dont la pratique des deux langues permettait quelquefois de retrouver le son original derrière l'écho. Certains endroits du texte ont alors révélé des expressions, une nouveauté harmonieuse dans la structure, la langue, un imaginaire glissant avec grâce dans l'écriture française un autre mode de pensée et d'écrire qui étaient enrichissement plus qu'étrangeté.

Pour que cette expérience soit intacte et authentique, nous ne nous sommes saisie que plus tard de l'original pour confronter véritablement les deux textes et les comparer méticuleusement, phrase après phrase, mot après mot, faisant ainsi surgir au fil des pages des principes directeurs, des savoir-faire, le sens de la langue et le don d'écriture d'Alzir Hella. Nous avons ensuite procédé de même pour les deux autres biographies, *Marie-Antoinette* et *Marie Stuart*, où se sont révélés les mêmes ressorts. Nous avons alors mêlé aux premiers exemples que nous avons extraits de *Fouché* ceux de ces deux ouvrages qui les étayaient et les complétaient.

Pour guider notre étude, nous avons mis en exergue les passages où les spécificités de Zweig s'expriment le plus clairement et étudié systématiquement comment Alzir Hella les a restituées. En suivant les traits stylistiques et sémantiques propres à Zweig, nous avons donc extrait des passages signifiants et nous nous sommes appuyée sur eux pour procéder simultanément à l'analyse syntaxique et sémantique de leur traduction par Alzir Hella.

---

<sup>596</sup> Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, op. cit. p. 74 à 76

<sup>597</sup> Cf. Hans-Jost Frey, *Der unendliche Text*, op. cit. p. 39 : »Der Verzicht auf die Bewertung des Unterschieds als Mangel der Übersetzung ermöglicht es die Übersetzung vom Unterschied her zu erörtern, anstatt diese zu unterdrücken.«

Interpellée par le « mystère » qui entourait le traducteur, nous sommes longuement partie à la recherche de l'homme Alzir, du traducteur Hella. Nous nous sommes lancée, pour tenter de le retrouver, sur les traces de l'auteur Zweig, dont nous sommes allée consulter les archives jusqu'à Weimar, en quête d'une éventuelle correspondance que nous avons finalement trouvée ... à Paris, du moins pour ce qui est de la voix autrichienne, témoignage de l'improbable amitié qui le liait à son traducteur et de leur intense travail littéraire. On ne saurait en effet passer sous silence la lumière essentielle donnée par leur correspondance à cette œuvre de réécriture. Car, malgré les zones d'ombre qu'elle comporte inévitablement, « une correspondance croisée d'écrivains, c'est une machine capable de nous faire assister, par exemple, à une conversation [...]. C'est un peu comme s'il suffisait d'appuyer sur un bouton pour les écouter deviser. [...] Sans compter que la correspondance d'un écrivain nous en dit souvent très long sur son travail, sur le sens des textes. C'est le B.A.-BA de toute critique des sources, mais, dans quelques cas, il s'agit de beaucoup plus que cela »<sup>598</sup>. Certes, on ne peut ignorer les « masques » de toute correspondance, certes la voix de l'un des deux interlocuteurs, Alzir Hella, s'est éteinte avec la disparition des lettres qu'il a écrites, mais les réponses de Zweig nous permettent parfois de les imaginer, devisant ardemment dans la fièvre de leur œuvre commune à l'Hôtel Beaujolais<sup>599</sup>. Plongée, grâce à la correspondance originale de Zweig, dans la vérité, la simultanéité de son écriture, de ses publications, nous nous sommes efforcée de nous procurer les éditions originales de l'époque, où nous avons pu retrouver les textes bien sûr, mais aussi les illustrations, les mises en pages, toucher le papier, les couvertures que l'auteur autrichien prenait tant de soin à choisir pour son lecteur et dont il parlait /à, dans sa lettre. Si néanmoins les références de pages que nous indiquons sont celles d'éditions récentes, cela tient tout simplement au fait que nous avons pu ainsi, sans remords, souligner à l'envi les mots ou les passages que nous souhaitions sélectionner pour notre étude ultérieure.

## FOUCHE, MARIE-ANTOINETTE, MARIE STUART : DES PERSONNAGES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Les biographies de ces trois personnalités de l'histoire constituent un triptyque à part dans l'œuvre biographique de Zweig, dans la mesure notamment où ce sont des figures connues du grand public français. Pour Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, les biographies de Fouché et de Marie-Antoinette, « inspirées par la Révolution française et donc peu ou prou par le maître révérend : Romain Rolland », sont aussi « les œuvres les plus "volontaires" de Zweig, les plus engagées », car ce « sont aussi celles qui naissent du travail intellectuel "acharné", ce qu'il nomme lui-même "la machine" ».<sup>600</sup> Il était donc intéressant de mettre en parallèle la vision de personnages de l'histoire de France par un auteur autrichien francophile et francophone et sa restitution par un traducteur français, l'original devenant parfois traduction, même si les citations françaises vues dans le miroir de Zweig traducteur se resserrent et s'adaptent.

Né français, Fouché, personnage trouble et fascinant de notre histoire, est mort en exil, Autrichien. Marie-Antoinette tient une place singulière dans l'histoire des deux pays, puisqu'elle est française d'adoption, mais de naissance habsbourgeoise, c'est-à-dire autrichienne. Friderike

---

<sup>598</sup> Pierre Dumayet, « Les correspondances d'écrivain, Un mode d'écriture irremplaçable », in *Le Magazine littéraire* n° 442, mai 2005, p. 32

<sup>599</sup> Ce petit hôtel situé près du Palais royal était également cher à Friderike : c'est là qu'elle rencontra pour la première fois Romain Rolland lors de son premier séjour à Paris en avril 1914, là aussi où le couple descendait ensuite régulièrement. *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 41 et 103.

<sup>600</sup> Stefan Zweig, *Romans et nouvelles*, Tome I, Préface de Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, p. 25.



souligne elle aussi qu'il n'est pas étonnant qu'un autrichien, pour lequel la France était une seconde patrie, ait écrit la biographie de la reine franco-autrichienne Marie-Antoinette, sa passion pour les autographes le mettant plus qu'un autre en mesure de traquer la falsification éventuelle de documents<sup>601</sup>. L'auteur évoque lui-même avec une tendresse particulière son travail d'approche de cette illustre représentante de la Vienne frivole, qui a fait sienne sa maxime : « *Leben und leben lassen* » :

[...] Un tel travail n'était pas sans attrait pour moi. Car, en ma qualité d'Autrichien, je connais naturellement l'histoire de mon pays, et je voyais là la possibilité d'expliquer maintes particularités du tempérament vraiment autrichien de Marie-Antoinette. Rien, en effet, n'est plus faux que de voir, comme on l'a si souvent fait, une Allemande en cette femme mi-lorraine et mi-autrichienne. D'autre part, l'histoire de France ne m'était point du tout étrangère [...]<sup>602</sup>.

Quant à Marie Stuart, enfant déracinée qui meurt reine pour sa passion de femme, elle a vécu en France deux siècles avant Marie-Antoinette et fut un temps princesse et reine de France. Zweig se plaît, comme le rappelle Dumont, à souligner tout ce qu'elle doit à la culture française : « Ecrivant l'histoire de Marie Stuart, reine infortunée, assurément digne de figurer au livre d'or des vaincus, Zweig s'attardera volontiers sur la première période de sa vie quand elle connut sur la terre française un bref mais inoubliable bonheur » [...]. « Zweig trouve des accents émouvants pour peindre la douleur de la jeune reine quittant une terre aussi riante, aussi hospitalière pour retourner dans la sombre Ecosse »<sup>603</sup>.

Dans la correspondance que nous possédons entre auteur et traducteur, c'est à ces oeuvres que Zweig fait le plus souvent allusion. Ces biographies ont joué un rôle particulier dans la vie de Zweig : les deux premières ont en effet été écrites à des périodes fastes pour l'écrivain. Il se sentait au sommet de son art, entouré de l'affection de Friderike et de l'amitié de nombreux et fidèles correspondants. C'est aussi une période de voyages, de recherches, de bouillonnement intense, non encore troublée par les soubresauts de l'histoire. Enfin, aux heures sombres, *Marie Stuart* sera un oasis pour l'homme et l'écrivain ébranlé : il se saisit de ce projet pour se réfugier en Angleterre, au milieu des livres, se noie dans les recherches, à la rencontre la reine d'Ecosse : « Je suis resté assez longtemps à Londres et j'y retournerai à la fin de février, afin de préparer un livre parallèle à *Marie-Antoinette*, une *Marie Stuart* »<sup>604</sup>. Le 12 avril 1935, Pâques approchant, il exulte : « Très cher Docteur, je voulais vous envoyer en même temps que cette lettre l'œuf de Pâques que j'ai couvé pendant mon année londonienne, *Marie Stuart*, voilà basculée une grosse pierre qui pesait sur mon travail »<sup>605</sup>.

Le traducteur éprouve lui aussi visiblement un intérêt particulier pour ces trois biographies et, dans sa préface à *Derniers Messages*, c'est précisément à elles qu'il se réfère pour rendre hommage au talent de son ami : « [...] l'Histoire, cette poétesse, avec sa richesse d'imagination et de style renforcera l'autorité de l'historien de Marie-Antoinette, Marie Stuart et Fouché »<sup>606</sup>.

---

<sup>601</sup> »Es bedarf an sich keiner besonderen Erklärung, weshalb ein Österreicher, dem Frankreich gleichfalls Heimat bedeutete, die Biographie der österreichisch-französischen Königin Marie Antoinette geschrieben hat. Zur Forschung standen Stefan Zweig die Türen der Archive weit offen, und der war als gründlicher Kenner von Autographen befähigt, in dem Wust von Fälschungen unter den einschlägigen Dokumenten das Echte auszusondern.« *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*. op. cit. p. 156

<sup>602</sup> Entretien paru dans *Candide* le 4 janvier 1934.

<sup>603</sup> Robert Dumont, *Stefan Zweig et la France*, Editions Didier, Paris, 1967, p. 316.

<sup>604</sup> Richard Strauss – Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit. p. 102.

<sup>605</sup> Richard Strauss – Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit. p. 146.

<sup>606</sup> *Derniers messages*, Texte français et Avant Propos d'Alzir Hella, Editions Victor Attinger, Paris/Neuchatel, avril 1949, p. 10

Ce triptyque dégage un certain *parallélisme* dans les moyens mis en œuvre par l'auteur pour exprimer une profonde *unité* de sens et tenter de la faire partager par à son lecteur. Paradoxalement, le volume même de ces biographies, s'il semble à première vue rendre délicate une étude systématique de l'« idiolecte » zweigien, de l'usage qu'il fait de la langue pour transmettre son message et des choix traductifs qui marquent ces textes dans leur version française, constitue un atout décisif dans l'appréhension de l'écriture de l'auteur et du traducteur car un « échantillon » assez vaste contribue, à nos yeux, à en donner l'image la plus complète et la plus nuancée possible en essayant de renouer le fil qui traverse ces trois œuvres. Au-delà de la commune appartenance à la France, elles se rapprochent deux à deux : l'époque décrite dans *Marie-Antoinette* et *Fouché*, celle de la Révolution et de la période qui l'a immédiatement suivie, constitue une même toile de fond pour ces deux biographies. Le contexte évoqué dans les deux ouvrages est de fait sensiblement le même, avec les mêmes personnages secondaires qui permettent de nouer des liens entre les deux ouvrages et entre leurs deux traductions (similitude d'expressions, de mots, de portraits, de climat général). Marie-Antoinette et Marie Stuart, « Schicksalschwester » dont les descriptions tant morales que physiques accentuent la ressemblance, se rejoignent quant à elles car ce sont des femmes, des princesses puis des reines, toutes deux d'origine étrangère et françaises d'adoption puisque Marie Stuart, si elle retourne promptement en Ecosse après avoir perdu son époux François II, n'oubliera jamais cette France qui demeurera pour elle un paradis perdu. En outre, la cruauté du destin des deux reines, que rapprochent insouciance, puis courage et dignité, est un trait qui les unit également.

C'est au nom même de cette unité qu'a été exclue une autre oeuvre relatant le combat historique entre deux Français, Jehan Calvin et Sébastien Castellion. Parue en France dix ans après l'original allemand écrit en 1936, *Conscience contre Violence - Castellion contre Calvin* ne ressort pas de la même logique que « nos » œuvres. Par l'époque, elle se rapproche certes de *Marie Stuart*, mais relate bien plus l'opposition totale de deux visions de la vie en société, entre la dictature et la tolérance incarnées par ces deux hommes que leur histoire de vie en tant qu'individus. La France, si elle est leur pays de naissance, n'est jamais évoquée dans le récit, lequel, à de rares exceptions près, ne recourt pas aux procédés et aux champs lexicaux familiers au lecteur des trois biographies choisies.

Alzir Hella s'attache à prendre en compte l'attente du public français et sa mémoire, misant sur ses connaissances historiques et sa culture. En effet, une des conséquences de la restitution d'une histoire française ou proche de la France à un public français est que certaines précisions destinées au lecteur de langue allemande n'ont plus leur utilité dans le texte français. A quelques exceptions près, où le texte original semble avoir été « rétabli » par le traducteur ... Cette prise en compte du public français peut notamment expliquer que le traducteur ait « aménagé » la présentation de Marie Stuart tout en donnant des précisions sur ses liens familiaux avec la France pour la faire mieux connaître du lecteur. En effet, *Marie Stuart* et sa traduction diffèrent dès leur présentation : tandis que le texte allemand débute par la « Einleitung », le texte français ne place la « préface » correspondante qu'après la présentation des personnages. Avant de détailler l'identité de chacun des protagonistes, Stefan Zweig donne à son lecteur une vue d'ensemble de la vie de Marie Stuart à travers une chronologie des différents pays où s'est déroulée sa « tragédie », pour reprendre un terme qu'il affectionne particulièrement à son propos :

Erster Schauplatz	Schottland	1542-1548
Zweiter Schauplatz	Frankreich	1548-1561
Dritter Schauplatz	Schottland	1561-1568
Vierter Schauplatz	England	1568-1587

Or, nulle trace dans la version française de cette présentation qui rappelle celle d'une pièce de théâtre. Nous serions tentée de traduire « Schauplatz » par « acte ou tableau I, II, III et IV » ou tout simplement, comme pour une bataille, « Théâtre des opérations ». La traduction française ne situe pas les différents lieux où la tragédie avance à grands pas et en présente immédiatement les

« acteurs » et les liens que le sang, l'amitié ou l'amour ont tissé entre eux. Ces liens sont également différemment expliqués dans le texte original ou dans la traduction. Si la « voix française » de Zweig omet de préciser à propos des lords écossais qu'ils constituent constamment des fractions tantôt alliées tantôt rivales entre elles<sup>607</sup> – un fait qui pourtant explique largement l'histoire mouvementée de l'Écosse –, elle précise, lors de la présentation des personnalités qui marquèrent l'adolescente alors reine de France, que les « quatre Guise » - le cardinal de Lorraine, Claude, François et Henri de Guise - sont les « oncles de Marie Stuart ». Le traducteur ajoute là une donnée qui, par contre, ne figure pas dans l'original. Sa démarche est d'autant plus intéressante qu'elle concerne des figures de l'histoire de France, donc des noms qui sont de prime abord sans doute plus familiers au lecteur français qu'au lecteur allemand. Malgré cela, c'est le traducteur français et non l'auteur de langue allemande qui a ressenti le besoin de préciser le lien de parenté existant entre cette grande famille française et la reine d'Écosse. Alzir Hella a-t-il voulu par là insister sur la part de sang français qui coule dans les veines de la jeune femme afin de montrer à son lecteur qu'elle est autant française qu'écossaise, pour mieux l'impliquer dans ce récit où il doit reconnaître l'histoire de l'un des siens ? Quoi qu'il en soit, il montre son souci du destinataire pour lequel ces liens, particulièrement lorsqu'il s'agit d'une famille qui a régné sur plusieurs pays, ne sont pas toujours faciles à établir. Quant aux noms propres étrangers, si Stefan Zweig conserve les titres de noblesse en langue originale, ici en anglais, Alzir Hella opte pour leur traduction en français. Ainsi « James Stuart, Earl of Moray », devient-il sous la plume du traducteur « Jacques Stuart, comte de Murray »<sup>608</sup>.

## LA PRISE EN COMPTE DU PATRIMOINE CULTUREL DU LECTEUR

Le public français connaît le nom de Zweig depuis 1927 : la première biographie, traduite par Paul Morisse en 1910, celle d'Emile Verhaeren, passe pratiquement inaperçue, puis aucune autre traduction ne paraît ensuite jusqu'en 1927, date à laquelle paraît *Amok*, qui assure à Zweig un succès qui ne se démentira plus jusqu'à sa mort. Le lecteur connaît donc le style, le ton propre à Zweig. En outre, il a l'expérience du genre biographique et s'attend donc aux règles qui le régissent habituellement. Enfin, il connaît les personnages ou les lieux dont il est question dans ces trois biographies, ce qui explique que le traducteur ait pu prendre certaines libertés ou opéré certains aménagements dans la conduite de son récit : son parti pris est celui de l'efficacité sémantique et syntaxique et il n'hésite donc pas à procéder à des suppressions. Quand il cite lui-même des auteurs français, Zweig opère à l'identique et ne retient dans sa traduction que les éléments susceptibles d'étayer ou de compléter l'étude de son propre sujet, d'en faciliter la compréhension par le public allemand sans brouiller son image par des détails qu'il juge inutiles.

---

<sup>607</sup> Zweig présente ainsi les onze lords : »die Lords, bald Anhänger, bald Widersacher Maria Stuarts, unablässig miteinander und gegeneinander im Bunde, fast ausnahmslos auf gewaltsame Weise endend.«, tandis qu'Alzir Hella écrit : « Lords, tantôt partisans, tantôt ennemis de Marie Stuart et ayant presque tous succombé de mort violente ». La partie de la phrase allemande qui n'a pas été traduite, soulignée ici, s'avère rétive à la traduction en ce sens qu'elle reprend, à une échelle différente, le fait que les lords soient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre non seulement vis-à-vis de leur souveraine, mais entre eux. Il est difficile en français de ne pas reprendre les expressions utilisées, autrement dit de ne pas donner au lecteur une impression de redondance que n'éveille pas le texte allemand. Peut-être pourrait-on écrire : « Lords, tantôt partisans, tantôt adversaires de Marie Stuart, tour à tour frères d'armes et frères ennemis, ayant presque tous péri de mort violente. » Si le mot « ennemi » utilisé par le traducteur a été remplacé ici par son équivalent « adversaire », c'est simplement afin d'éviter une répétition à son sens malencontreuse.

<sup>608</sup> MSO p. 13, MST p. 7.

Ø La suppression des détails connus du lecteur français

Quelques brefs exemples : tandis que le texte allemand de *Fouché* commence par ces mots : « Am 31. Mai 1759 wird Joseph Fouché – noch lange nicht Herzog von Otranto ! – in der Hafenstadt Nantes geboren », le texte français ne reprend pas l'année et se contente d'indiquer qu'il a vu le jour *à Nantes*, sans préciser qu'il s'agit d'un port : « Le 31 mai, Joseph Fouché – que nous sommes loin encore du Duché d'Otrante ! – voit le jour à Nantes »<sup>609</sup>.

Dans l'extrait ci-dessous, Alzir Hella replace à son gré les pièces du puzzle que constitue le texte allemand : ne pouvant, faute d'expression équivalente, jouer du parallélisme *unsichere Füsse/gichtige Beine*, il transfère, par une métonymie, la goutte des jambes au vieillard lui-même, qu'il ne ménage pas : *décrépi* plutôt que vieillissant rapidement. Devant l'impossible substantification en français de l'adjectif *zweiundsechzigjährig*, il allège la phrase en arrondissant à la dizaine l'âge du roi et n'explicite pas, comme Zweig le fait pour son public, ce qu'est une lettre de cachet :

Denn so klug ist sie immerhin, um zu wissen, dass ihre ganze Macht auf <u>unsicheren Füßen</u> steht, auf den <u>gichtigen Beinen</u> eines <u>rasch alternden Mannes</u> . Ein Schlaganfall des <u>Zweiundsechzigjährigen</u> , und schon morgen kann diese »petite rousse« Königin von Frankreich sein; eine »lettre de cachet«, <u>ein solcher fataler Reisebrief</u> in die Bastille, ist rasch unterschrieben <sup>610</sup> .	Car elle [Madame du Barry, la favorite de Louis XV] est quand même assez intelligente pour savoir que tout son pouvoir repose sur des bases instables, sur un vieillard goutteux et décrépi. Qu'une attaque d'apoplexie frappe ce <u>sexagénaire</u> et demain déjà la « petite rousse » peut être reine de France : alors, une lettre de cachet expédiant <u>la favorite</u> à la Bastille est vite signée.
---	--

De même, dans *Marie Stuart*, il ne précise pas que Ronsard est un poète ni que Roscoff est un petit port près de Brest :

(...) Friedlos wie sie selbst ist ihr Land, (...) – »un pays barbare et une gent brutelle«, <u>wie Ronsard, der Dichter, in dies nebelige Land verschlagen,</u>	Leur pays – « un pays barbare et une gent brutelle », ainsi que le remarque avec mécontentement <u>Ronsard égaré dans ce coin brumeux</u> – est aussi tourmenté
---	---

<sup>609</sup> JF, F. p. 15. Joseph Fouché n'est en fait pas né à Nantes, mais au Pellerin, petite ville située à une dizaine de kilomètres de cette métropole – et il est mort à Trieste, après avoir vécu à Linz en Autriche, où il a acquis la nationalité ... autrichienne.

<sup>610</sup> MAO p. 78, MAT p. 68

<sup>611</sup> MSO p. 20, MST p. 20

unwillig klagt <sup>611</sup> .	qu'eux-mêmes : (...)
Am 13. August landet endlich die Galione in Roscoff, einem kleinen Hafen bei Brest <sup>612</sup> .	Le 13 août, le galion atteint enfin le petit port de Roscoff.

Le traducteur traite avec familiarité les philosophes français qu'il cite une fois, les nommant ensuite par leur seul prénom. Notons que le traducteur est plus sévère encore que l'auteur. Là où ce dernier indique qu'elle connaît Rousseau *tout au plus* comme compositeur d'une musique à l'eau de rose, Alzir Hella « enfonce le clou » en ajoutant une incise ( si tant est qu'elle le connaisse... ) :

Nun hat zweifellos Marie Antoinette nie die »Neue Héloïse« gelesen, <u>Jean-Jacques Rousseau</u> kennt sie bestenfalls als Komponisten der musikalischen Bluette »Le Devin du village« <sup>613</sup> .	Marie-Antoinette, sans doute, n'a jamais lu la Nouvelle Héloïse, elle ne connaît <u>Jean-Jacques</u> – si elle le connaît – que comme compositeur d'une bluette musicale <i>le Devin du village</i> .
---	---

Le lecteur français saura-t-il vraiment que l'achat du collier a été signé dans le Palais épiscopal ? Le traducteur choisit en tout cas de ne pas le préciser, tandis qu'il préfère respecter la chronologie et indiquer l'année (1785) au moment de la conclusion du marché tandis que l'auteur ne la donnera que 5 lignes plus loin, « *die erste Ratenzahlung am 1. August 1785* » :

Am 29. Januar wird im <u>Palais des Kardinals</u> , im Hôtel de Strasbourg, der Kauf abgeschlossen: (...) <sup>614</sup> .	Le 29 janvier 1785 le marché est conclu à l'Hôtel de Strasbourg.
--	--

Adoucissant la dénomination de la future comtesse de la Motte, pour l'instant dans la plus noire misère, il n'estime pas utile au lecteur français de rappeler la hiérarchie des grandes lignées et s'arrête dans la première citation aux Valois, que, par souci de vérité historique, il réintroduit dans la seconde à propos de l'ascendance de Marie Stuart :

<u>Diese Jeanne</u> ist wirklich eine eheliche Tochter von Jacques de Saint-Rémy, seines Zeichens Wilddieb, Säufer, und Bauernschreck, aber nichts desto weniger ein gerader und	<u>Cette enfant, cette petite Jeanne</u> est effectivement une fille légitime de Jacques de Saint-Rémy, braconnier de son métier, ivrogne, la terreur des paysans, mais néanmoins descendant direct et authentique des Valois.
--	--

<sup>612</sup> MSO p. 30, MST p. 28

<sup>613</sup> MAO p. 138, MAT p.122

<sup>614</sup> MAO p. 223, MAT p. 198

unmittelbarer Nachkomme der Valois, die den Bourbonen an Rang und Alter nichts nachgeben <sup>615</sup> .	
(...) damit sie dereinst bezeugen können, dass die Tochter James' V., die Tochter Marias von Lothringen, dass sie, <u>in deren Adern das Blut der Tudors und der Stuarts fließt</u> , auch das Schwerste und glorreich zu bestehen vermochte <sup>616</sup> .	(...) afin qu'un jour ils puissent témoigner que la fille de Jacques V et de Marie de Lorraine, <u>dans les veines de qui coulait le sang des Tudor, des Valois, des Stuart</u> , sut faire glorieusement face à la plus dure des épreuves.

Dans *Marie-Antoinette*, le traducteur, sachant l'épisode de l'échec de la tentative d'évasion de la reine bien connu du lecteur, répuge à *faire semblant* :

Außerdem sind ein paar tüchtige, entschlossene junge Royalisten, jeder mit zwei Pistolen in der Tasche, auf der Strasse postiert, um im Falle eines Alarms die Verfolger aufzuhalten. <u>So irrwitzig verwegen er anmutet, der Plan ist bis ins kleinste durchdacht und eigentlich schon durchgeführt</u> <sup>617</sup> .	En outre, quelques jeunes royalistes, courageux et décidés, sont postés dans la rue, des pistolets dans les poches, pour arrêter les poursuivants en cas d'alarme.
--	--

Il ne traduit donc pas la dernière phrase du paragraphe – que nous pourrions traduire par « *Quelqu'audacieux qu'il paraisse, le plan est pensé jusque dans ses moindres détails et en fait, déjà mis à exécution* ».

## ∅ L'allusion comme moyen de communication

Le traducteur installe une familiarité, une complicité avec le lecteur français qu'il implique en faisant appel à sa connaissance de l'histoire : ainsi, lorsqu'il est question de Robespierre, le traducteur, contrairement à l'auteur autrichien, lui donne directement le surnom sous lequel il est connu en France, induisant une identification intuitive et immédiate de l'intéressé, qu'il transforme en sujet de la phrase. Tandis que le texte allemand met en valeur la duplicité de Fouché en substantivant l'adjectif *doppelzünftig*, Hella choisit de substantiver *unbestechlich* pour mettre en relief Robespierre, l'Incorruptible. Cette antonomase, qui a une fonction métaphorique, permet au traducteur de communiquer avec le lecteur français. Ce nom reconnu, riche d'informations emmagasinées, établit avec lui une connivence rapide et discrète :

<sup>615</sup> MAO p. 211/212, MAT p. 188

<sup>616</sup> MSO p. 446, MST p. 392

<sup>617</sup> MAO p. 480, MAT p. 421

Er kennt vom Konvent her diesen Doppelzüngigen, <u>unbestechlich</u> verfolgt er alle diese Wendungen und Schiebungen Fouchés, der sich jetzt vor dem Gewitter ducken will <sup>618</sup> .	Il connaît, depuis la Convention, cet être de duplicité ; il poursuit, <u>l'Incorruptible</u> , tous les changements de front et toutes les manœuvres de Fouché qui maintenant s'empresse de s'abriter contre l'ouragan.
---	--

Notons le transport opéré par le traducteur : alors que l'auteur indique que Fouché veut maintenant *se baisser* pour se protéger de l'ouragan, Alzir Hella laisse entendre qu'il a trouvé un abri pour ce faire : dans le texte original, il est passif, dans le texte français, il devient ainsi acteur.

Comme il n'avait suggéré le nom de Robespierre qu'en citant son surnom, Alzir Hella choisit de ne pas nommer ce « rasoir national » que Zweig doit expliquer à ses lecteurs allemands, en ajoutant le nom « Guillotine » :

(...) ohne ein einziges Mal zum « Rasoir national », <u>zur Guillotine</u> , zu greifen, kann der Konvent Bewunderung, »pour sa vigilance«, »für seinen Eifer«, wahrhaftig nicht versagen <sup>619</sup> .	(...) sans recourir une seule fois au « rasoir national », la Convention ne peut véritablement refuser de l'admiration « pour sa vigilance ».
--	---

Le traducteur condense souvent le texte allemand dans sa forme et dans son *sens*<sup>620</sup>. Par « sens », nous entendons ce *noyau* qui demeure dans la mémoire de l'interlocuteur ou du lecteur après avoir entendu un discours ou lu un texte : ce contenu, qu'il ne répètera pas avec les mêmes mots mais qu'il saura réexprimer par ses propres moyens linguistiques, c'est le sens. Celui qui entend ou lit comprend, puis déverbalise c'est-à-dire qu'il oublie des mots lus ou entendus, puis les exprime à nouveau. Dans la traduction, le sens est le seul *invariant* puisque la langue, bien entendu, varie. Il faut globaliser, réécrire, raconter la même histoire, mais autrement. Pour Ladmiral, on ne traduit pas des mots, mais des idées et il faut que le sens « passe », quoi qu'il en coûte<sup>621</sup>. Dans la traduction, une dernière étape est possible, celle de la vérification puisque le texte original est toujours disponible<sup>622</sup>.

Dans l'extrait suivant, il désigne de leur nom ces *essences fortes* que sont *les sels*, sans périphrase. Il change de temps pour changer de point de vue : il passe du présent, temps de la conversation, à l'imparfait, celui du récit, et enfin au futur, qui introduit un narrateur omniscient. Il déplace les deux points et se fait plus péremptoire que l'auteur pour affirmer que Marie-Antoinette n'allait pas défaillir (il écarte d'emblée cette éventualité en ne traduisant pas *pour le cas où* et emploie

<sup>618</sup> JF p.69 , F p. 67

<sup>619</sup> JF, F, p. 46

<sup>620</sup> Jean-René Ladmiral reconnaît que « nous avons tous recours à la dichotomie classique opposant deux aspects de la signification d'un mot, d'une expression ou tournure de phrase : l'aire sémantique, le découpage sémantique... ou plus trivialement, « le sens » - disons plutôt, la *dénotation* ; le niveau de style, la valeur stylistique, le registre ... ou plus trivialement, « le style » - disons plutôt : la *connotation* ». *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Collection Tel, Gallimard, Paris, 1994, p. 117.

<sup>621</sup> Cf. Jean-René Ladmiral, op. cit. p. 220

<sup>622</sup> Cf. Amparo Hurtado Albir, *La notion de fidélité en traduction*, collection Traductologie n° 5, Didier Erudition, Paris, 1990. « La traduction ainsi conçue peut se définir comme l'opération qui permet la transmission d'un discours ou d'un texte, énoncé dans une langue, en utilisant les moyens d'une autre langue tout en maintenant le même sens. » p. 72.

la négative). Zweig, soucieux de souligner la transformation de son héroïne sous les coups du malheur, explique par la voix du narrateur qu'elle est *devenue* intérieurement plus forte. Le traducteur affirme, sans rappeler cette évolution :

<p>Jede Hilfe weist sie zurück, überflüssig war es, ihr das Fläschchen <u>mit den starken Essenzen</u> zu lassen <u>für den Fall, dass ihre Kraft versagen sollte</u>: schon ist sie selber von innen stark geworden<sup>623</sup>.</p>	<p>Elle refuse tout secours et il était superflu de lui laisser son flacon de sels : elle n'aura point de défaillance, sa force intérieure la soutient.</p>
---	---

Dans l'exemple qui suit, extrait de *Marie Stuart*, rappeler le nom d'Albion, évocateur pour le lecteur français, lui permet de ne pas répéter celui d'Angleterre :

<p>Noch immer schwankt zwischen den beiden großen Nationen, zwischen <u>England</u> und Frankreich, die letzte Entscheidung, darum ist dieser nächste Nachbar <u>Englands</u> für Frankreich ein unersetzlicher Partner im Spiel<sup>624</sup>.</p>	<p>La balance oscille toujours entre deux grandes nations, la France et <u>l'Angleterre</u>; aussi cette voisine immédiate <u>d'Albion</u> est-elle une partenaire irremplaçable pour la France.</p>
---	--

Jouant sur le décalage entre le nom de l'édifice et la fonction qu'on lui a assignée d'une part, et d'autre part sur l'association Abbaye/par Dieu, absente de l'original, le traducteur rétablit la dénomination de la prison dont il est question dans l'extrait suivant de *Fouché* alors que Zweig, s'adressant à un public allemand non averti, a préféré l'identifier simplement comme prison :

<p>(...) »Wenn er es verweigert, dann übergeben Sie ihn sofort zehn Gendarmen und lassen Sie ihn <u>ins Gefängnis</u> führen und bei Gott, ich werde ihm zeigen, wie schnell man einen Prozess führen kann«<sup>625</sup>.</p>	<p>(...) « S'il refuse, qu'on le mette dans les mains de dix gendarmes. Qu'il soit conduit <u>à l'Abbaye</u> et, par Dieu, je lui ferai voir qu'un procès peut se faire promptement. »</p>
--	--

Dans l'extrait suivant de *Marie-Antoinette*, Alzir Hella donne aux sœurs de Louis XVI le nom qu'elles portaient alors, *Mesdames* et regroupe dans la cruelle expression « trois *vieilles filles* » le contenu sémantique de *sitzengeblieben* et de *Jungfern* en faisant glisser le *trois* attribué en allemand à *Tante*, qui, de même que le lien de parenté qui unit le Comte de Provence au roi, disparaît. Dans sa traduction, il ne nomme jamais la fille de la reine autrement que *Madame Royale* ou *Madame*, et jamais il ne précise que le Comte de Provence est le frère du roi :

<sup>623</sup> MAO p. 490, MAT p. 429

<sup>624</sup> MSO p. 23, MST p. 23

<sup>625</sup> JF p. 200, F. p. 195. La prison de l'Abbaye était une construction médiévale. La basilique de Saint-Germain était le Saint-Denis des Mérovingiens, ce qui la situe dans une très ancienne tradition de l'histoire, et donne une valeur symbolique d'autant plus grande aux massacres qui y furent perpétrés en septembre 1792. De toutes les prisons de Paris qui furent le cadre des massacres de septembre 1792, celle de l'Abbaye est, en ce sens, la plus marquante comme lieu de profanation.



<p>Die Hauptideziehung fällt neben der frömmlichen Obershofmeisterin den drei Tanten zu, den Töchtern Ludwigs XV, drei sitzengebliebenen bigotten und böartigen Jungfern, deren Tugend auch das böseste Schandmaul nicht zu bezweifeln wagt<sup>626</sup>.</p>	<p>La partie principale de son éducation échoit, en même temps qu'à la dame d'honneur, une dévote, à <u>Mesdames</u>, filles de Louis XV, <u>trois vieilles filles</u> méchantes et bigotes dont la plus mauvaise langue n'oserait suspecter la vertu : (...).</p>
<p>[...] jetzt erst kann Marie Antoinette in die Gemächer ihres Gemahls hinüberflüchten, gleichzeitig bringt die Gouvernante den Dauphin und <u>die Tochter der Königin</u>. Die Familie ist vereinigt, das Leben gerettet. Aber nicht mehr als das Leben. (...) Jetzt, sobald die Gefahr vorbei ist, erscheinen auch, wohl rasiert und gepudert, der Graf von Provence, <u>der Bruder des Königs</u>, und der Herzog von Orléans; (...) <sup>627</sup>.</p>	<p>(...) ce n'est qu'alors que Marie-Antoinette peut se réfugier dans les appartements de son époux ; au même instant, la gouvernante amène le dauphin et <u>Madame Royale</u>. La famille est réunie, la vie de tous est sauve, mais la vie seulement (...). Maintenant que le danger est passé, voici qu'apparaissent, bien rasés et poudrés, <u>le Comte de Provence</u> et le duc d'Orléans ; (...)</p>
<p>(...) Madame Elisabeth spricht den König mit »Mein Bruder« an. Die Königin lässt den Prinzen auf ihren Knien tanzen, <u>die junge Prinzessin</u> spielt mit ihrem Bruder (...). <sup>628</sup></p>	<p>(...) Madame Elisabeth appelait le roi « mon frère », la reine faisait danser <u>le prince sur ses genoux</u>, <u>Madame</u>, quoique plus réservée, jouait avec son frère. (...)</p>

Dans ce dernier exemple, le révolutionnaire Pétion, chargé de veiller sur la famille royale pendant le retour de Varennes, donne à la fille aînée du roi, Marie-Thérèse, le nom qui lui est couramment attribué, *Madame*, quand Zweig l'avait nommée *die junge Prinzessin* : s'agissant d'un rapport de Pétion, le traducteur opte pour l'imparfait et intervient pour préciser qu'elle est *plus réservée*, ce qui rappelle au lecteur un trait bien connu de son caractère. La formulation « quoique plus réservée » donne en outre un rythme quasi-prosodique à la phrase<sup>629</sup>.

Alzir Hella précise le nom de la Galerie des Glaces et pense le lecteur français assez averti pour deviner que ces « grandes entrées » sont celles des hauts personnages de l'Etat, ce qu'il n'indique donc pas expressément. Enclin, comme à son habitude, à la sobriété, il néglige à dessein les qualificatifs solennels : *heilig, festlich*.

<p>(...) das Oeil-de-Boeuf und <u>die Galerien</u> stehen vollgedrängt mit Höfflichen und hohen Würdenträgern.</p>	<p>(...) l'Oeil-de-Bœuf et la <u>Galerie des Glaces</u> sont bondés de courtisans et de hauts dignitaires. Rohan,</p>
--	---

<sup>626</sup> MAO p. 52, MAT p. 45

<sup>627</sup> MAO p. 317, MAT p. 281

<sup>628</sup> MAO p. 388, MAT p. 342

<sup>629</sup> « Cette dignité naturelle et hautaine, alliée à un charmant petit minois en fossettes et couronné de cheveux blonds vaporeux et bouclés, lui fit donner par le comte d'Artois le surnom de *Mousseline-la-sérieuse*. » André Castelot, *Madame Royale*, Librairie académique Perrin, Paris, 1962, p. 23.

<p>Auch der ahnungslose Hauptdarsteller Rohan, dem die Aufgabe zufällt, das <u>heilige Pontifikalamt</u> an diesem <u>festlichen</u> Tage zu zelebrieren, wartet in seiner scharlachenen Soutane, das Chorhemd bereits umgetan, in dem <u>für die hohen Herrschaften</u>, die »grandes entrées«, bestimmten Raum vor dem Zimmer des Königs<sup>630</sup>.</p>	<p>personnage principal sans s'en douter, à qui incombe ce jour-là l'obligation de célébrer l'office pontifical, attend, lui aussi, en soutane écarlate et revêtu déjà du surplis, dans l'antichambre réservée aux « grandes entrées » devant le cabinet du roi.</p>
---	--

Pourquoi décline-t-il différemment la généalogie du roi ? Le texte allemand évoque Louis XVI, fils de Louis de France et de Marie-Adélaïde de Savoie, qui était bien, comme l'indique Zweig, le petit-fils de Louis XV, qui était lui-même arrière-petit-fils de Louis XIV. C'est à ce dernier cependant que se réfère Alzir Hella, peut-être pour asseoir la légitimité historique de Louis XVI et éveiller dans la conscience des lecteurs de France l'écho de la grandeur du Roi-soleil :

<p>Man hat ihn erniedrigt, ihm die Freiheit genommen, seinen Namen und Rang ; aber noch durch seinen bloßen Atem, durch sein ererbtes Blut ist ein König, ein Enkel <u>Ludwigs des Fünfzehnten</u>, auch wenn man ihn jetzt nur noch verächtlich Louis Capet nennt, noch immer Gefahr für eine junge Republik<sup>631</sup>.</p>	<p>On l'a humilié, on lui a ôté la liberté, son nom et son rang ; mais un roi, un petit-fils de <u>Louis XIV</u>, même quand on ne l'appelle plus avec dérision que Louis Capet, est encore un danger pour une jeune république par le seul fait qu'il respire, par l'hérédité du sang qui est en lui.</p>
--	--

Peut-être néanmoins aurait-il pu, pour plus d'exactitude, le nommer « descendant » de Louis XIV.

#### ∅ La suppression des références étrangères

L'auteur donne pour mission au traducteur de « faire le plus court possible »<sup>632</sup> et il s'y emploie par des coupures plus ou moins importantes, qui ne se trouvent que très peu dans *Fouché*, beaucoup plus dans *Marie-Antoinette* et *Marie Stuart* qui sont au demeurant des œuvres plus volumineuses. Si l'on compare le nombre de pages de chacun de ces ouvrages, le résultat est à cet égard flagrant : *Fouché* en allemand compte 286 pages, en français 279 ; *Marie Antoinette* 572, *Marie-Antoinette* 505 ; *Marie Stuart* 470, *Marie Stuart* 411. Avec le temps et la connaissance intime qu'il acquiert du style de l'auteur, sans doute aussi fort de la confiance que ce dernier lui accorde, le traducteur prend plus de liberté pour « éliminer » tout ce qui ne lui paraît pas essentiel et risquerait de ralentir le rythme du récit, dont l'économie reste néanmoins préservée. Soulignons que

<sup>630</sup> MAO p. 205, MAT p. 181

<sup>631</sup> JF, F. p. 30

<sup>632</sup> Voir annexe – Lettre du 25 février 1935 page 522: »Kürzungen sind immer gut!«.

cette conception était commune aux traducteurs de l'époque, quel que soit le pays : Friderike Zweig exprime ce même souci dans sa postface à sa propre traduction de l'œuvre d'Anatole France, *Das Leben der heiligen Johanna* :

Donner au public allemand cette œuvre si attendue dans une version abrégée ne signifie pas qu'elle soit appauvrie pour autant puisque nulle part l'on a touché à l'écrivain et le lecteur peut être sûr que rien ne lui a été celé si ce n'est une infinité de détails sur les batailles et de noms qu'il aurait de toute façon immédiatement oubliés et qui n'auraient eu pour effet que de le rendre considérablement moins réceptif. Il était également nécessaire de condenser maintes légendes ou de les supposer connues du lecteur allemand, plus averti en ce domaine<sup>633</sup>.

Friderike partage avec Alzir Hella une aversion pour des scènes sans doute trop sentimentales à son goût. Le passage suivant décrivant les adieux de Jeanne à sa maison et à son village, qu'elle « rationalise » et condense à l'extrême, en est un exemple significatif :

<p>Als Johanna ihr Vaterhaus, das sie nicht mehr wiedersehen sollte, verließ, stieg sie in Gesellschaft Durand Lassois in das heimatliche, vom Winter entblöbte Tal hinab<sup>634</sup>.</p>	<p>Ayant quitté la maison de son enfance qu'elle ne devait plus revoir, Jeanne, en compagnie de Durand Lassois, descendit la vallée natale, dépouillée par l'hiver. En passant devant la maison du laboureur Gérard Guillemette de Greux, dont les enfants étaient en grande amitié avec ceux de Jacques d'Arc, elle cria : - Adieu ! Je vais à Vaucouleurs. Quelques pas plus loin, elle aperçut sa compagne Mengette : - Adieu, Mengette, dit-elle, je te recommande à Dieu. Et sur le chemin, au seuil des maisons, rencontrant des visages connus, tous elle disait adieu. Mais elle évita de voir Hauviette, avec qui elle avait joué et dormi, aux jours d'enfance, et qu'elle aimait chèrement. Elle craignit, si elle lui disait adieu, de sentir son cœur défaillir. Hauviette ne sut que plus tard le départ de son amie et elle en pleura très fort<sup>635</sup>.</p>
--	---

A son éditeur, Calman-Levy, qui avait objecté que l'écrivain athée n'aurait sans doute pas apprécié la traduction du titre français *La vie de Jeanne d'Arc* par *Das Leben der heiligen Johanna* ni le fait qu'elle ait rassemblé ses deux volumes en un seul, elle répondit : « Pour être sûre de n'omettre aucun élément important, j'ai lu tous les ouvrages la concernant et il me semble que les omissions en faveur du public allemand n'étaient pas si mal choisies puisque le livre parut ensuite chez deux éditeurs et fut malheureusement très vite épuisé »<sup>636</sup>.

<sup>633</sup> »Wenn wir dem deutschen Publikum dieses mit so grosser Spannung erwartete Werk nun in etwas gekürzter Form übergeben, so bedeutet dies keine Schmälerung, denn es wurde nirgends an den Dichter gerührt und der Leser kann das Vertrauen hegen, dass ihm nichts vorenthalten wurde, als eine Fülle von Aufzählungen der Schlachtendetails und von Namen, die er ohnedies sogleich vergessen würde, und die nur seine Empfänglichkeit bedeutend vermindert hätte. Auch war es geboten, manche Heiligenlegende für den auf diesem Gebiete vorgebildeteren deutschen Leser straffer zu fassen oder als bekannt vorzusetzen«. Nachwort des Übersetzers, *Das Leben der heiligen Johanna, Das Leben der heiligen Johanna*, Verlag Hans Carl, München-Feldafing, 1930, p. 459/460.

<sup>634</sup> Anatole France, *Das Leben der heiligen Johanna*, op. cit. p. 62

<sup>635</sup> Anatole France, *Vie de Jeanne d'Arc*, Editions Edito-Service, Genève, non daté, p. 148

<sup>636</sup> *Spiegelungen des Lebens*, op. cit. p. 131 : »Das wurde mir von dem Verlegen Calman Levy zu Bewusstsein gebracht als dieser erfuhr, dass ich meiner Übersetzung den Titel »die heilige Johanna« gab. Er hielt mir vor, dass Anatole France seine Heldin nicht als Heilige betrachtet hatte. (...) Um ja nichts Wichtiges auszulassen, habe ich die ganze

Suite des notes de fin sur la page suivante

Dans une lettre du 17 décembre 1951 adressée à Manfred Altmann, frère de Lotte et héritier des droits de l'auteur autrichien, le traducteur exprime aussi cette même optique, commune avec l'auteur, d'une diffusion auprès d'un public le plus large possible par une prise en compte à tous les niveaux de ses goûts et de ses attentes : « Je pense, maintenant, que vous êtes contents de *Souvenirs et rencontres*, édités à 7 000, qui se vendent bien. Vous devinez, vous vous êtes aperçus que ce fut un travail pour tirer des *Begegnungen* de Stefan, assez touffues, dont une partie n'était plus d'actualité, une autre comprenant des sujets traités en France de multiples fois – Rimbaud, Sainte-Beuve, Renan – pour tirer, dis-je, de cet enchevêtrement un ouvrage capable d'intéresser le public français : si j'y suis arrivé, c'est certes après bien des efforts et je suis fier aujourd'hui d'avoir mis debout un livre alerte, vivant et clair qui a valu à l'auteur ainsi qu'à moi-même des éloges plus grands que jamais ».

Si Alzir Hella prend soin de supprimer les indications superflues parce que supposées évidentes pour le lecteur français, il en est de même pour celles qui lui sont étrangères. Là l'univers connu devient au contraire *terra incognita* et le traducteur, fidèle à sa maxime d'écrire un texte qui lui soit accessible, fait le plus souvent disparaître toute référence aux cultures étrangères :

<p>Körperlich konnte und musste sich diese Feinnervige und Zarte aus Pflichtgefühl und Staatsräson ihrem Gatten ergeben aber anzunehmen, dass dieser behäbige, bequeme, gefühlsfaule Mann, <u>dieser Falstaff</u>, in <u>dieser muntern Frau Fluth</u> erotische Spannungen erweckt oder befriedigt hätte, wäre einfach sinnlos. »Liebe hat sie gar keine für ihn«, meldet <u>klipp und klar</u>, in <u>ruhiger sachlicher Feststellung</u> Joseph II von seinem Pariser Besuch nach Wien (...) <sup>637</sup>.</p>	<p>Par devoir, par raison d'Etat, cette femme fine et délicate devait se donner à son mari mais il serait absurde de supposer que cet homme obèse, empoté, paresseux, ait pu éveiller ou satisfaire des désirs érotiques <u>chez la fringante Marie-Antoinette</u> « Elle ne sent rien pour le roi », déclare <u>nettement</u> Joseph II, pendant son séjour à Paris.</p>
---	---

Nulle référence à la pièce de Shakespeare, à la figure de Falstaff, personnage poltron et bouffon qui rappelle le roi, ni à cette *muntere Frau Fluth* qu'il remplace sans détour par *la fringante Marie-Antoinette* : ne pas déconcentrer le lecteur français par des allusions culturelles qu'il pourrait ne pas comprendre, ne pas le dérouter ni le blesser, l'emporter plus loin dans le récit, tel est l'objectif primordial que s'est fixé Alzir Hella.

Nous avons souligné dans l'extrait ci-dessous d'une part l'incise qu'Alzir Hella n'a pas traduite, sans doute parce que cette référence à l'histoire autrichienne ne lui semblait pas de nature à être comprise du lecteur français, d'autre part la traduction par deux mots de souches différentes des *unruhig/Unruhe* de Zweig :

<p>Aber die Verantwortung hält sie zurück, sie ahnt mit prophetischer Sicherheit - <u>hier ist die Situation</u></p>	<p>Mais sa responsabilité l'en empêche, elle pressent avec une lucidité prophétique que l'esprit <u>inquiet</u> et</p>
--	--

einschlägige Literatur gelesen und es schien, dass die Kürzung für die deutsche Leserwelt nicht übel gelungen war, den das Buch erschien dann bei zwei Verlagen und war leider bald vergriffen».

<sup>637</sup> MAO p 110, MAT p. 100

geheimnisvoll ähnlich jener Franz Josephs, der, gleichfalls müde, gleichfalls die Macht nicht aus den Händen ließ -, dass von dem fahrigen unruhigen Geist dieses hastigen Reformers sofort sich Unruhe im ganzen mühsam beherrschten Reich verbreiten werde<sup>638</sup>.

inconstant du brusque réformateur qu'est Joseph II propagera le trouble dans tout cet empire si difficile à gouverner.

Le traducteur évite également les expressions latines dont Zweig peut émailler son texte parfois non les supprimant, mais en les traduisant en français :

(...) Königin sein heißt für Marie Antoinette fünfzehn leichtsinnige Jahre lang ausschließlich: als die eleganteste, die koketteste, die bestandgezogene, verwöhnteste und vor allem die vergnügteste Frau eines Hofes bewundert zu werden, der arbitrator elegantiarum, die tonangebende Mondäne jener vornehm überzüchteten Gesellschaftswelt zu sein, die sich selbst für die Welt hält<sup>639</sup>.

Etre reine pour Marie-Antoinette, c'est, pendant des années d'insouciance, être la femme la plus admirée, la plus coquette, la mieux parée, la plus adulée et avant tout la plus gaie de la cour ; c'est être l'arbitre des élégantes, elle qui donne le ton à cette société aristocratique extrêmement raffinée qu'elle prend pour l'univers.

Dans l'exemple ci-dessus, Alzir Hella, qui parle d'années d'insouciance sans en indiquer le nombre (15) intègre le sens de *bewundert zu werden* à la femme *la plus admirée*, ce qui lui permet d'alléger son énumération, qu'il continue ensuite sur le même registre, centrant sa phrase sur Marie-Antoinette – et il traduit le latin qui risque d'interrompre la fluidité de sa phrase - qui, en français, confond la Cour et le reste du monde, tandis qu'en allemand, c'est la cour elle-même qui se prend pour l'univers entier.

Von Natur aus eher dem Genuss als dem Ehrgeiz zubestimmt, Frauenfreund, Spieler, Prasser und elegant, durchaus nicht klug und eigentlich aus nicht böseartig, hat dieser völlig durchschnittliche Aristokrat die übliche Schwäche unschöpferischer Naturen: eine nur aus das Äußerliche gerichtete Eitelkeit. Und die Eitelkeit hat Marie-Antoinette persönlich gekränkt, indem sie sich, locker spaßend – »frotzelnd«, wie man auf

D'une nature plus portée à la jouissance qu'à l'ambition, coureur de femmes, joueur, viveur, élégant, inintelligent et, au fond pas méchant, cet aristocrate souffre de la faiblesse propre aux natures qui ne sont pas créatrices : il est orgueilleux, mais d'une façon purement extérieure. Cet orgueil, Marie-Antoinette l'a blessé en raillant les exploits militaires de son cousin et en empêchant qu'il soit nommé grand amiral de France.

<sup>638</sup> MAO p. 72, MAT p. 63

<sup>639</sup> MAO p. 116, MAT p. 103

österreichisch sagt und meint -, über die kriegerischen Leistungen ihres Veters geäußert und verhindert hat, dass ihm der Grossadmiralsstab von Frankreich zugeteilt werde<sup>640</sup>.

Rien ne manque au strict niveau de l'information du lecteur, mais le traducteur a opéré le choix de relier le nom (il s'agit du duc d'Orléans) à ce qui le caractérise. Dans l'exemple ci-dessous, il supprime les références proprement autrichiennes : il efface ainsi toute référence à la malédiction qui frappe les Habsbourg et aux vers du poète Grillparzer, inconnus du public français :

Unentschlossen wie immer tut er das Mittlere, das sich in der Politik jederzeit als das Fehlerhafteste erweist. Damit ist die schiefe Bahn betreten, und bald erfüllt sich in dem verbündeten Geschick der beiden Gatten der alte Habsburgerfluch, den Grillparzer so unvergesslich in den Versen gestaltet:

*Das ist der Fluch von unserem edlen Haus,  
Auf halben Wegen und zu halber Tat  
Mit halben Mitteln zauderhaft zu streben.*

Eine große Entscheidung ist für den König unwiederbringlich versäumt<sup>641</sup>.

Indécis comme toujours, il choisit le moyen terme qui, en politique, est toujours le pire. Le roi a perdu sans retour l'occasion de prendre une décision qui pouvait être considérable.

Lorsqu'il s'agit par contre d'un poème de Goethe, dont il ne doute pas qu'il soit connu du public français, il le traduit sans en citer le texte original. Notons que contrairement à l'auteur allemand, il place Louis XVI avant Marie-Antoinette.

Im Falle Marie Antoinettes und Ludwigs XVI. hat Goethe sie richterlich weise gemessen: Warum denn wie mit einem Besen Wird so ein König hinausgekehrt? Wären's Könige gewesen, Sie ständen alle noch unversehrt<sup>642</sup>.

En ce qui concerne Louis XVI et Marie-Antoinette, Goethe a exprimé ce jugement d'une haute sagesse : Pourquoi donc, d'un coup de balai, Un tel roi se laisse-t-il chasser ? S'ils avaient été de vrais souverains Tous seraient encore en vie.

Dans l'exemple ci-dessous, le traducteur va à l'essentiel, les Tuileries, afin que le lecteur ne se perde pas inutilement dans le dédale crétois !

<sup>640</sup> MAO p. 184/185, MAT p. 165

<sup>641</sup> MAO p. 241, MAT p. 213 Franz Grillparzer est né à Vienne en 1791, et mort en 1872. Ces vers pourraient être traduits ainsi : Telle est la malédiction qui pèse sur noble maison, désirer avec tiédeur, s'arrêter à mi-chemin en accomplissant à coup de demi-mesures des actions inachevées.

<sup>642</sup> MAO p. 115, MAT p. 102. Nous n'avons pu nous empêcher de chercher la rime du quatrain allemand, absent dans les deux derniers vers français que l'on pourrait traduire par « *S'ils avaient vraiment régné/Tous encore vivraient.* »

Aber Fersen – und dies erhöht noch tausendfach seinen Heroismus – will doch nicht nur nach Paris und dort in einem versteckten Winkel untertauchen, sondern geradewegs in die unzugängliche Höhle des Minotaurus, in die Tuilerien (...) <sup>643</sup>

Pourtant Fersen – et son héroïsme s’en trouve mille fois accru – ne veut pas venir à Paris pour s’y terrer mais au contraire pour se rendre directement au lieu inaccessible, aux Tuileries.

Cette « nuit de Tristan », qu’Alzir Hella, dans l’extrait ci-dessous, traduit prosaïquement par *la situation*, peut-être pour ne pas distraire l’esprit du lecteur français par des références à cette légende médiévale celtique mise en musique par le musicien allemand, Wagner, qui leur est peut-être inconnue, donne pourtant quelques clefs supplémentaires pour comprendre cette histoire de deux amants coupables envers l’époux doux et patient qu’est Louis XVI :

Aber glücklicherweise gelang es, sie wieder anzudecken, und diese zwei inhaltsschweren Worte, sie lauten: »resté là«, zu deutsche »dort geblieben«.  
Mit diesen zwei Worten ist die ganze Situation jener Tristannacht klar: Fersen ist an jenem Abend also nicht von beiden Majestäten empfangen worden, wie er den König von Schweden glauben ließ, sondern von Marie Antoinette allein (...) <sup>644</sup>

Mais on a réussi, heureusement, à les mettre au jour et ces deux mots, lourds de sens, sont : « « Resté là ». Mots qui éclairent tout à fait la situation : Fersen n’a donc pas été reçu ce jour là par les deux majestés, comme il l’a laissé croire au roi de Suède, mais par Marie-Antoinette seule (...).

Zweig se réfère une autre fois à Tristan, dans *Maria Stuart*. Le traducteur explicite en citant le nom des deux amants célèbres. C’est souvent qu’Alzir Hella ajoute une petite phrase ou quelques mots qui ne servent qu’à « expliquer » ou à « expliciter » un élément au public cible, ou à rendre sa traduction « plus souple » :

Entsetzlich muss das Erwachen schon aus der ersten Umarmung gewesen sein, ein Tristansaugenblick, da sie, vergiftet von dem Liebestrank, aus dem Taumel auffahren (...) <sup>645</sup>

Déjà après la première étreinte le réveil a dû être effroyable, lorsque les deux amants, tels Tristan et Iseult au sortir de l’ivresse où les a plongés le philtre d’amour, se rappellent soudain (...)

Alzir Hella, doutant sans doute que le nom de Canossa éveille dans la mémoire de ses compatriotes le souvenir de l’humiliation subie par l’empereur d’Allemagne Henri IV le 28 janvier 1077, le supprime du texte français ci-dessous, bien que cette image incontestablement évoque bien la situation conflictuelle et la soumission des Lords. <sup>646</sup>

<sup>643</sup> MAO p. 413, MAT p. 363

<sup>644</sup> MAO p. 415, MAT p. 364

<sup>645</sup> MSO p. 217, MST p. 195

<sup>646</sup> Au XIX<sup>ème</sup> siècle, le chancelier Bismarck, en conflit avec le clergé catholique, lança « Je n’irai pas à Canossa ». Cette expression, *aller à Canossa*, qui signifie que l’on se rend aux injonctions de l’adversaire, se réfère à la querelle entre le pape Grégoire VII et l’empereur d’Allemagne Henri IV à propos de réformes proposées par le pape pour

Suite des notes de fin sur la page suivante

Aber drei Tage lässt Maria Stuart den Friedensboten vor dem Tore wie vor Canossa stehen : (...) <sup>647</sup>

Mais Marie Stuart le fait attendre devant la porte pendant trois jours ; (...)

Alzir Hella souvent supprime ou traduit en français ce que Zweig n'avait exprimé qu'en langues étrangères, latin ou anglais. Dans le premier exemple ci-dessous, il conserve la citation en anglais des paroles du prédicateur écossais John Knox, qu'il doit juger aisément compréhensibles et qui contribuent à asseoir l'authenticité du propos :

(...) sie lehnt sich während einer Tanzfigur, dem Falking-Dance, einmal sehr nahe an seine Schulter, sie erlaubt ihm eine freiere Rede, als sie in Schottland, drei Strassen von John Knoxens Kanzel, üblich ist, der »such fashions more lyke to the bordell than to the comeliness of honest women« schilt; (...) <sup>648</sup>.

(...) et une fois en dansant, elle s'appuie sur son épaule ; elle lui permet de tenir des propos plus libres qu'il ne conviendrait, ce qui fait s'écrier à John Knox que « *such fashions more lyke to the bordell than to the comeliness of honest women* » ;

Telle est la philosophie d'Alzir Hella : reproduire le texte allemand sans jamais laisser le lecteur français, lui donner à lire un texte fluide qu'il comprendra aisément et d'où il écarte les allusions dont il présume qu'elles lui sont étrangères.

## ∅ La vérité historique

Le traducteur n'hésite pas à intervenir dans le texte pour rétablir sa vérité historique : ainsi, dans *Fouché*, qu'Erwin Rieger avait revu à la demande de Zweig <sup>649</sup>, et dont on peut supposer qu'il avait approuvé ces modifications, il ne traduit pas ce que Zweig écrit dans l'extrait ci-dessous, à savoir que Vergniaud réclame la destitution du roi, mais qu'il veut supprimer son droit de veto <sup>650</sup> :

Der selbe Vergniaud (...) kapituliert jetzt eilig und stellt den Antrag auf sofortige Ausschaltung des Trägers

Ce même Vergniaud (...) s'empresse maintenant de capituler et présente une motion réclamant la suppression

---

imposer l'autorité du Saint-Siège sur la chrétienté. Excommunié et abandonné de tous, Henri IV se rendit en Italie auprès de son adversaire, en visite chez une comtesse italienne, en Toscane, dans son château de Canossa. Pieds nus dans la neige, l'empereur attendit trois jours avant que le pape veuille le recevoir et le relève de l'excommunication, le 28 janvier 1077.

<sup>647</sup> MSO. 172, MST p. 155

<sup>648</sup> MSO p. 93, MST p. 86

<sup>649</sup> Cf. la première partie à propos de la relecture des traductions par Erwin Rieger.

<sup>650</sup> Il s'agit du droit de veto que le roi a utilisé pour empêcher l'expulsion des prêtres qui avaient refusé de faire allégeance à la République.



der ausübenden Macht, das heißt des Königs, (...) <sup>651</sup> .	immédiate du veto.
--	--------------------

Le traducteur, très souvent, rétablit ou complète certains détails d'histoire, de géographie ou relevant d'autres domaines. Voltaire – auquel Alzir Hella restitue un semblant de nom civil pour suggérer la même ironie que celle que contient la formulation de Zweig lorsqu'il écrit in extenso *Herrn Voltaire*, par contraste avec l'image de la sage pythie – habitait bien à Ferney, en France, aujourd'hui Ferney-Voltaire, à proximité de Genève en effet :

Hans Axel studiert in Deutschland die hohe Schule und das Kriegshandwerk, in Italien Medizin und Musik, in Genf macht er den damals unerlässlichen Besuch bei der Pythia aller Weisheit, bei Herrn Voltaire (...) <sup>652</sup> .	Hans Axel fait en Allemagne de la haute école et y étudie le métier des armes, en Italie il apprend la médecine et la musique. Il va voir à Ferney – visite inévitable à l'époque – la pythie de toute sagesse, M. de Voltaire (...)
--	--

Parlant ici de Mirabeau, à la laideur fascinante, Zweig évoque Sophie Voland. Or, son véritable nom était Sophie de Ruffey, épouse de Monnier. Pourquoi Zweig lui a-t-il donné ce nom, cela reste pour nous une énigme. Le traducteur la nomme d'emblée *Sophie de Monnier*, nom sous lequel elle est connue en France : épouse du marquis de Monnier, elle s'était enfuie avec Mirabeau en Suisse puis aux Pays-Bas. Dans sa biographie de Mirabeau, Louis Barthou consacre son quatrième chapitre à « Mirabeau et Sophie de Monnier » : « Sophie de Ruffey, fille d'un président à la Chambre des comptes de Dijon, avait été mariée, à l'âge de dix-sept ans, au marquis de Monnier, premier président de la Chambre des comptes de Dôle, qui n'en comptait pas moins de soixante-cinq ». Il y rappelle leur fuite : « Les deux fugitifs, après trois semaines passées dans une auberge de Verrières, où la maréchaussée ne réussit pas à les surprendre, partirent le 15 septembre, pour la Hollande. Ce pays avait une librairie active et renommée, dont Mirabeau espérait tirer des ressources. Ils s'installèrent à Amsterdam » <sup>653</sup>. C'est à elle qu'enfermé au château de Vincennes, Mirabeau dédia ses fameuses *Lettres à Sophie*, publiées en 1792 :

Immer waren alle Frauen, er weiß es, auch die sanfte <u>Sophie Voland</u> , so zurückgeschreckt, wenn sie ihn zum erstenmal erblickten <sup>654</sup> .	Toutes les femmes, il le sait, même la douce <u>Sophie de Monnier</u> , ont toujours eu, en le voyant pour la première fois, un mouvement de recul.
---	---

Il n'hésite pas non plus à « corriger » le nom du peintre du célèbre tableau de Marie Stuart en costume de deuil : Zweig l'attribue à « Janet », le traducteur à « Clouet » <sup>655</sup> : de fait, c'est bien François Clouet, peintre né à Tours au XVIème siècle qui est l'auteur de ce portrait <sup>656</sup>.

<sup>651</sup> MAO p. 443, MAT p. 389

<sup>652</sup> MAO p 278, MAT p. 244

<sup>653</sup> Louis Barthou, *Mirabeau*, Librairie Hachette, Paris, 1913, p. 46/56.

<sup>654</sup> MAO p. 345, MAT p. 304.

<sup>655</sup> MSO p. 49, MST p. 47.

<sup>656</sup> Peut-être Zweig se souvenait-il du pseudonyme du père de celui-ci, Jean Clouet, peintre flamand venu à la cour de François 1<sup>er</sup> en 1516 et devenu sous le nom de Janet (où il est né, dans les Pays-Bas du Sud, vers 1485) peintre du roi, qui lui accorda le privilège d'exécuter les portraits des souverains. Dans l'une de ses compositions les plus monumentales, *Le Bain de Diane*, il représenta la déesse sous les traits de Marie Stuart.

Dans l'extrait qui suit, Alzir Hella a peut-être craint d'égarer le lecteur français en rappelant cet épisode de la « Commune insurrectionnelle » qui, dans la nuit au 9 au 10 août 1792, a pris la place de la Commune légale, ce gouvernement révolutionnaire de Paris installé à l'Hôtel de Ville depuis 1789, après la prise de la Bastille. Il préfère donc n'évoquer que le terme de *Commune* et ne pas traduire non plus qu'elle a investi l'Hôtel de Ville *sans son autorisation*. Peut-être a-t-il craint que *la nouvelle Commune révolutionnaire* qui vient à l'esprit populaire français, comme au sien sans doute aussi ! soit celle du premier pouvoir révolutionnaire prolétarien en France, la Commune de Paris de mars 1871 – alors que bien entendu, la confusion était impossible pour un lecteur allemand ? Il a également préféré omettre la description hyperbolique du chef, Mandat. Notons par ailleurs l'expression familière par laquelle il traduit « *macht kurzen Prozess* » :

<p>Eine <u>neue revolutionäre Kommune</u>, die sich <u>ohne Auftrag des Stadthauses</u> <u>bemächtigt hat</u>, empfängt ihn und <u>macht kurzen Prozess</u>; zwei Stunden später schwimmt er, heimtückisch ermordet, als Leichnam, mit zerschmettertem Schädel, in der Seine. Der Führer ist den Schutztruppen genommen, <u>das entschlossene Herz</u>, die <u>energische Hand</u><sup>657</sup>.</p>	<p>Il est reçu par la Commune, qui s'est installée à l'Hôtel de Ville et qui n'y va pas par quatre chemins ; deux heures plus tard, il est traîtreusement assassiné et, le crâne broyé, son cadavre flotte sur la Seine. Voilà les troupes de protection privées de leur chef.</p>
---	--

Ce sont mults autres « détails » qu'il paraît nécessaire au traducteur de donner : lorsque les lettres secrètes de Marie Stuart sont publiées par Buchanan, Alzir Hella précise qu'il s'agit de son ancien précepteur de latin et que la publication porte pour nom *Detection*, deux précisions qui ne figurent pas dans le texte allemand.<sup>658</sup> Il donne son nom à celui que Zweig ne désigne que par sa fonction :

<p>Darnley, der sich bereits wieder Herr und Gebieter fühlt, stößt plötzlich im Empfangsgemach <u>auf den französischen Gesandten</u> und die Lords : (...)<sup>659</sup>.</p>	<p>Lui qui déjà se croit rétabli dans ses prérogatives de maître e de souverain se heurte brusquement dans le salon de réception à l'ambassadeur français Du Croc et aux lords.</p>
--	---

Lorsque Zweig raconte les préparatifs qui ont précédé la mise à mort de Marie Stuart, il évoque « deux femmes » qui l'aident à se déshabiller : Alzir Hella les nomme Jane Kennedy et Elisabeth Curle<sup>660</sup>. C'est bien là, de même que Marie Courcelle et Mary Seton, le nom des dames d'honneur de Marie Stuart<sup>661</sup>. C'est à la première d'entre elles que la reine d'Ecosse avait adressé ces mots, probablement peu de temps avant son exécution : « Well, Jane Kennedy, did I not tell you

<sup>657</sup> MAO p. 435, MAT p. 383

<sup>658</sup> MSO p. 206, MST p. 186

<sup>659</sup> MSO p. 193, MST p. 174

<sup>660</sup> MSO p. 457, MST p. 401

<sup>661</sup> Voir [www.marie-stuart.co.uk/castles/lochleven2.htm](http://www.marie-stuart.co.uk/castles/lochleven2.htm)

this would happen ? I knew they would nether allow me to live, I was too great an obstacle to their religion »<sup>662</sup>.

Le traducteur enfin veille également à la cohérence du texte dans son ensemble : ainsi, dès la première page de *Maria Stuart*, Zweig écrit : «*Sechs Tage ist Maria Stuart als, da sie Königin von Schottland wird*» tandis qu'il indique, alors que la fin s'approche : «*Gelassen betritt Maria Stuart die Halle. Königin seit ihrem ersten Lebensjahr, hat sie von allem Anbeginn gelernt, sich königlich zu halten*». Le traducteur, pour que ces deux informations ne se contredisent pas, traduit cette phrase comme suit : «*Marie pénètre avec calme dans la salle. Reine depuis les premiers jours de sa vie, elle a, depuis toujours, appris à observer une attitude royale ( ... )*»<sup>663</sup>. Sur le fond, les deux versions sont vraies : Marie Stuart est bien devenue reine à la mort de son père Jacques V, elle avait six jours, mais elle n'a été couronnée qu'à l'âge de neuf mois.

## LA RESTITUTION DE LA PAROLE ORIGINELLE

Zweig refuse énergiquement que l'on qualifie ses ouvrages biographiques de « biographies romancées »<sup>664</sup> et il s'attache à citer tout au long de son œuvre biographique les preuves documentaires sur lesquelles il s'est appuyé pour construire son récit, « construire une image des choses telles qu'elles furent en réalité et des événements tels qu'ils sont réellement arrivés ». Pour évoquer le passé historique dans les trois biographies objets de notre étude, il recourt à ces restes qui « le tiennent encore à portée de main (vorhanden) »<sup>665</sup>. Il est attentif à étayer son récit par des citations, en français ou en langue étrangère, suivies ou non de leur traduction, des paroles, lettres ou rapports d'époque auquel il attribue une fonction de garant, de preuves dans l'explication du passé. Ce sont pour lui autant de marques *authentiques* d'un monde révolu qu'elles rendent ainsi présent et en recourant avec assiduité et conscience à ces *traces* du passé historique, il veut *reconstruire* le passé « réel », le *refigurer* et manifester qu'il fait véritable œuvre d'historien. Paul Ricoeur pose la question de la représentance du passé « réel » par la connaissance historique et fait du recours aux documents, « quoi que l'on dise du caractère sélectif de la collecte, de la conservation et de la consultation des documents », une ligne de partage entre histoire et fiction : « à la différence du roman, les constructions de l'historien visent à être des *reconstructions* du passé. A travers le document et au moyen de la preuve documentaire, l'historien est soumis à *ce qui, un jour fut*. Il a une *dette* à l'égard du passé, une dette de reconnaissance à l'égard des morts qui fait de lui un débiteur insolvable »<sup>666</sup>. Stefan Zweig, s'il ne nomme pas toujours ses sources dans le récit lui-même, qu'il était de citations, parle souvent dans sa correspondance ou dans ses récits autobiographiques de la somme de documents originaux qu'il a compulsés pour asseoir ses biographies. Antoine Compagnon, dans son étude de la pratique intertextuelle de la citation, *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, publiée au Seuil en 1979, conçoit celle-ci tout d'abord comme une ablation :

Lorsque je cite, j'excise, je mutile, je prélève. Il y a un objet premier, posé devant moi, un texte que j'ai lu, que je lis ; et le cours de ma lecture s'interrompt sur une phrase. Je reviens en arrière : je

---

<sup>662</sup> [www.marie-stuart.co.uk/Mariaregina.htm](http://www.marie-stuart.co.uk/Mariaregina.htm).

<sup>663</sup> MSO p. 453, MST p. 398

<sup>664</sup> Collingwood, "The Idea of History", p. 246, cité dans Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Tome 3. *Le temps raconté*, Editions du Seuil, Paris, novembre 1985, p. 261.

<sup>665</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Tome 3. *Le temps raconté*, Editions du Seuil, Paris, novembre 1985, p.142.

<sup>666</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Tome 3. *Le temps raconté*, Editions du Seuil, Paris, 1985, p. 253.

re-lis. La phrase relue devient formule, isolat dans le texte. La relecture la délie de ce qui précède et de ce qui suit. Le fragment élu se convertit lui-même en texte, non plus morceau de texte, membre de phrase ou de discours, mais morceau choisi, membre amputé ; point encore greffe, mais déjà organe découpé et mis en réserve. Car ma lecture n'est ni monotone ni unifiante ; elle fait éclater le texte, elle le démonte, elle l'éparpille. C'est pourquoi, même si je ne souligne quelque phrase ni la déporte dans mon calepin, ma lecture procède déjà d'un acte de citation qui désagrège le texte et le détache du contexte<sup>667</sup>.

Mais, ajoute-t-il, la citation est « répétition d'une unité de discours dans un autre discours », « reproduction d'un énoncé (le texte cité) » qui se trouve extrait d'un texte origine (texte 1) pour être introduit dans un texte d'accueil (texte 2) » : ce déplacement, écrit-il, entraîne tout à la fois une transformation du signifié du texte cité et du texte d'accueil où il se réinsère. De ce fait, le travail de l'écriture est pour lui « une *réécriture* dès lors qu'il s'agit de convertir des éléments séparés et discontinus en un tout continu et cohérent. » Il ajoute : « Le bâti doit disparaître sous la finition, et la cicatrice elle-même (les guillemets) sera un agrément supplémentaire »<sup>668</sup>.

Ceci est vrai pour Zweig qui, pour donner aux personnages de ses biographies l'épaisseur et la vérité historiques nécessaires, use de nombreuses citations récoltées au fil d'un long travail de recherche. S'il donne les références historiques, culturelles ou géographiques nécessaires à la compréhension du récit, il associe le lecteur allemand, qu'il immerge et implique ainsi dans l'histoire, à la vérité nue de ses sources, jusqu'à les lui « livrer » souvent non traduites, ce qui exige de ce dernier un effort particulier. Il fait parler les témoins, confronte les archives, appelle à la barre des documents que Marc Bloch nomme « les témoins malgré eux », c'est-à-dire les documents non destinés à informer, à instruire les contemporains et moins encore les futurs historiens, ce qu'il appelle en ce sens le « maniement de témoignages de types opposés ».<sup>669</sup>

Le traducteur en « oubliant » qu'il traduit, en gommant ce qui peut lui sembler évident ou en « repaysant » ce qui peut lui paraître « dépaysant », se préoccupe pour sa part beaucoup du lecteur français. Devenu historien, il assiste aussi l'auteur dans sa tâche de recreation, d'identification de ce qui fut jadis, en reconstruisant de façon vivante les événements passés qui surgissent dans le présent du lecteur. Zweig s'efforce certes de lui fournir les références précises des citations les plus importantes pour lui épargner la peine de les chercher lui-même<sup>670</sup>, mais souvent Alzir Hella va plus loin, s'attache à les rétablir le plus précisément possible, à les compléter dans l'écriture de son texte : il n'hésite donc pas à augmenter, diminuer, couper, greffer, compléter, soustraire, occulter ... Pour autant, lorsqu'il s'agit de citations dans une langue autre que le français, son souci de la limpidité du texte et de la facilité de lecture le conduit souvent à ne pas indiquer le texte dans la langue originale (espagnol, italien, latin) dont l'auteur essaime son récit.

---

<sup>667</sup> Antoine Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Editions du Seuil, Paris, 1979, p. 17/18. Hans-Jost Frey parle quant à lui de « déchirure » : »Zitieren ist zerreißen. Der zitierte Text wird zerstückelt, der zitierende durch Fremdes unterbrochen. [...] Das Zitat reißt die Texte auf, oder macht sie mindestens porös, so, dass sie ineinander einfließen oder eingreifen.« *Der unendliche Text*, Editions Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1990, p. 51.

<sup>668</sup> *La seconde main*, op. cit. p. 31/32.

<sup>669</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, p. 62/65, in Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Tome 3. *Le temps raconté*, op. cit. p. 255

<sup>670</sup> Voir annexes - Lettres du 3 (page 494) et du 11 septembre 1929 (page 495). Dans cette dernière, il lui écrit : « J'espère que tu as bien reçu la correction définitive de *Fouché*, dans deux jours tu recevras un exemplaire complet. Je t'envoie ci-joint tous les endroits qui contiennent des citations en français de sorte que tu n'aies pas toujours besoin de les chercher, à l'exception de celles de l'Histoire de la Restauration de Lamartine que tu peux te procurer facilement. Les citations ne sont pas toujours dans l'ordre, mais tu trouveras toutes les plus importantes dans cet extrait J'espère que tu pourras te mettre rapidement au travail. »

Dans *Fouché*, Zweig cite dans la langue d'origine, sans doute par souci d'authenticité, de nombreuses expressions (de Balzac), parvenant parfois à un curieux mélange. Il n'a conservé du texte original d'*Une ténébreuse affaire* que ce qui fait référence à la description de l'objet de son étude<sup>671</sup>, sans plus se soucier des autres références du texte, condensant l'image des différentes faces de Fouché et éludant notamment par des termes d'ordre général («im Augenblick ihres Handelns», »nachher») le champ lexical du jeu très présent dans les lignes de l'auteur français (« au moment où ils jouent », « après la partie ») :

<p>»Den einzigen Minister, den Napoleon jemals besessen«, nennt er dieses »singulier génie«, dann wieder »la plus forte tête que je connaisse«, und andern Orten »eine derjenigen Gestalten, die so viel Tiefe unter jeder Oberfläche haben, dass sie im Augenblick ihres Handelns undurchdringlich bleiben und erst nachher verstanden werden können«<sup>672</sup>.</p>	<p>Il [Balzac] l'appelle « <u>ce singulier génie</u> », « <u>le seul ministre que Napoléon ait jamais eu</u> », puis « <u>la plus forte tête que je connaisse</u> », et ailleurs « l'un de ces personnages qui ont tant de faces et tant de profondeur sous chaque face, qu'ils sont impénétrables au moment où ils jouent et qu'ils ne peuvent être expliqués que longtemps après la partie ».</p>
---	---

Parfois, Zweig cite l'expression française, qu'il fait suivre, pour dramatiser encore son propos, de sa traduction libre en allemand :

<p>Wenn also wirklich, wie Napoleon schon vor hundert Jahren sagte, die Politik »la fatalité moderne« geworden ist, <u>das neue Fatum</u>, so (...)»<sup>673</sup>.</p>	<p>Si donc, réellement, comme le disait déjà Napoléon il y a 100 ans, la politique est devenue « <u>la fatalité moderne</u> » (...)</p>
---	---

<sup>671</sup> Balzac, *Une ténébreuse affaire*, Le livre de poche, Paris-Coulommiers, 1965, p. 75 : « Ce singulier génie qui frappa Napoléon d'une sorte de terreur ne se déclara pas tout à coup chez Fouché. Cet obscur Conventionnel, l'un des hommes les plus extraordinaires et les plus mal jugés de ce temps, se forma dans les tempêtes. Il s'éleva, sous le Directoire, à la hauteur d'où les hommes profonds savent voir l'avenir en jugeant le passé, puis tout à coup, comme certains acteurs médiocres qui deviennent excellents éclairés par une lueur soudaine il donna des preuves de dextérité pendant la rapide révolution du 18 brumaire. Cet homme au pâle visage, élevé dans les dissimulations monastiques, qui possédait les secrets des Montagnards auxquels il appartient, et ceux des royalistes auxquels il finit par appartenir, avait lentement et silencieusement étudié les hommes, les choses, les intérêts de la scène politique ; il pénétra les secrets de Bonaparte, lui donna d'utiles conseils et des renseignements précieux. Satisfait d'avoir démontré son savoir faire et son utilité, Fouché s'était bien gardé de se dévoiler tout entier, il voulait rester à la tête des affaires ; mais les incertitudes de Napoléon à son égard lui rendirent sa liberté politique. L'ingratitude ou plutôt la méfiance de l'Empereur après l'affaire de Walchere explique cet homme qui, malheureusement pour lui, n'était pas un grand seigneur, et dont la conduite fut calquée sur celle du prince de Talleyrand. En ce moment, ni ses anciens ni ses nouveaux collègues ne soupçonnaient l'ampleur de son génie purement ministériel, essentiellement gouvernemental, juste dans toutes ses prévisions et d'une incroyable sagacité ». Zweig a cité ce texte à l'exception du passage central que nous avons souligné (sans indiquer par ailleurs qu'il avait procédé à une coupure). Il a inversé l'ordre de la première proposition soulignée et écrit : « puis tout à coup, comme certains acteurs médiocres éclairés par une lueur soudaine deviennent excellents », ... Il écrit enfin « à ce moment » plutôt que « en ce moment ». Stefan Zweig, F p. 10/11.

"C'est le seul ministre que Napoléon ait eu", p. 242.

<sup>672</sup> JF p. 10, F. p. 10

<sup>673</sup> JF, F, p. 13

So tritt er, der sonst Wilde und Stürmische, langsam, schwer, das große Haupt beschämt niedergesenkt, auf die Tribüne und sagt leise »la mort«, <u>der Tod</u> . <sup>674</sup>	Et cet homme d'ordinaire si véhément et si impétueux monte lentement, lourdement, à la tribune, sa grosse tête honteusement baissée, et il dit tout bas : « <u>La mort</u> ».
So steigt er mit seinen lautlosen Schritten hastig die Tribüne empor, und von seinen blassen Lippen flüchten leise <u>die beiden Worte</u> »la mort«, <u>der Tod</u> . <sup>675</sup>	Aussi, de son pas silencieux, gravit-il en hâte la tribune et ses lèvres pâles murmurent : « <u>La mort</u> ».

Alzir Hella conserve le rythme, les inversions, et pour rendre plus sobre encore la seconde occurrence, donc plus abrupte, plus grave, il supprime « die beiden Worte », condense « flüchten leise » en « murmurent ».

Illustrons d'autres exemples extraits des trois biographies cette démarche des deux hommes. Voilà ci-dessous comment Zweig rappelle ces « Mémoires de Fouché », à l'authenticité douteuse, voilà comment Alzir Hella les rétablit dans leur quasi authenticité, citant très précisément ces *trois* émissaires fidèles dont Zweig n'indique pas le nombre. Il n'en diverge que dans l'aménagement syntaxique des deux premières phrases : il fait de l'une, qu'il met à l'imparfait, l'effet de la cause contenue dans la première, où il écrit le verbe au participe présent tandis que le texte original, écrit au passé simple narratif, est constitué de deux indépendantes séparées d'un point/virgule :

[...] Und den » <u>charme de sa retraite</u> « bildet nach seinem eigenen Geständnis nicht die milde Landschaft der Provence, sondern ein Zettelwerk von Berichten und Spionagen aus der Großstadt. »Mit Hilfe sicherer Freunde und <u>treuer Boten</u> « (...)» <sup>676</sup> .	[...] Et ce qui fait le « <u>charme de sa retraite</u> », d'après son propre aveu, ce n'est pas le paysage clément de la Provence, mais tout un réseau de rapports et d'espionnages venus de la capitale. « A l'aide d'amis sûrs et <u>de trois émissaires fidèles</u> » (...)
---	--

En fait, le texte exact des *Mémoires de Fouché* est le suivant :

A l'aide d'amis sûrs et de trois émissaires fidèles, je montai ma correspondance secrète, fortifiée par des bulletins réguliers, qui, venus de plusieurs côtés différents, pouvaient être contrôlés l'un par l'autre ; en un mot, j'eus à Aix ma contre-police<sup>677</sup>.

En d'autres occurrences, l'auteur supprime, à l'intérieur de citations qu'il traduit en allemand, tout un pan de la phrase (que nous soulignons). L'extrait suivant concerne le décret qui ordonne la destruction de Lyon, après sa révolte contre la Convention :

»Bürgerkollegen«, ruft er aus, »die	« Citoyens-collègues, s'écrie-t-il,
-------------------------------------	-------------------------------------

<sup>674</sup> JF, p. 33, F. p. 32/33

<sup>675</sup> JF, F. p. 33

<sup>676</sup> JF p. 205, F p. 200

<sup>677</sup> *Les Mémoires de Fouché*, Introduction et notes par Louis Madelin, Flammarion, Paris, 1945, chapitre II, Seconde retraite, *Vie à Aix*, p. 312.

<p>Lektüre eueres Dekrets hat uns mit Bewunderung überwältigt. (...) Aber seid ruhig, Bürgerkollegen, und versichert dem Nationalkonvent, seine Grundsätze sind die unsern, und seine Dekrete werden buchstäblich ausgeführt werden«<sup>678</sup>.</p>	<p>la lecture du décret de la <u>Convention nationale du 21 du 1<sup>er</sup> mois (12 octobre)</u> nous a pénétrés d'admiration. (...) Mais soyez tranquilles, citoyens-collègues ; rassurez la Convention nationale : ses principes sont les nôtres ; <u>sa vigueur est dans nos armes</u> ; son décret sera exécuté à la lettre ».</p>
<p>»Wir verfolgen«, so schreiben die beiden, »unsere Mission mit der Energie charaktvoller Republikaner, und wir werden von der Höhe, auf die das Volk uns gestellt hat, nicht niedersteigen, um uns mit den erbärmlichen Interessen von ein paar mehr oder weniger schuldigen Leuten zu befassen«<sup>679</sup>.</p>	<p><i>Nous poursuivons, écrivent-ils, notre mission avec l'énergie de Républicains qui ont le sentiment profond de leur caractère : nous ne le déposerons point ; nous ne descendrons pas de la hauteur où le peuple nous a placés, pour nous occuper des misérables intérêts de quelques hommes plus ou moins coupables envers la patrie.</i></p>

Dans ce dernier passage, Fouché et Collot d'Herbois écrivent à la Convention pour annoncer et justifier leurs actions. Contrairement à l'ouvrage original, où les citations se fondent dans le texte lui-même, Alzir Hella souligne en italiques ce qui correspond à une citation et lorsque celle-ci est assez longue, il la met en exergue.

Fouché écrit à la Convention pour se justifier, et Zweig, encore une fois, le cite en « résumant » tandis qu'Alzir Hella restitue sa rhétorique grandiloquente :

<p>Wir werden den Blitz, den ihr in unsere Hände gelegt habt, nicht lassen, bevor ihr es nicht durch euren Willen bekundet habt<sup>680</sup>.</p>	<p><u>Nous ne trahisons point sa volonté (la volonté du peuple), nous devons partager tous ses sentiments</u> et ne déposer la foudre qu'il a mise entre nos mains que lorsqu'il nous l'aura ordonné par votre organe.</p>
--	--

Lorsque Robespierre attaque Fouché sur son athéisme, Alzir Hella réintègre l'apostrophe soulignée, qui fait allusion à sa condition ecclésiastique. Il ajoute, dans l'exemple suivant, sa qualité d'*ancien ministre* :

<sup>678</sup> JF p. 53, F p. 52

<sup>679</sup> JF, p. 61, F. p. 59

<sup>680</sup> JF p. 64, F. p. 62

<p>»Sage uns doch, wer hat dir die Mission zugeteilt, dem Volke zu verkünden, es gebe keine Gottheit! Welche Vorteile siehst du darin, dem Menschen einzureden, eine blinde Gewalt bestimme sein Geschick (...)« (...) <sup>681</sup>.</p>	<p>« Dis-nous donc, dis-nous qui t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la divinité n'existe pas, <u>toi qui te passionnes pour cette doctrine ?</u> Quel avantage trouves-tu à convaincre l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées (...) »</p>
<p>Fouché der nie seine Kaltblütigkeit verliert, lächelt verächtlich: "man verhaftet <u>einen ehemaligen Senator</u> nicht auf offener Strasse"<sup>682</sup>.</p>	<p>Fouché qui ne perd jamais son sang froid, sourit dédaigneusement : „On n'arrête pas <u>un ancien ministre, un ancien sénateur</u>, au milieu d'une rue. »</p>

Notons, dans l'exemple ci-dessous (Fouché est exilé sur ses terres) la discordance entre le texte de Zweig et celui de la citation par le traducteur :

<p>(...) »Die eingefressene Gewohnheit, von allem zu wissen, verfolgte mich und ich unterlag ihr noch mehr <u>in der Langeweile</u> eines durchhaus angenehmen, aber eintönigen Exils«<sup>683</sup>.</p>	<p>(...) « L'habitude invétérée de tout savoir me poursuivait, j'y succombais davantage <u>dans la nuit</u> d'un exil doux mais monotone ».</p>
---	---

En fait, le texte exact des *Mémoires de Fouché* que Zweig cite ici est le suivant :

« *L'habitude invétérée de tout savoir me poursuivait ; j'y succombai davantage dans l'ennui d'un exil doux, mais monotone* »<sup>684</sup>.

Il s'agissait donc bien d'*ennui* et non de *nuit*. S'agirait-il là d'une catachrèse de la part du traducteur ?

Zweig choisit de « gommer » de la citation suivante le deuxième « otage » dont il est question, à savoir Murat, peu ou pas connu du lecteur allemand, cette information supplémentaire non essentielle au récit<sup>685</sup> étant susceptible de l'égarer :

<p>»Ich war mir sofort klar », bemerkte seine Memoiren, « dass der Kaiser nur aus Furcht vor meinem</p>	<p>« <i>Je jugeai aussitôt, remarquant ses Mémoires, que, redoutant ma présence à Paris, pour le moins</i></p>
---	--

<sup>681</sup> JF p. 79, F. p. 77

<sup>682</sup> JF p. 221, F. p. 215

<sup>683</sup> JF p. 204/205, F. p. 200

<sup>684</sup> *Les Mémoires de Fouché*, Introduction et notes par Louis Madelin, Flammarion, Paris, 1945, chapitre II, Seconde retraite, *Vie à Aix*, p. 312

<sup>685</sup> Notons qu'il en sera néanmoins question deux pages plus loin tant dans la version allemande que dans la version française lorsque Napoléon cherche désespérément une mission à confier à Fouché afin de l'éloigner de Paris et l'envoie auprès de Murat, roi de Naples, afin de l'engager à soutenir militairement l'Empereur en difficulté.



Verbleiben in Paris mich als Geisel in der Hand haben wollte, indem er mich zu sich berief<sup>686</sup>.

*autant que celle de Murat à Naples, c'étaient deux otages qu'il [Napoléon] voulait avoir sous la main en nous appelant près de lui. »*

Le véritable texte des *Mémoires de Fouché*, qu'Alzir Hella restitue quant à lui à la lettre (nonobstant l'accord de *c'étaient* !), est le suivant :

Je jugeai aussitôt que redoutant ma présence à Paris, pour le moins autant que celle de Murat à Naples, c'était deux otages qu'il voulait avoir sous la main en nous appelant près de lui. Je fis mes dispositions à la hâte, et je me dirigeai sur Dresde par Mayence (2).

(2) La lettre de l'Empereur du 10 mai 1813 (Correspondance XXV 19940) parlait de confier à Fouché le « gouvernement de Berlin ». Fouché voyagea en Allemagne sous le nom de duc de Lodi.<sup>687</sup>

Dans les trois citations ci-dessous, il nous a été impossible de vérifier qui des deux scribes s'est approché au plus près de la diatribe de Lafayette ni si les propos attribués à Napoléon sont plus exacts dans le texte français, qui diffère notablement de la citation en allemand, plus explicative. Le ton lyrique et rhétorique de la citation française de Lafayette, plus orale, semble mieux correspondre à des déclarations évoquant l'héroïsme des soldats et le sens du devoir. C'est également le cas des propos de Talleyrand dans les citations suivantes :

»Wie«, donnert er Lucien an, »Sie wagen uns den Vorwurf zu machen, wir hätten nicht genug für Ihren Bruder getan? Haben Sie vergessen, dass die Gebeine unserer Söhne, unserer Brüder überall von unserer Treue Zeugnis geben? In die Sandwüsten Afrikas, an den Ufern des Guadalquivir und des Tajo, an den Gestaden der Weichsel und auf den Eisfelder von Moskau sind seit mehr als zehn Jahren drei Millionen Franzosen für einen Mann umgekommen! Für einen Mann, der noch heute mit unserm Blut gegen Europa kämpfen will. Das ist genug, übergenu<sup>g</sup> für einen Mann! Jetzt ist unsere Pflicht, das Vaterland zu retten«<sup>688</sup>.

Comment ? tonne-t-il en s'adressant à Lucien, vous nous accusez de manquer à nos devoirs envers l'honneur, envers Napoléon ? Avez-vous oublié tout ce que nous avons fait pour lui ? Avez-vous oublié que les ossements de nos enfants, de nos frères, attestent partout notre fidélité, dans les sables d'Afrique, sur les bords du Guadalquivir et du Tage, sur les rives de la Vistule et dans les déserts glacés de la Moscovie ? Depuis plus de 10 ans, trois millions de Français ont péri pour un homme qui veut lutter encore aujourd'hui contre l'Europe ! Nous avons assez fait pour lui ; maintenant, notre devoir est de sauver la patrie. »

»Es liegt auf der flachen Hand, dass er mich verrät«, äußert er zu seinen Vertrauten, »und ich bedauere, ihn nicht weggejagt zu haben, ehe er mir

« Je suis persuadé qu'il me trahit, dit-il à ses conseillers, je regrette de ne l'avoir point chassé avant qu'il ne soit venu me découvrir l'intrigue de

<sup>686</sup> JF p. 211, F. p. 206

<sup>687</sup> *Mémoires de Fouché*, op. cit. chapitre VII, Fouché à Dresde et auprès de Metternich (Mission de Fouché auprès de Murat), p. 388

<sup>688</sup> JF p. 249, F. p. 243/244. Ces propos sont tenus par Lafayette.

<p>die Eröffnung seiner Verkehrs mit Metternich mitteilte. <u>Jetzt ist der Augenblick versäumt und es fehlt an einem Vorwand.</u> Er würde überall ausstreuen, ich sei ein Tyran, der alles seinem Argwohn opfere<sup>689</sup>.</p>	<p>Metternich ; à présent l'occasion me manque ; il crierait partout que je suis un tyran soupçonneux et que je le suspecte sans motif. »</p>
<p>Und plötzlich unterbricht er sich in seiner wie zufälligen Begeisterung und wendet sich Fouché zu: »<u>Hätten Sie nicht Lust, Herzog von Otranto, zu einer solchen Stellung?</u>«<sup>690</sup></p>	<p>Et soudain il s'interrompt dans son enthousiasme, qui ne semble cacher aucune arrière-pensée, et il dit en se tournant vers Fouché : « <u>Duc d'Otrante, cette situation est belle, comme vous le voyez ; eh bien ! je peux vous la donner si vous le désirez</u> ».</p>

Et Talleyrand de se réjouir : « *Cette fois-ci je lui ai définitivement tordu le cou* », ce que Zweig rapporte lui-même fidèlement : »*Diesmal habe ich ihm endgültig den Hals umgedreht*«...

Ci-dessous, la notoriété de la phrase en français ne laisse par contre aucun doute sur son exactitude. La traduction en allemand de *Verrat* renvoie quant à elle plus à l'idée de *trahison* qu'à celle de *crime* :

<p>Der Hinkende legt, um besser auszuschreiten, seinen Arm auf die Schulter Fouchés – »<u>das Laster, gestützt auf den Verrat</u>«, wie Chateaubriand höhnisch vermerkt -, (...)»<sup>691</sup>.</p>	<p>Le boiteux, pour mieux marcher, pose son bras sur l'épaule de Fouché (« <u>le vice appuyé sur le crime</u> »)</p>
--	--

Dans l'extrait ci-dessous, Zweig ne traduit qu'en partie les célèbres propos de Mirabeau. Alzir Hella, conscient qu'ils sont gravés dans leur intégralité dans la mémoire collective, les restitue très exactement :

<p>(...) dann schrickt er wieder ängstlich zurück, sobald Mirabeau erklärt, »<u>die Nationalversammlung werde nur der Macht der Bajonette weichen</u>«<sup>692</sup>.</p>	<p>(...) puis il prend peur quand Mirabeau déclare : « Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes ».</p>
---	--

<sup>689</sup> JF p. 242, F. p. 236. Il s'agit ici de Napoléon.

<sup>690</sup> JF p. 273/274, F. p. 268. Talleyrand parle ici du poste d'Ambassadeur du Roi aux Etats-Unis, qu'il a longuement décrit auparavant.

<sup>691</sup> JF p. 261, F. p. 255. Le mot de Chateaubriand pour stigmatiser Talleyrand et Fouché, *Le vice appuyé sur le crime*, est assez connu pour nous permettre ici d'affirmer la justesse de la citation d'Alzir Hella par rapport à celle de Zweig.

<sup>692</sup> MAO p. 264, MAT p. 233

Sans doute plus encore que *Fouché* et *Marie Stuart, Marie-Antoinette* fait l'objet d'un soin particulier du traducteur visant à rétablir l'authenticité des propos ou des écrits. Notons que l'impératrice Marie-Thérèse écrit toujours en français à sa fille, car, comme le remarque le Comte de Mercy : « Il est vrai que la reine, sans avoir oublié la langue allemande, a entièrement perdu l'usage de la parler, encore plus de la lire ou de l'écrire. Cela était presque inévitable »<sup>693</sup>.

Pour marquer qu'il s'agit de *morceaux d'histoire* authentiques, le traducteur présente ses citations de sorte qu'elles soient visuellement identifiées comme telles : le texte cité est imprimé en retrait, en caractères plus petits, ce que nous ne pouvons reproduire ci-dessous. Zweig l'intègre au corps du texte, en le marquant simplement par des guillemets. Dans l'exemple ci-dessous, le traducteur fait *parler* l'Ambassadeur tandis que Zweig résume ses propos au style indirect, à l'intérieur même de sa phrase, sans guillemets :

<p>(...), mehr auf die Mehrung der »Hausmacht« bedacht als auf das Glück ihres Kindes, lässt sie sich auch durch die warnende Mitteilung ihres Gesandten nicht abhalten, die Natur habe dem Dauphin alle Gaben versagt: er sei von sehr beschränktem Verstand, höchst ungeschlacht und völlig gefühllos<sup>694</sup>.</p>	<p>(...) ; songeant davantage à accroître la puissance de sa maison qu'au bonheur de son enfant, son ambassadeur a beau l'informer que « la nature semble avoir refusé tout don à Monsieur le Dauphin, que par sa contenance et ses propos ce prince n'annonce qu'un sens très borné, beaucoup de disgrâce et nulle sensibilité », rien ne peut la retenir.</p>
--	---

Dans la citation ci-dessous, Zweig s'inscrit dans l'instant présent tandis que le français se place *dans la face future* du présent – il n'écrit pas *vous êtes*, mais *vous allez être*, non pas *s'unir maintenant* mais *va s'unir*, ouvrant grandes à Marie-Antoinette les portes d'un futur qui s'annonce sous les meilleurs auspices :

<p>»Sie sind für uns das lebende Bildnis der verehrten Kaiserin, welche seit langem Europa ebenso bewundert, wie die Nachwelt sie verehren wird. Die Seele Maria Theresias vereint sich nun mit der Seele der Bourbonen«<sup>695</sup>.</p>	<p>Vous allez être parmi nous la vivante image de cette impératrice chérie, depuis longtemps l'admiration de l'Europe comme elle le sera de la postérité. C'est l'âme de Marie-Thérèse qui va s'unir à l'âme des Bourbons.</p>
---	--

Dans l'exemple ci-dessous, l'auteur indique la date de la lettre de Marie-Thérèse à sa fille (qui est précisément du 8 mai 1771), par laquelle elle lui demande « de ne pas prendre au tragique la déception conjugale ». Il fait à son habitude suivre la citation en français de sa traduction en allemand, Alzir Hella calque les citations qu'il lie d'une conjonction de coordination :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
----------------	--------------------------	----------------

<sup>693</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance 1770 – 1793*, établie et présentée par Evelyne Lever, Edition Tallandier, Paris, 2005, p. 204. Lettre du 19 janvier 1775 du Comte de Mercy à Marie-Thérèse.

<sup>694</sup> MAO p. 14-15, MAT p. 12/13. Il s'agit ici de Marie-Thérèse qui s'apprête à marier sa fille.

<sup>695</sup> MAO p. 29, MAT p. 25

<p>»(...) point d'humeur là-dessus«, schreibt sie im Mai 1771 und empfiehlt ihrer Tochter »caresses, cajolis« Zärtlichkeiten, Liebkosungen, aber andererseits wieder nicht zuviel davon : »Trop d'empressement gêterait le tout«<sup>696</sup>.</p>	<p>« (...) point d'humeur là-dessus », écrit-elle en mai 1771 – et recommande à sa fille « caresses, cajolis », mais d'autre part, sans rien exagérer, car « trop d'empressement gêterait le tout »<sup>697</sup>.</p>	<p>(...) mais je ne saurais assez vous répéter : point d'humeur là-dessus : caresses, cajolis, mais trop d'empressement gêterait le tout. La douceur, la patience sont les uniques moyens dont vous devez vous servir<sup>698</sup>.</p>
---	--	--

C'est, sans aucune traduction, en espagnol, que Zweig cite le rapport secret de l'Ambassadeur d'Espagne<sup>699</sup> (sept lignes) sur les causes de l'impuissance qui affecte le dauphin, avec moult détails anatomiques très précis – ou en français lorsqu'il indique que « *pour lui rendre la voix* », il convient de l'opérer. Le traducteur, qui ne veut pas troubler son lecteur, place son texte, qu'il rédige uniquement en français, sous la forme qu'il donne aux citations, en retrait, sans guillemets. Dans l'exemple suivant, contrairement à son habitude, qui est de rétablir le vouvoiement qu'employait Marie-Thérèse à l'égard de sa fille, Alzir Hella traduit littéralement le tutoiement qu'utilise systématiquement l'auteur autrichien lorsqu'il cite cette correspondance : nous pensons que le traducteur n'a pas eu accès à la véritable lettre et a donc cette fois *traduit* la traduction de Zweig. En témoignent des inexactitudes par rapport à l'original, comme « cherche à » au lieu de « tâchez de », « les beaux-arts » qui rappellent certes les « *schöne Wissenchaften* » de Zweig, mais s'éloignent des « sciences agréables » de Marie-Thésèse :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
<p>»Such Dir doch den Kopf mit guter Lektüre auszutapezieren«, mahnt sie, »sie ist für Dich notwendiger als für jeden anderen. Ich warte seit zwei Monaten auf die Liste des Abbé und fürchte, Du hast Dich damit nicht befasst, und die Esel und Pferde haben die für die Bücher bestimmte Zeit weggetragen. Vernachlässige jetzt im Winter diese Beschäftigung nicht, da Du</p>	<p>Cherche à tapisser ton cerveau de bonne lecture, lui écrit-elle, elle t'est plus nécessaire qu'à d'autres. J'attends depuis deux mois la liste de l'Abbé et je crains que tu ne t'en sois point occupée, et que les chevaux et les ânes aient pris le temps destiné aux livres. Ne néglige pas cette occupation en hiver, puisque tu n'en</p>	<p>Tâchez de tapisser un peu votre tête de bonnes lectures, elles vous sont plus nécessaires qu'à une autre. J'en attends depuis deux mois la liste de l'Abbé, et je crains que vous ne vous ayez guère appliquée ; les ânes et les chevaux auront emporté le temps requis pour la lecture ; mais à cette heure, en hiver, ne négligez pas cette ressource, qui vous est plus nécessaire qu'à une</p>

<sup>696</sup> MAO p. 34

<sup>697</sup> MAT p. 31

<sup>698</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 75

<sup>699</sup> MAO p. 35, MAT p. 31. Dans son ouvrage sur la correspondance de Marie-Antoinette, Evelyne Lever indique : « Mercy, de son côté, n'hésitait pas à parler de « frigidité morale » à l'ambassadeur d'Espagne (cf. Jules Flammermont, *Les Correspondances des agents diplomatiques étrangers en France avant la révolution*, Paris, E. Leroux, 1896, rapports du comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, pp. 474-479) », op. cit. p. 71

doch keine andere recht beherrscht, weder Musik noch Zeichnen, Tanz, Malerei oder andere schöne Wissenschaften <sup>700</sup> .	possèdes encore entièrement aucune autre, ni musique, ni dessin, ni danse, ni peinture, ni autres beaux-arts <sup>701</sup> .	autre, n'ayant aucun autre acquis, ni la musique, ni le dessin, ni la danse, peinture et autres sciences agréables <sup>702</sup> .
---	---	---

L'auteur autrichien fait deux pages plus loin référence à une lettre du Comte de Mercy-Argenteau à Marie-Thérèse, qui est antérieure à la précédente de quelques mois. Le texte du traducteur est cette fois plus proche du texte original, mais il respecte les coupures auxquelles a procédé Zweig pour éliminer les détails les plus anecdotiques - que le traducteur signale néanmoins, dans la dernière occurrence, par trois petits points qui ne figurent pas dans le texte de Zweig :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Ich habe mich dreier Personen aus dem Dienstpersonal der Erzherzogin versichert, ich lasse sie Tag für Tag durch Vermond beobachten, und ich weiß von der Marquise Durfort bis auf das letzte Wort, was sie mit ihren Tanten plaudert. Ich habe noch mehr Mittel und Wege, um zu erfahren, was sich beim König ereignet, wenn die Dauphine sich dort befindet. Dazu füge ich noch meine eigenen Beobachtungen, so dass es keine einzige Stunde des Tages gibt, von der ich nicht Rechnung legen könnte, was sie getan, gesagt oder gehört hat. Und ich dehne meine	Je me suis assuré de trois personnes du service en sous-ordre de Madame l'Archiduchesse ; je suis informé jour par jour des conversations de l'Archiduchesse avec l'abbé de Vermond, auquel elle ne cache rien ; j'apprends par la marquise de Durfort jusqu'au moindre propos de ce qui se dit chez Mesdames, et j'ai plus de monde et de moyens encore à savoir ce qui se passe chez le Roi, quand Madame la Dauphine s'y trouve. A cela je joins encore mes propres observations, de façon qu'il n'est pas d'heure dans la journée de laquelle je ne sois en état de rendre compte sur ce	Je me suis assuré de trois personnes du service en sous-ordre de Mme l'archiduchesse. <u>C'est une de ses femmes et deux garçons de chambre qui me rendent un compte exact de ce qui se passe dans l'intérieur.</u> Je suis informé jour par jour des conversations de l'archiduchesse avec l'abbé de Vermond, auquel elle ne cache rien. J'apprends par la marquise de Durfort jusqu'au moindre propos de ce qui se dit chez Mesdames, et j'ai plus de monde et de moyens encore à savoir ce qui se passe chez le roi, quand Mme la dauphine s'y trouve. A cela je joins

<sup>700</sup> MAO p. 54

<sup>701</sup> MAT p. 49

<sup>702</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance (1770-1793)*, établie et présentée par Evelyne Lever, Editions Tallandier, Paris, Septembre 2005, p. 67. Il s'agit d'une lettre du 6 janvier 1771 : Marie-Thérèse avait prié Marie-Antoinette de lui faire passer par l'Abbé de Vermond la liste des livres qu'elle lisait chaque mois. Dans son roman, *Les Adieux à la reine*, Chantal Thomas fait allusion au « Règlement à lire tous les mois » que lui avait remis sa mère lorsqu'elle avait quitté Vienne jeune fille » et où elle la conjure de rester « pieuse, respectueuse, modeste et docile ». *Les Adieux à la Reine*, Editions du Seuil, Paris, 2002, p. 218/219.

Nachforschungen immer nur so weit aus, als zur Beruhigung Eurer Majestät notwendig ist« <sup>703</sup> .	que Madame l'Archiduchesse peut avoir dit ou fait ou entendu ... et j'ai donné à mes recherches toute cette étendue, parce que je sens combien le repos de Votre Majesté y est intéressé <sup>704</sup> .	encore mes propres observations, de façon qu'il n'est pas d'heure dans la journée de laquelle je ne fusse en état de rendre compte sur ce que Mme l'archiduchesse peut avoir dit ou fait ou entendu, <u>surtout pendant les séjours à Compiègne ou ici</u> , et j'ai donné à mes recherches toute cette étendue, parce que je sens combien le repos de V. M. y est intéressé <sup>705</sup> .
--	---	---

Zweig a traduit le texte de la lettre en le réaménageant, en en changeant la ponctuation, en introduisant le tutoiement ; Alzir Hella reproduit fidèlement la correspondance de Marie-Thérèse mais il en modifie la ponctuation, dans un sens lui-même différent de Zweig. Par exemple, Marie-Thérèse met un point après « dire seulement le bonjour. » Zweig termine la phrase par un point d'exclamation, Alzir Hella par un point-virgule ; le traducteur termine la citation par trois points de suspension, tandis que Zweig, cette fois comme le texte original, le conclut par un point d'exclamation :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Ach, was für eine Angst und Hemmung, zum König, diesem besten der Väter, zu sprechen! Oder zu jenen Leuten, von denen man Dir rät, es zu tun ! Was für eine Angst, nur irgend <u>guten Tag zu sagen !</u> Ein Wort über eine Kleinigkeit kostet Dich so viel Grimassen oder vielleicht mehr ? Du hast Dich in eine solche Sklaverei einfangen lassen, dass anscheinend die Vernunft und sogar Deine Pflicht nicht mehr Kraft hat, Dich zu	Cette crainte et embarras de parler au roi, le meilleur des pères, écrite-elle, celle de parler aux gens à qui on vous conseille de parler ! Avouez cet embarras, cette crainte de dire <u>seulement le bonjour</u> ; un mot sur un habit, sur une bagatelle vous coûte tant de grimaces, pures grimaces, ou c'est pire. Vous vous êtes donc laissée entraîner dans un tel esclavage que la raison, votre devoir même, n'ont plus la force	Cette crainte et embarras de parler au roi, le meilleur des pères, celle de parler aux gens, à qui on vous conseille de parler ! Avouez cet embarras, cette crainte de dire <u>seulement le bonjour</u> . Un mot sur un habit, sur une bagatelle, vous coûte tant de grimaces, pures grimaces, ou c'est pire. Vous vous êtes donc laissé entraîner dans un tel esclavage que la raison, votre devoir même, n'ont plus de force de vous persuader. <u>Je ne puis plus</u>

<sup>703</sup> MAO p. 56

<sup>704</sup> MAT p. 51

<sup>705</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p.63. Cette lettre est datée du 16 novembre 1770.

<p>überreden. Ich kann nicht länger schweigen. Nach dem Gespräch mit Mercy und seiner Mitteilung über das, was der König wünscht und was Deine Pflicht erheischt, hast Du gewagt, ihm nicht zu gehorchen! Was für ein vernünftiges Motiv kannst Du mir da nennen? Gar keines. Du hast die Dubarry nicht anders anzusehen als alle übrigen Frauen, die am Hofe zur Gesellschaft des Königs zugelassen sind. Als der erste Untertan des Königs musst Du Dich dem ganzen Hof so zeigen, dass der Wunsch Deines Gebieters unbedingt ausgeführt werde. Natürlich, wenn man Dir Niedrigkeiten zumutete oder von Dir Intimitäten verlangte, dann würde weder ich noch ein anderer sie Dir anraten, aber irgendein gleichgültiges Wort, nicht um der Dame selbst willen, sondern um des Großvaters willen, Deines Gebieters und Wohltäters!<sup>706</sup></p>	<p>de vous persuader. Je ne puis plus me taire après la conversation de Mercy, et tout ce qu'il vous a dit que le roi souhaitait et que votre devoir exigeait, vous avez osé lui manquer ; quelle bonne raison pouvez-vous alléguer ? Aucune. Vous ne devez connaître ni voir la du Barry d'un autre œil que d'être une dame admise à la cour et à la société du Roi. Vous êtes la première sujette de lui, vous lui devez obéissance et soumission ; vous devez l'exemple à la cour, aux courtisans, que les volontés de votre maître s'exécutent. Si on exigeait de vous des bassesses, des familiarités, ni moi ni personne ne pourrait vous les conseiller, mais une parole indifférente, de certains regards, non pour la dame, mais pour votre grand-père, votre maître, votre bienfaiteur ...<sup>707</sup></p>	<p>me taire, après la conversation de Mercy, et tout ce qu'il vous a dit que le roi souhaitait et que votre devoir exigeait. Vous avez osé lui manquer. Quelle bonne raison pouvez-vous alléguer ? Aucune. Vous ne devez connaître ni voir la Barry d'un autre œil que d'être une dame admise à la Cour et à la société du roi. Vous êtes la première sujette de lui, vous lui devez obéissance et soumission. Vous devez l'exemple à la Cour, aux courtisans, que les volontés de votre maître s'exécutent. Si on exigeait de vous des bassesses, des familiarités, ni moi ni personne ne pourrait vous les conseiller, mais une parole indifférente, de certains regards, non pour la dame, mais pour votre grand-père, votre maître, votre bienfaiteur !<sup>708</sup></p>
---	--	---

Quelques lignes plus loin, les textes sont identiques en français, mais le texte allemand en diffère notablement, par les amplifications (*nicht nein*) et les répétitions (*bestimmt*) que l'auteur introduit, ainsi que par la ponctuation :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Ich sage <u>nicht nein und</u>	Je ne dis pas que je ne lui	Je ne dis pas que je ne lui

<sup>706</sup> MAO p. 74

<sup>707</sup> MAT p. 67

<sup>708</sup> Marie-Antoinette, *Correspondance*, op. cit. p. 89

nicht, dass ich nie mit ihr sprechen werde. <u>Nur kann ich mich nicht dazu bringen, mit ihr zu einer bestimmten Stunde eines bestimmten Tages zu sprechen, damit sie im voraus ankündigen und triumphieren kann</u> « <sup>709</sup> .	parlerai jamais, mais ne puis convenir de lui parler à jour et heure marquée pour qu'elle le dise d'avance et en fasse triomphe <sup>710</sup> .	parlerai jamais, mais ne puis convenir de lui parler à jour et heure marquée pour qu'elle le dise d'avance et en fasse triomphe <sup>711</sup> .
---	--	--

Lorsque Marie-Antoinette écrit à sa mère, elle la vouvoie également. Peut-être ce vouvoiement, que le traducteur respecte là aussi, semble-t-il plus « naturel » à l'auteur, qui contrairement à ce qu'il privilégie lorsqu'il cite la correspondance de Marie-Thérèse avec sa fille, emploie cette fois lui aussi le vouvoiement :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Sie dürfen mir glauben, dass ich immer meine Vorurteile und Widerstände preisgeben werde, aber nur so lange, als man von mir nichts Ostentatives verlangt oder etwas, was gegen meine Ehre ist« <sup>712</sup> .	Vous pouvez bien croire que je sacrifie toujours tous mes préjugés et répugnances tant qu'on ne me proposera rien d'affiché et contre l'honneur <sup>713</sup> .	Vous pouvez bien croire que je sacrifie toujours tous mes préjugés et répugnances tant qu'on ne me proposera rien d'affiché et contre l'honneur <sup>714</sup> .

Dans sa réponse, Marie-Thérèse vouvoie à son tour sa fille ; le traducteur cite le texte exact, en introduisant des points de suspension pour indiquer une coupure que Zweig, qui emploie le tutoiement, ne signale pas :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Du machst mich lachen, wenn Du Dir vorstellst, dass ich oder mein Botschafter Dir jemals einen Rat geben würden, der gegen Deine Ehre wäre oder sogar gegen das geringste Gebot der Wohlanständigkeit. <u>Ich bekomme Angst um Dich,</u>	Vous m'avez fait rire de vous imaginer que moi ou mon ministre pourraient jamais vous donner des conseils contre l'honneur : pas même contre la moindre décence ... Votre agitation après ce peu de paroles, le propos de n'en plus y venir, font trembler	L'effet a marqué que ces conseils étaient bons, et vous m'avez fait rire de vous imaginer que moi ou mon ministre pourraient jamais vous donner des conseils <i>contre l'honneur</i> : pas même contre la moindre décence. Voyez par ces

<sup>709</sup> MAO p. 74/75

<sup>710</sup> MAT p. 67

<sup>711</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 93

<sup>712</sup> MAO p. 76

<sup>713</sup> MAT p. 69

<sup>714</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 103. Lettre du 21 janvier 1772.



wenn ich diese Aufregung sehe um so weniger Worte wegen. Und wenn Du sagst, dass Du es nicht mehr tun willst, so lässt mich dies für Dich zittern <sup>715</sup> .	pour vous <sup>716</sup> .	traits combien les préjugés, les mauvais conseils ont pris sur votre esprit. Votre agitation après ce peu de paroles, le propos de n'en plus y venir, font trembler pour vous <sup>717</sup> .
--	----------------------------	--

L'auteur ne cite que la fin des propos de l'impératrice et le traducteur cite à son tour, respectant à la lettre le vouvoiement de Marie-Thérèse :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Du musst zu ihr wie zu jeder andern Frau am Hofe des Königs sprechen; Du schuldest das dem König und mir« <sup>718</sup> .	Il faut que vous lui parliez comme à toute autre dame reçue à la cour. Vous devez cela au roi et à moi <sup>719</sup> .	Sur ce point-là, je ne peux vous passer que vous vous contentiez seulement de ne point entrer dans les tracasseries contre elle, mais que vous suiviez mes conseils, que vous la traitiez avec politesse et lui parliez comme à toute autre dame reçue à la Cour. Vous devez cela au roi et à moi <sup>720</sup> .

L'impératrice, inquiète, cherche conseil auprès de Mercy : l'auteur allemand insiste sur les liens d'amour qui unissent Marie-Thérèse à sa fille en substituant dans la dernière occurrence au simple lien de parenté un « mon enfant » attendri ; le traducteur reproduit le texte français dont il modifie néanmoins la ponctuation, ôtant les parenthèses, remplaçant un point par un point virgule, indiquant par des points de suspension la proposition manquante. Il arrête sa traduction au même endroit que le fait Zweig :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Ich gestehe offen ein, nicht	Je vous avoue	Je vous avoue

<sup>715</sup> MAO p. 76

<sup>716</sup> MAT p. 69

<sup>717</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 106/107. Cette lettre date du 13 février 1772. Il s'agit de la lutte qui opposait Marie-Antoinette et la favorite de Louis XV, Mme du Barry, à laquelle la dauphine ne voulait pas adresser la parole.

<sup>718</sup> MAO p. 77

<sup>719</sup> MAT p. 69

<sup>720</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 124. Cette lettre est datée du 31 décembre 1772.

<p>zu wünschen, dass meine Tochter <u>irgendeinen</u> Einfluss auf die öffentlichen Angelegenheiten gewinne. Ich habe es selbst erfahren, welche drückende Last die Führung eines großen Reiches bedeutet, und <u>überdies</u> kenne ich die Jugend und den Leichtsinn meiner Tochter, verbunden mit ihrer geringen Neigung für irgendein ernstes Streben (und sie hat auch doch gar keine Kenntnisse); das lässt mich für die Regierung einer so herabgekommenen Monarchie wie der französischen nichts Gutes erhoffen. Wenn meine Tochter eine Besserung dieses Zustandes nicht gelingt oder er sich gar noch verschlechtern würde, wünschte ich lieber, dass man dessen irgendeinen Minister beschuldige <u>als mein Kind</u>. Ich kann mich darum nicht entschließen, zu ihr von Politik und Staatsangelegenheiten zu sprechen<sup>721</sup>.</p>	<p>franchement que je ne souhaite pas que ma fille gagne une influence décidée dans les affaires. Je n'ai que trop appris, par ma propre expérience, quel fardeau accablant est le gouvernement d'une vaste monarchie. <u>De plus</u>, je connais la jeunesse et la légèreté de ma fille, jointe à son peu de goût pour l'application (et qu'elle ne sait rien), ce qui me ferait d'autant plus craindre pour la réussite dans le gouvernement d'une monarchie aussi délabrée que l'est à présent celle de France ; et si ma fille ne pouvait la relever, ou que l'état de cette monarchie venait encore à empirer de plus en plus, j'aimerais mieux qu'on en inculpât quelque ministre <u>que ma fille</u> ... Je ne saurais donc me résoudre à lui parler politique et affaires d'Etat<sup>722</sup>.</p>	<p>franchement que je ne souhaite pas que ma fille gagne une influence décidée dans les affaires. Je n'ai que trop appris, par ma propre expérience, quel fardeau accablant est le gouvernement d'une vaste monarchie. De plus, je connais la jeunesse et la légèreté de ma fille, jointe à son peu de goût pour l'application et qu'elle ne sait rien, ce qui me ferait d'autant plus craindre pour la réussite dans le gouvernement d'une monarchie aussi délabrée que l'est à présent celle de France. Et si ma fille ne pouvait la relever, ou que l'état de cette monarchie venait encore empirer de plus en plus, j'aimerais mieux qu'on en inculpât quelque ministre <u>que ma fille et qu'un autre eût la faute</u>. Je ne saurais me résoudre à lui parler politique et affaires d'Etat, à moins que vous <u>ne le trouviez à propos et que vous ne me marquiez même <i>nommément</i> ce que je devrais lui en écrire</u><sup>723</sup>.</p>
---	---	---

Si le traducteur *colle* là aussi au texte original de la lettre de Marie-Thérèse à Mercy, en en modifiant parfois la ponctuation, Zweig augmente la tension dramatique par l'exclamation de la mère sur la jeunesse de son enfant, dont elle a le pressentiment qu'elle entre dans une période tourmentée. Si ni l'un ni l'autre ne cite la dernière phrase « *Je compte ses beaux jours finis* », c'est qu'ils la citeront deux pages plus loin (*Ich glaube ihre schönsten Tage sind vorbei*) :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Ich bin davon sehr	J'en suis très affligée,	J'en suis très affligée, et

<sup>721</sup> MAO p. 70/71

<sup>722</sup> MAT p. 64

<sup>723</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 153/154. Cette lettre date du 31 août 1773.

ergriffen«, schreibt sie beim Empfang der Nachricht an den treuen Gesandten, »und noch mehr mit dem Schicksal meiner Tochter beschäftigt, das entweder ganz großartig oder sehr unglücklich werden muss. Die Stellung des Königs, der Minister, des Staates zeigen mir nichts, was mich beruhigen könnte, und sie selbst ist ja so jung! Sie hat niemals ein ernsteres Streben gekannt und wird es auch nie oder kaum jemals haben« <sup>724</sup> .	écrit-elle à son dévoué représentant à la réception de la nouvelle, et plus encore occupée du sort de ma fille, qui ne peut être qu'entièrement grand ou bien malheureux. La situation du roi, des ministres, de l'Etat même n'a rien qui me calme ; elle-même est jeune, n'a jamais eu d'application et n'en aura jamais ou fort difficilement <sup>725</sup> .	plus encore occupée du sort de ma fille, qui ne peut être qu'entièrement grand ou bien malheureux. La situation du roi, des ministres, de l'Etat même n'a rien qui me calme. Elle-même est jeune, n'a jamais eu d'application et n'en aura jamais ou fort difficilement. Je compte ses beaux jours finis <sup>726</sup> .
--	--	---

Alzir Hella cite la partie du texte original que Zweig lui-même a sélectionnée avant de la traduire : l'auteur autrichien transforme la recommandation de l'impératrice, qui exhorte sa fille à ne pas *entraîner le roi* dans des dépenses extraordinaires, en une supplique de ne pas *se laisser entraîner* à des dépenses. Il n'évoque pas l'allusion à Trianon, pourtant prémonitoire et symbolique du cruel destin qui attend la reine de France :

Texte de Zweig	Traduction d'Alzir Hella	Texte original
»Ich fürchte diesen mehr als alles andere bei Dir. Es ist durchaus notwendig, dass Du Dich mit ernstesten Dingen befasst und <u>vor allem Dich nicht zu außerordentlichen Ausgaben verleiten lässt</u> . Alles hängt davon ab dass dieser glückliche Anfang, der alle unsere Erwartungen übertrifft, fort dauere und Euch beide glücklich macht, indem Ihr Eure Völker beglückt« <sup>727</sup>	Je crains ce point pour vous plus que tout autre ; il faut absolument vous occuper de choses sérieuses qui peuvent être utiles, si le roi vous demande votre avis ... <u>Ne le menez pas dans des dépenses extraordinaires</u> ... Tout dépend que cet heureux début, qui passe toute croyance, soit conservé et vous rende tous deux heureux en rendant vos peuples de même <sup>728</sup>	Je crains ce point pour vous plus que tout autre ; il faut absolument vous occuper de choses sérieuses, qui peuvent être utiles, si le roi vous demande votre avis <u>ou vous parle en amie. Ne le menez pas dans des dépenses extraordinaires. Que ce charmant premier don du roi (Trianon) ne serve pas à faire de trop grandes dépenses, et encore moins de dissipations.</u> Tout dépend

<sup>724</sup> MAO p. 98

<sup>725</sup> MAT p. 89

<sup>726</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 173. Cette lettre, qui fait suite à l'annonce de la mort de Louis XV, est datée du 18 mai 1774.

<sup>727</sup> MAO p. 99

		que cet heureux début, qui passe toute croyance, soit conservé et vous rende tous deux heureux, en rendant vos peuples de même, qui n'attendent leur salut que de vous <sup>729</sup>
--	--	---

Très souvent, le traducteur se place à l'extérieur du récit, qu'il reconstruit. L'auteur autrichien, dont le style est ici plus oral, s'efface derrière son sujet. Cet ordre de Gluck que Zweig présente au discours direct, Alzir Hella le *raconte* en observateur de la scène :

Nein, befiehlt Gluck, die Erstaufführung wird verschoben. <sup>730</sup>	Gluck s'y oppose et ordonne de retarder la représentation.
--	--

Lorsqu'Alzir Hella cite, sous la forme qui lui est propre, en caractères plus petits et en retrait, l'écrivain britannique Horace Walpole, qui a écrit « Quand elle est debout ou assise, c'est la statue de la beauté ; quand elle se meut, c'est la grâce en personne », il reprend les mêmes termes tout en éludant, comme le fait Zweig, l'image de la reine « assise » :

»Wenn sie sich aufrecht hält«, schreibt ganz trunken der sonst kühle Engländer Horace Walpole, »ist sie die Statue der Schönheit, wenn sie sich bewegt, die Grazie in Person«.	Quand elle est debout, écrit, grisé, Horace Walpole, l'Anglais d'ordinaire si froid, c'est la statue de la Beauté ; quand elle se meut, c'est la Grâce en personne. <sup>731</sup>
--	--

Il se saisit ensuite de la remarque que Zweig attribue également, sous la forme du discours indirect, à Horace Walpole pour donner vie au joli trait d'esprit à propos de Marie-Antoinette, en l'intégrant cette fois, afin de donner plus de relief à son texte et varier les modes d'énonciation, au style direct et entre guillemets :

(...) und energisch weist der entzückte Walpole, den Einwand, sie folge im Tanze nicht immer genau den Rhythmus, mit dem hübschen Worte zurück, »dann habe eben die <u>Musik unrecht</u> « <sup>732</sup> .	(...), et Walpole fasciné, quand on lui dit « qu'elle ne danse pas en mesure », riposte énergiquement par ce joli mot : « <u>Alors, c'est la mesure qui a tort !</u> »
---	--

<sup>728</sup> MAT p. 90

<sup>729</sup> *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 191. Cette lettre est datée du 16 juillet 1774 – près de 20 ans avant l'exécution de la reine, Marie-Thérèse entrevoyait déjà ce qui allait perdre sa fille.

<sup>730</sup> MAO p. 89, MAT p. 79

<sup>731</sup> MAO p. 106, MAT p. 94

<sup>732</sup> MAO. p. 106, MAT p. 94

Les deux extraits suivants mettent en évidence des « différences » de nuances (*unmöglich/difficile*) et même de sens qui renvoient à la traduction par Alzir Hella d'une « traduction » de Zweig : Marie-Antoinette raconte au comte Rosenberg avec quelle adresse elle s'est moquée de son mari pour avoir une entrevue avec le comte de Choiseul sans avoir l'air de lui en demander la permission. Zweig, par les guillemets et l'emploi du style direct, indique qu'il traduit ici les propos réels de la reine, introduisant à son habitude une expression en français « le pauvre homme » pour en marquer l'authenticité, mais sa dernière phrase diffère notablement du texte français, qu'Alzir Hella met à son habitude en retrait. Dans le deuxième extrait, Zweig indique que la reine ne peut oublier son rang tandis que le texte français souligne que c'est aux autres que son extrême amabilité ne permet pas d'oublier son rang, quand bien même elle fait en sorte de ne pas agir en souveraine :

<p>»Ich sagte, dass ich Herrn von Choiseul gern sehen möchte und nur mit der Wahl des Tages noch nicht im reinen wäre, und das machte ich so gut, dass der arme Mann (»le pauvre homme«) selbst die bequemste Stunde ausfindig machte, wo ich ihn sehen konnte. <u>Meiner Meinung nach habe ich bei dieser Sache nur mein Recht als Frau weidlich genutzt</u>«<sup>733</sup>.</p>	<p>Je lui ai dit que j'avais envie de voir M. de Choiseul et que je n'étais embarrassée que du jour. J'ai si bien fait que le pauvre homme m'a arrangé lui-même l'heure la plus commode où je pouvais le voir. <u>Je crois que j'ai assez usé du droit de femme dans ce moment.</u></p>
<p>»Es ist <u>unmöglich</u>«, sagte Madame de Staël von ihr, »mehr Grazie und Güte in die Höflichkeit zu legen. Sie besitzt eine gewisse Art der Umgänglichkeit, <u>die ihr nie erlaubt zu vergessen</u>, dass sie Königin ist, und immer so tut, als ob sie es vergäße«<sup>734</sup>.</p>	<p>Il est <u>difficile</u>, dit d'elle Mme de Staël, de mettre plus de grâce et de bonté dans la politesse ; elle a même un genre d'affabilité <u>qui ne permet pas</u> d'oublier qu'elle est reine et persuade toujours cependant qu'elle l'oublie.</p>

Dans l'extrait suivant, la question de la duchesse de Fitz-James et la réponse sibylline de Fersen, rapportés par l'ambassadeur suédois au roi Gustave, n'ont pas non plus le même sens dans les deux langues. En allemand, l'intonation est plus familière, et c'est Fersen qui part sans regret ; en français, personne ne le regrette :

<p>»Wie, mein Herr, Sie lassen Ihre Eroberung im Stich?« - »Hätte ich eine gemacht, so würde ich sie nicht im Stich lassen. Ich reise frei ab und <u>ohne Bedauern</u>«<sup>735</sup>.</p>	<p>« Quoi, Monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête ? – Si j'en avais fait une, je ne l'abandonnerais pas, répondit-il. Je pars libre et malheureusement <u>sans laisser de</u></p>
--	---

<sup>733</sup> MAO p. 112, MAT p. 100. Le texte original de cette lettre de la reine au Comte de Rosenberg, datée du 13 juillet 1775 (voir *Marie-Antoinette, Correspondance*, op. cit. p. 217) correspond mot pour mot à la version française de l'ouvrage.

<sup>734</sup> MAO p. 121, MAT p. 108

<sup>735</sup> MAO p. 285, MAT p. 252

Encore une fois, nous nous sommes efforcée de confronter la parole française à son pendant allemand : selon les sources que nous avons pu consulter, il apparaît qu'Alzir Hella s'est tenu à la plus stricte fidélité : « Les derniers jours avant son départ, il est dit que Marie-Antoinette avait les larmes aux yeux. La duchesse Fitz James dit à Axel : « Quoi, Monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête ? » Ce à quoi il répond « Si j'en avais une, je ne l'abandonnerais pas. Je pars libre et sans laisser de regrets ». Le récit se poursuit ainsi : « Après de longs mois d'attente à Brest, il embarque à bord du Jason, le vaisseau de guerre armé, le 13 avril 1780. Nommé colonel d'Infanterie, Fersen sera l'interprète du Général Rochambeau avec le titre de «Mestre de camp ». Pourtant très exigeant, Rochambeau dira à Louis XVI que Fersen était « un des officiers sur les talents duquel il se repose le plus »<sup>736</sup>.

Dans le texte ci-dessous, le traducteur choisit, contrairement à Zweig, de citer textuellement les paroles de Marie-Thérèse telles que, dans sa colère – ce qu'il marque par l'incise *s'écrie-t-elle* – elle les a prononcées, tandis que Zweig rapporte ses premières paroles au style indirect, avant de citer à son tour au style direct. Alzir Hella ne répète pas qu'elle est irritée, et emploie le vouvoiement, comme le faisait effectivement Marie-Thérèse dans toutes les lettres qu'elle écrivait à sa fille, à laquelle elle *mande* plutôt qu'elle ne la *met en garde*. Le traducteur ne traduit pas que ces admonestations sont vaines puisque l'entêtement de Marie-Antoinette à ne rien vouloir écouter revient comme une litanie tout au long du livre :

Maria Theresia, die für ihr Kind würdigere Aufgaben wollte, schickt dem Botschafter ärgerlich ein Bild zurück, das ihr die Tochter modisch aufgeputzt und in übertriebenem Prunke zeigt, es sei das Bild einer Schauspielerin und nicht einer Königin von Frankreich. Ärgerlich mahnt sie die Tochter, freilich immer vergeblich: »Du weißt, (...). Eine junge hübsche Frau, eine Königin voll Anmut hat allen diesen Unsinn nicht nötig, (...)«<sup>737</sup>.

Marie-Thérèse, qui rêvait pour sa fille de tâches plus dignes, retourne, irritée, à l'ambassadeur un portrait montrant celle-ci attifée à la mode, avec un luxe exagéré : « Non, ce n'est pas le portrait d'une reine de France, s'écrie-t-elle, il y a erreur, c'est celui d'une actrice ... » Et elle mande à sa fille :  
Vous savez (...). Une jolie reine, pleine d'agrément, n'a pas besoin de toutes ces folies ;

Plus tard, elle réclame avec force un petit-fils. Alzir Hella réaménage ce passage de sorte à entretenir la tension dramatique. Ayant, contrairement à l'auteur, indiqué dès le début du paragraphe quel était le vœu de Marie-Thérèse, qu'il confirme en la citant, il peut conclure sur un point d'orgue particulièrement poignant dans sa brièveté. Lorsque Zweig traduit « *l'impatience me prend* », il utilise le verbe *avoir*, concentrant ainsi l'action sur la personne, comme le fait couramment l'allemand, et traduit par « *Ich habe Ungeduld* »:

Nur dies eine will sie noch erleben :  
»Ich habe Ungeduld – in meinem

Cet événement-là, voir un futur roi  
de France naître de son sang

<sup>736</sup> Site <http://axelvonfersen.free.fr/depart.php>

<sup>737</sup> MAO p. 124, MAT p. 110

Alter kann man nicht mehr lange warten «.

Aber diese letzte Freude, einen zukünftigen König von Frankreich aus ihrem habsburgischen Blute zu sehen, ist ihr nicht mehr vergönnt<sup>738</sup>.

habsbourgeois, Marie-Thérèse ne veut pas quitter la terre sans l'avoir vécu : « L'impatience me prend, mon âge ne laisse guère à attendre », s'écrie-t-elle.

Mais cette dernière joie ne lui est pas accordée.

Dans le texte français de la lettre que Joseph adresse à sa sœur Marie-Antoinette, celui-ci la vouvoie, tandis que Zweig recourt là aussi au tutoiement. La phrase ayant le statut de citation, le traducteur la reproduit fidèlement, réintroduisant la subordonnée *quand il vous caresse* absente du texte allemand. Il fait ainsi fi de sa pudeur naturelle qui le pousse à éluder les allusions trop sensuelles et prouve la rigueur de son propre travail d'historien puisque cette phrase figure effectivement dans l'instruction que Joseph II laisse à sa sœur lorsqu'il quitte Paris<sup>739</sup>. Zweig parle de froid *par nature* à propos du roi, ce qui ne figure pas dans le texte cité par le traducteur :

»Suchst Du wirklich alle Gelegenheiten? Erwiderst Du die Gefühle, die er Dir offenbart? Bist Du nicht kalt und zerstreut, wenn er mit Dir spricht? Scheinst Du nicht manchmal gelangweilt oder abgestoßen? Wie willst Du bei einem solchen Verhalten, dass ein von Natur aus kühler Mann sich Dir nähert und Dich wirklich liebt?«<sup>740</sup>

Recherchez-vous des occasions, correspondez-vous aux sentiments qu'il vous fait apercevoir ? N'êtes-vous pas froide, distraite, quand il vous caresse, vous parle ? Ne paraissez-vous pas ennuyée, dégoûtée même ? Comment, si cela était, voudriez-vous qu'un homme froid s'approche et enfin vous aime ?

Dans l'extrait ci-dessous, Zweig emploie également le tutoiement pour traduire la dernière lettre que Marie-Antoinette a adressée à Madame Elisabeth, sœur du roi, l'exhortant à pardonner au dauphin son accusation d'inceste. Alors que l'expression figure bien dans cette célèbre lettre<sup>741</sup>, « *pour tous deux* » n'est pas traduit dans le texte allemand, qui ne se réfère qu'à « *es* », c'est-à-dire l'enfant, le dauphin. Sans doute Zweig a-t-il voulu, par le tutoiement qu'il emploie de façon répétée, ne pas désorienter le lecteur allemand pour lequel celui-ci est de règle entre membres d'une famille proche tandis que le lecteur français connaît cet usage du vouvoiement dans les « grandes familles » :

(...) »Ich hoffe, ein Tag wird kommen, da es um so besser den Wert Deiner Liebe und Zärtlichkeit begreifen wird«<sup>742</sup>.

(...) Un jour viendra, j'espère, où il ne sentira que mieux tout le prix de vos bontés et de votre tendresse pour tous deux.

<sup>738</sup> MAO p. 175, MAT p. 156

<sup>739</sup> Cité par Evelyne Lever, *Correspondance de Marie-Antoinette*, p. 187.

<sup>740</sup> MAO p. 167, MAT p. 149

<sup>741</sup> Le fac-similé du texte original est accessible sous le site [pierre.lempereur.fr/Testament/testament Marie.htm](http://pierre.lempereur.fr/Testament/testament_Marie.htm).

<sup>742</sup> MAO p. 521/522, MAT p. 477

De même qu'auteur et traducteur divergent sur l'adresse aux personnes (tutoiement ou vouvoiement), les citations des paroles divergent dans les deux langues. Dans les exemples ci-dessous, elles sont plus directes, plus dépouillées, plus sèches, plus impératives en français :

<p>»Nein, ganz bestimmt nicht«, antwortet Ludwig XVI., »<u>da kannst du sicher sein</u>«<sup>743</sup></p>	<p>« Non, certainement », répond Louis XVI.</p>
<p>»<u>Lieber Vetter</u>, welche Bewandnis hat es mit dem <i>diamantenen</i> Halsband, (...)«          »Wenn sich dies so verhält, <u>lieber Vetter</u>, dann haben Sie keine Sorge. Aber <u>bitte</u>, klären Sie all das auf«(...)»          »Schreiben Sie nieder, was Sie mir zu berichten haben«, sagt der König<sup>744</sup></p>	<p>« <u>Mon cousin</u>, qu'est-ce que c'est que cette acquisition d'un collier (...) »          « S'il en est ainsi, <u>mon cousin</u>, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Mais expliquez-vous. »          « <u>Eh bien</u> ! écrivez ce dont vous avez à me rendre compte », dit Louis XVI (...)</p>

Dans l'exemple ci-dessous, Zweig cite les propos qu'aurait tenus Napoléon entre guillemets tandis que le traducteur les rapporte au style indirect, dans un français sobre, sans autre signe ostensible de la citation que les deux points :

<p>Mit seinem Falkenblick hat Napoleon den entscheidenden Denkfehler Marie-Antoinettes im Halsbandprozess festgestellt. »Die Königin war unschuldig, und um ihre Unschuld öffentlich bekanntzugeben, wollte sie, das Parlament sollte Richter sein. Das Ergebnis war, dass man die Königin für schuldig hielt«<sup>745</sup>.</p>	<p>Napoléon de son regard d'aigle, a reconnu la faute capitale de Marie-Antoinette dans l'affaire du Collier : la reine était innocente, et pour rendre publique son innocence, elle en appela au Parlement ; le résultat fut qu'on la crut coupable.</p>
---	---

Le texte français que cite ci-dessous le traducteur est plus allusif que la version allemande, plus prosaïque : il ne précise aucunement à quoi il se réfère, exprimant de façon piquante que le peuple a gagné à l'oubli de Jean Sylvain Bailly, alors maire de Paris, tandis que le texte allemand, qui comporte les verbes *entendre* et *dire*, indique plus clairement que Marie-Antoinette a pris la parole à sa place. L'épisode est le suivant : en transmettant au peuple, qui avait ramené de force le couple royal de Versailles à Paris, les paroles du roi – il avait fait savoir que c'était toujours avec plaisir *et confiance* qu'il était dans cette ville – Bailly avait omis le mot « confiance » que Marie-Antoinette s'était hâtée de rétablir en élevant la voix. La réplique de Bailly signifie avec élégance que grâce à cet oubli, le peuple a eu le privilège d'entendre la reine elle-même et non son émissaire – qui paiera de sa vie, sur la guillotine, le 12 novembre 1793, d'avoir fait ouvrir le feu sur le peuple massé sur le Champ de Mars pour réclamer un nouveau pouvoir exécutif, le 17 juillet 1791 :

<sup>743</sup> MAO p. 195, MAT p. 174

<sup>744</sup> MAO p. 205, MAT p. 183

<sup>745</sup> MAO p. 232, MAT p. 205



<p>»Sie hören, meine Herren«, sagt Bailly, rasch gefasst, »es ist noch besser, als wenn ich selbst es gesagt hätte«<sup>746</sup>.</p>	<p>« Messieurs, dit Bailly tranquillement, vous êtes plus heureux que si je ne m'étais pas trompé ».</p>
--	--

Dans la phrase suivante, le traducteur dispose différemment la citation, inversant l'ordre des propositions. Il lui donne un ton plus assuré en écrivant *je pense* lorsque Zweig indique *j'espère*, et en supprimant *jamais*, qui laisse en allemand la place au doute et à une fragilité que renforce encore l'auxiliaire *müssen* :

<p>»Ich hoffe«, antwortet sie dem Vermittler, dem Grafen de La Marck, »wir werden <u>nie</u> so unglücklich sein, um auf diese letzte Peinlichkeit zurückgreifen zu müssen, bei einem Mirabeau Hilfe zu suchen«<sup>747</sup>.</p>	<p>Nous ne serons pas assez malheureux, je <u>pense</u>, répond-elle à l'intermédiaire, le comte de La Marck, pour être réduits à la pénible <u>extrémité</u> de recourir à Mirabeau.</p>
--	---

Le Comte d'Artois est le frère de Louis XVI. Dans la traduction, Alzir Hella tient compte de la tradition française qui appelle frère et sœur le frère et la belle-sœur, ici Marie-Antoinette, sœur de Léopold II. Alors réfugié à l'étranger, le Comte d'Artois s'applique à convaincre les cours étrangères d'attaquer la France révolutionnaire sans tenir compte du danger que son attitude fait courir à sa parentèle. Soucieux de ne pas dépayser son lecteur, Alzir Hella ne traduit pas le membre de phrase en italien :

<p>»Er (d'Artois) kümmert sich wenig um seinen Bruder und meine Schwester », schreibt Kaiser Leopold II., »gli importa un frutto, so drückt er sich aus, wenn er vom König spricht, und denkt nicht daran, wie sehr er den König und meine Schwester durch seine Pläne und Versuche gefährdet«<sup>748</sup>.</p>	<p>Il (le comte d'Artois) s'embarrasse peu de son frère et de sa sœur, écrit l'empereur Léopold II, il ne réfléchit pas combien il expose les jours du Roi et de ma sœur par ses projets et ses tentatives.</p>
---	---

Marat annonce la préparation d'un complot pour enlever le roi qu'il faut empêcher au plus vite et par tous les moyens. Le traducteur fait à nouveau œuvre d'historien et rétablit l'article dans son intégralité de même que, dans les citations qui suivent, il semble retranscrire le rapport complet de Pétion<sup>749</sup> et la lettre du roi Gustave de Suède, que Zweig a résumée (l'Assemblée nationale siégea en effet, après les journées des 5 et 6 octobre 1789, dans la salle du manège des Tuileries) :

<sup>746</sup> MAO p. 323, MAT p. 286

<sup>747</sup> MAO p. 340/341, MAT p. 301

<sup>748</sup> MAO p. 354/355, MAT p. 313

<sup>749</sup> Chargé de surveiller la famille royale durant son retour de Varennes, il est persuadé d'avoir conquis le cœur de Madame Elisabeth, sœur du roi.

<p>»der Verlust eines einzigen Tages kann verhängnisvoll für die ganze Nation sein«<sup>750</sup>.</p>	<p>« la perte d'un seul jour peut être fatale à la nation <u>et creuser le tombeau à trois millions de Français</u> ».</p>
<p>»Ich kann mich täuschen, man verwechselt vielleicht Erscheinungsformen des Unglücks mit denen des Vergnügens, aber ich glaube, wenn wir allein gewesen wären, sie hätte sich in meine Arme gleiten lassen und sich den Trieben der Natur hingegen«<sup>751</sup>.</p>	<p>Je puis me tromper, on peut facilement confondre la sensibilité du malheur avec la sensibilité du plaisir ; mais je pense que si nous eussions été seuls, <u>comme par enchantement, tout le monde eût disparu</u>, elle se serait laissé aller dans mes bras et se serait abandonnée aux mouvements de la nature.</p>
<p>Alles hängt davon ab, ob man das Königtum in Frankreich wiederherstellen kann, und es kann uns gleichgültig sein, ob jetzt Ludwig XVI., Ludwig XVII. oder Karl X. auf diesem Thron sitzt, vorausgesetzt, dass der Thron selbst wiederhergestellt wird und dass das Ungeheuer der Reitschule (die Nationalversammlung) zerschmettert wird<sup>752</sup>.</p>	<p>Tout cela tient au rétablissement de la monarchie française, et il peut être égal si c'est Louis XVI, Louis XVII ou Charles X qui occupe ce trône, pourvu que le monstre du Manège soit terrassé, <u>et que les principes destructeurs de toute autorité soient détruits avec cette infâme assemblée et le repaire infâme où elle a été créée.</u></p>

Zweig – et Alzir Hella qui, dans l'ouvrage édité en 1933, lui emboîte également le pas – se trompe-t-il lorsqu'il parle de l'enfant de six ans dans l'exemple ci-dessous ? Louis Charles de France, né le 27 mars 1785, devient Dauphin de France le 4 juin 1789, après la mort de son frère aîné. Après la journée révolutionnaire du 10 août, il est enfermé au Temple avec sa famille le 13 août 1792 : il avait donc 7 ans. Le 3 juillet 1793, le jeune roi est enlevé à sa mère par les Commissaires de la commune et confié à Simon : il a donc alors 8 ans et trois mois. Il sera retiré à Simon en janvier 1794 – il a alors presque 9 ans – et à nouveau incarcéré au Temple. Il y mourra le 8 juin 1795, à l'âge de 10 ans.<sup>753</sup>

Nous avons été très étonnée de découvrir dans la réédition la plus récente du même ouvrage, du même auteur et du même traducteur (livre de poche 2003) que l'âge avait été corrigé en huit ans (il avait sans doute en réalité sept ans à l'époque). De même, dans le second passage cité ci-dessous, il a huit ans, quand Zweig et la traduction d'Alzir Hella de 1933 indiquent toutes deux 9 ans. Quelle main

<sup>750</sup> MAO p. 363, MAT p. 319/320

<sup>751</sup> MAO p. 390, MAT p. 343

<sup>752</sup> MAO p. 397, MAT p. 350

<sup>753</sup> Site [www.musee.louis.xvii.free.fr](http://www.musee.louis.xvii.free.fr)

mystérieuse, sinon celle d'un correcteur ou d'un éditeur zélé, a donc corrigé cet élément, seule différence que nous ayons pu constater entre les deux éditions françaises de la traduction d'Alzir Hella ?

MAO	MAT (trad. 1933)	MAT (trad. 2003)
<p>(freilich, sie müssen jetzt immer rasch das Blatt zerreißen, wenn das Kind auf das Papier – wie sollte der <u>sechsjährige</u> Knabe die Geschehnisse verstehen, - noch sein mühsam erlerntes »Louis Charles Dauphin« schreibt)<sup>754</sup>.</p>	<p>(il faut maintenant, il est vrai, se dépêcher de déchirer la feuille sur laquelle l'enfant écrit encore – comment ce garçonnet de <u>six ans</u> pourrait-il comprendre les événements ? – « Louis Charles, Dauphin », appris péniblement).</p>	<p>(il faut maintenant, il est vrai, se dépêcher de déchirer la feuille sur laquelle l'enfant écrit encore – comment ce garçonnet de <u>huit ans</u> pourrait-il comprendre les événements ? – « Louis Charles, Dauphin », appris péniblement).</p>
<p>Das Kind, das nicht ahnt, dass von einer vergitterten Luke aus, den Blick oft von Tränen getrübt, seine Mutter jeder seiner Bewegungen folgt, spielt munter und unbesorgt (was weiß <u>ein neunjähriges Kind</u> von seinem Schicksal?)<sup>755</sup></p>	<p>L'enfant, qui ne se doute pas que d'une lucarne grillée sa mère, le regard souvent trempé de larmes, suit tous ses gestes, joue avec entrain. (Que sait de son sort <u>un enfant de neuf ans</u> ?)</p>	<p>L'enfant, qui ne se doute pas que d'une lucarne grillée sa mère, le regard souvent trempé de larmes, suit tous ses gestes, joue avec entrain. (Que sait de son sort <u>un enfant de huit ans</u> ?)</p>
<p>So staunten sie nicht lange, so überlegten sie nicht gründlich, sondern setzten ebenso sorglos wie <u>das neunjährige Kind</u> ihre Unterschriften unter eine der größten Gemeinheiten, die jemals gegen eine Mutter</p>	<p>Aussi ne s'étonnèrent-ils pas longuement, n'approfondirent-ils pas les choses, et apposèrent-ils leur signature, avec autant d'insouciance que l'enfant de <u>huit ans et demi</u>, sous une des plus grandes infamies qui aient</p>	<p>Aussi ne s'étonnèrent-ils pas longuement, n'approfondirent-ils pas les choses, et apposèrent-ils leur signature, avec autant d'insouciance que l'enfant de <u>huit ans et demi</u>, sous une des plus grandes infamies qui aient</p>

<sup>754</sup> MAO p. 460, MAT 1933 p. 406, MAT 2003 p. 404

<sup>755</sup> MAO p. 486/487, MAT 1933 p. 428, 2003 p. 427

<sup>756</sup> MAO p. 521, MAT 1933 p. 459, MAT 2003 p. 456/457

ersonnen wurden <sup>756</sup> .	jamais été machinées contre une mère.	jamais été machinées contre une mère
----------------------------------	--	---

L'ordre donné aux soldats pour défendre les Tuileries diffère sensiblement d'une langue à l'autre : comme souvent en allemand, les ordres sont donnés de façon impersonnelle et brève de sorte, semble-t-il, à ce qu'ils soient exécutés le plus rapidement possible. Le français est plus personnel. S'adressant à des soldats, il nomme également ceux qui les menacent :

»Nicht angreifen, gute Haltung, starke Verteidigung«, (...) <sup>757</sup> .	« Vous ne tirerez qu'autant qu'on tirera sur vous ».
--	--

Le cordonnier Simon qui, pour un temps, a recueilli le dauphin arraché à sa mère, fait échouer une tentative d'évasion de Marie-Antoinette. S'adressant au commandant de section du Temple<sup>758</sup>, il lui exprime sa confiance :

»Da du hier bist, bin ich beruhigt«, sagt er kameradschaftlich zu ihm und geht zu Michonis hinauf, in den Turm <sup>759</sup> .	« <u>Si je ne te voyais pas ici, je ne serais pas tranquille</u> », lui dit-il, en bon camarade et il monte rejoindre Michonis dans la tour.
---	--

Non seulement le mode, mais aussi la position du locuteur sont significativement différents dans les deux langues. En allemand, l'expression, affirmative est claire : tu est là, donc je suis tranquille. En français, l'ambiance est tout autre, plus pesante : le traducteur utilise le conditionnel et deux négations parallèles nuancent autrement le discours, exprimant implicitement la peur et la méfiance qui régnaient alors.

L'intervention d'Alzir Hella ne se limite pas toujours à rétablir des citations connues et de traducteur, il se fait parfois aussi écrivain : ci-dessous c'est tout un épisode absent de l'original qu'il raconte. Ce long récit mélodramatique inséré entre deux passages traduits rapporte les propos du baron Klinkowstroem sur les lettres que Marie-Antoinette aurait échangées avec Fersen. Le Centre historique des Archives nationales de Paris (archives privées) possède entre autres des « copies, par le baron Rudolf Klinckowström (sic), de lettres de Marie-Antoinette à Fersen, dont les originaux ont été détruits par lui-même »<sup>760</sup> :

Plötzlich sind sie fort und vernichtet. Denn die technische Möglichkeit, seine übertünchten Stellen	Subitement, il se trouve qu'elles ont disparu. <u>Le vieux baron Klinkowstroem savait en effet garder un secret. Gentilhomme de vieille souche, il considérait que c'était pour lui un</u>
---	--

<sup>757</sup> MAO p. 438, MAT p. 385

<sup>758</sup> Il voulait en fait aider la reine dans son entreprise, ce que Simon était loin de soupçonner.

<sup>759</sup> MAO p. 481, MAT p. 421/422

<sup>760</sup> Voir site <http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/fonds.EGF/AP/noticesap/31>. Il est indiqué que les documents achetés en 1982 étaient auparavant la propriété de la baronne Thyra Klinckowström, descendante du frère d'Axel de Fersen. Ils ont été complétés par d'autres achats, en 1982 et 1992.

<sup>761</sup> MAO p. 297, MAT p. 263

<p>aufzudecken muss für den sittsamen Baron Klinkowström ein Angsttraum gewesen sein; so hat er kurzerhand die Briefe Marie Antoinettes an Fersen vor seinem Tode verbrannt – ein herostratischer Akt ohnegleichen, unsinnig und, wie man sehen wird, überdies sinnlos. Aber Klinkowström wollte um jeden Preis im Falle Fersen das Zwielflicht statt des Lichts erhalten, die Legende statt der klaren und unwidersprechlichen Wahrheit. Nun, meinte er könne er beruhigt sterben, denn die „Ehre“ Fersens, die Ehre der Königin seien durch die Wegschaffung der Briefbeweise gerettet. Aber dies Autodafé war nach dem alten Wort mehr als Verbrechen: es war eine Dummheit <sup>761</sup>.</p>	<p><u>devoir de défendre, même contre sa propre conviction, l'honneur de celle qui avait aimé son ancêtre. Il affichait ostensiblement sa vénération pour la femme inaccessible et se montrait le défenseur de la romantique légende de « l'amitié amoureuse » contre un monde de plus en plus sceptique ; pourtant quel tourment lui causaient les fameuses lettres qu'il savait pertinemment n'avoir pas été « épurées » par Fersen lui-même, mais par son frère Fabien ! certes, il était sûr que le secret serait bien gardé aussi longtemps qu'il vivrait, car la clef de la cassette aux lettres ne le quittait pas. Mais si après sa mort quelqu'un, plus épris que lui de vérité historique et se souciant moins des sentiments, s'emparait de ces lettres traîtresses ? Cette pensée ne lui laissait pas de repos. C'est ainsi qu'à ses derniers moments il appela une vieille amie – on croirait lire un roman – et qu'il lui fit jeter une à une, dans le poêle qui se trouvait en face de son lit, toutes les lettres contenant des passages raturés (les autres sont encore aujourd'hui aux mains de la famille). « Maintenant, que le monde sache ce qu'il veut, il n'en saura pas plus, dit-il ensuite avec un soupir de soulagement. » (Ainsi raconte un serviteur qui fut le témoin de cette scène mélodramatique). Le vieux gentilhomme croyait alors pouvoir mourir tranquille, car la « vertu » de la reine n'était-elle pas à jamais sauvée, grâce à l'anéantissement de ces papiers ! Mais cet autodafé était plus qu'un crime, c'était une stupidité.</u></p>
--	--

Nous avons retranscrit les phrases encadrant le passage en question, afin de bien montrer qu'il s'agit bien du même extrait. Alzir Hella a-t-il, au cours de ses recherches pour retrouver les sources françaises des citations de Zweig, découvert cette anecdote qu'il a ajoutée de façon à compléter l'histoire de l'épopée romanesque des lettres de Fersen ? Nous n'avons à ce propos aucune certitude.

Dans ses citations de poèmes de Marie Stuart, Zweig ne suit ni l'ordre des sonnets ni celui des strophes dans un même sonnet. Le traducteur a suivi l'auteur, dont les citations divergent légèrement du texte original (quand la reine parle d'*honneur*, ils écrivent tous deux *grandeur*). Les extraits que nous citons ci-après sont ceux du neuvième sonnet écrit par la reine d'Ecosse, mais s'il s'agit bien, dans le premier extrait, de la première strophe, viennent ensuite la troisième puis la quatrième, mais sans le dernier vers qui conclut le sonnet :

MSO	MST	Texte original
-----	-----	----------------

<p>»Pour luy aussi j'ay jette mainte larme, Premier qu'il fust de ce corps possesseur, Duquel alors il n'avoit pas le cœur. « »Für ihn hab' manche Träne ich vergossen, Zuerst, da er sich meines Leibs bemächtigt, Des damals er noch nicht das Herz besaß«<sup>762</sup>.</p>	<p>Pour lui aussi j'ai jetté mainte larme, Premier qu'il fust de ce corps possesseur, Duquel alors il n'avait pas le cœur<sup>763</sup>.</p>	<p>Pour luy aussi je jeté mainte larme : Premier quant il se fit de ce corps possesseur Du quel alors il n'avoit pas le cœur ;</p>
<p>»Pour luy depuis j'ay mesprisé l'honneur, Ce qui nous peust seul pourvoir de bonheur. Pour luy j'ay hazarde grandeur et conscience, Pour luy tous mes parents J'ay quitté et amis, Et tous autres respectz sont a part mis«.  (...) »Für ihn hab'ich seitdem der Ehre abesagt, Die einzig wahres Glück erschafft im Leben, Für ihn Gewissen und Gewalt dahingewagt, Für ihn Verwandtschaft, Freundschaft weggegeben, Jedwede Rücksicht musste vor ihm weichen«<sup>764</sup></p>	<p>Pour luy depuis j'ay méprisé l'honneur, Ce qui nous peust pourvoir de bonheur Pour luy j'ay hazardé grandeur et conscience, Pour luy tous les parents j'ay quittés et amys, Et tous aultres respects sont apart mis<sup>765</sup></p>	<p>Pour luy depuis j'ay mesprisé l'honneur Ce qui nous peut seul provoir de bonheur ; Pour luy j'ay hasardé <u>honneur</u> et conscience, Pour luy tous mes parens j'ay quisté et amys, Et tous aultres respects sont a part mis ; Brief de vous seul je cherche l'alliance.<sup>766</sup></p>

Zweig cite, bien après, en page 218, une partie du second sonnet de la Reine, qu'il traduit très librement, sans hésiter à ajouter des serments lyriques qui ne figurent pas dans le texte français : « je remets tout ce que je possède sur terre », puis, plus loin, - avec ces accents wagnériens qui irrésistiblement rappellent l'incantation de Senta dans *Le Vaisseau fantôme* - « fidèle jusqu'à la mort, quoi qu'il arrive » :

<sup>762</sup> MSO p. 210

<sup>763</sup> MST p. 189

<sup>764</sup> MSO p. 213

<sup>765</sup> MST p. 191

<sup>766</sup> *Les sonnets de Marie Stuart, Reine d'Ecosse, au Comte de Bothwell*, Edité à Paris, chez Jacques Haumont, 1952, sonnet n° 9. La postface de ce petit recueil de 15 pages, dont le tirage a été limité à quatre cents exemplaires sur vélin blanc, explique leur origine, dont Zweig fait également état : « Les originaux des lettres et des poèmes de la cassette, trouvés chez Bothwell, furent détruits par Jacques VI, fils de Marie Stuart. Mais, en 1572, Georges Buchanan publie à Londres un pamphlet contre Marie Stuart, alors en prison, où se trouvent, dans un texte incomplet et déformé, probablement imprimé d'après une copie défectueuse, les lettres et les poèmes. Une copie plus complète et plus correcte est conservée à la Bibliothèque de l'Université de Cambridge. Elle a été publiée en 1932. C'est ce manuscrit que nous reproduisons avec quelques très légères modifications orthographiques et en y ajoutant une ponctuation qui fait entièrement défaut. Dans son texte encore imparfait, cette copie nous restitue une version certainement très proche de l'original, émouvant témoignage d'une passion qui bouleversa la destinée de l'infortunée Marie Stuart. »

<p>« Entre ses mains, et en son plain pouvoir, Je mets mon fils, mon honneur, et ma vie, Mon pais, mes subjects, mon ame assubjectie Est tout à luy, et n'ay autre vouloir Pour mon objet, que sans le decevoir Suivre je veux, malgré toute l'envie Qu'issir en peut » »In seine Hände und in sein Ermessen Lege ich alles, was ich irdisch je besessen, Mein Kind, mein Land, Leben, Glück und Ehre, Denn ihm allein und unbedingt sein eigen Will meine Seele ewig sich erzeigen, Nur ihm sich bindend, selig seiner Nähe, Treu bis zum Tod, was immer auch geschehe« »Was immer auch geschehe“, sie wird den Weg ins Aussichtslose wagen. Da sie sich ganz, Leib, Seele und Schicksal, an ihn, den unsäglich Geliebten, verloren hat, fürchtet diese maßlos Liebende nur eines mehr auf Erden: ihn zu verlieren«<sup>767</sup>.</p>	<p>Entre ses mains, et en son plain pouvoir, Je metz mon fils, mon honneur et ma vie, Mon pais, mes subjects, mon âme assubjectie Est tout à luy et n'ay autre vouloir Pour mon objet que sans le dessevoir Suivre je veux, malgré toute l'envie Qu'issir en peut.</p> <p>Adviene que pourra ! Maintenant qu'elle a renoncé à tout pour Bothwell, l'indiciblement aimé, l'amante démesurée ne craint plus au monde qu'une chose : la perte de cet homme.<sup>768</sup></p>	<p>Entre ses mains et en son plein pouvoir Je metz mon filz, mon honneur et ma vie, Mon païs, mes subjects, mon ame assubjectie Et toute a luy, et n'ay autre vouloir Pour mon objet que sans le dissevoir Suivre je veux malgré toute l'envie Qu'issir en peult, car je n'ay autre envie Que de ma foy luy faire apparcevoir ;<sup>769</sup></p>
---	--	---

Le traducteur transmet à son lecteur un message équivalent, mais sa stratégie de communication diverge ici de celle de l'auteur : il apaise les accents dramatiques en ne traduisant pas la prédiction zweigienne d'un avenir sans espoir et omet la dimension lyrique de l'énumération « corps, âme et destin » qu'il condense en « démesurée ».

*Marie Stuart* est la seule des trois biographies où l'auteur, fidèle à l'époque, se risque à citer, dans l'ouvrage original, en français ancien ; contrairement aux poèmes, qu'il fait suivre de leur traduction en langue allemande, ces extraits ne sont pas plus explicités pour le lecteur allemand que pour son homologue français :

<p>(...) und Heinrich II. nennt sie in einem Briefe begeistert »la plus parfayt enfant que je vys jamès«<sup>770</sup>.</p>	<p>(...) ; Henri II, ravi, dira dans une de ses lettres qu'elle est « la plus parfayt enfant que je vys jamès ».</p>
---	--

<sup>767</sup> MSO p. 218

<sup>768</sup> MST p. 196

<sup>769</sup> Sonnet n° II, *Les sonnets de Marie Stuart, reine d'Ecosse*, op. cit. (les pages ne sont pas numérotées).

<sup>770</sup> MSO p. 32, MST p. 31

Dans l'exemple suivant, le traducteur cite en vieux français les termes de la lettre de Marie Stuart à la Catherine de Médicis, qui ne figurent pas dans le texte de Zweig :

<p>Sofort ruft Maria Stuart ihren Staatsrat zusammen, und hastig wird, um Darnley zuvorzukommen, in einem großen diplomatischen Schreiben an Katharina von Medici vonvornweg alles Unrecht auf den Ausreißer gehäuft<sup>771</sup>.</p>	<p>Maria Stuart convoque aussitôt son conseil et se dépêche de prendre les devants en rejetant d'avance, dans une lettre diplomatique adressée à Catherine de Médicis, tous les torts sur Darnley : « <u>Il veult estre tout et commander partout, à la fin il se mest en ung chemin pour estre rien</u> ».</p>
---	---

Lorsque Zweig cite, après les avoir résumés en allemand, des propos tenus en langue anglaise, soucieux de prouver ainsi l'authenticité de ses sources et sa qualité d'historien, le traducteur se limite à la traduction de l'anglais sans citer la langue originale ; sans chercher l'équivalence terme à terme, il intègre la prédiction à la remarque du lord écossais qu'il situe avant le retour de Marie Stuart, non pas à propos de cette arrivée :

<p>Prophetisch hatte Maitland of Lethington, (...) von Maria Stuarts Ankunft geschrieben, sie würde unaufhaltsam außerordentliche Tragödien verursachen (»it could not fail to raise wonderful tragedies«)<sup>772</sup>.</p>	<p>Maitland de Lethington (...) avait prédit avant le retour de Marie Stuart que sa rentrée en Ecosse « ne manquerait pas de provoquer d'étranges tragédies ».</p>
---	--

Dans l'extrait suivant d'une lettre d'Elisabeth à Marie Stuart, le traducteur rapporte au style indirect et non sous forme de citation des propos dont l'auteur lui-même n'a pas cité le texte original :

<p>Sie hat vieldeutig gemurmelt, sie »wolle ihr jemanden geben, von dem niemand glauben würde, dass sie sich dazu entschließen könnte«<sup>773</sup>.</p>	<p>(...); elle a murmuré des paroles équivoques : elle lui donnerait quelqu'un auquel personne n'eût jamais pensé.</p>
---	--

Le traducteur, pour ne pas dérouter le lecteur en citant le texte anglais, se contente de traduire la phrase en français. Dans le second exemple, il va jusqu'à traduire une expression passée depuis dans le langage courant en français, *fair play* :

<sup>771</sup> MSO p. 192, MST p. 173

<sup>772</sup> MSO p. 67, MST p. 63

<sup>773</sup> MSO p. 113, MST p. 103



<p>»Il n'est possible de voir un plus beau prince«, beschreibt ihn Mauvissière, und auch die junge Königin erklärt ihn für »the lustiest and bestproportioned long man«, den nettesten und bestgewachsenen langen Jungen, den sie jemals gesehen<sup>774</sup>.</p>	<p>« Il n'est possible de voir un plus beau prince », écrit de lui Mauvissière, et la jeune reine elle-même déclare qu'il est le garçon le plus élancé, le plus joli et le mieux fait qu'elle ait jamais vu.</p>
<p>Eine innere Wandlung geschieht: [...] die bisher fair play mit allen Menschen gespielt, wird nun alle ihre außerordentlichen geistigen Fähigkeiten daransetzen, Verräter mit ihren eigenen Finten zu schlagen<sup>775</sup>.</p>	<p>Un changement se produit au fond d'elle-même : [...] celle qui jusqu'à présent joua franc jeu avec tous usera désormais de tous les moyens pour battre les traîtres avec leurs propres armes.</p>

Quelle que soit la langue, il traduit en français pour son lecteur, anglais ou latin, si le sens n'est pas immédiatement perceptible :

<p>Zwischen den beiden bestehen gewisse Unstimmigkeiten, aber weil es <u>amantium irae</u> oder »household words« sind, wie man im Volke sagt, hätte all das noch nichts zu sagen, vorausgesetzt, dass es nicht noch schlimmer wird<sup>776</sup>.</p>	<p>Il existe entre eux un certain désaccord ; si ce ne sont là que querelles d'amoureux ou, comme on dit dans le peuple, des querelles de ménage, la chose est sans grande importance, à condition toutefois que cela ne s'envenime pas ».</p>
--	--

Mais si le sens est immédiatement perceptible, et ceci prouve que c'est moins l'étrangeté qui le rebute que son souci de la compréhension du lecteur français, le traducteur n'hésite pas à citer en langue originale, ci-dessous en italien, ce qu'il ne fait pas s'agissant de l'anglais, moins évident :

<p>(...), bittet sie Moreta, er möge ihr den »buon musico« für ihren persönlichen Dienst überlassen<sup>777</sup>.</p>	<p>(..) Marie Stuart prie Moreta de lui céder le « buon musico ».</p>
<p>(...), David Rizzio (»in visage very black«), etwa achtundzwanzig Jahre alt, mit runden wachen Augen und</p>	<p>(...) David Riccio, âgé de vingt-huit ans environ, au teint basané, aux yeux ronds et vifs et qui chante</p>

<sup>774</sup> MSO p. 122/123, p. MST p. 111. Il s'agit ici de Darnley.

<sup>775</sup> MSO p. 163, MST p. 148

<sup>776</sup> MSO p. 143, MST p. 131

<sup>777</sup> MSO p. 145, MST p. 132

einem frischen Mund, der gut zu  
singen weiß («particolarmente era  
buon musico») <sup>778</sup>.

admirablement (« *particolarmente  
era buon musico* »).

Tous les exemples retenus pour illustrer dans cette partie la pratique du traducteur mettent en évidence l'importance qu'il attache tant au strict respect de l'authenticité et de l'exactitude des citations qu'à la réception de l'oeuvre traduite en France : il n'hésite pas à intervenir pour rétablir l'histoire avec rigueur si l'imprécision ou l'inexactitude sont patentes, en écrivant un texte historiquement le plus exact et en même temps le plus agréable possible, sans pour autant renoncer à la richesse de l'original.

---

<sup>778</sup> MSO p. 145, MST p. 132

## CHAPITRE III : STEFAN ZWEIG – ALZIR HELLA, UNE POESIE RETROUVEE

Nous allons, dans cette seconde partie consacrée à l'analyse des spécificités de l'art traductif d'Alzir Hella, étudier comment il a *reconstruit* le texte de Zweig et tenter de faire surgir ses systématismes, de révéler, parmi les possibles que lui offre la langue française, le style, le langage, le rythme qu'il a choisis pour restituer la langue, la poétique de l'écrivain autrichien. Pour y parvenir et *révéler* la démarche traductive d'Alzir Hella, nous avons souligné ce qui nous semblait, dans le texte même de chaque œuvre biographique, soit le plus insolite, soit le plus caractéristique, soit le plus répétitif, tout ce qui nous paraissait contribuer à la spécificité de l'œuvre de Zweig. Et c'est à ces passages extraits de leur gangue allemande que nous avons confronté le texte du traducteur. Nous avons donc isolé des traits caractéristiques du texte zweigien – le champ lexical, les figures de répétition et d'amplification, la syntaxe, l'oralité – sur lesquels nous nous sommes appuyée pour structurer notre étude du mode de traduire d'Alzir Hella.

Soucieux d'offrir au lecteur français le texte qui lui parlera le mieux, Alzir Hella est un traducteur de son époque : c'est d'après sa langue qu'il s'oriente, évitant, en rendant justice à ses conventions stylistiques, toute interférence avec le texte de départ. Le texte de Zweig est lyrique, riche, abondant, d'une qualité littéraire élevée ; c'est également, dans sa langue, un texte lyrique, riche, abondant et d'une qualité littéraire élevée qu'Alzir Hella transmet au lecteur français, un texte qui est cependant autonome. Il cherche la juste mesure, le bon équilibre, conserve le sens de l'original sans pour autant trahir la langue d'arrivée. C'est ce que l'époque attendait de ses traducteurs : lorsque Romain Rolland, dans un courrier du 3 janvier 1918, félicite Charles Baudouin pour ses traductions « très simples et fidèles » de Spitteler<sup>779</sup>, il lui reproche parallèlement, dans sa traduction de *Jeremias*, que son admirable fidélité au texte d'origine lui ait, parfois, fait « employer des tournures de phrase ou des mots, qui ont comme un accent étranger en français »<sup>780</sup>.

De nos jours, les traducteurs français revendiquent plutôt la pratique sourcière qui aboutit à une différenciation entre les textes et les langues, et peu nombreux sont les traducteurs qui osent avouer privilégier la réception d'un texte traduit aux dépens du texte source. Umberto Eco semble être un des rares théoriciens à exprimer une certaine préférence personnelle pour la réception, plutôt que pour la stricte lettre du texte original<sup>781</sup>. Il pense en effet que la traduction est un problème interne à la langue d'arrivée et que c'est à elle de retrouver son équilibre en réglant les questions sémantiques et stylistiques posées par l'original. Il s'agit, naturellement, de comprendre les expressions de la langue de départ, mais le critère de la réussite est donné seulement par l'excellence du texte produit dans la langue d'arrivée. Cette position est aussi celle de linguistes comme Georges Mounin<sup>782</sup>, mais elle

---

<sup>779</sup> Lettre du 17 janvier 1916, citée dans *Correspondance entre Romain et Rolland et Charles Baudouin*, op. cit. p. 35. Spitteler s'était réjoui : « Cela ne sent nullement la traduction (...) ».

<sup>780</sup> Lettre du 3 janvier 1918, citée dans *Correspondance entre Romain et Rolland et Charles Baudouin*, op. cit. p. 62. La lettre évoquée où Charles Baudouin mentionne sa parenté d'esprit avec Zweig et sa joie de traduire sa pièce n'est malheureusement pas publiée dans l'ouvrage d'Antoinette Blum.

<sup>781</sup> Umberto Eco, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Seuil, Paris, 1994. Il accepte, par exemple que le *Roman de la rose* soit traduit en russe moyennant certaines adaptations du contenu afin que le lecteur russe ne soit pas dépaycé. Pour parodier Georges Mounin, en lisant la traduction russe, le lecteur n'aura jamais l'impression que le texte qu'il a sous les yeux a d'abord été pensé et écrit dans une langue étrangère.

<sup>782</sup> Sur la pratique cibliste (« verres transparents »), Mounin explique qu'elle consiste à traduire de telle sorte que le texte ait l'air d'avoir été pensé, puis rédigé en français mais que cela n'implique pas forcément une certaine infidélité,

Suite des notes de fin sur la page suivante

offre un danger et un paradoxe. Le danger que pressent Eco réside, d'une part, dans le fait qu'une traduction satisfaisante en langue d'arrivée peut oblitérer ce qui éventuellement se trouve d'ambigu ou de polysémique dans la langue de départ, et que le texte d'arrivée risque de ne plus laisser pressentir ce qu'il y avait à l'origine. L'autre problème qui se pose est celui de juger de l'excellence de la traduction : un texte peut être excellent à plusieurs niveaux et selon plusieurs critères, mais tout texte excellent est-il une excellente traduction ?

Antoine Berman, dont la démarche est d'offrir des instruments d'analyse et de *critique des traductions*, caractérise le texte orienté vers le public comme une manifestation ethnocentrique et stigmatise certaines tendances « déformantes » du traducteur qu'il nomme *rationalisation, clarification, allongement, ennoblissement, appauvrissement, homogénéisation*. Certaines de ces tendances sont effectivement parfois celles d'Alzir Hella, qui, comme tout traducteur se heurte à la « résistance » du texte originel soulignée par le traducteur suisse Hanno Helbling :

La première résistance, nous l'affrontons en nous-mêmes : soit une phrase biscornue, une situation syntaxique limite, un vrai monstre. Comment en faire une phrase qui tienne debout ? – nous poser la question, c'est déjà enfreindre à moitié les règles de la confection sur mesure. Car ce passage, seule une phrase monstrueuse pourra le restituer : nous voici mis au défi de reconstruire son extravagance dans notre propre langue, sous peine de tomber dans le prêt-à-porter<sup>783</sup>.

Alzir Hella modifie le texte selon l'idée qu'il a de l'ordre du discours. Ses modifications touchent la structure des phrases (nouvel arrangement) et sont constituées par exemple par l'élimination des redites, par l'adjonction des propositions relatives et des participes, ou, au contraire, par l'introduction de verbes dans des phrases qui en sont dépourvues. Il apporte des modifications dans le sens de la *clarté* du discours et explicite ce qui ne veut pas être clair dans l'original, s'efforçant en outre d'écrire des phrases « élégantes » : c'est ce qui, selon Berman, l'apparente à des exercices de style et qu'il nomme *ennoblissement*. Si les systématismes de l'écrivain peuvent certes être atténués dans une traduction ennoblissante, celle-ci peut servir la réception de l'œuvre par un public étranger et donc sa diffusion. La tendance à l'*homogénéisation*, qui consiste pour Berman à unifier sur tous les plans (lexicaux, syntaxiques, grammaticaux) le tissu hétérogène, dialogique, de l'original, est également perceptible chez Hella. De ces tendances découle la destruction des réseaux signifiants sous-jacents et des systématismes du texte, la modification de la ponctuation entraînant par exemple celle du rythme, accompagnée de l'effacement des récurrences, des structures itératives, des mots ou structures-clefs sous-jacentes et porteuses d'une signification parallèle<sup>784</sup>.

Faut-il privilégier le texte source ou le public destinataire de la traduction ? La préférence cibliste constituait la position dominante à l'époque de Zweig, y compris, nous l'avons vu, du point de vue éditorial. Privilégier le lecteur cible part de l'idée de la traduction comme voie de la communication. *Le Monde* du 11 juillet 2003, dans un article intitulé *Rabelais en hébreu : un travail d'orfèvre linguistique* citant les propos du Conseiller culturel de l'Ambassade de France en Israël, lors de la sortie, en avril 2003, de l'édition en hébreu de *Gargantua et Pantagruel*, s'émerveille : « Ido Bassok, le traducteur, a fait, d'après les spécialistes, un travail extraordinaire. De même que Rabelais avait inventé la langue française, Ido Bassok a accompli une véritable œuvre de création linguistique pour l'hébreu. Cette traduction de Rabelais est en fait un processus de transfert de la création linguistique d'une langue à l'autre. Le traducteur comme l'auteur a inventé des mots ». La journaliste,

---

tandis que les « verres colorés » consistent à traduire mot à mot de façon à ce que le lecteur ait toujours l'impression de lire le texte avec les formes originales de la langue étrangère. Cf. *La notion de fidélité en traduction*, Amparo Hurtado Albir, collection traductologie, Didier érudition, Paris, 1990 p. 19.

<sup>783</sup> *L'écrivain et son traducteur*, op. cit. p. 76

<sup>784</sup> Voir la sévère analyse de Milan Kundera sur les traductions françaises de Kafka qui évitent selon lui à tort les répétitions kafkaïennes, in *Les Testaments trahis*, Gallimard, NRF, Paris, 1993, p. 121-145.

Catherine Dupeyron, ajoute : « De là à penser que le traducteur est aussi un peu auteur, il n'y a qu'un pas que l'intéressé ne renie pas ». Ce dernier affirme en effet : « Dans ce cas, plus que dans toute autre traduction, être rabelaisien voulait dire être infidèle à la lettre du texte. L'objectif était de retenir l'attention du lecteur. Pour respecter l'esprit de Rabelais, il fallait que j'abandonne l'angle de l'érudite et du chercheur, que je restitue le sens, la force de l'œuvre, avec des idiomes hébraïques qui sont parlants pour le public israélien ». Ne retrouve-t-on pas, dans cette recherche d'une équivalence totale, les aspirations précises de Zweig ? (cf. supra Jeroshalaim/Jésusalème ...)

Nous allons, dans les instants textuels particuliers que nous avons débusqués dans le texte allemand, étudier comment le traducteur a opéré les choix auquel il a été confronté entre un mot, une construction, un rythme ou un autre, analyser les transferts linguistiques et culturels, visant à *recréer*, sans perdre la poésie de l'écriture zweigienne, une œuvre nouvelle pour le public français.

## L'UNIVERS ZWEIGIEN : LA TRADUCTION DES CONCEPTS ET DES IMAGES

Alzir Hella fait montre dans sa traduction des biographies de Zweig d'une sensibilité particulière à ce qu'exprime l'auteur, d'un « *Sprachgefühl* » qui lui permet de trouver des équivalences même aux tournures les plus idiomatiques et les plus complexes en allemand, souvent poussées à l'extrême par l'auteur. Pour lui, traduire était, comme l'écrit Eloi Recoing, « une fête et une ivresse, un jeu de qui perd gagne rigoureux et ludique : l'art de saisir dans sa propre langue ce qui se dérobe dans toute écriture, un art de vivre l'irréductible écart entre les langues, non comme une tragédie de l'impossible, mais comme une chance inouïe puisque dans cet écart gît la poésie<sup>785</sup> ».

Toujours au service de ses deux maîtres, le texte allemand d'une part, la langue et le lecteur français d'autre part, Alzir Hella excelle à créer en français une atmosphère où la tension s'allie à l'intensité des passions. Son exigence et sa méticulosité, sa capacité à transposer, à communiquer, son souci de la langue française avant, sans doute, celui de la langue d'origine, son parti pris de clarté, voilà ce que nous allons nous attacher à montrer.

### ∅ Les mystères humains

L'objet de la recherche de Zweig – il insiste très souvent sur ce point – est celle de l'homme, de sa connaissance, de sa psychologie, des mystères et des causes de son destin. C'est sur le mystère, comme l'écrit Klaus Mann, que se porte l'intérêt de tout poète.<sup>786</sup> Zweig met en œuvre tous les moyens d'écriture possibles pour s'approcher au plus près de cette description. Freud lui écrit le 19 octobre 1920 : « La perfection de l'intuition associée à la maîtrise de l'expression laissent le sentiment d'une rare satisfaction. Ce qui m'a surtout intéressé, ce sont les procédés d'accumulation et d'intensification grâce auxquels votre phrase s'approche toujours plus près et

---

<sup>785</sup> In *Antoine Vitez, le devoir de traduire*, Etudes réunies et présentées par Jean-Michel Déprats, Editions Climats et Maison Antoine Vitez, Montpellier, 1996, p. 95. Antoine Vitez était un metteur en scène et un traducteur de poésie, de roman tout autant que de théâtre, pour lequel « traduire est déjà mettre en scène », selon le mot de Henri Meschonnic.

<sup>786</sup> « En fin de compte, je ne suis pas un politicien, mais un poète, ce qui signifie que je m'intéresse en premier lieu aux profondeurs mystérieuses de la vie, et en second lieu seulement à son organisation pratique ». Klaus Mann, *Le Tournant*, traduction de Nicole et Henri Roche, Editions Solin, Malakoff, 1984, p. 281.

comme à tâtons de l'être le plus intime de ce que vous décrivez. C'est comme l'accumulation des symboles dans le rêve, qui laisse transparaître de plus en plus nettement ce qui est voilé »<sup>787</sup>.

L'auteur autrichien utilise la répétition comme méthode et moyen d'expression. Pour étudier comment Alzir Hella s'en est fait l'écho dans sa traduction, nous avons choisi d'isoler trois de ces concepts : *Psychologie, Geheimnis, Schicksal*.

## V Psychologie

La « psychologie », « la science des hommes », « la connaissance des âmes », sont chez Zweig des concepts clefs de son œuvre, le moteur de son approche. L'histoire, écrite par des hommes, est le reflet de leur psychologie : « L'histoire, cet océan d'événements en apparence sans marée, obéit en réalité à une loi rythmique immuable, à une sorte de jeu de vagues qui divise ses époques en flux et reflux, en avances et reculs ; comment pourrait-il en être autrement étant donné qu'elle est faite par des hommes et que ses lois psychiques ne font que refléter celles de l'individu ? »<sup>788</sup> Il voulait *tout* comprendre de l'homme, même le plus noir, le plus incompréhensible. Klaus Mann, qui, ainsi qu'il l'écrit dans son autobiographie, l'aimait, l'appréciait « et comme écrivain, et comme ami » et lui était « reconnaissant de l'intérêt qu'il portait à [ses] travaux », lui reproche son interprétation des élections de septembre [1933] comme une *révolte de la jeunesse*. « Grâce à la psychologie, on peut tout comprendre, même les matraques. Mais je ne veux pas de cette psychologie »<sup>789</sup>. Très vite, Zweig se rendit compte lui aussi que la « peste brune » était une idéologie immonde, qui le mena au désespoir.

Pour traduire ce concept, Alzir Hella pratique très souvent ce que Werner Koller nomme la « diversification »<sup>790</sup>. Il ne traduit pas lexème par lexème : il cherche les équivalences, nuance la traduction, selon les contextes.

Dans le premier exemple ci-dessous, l'auteur joue sur le langage commun (*Seelen*) et le langage savant (*Psycho*) qu'il conjugue symétriquement avec l'observation et la connaissance (*Beobachtung, -logie*). Le traducteur, dans un travail d'écriture et d'interprétation, choisit d'alléger sa phrase en composant un double complément et en mettant *l'âme* en facteur commun :

<p>(...) die Meisterschaft <u>der Seelenbeobachtung und Psychologie</u> (...) <sup>791</sup>.</p>	<p>(..)La maîtrise dans <u>l'observation et la connaissance des âmes</u> (...)</p>
---	--

Cela semble être un problème « contemporain » de traduction : « Seele(n)- dans un mot composé chez Freud était jadis traduit par « psychique » et même par « mental ». Certains « nouveaux » traducteurs proposent « animique » pour « seelisch ». La traduction ci-dessous présente en français une parenté avec la précédente alors qu'en allemand, c'est le nom composé *Menschenkunst* que l'auteur a choisi :

<sup>787</sup> Sigmund Freud - Stefan Zweig, Traduit de l'allemand par Didier Plassard et Gisella Hauer, Rivages poche, Petite Bibliothèque Paris, 1995, p. 24. Il parle ici de *Dostoievski*, paru dans *Drei Meister* en 1920.

<sup>788</sup> *Derniers messages*, La pensée européenne dans son développement historique, op. cit. p. 36

<sup>789</sup> Klaus Mann, *Le Tournant*, op. cit. p. 334/335

<sup>790</sup> Werner Koller, *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, 5. Auflage, Uni-Taschenbücher, Quelle & Meyer, Wiesbaden, 1997, p. 230

<sup>791</sup> JF, F. p. 17

(...) wo der Knabe die Anfangsgründe der Wissenschaft und Menschenkunst gelernt hat (...) <sup>792</sup> .	(...) où, enfant, il apprit les rudiments de la science et de la connaissance des âmes.
--	---

Ce même syntagme composé allemand, Alzir Hella le traduit cette fois par *science des hommes*, qu'il avait évité dans l'exemple précédent pour ne pas faire deux fois appel au mot science :

Meister der <u>Menschenkunst</u> <sup>793</sup> .	Maîtres en la <u>science des hommes</u> .
---	---

Dans l'exemple suivant, le traducteur souligne particulièrement, par la mise entre virgules et l'adjonction de « au point de vue », l'importance du *psychologique* :

Dieser Zweikampf Robespierres und Fouchés gehört zu den spannendsten, zu den <u>psychologisch</u> erregendsten Episoden der Revolutionsgeschichte <sup>794</sup> .	Ce duel entre Robespierre et Fouché est un des épisodes les plus captivants, les plus émouvants, <u>au point de vue psychologique</u> , de l'histoire de la Révolution.
--	---

Zweig veut avant tout étudier le « caractère ou plutôt l'absence de caractère » de Fouché. Savoir comment il fonctionne, étudier sa psychologie doit permettre d'aboutir à une « étude biologique du diplomate » : c'est en *scientifique* que Zweig veut étudier les lois qui régissent cette espèce particulière de sorte que le lecteur, informé de ses ressorts, puisse s'en défendre en toute connaissance de cause (« nous voudrions essayer, pour nous défendre, de découvrir les hommes qu'on trouve derrière cette puissance et ainsi le redoutable secret de leur pouvoir : la puissance et la politique <sup>795</sup>), en *biologiste* qu'il se penche sur l'homme comme être vivant, partie de la nature. Voilà qui nous ramène à la *Comédie humaine* car, dans l'avant-propos de cette grande fresque, Balzac précise :

L'idée première de *La Comédie humaine* [...] vint d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité. [...] Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les Espèces Zoologiques résultent de ces différences. [...] Pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il a donné lieu, je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature. La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'état, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques. Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant

<sup>792</sup> JF, F. p. 20

<sup>793</sup> JF, F. p. 18

<sup>794</sup> JF, p. 76, F. p. 73

<sup>795</sup> F. p. 13

de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une oeuvre de ce genre à faire pour la Société ?<sup>796</sup>

Stefan Zweig, héritier de Balzac, veut ainsi percer les secrets de « l'espèce sociale » que représenterait Fouché, en s'éclairant des leçons de Freud, auquel l'auteur autrichien témoigne sa gratitude et son admiration : « J'appartiens à cette génération d'esprits qui n'est redevable presque à personne autant qu'à vous en matière de connaissance, et je sens, avec cette génération, que l'heure est proche où votre exploration de l'âme, d'une si considérable importance, deviendra un bien universel, une science de dimension européenne. D'Angleterre, d'Amérique, chaque courrier m'apporte des questions concernant votre personne ou votre oeuvre – peut-être même notre patrie découvrira-t-elle à son tour, peu à peu, combien vous nous avez enrichis. J'espère que l'occasion me sera donnée, un jour prochain, d'exprimer tout ceci publiquement et de façon détaillée »<sup>797</sup>.

Zweig considère comme son devoir de révéler les grandes lois psychologiques, sociologiques ou morales qui président aux actions des hommes et d'être le guide, l'autorité morale de son époque. Il en appelle à la tolérance et à l'humanisme, et met en garde contre les systèmes totalitaires, synonymes de pouvoir absolu et donc d'exploitation. Une oeuvre qui ne serait que littéraire lui semblerait, de ce point de vue, vaine, et ses biographies sont des bouteilles jetées à la mer pour ses contemporains et les générations à venir. Un post-scriptum réservé à l'édition française de *Fouché* renvoie à l'oeuvre de Louis Madelin, qui a nourri la sienne, mais pour s'en démarquer : « un portrait psychologique comme celui-ci doit toujours, sans fausser l'ensemble, restreindre les détails pour faire ressortir les lignes décisives d'une personnalité »<sup>798</sup>. C'est ici Zweig, mû par le souci de se démarquer de son « concurrent » Madelin, qui a imposé dans la traduction française la répétition du mot « psychologique » à laquelle ne se serait sans doute pas résolu Alzir Hella de son propre chef, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même : « J'ai surtout, page un, ajouté – "psychologique" après le mot "étude", afin que la différence entre les deux livres soit de prime abord clairement établie »<sup>799</sup> :

<p>[...] (der diese wie jede andere <i>Studie</i>, den grossteil ihres Tatsachenmaterials verdankt); sonst hat die Geschichte einen Mann, der innerhalb einer Weltwende alle Parteien geführt und als einziger sie überdauert, der im <i>psychologischen Zweikampf</i> einen Napoleon und einen Robespierre besiegte, (...)<sup>800</sup>.</p>	<p>[...] (à laquelle la présente <i>étude psychologique</i>, comme tout autre, doit la plus grande partie de ses matériaux) ; à cette exception près, l'histoire a relégué silencieusement au dernier rang des figurants insignifiants cet homme qui, à un tournant du monde, a dirigé tous les partis et a été le seul à leur survivre, et qui, dans un <i>duel d'ordre psychologique</i>, a vaincu un Napoléon et un Robespierre ; (...).</p>
--	---

C'est également à cet adjectif auquel recourt le traducteur pour traduire, dans *Marie-Antoinette*, la « *charakterologische Darstellung* » zweigienne :

<sup>796</sup> Balzac, *La Comédie humaine*, avant-propos, p. 6.

<sup>797</sup> Sigmund Freud – Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit. p. 29/30.

<sup>798</sup> JF, F., p. 13

<sup>799</sup> Voir annexe – Lettre du 31 décembre 1929 page 497.

<sup>800</sup> JF, F. p. 9



(...) und jede charakterologische Darstellung bleibt unehrlich, die ein Geschehnis in den Schatten drückt, das Marie Antoinette selbst den „article essentiel“, den Hauptpunkt ihrer Sorgen und Erwartungen, genannt hat<sup>801</sup>.

(...) et tout étude psychologique qui relèguerait dans l'ombre un événement que Marie-Antoinette elle-même a qualifié d' « article essentiel » de ses soucis et de ses espoirs manquerait d'honnêteté.

Dans le passage suivant, Zweig revient sur l'exemplarité universelle de ses modèles, suivant à nouveau le fil conducteur du *type* :

Diese beiden fähigsten Minister Napoleons, die psychologisch interessantesten Menschen seiner Epoche, lieben einander nicht – wahrscheinlich, weil sie in vielem einander zu ähnlich sind. (...) Unablässig begegnen sich – als Revolutionäre, als Senatoren, als Minister, als Königsdiener verkleidet – diese beiden Charakterspieler des Wankelmuts auf der gleichen Bühne der Weltgeschichte; und eben weil sie gleicher geistiger Rasse sind und gleiche diplomatische Rolle ihnen zugeteilt wird, hassen sie einander mit der kühlen Kenntnis und dem guten Groll von Rivalen.

Sie gehören beide demselben amoralischen Typus an; aber stammt ihre Ähnlichkeit aus dem Charakter, so ihre Verschiedenheit aus der Herkunft. (...) Aus dieser Verschiedenheit ihrer Herkunft erhält ihre gleiche Grundeigenschaft besondere Farbe<sup>802</sup>.

Ces deux ministres de Napoléon, [Fouché et Talleyrand] les plus capables de tous, - les figures psychologiquement les plus intéressantes de cette époque – ne s'aiment pas, probablement parce qu'ils se ressemblent trop à beaucoup d'égards. (...) Continuellement ces deux joueurs typiques de la versatilité se rencontrent, déguisés en révolutionnaires, en sénateurs, en ministres, en serviteurs du roi, sur la même scène de l'histoire universelle et, précisément parce qu'ils sont de la même race spirituelle et qu'ils ont le même rôle diplomatique, ils se haïssent avec le fiel et la connaissance froide de rivaux fieffés.

Ils appartiennent tous deux au même type amoral; mais s'ils sont semblables de caractère, ils sont différents d'origine (...). Cette différence d'origine donne à leur caractère fondamental, qui est le même, une couleur particulière.

La traduction d'Alzir Hella met cette fois en exergue les références au type, plus implicites dans le texte allemand : les *Menschen* deviennent des *figures*, c'est légitimement par *typique* qu'il traduit le mot *Charakter* dans sa première occurrence, et utilise le mot *caractère* pour traduire à la fois *Charakter* dans sa seconde occurrence et *Eigenschaft*, ainsi que l'y porte le français. Notons les rivaux *fieffés* par lesquels Alzir Hella traduit ces farouches rivaux.

<sup>801</sup> MAO p. 36, MAT p. 32

<sup>802</sup> JF p. 165/166, F. p. 161/162

Dans une lettre du 14 avril 1925, Freud exprimait son admiration pour sa précision et sa perspicacité dans la description de choses immatérielles, qui semblent modelées sur une réalité qui en fait ne peut être perçue que grâce à l'art de l'auteur :

Il faudra que je vous dise un jour combien vous réussissez à obtenir, avec la langue, quelque chose qu'à ma connaissance personne d'autre ne réalise. Vous savez rapprocher de si près l'expression de l'objet que les plus fins détails de celui-ci deviennent perceptibles, et que l'on croit saisir des relations et des qualités qui jusqu'à présent n'avaient absolument jamais été exprimées par le langage. Cela faisait déjà longtemps que je me creusais la tête pour trouver un équivalent de votre façon de travailler ; finalement, il m'en est venu un hier, évoqué par la visite d'un ami épigraphiste et archéologue. C'est un procédé comparable à celui de prendre le calque d'une inscription sur une feuille de papier. On applique, c'est bien connu, une feuille de papier humide sur la pierre, et l'on contraint cette matière malléable à épouser les moindres creux de la surface portant l'inscription. Je ne sais si cette comparaison vous satisfera.

Mon admiration est d'autant plus grande qu'il n'existe pas, à proprement parler, de représentation exacte de ce que vous décrivez et que ce manque doit être combattu par l'utilisation des comparaisons les plus diverses en provenance d'autres domaines de l'expérience<sup>803</sup>.

L'auteur lui avait répondu, dès le lendemain : « Vous nous avez enseigné à avoir le courage d'approcher de près les choses, d'approcher sans peur et sans fausse honte même la partie la plus extrême et la plus intime du sentiment. Et il faut du courage pour être sincère – votre œuvre en témoigne comme peu d'autres à notre époque »<sup>804</sup>. Le 20 octobre 1932, après la sortie de Marie-Antoinette, Freud le félicite pour son portrait du Dauphin :

Savez-vous que votre analyse du royal garnement qui accuse sa mère (et sa tante) de l'avoir débauché est absolument recevable ? Aujourd'hui encore, tous les névrosés que nous étudions ont cela dans leur programme (...) Dans le cas du Dauphin, le milieu dégradant et hostile à sa mère y a certainement contribué, mais, dès auparavant, cette tendance au mensonge fantasmagorique n'avait pas échappé à la mère<sup>805</sup>.

Le 21 octobre, l'auteur autrichien souligne encore une fois tout ce qu'il lui doit :

(...) ; tout ce que j'écris est marqué par votre influence et vous sentez peut-être que le courage de dire la vérité, qui est probablement l'essentiel de mes livres, vient de vous : vous avez servi de modèle pour toute une génération. En ce qui concerne le Dauphin, j'avais encore plus de matériel que je n'en ai utilisé. Mais il m'était trop cruel de rapporter les mots prononcés devant des témoins dignes de foi : « Quand guillotiner-t-on enfin ces sacrées putaines ». Il avait apparemment aussi entendu cela et, trouvant que c'était amusant (et peut-être à cause d'une haine secrète), il le répéta<sup>806</sup>.

Prendre une feuille de papier humide et la contraindre à épouser les moindres creux de l'original, voilà qui pourrait figurer une pratique strictement sourcière de la traduction des œuvres de Zweig. Bien qu'Alzir Hella ne l'ait pas faite sienne, il a su néanmoins rendre chaque détail perceptible à son lecteur

## V Geheimnis

Dans les trois biographies de Zweig que nous étudions ici, il est beaucoup question de secrets, de conspirations, de mystères. Pour exprimer ce que recouvrent les termes allemands « *Geheimnis* », « *geheim* », que Zweig utilise de ce fait à maintes reprises, le français recourt à de

---

<sup>803</sup> Sigmund Freud – Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit. p. 38

<sup>804</sup> Sigmund Freud – Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit. p. 40.

<sup>805</sup> Sigmund Freud – Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit. p. 93/94

<sup>806</sup> Sigmund Freud – Stefan Zweig, *Correspondance*, op. cit. p. 94/95.

nombreux termes : mystère, secret, énigme, arcanes, pour les syntagmes nominaux, mystérieux, secret, clandestin, intime, caché, celé, confidentiel, intérieur, ésotérique, hermétique, cryptique, occulté, dérobé, dissimulé, renfermé, réservé, invisible, obscur. L'ombre est souvent l'alliée du mystère et l'auteur recourt très souvent à cette métaphore pour suggérer l'obscurité volontaire dont sont entourés les faits qu'il raconte. Le traducteur fait appel à des termes différents, selon le contexte.

Dans l'extrait suivant de *Fouché*, Alzir Hella fait d'emblée appel à une composition originale, ne figurant pas dans la liste des équivalences attendues : il traduit en effet le syntagme nominal *Geheimnis* par *vertu secrète* (*Geheim* = *secret* ; *-nis* = *vertu*), le traducteur respectant par ailleurs le champ lexical de la distillation (*destilliert, zusammenpresst/distille, exprime*) :

<p>Aber dies ist allzeit <u>ein Geheimnis</u> des Giftes, dass es Heilkraft in sich schließt, wenn man es künstlich destilliert und seine <u>verborgenen Kräfte</u> zusammenpresst<sup>807</sup>.</p>	<p>Mais le poison possède toujours <u>cette vertu secrète</u> de renfermer son antidote lorsqu'on le distille avec art et qu'on en exprime les <u>forces cachées</u>.</p>
---	---

Le mystère se renforce d'images métaphoriques de l'ombre, où tout se joue, où Fouché règne et conspire, opposées à celles de la lumière où agit Robespierre. Le traducteur recrée le suspense et la progression du sentiment de complot, n'hésitant pas à recourir au « on » contenu implicitement dans la tournure « *Irgendeinen Schlag fühlt ... geplant* » :

<p>Diese <u>geheimnisvolle, verzweifelt, gefährliche und hintergründige</u> Rolle Fouchés (...) <sup>808</sup>.</p>	<p>Ce rôle <u>secret, désespéré, périlleux et souterrain</u> (...)</p>
<p>Denn dass sich <u>im geheimen</u> etwas gegen ihn vorbereitet spürt dieser misstrauische, argwöhnische Geist. (...) Irgendeinen Schlag <u>aus dem Dunkel</u> fühlt Robespierre geplant; <sup>809</sup>.</p>	<p>En effet, cet esprit méfiant et <u>ombrageux</u> sent qu'<u>en secret</u> quelque chose se prépare contre lui (...). Robespierre saisit que <u>dans l'ombre</u> on projette quelque coup (...)</p>

Alzir Hella poursuit, dans le même ton de conspirateur, calquant ici scrupuleusement le récit zweigien :

<p>Aber es ist keine Zeit mehr zu verlieren, denn immer dringlicher berichten die <u>Spione von geheimen Konventikeln</u>. Am 5. Thermidor fällt Robespierre ein Brief Fouchés in die Hände, an dessen Schwester gerichtet, in dem es <u>geheimnisvoll</u> heißt: »Ich habe nichts</p>	<p>Mais il n'y a plus de temps à perdre, car les rapports des espions annoncent, d'une manière toujours plus pressante, des conciliabules <u>secrets</u>. Le 5 Thermidor une lettre de Fouché tombe entre les mains de Robespierre, lettre adressée à sa</p>
--	--

<sup>807</sup> JFouché, p. 85, F. p. 82

<sup>808</sup> JF p. 87, F. 84

<sup>809</sup> JF p. 87/88, F. p. 84/85

von den Verleumdungen Maximilian Robespierres zu befürchten ... in kurzer Zeit wirst Du von dem Ausgang dieser Angelegenheit hören die, wie ich hoffe, zum Vorteil der Republik ausfallen wird«<sup>810</sup>.

sœur et où il est dit mystérieusement :

*Je n'ai rien à redouter des calomnies de Maximilien Robespierre ... Dans peu, vous apprendrez l'issue de cet événement qui, j'espère, tournera au profit de la République.*

On notera que le traducteur a mis en relief la citation de la lettre, mettant l'extrait en italiques, tout en le séparant du corps du texte. Il respecte par ailleurs en français le vouvoiement utilisé dans la lettre originale tandis que Zweig y introduit un tutoiement, conforme aux usages allemands du XXème siècle, entre un frère et sa sœur.

Dans l'extrait ci-après, Alzir Hella n'utilise qu'une seule fois mystérieux (« un esprit mystérieux »), traduisant toutes les autres occurrences de *Geheimnis*, *geheim* par *secret*. Au fond, un secret peut être révélé, ou percé à jour, un mystère sera plus couramment dévoilé, ou profané :

Geheimnis und Spannung geistert körperlos im Raum. (...) Hat einer von ihnen und welcher, das gefährliche Geheimnis verplaudert? Diese ausweichende Antwort Robespierres gehört zu den Geheimnissen, die er mit sich ins Grab genommen. (...) War dies Ausweichen vor einer Anklage Fouchés, Zeichen einer geheimen Vereinbarung oder nur Ausflucht? Man weiß es nicht. Um Robespierres Gestalt schwebt heute nach so vielen Jahren noch immer ein Schatten von Geheimnis (...). Niemand hat seine geheimsten Gedanken gekannt, die Gedanken seiner letzten Nacht vom 8. zum 9. Thermidor<sup>811</sup>.

Il semble qu'un esprit mystérieux anime ces lieux (...). L'un d'eux [des conjurés], et lequel, a laissé échapper le dangereux secret. (...) Cette réponse évasive fait partie des secrets que Robespierre a emporté avec lui dans la tombe. (...) Ce refus d'accuser Fouché était-il le signe d'une convention secrète, ou bien une échappatoire ? On ne le sait pas. Autour de la figure de Robespierre plane aujourd'hui encore, après tant d'années, l'ombre d'un secret (...). Personne n'a jamais connu ses pensées les plus secrètes, celles de sa dernière nuit, du 8 au 9 thermidor.

Il conserve le même crescendo dans l'obscur, l'inconnu, l'intime non révélé, suscitant chez le lecteur une même attente angoissée, tout en évitant, comme il en est coutumier, de répéter deux fois « pensées » qu'il reprend par le pronom « celles ».

Dans *Marie-Antoinette*, un chapitre en porte le titre : »*Geheimnis des Alkoven*«, « *Secret d'Alcôve* ». Du *secret*, plus concret et personnel, qui peut ou doit être gardé, le traducteur passe à un

<sup>810</sup> JF, p. 89, F. p. 86

<sup>811</sup> JF. p. 91, 94 et 95 ; F. p. 88, 90 et 91

*mystère*, dont personne ne détient vraiment la clé. Il associe ce nom, comme cela se pratique le plus souvent en français, au verbe *dévoile* :

<p>Und dann: deckt man wirklich ein <u>Geheimnis</u> auf, wenn man frei und ehrlich von der langjährigen ehelichen Unfähigkeit Ludwigs XIV. spricht? Durchaus nicht<sup>812</sup>.</p>	<p>Autre chose encore : <u>dévoile-t-on</u> véritablement <u>un mystère</u> quand on parle sincèrement de la longue impuissance de Louis XVI ? Certes, non !</p>
--	--

Dans l'exemple ci-dessous, Alzir Hella ne traduit pas explicitement *heimlich*, dont le sens est inclus dans le verbe *dévoile*. James Balfour, complice de Bothwell dans l'assassinat de Darnley, fait savoir aux lords qu'il y a dans le château des documents compromettants qu'un complice doit ramener *discrètement* (*unauffällig*), adverbe que le traducteur ne traduit pas :

<p><u>Heimlich</u> steckt er den Lords die wichtige Nachricht zu, der flüchtige Bothwell habe einen seiner Diener nach Edinburgh mit dem Auftrag entsendet, <u>unauffällig</u> eine zurückgelassene Kassette mit wichtigen Dokumenten aus dem Schlosse <u>herauszuschmuggeln</u><sup>813</sup>.</p>	<p>Il <u>dévoile</u> aux lords que Bothwell a envoyé un de ses serviteurs à Edimbourg avec mission de <u>sortir</u> du château et <u>de lui rapporter</u> une cassette contenant des documents importants qu'il y a laissée.</p>
---	--

Dans les exemples suivants, *Geheimnis* devient un secret. Le traducteur accroît la tension en résumant à « *alors* » l'instant de la conversation entre la reine et Mirabeau :

<p>Was die Königin mit Mirabeau <u>in dieser Stunde</u> besprochen, <u>bleibt Geheimnis</u><sup>814</sup>.</p>	<p>Ce dont il fut <u>alors</u> question entre la reine et Mirabeau <u>est demeuré un secret</u>.</p>
--	--

Pour accompagner le lecteur dans sa compréhension de cet épisode de *Marie Stuart*, il n'hésite pas à ajouter un complément absent du texte allemand, soulignant ce qui est *mystérieux* dans la conduite de Darnley, qui refuse de pénétrer dans le palais de Marie à Edimbourg, en le qualifiant d'être (*Gestalt*) *étonnant* :

<p><u>Geheimnis</u>, wie alle die anderen, die Darnleys <u>Gestalt</u> und <u>Schicksal</u> unwitern<sup>815</sup>.</p>	<p>C'est là <u>un secret</u>, comme tant d'autres, qui entourent la conduite et le destin de cet être étonnant.</p>
---	---

Alzir Hella concentre son texte en éludant la traduction des compléments de lieu qui ne lui semblent pas essentiels à la compréhension de l'épisode – *in seinem Bette, aus dem Schlosse* – et en

<sup>812</sup> MAO p. 36, MAT p. 33

<sup>813</sup> MSO p. 306, MST p. 270

<sup>814</sup> MAO p. 345, MAT p. 305

<sup>815</sup> MSO p. 192, MST p. 174

terminant sa phrase sur une chute poétique, particulièrement efficace par l'interférence avec *sceller* que suggère phonétiquement le participe *celée*. Alzir Hella ne se révèle-t-il pas ici « un excellent linguiste, un très bon médiateur, un écrivain et un découvreur », selon la définition que donne Hubert Nyssen d'un *parfait traducteur*<sup>816</sup> :

<p>Noch während Mirabeau röchelnd <u>in seinem Bette ringt</u>, schickt man <u>aus dem Schlosse</u> einen vertrauten Agenten ins Haus, damit er rasch die verdächtigen Briefe auf dem Schreibtisch räume und so <u>jenes Bündnis geheim bleibe</u>. (...) <sup>817</sup></p>	<p>Mirabeau râle encore que déjà <u>un agent secret</u> est envoyé chez lui pour s'emparer d'urgence des lettres compromettantes qui sont dans son bureau et que reste <u>celée l'alliance</u> (...).</p>
--	---

Le second chapitre de Marie Stuart, qui retrace ses premières années passées en France, commence par la description suivante : le traducteur ennoblit en *étiquette* ce que Zweig nomme *cérémonies*, et élève cette science *mystérieuse* au rang d'un art. Dans l'extrait qui suit, il traduit l'adverbe *heimlich* de façon conventionnelle, mais, tout en respectant la généralisation, élude la répétition de *immer*. Dans le dernier exemple, il suit l'invitation de la langue française à préciser l'instant de cette mystérieuse extase qui la lie à Bothwell :

<p>Der französische Hof ist wohlverfahren in vornehmen Sitten und untadelig in der <u>heimlichvollen Wissenschaft</u> der Zeremonien <sup>818</sup>.</p>	<p>La cour de France a une longue expérience des belles manières, elle est irréprochable dans <u>l'art mystérieux</u> de l'étiquette.</p>
<p>(...), und immer gewinnt Schönheit, immer Jugend eines Herrschers <u>heimlichvoll</u> die Liebe jeder Nation <sup>819</sup>.</p>	<p>(...), et toujours la beauté et la jeunesse d'un souverain attirent <u>mystérieusement</u> l'amour d'une nation.</p>
<p><u>In einer heimlichvollen Verzückung</u> schleudert sie alles weg, was sie bindet und einengt, um ihn, den Einen, zu fassen und zu halten <sup>820</sup>.</p>	<p><u>Dans une heure d'extase mystérieuse</u> elle rejette tout ce qui la lie à quelqu'un, à quelque chose pour le prendre, le garder, lui, l'Unique.</p>

Etudions quelques occurrences de *heimlich/Heimlichkeiten*, et leur traduction en français. Dans les deux extraits ci-dessous de *Marie-Antoinette*, Alzir Hella diversifie la traduction de *heimlich* :

<sup>816</sup> Actes des deuxièmes assises de la Traduction Littéraire en Arles, 1985, Acte Sud, Arles, 1986, p. 33

<sup>817</sup> MAO p. 351, MAT p. 310

<sup>818</sup> MSO p. 31, MST p. 30

<sup>819</sup> MSO p. 83, MST p. 77

<sup>820</sup> MSO p. 213, MST p. 191

<p>Aber wäre es nur die Mutter allein, die damals um jenes heimliche Versagen weiß!<sup>821</sup></p>	<p>Mais si encore la mère était seule à connaître cette défaite secrète !</p>
<p>Wenn er auf dampfendem Pferd stundenlang dem Eber nachjagt (...), so kompensiert da ein Kraftbewusstsein der rein körperhaften Stärke wohlthuend die heimliche Schwäche: als Hephaistos fühlt sich wohl, wer den Dienst der Venus schlecht versieht<sup>822</sup>.</p>	<p>Lorsque pendant des heures sur son cheval écumant il poursuit le sanglier (...), le sentiment d'une vigueur purement physique compense heureusement celui de sa faiblesse cachée : un mauvais serviteur de Vénus est heureux de se donner des airs de Vulcain.</p>

Dans les exemples ci-dessous, extraits de Marie Stuart, il respecte la variation des termes de Zweig : *Heimlichkeit/mystère, geheim/secret*. Dans la seconde citation, il supprime le commentaire zweigien pour se concentrer sur la figure de Bothwell, et, dans les suivantes, varie la traduction de *heimlich* : *en cachette, secrètement, clandestinement, officieusement*. C'est enfin par *rappports secrets* qu'il traduit *Heimlichkeiten*, prenant soin de nommer Murray un *félon* puisqu'il trahit sa sœur, et non un rebelle, comme pouvait l'y inviter le texte allemand :

<p>Dieser Vertrag ist selbstverständlich – schon die Heimlichkeit der Unterzeichnung beweist es – eine Unehrllichkeit. [...] Großartig aber werden diese geheimen Machenschaften vor der Welt durch das prunkvolle Schauspiel der Hochzeitsfeier verdeckt<sup>823</sup>.</p>	<p>Bien entendu ce traité est une malhonnêteté – le mystère qui entoure cette signature en est une preuve. [...] Le spectacle grandiose de la cérémonie du mariage masque admirablement aux yeux des gens ces machinations secrètes.</p>
<p>Und in der Tat, Bothwell – dies fasziniert immer wieder bei dem Unbändigen – ist kein Mann der Heimlichkeiten<sup>824</sup>.</p>	<p>Et en effet Bothwell n'est pas homme à faire mystère de ses desseins.</p>
<p>Zwar nicht sofort schlägt der Vorsichtige los, er sammelt vorläufig nur heimlich Bundesgenossen: (...)<sup>825</sup>.</p>	<p>A la vérité, ce prudent personnage ne livre pas bataille sur-le-champ ; il se contente provisoirement de réunir en cachette des alliés : (...).</p>

<sup>821</sup> MAO p. 37, MAT p. 34

<sup>822</sup> MAO p. 39, MAT p. 36

<sup>823</sup> MSO p. 39, MST p. 37. Il s'agit d'un document secret par lequel Marie s'engageait à léguer l'Ecosse à la France si elle devait mourir jeune et sans enfants.

<sup>824</sup> MSO p. 269, MST p. 237

<sup>825</sup> MSO p. 133, MST p. 121. Il s'agit de Murray, qu'Elisabeth encourage à se soulever contre Marie Stuart, sa soeur.

<p>Zwar galt und gilt es allezeit als internationaler Brauch, <u>Aufständische</u>, die man im Nachbarland <u>heimlich</u> geworben, für den Fall, dass sie besiegt werden, dann nachträglich zu desavouieren<sup>826</sup>.</p>	<p>De tous temps, il est vrai, il a été d'un usage international de désavouer, lorsqu'ils ont été vaincus, <u>les rebelles</u> qu'on a suscités <u>secrètement</u> chez ses voisins.</p>
<p>Nicht donnern die Kanonen und läuten die Glocken, sondern <u>heimlich</u> und bei Nacht schafft man den Sarg in die Kapelle<sup>827</sup>.</p>	<p>(...) non seulement les canons ne tonnent pas, les cloches ne sonnent pas, mais c'est <u>clandestinement</u>, pendant la nuit, que l'on transporte la bière à la chapelle.</p>
<p>(...); <u>heimlich</u> schiebt man ihm zwar später eine Pension zu, aber nie darf er mehr zu Elisabeths Lebzeiten bei Hofe erscheinen, seine Karriere ist zerbrochen, sein Leben endgültig erledigt<sup>828</sup>.</p>	<p>Plus tard, <u>officieusement</u>, on lui sert bien une pension mais jamais plus, du vivant d'Elisabeth, il ne pourra reparaître à la cour, sa carrière est brisée, sa vie est finie.</p>
<p>Sofort unterbricht Elisabeth und befiehlt ihm, französisch zu reden, damit der Gesandte ihrer Unterhaltung folgen und niemand etwa behaupten könne, sie habe mit einem solchen verworfenen <u>Rebellen</u> irgendwelche <u>Heimlichkeiten</u> gehabt<sup>829</sup>.</p>	<p>Elisabeth l'interrompt et lui ordonne de s'exprimer en français afin que l'ambassadeur suive l'entretien et que personne ne puisse prétendre qu'elle ait jamais eu des <u>rappports secrets</u> avec ce vil <u>félon</u>.</p>

Il n'y a pas chez Alzir Hella d'équivalence systématique dans ses traductions. C'est ce qu'illustre une rétro traduction de *rappports secrets*, qui aboutit dans l'exemple suivant non pas à *Heimlichkeiten*, comme dans l'extrait ci-dessus, mais à *heimliche Verständigung* :

<p>Sie versucht keine <u>heimliche Verständigung</u> mehr mit ihren auswärtigen Freunden, all ihr</p>	<p>(...) ; elle n'essaie pas d'avoir <u>des rappports secrets</u> avec ses amis à l'étranger ; toutes ses colères, ses</p>
---	--

<sup>826</sup> MSO p. 135, MST p. 123

<sup>827</sup> MSO p. 255, MST p. 225/226. Il s'agit de l'enterrement de Darnley.

<sup>828</sup> MSO p. 462, MST p. 405. Il s'agit de Davidson, un serviteur d'Elisabeth qui a commis « l'erreur » de donner immédiatement suite à son ordre d'exécuter Marie Stuart.

<sup>829</sup> MSO p. 137, MST p. 124



Widerstreben und Sichweigern und Sichwehren ist zu Ende, bewusst gibt sie ihren Willen an das Schicksal, an Gott zurück: er möge entscheiden <sup>830</sup> .	résistances, ses révoltes sont finies ; elle s'incline devant son sort, devant Dieu : qu'il décide !
---	--

En une économie extrême, le traducteur n'extrait de la phrase suivante que le sens, fidèlement rapporté, n'hésitant pas à s'éloigner de la lettre de l'expression pour simplifier le propos : si elle s'était faite oublier; si elle était restée dans l'ombre, si elle s'était comportée avec plus de discrétion, écrit Zweig, mais cela signifie, de fait, *si elle avait attendu* avant d'épouser Bothwell, que la rumeur publique désigne comme l'assassin de Darnley. C'est ce qu'exprime sans détour le traducteur :

Nach einem Jahr, nach zwei Jahren heimlichen Sichverhaltens hätte die Welt vielleicht jene Zusammenhänge vergessen; (...) <sup>831</sup> .	Si elle avait attendu un an ou deux, le monde aurait peut-être oublié ; (...)
--	---

En écrivant « les zones *les plus profondes* » et non « *les plus intimes* », le traducteur évoque plus directement, dans le premier exemple ci-dessous, l'anatomie féminine d'Elisabeth, comme s'il voulait *matérialiser* sa frigidité. Il omet, dans les lignes suivantes, toute une proposition qui y fait à nouveau allusion. La féminité du sujet étant clairement établie, il se contente dans la phrase suivante de parler d'« être humain ». Il ne restitue pas le jeu oratoire, proche de l'épanalepse auquel se livre Zweig (*in diesem Geheimnis /alle andern Geheimnisse*), en diversifiant sa traduction en *secret*, *énigme*. Dans le second extrait, qui concerne cette fois Marie Stuart, qu'il décrit par d'habiles périphrases, il parle de domaine *intime*, illustrant ainsi le non systématisme de sa démarche traductive, dont l'objectif essentiel est de s'adapter au contexte et au message que l'on veut transmettre :

(...), dies bleibt gewiss, dass eine körperliche oder seelische Hemmung sie in den geheimsten Zonen ihres Frauentums verstört hat. Ein solches Missgeschick muss das Wesen einer Frau entscheidend bestimmen, und in diesem Geheimnis sind alle andern Geheimnisse ihres Charakters gleichsam im Kern enthalten. [...] Aber wenn auch verstümmelt in ihren geheimsten Bezirken, wenn auch hin und her gerissen in ihren Nerven, wenn auch gefährlich in ihrer Intrigantenklugheit, so war Elisabeth doch niemals grausam,	(...), et il est certain qu'un empêchement physique ou moral apporte des perturbations dans les zones <u>les plus profondes</u> de sa féminité. Pareille disgrâce exerce forcément une influence capitale sur un être humain, et ce <u>secret</u> contient pour ainsi dire en substance toutes les autres <u>énigmes</u> de son caractère. [...] Mais bien que tourmentée par ses nerfs, quoique dangereuse par son génie de l'intrigue, Elisabeth n'est ni cruelle, ni inhumaine, ni froide, ni dure.
---	--

<sup>830</sup> MSO p. 436, MST p. 383

<sup>831</sup> MSO p. 276, MST p. 243

<sup>832</sup> MSO p. 105, MST p. 96/97

unmenschlich, kalt und hart <sup>832</sup> .	
Schon war es ihr selbstverständlich geworden, die Schenkende, die großmütig Beglückende, die Herrin und Herrscherin auch <u>in dieser geheimsten Sphäre</u> zu sein (...) <sup>833</sup> .	Déjà il lui était devenu tout naturel d'être celle qui donne, qui rend les autres heureux, la maîtresse, la souveraine <u>dans ce domaine intime</u> également, (...).

Dans l'extrait ci-dessous, Alzir Hella, tout en conservant l'allusion au *secret*, ne restitue pas l'image à laquelle Zweig recourt pour montrer la réaction imperturbable de l'envoyé de Marie Stuart auprès d'Elisabeth, pris « la main dans le sac » par la clairvoyance de celle-ci, qui a compris qu'il penchait en faveur d'un projet de mariage de Marie avec Darnley plutôt qu'avec son favori :

Aber Melville verliert bei diesem brüsken Griff <u>in seine Geheimitasche</u> keineswegs die Kaltblütigkeit <sup>834</sup> .	Mais Melville, devant cette attaque brusquée dirigée contre ses plans <u>secrets</u> , ne perd pas son sang-froid un seul instant.
--	--

Alzir Hella limite les répétitions du caractère confidentiel des discussions entre Riccio et Marie Stuart (il traduit *vertrauten Gesprächen* par *conversations secrètes* et ne se réfère plus ensuite qu'à *ces conversations*) et traduit par *complot* la conspiration des Lords, sans traduire *heimlich*, le secret qui entoure celle-ci étant implicite dans ce vocable. Notons aussi, dans le premier extrait ci-dessous, le glissement, pour traduire *immer grimmiger*, du champ sémantique de la violence vers celui de l'amplification, *prend corps de plus en plus*, plus habituel en français, où l'on dit couramment qu'un soupçon *grandit*. De même, dans les extraits suivants, il concentre à l'extrême le long exposé que fait Zweig sur le sort de l'enfant qui serait né des amours de Marie Stuart et de Bothwell. Dans les deux derniers exemples, il réduit son propos au strict minimum, puisqu'il traduit toute une proposition (*cela aussi est demeuré secret comme beaucoup d'autres choses dans sa vie*) par : *On l'ignore*. Il condense enfin, avec *au fond*, le contenu sémantique de *im tiefsten* et de *heimlich* :

Vor allem aber ist es für den schottischen Adelsstolz unerträglich, zusehen zu müssen, wie ein ehemaliger Diener (...) Stunden und Stunden in <u>vertrauten Gesprächen</u> verbringen darf. <u>Immer grimmiger</u> wird der Verdacht, diese <u>heimlichen Besprechungen</u> hätten die Ausrottung der Reformation und die Einsetzung des Katholizismus zum Ziele. Und	Mais, ce que, surtout, l'orgueil de la noblesse écossaise ne peut endurer, c'est qu'un ancien domestique (...) passe des heures et des heures en <u>conversations secrètes</u> avec la reine. Le soupçon que <u>ces conversations</u> ont pour but l'extermination de la Réforme et l'implantation du catholicisme <u>prend corps de plus en plus</u> , et, pour contrecarrer à temps
---	---

<sup>833</sup> MSO p. 211, MST p. 190

<sup>834</sup> MSO p. 119, MST p. 109

um rechtzeitig alle derartigen Pläne zu durchkreuzen findet sich heimlich eine Reihe protestantischer Lords zu einer <u>Verschwörung</u> zusammen <sup>835</sup> .	tout projet de cet ordre, un certain nombre de lords échafaudent un <u>complot</u> .
Aber <u>von diesem Geheimnis</u> ist der Schleier nie gelüftet worden. [...] Versenkt ist der Schlüssel dieses <u>ihres letzten Geheimnisses</u> in den Tiefen des Teichs von Lochleven. Schon diese eine Tatsache aber, dass ihre Hüter <u>das für Maria Stuarts Ehre so gefährliche Geheimnis der Geburt oder Frühgeburt jenes Bastards im Schlosse Lochleven</u> verdunkeln halfen, beweist, dass sie nicht die böswilligen Kerkermeister waren, wie die <u>romantische</u> Legende sie <u>schwarz in schwarz</u> gezeichnet hat <sup>836</sup> .	Le voile n'a pas été soulevé. [...] C'est comme si la clef de ce <u>mystère</u> était engloutie dans les eaux du lac de Lochleven. Le seul fait que les gardiens de Marie Stuart <u>se soient tus</u> prouve qu'ils n'étaient pas les affreux geôliers que la légende nous a dépeints.
Auch dies ist ein <u>Geheimnis</u> geblieben wie vieles andere in ihrem Leben <sup>837</sup> .	On l'ignore.
Im tiefsten wartet sie sogar <u>heimlich</u> nur auf diesen Ruf, der sie von ihren Gewissensqualen erlöste <sup>838</sup> .	<u>Au fond</u> , elle n'attend même que cet appel qui la délivrerait de ses tortures morales.

Afin de mieux mettre en évidence les choix traductifs d'Alzir Hella, considérons le tableau d'équivalences ci-dessous, que nous avons établi selon le schéma de Werner Koller<sup>839</sup> :

Geheimnis	Vertu secrète – esprit mystérieux – secret – mystère On l'ignore.
Geheimnisvoll	Secret – mystérieusement – mystérieux
Heimlichkeit	Mystère
Heimlich	En cachette – secrètement – clandestinement – officieusement – secret

<sup>835</sup> MSO p. 148/149, MST p. 136

<sup>836</sup> MSO p. 319/320 MST p. 281

<sup>837</sup> MSO p. 323, MST p. 284

<sup>838</sup> MSO p. 433, MST p. 381. *En son for intérieur*, Elisabeth n'attend qu'un signe de Marie Stuart pour la grâcier.

<sup>839</sup> Cf. Werner Koller, *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, op. cit.

	– dévoile – profond
Geheim	Secret – celé – intime
<i>Secret</i>	<i>Geheimnis – geheimnisvoll – heimlich – vertraut –</i>
Hintergründig	Souterrain
Wissend	Clairement

Alzir Hella, c'est ici manifeste, pratique ce que Werner Koller<sup>840</sup> nomme la « *Eins-zu-vielen-Entsprechung* » : pour rendre la nuance du récit de l'auteur, il cisèle la traduction des termes employés par celui-ci en les variant selon le contexte et les possibilités de la langue pour suggérer le secret, le mystère, le caché, l'énigmatique, l'intime, l'officieux, le clandestin. Il diversifie la traduction de *Geheimnis* 1 à 5, de *heimlich* 1 à 7, de *geheim* 1 à 3, même s'il *neutralise* dans sa traduction de *secret*, 1 à 4. Dans ses choix traductifs, il est pragmatique et non dogmatique, adaptant son vocabulaire aux personnages et aux circonstances évoquées, sans s'imposer une arithmétique d'équivalence rigide et immuable. Il s'efforce de maintenir un équilibre subtil entre sa fidélité et son exigence de lisibilité, n'hésitant pas à condenser à l'extrême des propositions voire des phrases dont le message a déjà été transmis ou qui pourraient, à son sens, alourdir et donc ralentir le rythme du récit. Il fait peu de concessions pour parvenir à la clarté du texte destiné au lecteur français, toujours en quête de l'équivalent sémantique qui lui révélera le plus exactement le message de l'auteur.

Intimement liés, secret et destin constituent des clefs des histoires de vies que nous conte Zweig : c'est donc ce dernier concept que nous allons maintenant interroger.

## v Schicksal

*Schicksal, Geschick, Verhängnis* sont en effet au cœur de toutes les biographies de Zweig. Ce sera, selon le contexte, *destin, destinée, sort ou fatalité, dont on subit la loi* : le français lui aussi souvent alterne. Lorsque Zweig utilise *sciemment* plusieurs fois le mot *Schicksal*, Alzir Hella traduit littéralement, pour respecter la signification particulière que revêt ce mot dans l'univers de l'auteur, dont il est l'un des concepts-clés : le martèlement d'un vocabulaire récurrent qui ponctue le discours est chez l'auteur un procédé de style. Mais lorsqu'il perd son caractère marqué et devient un élément aléatoire ou stéréotypé, Alzir Hella fait très souvent appel à un synonyme.

Qu'est-ce donc que le « *Schicksal* » ? Une déesse qui, dans l'antiquité, soumettait les humains à la volonté des Dieux, une donnée qui régit sa vie et échappe à l'homme. *Schicksal* « doit son nom, emprunté au néerlandais *schicksel*, au verbe *schicken*, "envoyer", "destiner", d'où dérivent également *Schickung*, "dispensation" comme action de dispenser, et *Geschick*, résultat de cette action »<sup>841</sup>. Sans lui être identique, « *Lebensgesetz* » partage avec ce concept l'idée d'une force extérieure, souvent identifiée à Dieu, qui tracerait le chemin d'une vie soumise à sa « loi ». Il y a donc dans les deux termes l'idée d'une fatalité à laquelle il est extrêmement difficile sinon impossible d'échapper. « Le destin est ainsi ce qui revient en partage à son destinataire, celui-ci n'y étant pour rien et ne pouvant même pas revenir sur le partage à lui assigné »<sup>842</sup>. Il convient de noter

<sup>840</sup> Werner Koller, *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, 5. Auflage, Quelle & Meyer, Wiesbaden, 1997, p. 230.

<sup>841</sup> Pascal David, *Vocabulaire européen des philosophies, Dictionnaire des Intraduisibles*, sous la direction de Barbara Cassin, op. cit., p. 1117

<sup>842</sup> Jean Beaufret, « Dialogue avec Heidegger », Minuit, 1987, t. 3, p. 11, in *Vocabulaire européen des philosophies*, op. cit. p. 1117

que, particulièrement dans l'usage contemporain, cette coloration fataliste n'est plus toujours aussi marquée<sup>843</sup>. L'on considère en effet souvent aujourd'hui qu'il est possible d'échapper à ce qui semble écrit pour l'éternité et le mot « destin » n'implique plus de nos jours l'intervention d'une force extérieure maléfique. Il contient néanmoins une référence à une fatalité qui trouve chez Zweig son origine dans le *caractère* des personnages qu'il a choisis. Dans un texte qu'il a écrit entre septembre et novembre 1919, publié en 1921 dans la revue *Die Argonauten* (Pemièrre série, n° 10-12), Walter Benjamin constate :

Destin et caractère sont considérés communément comme unis par un lien causal, le caractère étant défini comme une cause du destin. Cette conception repose sur l'idée suivante : connaîtrait-on, d'une part, le caractère d'un homme dans tous ses détails, c'est-à-dire aussi sa manière de réagir, et connaîtrait-on, d'autre part, les événements du monde dans les domaines où ils affectent ce caractère, on pourrait dire exactement aussi bien ce qui arriverait à celui-ci que ce qu'il effectuerait lui-même. On connaîtrait donc son destin<sup>844</sup>.

Zweig va s'appliquer à décrire le cours de la vie de Marie-Antoinette et de Marie Stuart, sans jamais perdre de vue la fin tragique de l'histoire, que chacun connaît. Cette situation d'énonciation particulière permet au biographe des prolepses nombreuses : les références à la mort des deux reines abondent dans des œuvres qui sont bien plus des histoires de mort que des histoires de vie. La distance temporelle qui sépare l'écrivain de son personnage permet au biographe Zweig de découvrir au cœur des événements historiques une cohérence qui échappe au contemporain de ces événements. Il déroule son récit à partir de la fin de celui-ci pour tenter d'expliquer « comment on en est arrivé là ». Tout n'était pas pour autant écrit d'avance, au contraire : il s'ingénie à montrer que le cours de leurs vies aurait pu être tout autre si les choix de Marie-Antoinette ou Marie Stuart avaient été différents. La fatalité est interne, non externe :

Il suffirait maintenant à Marie-Antoinette de faire le pas décisif de Trianon à Versailles, de quitter le monde du rococo pour le monde véritable, d'abandonner sa frivole société pour aller vers la noblesse, vers le peuple, vers Paris, et le triomphe serait assuré. Mais ses heures d'épreuve terminées, elle retourne à ses plaisirs et à ses frivolités. Les réjouissances coûteuses et funestes de Trianon recommencent après les fêtes populaires. Mais cette fois la grande patience du peuple est à bout, la limite est dépassée. Impossible à présent d'arrêter le torrent<sup>845</sup>.

L'on retrouve néanmoins ici l'idée de « *Zwangsläufigkeit* », celle d'un fardeau imposé à l'homme qui devra se battre jusqu'au bout de ses forces contre une force (un Dieu ?) inexorable, contre une fatalité intérieure qui le pousse à agir selon sa nature. Si le mot *destin* imprime davantage le sceau de la fatalité, celui de *destinée*, à la sonorité plus douce, suggère la continuité de la vie.

Bien qu'il garde son libre-arbitre, l'individu appartient au genre humain et l'auteur tire de l'étude du particulier des conclusions générales, communes à l'humanité toute entière. De la même façon que celui qui examine attentivement l'histoire pourra, à force de précision, détecter des

---

<sup>843</sup> Voir un article du *Welt* sur la ville d'Atlanta où l'on peut lire : »Seit einem Vierteljahrhundert hat unter den Regeln der Rassenintegration in Atlanta das scheinbar eherne Lebensgesetz, wonach Wei ßen und Schwarz unten ist, seine Zwangsläufigkeit verloren«, in : *Die Welt*, 22.10.1996.

<sup>844</sup> Walter Benjamin, *Oeuvres I*, Folio Essais, Gallimard, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, 2000, p. 198

<sup>845</sup> MAT p. 160, MAO p. 179 : „Jetzt müsste sie nur den einen entscheidenden Schritt tun, aus Trianon nach Versailles, nach Paris zurück, aus der Rokokowelt in die wirkliche, aus ihrer flattrigen Gesellschaft zum Adel zum Volk, und alles wäre gewonnen. Aber noch einmal geht sie aus ihrer schweren Stunde unbesorgt in die leichten und vergnüglichen zurück; nach den Festen des Volkes beginnen abermals die kostspielig-verhängnisvollen in Trianon. Doch nun ist die grosse Geduld an ihrem Ende, die Wasserscheide des Glücks erreicht. Von nun an fließen die Wasser abwärts, der Tiefe entgegen.“

analogies historiques, des situations qui se répètent, le biographe, s'il connaît parfaitement son personnage, trouvera sur le chemin de vie de celui-ci des traits de caractère et des réactions qui se répètent à divers moments de son existence<sup>846</sup>. Ce « tableau mental » prédispose le sujet et oriente la forme que prendra sa vie dans la mesure où c'est en fonction de son caractère qu'il prendra ses décisions : c'est lui qui déterminera sa réaction devant un événement, que celui-ci soit de nature historique ou intime. Selon nous, c'est en ce sens que Stefan Zweig fait appel à la notion de »*Lebensgesetz*«, la « loi de vie » de Marie Stuart : l'enfant reçoit à sa naissance tout de la vie, sans rien faire, avant que tout lui soit repris, jusqu'à sa vie elle-même. C'est son caractère passionné qui la conduit à négliger les devoirs qui incombent à la reine au nom du droit de la femme à l'amour et au bonheur dans sa vie privée et, bien plus qu'un quelconque Dieu malveillant, la conduit, comme sa compagne dans l'infortune, elle aussi royale, Marie-Antoinette, à la mort. Elle sera exécutée parce qu'elle est dotée d'une sensibilité qui, tout au long de sa vie, la pousse à choisir en femme plutôt qu'en souveraine, et ce malgré les remous – discrets au début – de son peuple, malgré les murmures de l'histoire, qui auraient dû l'avertir du danger qu'elle court, mais auxquels en souveraine sûre de son droit elle refuse de prêter l'oreille. C'est donc en elle-même qu'elle porte son avenir et c'est par son entêtement à ne pas vouloir infléchir son comportement qu'elle va devoir mourir.

Le destin est à l'œuvre dans les trois biographies : citons tout d'abord ci-après quelques exemples, extraits de *Fouché*, des termes relevant de ce champ lexical. Dans cette biographie, il s'agit moins du destin qui condamne, auquel on est soumis, que du destin dont on se croit le maître, de ce rôle dont on se pense investi et qui doit s'inscrire dans l'histoire. On notera dans les exemples 3 et 5 la substantification des adjectifs *schicksalhaft/zwanghaft*, courante en français :

(...) <u>Schicksalspiel</u> <sup>847</sup>	(...) caprice du <u>destin</u>
(...) die mächtigsten ihrer Zeit, werden dieses <u>Schicksal</u> teilen (...) <sup>848</sup> .	(...) les plus puissants de leur temps, partageront ce <u>sort</u> (...).
(...) in <u>schicksalhaften</u> Zeiten <sup>849</sup>	(...) époques <u>marquées par le destin</u>
(...) Er wird immer erst dann das Leben oder <u>Schicksal</u> eines Menschen bedrohen, wenn sein eigenes bedroht ist (...) <sup>850</sup> .	(...) il ne menacera jamais les jours ou le <u>destin</u> d'un homme, tant que lui même ne sera pas menacé.
Das ist eins der <u>Geheimnisse</u> fast aller	Voici l'un des <u>mystères</u> de presque

<sup>846</sup> « Comme le caractère, le destin ne se laisse entièrement saisir qu'à travers des signes, non en lui-même, car, s'il se peut que tel trait du caractère, tel enchaînement du destin s'offrent immédiatement au regard, l'ensemble cohérent que visent ces concepts n'est jamais disponible autrement que dans des signes, parce qu'il se situe au-delà de ce qui peut se voir immédiatement ». Walter Benjamin, op. cit. p. 199. Mais pour le philosophe, contrairement à Zweig, caractère et destin appartiennent à deux sphères différentes.

<sup>847</sup> JF, F. p. 19

<sup>848</sup> JF, F. p. 22

<sup>849</sup> JF, F. p. 36

<sup>850</sup> JF p. 56, F. p. 54/55

<p>Revolutionen und das tragische <u>Geschick ihrer Führer</u>: sie lieben alle das Blut nicht und sind doch <u>zwanghaft genötigt</u>, es zu vergießen<sup>851</sup>.</p>	<p>toutes les révolutions, le <u>sort</u> tragique de leurs chefs ; aucun d’eux n’aime le sang, et pourtant <u>la fatalité les oblige</u> à le faire couler.</p>
--	--

Les mystères (*Geheimnisse*), le destin et la fatalité se retrouvent ici étroitement mêlés : Alzir Hella, qui restitue par *sort* l’idée du résultat d’événements tragiques contenue dans *Geschick*, élude la notion de « compulsion » freudienne contenue dans « *zwanghaft* » et fait appel au concept de *fatalité*, dont le sens est généralement en français plus proche de celui de *Verhängnis*, qui désigne « ce à quoi est suspendue (*hängen, suspendre*) une humaine destinée »<sup>852</sup>.

C’est surtout dans la vie des deux reines que frappe cruellement le destin, puissance énigmatique et irrépessible qui s’est penchée sur les malheureux berceaux de ces enfants gâtées qu’il broie sans pitié : *Marie-Antoinette* et *Marie Stuart* en offrent donc de nombreux exemples. Souvent, comme dans les occurrences suivantes, Alzir Hella traduit le *Schicksal* de Zweig par des syntagmes nominaux du même registre, *destin* ou *destinée* :

<p>Aber auch dieses großartige Gemälde birgt einen kleinen versteckten Riss, auch hier hat ebenso wie in die Gobelins des Empfangssaales <u>das Schicksal</u> symbolisch ein <u>Unheilzeichen</u> eingewoben<sup>853</sup>.</p>	<p>Mais ce tableau magnifique dissimule lui aussi une déchirure secrète ; comme dans le Gobelin de la salle de réception, <u>le destin</u> y a glissé symboliquement un <u>signe de malheur</u>.</p>
<p>Fast immer ist es ja ein <u>geheimes Schicksal</u>, welches das äußerlich sichtbare und öffentliche heranzieht, fast jedes Weltgeschehnis Spiegelung inneren persönlichen Konflikts. (...) Denn aus Spinnweben flicht die Geschichte <u>das unentrinnbare Netz des Schicksals</u> (...) <sup>854</sup>.</p>	<p>C’est presque toujours un <u>destin secret</u> qui règle le temps des choses visibles et publiques ; presque tous les événements mondiaux sont le reflet de conflits intimes (...).Car l’Histoire se sert de fils d’araignée pour <u>tisser le solide réseau de la destinée</u> ; (...)</p>

Soulignons, dans les deux exemples ci-dessous, la traduction de *mittler* par *ordinaire* (nous reviendrons sur la traduction de cet adjectif) et la neutralisation de la notion d’élévation dans *sich erheben* qu’il traduit par *naître* dans le premier, et, dans le second, l’éviction de l’adjectif *gelebt*, qui semble peut-être, s’agissant d’une destinée, redondant ou implicite au traducteur :

<sup>851</sup> JF p. 56, F p. 55

<sup>852</sup> *Vocabulaire européen des philosophies, Dictionnaire des Intraduisibles*, sous la Direction de Barbara Cassin, Editions du Seuil/Dictionnaires le Robert, Paris, 2004, p. 1117

<sup>853</sup> MAO p. 28, MAT p. 25

<sup>854</sup> MAO p. 46, MAT p.40/41

<p>[...], dazwischen aber tobt sich in zwei knappen Jahren ein Ausbruch von elementarer Großartigkeit orkanisch aus, und <u>aus mittlerem Schicksal</u> erhebt sich plötzlich eine Tragödie antikischen Maßes<sup>855</sup>.</p>	<p>[...] ; mais entre ces deux périodes un ouragan la soulève et d'une <u>destinée ordinaire</u> naît soudain une tragédie aux dimensions antiques (...)</p>
<p>Denn nur scheinbar ist in der Sphäre eines <u>gelebten Schicksals</u> die äußere und die innere Zeit dieselbe; (...) <sup>856</sup>.</p>	<p>Dans la sphère d'une <u>destinée</u>, la durée du temps à l'extérieur et à l'intérieur n'est la même qu'en apparence ; (...)</p>

Dans le premier exemple suivant, le traducteur recourt à deux verbes pour restituer le sens de la syntaxe elliptique allemande et calque la traduction de la proposition entre parenthèses, en un mouvement de transfert qui s'impose spontanément :

<p>Sie kann nicht völlig aus ihm heraus und er nicht völlig aus ihr (<u>Schicksal aller dogmatischen Seelen</u>)<sup>857</sup>.</p>	<p>Elle [la vertu] ne peut se détacher complètement de lui [Robespierre], et il ne peut s'en évader tout à fait (<u>destin de toutes les âmes dogmatiques</u>)</p>
---	--

Nous avons déjà noté la neutralisation par Alzir Hella de *sich erheben* ; dans l'exemple suivant, il esquivé également la notion d'élévation contenue dans *steigern*, très fréquent chez Zweig, qu'il traduit souvent par *atteindre*. Il élude aussi, dans *Lebensaufgabe* l'idée qu'il s'agit là du devoir *d'une vie* :

<p>Fast immer <u>steigert</u> die Verantwortung den Menschen zur Größe: so ist Robespierre am Gefühl seiner Sendung gewachsen, denn er fühlt inmitten von gierigen Verdienern und lauten Schreibern die Rettung der Republik als die ihm allein <u>vom Schicksal auferlegte Lebensaufgabe</u><sup>858</sup>.</p>	<p>(...) Presque toujours la <u>responsabilité confère</u> à l'homme de la grandeur : Robespierre a grandi par la conscience qu'il a de sa mission, car il sent qu'au milieu de profiteurs avides et de brailleurs bruyants, le salut de la République est <u>une tâche que le destin lui a confiée</u> à lui seul.</p>
--	---

<sup>855</sup> MSO p. 10 ; MST p. 14

<sup>856</sup> MSO p. 11 ; MST. p. 14

<sup>857</sup> JF, p. 76 ; F p. 74

<sup>858</sup> JF, p. 76/77 ; F p. 74



Dans la phrase ci-dessous, en écrivant « destin », cette puissance occulte qui accorde ou non sa faveur, quand Zweig écrit « succès », Alzir Hella signifie que l'un et l'autre sont pour Fouché intimement liés :

Wichtig ist nur, dass <u>der Erfolg ihm</u> recht gibt gegen alle <sup>859</sup> .	Il importe seulement que <u>le destin</u> lui donne raison contre tous.
--	---

Dans les trois exemples qui suivent, où nous avons inclus un extrait de *Marie Stuart* pour rapprocher des syntagmes composés identiques, l'auteur évoque des « *Schicksal Augenblicke* », ces « circonstances exceptionnelles » qui déterminent le cours d'une histoire ou d'une vie. Le traducteur les éclaire en accentuant l'évocation du drame dans sa traduction : l'année est *fatidique* (*destinal* est peu usité en français), l'instant est *critique* pour la nation, l'heure *dramatique* pour la reine. Pour restituer l'expression « *Herr und Schicksal spielen* », il est contraint de la développer en soulignant que Fouché tire les ficelles comme s'il était à la fois le maître du pays et le maître de sa destinée. Dans la citation suivante, il met cette expression d'un danger concret, imminent, absolu, en opposition à « *il a sauvé la France* », ce qui en accentue encore la force. Dans la troisième, il réintroduit l'idée du *fatum* en traduisant *unlösbar* par « fatalement » :

Wenn er [Napoleon] aber hundert Meilen weit ist, Schlachten kommandiert, <u>Feldzugspläne</u> ausheckt, kann Fouché daheim hie und da doch selber ein wenig <u>Herr und Schicksal</u> spielen und braucht nicht nur Marionette dieser harten energischen Hand zu sein. (...) 1809 ist <u>ein Schicksalsjahr</u> für Napoleon <sup>860</sup> .	S'il est à cent lieues, s'il commande des batailles et forge des plans de campagne, Fouché peut, en France, jouer lui-même en quelque manière au <u>souverain et au maître de la destinée</u> et il n'est plus une marionnette dans cette main rude et énergique. (...) 1809 est <u>une année fatidique</u> pour Napoléon
[Fouché] hat eben mit dieser Selbständigkeit Frankreich in einem <u>Schicksalsaugenblick</u> gerettet <sup>861</sup> .	C'est précisément par cette indépendance qu'il a sauvé la France en un moment critique.
Alles, was an poetischer Kraft im Herzen des schottischen Volkes verborgen war, konnte sich kristallinisch sammeln um diesen <u>romantischen Schicksalsaugenblick</u> seiner geliebten Königin, und wenn	Toute la poésie qui vibre au cœur du peuple écossais peut se cristalliser autour de <u>cette heure dramatique</u> de la vie de sa reine bien-aimée : et dès qu'une légende s'est ainsi créée elle pénètre profondément et <u>fatalement</u>

<sup>859</sup> JF p. 177, F. p. 172

<sup>860</sup> JF p. 175, F. p. 170

<sup>861</sup> JF p. 178, F. p. 172

eine solche Legende einmal vollendet geschaffen ist, dann dringt sie tief und <u>unlösbar</u> in das Blut einer Nation. (...) <sup>862</sup> .	dans le sang d'une nation.
--	----------------------------

Dans *Marie-Antoinette*, Zweig fait également appel au concept de *Schicksalstag*, ce jour qui décide du destin, le réinvente. A défaut là aussi de vouloir utiliser « *destinal* », trop peu courant, Alzir Hella se laisse guider par le sentiment de la *fatalité* dramatique des événements pour nommer cette date maudite du 20 juin, anniversaire de l'exécution de la reine, *date fatale, jour fatidique*. Le traducteur ignore le rêve qui aurait révélé à Fersen ce qui allait lui arriver : *vorgeträumt* devient *pressenti*, et le *Traumbild des 20. Juni*, cette image qui lui reste d'un rêve prémonitoire, est directement assimilée à la *destinée*. Le traducteur intervient ici de façon majeure en réaménageant sa phrase et en concluant sur l'impressionnante et émouvante image du corps de Fersen, déchiqueté par la foule, gisant devant l'hôtel de Ville de Stockholm, supprimant ainsi la conclusion un peu mélodramatique de Zweig sur ces êtres séparés par la vie et réunis par la mort :

Aber noch ein zweites Datum zeichnet Fersen immer wieder als <u>Schicksalstag</u> seines Lebens ein, den 20. Juni (...) <sup>863</sup> .	Il y a une autre <u>date fatale</u> que Fersen signale aussi constamment : (...).
Aber es ist der 20. Juni, Fersens mystischer <u>Schicksalstag</u> : ein dunkler Wille drängt ihn, <u>das vorgeträumte Fatum</u> zu erfüllen: (...) <sup>864</sup> .	Mais c'est le 20 juin, <u>jour fatidique</u> pour Fersen ; une obscure volonté le pousse au-devant <u>du destin qu'il a pressenti</u> .
<u>Das Traumbild des 20. Juni</u> hat sich erfüllt; zerstampft von demselben wilden, unzählbaren Element, das Marie Antoinette auf das Schafott getragen, liegt vor dem Stockholmer Rathaus blutend und verstümmelt der Leichnam des „schönen Fersen“, des letzten Paladins der letzten Königin. Das Leben konnte ihn ihr nicht verbinden, so stirbt er wenigstens an ihrem gemeinsamen <u>Schicksalstag</u> für sie symbolischen Tod <sup>865</sup> .	<u>La destinée</u> de Fersen s'est accomplie ; écrasé et piétiné par le même élément sauvage et indomptable qui avait porté Marie-Antoinette à l'échafaud, le cadavre sanglant du « beau Fersen », dernier paladin de la dernière reine, gît devant l'hôtel de ville de Stockholm.

Nous avons rapproché des syntagmes composés les deux occurrences suivantes de *schicksalsentscheidenden Tage* et de *Stunde ihres Schicksals* dans *Marie Stuart*. Ce que Zweig nomme, conformément au sens qu'il donne à sa biographie, *l'heure suprême de sa destinée*, c'est la mort de la reine. Le traducteur, qui traduit la première expression par une périphrase, n'utilise pas le même euphémisme dans la seconde :

<sup>862</sup> MSO p. 317/318., MST p. 280

<sup>863</sup> MAO p. 561, MAT p. 495

<sup>864</sup> MAO p. 562, MAT p. 496

<sup>865</sup> MAO p. 562/563, MAT p. 496

Nun sind <u>die Würfel</u> gefallen. (...) An diesem <u>schicksalsentscheidenden Tage</u> ist sie noch nicht fünfundzwanzig Jahre und doch schon ihr wirkliches Leben zu Ende.(...) Ein Schatten ihrer selbst geht <u>Maria Stuart in die Dämmerung ihres Schicksals</u> <sup>866</sup> .	<u>Le sort</u> en est jeté. (...) <u>A cette date décisive de son existence</u> elle n'a pas encore vingt-cinq ans et pourtant sa vie véritable est déjà terminée. (...) Devenue l'ombre d'elle-même, Marie Stuart s'avance dans le crépuscule de son destin.
---	---

Il donne immédiatement les clefs de cette heure fatidique en la traduisant par l'expression de son issue, *la mort* :

Aber zu keinem Anlass hat sie sich sorgfältiger angetan als <u>für die größte Stunde ihres Schicksals</u> ; <sup>867</sup> .	Mais jamais elle ne s'est parée avec plus de recherche que <u>pour l'instant suprême de sa mort</u> .
--	---

Dans le premier extrait ci-dessous, Zweig décrit comment Marie-Thérèse cherche à préparer sa fille à ses nouvelles fonctions : le traducteur préfère évoquer la notion, plus noble, de *destinée*, où sourdent déjà les difficultés qui l'attendent. Le *pressentiment* devient *angoisse*. Par souci du lecteur français, il précise où se trouve Mariazell :

(...); sie sucht sie in langen Gesprächen <u>auf ihre große Stellung</u> vorzubereiten; und um die Hilfe des Himmels zu gewinnen, nimmt sie das Kind zu einer Wallfahrt <u>nach Mariazell</u> mit. Je näher indes die Stunde des Abschieds kommt, umso unruhiger wird die Kaiserin. Irgendeine <u>finstere Ahnung</u> verstört ihr das Herz. Ahnung kommenden Unheils, und sie setzt alle Kraft ein, <u>die dunklen Mächte zu bannen</u> <sup>868</sup> .	(...) : elle cherche, par de longues conversations, à la préparer à sa <u>haute destinée</u> ; et pour gagner le secours du ciel, elle emmène l'enfant en pèlerinage <u>dans les environs de Vienne</u> , à Mariazell. Mais plus l'heure des adieux approche, plus l'impératrice s'inquiète. Une <u>obscur</u> <u>angoisse</u> trouble son cœur, un <u>pressentiment</u> du malheur futur et elle met en jeu toute sa force pour conjurer <u>les sombres puissances</u> .
---	---

Pour traduire *Los*, qui évoque le *destin particulier* d'un être, le *lot* qui lui échoie, Alzir Hella recourt soit au mot *sort*, soit à celui de *destinée*, par lequel il a traduit également *Schicksal* : inévitables « intersections » de champs sémantiques, recoupements qu'impose la proximité lexicale des deux termes. Dans la première occurrence, il reste, avec *mauvais sort*, dans le même registre sémantique que *schwarze Los*, celui de la magie *noire*, de l'effet néfaste d'un sortilège imaginaire. Dans la seconde phrase, il résume plus qu'il ne traduit et concentre sur *destinée* les sens de *Los* et de *Schicksal*, éludant ainsi la traduction de la proposition où figure ce dernier terme :

<sup>866</sup> MSO p. 332, MST p. 292. Ce jour-là, Marie Stuart décide de partir pour l'Angleterre.

<sup>867</sup> MSO p. 449, MST p. 395

<sup>868</sup> MAO p. 22, MAT p. 20

<p>Aber wem sie <u>das schwarze Los</u> von Anbeginn zugeteilt, dem geben die Götter keine Zeichen und Winke. <u>Ahnungslos unbefangen</u> lassen sie ihn seinen Weg schreiten, und von innen wächst ihm <u>das Schicksal</u> entgegen<sup>869</sup>.</p>	<p>Mais les dieux ne font point de signes et n'envoient pas d'avertissements à ceux qu'ils ont voué d'avance à un <u>mauvais sort</u>. Ils les laissent suivre leur voie, sans crainte ni pressentiment, et <u>leur destin</u>, du fond d'eux-mêmes, s'avance à leur rencontre.</p>
<p>Von all diesem <u>dunklen und niederen Los</u> hat einzig die Ungerechtigkeit Elisabeths welthistorisch Maria Stuart erlöst. <u>Nur sie hat ihrer Feindin das Schicksal wieder groß gestaltet</u> und, indem sie Maria Stuart zu erniedrigen suchte, in Wahrheit sie erhöht (...)<sup>870</sup>.</p>	<p>Seule l'injustice d'Elisabeth l'a sauvée de <u>cette sombre et basse destinée</u>. En voulant abaisser son ennemie, elle l'a grandie. (...).</p>

Alzir Hella n'applique pas immuablement une grille d'équivalence : lorsqu'il donne aux mêmes termes allemands une inflexion qui varie en français, il s'agit moins d'incohérence que de choix ponctuel. C'est un artisan qui adapte sa parole au texte qui lui est soumis, au sens global, au contexte et aux personnes du récit. Lorsqu'il traduit ci-dessous *Schicksal* par *sort*, Alzir Hella personnifie le destin, qui intervient comme une puissance imaginaire fixant le cours des événements et de l'existence des individus. Il utilise le même mot, teinté de gravité et de sourde menace (on peut avoir un *grand* destin, mais le sort est souvent *fatal*), lorsqu'il évoque la sphère personnelle, concrète, de la vie des souverains, tandis qu'il réserve *destin* aux acceptions plutôt liées au rôle, à la vocation historique des personnages :

<p>Ohne diesen <u>Eingriff des Schicksals</u> hätte die Welt eine noch viel groteskere Justizkomödie miterlebt als den Halsbandprozess: die La Motte als umjubelte Zuschauerin bei der Hinrichtung der von ihr verleumdeten Königin<sup>871</sup>.</p>	<p>Sans <u>cette intervention du sort</u>, le monde aurait assisté à une comédie beaucoup plus grotesque encore que le procès du collier : on eût vu la calomniatrice acclamée à l'exécution de sa victime.</p>
<p>Auf der flachen Hand hat ihr <u>das</u></p>	<p><u>Le sort</u> lui a offert la victoire dont</p>

<sup>869</sup> MAO p. 46/47, MAT p. 41. Nous étudierons plus loin l'usage répétitif que le traducteur fait de l'adjectif *ahnungslos* et les différentes traductions qui en sont données.

<sup>870</sup> MSO p. 360/361, MST p. 317

<sup>871</sup> MAO p. 246, MAT p. 218

<p><u>Schicksal</u> den <u>Sieg</u> entgegengebracht, den sie seit Jahren erträumte: (...) <sup>872</sup>.</p>	<p>elle rêvait depuis des années : (...).</p>
<p>Vielleicht hat schon bei dieser ersten Begegnung den König und die Königin eine Ahnung <u>ihres Schicksals</u> erschauernd angerührt <sup>873</sup>.</p>	<p>Peut-être le roi et la reine ont-ils eu, dès ce moment, quant à <u>leur sort</u>, une lugubre appréhension ...</p>
<p>Wer sie zu demütigen sucht, der richtet in Wahrheit auf; jede Prüfung des <u>Schicksals</u> wird ihr im tieferen Sinne Gewinn und Geschenk <sup>874</sup>.</p>	<p>Celui qui essaie d'humilier Marie Stuart en réalité la fait se redresser ; toute épreuve <u>du sort</u> lui est favorable et profitable au sens le plus exact du mot.</p>
<p>Fürchtet Darnley <u>das Schicksal</u> Rizzios, (...) ? (...) Geheimnis, wie alle die anderen, die Darnleys Gestalt und <u>Schicksal</u> umwittern! <sup>875</sup></p>	<p>Darnley appréhende-t-il <u>le sort</u> de Riccio, (...) ? C'est là un secret, comme tant d'autres qui entourent la conduite et <u>le destin</u> de cet être étonnant.</p>
<p>Offen speit sie den Lords, obwohl sie <u>ihr Schicksal</u> in Händen halten, ihren Hass, ihre Verachtung entgegen (...) <sup>876</sup>.</p>	<p>Quoi qu'elle sache que ces hommes tiennent <u>son sort</u> entre leurs mains, elle préfère leur cracher à la face son dégoût, sa haine (...).</p>
<p>(...) ausdrücklich wird erklärt, dass die Königin <u>ihr Schicksal</u> verdient habe, da sie « art and part », wissend und tätig an der Ermordung ihres rechtmäßigen <u>Gemahls</u> teilgenommen habe, (...) <sup>877</sup>.</p>	<p>(...) ; on déclare que la reine a mérité <u>son sort</u> puisqu'elle a pris part, sciemment et activement, au meurtre de son époux, (...).</p>

Dans l'exemple ci-dessous, en mettant en relief, par l'usage de *prophétique* la détermination inscrite dans les premières impressions, le traducteur prend en compte la terminaison de (*schicksal-*

<sup>872</sup> MSO p.337, MST p. 295

<sup>873</sup> MAO p. 259, MAT p. 229. Le traducteur matérialise l'angoisse habitant les personnages en faisant suivre l'expression de leurs mauvais pressentiments de trois points de suspension, comme autant de signes prémonitoires et menaçants.

<sup>874</sup> MSO p. 162, MST p. 147

<sup>875</sup> MSO p. 192, MST p. 174. Notons la différence de ponctuation.

<sup>876</sup> MSO p. 296, MST p. 260

<sup>877</sup> MSO p 315., MST p. 277. Alzir Hella n'a pas retranscrit la citation anglaise.

haft, ce qui colle, adhère), soulignant ce que cet adjectif peut contenir de prémonitoire et d'irréversible :

<p>Erste Eindrücke haben große Macht über die Seele, tief und <u>schicksalhaft</u> prägen sie sich ein<sup>878</sup>.</p>	<p>Les premières impressions ont un grand pouvoir sur l'âme, elles y restent profondément gravées <u>avec un sens prophétique</u>.</p>
---	--

Pour traduire le concept de *Geschick*, auquel l'auteur autrichien recourt souvent pour suggérer l'idée du résultat d'événements tragiques, Alzir Hella fait là aussi appel aux termes de *sort* lorsqu'il s'agit de l'existence, de la vie et de la mort d'une personne, et de *destin* lorsqu'est sous-entendue une dimension historique :

<p>Das ist eins der Geheimnisse fast aller Revolutionen und das tragische <u>Geschick</u> ihrer Führer: sie lieben alle das Blut nicht und sind doch <u>zwanghaft genötigt</u>, es zu vergießen<sup>879</sup>.</p>	<p>Voici l'un des mystères de presque toutes les révolutions, le <u>sort</u> tragique de leurs chefs; aucun d'eux n'aime le sang, et pourtant la <u>fatalité</u> les oblige à le faire couler.</p>
--	--

Difficile, le français ne disposant pas de mots semblablement construits sur une racine identique, de restituer le jeu sur les termes :

<p>Über <u>eigenes Geschick, Ungeschick, Missgeschick</u> reichen hier also die Folgen einer ehelichen Störung bis in das Weltgeschichtliche hinein: (...) <sup>880</sup>.</p>	<p>Ici donc, par-delà <u>le destin, la maladresse, le malheur privé</u>, les suites d'une misère conjugale pénètrent dans le domaine de l'Histoire universelle : (...).</p>
<p>(...); dann aber erhebt sie die Stimme und spricht gleichsam über den Raum hinweg zur ganzen Welt und zur Geschichte, um sich freizusprechen von jeder Schuld an Maria Stuarts <u>Geschick</u><sup>881</sup>.</p>	<p>(...) ; puis elle élève la voix et s'adresse en quelque sorte par-delà l'espace au monde entier et à l'histoire pour dégager sa responsabilité dans <u>le sort</u> de Marie Stuart.</p>
<p>So wäre sie emporgeschritten zum</p>	<p>C'est ainsi qu'elle serait montée</p>

<sup>878</sup> MSO p. 65, MST p. 61

<sup>879</sup> JF p 12, 36, 56 ; F p. 12, 36, 54

<sup>880</sup> MAO p. 44, MAT p. 39. Certes, la traduction ne se fait pas l'écho du jeu sémantique sur ces trois mots en allemand, mais c'était là un défi très difficile à relever dans une langue où les termes équivalents ont des racines différentes.

<sup>881</sup> MSO p. 427, MST p. 376

Thronsessel Englands, wenn andere Gestirne über <u>ihrem Geschick</u> gestanden hätten <sup>882</sup> .	sur le trône d'Angleterre si d'autres étoiles avaient présidé à <u>son destin</u> .
---	---

Pour traduire *Verhängnis*, ce à quoi est suspendue la destinée humaine, Alzir Hella évoque la puissance fatale, la fatalité, et parfois le destin :

Bald aber naht jener « gewaltige Hof- und Prachtstrom » des Hochzeitszuges [...], nicht ahnend, dass wenige Stunden zuvor das <u>seherische Auge</u> eines Dichters in diesem bunten Gewebe schon <u>den schwarzen Faden des Verhängnisses</u> erblickte <sup>883</sup> .	« L'immense flot de magnificence » du cortège nuptial s'approche,[...] sans que personne ne soupçonne que quelques heures auparavant le regard pénétrant d'un poète a discerné dans ce tissu multicolore <u>le fil noir de la fatalité</u> .
Denn das ist Maria Stuarts <u>Verhängnis</u> , ewig gebannt zu sein in dieses rechnerische Spiel <sup>884</sup> .	C'est <u>le destin</u> de Marie Stuart d'être toujours écartée des calculs dont elle est l'objet.

Comme *schicksalhaft*, *verhängnisvollerweise* souligne ce que le choix de Marie Stuart contient d'irréversible, de *fatal*. C'est ce qu'exprime le traducteur par le changement catégoriel qu'il opère, d'un adverbe vers un nom. Il reste dans le même champ sémantique dans le second extrait :

<u>Verhängnisvollerweise</u> wählen Maria Stuart und ihre Berater den dritten Weg, den unglücklichsten, den es in der Politik gibt: den Mittelweg <sup>885</sup> .	<u>La fatalité</u> veut que Marie Stuart et ses conseillers choisissent une troisième solution, la plus funeste qui soit en politique : le moyen terme.
Dieses <u>verhängnisvolle</u> Wappenschild mit dem englischen Hoheitsabzeichen wird auch im Juli 1559 stolz und sichtbar dem Roi Dauphin und der Reine Dauphine in Paris bei einem Turnier vorangetragen (...) <sup>886</sup> .	Au début de juillet 1559, à l'occasion d'un tournoi donné à Paris pour célébrer la paix de Cateau-Cambrésis, le dauphin et la dauphine arborent encore ostensiblement <u>le fatal écusson</u> porteur des insignes de la puissance britannique.

Le traducteur se montre réticent à la répétition et à l'hyperbole de la citation ci-dessous. Il en simplifie le message et condense le propos de Zweig en le modifiant : en effet, il indique que Marie

<sup>882</sup> MSO p. 454, MST p. 398.

<sup>883</sup> MAO p. 25, MAT p. 22

<sup>884</sup> MSO p 24., MST p. 24. En fait, nous pensons que Marie Stuart se trouve, à cause des calculs dont elle est l'objet, éternellement bannie, exilée.

<sup>885</sup> MSO p. 42, MST p. 40

<sup>886</sup> MSO p. 43, MST p. 41

Stuart *attire à elle* les hommes de son entourage, tandis que pour Zweig, c'est *sur des voies dangereuses et fatales* qu'elle les entraîne :

<p>Selten hat <u>das Schicksal</u> so viel Todesmagie in eine Frauengestalt getan: wie ein dunkler Magnet zieht sie <u>auf das gefährlichste</u> alle Männer ihrer Umwelt <u>in verhängnisvolle Bahn</u><sup>887</sup>.</p>	<p>Rarement <u>le destin</u> a mis autant de mortelle magie dans un corps de femme ; comme le ferait un invisible aimant, elle attire à elle <u>pour leur infortune</u> tous les hommes de son entourage.</p>
---	---

Dans les exemples suivants, il simplifie l'écriture, d'où il bannit la répétition d'allusions directes au destin :

<p>Noch ist <u>das verhängnisvolle Jahr</u> nicht zu Ende, seit man Rizzio in die Erde geschartt, (...) <sup>888</sup>.</p>	<p>Dix mois à peine se sont écoulés depuis la mort de Riccio, (...)</p>
<p>Noch einmal hat sich das Gewölk, das von Anbeginn tragisch <u>über Maria Stuarts Schicksal hing</u>, gnädig verzogen; (...) <sup>889</sup>.</p>	<p>De nouveau les nuages amassés <u>au-dessus d'elle</u> se sont heureusement dissipés.</p>
<p>(...) denn sie verteidigt in Maria Stuarts <u>Geschick</u> ihre eigene Position (...) <sup>890</sup>.</p>	<p>En défendant Marie Stuart, elle défend sa propre position (...)</p>
<p><u>In ihrem Schicksal</u> entscheidet sich nicht nur ein einzelner Konflikt, sondern ein geistiges, ein <u>weltanschauliches</u> Prinzip <sup>891</sup>.</p>	<p>Il ne s'agit pas seulement d'un conflit particulier, mais encore d'un principe <u>spirituel et social</u>.</p>

Pour exprimer ci-dessus le principe *idéologique* que remettrait en cause la destitution de la reine, le traducteur (irruption de l'anarchiste ?) ne retient que sa part de social : il sécularise ainsi un principe pratiquement élevé au rang de religion, celui du principe monarchique qui fait du souverain un élu de Dieu, inviolable, que le peuple ne peut en aucun cas destituer.

*Coup du sort, malédiction*, écrit ci-dessous Zweig ; Alzir Hella s'exclame, sur le ton de la conversation, moins dramatiquement : *hélas !*

<sup>887</sup> MSO p. 95/96, MAT p. 88

<sup>888</sup> MSO p. 196, MST p. 177

<sup>889</sup> MSO p. 179, MST p. 161

<sup>890</sup> MSO p. 303, MST p. 266

<sup>891</sup> MSO p. 301, MST p. 265



Aber Verhängnis: immer wenn in der Politik ausnahmsweise eine klare und logische Idee in Erscheinung tritt wird sie durch törichte Ausführung verdorben<sup>892</sup>.

Hélas ! en politique chaque fois, sans exception, qu'une idée claire et logique apparaît, elle est compromise par de folles combinaisons.

Soulignons dans la citation ci-dessous le réaménagement syntaxique auquel procède le traducteur : il remplace le premier point-virgule par un point, et réorganise la syntaxe de la dernière phrase, dont il inverse la construction. Il glisse, pour conclure, du champ sémantique de *l'abîme, du gouffre*, vers celui, plus idiomatique, s'agissant du crime, mais moins imagé, de *la voie* :

Denn man spürt, tausendmal stärker als ihr eigener Wille ist ihr Gegenwille, ihr Widerwille; vielleicht ist in manchen dieser Stunden diese Frau dem Selbstmord näher gewesen als dem Mord. Aber Verhängnis der Unterjochung: wer seine Willen von sich gegeben, der kann nicht mehr seinen Weg wählen. Nur dienen kann er und gehorchen. Und so taumelt sie vorwärts, Magd ihrer Leidenschaft, unbewusste und doch grausam bewusste Somnambule ihres Gefühls, in den Abgrund ihrer Tat<sup>893</sup>.

On sent que la volonté étrangère à laquelle elle est soumise est mille fois plus forte que la sienne. Peut-être qu'à certains moments cette femme a été plus près du suicide que du meurtre. Mais, fatalité de l'asservissement, celui qui a renoncé à sa propre volonté ne peut plus choisir sa route. Il ne peut que servir et qu'obéir. Et c'est ainsi qu'esclave de son amour, instrument inconscient de sa passion et cependant cruellement consciente, elle s'avance en chancelant dans la voie du crime.

Par la notion de »Gesetz«, de *loi*, qui rend inévitable la suite des événements d'une vie, Zweig souligne l'irréversible, la nécessité, le systématisme du destin. Dans les occurrences suivantes, extraites de *Marie Stuart*, Zweig met en place, à partir des « noyaux » sémantiques et traductifs que constituent »*Lebensgesetz*« et »*Schicksal*«, un système subtil d'équivalences. Dans le premier exemple, les termes sont utilisés séparément, ils sont donc simplement traduits. La difficulté de la seconde citation réside en ce qu'elle concentre en son sein des concepts proches sémantiquement. Il s'agit donc de rendre cette variation sans qu'elle ne devienne répétition. En effet, lorsqu'il écrit *bereits im ersten Anfang*, Zweig reprend exactement l'idée du jeune âge de la reine auquel il a déjà fait allusion dans les lignes précédentes : « *Sechs Tage ist Maria Stuart alt [...]* », écrit-il, ce qu'Alzir Hella a simplement traduit par *A l'âge de six jours*. Le traducteur choisit donc de rendre la seconde expression par *dès le commencement de sa vie*. Hors contexte, on aurait pu traduire cette expression par « *dès ses premiers jours* », mais le mot « jour » ayant d'ores et déjà été utilisé plus haut, Alzir Hella a préféré trouver un terme équivalent. Il lui fallait de plus faire justice aux exigences de la langue d'arrivée en joignant à ce nom un complément, *de sa vie*, non absolument nécessaire au niveau sémantique, mais dont la présence allait prévenir chez le lecteur tout sentiment d'étrangeté et susciter chez lui un sentiment bienvenu de familiarité et de re-connaissance :

<sup>892</sup> MSO p. 25, MST p. 24

<sup>893</sup> MSO p. 241, MST p. 214/215

l'expression est en effet courante dans un incipit fonctionnant pratiquement comme un « signal » déchiffrable sans peine (on retrouve là, dans une moindre mesure, le principe du « il était une fois » rituel des contes) :

<p>Und niemals erschafft sich nach den Geschehnissen und Zufällen der äußeren Welt ein Schicksal Sinn und Form. Immer sind es die eingeborenen, ureigensten Gesetze, die ein Leben gestalten oder zerstören<sup>894</sup>.</p>	<p>Il apparaît une fois de plus que ce ne sont pas les événements et les hasards du monde extérieur qui impriment sa forme et son sens à une destinée. Ce sont toujours les lois innées propres à l'individu qui créent ou détruisent une vie.</p>
<p>Sechs Tage ist Maria Stuart alt, da sie Königin von Schottland wird: bereits im ersten Anfang erfüllt sich ihr Lebensgesetz, alles zu früh und ohne wissende Freude vom Schicksal geschenkt zu erhalten<sup>895</sup>.</p>	<p>A l'âge de six jours, Marie Stuart est reine d'Ecosse : dès le commencement de sa vie s'accomplit la loi de son destin qui veut qu'elle reçoive tout trop tôt de la fortune pour pouvoir en jouir consciemment.</p>
<p>Nur scheinbar ist darum diese Episode Chastelards ein Zufall, ein bloßer Zwischenfall: zum erstenmal enthüllt sich hier – ohne dass sie es gleich verstünde – das Gesetz ihres Schicksals, das es ihr nie ungestraft erlaubt sein soll, lässig, leicht und vertrauensvoll zu sein<sup>896</sup>.</p>	<p>L'épisode de Chastelard n'est qu'apparemment un simple incident : la loi de la destinée de Marie Stuart s'y manifeste, sans qu'elle le comprenne tout de suite, loi qui ne lui permet jamais d'être impunément insouciante, légère et confiante.</p>

Dans la citation ci-dessus, s'il élude la traduction de *zum erstenmal*, c'est que par cette expression, Zweig indique implicitement que d'autres épreuves attendent la reine, anticipations que le traducteur, nous l'étudierons plus loin, s'efforce de gommer du récit. Il traduit régulièrement, sans surprise, *Gesetz* par *loi*. C'est parce qu'il est soucieux d'introduire sans heurts l'écrivain autrichien dans l'univers linguistique et culturel français qu'Alzir Hella a parsemé son texte de tels signaux discrets, destinés à susciter l'adhésion du lecteur, tout en refusant de figer ses traductions en appliquant au texte zweigien des « grilles de lecture » rigides selon lesquelles tel mot allemand se traduirait immuablement par tel équivalent français. De sa volonté d'introduire le concept de « vie », qui ici se fait « destin », découlent des contraintes qui obligent le traducteur à des « tours de force » traductologiques. Le texte de Zweig rassemble trois notions : *Leben*, *Gesetz* et *Schicksal*. Le rapprochement de ces termes disjoints conduit à *Lebensschicksal*. Alzir Hella traduit donc »*Lebensgesetz*« par »*loi de son destin*«, ce qui correspond bien à la vision que l'auteur exprime en évoquant lui aussi plus loin »*das Gesetz ihres Schicksals*«, ce qu'Alzir Hella traduit par »*la loi de la destinée*«. L'homme est aux prises avec l'histoire, c'est ce qu'il traduit ainsi, en introduisant

<sup>894</sup> MSO p. 179, MST p. 162. Cette phrase résume bien la vision zweigienne de l'histoire : il n'y a jamais de véritable fatalité puisque ce ne sont jamais les événements extérieurs qui déterminent la vie d'une personne, mais bien son caractère. C'est la frivolité de Marie-Antoinette et la passion de Marie Stuart qui les ont conduites à l'échafaud.

<sup>895</sup> MSO p. 17, MST p. 17

<sup>896</sup> MSO p. 96, MST p. 89

explicitement dans une expression qui, prise littéralement, fait référence à une « loi de la vie », la notion, grosse de menaces, de destin. En rapprochant si directement deux mots aussi riches sémantiquement, aussi connotés, que « loi » et « destin » le traducteur donne à sa phrase un tour sombre où la « loi de vie » semble se transformer en une loi mortifère. Notons que cette différence sémantique est également notable dans la traduction de l'expression « *Lebensgefahr* », ce danger pour la vie que le français traduit par un danger *de mort*. Par ce choix traductif, Alzir Hella dépasse le contenu sémantique du syntagme composé zweigien qui ne transparaîtrait pas dans une traduction littérale et se place dans le champ plus vaste de l'histoire des idées (philosophiques) sur le rôle de l'homme dans l'histoire, sur sa liberté, plaçant ainsi lecteurs français et allemands sur un pied d'égalité sur le plan de *l'intention* de l'auteur.

Quelle est cette loi du destin qui poursuit Marie Stuart dès son plus jeune âge ? „*ihr Lebensgesetz ist es alles zu früh und ohne wissende Freude vom Schicksal zu erhalten*“, écrit Zweig. La *loi du destin* de Marie Stuart est de tout recevoir trop tôt... du « *Schicksal* » ! La même poésie concise jaillit à son tour de la plume du traducteur et il choisit ici de traduire « *Schicksal* » par « *fortune* » : « Dès le commencement de sa vie », écrit-il, « s'accomplit la loi de son destin qui veut qu'elle reçoive tout trop tôt de la fortune pour pouvoir en jouir consciemment ». *Fortune* suggère l'idée d'une distribution, par un heureux hasard, de bonheurs et de faveurs que Marie Stuart ne saura pas apprécier suffisamment, en toute *connaissance* – ce que le traducteur transforme en *conscience*, en effleurant dans *jouir* l'expression de joie contenue dans *Freude*. Les concepts de *destin* et de *puissance bienfaisante ou maléfique* se trouvent réunis dans le mot « *fortune* »<sup>897</sup> auquel recourt le traducteur, éveillant par là même chez le lecteur des réminiscences mythologiques et faisant surgir dans son imaginaire l'idée d'une puissance abstraite, d'un être plein de sagesse qui donnerait à chacun son « lot » de bonheurs et de malheurs selon des lois connues de lui seul.

La roue de la fortune, c'est aussi celle du destin :

Schon als Kind hat sie Gelegenheit gehabt, zu beobachten, wie rasch <u>die Kugel der Fortuna</u> auf und nieder rollt (...) <sup>898</sup> .	Toute jeune elle a eu l'occasion de voir avec quelle rapidité <u>la roue de la fortune</u> monte et descend (...).
Nun rennt in rasendem Lauf <u>das Rad</u> dem Abgrund zu <sup>899</sup> .	Et maintenant <u>la roue du destin</u> tourne à une vitesse folle vers l'abîme.
[...] so jagt Maria Stuart <u>das</u>	[...] de même Marie Stuart fouette

<sup>897</sup> *Le Robert historique de la langue française* donne de ce mot la définition suivante : « vient du latin *fortuna* « divinité qui symbolise le sort » (*Fortuna*) « bonne et mauvaise chance », puis « bonne fortune », « condition, destin ». Le mot se rattache à *fors, fortis* « sort ». En emploi didactique, le mot désigne (souvent avec un F majuscule) la divinité qui présidait aux hasards de la vie, sa représentation, (vers 1130) et dans un emploi aujourd'hui littéraire la puissance qui dispense au hasard les biens et les maux. Par extension, *fortune* équivaut à « ce qui arrive du fait du hasard ». Le mot, quand le caractère heureux ou malheureux du fait n'est pas précisé, n'existe qu'en emploi littéraire (1688, *la fortune d'une œuvre*), à l'époque classique dans *de fortune* (1580) ou *par fortune* (vers 1534), « par hasard ».

<sup>898</sup> MSO p. 102, MST p. 94

<sup>899</sup> MSO p. 268, MST p. 236

<p><u>schwarze Ross ihres Schicksal</u> verzweifelt vorwärts, (...) <sup>900</sup>.</p>	<p>désespérément <u>le noir coursier de son</u> <u>destin</u> (...).</p>
---	--

A la loi du *destin* (*Lebensgesetz*) correspondent les lignes des *destinées* (*Lebenslinien*) des deux reines, dont Alzir Hella calque avec inventivité la traduction. En traduisant *anschaulich* par *clarté*, il effectue un changement catégoriel et surcaractérise *müssen notwendigerweise* qu’il traduit par *fatalement* :

<p>Dieser Gegensatz ist derart vollständig, dass schon <u>die Lebenslinien</u> ihn geradezu geometrisch-anschaulich ausdrücken (...) In drei oder vier einzelnen Katastrophen ist <u>ihr Schicksal</u> konzentriert, also typisch dramatisch geformt – weshalb sie auch immer wieder als Heldin von Tragödien gewählt wird -, (...).Zwei derart verschiedene <u>Lebenslinien</u> müssen notwendigerweise auseinanderstreben <sup>901</sup>.</p>	<p>Ce contraste est si parfait qu’il apparaît déjà avec une clarté toute géométrique dans <u>les lignes de leurs destinées</u>. (...) <u>Son destin</u> est concentré dans trois ou quatre catastrophes isolées, d’une forme dramatique bien caractérisée – raison pour laquelle on la choisit toujours comme héroïne de tragédie. (...) <u>Les lignes de deux destinées</u> aussi dissemblables divergent <u>fatalement</u>.</p>
---	---

Zweig compose avec *Schicksal* d’autres syntagmes : *Schicksalswende*, *Schicksalskreis* qu’Alzir Hella traduit avec virtuosité. Dans le premier exemple ci-dessous, il rationalise la syntaxe zweigienne, et, dans le second, il ne traduit pas par *tournant fatidique* ce *Schicksalswende*, dont il restitue le sens dans une périphrase :

<p>(..) es gehört zur besonderen Form ihres <u>Schicksals</u>, dass alles große Geschehen sich bei ihr <u>immer</u> (und dies hat die Dramatiken so sehr angezogen) in ganz kurze und elementare Episoden zusammenballt <sup>902</sup>.</p>	<p>(...) : une particularité de sa <u>destinée</u> qui a tant attiré les dramaturges, c’est que chez elle tout événement se condense en épisodes très courts et très simples.</p>
<p>Von diesem Tage der <u>Schicksalswende</u>, diesem 17. Juni, da die Lords ihre Königin in Lochleven hinter Schloss und Riegel setzen, (...) <sup>903</sup>.</p>	<p>A partir du 17 juin 1567, jour où les lords enferment leur reine à Lochleven et où change totalement <u>la destinée</u> de Marie Stuart, (...).</p>

<sup>900</sup> MSO p. 275, MST p. 243

<sup>901</sup> MSO p. 100/101, MST p. 92. Il s’agit ici de Marie Stuart et d’Elisabeth.

<sup>902</sup> MSO p. 83, MST p.77

<sup>903</sup> MSO p. 300, MST p. 264. Là aussi, le traducteur a complété en indiquant l’année pour permettre au lecteur de bien suivre le cours de l’histoire, dont il ancre ainsi la véracité.

Dans la traduction, la destinée prouvera la véracité du serment de la reine, tandis que dans l'original, c'est *elle* qui a, sa mort l'aura prouvé, tenu son serment :

<p>Sie bricht in Tränen aus, sie schwört, sie wolle lieber auf das Leben verzichten als auf die Krone, und diesen Eid hat sie durch <u>ihr Schicksal</u> wahrgemacht<sup>904</sup>.</p>	<p>Elle éclate en sanglots, jure qu'elle préfère renoncer à la vie plutôt qu'à la couronne, et <u>la destinée</u> a justifié ce serment.</p>
---	--

Elle entraîne encore une fois dans *son cercle infernal* ce jeune homme qui veut l'aider. Le traducteur ne restitue pas ce qu'il peut y avoir de magique, de maléfique dans ce *Schicksalskreis* de la reine ensorceleuse :

<p>Abermals, zum dritten Male, zieht sie einen jungen Menschen in ihren <u>Schicksalskreis</u><sup>905</sup>.</p>	<p>Pour la troisième fois, elle entraîne un jeune homme dans <u>le tourbillon</u> de sa destinée.</p>
---	---

C'est le traducteur qui, d'un *fatalement* atténué, mais revitalisé ici, choisit de faire à nouveau peser sur la tête des reines, le poids de la fatalité :

<p><u>Immer</u> wächst aus Unrecht Unruhe, immer ist, was listig ersonnen war, schlecht getan. Mit dem Tage, da sie Maria Stuart ihrer Freiheit beraubt, nimmt sich Elisabeth ihre eigene Freiheit<sup>906</sup>.</p>	<p>L'injustice engendre <u>fatalement</u> l'inquiétude, et toujours ce qui est trop finement imaginé est mal fait. Le jour où Elisabeth ravit la liberté de la reine d'Ecosse, elle se prive de la sienne.</p>
---	--

Le texte original de la première citation ci-dessous est plus dramatique que sa traduction. L'instant que vit Marie Stuart, son mariage avec François II, est présenté comme le seul moment d'insouciance qu'elle ait vécu, tandis qu'Alzir Hella se réfère au contexte pour parler simplement d'*amusements*. Dans la suivante, Zweig qualifie les mains de Marie Stuart de *mal conseillées*, d'*aveuglées*, expliquant son attitude par son inexpérience d'enfant. Le traducteur, qui évite l'intrusion de l'étranger dans sa prose, opère un glissement sémantique et, se détournant de la métaphore, redistribue les qualificatifs : c'est la reine qui est éblouie et mal avisée (et non ses mains) et les mains sont qualifiées d'un adjectif qui leur est couramment associé, *maladroites*, traduisant l'allusion, absente du texte français, au fait qu'elle ne soit qu'une enfant :

<p>Aber <u>das Schicksal</u> lässt sich durch menschliche Wünsche nicht meistern, und anderen,</p>	<p>Mais <u>le destin</u> n'obéit pas aux désirs des hommes et <u>le vaisseau de la vie</u> emporte Marie Stuart loin de ces</p>
--	---

<sup>904</sup> MSO p. 311, MST p. 274

<sup>905</sup> MSO p. 323, MST p. 284

<sup>906</sup> MSO p. 360/361, MST p. 317

<p>gefährlicheren Gestaden steuert <u>von diesem einzig sorglosen Augenblick an das Lebensschiff</u> Maria Stuarts zu (...) <sup>907</sup>.</p>	<p><u>amusements</u> et vers d'autres rivages plus périlleux.</p>
<p>Da hält ihr <u>das Schicksal</u> als <u>verderbliche</u> Versuchung eine dritte Krone hin, und sie greift in kindischer Art, <u>mit unberatenern, mit verblendeten Händen</u> nach ihrem trügerischen Glanz <sup>908</sup>.</p>	<p>Mais voici que <u>le destin</u> – <u>fatale</u> tentation ! – en fait briller une troisième devant ses yeux ; éblouie par son éclat trompeur et mal avisée elle cherche à s'en emparer <u>d'une main maladroite</u>.</p>

Le traducteur joue chromatiquement sur la gamme du danger : pour traduire *gefährlich*, il passe de *néfaste* à *fatale*. Sans doute pour ne pas rompre l'intensité dramatique par des informations qu'il considère comme secondaires, il ne traduit pas, dans le premier exemple, *unaufhaltsam*, dans le second *und darum doppelt unbefriedigend*. Il remplace la métaphore réaliste du trot lourd et paresseux par l'expression, plus romantique à son sens, de la monotonie. Le destin, c'est encore une fois tout simplement, *la vie* :

<p>Damit aber ist ein unheilbarer Riss zwischen ihr und dem Adel geschaffen; immer wirkt es sich <u>gefährlich</u> aus, wenn ein Herrscher einer anderen Religion angehört als seine Untertanen. (...) Die <u>unaufhaltsame</u> Auseinandersetzung zwischen Luther, Calvin und Rom wird durch einen merkwürdigen Zufall gerade <u>in ihrem Schicksal</u> dramatisch ausgetragen; (...) <sup>909</sup>.</p>	<p>Mais cette situation a provoqué une irrémédiable scission entre elle et la noblesse ; et des conséquences <u>néfastes</u> sont toujours <u>fatales</u> lorsqu'un souverain appartient à une autre religion que ses sujets. (...) Par un hasard étrange le conflit entre Luther, Calvin et Rome a été transporté <u>dans sa vie</u> d'une façon dramatique ; (...).</p>
<p>Ereignislos <u>und darum doppelt unbefriedigend</u> dämmert ihr einst so leidenschaftliches <u>Schicksal</u> dahin, in totem, trägem Trott geht (...) <sup>910</sup>.</p>	<p><u>Sa vie</u> autrefois si passionnée se poursuit dans un calme de crépuscule, sans aucun événement qui en rompe la monotonie.</p>

Rivales, Elisabeth et Marie n'en sont pas moins parentes par le sang et par le partage de douloureuses et sombres expériences : dans la première occurrence ci-dessous, le traducteur ne souligne que la parenté réelle et néglige de traduire qu'elles sont sœurs *par le destin* ; dans la

<sup>907</sup> MSO p. 40, MST p. 38/39

<sup>908</sup> MSO p. 41, MST p. 39

<sup>909</sup> MSO p. 69, MST p. 65

<sup>910</sup> MSO p. 362, MST p. 318

seconde, il élude l'image d'un *destin* commun pour souligner simplement cet instant où elles se rejoignent dans l'expérience vécue jadis pour l'une, maintenant pour l'autre :

Gerade weil sie ihrer <u>Schicksalsschwester</u> im Innersten ihr Glück missgönnt, wünscht sie – ewige Schauspielerin <u>der eigenen Größe</u> – vor der Welt als die Gönnerin und Großmütige zu gelten <sup>911</sup> .	Justement parce qu'elle est jalouse <u>de sa cousine</u> , elle désire – éternelle comédienne – paraître grande et généreuse aux yeux du monde.
Die Erinnerung an die einst durchlittene Not muss Elisabeth also zur besten, zur ehrlichsten Beraterin ihrer <u>Schicksalsschwester</u> machen <sup>912</sup> .	Le souvenir des soucis que cette affaire lui avait causés pouvait par conséquent faire d'Elisabeth la meilleure, la plus habile conseillère de <u>sa sœur en la circonstance</u> .

Alzir Hella calque la traduction de Nemesis :

[...] und schon scheint er glücklich gerettet. Aber da erreicht den hitzigen Frauenräuber unvermutete <u>Nemesis</u> ; <sup>913</sup> .	Déjà il se croit sauvé. Mais ce n'est que pour peu de temps. <u>La Némésis</u> y atteint à l'improviste ce don Juan <sup>914</sup> passionné : (...)
---	--

Le destin, chez Zweig, est, nous l'avons dit, essentiellement un destin mortifère, qui frappe avant tout les deux reines et il met en œuvre pour l'exprimer un réseau sémantique très varié (*Schicksal, Los, Geschick, Nemesis, Fatum, Verhängnis*). Il fait appel à ce concept avec une fréquence et un lyrisme que le traducteur s'efforce de modérer. Pour en restituer néanmoins l'idée, ce dernier procède parfois à de simples calques, mais plus souvent recourt à des expressions idiomatiques qui montrent sa volonté d'inscrire son discours dans un contexte français. Résumons dans le tableau ci-après les équivalences auxquelles il recourt dans ce champ sémantique :

Schicksal	Destin – sort – destinée – fatidique – critique – dramatique – fatal – existence – mort – vie
<i>Destin</i>	<i>Leben – Erfolg – Geschick – Verhängnis</i>
<i>Destinée</i>	<i>Leben – Traumbild – Stellung – Los</i>

<sup>911</sup> MSO p. 179, MST, p. 161

<sup>912</sup> MSO p. 260, MST p. 230. Elisabeth avait également été accusée du meurtre de la femme de son favori mais, à la différence de Marie Stuart, elle n'avait jamais épousé ce dernier pour faire taire les soupçons.

<sup>913</sup> MSO p. 321, MST p. 283

<sup>914</sup> Notons la contradiction : Bothwell est ici nommé *Frauenräuber*, qu'Alzir Hella traduit non pas par *coureur de jupons* – ce qu'il est en fait – mais par *don Juan*. Un peu plus loin, il persiste : « pour ce don Juan, qui prenait aussi son plaisir aux choses de l'esprit ». Or, une centaine de pages avant, Zweig avait écrit que Bothwell était « *keineswegs ein wirklicher Verführer, ein Don Juan, ein Frauenjäger* », qu'Alzir Hella traduit par « Bothwell n'est pas un séducteur au sens propre du mot, un don Juan ».

<i>Sort</i>	<i>Geschick – die Würfel</i>
Schicksalhaft	Marqué par le destin – avec un sens prophétique
Verhängnis	Fatalité – destin -
Verhängnisvoll	Fatal – pour leur infortune
Das schwarze Los	Les dieux – destinée

Ce tableau d'équivalences réciproques, traduction et rétrotraduction, met en évidence la double approche du traducteur et l'équilibre auquel il parvient, qui atteste de sa flexibilité : car, s'il *neutralise* parfois (1 à 4 pour destin et destinée, 1 à 2 pour sort), le plus souvent, selon les termes de Werner Koller, il *diversifie*, notamment la traduction de *Schicksal*, seul ou dans des mots composés (1 à 10). Car, comme le donne à voir Valéry Larbaud, il est parfois nécessaire de rendre un même terme dans l'original par plusieurs termes dans la traduction pour cerner toute la richesse sémantique et toutes les connotations véhiculées par ce terme dans la langue d'origine et les transmettre dans la langue d'arrivée : « Il nous faut donc saisir le rythme du mot afin que son contrepoids soit animé d'un rythme vital équivalent. De là vient aussi qu'un seul et même mot, employé par l'auteur dans deux passages différents, ne sera pas toujours traduisible par le même mot dans les deux passages correspondants, et cela paraît contraire à toute logique. Mais si nous regardons de près, nous verrons que dans les milieux vivants où ce mot baigne et dont il fait partie, il remplit des fonctions différentes. Dans l'un de ses milieux, sa fonction lui fera émettre un certain rayonnement, une nuance particulière du sens dont il est chargé, et dans l'autre, il émettra une autre de ses nuances »<sup>915</sup>.

Lorsque les allusions à cette puissance maléfique et fatale se font, à son sens, trop nombreuses, il se tourne avec inventivité vers une traduction variée et déliée, quand il ne les élude pas purement et simplement si l'abondance des occurrences lui semble susceptible de lasser son lecteur.

∅ Variations sur deux thèmes particuliers : l'insouciance et la médiocrité

L'insouciance et la médiocrité sont particulièrement à l'œuvre dans les biographies des deux reines, qu'il s'agisse d'elles-mêmes ou de leur entourage. Nous allons étudier ci-après le spectre lexical et les moyens mis en œuvre par le traducteur pour suivre le fil rouge de ces expressions.

## v L'insouciance

*Fouché* comporte peu d'occurrences de ce terme, l'insouciance n'étant certes pas une caractéristique essentielle du personnage. Dans cet ouvrage, Zweig n'emploie *ahnungslos*, dont le sens est au demeurant plus proche de l'*ignorance* que de l'*inconscience*, qu'à propos de Paris, qui n'est pas encore informé de la défaite de Napoléon à Waterloo. Alzir Hella traduit cet adjectif par deux périphrases différentes :

(...) und während die Hauptstadt <u>ahnungslos</u> illuminiert, jagen	(...) tandis que la capitale illumine <u>sans se douter de rien</u> , les chevaux de
---	--

<sup>915</sup> Valéry Larbaud, *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, collection Tel, Gallimard, 1997, p. 77/78.



<p>staubwirbelnd die Rosse der preußischen Kavallerie die letzte lose Spreu der flüchtenden Armee vor sich her. Noch einen zweiten Tag des Vertrauens hat das <u>ahnungslose Paris</u><sup>916</sup>.</p>	<p>la cavalerie prussienne chassent devant eux, parmi des tourbillons de poussière, tels des brins de paille hachée, les derniers restes de l'armée française en fuite. <u>Dans son ignorance des événements</u> Paris a encore un deuxième jour plein de confiance.</p>
---	--

*L'insouciance* est par contre un thème récurrent dans les biographies des deux reines, qui, comme nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises, se ressemblent parfois étonnamment. Afin de bien percevoir cette similitude jusque dans les descriptions que Zweig en fait, les peignant même avec des mots ou expressions identiques, nous en avons rapproché des extraits ci-dessous. Notons qu'Alzir Hella sépare, dans *Marie-Antoinette*, le jeu de balle de l'équitation, à laquelle seule se réfère la comparaison avec une amazone ; ce jeu de balle dont Zweig parle aussi dans *Marie Stuart*, le traducteur précise qu'il s'agit du *jeu de paume* :

MAO	MAT	MSO	MST
<p>Und wirklich, sie reitet, sie spielt Ball wie eine Amazone; überall, wo ihr <u>biegsam geformter, talentierter Körper</u> in Spiel kommt, übertrifft sie die <u>schönsten Frauen ihres Hofes</u>, nicht nur an Geschicklichkeit, sondern auch an <u>sinnlichem Reiz</u> (...) <sup>917</sup>.</p>	<p>En effet, <u>elle monte à cheval comme une amazone</u>, joue à la balle avec une <u>souplesse</u> qui fait l'admiration de tous ; partout où son <u>corps flexible et élégant</u> entre en jeu, elle surpasse les <u>plus belles femmes de sa cour</u> ; non seulement en adresse, mais encore en <u>attrait sensuel</u> (...).</p>	<p>[...] eine <u>unermüddliche Reiterin</u>, eine <u>leidenschaftliche Jägerin</u>, eine <u>geschickte Ballspielerin</u>; ihr <u>hochgewachsener, schlanken Mädchenkörper</u> kennt bei aller Grazie kein Erschöpfen und Ermatten<sup>918</sup>.</p>	<p>[...] : c'est une <u>cavalière infatigable</u>, une <u>chasseresse passionnée</u>, une <u>adroite joueuse de paume</u> ; ce <u>long et svelte corps de jeune fille</u>, malgré toute sa <u>grâce</u>, ne connaît ni <u>fatigue</u> ni <u>lassitude</u>.</p>

C'est souvent *Ahnungslosigkeit* qu'Alzir Hella traduit par *insouciance* mais il en diversifie parfois la traduction en *innocence*, notamment lorsqu'il s'agit de Marie Stuart, séparée de sa mère et envoyée en France à l'âge d'à peine 5 ans, mais aussi en *inconscience*, *légèreté*, *candeur*, *frivolité* lorsqu'il s'agit de Marie-Antoinette. A l'inverse, il neutralise par *insouciant* des adjectifs ou des substantifs allemands aussi variés que *sorglos*, *ahnungslosigkeit*, *unbedacht*, *lässig*, *leichtsinnig*, *frohmutig*, *unbewusst*, *verspielt*, *unbedenklich*, *Leichtigkeit*.

<sup>916</sup> JF p. 244, F. p. 238

<sup>917</sup> MAO p. 106, MAT p. 94

<sup>918</sup> MSO p. 35, MST p. 34

MAO	MAT	MSO	MST
Das <u>ahnungslose</u> Unterpfand dieses wichtigen Staatsgeschäftes, die elfjährige, die zwölfjährige, die dreizehnjährige Toinette (...) <sup>919</sup> .	Le gage <u>innocent</u> de cette importante affaire d'Etat, la petite Toinette, âgée de douze ans (...).	<u>Ahnungslosigkeit</u> ist die Gnade der Kindheit <sup>920</sup> ?	<u>L'insouciance</u> est la grâce de l'enfance.
(...) von Jubel umbrandet, verlässt Marie Antoinette für immer die <u>sorglose</u> Gestade der Kindheit; ihr Frauenschicksal beginnt <sup>921</sup> .	Au milieu d'un <u>déchaînement</u> d'acclamations Marie-Antoinette quitte pour toujours les rivages <u>insouciants</u> de l'enfance : son destin de femme commence.	Dort, [...] lebt <u>das unwissende Kind im Schatten</u> der Geschehnisse, während über <u>Länder und Meere</u> die Diplomatie geschäftig sein Schicksal webt <sup>922</sup> .	Là, [...] <u>l'insouciance</u> vit à l'abri des événements, tandis que <u>par-delà les mers</u> la diplomatie file activement sa destinée.
(...) sie gegen die Dubarry aufzuspielen wird für die drei Jungfern willkommene Aufgabe, und vom ersten Augenblick an arbeiten sie daran, dieses <u>unbedachte</u> und <u>ahnungslose</u> Mädchen scharf zu machen <sup>923</sup> .	(...) se servir d'elle contre la du Barry est une tâche qui sourit à Mesdames, et dès le début elles s'appliquent à y dresser cette fillette <u>inconsciente</u> et <u>légère</u> .	Hell und heiter, <u>sorglos</u> und selig trinkt sie aus allen Bechern diese reiche und romantische Jugend, ohne zu ahnen, dass sie damit das reinste Glück ihres Lebens schon unbewusst erschöpft: <u>kaum in einer anderen Gestalt</u> hat das <u>Frauenideal</u> der <u>französischen</u> Re-	<u>Insouciance</u> , gaie, heureuse, elle prodigue partout sa riche et enthousiaste jeunesse, sans se douter qu'elle est en train d'épuiser le plus pur bonheur de sa vie.

<sup>919</sup> MAO p. 15, MAT p. 13. Le traducteur ne retient que l'âge médian.

<sup>920</sup> MSO p. 28, MST p. 27

<sup>921</sup> MAO p. 27, MAT p. 24

<sup>922</sup> Ibid.

<sup>923</sup> MAO p. 61, MAT p. 54. On notera que le traducteur a rétabli le titre officiel des soeurs de Louis XV, ces vieilles filles que ne nomme pas Zweig.

		<u>naissance</u> <u>so</u> <u>ritterlich-roman-</u> <u>tischen Ausdruck</u> <u>gefunden wie in</u> <u>diesem frohen und</u> <u>feurigen</u> <u>Königskind</u> <sup>924</sup> .	
--	--	--	--

Dans les deux exemples ci-dessous, il neutralise *lässig*, *leichtsinnig* et *ahnungslos* en *insouciant/insouciance* :

<p>[...] sie denkt nicht daran, die Zeit zu verstehen, sondern einzig, sich die Zeit zu vertreiben, <u>lässig</u> greift sie nach der Krone wie nach einem Spielzeug. [...] (...), Königin sein heißt für Marie Antoinette <u>fünfzehn leichtsinnige</u> Jahre lang ausschließlich als die eleganteste, die koketteste, die bestandgezogene, verwöhnteste und vor allem die vergnügteste Frau eines Hofes bewundert zu werden (...)<sup>925</sup>.</p>	<p>(...) elle ne songe pas à comprendre son époque, mais uniquement à passer le temps en s'amusant ; elle s'empare de la couronne aussi <u>insouciant</u> que s'il s'agissait d'un jouet. [...]. Etre reine pour Marie-Antoinette c'est, pendant les années <u>d'insouciance</u>, être la femme la plus admirée, la plus coquette, la mieux parée, la plus adulée et avant tout la plus gaie de la cour (...).</p>
<p>Versailles hat sich durch seine exklusive und <u>lässige</u> Haltung derart <u>ahnungslos</u> von dem wirklichen Frankreich abgeschnürt, dass es der neuen Strömungen, die das Land bewegen, überhaupt nicht gewahr wird<sup>926</sup>.</p>	<p>Versailles, par son attitude exclusive et <u>insouciant</u>, s'est à tel point détaché de la vraie France, qu'on ne s'y aperçoit même pas des nouveaux courants qui agitent le pays.</p>

Dans l'exemple ci-dessus, il a fusionné en *détaché* *ahnungslos* et *abgeschnürt* ; il transpose ci-dessous l'un des deux adjectifs allemands, *unbedacht*, en substantif, *insouciance*, qui porte la qualification de l'adjectif qu'il lui adjoint en calque de *kindlich*, *enfantine*. C'est également par le substantif *insouciance* qu'il traduit *leicht* :

<sup>924</sup> MSO p. 35, MST p. 34. Dans aucune des éditions que nous avons consultées, que ce soit une édition datant de 1939 ou une édition contemporaine, le passage souligné dans cette dernière citation de *Marie Stuart* – que nous traduisons ci-après - ne se retrouve dans la traduction : *nulle autre figure que cette fille de roi joyeuse et pleine d'entrain n'a incarné de façon aussi chevaleresque et romantique l'idéal féminin de la renaissance française*. Désaccord du traducteur ?

<sup>925</sup> MAO p. 115/116, MAT p. 103

<sup>926</sup> MAO p. 182, MAT p. 162

<p>Nach ein paar weiteren Besuchen nimmt sie diesen Jubel schon als selbstverständliche Huldigung, als ein ihrem Rang und ihrer Stellung Zugehöriges, und freut sich daran so <u>kindlich und unbedacht</u>, wie sie alle Geschenke des Lebens hinnimmt<sup>927</sup>.</p>	<p>Après quelques visites à Paris, elle accepte déjà cette allégresse comme un hommage qui va de soi, dû à son rang et à sa situation, et s'en réjouit avec <u>l'insouciance enfantine</u> qui lui fait accepter nonchalamment tous les cadeaux de la vie.</p>
<p>Vielleicht erinnert sie sich bei dieser langen sechsstündig-unendlichen Fahrt der unzähligen anderen, der frohmütigen und <u>leichten</u> Fahrten auf dieser gleichen Strasse, zu zweit mit der Polignac im Kabriolett zum Maskenball, zur Oper, zu Soupers und zurück im grauen Morgen<sup>928</sup>.</p>	<p>Peut-être songe-t-elle, pendant ces six heures interminables, à la gaieté, à <u>l'insouciance</u> des voyages sans nombre sur cette même route faits en cabriolet avec Mme de Polignac, quand elle se rendait au bal masqué, à l'Opéra, à des soupers d'où l'on revenait à l'aube.</p>

Il diversifie la traduction de *sorglos* en *insouciant*, *légère*, *étourdie*, *sans souci*, *tranquillement*, *en toute quiétude*, associant ici à *ahnungslos* la *candeur* :

<p>Im Ungestüm ihrer törichten Jugend hält Marie Antoinette die ganze Welt für vergnügt und <u>sorglos</u> weil sie selbst <u>sorglos</u> und glücklich ist. Aber während sie in ihrer <u>Ahnungslosigkeit</u> glaubt, (...) <sup>929</sup>.</p>	<p>Dans l'étourderie de sa folle jeunesse, Marie-Antoinette s'imagine que le monde entier est content et <u>sans souci</u> parce qu'elle-même est heureuse et <u>insouciant</u>. Mais tout en croyant, dans sa <u>candeur</u>, (...).</p>
<p>Gerade weil sie nur die Größe der Stellung fühlt und nicht auch die Verantwortung besteigt Marie Antoinette <u>sorglos</u> und heiteren Hauptes den Thron<sup>930</sup>.</p>	<p>Et c'est parce qu'elle ne voit que la grandeur de sa situation et ne se rend pas compte de sa responsabilité que Marie-Antoinette monte sur le trône le front haut, <u>légère</u> et joyeuse.</p>
<p>Ganz locker fließt Marie Antoinette das Wort „pauvre homme“ aus der Feder, <u>sorglos</u> siegelt sie den Brief (...) <sup>931</sup>.</p>	<p>Ce „pauvre homme“ est venu tout naturellement sous sa plume ; en cachetant sa lettre avec <u>insouciance</u> (...).</p>

<sup>927</sup> MAO p. 83, MAT p. 74

<sup>928</sup> MAO p. 322, MAT p. 285

<sup>929</sup> MA p. 86, MAT p. 76/77

<sup>930</sup> MAO p. 97, MAT p. 86/87

<sup>931</sup> MAO p. 112, MAT p. 100

Soulignons que les occurrences suivantes de *sorglos, arglos (insouciant, candide)* surviennent en quatre pages. Le champ lexical du français correspond précisément au champ lexical de l'allemand : le « *Zeit vertreiben* » est repris comme un leitmotiv, comme un fil conducteur par le traducteur, qui en use dans le premier extrait suivant (passe-temps) alors même qu'il ne figure pas cette fois dans le texte allemand, réduit à l'essence du propos :

<p>Vielleicht konnte dem Rokoko nur jenes <u>Nichtwissen</u> und <u>Nichtwissenwollen</u> um alle Tragik und Trübe der Welt jene bezaubernde Grazie, jene leichte, <u>sorglose</u> Anmut geben; nur wer den Ernst der Welt nicht kennt kann so selig <u>spielen</u><sup>932</sup>.</p>	<p>Peut-être que seules cette <u>inconscience</u>, cette <u>ignorance voulue</u> de tout le malheur et de la tristesse du monde pouvaient donner au rococo sa grâce enchanteresse, son charme léger et <u>insouciant</u> ; il n'appartient qu'à celui qui ne connaît point la gravité du monde de pouvoir se plonger ainsi dans <u>les jeux et les passe-temps</u>.</p>
--	---

Par contre, il ne reproduit pas, dans la citation qui suit, la métaphore du soleil et des planètes :

<p>Aus der Kinderstube ins Ehebett geholt, aus den Hinterzimmern eines Palastes über Nacht zur höchsten Macht gleichsam noch träumend gerufen, noch nicht fertig, noch nicht geistig erweckt, fühlt sich diese <u>arglose</u>, nicht sonderlich starke, nicht sonderlich wache Seele plötzlich <u>sonnenhaft umkreist</u> von einem <u>Planetentanz</u> der Bewunderung (...) <sup>933</sup>.</p>	<p>Passée de sa chambre d'enfant dans le lit nuptial, appelée du jour au lendemain et comme en rêve des appartements d'un palais au pouvoir suprême, cette âme <u>candide</u>, pas très forte, pas très lucide, et qui n'est encore ni préparée ni prête, se voit soudain l'objet d'un culte sans borne.</p>
---	--

Dans la première des trois citations ci-dessous, lorsque Zweig fait appel à la réminiscence populaire du conte de Grimm – du miroir qui murmure à la marâtre que Blanche Neige est la plus belle – Alzir Hella évoque quant à lui la Galerie des glaces, plus présente dans l'imaginaire français, plus proche aussi de la vérité historique, du Roi Soleil et du luxe qui lui est attaché :

<p>(...), wenn sie <u>an den Spiegeln vorbeischiebt</u>, sieht sie darin, herrlich gekleidet und von eigenem Triumph beschwingt, eine junge, hübsche Frau, <u>sorglos</u> und glücklich,</p>	<p>(...), quand elle traverse <u>la galerie des glaces</u>, elle peut voir, magnifiquement parée et emportée par son propre triomphe, une charmante jeune femme, <u>insouciant</u></p>
--	--

<sup>932</sup> MAO p. 118, MAT p. 105

<sup>933</sup> MAO p. 118/119, MAT p. 106

so schön wie die schönsten am Hofe und somit auch – sie verwechselt ja diesen Hof mit der Welt – <u>die schönste auf Erden</u> <sup>934</sup> .	et heureuse, plus belle que les plus belles de la cour, et – puisqu'elle confond cette cour avec le monde – <u>la plus belle sur terre.</u>
Wie nicht <u>leichtsinnig</u> werden, da alles so leicht ist? (...) wie nicht <u>sorglos</u> und leichtherzig werden, wenn sich solche Schwingen vom Himmel an die jungen, leuchtenden Schultern heften? <sup>935</sup>	Comment ne pas être <u>insouciant</u> quand tout est si facile ? (...) comment ne pas être <u>étourdie</u> et futile quand des ailes, tombées du ciel, s'attachent à vos jeunes épaules éblouissantes ?
<u>Von den Sorglosen, die sorgloseste</u> , von den Verschwendern die verschwenderischste, unter den galanten und koketten Frauen die zierlich galanteste, die bewusst koketteste (...) <sup>936</sup> .	<u>La plus insouciant</u> parmi les <u>insouciantes</u> , la plus dépensière parmi les dissipatrices, la plus gracieuse parmi les élégantes, la plus délibérément coquette parmi les coquettes (...).

Les autres occurrences se font ensuite plus rares, l'insouciance disparaît au fil du temps qui passe, la reine se heurtant peu à peu aux contingences d'une dure réalité et, au fil des lignes des deux textes où pénètrent peu à peu les mots graves de *Sorge*, ou, plus fort encore, *tourmente*, la situation se renverse. Dans le premier extrait ci-dessous, avec *éthéré*, c'est moins *echt* qu'Alzir Hella traduit, que le caractère surnaturel, *irréel* de ce bonheur factice signifié par *wirkt*. Cette insouciance, elle *a l'air vrai*, mais elle ne l'est pas, et le fossé s'élargit entre ce monde fastueux mais irréel et le monde extérieur. D'un mot, c'est une ambiance qu'il crée :

(...) Auf Frauen und Frühling ist diese Kunst gestellt, auf Fêtes galantes und <u>sorglosen</u> Sichzusammenfinden (...); diese unvergleichliche Spielkunst <u>seliger Sorglosigkeit</u> knapp vor der <u>großen Sorge</u> wirkt nirgends so berechtigt und echt <sup>937</sup> .	Cet art et celui de la femme et du printemps, des fêtes galantes et des rendez-vous <u>insouciant</u> (...); nulle part, cet enjouement incomparable, cette <u>insouciance heureuse</u> , à la veille de <u>la grande tourmente</u> , ne sont aussi vrais et aussi <u>éthérés</u> .
Rechtschaffen in seine bezaubernde Gattin verliebt, kommt Ludwig der Nachsichtige nach vorher eingeholter Erlaubnis manchmal nach Trianon hinüber, sieht zu, wie sich die jungen	Sincèrement épris de sa charmante épouse, Louis le Complaisant se rend parfois à Trianon, après en avoir, bien entendu, demandé l'autorisation ; il regarde, heureux et

<sup>934</sup> MAO p. 120, MAT p. 107

<sup>935</sup> Ibid.

<sup>936</sup> MAO p. 120/121, MAT p. 108

<sup>937</sup> MAO p. 135, MAT p. 120/121. Il s'agit ici du Trianon.

<p>Leute amüsieren, versucht manchmal, schüchtern Vorhaltungen zu machen, wenn man die Grenzen der Konvention zu sorglos überwirbelt oder wenn die Ausgaben ins Blaue wachsen (...) <sup>938</sup>.</p>	<p>fier, les jeunes gens s’amuser, essaye quelquefois de faire de timides reproches, quand on dépasse avec trop d’insouciance la limite des convenances, ou lorsque les dépenses montent trop vertigineusement (...)</p>
<p>In jenem seligen Jenseits herrst ewig Heiterkeit, <u>Sorglosigkeit</u> und Freude (...). Und bald blickt aus dem verödeten Fenstern von Versailles hundertägiger Hass hinüber in die <u>sorglose und ahnungslose</u> Spielwelt der Königin <sup>939</sup>.</p>	<p>Dans ce bienheureux au-delà la gaîté, la joie et l’<u>insouciance</u> règnent éternellement (...). Bientôt, par les fenêtres de Versailles abandonné, la haine aux cents yeux fixe ses regards sur le monde <u>insouciant et frivole</u> de la reine.</p>
<p>Alles, was in Frankreich Fortschritt, Neuordnung, Gerechtigkeit und schöpferische Tat will, redet und murt und droht gegen die verschwenderisch <u>sorglose</u>, gegen die ewig muntere Schlosherrin von Trianon (...) <sup>940</sup>.</p>	<p>Tous les éléments qui en France réclament le progrès des réformes, la justice et l’effort créateur, murmurent, critiquent et menacent <u>cette insouciance</u> dissipatrice, la châtelaine éternellement frivole de Trianon (...).</p>

Dans la citation ci-dessous, le traducteur concentre le contenu sémantique de *unbesorgt* dans l’évocation des plaisirs frivoles vers lesquels, *sans se poser de question*, Marie-Antoinette est retournée :

<p>Aber noch einmal geht sie aus ihrer schweren Stunde <u>unbesorgt</u> in die leichten und vergnüglichen zurück (...) <sup>941</sup>.</p>	<p>Mais ses heures d’épreuve terminées, elle retourne à ses plaisirs et à ses frivolités.</p>
--	---

Elles sont maintenant envolées, ces heures heureuses, non plus seulement *insouciantes*, mais *sans souci* :

<p>Die ganze aufgestaute Erregung eines gesamten Landes schmettert jetzt wildgelöst nieder auf einen einzigen Menschen; und plötzlich</p>	<p>La colère contenue de tout un peuple est maintenant déchaînée contre un seul être ; et quittant brusquement son <u>insouciance</u>, (...) la reine,</p>
---	--

<sup>938</sup> MAT p. 147, MAT p. 131/132

<sup>939</sup> MAO p. 156, MAT p. 139

<sup>940</sup> MAO p. 184, MAT p. 164

<sup>941</sup> MAO p. 179, MAT p. 160

emporfahrend aus ihrer <u>Sorglosigkeit</u> , stöhnt die Königin (...) »Was wollen sie von mir ...? Was habe ich ihnen getan?« <sup>942</sup>	désespérée, dit en soupirant à ses derniers fidèles : « Que me veulent-ils ? Que leur ai-je fait ? ».
Denn jetzt wird es für immer vorbei sein mit den <u>sorglosen</u> Stunden (...)» <sup>943</sup> .	Car les heures <u>sans souci</u> sont à jamais passées (...).
Man legt die Kinder zu Bett und versammelt sich <u>scheinbar sorglos</u> nach dem Abendessen im großen Salon mit der ganzen Familie <sup>944</sup> .	On couche les enfants et, après le dîner, la famille <u>insouciant</u> en apparence se réunit au grand salon.

Fermons ce chapitre de l'insouciance de Marie-Antoinette : soudain réveillée, elle commence à révéler aux autres et à elle-même la véritable et courageuse nature qui sommeillait en elle. C'est ce que Simone Bertière, dans sa récente biographie de Marie-Antoinette, où elle rend hommage au travail d'historien accompli par Zweig, peint elle aussi :

Une bonne part de son énergie s'exerce sur des objets futiles, parce que très longtemps elle demeure enfant, confinée dans une irresponsabilité entretenue par ceux qui redoutent ses initiatives. L'intelligence stagne chez elle, tandis que s'affermir la volonté. Très lentement elle apprendra, elle mûrira. Et les objets auxquels s'appliquera son énergie changeront. Mais il n'y a pas métamorphose : c'est la même Marie-Antoinette, qui refuse d'adresser un mot, un seul mot, à Mme du Barry et qui écrase de toute sa hauteur les accusations du Tribunal révolutionnaire. L'adolescente immature est devenue, *in extremis*, une femme adulte. Avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, la même violence, la même aversion pour les compromis, le même refus du réel. Mais l'opiniâtreté est devenue courage et le goût de la provocation gratuite se transforme en défi héroïque<sup>945</sup>.

Chez Marie Stuart, l'insouciance est fugace puisqu'elle ne dure que le temps de sa jeunesse dorée en France, treize années seulement, et que les épreuves ne sont jamais loin. Elle n'est insouciant que tant qu'elle ne *sait pas*. Chez elle, *insouciance* rime toujours avec *innocence* :

[...]; so entsteht hier in dieser Weltminute eine fast einzigartige Bindung von Kraft und Schönheit,	[...]; on assiste alors à quelque chose d'unique : la communion de la force et de la beauté, du courage et
--	--

<sup>942</sup> MAO p. 250, MAT p. 221

<sup>943</sup> MAO p. 275, MAT p. 243

<sup>944</sup> MAO p. 364, MAT p. 320

<sup>945</sup> Simone Bertière, *Marie-Antoinette l'insoumise*, Le livre de poche, Editions de Fallois, Paris, 2002, p. 15. Dans le prologue, l'auteur remercie Zweig, qui, écrit-elle, a été « le premier, recourant aux originaux des lettres entre la jeune femme et sa mère, » à proposer « une explication qui a fait autorité après lui ». Elle conclut par ses mots : « Je tiens à reconnaître ici ma dette envers tous ceux dont les enquêtes et les publications ont rendu accessible la masse de documents que j'ai exploitée à mon tour. Envers tous ceux aussi dont les études sur ces personnages et sur cette époque ont nourri ma réflexion, aiguisé ma curiosité, m'ont suggéré des points de vue, des pistes nouvelles. Envers Zweig, notamment, que je n'ai contredit qu'à regret : car il a accompli le geste décisif, il a fait jaillir l'étincelle qui a rendu vie à Marie-Antoinette. Tous depuis se réchauffent à sa flamme ». Elle ne le contredit que sur un point : l'impuissance du roi.



<p><u>von Mut mit Sorglosigkeit</u>: die hohe Kunst, den Tod nicht zu fürchten und dennoch das Leben sinnlich zu lieben<sup>946</sup>.</p>	<p>de <u>l'insouciance</u> : on aime la vie et cependant la mort n'est point redoutée.</p>
--	--

Dans le premier exemple ci-dessous, Alzir Hella « synthétise » le long propos de l'écrivain. Le sinistre prédicateur, ce « *kill joy* » qu'Alzir ne traduit pas ici<sup>947</sup>, fustige en fait ceux qui n'écoutent pas ses sermons (et non, comme l'écrit le traducteur, ceux qui sont d'un avis contraire) et ceux qui révèrent Dieu autrement que selon ses propres préceptes. Il évince également les énumérations, *zum zweiten mal*, *zum dritten mal*, et résume à un pudique *on l'oblige à se lier* les allusions à ce corps, à cette vie marchandée pour une couronne :

<p>Mit seinem wallenden Bart steht er, ein schottischer Jehovah allsonntags auf der Kanzel von St Gilles und donnert Hass und Fluch gegen alle, die nicht seiner Prädigt lauschen; grimmig schleudert er, der »kill joy«, der Freudetöter, Schmähungen gegen das »Satangeschlecht« der Unbekümmerten, <u>der Sorglosen</u>, die Gott nicht genau nach seinem Buchstaben und seiner persönlichen Auffassung dienen<sup>948</sup>.</p>	<p>Tous les dimanches, avec sa barbe de fleuve, tel Jehovah, il occupe la chaire de Saint-Gilles et vomit sa haine et ses malédictions sur ceux qui ne sont pas de son avis ; il lance de furieuses invectives contre la „race satanique“ <u>des insoucians, des négligents</u>, qui ne servent pas Dieu ponctuellement selon ses conceptions personnelles.</p>
<p>Nur scheinbar ist darum diese Episode Chastelards ein Zufall, ein bloßer Zwischenfall: <u>zum erstenmal</u> enthüllt sich hier – ohne dass sie es gleich verstünde – <u>das Gesetz ihres Schicksals</u>, das es ihr nie unbestraft erlaubt sein soll, <u>lässig, leicht und vertrauensvoll zu sein</u>. (...) Nach einer Kindheit ohne Kindsein hatte sie in der schmalen Zwischenzeit ehe man <u>zum zweitenmal, zum drittenmal ihren Leib, ihr Leben an irgendeinen fremden Mann gegen</u></p>	<p>L'épisode de Chastelard n'est qu'apparemment un simple incident : la loi de la destinée de Marie Stuart, si manifeste sans qu'elle le comprenne tout de suite, <u>loi qui ne lui permet jamais d'être impunément insouciant, légère et confiante</u> (...).Après une enfance qui n'en fut pas une, et avant que <u>pour la seconde fois on l'oblige à se lier</u> à un homme, elle avait essayé, pendant quelques mois, de n'être rien d'autre qu'une <u>jeune femme sans souci</u> (...)</p>

<sup>946</sup> MSO p. 32, MST p. 31

<sup>947</sup> Il l'a par contre traduit par « tue-joie » lorsque Zweig le nomme ainsi une seconde fois (MSO p. 90, MST p. 83). Notons qu'il en est de même dans *Conscience contre Violence* lorsque Zweig évoque ici aussi les « kill joy » que sont Calvin et John Knox, p. 220 en allemand et 191 en français.

<sup>948</sup> MSO p. 76, MST p. 71. Il s'agit de John Knox.

irgendeine Krone verhandelt, versucht, ein paar Monate <u>nichts anderes als jung und sorglos zu sein</u> (...) <sup>949</sup> .	
--	--

La loi qui, depuis le début de sa vie, la destine au malheur, ressurgit ici, rappelant obstinément la première phrase du livre<sup>950</sup>. Etre *sorglos*, c'est pour le traducteur synonyme de tranquillité et de quiétude :

[...] und indes die Tafelgesellschaft, reichlich mit Wein bewirtet, <u>sorglos</u> weiter plaudert, (...) <sup>951</sup> .	[...] tandis que les convives, qui ont fait de nombreuses libations, continuent <u>tranquillement</u> à bavarder, (...).
Dann erst werden sie tadellos prompt Maria Stuart oder der französischen Gesandtschaft zugestellt, dass die Betrogenen nicht einen Augenblick Verdacht schöpfen können und <u>sorglos</u> die Korrespondenz fortsetzen <sup>952</sup> .	C'est seulement ensuite que les lettres sont transmises aux destinataires, avec une rapidité telle toutefois, qu'ils ne peuvent un seul instant soupçonner quoi que ce soit et poursuivent <u>en toute quiétude</u> leur correspondance dangereuse.

*Ne pas savoir, être inconsciente*, c'est, pour le traducteur, la condition pour être *sans souci*. C'est ainsi qu'il traduit *unbewusst* dans le premier exemple ci-dessous :

(...) Maria Stuart kann den von Tränen verschleierte Blick nicht von der Erde wenden, auf der sie jung, <u>unbewusst</u> und darum glücklich gewesen (...) <sup>953</sup> .	(...) Marie Stuart ne peut pas détourner son regard voilé de larmes de la terre où elle a passé sa jeunesse, heureuse et <u>sans souci</u> .
---	--

Dans l'exemple ci-dessous, le traducteur effectue un glissement catégoriel et présente le qualificatif *ahnungslos* sous forme de substantif, *insouciance*, qui joue dans la proposition un rôle prépondérant. Notons que dans l'ensemble du livre, il nomme souvent l'héroïne familièrement *Marie*, tandis que Stefan Zweig, qui fait montre de moins d'empathie pour cette reine qu'il juge plus forte que Marie-Antoinette, y adjoint toujours son patronyme :

<sup>949</sup> MSO p. 96, MST p. 89

<sup>950</sup> *dès le commencement de sa vie s'accomplit la loi de son destin* (...) MST p. 17

<sup>951</sup> MSO p. 326, MST p. 287. Il s'agit d'un serviteur qui cherche à faire diversion pour s'emparer de la clef et ouvrir le château à Marie Stuart.

<sup>952</sup> MSO p. 401, MST p. 354. Les copies des lettres de Marie Stuart sont envoyées à Londres à son insu.

<sup>953</sup> MSO p. 62, MST p. 58

Während der Jahre die sie selbst <u>ahnungslos und beglückt</u> in Frankreich verbrachte, war es der Reformation gelungen, siegreich in Schottland vorzudringen <sup>954</sup> .	Pendant <u>les années d'heureuse insouciance</u> que Marie a passées en France, la Réforme s'est introduite victorieusement en Ecosse.
--	--

Nous avons jugé utile de montrer la similitude de l'approche zweigienne de Marie-Antoinette et de Marie Stuart, insouciantes et légères qui, face à l'adversité, se montreront toutes deux souveraines, ces deux reines, unies, par-delà les siècles qui les séparent, par leur naissance et leur caractère, en un mot par leur destin :

MAO	MAT	MSO	MST
Nun erst wird erkenntlich, dass nichts dieser <u>leichtblütigen, leichtfertigen, leichtsinnigen</u> Natur so verhängnisvoll gewesen war wie <u>die Leichtigkeit</u> , mit der ihr vom Schicksal alles gegeben wurde; [...]; sie hatte nur aus einer geheimnisvollen Trägheit der Seele, aus einer kindischen <u>Verspieltheit</u> der Sinne diese Wesenshälfte ihrer Persönlichkeit nicht zum Einsatz gebracht; (...) <sup>955</sup> .	A présent seulement il apparaît que rien n'a été aussi fatal à cette <u>nature étourdie, insouciance, fri-vole</u> , que <u>la légèreté</u> avec laquelle le destin l'a comblée ; [...] mais, par suite d'une mystérieuse paresse de l'âme, d'une <u>insouciance</u> enfantine, elle n'avait pas fait valoir ce côté de sa personnalité.	[...] <u>Von Natur eher weich, lässig, leichtsinnig</u> und dem Genuss des Lebens mehr zugetan als dem Kampfe, wird diese Frau sofort eisenhart, trotzig und kühn, sobald es ihre Ehre gilt, sobald an das Recht gerührt wird, das sie als Königin fordert. <sup>956</sup>	[...] <u>D'une nature plutôt douce, insouciance, légère</u> , préférant les jouissances de la vie à la lutte, cette femme est subitement dure, audacieuse, arrogante dès que son honneur est en jeu, dès que l'on touche aux droits qu'elle exige en tant que reine.

Alzir Hella neutralise, dans les citations ci-dessous, plusieurs termes allemands qu'il transpose systématiquement en *insouciance* :

(...) eine andere tragödische Seele, die kaum ahnbar gewesen, weder in der	(...) une âme tragique dont on ne pouvait guère soupçonner l'existence
--	--

<sup>954</sup> MSO p. 68, MST p. 64

<sup>955</sup> MAO p. 329/330, MAT p.291/292

<sup>956</sup> MSO p. 45/46, 59, MST p. 43, 55

fleißigen, braven Prinzessin noch in der lässig wartenden und <u>verspielten</u> Königswitwe <sup>957</sup> .	ni dans la brave et honnête petite princesse, ni dans la veuve calme et <u>insouciant</u> e.
(...) erstens war Maria Stuart zeitlebens eine wagemutige, <u>unbedenkliche</u> Frau (...) <sup>958</sup> .	(...) premièrement Marie Stuart fut toute sa vie une femme audacieuse et <u>insouciant</u> e (...).
Etwas in ihren Zügen, ihrem Wesen hat sich dauernd umgefärbt, die gewohnte <u>Leichtigkeit</u> und Sicherheit ist von ihr abgefallen <sup>959</sup> .	Quelque chose dans ses traits, dans son être, a changé, son habituelle <u>insouciance</u> et son assurance l'ont quittée.

Ces exemples font apparaître la diversité des moyens mis en œuvre par Alzir Hella dans sa traduction, où il balance avec souplesse entre *diversification* et *neutralisation*, selon les termes de Koller, pour parvenir à transmettre à son lecteur le récit zweigien et son message, usant, lorsque le mot ne lui suffit pas pour restituer la signification précise, de paraphrases. Faisons dans un tableau le bilan de son spectre traductif :

Ahnungslos	Sans se douter de rien – dans son ignorance des événements – innocent – insouciant – légère – frivole
Sorglos	Insouciant – sans souci – légère – avec insouciance – tranquillement – en toute quiétude
Sorge	Tourmente
Unbedacht	Inconscient – insouciant
<i>sans souci</i>	<i>Unbewusst – sorglos</i>
<i>Insouciant</i>	<i>Ahnungslos – sorglos – unwissend – leichtsinnig – lässig – unbedacht – leicht – verspielt – unbedenklich</i>
<i>insouciance</i>	<i>Verspieltheit – Leichtigkeit</i>
<i>Inconscience</i>	<i>Nichtwissen</i>

Il diversifie ainsi de 1 à 6 la traduction de *ahnungslos* et de *sorglos*, de 1 à 2 celle de *unbedacht* ; mais, dans le même temps, il neutralise 9 termes différents en allemand qu'il traduit par *insouciant* et 2 par *insouciance* : ne retrouve-t-il pas, dans cette souplesse et l'équilibre de son texte, toute la prose de Zweig, transmise à son lecteur ?

<sup>957</sup> MSO p. 180, MST p. 163

<sup>958</sup> MSOp. 205, MST p.184

<sup>959</sup> MSO p. 217, MST p. 194. Sa relation naissante avec Bothwell a changé Marie Stuart.

## V La médiocrité

Stefan Zweig s'est intéressé à la vie de Marie-Antoinette pour montrer l'évolution, sous les coups de l'histoire, de ce caractère moyen obligé de se transcender dans la tempête que fut la Révolution française. Dans l'article déjà cité publié dans l'hebdomadaire *Candide* le 4 janvier 1934, il l'exprime une fois encore :

Et c'était pour moi un vrai bonheur de m'atteler à cette œuvre psychologique si riche en aperçus. Il y a là un destin monstrueux, d'autant plus terrible qu'il s'agit non pas d'un individu supérieur, mais d'un être moyen. Jamais la biographie d'un pur héros ne m'a autant excité que celle d'un héros involontaire, de l'homme voué à une destinée pour laquelle il n'était pas du tout fait psychologiquement.

De même, explique-t-il dans son livre sur Marie Stuart, sans cette passion qui la projette hors d'elle-même et la pousse à briser tous les tabous, la vie de cette reine se serait écoulée comme un long fleuve tranquille, ne se distinguant en rien de celle des femmes de sa condition et aurait donc été dénuée d'intérêt pour le biographe. C'est par passion qu'elle s'est elle aussi, femme indolente par certains aspects, transcendée.

Zweig recourt volontiers au qualificatif *mittlerer*, assez peu dans *Fouché*, qui, comme il le dit lui-même, méprise tout ce qui est *moyen*, *médiocre* :

[...] nichts erträgt das Genie unduldsamer als <u>die Mittelmäßigkeit</u> ; (...). Zehn Jahre erbitterter Feindschaft binden Menschen oft geheimnisvoller als <u>eine mittlere Freundschaft</u> <sup>960</sup> .	(...) le génie ne supporte rien plus impatiemment que <u>la médiocrité</u> ; (...). Dix années d'inimitié acharnée lient souvent les hommes plus mystérieusement qu'une <u>amitié médiocre</u> .
--	--

Si, dans la première partie de la phrase, le traducteur utilise la notion de *médiocrité* pour l'opposer plus vigoureusement au génie, il a, par souci de conserver le parallélisme de la répétition en allemand, ce dont il est peu coutumier, privilégié dans la seconde une traduction littérale assez inhabituelle. Aujourd'hui, c'est sans doute de *tiède* que serait qualifiée une telle amitié.

Mettons encore une fois en parallèle les descriptions des deux reines, charmantes mais encore immatures et qui, par bien des traits, laissent apparaître dans leur jeune âge, une nature *froide et molle* :

<u>Etwas Kühles und Leeres</u> wie von glattfarbenem Email geht von diesem <u>unausgeformten</u> noch auf sich selbst neugierigen Mädchen-gesicht aus,[...]. Einzig die <u>weichen</u> und im Ausdruck	Ce visage d'adolescente encore inachevé, encore curieux de lui-même [...] <u>dégage quelque chose de vide et de froid qui fait penser à l'émail peint</u> . Seuls les yeux doux, à l'expression changeante,	Kein Makel ist in diesem Gesicht zu finden, aber eben weil es so <u>kühl fehllos</u> , so glattwegs schön ist, <u>fehlt ihm noch jeder entscheidende Zug</u> . [...] <u>Noch ist nicht von innen heraus dieses</u>	On ne trouve pas de défaut dans ce visage, mais c'est précisément parce <u>qu'il est aussi froidement parfait</u> , aussi uniment beau qu'il lui manque tout trait caractéristique. [...] <u>Ni l'âme ni les sens ne</u>
--	---	--	--

<sup>960</sup> JF p. 230, F. p. 225

<p>sehr wandelhaften Augen, [...]; nirgends aber zeichnet Willensstraffheit eine harte Charakterlinie in dieses Oval: man spürt nur eine weiche, nachgiebige Natur, die von Stimmung sich führen lässt und, durchaus weiblich, immer nur den Unterströmungen ihres Empfindens folgt. [...]»<sup>961</sup>.</p>	<p>[...] mais nulle part une trace de volonté ne s'affirme dans cet oval pâle : on ne sent qu'une nature molle et accommodante qui se laisse guider par son humeur et qui, très fémininement, ne suit que les courants souterrains de ses sentiments. [...]</p>	<p>Anlitz mit Seele und Sinnlichkeit durchdrungen, noch spricht sich hier nicht die Frau in dieser Frau aus: freundlich und angenehm sieht ein hübsches, sanftes Pensionatsmädchen einen an»<sup>962</sup>.</p>	<p>s'expriment sur ce visage, la femme n'a pas encore parlé dans cette femme : c'est une jolie et douce pensionnaire qui vous regarde d'un air aimable et gracieux.</p>
--	---	---	---

Très souvent l'auteur emploie le terme *mittlerer* lorsqu'il parle de Marie-Antoinette. Il en fait l'une des caractéristiques principales de son héroïne, et c'est ainsi qu'il définit son portrait en sous-titre : »Bildnis eines *mittleren* Charakters«. Notons tout d'abord que dans la traduction anglaise de *Marie Antoinette*, le sous-titre a été conservé, mais nous comprenons que Gerard M. Mertens<sup>963</sup> en déplore la traduction par « *Portrait of an Average Woman* ». En effet, Zweig parle d'un « caractère » et non d'une « femme ». Il ne limite pas à un sexe donné le « type » qu'il dépeint.

Ouvrons une parenthèse et interrogeons-nous sur la traduction de l'adjectif *mittlere(r)* dans le corps du texte français lui-même : moyen ou médiocre ? Jean-Pierre Christophe traduit ainsi la contribution de Klaus Zelewitz sur le rapport de Zweig à l'histoire :

Ce qui frappe dans l'introduction à *Marie-Antoinette* c'est la fréquence du mot « destin » qui revient exactement onze fois en quatre pages. On y trouve concentré l'essentiel des conceptions historiques et existentielles de Zweig : il y a d'une part « l'homme d'exception » qui, au début, va quérir son destin tout aussi exceptionnel mais qui, de sujet, devient objet [...] ; on trouve, d'autre part « l'homme médiocre » qui ab ovo n'est que le jouet du destin. [...] L'auteur en effet la qualifie expressément de personnage médiocre (...) »<sup>964</sup>.

Certes, tel est le sens que la recherche de la racine donne à cet adjectif : « médiocre » vient du latin « *mediocris* » dont la racine, « *medius* », signifie « moyen ». Mais il s'agit là, à notre sens, d'une acception vieillie, et les connotations attachées aujourd'hui à ce mot ne sont plus les mêmes : la définition « moderne » implique une insuffisance, une situation « au-dessous de la moyenne », et c'est cette connotation péjorative extrêmement répandue aujourd'hui qui, avec l'emploi du mot « médiocre » s'imposera au lecteur moyen.

Les mots que Zweig lui-même emploie à propos de son « héroïne » tendraient à avaliser plutôt une traduction de « *mittler* » par « moyen », qu'Alzira Hella a lui-même le plus souvent

<sup>961</sup> MAO, p. 104/105, MAT p. 94/94

<sup>962</sup> MSO, p. 36/36, MST p. 35

<sup>963</sup> Gérard M. Mertens, op.cit. p.129.

<sup>964</sup> Klaus Zelewitz, *Raconter l'histoire, est-ce un risque ?* traduction de J-P Christophe in : Pierre Grappin, *Actes du colloque tenu à l'université de Metz en décembre 1981*, Didier Erudition, 1982, p. 19-20.

privéligiée dans le corps du texte. On note avec quelle tendresse Zweig, dans un mouvement délicat de la phrase qui se déroule, se reprend, situe Marie-Antoinette « au milieu », ni au-dessus ni au-dessous de la moyenne, et fait de la reine de France une femme ordinaire, normale, dirions-nous aujourd'hui, à laquelle chacun peut s'identifier. Il nous semblerait donc inapproprié d'employer à cet endroit le mot « médiocre », trop teinté de reproches implicites, et plus exact d'utiliser l'adjectif « moyen » retenu par Alzir Hella. L'introduction à *Marie-Antoinette* explique longuement sur ce que l'auteur entend par cette notion de « nature moyenne » :

<p>Dieses Leiden des Nicht-Helden, des <u>mittleren Menschen</u>, sehe ich weil ihm der sichtliche Sinn fehlt, nicht als geringer an als das pathetische des wahrhaften Helden und vielleicht noch als erschütternder; denn <u>der Jedermannmensch</u> muss es allein für sich austragen und hat nicht wie der Künstler die seelige Rettung, seine Qual in Werk und überdauernde Form zu verwandeln<sup>965</sup>.</p>	<p>Cette souffrance du non-héros, de <u>l'homme moyen</u>, bien qu'il lui manque un sens évident, ne me paraît pas moins grande que celle, pathétique, du héros véritable et peut-être est-elle encore plus émouvante, car <u>l'être ordinaire</u> doit la supporter à soi seul et n'a pas, comme l'artiste, l'heureux moyen de transmuier son tourment en œuvres et en formes durables.</p>
<p>Wie einen solchen <u>mittleren Menschen</u> aber manchmal das Schicksal aufzupflücken vermag, und durch seine gebietende Faust über seine eigene <u>Mittelmässigkeit</u> gewaltsam hinauszutreiben, dafür ist das Leben Marie-Antoinettes vielleicht das einleuchtendste Beispiel der Geschichte. Die ersten dreissig ihrer achtunddreissig Jahre geht diese Frau gleichgültigem Weg, allerdings in einer auffälligen Sphäre<sup>966</sup>.</p>	<p>Mais le destin, parfois, sait bouleverser ces natures moyennes et de sa poignée impérieuse les sortir de leur <u>médiocrité</u> ; la vie de Marie-Antoinette en est peut-être un des plus éclatants exemples de l'Histoire. Pendant ses trente premières années, sur les trente-huit qu'elle a vécues, cette femme suit une voie <u>médiocre</u>, bien que dans un milieu élevé.</p>

Stefan Zweig emploie dans le premier cas *mittleren Menschen* suivi de *seine eigene Mittelmä igkeit* et dans l'autre *gleichgültigen Weg* opposé à *auffälligen Sphäre*. Il s'agit dans la première phrase d'une considération générale, « généralisante » serait-on même tenté de dire, comme on en trouve tant chez notre auteur (nous étudierons cette particularité plus loin). Par le choix des mots (*über seine eigene Mittelmä igkeit gewaltsam hinauszutreiben vermag*, écrit-il à propos de l'action du destin sur ces natures moyennes), il met en évidence la violence qui marque obligatoirement le processus de dépassement de soi-même. Cette violence est salutaire puisqu'elle est le moteur même de son intérêt pour Marie-Antoinette. Il fallait donc trouver un nom qui rende compte de la violence dont est empreinte la phrase – *gewaltsam, hinaustreiben* – de ce jugement sans méchanceté mais néanmoins sans appel. La phrase qui suit est, quant à elle, bâtie sur une opposition entre la situation sociale et la vie véritable, entre l'apparence et l'être qui constituent

<sup>965</sup> MAO p. 9, MAT p. 7

<sup>966</sup> MAO p. 9, MAT p. 7

dans le cas de Marie-Antoinette deux pôles situés aux antipodes l'un de l'autre. Les deux termes employés se devaient de rendre - quitte à la renforcer légèrement - cette dualité fondamentale, ce qui justifie à nos yeux l'emploi de « *médiocre* » face à « *élevé* ».

<p>Denn es gehört zum Glück oder zum Unglück des <u>mittleren Menschen</u>, dass er von selbst keinen Zwang fühlt, sich auszumessen. [...] Ein <u>mittlerer Charakter</u> muss erst herausgetrieben werden aus sich selber, um alles zu sein, was er sein könnte. [...] Denn mit welcher Kunst, mit welcher Erfindungskraft an Episoden, in wie ungeheuren historischen Spannungsdimension baut hier die Geschichte <u>diesen mittleren Menschen</u> in ihr Drama ein (...). Und dieser kleine, <u>dieser mittlere Mensch</u> plötzlich inmitten seiner Verwöhntheit überfallen, dieses unverständige Herz, es begreift nicht, was die fremde Macht mit sich vor hat (...) <sup>967</sup>.</p>	<p>Car le propre de l'être <u>moyen</u>, heureux ou malheureux, est de ne pas sentir en soi-même la nécessité de se mesurer. [...] Une <u>nature moyenne</u> doit être projetée hors de soi-même pour devenir tout ce qu'elle est capable d'être (...). Avec quel art, quelle ingéniosité dans les épisodes, sur quelle vaste scène l'Histoire construit son drame autour de <u>cette nature ordinaire</u> (...). Et cet être <u>petit et médiocre</u>, soudainement assailli dans sa nonchalance, ce cœur étourdi ne comprend pas ce que lui veut cette force étrangère (...)</p>
<p>Eine Ahnung überkommt sie, dass eben durch dieses Leiden ihr <u>kleines mittleres Leben</u> als Beispiel für die Nachwelt lebt <sup>968</sup>.</p>	<p>Un pressentiment lui dit que c'est justement par la souffrance que <u>sa pauvre vie</u> restera en exemple à la postérité.</p>
<p>Kurz bevor die sterbliche Form zerbricht, ist das Kunstwerk, das überdauernde, gelungen, denn in der letzten, der allerletzten Lebensstunde erreicht Marie Antoinette <u>der mittlere Mensch</u>, endlich tragödisches Maß und wird so groß wie <u>ein Schicksal</u> <sup>969</sup>.</p>	<p>Peu avant que la forme humaine ne se brise, le chef d'oeuvre impérissable est achevé, car à la dernière heure de sa vie, à la toute dernière heure, Marie-Antoinette <u>nature moyenne</u>, atteint au tragique et devient égale à <u>son destin</u>.</p>

Etudions d'autres occurrences de ce qualificatif (*mittler*, *mittelmässig*) dans le texte d'origine et dans la traduction française (*moyenne*, *médiocre*, *ordinaire*) :

<sup>967</sup> MAO p. 11, MAT p. 9

<sup>968</sup> Ibid.

<sup>969</sup> Ibid.



<p>Ihre Wünsche reichen, wie immer bei einem <u>mittleren Charakter</u>, nicht weit über die eigene Person hinaus; (...) <sup>970</sup>.</p>	<p>Ses désirs, comme ceux de <u>toute nature moyenne</u>, ne dépasse guère sa propre personne (...).</p>
<p>(...) im ganzen das Musterbild eines <u>mittelmäßigen</u>, unselbständigen Intellekts (...) <sup>971</sup>.</p>	<p>(...) en somme Louis XVI est le type de l'homme de <u>moyenne intelligence</u>, peu fait pour l'indépendance (...).</p>
<p>(...) im tiefsten Grunde war kein Gran Börsartigkeit in diesen beiden und, wie meist in <u>mittleren Naturen</u>, keine Härte, keine Grausamkeit, nicht einmal Ehrsucht oder grobe Eitelkeit. Jedoch, leider, auch ihre Vorzüge kommen über bürgerlichen <u>Mittelwuchs</u> nicht hinaus (...) In eine Zeit geraten, so <u>mittelmäßig</u> wie sie selber, hätten sie in Ehren gestanden und leidlich gute Figur gemacht <sup>972</sup>.</p>	<p>(...) c'est qu'au fond il n'y avait pas une once de méchanceté en eux, et, comme chez la plupart des <u>natures moyennes</u>, ni dureté, ni cruauté, ni même d'ambition ou de grossière vanité. Malheureusement leurs qualités elles non plus, ne dépassent pas <u>la moyenne</u> (...) Si les temps avaient été <u>médiocres</u> comme eux-mêmes, ils eussent fait bonne figure et vécu honorés.</p>
<p>(...) dass dieser <u>mittelbegabte Mann</u> sich in der <u>rührendsten Weise</u> bemühte, sie zu verstehen <sup>973</sup>.</p>	<p>(...) l'effort touchant que fit cet homme <u>médiocre</u> pour la concevoir.</p>
<p>Überschau gedanklicher Zusammenhänge, seelischer Tiefblick war dieser <u>durchaus mittleren</u> und politisch engstirnigen Frau (...) <sup>974</sup>.</p>	<p>Cette femme <u>tout à fait moyenne</u> et bornée quant à la politique, sans vue d'ensemble sur les filiations d'idées, sans perspicacité psychologique (...)</p>

L'auteur généralise en des formules lyriques :

<p>Immer ist der dämonische Mensch dem <u>mittleren Menschen</u> instinktiv verdächtig (...) <sup>975</sup>.</p>	<p>L'être démoniaque inspire toujours à l'être <u>moyen</u> une méfiance instinctive.</p>
--	---

<sup>970</sup> MAO p. 96, MAT p. 86

<sup>971</sup> MAO p. 102, MAT p. 91

<sup>972</sup> MAO p. 114, MAT p. 102

<sup>973</sup> MAO p. 267, MAT p. 237. Il s'agit de la Révolution.

<sup>974</sup> MAO p. 270, MAT p. 239

<sup>975</sup> MAO p. 343, MAT p. 303. Mirabeau et la reine personnifient ici deux types opposés.

Was <u>in mittleren</u> und lauen Lebenszuständen sich undeutlich vermenget – Kühnheit und Feigheit der Menschen –, das sondert sich in dieser Probe <sup>976</sup> .	Ce qui, en période de vie calme et <u>ordinaire</u> , se mélange confusément – l’audace et la lâcheté des hommes –, se sépare clairement à l’heure du péril.
In <u>mittleren Zeiten</u> können solche Menschen nicht atmen;(…) Ein solcher Mann lebt damals in Paris, er heißt Baron de Batz <sup>977</sup> .	En période <u>ordinaire</u> , ces gens respirent mal; (..). Un homme de cette espèce vit alors à Paris, il s’appelle le baron de Batz.

Le *Mittelmässigkeit* de ces personnages, dont Hébert, porte ici le sens péjoratif qu’on lui connaît aujourd’hui. Ce ne sont pas là des natures *moyennes* et le traducteur l’a bien ressenti ainsi, qui a traduit ce terme *par médiocrité* :

Jene Gestalten kleiner Geistigkeit und endlich erlöster Gedrücktheit kommen ans Ruder, deren Ehrgeiz es ist, die Revolution auf ihr eigenes Maß, auf ihre eigene seelische <u>Mittelmäßigkeit</u> hinabzuziehen <sup>978</sup> .	Des personnages dont l’intelligence étroite, sortis enfin d’une situation pénible, s’emparent du gouvernail, et leur ambition est de rabaisser la révolution à leur propre mesure, à leur propre <u>médiocrité</u> .
--	--

La ressemblance des portraits de Marie-Antoinette et de Marie Stuart est telle que nous pensons utile d’en donner ci-après un aperçu afin de mettre en évidence l’unité de la pensée zweigienne :

MAO	MAT	MSO	MST
Die seelische Wahrheit liegt hier, wie meist, <u>in der Mitte</u> . Marie-Antoinette war weder die gro e Heilige des Royalismus noch die Dirne, die »grue« der Revolution, sondern <u>ein mittlerer Charakter</u> , eine eigentlich <u>gewöhnliche Frau</u> , nicht sonderlich klug,	La vérité psychologique, comme c’est le cas le plus souvent, se rapproche ici <u>du juste milieu</u> . Marie-Antoinette n’était ni la grande sainte du royalisme ni la grande « grue » de la Révolution, mais <u>un être moyen</u> , une femme somme toute <u>ordinaire</u> , pas trop intelligente, pas trop	Bis zum dreiundzwanzigsten Jahre atmet ihr Gefühl still und flach und ebenso wogt es vom fünfundzwanzigsten an nicht ein einziges Mal mehr stark empor, dazwischen aber tobt sich in zwei knappen Jahr ein Ausbruch von elementarer Großartigkeit	Jusqu’à vingt-trois ans, son âme respire le calme et la quiétude. Après sa vingt-cinquième année, elle ne vibrera plus une seule fois intensément, mais entre ces deux périodes un ouragan la soulève et <u>d’une destinée ordinaire</u> naît soudain une tragédie aux

<sup>976</sup> MAO p. 467, MAT p. 410

<sup>977</sup> MAO p. 476, MAT p. 417

<sup>978</sup> MAO p. 454, MAT p.400

nicht sonderlich tönlich, nicht Feuer und nicht Eis, ohne besondere Kraft zum Guten und ohne den geringsten Willen zum Bösen, die <u>Durchschnittsfrau</u> von gestern, heute und morgen, ohne Neigung zum Dämonischen, ohne Willen zum Heroischen und scheinbar darum kaum Gegenstand einer Tragödie <sup>979</sup> .	niaise, un être ni de feu ni de glace, sans inclination pour le bien, sans le moindre amour du mal, <u>la femme moyenne</u> d'hier, d'aujourd'hui et de demain, sans penchant démoniaque, sans soif d'héroïsme, assez peu semblable à une héroïne de tragédie.	organisch aus, und <u>aus mittlerem Schicksal</u> erhebt sich plötzlich eine Tragödie antiques dimensions, aussi grande et aussi forte peut-être que l'Orestie.	antiquitischen Maßes, groß und gewaltig gestuft, wie die Orestie. <sup>980</sup>
--	--	---	--

Alzir Hella a certes, à deux reprises, utilisé « médiocrité » ou « médiocre » dans son texte sur Marie-Antoinette, mais dans les deux cas, ces mots ne qualifiaient pas directement la femme, et leur emploi était dicté par les contraintes liées à la langue d'arrivée (pour éviter une répétition) et le contexte. Dans *Marie Stuart*, c'est ainsi qu'il qualifie par contre Darnley et le sermon du pasteur qui lui a été imposé avant son exécution :

(...) kurzum, der lange, nicht kluge aber gut instruierte Junge macht seine Sache gut, und gerade <u>seine persönliche Mittelmäßigkeit</u> schützt ihn vor jedem voreiligen Verdacht <sup>981</sup> .	(...) bref, ce grand jeune homme, peu intelligent, mais qui sait bien sa leçon, joue admirablement son jeu et c'est justement <u>sa médiocrité</u> qui le préserve de toute suspicion hâtive.
Unter dem Vorwand zärtlicher Sorge für ihr Seelenheil beginnt der reformierte Pfarrer einen höchst <u>mittelmäßigen</u> Sermon (...) <sup>982</sup> .	Prétextant s'intéresser au salut de l'âme de la condamnée, le pasteur commence un sermon fort <u>médiocre</u> (...).

Dans les citations ci-dessous, c'est du destin de Marie Stuart dont il s'agit, non de son caractère. Le traducteur traduit ici *mittler* par *normal* et, étonnamment, *mittelmässig* (de même qu'ensuite *unaktiv*) par *indolent(e)*. Il traduit également dans le second passage *Lässigkeit* par *indolence* et omet, dans la dernière phrase, la traduction de *lässig*, dont le sens est repris par sa traduction de *unentschieden* et de *unaktiv* :

<sup>979</sup> MAO p. 6, MAT p. 8

<sup>980</sup> MSO p. 10, MST p. 14

<sup>981</sup> MSO p. 124, MST p.113

<sup>982</sup> MSO p. 455, MST p. 399

Erst wenn ihr Recht bedroht, wenn ihr Stolz herausgefordert wird, erst wenn ein fremder Wille nach ihrem Anspruch greift, dann erwacht, wild und stosshaft, ihre Energie: nur in den großen Augenblicken wird diese Frau groß und tatkräftig, jede <u>mittlere Zeit</u> findet sie <u>mittelmäßig</u> und gleichgültig <sup>983</sup> .	Ce n'est que lorsqu'on provoque son orgueil, quand ses droits sont menacés, quand on touche à ses prérogatives que sa volonté se réveille, farouche et brutale : c'est seulement dans les grands moments que cette femme se montre grande et énergique, en <u>temps normal</u> elle est <u>indolente</u> et quelconque.
Aber immer bedeutet es für Maria Stuart Gefahr, <u>ihrer Lässigkeit</u> nachzugeben <sup>984</sup> .	Mais il sera toujours dangereux pour Marie Stuart de céder à l' <u>indolence</u> .
Lange sieht man nur (und die Bilder bestätigen es) eine freundliche, weiche, milde, <u>lässige</u> Frau, ein leichtes Schmachten im Auge, ein fast kindliches Lächeln um den Mund, ein <u>unentschiedenes</u> , <u>unaktives</u> Wesen, eine Mädchenfrau <sup>985</sup> .	Longtemps on ne voit en Marie Stuart (et ses portraits le confirment) qu'une femme aimable, douce, tendre, aux yeux légèrement languissants, au sourire presque puéril, un être <u>nonchalant</u> , <u>indolent</u> , une femme-enfant.

Tentons là encore de mettre en évidence l'équation traductive d'Alzir Hella en un tableau d'équivalences :

Mittelmäßigkeit	Médiocrité
Mittelmäßig	Moyen – médiocre – indolente
Mittler	Médiocre – moyen – ordinaire – pauvre - normal
<i>Ordinaire</i>	<i>Jedermannmensch</i>
<i>Moyen</i>	<i>Mittelmäßig – mittler – gewöhnlich – Durchschnitts(frau) -</i>
<i>Médiocre</i>	<i>Mittelmäßig – mittelbegabte</i>

L'équilibre auquel parvient le traducteur dans son jeu avec les mots est là aussi frappante : s'il *diversifie* la traduction de *mittler* (1 à 5) et de *mittelmäßig* (1 à 3), il *neutralise* en *moyen* 4 termes différents en allemand et 2 qu'il traduit en *médiocre*. Globalement, Zweig emploie 7 termes différents dans la liste ci-dessus, le traducteur 6 : la langue du traducteur n'est donc ni plus riche, ni plus pauvre, elle est modulée autrement, pour l'oreille et l'entendement d'un autre public.

<sup>983</sup> MSO p. 86, MST p. 80

<sup>984</sup> MSO p. 90, MST p. 84

<sup>985</sup> MSO p. 104, MST p. 95

## Ø Les leit-motive : métaphores, tropes, images,

L'auteur autrichien affectionne les métaphores, qui lui permettent de faire *ressentir* par le lecteur ce qu'il veut signifier, de le lui faire appréhender par l'image, le lyrisme de sa prose. Ce lyrisme est souligné par Edmond Jaloux, dans sa préface à son anthologie des *Romanciers allemands*, publiée en 1932, où il présente des auteurs contemporains tels Arthur Schnitzler, Heinrich et Thomas Mann, Alfred Döblin, Franz Werfel, Franz Kafka et, bien sûr, Stefan Zweig : « Il est presque impossible à un Allemand d'être un véritable observateur. Il est trop naturellement métaphysicien ou poète pour cela ». Or, comme le reconnaît Milan Kundera, « rien n'exige, de la part d'un traducteur, plus d'exactitude que la traduction d'une métaphore. C'est là que l'on touche le cœur de l'originalité poétique d'un auteur ».<sup>986</sup> Alzir Hella, nous l'avons dit, ne traduit pas *systématiquement*, et, s'il reste fidèle au sens, ne met pas toujours en œuvre la même pratique. Dans ce complexe processus de médiation, il ne traduira donc pas toujours à l'identique les nombreuses métaphores auxquelles recourt Zweig : selon le contexte, selon l'abondance ou la complexité des images, il les enrichira, les éteindra, les calquera quand cela sera possible. Jean Klein avait mis en évidence dans sa contribution aux Cahiers Internationaux de Symbolisme *La Traduction française de Angst de Stefan Zweig : problème de la traduction de l'image*<sup>987</sup> que Zweig a recours à trois procédés pour forger ses images : appliquer à des personnes des lexèmes qui normalement ne sont pas en relation avec elles, personnifier objets et notions abstraites, et comparer. Il illustre à l'aide d'exemples (dont nombre d'entre eux sont issus des mêmes champs lexicaux que ceux que nous avons étudiés) que trois types d'écarts caractérisent également le mode de traduire d'Alzir Hella, qui s'efforce autant que cela est possible de reproduire l'image lorsqu'un équivalent direct peut être trouvé en français : l'écart zéro, où il reproduit les images dans la langue d'arrivée ; la réduction ou la modification des images, et enfin, la perte totale des images, parfois sur plusieurs phrases, dans le texte français. Il reconnaît cependant la lourdeur de la tâche : « La précision, la richesse, la dynamique, le luxe de détails et le caractère concret des images de Zweig sont réfractaires à la langue française dans son état actuel ». L'extrait ci-dessous donne néanmoins l'exemple de ce que parfois, le traducteur, s'il pense par ce moyen pouvoir mieux *transmettre*, fait lui-même le choix de l'image, par un glissement sémantique : la boisson de bienvenue devient *vin de la bienvenue*, le vin devient *filtre*, en référence à la magie, ce qui accentue le lyrisme de la phrase. Celle-ci s'amplifie grâce au point d'interrogation qui la clôt :

(...); mit dem dargebotenen Willkommenstrunk hat sie auch den goldenen Wein der Zuversicht in sich getrunken : es gibt noch Treue, noch Sicherheit für den Thron in Frankreich <sup>988</sup> .	(...) ; en même temps que le vin de la bienvenue, elle a bu le filtre doré de la confiance : la fidélité existe toujours et le trône de France est encore en sécurité !
---	---

En d'autres occurrences, il n'hésite certes pas à les « escamoter ». Ainsi, dans les exemples suivants, sans doute par souci de dédramatisation, il emploie un ton plus neutre et, dans une extrême condensation, élude l'hyperbole d'images qu'il juge sans doute trop lyriques ; dans le second extrait, il calque la traduction de *masse*, sans mentionner *les mille têtes*, qu'il aurait pu identifier comme une *foule* :

<sup>986</sup> In : Milan Kundera, *Les Testaments trahis*, première édition Gallimard, 1993, Folio, 2000, p. 126.

<sup>987</sup> In : Cahiers internationaux de symbolisme, 31-32, Théorie et pratique de la traduction (II), Mons, 1976, p. 33 à 45.

<sup>988</sup> MAO p. 307, MAT p. 272

Der Hof von Versailles ahnt bis Mittag nichts <u>von der tausendköpfigen</u> anmarschierenden Gefahr <sup>989</sup> .	La cour de Versailles ne sait rien jusqu'à midi du danger qui s'approche.
Die Kittel zum Schutz gegen den strömenden Regen über den Kopf geschlagen, <u>tausendköpfige Masse im Dunkel der Nacht</u> stapfen sie heran, die Amazonen der Halle <sup>990</sup> .	Les jupes relevées sur la tête pour se garantir de la pluie battante, <u>masse obscure dans la nuit</u> , elles marchent à grand pas, ces amazones de la halle.
Mit dieser »vorläufigen Feststellung« ist <u>in dem öffentlichen Rufmord Maria Stuarts gebeugt ihr Nacken entblößt</u> . Jetzt kann <u>wie eine Axt</u> das Urteil niederfahren <sup>991</sup> .	Cette décision a porté à la réputation de Marie Stuart le coup fatal. A présent on va pouvoir la juger.

Plus d'appel public au meurtre, plus de nuque baissée, plus de hache prête à s'abattre : les faits, tous les faits, rien que les faits, qui font frémir dans leur menaçant dépouillement. Nous allons développer cette analyse en la centrant autour des thèmes qui reviennent le plus régulièrement et suscitent le plus grand nombre de métaphores : celui du froid et de la chaleur, de l'ombre et de la lumière ainsi que des éléments naturels (l'eau, le vent, la tempête).

## v Le froid/la chaleur

A la froideur incarnée par Fouché s'oppose la passion brûlante de Maria Stuart. Dans *Marie-Antoinette*, froid et chaud alternent douloureusement. Les métaphores relevant de ces champs sémantiques illustrent d'abondance ces trois biographies.

Fouché est, dans l'esprit de Zweig, inextricablement associé à l'idée de froideur, tantôt pour le meilleur, tantôt pour le pire. Dominique de Villepin – qui écrit de Zweig que son analyse « sur la nature profonde de Fouché est d'une rare pénétration »<sup>992</sup> – souligne la complexité de l'homme politique et, citant Guizot, parle lui aussi de « passion *froide* du pouvoir pour le pouvoir » et de « *sang-froid imperturbable* » :

Il ne saurait se réduire à l'image caricaturale d'un parvenu diabolique colportée par des générations de biographes et de mémorialistes. Pâle, fuyant, le duc régicide s'avance cerné de mystère sous des airs d'éternel conspirateur, scrutant de ses yeux gris les hommes et le monde pour assouvir sa soif de puissance. (...) Fouché semble avoir puisé ses préceptes dans Machiavel : l'ambition et le

<sup>989</sup> MAO p. 309, MAT p. 274. Il s'agit ici de la foule, essentiellement des femmes, qui vont à Versailles réclamer du pain.

<sup>990</sup> MAO p. 312, MAT p. 276

<sup>991</sup> MSO p. 357, MST p. 314

<sup>992</sup> Dominique de Villepin, *Les Cent-Jours ou l'esprit de sacrifice*, Librairie Académique Perrin, Paris, 2001. En outre, il en cite pour preuve, p. 382, le passage suivant, qui figure à la page 232 de la traduction de *Fouché* : « Il aime la difficulté pour la difficulté ; il l'élève artificiellement à la deuxième, à la quatrième puissance, ne se contentant pas d'être traître simplement, mais l'étant par essence de façon multiple et envers tous. Celui qui l'a le mieux connu, Napoléon, a dit de lui à Sainte-Hélène ce mot profond : "Je n'ai connu qu'un traître véritable, un traître consommé : Fouché". Traître consommé et non pas occasionnel, nature ayant le génie de la trahison. Voilà bien ce qu'il était, car la trahison est moins son intention, sa tactique, que sa nature fondamentale ».

calcul, le goût du secret et de l'intrigue, la capacité d'anticipation et la vitesse d'exécution, la maîtrise de l'information et l'instinct de la haute et basse police. Il incarne pour Guizot la passion froide du pouvoir pour le pouvoir : « Nul homme ne m'a plus complètement donné l'idée d'une indifférence hardie, ironique, cynique, d'un sang-froid imperturbable dans un besoin immodéré de mouvement et d'importance, et d'un parti pris de tout faire pour réussir, non dans un dessein déterminé, mais dans le dessein et la chance du moment ».<sup>993</sup>

Le traducteur suit avec aisance la stratégie de Zweig. Dans les pages 21 à 24, ce ne sont pas moins de neuf occurrences de ces expressions du champ lexical de la froideur, qu'Alzir Hella calquera pour la plupart. Le français parle de *nerfs de glace*. *Kalt* devient donc ci-dessous *glacé* :

(...) diese Künstler der flinken Hände, der leeren Worte und <u>kalten</u> Nerven (...) <sup>994</sup> .	(...) ces artistes aux mains prestes, aux mots vides et aux nerfs <u>glacés</u> (...).
--	--

Dans l'exemple ci-dessous, c'est cette fois *eisig* qu'il traduit par *glacé*. Le traducteur suit le fil lexical de l'auteur, recrée la poétique de sa prose : la phrase est rythmée, il met l'adjectif *froid* en relief par sa position avant le nom qu'il qualifie : ce n'est plus ici une simple épithète, mais l'expression de l'évaluation du locuteur. Peut-être l'assemblée s'est-elle levée brusquement, sous le coup de l'étonnement... Alzir Hella coordonne les deux adjectifs qualificatifs, accentuant ainsi la musicalité de sa phrase, la voix tombant, telle un couperet, sur *glacée*.

Mit einem <u>kalten</u> Blick misst er die erstaunt aufspringende Versammlung (...) Ohne zu zögern steigt er die Tribüne hinauf, zum erstenmal nach sechs Jahren hören die Jakobiner wieder seine <u>eisige</u> , nüchterne Stimme (...) <sup>995</sup>	D'un <u>froid</u> regard, il dévisage l'assemblée, qui a sursauté (...) Sans hésiter, Fouché monte à la tribune ; pour la première fois depuis six ans, les Jacobins entendent de nouveau sa voix sobre et <u>glacée</u> (...)
---	--

Dans les extraits suivants, il alterne : un *froid* *sourire* étant en français une image figée, *kühl* sera, dans ce contexte, également traduit par *froid* et non pas frais. Il en sera de même du *sang chaud*, et non bouillant :

(...) <u>fischhaft kalt</u> die Augen (...)	(...)Les yeux sont d'une <u>froid</u> <u>de poisson</u> .
Jeder der ihn sieht hat den Eindruck: dieser Mensch hat kein <u>heiβes</u> , rotes, rollendes Blut. Und in der Tat : auch seelisch gehört er zur Rasse der <u>Kaltblüter</u> (...).	Tous ceux qui le voient ont l'impression que dans ses veines ne circule pas un sang <u>chaud</u> et rouge. Et en vérité, même moralement, il appartient à la race des <u>êtres à sang froid</u> .

<sup>993</sup> Dominique de Villepin, *Les Cent-Jours ou l'esprit de sacrifice*, op. cit. p. 179/180

<sup>994</sup> JF, F. p. 13

<sup>995</sup> JF, F. p. 13

Diese unerschütterliche <u>Kaltblütigkeit</u> ist auch Fouchés eigentliche Kraft.	Ce <u>sang-froid</u> inébranlable, voilà la véritable puissance de Fouché
(er wird) die größten Beleidigungen, die schmachvollsten Erniedrigungen <u>kühl</u> lächelnd, einstecken (...).	Il avalera les injures les plus grossières et, avec un <u>froid sourire</u> , les humiliations les plus pénibles (...).
Drei Generationen, ein ganzes Geschlecht stürmt und verebbt in <u>Leidenschaft</u> , indes er <u>kalt</u> und stolz beharrt, der <u>einzig</u> leidenschaftslose. Diese <u>Kälte</u> also <u>des Blutes</u> bedeutet Fouchés eigentliches Genie <sup>996</sup> .	Trois générations s'épuiseront dans le flux et le reflux des <u>passions</u> , alors que lui restera debout, <u>froid</u> et fier, lui seul qui est <u>sans passions</u> . Cette <u>froideur de sang</u> , c'est le véritable génie de Fouché
(...) Seine <u>Kaltblütigkeit</u> überdauert alle <u>Leidenschaft</u> <sup>997</sup> .	(...) <u>Son sang-froid</u> l'emporte sur toutes les passions.

Alzir Hella se fait précis dans sa recherche d'une prose élégante et fluide : le « *rollendes Blut* » est un sang qui *circule* ; pour mettre en exergue *ce sang-froid inébranlable*, ou *cette froideur de sang*, il reprend, par la tournure *voilà* ou *c'est* dans le second segment de phrase le sujet mis en exergue dans la première. Il ne conservera pour sujet que *trois générations* et par l'utilisation du verbe *s'épuiseront*, il déplace le sens contenu dans *ein ganzes Geschlecht*, communiquant ainsi une impression identique. La permanence du mot *passions* martèle en français comme en allemand ce qui fait la perte des uns, la survie de l'autre, et Alzir Hella restitue l'image et le rythme du rouleau marin que contiennent les deux verbes : *stürmt und verebbt*.

D'autres occurrences de ces références au froid se concentrent dans les pages 34 à 36 de l'original comme de la traduction de *Fouché*. Dans les citations ci-dessous, Alzir Hella conserve le registre du froid, à l'exception de *complètement indifférent*, qui respecte le sens très précis de la phrase. Le laisser « *de marbre* » aurait-il sans doute pu écrire, plus proche du champ lexical de la froideur extrême :

Was die einstigen Parteifreunde von ihm meinen und reden, was die Menge, die Öffentlichkeit denkt, lässt ihn <u>vollständig kalt</u> .	Ce que ses anciens amis penseront et diront de lui, l'opinion de la foule et du public le <u>laissent complètement indifférent</u> .
Und seit jenem Tag hat Joseph Fouché den harten und <u>kalten</u> Hebel in der Hand (...)	Et, à partir de ce jour-là, Joseph Fouché a dans ses mains le dur et <u>froid</u> levier (...)

<sup>996</sup> JF, F., p. 21 à 24

<sup>997</sup> JF, F., p. 55



Mit einer unheimlichen Geschwindigkeit redet sich dieser kalte Geist, dieser nüchterne Schreibstubenmensch um nur ja hinter den andern nicht zurück zu bleiben, in den blutrünstigen Jargon der Terroristen hinein.	Avec une rapidité qui fait peur, cet esprit froid, ce prudent homme de cabinet, uniquement pour ne pas être en retard sur les autres emploie le jargon sanguinaire des terroristes.
---	---

Rythmant sa prose, Alzir Hella fait dans l'exemple suivant œuvre de création, par un transfert qui instille à sa phrase une plus forte intensité : si l'idée de *froid* est conservée, elle est complétée par le substantif *sang*, à la fois froideur et énergie et s'ajoute à l'adjectif *tenace*, qui s'applique à l'obstination inlassable de Fouché et « rattrape » l'énergie. Sans doute le traducteur, qui ici témoigne de son attention à l'intratextualité de son texte, a-t-il voulu également éviter la répétition de *Energie* qu'il a dû employer quelques lignes plus pour traduire *Tatkraft* :

Genau wie einst in seiner blutigen Mission, entwickelt er nun in der diplomatischen die gleiche kalte Energie (...) <sup>998</sup> .	Tout comme autrefois dans sa mission sanglante, il déploie maintenant dans la diplomatie le même sang-froid tenace.
--	---

Dans l'extrait suivant, la traduction perd la référence au *sang* (*kaltblütigsten*) introduite précédemment par la traduction de « *kalte Energie* » par « *sang-froid tenace* » :

Nie hat Napoleon mit einer einzigen Geste, mit einem bloßen Faustschlag vollständiger einen Gegner zerschmettert als hier diesen kühnsten und kaltblütigsten seiner Diener <sup>999</sup> .	Jamais, d'un seul geste, d'un simple coup de poing, Napoléon n'a écrasé un adversaire plus radicalement que celui-là, qui avait été à la fois le plus hardi et le plus froid de ses serviteurs.
---	---

Si, dans l'extrait ci-dessous, il est bien resté fidèle à l'expression zweigienne « *froid comme la pierre* », Alzir Hella s'en remet à la dynamique du discours qui, grâce à « *véritable* », revivifie l'étymologie d'*émotion* par lequel il traduit *Erschütterung*, pour peindre les sentiments de Joseph Fouché, bouleversé, *bougé*, *mis hors de lui* par la mort de son épouse :

Zum erstenmal fühlt man bei diesem steinkalten Menschen eine wirkliche Erschütterung, (...) <sup>1000</sup> .	Pour la première fois, on sent chez cet homme froid comme la pierre une véritable émotion ; (...).
---	--

Dans *Marie-Antoinette*, l'expression de la chaleur qui caractérise la femme alterne avec la froideur de l'étiquette et celle, plus tard, du cachot. Dans l'extrait suivant, le traducteur, lorsqu'il traduit *kalter Begriff* par *notion inanimée*, effectue un transfert de domaine : il passe de celui du simple vocable à celui de l'âme. Froid, cela signifie pour lui *sans chaleur*, donc *sans âme*. L'expression ne prendra tout son sens, et sa chaleur brûlante, que lorsqu'elle comprendra ce qu'elle implique. Dans la phrase suivante, le traducteur calque l'opposition voulue par l'auteur (*glaciales*,

<sup>998</sup> JF p. 114, F. p. 111

<sup>999</sup> JF p. 202, F. 197

<sup>1000</sup> JF p. 207/208, F. p.203

*chaude*) tout en personnalisant le sujet, qui n'est plus « on », mais « elle ». Par contre, s'il associe à nouveau la chaleur et l'âme pour décrire une foule *chaude et animée*, il ne restitue pas l'idée, contenue dans *fremd*, que seul son anonymat la protège et que c'est étrangère qu'elle traverse cette masse humaine qui ne la connaît pas :

<p>Bisher hat man sie in Versailles mit »Madame la Dauphine« angesprochen (...) ein leeres Wort, ein kalter Begriff. Nun begreift Marie Antoinette zum erstenmal sinnlich <u>den feurigen Sinn</u> und die stolze Verheißung, die diesem Wort »Thronfolgerin von Frankreich« innewohnt<sup>1001</sup>.</p>	<p>Jusqu'à présent, on l'a appelée à Versailles „Madame la Dauphine“, mais ce n'était là (...) qu'un mot vide, <u>une notion inanimée</u>. A présent seulement, Marie-Antoinette saisit <u>le sens ardent</u> et la fière promesse de ces mots « Héritière du trône de France ».</p>
<p>Verkleidet als Artemis oder in kokettem Domino, kann man von der <u>eiskalten Höhe der Etikette</u> hinabsteigen in das fremde, <u>warme Menschengewühl</u>, (...) <sup>1002</sup>.</p>	<p>Travestie en Artemis ou cachée sous un coquet domino, elle peut descendre des hauteurs <u>glaciales de l'étiquette</u> dans la foule <u>chaude et animée</u>.</p>

L'auteur utilise également la métaphore du froid pour dépeindre l'Ambassadeur Mercy : « *kühl denkend, aber darum nicht kalt* ». Alzir Hella quitte le domaine de la métaphore (frais/froid) pour celui de l'entendement. Il place sa traduction dans un autre champ sémantique, celui du caractère qu'il définit comme « *réservé, sans raideur* »<sup>1003</sup> : c'est le rapport (abstrait) qui l'intéresse, l'économie de la formule. Aux allitérations en *k* de la phrase allemande, il répond par les allitérations en *r* de sa traduction.

Dans l'extrait ci-dessous, c'est la reine elle-même, enfermée à la Conciergerie, qui est pénétrée d'un froid mortel. Le traducteur demeure dans le champ sémantique du froid, mais ne traduit pas, lorsqu'il dépeint Marie-Antoinette comme *cette créature grelottante*, que c'est aussi à l'intérieur qu'elle est glacée. C'est par contre de *glacial* qu'il qualifiera le silence *toujours plus froid* qui l'entoure :

<p>(...) bis tief in die Knochen kriecht die <u>nasse Kälte</u> als beißender rheumatischer Schmerz. Immer müder wird <u>die nach innen Einfrierende</u>, die einmal – tausend Jahre ist es her für ihr Gefühl, Königin des Landes gewesen und die</p>	<p>(...) <u>le froid humide</u> la pénètre jusqu'aux os et lui cause des douleurs rhumatismales aiguës. La lassitude envahit lentement <u>cette créature grelottante</u> qui, un jour – il lui semble qu'il y a mille ans de cela -, fut reine de France et la</p>
--	--

<sup>1001</sup> MAO p. 82, MAT p. 73/74

<sup>1002</sup> MAO p. 130, MAT p. 116

<sup>1003</sup> MAO p. 55, MAT p. 49

lebenslustigste Frau Frankreichs, <u>immer kälter</u> die Stille, immer leerer die Zeit um sie <sup>1004</sup> .	femme la plus heureuse de vivre de ce pays ; le silence devient <u>toujours plus glacial</u> et le temps toujours plus vide autour d'elle.
--	--

Notons le changement catégoriel : Alzir Hella traduit le syntagme nominal composé allemand par une expression figée composée de deux adjectifs en français. Si celle-ci correspond en effet au vouloir dire de l'auteur, elle banalise le sens et fait perdre à la phrase de cette étrangeté qui confère au texte allemand une plus grande expressivité : Marie-Antoinette a éprouvé, vivante, ce que pouvait être l'enfermement du cercueil ...<sup>1005</sup>.

A ce froid glacial, Zweig oppose souvent la chaleur de la femme, son sang-chaud, dont Alzir Hella respecte les métaphores :

Das süße Gift der Schmeichelei <u>strömt</u> ihr <u>heiß</u> in die Adern <sup>1006</sup> .	Le doux poison de la flatterie <u>circule brûlant</u> dans ses veines.
(...) zu deutlich fühlt sie den Unterschied zwischen diesem zögernd mitleidigen Gruß und dem großen, <u>warmen, strömenden Brausen</u> der Volksliebe, die einstmals ungerufen ihr das noch kindische Herz bei ihren ersten Kommen umdröhnte <sup>1007</sup> .	(...) elle sent trop bien la différence qu'il y a entre ce salut timide et compatissant et <u>la grande et chaude clameur populaire</u> , dictée spontanément par l'amour qui, jadis, lors de sa première visite à Paris, avait tant ému son cœur d'enfant.

Mais il quitte souvent le champ lexical du *feu* pour celui de la *passion*, de l'*ardeur*, qui se rejoignent ici :

Nächte um Nächte meidet sie das eheliche Bett (...) sich <u>wärmend an fremden Feuern</u> (...) <sup>1008</sup> .	Des nuits entières elle fuit le lit conjugal (...) <u>s'excitant au contact de passions étrangères</u> (...)
(...) man kann tanzen, <u>den heißen, geschmeidigen Körper bis zur Müdigkeit entspannen</u> (...) <sup>1009</sup> .	(...) on peut danser, détendre jusqu'à la lassitude un corps souple et <u>ardent</u> (...)
Jetzt wäre dies <u>brennende</u> , vom	Voici cette jeune fille <u>ardente</u> , prête à

<sup>1004</sup> MAO p. 510, MAT p. 447

<sup>1005</sup> Voir le chapitre des syntagmes composés en allemand.

<sup>1006</sup> MAO p. 87, MAT p. 77

<sup>1007</sup> MAO p. 261, MAT p. 231

<sup>1008</sup> MAO p. 42, MAT p. 37

<sup>1009</sup> MAO p. 85, MAT p. 76

Gefühl pulsender Jugend ganz erfüllte Mädchen reif, ein persönliches Leben zu leben, jemand zu lieben <sup>1010</sup> .	vivre une vie personnelle, à aimer.
Wo sie einmal <u>in Schwung und Feuer</u> ist, kann niemand sie halten (...) <sup>1011</sup> .	Dès qu'elle est <u>entraînée</u> , rien ne peut plus la retenir (...)

Dans ce dernier exemple, toute idée de feu, de chaleur a disparu du texte français. Zweig dépeint également Mirabeau comme un être *au sang bouillant*, qui sert à la fois l'Assemblée et la Monarchie ; Alzir Hella passe ici encore du champ sémantique de la chaleur à celui de l'ardeur, et occulte la référence au sang, plus violente :

[...] beide Grundkräfte seiner außerordentlichen Natur stellt er ganz in den Dienst beider Sachen, seinen hellstichtigen politischen Geist, seine <u>heißblütige unwiderstehliche Leidenschaft</u> <sup>1012</sup> .	[...] il voue au service des deux causes les deux forces de sa nature exceptionnelle : sa clairvoyance politique et son <u>ardente et irrésistible passion</u> .
--	--

En d'autres occurrences, c'est lui qui par contre ravive la métaphore. Marie-Antoinette est un insecte aveuglé par la lumière. Le traducteur va jusqu'au bout de l'image et transforme cette lumière mortelle en feu et en flamme :

Von einem <u>Irrlicht</u> geführt, geht sie unablässig im Kreise (...) <sup>1013</sup> .	Guidée par un <u>feu follet</u> , elle tourne inlassablement en rond (...)
Aber mit der inneren Unruhe wächst die Gefahr: immer näher, immer flattriger kreist der Schmetterling um das <u>lockende Licht</u> ; ein ungeschickter Flügelschlag und die Spielende stürzt unrettbar <u>in das zerstörende Element</u> <sup>1014</sup> .	Mais le danger augmente avec le trouble intérieur ; le papillon voltige de plus en plus près, de plus en plus inconsidérément autour de la <u>flamme qui l'attire</u> ; un coup d'aile malhabile et il tombe irrémédiablement dans le <u>feu destructeur</u> .

<sup>1010</sup> MAO p. 87, MAT p. 77

<sup>1011</sup> MAO p 128, MAT p. 115

<sup>1012</sup> MAO p. 347, MAT p. 306

<sup>1013</sup> MAO p. 118, MAT p. 106

<sup>1014</sup> MAO p. 159, MAT p. 141. Il est ici question de Marie-Antoinette qui est de plus en plus sensible au charme de ses compagnons de Trianon et pourrait d'un moment à l'autre se laisser aller à la dernière intimité. Notons que le traducteur remplace le champ lexical de la lumière, qui ne peut pas tuer, par celui du feu.

Cet « *Element* » contient à la fois la flamme, qui est la lumière, et le feu, qui détruit. Zweig recourt aussi aux images du feu et de la flamme pour dépeindre la cour. Dans le second extrait ci-dessus, Alzir Hella ne file pas à l'identique la métaphore de *la flamme ouverte de la haine* mais la densifie en fin de phrase :

<p>(...) der ganze Hof <u>wärmt sich vergnüglich an dem von den Tanten vorsorglich <u>geheizten Feuer</u></u><sup>1015</sup>.</p>	<p>(...) toute la cour <u>se chauffe agréablement au feu attisé avec soin</u> par Mesdames.</p>
<p>Die Gegnerschaft des Grafen von Provence ist nicht wie jene des Herzogs von Orléans, <u>eine offene Hassflamme</u>, sondern ein <u>unter der Asche der Verstellung schwelendes Neidfeuer</u>; (...) <sup>1016</sup>.</p>	<p>L'opposition du comte de Provence n'est pas faite, comme celle du duc d'Orléans, d'une haine franche, mais d'une envie cachée tel <u>un feu qui couve sous la cendre</u>.</p>

La flamme vacillante des chandelles symbolise la flamme prête à s'éteindre de la vie de Marie-Antoinette, que le traducteur nomme la *prisonnière* quand Zweig la désigne, à sa dernière heure, simplement comme *un être (encore) vivant* : de ce fait, il perd la figure, le jeu essentiel de la redistribution de *leben* dans *lebend/überleben* :

<p>Auf dem Tisch <u>brennen</u> noch immer die beiden Wachskerzen, flackernd weiter, ihre <u>Flamme</u> wird vielleicht den <u>lebenden Menschen überleben</u><sup>1017</sup>.</p>	<p>Sur la table, les chandelles continuent à <u>brûler</u>, peut-être leur <u>flamme vacillante</u> survivra-t-elle à la prisonnière.</p>
--	---

Mais c'est Marie Stuart qui suscite, par son ardeur brûlante et son caractère passionné, le plus grand nombre de métaphores du registre de la chaleur, du feu. Nous n'en donnerons pas tous les exemples, mais les plus remarquables. Notons tout d'abord ceux où auteur et traducteur trouvent dans leurs langues réciproques les ressources d'une traduction symétrique :

<p>(...) und antwortet, <u>geringschätzig auf eben denselben Darnley blickend</u>, dessentwegen er noch gestern <u>hitzig</u> verhandelt hatte: (...) <sup>1018</sup>.</p>	<p>Avec une moue de mépris il répond, en jetant un regard <u>dédaigneux</u> sur ce même Darnley au sujet duquel il discutait hier encore avec tant de <u>chaleur</u> : (.)</p>
<p>Maria Stuart, eine Frau <u>mit warmem Blut</u> und gesunden Sinnen, (...) <sup>1019</sup>.</p>	<p>Marie Stuart, femme <u>au sang chaud</u> et au tempérament sain, (...).</p>

<sup>1015</sup> MAO p. 62, MAT p. 55

<sup>1016</sup> MAO p. 187, MAT p. 167

<sup>1017</sup> MAO 545, MAT p. 478

<sup>1018</sup> MSO p. 119/120 MS p. 109. Jacques Melville, envoyé par Marie Stuart, répond aux interrogations d'Elisabeth sur un prétendant à la main de la reine d'Ecosse, Darnley.

<sup>1019</sup> MSO p. 122, MST p. 111

Il assagit les métaphores lorsque le style gagne en lyrisme, apaise les superlatifs :

<p>Aber plötzlich ist der Funke <u>überggesprungen</u> und hat gezündet, (...) <sup>1020</sup>.</p>	<p>Mais soudain le coeur de Marie s'est <u>enflammé</u>.</p>
<p>[...]: einmal <u>entzündet</u>, muss ein Gefühl <u>weiterbrennen</u>, es kann nur seine Farbe ändern, dunkel schwellen in Hass und Verachtung, <u>statt hell zu lodern als Liebe und Brand</u>, <sup>1021</sup>.</p>	<p>[...] : une fois <u>allumé</u>, un pareil sentiment <u>continue à brûler</u>, il ne peut que changer de couleur, couver sombrement comme le mépris et la haine, <u>au lieu de flamber</u>.</p>
<p>Sie vermag, (...) in einem Zuge <u>feurigster</u> Inspiration je elf Sonette hinschreiben (...) <sup>1022</sup>.</p>	<p>Elle, (...) peut écrire d'un seul jet, dans une inspiration <u>enflammée</u>, cette suite de sonnets (...)</p>

Mais il reste extrêmement fidèle dès que le ton est plus modéré :

<p>Aber dies bleibt ja allezeit eines der tiefsten Geheimnisse der Natur, dass die Pole der äußersten Empfindung einander berühren. So wie die Haut <u>äußerste Kälte und äußerste Hitze</u> kaum mehr zu unterscheiden vermag, so wie <u>Frost brennen</u> kann, als ob er <u>Feuer</u> wäre, so fließen die entgegengesetzten Gefühle manchmal <u>jäh ineinander</u> <sup>1023</sup>.</p>	<p>Mais on sait qu'en vertu d'un des plus profonds secrets de la nature, toujours les extrêmes se touchent. De même que la peau est incapable de distinguer entre <u>l'extrême froid et l'extrême chaud</u>, au point que le <u>froid peut brûler</u> comme si c'était du <u>feu</u>, de même il arrive fréquemment que les sentiments les plus opposés se confondent avec rapidité.</p>
---	--

Dans le premier exemple ci-dessous, il effectue un déplacement métonymique en n'évoquant pas les veines, mais le sang qui y coule ; dans le second, il est au diapason de l'image évoquée :

<p>Immer wenn es um ihre Rache geht, immer wenn Leidenschaft ihre Adern <u>anglüht</u>, (...) <sup>1024</sup>.</p>	<p>Toujours quand il s'agit de tirer vengeance de ses ennemis, quand la passion <u>allume</u> son sang, (...)</p>
<p>Wie, wenn dieser <u>zur Weißglut der Wut aufgereizte</u> dumme Junge am</p>	<p>Si ce stupide garçon dont <u>la fureur est chauffée à blanc</u> allait rapporter à</p>

<sup>1020</sup> MSO p. 124, MST p. 113. Le traducteur n'a pu s'empêcher de rendre plus sobre cette flamme !

<sup>1021</sup> MSO p. 142, MST p. 130

<sup>1022</sup> MSO p. 214, MST p. 192

<sup>1023</sup> MSO p. 212, MST p. 190

<sup>1024</sup> MSO p. 172, MST p. 155

Hofe Katharinas von Medici oder Elisabeths allerhand ausplauderte, das nicht zu ihren Ehren gereichte? <sup>1025</sup>	la cour de Catherine de Médicis ou à celle d'Elisabeth toutes sortes d'histoires qui ne sont pas à son honneur !
--	--

Pour conserver à sa phrase son rythme ample et choisissant un style plus fruste, le traducteur renonce à la symétrie de l'hyperbole zweigienne, *jähe Stichflamme/rasende Glut*, ne conservant que celle de *zones pourpres de l'extase/celles obscures du crime*. A la page suivante, lorsque Zweig parle à nouveau de la « *Weißglut der Ekstase* », le traducteur se contente de parler d'*extase*. (MSO p.201, MST p. 181).

Wie eine jähe <u>Stichflamme</u> schießt sie empor bis in die purpurnen Zonen der Ekstase, bis in die nachtdunklen des Verbrechens schleudert sie <u>ihre rasende Glut</u> <sup>1026</sup> .	Tel <u>un jet de flammes</u> elle s'élève brusquement jusqu'aux zones <u>pourpres de l'extase</u> pour retomber dans celles obscures du crime.
--	--

Pour Alzir Hella, deux comparatives qui se jouxtent, c'est une de trop ! Il ne conserve donc dans l'extrait suivant que l'image du feu, mais élude celle du *taureau fonçant sur la cape rouge* :

(...): wie <u>Feuer</u> schießt ihm die Wut in die Sinne, <u>wie ein Stier stürzt er auf das vorgehaltene rote Tuch und rennt damit blindwütig in das aufgezüimte Komplott</u> <sup>1027</sup> .	(...); la colère se répand en lui comme <u>un incendie</u> ; fou de rage, il se jette dans le complot que les autres ont machiné.
--	---

Dans les occurrences suivantes, le traducteur quitte le champ sémantique de la chaleur pour celui, plus abstrait, de l'ardeur, du courage, de la passion :

Keine Anstrengung ist <u>ihrem heißen Mute</u> zu viel, (...) <sup>1028</sup> .	Aucun effort n'est excessif pour son <u>ardent courage</u> ; (...).
(...) aus <u>seinen heißen Augen</u> spricht eine harte Entschlossenheit <sup>1029</sup> .	<u>Dans ses yeux ardents</u> se lit une sombre énergie.
(...) sie fühlt ihr Herrentum <u>heiß in ihrem Blut</u> <sup>1030</sup> .	(...) elle reconnaît sa souveraineté à l' <u>ardeur de son sang</u> .
Jäh fällt der Kronmantel ab, sie fühlt	Brusquement, son <u>manteau royal</u>

<sup>1025</sup> MSO p. 191, MST p. 173

<sup>1026</sup> MSO p. 200, MS p. 180

<sup>1027</sup> MSO p. 152, MS p. 139.

<sup>1028</sup> MSO p. 84, MST p. 78

<sup>1029</sup> MSO p. 156, MST p. 142

<sup>1030</sup> MSO p. 101, MST p. 93

nur nackt und <u>heiß</u> als eine der Unzähligen, die Liebe geben wollen (...) <sup>1031</sup> .	tombe : <u>ardente</u> et nue, elle n'est plus qu'une des innombrables femmes qui veulent aimer et être aimées.
Wer tiefer blickt, spürt in dieser Frau, die einsam <u>friert</u> inmitten ihrer Macht, (...) eine verborgene, verschlagene <u>Wärme</u> (...) <sup>1032</sup> .	Quiconque examine de plus près cette femme qui <u>frissonne</u> solitaire, sur son trône (...) découvre en elle une <u>ardeur</u> secrète (...)
Nun gehört es zum <u>feurigen</u> und ungeduldigen Charakter Maria Stuarts, sich leicht zu illusionieren <sup>1033</sup> .	Il est dans le caractère <u>ardent</u> et passionné de Marie Stuart de s'illusionner facilement.

Tout en restant dans le même champ lexical, le traducteur, dans les extraits ci-dessous, tempère les élans et le lyrisme zweigiens : la vérité *brûlante* devient *chaude vérité*, cette antéposition de l'adjectif compensant sa moindre intensité sémantique ; la *flamme* a disparu de la deuxième citation, *le ciel de l'extase et l'enfer* de la troisième, au profit d'une langue imagée mais moins hyperbolique :

Bewusst ist hier ein Irrtum des Herzens vor <u>die heiße</u> Wahrheit gesetzt (...) <sup>1034</sup> .	On est ici en face d'une méprise du cœur avant la découverte de la <u>chaude</u> vérité (.)
(...) und dass ein Gefühl, um seine <u>Flamme</u> bis ins Unendliche zu erheben schon vordem einmal erregt und <u>entzündet</u> gewesen sein muss <sup>1035</sup> .	(...) et que le sentiment amoureux a besoin d'être éveillé et <u>allumé</u> avant de pouvoir s'épanouir à l'infini.
Aber sein matter Atem war zu schwach <u>ihre innere Glut</u> zu nähren. Er vermochte sie nicht aufschlagen zu lassen in die Himmel der Ekstase, sie konnte sich nicht <u>ausbrennen</u> und nicht auflodern. So <u>schwelte diese Glut</u> dunkel weiter, die Sinne erregend und doch die Seele	Le souffle fade de ce garçon était trop faible pour pouvoir alimenter <u>le feu qui brûlait en elle</u> . Il était incapable de lui faire connaître le grand amour, de la faire <u>flamber et se consumer</u> . Le feu continua à <u>couver</u> obscurément, excitant les sens, tout en décevant l'âme. Mais un jour

<sup>1031</sup> MSO p. 104, MST p. 96

<sup>1032</sup> MSO p. 105/106, MST p. 97

<sup>1033</sup> MSO p. 123 MST p. 111/112

<sup>1034</sup> MSO p. 202, MST p. 182

<sup>1035</sup> Ibid.



<p>enttäuschend, ein qualvoller Zustand des <u>Nach-innen-Brennens mit erstickter Flamme</u>. Sobald aber der Richtige kam, er, dem es gegeben war, diese Qual zu erlösen, der dieser in sich selbst erstickten <u>Glut Luft und Nahrung schenkte</u>, so schlug die niedergepresste <u>Flamme in einer einzigen Lohe bis in alle Himmel und Höllen</u><sup>1036</sup>.</p>	<p>apparut celui à qui il était donné de l'attiser et en même temps de la délivrer de cet état douloureux Aussitôt les <u>flammes libérées atteignirent les cieux</u>.</p>
<p>Denn nicht die Lust dieser Leidenschaft, sondern ihre grimmigste Not offenbaren diese Briefe, die wie erstickte Schreie sind eines <u>bei lebendigem Leibe Brennenden und Verbrennenden</u><sup>1037</sup>.</p>	<p>Ce n'est pas la volupté de sa passion, mais sa détresse profonde que nous révèlent ces lettres, qui sont comme <u>les cris étouffés d'un être brûlé vivant</u>.</p>

Dans les extraits ci-dessous, le traducteur transpose, réduit certes, mais compense en intensifiant :

<p>(...) die strenge Schale ist zerbrochen, und <u>verzehrend verbrennend überströmt die innere Glut</u><sup>1038</sup>.</p>	<p>(...) la dure enveloppe qui la protégeait est brisée, et <u>le feu qui couvait en elle l'envahit et la dévore</u>.</p>
<p>(...) von dieser Stunde an steht diese bisher leidlich besonnene Frau in <u>Feuer und brennt und verbrennt sich völlig an diesen inneren Flammen</u><sup>1039</sup>.</p>	<p>(...) à partir de ce moment cette femme jusque là plutôt calme <u>brûle d'un amour ardent qui la consume</u>.</p>

Dans le dernier exemple ci-dessus, Alzir Hella laisse se pâler la métaphore : il abandonne tant l'image du feu que celle de la flamme, qu'il transforme en *amour ardent*, et perd le jeu de renvoi de *brennt* à *verbrennt sich* qu'il transfère à *brûle* et *consume*. Dans l'extrait ci-dessous, fidèle à la rationalité que l'analyse de son mode de traduire établit peu à peu, il ne file pas les métaphores de la chaleur et du froid : l'âme de Marie Stuart, s'il faut la réchauffer, est donc froide, point n'est besoin de l'écrire ; et dans son horizon « français », les nerfs ne brûlent guère, ils s'*agitent* :

<sup>1036</sup> MSO p. 203, MST p. 182

<sup>1037</sup> MSO p. 208/209, MST p. 187/188

<sup>1038</sup> MSO p. 212, MST p. 190

<sup>1039</sup> MSO p. 212, MST p. 191

<p>Aber dies Feuer <u>wärmt</u> nicht den einsamen Raum und nicht die <u>frierende Seele</u>. (...) noch beben und <u>brennen</u> die Nerven davon bis in die schmerzhaftesten Spitzen<sup>1040</sup>.</p>	<p>Mais ce feu ne <u>réchauffe</u> ni la pièce solitaire ni l'âme de Marie Stuart. (...) ses nerfs en sont encore douloureusement agités.</p>
--	---

Dans les occurrences suivantes, le traducteur « démétaphorise » : il explique, pour en faire comprendre le sens, plutôt que de reprendre les images parfois complexes auxquelles fait appel Zweig, craignant que le lecteur français ne se lasse de ces allusions, de ces comparaisons qui confinent parfois aux rébus :

<p>Wo Misstrauen im tiefsten Herzen untilgbar lebt, wird der Anlass nicht fehlen, <u>die dunkle Flamme aufschlagen zu lassen zur verzehrenden Glut</u><sup>1041</sup>.</p>	<p>Quand une méfiance éternelle habite au fond des cœurs, les occasions de la réveiller ne manquent pas ; (...).</p>
<p>(...) dieses ewige <u>Umschalten von heiß auf kalt</u>, von ja auf nein (...) <sup>1042</sup>.</p>	<p>(...) cette éternelle façon <u>de passer d'un extrême à l'autre</u>, (...)</p>
<p>Thronfolgerin von England zu werden das war bis vor kurzem noch Maria Stuarts <u>heißester</u> Gedanke gewesen, (...) <sup>1043</sup>.</p>	<p>Etre reconnue l'héritière du trône d'Angleterre était il y a quelques semaines <u>le rêve de sa vie</u> ; (...)</p>
<p>Aber die Lords träufeln ein noch <u>brennenderes</u> Gift in die aufgerissene Wunde seiner Eitelkeit, (...) <sup>1044</sup>.</p>	<p>Mais les lords distillent dans la plaie ouverte de sa vanité un venin encore bien <u>plus subtil</u> : (...)</p>
<p>Könnte Darnley in ihren Blicken lesen, er würde zurückschauern vor dem mörderischen Hass, der ihm unverhohlen <u>entgegenflammt</u><sup>1045</sup>.</p>	<p>Si Darnley pouvait lire dans les yeux de la reine, il frémirait tant ils contiennent de haine à son égard.</p>
<p><u>Alles scheint für sie verloren in</u></p>	<p><u>.Tout semble perdu pour elle en cette</u></p>

<sup>1040</sup> MSO p. 234, MST p. 208

<sup>1041</sup> MSO p. 89, MST p. 82

<sup>1042</sup> MSO p. 105 MST p. 97

<sup>1043</sup> MSO p. 129, MST p. 117

<sup>1044</sup> MSO p. 150, MST p. 137

<sup>1045</sup> MSO p. 159, MST p. 144

dieser furchtbaren Nacht; aber unter dem Hammer des Schicksals härtet sich <u>ein heißes Herz</u> <sup>1046</sup> .	effroyable nuit ; mais <u>sa volonté</u> se durcit sous le marteau de la destinée.
---	--

Dans sa traduction ci-dessus, Alzir Hella suit l'image familière d'*une volonté de fer* plutôt que celle d'*un cœur qui s'endurcit*. Il perd néanmoins l'évocation de la forge, de la trempe, qu'impose le rapprochement du marteau et du rougeoiement du cœur. Dans l'extrait ci-dessous, il inverse les sémantèmes – limace, plus évocateur encore du visqueux que l'escargot, à l'image plus positive en France, puis serpent, plutôt que serpent et escargot – et il ne parle que de la nudité du corps de la reine, ce qui lui semble peut-être moins osé que d'en évoquer la chaleur, la vie :

(...) längst ist der Mann in Darnley ihr widrig wie ein schleimiges, klebriges Geschöpf, wie eine Schlange, eine Schnecke, die man nicht einmal mit der Hand anrühren will, geschweige denn heranlassen an den warmen, lebendigen Leib <sup>1047</sup> .	(...) ; il y a longtemps que l'homme en Darnley lui répugne comme une créature visqueuse, une limace, un serpent que la main se refuse à toucher et dont le <u>corps nu</u> d'une femme permet encore bien moins l'approche.
--	--

Dans les extraits ci-dessous, Alzir Hella contourne les métaphores et élude le lyrisme de la phrase zweigienne dont il ne restitue que le sens en éteignant les images. Dans le premier, il se contente d'une sage sentence, gommant toute métaphore et, dans les suivantes, recourt à un vocabulaire moins charnel, moins sensuel :

Wer einmal durch <u>eine solche Glut</u> gegangen, dem <u>verbrennt</u> sie das Leben <sup>1048</sup> .	La vie de quiconque a passé par là est ruinée.
Sie kann vor den Menschen mit dem Manne, vor dessen leisester Berührung sie <u>glühend erbebt</u> , <u>kühl und kalt</u> wie mit einem Untergebenen sprechen, <sup>1049</sup> .	Elle peut, devant autrui, parler <u>froidement</u> avec l'homme dont le moindre contact la fait trembler, comme avec un subordonné, (...).
Doch er ist bereit, sie ebenso gleichgültig zu verlassen, wie er alle	Et il est prêt à la quitter, indifférent, comme il l'a fait avec celles-là, une

<sup>1046</sup> MSO p. 161, MST p. 146

<sup>1047</sup> MSO p. 181 MST p. 164

<sup>1048</sup> MSO p. 201, MST p. 181

<sup>1049</sup> MSO p. 215, MST p. 193

die anderen Frauen nach der ersten <u>Abkühlung</u> der Sinne weggeworfen hat. Für ihn ist dieser Gewaltakt ein <u>heißer</u> Augenblick (...) <sup>1050</sup> .	fois ses désirs <u>apaisés</u> . Pour lui cette possession n'a été que la satisfaction d'un désir <u>érotique</u> , (...)
Bloß unter <u>heißem</u> Impulse handelnd, (...) <sup>1051</sup> .	Agissant par impulsion, (...)
(...), die Königin in ihr ist wehrlos untertan geworden der <u>glühenden</u> und gebeugten Frau <sup>1052</sup> .	La reine en elle ne compte plus devant la femme asservie à sa <u>passion</u> .
<u>Wie ein Feuer brennt das Gewissen im lebendigen Leibe</u> , mit starren Blicken (...) <sup>1053</sup> .	La conscience torturée, les yeux hagards, (...)
Wie eine Wunde erst zu <u>brennen</u> beginnt, wenn sie verunreinigt ist, (...) <sup>1054</sup> .	De même qu'une blessure ne commence à faire souffrir que quand elle est infectée, (...)

Parfois aussi, il élude totalement le passage où figure la métaphore :

(...) und jagt dann ebenso toll zurück um in dieser rasenden Jagd ihre qualvolle Unruhe zu überrennen. <u>Aber nun sackt ihr von nach innen brennender Leidenschaft unterhöhlter Körper zusammen</u> . Wie man sie vom Sattel hebt, (...) <sup>1055</sup> .	(...) puis s'en retourne au même galop d'enfer pour essayer de dominer dans cette course folle l'inquiétude qui la torture. Mais quand on l'aide à descendre de son cheval, elle tombe sans connaissance.
Aber Maria Stuart, ihm verfallen mit Seele und Sinnen, <u>ganz Feuer und Ekstase</u> , will ihn halten und für ewig halten <sup>1056</sup> .	Mais elle qui s'est donnée à lui corps et âme veut le garder et le garder à jamais.

<sup>1050</sup> MSO p. 219, MST p. 196

<sup>1051</sup> MSO p. 248, MST p. 220

<sup>1052</sup> MSO p. 267, MST p. 235

<sup>1053</sup> MSO p. 273, MST p. 241

<sup>1054</sup> MSO p. 295, MST p. 260

<sup>1055</sup> MSO p. 216, MST p. 194

<sup>1056</sup> MSO p. 222 MST p. 198

Parfois aussi, il procède par allusion, ici à l'enfer :

Die ganze Nacht lässt Moray seine Schwester im <u>Fegefeuer</u> dieser Angst; (...) <sup>1057</sup> .	Murray laisse sa sœur toute la nuit en proie à une <u>angoisse infernale</u> ;
---	--

La chaleur et le froid fonctionnent comme des révélateurs de la psychologie des personnages et dessinent en filigrane leur évolution et leur avenir. L'étude de ces champs lexicaux permet de mettre en évidence la pratique du traducteur :

Kalt	Glacé – froid – froideur – froidement – inanimé – indifférent – glacial
Kaltblütigkeit – kalte Energie	Sang-froid – sang-froid tenace
Abkühlung	Apaisé
Warm	Chaud – nu
Heiß	Brûlant – ardent – chaud – érotique
heißester Gedanke heißes Herz	Rêve de sa vie Volonté
Feuer	Feu – incendie – passion
Feurig	Enflammé – ardent
Glut	Feu – passion
<i>Froid</i>	<i>Kalt – kühl</i>
<i>Chaud</i>	<i>Warm – heiß -</i>
<i>Ardent</i>	<i>Brennend – heißblütig – heiß – warm – feurig</i>
<i>Feu</i>	<i>Feuer – Glut</i>
Wärmen	S'exciter – se chauffer
Brennen	Douloureusement – torturé – faire souffrir
Brennend	Subtil
Flamme	Flamme vacillante
Stichflamme	Jet de flammes
Haßflamme	Haine franche
Hitzig	Avec chaleur
zerstörendes Element	Feu destructeur
in Schwung und Feuer	Entraîné
Fegefeuer dieser Angst	Angoisse infernale
Glühend	Faire trembler
Entzündet	Enflammé – allumé
Anglühen	Allumer

Cette vision d'ensemble permet d'apprécier la manière de traduire d'Alzir Hella, l'équilibre et la précision de son texte : ce qu'il diversifie dans le champ lexical de la froideur (*kalt* 1 à 7), il le neutralise dans celui de la chaleur (*ardent* 1 à 5). Les expressions particulières à la langue de Zweig, il les donne à comprendre à son lecteur par des expressions parfois moins imagées, mais qui lui *parlent* par leur aspect concret.

<sup>1057</sup> MAO p. 313, MAT p. 276

## v L'ombre et la lumière

Les biographies de Zweig comportent également de nombreux jeux sémantiques sur l'ombre et la lumière, objets de références multiples. Elle sont parfois, pour mieux faire jouer le contraste, rassemblées au sein d'une même phrase : *Sondern am helllichten Tag, kalt lächelnd...*

Dans l'extrait suivant, Alzir Hella applique le plus souvent la formule suivante : à *Dunkel* correspond l'*obscurité*, à *Schatten*, l'*ombre*. Dans la première phrase, il souligne chez Fouché son adresse. Il compense ainsi le fait de ne pas restituer explicitement l'accentuation de sa duplicité introduite par l'association, en allemand, de *ducken*, se recroqueviller, avec *Der Kluge*. Pour Zweig, il est intelligent jusqu'à se recroqueviller intentionnellement, c'est-à-dire qu'il est, en fait, adroit :

So duckt sich der Kluge absichtsvoll ins Dunkel. [...] Statt auf die Tribüne, in den Zeitungen zu lärmen, läßt er sich lieber in die Ausschüsse und Kommissionen wählen, wo man Einsicht in die Verhältnisse, Einfluss auf die Geschehnisse im Schatten gewinnt, (...) <sup>1058</sup>.

Ainsi, cet homme adroit se tient volontairement dans l'obscurité. Au lieu de faire du bruit à la tribune et dans les journaux, il préfère se faire élire dans les comités et les commissions, là où l'on acquiert dans l'ombre l'intelligence des choses et de l'influence sur les événements, (...)

Stefan Zweig rythme ses phrases d'assonances (homophonie des voyelles de *duckt, kluge, Dunkel*) ou d'allitérations (*Einsicht, Einfluss / Verhältnisse, Geschehnisse*). Le traducteur joue également des sons, *comités* répond à *commissions*, tandis que *l'influence* fait écho à *l'intelligence*.

Il traduit ici les adjectifs substantivés par des relatives du même champ sémantique ; il ne révèle cependant pas que c'est *intérieurement* que Fouché demeure libre, en écrivant qu'il l'est *entièrement* :

Während derart die andern sich binden an ihre Überzeugungen, an ihre öffentlichen Worte und Gesten, bleibt er, der Lichtscheue und Verborgene, innerlich frei <sup>1059</sup>.

Tandis que, de cette manière, les autres sont liés par leurs convictions, leurs paroles et leurs gestes publics, lui, qui craint la lumière et qui se tient caché, demeure entièrement libre (...).

C'est également par une périphrase qu'Alzir Hella traduit l'adjectif qualificatif :

<sup>1058</sup> JF, F. p. 28/29

<sup>1059</sup> JF,F. p. 30

(...) dieser Vertrag ist keine sehr ehrenwerte, vielmehr eine <u>lichtscheue</u> Angelenheit <sup>1060</sup> .	(...) ce contrat n'est pas, en effet, une affaire très honorable ; au contraire, il <u>redoute</u> plutôt <u>le grand jour</u> .
--	--

Dans l'exemple suivant, c'est peut-être pour compenser des zones d'ombre sous traduites qu'Alzir Hella puise ici lui-même au registre de l'ombre lorsqu'il traduit *verschanzen* par *se retrancher dans son ombre* ...

Immer sich hinter einen Ersten stellen, sich hinter ihm zu <u>verschanzen</u> , (...) <sup>1061</sup> .	Se placer toujours derrière celui qui occupe la première place, se retrancher dans son <u>ombre</u> , (...).
---	--

Dans le premier extrait ci-dessous, le traducteur effectue un glissement du champ sémantique de l'obscurité vers celui du *mystère*, dans le suivant, omettant de traduire *still und gefährlich*, vers celui de la *prudence* :

(...) aber <u>unterirdisch</u> sucht sie diesem allzu glücklichen Paar die grimmigsten Ungelegenheiten zu bereiten. Zu ängstlich, zu vorsichtig, Darnley und Maria Stuart die Herrschaft offen streitig zu machen, wirbt sie <u>im Dunkel</u> gegen sie <sup>1062</sup> .	(...) elle cherche <u>en secret</u> à créer le plus d'ennuis possible à ce couple heureux. Trop craintive, trop prudente, pour entrer en lutte ouverte avec Darnley et Marie Stuart, elle <u>intrigue</u> contre eux.
Sie tadeln nicht die Tat und sie rühmen sie nicht, <u>still und gefährlich</u> warten sie <u>im Dunkel</u> die weitere Entwicklung der Geschehnisse ab; (...) <sup>1063</sup> .	Ils ne réproouvent ni ne célèbrent l'acte, ils attendent <u>prudemment</u> la suite des événements.

Il élude, dans les exemples ci-dessous, toute métaphore de l'ombre. De l'esprit fantomatique éveillé par Zweig, il n'évoque dans le premier que le *souvenir* de la reine disparue :

(...) taucht in seinem Tagebuch ein Beweis dafür auf, wie sehr der Liebende im letzten nur dem	(...) la preuve surgit sans cesse dans son <i>Journal</i> que l'amant, au fond, vit uniquement pour <u>le souvenir</u> de
--	---

<sup>1060</sup> MAO p. 342, MAT p. 302. Il s'agit du marché, peu net, conclu par la reine avec Mirabeau pour tenter de sauver la Monarchie.

<sup>1061</sup> JF, F. p. 28

<sup>1062</sup> MSO p. 132, MST p. 120

<sup>1063</sup> MSO p. 253, MST p. 224. Il s'agit ici des Lords qui demeurent étrangement silencieux à l'annonce du meurtre de Darnley.

<sup>1064</sup> MAO p. 561, MAT p. 492

geliebten <u>Schatten</u> lebt <sup>1064</sup> .	l'aimée.
Kein Mensch aber und <u>kein Schatten</u> ist wahrhaft länger lebendig, als solange er von irgendeinem Wesen auf Erden noch wahrhaft geliebt wird <sup>1065</sup> .	Et comme tout humain ne continue réellement à vivre après sa mort qu'aussi longtemps qu'il se trouve sur terre quelqu'un pour l'aimer, Fersen disparu, c'est le silence complet.

Le traducteur réduit à l'inquiétude, sans la référence à l'ombre induite par le verbe *schattet*, ce sentiment oppressant qui assombrit son âme :

<u>Schattet</u> noch von Tode Rizios ein drückendes Gefühl in ihrer Seele? <sup>1066</sup>	Une inquiétude persiste-t-elle dans son âme depuis la mort de Riccio ?
--	--

Dans les extraits suivants, grâce à ses prépositions que gouvernent le datif ou l'accusatif, l'allemand souligne, avec plus de précision apparente, l'immobilité ou le mouvement. Des verbes vectoriels introduisent en français la nuance des mouvements ainsi exprimés en allemand : c'est par *se réfugier*, *reculée*, *s'enfonce* qu'Alzir Hella traduit le mouvement introduit par *ins Dunkel zurück* ou *ins Dunkel hinein*. Dans la seconde citation, il effectue une « dissociation » créatrice de *weggerückt* : *weg* s'exprime dans le verbe *éloignée* et *gerückt* dans *reculée*.

(...) und flüchtet <u>ins Dunkel</u> zurück [...] <sup>1067</sup> .	Il [ <i>Fouche</i> ] <u>se réfugie</u> dans <u>l'obscurité</u> . [...]
Marie Antoinette ist von seiner Seite <u>weggerückt, ins Dunkel hinein</u> <sup>1068</sup> .	Marie-Antoinette s'est <u>éloignée</u> de lui et <u>reculée</u> dans l'ombre.
(...) und nur tiefer drückt sie sich <u>ins Dunkel</u> der Loge zurück. (...) <sup>1069</sup> .	(...) et elle <u>s'enfonce</u> toujours plus dans l'obscurité de la loge.

Il en va de même pour traduire le mouvement hors de l'ombre, aus dem Dunkel qu'il exprime par *surgie de*, *venue de* :

<sup>1065</sup> MAO p. 563, MAT p. 493

<sup>1066</sup> MSO p. 175, MST p. 157/158

<sup>1067</sup> JF p. 81, F. p. 79

<sup>1068</sup> MAO p. 444, MAT p. 390

<sup>1069</sup> MAO p. 445, MAT p. 391



Gerade aber jetzt, da alle die Königin verlassen, die vor der Welt als ihre Nächsten Freunde gegolten, tritt derjenige <u>aus dem Dunkel</u> , der es wahrhaft gewesen: Hans Axel von Fersen <sup>1070</sup> .	Au même moment où tous ceux que le monde considérait comme ses amis les plus proches quittent Marie-Antoinette <u>surgit de l'ombre</u> le véritable ami : Hans Axel de Fersen.
Dieser Brief <u>aus dem Dunkel</u> hat fast alle jene, an die er gerichtet war, nicht mehr erreicht <sup>1071</sup> .	La plupart des personnes à qui était destinée cette lettre <u>venue des ténèbres</u> n'en ont pas eu connaissance.

Alzir Hella, comme souvent en français, n'exprime pas la surcaractérisation du mouvement induit par les prépositions allemandes et traduit uniformément par *dans* l'ombre, certes moins précis, mais qui, grâce au contexte, restitue néanmoins le sens du texte. *Dunkel* et *Schatten* seront traduits ci-dessous par *ombre*, *Dunkel* également par *obscurité* :

Er weiß, dieser Mann stellt sich nicht zum Zweikampf, sondern flüchtet immer wieder zurück, um <u>aus dem Schatten</u> heimlich seine Rückenstöße vorzubereiten. [...] Lieber <u>ins Dunkel</u> zurück, (...) <sup>1072</sup> .	[Robespierre] sait que cet homme n'accepte pas de combat singulier, mais qu'il bat toujours en retraite afin de méditer secrètement <u>dans l'ombre</u> ses coups perfides. [...] Mieux vaut rester <u>dans l'ombre</u> .
Ein Leben lang geht er <u>in Schatten</u> , (...) <sup>1073</sup> .	Pendant toute sa vie, <u>il restera dans l'ombre</u> (...).
Sondern <u>vom Dunkel her</u> , mit einer Scheingefälligkeit, sucht er diese Absichten zu durchkreuzen <sup>1074</sup> .	Mais, <u>dans l'obscurité</u> , avec une complaisance apparente, il cherche à contrecarrer ces desseins.
Bothwell nun kennt die Hinterlist seiner Kameraden zu gut, um dieser Ruhe zu trauen, er weiß dass die Heimtückischen einen Handstreich <u>aus dem Dunkel</u> gegen ihn planen; (...) <sup>1075</sup> .	Bothwell connaît trop bien la perfidie de ses anciens camarades pour se fier à ce calme extérieur ; il sait que ces traîtres préparent <u>dans l'ombre</u> un coup contre lui (...).

<sup>1070</sup> MAO p. 277, MAT p. 244/245

<sup>1071</sup> MAO p. 545, MAT p. 478

<sup>1072</sup> JF p. 81/82, F. p. 79/80

<sup>1073</sup> JF, F. p. 23

<sup>1074</sup> JF p. 147, F. 142

<sup>1075</sup> MSO p. 288, MST p. 254

Pour rendre sa prose plus solennelle, le traducteur, dans la phrase ci-dessous, parle *des* destins et non *du* destin de la Révolution ; par analogie avec l'allemand, il garde par contre aux *traces* un pluriel inhabituel en français. Dans une sorte de « déni » freudien, de réflexe de dégoût à l'évocation même de la saleté et de la boue<sup>1076</sup>, il ignore ces métaphores concrètes qu'il a ennoblies en leur pendant abstrait, la misère et la détresse, que le lecteur ressent noires et insondables :

Gestern noch Prokonsul und Mitgestalter <u>des Schicksals</u> der Revolution, stürzt er von den höchsten Stufen der Macht <u>in ein solches Dunkel</u> , in solchen Schmutz und Schlamm hinab, dass man seine Spuren nicht mehr findet <sup>1077</sup> .	La veille encore proconsul, et codirigeant <u>des destins</u> de la Révolution, il tombe des plus hauts échelons de la puissance <u>dans une obscurité</u> , une misère et une détresse telles qu'on ne retrouve plus ses traces.
--	---

Ce processus actif destiné à conserver hors de la conscience les représentations inacceptables pour le traducteur, c'est ce que Thilde Barboni<sup>1078</sup> nomme le « refoulement » : « Le refoulement ayant à voir avec le langage, il est très présent lorsqu'on analyse la personnalité du traducteur. » A titre d'exemple, elle cite le sexe, les jurons, la violence, les situations provoquant un malaise dû à la vulgarité des personnes, qui sont en général atténués.

Dans les citations suivantes, le traducteur *colle* très précisément au sens du récit : d'une même expression en allemand, *dunkle Geschäfte*, il fait dans un cas les *besognes les plus obscures* auxquelles se livre Fouché, dans l'autre les *affaires troubles*, qui sont celles de Barras. Dans les deux extraits suivants, le traducteur, comme l'auteur, associe l'idée de l'obscurité à celle d'une affaire *douteuse* :

Die seltsamsten, <u>dunkelsten Geschäfte</u> soll er betrieben haben (...) <sup>1079</sup> .	On prétend qu'il se livra aux <u>besognes les plus singulières et les plus obscures</u> (...)
Barras, der diesen Menschen braucht, kann dem Diener seiner <u>dunklen Geschäfte</u> kaum nein sagen <sup>1080</sup> .	Barras, qui a besoin de cet homme, ne saurait dire non à l'instrument de ses <u>affaires troubles</u> .
Nun <u>schattet Dunkel</u> in die Affäre hinein <sup>1081</sup> .	C'est là que l'affaire devient <u>obscur</u> .

<sup>1076</sup> On se souvient de son refus de vider « la tribune » ...

<sup>1077</sup> JF p. 107, F. 104/105

<sup>1078</sup> Thilde Barboni, *Inconscient et Traduction*, p. 27/28, in *Cahiers internationaux de symbolisme, Théorie et pratique de la traduction III, La Traduction littéraire*, l'Atelier du Traducteur, numéros 92-93-94, Mons, 1999.

<sup>1079</sup> JF p. 108, F p. 105. Il parle ici de Fouché.

<sup>1080</sup> JF p. 113, F. p 110

<sup>1081</sup> MAO p 505, MAT p. 443. Il s'agit ici de la dernière tentative d'évasion de Marie-Antoinette de la Conciergerie.

Diesen Mann nun, der zweimal vor der Welt kompromittiert ist, einmal durch jene <u>dunkle Angelegenheit</u> (...) <sup>1082</sup> .	L'offre à Marie Stuart comme époux de cet homme doublement compromis aux yeux du monde, d'abord par cette <u>sombre affaire</u> , (...).
---	--

Le traducteur « économise » l'usage de *sombre*, qu'il ne traduit pas dans la troisième occurrence ci-dessous, très proche de la précédente :

(...); geflissentlich wird <u>Dunkel</u> über die Tat gehäuft. [...] Nur schleunigst die ganze <u>dunkle Angelegenheit</u> verscharren, ehe sie zum Himmel stinkt. Marie Stuart, Bothwell und die Lords wollen, dass mit dem Sargdeckel <u>die dunkle Affäre</u> geschlossen sei <sup>1083</sup> .	(...), on <u>obscurcit</u> à plaisir tout ce qui a trait à l'événement. [...] Qu'on se dépêche d'enterrer en même temps cette <u>sombre affaire</u> avant que se répande sa puanteur ! Marie Stuart, Bothwell et les lords veulent que <u>l'affaire</u> soit terminée en même temps que retombe le couvercle du cercueil.
---	--

Comment ne pas songer, dans la traduction suivante, au titre de l'œuvre éponyme de Balzac, qui fut à l'origine de l'intérêt de Zweig pour Fouché ?

Denn er [Maitland de Lethington] hat in dieser <u>dunklen Angelegenheit</u> des Darnley-Mords die <u>allerdunkelste</u> Rolle gespielt (...). [...] Maitland (...) hatte das <u>dunkle</u> Versprechen abgegeben, Moray werde »durch die Finger sehen«. <sup>1084</sup>	Car dans cette <u>ténébreuse affaire</u> du meurtre de Darnley, il a joué le rôle <u>le plus confus</u> (...). [...] Maitland (...) lui avait fait la <u>sinistre</u> promesse que Murray « saurait fermer les yeux ».
---	--

Alzir Hella interprète librement le texte de Zweig, en introduisant dans le premier extrait suivant la chaleur de la lumière vers laquelle il déplace la couleur grise, en une expression proche d'une oxymore, et en dramatisant le second, où il traduit *dunkel* par *fatal*. Il inverse en outre l'ordre des compléments selon sa propre appréhension de la lourdeur de l'héritage :

(...), ist es <u>der Schatten</u> des grauen fremden Himmels (...)? <sup>1085</sup>	(...), est-ce la lumière grise de ce ciel étranger, (...) ?
---	---

<sup>1082</sup> MSO p. 114, MST p. 104. Il s'agit ici de Lord Robert dont la femme fut retrouvée assassinée, et soupçonné d'être l'amant d'Elisabeth. C'est lui que cette dernière proposa à Marie Stuart pour époux, ce qui fit à la jeune femme l'effet d'un affront.

<sup>1083</sup> MSO p. 254/255, MST p. 225/226. Il s'agit ici du meurtre de Darnley.

<sup>1084</sup> MSO p. 350, MST p. 307

<sup>1085</sup> MSO p. 65, MST p. 61. Marie Stuart revient en Ecosse en 1561.

Aber es ist <u>zwiefach dunkles Erbe</u> , eine Stuart zu sein und eine Königin von Schottland (...) <sup>1086</sup> .	Mais c'est un <u>héritage doublement fatal</u> que d'être reine d'Ecosse et une Stuart en même temps ; (...)
--	--

Alzir Hella assimile souvent l'obscurité au drame : c'est ainsi qu'il traduit par *tragique, sombre, lugubre* le qualificatif *finster*, du même registre sémantique que *dunkel* ; c'est également par *tragique* qu'il traduit *verdüstert* dans le second extrait :

Knox hat den <u>finstern</u> Mut des von sich selbst Besessenen (...): in seiner Härte schwelt zugleich eine gefährliche Freude an dem eigenen Hartsein, in seiner Unduldsamkeit eine <u>finstere</u> Lust an der eigenen Unfehlbarkeit <sup>1087</sup> .	Knox a l'humeur <u>tragique</u> de celui qui est possédé de lui-même (...): sous sa brutalité couve le plaisir redoutable qu'il ressent de sa propre dureté, sous son intolérance, la <u>sombre</u> joie que lui procure sa certitude d'avoir raison.
Denn ein <u>finsterer</u> Mond blickt seit dem Tage, da sie Bothwell begegnet, auf jeden Schritte. [...] allmählich umhüllt ihren Namen schon die <u>finstere</u> Legende der Todesmagie <sup>1088</sup> .	Une lune <u>lugubre</u> ne la quitte point, depuis le jour où elle a rencontré Bothwell. [...] peu à peu, la <u>sombre</u> légende de la magie de la mort entoure son nom.
Mit einem Schlag hat sich die Situation für die Königin bedenklich <u>verdüstert</u> <sup>1089</sup> .	Soudain la situation de la reine est devenue des plus <u>tragiques</u> .

Pour traduire les mots dérivés de *dunkel*, le traducteur fait preuve d'une grande inventivité. Dans le premier exemple ci-dessous, il effectue un changement catégoriel, du nom *Abdunkelungen* vers le verbe *jeter le voile*. Il restitue la part d'interrogation contenue dans « mögen » en posant directement la question : il est également plus catégorique que l'auteur en ne traduisant pas « *ein gutes Teil* », qui n'attribue qu'*une partie* du secret qui a été maintenu sur l'affaire Fersen au désir de protéger Louis XVI :

<sup>1086</sup> MSO p. 20, MST p. 19

<sup>1087</sup> MSO p. 76, MST p. 71. Il s'agit ici de John Knox, calviniste fanatique, ardent défenseur de la Réforme et donc ennemi acharné de la catholique Marie Stuart. Dans *Conscience contre Violence*, qui retrace précisément la lutte entre Calvin et Castellion en Suisse à la même époque, on lit : « Il y a longtemps que Calvin ne songe plus à limiter le champ d'ation de ses idées et de son autorité à Genève [...]. Déjà l'Ecosse lui est assujettie par l'entremise de son légat, John Knox. », op.cit. p. 190.

<sup>1088</sup> MSO p. 377, MST p. 332

<sup>1089</sup> MSO p. 308, MST p. 271. Sa correspondance secrète avec Bothwell vient d'être découverte.

<p>(...) im Interesse Ludwigs XVI. mag ein gutes Teil der nachträglichen <u>Abdunkelungen</u> jener Dreiecksbeziehung erfolgt sein<sup>1090</sup>.</p>	<p>Est-ce dans son intérêt que la postérité a essayé de <u>jeter le voile</u> sur ces relations à trois ?</p>
--	---

Alzir Hella allie l'âme aux ténèbres dans les deux exemples ci-dessous tant pour traduire *verdunkelt* que *Finsternis* :

<p>Sie müsste, wäre nur ein Schimmer Einsicht in ihrer <u>verdunkelten Seele</u>, sich jetzt zu ihm fremd stellen.<sup>1091</sup></p>	<p>Si une lueur d'intelligence brillait encore dans son âme <u>enténébrée</u>, elle éviterait tout rapport avec lui (...).</p>
<p>Hier wie dort nach vollbrachtem Mord dieselbe Einsamkeit, die gleiche <u>lastende Seelenfinsternis</u>, dieselben grauenvollen Feste (...) <sup>1092</sup>.</p>	<p>Une fois le meurtre accompli, c'est la même solitude, ce sont les mêmes <u>ténèbres pesantes de l'âme</u>, les mêmes fêtes lugubres (...).</p>

Alzir Hella prend, dans les exemples ci-dessous, l'initiative d'une réécriture du texte, qu'il densifie sans en changer fondamentalement le sens. Tout d'abord, il concentre en *se taire* le message porté par *verdunkeln* et son complément, comme si, à l'instar des gardiens, et par une sorte de pudeur, il ne voulait pas évoquer à nouveau ce dramatique épisode de la vie de Marie Stuart. Dans le second, il écrit *priver* plutôt que *passer sous silence* ; il ne reproduit pas le mouvement qui habite la phrase allemande lui préférant la très idiomatique expression, *l'horizon s'assombrit* :

<p>Schon diese eine Tatsache aber, dass ihre Hüter <u>das für Maria Stuarts Ehre so gefährliche Geheimnis der Geburt oder Frühgeburt jenes Bastards im Schlosse Lochleven verdunkeln</u> halfen, beweist (...) <sup>1093</sup>.</p>	<p>Le seul fait que les gardiens de Marie Stuart <u>se soient tus</u> prouve (...).</p>
<p>Warum dies letzte romantische Abendlicht im Leben Maria Stuarts <u>verdunkeln</u> ? Denn schon steigen am Horizont die <u>Schatten</u> <sup>1094</sup>.</p>	<p>Pourquoi vouloir <u>priver</u> la vie de Marie Stuart de ce dernier reflet de romantisme ? Déjà l'horizon <u>s'assombrit</u>, (...).</p>

<sup>1090</sup> MAO p. 302, MAT p. 267

<sup>1091</sup> MSO p. 256, MST p. 227

<sup>1092</sup> MSO p. 271, MST p. 239. Selon Zweig, l'histoire de Marie Stuart a inspiré à Shakespeare son drame, MacBeth.

<sup>1093</sup> MSO p. 319/320, MST p. 281.

<sup>1094</sup> MSO p. 327, MST p. 288

Comme nous l'avons vu, Alzir Hella applique très souvent l'équation suivante : à *Dunkel* correspond l'*obscurité*, à *Schatten*, l'*ombre*. Il calque l'expression *im Schatten + gén.*, en la traduisant par *à l'ombre de* ou *dans l'ombre de* (il recourt même dans le premier exemple à une répétition qui ne figure pas dans le texte original). Dans le troisième exemple ci-dessous, il densifie *dans l'ombre*, n'explicitant pas, comme le fait Zweig, que Custine et Pétion cherchent à éviter la foule qui les avait acclamés, et élude en outre la métaphore de la lumière :

<p>(...) ein Seelendrama wird offenbar, großartig und gefahrvoll, ein Idyll halb <u>im Schatten des Königshofs</u>, halb schon <u>in dem</u> der Guillotine, (...) <sup>1095</sup>.</p>	<p>(...) un drame intime se révèle, grandiose et bouleversant, une idylle se déroule moitié <u>à l'ombre de la cour</u>, moitié, déjà, <u>à l'ombre de la guillotine</u>.</p>
<p>(...) nein, diese Jahre Fouchés <u>im Schatten der Klostergänge</u> waren nicht verloren <sup>1096</sup>.</p>	<p>Non, ces années passées <u>dans l'ombre des séminaires</u> n'ont pas été perdues pour Fouché.</p>
<p>(...) Custine, Pétion, vor wenigen Wochen noch umjubelt, schleichen sich bereits ängstlich <u>in den Schatten der Öffentlichkeit hinein</u>. Nein, nur nicht zu früh ans <u>Licht</u>, (...) <sup>1097</sup>.</p>	<p>(...) Custine, Pétion, qui, il y a quelques semaines à peine étaient acclamés, cherchent déjà anxieusement à se dissimuler <u>dans l'ombre</u>. Non, il ne faut pas se montrer trop tôt (...).</p>

Dans l'exemple ci-dessous, sans doute influencé par l'expression idiomatique en français et s'agissant d'une notion abstraite, *les événements*, il s'écarte néanmoins de l'image :

<p>(...) jeden Abend verzeichnet er (...) die armseligen Nüchternheiten seines Lebens (...) <u>im Schatten der Geschehnisse</u> (...) <sup>1098</sup>.</p>	<p>Tous les soirs il note (...) les pitoyables banalités de sa vie (...) <u>en marge des événements</u>.</p>
--	--

La phrase suivante met en lumière la nécessité pour les prépositions françaises d'avoir des « états » pour les supporter, tandis que les prépositions allemandes souvent se suffisent à elles-mêmes ; Alzir Hella est contraint de traduire obliquement les formes participiales allemandes et recourt à deux courtes relatives puis amplifie la phrase en ajoutant, pour traduire *hinter*, une troisième relative, *qu'il traîne*. C'est ce que Malblanc nomme des « modulations libres ou apparemment libres », un « étoffement, c'est-à-dire développement matériel de l'expression, ce que nous appelons souvent surcaractérisation ». <sup>1099</sup> Le traducteur rythme sa phrase et l'enrichit d'allitérations en « r » :

<sup>1095</sup> MAO p. 278, MAT p. 246

<sup>1096</sup> JF, F. p. 18

<sup>1097</sup> JF, F. p. 28

<sup>1098</sup> MAO p. 102, MAT p. 91

<sup>1099</sup> Malblanc, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Didier, Paris, 1977 p. 112/113

<p>Auch ihn stört dieser zuvielwissende und immer noch mehr wissenwollende Mann, <u>dieser graue Schleicherschatten hinter seinem Licht</u><sup>1100</sup>.</p>	<p>Lui aussi [Bonaparte] est gêné par cet homme [Fouché] qui en sait trop et qui veut en savoir toujours davantage, par <u>cette ombre rampante et grise qu'il traîne derrière sa lumière.</u></p>
---	--

Etudions ci-après quelques autres traductions de mots composés avec *Schatten*. L'auteur use d'une variante de *Schleicherschatten*, *Schattengänger*, pour désigner Fouché et, dans *Marie-Antoinette*, le comte de Provence, frère du roi. *Schattengänger* suggère à la fois la spectralité et le caractère secret de Fouché, être fourbe dont l'élément est l'ombre, ainsi que la furtivité qui caractérise sa fuyante démarche. Dans la première occurrence ci-dessous, Alzir Hella le traduit par *ami des ténèbres*, de sorte à rythmer cette courte phrase, accentuant également le caractère machiavélique de cet être qui, on le sent, inspire crainte et mépris à l'Empereur. Le traducteur adopte, comme souvent, un registre moins oral que l'auteur (*aus Paris weg haben/savoir hors de Paris*). Sa tournure lui permet de minimiser l'intervention de Napoléon pour que Fouché quitte la ville : *weg haben* implique une action ciblée pour atteindre ce but tandis que *savoir hors de Paris* est plus implicite, son vouloir restant néanmoins suggéré. « Je veux le savoir dehors » a sans doute ordonné l'Empereur. Dans la seconde, c'est plutôt d'un point de vue moral, psychologique qu'il se place en l'appréhendant comme une personne froide et impénétrable : il la traduit donc par *homme ténébreux*, puis, dans la troisième, *ténébreux Fouché*. Zweig le définit également plus loin comme un « *alte Gerüchtemacher* »<sup>1101</sup>, ce qu'Alzir Hella traduit par un « *ancien semeur de bruits ténébreux* » qui ne peut pas renoncer à l'illusion « qu'on lui redonnera encore une fois ses fonctions, où il s'est tant distingué, et qu'une fois de plus, comme si souvent, le destin le tirera de l'obscurité et lui permettra de participer au jeu divin de la politique »<sup>1102</sup> :

<p>Aber Napoleon ist schon ungeduldig, diesen <u>Schattengänger</u> weg von Paris zu haben<sup>1103</sup>.</p>	<p>Mais Napoléon est déjà impatient de savoir hors de Paris cet <u>ami des ténèbres</u>.</p>
<p>Er kennt diesen <u>Schattengänger</u> aus zehn Jahren und weiß, dass er niemand dient und immer nur seiner Spiellust folgt<sup>1104</sup>.</p>	<p>Il [Napoléon] connaît cet <u>homme ténébreux</u> depuis dix ans, et il sait qu'il ne sert personne et qu'il ne suit jamais que son amour du jeu.</p>
<p>Er hat den <u>Schattengänger</u> von</p>	<p>Il [Napoléon] a voulu frapper par</p>

<sup>1100</sup> JF p. 148, F. p. 144

<sup>1101</sup> JF p. 280, F. P. 274

<sup>1102</sup> F. p. 276, JF p. 282 : «man müsse ihm, den Hochverdienten, noch einmal in sein Amt zurückrufen, noch einmal würde wie so oft das Schicksal ihn aus dem Dunkel reißen und zurückwerfen in das göttliche Weltspiel der Politik».

<sup>1103</sup> JF p. 210, F. p. 205

<sup>1104</sup> JF p. 229, F. p. 224

rückwärts heimlich treffen wollen und bei diesem Zweikampf aus dem Dunkel selbst eine tödliche Wunde empfangen <sup>1105</sup> .	derrière le ténébreux Fouché et, au cours de ce duel dans l'ombre, il a reçu lui-même une blessure mortelle.
--	--

A une incontestable continuité dans le temps et dans l'action correspond dans *Marie-Antoinette* une unité d'écriture, où un autre *Schattengänger*, le comte de Provence, Monsieur, frère du roi, complotte en secret. Le traducteur pratique une « dissémination » du sémantème composé. Les diverses traductions qu'il en donne forment, selon le schéma de Werner Koller,<sup>1106</sup> un système d'équivalences 1 à 5 : ami des ténèbres, homme ténébreux, le ténébreux Fouché, ténébreux, l'homme aux agissements obscurs :

Leisetreter und Schattengänger, intrigant und vorsichtig, schließt er sich, um sich nicht voreilig zu kompromittieren, keiner dieser Gruppen an, (...) <sup>1107</sup> .	Sournois et ténébreux, intrigant et prudent, il n'adhère à aucun de ces groupes pour ne pas se compromettre prématurément (...).
Aber dieser hartnäckige Schattengänger hat gut zu schweigen und sich zu verbergen verstanden; heute sind jene unterirdischen Stollen, mit denen er sich an den französischen Thronen heran miniert, längst verschüttet <sup>1108</sup> .	Cet homme opiniâtre et ténébreux a su se taire et se bien cacher ; aujourd'hui les voies souterraines qui l'ont conduit au trône de France sont depuis longtemps comblées.
Der Graf von Provence ist über die Leichen von drei Millionen schließlich doch als Ludwig XVIII. den französischen Thron emporgestiegen, endlich, endlich ist der Schattengänger am Ziel <sup>1109</sup> .	Le comte de Provence a finalement réussi à accéder, par-dessus trois millions de cadavres, au trône de France sous le nom de Louis XVIII ; l'homme aux agissements obscurs est enfin parvenu à son but.

Dans la citation ci-dessous, il élude dans le syntagme composé *Schattenkleid* la traduction de *Kleid*, dont le sens est déjà inclus dans « *bekleidet* », en restituant le contenu sémantique dans le seul *revêtu*. Il distribue *en apparence* aux deux noms, *maître et empereur*, tandis que l'allemand répète : *Scheinherr und Scheinkaiser* :

<sup>1105</sup> JF p. 241/242, F. p. 236

<sup>1106</sup> Werner Koller, *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, 5. Auflage, Quelle & Meyer, Wiesbaden, 1997, p. 230. C'est ce qu'il nomme « Die Eins-zu-viele-Entsprechung (Diversifikation) ».

<sup>1107</sup> MAO p. 186, MAT p. 166

<sup>1108</sup> MAO p. 188, MAT p. 167

<sup>1109</sup> MAO p. 563, MAT 494



So Napoleon 1815, Scheinherr und Scheinkaiser auf Borg und Leihe des Schicksals, nur noch mit einem Schattenkleid der Macht bekleidet <sup>1110</sup> .	Tel est Napoléon en 1815, maître et empereur en apparence, par une faveur précaire du destin, revêtu simplement d'une ombre de pouvoirs.
---	--

Avec *verschattet*, l'auteur nuance sa peinture de ces sombres vies. Le plus souvent, Alzir Hella traduit ce terme par *obscur*. Dans le premier exemple ci-dessous, il coordonne les deux adjectifs du second membre de phrase, lui conférant le rythme d'un vers décasyllabique, « ces dix années muettes et obscures ». Il dramatise le propos et personnalise les années, qui de *mornes* deviennent *muettes*, et *obscur*, quand elles ne sont en allemand que *dans l'ombre* :

Wie eine Erstarrung scheinen sie, unwirklich und abseits vom Zeit und Raum, unfruchtbar und ergeizlos, diese zehn stillen, verschatteten Jahre <sup>1111</sup> .	Elles semblent figées, irréelles et au-delà du temps et de l'espace, infécondes et sans ambition, ces dix années muettes et obscures.
Denn hier, da der Weg bereits in die verschattete Unterwelt des Herzens hinabzuführen beginnt, brennen die historischen Lichter trüber: (...) <sup>1112</sup> .	Car ici, où le chemin conduit dans le tréfonds obscur du cœur, les lumières de l'histoire ne projettent qu'une lueur trouble : (...).

Pour conclure cette partie consacrée au champ lexical de l'ombre, soulignons la neutralisation par le traducteur, sous la pression de l'usage, en français, d'expressions idiomatiques correspondantes, de deux adjectifs appartenant à d'autres registres, *krass* et *wild*. Il les traduit à son tour par *sombre*, dont le champ sémantique est très vaste :

Aber rückhaltlos und in den krassesten Farben malt ihr Melville aus, was sie erwartet : (...) <sup>1113</sup> .	Mais Melville lui dépeint sans réserve et sous les plus sombres couleurs ce qui l'attend : (...).
Noch einmal, in einer wilden Stunde der Verzweiflung, (...) <sup>1114</sup> .	Dans une heure de sombre désespoir, (...)

Entre ombre et lumière, la *pénombre*. Le traducteur traduit différemment selon le contexte. Dans la première citation ci-dessous, il condense à l'extrême l'expression de l'éclairage sur la nature de Fouché : la phrase de Hella est plus fluide que le texte original, dont la construction est, comme souvent chez Zweig, complexe, mais son sens et l'opposition clarté/pénombre demeurent, bien que plus abstraitement, préservés.

<sup>1110</sup> JF p. 232, F, p. 227 et 228

<sup>1111</sup> JF, F. p. 17

<sup>1112</sup> MSO p. 191, MST p. 173

<sup>1113</sup> MSO p. 311, MST p. 274

<sup>1114</sup> MSO p. 379, MST p. 334

(...) heller und greller als jede Beschreibung erleuchtet der Originaltext sein sonst immer in Zwielicht flüchtendes Charakterbild<sup>1115</sup>.

(...) ce texte original éclaire beaucoup mieux que tout commentaire le caractère de cet homme habituellement dissimulé dans la pénombre.

A l'avant-dernière phrase de la biographie de *Fouché*, Zweig rassemble les clefs de son message : froideur, secret, ombre et lumière, qui seront également à l'œuvre dans *Marie-Antoinette*. Alzir Hella développe en une longue périphrase rigoureuse et plastique la « formule » des mots composés *Zwielicht* et *Zwitterschein* :

Selbst aus dem Grabe verrät dieser hartnäckige Schweiger nicht die ganze Wahrheit; noch in die kalte Erde nimmt er eifersüchtig seine Geheimnisse mit, um selbst Geheimnis zu bleiben, Zwielicht und Zwitterschein, nie ganz zu enthüllende Gestalt<sup>1116</sup>.

Jusque dans la tombe cet homme obstinément muet ne révèle pas toute la vérité ; il a emporté avec lui, jalousement, dans la froide terre, ses secrets, pour rester lui-même un secret, quelque chose de crépusculaire qui oscille entre la lumière et l'ombre, - un visage qui ne se dévoile jamais entièrement.

Zweig décrit ici un des derniers portraits de Marie-Antoinette qui montre une femme *entre deux âges*, apaisée, perdue dans ses pensées. Le traducteur, qui ne peut reprendre l'expression que Zweig a introduite en français dans son texte et que le texte français développe déjà, opère un déplacement de la lumière automnale, qu'il fusionne avec le rêve. Il concrétise en *placée entre cet état intermédiaire qu'évoque Zwielicht*. La femme qu'il dépeint est lointaine, il atténue d'un *peut-être* l'affirmation qu'elle ne désire plus rien :

Der Mund lächelt nicht mehr, die Augen werben nicht mehr; in einer Art herbstlichen Lichts, noch schön, aber schon von einer milderer mütterlichen Schönheit, im Zwielicht zwischen Verlangen und Verzicht, als femme entre deux âges, nicht mehr jung und doch nicht alt, nicht mehr begehrend und doch noch begehrtbar, so träumt diese Frau vor sich hin(...) <sup>1117</sup>.

La bouche ne sourit plus, les yeux ne demandent plus rien ; encore belle, mais d'une beauté déjà adoucie, maternelle, placée entre le désir et le renoncement, plus toute jeune mais pas encore vieille, ne désirant peut-être plus, mais encore désirable, elle est là, lointaine, comme baignée d'une lumière automnale.

Zweig, qui se plaît à jouer des contrastes, oppose volontiers la lumière à l'ombre. Alzir Hella répond souvent à la profusion de son jeu sémantique par un texte plus sobre. Pour restituer les différentes expressions figées allemandes, *am hellichten Tag* ou *Tage*, *am lichten Tage*, *im Licht des*

<sup>1115</sup> JF, F. p. 39

<sup>1116</sup> JF p. 286, F. p. 279

<sup>1117</sup> MAO p. 338, MAT p. 298/299

*Tages, am hellen Tage* qu'utilise Zweig en grand nombre dans ses trois biographies, il s'en tient à leur pendant usuel français, *en plein jour* :

<p>Diese kühnen Wendungen, diese frechen Hinüber <u>am hellichten Tag</u> ins andere Lager, diese Fluchten zum Sieger sind Fouchés Geheimnis im Kampf<sup>1118</sup>.</p>	<p>Ces volte-face hardies, ces façons sans pudeur de passer <u>en plein jour</u> dans le camp adverse, cette manière de se réfugier auprès du vainqueur sont le secret de Fouché dans les luttes de la Révolution</p>
<p>Fouché trägt jetzt <u>am hellichten Tage</u> sein Totenhemd<sup>1119</sup>.</p>	<p>Fouché porte désormais <u>en plein jour</u> sa chemise mortuaire.</p>
<p>Es sind die Karren, welche die Leichen der tausend Gefallenen wegräumen: hässliche Arbeit <u>der Nacht</u>. Den Kadaver des Königtums wird man <u>am lichten Tage</u> beseitigen<sup>1120</sup>.</p>	<p>(...) Ce sont les charrettes qui emportant les cadavres de mille tués. On a attendu <u>la nuit</u> pour exécuter cet affreux travail, mais le cadavre de la royauté, on s'en débarrassera <u>en plein jour</u>.</p>
<p>(...) Ein König darf nur <u>am hellichten Tage</u> fortgehen (...). (...) und in seiner Mitte, hoch zu Pferd, <u>im Licht des Tages</u>, solle er sich zu seiner Armee begeben (...) <sup>1121</sup>.</p>	<p>(...) Un roi ne s'en va <u>qu'en plein jour</u> (...) alors, au milieu de son régiment, à cheval, <u>en plein jour</u>, il eût rejoint l'armée (...).</p>
<p>Aber damals musste man noch unterirdisch und ungesetzmässig jene Amazonenarmee <u>unter dem Schutz der Dunkelheit</u> ausheben; heute marschieren <u>am hellichten Tage</u> (...) fünfzehntausend Mann (...) <sup>1122</sup>.</p>	<p>Mais trois ans auparavant c'était secrètement et illégalement encore, <u>dans la nuit</u>, qu'il avait fallu lever l'armée des amazones ; aujourd'hui, c'était <u>en plein jour</u> (...) que s'avancent quinze mille hommes (...).</p>
<p>Die erste Ehe mit dem Dauphin von</p>	<p>Son union avec le dauphin de France</p>

<sup>1118</sup> JF p. 69, F. p. 66

<sup>1119</sup> JF, p. 84, F. p. 81

<sup>1120</sup> MAO p 445, MAT p 391

<sup>1121</sup> MAO p 352, MAT p. 311

<sup>1122</sup> MAO p. 423, MAT p. 372

Frankreich war <u>am hellen Tage</u> geschlossen worden: <u>Tage des Glanzes und der Ehre</u> <sup>1123</sup> .	avait eu lieu <u>en plein jour</u> : jour d'éclat et d'honneur.
---	---

Dans l'exemple suivant, il condense sur *soudain* l'idée de perspicacité, *dans un éclair de lucidité* :

Es ist, als ob er in einem <u>lichten Augenblicke</u> das Spiel Walsinghams durchschaut hätte <sup>1124</sup> .	On dirait qu'il a soudain percé le jeu de Walsingham.
---	---

Dans *Marie Stuart*, *hell* est quelques fois utilisé en relation avec le jour, par opposition au crépuscule ou à la clandestinité de la nuit et le traducteur suit parfois fidèlement l'auteur :

(...); aus der Flüchtigen ist <u>mit dem hellen Tag</u> wieder die Gebieterin geworden <sup>1125</sup> .	(...) ; <u>lorsque le jour se montre</u> , la fugitive est redevenue souveraine.
--	--

Mais souvent, pour le traducteur, les heures *claires* sont de *belles* heures ; la langue française lui permet de rester dans le registre de l'obscurité pour traduire par les heures *sombres* les lugubres instants passés au Temple :

(...) nach vielen sorgenvollen Jahren erlebt die tragisch resignierte Frau noch einmal <u>eine helle Stunde</u> <sup>1126</sup> .	(...) après de longues années de soucis, cette femme, tragique et résignée, peut vivre encore <u>de belles heures</u> .
Inniger verbunden als jemals <u>in den hellen Jahren</u> waren die beiden ursprünglich nur aus politischer Staatsräson für ein Leben Vereinten sich durch des Übermaß gemeinsam erlittenen Unglücks <u>in diesen düsteren Stunden</u> des Turms menschlich näher gekommen <sup>1127</sup> .	Ces deux être mariés uniquement par raison d'Etat sont à présent plus unis qu'ils ne le furent jamais dans <u>leurs belles années</u> ; le malheur immense subi en commun au cours de <u>ces heures sombres</u> du Temple les a rapprochés.

<sup>1123</sup> MSO p. 284 MST p. 250

<sup>1124</sup> MSO p. 406, MST p. 358. Walsingham, conseiller d'Elisabeth, fait mine de favoriser une tentative d'évasion de Marie Stuart.

<sup>1125</sup> MSO p. 171, MST p. 155

<sup>1126</sup> MAO p. 17, MAT p.15

<sup>1127</sup> MAO p. 463, MAT p. 406. Cette phrase, très longue en allemand, a été pour plus de commodité et de logique, coupée en français par un point virgule.

Le traducteur reste dans le registre de la lumière, pour l'opposer à l'ombre où agissent les filles du roi. Il modifie la ponctuation et transfère la subordination. L'élimination de Mme Dubarry est mise en relief dans une indépendante :

<p>Alles <u>Licht</u> der königlichen Gnade fällt breit auf diese illegitime Herrscherin des Bettes (...). [...] Sie [Marie-Antoinette] soll vorangehen ; während sie selber <u>im Dunkel</u> bleiben, soll sie das unreine Wild erlegen helfen<sup>1128</sup>.</p>	<p>Le <u>soleil</u> de la grâce royale <u>illumine</u> cette souveraine de l'alcôve (...). [...] Il faut la mettre en avant pendant qu'elles [Mesdames] resteront <u>dans l'obscurité</u>. Il faut qu'elle les aide à terrasser la bête impure [la Dubarry].</p>
---	--

Le traducteur cisèle dans le premier exemple ci-dessous une métaphore où il fait ressurgir l'ombre, tandis que dans le second, il «jette» la lumière avec le destin, supprime l'allusion à la lumière que contient *erhelltes*, réticent à évoquer ce mystère *non éclairci* à l'époque<sup>1129</sup> :

<p>(...) er drückt sich, seiner Minderwertigkeit bewusst, zur Seite, um ihr nicht <u>im Licht</u> zu stehen<sup>1130</sup>.</p>	<p>(...) conscient de son infériorité, il se tient <u>dans l'ombre</u> pour ne pas lui masquer <u>la lumière</u>.</p>
<p>Hat er tatsächlich jenes unglückliche Kind, Ludwig XVII., das man heimlich aus dem Temple gerettet, wieder durch Dokumentendiebstahl in <u>ein dunkles</u> und heute noch nicht völlig <u>erhelltes</u> Schicksal zurückgeschleudert?<sup>1131</sup></p>	<p>A-t-il vraiment, par un vol de documents, <u>rejeté dans un obscur destin</u> Louis XVII, ce malheureux enfant, secrètement sauvé du Temple ?</p>

L'obscurité est synonyme d'anonymat, de discrétion, de réserve, de secret, la lumière est celle de l'ambition et de l'apparat. Dans la première citation, le négatif remplace le positif : à *überall* répond *nulle part*, l'éclat remplace la clarté et la lumière son reflet. Dans la seconde, le jeu de la métaphore de la nuit opposée à la réalité du jour est respecté :

<p>(...) überall, wo <u>Helligkeit und Lichtschein</u> ist, fehlt seine hohe, ernste Gestalt<sup>1132</sup>.</p>	<p>(...) sa haute et grave silhouette n'est nulle part où règnent <u>l'éclat et la lumière</u>.</p>
--	---

<sup>1128</sup> MAO p. 61, MAT p. 54. De cette « bête impure », il est écrit qu'elle est « Issue de la lie du peuple, d'un passé obscur (...) » (« Aus der untersten Hefe des Volkes heraufgekommen, dunklen Vorlebens (...) ») (MAO p. 60, MAT p. 53)

<sup>1129</sup> Des tests ADN récemment pratiqués sur les cheveux de l'enfant mort au Temple semblent en effet avoir établi qu'il s'agissait bien du fils du roi.

<sup>1130</sup> MAO p. 110, MAT p. 98

<sup>1131</sup> MAO p. 187, MAT p. 167

<sup>1132</sup> MAO p. 277, MAT p. 245

Als man sie endlich zu Gericht ruft, ist sie eine alte Frau mit weißen Haaren, die <u>aus dieser langen Nacht</u> unter das entwöhnte <u>Licht</u> des Himmels tritt <sup>1133</sup> .	Et lorsque, enfin, elle est appelée devant le tribunal, c'est une vieille femme aux cheveux blancs qui sort de <u>cette longue nuit</u> et s'avance <u>dans la lumière du jour</u> , dont elle n'a plus l'habitude.
--	---

Dans l'extrait suivant, en ne reproduisant pas la répétition, le traducteur affaiblit l'effet lyrique et angoissant que produit la répétition de *Nacht*, cette *nuit* qui peu à peu engloutit la reine pour l'éternité, de même qu'en ne traduisant pas *Abschieds-(licht)*, il renonce à l'écho que fait ce mot à *letzten Brief*:

Im kleinen Zimmer brennen auf dem Tisch zwei Kerzen. Der zum Tode Verurteilten hat man sie als letzte Gunst gewährt, damit sie <u>die Nacht</u> vor der <u>ewigen Nacht</u> nicht <u>im Dunkel</u> verbringen müsse. (...) ; aus ihrer letzten und <u>finstersten Einsamkeit</u> (...). Solch ein geheimnisvolles <u>Abschiedslicht</u> <u>leuchtete</u> auch über diesem <u>letzten Brief</u> der Todgeweihten (...) <sup>1134</sup> .	Deux chandelles brûlent sur la table de sa cellule. Ultime faveur accordée à la condamnée : on lui a permis de ne pas passer <u>dans l'obscurité</u> ces quelques heures qui précèdent <u>la nuit éternelle</u> . (...) du fond de sa <u>tragique solitude</u> (...). Une <u>flamme</u> mystérieuse <u>éclaire</u> aussi cette dernière lettre de la condamnée.
---	---

Il recrée dans l'extrait suivant toute la poésie lyrique de Zweig, conférant à sa phrase, qu'il équilibre par l'introduction d'un second verbe (obtenir, prendre), le même ton de sagesse populaire :

Von einem <u>Schatten</u> kann man kein <u>Licht</u> mehr nehmen, von einem längst schon machtlos Gewordenen keine Macht <sup>1135</sup> .	On ne peut ni obtenir de <u>lumière de l'ombre</u> , ni prendre sa puissance à celui qui est impuissant.
--	--

Dans *Marie Stuart*, le traducteur exploite toute la richesse sémantique du qualificatif *hell*, calquant néanmoins parfois sa traduction en *clarté* ou *clair* comme dans les deux exemples ci-dessous :

Aber dank eines <u>hellen</u> und	Mais grâce à sa <u>clarté</u> et à sa vivacité
-----------------------------------	--

<sup>1133</sup> MAO p. 508, MAT p. 446. Comment ne pas penser aux dernières lignes de Zweig, en lisant cette phrase : «aus der langen Nacht« ...

<sup>1134</sup> MAO p 541/542, MAT p. 475

<sup>1135</sup> MAO p. 460, MAT p. 404

geschwinden Geistes und der von ihren Ahnen ererbten Kulturfreude wird dem begabten Kinde jede Mühe zum Spiel <sup>1136</sup> .	d'esprit et à cet amour de l'étude qu'elle tient de ses aïeux, toute difficulté devient un jeu pour cette enfant douée.
(...); mit <u>hellem</u> freiem Selbstbewusstsein kann sie nun der „guten Schwester“ jenseits der Grenze ins Auge schauen <sup>1137</sup> .	(...); elle peut maintenant regarder bien en face, avec une <u>claire</u> assurance, son « excellente sœur » de l'autre côté de la frontière.

Le plus souvent néanmoins, il en varie la traduction, selon le contexte, dans ses sens métaphoriques de gaieté, de fraîcheur, de lucidité. Dans le premier exemple ci-dessous, le sens de *hell* se fond dans celui des autres adjectifs, issus du même champ sémantique du bonheur, de la gaieté, de la jeunesse. Le traducteur inverse le sens de la première phrase : tandis que dans le texte original, Marie Stuart *profite* de tous les plaisirs d'une jeunesse riche et *romantique*, dans la traduction, elle en *répand* autour d'elle l'*enthousiasme*. Il balaie dans les autres exemples un vaste champ lexical :

<u>Hell</u> und heiter, sorglos und selig trinkt sie aus allen Bechern diese reiche und romantische Jugend, (...) <sup>1138</sup> .	Insouciant, gaie, heureuse, elle prodigue partout sa riche et enthousiaste jeunesse (...).
(...) hier hat sie den <u>hellen</u> , den jungen, den weichen und wollüstigen Knaben mit seinem roten sinnlichen Mund, seinen törchten Kinderaugen, seiner eben erst sich versuchenden Zärtlichkeit! <sup>1139</sup>	(...) : voici un <u>joli</u> garçon aux lèvres rouges et sensuelles, aux yeux enfantins et fous qui lui offre sa tendresse toute neuve !
(...) seine Gegenwart bringt Abwechslung und das <u>helle</u> Aroma der Jugend an den etwas	Sa présence apporte un changement et le <u>frais</u> parfum de la jeunesse à cette cour quelque peu ennuyeuse.

<sup>1136</sup> MSO p. 34, MST p. 32

<sup>1137</sup> MSO p. 135, MST p. 123. Il s'agit de la victoire de Marie Stuart sur les rebelles, encouragés par sa rivale Elisabeth.

<sup>1138</sup> MSO p. 35, MST p. 34

<sup>1139</sup> MSO p. 125, MST p. 114

<sup>1140</sup> MSO p. 123, MST p. 112. Il s'agit ici de Darnley, dont Marie fait la connaissance.

langweiligen Hof <sup>1140</sup> .	
(...) und mit <u>hellem</u> Herzen geben sich die Königin und ihr Volk der Heiterkeit hin <sup>1141</sup> .	(...) ; <u>le coeur en fête</u> , la reine et son peuple s'abandonnent à la gaieté.
- <u>heller</u> schlägt Maria Stuart bei dem Gedanken das Herz – (...) <sup>1142</sup> .	- et <u>cette pensée</u> , le coeur de Marie Stuart bat <u>plus fortement</u> -
Und wäre das sonst <u>hellhörige</u> Ohr der Herrscherin nicht plötzlich dumpf und taub geworden, (...) <sup>1143</sup> .	Si l'ouïe d'ordinaire si <u>fine</u> de la souveraine n'était pas devenue subitement insensible, (...).
Zweifellos ist Maria Stuarts Wahl völlig jenseits ihres sonst <u>hellen Verstandes</u> getroffen <sup>1144</sup> .	A coup sûr, le choix de Marie Stuart se fit sans le concours de sa <u>raison</u> d'habitude si <u>lucide</u> ; (...).
Nun hat sich Rizzio nebst seiner guten Stimme einen <u>hellen Kopf</u> mitgebracht, einen frischen beweglichen Verstand und eine gute künstlerische Kultur <sup>1145</sup> .	Outre sa belle voix, Riccio a l' <u>esprit éveillé</u> , une intelligence vive et une culture artistique étendue.

Dans l'extrait suivant, il a évincé la traduction de la proposition qui évoque les acclamations ayant accompagné le cortège du mariage de Marie Stuart avec Darnley à travers les ruelles *en liesse*:

Nicht in stolzer Auffahrt durchschreitet dann der Zug die Stadt, <u>helle Gassen des Jubels entlang</u> : (...) <sup>1146</sup> .	Aucun cortège ne défile en grande pompe à travers les rues de la ville.
---	---

Dans l'exemple ci-dessous par contre, c'est lui qui ressent la nécessité d'ajouter *claire* pour restituer au lecteur français, auquel la locution *haute et claire* est familière, le sens complet de *hoch* :

<sup>1141</sup> MSO p. 131, MST p. 119. Il s'agit du mariage avec Darnley.

<sup>1142</sup> MSO p. 399, MST p. 352

<sup>1143</sup> MSO p. 460, MST p. 403

<sup>1144</sup> MSO p. 125, MST p. 113

<sup>1145</sup> MSO p. 145/146, MST p. 133

<sup>1146</sup> MSO p. 286, MST p. 252



Denn das eine hat ihr <u>hoher</u> Sinn begriffen, (...) <sup>1147</sup> .	Sa <u>haute et claire</u> intelligence a compris (...)
--	--

Pour traduire l'*éclaircissement* du meurtre de Darnley, il parle non de l'élucider mais d'en *démêler* les circonstances :

(...); in auffälligster Weise werden sogar die primitivsten Maßnahmen zur <u>Aufhellung</u> des Verbrechens mit Absicht unterlassen <sup>1148</sup> .	(...) ; on va même jusqu'à négliger à dessein les mesures les plus élémentaires en vue de <u>démêler</u> les circonstances du meurtre.
---	--

Pour synthétiser, d'après le schéma de Werner Koller, la grille d'équivalences appliquée par Alzir Hella pour traduire en français les multiples expressions allemandes du registre de l'obscurité ou de la lumière, nous proposons ci-après un tableau récapitulatif de ses choix traductifs :

Im Dunkel	Dans l'obscurité – intriguer – prudemment – dans l'ombre
Aus dem Dunkel	Surgi de l'ombre – venu des ténèbres – dans l'ombre -
Dunkel	Obscur – ténébreux – trouble – sombre Sinistre – fatal -
Verdunkelt	Enténébré – se taire – priver
Allerdunkelste	Le plus confus
Abdunkelung	Jeter le voile
Unter dem Schutz der Dunkelheit	Dans la nuit
Schatten	Ombre – s'assombrir – souvenir – persister
Im Schatten	En marge – à l'ombre de – dans l'ombre de
Der Schleicherschatten	L'ombre rampante
Der Schattengänger	Ami des ténèbres – homme ténébreux – le ténébreux Fouché – l'homme aux agissements obscurs
Verschattet	Obscur – dans l'ombre
Finster	Tragique – sombre – lugubre
Seelenfinsternis	Ténèbres pesantes
Verdüstert	Obscurcissant – tragique

<sup>1147</sup> MSO p. 374, MST . 329. Marie Stuart refuse d'échanger sa couronne contre sa liberté.

<sup>1148</sup> MSO p. 254, MST p. 225

Wilde, düstere (Stunde) - Krassesten (Farben) -	Sombre (désespoir, heure) - Sombres (couleurs)
sich verschanzen	Se retrancher dans l'ombre
Licht	Soleil – lumière – flamme
Lichtschein	Lumière
Der Lichtscheue	Qui craint la lumière - Qui redoute le grand jour
Zwielicht	Pénombre – lumière
Am lichten Tage – Am hellichten Tag – - im Licht des Tages – am hellen Tage	En plein jour -
Hell	Clair – clarté – joli – gai – frais – en fête – fortement – lucide – éveillé - belle
Hellhörig	Fine
Hoher Sinn	Haut et clair
Aufhellung	Demêler
Mit dem hellen Tage	Lorsque le jour se montre

Ce tableau met en évidence la richesse de la palette du traducteur, qui s'efforce de proposer à son lecteur, selon le contexte ou selon ce que l'auteur veut démontrer, suggérer ou faire sentir, des traductions différentes en français d'un même mot ou d'une même expression allemands, susceptibles de lui faire comprendre *dans sa langue, dans sa culture*, ce que l'auteur a exprimé dans la sienne, pratiquant ainsi le principe que Koller définit comme une *diversification* (1 à 6 pour *dunkel*, 1 à 4 pour *Schattengänger*, 1 à 10 pour *hell*). En quelques occurrences, il traduit par un seul terme ou expression ce qui est exprimé différemment en allemand : *wild, düster, krass* qu'il *neutralise* en sombre, cette fois au sens figuré, ou les différentes expressions qu'il traduit uniformément par *en plein jour*. Dans l'équilibre qu'il recherche ainsi, dans cette union entre fidélité (littéralité) et liberté, il se fait, selon l'expression de Valéry Larbaud lorsqu'il parle des « balances du traducteurs », « un peseur de mots »<sup>1149</sup>.

## V Contre vents et marées

Les métaphores des éléments naturels, l'air, le feu, l'eau, et en particulier des éléments marins, sont également un trait commun aux trois biographies, qui font peu de place aux éléments terrestres. Le traducteur trouve le plus souvent leur équivalent dans la langue, l'imaginaire français : c'est le vent, la tempête, le temps, la mer, sur laquelle naviguent Fouché, mais aussi Marie-Antoinette et les protagonistes de *Marie Stuart* (Elisabeth d'Angleterre, Murray, le demi-frère de

<sup>1149</sup> Valéry Larbaud, *Sous l'invocation de Saint-Jérôme*, collection Tel, Gallimard, Paris, 1997, p. 76/77

Marie Stuart). La Révolution elle-même, dont le mouvement est assimilé au flux et au reflux marin, se transforme parfois en monstre cannibale.

Alzir Hella use le plus souvent, dans sa traduction, d'un même vocabulaire précis, relevant des domaines particuliers de la voile ou de la météorologie. Dans l'extrait suivant, il calque la métaphore dans un registre identique :

<p>(...) schon 1778 hat jener <u>soziale Sturm</u> in Frankreich begonnen, der selbst über die Klostermauern <u>schlägt</u><sup>1150</sup>.</p>	<p>Dès 1778 a commencé en France cette <u>tempête sociale</u> qui vient <u>battre</u> jusqu'au mur des couvents.</p>
---	--

Pour caractériser Fouché, cet homme qui doit beaucoup à son flair, Zweig fait appel au verbe *wittern*, – *flairer, prendre le vent, s'agissant d'un gibier*, mais son sens premier est lié au temps qu'il fait, *sentir, éventer, avoir vent, prendre le vent*, - qu'il substantivise en *Witterer*. Lorsqu'Alzir Hella traduit par *flairer, deviner*, cela veut bien dire *avoir vent de quelque chose*. L'expression *Witterer des Windes*; cette substantification particulière à l'allemand n'est guère traduisible à l'identique par un syntagme nominal en français et Alzir Hella use d'expressions différentes, adaptées au contexte, du domaine du temps (*Wetter*). Soulignons la condensation opérée dans la seconde citation où le traducteur, néanmoins, demeure fidèle au sens de la métaphore :

<p><u>Der Witterer des Windes</u> hat gespürt, dass ein sozialer Sturm über dem Lande steht, (...) <sup>1151</sup>.</p>	<p><u>En flairant le vent</u>, il a senti qu'une tempête sociale va souffler sur le pays (..)</p>
<p><u>Der kluge Witterer jedes Windes</u>, Joseph Fouché, füllt damit seine <u>Segel</u><sup>1152</sup>.</p>	<p><u>Habile à saisir le vent</u>, Joseph Fouché dispose ses <u>voiles</u></p>

Dans le premier exemple ci-dessous, auteur et traducteur usent de la même répétition stylistique, l'épizeux ou palilogie, pour signifier combien il a éprouvé l'extrême longueur de cette traversée du désert : enfin, enfin, longue, longue. Le traducteur ajoute même un « très » pour accroître l'expressivité de la tournure. Ensuite il effectue une traduction oblique, substantivise l'adjectif « dunkel » dont il fait de poétiques « ténèbres », emprunte le substantif Frost pour les rendre « glacées », glisse sur cette vie qui passe dans la pauvreté jusqu'à ce que Fouché, ainsi mis en scène, hume l'air d'un nouveau matin. Conjuguant les éléments contenus dans deux groupes de locutions apposées *in Lebensfrost, in Armutsdunkel* en un seul groupe avec génitif, il en élude « *Lebens* »:

<sup>1150</sup> JF, F. p. 18

<sup>1151</sup> JF, F. p. 20

<sup>1152</sup> JF, F. p. 20

Endlich, endlich, nach langer, langer Nacht in Lebensfrost, in Armutsdunkel, <u>wittert</u> Fouché Morgenluft <sup>1153</sup> .	Enfin, enfin, après une longue, très longue nuit passée dans les ténèbres glacées de la pauvreté, Fouché <u>flaire</u> l'air du matin.
Fouché <u>wittert</u> ein baldiges Umspringen des Winds <sup>1154</sup> .	Fouché <u>flaire</u> un prochain changement de vent.

L'auteur utilise également *Witterung*, qui relève du domaine de la météorologie et file la métaphore du vent et du mauvais temps :

<u>Mit seiner feinen Witterung</u> spürt er von ferne, <u>der Wind im Konvent</u> muss plötzlich <u>umgeschlagen haben</u> <sup>1155</sup> .	<u>Avec son flair subtil</u> , il sent de loin que, à la Convention, <u>le vent</u> a dû subitement <u>souffler d'un autre côté (...)</u> .
--	---

Dans les exemples ci-dessous, Alzir Hella éteint les métaphores : il parle de flair dans la première, et, dans la seconde, redistribue linéairement *Witterer* en *perspicace*, *deviné*, *senti* :

<u>Wer Witterung für kommenden Sturm hat</u> , müsste unruhig werden, wenn er jetzt abermals diesen berechnenden und weitblickenden Mann sich sacht empfehlen sieht, ehe das Wetter losbricht <sup>1156</sup> .	<u>Quiconque est doué d'un peu de flair</u> éprouve une certaine inquiétude en voyant de nouveau ce calculateur perspicace s'éloigner sans bruit.
Denn <u>der geübte Witterer des Windes</u> spürt, die ganze Herrlichkeit und Kraft dieses Konvents dauert nur noch ein paar Wochen, ein paar Monate <sup>1157</sup> .	<u>Cet homme perspicace a deviné, senti</u> , que toute la magnificence et la puissance de la Convention ne vont durer que quelques mois, quelques semaines.

Dans l'exemple ci-dessous, Alzir Hella choisit de ne pas traduire la métaphore de l'indigeste et noir brouet que prépareraient les partisans de Marie Stuart pour la libérer, contrairement à la volonté d'Elisabeth. A son habitude, il préfère garder un registre de langue plus élevé et donner en quelque sorte au lecteur la clef de l'image.

<sup>1153</sup> JF p. 109, F. p. 106

<sup>1154</sup> JF p. 123, F. p. 120

<sup>1155</sup> JF p. 67, F. p. 65

<sup>1156</sup> MSO p. 245, MST p. 218. Murray tire sa révérence avant que l'orage n'éclate – le traducteur le fait simplement s'esquiver.

<sup>1157</sup> JF p. 105, F p. 101

An hundert kleinen Zeichen <u>wittert sie</u> , dass in York allerhand dunkle Tränke gebraut werden, die ihr nicht wohl bekommen dürften <sup>1158</sup> .	Mille indices lui font <u>deviner</u> qu'on élabore à York des combinaisons qui ne sauraient la servir.
--	---

Le « spectre » d'équivalences utilisé par le traducteur est de 1 à 3 : *wittern, Witterer, Witterung*, deviennent sous sa plume *flairer/flair, habile à saisir le vent, deviner*. Zweig fait également appel à l'image du *temps*, changeant, tournant souvent à l'orage. Le traducteur offre ci-dessous de *wetterwendisch* une traduction de 1 à 2, versatile ou capricieux :

Oft und oft ist es als Zeichen der <u>Wetterwendigkeit</u> und <u>Unaufrichtigkeit</u> Elisabeths betrachtet worden, dass sie nun auf einmal so unbedingt für ihre Rivalin eintritt. Aber in Wirklichkeit ist das Verhalten Elisabeths völlig eindeutig, völlig logisch und klar <sup>1159</sup> .	La soudaineté avec laquelle elle prend hardiment fait et cause pour sa cousine a souvent été regardée comme une preuve de la dissimulation et de la <u>versatilité</u> d'Elisabeth, mais en réalité son attitude est tout à fait claire et logique.
Aber bei dieser <u>wetterwendischen</u> Frau schlägt <u>der Wind</u> immer unerwartet rasch <u>um</u> <sup>1160</sup> .	Mais avec cette femme <u>versatile</u> on ne sait jamais à quoi s'en tenir.
(...) mit solchen schriftlichen Bekenntnissen hatte er einerseits die Königin in der Hand, falls <u>die Wetterwendische</u> Neigung zeigen sollte, von ihm abzufallen, (...) <sup>1161</sup> .	(...) avec de pareils écrits, il tenait dans sa main d'une part la reine, au cas où <u>son capricieux amour</u> la ferait se détacher de lui, (...).

Lorsque Zweig illustre son propos de métaphores du vent, le traducteur choisit parfois la poésie de la *brise*, créant dans le premier exemple ci-dessous rythme et allitérations (transportée par une brise traîtresse) ; dans le second, il recrée en français le lyrisme de Zweig :

Jede Bewegung wird reglementiert, jedes Wort <u>von verrätschem Wind</u> weitergetragen <sup>1162</sup> .	Tout geste est réglé, toute parole transportée par une brise traîtresse.
Wo Elisabeth <u>Blitz und Donner</u>	Là où Elisabeth espérait <u>les éclats de</u>

<sup>1158</sup> MSO p. 355, MST p. 312

<sup>1159</sup> MSO p. 302, MST p. 266. Notons ici l'aménagement syntaxique efficace du traducteur, qui inverse l'ordre des sujets et de deux phrases, n'en fait plus qu'une, ce qui lui permet de ne pas répéter Elisabeth.

<sup>1160</sup> MSO p. 438, MST p. 385

<sup>1161</sup> MSO p. 307, MST p. 270

<sup>1162</sup> MAO p. 133, MAT p. 119

gewünscht, der ihre Gegnerin moralisch zermalmen sollte, säuselt ein sanftes Lüftchen <sup>1163</sup> .	la foudre qui auraient anéanti son adversaire, souffle une brise calme et légère.
---	---

Le plus souvent, le traducteur calque les images du vent auxquelles recourt Zweig :

(...), und schon ist <u>der Wind</u> in Greenwich wieder <u>umgesprungen</u> <sup>1164</sup> .	(...) <u>le vent</u> avait déjà <u>tourné</u> à Greenwich.
(...) Nur rasch den Mantel umgehängt nach der <u>neuen</u> Richtung des Windes <sup>1165</sup> .	Il faut vite changer son manteau d'épaule suivant <u>la nouvelle</u> direction du vent.
Wieder einmal hat Fouché auf das glücklichste den Mantel <u>nach dem Winde</u> gehängt <sup>1166</sup> .	Une fois de plus Fouché a, de la façon la plus heureuse, changé son manteau d'épaule <u>suivant la</u> direction du vent.

Dans ces deux dernières occurrences, force est de constater que le traducteur, peut-être pour coller à l'image zweigienne, a calqué la locution allemande en lui gardant sa tournure et la référence au manteau, quand l'image qui nous viendrait à l'esprit serait peut-être celle de *retourner sa veste...*

Alzir Hella, en faisant porter l'accent sur l'excès de violence – *trop* violent, écrit-il – veut signifier que la situation est cette fois désespérée. Et le diplomate dont il s'agit, ce n'est pas Fouché, contrairement à ce que pourrait laisser croire cette description, mais Maitland de Lethington, le dernier conseiller de Marie Stuart. Il ne garde par contre pas la métaphore de *celui qui tourne sa voile*, qui change de camp :

Aber jetzt spürt er <u>den scharfen Wind</u> gegen die Königin. Und als echter Diplomat, der immer zu den Machthabern und nie zu den Machtlosen <u>sein Segel dreht</u> , will er nicht länger auf Seiten einer	Mais, maintenant, il sent qu'un vent <u>trop violent</u> souffle contre la reine. Et comme un vrai diplomate <u>se met toujours avec</u> les forts et jamais avec les faibles, il ne veut pas servir
---	--

<sup>1163</sup> MSO p.349, MST p. 307

<sup>1164</sup> MSO p. 440, MST p. 387

<sup>1165</sup> JF p. 68, F. 66

<sup>1166</sup> JF p. 134, F. p. 131

<sup>1167</sup> MSO p. 289, MST p.255

verlorenen Sache bleiben <sup>1167</sup> .	plus longtemps une cause perdue.
--	----------------------------------

Le traducteur, s'il « colle » bien au sens de la phrase suivante, l'explicite au bénéfice du lecteur français :

Bisher hat immer nur der Umsturz Fouché hochgebracht, <u>der umspringende Wind</u> <sup>1168</sup> .	Jusqu'à présent, c'est toujours la catastrophe, <u>le changement brusque de vent</u> qui a porté Fouché sur les hauteurs.
--	---

D'autres métaphores récurrentes des éléments marins viennent enrichir le propos de Zweig. Dans le premier extrait ci-dessous, le traducteur homogénéise la « métaphore » bâtie par les verbes *stürmt und verebbt* qu'il substantivise en *flux et reflux*, les reliant ici aux passions et non aux générations :

Robespierre und Napoleon, beide zerschellen sie an dieser <u>steinernen Ruhe wie Wasser am Fels</u> : drei Generationen, ein ganzes Geschlecht <u>stürmt und verebbt</u> in Leidenschaft (...) <sup>1169</sup> .	Robespierre et Napoléon se briseront tous deux contre cette <u>impassibilité de pierre</u> , - comme <u>l'eau contre les rochers</u> . Trois générations s'épuiseront dans <u>le flux et le reflux</u> des passions (...)
--	---

Lorsqu'il s'agit de la Révolution, qu'il écrit avec une majuscule, Alzir Hella, dans le premier exemple ci-dessous, préfère la personnalisation (*reviendra sur ses pas*) à l'analogie avec le mouvement de la mer contenue dans *zurückebben* (*refluera, se retirera*) conservant ainsi le parallélisme avec le statut de personne que confère également à la Révolution le verbe allemand *fortschreiten*. Il compense la « perte » de la marée en renforçant le pas. A l'imprécision de *Fahrzeug*, il préfère le terme imagé, plus romantique, d'*esquif*, grâce auquel il saisit à nouveau le fil rouge du champ sémantique de la mer. La rupture de rythme qu'impose le changement de sujet – non plus Fouché, mais son esquif – donne une plus grande amplitude poétique à la phrase :

Damit von jedem das Volk und die Nachwelt wisse, wohin er gehört, ob zur Rechten oder zur Linken, ob zur Ebbe oder zur Flut der Revolution <sup>1170</sup> .	Pour que le peuple et la postérité sachent à quel parti chacun appartient, à la droite ou à la gauche, <u>au reflux ou au flux</u> de la Révolution.
--	--

<sup>1168</sup> JF p. 217, F. p. 212

<sup>1169</sup> JF p. 23, F p. 23

<sup>1170</sup> JF p.31, F p. 31

Denn noch ist es nicht entschieden, ob die Revolution fortschreiten wird oder <u>zurückebben</u> : als rechter <u>Seemannssohn</u> wartet er, um auf den Rücken der <u>Welle</u> zu springen, erst auf den rechten <u>Wind</u> und hält <u>sein Fahrzeug</u> im Hafen <sup>1171</sup> .	Car on ne sait pas encore exactement si la Révolution se développera ou <u>reviendra sur ses pas</u> : en véritable <u>fil de marin</u> , il attend, pour bondir sur le dos de la vague, le <u>vent</u> favorable, et pendant ce temps, son <u>esquif</u> reste au port.
---	--

Dans l'exemple ci-dessous, Alzir Hella se heurte à l'écueil des compléments de nom successifs qu'exigerait la traduction littérale de *Wellenspiel des Schicksals*. Pour ne pas faire violence au français, il choisit donc de traduire simplement par *océan du destin* :

(...) den ewigen Wechsel von <u>Ebbe und Flut im Wellenspiel des Schicksals</u> (...) <sup>1172</sup> .	(...) il a connu dans l' <u>océan du destin</u> l'éternelle alternance du <u>flux et du reflux</u> (...)
---	--

Si, dans la première citation ci-dessous, Alzir Hella affaiblit le sens du verbe *schwanken* (osciller, tanguer, chanceler) en le traduisant par *passer*, qui ne restitue pas le mouvement qui l'anime, avec *chavirer*, il le renforce dans la seconde et redistribue les termes du champ sémantique de l'eau, faisant glisser *Kielwasser*, *le sillage* dans la deuxième proposition, parvenant ainsi ce que l'on pourrait appeler une *équivalence globale* :

Zwischen ihnen schwankt in <u>Ebbe und Flut</u> die Revolution <sup>1173</sup> .	Entre elles <u>passent le flux et le reflux</u> de la Révolution.
(...) selbst die Nationalversammlung gerät ins <u>Kielwasser dieser Strömung</u> , verliert den dynastischen <u>Kurs</u> und beginnt zu <u>schwanken</u> <sup>1174</sup> .	(...) l'Assemblée nationale elle-même entre dans ce nouveau <u>courant</u> , perd le <u>sillage</u> dynastique et commence à <u>chavirer</u> .

Donnons ci-dessous quelques exemples du procédé de condensation auquel recourt le traducteur, gagnant en efficacité ce qu'il perd en image. Il passe outre la métaphore du pressentiment pour donner d'emblée au lecteur les clefs du comportement de Murray. Il fait usage, pour condenser le propos, de tous les ressorts, allant même jusqu'à signifier *niederträchtig* par des

<sup>1171</sup> JF p. 27, F. p. 27

<sup>1172</sup> JF p. 204, F. p. 199

<sup>1173</sup> JF p. 25, F. p. 25. Il s'agit des deux puissances que constituent le Marais et la Montagne, modérés et extrémistes de la révolution.

<sup>1174</sup> MAO p. 264, MAT p. 234



guillemets encadrant *jugement* qui matérialisent, sans qualificatif, la piètre opinion qu'a Murray du simulacre de jugement de Bothwell :

<p>Nun könnte Maria Stuart <u>aus mehrmaliger Erfahrung</u> wissen, dass ein <u>solches hastiges Verschwinden Morays vom politischen Schauplatz immer ein Wetterzeichen bedeutet und er mit seinem demonstrativen Fernbleiben diese niederträchtige Gerichtskomödie von vorneweg missbilligen will</u><sup>1175</sup>.</p>	<p>Elle devrait deviner qu'en s'éloignant Murray veut marquer d'avance sa désapprobation du « jugement » qui va être rendu.</p>
--	---

Dans l'extrême condensation qui la caractérise, la traduction ci-dessous n'en reste pas moins fidèle au sens du propos et transmet l'exact message au lecteur français :

<p>Bothwell ist kein Mann der sich <u>sentimalen Täuschungen hingibt. Als erfahrener Seemann</u> spürt er in dieser <u>lastenden Stille schon den kommenden Sturm</u><sup>1176</sup>.</p>	<p>Bothwell n'est pas l'homme à se payer d'illusions. Il sent <u>le danger</u>.</p>
---	---

Alzir Hella a lui aussi placé Fouché à la barre d'un bateau qu'il *manœuvre* en silence, pour n'effaroucher personne et atteindre subrepticement son but :

<p>Obwohl er vor dem Parlament den Sohn Napoleons zu fordern scheint, vor Carnot die Republik, vor den Verbündeten den Herzog von Orléans, <u>schiebt er doch leise das Steuer dem früheren König Ludwig XVIII. entgegen. Ganz unmerklich, mit leisen geschickten Wendungen, und ohne dass seine nächsten Kameraden die eigentliche Zielrichtung gewahren, paddelt er durch einen Sumpf von Bestechungen zu den Royalisten hinüber (...)</u><sup>1177</sup>.</p>	<p>Bien qu'il ait l'air de favoriser devant le Parlement le fils de Napoléon, devant Carnot la république et devant les alliés le duc d'Orléans, il <u>manœuvre</u> tout doucement dans la direction de l'ancien roi, de Louis XVIII. Insensiblement, par des détours secrets et adroits, et sans que ses plus proches camarades se rendent compte du but où il tend, <u>il navigue</u>, à travers <u>un marais</u> de corruption, du côté des royalistes (...)</p>
--	---

Dans la citation suivante, Alzir Hella file fidèlement la métaphore des éléments marins :

<sup>1175</sup> MSO p. 266, MST p. 235. Il s'agit ici du pseudo-jugement, suite au meurtre de Darnley.

<sup>1176</sup> MSO p.288 , MST p. 254. On dirait plutôt : *n'est pas homme à*.

<sup>1177</sup> JF p. 255/256, F. p. 250

<p>(...): das ist ein Mann, der sich brauchen lässt, der <u>nach dem Winde tanzt</u> und mit dem Gelde springt, gefällig nach oben, rücksichtslos gegen unten, der rechte und geschickte <u>Seemann bei hohem Wellengang</u>. Und da <u>das Schiff der Regierung immer gefährlicher schwankt</u> und bei seinem unsichern Kurse jeden Augenblick <u>zu scheitern droht</u>, fasst das Direktorium am 3. Thermidor 1799 einen unerwarteten Entschluss: Joseph Fouché in geheimer Mission in Holland, wird plötzlich über Nacht zum Polizeiminister der Französischen Republik ernannt<sup>1178</sup>.</p>	<p>(...); c'est là quelqu'un qu'on peut employer, qui <u>danse avec le vent</u> et qui saute avec l'argent, complaisant pour les gens d'en haut, implacable à l'égard des gens d'en bas, c'est tout à fait l'habile <u>marin qu'il faut lorsque la mer est grosse</u>. Et, comme <u>le navire du gouvernement tangué</u> toujours plus dangereusement et menace à chaque instant de <u>faire naufrage</u> dans sa course incertaine, le directoire prend, le 3 thermidor 1799, une résolution inattendue : Joseph Fouché, qui est en mission secrète en Hollande, est nommé soudain, du jour au lendemain, ministre de la Police de la République française.</p>
--	--

Le navire, pris dans la tempête, est prêt à sombrer, lorsqu'un habile capitaine, comme il le laissait entendre plus haut, allait reparaître « *au gouvernail des destinées européennes*<sup>1179</sup> » et le sauver du naufrage. Parfois, Zweig en fait un nageur émérite qui traverse toutes les tempêtes. On notera le réaménagement de la phrase suivante par le traducteur. Il simplifie l'expression *bald auf die Seite legt und bald auf den Rücken wirft* en transformant les groupes verbaux en groupes nominaux. Contrairement à son habitude, il ne conserve que la métaphore : nageur, l'eau (il ne traduit pas *politisch*, du fait de l'existence de l'expression figée *se maintenir sur l'eau*, qui place le lecteur dans un univers plus connu). Alors qu'en allemand, Zweig ne fait que constater la longévité politique de Fouché, Alzir Hella conclut le paragraphe par une question destinée à prendre son lecteur à témoin que Fouché, en toutes circonstances, a su garder la tête hors de l'eau, du moins jusqu'à ce que Louis XVIII charge Talleyrand de lui annoncer sa disgrâce :

<p>Und tatsächlich, einige Wochen gelingt es ihm, indem er sich wie ein geschickter <u>Schwimmer bald auf die Seite legt und bald auf den Rücken wirft</u>, sich auf den <u>politischen Wassern zu</u></p>	<p>Et, effectivement, il réussit pendant quelques semaines à <u>se maintenir sur l'eau, tantôt sur le côté et tantôt sur le dos</u>, tel un <u>nageur habile</u>. Pendant ce temps-là, il a l'air plein de confiance,</p>
--	---

<sup>1178</sup> JF, p. 114, F p. 111

<sup>1179</sup> JF, p. 105 („am Steuer europäischen Geschicktes stehen wird“, Fouché, p. 108)

<p>halten. Während all dieser Zeit trägt er, wie jener Spion berichtet, gute Zuversicht zur Schau, und wahrscheinlich hat er sie auch gehabt. Denn in diesen fünfundzwanzig Jahren ist er immer nach oben gekommen<sup>1180</sup>.</p>	<p>comme nous le rapporte l'espion précité, et il est probable aussi que cette confiance était réelle. Car au cours de ces vingt-cinq dernières années n'était-il pas toujours revenu à flot ?</p>
--	--

Dans le premier exemple suivant, extrait de *Fouché*, le traducteur substantifie l'adjectif *royaliste*, qu'il transforme en complément du nom *souffle*; il ne traduit pas *glücklich* (heureux, chanceux) qui lui semble peu approprié au contexte d'une royauté qui se cherche; dans le second, extrait de *Marie-Antoinette*, s'il reste dans le champ sémantique de la navigation, il ne respecte pas le parallélisme des négations successives (*nicht ängstlich, er laviert nicht*), traduisant *nicht ängstlich* par *hardiment*:

<p>Talleyrand übernimmt gern diesen Auftrag. Ohnehin hat er es schon schwer <u>die Segel</u> nach dem scharfen royalistischen <u>Wind</u> zu drehen. So hofft er, <u>sein glückhaftes Schiff</u> noch am ehesten über Wasser halten zu können, indem er Ballast abwirft. Und der schwerste Ballast in seinem Ministerium ist dieser Königsmörder, sein alter Spießgeselle Fouché: <u>ihn über Bord zu werfen</u>, dieses scheinbar peinliche Geschäft besorgt er mit einer bezaubernd weltmännischen Geschicklichkeit<sup>1181</sup>.</p>	<p>Talleyrand se charge aisément de cette mission. Du reste, il a déjà de la peine à orienter ses <u>voiles</u> au <u>souffle</u> d'un royalisme violent. Il espère pouvoir plus facilement <u>maintenir à flot son navire</u>, en jetant du lest. Et le lest le plus lourd qu'il y ait dans son ministère, c'est ce régicide, son ancien complice Fouché: <u>le faire passer par-dessus bord</u>, cette besogne, en apparence pénible, il l'accomplit avec une adresse d'homme du monde vraiment admirable.</p>
<p>Necker, der Mann, den die Königin in bitterster <u>Seenot</u> an das <u>Steuerruder</u> des Staats gestellt, nimmt geradewegs eine entschlossene Richtung <u>gegen den Sturm</u>. Er zieht nicht ängstlich <u>die Segel</u> ein, er <u>laviert</u> nicht lange (...)<sup>1182</sup>.</p>	<p>Necker, à qui, à l'heure de la pire <u>détresse</u>, la reine confie le <u>gouvernail de l'Etat</u>, se montre tout de suite décidé à <u>faire face à la tempête</u>. Il tend <u>hardiment ses voiles</u>, ne <u>louvoie</u> pas longtemps (...).</p>

<sup>1180</sup> JF p. 269, F. p. 264

<sup>1181</sup> JF. P. 272/273, F. p. 267

<sup>1182</sup> MAO p. 256, MAT p. 226

Contrairement aux trois occurrences qui suivent, Alzir Hella calque, dans la première citation ci-dessous, la traduction de *sickern* ; il choisit de perdre la référence à l'eau contenue dans *verwässert* qu'il traduit par *édulcorée*, plus proche du sens propre, plutôt que par *diluée* :

<p>Was im Konvent in einer Stunde gesetzt wird, <u>sickert</u> nur langsam und <u>tropfenweise</u> hinein in das flache Land, meist schon verfälscht und <u>verwässert</u> von den royalistischen Provinzbeamten (...) <sup>1183</sup>.</p>	<p>Ce qui, à la Convention, en une heure, devient une loi, ne <u>filtre</u> que lentement et <u>goutte à goutte</u> dans les départements, le plus souvent déjà falsifiée et <u>édulcorée</u> par les fonctionnaires provinciaux, d'esprit royaliste (...).</p>
---	---

Il normalise les traductions ci-dessous en négligeant les métaphores, en particulier dans le premier extrait qu'il rationalise à l'extrême en omettant d'indiquer que ces rumeurs *ont traversé les murs du château*, mais là encore, le sens exact est préservé et le lecteur français bénéficie du même degré d'information ; dans le dernier extrait, tandis que l'auteur cite en premier Londres, la plus proche puisque Marie Stuart est maintenant captive en Angleterre, le traducteur nomme d'abord le lieu d'où elle attendait peut-être avec le plus d'anxiété des nouvelles :

<p>Allzu deutlich muss sie wohl erfahren haben dass die giftigen Gerüchte, die jene Verschwörer Darnley <u>ins Ohr geträufelt</u>, dass die Verdächtigungen, sie hätte sich Rizzio ehebrecherisch hingegeben, längst <u>durch die Mauern des Schlosses gesickert sind</u> <sup>1184</sup>.</p>	<p>Elle n'ignore pas les moyens infâmes dont les conjurés se sont servis auprès de Darnley, elle sait qu'ils l'ont amené à croire qu'elle l'avait trompé avec Riccio.</p>
<p>Misstrauisch empfängt sie der Graf Mar, dem der Kronprinz zur Hut anvertraut ist, denn wahrscheinlich sind schon allerhand Gerüchte <u>durchgesickert</u> <sup>1185</sup>.</p>	<p>Le comte de Mar, à qui a été confiée la garde de l'enfant, l'accueille avec méfiance ; il est probable que certains bruits sont déjà <u>parvenus jusqu'à lui</u>.</p>
<p>(...); nicht aus London, nicht aus Schottland, nicht aus Rom und Madrid <u>sickert</u> mehr irgendeine Nachricht, irgendein Tropfen Hoffnung in Maria Stuarts Verlassenheit <sup>1186</sup>.</p>	<p><u>Plus de nouvelles</u> d'Ecosse, de Londres, de Rome, de Madrid qui venaient animer la solitude de Marie Stuart et lui apporter de faibles espoirs.</p>

<sup>1183</sup> JF, F. p. 37

<sup>1184</sup> MSO p. 175, MST p. 158

<sup>1185</sup> MSO p. 280, MST p. 247

<sup>1186</sup> MSO p. 395, MST p. 349

Comme un leitmotiv, comme un fil qui guide le lecteur, les métaphores de l'onde mouvante, de l'eau, reviennent inlassablement. Alzir Hella demeure dans le même champ sémantique, mais ne s'attache pas à une traduction terme à terme. Dans les deux exemples ci-dessous, c'est par le mot *onde* (et non celui de vague) qu'il traduit *Welle*. Dans le deuxième extrait, Alzir Hella conserve l'image marine, mais retient pour *brausen* son sens premier de *bruire* plutôt que *bouillonner*. Dans le troisième exemple, extrait de *Marie-Antoinette*, il traduit les images plus que les mots. Le dernier est extrait de *Marie Stuart* :

<p>Er, der ehemalige Physikprofessor, kennt das Gesetz der Bewegungskräfte, demzufolge <u>eine Welle</u>, nicht starr in der Luft stehen bleiben kann. Sie muss, er weiß es, <u>vorwärts- oder zurückfluten</u>. Hebt nun also <u>der Rücklauf</u> an, beginnt jetzt eine Reaktion, so wird sie ebenso wenig im Stoße innehalten wie vordem die Revolution; sie wird genau wie jene bis zum Äußersten <u>laufen</u>, bis in ihr Extrem, bis zur Gewalt<sup>1187</sup>.</p>	<p>L'ancien professeur de physique connaît la loi des forces en mouvement, d'après laquelle <u>une onde</u> ne peut rester immobile dans l'air. Il sait qu'il faut qu'elle <u>avance</u> ou qu'elle recule. Si donc la <u>marche en arrière</u> commence, si maintenant une réaction se produit, elle ne s'arrêtera pas davantage que la Révolution ; elle se <u>déroulera</u> exactement comme l'autre, jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême, jusqu'à la violence.</p>
<p>(...) am nächsten Morgen verlangt die Kammer, befehlshaberisch die Abdankung. Aber auch dies scheint nicht deutlich genug für einen, dem die <u>Welle der Macht</u> im Blut <u>braust</u><sup>1188</sup>.</p>	<p>(...) le lendemain matin, la Chambre demande avec autorité l'abdication. Cela même pourtant ne paraît pas assez net à celui qui sent <u>bruire</u> dans ses veines <u>les ondes du pouvoir</u>.</p>
<p>(...) er Tiefgänger mit schwerem <u>Flutgang</u>, sie <u>Schaum und Wellentanz</u><sup>1189</sup>.</p>	<p>(...) il est calme et profond comme un <u>courant sous-marin</u>, elle est toute écume et <u>surface miroitante</u>.</p>
<p>Jahre und Jahre gehen dahin <u>wie im Meere Welle an Welle</u>, bald erregter, bald wieder lässiger und stiller; nie jedoch wird mehr die innerste Tiefe aufgewühlt (...) <sup>1190</sup>.</p>	<p>Les années se suivent et passent <u>comme les vagues de la mer</u>, tantôt agitées, tantôt calmes et paisibles, mais jamais plus les profondeurs de son âme ne sont</p>

<sup>1187</sup> JF, p. 99, F.p. 95

<sup>1188</sup> JF p. 250, F. p. 244

<sup>1189</sup> MAO p. 108, MAT p. 96/97

<sup>1190</sup> MSO p.362 , MST p. 318

	remuées ; (...).
--	------------------

Le traducteur transforme l'image d'un vent *doré*, peu évocateur en français, en un *doux* vent. Afin de conserver l'antagonisme de la douceur du vent et de l'agitation des *vagues*, il ne reprend pas, pour traduire *Welle*, le terme d'*onde*, évocateur d'une eau paisible, qui lui est familier :

Ein goldener Wind der Verheißung hat die stürmische Welle seines Unmuts rasch beschwichtigt <sup>1191</sup> .	Un doux vent de promesse a vite apaisé les vagues agitées de son humeur.
---	--

Zweig file la métaphore du navire sur lequel Fouché, devenu Ministre de Louis XVIII, s'est embarqué. Alzir Hella puise au même registre sémantique, tout en éludant l'image du *banc des rameurs*, qui fait écho à la galère, mais qui est dérangement et inhabituelle en français, tandis que celle du *gouvernail* est plus directement accessible et plus évocatrice pour son lecteur, qui reçoit ainsi le même message :

(...), abermals kettet er seine freien Hände an die Galeere der Macht (und vermeint, sie sei die Ruderbank des Geschickes <sup>1192</sup> .	(...) ; de nouveau il enchaîne ses mains libres à la galère du pouvoir (en pensant que c'est le gouvernail du Destin).
---	--

Napoléon revient en France pour en reprendre la barre : dans la première citation ci-dessous, le traducteur file des métaphores identiques, tandis que dans la seconde, il l'élude, négligeant le jeu de mots en allemand, *meerhaften Dröhnen* faisant écho à *Muschel*, difficile à restituer à l'identique en français, faute d'outils dans le vocabulaire français pour régénérer ce jeu de mot marin, bien que *pavillon* puisse aussi en fait s'y prêter, mais sans suggérer ce bruit de vagues que l'on croit entendre en portant un coquillage à son oreille :

Zum erstenmal, seit Napoleon das Steuer hält, hat ein Minister im Lande gewagt, selbständig die Fahne zu entrollen, das Segel zu raffén, eigenen Kurs zu halten, (...) <sup>1193</sup> .	Pour la première fois depuis que Napoléon tient le gouvernail, un ministre a osé dans le pays, de sa propre initiative, hisser le pavillon, serrer les voiles et suivre son propre itinéraire (...).
Zum letzten Male braust ihm die	Pour la dernière fois retentit à ses

<sup>1191</sup> MSO p. 465, MST p. 407

<sup>1192</sup> JF p. 262, F. p. 256

<sup>1193</sup> JF p. 177/178, F. p. 173

<u>Muschel des Ohres</u> von dem <u>meerhaften Dröhnen</u> des geliebten Kaiserrufes <sup>1194</sup> .	oreilles le bruit des acclamations qui lui sont si chères.
--	--

Souvent, dans *Marie-Antoinette*, la chaleur est associée à l'image de l'eau. Dans la seconde citation, ne voulant pas multiplier les champs métaphoriques, le traducteur élude la référence à la forêt, et ne restitue l'image des *chapeaux agités* par la foule que par *les acclamations* qu'ils signifient. Soulignons le savoir-faire du traducteur qui ne néglige aucune des composantes sémantiques de l'allemand : monte = empor ; bruissantes = braust ; ondes = Welle ; brûlantes = warmer :

Aber von dem lothringischen Blut ihres Mannes muss <u>eine heiße Unruhewelle</u> in die Adern ihrer Kinder geströmt sein; (...) <sup>1195</sup> .	Mais le sang lorrain de son mari semble avoir répandu dans leurs veines <u>une vague brûlante</u> d'inquiétude (...).
Erst in diesen Minuten, da, unübersehbar, <u>ein riesiger lebendiger Wald</u> mit Fahnen und Schreien und <u>Hüteschwenken</u> , die namenlose Masse <u>mit warmer Welle</u> zu ihr <u>emporbraust</u> , erahnt sie zum erstenmal Glanz und Größe der Stellung, zu der das Schicksal sie erhoben hat <sup>1196</sup> .	C'est seulement à la minute où s'élèvent vers elle les drapeaux, les cris, les acclamations, où <u>montent</u> dans sa direction <u>les ondes bruissantes et brûlantes</u> de la foule anonyme qu'elle pressent pour la première fois la grandeur et l'éclat du rang auquel l'a élevée le destin.

Dans la première citation ci-dessous, il remplace l'idée du *grondement qui l'entoure* par celle, plus positive, de *l'acclamation*. Pour traduire les acclamations de la foule, l'auteur utilise également le verbe *umbranden*. Demeurant dans le concret de la scène, il traduit par un même adjectif, *acclamée*, ces deux verbes, *umbrausen*, gronder, mugir, et *umbranden*, déferler, se briser, éteignant dans les deux cas la métaphore marine :

Wunderbar erscheint es ihr, sich von dieser warmen Masse <u>umbrausen</u> , wunderbar, sich von diesem unbekanntem Volk lieben zu lassen: (...) <sup>1197</sup> .	C'est pour elle quelque chose de merveilleux que d'être <u>acclamée</u> par cette foule ardente, aimée par ce peuple inconnu (...).
Nie mehr wird Maria Stuart dermaßen von Reichtum, Bewunderung und Jubel <u>umbrandet</u>	Jamais plus Marie Stuart ne verra autant de richesses autour d'elle, ne sera autant <u>acclamée</u> qu'au moment

<sup>1194</sup> JF p. 226, F. p. 221

<sup>1195</sup> MAO p. 21, MAT p. 19. Il s'agit ici de Marie-Thérèse et de ses enfants.

<sup>1196</sup> MAO p. 82, MAT p. 73

<sup>1197</sup> MAO p. 83, MAT p. 74

sein wie nun, da Sie, (...) durch die Strassen zieht, die bis zu den Dächern hinauf donnern von Jubel und Begeisterung <sup>1198</sup> .	où (...) elle traverse les rues de la capitale qui retentissent de cris de joie et d'enthousiasme.
--	--

Ce bruit de la foule qui gronde, qui mugit à l'instar des flots, est une image récurrente chez Zweig, tantôt positive et assimilée à des manifestations de joie, mais souvent négative, associée à des cris menaçants et haineux. Dans l'extrait ci-dessous, le traducteur jette un regard aérien sur la scène : par métonymie (ou synecdoque, puisque le traduction « englobe » l'original), il remplace les *rives*, qui évoquent la première rangée des spectateurs devant laquelle passe le cortège, par *mer*, qui suggère la foule dans son ensemble ; peut-être le masculin de *membre* le détourne-t-il de traduire *ihr neues Mitglied*, neutre en allemand, pour désigner Marie-Antoinette. Dans le second extrait, où il s'agit cette fois de Marie Stuart, le sens est identique et respecté, mais il donne à entendre le bruit concret des applaudissements sans faire appel à la métaphore marine :

An brausenden Ufern des Jubels vorbei, durch Triumphpforten und bekränzte Tore, steuert die Brautfahrt endlich dem ersten Ziele entgegen, dem Walde von Compiègne, wo mit riesiger Wagenburg die königliche Familie <u>ihr neues Mitglied</u> erwartet <sup>1199</sup> .	Au milieu d'une mer bruissante d'acclamations, sous les arcs de triomphe et les portes enguirlandées, le cortège nuptial fait enfin route vers son premier but, la forêt de Compiègne, où dans un important cortège de voitures la famille royale attend.
An brausenden Tribünen, an winkenden Fenstern war sie vorübergeschritten, ein ganzes Volk hatte in Verehrung und Freude zu ihr aufgeblickt <sup>1200</sup> .	Du haut des tribunes croulant sous les applaudissements, des fenêtres où se pressaient des grappes de têtes, tout un peuple joyeux et respectueux l'avait saluée au passage.

Alzir Hella, déplace, réaménage, et, selon les cas, resserre ou développe la prose de Zweig, élude les répétitions, sans quitter le champ sémantique de la tempête :

Sofort wird das <u>Murmeln zum Rauschen</u> . Von Zimmer zu Zimmer läuft – <u>eine springende Welle</u> – die Nachricht, der Ruf, <u>der wachsende Wind</u> : „Der König ist tot, es lebe der König!“ (...) Auf einmal hören sie jenes geheimnisvolle <u>Brausen</u> ,	Aussitôt, de pièce en pièce, comme <u>un vent qui s'élève, une vague qui déferle</u> , la nouvelle court, le cri se répand : « Le roi est mort, vive le roi ! ». (...) Tout à coup, ils perçoivent cette <u>rumeur mystérieuse : un flot de paroles incompréhensibles</u>
--	---

<sup>1198</sup> MSO p. 40, MST p. 38

<sup>1199</sup> MAO p. 29, MAT p. 26

<sup>1200</sup> MSO p. 284, MST p.251



immer lauter, näher und näher <u>brandet von Zimmer zu Zimmer eine unverständliche Wortwoge</u> . Jetzt, als ob ein <u>Sturm</u> sie groß aufgerissen hätte, öffnet sich die Tür <sup>1201</sup> .	<u>monte</u> , toujours plus bruyant, toujours plus proche. Soudain la porte s'ouvre toute grande, comme sous la pression <u>d'une bourrasque</u> ; (...)
--	---

Le traducteur manifeste parfois son indulgence pour le peuple. Dans l'exemple ci-dessous, la famille royale, reconnue, quitte Varennes. La métaphore sonore initiée par *umbraust* est éteinte, *umlagert*, assiégé, prend, avec *escorté*, un ton moins menaçant, *proletarisch*, terme connoté de philosophie marxiste, devient *populaire* :

<u>Umraust</u> von den Liedern der Revolution, umlagert von der proletarischen Armee, <u>steuert das Unglückschiff</u> der Monarchie von der <u>Klippe</u> weg, an der es <u>gestrandet</u> war. <sup>1202</sup>	Au milieu des chants révolutionnaires, escorté par l'armée populaire, <u>le malheureux navire</u> de la monarchie quitte l'écueil où <u>il a échoué</u> .
--	---

Dans l'exemple suivant, c'est par les *sens* qu'il explicite l'image, pour lui dérangeante, du *bouillonnement du sang* dans les veines de Marie Stuart :

Jeder Zuspruch findet taube Ohren, Vernunft hat keine Gewalt mehr über <u>das Brausen ihres Blutes</u> . <sup>1203</sup>	Ses oreilles sont sourdes à toute exhortation, la raison est sans force sur <u>ses sens</u> .
--	---

Il utilise néanmoins le terme de sang, également de façon métaphorique, pour souligner l'impétuosité et l'énergie vitale de Marie Stuart, mais en isolant le syntagme et, dans la première occurrence ci-dessous, en ajoutant un verbe métaphore, *agiter*, qui outre sa signification propre, concrète, est ici employé au figuré<sup>1204</sup> :

Aber diese <u>eiligen, oberflächlichen Wellen ihres Blutes</u> rühren lange Jahre nicht ihre Tiefe auf; (...) <sup>1205</sup> .	Mais pendant de longues années ces <u>vagues rapides et superficielles</u> qui agitent <u>son sang</u> n'atteignent pas les profondeurs de son âme ; (...).
Es hat lange gedauert, überlange, ehe <u>das Blut</u> dieser stolzen Staatstochter <u>wirklich in Wallung</u> kam <sup>1206</sup> .	Il a fallu du temps, beaucoup de temps, avant que <u>le sang</u> de cette fille altière des Stuart <u>entrât en ébullition</u> .

<sup>1201</sup> MAO p. 95, MAT p. 84

<sup>1202</sup> MAO p. 382/383, MAT p. 336/337

<sup>1203</sup> MSO p. 262, MST p. 231

<sup>1204</sup> Cf. Alfred Malblanc, op. cit. p. 76, § 44/45.

<sup>1205</sup> MSO p. 104, MST p. 95/96

Le traducteur développe la phrase vigoureuse de Zweig sans reprendre explicitement la métaphore du grondement qu'il compense par le complément *d'un bout à l'autre du pays* :

Immer wilder <u>braust</u> der Ruf: »Verbrennt die Hure! « <sup>1207</sup>	Un cri de plus en plus furieux <u>monte d'un bout à l'autre du pays</u> : « Au bûcher, la putain ! ».
---	---

Dans les occurrences suivantes, le traducteur éteint également les métaphores parfois hyperboliques de Zweig :

Der denkt nicht daran, <u>die Segel zu streichen</u> <sup>1208</sup> .	Celui-ci ne pense nullement à <u>s'incliner</u> .
Auch ihnen muss <u>der Wind aus den Segeln</u> genommen werden <sup>1209</sup> .	Il faut leur enlever à eux aussi <u>la possibilité d'agir</u> .
(...) da (...) das System dieser eigenwilligen Autokratie völlig <u>Schiffbruch</u> leidet und Frankreich mit immer größerer <u>Stromschnelle</u> dem wirtschaftlichen Bankrott entgegenreibt (...) <sup>1210</sup> .	(...) le système de cette autocratie arbitraire a prouvé <u>son impuissance</u> et (...) la France, <u>avec une rapidité foudroyante</u> , va au-devant de la banqueroute (...).

Le traducteur éteint, dans le premier extrait ci-dessous, la métaphore inhérente à *schwemmen* (charrier, emporter au fil de l'eau), qu'il traduit par *envahir*. Il s'agit, dans le second extrait, du *carrosse du roi*, que le traducteur a nommé plus haut, sans traduire l'opposition *die festliche Karosse/die triste Kalesche* qui lui semble peut-être trop manichéenne, trop romanesque ; il s'éloigne de la métaphore en nommant de façon concrète la foule dont il n'indique pas qu'elle entoure (*in seiner Mitte*) le carrosse, compensant le moindre degré de lyrisme en donnant de la scène une vue brève et très frappante :

Mit einem Stoss <u>schwemmt die Welle</u> der Weiber und verkleideten Männer die Treppe zu den Gemächern der Königin empor <sup>1211</sup> .	En un clin d'oeil, <u>la masse des femmes et des hommes travestis envahit</u> l'escalier qui conduit aux appartements de Marie-Antoinette.
(...) nicht der Adel umringt in Prunkgewändern die festliche Karosse, sondern ein schmutziger,	(...) ce n'est pas la noblesse en costume d'apparat qui l'escorte, mais <u>une foule sale et désordonnée</u> qui

<sup>1206</sup> MSO. 125, MST p. 114.

<sup>1207</sup> MSO p. 310, MST p. 273

<sup>1208</sup> MAO p. 195, MAT p. 174. Il s'agit ici de Beaumarchais.

<sup>1209</sup> MAO p. 355, MAT p. 313. Il s'agit ici des frères de Louis XVI, qu'il faut empêcher de nuire à la famille royale par des déclarations tonitruantes.

<sup>1210</sup> MAO p. 184, MAT p. 165

<sup>1211</sup> MAO p. 316, MAT p. 280

unordentlicher <u>Strom</u> schwemmt in seiner Mitte die triste Kalesche wie ein gescheitertes <u>Wrack</u> mit <sup>1212</sup> .	semble le <u>charrier</u> comme une <u>épave</u> .
---	--

Pour traduire, dans les trois extraits ci-dessous, un même syntagme, *Woge*, il fait appel à trois termes différents du champ sémantique de l'eau : *flot*, *mer* et *vague*. Le traducteur ajoute l'image de la *marée* humaine, tout en déplaçant les qualificatifs : il attribue aux flots l'enthousiasme, à la marée humaine l'immensité :

(...) wie Marie Antoinette vom Balkon der Tuilerien die unübersehbaren <u>Wogen</u> des begeisterten <u>Menschenheeres</u> sieht, erschrickt sie beinahe: (...) <sup>1213</sup> .	(...) lorsque Marie-Antoinette du balcon des Tuileries, voit les <u>flots délirants</u> de cette immense <u>marée humaine</u> , elle s'effraye presque (...).
Mit dem <u>Dreizack</u> des Wortes hofft er die <u>aufgepeitschten Wogen</u> ebenso leicht beschwichtigen zu können, wie er sie aufgewühlt hat; (...) <sup>1214</sup> .	Il espère, par le <u>trident</u> de sa parole, calmer <u>la mer en furie</u> avec la même facilité qu'il l'a agitée (...).

Dans le premier extrait ci-dessous, Alzir Hella censure la métaphore vive caractérisant la vague *noire*, anticipe sur l'avenir en indiquant, contrairement au texte allemand, que c'est *la dernière fois* que Mirabeau met en garde les deux jeunes gens, que le traducteur nomme avec révérence le *couple royal*. Il rend en une formule plus équilibrée, brève et créative la traduction de *vom Blitz getroffen und vom Sturm herumgeschleudert*. Dans la seconde citation, extraite cette fois de *Marie Stuart*, il traduit tout simplement cette *noire vague* par ce qu'elle représente, *le danger* d'être accusée du meurtre de son second mari :

Selbst ein verlorener Mann, kämpft er für eine verlorene Sache, und schon herabgerissen <u>von der schwarzen Woge</u> , ruft er noch einmal den beiden die verzweifelte Prophezeiung zu : (...) „Wohin wird <u>das Schiff treiben</u> , vom <u>Blitz</u> getroffen und vom <u>Sturm</u> herumgeschleudert? Ich weiß es nicht <sup>1215</sup> .	Homme perdu lui-même, il bataille pour une cause perdue et <u>déjà entraîné par la vague</u> , il lance une dernière fois au couple royal cette prophétie désespérée. (...) « Où sera porté ce vaisseau, frappé de la <u>foudre</u> et battu par l' <u>orage</u> ? Je l'ignore.
Vielleicht hofft sie (...) die Welt	Peut-être espère-t-elle, (...) que le

<sup>1212</sup> MAO p. 321, MAT p. 284.

<sup>1213</sup> MAO p. 82, MAT p. 73

<sup>1214</sup> MAO p. 343, MAT p. 303. Il s'agit ici de Mirabeau.

<sup>1215</sup> MAO p. 349/350, MAT p. 308/309

werde schweigen, wenn sie selber schweige, und die schwarze Welle gnädig über ihr Haupt hinweggehen <sup>1216</sup> .	monde se taira si elle-même se tait et que le danger passera au-dessus de sa tête.
--	--

La tempête fait échouer ce navire en perdition qu'est la royauté. Les trois extraits ci-dessous décrivent la révolution comme une tempête, où la nature – *Elementar, Element* - et les flots – *Flut* - se déchaînent. Dans l'exemple ci-dessous, le traducteur obtient une « équivalence » globale en dispersant les différents contenus sémantiques, *vorstoßend* dans *rapide* et *poussée*, *andrängenden* dans *poussée*, *wild* dans *tumultueusement*, *verworren* éclaté entre *tumultueux* et *déchaîné* :

(...), nur heroisch vorstoßende Tat kann die wilden und verworren andrängenden Kräfte des Elementaren bändigen. Nie aber wird ein Sturm beschworen, indem man die Segel einzieht; (...) <sup>1217</sup> .	(...) seule l'action héroïque et rapide peut arrêter la poussée envahissante des forces élémentaires tumultueusement déchaînées. Or, on n'apaise pas une tempête en amenant les voiles ; (...).
--	--

Le texte allemand du premier extrait suivant est plus rude que sa version française : là où l'auteur se contente d'un simple *aber*, le traducteur exprime sa compassion en ajoutant *malheureusement pour eux* [la famille royale], il demeure dans un registre moins négatif : *erbittert*, qui exprime amertume et acharnement, est traduit par *vigoureux*, *vernichtend*, destructeur, par *envahissante*. Il développe enfin la dernière proposition, figurant plus précisément le mouvement inlassable des vagues. Dans le second, Alzir Hella résout des équations traductives complexes, réaménageant le texte, accentuant les images, personnalisant le temps, revitalisant l'étymologie de « formidable » :

Aber die Revolution ist ein Naturelement wie das Meer, nicht mit einem Sprung bricht solche Sturmflut ins Land, sondern nach jedem erbitterten Stoss läuft die Welle zurück scheinbar erschöpft, in Wirklichkeit aber nur, um neu und zu vernichtenderem Anschwung auszuholen. Und niemals wissen die Bedrohten, ob die letzte Welle schon die stärkste, die entscheidende gewesen <sup>1218</sup> .	Malheureusement pour eux, la Révolution est comme la mer, une force de la nature ; la marée montante ne couvre pas la terre d'un seul bond, la vague au contraire se retire après chaque élan vigoureux, en apparence épuisée mais en réalité afin de reprendre sa marche envahissante. Et jamais ceux qu'elle menace ne savent si la dernière vague ne sera suivie d'une autre plus forte, plus dangereuse.
Gelangweilt und verständnislos stehen sie alle vor der mächtig	Traqués par l'ennui, tous ces gens restent insensibles aux flots puissants

<sup>1216</sup> MSO p. 274, MST p. 242

<sup>1217</sup> MAO p. 268, MAT p. 237

<sup>1218</sup> MAO p. 406, MAT p. 357

<p><u>anströmenden Zeit</u>; mit neugierigen Händen <u>greifen sie manchmal hinein</u>, sich ein paar glitzernde Steinchen zu holen; lachend wie die Kinder spielen sie, weil es ihnen so leicht um die Finger sprüht, mit dem <u>ungeheuren Element</u>. Aber keiner spürt <u>das rasche und raschere Steigen der Flut</u>; (...) <sup>1219</sup>.</p>	<p><u>d'une époque qui s'avance</u>, impétueuse ; et si parfois ils y <u>plongent</u> leurs mains curieuses, c'est pour en retirer quelques cailloux scintillants ou pour jouer avec <u>l'élément formidable</u> en riant comme des enfants de <u>l'écume légère</u> qui jaillit sur leurs doigts. Mais pas un ne voit <u>la montée de plus en plus rapide des flots</u> ; (...)</p>
---	--

Notons, dans l'extrait ci-dessous de *Marie Stuart*, l'étrange similitude de Murray, le demi-frère de la reine, avec Fouché, qui comme lui, disparaît toujours dans les moments délicats. Alzir Hella demeure pour traduire *Wetterumschläge*, dans le même champ sémantique de la météorologie puis, avec *gouvernail*, dans celui de la marine, mais fusionne, dans catastrophes *naturelles*, *Natur* et *Elementar* :

<p>Denn Moray (...) hat einen erstaunlichen Instinkt für politische <u>Wetterumschläge</u>, (...). Er lässt die Hand von der <u>Lenkstange</u>, er wird plötzlich unsichtbar und unauffindbar. So wie das plötzlich <u>Versiegen von Flüssen</u>, das <u>Austrocknen von Wasserläufen in der Natur große Elementarkatastrophen</u>, so kündigt jedes Mal das Verschwinden Morays (...) ein politisches Unheil an <sup>1220</sup>.</p>	<p>Car cet homme (...) possède un instinct étonnant qui lui fait prévoir <u>les perturbations politiques</u> ; (...) Ses mains abandonnent <u>le gouvernail</u>, il devient invisible et introuvable. De même que le soudain <u>tarissement des rivières</u>, le <u>dessèchement de cours d'eau</u>, <u>annoncent de grandes catastrophes naturelles</u> (...), la disparition de Murray annonce toujours un malheur politique.</p>
---	---

Comme ci-dessus, Zweig s'exprime souvent aussi par des métaphores de l'eau douce. Dans l'extrait suivant, les rimes internes en S de l'allemand – *Reusen und Schleusen* – s'entendent dans les syntagmes nominaux qui les traduisent : *écluses et nasses*. La *pêche à l'homme*, dont il aurait pu s'approcher par *cette pêche au gros*, est rationalisée par le traducteur en une proposition infinitive – *pour arrêter un tel homme*. Il ne va pas au-delà de l'idiotisme *il faut du temps* pour traduire le *doch mehr Zeit*, plus oral. Mais le lecteur français reste dans la droite ligne du récit, et c'est ce qui lui importe :

<p>Dieser alte <u>Hecht</u> ist, er weiß es, durch zuviel <u>Reusen und Schleusen</u> beschwonnen, als dass er sich am</p>	<p>Ce vieux <u>brochet</u>, il le sait, [<i>Bourienne, qui a l'ordre d'arrêter Fouché, ce qu'il sait très délicat</i>] a</p>
--	--

<sup>1219</sup> MAO p. 132, MAT p. 118. Il s'agit ici de la Cour de Versailles, y compris la reine elle-même.

<sup>1220</sup> MSO p. 132, MST p. 120

<p>lichten Tag mit der Schlinge fangen ließe ; zu solcher <u>Menschenfischerei</u> benötigt man doch mehr Zeit und ein gerütteltes Maß von Geschicklichkeit<sup>1221</sup>.</p>	<p>traversé trop d'<u>écluses et de nasses</u> pour se laisser prendre au piège en plein jour ; pour <u>arrêter</u> un tel homme, il faut du temps et une bonne dose d'habileté.</p>
---	--

Dans la première citation suivante, Alzir Hella élude l'image des jets d'eau artificiels du Trianon au profit de la locution verbale *pêcher en eau trouble*. Dans la seconde il densifie le propos de Zweig en appliquant clairement l'évolution de Marie-Antoinette au malheur. Le verbe *savoir* surcaractérise le verbe *entstehen* en introduisant une métaphore : ainsi que le note Alfred Malblanc, certaines métaphores françaises qui, au fond, sont des clichés, « conservent leur valeur comme activation du jugement en face de l'allemand qui a noté simplement le phénomène »<sup>1222</sup>. Le traducteur inverse l'ordre des propositions du troisième extrait, négligeant la précision réaliste de l'étang à *carpes* (inspiré de l'expression allemande *der Hecht im Karpfenteich*, le loup dans la bergerie), omettant de traduire la proposition qui décrit les corrompus, *qui bataillent furieusement pour leur proie* :

<p>Die andern aber bleiben lieber daheim und <u>fischen sich</u> in dem künstlich <u>aufgesprudelten Wasser</u> die einträglichsten Stellungen bei Hofe heraus<sup>1223</sup>.</p>	<p>Les autres préfèrent rester sur place et <u>pêcher en eau trouble</u> les situations les plus lucratives de la cour.</p>
<p>(...) in klarem Umriss entsteht jetzt ein Charakter, der bisher <u>wie fließendes Wasser</u> unruhig und <u>verschwommen</u> war<sup>1224</sup>.</p>	<p>Il [le malheur] sait dessiner un caractère aux contours nets, là où tout était <u>fluide et inconsistant</u>.</p>
<p>In diesem <u>Karpfenteich</u> der Korruptionisten, die sich grimmig um ihre Beute balgen, wirft Baron de Batz entschlossen seinen <u>Angelhaken</u> (...) <sup>1225</sup>.</p>	<p>Le baron de Batz jette énergiquement son <u>hameçon</u> dans cet <u>étang</u> de la corruption (...).</p>

Le traducteur va directement au sens : il précise pour le lecteur que *le peuple* perd patience, sans passer par l'image de *la ligne de partage des eaux* qui est atteinte. Il condense également la dernière proposition, négligeant l'image de l'eau qui file vers l'aval, éludant la suggestion d'une descente aux Enfers :

<sup>1221</sup> JF p. 221, F. p. 215

<sup>1222</sup> Alfred Malblanc, op. cit. p. 99

<sup>1223</sup> MAO p. 150, MAT p. 134

<sup>1224</sup> MAO p. 337, MAT p. 297

<sup>1225</sup> MAO p. 477, MAT p. 419

Doch nun ist die große Geduld an ihrem Ende, die <u>Wasserscheide</u> des Glücks erreicht. Von nun an <u>fließen die Wasser abwärts</u> , der Tiefe entgegen <sup>1226</sup> .	Mais cette fois la grande patience du peuple est à bout, la limite est dépassée. Impossible à présent d'arrêter le <u>torrent</u> .
--	---

Le traducteur explique ici également pour le lecteur français l'image évoquée par Zweig :

Gefahr ist ein <u>Scheidewasser</u> <sup>1227</sup> .	Le danger agit comme un <u>acide</u> .
---	--

Zweig recourt souvent à la métaphore des eaux vives – *Wildbach* ou *Sturzbach* – qui emporte tout sur son passage, que ce soit dans le contexte révolutionnaire de 1789 ou sur le plan des sentiments. Dans les exemples ci-dessous, Alzir Hella en traduit le sens par le substantif *torrent* ou simplement le verbe *déverser* :

Denn die Ereignisse folgen einander nun mit der Schnelle eines <u>Wildbachs</u> <sup>1228</sup> .	Car les événements se suivent avec la rapidité d'un <u>torrent</u> .
(...) er lässt den bacchantischen Zug zunächst in den äußeren Hof des Templegevierts, und <u>gleich einem schmutzigen Sturzbach</u> schäumt die Menge durch das Tor <sup>1229</sup> .	(...) il laisse tout d'abord entrer le cortège bachique dans la cour extérieure du Temple, et, <u>tel un torrent boueux</u> , la foule se précipite dans l'enceinte.
(...) nun ist plötzlich ein Mensch, ein Mann da, dem dieser Überschuss aufgetauter und aufgestauter Empfindung <u>wie ein Wildbach</u> <u>zustürzen kann</u> . <sup>1230</sup>	Tout à coup la voici entrée en contact avec un homme sur qui son trop-plein de passion va pouvoir <u>se déverser</u> .

Dans l'extrait ci-dessous, le traducteur condense les différentes composantes du mouvement contenues dans *hinausgetrieben, überrennenden, Schwung* :

<sup>1226</sup> MAO p. 179, MAT p. 160

<sup>1227</sup> MAO p. 467, MAT p. 410

<sup>1228</sup> MAO p. 263, MAT p. 232

<sup>1229</sup> MAO p. 458, MAT p. 402

<sup>1230</sup> MSO p. 124, MST p. 113. Marie Stuart croit enfin avoir trouvé en Darnley quelqu'un qui va correspondre à son caractère passionné.

<p>(...) sie allein hat die Französische Revolution so weit über ihr eigentliches Ziel hinausgetrieben und ihr gleichzeitig jenen sturzbachhaften, sich selber überrennenden Schwung gegeben<sup>1231</sup>.</p>	<p>(...) qui seule [la crainte] a donné à la Révolution française cet élan torrentiel qui l'a poussée si loin au-delà de son véritable but.</p>
--	---

Dans les deux citations ci-dessous, le traducteur inscrit différemment l'image de *flutend* dans sa traduction, en fonction du contexte : dans la première, il traduit l'idée de la vie *grouillante* de Paris en la décrivant comme large et libre ; dans la seconde, il matérialise celle de *flutende Bewegung* en un seul mot, *fleuve* :

<p>Gespenschtig mumienhaft und künstlich scheint ihr diese ganze Courhaltereie ohne Heiterkeit und Freiheit (...) im Vergleich zu der ungezwungenen <u>flutenden Lebensfülle</u> von Paris. Ihr ist, als sei sie aus einem Treibhaus in freie Luft entronnen. Hier, im Gewirr der Riesenstadt, kann man verschwinden und <u>untertauchen</u> (...) <sup>1232</sup>.</p>	<p>Cette existence de cour sans gaieté ni liberté, ces attitudes horriblement maniérées (...) tout cela lui paraît artificiel, fantomatique, à côté de <u>la vie large</u> et libre de Paris. Elle croit s'être échappée <u>d'une serre</u> et vivre au grand air. Ici, dans le chaos de la ville géante, on peut <u>plonger et disparaître</u> (...).</p>
<p>Aber die Revolution will vorwärts; sie muss vorwärts wenn sie nicht versanden soll, denn Revolution ist <u>flutende Bewegung</u> : (...) <sup>1233</sup>.</p>	<p>Mais la Révolution entend aller de l'avant, il faut qu'elle aille de l'avant si elle ne veut pas s'enliser, car la Révolution est un <u>fleuve</u>.</p>

Il ne garde ci-dessous curieusement pas l'allusion au tonneau des Danaïdes, pourtant également possible en français :

<p>Der abschließende Rechnung für Trianon ist erst am 31. August 1791 vorgelegt worden, sie betrug (...) über 2 Millionen – an sich freilich <u>nur ein Tropfen im Danaidenfass</u> der königlichen Misswirtschaft (...) <sup>1234</sup>.</p>	<p>Le compte total de sommes dépensées pour Trianon n'a été produit que le 31 août 1791 ; (...) il dépassait 2 millions, <u>somme sans importance</u> à côté de tous les gaspillages de la cour (...).</p>
---	--

<sup>1231</sup> MAO p. 461, MAT p. 405

<sup>1232</sup> MAO p. 84, MAT p. 75

<sup>1233</sup> MAO p. 304, MAT p. 270

<sup>1234</sup> MAO p. 143, MAT p. 128



Peut-être le traducteur ne voulait-il pas donner le sentiment de prendre à la légère le montant d'une telle dépense, qui devait contribuer à la chute de la royauté.

Pour faire jaillir de ces exemples la « figure » du traducteur, son « algèbre » traductive, nous établissons ci-après un tableau de corrélation entre les métaphores qui imprègnent le texte original et leur traduction en français :

Brausen(d)	Bruire – bruissante – retentir – croulant sous les applaudissements – monter en bouillonnant
Brausen des Blutes Umbrausen	Les sens acclamer – au milieu de
Umbranden	Acclamer
Schiff	Navire – vaisseau
Fahrzeug	Esquif
Sturm Schwarze Welle	Tempête – danger – orage danger
Zurückebben	Revenir sur ses pas
Vorwärts- oder zurückfluten	Avance ou recule
Schwanken	Tanguer – passer
Sein Segel drehen Die Segel streichen Der Wind aus den Segeln nehmen	Se mettre toujours avec S'incliner Enlever la possibilité d'agir
Sickert	Filtre – parvenir jusqu'à -
Strom Fluss	Foule – fleuve Fleuve
Welle	Vague – onde – masse
Wellentanz	Surface miroitante
Wetterwendisch	versatile – capricieux
Wind	Brise – vent – souffle
Säuseln	Souffle
Wittern	Flairer – deviner – saisir le vent
Witterer des Windes	En flairant le vent – homme perspicace
Wogen – anströmend – Flut	Flots – mer en furie -
Lenkstange – Steuerruder – Ruderbank – Steuer -	Gouvernail

Bach (Wildbach, Sturzbach) – Wasser	Torrent
-------------------------------------	---------

L'abondance des termes employés par le traducteur pour restituer un même terme allemand – sauf lorsque la richesse sémantique de la langue allemande la dote ponctuellement d'une plus large palette, comme pour nommer un torrent ou un gouvernail – fait aisément paraître ici sa pratique de la diversification et, partant, sa démarche cibliste : en effet, il adapte, choisit son mot en déverbalisant le texte zweigien qu'il exprime alors comme il l'a ressenti, compris, dans la langue même qui est la sienne et celle de ses lecteurs, les destinataires de ses traductions. Il veut réconcilier fidélité et liberté, sans chercher une équivalence mot à mot, systématique, mais une équivalence globale. Il s'agit ici d'une démarche au fil de l'entendement, d'une fluctuation sensuelle au cours du récit, en jouant néanmoins sur une gamme d'expressions récurrentes qui fonctionnent vis-à-vis du lecteur français comme des signaux de reconnaissance et de compréhension.

Une autre caractéristique de son mode de traduire se trouve également confirmée ici : sa tendance à la concrétisation des images de Zweig, dont souvent le sens est rendu, mais non la composante métaphorique.

## LES FIGURES DE REPETITION ET D'AMPLIFICATION

### ∅ Répétition ou variation : un choix d'écriture

Les répétitions font, chez Zweig, partie intrinsèque de son style et de son projet. Verhaeren s'était étonné de la multiplicité des répétitions dans la biographie que Zweig lui consacrait en 1910, et il écrit dans une lettre à l'auteur : « Le seul défaut que j'aie rencontré dans l'étude, c'est quelques répétitions. J'en ai fait la remarque à Paul Morisse. Il m'a répondu que ces répétitions étaient des coups de marteau sur un menu clou pour l'enfoncer davantage dans les mémoires »<sup>1235</sup>.

Grâce aux répétitions, l'auteur veut approcher l'objet de son récit au plus près, le donner à voir de tous ses côtés, répéter pour rythmer, expliquer, démontrer, convaincre. Friderike le constate elle aussi à propos de l'essai sur *Tolstoï* dans *Trois poètes de leur vie* : Zweig, explique-t-elle, compose des variations multiples sur un même thème afin de montrer au plus juste les multiples facettes de ses personnages. Cette méthode engendre inévitablement des répétitions mais elles sont intrinsèquement liées à son projet artistique<sup>1236</sup>. Ses répétitions engendrent une certaine rythmicité, deviennent source de modulations et donc figures. Alzir Hella, qui balance entre son souci de restituer la force et la spécificité du texte de Zweig et sa volonté d'écrire un texte sobre et délié, respecte dans sa globalité les figures répétitives dont Zweig émaille son récit, les éludant néanmoins lorsqu'elles lui semblent mettre un obstacle à sa fluidité ou lui conférer un ton trop sentencieux ou dramatique. Parfois, c'est lui qui les recrée, ailleurs, à un endroit qu'il juge propice, retrouvant ainsi la « méthode » zweigienne. En cela, il suit le chemin inverse de celui que prône aujourd'hui Milan Kundera, maître tchèque du dialogue entre les cultures et les langues, qui se prononce en faveur du

<sup>1235</sup> In *Verhaeren-Zweig, Correspondance*, op. cit. p. 260

<sup>1236</sup> »Wie in Variationen abgewandelt, um das Thema noch einprägsamer zu machen, lebt nun wieder alles neu auf. Man wird in dieser fremden Welt so vertraut, dass man sich als Statist der Szenen empfindet. Durch Zweigs Methoden sind zuweilen Wiederholungen unvermeidlich, aber sie entsprechen seiner Kunstabsicht.« *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte*, op. cit. p. 118.

respect souverain des spécificités du style de l'auteur, jusque dans celui des répétitions. Partisan de ce que nous pourrions appeler *la fidélité dans la littéralité*, il réclame le respect scrupuleux de toutes les répétitions qui donnent au texte son sens et son rythme, ainsi que du registre lexical choisi par l'auteur. Dans *Les Testaments trahis*<sup>1237</sup>, il confronte trois traductions françaises d'une phrase du troisième chapitre du *Château* de Kafka : il observe le réflexe récurrent qu'a le traducteur d'évincer les répétitions, son besoin d'employer un autre mot à la place du plus évident, du plus neutre (n'est-ce pas en effet là une tendance d'Alzir Hella, dont nous avons mis en évidence le goût de la *diversification* ?), ce qu'il nomme réflexe de *synonymisation* :

Avoir une grande réserve de synonymes, cela fait partie de la virtuosité du « beau style » ; si dans le même paragraphe du texte original il y a deux fois le mot « tristesse », le traducteur, offusqué de la répétition (considérée comme une atteinte à l'élégance stylistique obligatoire), sera tenté, la deuxième fois, de traduire par « mélancolie ». [...] Les traducteurs ont tendance à enrichir le vocabulaire [...] (Signalons la terreur qu'éprouvent tous les traducteurs du monde entier devant les mots « être » et « avoir » ! Ils feront n'importe quoi pour les remplacer par un mot qu'ils considèrent comme moins banal)<sup>1238</sup>.

Alzir Hella effectivement ne s'accorde guère des répétitions, qu'il perçoit souvent comme redondantes et de nature tant à ralentir le mouvement du récit, sa vitalité, qu'à le dramatiser inutilement. Etudions précisément, à travers des exemples, comment il transpose en français ce procédé familier de la langue zweigienne.

#### v Varier plutôt que répéter

Alzir Hella, s'il est fidèle au sens du texte, élude souvent les répétitions. Lui-même confronté à l'obligation de traduire un terme récurrent dans un texte de Jürgen Habermas, Jean-René Ladmiraal opte lui aussi pour une *dissimilation* de sa traduction, ce qu'il justifie ainsi : « Il n'est pas douteux qu'il y ait là, dans l'absolu, quelque inconvénient. Mais c'est en fait au coup par coup et dans la relativité concrète de chaque texte que ce genre de problème trouve les solutions qu'il faut se résoudre à accepter. Avant tout – c'est un impératif catégorique de la pratique traduisante – il faut que le sens « passe » », quoi qu'il en coûte et fût au prix d'une telle distorsion, qui fait perdre au mot le visage connu et unique qu'il présente dans l'original. [...] En modulant les variantes-cibles de notre traduction, nous avons « rendu » l'idée dont est porteur le mot allemand, au travers des contextes qui en nuancent le sens (...) et nous sommes parvenus ainsi à un texte « lisse », qui satisfait à l'exigence cardinale de la *lisibilité*, c'est-à-dire d'une intelligibilité à fleur de texte »<sup>1239</sup>.

Alzir Hella poursuit néanmoins sa quête d'un *effet* identique. L'effet, c'est le résultat cognitif et émotif que le processus de compréhension produit chez le lecteur, c'est-à-dire le sens compris. « La notion d'effet est importante dans la théorie de la traduction et dans l'analyse de la fidélité, car le traducteur doit toujours tenir compte de l'effet produit par le texte original chez le récepteur dans la langue de départ, pour produire avec sa traduction le même effet chez son destinataire »<sup>1240</sup>. Soucieux d'écrire un texte harmonieux et riche dont les spécificités doivent permettre au lecteur français de ressentir l'essence de celui de Zweig, de produire le même effet, le traducteur préfère à la répétition l'alternance de synonymes ou d'expressions sémantiquement approchantes pour

<sup>1237</sup> Milan Kundera, *Les Testaments trahis*, Collection Folio Gallimard, Paris, 1993, p. 121 à 145.

<sup>1238</sup> Milan Kundera, *Les testaments trahis*, op. cit. p. 131-136.

<sup>1239</sup> Jean-René Ladmiraal, op. cit. p. 220/21.

<sup>1240</sup> Amparo Hurtado Albir, *La notion de fidélité en traduction*, Collection « Traductologie » n° 5, Didier érudition, Paris, 1990, p. 76

approcher le sens au plus près. Lorsque la répétition ne lui semble pas servir cette cause ni celle du rythme, il choisit d'éclairer le lecteur par une syntaxe parfois plus normative ou de lui proposer des formes plus variées, comme dans les exemples suivants :

Fast immer steckt er <u>innerhalb</u> der Ereignisse, <u>innerhalb</u> der Parteien (...) <sup>1241</sup> .	Presque toujours, il reste dissimulé <u>au sein des événements, à l'intérieur des partis</u> (...).
---	---

Dans l'extrait ci-dessous, se laissant guider par l'expression idiomatique en français, où l'on parle d'oreilles *complices* plutôt que d'oreilles *étrangères*, Alzir Hella varie la traduction de et adjectif. Dans la citation suivante, *fremd* n'a pas chaque fois la même valeur. C'est ce que le traducteur perçoit et c'est pourquoi il explicite, à la deuxième occurrence, l'elliptique jeu de mot de Zweig :

(...), so gelüftet es ihn, wenigstens mit <u>fremden</u> Augen durch die Schlüssellöcher zu blicken, mit <u>fremden</u> Ohren an den Beratungen teilzunehmen (...) <sup>1242</sup> .	(...), il brûle de regarder du moins par l'intermédiaire d' <u>yeux étrangers</u> , par le trou de la serrure, d'assister aux délibérations grâce à des oreilles <u>complices</u> (...).
Sie arbeiten für <u>fremde</u> Zwecke und für <u>fremdes</u> Geld <sup>1243</sup> .	Ils travaillent à <u>des fins qui leur sont étrangères</u> , pour <u>de l'argent dont ils ne connaissent pas la provenance</u> .

Le traducteur répugne à désigner Marie-Thérèse comme une *vieille femme* et se détourne de l'anaphore qu'utilise Zweig pour établir cette complicité d'âge auquel l'impératrice fait justement appel pour être comprise de Louis XV ; il préfère, dans la seconde occurrence, rappeler son prénom. Dans l'exemple qui suit, il élude également l'image d'Epinal du *jeune* prêtre mariant la *jeune* princesse :

Sie schreibt außer dem offiziellen Brief noch einen privaten an Ludwig XV., in welchem <u>die alte Frau den alten Mann beschwört</u> , Nachsicht mit dem kindischen Unernst der Vierzehnjährigen zu haben.(...) Mitten im Jubel der Welt über den Triumph ihrer Tochter geht <u>die alte Frau</u> in die Kirche (...) <sup>1244</sup> .	A part la missive officielle elle fait parvenir à Louis XV une lettre privée où <u>elle supplie le vieillard</u> d'avoir de l'indulgence pour la légèreté enfantine de celle qui ne compte que quatorze ans. (...). Au milieu des réjouissances célébrant le triomphe de sa fille, <u>Marie-Thérèse</u> se rend à l'église (...)
---	--

<sup>1241</sup> JF, F. p. 11

<sup>1242</sup> JF p. 205, F. 200

<sup>1243</sup> MAO p. 191, MAT p. 170

<sup>1244</sup> MAO p. 22, MAT p.20

<p>Ehrfürchtig ordnet sich nach der Begrüßung der Zug in den blauschimmernden Dom, der <u>junge Priester</u> geleitet <u>die junge Prinzessin</u> zum Altar (...) <sup>1245</sup>.</p>	<p>Après les salutations, le cortège se range respectueusement sous la voûte sombre de la cathédrale ; <u>le coadjuteur</u> conduit la <u>princesse</u> à l'autel (...)</p>
--	---

Dans l'exemple ci-dessus, le traducteur se montre grave, comme l'exige l'instant historique, et pour éviter l'assimilation à un conte de fées que pourrait susciter la mention du jeune âge du prêtre, que de plus il nomme coadjuteur, et de Marie-Antoinette, il élude cette indication. Il s'accommode également peu, dans l'exemple qui suit, que Versailles soit caractérisé par sa construction artificielle : Zweig le souligne à l'envi par la répétition de *künstlich* que le traducteur, qui y voit sans doute une critique – et ne veut pas rebuter son lecteur –, non seulement ignore, mais dont il transforme le sens à l'avantage du site. Ce qui était artificiel devient ingénieux et artistique, le vide devient l'espace, et la colline s'efface :

<p>Noch heute wirkt Versailles als die großartigste und herausforderndste Geste der Autokratie; ganz ohne sichtlichen Anlass erhebt sich mitten im Lande abseits von der Hauptstadt auf einem <u>künstlich errichteten Hügel</u> ein riesiges Schloss und blickt mit Hunderten von Fenstern über <u>künstlich geschaffene Kanäle</u> und <u>künstlich geschnittene Gärten</u> ins Leere hinein <sup>1246</sup>.</p>	<p>Aujourd'hui encore, Versailles s'affirme comme le symbole le plus grandiose et le plus provocant de l'autocratie ; sans la moindre nécessité apparente, un immense château s'élève à cinq lieues de la capitale, en pleine campagne ; ses centaines de fenêtres, donnant sur des canaux <u>ingénieusement construits</u> et des jardins tracés et <u>taillés avec art</u> s'ouvrent sur l'espace.</p>
---	--

Alzir Hella cherche des équivalences à l'anaphore de Zweig qui ponctue son texte d'une formule magique : *noch immer*. Difficile en effet de traduire littéralement cette expression *toujours encore*, et qui plus est dans des contextes syntaxiques différents. Il en disperse donc le sens tout au long de sa phrase car, comme le souligne Jean-Claude Margot : « (...) la traduction littérale, à équivalence formelle, est, contrairement à tout ce que l'on a pu dire ou croire, condamnée à l'infidélité. Lorsqu'on s'évertue à rendre construction pour construction, verbe pour verbe, substantif pour substantif, un même mot de la langue A toujours par le même mot de la langue B etc., il est inévitable que ce qui était exprimé de façon naturelle dans la langue source ne le soit plus dans la langue réceptrice. Le littéralisme est une manière assurée de produire des distorsions de sens (ambiguïtés et contresens) et de style (lourdeurs, maladresses, barbarismes), en un mot de faire violence aux structures de la langue réceptrice » <sup>1247</sup> :

<p>Als Bild verändert sich Versailles unter Ludwig XV. nicht, nur an Bedeutung : <u>noch immer</u> wimmeln in</p>	<p>Sous Louis XV, le tableau de Versailles reste ce qu'il était sous son <u>prédécesseur</u>, mais sa</p>
---	---

<sup>1245</sup> MAO p. 29, MAT p. 25

<sup>1246</sup> MAO p. 47, MAT p. 41

<sup>1247</sup> Jean-Claude Margot, *Traduire sans trahir*, Editions l'Âge d'Homme, Lausanne, 1990, p. 73

<p>prachtvollen Livreen dreitausend, viertausend Bediente in den Gängen und Höfen, <u>noch immer</u> stehen zweitausend Pferde in den Ställen, <u>noch immer</u> funktioniert in wohlgeölten Scharnieren der künstliche Apparat der Etikette bei allen Bällen, Empfängen, Redouten und Maskeraden, <u>noch immer</u> paradieren durch die Spiegelsäle und goldschimmernden Gemächer die Kavaliere und Damen in brokatenen, seidenplissierten und edelsteinbesetzten Prunkkleidern, <u>noch immer</u> ist dieser Hof der berühmteste, raffinierteste und kultivierteste des damaligen Europa<sup>1248</sup>.</p>	<p>signification n'est plus la même : trois ou quatre mille serviteurs en livrées magnifiques grouillent <u>encore</u> dans les cours et les couloirs, <u>il y a toujours</u> deux mille chevaux dans les écuries, l'appareil artificiel de l'étiquette fonctionne <u>encore</u>, dans ses charnières bien huilées, à tous les bals, réceptions, redoutes et mascarades ; dames et gentilshommes parodent <u>comme jadis</u> en habits somptueux, en toilettes de satin et de brocart garnies de pierres précieuses, dans la galerie des glaces et les appartements scintillants de dorures ; et cette cour <u>reste</u> la plus célèbre, la plus raffinée et la plus cultivée de l'Europe d'alors.</p>
---	---

Des pamphlets commencent à circuler contre Marie-Antoinette : subtil jeu sémantique du traducteur qui intervertit la place qui reviendrait à l'adjectif *inconnus* dans la première occurrence (où il emploie *obscurs*, peut-être aurait-il pu écrire *anonymes*) pour l'utiliser comme substantif dans la deuxième, évitant ainsi de répéter *mains*.

<p>Von <u>unbekannten</u> Verfassern gedichtet, von <u>geheimen Händen</u> gedruckt, von <u>unfassbaren Händen</u> verbreitet, (...) <sup>1249</sup>.</p>	<p>Rimés par des versificateurs <u>obscurs</u>, imprimés par <u>des inconnus</u>, propagés par des <u>mains insaisissables</u> ...</p>
---	--

Quand l'auteur souligne le malheur qui frappe les protagonistes des biographies des deux reines, c'est d'un même mot qu'il les caractérise : *unselig*. Le traducteur alterne les qualificatifs : difficile là aussi d'appliquer, dans le premier exemple ci-dessous, le même adjectif, quel qu'il soit (funeste, infortuné, fatal, malheureux) à la fois à l'homme et à l'instant. Dans le second extrait, il privilégie l'effet produit par l'accumulation d'adjectifs qui se complètent dans leur noirceur – *infortuné, malheureuse, barbare, insubordonné, tragique* – à la répétition d'un même terme. Il s'agit successivement de Louis XVI et de Jacques V, père de Marie Stuart :

<p>(...); jetzt, eine Spanne vor dem Untergang, versucht dieser <u>unselige</u> Mann im <u>unseligsten</u> Augenblick zum erstenmal Mut zu bezeigen<sup>1250</sup>.</p>	<p>(...); maintenant, à deux doigts de la fin, ce <u>malheureux</u> homme essaie, au moment le plus <u>tragique</u>, de faire preuve de courage.</p>
---	--

<sup>1248</sup> MAO p. 48, MAT p. 42

<sup>1249</sup> MAO, p. 189, MAT p. 168/169

<sup>1250</sup> MAO p. 423, MAT p. 371

(...) dieser <u>unselige</u> Erbe eines <u>unseligen</u> Geschlechts war in eine wilde Zeit, in ein unbotmä iges Land geboren und tragischem Geschick von Anfang an zubestimmt <sup>1251</sup> .	(...) héritier <u>infortuné</u> d'une race <u>malheureuse</u> , né à une époque barbare, dans un pays insubordonné, [qui] était prédestiné à un sort tragique.
--	--

Le traducteur explicite par deux propositions différentes l'adverbe *unnütz*, auquel Zweig recourt dans un effet de parallélisme. Il fait également usage d'adjectifs ou d'adverbes de nuances différentes pour traduire, dans les exemples qui suivent, *gefährlich*, *aufrecht*, *höfisch* :

(...) es war ein grausam sprechendes Symbol, dieses alte, <u>unnütz</u> gewordene Gemäuer als Gefängnis für das alte und gleichfalls <u>unnütz</u> gewordene Königtum zu bestimmen <sup>1252</sup> .	(...) symbole terriblement éloquent que l'emprisonnement dans ces vieux murs, <u>qui ne servent à rien</u> , de la royauté déchue et <u>devenue elle aussi inutile</u> .
Ohne Widerspruch folgt er dem <u>gefährlichen</u> Mann vor das <u>gefährliche</u> Tribunal <sup>1253</sup> .	Sans protester, il suit cet homme <u>dangereux</u> devant le <u>redoutable</u> tribunal.
Nur zwei Dinge hat Marie Antoinette noch auf de Erde zu tun: <u>aufrecht</u> sich zu verteidigen und <u>aufrecht</u> zu sterben <sup>1254</sup> .	Marie-Antoinette n'a plus que deux choses à faire sur terre : se défendre <u>courageusement</u> et mourir <u>fermement</u> .
Dass die Zeit der <u>höfischen</u> Briefe und des <u>höfischen</u> Heuchelns vorbei ist (...) <sup>1255</sup> .	(...) que le temps des lettres <u>polies</u> et de l'hypocrisie <u>courtoise</u> est passé (...).

Notons, dans l'exemple ci-dessus, que l'accent porte en allemand sur les substantifs, placés en fin de complément, tandis qu'à l'inverse, le ton porte en français sur les adjectifs : en diversifiant leur traduction, le traducteur accentue donc à l'identique.

Le traducteur se laisse souvent guider par son goût de la sobriété, comme dans les exemples ci-dessous, où Zweig répète, comme une litanie, le refrain du feu de paille - dont le rythme rappelle le célèbre vers du poème de Malherbe (*Consolation à Du Périer*) : *et rose elle a vécu ce que vivent les roses* – ou celui de l'angoissant silence qui envahit le palais et l'âme de la reine : considérant que la fin est déjà contenue dans l'expression même du feu de paille qui illustre le caractère éphémère de cette passion, il élude la répétition. Il ne restitue que le parallélisme du calme étrange

<sup>1251</sup> MSO, MST p.17.

<sup>1252</sup> MAO p. 448, MAT p. 394

<sup>1253</sup> MAO p. 481, MAT p. 422

<sup>1254</sup> MAO p. 530, MAT p. 467. La dernière phrase du chapitre le rappelle encore une fois : »Nur eins noch: sterben, und zwar gut zu sterben« « Elle n'a plus qu'à mourir, à bien mourir », écrit Alzir Hella.

<sup>1255</sup> MSO p393, MST p.347

qui règne en elle et autour d'elle sans multiplier les répétitions de l'adjectif comme le fait l'allemand (4), utilisant une fois l'adjectif, une fois le substantif :

Als <u>Strohfeuer</u> war das Gefühl für ihn aufgeschossen, als <u>Strohfeuer</u> ist es zusammengesunken <sup>1256</sup> .	Tel un feu de paille son amour s'est éteint aussi vite qu'il avait flambé.
(...) <u>still</u> wird es, grauenhaft <u>still</u> in Holywood, <u>still</u> , merkwürdig <u>still</u> in ihrer Seele; <sup>1257</sup> .	Tout devient étonnamment <u>calme</u> au palais et le même <u>calme</u> étrange règne en elle.

Le traducteur diversifie les qualificatifs : *un amour illimité* pourrait être perçu comme la traduction maladroite d'un grand amour sans chaleur, sans passion, d'où le don total de soi serait absent, tandis que *un amour sans bornes* rappelle à l'imaginaire les histoires d'amour les plus absolues :

(...) und mit der gleichen unklaren Leidenschaft wie andere Frauen ihres Alters von <u>unermesslicher</u> Liebe träumt ihr Ehrgeiz einzig von <u>unermesslicher</u> Macht <sup>1258</sup> .	(...) et avec la passion obscure dont les femmes de son âge rêvent d'amours <u>sans bornes</u> , elles ne rêvent que de puissance <u>illimitée</u> .
---	--

Dans le premier exemple suivant, Zweig, pour traduire le calme (éphémère) du temps et des cœurs, joue sur deux mots : *still* et *ruhig*. Le traducteur en effectue une traduction globale, et construit une prose à laquelle la variation même des noms, des adjectifs et des verbes, dont les nuances sont saisies avec précision, donne tout son relief :

In dieser <u>stillen</u> Zeit wird auch die Gegnerschaft ihrer großen Rivalin <u>still</u> ; denn immer wenn das hitzige Herz Maria Stuarts <u>Ruhe hält</u> und sich bescheidet, <u>beruhigt</u> sich Elisabeth <sup>1259</sup> .	Pendant cette période de <u>tranquillité</u> , l'inimitié de sa rivale <u>se modère</u> aussi ; chaque fois que Marie Stuart <u>garde son calme</u> et tempère l'ardeur de ses sentiments, Elisabeth <u>s'apaise</u> .
--	--

Eût-il choisi, comme cela est au fond possible, de traduire tous ces mots par fidèle analogie avec la phrase de Zweig, dont la construction, les inversions, les prépositions, les assonances créent un rythme d'une grande expressivité, la phrase française serait beaucoup plus banale et somme toute, plus maladroite : « En cette période tranquille, l'inimitié de sa grande rivale se tranquillise aussi ; car chaque fois que Marie Stuart garde son calme et tempère l'ardeur de ses sentiments, Elisabeth se calme ». Cet exemple illustre que fidélité ne rime pas avec servilité et que toute traduction fidèle est un subtil équilibre d'équivalences que la spécificité des langues ne permet pas

<sup>1256</sup> MSO p. 184, MST p. 166

<sup>1257</sup> MSO p. 197, MST p. 178

<sup>1258</sup> MSO p. 86, MST p. 80

<sup>1259</sup> MSO p. 86, MST p. 80



toujours de trouver précisément. Citons deux autres exemples parlants de cette volonté de diversification. Dans le premier, *ungeheuerlich*, plurivalent, se réalise dans la différence même des traductions qui mettent en valeur la pluralité de ses acceptions :

<p>Denn dieser Vorschlag Elisabeths ist entweder eine <u>ungeheuerliche Beleidigung</u> oder ein <u>ungeheuerlicher Bluff</u><sup>1260</sup>.</p>	<p>Ou bien la proposition d'Elisabeth est un <u>monstrueux</u> affront ou bien un <u>énorme bluff</u>.</p>
<p>Diesen Mann nun, der zweimal vor der Welt kompromittiert ist (...) jetzt Maria Stuart als Gatten anzubieten war unter den vielen brüskten und <u>verblüffenden</u> Gesten ihrer Regierungszeit vielleicht die <u>verblüffendste</u><sup>1261</sup>.</p>	<p>(...) l'offre à Marie Stuart comme époux de cet homme doublement compromis aux yeux du monde, (...) fut peut-être de tous les actes brusques et <u>inattendus</u> qu'Elisabeth accomplit durant son règne <u>le plus déconcertant</u>.</p>

Marie a maintenant trouvé deux hommes forts dévoués à sa cause, Riccio, son secrétaire particulier, et Bothwell, le chef de sa garde personnelle. Alzir Hella change le temps (il traduit au présent quand le texte original est un conditionnel), ne traduit pas *pour la première fois*, et varie les traductions de *wagen* :

<p>Nun könnte sie es zum erstenmal <u>wagen</u>, allein gegen alle zu regieren, und immer hat diese Unvorsichtige jedes <u>Wagnis gewagt</u><sup>1262</sup>.</p>	<p>Elle peut <u>risquer</u>, maintenant, de gouverner seule contre tous, et cette imprudente a toujours eu <u>toutes les audaces</u>.</p>
--	---

Le traducteur opère dans l'exemple suivant un glissement sémantique : opposant *énergique* à *forte*, tandis que l'allemand, dans un effet de parallélisme, répète de même terme, *stark*, pour qualifier tant l'âme que l'acte (celui de Marie Stuart, qui aurait, selon l'auteur, participé au complot contre Darnley, son second époux). Dans le second extrait, la répétition de *subjects* pour traduire *Untertanen* aurait été, pour le traducteur, une symétrie excessive : ce sont ses lords qui veulent la juger et non son peuple tout entier. Par contre, c'est parce qu'ils sont ses sujets qu'elle ne veut pas être jugée par eux :

<p>[...], die abgründige Qual einer <u>starken Seele</u>, die ihrer <u>stärksten</u> Tat nicht gewachsen war<sup>1263</sup>.</p>	<p>(...) des souffrances profondes de cette âme <u>énergique</u> mais pas assez <u>forte</u> cependant pour faire face aux conséquences de son acte.</p>
--	--

<sup>1260</sup> MSO p. 113, MST p. 104

<sup>1261</sup> MSO p. 114, MST p. 104

<sup>1262</sup> MSO p. 148, MST p. 135

<sup>1263</sup> MSO p. 273, MST p. 241

<p>[...], aber nicht in der Form eines Prozesses gegen ihre Untertanen, außer wenn diese mit gebundenen Händen vorgeführt würden. In vollem Bewusstsein ihres Gottesgnadentums verweigert sie, sich mit ihren Untertanen auf eine Stufe stellen zu lassen: (...) <sup>1264</sup>.</p>	<p>(...) mais non sous forme d'un procès avec ses lords, à moins qu'on ne les fît comparaître les mains liées. Forte de son droit divin, elle refuse de se laisser traiter sur le même pied que ses sujets : (...).</p>
---	---

Dans l'exemple ci-dessus, il varie aussi la traduction des syntagmes et se plaît, plutôt que de se plier à la répétition si rapprochée d'un mot non essentiel pour le récit, à introduire un vocable étranger qui évoque la cour d'Ecosse.

## ∨ Les figures de style

Alzir Hella ne calque pas systématiquement les figures de style, jeux de mots ou d'échos mis en œuvre en allemand, les différences linguistiques et la divergence des références culturelles rendant l'exercice souvent difficile. Peut-être dans l'exemple suivant est-ce du fait de la grande difficulté à substantiver en français un adjectif qualificatif qu'il recourt à une *traduction explicative* de l'allusion de Zweig, construite autour de l'expression « *ich werde nicht klug daraus* »:

<p>Zum erstenmal scheint an der Lehre des Schmerzes der Kluge wahrhaft klug geworden <sup>1265</sup>.</p>	<p>Pour la première fois la leçon de la souffrance semble lui avoir vraiment servi.</p>
<p>Nie schlägt er, wenn ihm jemand nahe kommt, mit der Faust zu, sondern immer und gerade in der größten Erbitterung, mit der Narrenpeitsche, freilich so, dass sie den andern zum Narren macht <sup>1266</sup>.</p>	<p>Jamais, quand quelqu'un lui marche sur le pied, il ne le frappe du poing mais toujours, et surtout lorsqu'il est le plus irrité, il recourt au fouet du ridicule, et de telle manière qu'il en fustige l'adversaire à le rendre fou.</p>

Le traducteur, sans doute pour créer l'allitération pied/poing et qu'à l'image de l'un réponde celle de l'autre, a concrétisé ci-dessus l'expression métaphorique *nahe kommen*, qui veut bien dire *offusquer, manquer de respect*, en une autre métaphore plus familière, *quelqu'un lui marche sur le pied*. De même, pour traduire le seul verbe utilisé par Zweig – *schlägt* –, il recourt à trois verbes différents : *frappe, recourt* et *fustige*, évoquant ainsi plus concrètement l'image de l'utilisation de fouet. Enfin, il joue, dans sa traduction de *Narrenpeitsche/zum Narren macht* sur l'homonymie des sons, *fouet du ridicule* et *rendre fou*.

Dans l'exemple suivant, il recourt au même procédé. Répugnant à mettre sur le même plan l'uniforme et la mine que Zweig associe en complément à *anziehen*, comme le lui permet la langue allemande, il accentue ainsi l'analogie avec un masque que Fouché endosse au même titre que son

<sup>1264</sup> MSO p. 343, MST p. 301

<sup>1265</sup> JF p. 208, F. p. 203

<sup>1266</sup> JF p. 194, F. 189/190

uniforme, et traduit donc par deux verbes différents, *revêt* et *prend*. Napoléon renvoie Fouché pour avoir poursuivi à son insu, et pourtant en son nom, les négociations de paix avec l'Angleterre :

Der Herzog von Otranto <u>zieht</u> also die Galauniform und eine besonders höfliche Mine <u>an</u> , um seinen Nachfolger bei seinem Antrittsbesuche zu empfangen <sup>1267</sup> .	Le Duc d'Otrante <u>revêt</u> son uniforme de gala et <u>prend</u> un air particulièrement poli pour recevoir son successeur lors de la visite que lui fait celui-ci.
--	---

Le traducteur ne fait pas jouer exactement les variations sur *hart* qu'exploite Zweig pour passer du sens propre à l'image de l'hiver qui précède la révolution, mais recrée la même ambiance lourde grâce à l'assonance durci/rude, placés à proximité l'un de l'autre dans la phrase :

(...) denn <u>ein harter</u> Winter hat auch die Fäuste des Volkes <u>hart</u> gemacht; (...) <sup>1268</sup> .	(...) car un hiver <u>rude</u> a <u>durci</u> les poings du peuple (...)
---	--

Dans l'exemple ci-dessous, le sens est certes celui qu'en a donné le traducteur, qui compense la suppression de l'antanaclase ciselée de Zweig par l'allitération en « fa » (fa-natiques/fa-rouchement) :

(...) nach den Verdiensten um die Republik wollen manche der <u>wildesten</u> Revolutionäre nun ganz <u>wild</u> an ihr verdienen. <sup>1269</sup>	(...) après avoir mérité de la république, beaucoup, parmi les révolutionnaires les plus <u>fanatiques</u> , cherchent <u>farouchement</u> , à présent, à s'enrichir à ses dépens.
--	--

Difficile en français de personnifier comme le fait Zweig grâce aux ressources de l'allemand, « l'être étranger » de Marie Stuart et de sa patrie inconnue, l'Ecosse :

<u>Fremdheit</u> und <u>Fremdheit</u> blicken einander an <sup>1270</sup> .	Ce sont des étrangers qui s'examinent l'un l'autre.
---	---

Là où l'auteur autrichien pousse sa propre langue dans ses derniers retranchements en jouant tant sur l'écho de mots semblables que sur les assonances, qui amplifient la qualité émotive du texte – *demütig, endgültig, demütigen/Verrat, rächen, verwegen, Verräter, verrät* dans l'un, *Verschwörer, Verschworenen, verschworen, Verstellung/geniale, gemeine, gesiegt* dans l'autre –, le traducteur écrit une prose forte et cadencée, plus déterminée, à l'image du désir de revanche de Marie Stuart. Le seul verbe qu'il répète est *trahir*, qu'il utilise encore dans le second extrait pour faire écho à *Verstellung*, tandis que Zweig élude le substantif :

<sup>1267</sup> JF p. 194, F. 190

<sup>1268</sup> MAO p. 256, MAT p. 225

<sup>1269</sup> MAO p. 477, MAT p. 419

<sup>1270</sup> MSO p. 64, MST p. 60

<p>(...) lieber vor Schurken einen Tag oder zwei Tage <u>demütig</u> tun, um sie dann endgültig zu <u>demütigen</u>! Einen solchen ungeheuren <u>Verrat</u> kann man nur rächen, indem man noch kühner, noch verwegener, noch zynischer <u>die Verräter verrät</u><sup>1271</sup>.</p>	<p>(...) mieux vaut <u>se faire humble</u> pendant quelques jours pour ensuite pouvoir <u>mater</u> à jamais ces coquins ! on ne peut venger une telle <u>offense</u> qu'en <u>trahissant les félons</u> plus audacieusement, plus hardiment, plus cyniquement qu'ils n'ont <u>trahi</u>.</p>
<p>(...) der wichtigste Mann der <u>Verschwörer</u> ist, ohne dass sie es ahnen, gegen die <u>Verschworenen</u> <u>verschworen</u>, <u>geniale Verstellung</u> hat über die <u>gemeine</u> der andern <u>gesiegt</u><sup>1272</sup>.</p>	<p>Le principal des <u>conjurés</u> s'est dressé contre <u>ses complices</u> sans qu'ils s'en doutent, une <u>feinte adroite</u> a vaincu la <u>basse trahison</u> des autres.</p>

Il apaise parfois jusqu'à l'extrême l'emphase de l'auteur :

<p>So bleibt eigentlich nur eine <u>Wahl</u>, die keine <u>Wahl</u> mehr ist, sondern ein <u>Zwang</u>: hinüber nach England<sup>1273</sup>.</p>	<p>Il lui reste l'Angleterre.</p>
<p>Nie hat <u>eine Frau auf Erden</u> dieser mächtigsten <u>Frau auf Erden</u> so fürchterlich die letzte Wahrheit gesagt wie die <u>Gefangene</u> auf ihrem <u>Kerker</u>:<sup>1274</sup>.</p>	<p>Jamais <u>personne</u> n'a dit d'une façon aussi cruelle que la prisonnière toutes ses vérités à cette femme puissante (...)</p>
<p>Mit dem Tage, da sie Maria Stuart ihrer <u>Freiheit</u> beraubt, nimmt sich Elisabeth ihre eigene <u>Freiheit</u>. Indem sie Maria Stuart wie eine <u>Feindin</u> behandelt, gibt sie ihr das Recht zu jeder <u>Feindseligkeit</u>, ihr <u>Wortbruch</u> berechtigt sie zu jedem <u>Wortbruch</u>, ihre <u>Lüge</u> zu jeder <u>Lüge</u><sup>1275</sup>.</p>	<p>Le jour où Elisabeth ravit la <u>liberté</u> de la reine d'Ecosse, elle se prive de la sienne. En la traitant comme une <u>ennemie</u>, elle lui donne le droit d'agir en <u>ennemie</u>, son <u>parjure</u> permet à Marie Stuart de lui manquer de <u>parole</u>, les mensonges de l'une autorisent ceux de l'autre.</p>

Le traducteur, c'est ce qu'illustrent à nouveau les exemples ci-dessus, privilégie trois axes : la sobriété, la richesse et le respect de la langue d'arrivée.

<sup>1271</sup> MSO p. 163/164, MST p. 148. Darnley révèle à Marie Stuart les noms de ses complices dans l'assassinat de Riccio.

<sup>1272</sup> MSO p. 167, MST p. 151

<sup>1273</sup> MSO p. 331, MST p. 291. Peu après son mariage avec Bothwell, Marie Stuart est acculée à la fuite.

<sup>1274</sup> MSO p. 389, MST p. 383. Marie Stuart, au bout de nombreuses années d'enfermement, écrit à Elisabeth une lettre où elle la renvoie à sa stérilité.

<sup>1275</sup> MSO p. 360, MST p.316

## V Les motifs

Il ne s'agit pas là à proprement parler de *leitmotive* dans la mesure où ces mots ou expressions ne traversent pas le livre de part en part. Ils reviennent cependant régulièrement, créant un système d'échos et de rappels qui permet au lecteur d'identifier immédiatement ce dont il est question. Il use peu de répétitions à l'intérieur d'une même phrase à moins qu'elles ne servent le message qu'elles portent, et s'efforce de varier le vocabulaire tout au long des pages de l'ouvrage, avec une mémoire précise des différentes occurrences de certains termes, en s'attachant avec exigence à trouver le mot le plus juste, le plus proche de la nuance esquissée dans le texte allemand, tout en préservant, pour son lecteur, la lisibilité du contexte, du signifié, sans coller irrémédiablement au procédé utilisé dans la langue de départ. Il se fait traducteur-caméléon pour exercer son sens de ce qui appartient ou non à la langue française, avec toute la souplesse et la liberté que lui permet la précision de ses connaissances linguistiques. Néanmoins, Alzir Hella suit l'auteur lorsque ces répétitions ressortent véritablement de la manière zweigienne de dire, de montrer, d'illustrer, de transmettre : tous deux procèdent alors par rappel sémantique, de sorte à réveiller par la répétition dans la conscience du lecteur l'image de ce qui a été évoqué une première fois, toujours dans les mêmes termes, parfois à des dizaines de pages d'intervalle. Il rappellera donc le même mot si la répétition est utile à l'unicité du propos. Il ne le fera pas s'il est possible de nuancer, autrement, ou bien il procèdera par un glissement sémantique. C'est ce qu'illustrent les exemples suivants.

Suivons la traduction de *frech* : s'il néglige certes le ton badin de la première proposition, qu'il traduit avec une élégance plus littéraire, s'il évite l'effet de répétition de *frech*, *Frechheit*, le texte traduit gagne en force sémantique grâce à la truculence sonore du mot *outré* - lequel, en quelque sorte, compense l'affadissement de la traduction de *tolles Stück* par *aventure folle* -, et en fluidité par la suppression de la conjonction de coordination *und*.

Das ist ein tolles Stück, ein <u>frecher</u> Missbrauch des kaiserlichen Namens und seines eigenen Ministeramts, eine welthistorische <u>Frechheit</u> ohne gleichen <sup>1276</sup> .	C'est là une aventure folle, un <u>impudent</u> abus du nom de l'empereur, de sa fonction ministérielle, une <u>outré</u> historique sans exemple.
--	--

Lorsque Zweig compare Fouché à un écolier, c'est le langage de l'école qu'adopte le traducteur : il traduit cette fois *Frechheit* par *impertinence*. Il ajoute dans la première proposition, comme l'y convie le français, le verbe *aime* et conserve l'exacerbation des sentiments propre à l'enfance en traduisant dans la seconde le *liebt* allemand par *raffole* :

Wie ein Schuljunge die Grimasse hinter der Schulter des Lehrers, <u>liebt</u> er die Extra-touren hinter dem Rücken des Kaisers, und genau wie der verwegene <u>Bub</u> riskiert er gerne <u>Prügel</u> oder einen Verweis um der bloßen Freude willen an der	Comme un écolier <u>aime</u> faire la grimace derrière le dos du professeur <u>il raffole</u> lui-même de ses tours cachés qu'il joue à l'empereur et, tout comme le gamin téméraire, il risque volontiers des <u>taloches</u> ou un blâme pour la seule joie que lui procure cette
---	---

<sup>1276</sup> JF p. 186, F. p. 182

<sup>1277</sup> JF p. 186, F. p. 182

<u>Frechheit</u> , an dem Schwindel <sup>1277</sup> .	<u>impertinence</u> , cette tromperie.
---	--

Zweig se place du point de vue de Napoléon pour qualifier Fouché de *Unbequem* et, après Waterloo, de celui de Fouché pour qualifier Napoléon de *Lästigen*, ce qui permet une perception immédiate par le lecteur des positions de l'un par rapport à l'autre. Dans la traduction, c'est l'adjectif *gênant* qui traduit le sens de cet adjectif substantivé, dont Alzir Hella qualifie indifféremment ce *personnage*, cet *homme*. Il emploie le même qualificatif dans les trois premiers extraits, s'agissant de Fouché, ou dans les deux derniers, s'agissant de Napoléon, dans des expressions où l'auteur avait quant à lui varié les termes :

Mitten in der ungeheuren Aufgabe der Abwehr einer fünffachen Übermacht sinnt sich der Kaiser eilig eine andere Mission für den <u>Unbequemen</u> aus <sup>1278</sup> .	Au milieu de la tâche monstrueuse qui lui incombe contre des forces cinq fois supérieures, l'empereur cherche au plus vite une autre mission à donner à ce <u>personnage gênant</u> , (...).
Anfang März, hat der Kaiser Napoleon kein Land mehr, wohin er den <u>Unbequemen</u> abschieben kann, (...) <sup>1279</sup> .	Finalemment, au début de mars, l'empereur Napoléon n'a plus de pays où il puisse expédier cet <u>homme gênant</u> , (...). <sup>o</sup>
Will der <u>Unbequeme</u> nicht freiwillig so eben weg mit ihm: (...) <sup>1280</sup> .	Si le <u>gênant personnage</u> ne s'en va pas de son propre mouvement, on l'y contraindra ; (...).
Kaum dass er (natürlich allen anderen voraus) die Nachricht von Waterloo erfahren hat, betrachtet er Napoleon nur noch als <u>einen lästigen Kadaver</u> , den es schleunigst wegzuschaffen gilt <sup>1281</sup> .	A peine a-t-il appris (naturellement, avant tous les autres) la nouvelle de Waterloo, qu'il ne considère plus Napoléon que comme un <u>cadavre gênant</u> , dont il s'agit de se débarrasser au plus vite ; (...)
Er schnauzt dem General an, wie er die Kühnheit haben könne, solche <u>Botschaften überhaupt zu bestellen</u> , statt den Kaiser zu expedieren und befiehlt ihm, sofort die Abreise <u>des</u>	Il rudoie le général qu'il a placé <u>auprès de Napoléon</u> en lui demandant comment il peut avoir l'audace de transmettre de tels messages, au lieu de faire filer l'empereur, et il lui

<sup>1278</sup> JF p. 215, F. p. 208/209

<sup>1279</sup> Ibid.

<sup>1280</sup> JF p. 250, F. p. 244

<sup>1281</sup> Ibid.

<sup>1282</sup> JF p. 254, F. p. 248

<u>Lästigen</u> durchzuführen <sup>1282</sup> .	ordonne de prendre ses dispositions pour que parte aussitôt <u>ce gênant personnage</u> .
---	---

Toujours soucieux du lecteur, le traducteur clarifie le contexte en expliquant qu'il s'agit du général que Fouché a placé auprès de Napoléon, ce que Zweig, quant à lui, n'avait pas trouvé utile de préciser.

Zweig écrit, décrit des situations, et ce sont elles que le traducteur veut à son tour dépeindre. Il se préoccupe plus de l'ensemble que de chaque signifiant. Dans les exemples suivants, Zweig utilise plusieurs fois le qualificatif *geprüft*. Le traducteur, à sa première occurrence, ne le traduit pas : le roi ne manifestant aucune émotion, il ne le juge de ce fait pas *éprouvé*. Dans la seconde occurrence, qui concerne Marie-Antoinette, c'est bien par ce mot qu'il la qualifie (ajoutant une relative explicative « *qui la sépare de son mari* » pour expliquer vers où, vers qui, elle n'a pas le droit de descendre) tandis qu'il traduit par *éplorée* la troisième : il ne pouvait pourtant craindre la répétition, puisque près de quarante pages plus loin séparent la seconde occurrence de la troisième. C'est dire si Alzir Hella adapte sa traduction à chaque situation, à chaque scène, puisque c'est ici la mère qui *pleure* de ne pas voir son enfant :

(...) in dieser letzten Stunde wird, was dem König zeitlebens zum Verhängnis geworden war: seine völlige Nervenlosigkeit, <u>dem geprüften Menschen</u> zum Gewinn; <sup>1283</sup> .	En cet instant suprême, cette apathie qui, toute sa vie, fut fatale au roi, est <u>pour lui</u> un avantage ; (...).
In ihrem Zimmer gefangen, die unerbittlichen Wächter vor der Tür, darf <u>die geprüfte Frau</u> nicht die wenigen Stufen hinab (...) <sup>1284</sup> .	Captive dans sa chambre, des gardiens inflexibles devant sa porte, <u>cette femme éprouvée</u> n'a pas le droit de descendre les quelques marches <u>qui la sépare de son mari</u> .
Und da steht nun stundenlang und unzählige Male vergeblich <u>die geprüfte Frau</u> , die einmal Königin des ganzen Reiches gewesen (...) <sup>1285</sup> .	Et c'est là que se poste, pendant des heures, et souvent en vain, <u>cette femme éplorée</u> , qui jadis régnait sur tout le royaume, (...)

A la fin de leur vie, les deux reines, retenues prisonnières l'une et l'autre, sont sœurs dans l'*épreuve*, c'est donc l'adjectif le plus proche, *éprouvée*, qu'il traduit ici *geprüft* :

Stärker und stärker hat man in diesen	De plus en plus, au cours de ces
---------------------------------------	----------------------------------

<sup>1283</sup> MAO p. 463/464, MAT p. 406

<sup>1284</sup> MAO p. 464, MAT p. 407

<sup>1285</sup> MAO p. 486, MAT p. 426

<p>späteren Jahren das Gefühl, als sei die Vielgeprüfte innerlich schon des Kampfes satt und langsam bereit zu Vergleich und Verzicht<sup>1286</sup>.</p>	<p>dernières années, on a le sentiment que cette femme tant éprouvée en a assez de la lutte et qu'elle est prête à un accord, à une renonciation.</p>
---	---

Pour traduire cet engourdissement de l'âme, ce *Seelenstarre* qui s'empare de Marie Stuart après le meurtre de Darnley, le traducteur traque et resserre ses filets autour du sens de ce syntagme, en usant ici d'un nom, là d'une périphrase, là encore d'une expression. Il introduit remarquablement l'idée de cette inertie, de cet anéantissement, de cette hébétude – n'est-ce pas cet immobilisme qu'il exprime aussi par la négation interjectionnelle, *mais non* –, mais sans reproduire les termes à l'identique comme le fait Zweig. Pourtant, rien n'est perdu de ce qu'il exprime, l'engourdissement, l'apathie qui pétrifient, comme sous le regard de Méduse, cette Gorgone qui changeait en pierre ceux qui la regardaient :

<p>(...) eine Art Versteinerung, eine grausame <u>Seelenstarre</u>, eine unbegreifliche Gleichgültigkeit ist über sie gekommen (...). Dieses merkwürdige Phänomen der <u>Seelenstarre</u>, dass eben im Augenblicke, da Verstellung, da Verteidigung und geistige Bereitschaft am notwendigsten wäre, das ganze Wesen des bedrohten Menschen einfriert zu absoluter Passivität und Gleichgültigkeit, ist an sich kein ungewöhnliches. <u>Diese Starre der Seele</u> ist ein notwendiger Rückschlag (...)<sup>1287</sup>.</p>	<p>Une indifférence incompréhensible, une sorte d'apathie, d'<u>engourdissement</u> semble la détacher de tout ce qui se passe autour d'elle (...). Le fait qu'au moment même où il lui faudrait agir, se défendre et avoir toute sa présence d'esprit, l'homme en danger est souvent <u>en proie à une inertie complète</u>, à une passivité absolue – ce phénomène n'a rien d'extraordinaire en soi. C'est <u>la réaction fatale</u> à une tension excessive, (...)</p>
<p>Aber auch ihn hat <u>die Starre</u> überfallen, er sitzt in seinem Hotelzimmer und wartet und wartet, man weiß nicht worauf, ob auf Wunder oder auf die Vernichtung<sup>1288</sup>.</p>	<p><u>Mais non</u>, il reste dans sa chambre à attendre on ne sait quoi, le miracle ou l'anéantissement.</p>
<p>Gleichsam durch einen hypnotischen Schlaf hört sie die Stimmen aus London, aus Paris, aus Madrid, aus Rom reden und mahnen und warnen</p>	<p>Elle entend les voix de Londres, de Paris, de Madrid, de Rome qui lui parlent, la mettent en garde, l'avertissent, mais elle ne peut pas</p>

<sup>1286</sup> MSO p. 378, MST p. 333

<sup>1287</sup> MSO p. 249, MST p. 221

<sup>1288</sup> MSO p. 250, MST p. 222. Il s'agit ici d'Oscar Wilde, pétrifié dans l'attente de la police venue l'arrêter, incapable de se sauver. Le traducteur ne reprend pas ici l'expression qui fait le lien avec Marie Stuart : *Mais lui aussi reste pétrifié*, ... aurait-il sans doute pu écrire.



und kann sich nicht aufraffen aus ihrer <u>Seelenstarre</u> , (...). So rafft sich Maria Stuart jetzt endlich auf aus dieser nicht mehr zu ertragenden <u>Starre</u> (...) <sup>1289</sup> .	sortir de son <u>engourdissement</u> ; (...) Marie Stuart sort enfin de son <u>apathie</u> . (...)
Eine Lähmung der Angst, <u>eine grausame Starre</u> , die bei der ersten Bewegung in Zorn und Bitterkeit umschlagen muss, liegt über dem Lande <sup>1290</sup> .	Une apathie générale provoquée par la peur, <u>une sorte d'engourdissement</u> qui, à la première occasion, se transformera en colère et en indignation, s'étend sur le pays.
Aber noch ist Maria Stuart <u>der Star</u> nicht gestochen <sup>1291</sup> .	Mais ses yeux ne sont pas encore <u>dessillés</u> . <sup>1291</sup>

Pour nommer le musicien pour lequel Marie Stuart éprouvait de l'amitié, au grand dépit de son époux, le traducteur recourt par deux fois au nom peu connu de *ménétrier*<sup>1292</sup>, qui transporte avec lui le lecteur français à l'époque de la reine, sur les routes d'Angleterre. Il évoque l'image d'un musicien ambulancier, d'un troubadour, d'un baladin, d'un *ménéstre*. Alzir Hella respecte le ton des apostrophes, l'une injurieuse, les deux autres méprisantes et édulcorées par le « petit ». Notons également la différence de ponctuation de la troisième occurrence :

Sollte das, grausamer Gedanke, geschehen sein, weil sie diesen <u>schwarzhäutigen Musikanten</u> vorzieht? <sup>1293</sup>	Serait-ce parce qu'elle lui préfère ce <u>noiraud de musicien</u> ?
Dass dieser <u>kleine dunkelhäutige Musikant David Rizzio</u> tatsächlich der Liebhaber Maria Stuarts gewesen sei, ist niemals bewiesen worden noch zu beweisen <sup>1294</sup> .	Que ce <u>petit ménétrier à la peau brune</u> ait été réellement l'amant de Marie Stuart, la chose est encore à prouver.
Ein <u>kleiner Musikant</u> ist umgebracht worden, was weiter? <sup>1295</sup>	Un <u>petit ménétrier</u> a été assassiné, quelle importance cela peut-il avoir !

<sup>1289</sup> MSO p. 274/275, MST p. 242

<sup>1290</sup> MSO p. 288 MST p. 254

<sup>1291</sup> MSO p. 301, MST p. 265

<sup>1292</sup> Un ménétrier est en fait un violoniste de village qui escortait les noces et faisait danser les invités.

<sup>1293</sup> MSO p. 150, MST p. 137

<sup>1294</sup> MSO p. 151, MST p. 138

<sup>1295</sup> MSO p. 168, MST p. 152

Varié quand il le peut, nous l'avons dit, emporte sa préférence : c'est ainsi qu'il ne traduit pas non plus à l'identique celui que Zweig nomme *der brave Fuhrwerker*, ce transporteur des fûts de bière où sont cachées les lettres de Marie Stuart. Le traducteur le désigne tantôt par *le voiturier*, tantôt par l'« *honnête homme* », en ajoutant ces guillemets qui expriment le mépris pour le double-jeu du *livreur de bière*...<sup>1296</sup>

## v Le respect des répétitions

Lorsque le sens ou le style y gagnent en force ou si la répétition aide de façon déterminante à créer le contexte dramatique, le traducteur respecte les jeux initiés par Zweig. C'est ainsi qu'il reproduit ci-dessous les mêmes jeux de mots ou parallélismes que l'auteur :

<p>Aber während <u>die fünf kopflosen Köpfe</u> im Direktorium noch emsig diskutieren (...) <sup>1297</sup>.</p>	<p>Mais, tandis que <u>les cinq têtes sans tête</u> du Directoire, discutent encore avec animation (...).</p>
--	---

Il traduit fidèlement les épanalepses de Zweig qui expriment, dans le premier extrait ci-dessous toute la solitude de la dauphine, dans le suivant l'intangibilité du protocole, qui veut qu'un roi meure à Versailles:

<p>(...) ihre <u>Jugend</u> dürstet nach <u>Jugend</u> <sup>1298</sup>.</p>	<p>(...) sa jeunesse a soif de jeunesse.</p>
<p>Selbst der <u>unerbittliche</u> Tod muss sich den noch <u>unerbittlicheren</u> Gesetzen der Etikette fügen: (...) <sup>1299</sup>.</p>	<p><u>L'inexorable</u> mort elle-même doit se soumettre aux lois de l'étiquette encore <u>plus inexorables</u>.</p>

L'extrait ci-dessous illustre la conception qu'a le traducteur de la traduction, pour lui plus art que science exacte, et son souci de prendre en compte tous les éléments d'information et de style contenus dans le texte pour *répéter* quand il le peut et *supprimer* quand il le doit à la clarté et à la fluidité de son texte :

<p>Der Wächter bringt <u>Tinte, Feder und ein gefaltetes Blatt</u>, und während das erste Frührot schon durch die vergitterten Fenster blickt, beginnt Marie Antoinette mit der <u>letzten Kraft</u> ihren <u>letzten</u> Brief <sup>1300</sup>.</p>	<p>Le geôlier lui apporte <u>ce qu'elle désire</u>, et alors que les premières lueurs de l'aurore pénètrent déjà par les fenêtres grillées <u>de son réduit</u>, Marie-Antoinette, ramassant ses <u>dernières</u> forces, se met à écrire sa <u>dernière</u> lettre.</p>
--	--

<sup>1296</sup> MSO p. 400, 402, 406, MST p. 353, 354, 358

<sup>1297</sup> JF p. 126, F p. 123

<sup>1298</sup> MAO p. 58, MAT p. 51

<sup>1299</sup> MAO p. 90, MAT p. 80

<sup>1300</sup> MAO p. 542, MAT p. 476. Encore une fois, *vergittert* est traduit par *grillée*, ce que semble permettre le dictionnaire de 1921 que nous avons consulté et qui indique, pour traduire *vergittert grill(ag)er*.

Ni le fond ni la forme ne souffrent de ce réaménagement où le traducteur respecte l'essence du texte zweigien et l'émotion qu'il procure. S'il ne répète pas formellement que Marie-Antoinette « demande du papier et de l'encre pour écrire une lettre », mais s'en tient à l'allusion à *ce qu'elle désire*, qui a déjà été précisé précédemment, c'est que le traducteur préfère focaliser sa description sur l'ultime moment de Marie-Antoinette, évoquant, en ajoutant *de son réduit*, ce cachot qui sera sa dernière demeure, et faisant, comme l'auteur, résonner l'écho dramatique de *dernière*.

Dans l'exemple ci-dessous, Alzir Hella respecte le parallélisme des métaphores de l'ouverture de la main et du cœur, ces métonymies de l'accueil et de la confiance :

Zu wem sie <u>offenen Herzens</u> sprechen kann, dem zeigt sie auch eine <u>offene Hand</u> <sup>1301</sup> .	Sa main s' <u>ouvre</u> pour celui auquel elle peut parler à <u>coeur ouvert</u> .
---	--

Le traducteur répète par deux fois l'adjectif tandis que Zweig rebondit du substantif au qualificatif. Pour bien situer le lieu, le traducteur précise à nouveau l'endroit où se terre Darnley, que Zweig a mentionné plusieurs lignes plus haut. Dans l'extrait qui suit, il calque tant la traduction de l'adjectif que sa répétition :

(...) hat die Seelensklavin Bothwells die schlimme Fahrt unternommen, um den eigenen Gatten aus der <u>Sicherheit</u> in den noch <u>sichereren</u> Tod zu locken (...) <sup>1302</sup> .	(...) l'esclave de Bothwell est venue à Glasgow pour faire sortir son époux de sa <u>sûre</u> retraite et le mener à une mort encore plus <u>sûre</u> .
(...); nur die Glieder lässt sie ein wenig ruhen, damit sie morgen aufrechter und <u>starker</u> Seele hinzutreten vermöge vor den noch <u>stärkeren</u> Tod <sup>1303</sup> .	(...) ; elle n'accorde quelque détente qu'à ses membres, afin quand viendra le matin de pouvoir affronter d'un pas assuré et l'âme <u>forte</u> la mort plus <u>forte</u> encore.

Alzir Hella calque ici la phrase allemande :

Nur <u>Irrwitz</u> konnte solchen <u>Irrwitz</u> gebären <sup>1304</sup> .	Seule <u>la folie</u> peut engendrer une telle <u>folie</u> .
--	---

Dans les extraits ci-dessous, le traducteur reproduit l'expressive litanie d'un *las* qui se fait lourd ou l'intensité dramatique qu'engendre la répétition de *dernier* ou de *seul(e)* :

<sup>1301</sup> MSO p. 146, MST p. 134

<sup>1302</sup> MSO p. 234, MST p. 208

<sup>1303</sup> MSO p. 449, MST p. 394. Ce passage n'est pas sans rappeler celui qui précède l'exécution de Marie-Antoinette : « Jetzt noch ein paar Augenblicke ausgestreckt ruhen und die Kräfte sammeln. Es gibt nicht mehr viel zu tun für sie in diesem Leben. Nur eins noch: sterben, und zwar gut zu sterben. », (MAO p. 547). L'auteur opte pour une perspective interne, tandis que le traducteur, par l'explicitation du pronom (*elle*) se place en position d'observateur : « Elle s'étend maintenant quelques minutes pour rassembler ses dernières forces. Il ne lui reste plus grand-chose à faire ici bas. Elle n'a plus qu'à mourir, à bien mourir. » MAT p. 482

<sup>1304</sup> MSO p. 278, MST p. 245

(...) erst einunddreißig Jahre alt und doch schon vom Leben zerbrochen, der Krone <u>müde</u> , des Kampfes <u>müde</u> <sup>1305</sup> .	(...) Il n'a que trente et un ans et cependant, il est déjà écrasé par la vie, <u>las</u> de la lutte, <u>las</u> de la couronne.
Ihre <u>letzte</u> Armee ist geschlagen, ihre <u>letzte</u> Hoffnung zerstoßen <sup>1306</sup> .	Sa <u>dernière</u> armée est vaincue, son <u>dernier</u> espoir est anéanti.
(...), solange sie darauf besteht, als die <u>alleinige</u> Königin von Schottland zu gelten, und er wiederum, als der <u>alleinige</u> König <sup>1307</sup> .	(...) aussi longtemps qu'elle persistera à se considérer comme la <u>seule</u> souveraine d'Ecosse et lui comme le <u>seul</u> souverain.

Alzir Hella restitue l'écho de ces répétitions qui permettent, comme dans le texte original, de transmettre avec force les sentiments des personnages.

#### ∨ Les répétitions à l'initiative du traducteur

Parfois, c'est lui-même qui initie le procédé de répétition à l'endroit où le lui permettent le sens et la langue. Pour conserver le rythme de la phrase allemande et parvenir au même effet rhétorique que celui de la prose zweigienne, il recourt ci-dessous à une anaphore absente du texte allemand :

<i>Gewöhnt</i> , alle Leidenschaften, die sogenannten heroischen ebenso wie die sogenannten niedrigen, in einer Chemie der Gefühle als vollkommen gleichwertige Elemente zu betrachten, einen vollendeten Verbrecher, einen Vautrin, ebenso zu bewundern wie ein <i>moralisches</i> Genie, einen Louis Lambert, niemals unterscheidend zwischen <i>sittlich</i> und unsittlich (...) <sup>1308</sup> .	<i>Habitué</i> à considérer, dans sa chimie des sentiments, toutes les passions, celles qu'on nomme héroïques aussi bien que celles qualifiées basses, comme des éléments de même valeur absolue, <i>habitué</i> à admirer un malfaiteur consommé, un Vautrin, autant qu'un génie <i>spiritualiste</i> , un Louis Lambert, ne faisant jamais de différence entre ce qui est <i>moral</i> et ce qui ne l'est pas (...)
--	---

Cette anaphore permet en outre de clarifier la phrase, exceptionnellement longue et complexe, dans laquelle le lecteur français peut ainsi plus aisément se repérer. La répétition de l'adjectif « *habitué* » constitue un point d'ancrage utile à la compréhension du texte. Pour conserver par contre un vocabulaire différent pour traduire *moralisch* et *sittlich*, il n'a pas hésité à transformer Louis Lambert en un génie *spiritualiste* (et non *moral*). Parfois aussi, il prend le parti de déplacer l'anaphore : au lieu de répéter quatre fois *noch*, il répète deux fois *en attendant* qu'il souligne par des tirets. Il évince le premier *noch*, traduit le second par *encore*, le troisième par *toujours* et restitue

<sup>1305</sup> MSO p. 17, MST p. 17

<sup>1306</sup> MSO p. 330, MST p. 291

<sup>1307</sup> MSO p. 383, MST p. 338

<sup>1308</sup> JF, F. p. 10

le quatrième par la tournure verbale *continuer à* : le rythme et la progression temporelle sont ainsi sauvegardés sans que la forme exacte soit calquée :

<p>Denn <u>noch</u> genießt die Provinz die letzten Atemzüge des <u>philosophierenden</u> Dix-huitième, gemütlich <u>noch</u> schreibt Herr von Robespierre statt Bluturteile zierliche Verslein, <u>noch</u> verfasst der Schweizer Arzt Marat <u>statt</u> grimmiger kommunistischer Manifeste einen süßlich sentimentalen Roman, <u>noch</u> müht sich der kleine Leutnant Bonaparte irgendwo in der Provinz an einer Werther nachahmenden Novelle (...)<sup>1309</sup>.</p>	<p>Car la province respire avec bonheur les derniers zéphyr du siècle philosophe ; avec bonhomie, M. de Robespierre compose encore, - en attendant les jugements sanguinaires, - des petits vers maniérés ; le médecin suisse Marat écrit toujours, - en attendant les féroces manifestes communistes – un douceâtre roman sentimental, et le petit lieutenant Bonaparte <u>continue à</u> peiner quelque part en province sur un fade récit imité de Werther (...).</p>
---	--

Le traducteur « acclimate » son propos : le souffle devient zéphyr, le Dix-Huitième philosophe devient le siècle philosophe, ainsi que le connaissent les lecteurs français.

Dans l'exemple ci-dessous, le traducteur garde à son texte le ton solennel que lui confère la répétition de *sans*, conforme au schéma du texte allemand, citant pour le nier tout ce qui faisait la gloire de Fouché ; il rehausse le rythme en reliant les deux premiers participes passés d'une conjonction de coordination *et*. La fin de sa phrase possède une qualité rythmique, poétique et syntaxique remarquable, notamment grâce à l'antanaclase que lui permet la double signification du vocable *ombre*. Le traducteur reprend donc dans la relative ce mot qu'il a déjà utilisé dans l'antécédent, opposant ainsi ses deux sens différents, à la fois par souci de style mais surtout pour créer des analogies intellectuelles : l'ombre humaine se fond dans l'ombre secrète, tandis qu'en allemand cette ombre misérable recherche l'obscurité protectrice. Le double usage métaphorique de *ombre* dans deux acceptions différentes accentue la musicalité de la phrase et sa force expressive. Comme le *Mensch* allemand, il devient un être humain quelconque, dans l'acception qui est celle de ce mot depuis, semble-t-il, son usage par Robespierre lui-même en 1791, où il qualifie le roi d'« *individu royal* »<sup>1310</sup>. Cet individu, qui ne peut se nommer sans un certain mépris, une certaine ironie :

<p>(...) er ist nichts als ein vergessener, verachteter Mensch <u>ohne</u> Rang, <u>ohne</u> Vermögen, <u>ohne</u> Bedeutung, <u>ein</u> erbärmlicher Schatten, den nur das Dunkel schützt. Und drei Jahre lang spricht in Frankreich kein Mensch mehr seinen Namen aus<sup>1311</sup>.</p>	<p>(...) ; il n'est plus qu'un individu oublié et méprisé, <u>sans</u> titre, <u>sans</u> fortune, <u>sans</u> importance, une <u>ombre</u> misérable qui a besoin de l'<u>ombre</u> pour se protéger. Et, pendant trois ans, personne en France ne prononcera son nom.</p>
---	---

<sup>1309</sup> JF, F. p. 19

<sup>1310</sup> in *Le Robert dictionnaire historique de la langue française*, Tome 2, sous la direction de Alain Rey, Paris, 2000, p.

1814

<sup>1311</sup> JF p. 105, F. p. 101

Dans l'exemple ci-dessous, s'il évite la répétition de *Italien*, qui n'a pas selon lui de rôle stylistique ni sémantique, il introduit celle de *a irrité*, qui lui permet de formaliser le parallélisme entre les deux pays :

<p>Auch <u>in Italien</u> steht es nicht zum besten: die grobe Misshandlung des Papstes hat ganz <u>Italien</u> scharf gemacht, wie die Erniedrigung Preußens ganz Deutschland, dabei ist Frankreich selbst müde(...) <sup>1312</sup>.</p>	<p><u>En Italie</u> non plus les choses ne vont pas très bien : le brutal traitement dont le Pape a été l'objet a <u>irrité tout le pays</u>, comme l'humiliation de la Prusse a <u>irrité</u> toute l'Allemagne ; en outre la France elle-même est lasse.</p>
--	--

On notera par contre le registre de langue plus élevé en français qu'en allemand – *scharf gemacht* –, bien que cette expression soit maintenant entrée dans le langage courant jusqu'à devenir une métaphore figée.

C'est pour donner à son propos une plus grande force dramatique que le traducteur recourt lui-même à des répétitions ciblées alors que les termes n'étaient pas strictement les mêmes en allemand, et qu'il lui aurait été certes possible d'écrire, dans le premier exemple, *pour se montrer généreuse dans un grand moment*. Dans la seconde, s'il choisit *gracier* plutôt que *sauver*, c'est par exigence d'une précision induite par la situation : il s'agit en effet, de la part d'une reine, de la *grâce* que doit accorder celle qui a condamné, et non d'être *sauvée* dans l'absolu :

<p>[...] und keine so sehr Elisabeths moralisches Maß gemindert, als dass sie verabsäumte, <u>in großem Augenblicke</u> wahrhaft <u>großmütig</u> zu sein <sup>1313</sup>.</p>	<p>[...] rien n'a autant diminué moralement Elisabeth que d'avoir <u>négligé</u> de se montrer <u>grande</u> dans un <u>grand moment</u>.</p>
<p>[...] die Schuldige läge auf den Knien vor der Verzeihenden, <u>die Begnadigte vor der Retterin</u> ihres Lebens. Aber Maria Stuart will gar nicht mehr <u>gerettet sein</u> <sup>1314</sup>.</p>	<p>[...] on verrait une coupable à <u>genoux</u> devant celle qui lui a pardonné, une femme <u>graciée</u> devant celle qui lui <u>a fait grâce</u>. Mais Marie ne veut pas qu'on la <u>gracie</u>.</p>

Ainsi que l'établit Alfred Malblanc, toutes les figures ne passent pas d'une langue dans l'autre : « il y en a beaucoup qui ne se laissent pas rendre littéralement, elles reposent sur des allusions inconnues dans l'autre langue ou que celle-ci n'a pas retenues. D'autres figures se rendent par des figures différentes » <sup>1315</sup>. C'est ci-dessous le cas de *stumm, muette*, que l'on ne peut que traduire par *sourde* à :

<sup>1312</sup> JF p. 175, F. p. 170

<sup>1313</sup> MSO p. 364, MST. P. 317

<sup>1314</sup> MSO p. 421, MST p. 371

<sup>1315</sup> Alfred Malblanc, op. cit., p. 43

Aber auf diesen erschütternden Anruf war Elisabeth stumm geblieben, sie hat sich nicht zu einem einzigen ermutigenden Wort bereit gefunden. Nun krampft auch Maria Stuart die Lippen zusammen und die Fäuste<sup>1316</sup>.

Elisabeth était restée sourde à cet appel émouvant, elle n'avait pas desserré les lèvres pour faire entendre une seule parole de bonté. Devant cette attitude Marie Stuart elle aussi serre les lèvres et les poings.

Conservant la seule répétition de *couronne*, la traduction restituée néanmoins très précisément la signification de la phrase :

Die nur symbolisch hingemalte englische Krone im Wappenschild Maria Stuarts hat mehr Blut verschuldet als ein wirklicher Krieg um die wirkliche Krone<sup>1317</sup>.

Plus de sang a coulé pour cette couronne d'Angleterre jointe aux armes de Marie Stuart que pour une vraie couronne.

Le traducteur synthétise les informations données par Zweig : la couronne d'Angleterre, symboliquement dessinée sur les armes de Marie Stuart, y est, dans le texte français, simplement jointe. L'image du sang qui coule, placée en tout début de phrase, lui permet de ne pas évoquer directement la guerre. Il conserve par contre le répons d'une couronne à l'autre.

Faut-il écrire pour autant qu'ainsi l'effet qu'a voulu produire Zweig n'est pas respecté ? Non, car on en retrouve l'impression, tout au long du texte français lui-même. Les répétitions paraissent en moindre part qu'en allemand certes, parce que ce procédé n'est pas coutumier à notre langue. Mais suffisamment, à notre sens, pour qu'elles produisent sur le lecteur français un effet identique à celui ressenti par le lecteur germanique. Peut-être un strict respect des procédés répétitifs zweigiens aurait-il eu pour conséquence sa lassitude, son incompréhension, et aurait-il donc desservi l'œuvre, si l'on se place sur le plan de la tradition translato-logique de l'époque, cibliste et non sourcière.

Tous les exemples ci-dessus illustrent le souci du traducteur de restituer la force du texte de Zweig et son vouloir-dire, et de le faire en mettant le lecteur français en mesure d'y accéder. Pas en le calquant, pas en le traduisant mot à mot, car cela ne l'aurait rendu accessible qu'aux seuls puristes radicalement sourciers, mais en le *passant* d'un rive allemande vers une rive française. Son vocabulaire est riche, comme l'est celui de Zweig. Il renonce à nombre de répétitions, préférant jouer sur toute la gamme de la richesse idiomatique de la langue française en traquant la nuance, la précision lorsqu'il estime ces répétitions préjudiciables à une perception aisée du texte par le lecteur français et lorsqu'elles lui semblent de nature à lui déplaire. Dès que le français l'autorise à en recréer l'effet, il recourt de lui-même à ce procédé, même là où l'auteur n'y a pas fait appel, de sorte que ce vecteur de sens et d'intensification qu'est pour Zweig la répétition se retrouve en français, déplacé mais avec une efficacité et une force intactes.

<sup>1316</sup> MSO p. 380, MST p. 336

<sup>1317</sup> MSO p. 43, MST p. 49

## Ø L'amplification par la généralisation

Très souvent, le traducteur s'efforce de personnaliser son propos en éludant les généralisations de Zweig. Grâce à la substantivation de ses verbes ou de ses adjectifs, la langue allemande dispose en effet de nombreux substantifs abstraits, comme les noms terminés par *heit* ou *keit*. Dans l'exemple ci-dessous. Alzir Hella privilégie, en traduisant *Verantwortlichkeit* par *les responsables*, une individualisation du sujet :

1914 wie 1918 haben wir mit angesehen, wie die welthistorischen Entscheidungen des Krieges und des Friedens nicht von der Vernunft und <u>der Verantwortlichkeit</u> aus getroffen wurden, sondern von rückwärts verborgenen Menschen anzweifelbarsten Charakters und unzulänglichen Verstandes <sup>1318</sup> .	En 1914 et en 1918, nous avons vu comment les décisions historiques de la guerre et de la paix étaient prises, non pas selon la raison et par <u>les responsables</u> , mais par des individus cachés dans l'ombre, du caractère le plus douteux et d'une intelligence bien limitée.
---	--

Mais chez Zweig, la généralisation est un systématisme. En effet, aucune des figures historiques qu'il dépeint, que ce soit Fouché, Marie-Antoinette, Marie Stuart ou Magellan, n'est totalement inconnue du grand public mondial et son originalité tient beaucoup dans cette forme qui les rend uniques, son style. Et son style, ce sont aussi ces considérations générales sur la nature de l'homme qui lui permettent, dans la logique de sa recherche balzacienne de types humains, à partir de la description du personnage historique, d'étendre à tous, au milieu du récit de faits ponctuels, ce qui arrive à certains. Il n'hésite pas non plus à étendre son propos à l'époque dans laquelle il vit lui-même, établissant ainsi un lien avec elle. Dans l'introduction à *Fouché*, il annonce ainsi sa démarche :

Notre époque veut et aime aujourd'hui des vies héroïques, car dans la pénurie où elle est de chefs politiques créateurs, elle cherche dans le passé des exemples plus hauts : je ne méconnais nullement le pouvoir qu'ont les biographies héroïques d'élargir l'âme, d'accroître l'énergie et d'élever l'esprit.

On trouve dans cette oeuvre nombre d'exemples de cette tendance à la généralisation. Ainsi, dans l'exemple suivant, Zweig généralise par « on » tout en individualisant son propos par l'évocation de la tombe. Alzir Hella poursuit d'un même mouvement en personnalisant la référence à Robespierre : // ne pourra pas leur répondre de sa fosse ... Pour accentuer l'ironie sur la prétendue innocence de ceux que Robespierre ne pourra plus venir contredire, le traducteur, qui met une nouvelle fois en pratique son souci d'un texte structuré, scinde sa phrase en deux :

Alle Gewalttaten der Revolution hat einzig Robespierre auf dem Gewissen, werden sie von nun ab behaupten ( <u>denn aus der Kalkgrube kann man nicht antworten</u> ), sie aber seien immer Apostel der Milde gewesen und gegen alle Härten und Übertreibungen <sup>1319</sup> .	Ils prétendront donc désormais que seul Robespierre ( <u>car il ne pourra pas leur répondre de sa fosse</u> ) a sur la conscience toutes les violences de la Révolution. Tandis qu'eux ont toujours été des apôtres de la douceur et opposés à toutes les
--	---

<sup>1318</sup> JF p. 13, F. p. 12

<sup>1319</sup> JF p 98, F. 94



rigueurs et à toutes les exagérations.

Dans la phrase ci-après, le traducteur met en œuvre des procédés stylistiques propres au français pour personnaliser la « généralisation » qui figure en filigrane dans le texte allemand. Il ajoute en effet des « vous » qui impliquent le lecteur et généralisent à tout un chacun l'effet du cynisme de Fouché :

(...) im maßlosen Zynismus seiner Charakterumstellung bewahrt er ein Maß Frechheit, dass unwillkürlich betäubt und zur Bewunderung zwingt<sup>1320</sup>.

(...) dans le cynisme sans mesure de ses changements de front, il porte l'impudence à un degré qui vous abasourdit et que vous admirez malgré vous.

Zweig n'hésite pas à s'exprimer par maxime, cette forme qui « implique la reconnaissance d'une essence stable de l'homme »<sup>1321</sup>, auquel il impute ici une universelle faiblesse face à l'appât du gain. Le traducteur implique de nouveau le lecteur en ajoutant *ici* :

Ein paar Silberstücke jedoch machen Wächter allorts nachsichtig<sup>1322</sup>.

Ici comme partout, quelques pièces d'argent rendent les gardiens complaisants

Il emploie le même procédé dans l'exemple suivant. Zweig dissèque les ressorts de toute révolution, les motifs des révolutionnaires, les moteurs de tout soulèvement qui doivent être cherchés dans la diversité et la nature humaine et sont valables pour toutes les époques. Tandis que l'auteur énumère les compléments multiples du verbe *steigern*, le traducteur cisèle sa phrase, plus déliée, plus structurée, en accordant les uns avec atteindre – il traduit par *niveau* le mot allemand *Bildung*, dont les sens multiples renvoient au processus, aux forces formatrices à l'œuvre dans la culture, dans l'éducation, dans toute activité en fin de compte<sup>1323</sup>, puis calque en français le mot *Kultur*, dont le sens est en allemand plus proche de celui de *civilisation* (notons également la présence dans le texte allemand de deux autres substantifs dérivés du français, *Idealität* et

<sup>1320</sup> JF, F. p. 34

<sup>1321</sup> Jean Marmier, in Encyclopaedia Universalis, *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Albin Michel, Paris, 2001, p. 470

<sup>1322</sup> MAO p. 24, MAT p. 21

<sup>1323</sup> « Désignant alternativement la beauté physique, la formation intellectuelle, l'imprégnation du divin dans l'âme humaine, l'intégration de l'individu dans la société (...), le terme de *Bildung* est certainement un de ceux dont la traduction paraît la plus aléatoire. La difficulté tient aussi à la persistance des sens secondaires, qui ne sont pas éliminés par le choix d'un sens principal mais sont toujours véhiculés à l'arrière-plan. Une tension existe par ailleurs entre le terme de *Bildung* et celui de *Kultur* qui se développe à partir de l'époque des Lumières pour désigner le progrès des mœurs grâce à la civilisation puis renvoie progressivement à la cohérence organique d'un groupe social. Les termes de *Bildung*, *Kultur* et *Zivilisation* vont ainsi se définir les uns par les autres dans une relation variable, le mot le plus difficile à transposer restant toutefois celui de *Bildung*. (...) Par *culture* on peut entendre, selon les contextes ou les époques, un certain nombre de connaissances historiques, littéraires, artistiques, musicales, linguistiques distinguant celui qui les possède de celui qui les ignore, servant de signe de reconnaissance entre les membres d'un groupe. La définition allemande de la *Bildung* implique en revanche une actualisation de la perfectibilité humaine », *Vocabulaire européen des Philosophies, Dictionnaire des Intraduisibles*, sous la Direction de Barbara Cassin, Editions du Seuil/Dictionnaires le Robert, Paris, 2004, p. 195. Comme équivalents le dictionnaire suggère culture, position, éducation, formation, libération des préjugés, raffinement des mœurs, civilisation.

*Ressentiment*). Alzir Hella emprunte le syntagme *Lebensform* en traduisant littéralement ses éléments (*formes de vie*). Il introduit un verbe supplémentaire, *atteindre* pour ne concentrer le sens d'*augmenter* que sur *sa liberté*. Certes, Alzir Hella admet que cette révolution est de même nature que bien d'autres, mais, peu enclin aux pronostics et aux raisonnements valables pour le reste des siècles, indique plus prosaïquement, pour ancrer le récit dans le temps du lecteur, qu'une telle situation se retrouvait *aujourd'hui* :

<p>In der Französischen Revolution – <u>wie in jeder</u> – zeichnen sich deutlich zwei Typen von Revolutionären ab: die Revolutionäre aus <u>Idealität</u> und die aus <u>Ressentiment</u>; die einen, die es besser hatten als die Masse, wollen diese zu sich emporheben, ihre <u>Bildung</u>, ihre <u>Kultur</u>, ihre Freiheit, <u>die Lebensform</u> steigern. Die andern, die es selber lange schlecht gehabt, wollen Rache nehmen an denen, die es besser hatten, sie suchen ihre neue Macht auszutoben an den vormals Mächtigen. Diese <u>Einstellung</u>, weil <u>in der Zwiefalt der menschlichen Natur</u> begründet, <u>gilt für alle Zeiten</u><sup>1324</sup>.</p>	<p>Dans la Révolution française, <u>comme dans tout autre</u>, deux types se dessinent nettement : les révolutionnaires que guide l'idéalisme et ceux qui sont conduits par le ressentiment ; les uns, mieux partagés que la masse, veulent l'élever jusqu'à eux, lui faire atteindre <u>leur niveau</u>, <u>leur culture</u>, <u>leurs formes de vie</u>, augmenter sa liberté. Les autres, qui furent eux-mêmes longtemps malheureux, cherchent à se venger sur ceux qui furent plus heureux qu'eux et veulent imposer leur puissance aux maîtres d'hier. Un état d'esprit identique se rencontre <u>aujourd'hui</u>, parce qu'il est fondé sur la <u>dualité de la nature humaine</u>.</p>
--	---

Dans l'extrait ci-dessous, Alzir Hella suit l'auteur dans son évocation de la difficulté à connaître vraiment une personne, avec les contingences de son caractère, de ses amours, de son destin. Cependant, contrairement à l'auteur, qui reste sur le terrain des généralités, il personnalise son approche en rattachant sa démonstration à son sujet, faisant du prénom de la reine le point de chute de son récit :

<p>Denn <u>man kennt einen Menschen nicht, solange man nicht sein letztes Geheimnis weiß, und am wenigsten den Charakter einer Frau, solange man nicht die Wesenform ihrer Liebe verstanden hat</u>. In einer welthistorischen Beziehung wie dieser, wo jahrelang niedergehaltene Leidenschaft nicht etwa bloß zufällig an ein Leben streift, sondern <u>schicksalhaft</u> den seelischen Raum füllt und überfüllt,</p>	<p>(...) car <u>on ne connaît pas un être aussi longtemps qu'on ignore son ultime secret, on ne connaît surtout pas le caractère d'une femme tant qu'on n'a pas compris la nature de son amour</u>. Dans des relations historiques comme celles-ci, où une passion contenue pendant des années ne fait pas qu'effleurer par hasard une vie mais au contraire envahit l'âme de tout le poids de la <u>fatalité</u>, la question des limites de</p>
---	---

<sup>1324</sup> MAO p. 453, MAT p. 400

ist die Frage nach der Grenzform dieser Liebe nicht müßig und nicht zynisch, sondern entscheidend für das seelische Bildnis einer Frau<sup>1325</sup>.

cet amour n'est ni oiseuse ni cynique, elle est essentielle si on veut avoir le portrait moral exact de Marie-Antoinette.

Parfois néanmoins, le traducteur reproduit la généralisation des propos de l'auteur. Dans l'exemple ci-dessous, Stefan Zweig, par ces références à un trait humain universel, s'emploie à favoriser la réception de son récit en renforçant le lien avec le narrataire. Des incidences de l'impuissance de Louis XVI sur le psychisme de chacun des protagonistes de *Marie-Antoinette*, il tire une règle psychique générale, qu'il décline au présent :

Gemä der Gegensätzlichkeit der Geschlechter bringt ein und dieselbe Störung im männlichen und weiblichen Charakter genau gegensätzliche Erscheinungen hervor. Wo bei einem Mann die sexuelle Schlagkraft Störungen unterliegt, entsteht Gehemmtheit und Unsicherheit; wo der Frau die passive Hingabebereitschaft nichts hilft, mu zwanghaft Überreiztheit und Hemmungslosigkeit, eine flackrige Überlebendigkeit zutage treten<sup>1326</sup>.

Suivant la loi des sexes, le même trouble provoque chez la femme et chez l'homme des phénomènes totalement opposés. Quand la vigueur sexuelle d'un homme est soumise à des perturbations on voit apparaître chez lui une certaine gêne, un manque de confiance en soi ; quand une femme s'abandonne sans résultats il se produit inévitablement chez elle une agitation, une surexcitation, un déchaînement nerveux.

Alzir Hella traduit par *loi des sexes* cette *opposition* qui déterminerait *inévitablement* les différences de comportement de l'homme ou de la femme et leurs réactions psychiques face à un problème d'ordre sexuel. Il fait preuve d'inventivité dans sa traduction. En effet, en traduisant ici cette singulière *flackrige Überlebendigkeit*, cette *pétillante vivacité* propre à Marie-Antoinette<sup>1327</sup> par un *déchaînement nerveux* que l'on disait alors « typique » de la femme névrosée, il s'inscrit dans la psychiatrie de son temps, celle de Freud, qui attribue à la femme une « nervosité culturelle ».

Docte et sentencieux, Zweig étend à l'espèce humaine les effets des souffrances psychiques que l'impuissance de son époux fait endurer à Marie-Antoinette :

Wie in jeder Kindheit, sind auch in jeder Ehe die ersten Erlebnisse die entscheidenden. Und Jahrzehnte können nicht wettmachen, was im feinsten und überempfindlichen Stoff der Seele eine winzige Störung verschuldet. Gerade

Dans le mariage comme dans l'enfance les premiers événements sont décisifs. Et les années ne peuvent pas réparer la moindre déchirure dans le tissu extrêmement fin et hypersensible

<sup>1325</sup> MAO p. 292, MAT p. 258

<sup>1326</sup> MAO p. 41, MAT. p. 36.

<sup>1327</sup> Cf. MAO p. 108 : « sie, flackerig-nervös » qu'Alzir Hella avait alors traduit par : « elle est pétillante », MAT p. 98.

diese innersten, die unsichtbaren Verwundungen des Gefühls kennen kein volles Gesunden<sup>1328</sup>.

de l'âme. Les blessures du sentiment les plus profondes, les moins visibles ne connaissent pas de guérison complète.

En ne traduisant pas *jeder* dont il sous-entend le sens par l'utilisation de l'indéfini *le*, Alzir Hella donne à sa phrase la forme d'un adage universel, un peu plus général et moins appuyé que chez l'auteur. Il en va de même lorsqu'il traduit par *les années*, expression qui signifie dans le langage courant une durée indéterminée mais longue, le *Jahrzehnte*, les dizaines d'années, du texte allemand, ce qui lui permet en outre d'alléger sa prose en évitant le syntagme composé.

Zweig n'hésite pas à déclarer que de tels faits intimes peuvent avoir des conséquences insoupçonnables et être à l'origine des malheurs du monde lorsque les protagonistes tiennent eux-mêmes entre leurs mains les rênes du destin :

(...) diese eine Alkovenepisode hat stärker als alle äüeren Ereignisse die Autorität von innen her zersetzt und zum Zerfall gebracht. Fast immer ist es ja ein geheimes Schicksal, welches das äüerlich sichtbare und öffentliche heranzieht, fast jedes Weltgeschehnis Spiegelung inneren persönlichen Konflikts. Ständig gehört es zu den groen Kunstgeheimnissen der Geschichte, aus mikrobischem Anlaunabsehbare Folgerungen zu entwickeln, und es sollte nicht das letzte Mal sein, da durch die vorübergehende sexuelle Störung eines einzelnen Mannes der ganze Kosmos in Unruhe geriet: die Impotenz Alexanders von Serbien, seine erotische Hörigkeit an seine Befreierin Draga Maschin, die Ermordung der beiden, die Berufung der Karageorgevitch, die Verfeindung mit Österreich und der Weltkrieg sind eine ebenso unerbittlich logische Lawinenfolge. Denn aus Spinnweben flicht die Geschichte das unentrinnbare Netz des Schicksals; in ihrem wundervoll verkoppelten Triebwerk löst das kleinste Antriebsrad die

{...} ce simple épisode d'alcôve a désorganisé et ébranlé du dedans l'autorité plus que tous les événements du dehors. C'est presque toujours un destin secret qui règle le sort des choses visibles et publiques ; presque tous les événements mondiaux sont le reflet de conflits intimes. Un des grands secrets de l'Histoire est de donner à des faits infimes des conséquences incalculables ; et ce n'était pas la dernière fois que l'anomalie sexuelle passagère d'un individu devait ébranler le monde entier : l'impuissance d'Alexandre de Serbie, son assujettissement sexuel à la reine Masin, son initiatrice, leur assassinat, l'avènement des Karageorgevitch, la brouille avec l'Autriche et la guerre mondiale sont également des faits qui s'enchaînent avec une logique inexorable. Car l'Histoire se sert de fils d'araignée pour tisser le solide réseau de la destinée ; dans son mécanisme merveilleusement agencé, la plus petite impulsion déclenche les forces les plus

<sup>1328</sup>ibid, p. 38., MAT p. 43

ungeheuerlichsten Kräfte aus; so wird auch im Dasein Marie Antoinettes das Nichtige zum Gewaltigen, das scheinbar lächerliche Erlebnis der ersten Nächte und Ehejahre nicht nur formgebend für ihren Charakter, sondern für die Gestaltung der Welt<sup>1329</sup>.

formidables ; ainsi, dans la vie de Marie-Antoinette les frivolités prennent une importance capitale, les événements apparemment ridicules des premières nuits, des premières années conjugales, façonnent non seulement son caractère, mais déterminent l'évolution de l'univers entier.

Dans l'exemple ci-dessus, le parallèle historique avec l'impuissance sexuelle d'Alexandre de Serbie, qui aurait été à l'origine de la première guerre mondiale, nous conduit à rappeler les remarques de Klaus Zelevitz, qui, ironique, se demande pourquoi tant que nous y sommes, nous ne pourrions pas appliquer cette « logique implacable » à Hitler et, comme cela a parfois été fait, expliquer ainsi le déclenchement de la seconde guerre mondiale ...<sup>1330</sup> Mais Zweig s'élève contre la pruderie affichée du XIXème siècle et considère que les rapports entre sexes ont leur importance dans l'évolution politique : il laisse sa plume courir, suivant sa logique interne, passant du particulier au général et du général au particulier. Freud lui-même approuve cette démarche de manière inhabituellement chaleureuse :

Cher Monsieur,

Grâce à votre générosité j'ai maintenant lu presque tous vos livres, descriptions d'hommes et de destinées, et je suis tenté de dire qu'aucun ne m'a semblé aussi convaincant, aussi touchant sur le plan humain, probablement aussi conforme à cette vérité historique si difficile à saisir, et pourtant irremplaçable, que ce dernier sur la malheureuse Marie-Antoinette, née petite, comme vous le dites, mais que les coups de marteau du destin ont rendue grande. De même la langue entièrement mûrie, libérée d'un certain enthousiasme et d'un certain pathos, ainsi que la limitation de l'évocation aux éléments les plus immédiats et les plus nécessaires, révèlent-elles un maître.

La partie de votre sujet où vous effectuez le travail du psychanalyste a naturellement éveillé un intérêt plus précis en moi : là où vous traitez de l'histoire du mariage de la femme et de l'accusation d'inceste contre la mère. Cela s'est sûrement passé comme vous le racontez. La vie humaine est bel et bien devenue un peu plus compréhensible depuis qu'il est permis de s'occuper de ces aspects de l'homme. Comme pour Alexandre de Serbie, vous avez saisi ici d'un œil sûr jusqu'aux liens, déconcertants pour l'historien, qui unissent ce qu'il y a apparemment de plus petit avec ce qu'il y a indéniablement de plus grand, ou tout au moins de plus bruyant, de plus visible<sup>1331</sup>.

Cette aspiration a une langue mûre, apaisée, sobre et à un propos épuré n'est-elle pas aussi une constante de la démarche du traducteur ?

Dans le premier extrait ci-dessous, le traducteur élargit à toute la jeunesse cette sensibilité au malheur d'autrui que Zweig n'attribue qu'à une jeunesse *noble*. Dans le suivant, il respecte la généralisation à laquelle recourt l'auteur pour caractériser l'attitude du chevaleresque défenseur de la reine, propre à « *tous les jeunes gens passionnés* » tout en condensant en deux noms abstraits le contenu sémantique des trois adjectifs qui le caractérisent, omettant celui de l'*imprudence*, éventuelle conséquence implicite de leur *étourderie* :

<sup>1329</sup> MAO p. 46, MAT p. 41.

<sup>1330</sup> Klaus Zelevitz, op.cit. p 22.

<sup>1331</sup> Sigmund Freud – Stefan Zweig, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Didier Plassard et Gisella Hauer, Rivages poche/Petite bibliothèque, Paris, 1995, p. 93/94

<p>(...): immer bleibt ja <u>das Vorrecht der edlen Jugend</u>, vom tragischen Schicksal rein erschüttert zu sein<sup>1332</sup>.</p>	<p>N'est-ce point <u>le privilège de la jeunesse</u> d'être émue devant tout destin tragique ?</p>
<p><u>Unbefangen, unvorsichtig und gesprächig wie alle jungen leidenschaftlichen Menschen</u>, wirbt er unter seinen Freunden für die Gefangene, ein paar junge katholische Edelleute schließen sich ihm an<sup>1333</sup>.</p>	<p>Avec l'ingénuité et l'étourderie de <u>tous les jeunes gens passionnés</u>, il fait de la propagande parmi ses amis en faveur de la prisonnière et réunit autour de lui quelques nobles catholiques.</p>

Zweig l'a expliqué à propos de Marie-Antoinette : elle possédait en elle, à l'état latent, les qualités dont elle fera montre dans l'épreuve. Il prend cette fois en exemple la vie de Marie Stuart pour souligner la permanence du caractère, qui, quelles que soient les expériences vécues, connaît certes des évolutions mais pas de changements profonds. Le traducteur reprend le propos de Zweig, tout en réaménageant la syntaxe :

<p><u>Aber ewiges Gesetz: weder Glück noch Unglück können einen Charakter vollkommen verändern</u>. Immer bleiben die Vorzüge, immer die Fehler Maria Stuarts dieselben<sup>1334</sup>.</p>	<p>C'est une loi constante <u>pourtant que ni le bonheur ni le malheur ne peuvent changer complètement le caractère</u>. Les qualités et les défauts de Marie Stuart restent les mêmes à travers sa vie.</p>
---	--

L'auteur fait un triste état des vicissitudes de la vie des courtisans, qu'il tient en piètre estime, et le traducteur fait lui aussi apparaître les conséquences fatidiques que peut avoir un zèle trop appuyé :

<p>Es ist immer <u>gefährlich für Höflinge</u>, die heimlichen Wünsche ihres Herrschers nicht zu verstehen. Aber noch <u>verhängnisvoller</u> wird es manchmal, sie allzu gut verstanden zu haben<sup>1335</sup>.</p>	<p>Il est toujours dangereux, <u>pour des courtisans</u>, de ne pas comprendre les désirs secrets de leur souverain. Mais il est souvent plus <u>funeste</u> encore de les avoir trop bien compris.</p>
<p>Denn eine der <u>merkwürdigsten Eigenschaften der hysterischen oder</u></p>	<p>Une des particularités les plus <u>étranges des natures hystériques ou</u></p>

<sup>1332</sup> MSO p. 403, MST p. 356. Il s'agit ici d'Anthony Babington, jeune catholique qui veut aider Marie Stuart à s'enfuir du château de Chartley où elle retenue prisonnière

<sup>1333</sup> MSO p. 404, MST p. 356.

<sup>1334</sup> MSO p. 423, MST p. 372

<sup>1335</sup> MSO p. 462, MST p. 405

hysterisch angefärbten Naturen ist nicht nur ihre Fähigkeit, verblüffend gut zu lügen, sondern auch sich selber zu belügen<sup>1336</sup>.

teintées d'hystérie est non seulement de mentir étonnamment, mais encore de se leurrer elles-mêmes.

Dans cette dernière citation, il calque la répétition. Il indique que les natures hystériques mentent étonnamment, ce qui suffit à sous-entendre qu'elles le font étonnamment *bien*.

L'approche par le traducteur de la généralisation si chère à Zweig est symptomatique de sa pratique traductive : s'il prend quelques libertés à certains endroits pour éviter de paraître trop abstrait au lecteur, il s'applique la plupart du temps à suivre l'auteur avec précision et inventivité.

---

<sup>1336</sup> MSO p. 463, MST p. 405. C'est la reine Elisabeth qu'il traite ici d'hystérique !

## CHAPITRE IV : LA LANGUE DE L'AUTRE

Ecrire *la langue de l'autre*, c'est souligner l'altérité qui sépare la langue de départ et la langue d'arrivée et le minutieux travail de mise en relation, de cohérence d'ensemble auquel cherche à parvenir le traducteur pour faire découvrir l'œuvre de Zweig aux lecteurs français : visant à la perfection formelle, soucieux de préserver la poésie romantique de l'écriture de Stefan Zweig tout en prenant en compte l'horizon d'attente de son lecteur et la mémoire collective française, Alzir Hella offre à son lecteur un texte fluide et agréable à lire, où les tournures syntaxiques originales ne transparaissent pas toujours, ne reculant pas devant des suppressions parfois importantes dans le texte. Dans sa traduction de *Ungeduld des Herzens*, c'est l'intégralité du prologue de 9 pages<sup>1337</sup> qu'il supprime ! Ecrivain en France des textes de Zweig, il est fidèle mais libre à la fois, ne se contentant pas, comme l'écrit Henri Meschonnic « d'une confrontation terme à terme ». La fidélité, ajoute-t-il, « impose la question de l'ensemble, celle de la cohérence interne du texte, de son oralité, de sa poétique comme système de discours »<sup>1338</sup>.

Les œuvres de Zweig, qui mettent en scène des sentiments humains dans lesquels chacun pourra se reconnaître – « Le côté « très traduisible » de son oeuvre, », écrit Jean-Jacques Lafaye, « n'est-il pas comme une preuve de l'universalité spontanée de son inspiration, de la puissance prophétique de son message, destiné à toute l'humanité ?<sup>1339</sup> – ne font pas appel à un champ lexical spécialisé, mais leur écriture française en est sans doute plus simple. Car si, dans ses traductions, Alzir Hella reproduit les particularismes, la pensée, le mouvement, le vouloir dire du texte originel, il prend en compte l'horizon d'attente du lecteur, ses normes esthétiques, sa culture ainsi que des facteurs psycho-sociologiques qui le caractérisent. Il a à cœur de ne pas le dépayser et de lui offrir une écriture agréable, se rapprochant en ce sens des théories de Gide sur la traduction, que nous expose ainsi Alfred Malblanc :

Selon André Gide, traduire c'est recréer ; le traducteur ne s'attachera qu'à la phrase de la langue de départ, il en dédaignera les éléments singuliers pour en saisir la pensée ou le sentiment même et reproduire ceux-ci dans sa langue maternelle, sans craindre de s'éloigner de la littéralité ; il va de soi que le traducteur, connaissant bien la langue de départ et maniant parfaitement sa propre langue, doit être un écrivain doué<sup>1340</sup>.

Il ajoute plus loin : « On ne peut refuser à Gide, maître ouvrier de notre langue, le titre de bon traducteur ».

L'objectif d'Alzir Hella, lorsqu'il rationalise, explique, supprime ou ajoute, est de ce fait avant tout de *toucher* le lecteur français, de lui rendre la lecture plus aisée, plus vive, de tenir compte d'une opinion publique littéraire française dont l'intérêt était à l'époque tourné vers les études historiques et biographiques, et se trouvait donc sociologiquement réceptive à ces œuvres.

---

<sup>1337</sup> Stefan Zweig, *Ungeduld des Herzens*, Bermann-Fischer-Verlag, Stockholm, 1939, p. 7 à 15. Zweig introduit son récit en laissant entendre qu'il serait moins le sien que celui d'un locuteur inconnu qui lui aurait raconté cette histoire, à laquelle il n'aurait pratiquement rien changé. Peut-être Alzir Hella a-t-il estimé invraisemblable ce procédé introductif à un roman dont il changea par ailleurs le titre, *L'impatience du cœur* en allemand, en *La pitié dangereuse*, mettant ainsi l'accent sur cette pitié « molle et sentimentale » en butte à laquelle, dans sa propre vie de « bossu », il était lui aussi confronté.

<sup>1338</sup> Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Editions Verdier, Paris, 1999, p. 57

<sup>1339</sup> *Un aristocrate juif au cœur de l'Europe*, op. cit. p. 89

<sup>1340</sup> Alfred Malblanc, op.cit. p. 287



Cette éthique centrée sur le lecteur, il la partage avec l'auteur, dont l'une des préoccupations principales est que son œuvre rencontre, en France, le plus grand succès possible, par une adéquation de l'œuvre traduite à son public<sup>1341</sup>. Alzir Hella transmet le message de l'auteur par des traductions obliques et des aménagements sémantiques et syntaxiques qui lui permettent de retrouver la poésie de la langue sans pour autant nuire à l'œuvre de l'auteur ni à son projet de biographe.

Zweig et lui ont suivi en fait la même démarche : en effet, bien avant toute traduction pour un public étranger, une révision interne sévère et scrupuleuse a lieu dans le secret du cabinet de travail de l'orfèvre autrichien. Dans *Le Monde d'hier*<sup>1342</sup>, Zweig explique avec quelle jubilation, une fois la première version achevée, il traque la moindre redondance et élimine impitoyablement le moindre mot qui pourrait ralentir le mouvement de son récit. Cette discipline qui vise à extraire l'essentiel d'un livre à travers un processus de condensation et de dramatisation donne un prix particulier à chaque mot que l'on trouve dans le livre finalement imprimé car avant d'y figurer, toutes ses implications ont été pesées avec soin au cours d'une, deux, trois relectures qui ont l'allure de véritables « chasses à l'intrus ».

## LES « FREMDWÖRTER »

Zweig n'hésite pas, pour donner du piquant à sa langue et de l'allant à son récit, à emprunter à l'étranger, et au français en particulier, des *Fremdwörter* de couleur originale qui lui conviennent. Ces vocables que leur contexte rend aisés à comprendre qui transportent comme par magie dans le réel du récit, en y ajoutant une pointe ironique. Ce recours au *Fremdwort* est plus fréquent chez l'écrivain

---

<sup>1341</sup> Ce souci de la réception en pays tiers est flagrante dans ce qu'il écrit à propos de la traduction de *Castellion contre Calvin*, dont la sortie en langue allemande lui avait déjà valu des levées de boucliers de la part du public suisse allemand. Il revoit très attentivement la traduction française, dont il se dit très satisfait, mais n'hésite pas à procéder lui-même à des modifications et à des coupures conséquentes, et même à certains ajouts, afin de ne pas heurter le lecteur romand. Il précise qu'il ne veut en aucun cas, comme en Allemagne, voir le nom de Calvin figurer dans le titre afin de ne pas laisser croire qu'il s'agit d'une controverse religieuse : »2 – Der Titel ist nun eine entscheidende Sache. Er müsste entweder heissen "Combat autour d'un Bücher" mit dem Untertitel "Castellio contre Calvin" oder "Sébastien Castellion" - Untertitel : le défenseur de tous les hérétiques. (...) Keinesfalls möchte ich das Wort Calvin in dem Obertitel haben wie in Deutschland. Man glaubt sonst, es handelt sich um eine religiöse Auseinandersetzung«. Voir annexe - Lettre du 21 octobre 1936 page 526. L'original allemand de 1936, paru chez Reichner, place en tête du titre les deux protagonistes, *Castellio gegen Calvin oder ein Gewissen gegen die Gewalt*, ce qui est encore le cas d'une édition récente du Fischer Verlag. Pourtant, dans sa postface à ce livre de 1999, Knut Beck indique que la seconde édition, corrigée probablement par Richard Friedenthal, de l'œuvre de Zweig, ne parut qu'en 1954 sous le titre : « *Ein Gewissen gegen die Gewalt. Castellio gegen Calvin* », toujours chez Fischer. Pourquoi n'avoir pas gardé au titre cet ordre en faveur duquel Zweig s'était si clairement exprimé ? L'ouvrage, dont la traduction française devait paraître en 1936, ne fut publié en France que dix ans plus tard (peut-être à la propre demande de l'auteur, qui écrit à Alzir Hella dans une lettre du 12 avril 1937 : »*Castellio* lassen wir vorläufig noch liegen, bis ich nach Paris komme. Das ist eine heikle Angelegenheit und wir wollen das noch besprechen, wie wir es mit den Vorabdrucken halten. Es ist immer gut, noch etwas Reserve zu haben, wenn einmal rasch und plötzlich sich eine Gelegenheit ergibt«). L'édition de 1946, parue chez Grasset, a pour titre *Castellion contre Calvin*. Seule l'édition la plus récente porte le titre qu'il souhaitait, donnant la prééminence à l'universel sur l'histoire particulière : *Conscience contre Violence* sont les seuls mots qui figurent sur la couverture du livre, qu'il faut ouvrir avant de voir apparaître le sous-titre en petits caractères, ou *Castellion contre Calvin*. (Stefan Zweig, *Conscience contre Violence*, Le Castor Astral, traduit de l'allemand par Alzir Hella, Bordeaux, 2004).

<sup>1342</sup> Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, op. cit. p. 375-376.

autrichien<sup>1343</sup>, au carrefour des voies internationales, que chez l'écrivain allemand. Selon Alfred Malblanc, les *Fremdwörter* « veulent être des miroirs fidèles de la langue parlée »<sup>1344</sup>.

En outre, pour répondre aux besoins de l'esprit moderne, l'allemand a favorisé l'entrée dans sa langue de mots étrangers plus légers et plus abstraits que ses lourdes constructions classiques, plus concrètes : « L'allemand préférera employer *Objektivität*, dont la signification plus large est sur le plan de l'entendement, dégagée du réel plutôt que *Unvoreingenommenheit* qui, bâti à quatre étages, le fait redescendre du réel, par quatre paliers successifs ; il emprunte donc à l'étranger, au latin et au français surtout, des mots qui lui paraissent d'un meilleur maniement intellectuel parce que plus indépendants, qui frappent parce qu'ils sont étrangers, ou bien qui lui rappellent tel aspect plus particulier, propre au voisin ou tel aspect de valeur internationale »<sup>1345</sup>.

Comment Alzir Hella traduit-il dans la phrase française ces *Fremdwörter* issus du français ? S'il se résout parfois à un simple calque lorsque la proximité des termes l'y invite, Alzir Hella est néanmoins souvent contraint par l'usage de la langue française à ne pas les traduire symétriquement car les *Fremdwörter* et leurs mots français originels n'ont pas toujours les mêmes aires sémantiques. « L'aire du Fremdwort », constate Malblanc, « dépasse parfois celle de son père, il peut avoir une nuance de plus ou de moins ou une nuance à côté dans la même orientation »<sup>1346</sup>.

*Diplomatisieren, intrigieren, bagatellisieren, promenieren, amüsieren, kompromittieren, refüsieren* : la terminaison même de tous ces verbes en *ieren*, calquée dès le Moyen-Âge sur la désinence française – *ier*, indique leur origine étrangère. Ils ont en général un tour humoristique ou ironique, ou tout simplement snob. Citons un exemple parmi les très nombreuses occurrences où Alzir Hella adopte cette pratique : il « calcule » et, grâce aux changements catégoriels, s'y retrouve. Il reprend « *kompromittieren* », mais opère un glissement, dans la première partie de la phrase, du substantif d'action *Auftrag* précédé de la préposition *mit* vers un verbe au gérondif, plus subjectif, qui donne à cette locution plus de précision et un plus grand contact avec le réel. En conséquence, il traduit par un adverbe l'adjectif qui qualifie ce nom :

<p>Mit dem strengen Auftrag, sie selbst nicht zu <u>kompromittieren</u>, (...) <sup>1347</sup>.</p>	<p>En lui recommandant rigoureusement de ne pas la <u>compromettre</u>, (...)</p>
---	---

Alzir Hella opère ci-dessous une rétro-translation des verbes à consonance étrangère, dont l'accumulation crée un effet comique, à l'exception de « *agitiert* » qu'il traduit par « *se remue* ». Il ajoute en fin d'énumération une conjonction de coordination, qui rythme sa phrase et lui permet de la clore, contrairement à l'allemand :

<p>Hunderte von Ehrgeizigen und Unbeschäftigten spüren die günstige Stunde, alles <u>politisiert, agitiert, liest, diskutiert, plädiert</u> <sup>1348</sup>.</p>	<p>Des centaines d'ambitieux et de désœuvrés sentent l'heure favorable, tout le monde <u>fait de la politique, se remue, lit, discute et</u></p>
--	--

<sup>1343</sup> C'est également le cas, notamment, de Hofmannsthal.

<sup>1344</sup> Alfred Malblanc, op. cit. p. 121

<sup>1345</sup> Alfred Malblanc, op. cit. p. 121

<sup>1346</sup> Alfred Malblanc, op. cit. p. 122

<sup>1347</sup> MSO p. 132/133, MST p. 120. Il y en tout dans Marie Stuart 12 occurrences de *kompromittieren* !

<sup>1348</sup> MAO p. 264, MAT p. 233

plaide.

Dans l'extrait suivant, Zweig a en quelque sorte doublé le verbe « *schäumt* » de son écho français : c'est également ce que fait le traducteur en rapprochant « *écume* » et « *mousse* ». Peut-être aurait-il pu remplacer ce dernier verbe, pour rendre le mouvement de la particule *heraus*, par *saute comme un bouchon* : c'est de ce sens que se rapproche le traducteur lorsqu'il traduit, dans la seconde occurrence, *moussierend* par *pétillante* :

Alles, was in diesem verhaltenen, verschlossenen Menschen an leidenschaftlichen Instinkten steckt, schäumt und <u>moussiert</u> bei solchen Gelegenheiten schusshaft <u>heraus</u> (...) <sup>1349</sup> .	Tout ce qui, dans cet homme fermé et réservé, se cache d'instincts passionnés, <u>écume</u> et <u>mousse</u> vivement en pareilles occasions (...).
Er schwer, sie leicht, er plump, sie biegsam, er stockig, sie <u>moussierend</u> , er nervenstumpf, sie flackerig-nervös. <sup>1350</sup>	Il est lourd, elle est légère, il est maladroit, elle est souple, il est terne, elle est <u>pétillante</u> , il est apathique, elle est enthousiaste.

Il traduit également *Präjudiz* par *préjudice*<sup>1351</sup>, *patronisieren*, *patronner*<sup>1352</sup>, *delirieren*, *délirer*<sup>1353</sup>, ces mots ayant clairement été empruntés au français et ayant conservé leur sens d'origine. Par contre, dans les exemples suivants, Alzir Hella s'affranchit du modèle proposé. Dans le premier, il se laisse pénétrer de ce que son ami Zweig, pétri de culture et de langue françaises, veut exprimer et en restitue le sens au lecteur français : certes, Napoléon laisse Fouché attendre des heures dans son antichambre, mais c'est bien pour montrer qu'il considère qu'il peut en prendre à son aise avec lui. Dans la seconde citation, Zweig double le mot allemand de son équivalent français : faute de pouvoir recourir au même subterfuge, Hella choisit de traduire par deux mots différents, de contenu sémantique approchant :

(Bonaparte parle de Fouché) so einen lässt man <u>antichambrieren</u> <sup>1354</sup> .	(...) avec des gens de cette sorte, on en prend à son aise.
(...) lieber durch Verhandlungen und Nachgiebigkeit als durch gewaltsame <u>Executionen und Hinrichtungen</u> den	(...) terminer la guerre civile plutôt en négociant et en faisant montre d'indulgence que par <u>des exécutions</u>

<sup>1349</sup> JF p. 194, F. p. 190

<sup>1350</sup> MAO p. 108, MAT p. 98. Il dépeint ici Louis XVI et Marie-Antoinette.

<sup>1351</sup> MSO p. 225, MST p. 200

<sup>1352</sup> MSO p. 206, MST p. 185

<sup>1353</sup> MSO p. 216, MST p. 194

<sup>1354</sup> JF p. 127, F. p. 124

<sup>1355</sup> JF p. 137, F. p. 134

Bürgerkrieg zu beenden<sup>1355</sup>.

et des condamnations violentes.

Zweig invente parfois aussi des mots sans équivalent en français dont Alzir Hella ne communique alors au lecteur que le sens. Ainsi dans l'exemple ci-dessous, le traducteur s'applique à conserver la même proportion d'ironie dans sa phrase : il la réaménage en associant à l'idée du cercle (*Zirkel*) le qualificatif « idéaliste » pour restituer l'ironie contenue dans ce dérivé de l'épicurien *Schlaraffenland*, *Schlaraffia*. Par ailleurs, il rétablit ce que perd en humour la traduction de *heiterer Geselligkeit* par *sereine compagnie* (il aurait pu écrire : *en joyeuse compagnie*) en traduisant *die Intellektuellen* par *les beaux-esprits* :

(...) ein ganz sonderbarer geselliger Zirkel, die « Rosati » genannt, eine Art « Schlaraffia », in der sich die Intellektuellen der Stadt in heiterer Geselligkeit vereinigen<sup>1356</sup>.

(...) une société très singulière, appelée les Rosati, sorte de cercle idéaliste qui réunit en une sereine compagnie les beaux esprits de la ville.

La phrase ci-dessous est, en allemand, riche de son emprunt ironique au français et de la métaphore suggestive mains/doigts. Alzir Hella, qui inverse les sémantèmes, traduit par correspondance les deux verbes aux racines françaises et ignore la métaphore, tout en globalisant le sens de sa phrase. Les fourmillements dans les doigts de Fouché, il les transpose en « faire des siennes », suggérant par cette expression que Napoléon veut l'éloigner comme un enfant malfaisant :

Nur ihm jetzt etwas zu diplomatisieren und zu intrigieren in die Hand geben, nur nicht seine kribbeligen Finger nach Paris greifen lassen!<sup>1357</sup>

Il importe maintenant de lui fournir matière à intriguer et à faire le diplomate, pour que, à Paris, il ne puisse faire des siennes.

Souvent cependant, il ne se contente pas de les transposer, mais il les interprète pour son lecteur de sorte à lui donner le sens qu'ils ont réellement dans la phrase. C'est le cas dans ce premier exemple où il use d'une périphrase explicative, le mot ne trouvant pas en français son équivalent direct :

Natürlich kein Wort von Polen, nichts von der Staatsräson, sondern (...) die ganze Affäre bagatellisieren: (...) <sup>1358</sup>.

Pas un mot dans cette lettre sur la Pologne, sur la raison d'Etat, cela va sans dire, mais au contraire (...) toute l'affaire y est ramenée aux proportions d'une bagatelle : (...).

Il coordonne également les deux adjectifs placés en allemand en tête de la phrase. Il la reconstruit par touches précises, sans omettre le moindre détail du tableau qu'il brosse de Fersen, et

<sup>1356</sup> JF, F. p. 18

<sup>1357</sup> JF p. 214, F. p. 209

<sup>1358</sup> MAO p. 74, MAT p. 66

les nuances de mi-teintes qu'il restitue tout en exaltant la posture, éveillent l'image d'un poète romantique, qui ressemblerait au portrait bien connu de Lamartine. Alzir Hella la rythme par de nombreuses virgules, retrouvant dans *se profile* la racine sémantique de *konturiert sich*, « contour » :

<p>Prachtvoll männlich <u>konturiert sich</u> jetzt Fersens bisher verschattete Gestalt vor dem fahlen Gewitterhimmel der Zeit<sup>1359</sup>.</p>	<p>Sa silhouette, jusque là effacée dans l'ombre, <u>se profile</u> maintenant, virile et magnifique, sur le ciel d'orage blafard de l'époque.</p>
--	--

S'il reprend dans son texte le verbe *capitulieren* que lui « souffle » l'auteur, Alzir Hella n'hésite pas à clarifier son propos et à compléter, dès le début de la phrase, les traits positifs du caractère de Bothwell, afin de rendre la démonstration cohérente : c'est sa prudence certes mais aussi sa hardiesse - cette « *énergie militaire* » dont Zweig fera état ensuite et dont il rendra le sens par « *cran* », puisqu'il n'est ici question que de caractère - qui peuvent expliquer qu'il ait pu venir en aide à la reine et lui permettre « une fuite audacieuse » :

<p>(...) <u>seine Umsicht</u> fördert die verwegene Flucht der Königin, <u>seine militärische Energie</u> flösst den Verschworenen solchen Schrecken ein, dass sie eiligst <u>kapitulieren</u><sup>1360</sup>.</p>	<p>(...) <u>son habileté</u> et sa hardiesse facilitent la fuite audacieuse de la reine, <u>le cran</u> avec lequel il mène les opérations contre les conjurés leur inspire une telle terreur qu'ils <u>capitulent</u> en toute hâte.</p>
--	---

Dans l'exemple suivant, le traducteur, s'il conserve *clavecin* et teint qui émanent inchangés de la langue française, s'attache à expliquer par des périphrases le sens que donne Zweig à *paradiieren* et en particulier l'étrange *einbalbieren* dont la consonance rappelle les verbes *embobelinieren*, *embobiner*, qui signifient effectivement endormir à force de flatteries :

<p>Aber ein solches Halb und Halb genügt der närrisch Eitlen nicht; abermals und abermals <u>paradiert sie</u> mit ihren Reizen, sie spielt auf dem <u>Clavecin</u> und singt zur Laute: schließlich lässt sich Melville, wohlbewusst des Auftrags, sie politisch <u>einzubalbieren</u>, zum Zugeständnis herbei, dass Elisabeths <u>Teint weißer</u> sei, dass sie besser Clavecin spiele und mit mehr Haltung tanze als Maria Stuart. (...) <sup>1361</sup>.</p>	<p>Mais ce partage ne satisfait pas la folle vaniteuse ; elle ne cesse de <u>faire étalage</u> de ses charmes, elle joue du <u>clavecin</u> et chante en s'accompagnant sur le luth : à la fin, Melville, se rendant bien compte qu'il est de son devoir de <u>la flatter avec habileté</u>, lui concède qu'elle a le <u>teint plus blanc</u>, qu'elle est meilleure musicienne et qu'elle se tient mieux en dansant que Marie Stuart.</p>
--	--

<sup>1359</sup> MAO m. 290, MAT p. 256

<sup>1360</sup> MSO p. 185, MST p. 167. Il s'agit ici de Bothwell.

<sup>1361</sup> MSO p. 116/117, MST p. 107

Adoucissant l'expression de la dégradation de Darnley en se contentant de l'indication contenue dans « *simple* » pour signifier sa déchéance. Il ne se laisse pas non plus entraîner par le faux ami « *raisonneur* » qu'il traduit judicieusement par « *mécontent* » :

<p>Zum bloßen Prinzgemahl <u>degradiert</u>, spielt er jetzt plötzlich <u>statt der erträumten Hauptrolle am Hofe nur mehr jene des verärgerten Raisonneurs</u><sup>1362</sup>.</p>	<p><u>Devenu simple prince consort</u>, il ne joue plus à la cour, au lieu du rôle principal dont il rêvait, que celui de <u>mécontent</u>.</p>
---	---

Ces nombreux emprunts, qui ressortissent souvent de la langue parlée, confèrent à l'expression allemande un ton ironique ou faussement savant. Mais, même lorsqu'ils correspondent à la situation, ils repassent mal la barre de la langue d'origine et doivent être traduits par d'autres idiotismes. C'est là qu'Alzir Hella met en jeu sa science du traduire, son intime connaissance des deux langues et de leur fonctionnement pour les restituer dans l'expressivité de sa propre langue.

## L'ALLEMAND ET SES SYNTAGMES COMPOSÉS

Si nous avons choisi de consacrer un paragraphe de notre étude aux syntagmes composés en allemand, c'est que Stefan Zweig en est particulièrement friand et que leur traduction en français est un défi pour le traducteur. Zweig a poussé cette possibilité que lui offre sa langue jusqu'à l'extrême, contraignant ainsi le traducteur à recourir à des périphrases, des substantifs, des propositions infinitives, selon les exigences propres au français. C'est un travail d'orfèvre qu'Alzir Hella accomplit dans la traduction de ces phrases à la construction souvent particulièrement élaborée.

Dans la première phrase qui suit, Alzir Hella dévide l'écheveau de la prose de Zweig et la réorganise tout en conservant la structure binaire de la phrase. Il ne retient dans *erbittert sich, est ulcéré par*, que le sens de l'*irritation*. Pour traduire les adjectifs composés accumulés par l'auteur (quatre épithètes qualifient le nom « *Lässigkeit* »), le traducteur substantivise « *verächtlich* » en « *indolence* » et en fait, avec «  *paresse* », les pivots autour desquels il organise ses qualificatifs. Rien ne manque de la richesse sémantique de l'écriture de Zweig :

<p>Vom ersten Tage ist dem Grandseigneur dieser emsige Kleinarbeiter, Berichtestoppler, Neuigkeitenzuträger, dieser kalte Späher Fouché zuwider, und Fouché seinerseits <u>erbittert sich über die Leichtfertigkeit, die Verschwenderei, die verächtlich-noble und faulenzersich-frauenhafte Lässigkeit</u></p>	<p>Depuis le premier jour, le petit travailleur laborieux compilateur de rapports et ramasseur de nouvelles, le froid espion qu'est Fouché est antipathique au grand seigneur, et Fouché, de son côté, <u>s'irrite de la légèreté, de la prodigalité, de l'indolence dédaigneuse et noble, de la paresse féminine de Talleyrand.</u></p>
---	--

<sup>1362</sup> MSO p. 142, MST p. 130

<sup>1363</sup> JF p. 168, F. p. 164

Talleyrands<sup>1363</sup>.

Il adopte la même démarche dans l'exemple suivant, où il combine substantifs et adjectifs. Notons le glissement de *sinnlich*, *sensuel*, vers *sexuel*. Sans doute pour le traducteur cet adjectif, dans un contexte de violence, exprime-t-il mieux la domination. Il demeure ainsi dans le registre de l'arrogance et de la brutalité dépeintes par Zweig :

Aber um Frauen zu gewinnen, bedarf es nicht der Schönheit; schon das starke Arom von Männlichkeit, das von solchen Krafnaturen ausströmt, das Anmassend-Wilde, das Rücksichtslos-Gewalttätige, die Aura von Krieg und Sieg wirkt als sinnliche Verführung (...)<sup>1364</sup>.

Mais pour plaire aux femmes il n'est pas nécessaire d'être beau. Déjà la virilité qu'irradie des natures aussi vigoureuses, leur arrogance brutale, leur violence sans mesure, l'auréole de guerre et de victoire qui les pare sont une puissante attraction sexuelle.

Dans l'extrait suivant, l'absence de traduction des adjectifs composés tient sans doute à leur complexité. Difficile en français, qui ne dispose pas de mêmes possibilités pour composer ainsi des expressions resserrées, de les restituer intégralement sans recourir à des périphrases beaucoup trop lourdes et donc inélégantes. Avec « *infernal* », qui évoque l'enfer, le souterrain, la chaleur, le démoniaque, le diabolique, Alzir Hella va au cœur du sens recherché :

Diese Momente der scheinbaren Lustigkeit im Zorn sind gleichzeitig diejenigen, die das Untergründig-Hitzige, das Dämonisch-Diabolische seiner Natur am besten enthüllen<sup>1365</sup>.

(...) ces moments de colère déguisée sous une apparente gaieté sont en même temps ceux qui révèlent le mieux ce qu'il y a d'infernal dans sa nature.

Zweig recourt abondamment à des locutions verbales nominales : il substantivise des verbes, souvent très proches du concret, parfois à l'intérieur de propositions entières, composant des syntagmes originaux qui remplissent les fonctions de substantifs ordinaires et lui permettent de transmettre son message jusque dans sa plus infime nuance. Alzir Hella traduit le plus souvent ces déroutantes compositions, que l'on trouve dans la littérature de l'époque<sup>1366</sup>, par des propositions infinitives, comme dans les exemples suivants :

<sup>1364</sup> MSO p. 187, MST p. 169. Il s'agit ici de Bothwell, l'amant et futur mari de Marie Stuart.

<sup>1365</sup> JF p. 194, F. p. 190

<sup>1366</sup> Cf. Thomas Mann, Hermann Hesse. Dans *Siddhartha*, paru en 1922, ce dernier écrit : "Leise sprach er das Wort Om vor sich hin, über welchem er eingeschlafen war, und ihm schien, sein ganzer langer Schlaf sei nichts als ein langes, versunkenes Om-Sprechen gewesen, ein Om-Denken, ein Untertauchen und völliges Eingehen in Om, in das Namenlose, Vollendete". Hermann Hesse, *Siddhartha, Eine indische Dichtung*, Suhrkamp Taschenbuch, Frankfurt am Main, 1974, p. 74

Dieses <u>Im-Dunkel-Stehen</u> ist Joseph Fouchés Haltung ein Leben lang: <sup>1367</sup> .	<u>Se tenir dans l'obscurité</u> a été pendant toute sa vie l'attitude de Joseph Fouché (...).
Tiefe Enttäuschungen an ihren Kindern haben einen Kassandrageist in ihr erweckt, bei ihnen allen vermisst sie, was die ureigenste Kraft ihres Wesens war, die große Geduld, das langsame sichere Planen und Beharren, <u>das Verzichtenkönnen</u> und das weise <u>Sich-Selbst-Beschränken</u> <sup>1368</sup> .	Profondément désillusionnée sur le compte de ses enfants, elle a senti s'éveiller en elle l'esprit de Cassandre ; il leur manque tout ce qui faisait sa propre force et était le fond de sa nature : la longue patience, la ténacité, <u>l'art</u> des projets lents et sûrs, celui aussi de <u>savoir se limiter</u> sagement et parfois <u>renoncer</u> .
Oder war die ganze Ankündigung nur ein bloßes <u>Sichaufplustern</u> , eine diplomatische Trotzgeste, um Maria Stuart zu erschrecken? <sup>1369</sup>	Ou tout cela n'est-il qu'un simple geste <u>pour faire l'important</u> , un geste adroit pour faire peur à Marie Stuart ?

Soulignons l'exigence méticuleuse du traducteur à transmettre toutes les informations possibles de la prose zweigienne : pour traduire *können*, il conjugue *l'art de* avec *parfois*. Dans le dernier exemple ci-dessus, il use du présent, comme si la question était directement posée au lecteur, non de l'imparfait, plus statique.

Pour restituer au plus près le sens de la locution infinitive substantivée allemande, il recourt également plus sobrement à des substantifs, qui gommant parfois, il faut le reconnaître, le lyrisme typiquement zweigien (*fuite* pour *Davonhuschen*, plus évocateur de l'enfant légère qui tente d'échapper discrètement à toute conversation sérieuse), mais confèrent à la phrase une agréable simplicité. Dans la seconde citation, il réorganise la phrase, allant du général (son indifférence) au particulier (la destruction de la lettre) :

Fast wörtlich werden noch zehn, noch zwanzig Jahre später alle Staatsmänner über diese Denkwilligkeit bei großem Verstand über dieses gelangweilte <u>Davonhuschen</u> aus jedem gründlichen Gespräch klagen; (...) <sup>1370</sup> .	C'est à peu près dans les mêmes termes que tous les hommes d'Etat, dix et vingt ans plus tard, se plaindront de cette paresse de la pensée malgré une grande intelligence, de cette <u>fuite</u> ennuyée devant tout entretien sérieux ; (...).
---	---

<sup>1367</sup> JF p. 28 , F. p. 28

<sup>1368</sup> MAO p. 21, MAT p. 18. Dans l'exemple ci-dessus, Alzir Hella inverse ici l'ordre des verbes selon son exigence, *savoir se limiter* avant de *savoir renoncer*.

<sup>1369</sup> MSO p. 191, MST p. 173. Henry Darnley, second mari de Marie Stuart, menace de quitter l'Ecosse.

<sup>1370</sup> MAO p. 17, MAT p. 14



<p>Auch dies Vernichten des Briefes, dieses <u>Nicht-weiter-Nachfragen</u> seitens der Königin wirkt – wie alles in der Halsbandaffäre – auf den ersten Blick unwahrscheinlich, (...) <sup>1371</sup>.</p>	<p>Cette <u>indifférence de sa part</u> et surtout la destruction de la lettre – comme tout dans l’affaire du collier – paraissent invraisemblables à première vue ; (...).</p>
<p>Eine solche zaghafte Haltung mag bei einer Königin nicht sehr heroisch wirken und dies ewige Zaudern und <u>Zögern und Sich-nicht-entschliessen-Können</u> gewiss nicht majestätisch; (...) <sup>1372</sup>.</p>	<p>Une attitude aussi peu décidée chez une reine n’a sans doute rien d’héroïque, de même que son manque de fermeté, son irrésolution, son indétermination éternelles n’ont rien de majestueux ; (...).</p>
<p>Maria Stuart aber, beunruhigt durch ihres Bruders zweideutiges Verhalten und mit Recht nicht gewillt, sein sichtlich <u>feindseliges Sichabseitsstellen</u> zu dulden (...) <sup>1373</sup>.</p>	<p>Mais Marie Stuart, que la conduite équivoque de son frère inquiète, et qui, avec raison, n’a pas l’intention de tolérer <u>l’isolement</u> hostile qu’il a adopté, (...).</p>

Le traducteur recourt dans l’exemple ci-dessous à une périphrase détaillée qui n’omet aucun des éléments sémantiques contenus dans la phrase zweigienne, dont il inverse néanmoins l’ordre :

<p>Eine glückliche Ehe, falls es überhaupt eine wirkliche gewesen, kann man ein solches <u>In-Krankenstuben-Beisammensein</u>, ein solches stetes Sorgen und Behüten kaum nennen <sup>1374</sup>.</p>	<p>Il est difficile d’appeler un heureux mariage – s’il y eut accomplissement du mariage – cette vie commune dans une <u>chambre de malade</u>, ces précautions et ces soucis constants.</p>
---	--

Le traducteur fait également appel à des adjectifs qui s’appuient au substantif voisin, qu’ils viennent étayer. Soulignons en particulier le premier exemple ci-dessous, où il résume en *esprit inconstant* l’*incapacité* de Marie-Antoinette à *réfléchir sur elle-même* et concentre à l’extrême les différents contenus sémantiques de *Selbstvergeudung/falsch verwerteten (Kraft)* » en un seul mot, « *gaspillage* », dont il fait l’une des causes de l’irritation de *la mère* de la reine, qu’il ne nomme que par son prénom. Il élude ainsi la périphrase de Zweig qui la désigne par le lien l’unissant à Marie-Antoinette :

<p>Diese Haltlosigkeit, dies <u>Nie-bei-sich-selber-Haltmachen</u>, diese Selbstvergeudung einer großen und</p>	<p>C’est cet esprit volage, <u>inconstant</u>, ce gaspillage d’une force considérable, qui irrite tant Marie-Thérèse (...).</p>
---	---

<sup>1371</sup> MAO p. 229, MAT p. 200

<sup>1372</sup> MSO p. 103, MST p. 91

<sup>1373</sup> MSO p. 133, MST p. 121. Murray a pris la tête des Lords rebelles.

<sup>1374</sup> MSO p.47, MST p. 45

nur falsch verwerteten Kraft ist es, was ihre Mutter so sehr an Marie Antoinette erbittert : (...) <sup>1375</sup> .	
(...) er hat nichts Heldisches als Herrscher, aber er kennt dafür das Geheimnis des Wartens und <u>Sichgeduldens</u> , das den Erfolg sicherer verbürgt als der rasche leidenschaftliche Elan <sup>1376</sup> .	(...) il n'a rien d'un prince héroïque, mais il connaît en revanche le secret d'une <u>patiente</u> attente qui garantit plus sûrement le succès qu'un élan prompt et passionné.
Sie wird nicht mehr erschrecken, wenn man sie zum Tode ruft, denn durch diese Zelle hat sie das <u>Im-Sarge-Sein</u> lebendig erlebt <sup>1377</sup> .	L'appel de la mort ne peut plus l'effrayer, car dans cette cellule elle est déjà <u>enterrée</u> vivante.

Dans l'exemple ci-dessus, le texte allemand se place du côté du sentiment. En exprimant les pensées de Marie-Antoinette, l'auteur guide vers elle la sympathie du lecteur, qu'il éveille à la compassion pour cette reine que l'on va appeler à mourir . Le traducteur, plus économe, élude ce « on » anonyme et implacable, regarde et analyse de l'extérieur. Il concentre dans *enterré* tout l'existential. L'adjectif français est en soi plus dynamique, par le mouvement qu'il implique : *enterrée* suggère la mise en terre, tandis que *l'être dans le cercueil* est un état, plus statique. Zweig joue des temps, passant du futur à un présent qui s'allie pour évoquer un devenir proche mais encore indéterminé, tandis qu'il signifie ensuite par le passé composé un passé indéfini, qui garde une relation avec le présent. Le traducteur raconte au présent, ajoute l'adverbe « déjà » pour introduire un repère temporel.

Il recourt également, pour traduire les locutions verbales substantivées, à des propositions participiales. Dans le second exemple ci-dessous, il les réordonne et condense la référence de Zweig à la vieille noblesse établie depuis des siècles :

Ist es ein Wunder, wenn in diesem Gefühl so jäh <u>ins Fremde-gestossen-Seins</u> das kleine, von all diesem Pomp und Getue erschreckte Mädchen ganz kindhaft in Tränen ausbricht? <sup>1378</sup>	Est-ce étonnant si l'adolescente effrayée par toute cette pompe et ces chinoiseries, et si brusquement jetée dans une atmosphère étrangère, fond en larmes comme un enfant ?
Soll man wirklich dieses freche <u>Zur-Seite-geschoben-Werden</u> , dies kühle <u>Übersehenwerden</u> von der jungen Österreicherin dulden, die sich mit	Allons-nous vraiment supporter d'être traités aussi négligemment, d'être mis à l'écart aussi effrontément, par cette jeune

<sup>1375</sup> MAO p. 106, MAT p. 94

<sup>1376</sup> MSO p. 72, MST p. 67

<sup>1377</sup> MAO p. 510, MAT p. 447

<sup>1378</sup> MAO p. 26, MAT p. 22

fremden Burschen und zweifelhaften Frauen umgibt, statt mit dem angestammten, seit Jahrhunderten eingesessenen Adel?<sup>1379</sup>

Autrichienne qui s'entoure de gaillards étrangers et de femmes douteuses au lieu de faire appel à l'aristocratie séculaire du pays ?

Le texte de Zweig fourmille d'expressions pittoresques : le traducteur utilise dans l'exemple ci-dessous propositions infinitives, participiales, substantifs, qu'il réordonne. Il ne traduit pas *das Durch-die-Zimmer-Tollen* peut-être parce que, contrairement aux autres expressions, celle-ci relève du registre des amusements enfantins plus que de celui de l'adolescence. Notons l'allusion de Zweig à « l'éveil du printemps », titre de la pièce de Frank Wedekind, écrite de l'automne 1890 à Pâques 1891, qui raconte l'éveil furieux des sens de l'adolescence, les troubles profonds d'une jeunesse aux prises avec la rigidité de l'éducation, le refoulement et la répression de la sexualité<sup>1380</sup>.

Als Kind früh von der Mutter, von der sehr ehrlich geliebten Erzieherin weggerissen, neben einen ungeschickten, unzärtlichen Mann gestellt, hat sie jenes vertrauensselige Sich-irgend-jemandem-Entgegenspannen, das zur Natur des jungen Mädchens gehört wie der Duft zur Blüte, noch nie ausströmen lassen können. All diese kindlichen Kleinigkeiten, das Hand-in-Hand-Gehen, das Sichunterfassen, das Kichern in den Ecken, das Durch-die-Zimmer-Tollen, das Sich-gegenseitig-Anhimmeln, alle diese naiven Symptome des

Arrachée trop tôt à sa mère, à l'éducatrice sincèrement aimée, placée aux côtés d'un être lourdaud et grossier, elle n'a jamais pu épancher son âme dans une autre âme, donne libre cours à cet abandon confiant qui est le propre de la jeune fille, comme le parfum est celui de la fleur. Toutes ces puérités, les rires étouffés dans les coins, les promenades la main dans la main, le bras passé autour de la taille, la candide adoration réciproque, tous ces symptômes naïfs de l'« éveil du printemps » n'ont pas encore eu la possibilité de se manifester chez

<sup>1379</sup> MAO p. 156, MAT p. 137

<sup>1380</sup> *Frühlingserwachen* : jugée « scandaleuse », cette pièce ne sera jouée qu'en 1906 dans une mise en scène de Max Reinhardt. Elle a été jouée à Paris fin 2002. L'« éveil du printemps » est un questionnement perpétuel. La pièce navigue dans les méandres, les remous intérieurs de ces êtres à mi-chemin entre Type et Personnage. Peut-être Zweig se souvenait-il de la naïveté de ce court passage où la jeune fille, qui a quatorze ans, veut savoir comment se font les enfants. La mère n'ose lui répondre : « Mme Bergman : Ce sera merveille si tu atteins un jour l'art de raison. J'ai cessé d'y compter. Wendla : Moi aussi, petite mère, moi aussi. Pour ce qui est de ma saine raison, c'est chose triste. J'ai à présent une soeur mariée depuis deux ans et demi, me voilà moi-même tante pour la troisième fois, et je n'ai pas la moindre idée comment tout cela se passe ...(...) Tu ne t'attends tout de même pas sérieusement à ce qu'avec mes quatorze ans, je croie encore à la cigogne... ». p. 47 La mère ne parvient pas à lui répondre, et s'en repent : « Ne me désespère pas, mon enfant ! Dire une chose pareille, une enfant de quatorze ans ! Tu vois, je me serais plutôt représenté l'extinction du soleil ». p. 86. Cet ouvrage de Wedekind exprime moins la naïveté qu'une noirceur frappante : dans *Frühlingserwachen*, c'est plutôt la mort qui s'éveille... Paru en France chez Gallimard, Le Manteau d'Arlequin, Théâtre français et du Monde entier, 2005, sous le titre « *L'éveil du printemps, Tragédie enfantine* », traduit de l'allemand par François Regnault.

»Frühlingserwachens« sind noch nicht herausgegoren aus ihrem kindlichen Körper <sup>1381</sup> .	cette adolescente.
--	--------------------

C'est peut-être dans *Marie Stuart* que l'on trouve les occurrences les plus nombreuses de ces constructions complexes que seule permet la langue allemande. C'est en effet dans cette œuvre postérieure aux deux autres biographies que vont se trouver le plus fréquemment les procédés stylistiques proprement zweigiens les plus accomplis : Alzir Hella recourt également pour les traduire avec précision sans alourdir pour autant sa phrase à des propositions relatives courtes ou à des compléments détaillés :

(...) er ist ein Katzenkampf, ein <u>Sich-Umschleichen</u> und <u>Belauern</u> mit verdeckten Krallen (...) <sup>1382</sup> .	(...) c'est une bataille de chattes où l'on <u>rampe</u> et s'épie en rentrant ses griffes (...)
Aber im Falle Chastelards wird ihr auch diesmal gerade ihre sympathischste Eigenschaft zur Gefahr, ihre Verachtung des „on dit“, ihr souveränes <u>Sich-Hinwegsetzen</u> über jedes Gerede und Geschwätz, ihre natürliche Unbefangenheit <sup>1383</sup> .	Mais, comme dans l'affaire Chastelard, c'est justement son trait le plus sympathique qui tourne à son désavantage : son mépris du qu'en-dira-t-on, <u>sa manière</u> souveraine de se mettre <u>au-dessus</u> de tous les commérages, son humaine spontanéité.

Le traducteur a fait ici montre de beaucoup d'imagination et de sensibilité sémantique pour exprimer avec clarté l'étrangeté dérangeante des expressions allemandes, ces adjectifs ou verbes substantivés qui se chevauchent et se heurtent sans ménagement, mettant un contour là où aucune frontière n'est établie.

## LE REAMENAGEMENT SYNTAXIQUE

Pour traduire, selon Alzir Hella, il faut adapter, réaménager, - ajouter, enlever, changer, reconstruire le rythme et la poésie, faire de la traduction un autre original, pour un autre public. Si nous comparons la traduction du néerlandais, à laquelle il a contribué avec L. Roeland, de la nouvelle extraite de *Max Havelaar*, « Saïdjah et Adinda », l'élégance littéraire et la clarté de sa prose transparait dès les premières lignes : là où Philippe Noble, le traducteur de 1991, garde les termes javanais, Alzir Hella avait expliqué, là où le premier écrit à l'imparfait, le second s'était exprimé au subjonctif : « Car le temps des labours approchait et, si l'on ne travaillait pas la *sawah* au moment voulu, l'on pouvait craindre de laisser passer aussi le temps des semailles, et finalement de n'avoir pas de padi à couper et à engranger dans le *lombong*, la remise attenante à la maison », écrit Philippe Noble<sup>1384</sup> ; « Car l'époque du labourage approchait et il était à craindre que, si on ne

<sup>1381</sup> MAO p. 151, MAT p. 133.

<sup>1382</sup> MSO p. 110, MST p. 101. Zweig décrit ici le duel larvé qui oppose Marie Stuart et Elisabeth.

<sup>1383</sup> MSO p. 151, MST p. 138. Ce portrait ne fait-il pas penser à notre autre reine ?

<sup>1384</sup> Multatuli, *Max Havelaar*, traduit du néerlandais par Philippe Noble Editions Acte Sud, Arles, juin 1991, p. 316

labourait pas à temps la rizière irriguée, la saison des semailles ne passât et qu'on ne coupât point de riz pour le rentrer sous le hangar adossé à la maison », écrit Alzir Hella<sup>1385</sup>.

Comment le lecteur français allait-il savoir ce qu'étaient la sawah, le padi, se serait-il sans doute demandé ? Quel intérêt pour lui à lire ces noms qu'il ne connaît pas ? Point de recherche d'exotisme, d'étrangeté, de *typique* chez lui, mais celle d'une prose aisée à comprendre, agréable à lire. Lorsqu'un élément culturel ou une situation du texte source n'existent pas dans sa culture, il adapte, et cherche alors dans sa propre culture un élément ou une situation qui y ressemblerait le plus.

## Ø La recherche d'un texte fluide

La syntaxe du texte allemand, où les phrases sont longues et complexes, les propositions juxtaposées, conduit très souvent Alzir Hella à le réaménager, notamment en le scindant en plusieurs phrases, comme cela se pratiquait couramment dans le contexte traductologique de l'époque. Les tirets qui, en allemand, créent un rythme haché, efficace, sont parfois supprimés. Alzir Hella, pour mettre en exergue une idée forte, faire ressortir une phrase clef, tonifier le récit, le théâtraliser, n'hésite pas à créer des paragraphes absents du texte d'origine. Il porte une grande attention à l'unicité de son texte, notamment par une distribution différente des incises à l'intérieur des phrases et des paragraphes par rapport au texte allemand : c'est ce qu'Antoine Berman appelle la « rationalisation ». Selon l'idée qu'il a de l'ordre du discours, il apporte des modifications au texte, il les déplace en vue d'un enchaînement thématique optimal.

C'est ainsi que, dans la longue phrase qui suit, il conserve au complément de lieu sa place du début de phrase et le verbe en seconde position, remplace le verbe *trommeln* par son substantif et transforme la préposition *herbei* en verbe de mouvement. Il n'hésite pas, pour créer une rupture et couper une trop longue période, à y introduire une parenthèse :

In den Vorstädten donnert die Lärmkanone, die Sektionen trommeln breite Massen herbei, alle die ungeordneten Bataillone des Aufruhrs, die immer von den unsichtbar bleibenden Terroristen herangeholt werden, um politisch Entscheidungen gewaltsam zu erzwingen, und die ein Fingerdruck des Braumeisters Santerre innerhalb weniger Stunden in Bewegung setzt<sup>1386</sup>.

Dans les faubourgs tonne le canon d'alarme, les tambours des sections entraînent des masses profondes, ces bataillons désordonnés de la révolte, toujours appelés par les terroristes (qui, eux, restent invisibles) pour obtenir par la violence des décisions politiques, et que, d'un signe du doigt, le brasseur Santerre met sur pied en quelques heures.

Dans les exemples suivants, Alzir Hella, pour parvenir à un phrasé élégant et fluide, disperse en plusieurs expressions le sens du verbe *gezeitigt* de même que celui du groupe verbal *Bewunderung abnötigen* :

<sup>1385</sup> Pages choisies de *Multatuli*, Editions Labor, Bruxelles – Paris, p. 81

<sup>1386</sup> JF p. 31, F. p. 32

<p>Kaum eine andere Frau der Weltgeschichte hat so viel Literatur gezeitigt, Dramen, Romane, Biographien und Diskussionen<sup>1387</sup>.</p>	<p>Peu de femmes dans l'histoire ont <u>provoqué une éclosion aussi abondante de drames, de romans, de biographies et fait naître autant de discussions.</u></p>
<p>(...), und wenn Elisabeth einem Shakespeare und Ben Johnson, so wird Maria Stuart einem Ronsard und Du Bellay <u>Bewunderung abnötigen</u><sup>1388</sup>.</p>	<p>(...), et si Elisabeth <u>s'impose à l'admiration d'un Shakespeare et d'un Ben Johnson, Marie Stuart gagne celle d'un Ronsard et d'un Du Bellay.</u></p>

Le traducteur transforme la constatation admirative de l'allemand en une sorte d'hommage poétique à celle qui a été à l'origine de l'« éclosion » de tant d'écrits et a « fait naître » autant de discours... Ainsi, derrière la nécessité purement stylistique de se plier aux exigences de sa langue, perçoit-on chez le traducteur la volonté de faire partager, en faisant œuvre d'écrivain et de poète, l'enthousiasme de l'auteur.

Pour parvenir à un effet de solennité accru et donner à la phrase suivante toute la gravité qu'implique le geste de Fouché de négocier en secret la paix entre Français et Anglais, Alzir Hella la réaménage afin de mettre en exergue, à la fin, plutôt que la paix franco-anglaise, comme dans le texte allemand, le fait que cela ait été accompli *contre la volonté de l'empereur* :

<p>Hundertmal, man hat es gesehen, ergötzt er sich an solchen politischen Seitensprüngen – <u>niemals aber</u> hat er sich eine kühnere, eigenmächtigere und gefährlichere Tat erlaubt, <u>als scheinbar im Namen des Kaisers und in Wirklichkeit gegen dessen Willen</u> mit dem englischen Außenamt über den Frieden zwischen Frankreich und England zu verhandeln<sup>1389</sup>.</p>	<p>Cent fois, on l'a vu, il s'amuse à de tels écarts politiques <u>mais jamais</u> il ne s'est permis un acte plus hardi, plus arbitraire et plus dangereux que celui qui consiste à négocier avec le ministère anglais des Affaires étrangères, au sujet de la paix <u>soi-disant au nom de l'empereur</u> mais en réalité <u>contre la volonté de celui-ci.</u></p>
--	---

Dans l'exemple suivant, le traducteur réaménage la phrase allemande en introduisant son texte par « je sais que », que Zweig place entre virgules plus loin, et conforte sa fluidité en disséminant la signification que porte *Natur* sur deux substantifs différents :

<p>Solche Lebensbeschreibung einer durchaus amoralischen <u>Natur</u>, selbst</p>	<p><u>Je sais que</u> cette biographie d'un être absolument amoral et d'une</p>
---	---

<sup>1387</sup> MSO p. 7, MST p. 11

<sup>1388</sup> MSO p. 100, MST p. 92

<sup>1389</sup> JF p. 186, F. p. 182

einer so einzigartigen und bedeutungsvollen wie Joseph Fouchés - sie ist, ich weiß es, gegen den unverkennbaren Wunsch der Zeit<sup>1390</sup>.

individualité aussi particulière et aussi importante que celle de Joseph Fouché ne répond pas aux désirs évidents de notre époque.

Face à une syntaxe allemande complexe, recherchée, épuisant toutes les possibilités offertes par cette langue, Alzir Hella réaménage la phrase (laquelle dans son entier compte 13 lignes !) en développant les syntagmes composés sans que transparaisse la complexité de sa démarche pour obtenir un français souple et fluide :

(...), so verbigt sich scheu und unsichtbar hinter dem Gefährlichen und Unverlässlichen ein treubürgerlicher, provinz-französischer Ehegatte, (...) <sup>1391</sup>.

(...), de même derrière l'homme redoutable et instable se cache, timide et invisible, un époux à la fidélité bourgeoise comme on en rencontre dans la province française, (...).

Le traducteur précise à l'intention de son lecteur que la victoire à laquelle l'auteur fait allusion, c'est celle que *demain*, en devenant reine, Marie-Antoinette remportera sur toute la cour :

Mit schlecht verhehltem Ärger erkennen die Damen (...) in diesem schmalschulterigen und noch nicht ausgewachsenen Mädchen die siegreiche Rivalin <sup>1392</sup>.

Avec un dépit mal dissimulé, les dames (...) reconnaissent dans cette fillette aux épaules étroites, et pas encore tout à fait formée, la rivale victorieuse de demain.

Le traducteur revitalise cette introduction à la fameuse affaire du Collier, dans *Marie-Antoinette*, par des phrases plus courtes et une prose rythmée par une ponctuation plus abondante :

Die ersten Augustwochen von 1785 finden die Königin ungemein beschäftigt, aber nicht etwa, weil die politische Situation besonders schwierig geworden ist und der Aufstand der Niederlande die französisch-österreichische Allianz auf die gefährlichste Probe stellt:

La première quinzaine d'août de l'année 1785 trouve la reine extrêmement occupée. Ce n'est pas que Marie-Antoinette soit absorbée par la situation politique, devenue particulièrement difficile, ou la révolte des Pays-Bas qui met à rude épreuve l'alliance franco-

<sup>1390</sup> JF, F. p. 12

<sup>1391</sup> JF p. 207, F. p.202

<sup>1392</sup> MAO p. 50, MAT p. 44

immer noch erscheint <u>Marie Antoinette</u> ihr Rokokotheaterchen in Trianon wichtiger als die dramatische Bühne der Welt <sup>1393</sup> .	autrichienne. <u>Non</u> ; son petit théâtre rococo à Trianon est toujours à ses yeux plus important que la scène dramatique du monde.
--	--

Alzir Hella « rationalise » ces premières semaines d’août qui ne peuvent guère être que la première quinzaine, asseyant la réalité historique de la scène décrite en la situant plus précisément. Il modifie l’entière structure de la phrase : après *beschäftigt/occupée*, il remplace la virgule par un point et fait de Marie-Antoinette le sujet de sa phrase, alors qu’elle n’apparaît que dans la dernière proposition en allemand. Il coupe encore la phrase après l’alliance *franco-autrichienne*, là où Zweig n’avait mis que deux points. Après ce point, il ajoute d’ailleurs, comme pour stimuler la phrase et en augmenter l’effet oral, un « non », qui évoque son comportement d’enfant capricieuse et inconsciente – ou le propos d’un parent/lecteur excédé, pris à témoin : croyez-vous qu’elle prêterait attention à la situation extérieure ? non ! Son souci de fluidité est également perceptible dans sa traduction de la phrase suivante, où Zweig oppose un à un, sans marqueurs d’identification, les syntagmes nominaux abstraits qu’il coordonne par paires antinomiques. Le traducteur développe une à une les oppositions sous forme de propositions indépendantes :

Wäre noch in der Nacht dieses zwanzigsten April dem <u>Vorhaben</u> die Tat gefolgt, <u>Ursache und Wirkung, Beleidigung und Entrüstung, Hieb und Gegenhieb</u> hätten sich in unmittelbar logischem Ablauf ergänzt <sup>1394</sup> .	Si la nuit même de ce vingt avril le <u>projet de fuite</u> s’était réalisé, <u>l’effet aurait suivi la cause, l’indignation aurait répondu à l’offense, le coup et le contre-coup</u> se seraient enchaînés dans un ordre logique immédiat.
---	--

Il en va de même dans sa traduction du portrait de l’artiste idéal, du biographe parfait que Zweig dresse dans l’introduction de *Marie Stuart*. Comme souvent, l’original fonctionne selon un modèle binaire. Alzir Hella, qui déplace l’anaphore (*à celui qui, à celui que*), adapte les structures syntaxiques de l’allemand et concentre en français son expression en vue d’allier fidélité à l’esprit et fluidité de l’expression :

<u>Vielleicht</u> hat darum der <u>Nichtengländer und Nichtschotte</u> , er, dem jene blutmä ige Einstellung und Verbundenheit fehlen, eine reinere und vorurteilslosere Möglichkeit zur Objektivität; <u>vielleicht</u> ist es ihm eher gegönnt, an diese Tragödie ausschlie lich mit dem zugleich leidenschaftlichen und doch unparteiischen Interesse des Künstlers heranzutreten <sup>1395</sup> .	C’est pourquoi il est peut-être possible à celui <u>qui n’est ni anglais ni écossais, à celui que n’encombrent point les préjugés de race, d’être plus objectif et d’aborder cette tragédie avec toute la passion et l’impartialité de l’artiste.</u>
--	---

<sup>1393</sup> MAO p. 193, MAT p. 173

<sup>1394</sup> MAO p. 359, MAT p. 317

<sup>1395</sup> MSO p. 8, MST p.12



Son souci alors a été de transposer ce message en un français aussi concis que possible et pour ce faire il s'est livré à un savant travail de « reconstruction » du message initial.

Pour traduire la période complexe de Zweig, ses réflexions sur la fatalité et le malheur qui s'attachent aux pas des Stuart, Alzir Hella structure différemment sa phrase, qu'il rythme par une ponctuation plus abondante :

Friedlos wie sie selbst ist ihr Land, und die Ungetreuesten sind darin eben jene, die die Getreuesten sein sollten: die Lords und die Barone, dieses finstere und starke, dieses wilde und zügellose, dieses gierige und kriegsfrohe, dieses trotzige und unbeugsame Rittergeschlecht - « un pays barbare et une gent brutelle », wie Ronsard, der Dichter, in dies nebelige Land verschlagen, unwillig klagt<sup>1396</sup>.

Leur pays - « un pays barbare et une gent brutelle », ainsi que le remarque avec mécontentement Ronsard égaré dans ce coin brumeux - est aussi tourmenté qu'eux-mêmes : de tout temps les moins fidèles des habitants ont été ceux qui eussent dû l'être le plus : les lords et les barons, race farouche, indomptable, aux passions effrénées, individus belliqueux et avides, arrogants et intractables.

L'auteur traite l'une à la suite de l'autre les deux entités qui donnent à l'ensemble écossais sa forme particulière - le pays puis ses habitants - avant de les réunir dans l'appréciation abrupte de Ronsard. Alzir Hella marque avec force la cohérence de la phrase en introduisant la citation littéraire de manière à ce qu'elle reprenne sans rupture le propos de Stefan Zweig : au « pays » du poète répond immédiatement celui de l'écrivain, leurs deux voix s'unissent pour déplorer la tristesse physique et la décadence morale qui se sont abattues sur l'Ecosse, ce « coin brumeux » comme le traducteur nomme ce pays, faisant surgir avec une spontanéité familière devant le lecteur amusé l'image d'un Ronsard (il ne fait pas l'injure au lecteur français de préciser que c'est un poète) irrité et grognon. Il adapte sémantiquement et syntaxiquement chaque élément de la phrase allemande et plus particulièrement les temps. Il remplace le présent allemand « *sind* », qui se rapporte aux lords écossais, par un passé composé, ajoutant même l'expression « *de tous temps* » qui confère à la phrase française une valeur générale et intemporelle. Cette adaptation exprime la conscience subjective que le locuteur a du temps<sup>1397</sup>. Tout ce passage s'inscrit dans l'« intemporalité » de la lutte féroce qui a opposé, oppose et opposera royauté et noblesse jusqu'à l'accomplissement du destin qui attend Marie Stuart et Charles 1<sup>er</sup>, héritiers de Jacques 1<sup>er</sup> ou Jacques III, eux-mêmes assassinés : l'échafaud. Le traducteur ne brise pas le fil de cette « fatalité écossaise » en situant sa phrase à l'intersection du passé et du présent et aussi - implicitement - dans la perspective d'un futur dont la noirceur ne cesse d'être rappelée au lecteur. Le traducteur rassemble en une expression lyrique, *les passions effrénées*, le contenu sémantique des adjectifs *wild und zügellos*, cette absence de frein qui rend tout contrôle impossible, cette passion destructrice qui emporte tout sur son passage, jusqu'au jugement. Les autres adjectifs employés en français sont du même registre de la

<sup>1396</sup> MSO, p.20, MST. p. 20.

<sup>1397</sup> « Il semble bien qu'il n'y ait pas de temps objectif dans le langage. L'opération mentale et linguistique (la conceptualisation) qui consiste à situer de façon temporelle une information dépend en fait de la conscience subjective du locuteur : les morphèmes temporels verbaux ont pour signifié de dater non le temps chronologique objectif, mais ce temps de la conscience subjective dans laquelle se reflète l'information fournie par le procès. », *Grammaire de l'allemand, formes et fonctions*, François Schanen et Jean-Paul Confais, collection « ref. », Nathan université, 1989, p.140.

« poétique de la fureur » qu'en allemand. Si les échos sont plus directement audibles dans l'original, ils habitent également la traduction (*indomptable, intraitables ; arrogants, avide*).

C'est souvent par des transpositions, des « déplacements » que le traducteur retrouve, dans sa langue, la poésie inhérente au texte original. Pour résoudre le problème posé par le décalage syntaxique entre l'allemand et le français, il opère un changement catégoriel et remplace dans les extraits ci-dessous les épithètes allemands par des substantifs, tout en gardant à la prose son rythme :

<p>[...] atmet ihr Gefühl <u>still und flach</u><sup>1398</sup>.</p>	<p>son âme respire <u>le calme et la quiétude</u>.</p>
<p>Vielleicht nie in der europäischen Geschichte hat ein Hof, eine Adelschaft, eine Stadt versucht, <u>so still und feig an einem Königsmord vorbeizuschleichen</u>; in auffälligster Weise werden sogar die primitivsten Maßnahmen <u>zur Aufhellung des Verbrechens</u> mit Absicht unterlassen<sup>1399</sup>.</p>	<p>Jamais peut-être dans l'histoire de l'Europe, une cour, une noblesse, une capitale n'ont accueilli <u>avec un tel calme et une telle lâcheté</u> la nouvelle de l'assassinat de leur roi ; on va même jusqu'à négliger à dessein les mesures les plus élémentaires en vue de <u>démêler les circonstances du meurtre</u>.</p>

Dans l'exemple ci-dessus, le traducteur a également remplacé les adjectifs par des syntagmes nominaux et personnalisé le roi assassiné, quand Zweig n'avait parlé que de l'assassinat d'*un roi*. Il emprunte le ton et le langage d'un enquêteur tandis que Zweig, en écrivant *zur Aufhellung des Verbrechens*, *élucider le crime*, reste dans le droit fil des métaphores de l'ombre et de la lumière qui lui sont familières.

Dans l'extrait ci-dessous, la langue française rend difficile la restitution à l'identique du jeu sémantique introduit par la syntaxe allemande, qui permet la juxtaposition *Gestalt/Gestaltung*. En traduisant *noch immer* par *aujourd'hui encore* et en transformant la structure impersonnelle allemande en un « *notre* » complice, le traducteur instaure entre texte et lecteur une « proximité poétique » :

<p>[...], und noch immer erzwingt sich mit unverminderter Kraft <u>ihre Gestalt neue Gestaltung</u><sup>1400</sup>.</p>	<p>[...], et aujourd'hui encore sa personnalité s'impose avec force à notre examen.</p>
---	---

Cette adaptation aux exigences du français montre la familiarité du traducteur avec ses codes, mais aussi sa sensibilité au type de relation qui peut s'établir grâce à un simple mot, ainsi que, nous allons le voir, grâce à une ponctuation expressive, entre le texte et son destinataire.

<sup>1398</sup> MSO, p.10, MST p. 14

<sup>1399</sup> MSO p. 254, MAST p. 225

<sup>1400</sup> MSO, p.7, MST, p.11.

Ainsi que le note Zuber<sup>1401</sup>, la modification de la ponctuation est la plus couramment utilisée par les traducteurs. Elle permet en effet de réorganiser les groupes et les locutions dans une phrase dont la structure diverge très souvent en allemand et en français. « Couper la phrase à traduire, quitter la construction adverse étrangère pour en revenir à une construction convenant mieux dans ce cas à son propre idiome »<sup>1402</sup> : tel est le procédé auquel Alzir Hella recourt souvent, de sorte que l'accès de son lecteur au message de l'auteur soit rendu le plus aisé possible.

## v Coupure et liaison

Alzir Hella modifie souvent le rythme du texte : tantôt il segmente les phrases zweigiennes, souvent longues, à l'aide de points, de points-virgule, de conjonctions de coordination, tantôt il les allonge par l'ajout de verbes, tantôt il les relie par souci de fluidité. Prenons comme exemple cette phrase qui décrit la difficile situation de Jacques V, le père de Marie Stuart, où à la fois il *segmente* par l'introduction d'un point-virgule, et *allonge*, par l'adjonction du verbe *résiste* :

<p>Ein starkwilliger und rücksichtloser Nachbar, Heinrich VIII., drängt ihn, die Reformation einzuführen, James V. aber bleibt der Kirche treu, und sofort nutzen die schottischen Adeligen, immer geneigt, ihrem Herrscher Schwierigkeiten zu schaffen, den Zwiespalt und treiben den frohmütigen und friedlichen Mann gegen seinen Willen unablässig in Unruhe und Krieg 1403.</p>	<p>Un voisin autoritaire et sans scrupules, Henri VIII, le presse d'introduire la Réforme dans ses Etats, Jacques V résiste et reste fidèle à l'Eglise ; les nobles Ecossais, toujours heureux de créer des difficultés à leur souverain, profitent de ce désaccord pour inquiéter et pousser à la guerre cet homme d'esprit enjoué et pacifique.</p>
--	---

Au niveau thématique, la phrase s'articule toute entière autour du face à face tendu – ou plutôt de la lutte à mort – entre Henri VIII et Jacques V. La syntaxe est ici, comme souvent lors de passages qui marquent soit l'union, soit l'opposition, particulièrement intéressante à étudier car articulation et contenu de la phrase sont inséparables, complémentaires et solidaires l'une de l'autre.

Le texte allemand apparaît comme extrêmement structuré si l'on en juge par le nombre de conjonctions qui le rythment : « ein starkwilliger und rücksichtsloser Nachbar » ; « James V aber bleibt der Kirche treu, und sofort nutzen [...] und treiben den frohmütigen Mann [...] in Unruhe und Krieg ». Il fonctionne sur un mode binaire que le traducteur a repris scrupuleusement, voire même intensifié : « un voisin autoritaire et sans scrupules » ; « Jacques V résiste et reste fidèle à l'Eglise ; les nobles Ecossais [...] profitent de ce désaccord pour inquiéter et pousser [...] cet homme d'esprit enjoué et pacifique ». Sensible au rythme, Alzir Hella équilibre sa phrase et renforce l'opposition entre les deux rois par un parallélisme syntaxique obtenu grâce à l'ajout du verbe « résiste » alors qu'en allemand, l'opposition n'est marquée que par une simple conjonction, « mais ». Peut-être plus

<sup>1401</sup> Cf. Inès Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Armand Colin, Paris, 1999, p.40.

<sup>1402</sup> Alfred Malblanc, op. cit. p. 157-158.

<sup>1403</sup> MSO et MST, p.17.

encore que la dimension strictement sémantique, c'est le soin apporté à la restitution du rythme habitant ces lignes, lui-même porteur de sens, qui est remarquable. Dans ce nouvel arrangement, le traducteur « pèse » chaque mot et chaque accord.

Dans la phrase suivante, Alzir Hella réorganise l'ordre des adjectifs, simplement juxtaposés en allemand et, grâce à la conjonction *et*, les coordonne et les insère dans un groupe bien défini, obtenant de la sorte un balancement et une prosodie de la phrase ; il supprime les *deux points* et introduit nombre de virgules qui rythment son propos. Notons que lorsqu'il s'agira de Robespierre, il décidera de traduire *blutarm*, qu'il a traduit ici par *anémique*, par *besogneux* : *der blutarme Rechtsanwalt de Robespierre* devient *l'avocat besogneux*. Il modifie de même l'économie de la phrase suivante, liant les propositions d'une conjonction de coordination qui structure l'énumération :

<p>Aber frühzeitig schon: <u>dieser schwächig aufgeschossene, blutarme, nervöse, hässliche Junge</u> entbehrt jeder Eignung zu so hartem und damals wirklich noch heldischem Handwerk.<sup>1404</sup></p>	<p>Mais de bonne heure, on s'aperçoit que cet adolescent <u>fluet, nerveux, anémique et laid</u> manque de toute aptitude pour un métier si dur et qui, à l'époque, était encore réellement héroïque.</p>
<p>Napoleon, auf St Helena, Robespierre bei den Jakobinern, Carnot, Barras, Talleyrand in ihren Memoiren, allen französischen Geschichtschreibern, ob royalistisch, republikanisch oder bonapartistisch, läuft sofort Galle in die Feder, sobald sie nur seinen Namen hinschreiben.<sup>1405</sup></p>	<p>Napoléon à Saint-Hélène, Robespierre, parmi les Jacobins, Carnot, Barras, Talleyrand dans leurs Mémoires, <u>et</u> tous les écrivains français, royalistes, républicains ou bonapartistes, trempent leur plume dans du fiel dès qu'ils doivent écrire son nom.</p>

Il coordonne, réaménage et concentre, pour parvenir à plus de concision :

<p>Maria Stuart <u>hält ihn aber erregt fest mit ihren schmalen, zarten, weißen, feinen Händen. Jedoch gerade die Zartheit, die Feinheit, die einer Wäscherin unangemessene Gepflegtheit der Finger verrät sie.</u><sup>1406</sup></p>	<p>Marie Stuart, <u>mécontente, l'en empêche</u> de ses mains blanches, délicates <u>et</u> fines. Ces mains, trop soignées pour être celles d'une blanchisseuse, la trahissent.</p>
--	--

A d'autres moments, Alzir Hella déplace les césures, supprime ou forme des paragraphes selon un schéma différent : dans l'exemple ci-dessous, il ajoute un point-virgule qui fait tomber la

<sup>1404</sup> JF p.15, F. p. 15

<sup>1405</sup> JF, F. p 9

<sup>1406</sup> MSO p. 324, MST p. 285

voix après « *ses amis* », mettant en relief la perfidie de Fouché. Il déplace ainsi le centre de gravité de la phrase, dont le pivot se trouve désormais à ce niveau et non plus à la conjonction *mais*, qui, contrairement au texte allemand, se trouve incluse dans le flot de la phrase suivante :

<p>Er ist Condorcet und Daunou, seinen Freunden, heimtückisch in den Rücken gefallen, er hat sie genarrt und betrogen. <u>Aber</u> sie brauchen sich dessen vor der Geschichte nicht zu schämen, denn noch andere, noch Stärkere (...) <sup>1407</sup>.</p>	<p>Il a perfidement frappé par derrière Condorcet et Daunou, ses amis ; il les a joués et trompés, <u>mais</u> il n'en porte point la honte devant l'histoire, car d'autres encore, et de plus forts (...)</p>
---	--

Les extraits ci-dessous illustrent le procédé de réorganisation du texte auquel recours parfois le traducteur. Dans le premier exemple, le traducteur substitue l'unité thématique, cette tête que l'on coupe, à l'unité temporelle qui caractérise le récit de Zweig, qui sépare clairement le présent du futur :

<p>(...) bis schließlich der Henker mit einem mitleidigen Säbelhieb das Haupt des Unglücklichen vom Rumpfte trennt.</p> <p>Aber dieses gefoltete Haupt, dreimal vom Beil zerschmettert, wird bald für die Revolution ein Palladium der Rache und ein Medusenhaupt für seine Mörder sein.</p> <p>Der Konvent (...) <sup>1408</sup>.</p>	<p>(...) jusqu'à ce qu'enfin le bourreau, d'un coup de sabre compatissant, sépare du tronc la tête du malheureux. Mais cette tête torturée, trois fois déchirée par la hache, deviendra bientôt pour la Révolution un palladium de vengeance et une tête de Méduse pour ses meurtriers.</p> <p>A la nouvelle de ce crime, la Convention (...).</p>
--	--

Dans l'exemple suivant par contre, il décide de scinder le texte zweigien en plusieurs paragraphes afin de mettre en exergue la phrase centrale, qui donne les clefs de l'analyse :

<p>(...) nie verrät unter den rotgeränderten schweren Lidern das Auge seine Absicht oder eine Bewegung seiner Gedanken. Diese unerschütterliche Kaltblütigkeit ist auch Fouchés eigentliche Kraft. Die Nerven beherrschen ihn nicht, (...) <sup>1409</sup>.</p>	<p>(...) jamais sous les paupières lourdes et bordées de rouge l'œil ne trahit son intention, ni un mouvement ses pensées.</p> <p>Ce sang-froid inébranlable, voilà la véritable puissance de Fouché.</p> <p>Les nerfs ne le dominant pas ; (...)</p>
---	---

<sup>1407</sup> JF p. 128, F p. 126

<sup>1408</sup> JF p. 50, F. p. 49. Il s'agit ici de l'exécution du révolutionnaire Chalier.

<sup>1409</sup> JF, F. p. 22

Le traducteur structure le texte suivant, qu'il rédige en quatre phrases au lieu de deux en allemand, comme une équation, une démonstration presque mathématique, soulignant les liens de cause à effet, les réactions en chaîne. Il concentre dans sa première phrase le contenu sémantique de la première partie de la seconde phrase en allemand puis rythme son propos d'une ponctuation plus perceptible et plus impérative (points ou points-virgules) :

<p>Nie lässt er sich mit anderen ein, er kann und will keine berühren als diese eine, die sich ihm entzieht. Nur <u>dieser Körper</u> macht ihn gierig und toll, unablässig bittet er um seine ehelichen Rechte, <u>und je hitziger, je zudringlicher er um sie wirbt, um so heftiger sie ihn zurückstößt, um so tückischer, um so zorniger wird sein Verlangen, um so hündischer kommt er werbend wieder; mit furchtbacher Enttäuschung bezahlt die Frau ihre unselige Eile, diesem Knaben ohne Haltung und Hoheit eheliche Gewalt gewährt zu haben, denn mit widerstrebenden Sinnen bleibt sie nun rettungslos an ihn gebunden</u><sup>1410</sup>.</p>	<p>Jamais on ne le voit avec d'autres femmes, seule la sienne excite ses désirs et le rend fou. <u>Sans cesse il se fait plus pressant auprès de son épouse, mais plus il la harcèle, plus elle se refuse brutalement à lui. Et plus elle le repousse, plus son désir se fait sournois, coléreux, plus il revient à la charge, servile et rampant. Malgré toute sa répugnance Marie Stuart reste donc liée à lui sans espoir de libération : c'est la rançon de son égarement, de la faute qu'elle a commise en accordant si précipitamment à cet individu sans principes ni noblesse l'autorité d'un mari.</u></p>
--	---

Les exemples ci-dessous sont encore ceux d'une réorganisation ciblée de la part du traducteur, qui modifie l'économie du texte. Dans le premier, il change les deux points en virgule, la virgule puis le point en point-virgule, et déplace les propositions de sorte à renforcer l'unité thématique : il concentre d'abord tout l'abstrait, le métaphorique, le sentiment poignant de l'irréremédiablement passé, avant de conclure par une manifestation concrète de ce vide, plus anodine, l'absence peut-être définitive de prétendant, tandis que l'auteur inclut l'allusion au prétendant dans le cours de son propos pour clore sur une note dramatique, celle du temps qui est désormais compté :

<p>Bald wird, die Frau muss es tiefinnen fühlen, die Zeit der Liebe, die Zeit des Lebens unwiederbringlich vorbei <u>sein</u> : was sich jetzt nicht erfüllt, wird sich nie erfüllen, <u>der Abend ist gekommen, bereits dunkelt die nahe Nacht. Schon lange hat sich kein Werber genaht, vielleicht kommt nie mehr einer : noch kurze Zeit, und das Leben ist endgültig versäumt</u><sup>1411</sup>.</p>	<p>Bientôt, elle le sent au fond d'elle-même, l'âge de l'amour, de la vie sera irrévocablement passé, ce qui ne s'accomplit pas maintenant ne s'accomplira jamais ; le crépuscule est là, et déjà la nuit s'approche ; <u>encore un court moment et c'est fait de tout.</u> Depuis longtemps aucun prétendant ne s'est présenté, peut-être ne s'en présentera-t-il plus jamais.</p>
---	---

<sup>1410</sup> MSO p. 182, MST p. 165

<sup>1411</sup> MSO p. 378, MST p. 333

Moray, Maitland und Buchanan (...), sie aber waren keine Shakespeares, keine Balzacs, keine Dostojewskis, sondern kleine Seelen, wohl fähig kleiner schuftiger Betrügereien, aber nicht fähig (...), ein Gebilde von so erschütternder seelische Wahrhaftigkeit aufzubauen, wie es diese Briefschaften Maria Stuarts für alle Zeiten sind; der Genius, der diese Briefe erfinden haben sollte, müsste erst gefunden werden. Und so darf der Unbefangene einzig Maria Stuarts, welche immer nur die Not und der innerste Druck der Seele zur Dichterin schuf, guten Gewissens als die Verfasserin jener Briefe und Gedichte anerkennen und als sicherste Zeugin ihrer bittersten Stunde anrufen<sup>1412</sup>.

Mais Murray, Maitland et Buchanan (...) n'étaient pas des Shakespeare, des Balzac, des Dostoïevski. C'étaient de petites âmes, assurément capables de canailleries, mais non de peindre (...) un tableau de vérité morale aussi poignant que sont pour tous les temps les lettres de Marie Stuart. Le génie capable de les écrire, il eût fallu tout d'abord l'inventer et c'est ainsi que l'historien impartial peut, la conscience tranquille, voir en Marie Stuart dont seules la détresse et la souffrance morales ont fait un poète, l'auteur de ces lettres et de ces poésies qui sont l'explication la plus sûre des événements qui devaient amener un changement si profond dans le destin de la reine d'Ecosse.

Le long passage ci-dessus met en évidence tout le travail de réaménagement accompli par le traducteur : il ne place pas les césures ni les conjonctions aux mêmes endroits, de sorte à rythmer son propos et conclut sur une explication pragmatique des conséquences tragiques de la découverte des lettres, « porteuse » d'une information complémentaire.

## ∨ Les tirets

Alzir Hella use également différemment des tirets : leur présence en allemand n'est pas toujours reprise en français et il en place là où parfois l'original n'en comportait pas. Souvent, la langue allemande a recours au tiret là où le français fait de préférence appel aux parenthèses, pour mettre à l'arrière-plan une information ou une supposition.

(...) in der Machtsphäre der Politik entscheiden selten – und dies muss zur Warnung vor aller politischer Gläubigkeit betont werden – die überlegenen Gestalten (...)<sup>1413</sup>.

(...) dans la sphère du pouvoir gouvernemental, l'action décisive appartient rarement (et c'est ce qu'il faut souligner pour mettre en garde contre toute crédulité politique) aux figures supérieures (...)

<sup>1412</sup> MSO p. 209, MST p. 188

<sup>1413</sup> JF p. 12/13, F. p. 12

Le traducteur a ici non seulement modifié la ponctuation et de fait la segmentation de la phrase, mais il a aussi transformé le simple verbe *entscheiden* en proposition : *l'action décisive appartient*, qui confère au texte français une cohésion discursive accrue. Cet allongement, c'est ce que Jean-René Ladmiral nomme *l'incrémentialisation* : « (...) dans certaines conditions, le traducteur se trouve dans la nécessité de procéder à ce que nous appelons des *incrémentialisations*, à des ajouts-cible au plan du signifiant et/ou au plan du signifié »<sup>1414</sup>.

Ci-dessous, le traducteur renonce au parallélisme de la forme, au lien de cause à effet matérialisé par les tirets, au profit d'une écriture plus liée, d'une structure textuelle plus classique. Dans la seconde citation, il remplace la conjonction *und* par un point-virgule, qui permet d'opposer le sentiment de sérénité qui se dégage du paysage à celui de l'angoisse qui saisit Marie Stuart à la vue du château où elle va être enfermée, et il efface l'incise, placée entre tirets en allemand, l'insérant dans sa phrase et posant en point d'orgue la question angoissante de la durée de sa détention :

Zwei Meilen vom Ufer – und er wird schon seekrank. Eine Viertelstunde Lauf oder Knabenspiel – und er ermüdet <sup>1415</sup> .	A deux miles du rivage, il a le mal de mer. Un quart d'heure de marche ou de jeu suffit à le fatiguer.
In der frühen Morgendämmerung sieht Maria Stuart vor sich den kleinen schimmernden See und inmitten das starkbefestigte, einsame, unzugängliche Schloss, das sie – wer weiß wie lange? – in Gewahrsam halten soll <sup>1416</sup> .	A l'aube, la reine aperçoit devant elle un petit lac étincelant ; au milieu se dresse le château inaccessible et solidement fortifié où on va la garder qui sait pendant combien de temps.

Parfois, s'il maintient l'usage des tirets, il les place à d'autres endroits que dans le texte allemand, mettant ainsi l'accent sur des informations ou des remarques différentes. Ci-dessous, il met en valeur une donnée thématique, le manque de caractère de Fouché, qui est ainsi mis en exergue et sera repris tout au long de l'ouvrage :

Geborener Verräter, armseliger Intrigant, glatte Reptiliennatur, gewerbsmäßiger Überläufer, niedrige Polizeiseele, erbärmlicher Immoralist – kein verächtliches Schimpfwort wird an ihm gespart, und weder Lamartine noch Michelet noch Louis Blanc versuchen ernstlich seinem Charakter oder viel	Traître né, misérable intrigant, nature de reptile, transfuge professionnel, âme basse de policier, pitoyable immoraliste, aucune injure ne lui a été épargnée ; et ni Lamartine, ni Michelet, ni Louis Blanc n'essaient sérieusement d'étudier
--	---

<sup>1414</sup> Jean-René Ladmiral, op. cit. p. 220

<sup>1415</sup> JF, F. p. 15

<sup>1416</sup> MSO p. 298, MST p.263



mehr seiner bewundernswert beharrlichen Charakterlosigkeit nachzuspüren <sup>1417</sup> .	<u>son caractère, - ou plutôt son absence</u> admirablement constante de caractère.
---	---

Dans l'exemple suivant, il remplace le tiret par un point d'exclamation, qui signifie d'emblée l'oralité. Il se confronte alors aux verbes substantivés de la phrase de Zweig, dont il modifie la ponctuation pour marquer la limite des différentes formes de discours : d'abord les « pensées » de Marie-Antoinette, puis, après le point-virgule, le regard du narrateur posé sur elle.

Weg zunächst mit den alten Leuten – <u>alte Leute sind langweilig und hässlich.</u> Sie können nicht tanzen, sie können nicht amüsieren, immer predigen sie Vorsicht und Bedacht, <u>und dieses ewige Zurückgehaltenwerden, Ermahntwerden</u> hat die temperamentvolle Frau aus ihrer Kronprinzessinnenzeit gründlich satt <sup>1418</sup> .	Tout d'abord, au diable les vieux ! <u>Ils sont ennuyeux et laids, ne savent ni danser ni vous amuser, et prêchent toujours la prudence et la réflexion ;</u> de ces éternels <u>recommandations et conseils de modération,</u> la jeune femme, pleine de vie, a été saturée au temps où elle était dauphine.
--	---

Dans l'exemple ci-dessous, le traducteur supprime les tirets et se contente de poser la question cruciale de l'identité de l'auteur des poèmes adressés à Bothwell, en éludant tout le passage lyrique qui suggère qu'il s'agit de Marie Stuart :

Wer also war der namenlose Zauberer – die Frage hat keiner der Paladine je beantwortet -, <u>der in einer fremden Sprache so vollendet und stilgenau eine Gedichtreihe der Königin unterschieben konnte, die Wort für Wort, Gefühl um Gefühl mit dem Geheimsten dieser Frau in Einklang steht?</u> Selbst ein Ronsard, ein Du Bellay <u>hätten dies nicht so rasch und so seelenwahr vermocht,</u> und wie da erst die Mortons die Argylls und Hamiltons und Gordons, die allenfalls das Schwert, aber schwerlich ein Tischgespräch in französischer Sprache zu führen wussten! <sup>1419</sup>	Quel était donc ce magicien anonyme ? <u>A cette question aucun des paladins de la vertu de Marie Stuart n'a encore répondu. Disons que pour accomplir pareil tour de force, il eût fallu un Ronsard ou un Du Bellay, et les Morton, les Argyll, les Hamilton, les Gordon, s'ils savaient manier un glaive, étaient à peine capables de tenir une conversation de table en langue française !</u>
---	---

Pour conserver le ton de la conversation, comme dans un jeu de questions-réponses, il introduit la phrase suivante par « *disons que* » qui ne figure pas dans l'original. S'il ne répète pas que ni Ronsard ni du Bellay n'aurait pu écrire ces poèmes si rapidement et avec tant de vérité

<sup>1417</sup> JF, F. p. 9

<sup>1418</sup> MAO p. 146, MAT p. 130/131

<sup>1419</sup> MSO p. 208, MST p. 187

psychologique (« so rasch und so seelenwahr »), c'est que quelques lignes plus haut, l'auteur, et lui-même, en avait dit autant des hobereaux écossais qui n'auraient pu, « dans le dessein de compromettre leur reine, composer avec cette rapidité, cette vérité des sentiments, onze sonnets en langue française ! ».

## V Les guillemets

Les guillemets n'ont pas la même fonction dans les deux textes. Chez Zweig, ils encadrent des citations qui sont le plus souvent intégrées à son propos, tandis que dans la version française, les citations, à partir d'une certaine longueur, sont mises en italiques et en retrait, pour les distinguer du reste du texte, mais sans guillemets.

Dans les deux exemples ci-dessous, seul l'auteur recourt à ces marques de ponctuation. Dans le premier, elles encadrent une citation d'un auteur allemand, Heinrich Heine, véhiculant le message de l'authenticité des propos que l'auteur lui prête ici, tandis que le traducteur rapporte simplement le contenu sans prétendre citer exactement des paroles prononcées en allemand et qui n'éveilleront pas d'échos particuliers chez son lecteur :

<p>(...) und bis auf weiteres gilt noch immer von ihnen Heinrich Heines heiteres Wort, der von dem »<u>bekannt falschen Mann</u>« Fouché schrieb, er habe »<u>die Falschheit</u> so weit getrieben, noch nach seinem Tode falsche Memoiren zu veröffentlichen«<sup>1420</sup>.</p>	<p>(...) et jusqu'à nouvel ordre le mot plaisant de Henri Heine <u>disant de Fouché que cet homme <u>notoirement faux a poussé la fausseté jusqu'à publier, même après sa mort, de faux Mémoires</u></u>, reste toujours vrai.</p>
--	--

Dans l'exemple ci-dessous, l'auteur souligne, par les guillemets, l'ironie qu'il met dans *verzeiht*, car Marie Stuart a beaucoup plus à se faire pardonner qu'à pardonner elle-même à Darnley, qui l'aime véritablement. Le traducteur ne reproduit pas ce signe à l'attention du lecteur, qu'il met cependant sur la voie en ajoutant que ce ne devrait pas être lui l'accusé :

<p>Unermessliche Qual muss der damals Betörte und Genarrte empfinden, wie sie ihm jetzt mit hoheitsvoller Gebärde gewissermaßen "verzeiht", während er wahrscheinlich mit mehr Recht hätte den Ankläger spielen können<sup>1421</sup>.</p>	<p><u>Une fois de plus on s'est moqué de lui</u> et il éprouve une amertume sans nom de voir comment, dans un geste plein de grandeur, elle lui pardonne, alors qu'il eût été sans doute plus en droit de jouer le rôle de plaignant que celui d'accusé.</p>
--	--

Le traducteur recourt aux guillemets pour signaler un monologue intérieur, pour communiquer au lecteur la pensée implicite de l'écrivain ou citer des phrases authentiquement prononcées. Lorsque, dans le premier exemple ci-dessous, le traducteur précise « *avec ces mots* » et introduit des guillemets qui ne figurent pas dans le texte allemand, il veut donner plus de réalité tangible à Fouché accueillant son successeur au ministère de la Police en *citant*, cette fois, des

<sup>1420</sup> JF. p. 205, F. p. 200.

<sup>1421</sup> MSO p. 194, MST p. 175/176

paroles qui ont véritablement été prononcées par l'intéressé, ce que Zweig ne peut faire, s'agissant d'un locuteur français, comme Hella ne l'avait pas fait, s'agissant d'un locuteur allemand :

Dann noch eine besonders höfliche, besonders liebenswürdige Verbeugung vor dem ahnungslosen Nachfolger: <u>Bitte, nehmen Sie Platz!</u> <sup>1422</sup>	Puis encore une révérence, particulièrement polie et aimable, à son successeur qui ignore tout, <u>avec ces mots</u> : « Je vous en prie, prenez la <u>place</u> ».
---	---

Dans l'exemple ci-dessous, Alzir Hella isole l'expression dans ces guillemets qui lui rendent son statut d'expression figée et fonctionnent comme un signe discret à l'attention du lecteur français :

Aber wie anders ist diese Ankunft in Schottland als der Abschied von der <u>douce France</u> <sup>1423</sup> .	Combien cette arrivée est différente de son départ de la « douce France » !
--	---

En mettant « le jugement » entre guillemets, le traducteur signifie, sans parler explicitement de parodie de justice, qu'il s'agit d'un pseudo-jugement :

<u>Herausfordernd</u> beginnt am 12. April die Justizkomödie, <u>herausfordernd</u> geht sie zu Ende. <sup>1424</sup>	C'est d'une façon <u>provocante</u> que le 12 avril commence le fameux « jugement », et c'est d'une façon <u>provocante</u> qu'il se termine.
---	---

Il crée ainsi une forme de complicité avec son lecteur.

#### v Les points d'exclamation, d'interrogation

La langue d'Alzir Hella est une langue expressive : toute irritation, toute déception, tout soupçon d'interrogation sont marqués par ces deux signes, qui contribuent largement à la vivacité de son récit. Par souci stylistique et rhétorique, il remplace souvent le simple point en un point d'exclamation ou un point d'interrogation, par lesquels il veut orienter le lecteur et lui faciliter la tâche en lui suggérant une interprétation ou en lui communiquant ses propres sentiments (enthousiasme, étonnement, indignation, etc.) :

Il communique au lecteur *l'étonnement et l'indignation* de la population ou celle de Marie Stuart devant la trahison de son fils :

<sup>1422</sup> JF p. 197, F. p. 192. Notons l'ironie introduite par le traducteur, qui fait dire à Fouché « prenez /a place » à Savary, qui va lui succéder, et non point, comme en allemand, « prenez place ».

<sup>1423</sup> MSO p. 64, MST p. 60. Le titre du chapitre étant *Heimkehr nach Schottland*, le traducteur n'a pas jugé utile de rappeler qu'elle arrivait en Ecosse.

<sup>1424</sup> MSO p. 267, MST p. 236

(...) und man spricht in der Stadt die Schande herum, dass in der Gesellschaft der Königin falschgespielt werde <sup>1425</sup> .	(...) : une nouvelle honteuse se répand bientôt en ville : on triche au jeu de <u>la reine</u> !
Noch ehe die Fremde, die Feindin sie in den Tod schickt, hat der eigene Sohn sie geopfert. <sup>1426</sup>	Avant même que l'ennemie, l'étrangère l'ait envoyée à la mort, son propre fils l'avait sacrifiée !

C'est ci-dessous *l'admiration* puis *l'enthousiasme* de Barnave qu'il souligne :

Wie hat man diese edle Frau doch ungerecht behandelt, wie ihr unrecht getan, fühlt er überrascht. Sie will doch nur das Beste, und wenn jemand da wäre, ihr die rechten Winke zu geben, so könnte alles gut werden in Frankreich <sup>1427</sup> .	Combien on a été injuste envers cette noble femme, combien on a mal agi à son <u>égard</u> ! se dit-il surpris. Elle a pourtant les meilleures intentions, et, s'il se trouvait quelqu'un pour la guider discrètement, tout pourrait aller pour le mieux <u>en France</u> !
--	---

Le point d'exclamation matérialise ici *la surprise du traducteur* devant ce qu'il considère peut-être comme une incongruité, à savoir que la notion de patriotisme était à l'époque étrangère à Brunswick, ce que Zweig présente comme un état de fait alors largement répandu :

(...) der Herzog von Braunschweig, einen Monat zuvor ernstlich überlegt, ob er nicht lieber das Kommando der französischen gegen die deutschen übernehmen solle <sup>1428</sup> .	(...) un mois avant la déclaration de guerre le duc de Brunswick se demandait encore sérieusement s'il ne vaudrait pas mieux prendre le commandement des armées françaises plutôt que celui des <u>armées allemandes</u> !
---	--

Il communique au lecteur, grâce au point d'exclamation, *la surprise et l'angoisse* des conjurés auxquels Marie Stuart, qui a disparu, avait promis l'amnistie :

Schlimmes Erwachen am nächsten Morgen im Schlosse Holyrood für	Cruel réveil pour les conjurés, le matin, au château de Holyrood : les
--	--

<sup>1425</sup> MAO p. 128, MAT p. 115

<sup>1426</sup> MSO p. 433, MST p. 380

<sup>1427</sup> MAO p. 391, MAT p. 334. Barnave est surpris par la gentillesse de Marie-Antoinette.

<sup>1428</sup> MAO p. 421, MAT p. 370

die Verschworenen: die Zimmer leer, die Königin entflohen, ihr Bondsbruder und Schutzherr Darnley gleichfalls fort <sup>1429</sup> .	chambres vides, la reine en fuite, leur associé et protecteur Darnley également disparu !
--	---

Il s'exclame pour exprimer *sa compassion* tout en faisant vibrer et trembler le lecteur et accentuer ainsi la *tension dramatique* :

Entsetzliche, erschütternde Situation, kein Teufel könnte eine grausamere ersinnen <sup>1430</sup> .	Situation terrible, <u>poignante</u> ! Aucun enfer n'en pourrait imaginer de plus cruelle.
--	--

La phrase suivante pourrait tout aussi bien s'accommoder d'un point final. S'il la clôt d'un point d'exclamation, c'est pour souligner *son étonnement* et peut-être aussi *le dépit* des adversaires de Marie Stuart :

Denn siehe, obzwar verfehmt und als Mörderin überwiesen, hat nach einem Jahr der Moray-Regierung die Königin wieder Anhänger <sup>1431</sup> .	Car au bout d'une année de régence de son frère, la reine, bien que proscrite et convaincue de complicité d'assassinat, <u>a de nouveau des partisans</u> !
--	---

Celle qui s'exclame ici, c'est Marie Stuart. Le traducteur retrace les emportements de son monologue intérieur et souligne sa détermination :

(...) lieber unsinnig leugnen als klar bekennen lieber zugrunde gehen als sich demütigen <sup>1432</sup> .	Plutôt nier, même contre l'évidence, que d'avouer, plutôt mourir que de s'incliner !
--	--

Le traducteur termine également par un point d'exclamation nombre des petites phrases qui émaillent le récit de Zweig :

Nun ist sie endlich und endgültig gerecht <sup>1433</sup> .	Cette fois la vengeance est complète !
---	--

<sup>1429</sup> MSO p. 172, MST p. 155

<sup>1430</sup> MSO p. 277, MST p. 245

<sup>1431</sup> MSO p. 325, MST p. 286

<sup>1432</sup> MSO p. 421, MST p. 371

<sup>1433</sup> MSO p. 386 MST p. 340

Wer alles verloren hat, hat nichts mehr zu verlieren <sup>1434</sup> .	Qui a tout perdu n'a plus rien à perdre !
--	---

Il *remplace* souvent les points d'interrogation par des points d'exclamation, comme dans l'exemple ci-dessous :

Welch ein tödlicher Schlag für ihren guten Ruf wäre eine so böswillige Landesflucht des Vaters, unmittelbar vor der festlichen Taufe des Kindes? <sup>1435</sup>	Quel coup porterait à sa réputation le départ malencontreux du père quelques jours avant la date fixée pour le baptême solennel de <u>leur</u> <u>fil</u> s !
--	---

Nul doute qu'il s'agit là moins d'une question que se pose Marie Stuart que d'une exclamation horrifiée devant les conséquences du départ de Darnley qui jetterait l'opprobre sur l'enfant.

A de nombreuses reprises, le traducteur éprouve la nécessité de varier le mode d'énonciation. Il remplace la neutralité du point par un point d'interrogation, qui vivifie le récit et associe le lecteur aux questions qu'il se pose, parfois malicieusement, et ce sont alors des *questions rhétoriques* :

Denn sofort nach seiner Thronbesteigung hat der König Ludwig XVIII. für schweres Geld oder mit grober Gewalt viele Briefe an sich gezogen oder sonst vernichten lassen, die einstmals der Graf von Provence geschrieben hatte <sup>1436</sup> .	Louis XVIII n'a-t-il pas racheté à prix d'or, ne s'est-il pas fait remettre par la force, n'a-t-il point ordonné de détruire de nombreuses lettres écrites jadis par le comte de Provence ?
---	---

Dans la première phrase ci-dessous, le traducteur, par la fausse naïveté de sa question, prend le lecteur à témoin, ce qui donne plus de force au constat émis par Zweig. Dans le second exemple, il interpelle également le lecteur comme s'il sollicitait son avis : là au Zweig explique que c'est *parce que* l'héritier du trône de France est malade que le mariage avec Marie Stuart a été hâté, Alzir Hella renforce, par une forme interrogative rhétorique, l'idée que telles étaient bien les motivations de la cour :

Barnave zeigt diesen Brief seinen Freunden, die sich gleichzeitig freuen und fürchten, endlich aber beschließen, von nun ab gemeinsam	Barnave montre cette lettre à ses amis qui s'en réjouissant et s'en effraient tout à la fois, mais finissent par décider de se charger dorénavant
---	---

<sup>1434</sup> MSO p. 386, MST p. 341

<sup>1435</sup> MSO p. 191, MST p. 173

<sup>1436</sup> MAO p. 187/188, MAT p. 164

<p>die geheime Beratung der Königin – <u>Ludwig XVI. zählt überhaupt nicht – zu übernehmen</u><sup>1437</sup>.</p>	<p>en commun – <u>Louis XVI ne compte pas ?</u> – de donner secrètement des conseils à la reine.</p>
<p>Man hat recht verdächtige Eile am französischen Königshofe, das Ehegeschäft abzuschließen, eben <u>weil man um die Schwächlichkeit und die gefährliche Kränklichkeit dieses Erben aus den besorgten Berichten der Ärzte weiß</u><sup>1438</sup>.</p>	<p>La hâte suspecte que met la cour de France à régler cette affaire <u>n'est-elle point dictée</u>, en somme, par les rapports inquiétants que lui ont communiqués les médecins sur la maladie qui mine l'héritier du trône ?</p>

Au style indirect de l'auteur, qui introduit sa proposition subordonnée par des auxiliaires qui expriment de façon posée la pensée du père de Darnley, puis l'embarras de Marie Stuart, Alzir Hella substitue un style indirect libre, plus tonique, qui donne un écho vivant à la douleur et à l'indignation du père puis à la perfide suggestion de la reine :

<p><u>Man solle, so verlangt er, zunächst alle diejenigen verhaften, deren Namen auf den in Edinburgh verbreiteten Anschlagzetteln gestanden hätten.</u> Auf eine so präzise Forderung wird die Antwort schon schwieriger. (...), <u>er möge</u> darum selbst jene bezeichnen, die er als die Schuldigen betrachte<sup>1439</sup>.</p>	<p><u>Pourquoi, dit-il, ne pas commencer par arrêter tous ceux dont les noms sont sur les listes placardées dans Edimbourg ?</u> Il est difficile d'éluder une question de cette espèce. (...) <u>Ne pourrait-il pas indiquer lui-même ceux qu'il pense être les coupables ?</u></p>
--	--

Le traducteur réagence la phrase suivante, d'une part en introduisant des tirets pour encadrer l'incise, d'autre part en s'appuyant sur la forme interrogative pour étoffer la probabilité et accentuer l'idée qu'il ne s'agit que d'une hypothèse, impliquant ainsi le lecteur dans la reconstitution de la scène :

<p>Wahrscheinlich, man glaubt die Szene zu sehen, <u>erlaubt sie sich gelegentlich mit ihm eine jener lässigen Vertraulichkeiten, jener weiblichen koketten Achtlosigkeiten, wie sie ihr schon bei Chastelard, schon bei Rizzio verhängnisvoll geworden sind</u><sup>1440</sup>.</p>	<p>Probablement – on croit voir la chose – <u>se permet-elle de temps en temps avec Bothwell une de ces innocentes familiarités, une de ces coquetteries féminines qui lui ont déjà été si funestes avec Chastelard et Riccio ?</u></p>
--	---

<sup>1437</sup> MAO p. 398/399, MAT p. 350/351

<sup>1438</sup> MSO p. 38, MST p. 36

<sup>1439</sup> MSO p. 262, MST p. 232

<sup>1440</sup> MSO p. 210, MST p. 189.

La ponctuation est, chez Alzir Hella, un véritable vecteur de sens. Dans l'exemple suivant, il scinde le texte en deux phrases bien distinctes : la première établit un fait, l'adultère commis par Marie Stuart et se termine par un point ; la seconde est toute ironie, et se termine par un point d'*interrogation*, rappelant sous forme de question la loi qu'elle-même en tant que *reine* vient tout juste d'édicter, la mort pour punir ce même crime :

<p>Es ist Ehebruch, doppelter Ehebruch, den ihre rasenden Sinne begangen haben, und wie viele Tage ist es erst her, vierzehn, zwanzig oder dreißig, da hat sie selbst, Maria Stuart, als Königin von Schottland ein Edikt feierlich erlassen und unterzeichnet, das Ehebruch und jede andere Form unerlaubter Lust in ihrem Lande mit dem Tode ahndet<sup>1441</sup>.</p>	<p>C'est un adultère, et un double adultère que leurs sens, dans leur frénésie, ont commis. Et combien y a-t-il de temps, quinze, vingt ou trente jours, que Marie Stuart, reine d'Ecosse, a signé et fait publier un édit punissant de la peine capitale l'adultère et toute autre forme de luxure non permise?</p>
---	--

Dans les citations suivantes, Alzir Hella réserve les marques d'*exclamation* à l'expression des sentiments des protagonistes ou au commentaire du narrateur, mais transforme en affirmation tout ce qui relève des situations ou des faits eux-mêmes. Par le point d'exclamation, il fait ressortir tout ce qu'*effroyable* contient de subjectif, d'émotionnel, et il souligne, comme l'auteur, le soulagement de Marie Stuart, mais recourt à nouveau à un point lorsqu'il s'agit à nouveau d'une donnée objective, *il ne lui reste plus qu'à traverser le cimetière* :

<p>Durch die Dienergemächer und dann die Treppe herab tastet sich Maria Stuart bis in die Kellergewölbe (...) – ein grausiger Weg im eiskalten, von Nässe tropfenden Gewölbe (...) Endlich freie, offene Luft, der Ausgang ist gewonnen! Jetzt nur noch quer durch den Kirchhof zur Mauer, wo außen die Freunde warten mit den gesattelten Pferden!<sup>1442</sup></p>	<p>(...); Marie Stuart, longeant les chambres des domestiques, descend les escaliers à tâtons, (...) gagne les caves d'où un passage souterrain mène au cimetière : chemin effroyable sous ces voûtes froides et suintantes ! (...) Enfin l'air libre, la sortie ! Il ne s'agit plus que de traverser le cimetière à l'extérieur duquel ses amis l'attendent.</p>
--	---

Le traducteur remplace les points d'exclamation ou d'interrogation par des points lorsque l'allemand en use d'une façon étrangère au français, comme dans l'exemple ci-dessous, où il s'agit là aussi d'un état de fait, donc clos par un point :

<p>Aber es wird schlimmer!<sup>1443</sup></p>	<p>Mais les choses s'enveniment.</p>
---	--------------------------------------

<sup>1441</sup> MSO p. 217, MST p. 195

<sup>1442</sup> MSO p. 170/171, MST p. 154

<sup>1443</sup> MSO p. 143, MST p. 131. Il s'agit ici des disputes récurrentes entre Marie Stuart et Darnley, que le traducteur ne fait que constater.



Il fait de même si l'effet produit est, selon lui, inutilement grandiloquent ou s'il n'adhère pas aux sentiments que l'auteur manifeste par le point d'exclamation, dans le premier extrait ci-dessous à sa condamnation implicite du roi, dont il se moque. Alzir Hella se contente d'une description de l'épisode historique. Les faits sont là, il les expose. Dans le second exemple, Zweig fait parler une Marie-Antoinette frivole et légère en une sorte de monologue intérieur, tandis que le traducteur se place en observateur pour la décrire :

<p>(...) wo einst der Hof sich heiter und sorglos an kavalkaden ergötzt und wo jetzt die Nationalversammlung des Volkes stolz erlebt, dass ihr König, um sein Leben zitternd, kampflös bei ihr Schutz sucht!<sup>1444</sup></p>	<p>(...) où autrefois la cour assistait, gaie et insouciant, à des calvacades, et où maintenant le roi vient chercher craintivement asile auprès de l'Assemblée nationale.</p>
<p>(...) nur immer spüren, dass die Zeit nicht stillsteht, nur ihr nach, sie überholen, sie überrennen! Nicht lang essen, (...) nur weiter und weiter in wechselndem Müßiggang!<sup>1445</sup></p>	<p>(...) sentir perpétuellement que le temps ne s'arrête pas, le poursuivre, le devancer, le dépasser ; pas de long repas, (...) se déplacer sans cesse et courir, dans une oisiveté aux formes multiples, telle est Marie-Antoinette..</p>

Le traducteur remplace parfois le point d'interrogation par un verbe lui-même interrogatif, ce qui lui permet d'écrire une phrase au style indirect qui gagne en fluidité :

<p>Baron de Batz (...) überlegt eine Sekunde: soll er Simon nicht noch rasch nacheilen und ihm mit einem Pistolenschuss rechtzeitig den Schädel zerschmettern?<sup>1446</sup></p>	<p>Le baron de Batz (...) se demande un instant s'il ne doit pas se précipiter derrière Simon et lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet.</p>
<p>»(...) Nun beruhte von je meine und meiner Ahnen Kraft einzig auf der Bürgerschaft der Städte und auf der Kirsche, und ich muss mich fragen: Wird diese Kraft uns noch lange verbleiben?<sup>1447</sup>«</p>	<p>« (...) De tout temps, mon pouvoir et celui de mes ancêtre n'a reposé que sur la bourgeoisie et le clergé, et je suis obligé de me demander si ce pouvoir durera encore longtemps ».</p>
<p>(...) immer nur das eine denkend, das eine erwägend: wie diesen Ring ihrer</p>	<p>(...); elle ne pense qu'à une chose, n'examine qu'une chose: elle se</p>

<sup>1444</sup> MAO p. 440, MAT p. 387

<sup>1445</sup> MAO p. 106, MAT p. 95

<sup>1446</sup> MAO p. 481, MAT p. 422

<sup>1447</sup> MSO p. 19, MST p. 18. Extrait de la lettre de Jacques V, père de Marie Stuart, à sa future femme.

<p>Feinde zersprengen, wie das Blut ihres getreuen Dieners rächen, das noch warm von den Dielen tropft, wie alle jene wieder in die Knie beugen oder vor den Richtblock, die eben unbotmäßig sich aufgereckt und die Hand an sie, die gesalbte Königin, gelegt?<sup>1448</sup></p>	<p>demande comment elle brisera le cercle de ses ennemis et vengera le sang de Riccio qui fume encore sur le plancher, comme elle fera de nouveau plier les rebelles ou comment elle poussera devant le billot ceux qui tout à l'heure la narguaient et mettaient la main sur elle, la reine.</p>
--	---

Dans l'extrait ci-dessus, Alzir Hella évite l'emphase du « fidèle serviteur » en le nommant simplement. Ci-dessous, quand l'auteur, par ses questions rhétoriques, ne fait que suggérer que Marie Stuart a compris que la partie de chasse proposée par le gardien n'avait pour but que de l'éloigner du château, le traducteur n'hésite pas à affirmer que son intuition ne l'avait pas trompée :

<p>Ist sie wirklich erstaunt, alle Koffer und Schränke aufgebrochen, alle Schriftstücke und Briefe, die sie zurückgelassen, weggeräumt zu finden? Ist sie verwundert, dass mit Tränen und verzweifelten Blicken die wenigen Getreuen ihrer Hofhaltung sie begrüßen?<sup>1449</sup></p>	<p>A son arrivée, elle n'est pas du tout étonnée de trouver ses coffres et armoires fracturés, de constater la disparition de ses papiers, lettres et documents, de voir les derniers fidèles de sa cour l'accueillir avec des larmes dans les yeux et des regards désespérés.</p>
--	--

Parfois enfin, il remplace un point d'exclamation, plus familier, par un point d'interrogation, plus formel et plus grave :

<p>Und vor allem, welche neue, modisch sonderbare Etikette!<sup>1450</sup></p>	<p>Et, tout d'abord, quel est ce nouveau, cet étrange cérémonial ?</p>
<p>Selbst ein energischer, entschlossener Mann, die Faust mit Eisen bewehrt, könnte auf die Dauer hier nicht Ruhe erzwingen, und wie erst eine neunzehnjährige, dem eigenen Lande entfremdete und im Herrschen so ungeübte Frau!<sup>1451</sup></p>	<p>Même un homme résolu et énergique, à la poigne de fer, ne pourrait pas constamment y maintenir la paix : comment une jeune femme de dix-neuf ans, étrangère à son pays et non exercée au pouvoir y parviendrait-elle ?</p>

<sup>1448</sup> MSO p. 163, MST p. 148

<sup>1449</sup> MSO p. 416, MST p. 367

<sup>1450</sup> MAO p. 321, MAT p. 284. C'est le peuple en colère et non plus les gentilshommes qui précèdent le carrosse qui ramène la famille royale de Varennes.

<sup>1451</sup> MSO p. 67, MST p. 63

Dans l'extrait ci-dessous, le traducteur remplace les points virgules par des points, le point d'exclamation final par un point d'interrogation, par lequel il pose plus gravement la question, ne renouvelant pas le lien entre la liberté extérieure de Marie Stuart comme condition de sa liberté intérieure, qu'il met toutes deux sur le même plan.

<p>Denn mit diesen Wochen war die Respektfrist zu Ende, innerhalb welcher sie ihren Körper ohne besonderen Vorwand dem ungeliebten Gatten verweigern konnte; <u>jetzt</u> wird er bald wieder sie nähern, jeden Tag, jede Nacht sie bedrängen, und ihr Körper will, ihre Seele <u>kann einen Liebhaber nicht ertragen, den sie nicht mehr liebt</u>; was natürlicher darum, als dass Maria Stuart aus seiner Nähe flieht, dass sie Raum und Ferne zwischen ihn und sich stellt, dass sie sich äußerlich frei macht, um innerlich frei zu <u>sein!</u><sup>1452</sup></p>	<p>Le délai était expiré pendant lequel elle pouvait, sans raison particulière, refuser son corps à l'époux qu'elle n'aimait plus. <u>Maintenant</u> il allait de nouveau l'importuner, la tourmenter jour et nuit, et son âme comme son corps <u>se révoltaient à l'idée d'un contact avec cet homme</u>. Quoi de plus naturel par conséquent que Marie Stuart ait fui son approche, qu'elle ait mis quelque espace entre elle et lui, qu'elle se soit rendue libre physiquement et moralement ?</p>
--	---

*Cet amant qu'elle n'aime plus, ce Liebhaber, den sie nicht mehr liebt* et dont il a été tant question auparavant, il le désigne frugalement par *cet homme*, comme s'il parlait ainsi par la bouche de Marie Stuart qui ne peut désigner autrement que par cette méprisante appellation, du bout des lèvres, celui qui la dégoûte tant aujourd'hui.

Le traducteur est ainsi intervenu à plusieurs niveaux pour restructurer le texte et en faciliter l'accès à son lecteur : cohérence du discours, disposition des paragraphes, segmentation des phrases, ponctuation. Il se fait poète pour effleurer au plus profond des mots la délicate corde qui les fera vibrer d'un même mouvement dans les deux langues et fait revivre dans de nouveaux cadres un texte littéraire aux consonances parfois orales. C'est la traduction de cette oralité que nous allons maintenant interroger.

## LES CONVENTIONS DE L'ORALITE

Zweig met en œuvre, au style direct, au style indirect mais surtout au style indirect libre, une oralité qui lui permet de conquérir le lecteur, de le transformer en un interlocuteur passionné tout en veillant à ce que cette oralité, qui est à certains moments une « oralité littéraire » voire poétique, soit aussi parfois une oralité familière, selon le personnage qu'il « habite ». Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent soulignent la magie, le charme qui émanent des récits de Zweig grâce à « la qualité de leur "verbe", entendu comme parole active et vivifiante ». Ce charme tient avant tout « au ton et à la forme adoptés (accueillis ?) par le conteur : une oralité de bon aloi », et ajoutent-ils, « il s'agit bien sûr d'une oralité écrite, d'une oralité suscitée par une écriture »<sup>1453</sup>.

<sup>1452</sup> MSO p. 183, MST p. 166

<sup>1453</sup> Stefan Zweig, *Romans et nouvelles*, préface de Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, op. cit. p. 36.

Zweig recourt parfois au style indirect pour faire entrer son lecteur dans le récit une histoire véridique qu'il n'est pas toujours possible de citer au mot près. Il explique cette démarche à son traducteur, lui indiquant la voie à suivre : lorsqu'il existe le moindre doute sur l'authenticité d'une citation, le style indirect est de rigueur<sup>1454</sup>. Il varie les points de vue, tantôt c'est lui qui voit, raconte et commente les événements et les personnages de l'extérieur, tantôt c'est le héros lui-même qui raconte, avec ses propres mots. L'auteur se met parfois en scène comme le coryphée d'une pièce antique et, dans une sorte d'omniscience, accède aux pensées conscientes ou inconscientes des personnages. Il alterne focalisation externe et focalisation interne, jouant du style, des temps, du lexique. Il veut communiquer son émotion, partager avec le lecteur cette empathie si réelle qu'il éprouve pour ses personnages et Alzir Hella s'est fait le « passeur » de cette démarche vers le public français, effectuant un travail minutieux pour restituer le rythme et le *ton* de Zweig, afin que tout en épousant l'allemand, le français parle de lui-même, c'est selon l'expression du traducteur suisse Hanno Helbling, un « travail sur mesure :

Du travail sur mesure. C'est ce qu'on attend de nous. Que nous ayons à prendre la mesure du texte que nous traduisons, c'est une la palissade. Le texte trahit son origine, elle doit transparaître aussi dans la traduction ; le texte adopte une certaine tonalité, et la traduction doit restituer son pathos ou son élégance, sa retenue ou sa vulgarité ; à nous de trouver dans notre langue des équivalents à sa syntaxe, et surtout à son rythme. De plus le texte marque une distance par rapport à la langue « normale », et cela aussi, la traduction est censée le reproduire. Tels sont les repères à partir desquels nous effectuons notre travail sur mesure »<sup>1455</sup>

Ses traductions jouent en français des registres de langue, des rythmes, pour restituer ceux du texte allemand. Sa prose se fait elle aussi conversation qu'il s'efforce de faire répondre à celle du texte original tout en veillant à respecter les usages de la langue d'arrivée. L'allemand dispose de modes donnés pour transcrire le discours rapporté : le subjonctif 1 et le subjonctif 2, dont ne dispose pas le français. Notre langue, de ce fait, emploie volontiers le participe présent ou le gérondif à la place du subjonctif 2. Le subjonctif, limité en allemand au discours rapporté, permet des usages beaucoup plus nombreux en français.

## ∅ Les formes du discours et les figures de mise en valeur

C'est très souvent par le style indirect libre que Zweig réalise l'approche du lecteur, en l'introduisant ainsi à proximité de ses personnages, presque à l'intérieur d'eux-mêmes, ou, comme dans l'exemple ci-dessous, par un style indirect où il maintient le verbe introducteur (*fragen sich/se demandent*) mais en formulant sa phrase de sorte à ce qu'elle soit introduite directement par la question : *Was also tun/Que faire ... ?* Il s'interroge, comme le ferait à voix haute un parent inquiet de l'avenir de son fils ; Alzir Hella recourt au même artifice. Il termine néanmoins sa phrase par un point d'interrogation :

---

<sup>1454</sup> Voir annexe p. 511 – lettre du 2 septembre 1932 : »Sämtliche französischen Zitate hat Rieger bereits abgeschrieben und wo irgend eine Kleinigkeit noch fehlen sollte, verwandelt man eben das Zitat in indirekte Rede«.

<sup>1455</sup> Hanno Helbling, dans *L'écrivain et son traducteur*, op. cit. p. 76

Was also tun mit einem so zart geratenen Schössling, fragen sich die Eltern, nicht ohne Sorge, denn (...) <sup>1456</sup>.

Que faire d'un rejeton si délicat, se demandent les parents ? Non sans souci, car ...

Pour impliquer le lecteur dans son récit, Zweig joue sur le registre de l'humour et pratique le dialogisme : ce procédé s'apparente à l'art théâtral et rappelle les scènes où l'on mimait les gestes et postures exprimant l'étonnement, la désolation, la moquerie, pour instaurer une complicité avec le public. Zweig tente de se mettre à la place de son lecteur, il imagine les questions qu'il peut se poser et cherche à y répondre, de manière vive et malicieuse. Il utilise fréquemment une proposition interrogative à la place d'une subordonnée hypothétique, ce qui confère au texte une dimension rhétorique marquée et un ton parfois un peu théâtral. Cette démarche, qui rappelle celle de Socrate dans ses dialogues, est une manière subtile d'emporter l'adhésion de son partenaire. Nous ne mettons pas ce mot entre guillemets car tel est exactement le type de relation que Zweig cherche à établir avec son lecteur.

Alzir Hella se conforme au jeu des questions-réponses, mais sa syntaxe est plus littéraire et on retrouve sa pratique de l'incrémentalisation : il allonge la phrase, introduit un verbe, modifie la ponctuation, remplaçant les deux points et le tiret par des points virgules :

Die alte Angst überkommt Fouché nicht mehr bei der Majorität zu sein. Die Terroristen sind umgelegt – wozu also länger Terrorist sein ? Lieber rasch hinüber zu den Gemäßigten (...) <sup>1457</sup>.

La peur que Fouché a éprouvée autrefois le saisit de nouveau ; ne plus être du côté de la majorité. Les terroristes sont abattus ; pourquoi donc rester encore terroriste ? Vite, il faut se rallier aux modérés (...)

Dans l'extrait ci-dessous, le traducteur multiplie les exclamations et, comme le lui permet la langue française, restitue fidèlement l'antanaclase (*Partei/Parteien ; parti/partis*) :

Mögen sie inzwischen miteinander kämpfen und einer den anderen erledigen, mögen sie Raum schaffen, die Leidenschaftlichen für den Ehrgeizigen! Nur jetzt nicht dabei sein, nicht Partei ergreifen zwischen den Parteien! <sup>1458</sup>

Pendant ce temps-là, que les autres se combattent et s'exterminent entre eux ! Que dans l'aveuglement de leur passion ils fassent de la place pour l'ambitieux ! Ah ! maintenant, effaçons-nous pour ne pas prendre parti entre les partis !

Le ton extrêmement oral et incantatoire de la phrase allemande – *mögen sie, mögen sie* – est très habilement rendu par la répétition des *que*, les points d'exclamation, auxquels s'ajoute, pour traduire la forme du *nur nicht*, un *Ah !* très expressif. La forme verbale à la première personne du

<sup>1456</sup> JF/F. p. 15. Cet enfant qui soucie ses parents, c'est Fouché.

<sup>1457</sup> JF p. 68, F. p. 66

<sup>1458</sup> JF, F. p. 37

pluriel *effaçons-nous* traduit, dans un effet théâtral, la pensée d'un Fouché décidé tout en entraînant le lecteur dans le mouvement. Alzir Hella ne restitue pas, dans la traduction suivante, l'effet rhétorique de l'anaphore qui sonne dans le texte allemand comme une incantation magique :

Dazu wird Fouché <u>endlich einmal</u> Gelegenheit geboten, <u>endlich zum</u> <u>erstenmal!</u> <sup>1459</sup>	Une fois, enfin, pour la première fois, l'occasion s'offre à Fouché de jouer ce rôle.
--	---

Ici, c'est lui qui prend l'initiative d'une question au style indirect libre :

(...) Ihre Beziehungen sind sogar gerade auf bestem Wege, schwägerliche zu werden, denn Charlotte Robespierre, die Schwester Maximilians, will den Lehrer der Oratorianer von seiner Geistlichkeit heilen, schon munkelt man von ihrer Verlobung an allen Tischen. <u>Warum diese Brautschaft schließlich auseinanderfällt,</u> ist <u>Geheimnis geblieben</u> <sup>1460</sup> .	Il s'en faut même de peu qu'ils ne deviennent beaux-frères, car Charlotte de Robespierre, la sœur de Maximilien, veut arracher le professeur à l'état ecclésiastique et déjà, à toutes les tables, on chuchote qu'ils sont fiancés. L'intrigue n'aboutit pas. <u>Pourquoi ? C'est un secret.</u>
--	--

Le lecteur allemand n'est pas prévenu de l'échec du mariage avec Fouché – *sind sogar gerade auf bestem Wege* – tandis que le lecteur français en est immédiatement informé : *il s'en faut même de peu*. En allemand, Charlotte perd sa particule, que le français lui restitue sans rappeler l'Ordre dont Fouché est membre, ne faisant référence qu'à l'état ecclésiastique, auquel elle veut *l'arracher*. La formule utilisée en allemand, le *soigner*, est plus orale et permet de suggérer plus clairement qu'elle émane de la jeune femme elle-même.

L'auteur n'hésite pas, dans l'exemple ci-dessous, à alterner discours indirect libre et discours direct, ce qui renforce la dimension orale d'un discours en lui-même familier. Alzir Hella conserve ce projet d'ensemble, remplace les guillemets par des tirets, conformément à un usage plus courant en français, mais avec un ton général plus littéraire, sans doute pour une part par inclination personnelle mais aussi pour se conformer aux exigences éditoriales qu'il n'ignore pas : *toben vor Entrüstung* devient *sont fous d'indignation* (ils auraient pu *trépigner* d'indignation ! plus loin, p.117/114, lorsque Fouché déclare que le club des Jacobins est fermé, il traduira *sie toben nicht par ils ne se démènent pas*) ; *zusammenrotten* devient *ameuter* ; les collègues *n'assaillent* (*bestürmen*) pas leur nouveau ministre, mais lui *demandent avec insistance* :

Die Bürger atmen auf: <u>Welch ein Paulus ist aus diesem Saulus geworden!</u> aber die wahrhaften	Les bourgeois respirent : <u>quel Saint Paul est devenu ce Saül !</u> mais les véritables républicains <u>sont fous</u>
---	---

<sup>1459</sup> JF p. 175, F. p. 170

<sup>1460</sup> JF, F. p. 19

<p>Republikaner <u>toben vor Entrüstung</u> in ihren Versammlungssälen. (...)° Sie tun so wild, als lebten noch Danton und Marat, als könnten noch wie damals die Sturmglocken Hunderttausende aus den Vorstädten <u>zusammenrotten</u>. Immerhin: ihre lästigen Quengeleien machen schließlich das Direktorium unruhig. Was soll man dagegen tun? <u>bestürmen die Kollegen</u> den neugewählten Polizeiminister.</p> <p>»Den Klub schließen«, antwortet <u>der Unterschütterliche</u>. Ungläubig sehen ihn die andern an und fragen, wann er zu dieser verwegenen Maßnahme schreiten würde. »Morgen«, antwortet gemächlich Fouché<sup>1461</sup>.</p>	<p><u>d'indignation</u> dans leurs salles de réunion (...). Ils sont aussi sauvages que lorsque Danton et Marat vivaient encore, comme si le tocsin pouvait toujours <u>ameuter</u> des faubouriens par centaines de mille. Néanmoins, leurs criaileries importunes finissent par inquiéter le Directoire. Que faire contre eux ? <u>demandent avec insistance</u> au nouveau ministre de la police <u>ses collègues</u>.</p> <p>- Fermez le club, répond <u>imperturbablement cet homme</u>. Les autres le regardent d'un air incrédule et lui demandent quand il procédera à cette mesure audacieuse.</p> <p>- Demain, répond tranquillement Fouché.</p>
---	--

Pour se glisser « dans la peau » de ses personnages, Zweig recourt souvent aux *questions rhétoriques*. Alzir Hella en retient le principe mais n'en use pas toujours aux endroits précis où Zweig s'en est servi ni de la même façon. Dans l'exemple ci-dessous, extrait de *Marie-Antoinette* et consacré à la virilité défaillante du roi, le traducteur personnalise le propos de Zweig en l'appliquant nommément au roi (Mais *lui*, comment *pourrait-il* ...), tandis que l'auteur s'en tient quant à lui à des considérations générales (wie kann *ein Mann* ..). Sa phrase développe une même pensée en trois temps (« assiste à sa confusion » ; « constate son impuissance »; « ses échecs ») et cette accumulation symétrique, qui souligne le tragique de cette impuissance, insuffle à la phrase une grande force dramatique :

<p>Denn gerade, <u>wer nicht Mann ist</u>, liebt unbewu t den Männlichen zu spielen, gerade <u>der heimlich Schwache</u> trumpft gern vor den Menschen mit Stärke auf. [...] Ein wirklicher Mann wü te da schleunigst Abhilfe zu schaffen. <u>Aber wie kann ein Mann vor einer Frau, die ihn allnächtlich beschämt, hilflos und als lächerlichen Versager erlebt, bei Tage den Herrn spielen?</u><sup>1462</sup></p>	<p><u>Qui ne se sent pas homme</u> en effet, aime inconsciemment à le paraître, et <u>qui sait sa faiblesse intime</u> fait volontiers étalage de force [...] Un homme véritable aurait vite remédié à tout cela. <u>Mais lui, comment pourrait-il jouer au seigneur et maître devant une femme qui toutes les nuits assiste à sa confusion, constate son impuissance, ses échecs ?</u></p>
--	---

Zweig use dans son récit, en dehors de sa construction même, qui va crescendo, d'une stratégie de l'oral destinée à interpeller le lecteur et à le persuader que son approche est justifiée : certes, les mots qu'il emploie restent extrêmement littéraires, mais il introduit de l'oralité dans sa

<sup>1461</sup> JF p. 115/116, F. p. 112/113

<sup>1462</sup> MAO .p. 38/39, MAT p. 34/35.

manière de les décliner, de les agencer. François Schanen et Jean-Paul Confais définissent comme suit ces deux codes, écrit et oral, que combine ici Zweig pour impliquer son lecteur et animer son personnage :

une plus grande redondance : pour un message identique, l'énoncé oral est généralement moins concis [...]. Une plus grande fréquence des signes à fonctions essentiellement communicative, notamment des signes expressifs et émotionnels interjections, jurons, appréciatifs (comme *leider, zum Glück ...*) des signes de jugement (modalisateurs comme *bestimmt, wohl*), des signes de « connivence » (particules d'illocution [...]), des lexèmes gradués ou graduatifs (*sehr, sogar...*). Enfin, les signes qui constituent un « appel » au destinataire notamment les « contactifs » abondent dans l'énoncé oral (*nicht ?, nicht wahr, oder ?, wissen Sie, verstehst du...*)<sup>1463</sup>.

Lorsqu'Alzir Hella traduit les pudiques litotes sur les défaillances sexuelles du roi, son style est déférent, son registre élevé – il préfère le subjonctif au conditionnel, écrit « N'eût-on pu » et non pas « n'aurait-on pu » – sa stylistique poétique. Comme Zweig, sa rhétorique oratoire qui balaye le champ des objections possibles du lecteur lui permet d'introduire sereinement l'affirmation que toute autre approche eût été impossible. Le traducteur pose quatre questions au lieu de trois, cultive la discrétion, l'empathie. Lorsque Zweig affirme : *Jawohl, sie ist unentbehrlich*, Alzir Hella reste plus modéré : *Ils le sont très certainement*. Peut-être préjuge-t-il du caractère frondeur du lecteur français : il préfère le conduire sans heurts aux mêmes conclusions plutôt que de risquer une affirmation trop péremptoire :

<p><u>Wäre es nicht zu vermeiden gewesen</u> (fragt vielleicht manches empfindsame Gemüt), <u>an dies heikle und heiligste Geheimnis des Alkovens zu rühren?</u> <u>Hätte es nicht genügt, die Tatsache des königlichen Versagens bis zur Unkenntlichkeit zu verschatten, zaghaft an der Tragödie des Ehebettes vorbeizuschleichen,</u> bestenfalls <u>verblümt vom »fehlenden Glück der Mütterlichkeit« munkeln?</u> <u>Ist wirklich die Betonung solch intimster Einzelheiten unentbehrlich für eine charakterologische Darstellung?</u> <u>Jawohl, sie ist unentbehrlich (...)</u> denn all die Spannungen, Abhängigkeiten, Hörigkeiten und Feindseligkeiten, die sich allmählich zwischen dem König und der Königin, den Thronanwärtern und dem Hof herausbilden und <u>weit bis ins Weltgeschichtliche hinüberreichen,</u> sie bleiben unverständlich, wenn man nicht offenherzig an ihren eigentlichen Ursprung herangeht. Mehr <u>weltgeschichtliche Folge-</u></p>	<p><u>N'eût-on pu éviter</u> (se demande peut-être mainte âme sensible) de toucher à ce mystère délicat et sacré ? <u>N'eût-il point suffi de voiler jusqu'à la rendre obscure la défaillance royale ?</u> <u>N'eût-on pas mieux fait de glisser discrètement sur cette tragédie, en parlant au besoin, à mots couverts, du « bonheur absent de la maternité » ?</u> Tous ces détails intimes sont-ils vraiment indispensables à une étude de caractère ? <u>Ils le sont très certainement,</u> car toutes les tentatives, dépendances, sujétions et hostilités qui naissent peu à peu entre le roi et la reine d'une part, les candidats au trône et la cour d'autre part, et <u>qui se répercutent bien loin dans l'Histoire universelle,</u> demeurent incompréhensibles si l'on ne s'attaque pas franchement à leur véritable origine. Plus nombreux</p>
--	--

<sup>1463</sup>François Schanen, Jean-Paul Confais, *Grammaire de l'allemand. Formes et fonctions*, op.cit. p. 14.



erscheinungen, als man gemeinhin zuzugeben gewillt ist, haben im Alkoven und hinter den Baldachinen der Königsbetten ihren Anfang genommen; (...). Und dann: deckt man wirklich ein Geheimnis auf, wenn man frei und ehrlich von der langjährigen ehelichen Unfähigkeit Ludwigs XVI. Spricht? Durchaus nicht<sup>1464</sup>.

qu'on ne veut généralement l'admettre sont les faits historiques qui ont leur point de départ dans l'alcôve sous le baldaquin des couches royales : (...) Autre chose encore : dévoile-t-on véritablement un mystère quand on parle sincèrement de la longue impuissance conjugale de Louis XVI ? Certes, non !

On notera les deux traductions différentes d'Alzir Hella de *Weltgeschichtliche* : (Histoire) *universelle* tout d'abord, lorsqu'il s'agit d'un substantif, puis (faits) *historiques*, lorsqu'il est écrit d'un qualificatif, comme pour se rapprocher d'ici, de cette histoire, de ce pays. L'exclamation qui suit, où le narrateur prend le lecteur à témoin pour capter son attention (*Durchaus nicht/certes non !*) est dans les deux langues teintée d'une égale oralité et est destinée à varier les points de vue. Zweig et le traducteur recourent tous deux au style indirect libre, qui leur permet de rendre sensible la vision du personnage auquel ils font mine de laisser la parole. C'est précisément son omniscience qui permet au narrateur de se glisser dans ses pensées les plus intimes. Ainsi ne crée-t-il pas de rupture dans le récit, qui conserve la vitalité du parler. Il utilise ce que Franz Stanzel appelle la «*Innensicht aus Au enperspektive*»<sup>1465</sup> : la narration se déroule sous la houlette du même narrateur, qui, de temps à autre, cède la « parole » à l'un de ses personnages afin d'animer le récit. Il en est ainsi dans l'extrait suivant de Marie-Antoinette, où le narrateur semble s'effacer devant le « discours » de son personnage, mais n'est jamais très loin. En proie aux plus sombres pressentiments, sur un ton apparemment badin, Zweig attend ce dernier à chaque tournant de phrase et souligne ironiquement les défauts de la reine, en adoptant entre deux constatations son point de vue, restituant ainsi ce qu'elle pense et voit. Le traducteur réaménage la phrase, les césures, change la ponctuation et son style se fait tantôt plus familier, tantôt plus formel, dans une stratégie de compensation grâce à laquelle il parvient au même effet global. Ces subtils changements de point de vue lui permettent de donner de l'épaisseur au personnage et à l'histoire. Alzir Hella ne reproduit pas l'anadiplose *alten Leuten - alte Leute* mais introduit la répétition de *au diable !* formule très orale grâce à laquelle il neutralise la traduction de *weg mit, fort also* ; il normalise la traduction de *gründlich satt en a été saturée*, reprenant ainsi la parole. Il fait à nouveau surgir le narrateur lorsqu'il traduit *Ausschließlich Jugend heran par elle ne veut autour d'elle que des jeunes. Geistig* est traduit par deux adjectifs en français, *intellectuel ou moral*, de sorte à balayer tout le champ sémantique du sens qu'il peut avoir en allemand :

Kaum wohnt Marie-Antoinette in ihrem muntern Haus, so beginnt kräftig der neue Besen zu kehren. Weg zunächst mit den alten Leuten -

A peine Marie Antoinette s'est-elle installée dans sa joyeuse maison que l'on commence déjà à manoeuvrer énergiquement le balai. Tout d'abord

<sup>1464</sup> MAO p. 32., MAT. p. 36.

<sup>1465</sup> Cf. Franz K. Stanzel, *Theorie des Erzählens*, Editions Vandenhoeck & Ruprecht, UTB für Wissenschaft, Göttingen, 1995 : «Die Form der erlebten Rede ist, wo sie eingebettet in auktoriale Erzählweise erscheint, perspektivisch gesehen eine Mischform aus Innenperspektive und Aussenperspektive», p. 178.

alte Leute sind langweilig und hässlich. Sie können nicht tanzen, sie können nicht amüsieren, immer predigen sie Vorsicht und Bedacht und dieses ewige Zurückgehaltenwerden, Ermahntwerden hat die temperamentvolle Frau aus ihrer Kronprinzessinnenzeit gründlich satt. Fort also mit der steifen Erzieherin, der Madame Etikette, Comtesse de Noailles: eine Königin braucht nicht erzogen zu werden, sie darf tun, was sie will! In gebührender Distanz den von der Mutter ihr mitgegebenen Beichtvater und Berater, Abbé Vermond, weg, weit weg mit allen, bei denen man sich geistig anstrengen muß! Au schließlichen Jugend heran, ein munteres Geschlecht, das nicht durch ein törichtes Ernstnehmen des Lebens Spiel und Spaß versäumt!

[...] <sup>1466</sup>

au diable les vieux ! Ils sont ennuyeux et laids, ne savent ni danser, ni vous amuser, et prêchent toujours la prudence et la réflexion ; de ces éternels recommandations et conseils, la jeune femme pleine de vie a été saturée au temps où elle était dauphine. Au diable donc la comtesse de Noailles, cette gouvernante rigide ; une reine n'a plus besoin d'être éduquée, elle fait ce qu'elle veut ! Que l'abbé Vermond, le confesseur et conseiller que lui a donné sa mère, se tienne à une distance respectable. Qu'on écarte tous ceux qui exigent d'elle un effort intellectuel ou moral ! Elle ne veut autour d'elle que des jeunes, de gais lurons qui ne gâchent pas, par une gravité intempestive, les jeux et les badinages de la vie !

Marie-Antoinette, dans son aveuglement, veut absolument faire jouer dans son petit théâtre « le Barbier de Séville », une absurdité que Zweig souligne en adoptant d'office son point de vue. Dans le passage ci-après, il alterne discours indirect libre et discours indirect. Pour marquer les changements de perspective, il glisse des adverbes de temps qui ancrent dans le présent du personnage: *heute, morgen* ; le traducteur traduit certes le premier par *aujourd'hui*, mais change la perspective dans le second, qu'il traduit par *le lendemain*, et non par *demain*. De temps à autre, l'auteur glisse une remarque (exclamative ou non) au milieu des futiles préoccupations dont témoignent les interrogations « existentielles » de Marie-Antoinette. Alzir Hella multiplie les propositions interrogatives, là où le texte allemand, plus souvent, les juxtapose en les séparant simplement par des virgules et adopte un niveau de langue souvent plus élevé :

Wird sie auch wirklich jung genug, hübsch genug aussehen als Rosinchen, wird ihr nicht wieder das anspruchsvoll verwöhnte Parterre der eingeladenen Freunde zum Vorwurf machen, sie sei zu wenig behend und unbefangen und doch mehr Dilettantin als Schauspielerin? Wahrhaftig, sie macht sich Sorgen -

Paraîtra-t-elle vraiment assez jeune, sera-t-elle assez jolie dans le rôle de Rosine ? le parterre, composé d'amis exigeants et gâtés ne lui reprochera-t-il pas de manquer de vivacité et de naturel, d'être plus dilettante qu'actrice ? Vraiment elle se fait des soucis, étranges soucis pour une reine ! Et pourquoi Mme Campan,

<sup>1466</sup> MAO p. 146-147, MAT p. 130-131.

sonderbare Sorgen einer Königin! Und warum kommt denn Madame Campan heute noch immer nicht, mit der sie die Rolle durchproben soll? Endlich, endlich erscheint sie, aber, was geht denn da vor ? Sie tut so merkwürdig aufgeregt.[...] Wie? Was? Welche Diamanten? Welches Halsband? Welches Geld? Was für Raten? Die Königin versteht zuerst nicht. Das gro e kostbare Kollier am Ende, das diese beiden Juweliere, Böhmer und Bassenge, so kunstvoll angefertigt haben, natürlich kennt sie das. Sie haben es ihr doch einmal, zweimal, dreimal für eine Million sechsmal hunderttausend Livres angeboten ; selbstverständlich hätte sie dieses Prachtstück gern gehabt, aber die Minister geben doch kein Geld her, immer schwätzen sie vom Defizit. Wie können dann diese Schwindler behaupten, sie hätte es erstanden, auf Raten sogar und heimlich, und sei ihnen dafür Geld schuldig? Da mu eine tolle Verwechslung vorliegen. Allerdings, jetzt erinnert sie sich, vor einer Woche etwa, ist da nicht so ein sonderbarer Brief gekommen, in dem sie sich für irgend etwas bedankten und von einem kostbaren Schmuck redeten? Wo ist der Brief? Ach, richtig, verbrannt. Sie pflegt Briefe ja nie richtig zu lesen, und auch damals hat sie dieses ehrerbietige Geschwätz sofort vernichtet. Aber was will man eigentlich von ihr. Sofort lä t Marie Antoinette von ihrem Sekretär ein Billet an Böhmer schreiben. Allerdings bestellt sie ihn nicht gleich für morgen, sondern für den 9. August; mein Gott, die Angelegenheit mit dem Narren hat doch keine solche Eile, und man braucht seinen Kopf

avec qui elle doit répéter, tarde-t-elle tant aujourd'hui ? Enfin enfin, la voici. Mais que se passe-t-il ? Elle paraît si étrange et si agitée.[...] Comment ? quoi ? quels diamants ? quel collier ? Quelle est cette histoire d'argent et d'échéances ? La reine ne comprend pas tout d'abord. S'agit-il du merveilleux collier, composé avec tant de goût par les deux joailliers Boehmer et Bassenge ? Si c'est de celui-là, elle le connaît bien entendu. Ils le lui ont offert à plusieurs reprises déjà pour un million six cent mille livres ; elle aurait bien voulu avoir cette merveille, évidemment, mais les ministres parlent toujours de déficit et ne veulent pas donner d'argent. Comment ces charlatans peuvent-ils prétendre qu'elle l'a acheté, payable par échéances encore ! et secrètement, et qu'elle leur doit de l'argent pour cela ? Sûrement il y a là une étrange méprise. Mais au fait n'est-il pas arrivé, il y a environ une semaine une lettre singulière - elle s'en souvient maintenant - par laquelle ils la remerciaient de quelque chose et où ils parlaient d'un joyeux précieux ? Où est cette lettre ? C'est vrai elle l'a brûlée. Elle n'a pas l'habitude de lire les lettres à fond et elle a détruit tout de suite ce respectueux et incompréhensible bavardage. Marie-Antoinette fait écrire incontinent à Boehmer par son secrétaire et le mande non pour le lendemain, mais pour le 9 août ; mon Dieu l'affaire de cet imbécile n'est vraiment pas pressée et l'on a besoin de toute sa tête pour les répétitions du *Barbier de Séville*.

<sup>1467</sup> MAO p.177-178, MAT p. 198.

für die Proben zum « Barbier von Sevilla »<sup>1467</sup>.

Dans l'exemple suivant, Alzir Hella, changeant de perspective, transforme également le très oral *bis morgen früh* par *le lendemain matin* :

Bis morgen früh, denkt der Schlaue im stillen, muss sich alles geklärt haben, im Guten oder im Bösen, und ich bin die mir auf den Kopf gefallene Verantwortung los<sup>1468</sup>.

Tout au fond de lui-même, le malin se dit que le lendemain matin on sera sûrement fixé, et qu'il sera dégagé de la responsabilité qui lui échoie si malencontreusement.

Le lecteur suit la reine dans ses interrogations, ses peurs. Questions et réponses se succèdent à un rythme de plus en plus rapide, notamment grâce au discours indirect libre (ce que Franz Stanzel nomme de façon imagée la »*erlebte Rede*« sur le mode interrogatif qui fait entendre la conversation entre la reine et Mme Campan, grand témoin de l'affaire. Ce jeu entre les types et les modes de discours donne le sentiment au lecteur d'assister en direct à la scène tout en lui permettant de lire dans les personnages. Le narrateur se fait extrêmement discret et laisse la reine « exprimer » son inquiétude par une série de questions, d'affirmations et d'exclamations. Stefan Zweig réussit là à donner à chaque personnage son propre style et son propre vocabulaire - un vocabulaire bien familier qui correspond à sa personnalité.

Le texte zweigien met particulièrement en relief la familiarité de la langue, que nous allons étudier ci-après : le verbe *schwätzen*, par exemple, est bien plus fort que le simple *parler*, de sorte que »*immer schwätzen sie vom Defizit*« est plus oral que *parlent toujours de déficit*. Mais Alzir Hella aurait-il pu risquer un « *ils n'arrêtent pas de causer de déficit* » ?

Les langues n'ont pas les mêmes conventions orales et ce qui est familier mais acceptable en allemand aurait pu, en 1933, paraître déplacé car trop familier en français. Sa traduction de *Ach, richtig, verbrannt* ne rend pas compte des ellipses caractéristiques de la langue orale : dans *C'est vrai, elle l'a brûlée*, il n'y a plus trace non plus d'interjection, c'est le narrateur qui reprend la barre. Les particules illocutoires qui émaillent le passage, telles *doch, ja, auch*, sont également difficiles à rendre en français. Ajoutées à l'accumulation des *und*, elles donnent au texte allemand une plus grande vitalité. Dans l'exemple suivant, extrait de Marie Stuart, le traducteur ne traduit pas non plus la particule d'illocution *Ach* :

Ach, die könne er jetzt am späten Abend nicht mehr beibringen, erklärt Darnley, die Königin sei, tief erschöpft, in Schlaf gesunken<sup>1469</sup>.

Darnley déclare alors qu'il ne peut pas l'aller demander à une heure aussi tardive, que la reine, complètement épuisée, s'est

<sup>1468</sup> MAO p. 375, MAT p. 330

<sup>1469</sup> MSO p. 169, MST p. 153. Darnley prend prétexte de l'heure tardive pour ne pas aller faire signer à Marie Stuart la lettre d'immunité qui devait absoudre les conjurés, coupables de l'avoir retenue prisonnière afin d'avoir le champ libre pour tuer Riccio.

endormie.
-----------

On voit là les difficultés à traduire ces signes expressifs ou émotionnels à fonction essentiellement communicative que le français utilise dans une moindre part et dont il peine à restituer les connotations.

#### ∅ Le registre de l'oral et les expressions idiomatiques

Nombreux également sont les exemples de l'usage que font Zweig et son traducteur d'une oralité familière et intime dans le lexique auquel ils recourent. L'auteur, qui se soucie de ne pas lasser son lecteur par un ton docte et monocorde, veille non seulement à varier les situations d'énonciation, mais aussi à diversifier les registres de langue et à vitaliser son expression de mots parfois inattendus dans un texte littéraire. Le traducteur, s'il respecte la plupart du temps ces jeux linguistiques, semble parfois hésiter devant la forme la plus extrême d'oralité que représentent certaines tournures ou expressions triviales.

#### v Le langage familier

Ce niveau de langue « qu'on emploie naturellement en tous milieux dans la conversation courante et même par écrit, mais qu'on évite dans les relations avec des supérieurs, les relations officielles et les ouvrages qui se veulent sérieux »<sup>1470</sup> est, contrairement à ce qu'on pourrait croire, très présent dans les écrits, pourtant très sérieux, de l'honorable bourgeois qu'est Stefan Zweig. Dans l'exemple suivant, le traducteur use du même vocabulaire familier. L'imparfait de narration évoque, en cette fin de chapitre, le « il était une fois » d'une histoire, souligné par « en ce temps-là » :

So <u>rettet Fouché sein Leben</u> , und das ist viel in jener Zeit <sup>1471</sup> .
---

Joseph Fouché <u>s'en tire ainsi</u> , et, <u>en ce temps-là</u> , c'était beaucoup.
--

Le langage de la future impératrice, Joséphine (« cette créole écervelée »<sup>1472</sup>) est globalement aussi familier en allemand qu'en français, Alzir Hella compensant par exemple la moindre familiarité de *sot* par rapport à *dumm* ou de *voir d'un mauvais oeil* par rapport à *übel nehmen* par ses traductions de *brüderlichen Spione* par *ces mouchards de beaux-frères* ou de *deshalb* par *donnant donnant* :

<u>Mein Gott</u> , sie hat, während der kleine heißblütige General im Felde
---

<u>Mon Dieu !</u> pendant que le petit général au sang brûlant faisait
--

<sup>1470</sup> Définition du dictionnaire *le Robert de la langue française*

<sup>1471</sup> JF p. 105, F. p. 101

<sup>1472</sup> F p. 122

<p>steht, der sie durchaus in das langweilige Mameluckenland mithaben wollte, mit <u>einem netten hübschen Charles</u> geschlafen und vielleicht mit ein paar andern auch, wahrscheinlich sogar wieder mit ihrem alten Geliebten, Barras. Das haben ihr die <u>dummen Intrigantenbrüder Joseph und Lucien</u> <u>übelgenommen</u> und <u>brühwarm</u> ihrem hitzigen und <u>wie ein Türke</u> eifersüchtigen Gemahl berichtet. So braucht sie jemand, der ihr hilft und <u>die brüderlichen Spione</u> bespitzelt, der alle Korrespondenzen überwacht. <u>Deshalb</u> und außerdem für ein paar Rollen Dukaten – er selbst in den Memoiren sagt <u>glatt</u>: tausend Louisdors – liefert die zukünftige Kaiserin Fouché alle Geheimnisse aus und vor allem das wichtigste und allergefährlichste von Bonapartes bevorstehender Rückkehr<sup>1473</sup>.</p>	<p>campagne, et voulait absolument l'avoir avec lui dans cet ennuyant pays des Mameluks, elle a couché avec un <u>gentil et joli garçon</u>, peut-être aussi avec quelques autres, et probablement même, avec son ancien amant, Barras. Les <u>sots intrigants</u> que sont <u>ses beaux-frères Joseph et Lucien</u> ont vu cela d'un <u>mauvais œil</u> et, <u>immédiatement</u>, ils ont rapporté la chose à son ardent époux, <u>jaloux comme un tigre</u>. C'est pourquoi elle a besoin de quelqu'un qui l'aide, qui surveille ses <u>mouchards de beaux-frères</u>, qui contrôlent toutes les correspondances. <u>Donnant, donnant</u>, (et aussi pour quelques rouleaux de ducats, - Fouché dans ses Mémoires dit lui-même <u>carrément</u> mille louis d'or) la future impératrice livre à Fouché tous les secrets et surtout le plus important et le plus redoutable, celui du prochain retour de Bonaparte.</p>
--	--

Quant au « petit général au sang brûlant », il ne peut être jaloux comme un turc, car cette figure, qui repose sur une allusion inconnue dans notre langue, ne peut être rendue littéralement. Il devient donc « jaloux comme un tigre » : conformément à la locution comparative française *cruel, jaloux comme un tigre*.<sup>1474</sup> Alzir Hella rétablit par ailleurs la réalité historique, Joseph et Lucien étant bien chargés de veiller sur la vertu de leur *belle-sœur* en l'absence de leur frère Napoléon, mais ne reprend pas le prénom supposé de l'un des amants de Joséphine, qui n'ajoute rien au récit et était difficile à introduire dans la phrase française. Ne pas l'identifier permet au contraire de souligner, d'une expression rythmée, qu'il n'a été élu que sur son joli minois, quel qu'il ait pu être.

Le vocabulaire de la phrase ci-dessous est plus familier en allemand, mais le ton est conservé. Alzir Hella rend justice au vouloir dire de l'auteur tout en respectant les normes françaises, qui n'admettent alors, pour une telle littérature, guère plus de familiarité.

<p>Er weiß den republikanischen Gedanken <u>erledigt</u>, die besten Führer, die Männer der Tat unter der</p>	<p>Il sait que c'en est fait de l'idée républicaine, que les meilleurs chefs, les hommes d'action sont enterrés :</p>
---	---

<sup>1473</sup> JF p. 125, F p. 122

<sup>1474</sup> *Le Grand Robert de la Langue française*, deuxième édition, dirigée par Alain Rey, Tome 6, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2001, p. 1216

Erde: so sind alle die Klubs längst herabgesunken zu geselligen Schwatzbuden, wo einer dem andern die Phrasen aus dem Munde holt <sup>1475</sup> .	aussi tous les clubs sont-ils devenus, depuis longtemps, des parloles où l'on se tire mutuellement les phrases de la bouche.
--	--

La traduction atténue la violence des termes allemands : *Schwachkopf*, qui signifie idiot, en le traduisant littéralement par *tête faible* :

(...), weil sein überlegener Politikverstand profunder den Sachverhalt überschaut als die Schwachköpfe Tallien und Barras, denen nur die Gefahr eine kurzatmige Energie gegeben. <sup>1476</sup>	(...) parce que, avec son sens politique supérieur, il juge la situation plus sérieusement que ces faibles têtes de Tallien et de Barras, à qui le danger seul a donné une énergie poussive.
Aber Napoleon scheint es wichtiger, dass sein brüderlicher Schwachkopf Joseph die Königskrone von Spanien behält und seine Schwester Karolina Neapel; (...) <sup>1477</sup>	Mais il semble plus important à Napoléon que Joseph, son frère à la tête faible, garde la couronne royale d'Espagne et que sa sœur Caroline conserve Naples. (...)

C'est par un vocabulaire lui-même frivole et léger que l'auteur, souvent plus poétique, plus théâtral, plus exalté que son traducteur, exprime la frivolité de Marie-Antoinette et de son entourage. Alzir Hella, plus mesuré dans son expression, diversifie par les termes *cabotins*, *bande*, *clique*<sup>1478</sup> et *horde* la traduction des »Pack« de Zweig, expression à connotation péjorative que l'on retrouve dans les biographies des deux reines :

(...): eine zukünftige Königin von Frankreich dürfe nicht von Komödiantenpack unterrichtet werden <sup>1479</sup> .	(...) ; une future reine de France ne peut pas avoir des cabotins pour éducateurs !
Ein so mokanter Hof wie der französische begnügt sich natürlich nicht mit der bedauernden Feststellung des Missgeschicks, sondern schnuppert unablässig um	Une cour aussi méchante que celle de Versailles ne se contente pas, bien entendu, de constater la mauvaise fortune avec regret, mais cherche sans cesse à savoir quelles

<sup>1475</sup> JF p. 116, F. p. 113

<sup>1476</sup> JF, p. 99, F. p. 95

<sup>1477</sup> JF p. 185, F. p. 181

<sup>1478</sup> C'est également par clique qu'il traduit le substantif Klüngel : »Wenn dieser Klüngel, Moray, Maitland, Bothwell, Morton, sich zusammenrottet« devient en français « si cette clique, si Murray, Maitland, Bothwell, Morton, se mettent d'accord »

<sup>1479</sup> MAO p. 15, MAT p. 14

<p>die Frage herum, in welcher Weise sich Marie Antoinette für das <u>Versagen ihres Mannes</u> schadlos halte. Sie sehen eine reizende <u>junge</u> Frau, selbstbewusst und kokett, ein temperamentsvolles Geschöpf in dem das <u>junge</u> Blut braust, und wissen, an welche jämmerliche <u>Schlafhaube</u> diese himmlische Liebhaberin geraten ist: nun beschäftigt das <u>ganze müßige Türhüterpack</u> nur eine Frage: (...) <sup>1480</sup>.</p>	<p>compensations érotiques peut s'accorder Marie-Antoinette. Elle voit une <u>charmante</u> femme, consciente de ce qu'elle est, coquette, d'un tempérament débordant, chez qui bout un sang <u>jeune</u>, et elle sait sur quel lamentable <u>bonnet de nuit</u> cette amante divine est tombée; désormais une seule chose intéresse <u>cette bande d'oisifs et de bavards</u>: (...)</p>
<p>Dann ballt sich sofort <u>das feindselige Pack</u> brüderlich zusammen (...) <sup>1481</sup>.</p>	<p>Aussitôt <u>cette clique</u>, d'habitude en proie à la discorde, fraternise (...).</p>
<p>(...) mit ihnen tragt ein schlecht bewaffnetes <u>Pack von Bauern und Borderers</u>, zusammen kaum mehr als zwölfhundert Mann <sup>1482</sup>.</p>	<p>(...) derrière eux s'avance <u>une horde de paysans et de borderers mal armés</u>, en tout à peine plus de douze cents hommes (...).</p>

Dans l'occurrence suivante, où ce terme ne désigne pas une masse de *personnes*, il en omet la traduction :

<p>(...) der englische Botschafter, der in letzter Minute <u>mit einem Pack von Protesten</u> aus England herübergaloppiert, kommt gerade noch zurecht, um verkünden zu hören, dass Henry Darnley von nun an König genannt und angesprochen werden solle (»namit and stylith«) <sup>1483</sup>.</p>	<p>(...); l'ambassadeur d'Elisabeth, accouru à la dernière minute d'Angleterre au grand galop <u>pour protester</u> au nom de sa reine, arrive juste à temps pour entendre annoncer que désormais on devra donner à Henry Darnley le « nom et le titre de roi ».</p>
---	--

De la même manière, il diversifie la traduction, dans les extraits suivants, de *umgarnen* qu'il traduit par *embobeliner*, plus familier encore qu'*embobiner*, puis par *étrangler*. Il ne reste du fil qui enserre que l'idée de la compression qui étouffe :

<p>(...) mit einer gleichzeit naiv und</p>	<p>(...) la petite Toinette, avec naïveté</p>
--	---

<sup>1480</sup> MAO p. 43, MAT p. 38

<sup>1481</sup> MSO p. 21/22, MST p. 21

<sup>1482</sup> MSO p. 290, MST p. 256. Peu après leur mariage, Marie Stuart et son nouvel époux fuient car Bothwell sent qu'une offensive se prépare contre eux.

<sup>1483</sup> MSO p. 130, MST p. 118



<p>geschickten Art weiß die kleine Toinette den Abbé Vermond – man kann doch eine Dauphine nicht zwingen oder strafen! – so völlig zu <u>umgarnen</u>, dass die Lesestunde immer zur Plauderstunde wird (...) <sup>1484</sup>.</p>	<p>et adresse à la fois, sait si bien <u>embobeliner</u> l'abbé Vermond – on ne peut pourtant pas contraindre ou punir une dauphine ! – que l'heure de lecture devient toujours une heure de causerie.</p>
<p>Denn plötzlich macht sie, während ihre eigenen Diener das Opfer <u>umgarnen</u>, eine überraschende Wendung zugunsten der Gefährdeten <sup>1485</sup>.</p>	<p>Brusquement, au moment même où ses serviteurs s'apprêtent à <u>étrangler</u> la victime, elle a un mouvement surprenant en sa faveur.</p>

Alzir Hella diversifie également la traduction de *gerüffelt* en *gronder* ou *sermonner*. Dans la seconde occurrence ci-dessous, pour diversifier les modes d'énonciation et raviver le lien avec son lecteur, il remplace l'affirmation de Zweig par une question rhétorique :

<p>Bald behandelt man sie als große Dame, bald wird sie <u>gerüffelt</u> wie ein kleines, <u>unmündiges</u> Kind (...) <sup>1486</sup>.</p>	<p>Tantôt on la <u>gronde</u> comme <u>une petite fille</u>, tantôt on la traite en grande dame (...).</p>
<p>Mit gemischtem Gefühl hat die Schwester den Besuch des Bruders erwartet, glücklich, sich endlich einmal mit einem Blutverwandten, <u>und zwar dem vertrautesten</u>, ehrlich aussprechen zu können, aber auch voll Angst vor der schroffen lehrhaften Art, die der Kaiser <u>der jüngeren Schwester gegenüber</u> anzunehmen liebt. Erst vor kurzem hat er sie <u>gerüffelt</u> wie ein Schulmädchen <sup>1487</sup>.</p>	<p>La reine a attendu la visite de son frère avec des sentiments contradictoires ; d'une part elle était heureuse de pouvoir enfin se confier franchement à un membre de sa famille, mais d'autre part elle craignait les façons rudes et professorales que l'empereur a toujours adoptées <u>à son égard</u>. Tout récemment encore ne l'a-t-il point <u>sermonnée</u> comme une gamine ?</p>

Dans les deux exemples suivants, le traducteur adapte ses traductions à la personnalité de ses sujets et varie également la traduction de *ertappen*. Il choisit de « coller » à celle de Murray, assez

<sup>1484</sup> MAO p. 54, MAT p. 48

<sup>1485</sup> MSO p. 409, MST p. 360. Il s'agit ici d'une métaphore : Elisabeth, par l'intermédiaire de l'Ambassadeur de France, prévient Marie Stuart qu'elle est au courant de ses tentatives de fuite et des complots ourdis contre elle, pour lui donner une chance d'arrêter avant qu'elle ne soit condamnée pour atteinte à la vie de la reine.

<sup>1486</sup> MAO p. 55, MAT p. 48

<sup>1487</sup> MAO p. 163, MAT p. 145/146

habile pour ne pas être pris sur le fait, contrairement à Darnley, généralement dépeint comme un dilettante :

(...) – niemals wird es gelingen, diesen Geschickten auf gefährlichem Pfade <u>zu ertappen</u> <sup>1488</sup> .	(...) – jamais cet homme habile ne s'aventurera sur un chemin trop dangereux.
Wie auf schlimmer Tat ertappt, wie ein Schuljunge (...) <sup>1489</sup> .	Tel un écolier <u>pris en faute</u> , (...).

Alzir Hella diversifie également la traduction de *aus dem Wege räumen* ou *schaffen* qu'il traduit par *supprimer*, *se débarrasser de* :

Warum (...) nicht den billigeren Weg wählen, und lieber ein paar Mörder kaufen, die Elisabeth, die Schirmherrin der Ketzerei, rasch <u>aus dem Wege räumen</u> ? <sup>1490</sup>	Pourquoi (...) ne pas recourir à la méthode la moins coûteuse et acheter quelques assassins qui <u>supprimeraient</u> rapidement Elisabeth, la protectrice de la nouvelle Eglise ?
Hätte Elisabeth gewaltsam die unbequeme Gefangene <u>aus dem Wege schaffen</u> wollen, (...) <sup>1491</sup> .	Si elle avait voulu <u>se débarrasser de sa rivale</u> par la violence, (...)

Parallèlement, le traducteur cherche dans sa langue les mots les plus évocateurs, d'un registre parfois plus familier que celui de l'auteur : *mécréants et parvenus* pour *ungläubige Emporkömmlinge*<sup>1492</sup>, *bravade et gloriole* pour *Trotz und Eitelkeit*<sup>1493</sup>. Lorsque Zweig énonce solennellement que l'heure du pardon est bientôt passée (*der Pardon ist versäumt*), le traducteur, peut-être pour ne pas reprendre littéralement le mot français, affirme qu'*il n'y aura plus de quartier*<sup>1494</sup>. Plutôt que *profondément déçu* (*schwer enttäuscht*), il écrit plus familièrement *rudement déçu*. Il trouve également dans la citation ci-dessous les accents et les expressions idiomatiques qui en effet correspondent à ceux de l'auteur :

Aber Marie Antoinette steht <u>in der Heizkammer der Tanten</u> . (...) die alte Perücke Kaunitz solle <u>schwätzen und schwätzen</u> , was sie wolle, in ihre Privatangelegenheiten, habe <u>kein Kanzler etwas dreinzureden</u> . <sup>1495</sup>	Mais Marie-Antoinette est <u>chauffée à blanc</u> par ses tantes. (...) cette vieille perruque de Kaunitz peut bien <u>dire et redire</u> tout ce qu'il voudra, mais en ce qui concerne ses affaires privées, il n'y a pas de <u>chancelier qui tienne</u> .
---	--

<sup>1488</sup> MSO p. 167, MST p. 151. Jamais Murray ne se trahira dans ses machinations contre sa sœur.

<sup>1489</sup> MSO p. 193, MST p. 175. Il parle ici de Darnley.

<sup>1490</sup> MSO p. 390, MST p. 344. Les souverains catholiques des autres pays se demandent s'il ne vaut pas mieux éliminer Elisabeth.

<sup>1491</sup> MSO p. 307, MST p. 262

<sup>1492</sup> MAO p. 13, MAT p. 12

<sup>1493</sup> MSO p. 43, MST p. 41. Marie Stuart a fait ajouter à ses armes celles de la couronne d'Angleterre.

<sup>1494</sup> MSO p. 393, MST p. 437

<sup>1495</sup> MAO p. 66, MAT p. 58

Le traducteur évite d'assimiler, comme le fait parfois l'auteur, les personnes à des choses (*Stück, Ding*), ce que la langue française rendrait en outre difficile, et il restitue à chacun sa qualité de personne :

<p>Mit Schrecken bemerkt eines Tages Maria Theresia, die sich bei der Fülle der Staatsgeschäfte nie <u>um ein einzelnes Stück ihrer Kinderherde sorgfältig bekümmern konnte, (...)</u><sup>1496</sup></p>	<p>Un jour, Marie-Thérèse, à qui les multiples affaires d'Etat n'ont jamais permis de se soucier sérieusement <u>d'un seul de ses nombreux enfants, s'aperçoit avec effroi (...)</u></p>
<p>Der König, von seinem Hirschpark her ein guter Kenner frischen Mädchenfleisches und höchst empfänglich für <u>graziöse Anmut</u> biegt sich zärtlich-zufrieden hinab zu dem <u>jungen, blonden appetitlichen Ding</u>, hebt die Enkelsbraut empor und küsst sie auf beide Wangen.[...] Abends (...) hat der triste Liebhaber noch kein einziges zärtliches Wort zu diesem <u>entzückenden Backfisch</u> gesprochen, (...) <sup>1497</sup>.</p>	<p>Le roi, bon connaisseur par son Parc aux Cerfs, de fraîche chair féminine, fort sensible aux charmes et à la grâce, se penche avec une tendre satisfaction vers <u>la blonde et appétissante enfant</u>, aide la fiancée de son petit-fils à se relever et l'embrasse sur les joues. [...] Le triste amoureux n'a pas encore dit un seul mot de tendresse à <u>la ravissante ingénue (...)</u></p>
<p>Aber die Dubarry liegt ihm täglich in den Ohren, sie lasse sich nicht erniedrigen von einem solchen <u>jungen Ding</u> (...) <sup>1498</sup>.</p>	<p>Mais la du Barry lui casse journallement les oreilles en lui répétant qu'elle ne se laissera pas humilier par <u>cette petite (...)</u></p>

Dans l'exemple ci-dessous, Alzir Hella traduit littéralement l'expression *ihr energisch den Kopf zu waschen* par *lui laver énergiquement la tête*. N'aurait-il pas été plus fidèle s'il avait traduit par son équivalent métaphorique en français, *lui passer un savon* :

<p>Das einfachste wäre natürlich, diese freche Widerspenstige vor sich zu entbieten und <u>ihr energisch den Kopf zu waschen</u>; aber selbst in diesem Entsittlichten und durchaus zynischen Mann regt sich noch eine letzte Scheu; es ist für ihn immerhin</p>	<p>Le plus simple, bien entendu, serait de mander cette effrontée et <u>de lui laver énergiquement la tête</u>; mais au fond de cet homme dépravé et cynique subsiste une dernière pudeur: il est malgré tout pénible d'ordonner à l'épouse du petit-fils</p>
--	---

<sup>1496</sup> MAO p. 15, MAT p. 13

<sup>1497</sup> MAO p. 27/28, MAT p. 30

<sup>1498</sup> MAO p. 64, MAT p. 57

<p>peinlich, der Erwachsenen Frau seines Enkels zu befehlen, <u>sie möge mit der Mätresse des Herrn Großvaters Konversation machen</u><sup>1499</sup>.</p>	<p><u>d'adresser la parole à la maîtresse du grand-père.</u></p>
--	--

Le traducteur se place à l'extérieur du récit et n'emploie pas la tournure orale du *Herrn Großvater* qui confère au texte allemand l'authenticité de paroles rapportées. Il ne restitue pas non plus, concentrant le propos, l'allusion aux écrivains à deux sous rédigeant tout ce qu'on leur demande, *comme il conviendra à Monsieur* :

<p>Und hinter diesen genialen Pasquillanten warten hundert andere gröbere und gemeinere mit schmutzigen Nägeln und leerem Magen, jederzeit bereit, alles zu schreiben, was man von ihnen verlangt, Honig oder Gift, Hochzeitsgedichte oder Schmähchrift, Hymnus oder Pamphlet, lang oder kurz, scharf oder zart, politisch oder unpolitisch, <u>ganz wie der gnädige Herr es bestellt</u><sup>1500</sup>.</p>	<p>Et derrière ces pamphlétaires de génie des centaines d'autres se pressent, grossiers et ordinaires, aux ongles sales et au ventre vide, toujours prêts à écrire ce qu'on exige d'eux, miel ou poison, épithalame ou invective, hymne ou pamphlet, long ou court, mordant ou aimable, politique ou neutre.</p>
---	--

Dans le premier extrait suivant, en l'absence d'une expression équivalente en français, il résume et normalise les images sans pour autant trahir le sens. Dans le second extrait ci-dessous, peut-être aurait-il alors été trop irrévérencieux de traduire *Geld in die Bude bringen* par *apporter de l'argent à la boutique*, et, dans le troisième, de *trainen* la cour à la *première d'Iphigénie* ? Notons, dans le second extrait, le parallélisme des allitérations, en S en allemand, *Schlepper und Schieber*, en P en français, *profiteurs et parasites* et la force d'évocation de ces deux derniers termes :

<p>Marie Antoinette plaudert <u>ausschließlich mit dem Mund und nicht mit dem Kopf</u><sup>1501</sup>.</p>	<p>Marie-Antoinette parle <u>toujours sans réfléchir.</u></p>
<p>Zur Belebung des Geschäfts und zur Steigerung des Umsatzes gewährt die Königin jedem Beliebigen, <u>der Geld in die Bude bringt</u>, Zutritt zu ihrem grünen Tisch; <u>Schlepper und Schieber</u> drängen sich heran (...) <sup>1502</sup>.</p>	<p>Pour animer l'affaire et augmenter l'enjeu, la reine permet au premier venu de s'approcher de sa table verte <u>pourvu qu'il apporte de l'argent.</u> Profiteurs et parasites affluent (...).</p>

<sup>1499</sup> MAO p. 67, MAT p. 59

<sup>1500</sup> MAO p. 191, MAT p. 171

<sup>1501</sup> MAO p. 107, MAT p. 96

<sup>1502</sup> MAO p. 128, MAT p. 115

Doch Marie Antoinette hat den ganzen Hof zur Premiere geschleppt; (...) <sup>1503</sup> .	Mais Marie-Antoinette a <u>amené</u> toute la cour à la représentation ; (...)
---	--

Il est également moins familier dans le passage qui suivent, où il traduit notamment par *léger personnage* ce frère en légèreté aussi insouciant qu'elle, le cardinal de Rohan

(...) ist es da ein Wunder, wenn die Königin auf den ersten Anschein überzeugt ist, <u>dieser Bruder Leichtfuss habe den ganzen Schwindel angezettelt</u> , um sich auf ihren Namen Kredit zu verschaffen? <sup>1504</sup>	(...) y a-t-il de quoi s'étonner si la reine à première vue croit que <u>ce léger personnage a inventé toute l'histoire</u> pour se procurer du crédit sur son nom ?
--	--

S'il adopte le même registre pour traduire *funkelnagelneu*, il renonce à l'oralité de l'exclamation *um Himmels willen*, qu'il n'est, dans ce contexte, guère possible de traduire autrement que, comme il l'a fait, par *à tout prix*, ou, en gardant à la phrase sa tournure négative, *comme il ne faut à aucun prix qu'elles paraissent artificielles*. Dans le second extrait, le style indirect libre, employé ici par le narrateur, lui permet par contre l'usage ironique de son équivalent en français :

Damit diese <u>funkelnagelneuen Attrappen inmitten dieser teuer aufgebauten Natur um Himmels willen</u> doch nicht unecht wirken, ahmt man äußerlich sogar die Armut und die Verfallenheit wirklicher Elendshütten nach <sup>1505</sup> .	Comme il faut <u>à tout prix</u> que ces constructions postiches, <u>flambant neuf</u> au sein de cette nature coûteuse, paraissent vraies, on imite extérieurement jusqu'à l'indigence et la misère des vraies huttes de pauvres ; (...)
Also <u>um Himmels willen</u> nie eine spontane Geste, nur um keinen Preis sich natürlich geben, das wäre ein nicht <u>wiedergutzumachender Verstoß</u> gegen die Sitte <sup>1506</sup> .	Donc <u>pour l'amour de Dieu</u> , pas de geste spontané : il ne faut pas être naturel, à aucun prix, ce serait là un <u>irréparable</u> manquement aux usages.

S'il réaménage la phrase suivante, Alzir Hella lui conserve puissance sémantique et humour noir :

Aber die Soldaten sind klüger als ihre Führer. Sie sehen, dass die	Mais les hommes sont plus sages que leurs chefs. Puisque ceux-ci
--	--

<sup>1503</sup> MAO p. 89, MAT p. 80

<sup>1504</sup> MAO p. 203, MAT p. 181

<sup>1505</sup> MAO p. 141, MAT p. 126

<sup>1506</sup> MAO p. 51, MAT p. 45

großen Herren freundlich miteinander verhandeln. Wozu sollen dann sie, <u>arme Schlucker</u> , einander <u>hinschlachten</u> an einem so schönen und heißen Tag?	s'entretiennent d'une façon amicale, pourquoi devraient-ils, eux, <u>pauvres diables</u> , s'entre-massacrer par une si belle journée ?
--	---

Zweig exploite les ressorts des répétitions pour exprimer la familiarité d'une langue intérieure spontanée qui s'oppose à la raideur artificielle de la cour et de son langage. Le style du traducteur est généralement plus formel, plus *explicatif*. Dans les exemples ci-dessous, il normalise les phrases de Zweig, qui en plaçant dans la bouche de ses personnages ces répétitions typiques du langage parler, leur confère l'épaisseur du réel et anime son récit. Dans le dernier exemple, il supprime la palillogie : il ne reprend aucune des deux répétitions stylistiques de *warten*, qui confère au texte allemand une efficacité expressive et permet de signifier la durée ; il ne répète pas non plus *untätig*, *hindösen*, *endlich* :

Aber auf alles antwortet Fouché mit der gleichen Höflichkeit und Entschlossenheit: <u>leider, leider, leider</u> , aber in allzu großer Diskretion habe er die Papiere verbrannt <sup>1507</sup> .	Mais Fouché répond à tous avec la même politesse et la même fermeté que <u>malheureusement</u> poussé par une trop grande discrétion, il a brûlé les papiers.
Er kann nur nachgeben, nur tun, was andere wollen, weil er selbst nichts will als <u>Ruhe, Ruhe, Ruhe</u> <sup>1508</sup> .	Céder, faire ce que veulent les autres, répond à sa nature, parce qu'il ne désire que <u>la paix, rien que la paix</u> .
Die Abgeordneten wiederum wollen um keinen Preis Höflichkeit mit Unterwürfigkeit verwechseln lassen: es gilt auf dieser Fahrt, dem König <u>eine Lektion zu geben</u> , dass Mitglieder der Nationalversammlung als freie und unbestechliche Männer anders die Stirn tragen als sein <u>kriechendes Höflingspack</u> . Also Distanz, Distanz, Distanz! <sup>1509</sup>	Les délégués, de leur côté, ne veulent à aucun prix que l'on confonde la politesse avec l'obséquiosité : il s'agit, durant ce trajet, de <u>montrer</u> au roi que des hommes libres et incorruptibles portent le front plus haut que de <u>serviles courtisans</u> . Il est donc <u>indispensable de garder ses distances</u> .
Er muss, härteste Qual für einen Ehrgeizigen, <u>warten, warten, warten</u> . Fünfzehn Jahre, fast ebenso lange, wie	Cruelle torture pour un ambitieux : pendant <u>seize ans</u> , presque aussi longtemps que sa mère a été maintenue

<sup>1507</sup> JF p. 199, F. p. 194

<sup>1508</sup> MAO p. 103, MAT p. 92. Il s'agit ici de Louis XVI.

<sup>1509</sup> MAO p. 387, MAT p. 340

seine Mutter von Elisabeth in Gefangenschaft verschlossen war, muss er untätig in Edingurgh hindösen und warten, warten, warten, bis endlich der alten Frau das Zepter aus der erkalteten Hand fällt<sup>1510</sup>.

captive par Elisabeth, il est forcé d'attendre que le sceptre tombe de la main refroidie de la vieille femme.

Il met cependant en œuvre dans l'exemple ci-dessous la même figure de style qu'en allemand, puisqu'elle s'intègre ici aisément au style parler de l'extrait :

Von früh bis nachts, von nachts bis früh immer nur Haltung, Haltung, Haltung, sonst murrst das unerbittliche Schranzenpublikum, dessen Daseinszweck sich darin erschöpft, in diesem Theater und für dieses Theater zu leben<sup>1511</sup>.

Du matin au soir, du soir au matin, de la tenue, encore de la tenue et toujours de la tenue, sans quoi l'impitoyable public de courtisans, dont la seule raison est de vivre dans et pour ce théâtre, commence à murmurer.

## v Le langage trivial

Pour animer son texte et faire sourire son lecteur, Zweig use d'un langage peu habituel dans un ouvrage non seulement sérieux, mais dont le thème est grave. Plus que simplement familier, il est bien « contraire aux bons usages, aux bienséances », désignant « ouvertement et d'une manière populaire des réalités que le bon ton passe sous silence »<sup>1512</sup>. Parfois, le traducteur lui emboîte le pas, mais les contraintes de la langue et des usages alors en vigueur en France lui rendent parfois la tâche difficile, car il s'agit pour lui de surprendre, non de choquer.

Dans les exemples suivants, Alzir Hella se joue des mots, mais il s'en saisit autrement : il ne « refroidit » pas Robespierre, mais le « supprime », expression déjà très familière qui correspond bien à l'image des conjurés qui tuent clandestinement, *dans l'ombre*, comme le souligne si souvent Zweig. Comme lui, il se « débarrasse » (*entledigen*) d'un « fanfaron de vertu » : cette expression créée de toute pièce par le traducteur est étonnante, car la tradition orale française parle de « parangon de vertu », exemple parfait, modèle de vertu, sens qui correspond tout à fait à celui « *Tugendbold* ». S'agit-il tout bonnement d'une erreur phonétique involontaire, d'une catachrèse, d'une confusion sans intention particulière ? Ou a-t-il voulu mettre en valeur la part de fanfaronnade qu'il y a à se déclarer vertueux ? Alzir Hella a peut-être voulu, ce faisant, clarifier pour le lecteur français les arrière-pensées des bourreaux de Robespierre. Dans le second exemple, peut-être pour permettre au lecteur de laisser libre cours à son imagination, il « globalise » l'expression du traitement réservé aux messagers de l'empereur, sans préciser comme Zweig le laisse entendre, qu'ils sont « mis à l'ombre » ou « au frais », c'est-à-dire emprisonnés. Dans le dernier extrait ci-dessous, il use d'une pudique litote en indiquant que la révolution a *ignoré* le roi quand Zweig, comme les faits, établit qu'elle l'a emprisonné :

<sup>1510</sup> MSO p. 467, MST p. 409. Il s'agit ici de Jacques VI, fils de Marie Stuart, qui devra attendre la mort d'Elisabeth pour devenir roi d'Angleterre.

<sup>1511</sup> MAO p. 51, MAT p. 45

<sup>1512</sup> Extraits de la définition du *Robert de la langue française*, 2<sup>ème</sup> édition, dirigée par Alain Rey, tome 6, Paris, 2001, p. 1501.

Denn indem sie diesen überlegenen Mann <u>kaltmachen</u> , haben sie doch nichts gewollt, als sich eines unbequemen <u>Tugendbolds</u> zu <u>entledigen</u> , der ihnen zu genau <u>auf die Finger passte</u> (...) <sup>1513o</sup>	Car, en <u>supprimant</u> cet homme supérieur [Robespierre], ils ont voulu simplement se <u>débarrasser</u> d'un incommode <u>fanfaron</u> de vertus, qui surveillait trop étroitement <u>leurs agissements douteux</u> (...)
Boten an den Kaiser, die Könige und Fürsten werden an den Grenzen abgefangen wie Schmuggler mit Konterbande und rücksichtslos <u>kaltgestellt</u> . <sup>1514</sup>	Ses messagers à l'empereur, au roi et aux princes sont arrêtés aux <u>frontières</u> comme des contrebandiers et <u>traités sans ménagement</u> .
Zuerst meinte die Revolution, mit der <u>Kaltstellung</u> dann mit der <u>Absetzung des Königs</u> ihre Aufgabe erfüllt zu haben. <sup>1515</sup>	La Révolution crut d'abord avoir rempli sa tâche en <u>ignorant le roi</u> puis en le <u>destituant</u> .

Quand Zweig écrit *stinken, puer*, le traducteur, en se limitant à *sentir*, laisse au lecteur le soin de qualifier l'odeur du sang versé liée au nom de Fouché :

(...) der Name Fouchés, des <u>Mitrailleurs von Lyon</u> , <u>stinkt noch zu sehr nach vergossenem Blut</u> , (...) <sup>1516</sup>	(...) le nom de Fouché du <u>mitrailleur de Lyon</u> , <u>sent encore trop le sang répandu</u> (...)
---	--

C'est le nouveau ministre de la police que Zweig nomme, par la voix de Fouché, »einen plumpfingrigen Schnauzbart«, qu'Alzir Hella traduit dans le même registre par l'irrespectueuse « baderne aux doigts gourds ». Le ton de tout ce passage est à une critique explicite et triviale des personnes :

Nicht für einen <u>plumpfingrigen Schnauzbart</u> wie Savary, einen solchen diplomatischen Neuling, hat er in zehn Jahren dieses prachtvoll abgestimmte Instrument geschaffen, nicht dafür, dass <u>ein Stümper</u> darauf <u>tölpisch weiterwerkele</u> und als eigene Leistung ausgabe, was sein	Ce n'est point pour une <u>baderne aux doigts gourds</u> comme Savary, ce n'est pas pour ce novice en diplomatie, qu'il a créé, pendant dix ans, cet instrument magnifiquement accordé, ce n'est pour qu' <u>un bousilleur</u> s'en serve maladroitement et se prévale, comme étant son
--	---

<sup>1513</sup> JF p. 98, F. p. 94

<sup>1514</sup> JF p. 231, F. p. 226

<sup>1515</sup> MAO p. 461, MAT p. 405

<sup>1516</sup> JF p. 113, F. p. 110



Vorgänger in mühevollen arbeitsamen Tagen und Nächten ersonnen. Nein, so bequem wie die beiden sich's vorstellen, soll es mit seiner Verabschiedung nicht werden. Sie sollen beide erfahren, Napoleon und Savary, dass ein Joseph Fouché nicht wie die andern bloß den krummen Rücken, sondern auch die Zähne zeigt.<sup>1517</sup>

œuvre, de ce que son prédécesseur a construit à force de jours et de nuits d'un pénible travail. Non, les choses ne se passeront pas aussi commodément que les deux compères se l'imaginent. Il faut que tous deux, Napoléon et Savary, sachent que Joseph Fouché est capable de montrer les dents et ne se borne pas à faire des courbettes comme les autres.

Dans la seconde partie du texte cité ci-dessus, le traducteur néglige de préciser que c'est de l'éviction de Fouché dont il s'agit, ceci étant bien compris par le lecteur, pour mieux restituer les propos que celui-ci doit se tenir à lui-même : cela ne va pas se passer ainsi, ils vont voir à qui ils ont affaire et apprendre de quel bois je me chauffe ! Dans l'exemple ci-dessous par contre, le traducteur expose l'idée venue à Fouché de jouer un mauvais tour à son successeur, sans reproduire l'exclamation de Zweig, puis change à nouveau de perspective et reprend le langage de Fouché, faisant de cet « *arglosen Tölpel* », Savary, un « lourdaud sans malice » :

Ein scharfes Späßchen also für seinen Nachfolger! das kann nicht schwer zu erfinden sein, zumal wenn man es mit einem arglosen Tölpel zu tun hat<sup>1518</sup>.

Il va donc faire une bonne farce à son successeur. Ce ne peut pas être difficile à inventer, surtout quand on a affaire à un lourdaud sans malice.

Zweig répète par trois fois le titre nobiliaire de Savary, tandis qu'Alzir Hella ne le mentionne que deux fois, lorsque cette évocation permet de le tourner en dérision. Dans l'extrait ci-dessous, le traducteur « colle » au style de l'auteur pour reproduire ce monologue intérieur, où le tutoiement et les qualificatifs qu'emploie Fouché dans le secret de ses pensées sont insultants pour Savary:

Wie schade, dass man das Gesicht Joseph Fouchés nicht sehen und nicht zeichnen konnte in dem Augenblick, da sich die Tür hinter seinem geprellten Nachfolger schloss. Dummkopf, glaubst du wirklich ich werde dir noch Ordnung machen und die letzten Geheimnisse, die ich in zehn Jahren mühsamer Arbeit, zusammengestückelt, für deine plumpen Flossen in geordneten Mappen übersichtlich und handlich

Quel dommage qu'on n'ait pas pu voir et dessiner le visage de Joseph Fouché au moment où la porte se ferme derrière son successeur qu'il vient de « rouler » ! Imbécile, crois-tu réellement que je vais mettre de l'ordre et ranger clairement et commodément, dans des cartons bien classés, pour tes lourdes pattes, les suprêmes secrets que j'ai recueillis en dix ans de travail assidu ? crois-tu que je vais huiler et nettoyer pour toi cette

<sup>1517</sup> JF p. 193, F. p. 189

<sup>1518</sup> JF p. 194, F. p. 190

<p>hinlegen? Dir die Maschine noch ölen und sauber machen, meine wundervoll ersonnene, die so prächtig lautlos, <u>Zahn in Zahn, Rat in Rat</u>, unsichtbar aus einem ganzen Reiche Nachrichten in sich saugt und verarbeitet ? <u>Dummkopf, du wirst noch Augen machen!</u><sup>1519</sup></p>	<p>machine merveilleuse inventée par moi qui, magnifiquement, sans bruit, <u>avec ses roues et ses engrenages bien ajustés</u>, absorbe et digère, invisible, les nouvelles de tout un empire ? <u>Imbécile ! tu vas bien voir.</u></p>
<p>(...) den ersten Zornschrei <u>seines geprellten Nachfolgers</u> (...) <sup>1520</sup></p>	<p>(...) le premier cri de colère de <u>son successeur dupé</u> (...)</p>

Nous citons la seconde occurrence de *sein geprellter Nachfolger* afin de mettre en évidence la souplesse du traducteur : dans un contexte moins oral que dans la première, Alzir Hella adapte son ton et son vocabulaire, plus descriptif, moins familier, bien que l'expression, qu'il traduit dans un certain contexte par « *rouler* » (dont il atténue la trivialité par les guillemets), dans l'autre part *duper*, soit la même en allemand.

Si le texte allemand ci-dessous semble bien emprunter aux paysans leur propre vocabulaire, le traducteur se place en observateur au langage de ce fait plus châtié :

<p>Aufstände im Süden, im Westen: die Bauern <u>haben</u> die ewigen Rekrutierungen <u>satt und knallen</u> auf die Gendarmen, die ihre Pferde wieder <u>zu den Kanonen</u> holen wollen<sup>1521</sup>.</p>	<p>Des soulèvements se produisent dans le Midi et dans l'Ouest : les paysans qu'<u>excèdent</u> d'éternelles levées de recrues <u>tirent</u> sur les gendarmes qui veulent encore réquisitionner leurs chevaux <u>pour l'artillerie</u>.</p>
--	--

Le biographe raconte l'affaire du collier cette fois par la bouche de celle par laquelle le scandale est arrivé, Mme de la Motte. Le traducteur retrouve la verdeur de ses tournures. C'est par elle - et avec son vocabulaire - que le lecteur suit cette histoire incroyable digne d'un roman policier :

<p>Soll man wirklich, wenn man sich mit einem derart sonoren Namen wie »Gräfin Valois de La Motte« <u>aufplustern</u> kann, in der Provinz <u>verkommen</u>, mit einer Gnadenpension und einem bescheidenen Offiziersgehalt? <u>Unsinn!</u> Ein solcher Name ist</p>	<p>Quand on peut <u>se parer</u> d'un nom aussi sonore que celui de comtesse de Valois de la Motte, doit-on se résigner à <u>moisir</u> en province, avec une misérable pension et un modeste traitement d'officier ? <u>Ce serait absurde !</u> Un nom pareil vaut cent mille livres par an pour une jolie</p>
--	---

<sup>1519</sup> JF p. 195, F. p. 191

<sup>1520</sup> JF p. 197, F. p. 192

<sup>1521</sup> JF p. 231, F. p. 226

<p>hunderttausend Livres im Jahre für eine hübsche, skrupellose Frau wert, die entschlossen ist, <u>alle Eitlen und Dummköpfe gründlich zu rupfen</u><sup>1522</sup>.</p>	<p>femme sans scrupules qui est décidée à <u>plumer à fond tous les vaniteux et tous les imbéciles.</u></p>
<p>Und da es reichlich Leute gibt, denen eine in der Gesellschaft der Königin hochgeehrte Gräfin Valois als wichtige Bekanntschaft erscheint, kommen bald <u>etliche fette Scharfe zur Schur</u><sup>1523</sup>.</p>	<p>Et comme il y a beaucoup de gens pour qui une comtesse de Valois, bien vue dans la société de la reine, est une relation précieuse, <u>quelques moutons dodus ne tardent pas à venir se faire tondre.</u></p>

Là encore, le lecteur a l'impression de voir Mme de la Motte devant lui. Le talent de conteur de Zweig et celui de son traducteur sont ici manifestes. Le lecteur amusé est transporté au coeur des machinations qui se trament autour de la reine et voit tout par les yeux de Mme de la Motte :

<p>Die Schwäche eines Mannes kennen, das heißt für eine gerissene Frau immer so viel, als ihn schon in Händen haben; flugs spinnt die Gaunerin ein Seil, um <u>den bischöflichen Bär</u> solange tanzen zu lassen, bis er Gold schwitzt. [...] Aber der La Motte ist <u>die goldene Ader</u> lange nicht ausgiebig genug angeschlagen. Um den Kardinal noch <u>fester einzunähen in den Narrensack</u>, muß man ihm irgend etwas Handgreifliches königlicher Gunst vorzeigen. Wie wäre es wohl mit Briefen? Wozu hält man sich denn einen skrupellosen Sekretär <u>in Haus und Bett</u>? Rétaux fertigt tatsächlich ohne Zögern Briefe von der Hand Marie Antoinettes an ihre Freundin Valois an. Und da sie <u>der Narr</u> als echt bestaunt, warum nicht weiter einen Schritt tun auf dieser einträglicher Bahn? Warum nicht gleich einen geheimen Briefwechsel</p>	<p>Connaître la faiblesse d'un homme, pour une femme habile et rusée, c'est déjà le tenir ; la coquine tresse en hâte la corde dont elle se servira pour faire danser <u>l'ours épiscopal</u> jusqu'à ce qu'il <u>sue de l'or</u>. [...] Mais aux yeux de Mme de la Motte, il s'en faut de beaucoup que <u>le filon</u> rende suffisamment. Pour mieux <u>entortiller</u> le cardinal, il est nécessaire de lui donner des preuves palpables de la faveur royale. Ne pourrait-on pas lui montrer des lettres ? Pourquoi aurait-on <u>chez soi</u>, et dans son lit, un secrétaire dénué de scrupules ? Rétaux n'hésite pas, effectivement, à fabriquer de prétendues lettres de la reine à son amie, la Comtesse de Valois. Et puisque <u>ce fou</u> s'y laisse prendre, pourquoi ne pas continuer dans cette voie profitable, pourquoi ne pas simuler une correspondance secrète entre lui et la reine, <u>pour mieux vider sa caisse</u> ? [...] <u>Le dindon de la farce</u> ne se connaît</p>
--	---

<sup>1522</sup> MAO p. 213, MAT p. 189

<sup>1523</sup> MAO p. 214, MAT p. 190

<sup>1524</sup> MAO p. 216 à 227, MAT p. 191 à 201

zwischen Rohan und der Königin inszenieren, damit man seiner Kasse bis auf den Grund komme? [...] Der Geprellte vermag sich vor Freude kaum zu fassen [...]. (...) denn ewig kann man selbst dem Leichtgläubigsten nicht vorschwindeln, die Königin habe ihn begrüßt, wenn sie in Wirklichkeit starr an dem verhassten Mann vorbei blickt und ihr niemals anspricht. Immer größer wird die Gefahr, dass der arme Narr endlich Lunte riecht. So muss ein ganz verwegener Schachzug ausgeklügelt werden. Da es selbstverständlich ausgeschlossen ist, da die Königin jemals persönlich mit dem Kardinal sprechen werde - genügt es nicht, den Tölpel glauben zu lassen, er habe mit der Königin gesprochen?[...]

Der aristophanische Streich ist gut gelungen. Jetzt hat der arme Ochse, der Kardinal, einen Hieb auf den Schädel, der ihm gänzlich alle Sinne raubt. Bisher musste man sein Misstrauen immer wieder chloroformieren, das vermeinte Kopfnicken war doch nur ein halber Beweis, ebenso die Briefe; nun aber, da der Geprellte leibhaftig mit der Königin gesprochen zu haben glaubt (...) wird für ihn jedes Wort der Gräfin de La Motte wahrhaftiger als das Evangelium [...]

Jetzt haben sie endlich den Faden in der Hand, um den Hampelmann springen zu lassen. Drei Monate später ziehen sie schon schärfer an. [...] Jetzt brauchen sie keine Sorgen mehr zu haben, ein Narr und Zahler ist gefunden. Man wird ihm von Zeit zu Zeit einen Brief schreiben in Namen der Königin und er wird neue Dukaten schwitzen. [...]

Wie diese Diamanten im Sonnenlicht, so funkeln und flitzen ihre frechen Gedanken durch den klugen Kopf: wie wenn man den Erzesel von Kardinal auch dazu bringen könnte,

plus de joie ; [...] (...) il est impossible de laisser croire éternellement, même à quelqu'un d'aussi crédule que le cardinal, que la reine l'a salué quand en réalité elle détourne obstinément son regard de cet homme exécré. Il est de plus en plus à craindre que ce pauvre fou ne finisse par se douter de quelque chose. Comme il est évident que Marie-Antoinette n'adressera jamais la parole au cardinal, ne suffirait-il pas de persuader [à] ce balourd qu'il a parlé avec la reine ? [...]

La farce aristophanesque a merveilleusement réussi. Ce pauvre imbécile de cardinal a reçu sur la tête un coup qui le prive complètement de ses esprits. Jusqu'ici il avait fallu sans cesse endormir sa méfiance, le prétendu signe de tête n'était qu'une demi-preuve, de même que les lettres d'ailleurs ; mais maintenant qu'il croit avoir parlé réellement à la reine, (...) tout ce que dit la comtesse est pour lui plus vrai que parole d'évangile. [...]

Le couple sait enfin comment s'y prendre pour faire danser le pantin. Trois mois plus tard, il tire encore plus fort sur la ficelle. [...] Inutile de se faire des soucis à présent, ils ont trouvé un sot qui paie. Il suffira de lui écrire de temps en temps une lettre au nom de la reine et il fournira de nouveaux fonds.

Miroitant comme ces diamants, d'audacieux projets traversent son esprit rusé : pourquoi ne déciderait-on pas cet âne bête de cardinal à acheter secrètement le secret pour la reine? [...]

Mais à un pas de la porte de l'écurie, l'âne jusque-là si docile se cabre. Il s'agit de seize cent mille livres, après tout ; ce qui n'est pas une bagatelle, même pour le prince le plus prodigue ! Pour une affaire de cette importance, il faudrait au moins avoir une espèce de reconnaissance, un

heimlich das Halsband für die Königin zu kaufen. [...]

Aber – einen Schritt vor der Stalltür bogt der bisher so gutmütige Esel. Schließlich, es geht um eine Million sechsmal hunderttausend Livres, selbst für den verschwenderischsten Fürsten kein Pappenstiel! Bei einer so riesigen Bürgschaft muss man doch um Lebens oder Sterbens willen wenigstens etwas wie ein Schuldschein, ein von der Königin unterzeichnetes Dokument in Händen haben. [...]

Mit etwas Grütze im Kopf müsste zwar ein Grossalmosenier des Hofes (...) sofort beanstanden, dass in Frankreich eine Königin ein Dokument nie anders als mit ihrem Vornamen unterzeichnet (...). [...]

Gräfin Valois, dieser noble Name wirkt auf den Beamten sofort wie ein Laxativ, (...) [...]

Muss denn nicht der Betrug in drei, fünf, in acht, in zehn Wochen spätestens auffliegen? (...)

Knallt die Sache auf, je nun, er wird sie schon ordnen, der Kardinal von Rohan! Er wird sich hüten, eine Affäre hochsauen zu lassen, der Gro almosenier von Frankreich, die ihn unsterblich lächerlich macht.

Lieber wird er ganz still und ohne mit der Wimper zu zucken das Halsband aus der eigenen Tasche bezahlen.

Wozu also sich ängstigen? Mit einem solchen Kompagnon im Geschäft kann man getrost in seinem damastenen Bett schlafen<sup>1524</sup>.

document signé de la reine. [...]

S'il était tant soit peu intelligent, le grand aumônier de France, (...) devrait savoir qu'en France une reine ne signe jamais un document autrement que par son prénom (...). Comtesse de Valois ! ce beau nom fait sur le fonctionnaire l'effet d'un purgatif.

Le scandale ne devrait-il pas éclater au bout de quelques semaines ?

Supposons que l'on découvre le pot-aux-roses, eh bien ! Il se débrouillera, monsieur le cardinal de Rohan ! Il se gardera bien, le grand aumônier de France, de laisser ébruiter une affaire qui le couvrirait de ridicule pour l'éternité. Il préférera payer le collier de sa poche, très discrètement et sans broncher : pourquoi se tourmenter alors ? Avec un associé pareil, on peut dormir tranquille dans son lit de damas

Le traducteur a su restituer à ce long passage le ton burlesque donné par l'auteur à cet épisode (par ailleurs juste historiquement) qu'il traite comme un véritable vaudeville, grâce à un vocabulaire très alerte – *moisir, plumer, tondre, suer, entortiller, dindon de la farce, balourd, pauvre fou, pauvre imbécile, pantin, tirer sur la ficelle, âne bête, pot-aux-roses, purgatif* - sans pour autant faire usage autant que lui des nombreuses expressions imagées. En effet, il écrit *se douter de quelque chose* plutôt qu'*éventer la mèche*, ne traduit pas *So muss ein ganz verwegener Schachzug ausgeklügelt werden* (que l'on pourrait traduire par : il faut donc se creuser la tête pour trouver un stratagème tout à fait audacieux), ni *um Lebens oder Sterbens willen* (jeu de mot sur l'expression *Um Himmels willen* que l'on aurait pu traduire par « pour l'amour de sa vie ! ») *endormir* pour *chloroformieren*, *fournir de nouveaux fonds* pour *Dukaten schwitzen* (suer de l'or), *tant soit peu intelligent* pour *etwas Grütze im Kopf* (avoir un peu de plomb dans la cervelle), *ébruiter* pour

*hochsauen zu lassen* (éclater au grand jour), *sans broncher* pour *ohne mit der Wimper zu zucken* (sans sourciller ?) ... Le biographe et son personnage sont « unis » dans un même registre de langue afin de rendre ridicule à jamais cet « âne bête » de Cardinal que décidément le narrateur ne porte pas dans son cœur. La virtuosité avec laquelle il entremêle le discours et les pensées des personnages lui permet de mener le lecteur captivé dans un récit comique conduit tambour battant.

Dans les exemples suivants, le traducteur perd, en ne traduisant que le mouvement d'*aller et venue* des courriers, l'image évocatrice du verbe *sauen* (courir à perdre haleine) ou celle du syntagme composé *Hinterstubenklatsch* :

Diplomatische Kuriere <u>sauen hin und her</u> <sup>1525</sup> .	Les courriers diplomatiques <u>vont et viennent</u> .
Das war selbstverständlich nur <u>erbärmlicher Hinterstubenklatsch</u> <sup>1526</sup> .	Ce n'était là, bien entendu, que <u>vulgaires calomnies</u> .

Il compense alors ces sous-traductions en accentuant par ailleurs le ton trivial de son texte :

(...); jedoch erweigert sich einzutreten, solange darin noch mehrere der Lords <u>verbleiben</u> : (...) <sup>1527</sup> .	Mais il ne veut pas y entrer aussi longtemps que certains des lords du conseil n'auront point <u>vidé les lieux</u> .
--	---

Si, dans l'extrait suivant, le traducteur omet l'incise – *la partie est serrée* – ainsi que, curieusement, la précision concernant le V de « voleuse » par lequel sera marquée Mme de la Motte, il reprend l'expression triviale par laquelle il a déjà désigné Oliva, moins tendre que celle de Zweig !

Mit sechsundzwanzig Stimmen gegen zweiundzwanzig – <u>die Partie geht knapp aus</u> – wird der Kardinal »ohne jeden Tadel« freigesprochen, ebenso sein Freund Cagliostro und <u>die kleine Palais-Royal-Modistin</u> . Auch gegen die <u>Helfershelfer</u> zeigt man Milde, sie kommen mit bloßer Landesverweisung davon. <u>Die Zeche zahlt</u> die La Motte, mit <u>Stimmeneinheit</u> verurteilt, von	Par vingt-six voix contre vingt-deux le cardinal est acquitté « sans aucun blâme », de même que son ami Cagliostro et <u>la petite grue Oliva</u> <sup>1529</sup> . On est indulgent aussi pour <u>les complices</u> , qui s'en tirent avec l'exil. Mme de la Motte paie les pots cassés ; à la majorité, elle est condamnée à être fustigée par le bourreau, à être marquée au fer rouge, et à la <u>détention perpétuelle</u> à
--	---

<sup>1525</sup> MSO p. 322, MST p. 283

<sup>1526</sup> MSO p. 387, MST p. 341. Une dame d'honneur d'Elisabeth avait accusé Marie Stuart d'être la maîtresse de son mari.

<sup>1527</sup> MSO p. 192, MST p. 174. Darnley se refuse à pénétrer dans le palais d'Edimbourg, car il a peur de la vengeance des Lords, qu'il a trahis.

<p>Henker mit Ruten gezüchtigt, <u>mit einem</u> »V« <u>(»voleuse«)</u> gebrandmarkt zu werden, um dann auf Lebenszeit in der Salpêtrière zu <u>verschwinden</u><sup>1528</sup>.</p>	<p>la Salpêtrière.</p>
--	------------------------

Par le recours à des expressions comme celles qu'ils emploient ci-dessus (*die Zeche zahlen, payer les pots cassés*), souvent amusantes, parfois saugrenues, Zweig et son traducteur entreprennent, en le faisant sourire, d'interpeller le lecteur. Nous en avons extraits quelques-unes ci-dessous dont nous allons analyser le ressort.

## v Les expressions figées

Zweig apprécie visiblement ces expressions imagées et drôles qui lui permettent de nouer un lien particulier avec son lecteur puisqu'elles font appel à un socle commun de connaissances et de références. Alzir Hella s'efforce, lorsqu'il en existe, de trouver des équivalents en français. S'il n'y parvient pas toujours, il conserve le ton d'ensemble en introduisant lui-même à d'autres endroits, peut-être pour compenser ces lacunes, des images ou des locutions courantes en français, comme nous en verrons plusieurs exemples ci-dessous.

### La recherche d'expressions équivalentes en français

Alzir Hella essaie, si la langue française le lui permet, d'évoquer pour son lecteur la même image ou à défaut la même sensation que celles que suscite le texte allemand, par des recours à des expressions parallèles ou puisées dans des champs sémantiques différents, comme dans l'exemple ci-dessous où l'allemand parle de *poissons* pourris, et où le français fait appel à l'image d'une *planche* pourrie. Le traducteur dynamise sa phrase en recourant au style direct :

<p>Aber diesmal bleibt Fouché fest – nicht aus Charakterüberzeugung, sondern weil er sich für <u>faule Fische</u> wenig begeistert und sehr behaglich auf der Schaukel fühlt zwischen Ludwig XVIII. und Napoleon. Jetzt sei es zu spät, beruhigt er den Bruder des Königs, der König <u>möge sich</u> nur selbst in Sicherheit bringen, (...) <sup>1530</sup>.</p>	<p>Pour une fois, Fouché reste inébranlable ; ce n'est pas par conviction, mais parce que s'appuyer sur <u>une planche pourrie</u> ne lui dit rien et qu'il se sent tout à son aise dans une position de bascule entre les deux partis, entre Louis XVIII et Napoléon. « <u>A présent il est trop tard</u> », dit-il en <u>tranquillisant le frère du roi</u> ; le roi</p>
--	--

<sup>1528</sup> MAO p. 239/240, MAT p. 212

<sup>1529</sup> Le traducteur la nomme aussi « la pauvre petite prostituée », « la pauvre petite prostituée commence à trembler. Elle s'enfuirait volontiers », écrit-il (p. 195) tandis que Zweig, plus disert, écrit : »das arme, kleine Hürchen beginnt zu zittern. In welches Abenteuer hat sie sich hier von fremden Leuten schleppen lassen ? Am liebsten lief sie weg« (p. 219).

<sup>1530</sup> JF p. 219, F. p. 214

	n'a qu'à se mettre en sûreté ; (...)
--	--------------------------------------

Si, dans la seconde citation ci-dessous, il rectifie l'expression transcrite en français dans le texte de Zweig pour coller à celle du langage populaire français (« *mettre la main à la pâte* », qui veut dire agir, aider), il la transcrit littéralement dans la première. Il explicite l'expression, *die dicksten Rosinen herausholen*, tout en demeurant dans le même champ sémantique culinaire sans faire appel à de possibles équivalents comme *tirer les marrons du feu* ou *tirer son épingle du jeu*. Sa traduction par *tirer à lui les morceaux les plus succulents* est certes claire, mais faute de lien logique entre l'image de la pâte et celle *les morceaux succulents*, elle perd un peu de sa saveur :

Selbstverständlich verzehrt sich sein Ehrgeiz vor Ungeduld, »avoir la main dans la pâte«, die Finger im Brei zu haben und sich dabei die dicksten Rosinen herausholen. <sup>1531</sup>	Il va de soi que son ambition le consume, dans l'impatience où il est « d'avoir la main dans la pâte » et d'en tirer à lui les morceaux les plus succulents.
Und diese Dummheit begeht jetzt der tollwütig Ehrgeizige, nur um noch ein paar Weltstunden "avoir la main dans la pâte", die Finger im Brei zu haben (...) <sup>1532</sup> .	Or, cet ambitieux, égaré par son ambition, commet cette sottise, simplement pour avoir encore une heure de plus la « main à la pâte » ; (...)

Dans l'extrait ci-dessous, Alzir Hella trouve dans la langue française une image du même registre :

Der [Talleyrand] merkt sofort, dass seinem Freunde Fouché die Pille bitter schmeckt; um so mehr drängt er darauf, sie ihn hinunter würgen zu lassen. <sup>1533</sup>	Celui-ci remarque aussitôt que son ami Fouché trouve la pilule amère ; il n'en insiste que davantage pour la lui faire avaler.
--	--

On notera l'efficacité, en allemand, du verbe *würgen*, qui évoque inévitablement *erwürgen* ... Dans l'extrait ci-dessous, il s'agit dans les deux langues de *têtes d'oiseaux* : les *colibris* deviennent naturellement des *linottes*, selon les expressions idiomatiques propres à chaque langue, tandis que le traducteur se fait plus précis que l'allemand pour s'assurer que le lecteur a bien compris que la coiffure est ici l'objet de tous ces soins :

Alles, was die Kolibrigehirne	Tout ce qui occupe ces têtes de
-------------------------------	---------------------------------

<sup>1531</sup> JF p. 215, F. p. 210

<sup>1532</sup> JF p.256/257, F. 251. Dominique de Villepin cite ce passage dans *Les Cent-Jours*, : « Toutefois, en cédant sur la cocarde, Fouché se renie spectaculairement, perdant dès lors tout crédit auprès de ses amis. Le maître de l'intrigue se fait complice de la réaction pour le plaisir de rester « une heure de plus, la main à la pâte » (Stefan Zweig). Sans s'en rendre compte, car sa vanité éclipse désormais son jugement, il vient de se laisser duper par les royalistes et de signer sa propre condamnation. » op. cit. p. 542.

<sup>1533</sup> JF p. 266, F. p. 261



beschäftigt, was diese meist holen Frauenköpfe füllt, muss auf dem Kopfe affichiert werden <sup>1534</sup> .	<u>linotte</u> , ces <u>cervelles</u> généralement creuses, doit être affiché dans la <u>coiffure</u> .
--	---

Les joailliers, qui se sont endettés jusqu'au cou pour acheter le superbe collier qui va causer tant d'ennuis à Marie-Antoinette, ont absolument besoin de le vendre. C'est la peur de ne pas y parvenir qui fait qu'ils sont en effet *dans leurs petits souliers*. Remarquons la nuance différente que le traducteur imprime à son texte par rapport à l'original : Zweig écrit, avec *ohne weiteres*, qu'ils acceptent *d'emblée* de baisser le prix, qu'ils sont immédiatement d'accord, sans la moindre hésitation, tant ils ont peur de ne pas vendre leur collier, tandis que le traducteur minimise leur empressement en indiquant qu'ils sont d'accord, *sans plus* :

Die Juweliere, die den Preis viel zu hoch angesetzt hatten und <u>denen schon das Feuer unter den Nägeln brennt</u> , erklären sich ohne weiteres <u>einverstanden</u> <sup>1535</sup> .	Les joailliers, qui avaient fixé un prix beaucoup trop élevé, et <u>qui sont déjà dans leurs petits souliers</u> , déclarent être d'accord, sans plus.
--	--

L'expression *Krethi und Plethi*, que Zweig emploie ci-dessous, fait référence aux peuples bibliques, les Kéréthiens et les Phélétiens. Au sens figuré, elle signifiait « *toutes sortes de gens, le tiers et le quart* »<sup>1536</sup>. Aujourd'hui, on dirait « *Hinz und Kunz* ». Hinz est l'abréviation néerlandaise de Heinrich et Kunz de Konrad : « *alle Möglichen Leute, jedermann* »<sup>1537</sup>. Alzir Hella en était donc bien proche lorsqu'il a traduit par Pierre et Paul :

Sie solle (...) sich nicht <u>mit Krethi und Plethi auf diesen verdammten Redouten ins Gerede bringen</u> <sup>1538</sup> .	Et de ne plus faire parler d'elle, à <u>propos de Pierre et de Paul</u> , à ces <u>maudits bals masqués</u> .
---	---

Dans *Marie Stuart* également, l'auteur recourt à nombre d'expressions figées et le traducteur trouve dans la langue française les équivalents sémantiques des expressions germaniques, souvent dans des registres différents :

Statt eines kräftig entschlossenen Schlages gegen Elisabeth führt der französische Hof bloß <u>einen prahlerischen Lufthieb</u> : (...) <sup>1539</sup> .	Au lieu d'attaquer résolument Elisabeth, la cour de France <u>donne avec fanfaronnade un coup d'épée dans l'eau</u> : (...).
(...) bei einem gewöhnlichen	(...) et pour ne point <u>coucher à la</u>

<sup>1534</sup> MAO p. 125, MAT p. 111

<sup>1535</sup> MAO p. 228, MAT p. 202

<sup>1536</sup> Dictionnaire encyclopédique Sachs-Villatte, Berlin-Schöneberg, 1921.

<sup>1537</sup> Dictionnaire Duden, Mannheim, 1996.

<sup>1538</sup> MAO p. 280, MAT p. 248.

<sup>1539</sup> MSO p. 42, MST p. 40

Kaufmann muss die Königin ihres Landes übernachten, um nur <u>ein Dach über dem Haupte zu haben</u> <sup>1540</sup> .	<u>belle étoile</u> la reine de ce pays devra passer la nuit chez un simple marchand.
Unter dem <u>fadenscheinigen</u> Vorwand, nach Piraten zu fahnden, haben die Engländer eines der Schiffe, auf dem sich <u>die Rosse des Hofes</u> befanden, zurückgehalten, (...) <sup>1541</sup> .	Sous le prétexte <u>cousu de fil blanc</u> de donner la chasse à des pirates, les Anglais ont confisqué un des navires sur lequel se trouvait <u>le palefroi favori de la reine</u> , (...).
(...), sie <u>füttert seine unersättliche Gier</u> nach Reichtum und Macht <sup>1542</sup> .	Elle <u>étanche sa soif inextinguible</u> de richesse et d'autorité.
(...) er ist leidlich Freund mit den Lords und weiss doch, ihnen im gegebenen Augenblick <u>die Faust zu zeigen</u> – (...) <sup>1543</sup> .	(...), il est assez l'ami des lords, mais il sait leur <u>montrer les dents</u> au moment voulu ; (...).
Keine <u>weicht einen Zoll breit</u> von ihrem Recht (...) <sup>1544</sup> .	Aucune <u>ne cède d'un pouce</u> à l'autre (...).

Bothwell veut devenir roi d'Ecosse, *envers et contre tout*, et l'auteur souligne, en la nommant *die Unwillige*, la réticence de Marie Stuart à tuer Darnley pour y parvenir. Alzir Hella ne traduit pas cet adjectif substantivé, la réticence de la reine lui semblant sans doute implicite puisqu'il précise que Bothwell doit la convaincre. Dans la seconde citation, la métaphore allemande évoque les *jambes*, l'image française les *ailes*, et le traducteur, pudique et sans doute soucieux du rythme de sa phrase, use d'un euphémisme pour adoucir la brutalité de *vergewaltigt* :

Was er will, das tut er – und sei es gegen <u>Tod und Teufel</u> – und hat dabei noch die Kraft, <u>die Unwillige</u> mit sich zu reißen <sup>1545</sup> .	Ce qu'il veut, il le veut <u>contre vents et marées</u> et il a la force d'entraîner avec lui la reine d'Ecosse.
(...) muss sie der Lüge, Bothwell habe sie <u>vergewaltigt</u> , schleunig wieder <u>kurze Beine machen</u> <sup>1546</sup> .	(...) il lui faut maintenant se dépêcher de <u>couper les ailes</u> au mensonge selon lequel Bothwell <u>a usé de violence à son égard</u> .

<sup>1540</sup> MSO p. 64/65, MST p. 61

<sup>1541</sup> MSO p. 65, MST p. 61

<sup>1542</sup> MSO p. 72, MST p. 68

<sup>1543</sup> MSO p. 73, MSO p. 68

<sup>1544</sup> MSO p. 88, MST p. 82. Il s'agit de Marie Stuart et d'Elisabeth.

<sup>1545</sup> MSO p. 279, MST p. 246

<sup>1546</sup> MSO p. 282, MST p. 249

Dans les extraits suivants, Alzir Hella retrouve également dans sa langue les expressions équivalentes aux expressions germaniques. Les locutions françaises évoquent les mêmes images, celle de *l'ultimatum* que Marie Stuart adresse à Elisabeth, la sommant de lui dire qui elle souhaite lui voir épouser et celle du *rire en aparté* (Zweig écrit *sourire*) de l'envoyé de Marie Stuart, qui se prépare à épouser Darnley, devant la proposition d'Elisabeth d'un autre prétendant :

<p>(...), hält es Maria Stuart für nötig, dem Schielen und Vorbeischaun ein Ende zu machen und der lieben Schwester <u>die Pistole auf die Brust zu setzen</u>. [...] <u>An die Wand gedrückt</u>, kann Elisabeth nicht mehr weiter hinter Andeutungen zurückweichen<sup>1547</sup>.</p>	<p>(...) Marie Stuart juge nécessaire d'en finir avec ces louvoiements et ces tromperies : elle met <u>le couteau sous la gorge</u> de sa chère soeur. [...] <u>Mise au pied du mur</u>, Elisabeth ne peut pas se retrancher plus longtemps derrière des allusions.</p>
<p>(...); aus der pathetischen Zeremonie ist eine Farce geworden, und still kann Melville <u>in seinen Bart lächeln</u>: (...) <sup>1548</sup>.</p>	<p>(...) la cérémonie tourne à la farce et l'envoyé écossais peut <u>rire dans sa barbe</u> : (...).</p>

Comme nous l'avons déjà montré, Alzir Hella adapte sa traduction au contexte. Dans le premier extrait ci-dessous, il trouve dans la langue française les ressources pour traduire *laut und leise* par une expression équivalente, *sur tous les tons* ; il n'en retient dans le second extrait que le contenu, concentrant dans *publiquement* l'image de la rumeur publique qui se répand :

<p>(...): Moray hat sich auf seiner Flucht selbstverständlich in das Land gerettet, von dem ihm <u>laut und leise</u> Unterstützung zugesichert war, nach England; (...) <sup>1549</sup>.</p>	<p>(...) ; Murray, vaincu, s'est tout naturellement réfugié dans le pays qui lui a promis aide et assistance <u>sur tous les tons</u>.</p>
<p>(...): diesen Mann, der <u>auf offener Strasse laut und leise</u> der Mörder des Königs und ihres Gatten genannt wird (...) <sup>1550</sup>.</p>	<p>(...) cet homme, que l'on désigne <u>publiquement</u> comme l'assassin du roi, (...).</p>

*Avoir un cahier dans la main*, cela signifie en allemand *avoir le pouvoir, être maître de la situation* ; le traducteur en trouve l'équivalent sémantique dans le champ lexical de la navigation. Peut-être aurait-il pu avoir recours à une locution verbale plus proche, du champ sémantique du jeu et traduire par *et qu'ils auront à nouveau tous les atouts en main* :

<sup>1547</sup> MSO p. 113, MST p. 103

<sup>1548</sup> MSO p. 118 MST p. 108

<sup>1549</sup> MSO p. 135, MST p. 123

<sup>1550</sup> MSO p. 257, MST p. 227. Il s'agit ici de Bothwell, qu'elle aurait dû traduire en justice.

(...) erst wenn dieser geschmeidige, undurchdringliche <u>italienische Abendteurer beseitigt ist, erst dann haben sie neuerdings <u>das Heft in der Hand</u>, erst dann wird Maria Stuart wieder gefügiger werden</u> <sup>1551</sup> .	(...)[ce n'est que] quand ce souple et <u>impénétrable aventurier italien sera supprimé que Marie Stuart reviendra traitable et qu'ils reprendront le <u>gouvernail</u></u> .
---	---

Dans les extraits suivants, le traducteur trouve à l'inverse la ressource de locutions françaises du même champ sémantique : le vent, l'écho/la voix, le mot/les coins et les recoins (qui existe également en allemand sous la forme *Alle Ecken und Winkel*) et *se laver les mains* :

Im ersten Jubel werfen sie die Nachricht rasch <u>in die Winde</u> , (...)1552.	Sous le coup de la joie, ils proclament la nouvelle <u>à tous les échos</u> ; (...).
(...) <u>der Pöbel</u> , dem bisher in Schottland noch niemals <u>Stimme und Wort gegeben war</u> [verlangt] öffentlichen Prozess <sup>1553</sup> .	(...) <u>les gens du peuple</u> , qui jusqu'ici <u>n'ont jamais eu voix au chapitre</u> , demandent à leur tour qu'un jugement public soit instruit.
Nicht nur, dass sie mit einem (Graf von Leicester) „ <u>infinies foys</u> “ geschlafen habe, sie suche auch sonst lüsterne Befriedigung <u>an allen Ecken und Enden</u> (...)1554.	(...) ; non seulement elle a couché d' « <u>infinies foys</u> » avec l'un (le comte de Leicester), mais elle cherche encore <u>dans tous les coins et recoins</u> des satisfactions voluptueuses (...).
Wenn Maria Stuart nun nicht ablässt, so kann sie immerhin <u>ihre Hände in Unschuld waschen</u> (...)1555.	Si Marie ne s'arrête pas, Elisabeth pourra toujours <u>s'en laver les mains</u> (...).

Dans la seconde citation ci-dessus, il euphémise *Pöbel*, dont la connotation péjorative aurait pu le conduire à traduire ce terme par *populace*, mais son respect du peuple le conduit à traduire ce mot par un terme plus neutre, *gens du peuple*.

#### L'explicitation des expressions allemandes

<sup>1551</sup> MSO p. 149, MST p. 136

<sup>1552</sup> MSO p. 308, MST p. 271. La nouvelle, c'est qu'ils auraient trouvé les lettres secrètes.

<sup>1553</sup> MSO p. 309, MST p. 272

<sup>1554</sup> MSO p. 388, MST p. 342

<sup>1555</sup> MSO p. 409, MST p. 361

Lorsqu'il ne trouve pas d'expression équivalente, si une locution qui pourrait paraître approchante ne véhicule pas exactement le même message, ou s'il en estime le mode trop familier, Alzir Hella s'emploie à expliciter la situation ou le fait sans l'image de sorte que son lecteur puisse se *représenter* ce qui relève souvent de particularités ethniques, sociales, culturelles ou linguistiques. En effet, chacun des peuples ayant son histoire, et donc ses références propres, leurs imaginaires divergent et partant les expressions grâce auxquelles ils illustrent leur pensée : parfois elles se rejoignent, parfois aussi elles sont totalement étrangères l'une à l'autre.

Dans le premier exemple ci-dessous, Alzir Hella n'a pu se résoudre à « faire porter le chapeau » au révolutionnaire :

<p>(...) ist es ihm ja auch später gelungen, <u>die ganze Verantwortung für die Massaker seinem offenerzigeren und geradlinigeren Kollegen Collot d'Herbois um den Hals zu hängen</u><sup>1556</sup>.</p>	<p>Et en fait (...) il réussira plus tard à <u>faire peser toute la responsabilité des massacres sur son collègue, plus ouvert et plus droit, Collot d'Herbois.</u></p>
---	---

Dans la phrase suivante, Alzir Hella se fait plus sentencieux et plus solennel que l'écrivain, dont il explicite le propos. Quand ce dernier use d'une expression idiomatique familière, qui rappelle les incantations de sorcières enfantines – *Besen, Besen, bist's gewesen* – et pourrait en français évoquer le trivial *du balai !*, le traducteur fait appel à une sagesse populaire plus grave :

<p>So muss Fouché erbitterten Herzens vom Herrenspiel lassen, das Ministerium des Innern abgeben und – <u>Besen, Besen, bist's gewesen</u> – wieder in die Ecke, wieder Polizeiminister spielen ruhmreichen heimkehrenden, seines ihm zu früh heimgekehrten Herrn<sup>1557</sup>.</p>	<p>Ainsi Fouché doit, bien malgré lui, renoncer à ce jeu de souverain, rendre le ministère de l'Intérieur (<u>ainsi passent les choses de ce monde</u>), reprendre sa place dans un coin et se contenter d'être le ministre de la Police de ce maître qui rentre en triomphe et qui, pour lui, rentre bien trop tôt.</p>
---	--

Peut-être pour rompre l'accumulation d'images issues de champs sémantiques différents et faire porter l'accent sur la seconde, le traducteur ennoblit la première expression de Zweig, tirant *d'embarras* plutôt que de *la panade* (*aus der Patsche*), mais reproduisant l'image de la bride :

<p>Bei diesem Mann weiß er sich sicher, denn er hat ihm zu verschiedenen Malen <u>aus der Patsche geholfen</u> und hat ihn fest an der Kandare<sup>1558</sup>.</p>	<p>(<i>Parlant du banquier Ouvrard</i>) Il sait qu'il peut compter sur cet homme car il l'a à maintes reprises <u>tiré d'embarras et il le tient solidement par la bride.</u></p>
--	---

Alzir Hella esquivé ci-dessous l'expression vraiment propre à la langue allemande, *le poivre dans le miel*, dont il aurait néanmoins sans doute pu trouver l'équivalent dans un autre champ

<sup>1556</sup> JF, p. 69, F. p. 67  
<sup>1557</sup> JF p. 180, F. p. 176  
<sup>1558</sup> JF p. 186, F. p. 182

sémantique, avec *anguille sous roche*. Il se contente d'en donner les clefs en nommant directement *le piège* que lui tend Fouché. Il en va de même dans l'extrait suivant, où de l'image pourtant également présente dans l'aire francophone – *aller droit dans le mur* - il ne retient que le message que l'auteur veut faire passer par son intermédiaire :

Der gute Savary, der Herzog von Rovigo, spürt nicht <u>den Pfeffer im Honig</u> <sup>1559</sup> .	Le bon Savary, duc de Rovigo, ne devine pas <u>le piège</u> .
Aber immerhin, ihm beginnt aufzudämmern, dass er <u>mit dem Kopf gegen die Wand gerannt</u> ist <sup>1560</sup> .	Néanmoins, il commence à comprendre qu'il s'est <u>obstiné inutilement</u> .

De même, il aurait sans doute pu, dans la citation ci-dessous, parler de *vif-argent* à propos de Marie-Antoinette, qui *entortille* ou *embobeline* ses précepteurs :

Ihre Gouvernanten und die Abbés, die sie erziehen sollen, versteht sie mit ihrer natürlichen Liebenswürdigkeit und <u>quecksilbernen Munterkeit</u> so geschickt <u>um den Finger zu wickeln</u> (...) <sup>1561</sup> .	Grâce à sa gentillesse naturelle et à <u>son entrain primesautier</u> , elle <u>s'y prend si adroitement</u> avec les abbés et les gouvernantes chargés de l'éduquer (...)
--	--

Dans le premier extrait ci-dessous, le traducteur clôt sa phrase par un point d'exclamation, peut-être pour compenser la familiarité de l'expression idiomatique allemande, qui signifie effectivement *concilier, mettre d'accord*, probablement sans équivalent métaphorique dans la langue française de l'époque (dirions-nous aujourd'hui *mettre sur la même longueur d'onde*?). Dans les deux suivantes, il explicite sans en trouver l'équivalent ces expressions typiques de la langue allemande. Peut-être aurait-il traduit la seconde, dont il fait le point d'orgue de sa phrase, par *crier au loup* :

Denn Habsburg und Bourbon zu einer Verständigung zu überreden, Ludwig XV. und Maria Theresia zu versöhnen, <u>welch ein Kinderspiel dies im Vergleich zu der ungeahnten Schwierigkeit, das französische und österreichische Hof- und</u>	Persuader les Habsbourgs et les Bourbons de la nécessité d'une entente, réconcilier Louis XV et Marie-Thérèse, <u>quel jeu d'enfants à côté des difficultés insoupçonnées que l'on va rencontrer pour mettre d'accord</u> , à l'occasion d'une
--	--

<sup>1559</sup> JF p. 195, F. p. 190. Fouché a l'intention est de brûler avant son départ tous les dossiers dont il dispose, ne conservant pour lui-même que ceux dont il peut avoir l'utilité.

<sup>1560</sup> JF p. 200, F. p. 195

<sup>1561</sup> MAO p. 15, MAT p. 13

<p>Hauszeremoniell bei einer so repräsentativen Festlichkeit <u>unter einen Hut zu bringen</u>.<sup>1562</sup></p>	<p>solennité aussi représentative, le cérémonial des cours et des maisons de France et d'Autriche !</p>
<p>Laut und unbedacht plaudert sie all die boshaften und hämischen Bemerkungen nach, welche die lieben Tanten ihr <u>auf die lockere Lippe legen</u>, (...) <sup>1563</sup>.</p>	<p>Bruyamment, étourdiment, elle répète toutes les remarques méchantes et perfides que ses chères tantes lui ont <u>soufflées</u>.</p>
<p>Übertreibt sie nicht, <u>malt sie nicht zu früh den Teufel an die Wand</u> wegen dieses einen, doch nur übermütig gemeinten Spasswortes »pauvre homme«<sup>?</sup><sup>1564</sup></p>	<p>L'impératrice n'exagère-t-elle pas ce « pauvre homme », cette plaisanterie déplacée ne la fait-elle <u>crier trop tôt au malheur</u> ?</p>

Dans les citations suivantes, Zweig fait des jeux de mots à partir d'expressions idiomatiques populaires – *der Himmel hängt (jm) voller Geigen* (*il voit la vie en rose*), *an einem Seile ziehen* (*tirer sur la même corde*), *es ist Ebbe in jm Geldbeutel* (*sa bourse est à sec*), *Pfifferling* (*comme d'une guigne*), *hinter seinen Rücken* (*derrière son dos*) – dont le traducteur s'efforce ici de se faire l'écho sans pour autant recourir aux expressions idiomatiques françaises équivalentes :

<p>Marie Antoinette hat kapituliert, Madame Dubarry hat gesiegt. Nun ist alles wieder gut, <u>der Himmel von Versailles hängt voller Geigen</u><sup>1565</sup>.</p>	<p>Marie-Antoinette a capitulé ; Mme Du Barry a vaincu. A présent tout est rentré dans l'ordre ; <u>le soleil de Versailles brille de tout son éclat</u>.</p>
<p>So <u>spinnefeind</u> sie alle sonst untereinander sind, die alte bigotten Tanten, die Dubarry und das ehrgeizige Brüderpaar, die Grafen von Provence und Artois, <u>an diesem einen Seil drehen sie alle eifrigst zusammen</u>, das Marie Antoinette den Weg nach Paris sperrt<sup>1566</sup>.</p>	<p>En dépit de leurs <u>inimitiés mortelles</u>, les vieilles tantes bigotes, ses frères ambitieux que sont les comtes de Provence et d'Artois, la du Barry <u>s'empressent de s'unir</u> pour barrer à la dauphine la route de Paris.</p>

<sup>1562</sup> MAO p. 17/18, MAT p. 15

<sup>1563</sup> MAO p. 62, MAT p. 54

<sup>1564</sup> MAO p. 114, MAT p. 101

<sup>1565</sup> MAO p. 75, MAT p. 67

<sup>1566</sup> MAO p. 79/80, MAT p. 71

<p>(...); diese reich gefüllte Schatulle muss doch irgendein Loch haben, denn <u>immer herrscht dort erschreckende Ebbe</u>. Wie also Geld beschaffen? Für die Leichtsinnigen hat glücklicherweise der Teufel ein Paradies erfunden: das Spiel<sup>1567</sup>.</p>	<p>(...) la cassette de Marie-Antoinette qui, si elle n'était point trouée quelque part, devrait être largement remplie (...) <u>est toujours terriblement vide</u>. Comment donc se procurer de l'argent ? heureusement que le diable est là pour venir au secours des gens <u>frivoles ! n'y-a-t-il point le jeu ?</u></p>
<p>Und dass er selbst diese mit Gold beschwerten Spieltische nicht dulden will, kümmert diese frivole Bande <u>keinen Pfifferling</u>; man spielt eben <u>hinter seinem Rücken weiter (...)</u><sup>1568</sup>.</p>	<p>Que le roi ne veuille pas supporter ces tables de jeu couvertes d'or, cette bande frivole <u>n'en a cure</u> : on joue à <u>son insu</u>, voilà tout (...)</p>

Le traducteur compense le défaut d'image concernant la cassette de Marie-Antoinette - qui est *à sec* ! par une oralité affirmée dans la deuxième partie de la phrase, notamment par une ponctuation expressive. Son style se fait par contre moins familier dans la phrase qui suit.

Les expressions ci-dessous sont également plus imagées en allemand qu'en français mais elles sont toutes deux difficiles à rendre et leur sens est bien celui que le traducteur en donne :

<p>Leider aber, dieser zarte, unschuldsvolle Engel stammt nicht vom Himmel, sondern aus einer schwer verschuldeten Familie, die eifrig solche unerwartete Gunst für sich <u>ausmünzen</u> will; bald wissen die Finanzminister <u>ein Lied davon zu singen</u><sup>1569</sup>.</p>	<p>Malheureusement cet être candide et délicat, cet ange ne descend pas du ciel, mais d'une famille lourdement endettée, avide de <u>monnayer</u> la faveur inespérée dont jouit un de ses membres ; les ministres des Finances <u>en savent bientôt quelque chose !</u></p>
<p>In diesem Falle hatte der »schlimme Nachbar« <u>den Kessel vergebens geheizt (...)</u><sup>1570</sup>.</p>	<p>En l'occurrence, le « mauvais voisin » s'est <u>démené pour rien (...)</u>.</p>

Dans les exemples ci-dessous, Alzir Hella demeure dans le même champ sémantique que l'auteur, mais cette littéralité s'opère au détriment de l'expression idiomatique. Peut-être, dans le premier extrait, aurait-il pu indiquer que Joseph II est assez diplomate pour ne pas *y aller avec ses*

<sup>1567</sup> MAO p. 128, MAT p. 114

<sup>1568</sup> MAO p. 128, MAT p. 114

<sup>1569</sup> MAO p. 153, MAT p. 137

<sup>1570</sup> MAO p. 163, MAT p. 145. C'est en vain que Frédéric II a ordonné à son ambassadeur de faire courir le bruit que Joseph II lui aurait confié que Louis XVI était un imbécile, sans parvenir *à faire monter la pression* entre Joseph II et Louis XVI.



*gros sabots*, dans le second, que les La Motte y *perdent leur latin* et qu'il sera bientôt temps pour eux de *frapper un grand coup* :

<p>Joseph II. ist Diplomat genug, um nicht sofort <u>mit dem Donner ins Haus zu fallen</u>; (...) <sup>1571</sup>.</p>	<p>Joseph II est assez diplomate <u>pour ne pas tonner contre elle dès son entrée</u> (...)</p>
<p>Abermals ist das ehrenwerte Paar <u>zu Ende mit seinem Latein</u>, die kleinen Künste verfangen nicht mehr. Es wird bald Zeit, <u>zu einem grossen Streich auszuholen</u> <sup>1572</sup>.</p>	<p>De nouveau leur honorable couple <u>se trouve au bout de son latin</u>, les petits artifices ne prennent plus. Il sera bientôt temps d'oser un grand coup.</p>

Dans l'exemple ci-dessous, le traducteur, souvent mû par un souci de cohérence entre la forme et le fond et reculant devant l'accumulation des images dont il craint qu'elle donne un ton de caricature trop prononcé en français, normalise incontestablement la langue légère que Zweig utilise au style indirect libre. Sans doute a-t-il jugé invraisemblable que les joailliers emploient un langage aussi vert :

<p>Aber Ludwig, der lästige Sparmeister, habe nicht mit der Million sechsmal hunderttausend Livres <u>herausrücken</u> wollen; jetzt stünde den Juwelieren <u>das Wasser bis zum Hals</u>, die Zinsen <u>knabberten</u> an den schönen Diamanten; wahrscheinlich müssten sie das wunderbare Kollier wieder <u>zerkrümeln</u> und damit ihr ganzes Geld. Ob nicht sie, die Gräfin Valois, (...) ihre königliche Freundin überreden könnte, das Schmuckstück zu kaufen (...) – es sei dabei <u>ein saftiger Happen</u> Geld zu verdienen. (...) Welch ein Anblick! Der La Motte <u>stockt der Herzschlag</u> <sup>1573</sup>.</p>	<p>Mais l'économe et ennuyeux Louis XVI n'avait pas voulu <u>débours</u>er seize cent mille Livres. Boehmer et Bassenge étaient donc <u>acculés</u> et les intérêts qu'ils devaient <u>grevaient</u> leurs beaux diamants ; sans doute seraient-ils obligés de <u>céder</u> le merveilleux collier <u>au-dessous de sa valeur</u>. Mais pourquoi la comtesse de Valois (...) n'engagerait-elle pas sa royale amie à faire l'achat de ce joyau (...) – il y aurait là <u>gros à gagner</u>. (...) Quelle merveille ! Mme de la Motte en a <u>la respiration coupée</u>.</p>
---	--

Le roi ne veut pas *aligner*, *sortir* la somme demandée, les joailliers *se trouvent dans la panade jusqu'au cou*, *ont le couteau sous la gorge*, les intérêts *grignotaient* leurs beaux diamants et

<sup>1571</sup> MAO p. 164, MAT p. 146

<sup>1572</sup> MAO p. 214/215, MAT p. 190

<sup>1573</sup> MAO p. 222/223, MAT p. 197/198

peut-être allaient-ils devoir les *réduire en poussière*<sup>1574</sup> *et tout leur argent avec*. Mme de la Motte, qui flaire *une affaire juteuse, a le souffle coupé à la vue du bijou* : peut-être est-ce ainsi que l'on aurait pu traduire ces expressions. Le traducteur fait au demeurant passer la somme exigée de six cent mille à seize cent mille livres.

Dans l'extrait suivant, le traducteur évince l'image du chaudron de sorcière dans lequel les ministres préparent leur peu ragoûtante cuisine, c'est-à-dire leurs *tripotages*. Est-ce également par souci de vraisemblance, s'agissant de Necker, qu'il n'ose parler de *roues* dans l'expression qu'il emploie ci-dessous pour traduire *abgehalftert* ?

<p>Aber die Minister waren nicht sehr entzückt gewesen von diesem Außenseiter und hatten ihn, weil er in seinem »Compte rendu« die Nation allzusehr in eine Hexenküche blicken ließ, schleunigst <u>abgehalftert</u><sup>1575</sup>.</p>	<p>Mais les ministres, peu enchantés de cet intrus, qui dans son „Compte rendu“ révélait trop leurs <u>tripotages</u> à la nation, lui avaient rapidement <u>mis des bâtons dans les jambes</u>.</p>
--	--

Le traducteur, réticent à user d'une langue un peu triviale s'agissant du roi et qui ne veut pas amoindrir la tension dramatique de moments lourds de conséquences, préfère user d'une formulation d'un registre plus élevé, plus neutre, portant moins à sourire que ne le ferait *prendre la poudre d'escampette*. Dans le second exemple ci-dessous, le sujet est sans doute également trop grave (il s'agit du procès de Marie-Antoinette) pour qu'il file une métaphore culinaire :

<p>Nur hatte Mirabeau gefordert, der König solle sich nicht heimlich <u>aus dem Staube machen</u>, das widerspräche seiner Würde.<sup>1576</sup></p>	<p>Mais Mirabeau voulait, lui, que le roi <u>ne partît pas en cachette</u>, car ce serait contraire à sa dignité.</p>
<p>Nun ist <u>genug Butter in der Pfanne</u>, nun kann der öffentliche Ankläger <u>den Braten gar machen</u>.<sup>1577</sup></p>	<p>L'accusateur public peut, à présent, <u>se mettre à l'oeuvre</u>, il a <u>suffisamment d'armes à sa disposition</u>.</p>

*Il y a assez de grain à moudre*, eût-il peut-être pu écrire pour la première proposition, mais difficile de trouver en français une expression du même champ sémantique qui lui réponde !

Dans les extraits ci-dessous de *Marie Stuart*, le traducteur choisit également d'expliquer plus précisément à son lecteur ce que l'expression *auf des Messers Schneide* (*sur le fil du rasoir*) signifie précisément dans chacun des contextes. La balance va bientôt pencher en faveur de l'un ou de l'autre camp :

<p>Im Augenblick, da sie ihr Land</p>	<p>Au moment où elle arrive dans son</p>
---------------------------------------	--

<sup>1574</sup> Sans doute les joailliers, qui avaient confectionné ce merveilleux bijou à l'aide de pierres précieuses, allaient-ils se trouver dans l'obligation de les desservir pour les revendre une à une, perdant de ce fait toute la valeur ajoutée par leur travail et donc tout leur argent.

<sup>1575</sup> MAO p. 253, MAT p. 224

<sup>1576</sup> MAO p. 352, MAT p. 311

<sup>1577</sup> MAO p. 522, MAT p. 458

betritt, steht dieser Kampf <u>auf des Messers Schneide</u> <sup>1578</sup> .	pays, la discorde entre catholiques et protestants est <u>en pleine effervescence</u> .
In Wahrheit stand aber durch fast zwanzig Jahre die Entscheidung zwischen diesen beiden Frauen <u>ständig auf der Schneide</u> <sup>1579</sup> .	La solution du conflit entre ces deux femmes n'en fut pas moins <u>en suspens</u> pendant près de vingt ans.

*Chercher le soleil à minuit* : voilà certes une locution verbale qui évoque immédiatement une construction symétrique en français, *chercher midi à quatorze heures*, mais l'écho que ces expressions éveillent dans chaque langue est très différent ; en allemand, cela signifie, comme l'a écrit le traducteur, *vouloir l'impossible*, en français, *chercher les difficultés où il n'y en a pas, compliquer les choses*, ce qui ne conviendrait certes pas dans l'exemple ci-dessous :

Aber von der Leidenschaft einer jungen verliebten Frau Logik <u>verlangen zu wollen hieße die Sonne suchen um Mitternacht</u> <sup>1580</sup> .	Mais demander de la logique à une jeune femme amoureuse serait <u>vouloir l'impossible</u> .
---	--

Murray *chante les louanges* de Marie Stuart, c'est-à-dire dans l'univers culturel allemand, la loue plus fort encore que le poète ne chante *le trèfle vert*. Cette expression fait référence aux comparaisons avec cette plante à trois ou quatre feuilles auxquelles recourait fréquemment le poète allemand du Moyen-Âge et qui n'éveille aucun écho dans la mémoire collective française, ce qui explique que le traducteur ait recouru à une périphrase explicative :

Statt sich also über Maria Stuart zu beschweren, <u>rühmt er seine Stiefschwester über den grünen Klee</u> <sup>1581</sup> .	Aussi, au lieu de se plaindre de Marie Stuart, il fait <u>un éloge enthousiaste</u> de sa demi-sœur.
--	--

La reine doit *prendre son courage à deux mains* pour ne pas se trahir. Le traducteur explicite là encore l'expression, peut-être parce que le sujet est là aussi à son sens trop grave (Marie Stuart ne doit pas montrer à Darnley qu'elle sait qu'un complot se trame contre lui) et ne traduit ni l'allusion aux questions embarrassantes qui lui sont posées ni aux réponses hésitantes qu'elle pourrait donner :

Und ehern musste sie <u>das Herz in die</u>	Marie Stuart a besoin de toutes ses
---	-------------------------------------

<sup>1578</sup> MSO p. 68, MST p. 63

<sup>1579</sup> MSO p. 375, MST p. 330

<sup>1580</sup> MSO p. 124, MST p. 113

<sup>1581</sup> MSO p. 137, MST p. 125

<u>Faust fassen</u> , um bei solchen Fragen nicht durch ein stockendes Wort, durch ein Erblassen oder Erröten sich zu verraten <sup>1582</sup> .	<u>forces</u> pour ne pas se trahir par une pâleur ou une rougeur subites.
--	--

Dans le premier extrait ci-dessous, le traducteur concentre sur *gênant* le contenu sémantique de *unbequem* et de *lästig*, compensant l'absence de répétition par la mise en valeur du terme à la fin de la phrase. Il se contente d'une litote pour traduire, dans les deux occurrences, par *se débarrasser* ce *mode habituel* d'assassiner, de *faire passer l'arme à gauche*, d'*envoyer ad patres*, dans *l'autre monde* :

Für Schottland war Darnley nichts als ein <u>unbequemer</u> Fremder gewesen, den man, sobald er <u>lästig</u> wurde, auf dem üblichen Wege <u>um die Ecke brachte</u> ; (...) <sup>1583</sup> .	Pour l'Ecosse, Darnley n'était qu'un étranger dont <u>on s'est débarrassé</u> à la façon du pays <u>dès qu'il est devenu gênant</u> ;
Einen König durch eine gute <u>Verschwörung um die Ecke bringen</u> (...) <sup>1584</sup> .	<u>Se débarrasser</u> d'un roi par une bonne conjuration (...)

La naissance d'un enfant illégitime ferait *éclater au grand jour*, *écrivait en lettres de feu* la probable complicité de Marie Stuart dans l'assassinat de Darnley ; ce soupçon, explique le traducteur, dont le souci demeure d'être bien compris, se trouverait ainsi conforté :

Ein Königin von Schottland aber darf kein uneheliches Kind zur Welt bringen, und am wenigsten unter Umständen, die den Verdacht ihrer Schuld oder Mitschuld <u>mit Feuerfarben an alle Wände schrieb</u> <sup>1585</sup> .	Or la reine d'Ecosse ne peut pas mettre au monde un enfant adultérin, surtout dans de semblables circonstances, car le soupçon de sa culpabilité ou de sa complicité dans l'assassinat de Darnley en serait <u>terriblement renforcé</u> .
--	--

Il s'agit, dans l'extrait suivant, du mariage de Marie Stuart avec Bothwell dont John Craig refuse de publier les bans. Tenir comme un masque une feuille devant leurs bouches, c'est ce que faisaient dans le théâtre antique les acteurs, soucieux de ne pas être rendus comptables de leurs répliques. Voilà une allusion que le lecteur français risquait de ne pas avoir à l'esprit, raison pour laquelle le traducteur l'explique. Ne pas tenir cette feuille devant sa bouche, c'est dire ouvertement son opinion, *sans fard*, ainsi que l'écrit donc le traducteur dans l'extrait suivant :

<sup>1582</sup> MSO p. 235, MST p. 209

<sup>1583</sup> MSO p. 258, MST p. 228

<sup>1584</sup> MSO p. 291, MST p. 257

<sup>1585</sup> MSO p. 276, MST p. 244

<p>Sein Nachfolger John Craig weigert sich zunächst überhaupt, das <u>sündhafte Aufgebot in der Kirche anschlagen zu lassen, er nennt, ohne sich ein Blatt vor den Mund zu nehmen</u>, diese Ehe "odious and slanderous before the world", (...) <sup>1586</sup>.</p>	<p>Son successeur John Craig refuse tout d'abord de publier les bans d'un mariage qu'il dit, <u>sans fard</u>, être « odious and slanderous before the world », (...).</p>
---	--

C'est aussi pour rendre la lecture du texte facilement accessible au lecteur français qu'Alzir Hella ne retient que le sens de l'expression, pourtant également usitée en français (*victoire à la Pyrrhus*), dont il craint sans doute une mauvaise interprétation. Elle se réfère aux victoires du général grec sur les romains, si coûteuses en vies humaines qu'elles sont considérées comme des victoires *trompeuses*:

<p>Aber dieser Sieg ist ein <u>Pyrrhussieg</u> <sup>1587</sup>.</p>	<p>Mais c'est une victoire trompeuse.</p>
---	---

Les déclarations des ambassadeurs d'Elisabeth à Marie Stuart ne sont *que du vent*, elles sont vides et vaines ; c'est ce qu'exprime le traducteur lorsqu'il écrit qu'elles ne sont pas *pures* :

<p>Sie merkt bald, dass die freundlichen Kondolenzreden und Ehrfurchtsbezeugungen dieser Gesandten <u>nach Wind und Wasser schmecken</u> (...) <sup>1588</sup>.</p>	<p>Elle ne tarde pas à s'apercevoir que les discours sympathiques et les témoignages de respect de ces ambassadeurs <u>ne sont pas purs</u> (...).</p>
---	--

Elisabeth fait à Marie des promesses mirifiques, *un pont d'or*, pourrait-on également écrire en français, pour qu'elle accepte d'abdiquer – des offres alléchantes, explique le traducteur, qu'elle repousse ; le traducteur aurait pu également trouver dans la langue française l'expression *il s'en est fallu d'un cheveu*, qui lui a semblé peut-être doute trop familière :

<p>Mehrmals versucht Elisabeth (...) ihr goldene Brücken zu bauen (...) <sup>1589</sup>.</p>	<p>Plusieurs fois, Elisabeth (...) lui fait des <u>offres alléchantes</u>, (...)</p>
<p>(...) zwei- oder dreimal ist der Stoss wirklich nur <u>um Haaresbreite</u> an ihr vorübergegangen <sup>1590</sup>.</p>	<p>(...) à deux ou trois reprises, <u>il s'en fallut de très peu</u> qu'elle ne succombât.</p>

<sup>1586</sup> MSO p. 283, MS p. 250

<sup>1587</sup> MSO p. 360, MST p. 316. Elisabeth retient Marie Stuart captive en Angleterre, mais cela n'empêche pas le pays d'en parler.

<sup>1588</sup> MSO p. 340, MST p. 299

<sup>1589</sup> MSO p. 374, MST p. 329

*Seul le sang pourra effacer la facture venue depuis si longtemps à échéance* : le traducteur va directement au résultat, en éludant le détour par une image qui lui semble peut-être trop emphatique, ou déplacée :

<p>Nun gibt es keine Umwege mehr und keine Auswege: nur mit Blut <u>lässt sich der Strich unter die längst fällige Rechnung ziehen</u><sup>1591</sup>.</p>	<p>Désormais, il n'y a plus d'autre issue ni de détour possible : le sang doit couler.</p>
--	--

Peut-être aussi, s'agissant des nombreux complots auxquels Elisabeth a échappé puis de la mort programmée de Marie Stuart, ne veut-il pas employer une langue trop familière dans un tel contexte.

Mise en œuvre d'une expression figée dans la traduction seule

Alzir Hella n'applique pas dans sa façon de traduire d'immuables principes. Il possède au contraire l'art de défaire et de refaire chaque noeud de traduction et c'est quelquefois lui qui, en orfèvre de l'équivalence, rétablit l'équilibre, en traduisant un texte allemand cette fois explicatif de façon plus familière et par des expressions idiomatiques en français. C'est donc dans les exemples suivants le traducteur qui choisit de mettre en œuvre des locutions, qui sont souvent des idiotismes : la première partie de la phrase suivante est peut-être un peu moins imagée en français qu'en allemand, mais *il y a belle lurette* pour *längst* lui rend sa convivialité, de même que *à plates coutures* traduit de façon imagée la défaite sans merci de Bonaparte :

<p>Mit einem kalten Blick <u>misst er die erstaunt aufspringende Versammlung</u>: was für erbärmliche Gegner! <u>längst</u> sind die Tatmenschen, die Geistmenschen der Revolution, ihre Helden und Desperados dahin: nur die Schwätzer sind geblieben, und gegen die Schwätzer genügt eine entschlossene Geste<sup>1592</sup>.</p>	<p>D'un froid regard <u>il dévisage l'assemblée, qui a sursauté</u> : quels lamentables adversaires ! <u>Il y a belle lurette</u> que les hommes d'action, les guides intellectuels de la Révolution, ses héros et ses <i>desperados</i> n'existent plus. Seuls les bavards sont restés et contre les bavards, un geste résolu suffit.</p>
<p>Ein Bote vom Schlachtfeld von Marengo ist mit schlechten Nachrichten eingetroffen; er meldet, Bonaparte sei <u>vernichtend geschlagen</u>, die französische Armee in vollem Rückzug<sup>1593</sup>.</p>	<p>Un messenger est arrivé du champ de bataille de Marengo avec de mauvaises nouvelles ; il a annoncé que Bonaparte était <u>battu à plates coutures</u> et l'armée française en pleine retraite.</p>

<sup>1590</sup> MSO p. 375, MST p. 330

<sup>1591</sup> MSO p. 391 MST p. 345

<sup>1592</sup> JF p. 117, F. p. 114

<sup>1593</sup> JF p.138, F. p. 135

Le traducteur se souvient-il de ses propres démêlés avec les gendarmes ? Il retrouve ci-dessous l'allant d'une langue familière. Il en profite pour évoquer subrepticement cette anguille à laquelle l'auteur compare souvent Fouché, ce qui explique peut-être qu'il ait utilisé l'expression *glisser entre les mains* plutôt que *filer entre les doigts* :

<p>Wie nun die genarrten Polizisten ihrem Minister Bericht erstatten, dass Fouché ihnen entwischt sei, zieht Bourienne sofort die Zügel schärfer an : (...) <sup>1594</sup>.</p>	<p>Les policiers dupés rapportent à leur ministre comment Fouché leur a glissé entre les mains et Bourienne emploie aussitôt les grands moyens : (...)</p>
<p>Dann, als er noch immer nicht zurückkommt, treten sie ihn im Nebenraum und entdecken – eine echte Komödienszene inmitten des politischen Tumultes –, dass Fouché ihnen durchgebrannt ist <sup>1595</sup>.</p>	<p>Puis, comme Fouché ne revient toujours pas, ils [les policiers] passent dans la pièce voisine et découvrent (véritable scène de comédie au milieu du tumulte des événements politiques) que Fouché leur a brûlé la politesse.</p>
<p>Die royalistischen Zeitungen (...) verbreiten zum Entzücken aller Leser die grobe Lüge, die junge Herzogin von Otranto sei in Prag dem alten Hahnrei mit ihrem Liebhaber durchgebrannt <sup>1596</sup>.</p>	<p>Les journaux royalistes (...) répandent, à la grande joie de leurs lecteurs, le mensonge grossier que la jeune duchesse d'Otrante, à Prague, a brûlé la politesse au vieux cocu, en filant avec son amoureux.</p>

Dans le dernier exemple ci-dessus, il dissémine la signification de *durchgebrannt* qu'il traduit à la fois par *brûler la politesse* et *filer*.

Dans les exemples ci-dessous, c'est lui qui trouve des expressions imagées pour traduire un texte allemand plus neutre, où l'auteur n'avait pas mis en œuvre de locution idiomatique :

<p>Aber nur ihn den Gutmütigen und geradlinig Denkenden, vermag Fouché zu täuschen <sup>1597</sup>.</p>	<p>Mais ce bonhomme franc du collier qu'est Baboeuf est le seul à qui Fouché fasse illusion.</p>
---	--

<sup>1594</sup> JF p. 221, F. p. 215

<sup>1595</sup> JF p. 222, F. p. 216

<sup>1596</sup> JF p. 280, F. p. 274

<sup>1597</sup> JF p. 103, F. p. 99

Nun helfen alle Schliche, alle Proteste, alle Beschwörungen nicht mehr: ein Machtmensch ohne Macht, ein erledigter Politiker, ein abgespielter Intrigant ist immer das erbärmlichste Ding auf Erden <sup>1598</sup> .	Les ruses, les protestations, les conjurations, tout cela ne sert à rien : un puissant de ce monde qui n'a plus de puissance, un politicien qui est fini, un intrigant au bout de son rouleau sont toujours la plus lamentable chose qu'il y ait sur terre.
(...) gleichzeitig sträut er, um seine Feinde scharf einzuschüchtern, in Privatbriefen vorsorglich aus, dass der Herzog von Otranto an seinen Memoiren schreibe, (...) <sup>1599</sup> .	(...) en même temps, pour mettre la puce à l'oreille de ses ennemis, il prend soin de dire dans ses lettres privées que le duc d'Otrante travaille à ses Mémoires, (...)
Etwas muss in dieser Frau, deren Schönheit auf den Bildern nicht ganz ersichtlich wird, sinnlich aufreizend gewesen sein ;(...) <sup>1600</sup> .	Il a dû y avoir chez cette femme, dont la beauté ne saute pas aux yeux dans ses portraits, quelque chose qui excitait les sens ; (...).

Appuyant sa phrase sur l'expression de la démesure de Bothwell qui parade, *armé jusqu'aux dents*, Alzir Hella surcaractérise le verbe *reiten* en le traduisant par un pittoresque *cavalcade* qui laisse entrevoir son attitude de victoire, de fanfaronnade. Il ne retient que la provocation du geste en concentrant dans le seul verbe *brandir* le contenu sémantique de *zieht* et de *schwingt es in den Lüften* :

<u>Klirrend in Waffen</u> reitet er durch die Stadt, zieht sein Schwert, <u>schwingt es in den Lüften</u> , (...) <sup>1601</sup> .	<u>Armé jusqu'aux dents</u> , il cavalcade à travers la ville <u>en brandissant son épée</u> (...).
---	---

#### La traduction d'expressions récurrentes

Stefan Zweig émaille son récit d'expressions qui fonctionnent comme un signal, comme un repère pour le lecteur qui les retrouve au fil des lignes et des livres. Nous en avons extrait plusieurs pour étudier leur traduction par Alzir Hella.

- *ein Stein ins Brett schieben/im Brett haben*

Voilà une expression qui semble chère à Zweig mais dont le traducteur ne conserve l'allusion aux atouts que dans un seul exemple. Il jongle avec les traductions les plus diverses, afin de les adapter de la façon la plus juste à chaque contexte, à chaque construction, à chaque nuance:

<sup>1598</sup> JF p. 276, F. p. 270

<sup>1599</sup> JF p. 282, F. p. 276

<sup>1600</sup> MSO p. 90, MST p. 84

<sup>1601</sup> MSO p. 268, MST p. 236



Am meisten tut er sich um bei den Jakobinern, wo das geschickte, geschmeidige Wort viel gilt und seine Leistung zu Lyon ihm <u>ein paar Steine ins Brett geschoben</u> <sup>1602</sup> .	Il se donne surtout du mal auprès des Jacobins, là où la parole souple et habile a beaucoup de poids et où ce qu'il a fait à Lyon <u>lui a valu de la considération</u> .
So behält er <u>einen Stein im Brett</u> und kann, wenn die Bourbonen siegreich bleiben, sich als ihren Helfer aufspielen <sup>1603</sup> .	Ainsi il garde <u>un atout en main</u> et, si les Bourbons demeurent victorieux, il pourra se donner comme leur auxiliaire.
Aber kaum hört am 23. Juni die Frau des Gefährdeten, dass Fouché Gebieter Frankreich geworden ist, so als sie schon zu ihm Vitrolles Freilassung zu erbitten, die Fouché sofort gewährt, denn ist viel daran gelegen, sich bei den Bourbonen <u>einen Stein ins Brett zu schieben</u> <sup>1604</sup> .	Mais le 23 juin, à peine la femme du prisonnier en danger a-t-elle appris que Fouché est devenu le maître de la France, qu'elle accourt <u>lui demander la libération de Vitrolles</u> . Fouché l'accorde aussitôt, car il tient beaucoup à <u>être dans les bonnes grâces des Bourbonnais</u> .
Sein zweiter <u>Stein im Brett</u> ist der militärische Leiter der ganzen Sektion, Cortey <sup>1605</sup> .	Son second partenaire est le commandant de section Cortey.

Dans ce dernier extrait, il ne veut pas instrumentaliser le commandant Cortey, qui veut aider Marie-Antoinette à s'évader, et élude totalement son assimilation à un atout.

- aus *Saulus ein Paulus werden*

Cette image trouve son origine dans l'histoire de la chrétienté : Saül, juif rigoriste, après avoir combattu le christianisme naissant, se convertit, selon les Actes des apôtres, à la suite d'une vision du Christ sur le Chemin de Damas. On trouve cette expression dans les trois biographies. Le traducteur montre, au fil des occurrences, qu'il se familiarise avec les références zweigiennes : s'il calque les deux premières traductions, il s'en écarte dans la troisième, évoquant sans la nommer cette fois la conversion de Saint-Paul et ses célèbres prédications *de Damas* :

Welch ein Paulus ist aus diesem Saulus geworden! <sup>1606</sup>	Quel Saint-Paul est devenu ce Saül !
Aber aus Saulus wird ein Paulus <sup>1607</sup> .	Mais Saül fait place à Paul (...).

<sup>1602</sup> JF, p. 80, F. p. 78

<sup>1603</sup> JF p. 220, F. p. 214

<sup>1604</sup> JF p. 257, F. p. 252

<sup>1605</sup> MAO p. 478, MAT p. 419. Il s'agit du partenaire de Michonis.

<sup>1606</sup> JF p. 115, F. p. 112. Fouché, connu sous le nom de « mitrailleur de Lyon » devient ministre du Directoire, ce qui fait craindre à la population qu'il continue à commettre des exactions.

(...) über Nacht ist ein Wunder geschehen, <u>aus Saulus ein Paulus geworden</u> (...) <sup>1608</sup> .	(...) un miracle soudain s'est produit, Norfolk <u>a trouvé son chemin de Damas</u> .
--	---

- *die Würfel fallen*

Zweig fait souvent appel au champ lexical du jeu pour illustrer son récit. Ce sont, nous l'avons vu, les atouts, ici les dés. C'est d'un dé dont on se servait dans l'antiquité pour rendre les oracles. Pour le traducteur, les *dés* représentent aussi *le sort*, qui échoie souvent du fait du hasard, et c'est le plus souvent par ce terme qu'il traduit *Würfel*. La plupart du temps, il ignore l'allusion aux dés, les sujets abordés étant trop graves pour qu'il suggère une telle image au lecteur. Dans le second extrait, il nomme le joueur, mais se place sur le terrain du jeu *de cartes*, dont l'image est plus usitée en français en liaison avec *tirer* :

Selber hat ja Bothwell jener merkwürdigen Besprechung beigewohnt, (...) wo gleichsam <u>mit verdeckten Würfeln</u> um Darnleys Schicksal gespielt wurde <sup>1609</sup> .	Il a même assisté à cet entretien mémorable (...) où l'on a décidé pour ainsi dire <u>du sort</u> de Darnley.
Wessen Hand aber einmal vom Unglück berührt ist, der <u>greift immer nach dem falschen Würfel</u> <sup>1610</sup> .	Le joueur que la chance a abandonné <u>tirera toujours une mauvaise carte</u> .
<u>Nun sind die Würfel gefallen</u> <sup>1611</sup> .	<u>Le sort en est jeté</u> .
Blass sieht das fremde, kalkweiße Haupt mit den gebrochenen Augen auf die Edelleute, die, <u>wenn die Würfel anders gefallen</u> , ihre getreuesten Diener und eifrigsten Untertanen gewesen wären <sup>1612</sup> .	L'étrange tête blafarde aux yeux éteints <u>semble regarder les gentilshommes, qui, si le sort en eût décidé autrement</u> , eussent été ses plus fidèles serviteurs, ses sujets les plus dévoués.

- *das Blatt wendet sich*

Cette expression trouve également son origine dans le jeu : la « feuille » dont il s'agit, c'est la carte à jouer que l'on retourne, synonyme d'un changement de situation.

Dans la première occurrence ci-dessous, le traducteur, qui reste dans le domaine des faits, en élude la traduction ; dans les suivantes, il en module le sens selon le contexte :

<sup>1607</sup> MAO p. 468, MAT p. 413. Il s'agit de Toulan, gardien de la reine au Temple, qui, d'assaillant des Tuileries, devient un précieux allié de Marie-Antoinette, dont la détresse l'a touché.

<sup>1608</sup> MSO p. 351, MST p. 309. Norfolk, un des juges de Marie Stuart, devient brusquement son allié après que Murray, demi-frère de la reine, lui a secrètement promis de lui accorder sa main.

<sup>1609</sup> MSO p. 225, MST p. 200

<sup>1610</sup> MSO p. 331, MST p. 291

<sup>1611</sup> MSO p. 332, MST p. 292

<sup>1612</sup> MSO p. 458, MST p. 402

Ungleich gefestigter und aussichtsreicher ist ihre Stellung in dem Jahr der Gefangenschaft geworden, wunderbar <u>hat sich das Blatt gewendet</u> <sup>1613</sup> .	Sa position, après cette année de captivité, est devenue infiniment plus solide et plus riche d'espérance.
Über Nacht <u>hat sich das Blatt gewendet</u> <sup>1614</sup> .	La situation <u>s'est retournée</u> tout à coup.
(...) wäre dieser Norfolk (...) nicht ein Schwächling, spielte nicht auch sonst feindselig Zufall, Wind, Wetter, Meer und Verrat dem Vorhaben entgegen, <u>das Blatt hätte sich gewendet</u> , (...) <sup>1615</sup> .	(...) et si Norfolk (...) n'était pas un faible, si le hasard, le vent, le temps, la mer et la trahison ne s'étaient pas mis en travers de l'entreprise, <u>l'affaire eût changé de face</u> .
Abermals hat sich <u>das Blatt</u> zugunsten der Mutigen <u>gewendet</u> , alle Gefährdungen scheinen überstanden (...) <sup>1616</sup> .	La situation <u>s'est nettement retournée</u> en faveur de Marie Stuart, tous les dangers semblent surmontés, (...)

- *durch die Finger sehen*

*Regarder à travers les doigts*, c'est faire semblant de ne pas voir, et donc ne pas agir, comme si l'on n'avait rien vu. C'est donc ainsi qu'Alzir Hella traduit cette expression, selon le contexte, par *fermer les yeux* sur quelque chose, ou *ne rien faire*. Dans le premier exemple ci-dessous, il supprime toute allusion au jugement implicitement porté sur les protestants, *beaucoup moins scrupuleux en la matière* (il s'agit du meurtre de Darnley...):

(...) und auch Moray, obwohl als Protestant weniger heikel (scrupulous) in diesen Fragen, würde » <u>durch die Finger sehen</u> « <sup>1617</sup> .	Quant à Murray, il <u>fermerait les yeux</u> .
(...) und deshalb kann ich Ihnen	Et c'est pourquoi je ne puis pas vous

<sup>1613</sup> MSO p. 328 MST p. 288

<sup>1614</sup> MSO p. 354, MST p. 312

<sup>1615</sup> MSO p. 376, MST p. 331

<sup>1616</sup> MSO p. 179, MST p. 161

<sup>1617</sup> MSO p. 224, MST p. 200

nicht verschweigen, was die meisten Leute darüber reden: nämlich, dass Sie bei der Sühnung dieser Tat <u>durch die Finger sehen wollen</u> (...) <sup>1618</sup> .	cachez ce qu'en disent la plupart des gens, à savoir que <u>vous ne voulez rien faire</u> pour punir ce meurtre (...)
Nun beginnt, sehr zu ihrer Verstörung Maria Stuart einzusehen, dass diese Komödie des » <u>Durch-die-Finger-Sehens</u> « nicht länger aufrechtzuerhalten ist <sup>1619</sup> .	Maintenant, à son grand ennui, Marie Stuart commence à se rendre compte que cette comédie consistant à <u>ne rien faire</u> ne peut durer plus longtemps.
Als in Craigmillar die Lords zu Maria Stuart kamen und ihr vorschlugen, sich durch Scheidung oder sonst eine Weise Darnleys zu entledigen, war Maitland der Wortführer gewesen und hatte das dunkle Versprechen abgegeben, Moray werde » <u>durch die Finger sehen</u> « <sup>1620</sup>	Lorsque les lords vinrent trouver Marie Stuart à Craigmillar et lui proposèrent de se débarrasser de Darnley par le divorce ou tout autre moyen, Maitland était leur porte-parole et il lui avait fait la sinistre promesse que Murray » <u>saurait fermer les yeux</u> «.

- *jemandem in den Arm fallen*

Voilà un faux ami, qui ne signifie guère, comme on pourrait au premier abord le penser, *tomber dans les bras de quelqu'un*, mais bien, comme l'écrit le traducteur, *empêcher quelqu'un de faire quelque chose*, ce qu'il varie dans la seconde occurrence en *retenir sa main* :

Er sagt jedem, der es hören will, (...) dass er versucht habe, James Balfour (...) festzunehmen, und dass ihm dabei Bothwell, der seine Spießgesellen decken wollte, <u>in den Arm gefallen sei</u> <sup>1621</sup> .	Il déclare à qui veut l'entendre qu'il a voulu faire arrêter James Balfour (...) mais qu' <u>il en a été empêché</u> par Bothwell, qui veut couvrir ses complices.
Er <u>fällt</u> sofort Elisabeth <u>in den hilfreich dargebotenen Arm</u> <sup>1622</sup> .	Il s'empresse de <u>retenir la main</u> secourable que tend Elisabeth [à Marie Stuart].

<sup>1618</sup> MSO p. 261, MST p. 230. Extrait d'une lettre d'Elisabeth à Marie Stuart, suite au meurtre de Darnley.

<sup>1619</sup> MSO p. 263, MST p. 232

<sup>1620</sup> MSO p. 350, MST p. 307/308

<sup>1621</sup> MSO p. 266, MST p. 235. Il s'agit ici de Murray.

<sup>1622</sup> MSO p. 336, MST p. 294. Il s'agit du Conseiller d'Elisabeth, Cecil.

<p>Frankreich und Spanien und Schottland, niemand wird, das weiß Elisabeth nun, ihr wirklich <u>in den Arm fallen</u>, wenn sie ein Ende machen will<sup>1623</sup>.</p>	<p>Ni la France, ni l'Espagne, ni l'Ecosse, ni personne, Elisabeth en est maintenant convaincue, <u>ne l'empêchera</u> d'agir si elle veut en finir.</p>
--	--

Le texte de Zweig se révèle empreint d'oralité, que ce soit dans le langage qu'il prête à ses personnages ou dans les expressions idiomatiques grâce auxquelles il illustre son récit. Le traducteur a une approche différenciée de cette technique narrative puisque tantôt il reproduit cette oralité pour ménager au lecteur français, comme Zweig le fait pour son propre public, des pauses dans le cours d'une histoire dramatique, tantôt il choisit, lorsque le contexte devient trop grave, surtout lorsque les deux reines s'approchent de leur fin, de ne pas rompre l'émotion qu'elle suscite par une légèreté qui lui semble devoir nuire à la portée du récit, à son sérieux historique et au ressenti du lecteur. C'est au nom de ce même principe qu'il confère au texte un *ton* plus neutre, par une écriture plus resserrée, plus dépouillée, qui cherche à saisir l'essence du message zweigien.

## LE CHOIX DE LA SOBRIETE

Alzir Hella, nous l'avons vu à travers maints exemples, n'est pas un adepte de la répétition, mais plutôt de l'implication et du dépouillement : il omet des données pour ne pas compliquer la traduction par des redites, si elles ont un caractère secondaire ou si elles sont difficiles à comprendre. Zweig choisit souvent un mode d'expression binaire : c'est le cas lorsqu'il illustre avec lyrisme dans la seconde partie de la phrase ce qu'il a énoncé plus pragmatiquement et factuellement dans la première partie. Il ajoute parfois aussi, sur un mode emphatique, ses commentaires indignés, graves ou sombres. Le traducteur, persuadé que la seule énonciation des faits ou des situations suffira à son lecteur, privilégie une syntaxe plus dépouillée. Très souvent en effet, sa plume évite de traduire des éléments déjà évoqués par l'auteur et cherche à « concentrer » son texte sur l'essentiel afin de ne pas lasser le lecteur français. Ces omissions sont plus nombreuses dans *Marie-Antoinette* et *Marie Stuart* que dans *Fouché* : sans doute cela tient-il d'une part tout simplement à la taille du livre, beaucoup plus importante dans le cas des biographies des deux reines, d'autre part à la tendance à répéter, beaucoup plus marquée, que manifeste Zweig dans ces deux ouvrages. L'assurance que prend le traducteur au fil des œuvres, en cela appuyé par l'auteur pour lequel « toute suppression est bienvenue »<sup>1624</sup>, n'est sans doute pas non plus étrangère à cette évolution.

Dans l'extrait ci-dessous, il rassemble en une seule phrase le contenu sémantique des deux phrases de Zweig, intégrant *courte* dans la liste des adjectifs qui qualifient la lettre que Napoléon adresse à Fouché, ce que l'auteur ne mentionne que dans la seconde proposition. L'accumulation des trois adjectifs successifs saura, selon lui, transmettre au lecteur l'impression d'un couperet qui s'abat sur la tête du Ministre de la police. Le traducteur laisse ainsi au lecteur le soin d'interpréter, de qualifier lui-même le sens de cette lettre où l'empereur exige de Fouché qu'il lui communique les informations sur la politique étrangère de la France qu'il lui a cachées :

<sup>1623</sup> MSO p. 433, MST p. 380/381

<sup>1624</sup> »Kürzungen sind immer gut« Voir annexe – lettre du 25 février 1935.

<p>Ein Brief wird an ihn [Fouché] gerichtet, so muskelhart und messerscharf, wie Napoleon <u>kaum jemals an einen andern Minister geschrieben</u>. Er ist sehr kurz, dieser Brief, dieser Fußtritt: (...) <sup>1625</sup>.</p>	<p>Une lettre est écrite à Fouché dure, courte et tranchante comme Napoléon <u>n'en a guère envoyé à d'autres ministres</u>.</p>
--	--

De même, dans l'extrait suivant, Alzir Hella supprime deux qualificatives qui sémantiquement ne diffèrent que très peu des deux précédentes : *nicht sehr klug* = *nicht sehr bedeutend*, *nicht intrigant* = *nicht ehrgeizig*, d'autant qu'il a déjà été précisé que Madame de Lamballe ne convoitait ni argent ni pouvoir :

<p>Einer der ersten Familien Frankreichs angehörig und darum nicht geld- oder machtgerig, eine zarte, sentimentale Natur, nicht sehr klug, aber dafür auch nicht intrigant, <u>nicht sehr bedeutend, aber auch nicht ehrgeizig</u>, erwidert sie die Neigung der Königin mit wirklicher Freundschaft <sup>1626</sup>.</p>	<p>Appartenant à l'une des premières familles de France, et par conséquent ne convoitant ni argent ni pouvoir, nature tendre et sentimentale, pas très intelligente mais en revanche pas intrigante, elle répond à l'inclination de Marie-Antoinette par une amitié véritable.</p>
---	--

Ajouter un commentaire à ce qui est présenté comme une citation lui semble inutile : décrire le futur Louis XVII comme « un vrai enfant de paysan » ne suffit-il pas à signifier qu'il est « sain et fort » ?

<p>Noch zweimal wird Marie-Antoinette Mutter, 1785 bringt sie einen zweiten Sohn, den zukünftigen Ludwig XVII., zur Welt, <u>ein kräftiges, gesundes Kind</u> »einen richtigen Bauernjungen« (...) <sup>1627</sup>.</p>	<p>Deux fois encore, Marie-Antoinette devient mère ; en 1785 elle donne le jour à un deuxième fils, le futur Louis XVII, « un vrai enfant de paysan », (...)</p>
---	--

C'est par le seul point d'exclamation qu'Alzir Hella restitue l'atmosphère créée ci-dessous par le jeu de mot de Zweig sur une année *de douze mois* et par son humour sur ces chinois *compliqués*, qu'il élude – l'année ne comporte-t-elle pas toujours douze mois et l'imaginaire populaire n'associe-t-il pas *chinois* à quelqu'un de *compliqué* ?

<p>Zwar haben die beiderseitigen Obersthofmeister und sonstigen Ordnungsfanatiker ein ganzes Jahr</p>	<p>Il est vrai que des deux côtés les maîtres de cérémonie et autres représentants du formalisme</p>
---	--

<sup>1625</sup> JF p. 201, F. p. 196

<sup>1626</sup> MAO p. 152, MAT p. 134. Il s'agit ici de Mme de Lamballe, première favorite de la reine.

<sup>1627</sup> MAO p. 178, MAT p. 159

lang Zeit, das ungeheuer wichtige Protokoll der Hochzeitfestivitäten in allen Paragraphen auszuarbeiten, aber was bedeutet ein flüchtiges, nur zwölfmonatiges Jahr für derart verzwickte Chinesen der Etikette<sup>1628</sup>.

disposent d'une année entière pour rédiger toutes les clauses du protocole, terriblement important, des solennités nuptiales : mais qu'est-ce que douze mois pour ces chinois de l'étiquette !

Dans l'extrait suivant, le traducteur met plus de retenue et une sorte de pudeur dans la description de l'accouchement public de Marie-Antoinette : il supprime, dans l'exemple ci-dessous, l'exclamation comique de Zweig sur les cloches, l'allusion à la *femme suppliciée* :

Um drei Uhr werden der König, die Prinzen und Prinzessinnen geweckt, Pagen und Garden setzen sich aufs Pferd und rasen in gestrecktem Galopp nach Paris und Saint-Cloud, um alles, was königlichen Geblüts oder prinzlichen Ranges ist, als Zeugen rechtzeitig heranzuholen : es fehlt nur noch, dass man Sturmglocken läutet oder Alarmkanonen abschießt.  
 (...) damit ihnen um Gottes willen nur keine Bewegung, kein Stöhnen der gequälten Frau entgehe.  
 (...) und sieben volle Stunden dauert die öffentliche Folderszene (...) <sup>1629</sup>.

A trois heures on réveille le roi, les princes et les princesses, pages et gardes sautent sur leurs chevaux et galopent furieusement vers Paris et Saint-Cloud, pour appeler à temps tout ce qui est de sang royal ou de rang princier.  
 (...) car ils ne veulent à aucun prix que leur échappent un geste ou un gémissement.  
 (...) et le supplice public de la reine dure sept heures entières (...)

Il réagira de même à l'évocation du corps déformé par la grossesse de la reine d'Ecosse ou à celui du risque d'avortement spontané que Darnley fait courir à sa femme en faisant assassiner Riccio devant ses yeux. Il se montre là encore une fois pudique, soucieux de ne pas dévoiler l'intimité des personnes, de protéger leur dignité telle que lui-même la conçoit :

(...) und Darnley selbst hält mit beiden Armen den schweren Körper der schwangeren Frau fest, bis die andern den wild Aufheulenden und in Todesangst sich Wehrenden aus dem Zimmer geschleift haben. (...) Aber unfähig, mit ihrem schwerfälligen schwangeren Leib

Cependant Darnley est intervenu et retient sa femme dans ses bras jusqu'à ce que les conjurés aient sorti de la pièce la victime qui crie et se débat. (...) Incapable d'échapper à l'étreinte de fer de Darnley, (...).

<sup>1628</sup> MAO p. 18, MAT p. 17

<sup>1629</sup> MAO p. 173, MAT p. 154

<sup>1630</sup> MSO p. 158, MST p. 143/144

<p>sich von Darnley loszureißen, der sie eisern in seinen Armen hält, (...) <sup>1630</sup>.</p>	
<p>Den das Kind, das sie im Schosse trägt, ist der Thronerbe Schottlands, der Thronerbe Englands; eine ungeheure Verantwortung würde vor den Augen der ganzen Welt auf den eigenen Vater fallen, wenn er <u>durch den Sadismus, die Mordtat vor den Augen einer Schwangeren zu vollbringen, auch das Kind in ihrem Schosse getötet hätte</u> <sup>1631</sup>.</p>	<p>Car l'être qu'elle porte dans son sein est l'héritier du trône d'Ecosse, du trône d'Angleterre et le père aurait aux yeux du monde une immense responsabilité si par sa faute la vie de <u>l'enfant était menacée.</u></p>

Dans l'extrait suivant, où il est question de l'enfant adultérin de Marie Stuart et de Bothwell, le traducteur élude le complément, emphatique, qui clôt la première phrase et résume toute la partie du texte allemand souligné ci-dessous. Alors que Zweig imagine le détail du calendrier des amours coupables de la reine et de la naissance de l'enfant, Alzir Hella, peu enclin à décrire de telles scènes qui ne sont en outre que des hypothèses, se contente de se faire l'écho de l'angoisse de Marie Stuart et de sa crainte d'être accusée d'adultère :

<p>Dies eine hat Walter Scott beharrlich zu erzählen vergessen, dass diese romantische Prinzessin damals von dem Mörder ihres Mannes schwanger war, und gerade dies war in Wahrheit ihre furchtbarste Seelennot <u>in jenen furchtbaren Monaten der Erniedrigung. Denn, wenn das Kind, das sie im Schosse trägt, vorzeitig, wie es zu erwarten ist, zur Welt kommt, dann kann auch mitleidslos nachgezählt werden in dem untrüglichen Kalender der Natur, wann sie sich Bothwell körperlich hingegeben. Den Tag und die Stunde, man kennt sie nicht, aber jedenfalls war es zu einer nach Fug und Sitte unerlaubten Zeit, da Liebe entweder Ehebruch oder Unbeherrschtheit war, vielleicht in der Trauerzeit um den verstorbenen Gatten, in Seton und auf den sonderbaren Fahrten von Schloss zu Schloss, vielleicht und wahrscheinlich schon vordem und noch zu Lebzeiten ihres Gatten – schmäählich das eine und schmäählich das andere. Und nur dann begreift man die ganze Not dieser verzweifelten Frau, wenn man sich erinnert dass die Geburt des Bothwell-Kindes der ganzen Welt kalendarisch klar den</u></p>	<p>Ce que Walter Scott s'est obstiné à ne pas dire, c'est que cette princesse était alors enceinte du meurtrier de son mari ; ce qui, précisément, rendait sa détresse morale si affreuse. La naissance, durant sa captivité, de l'enfant qu'elle portait dans son sein était pour elle la plus terrible des menaces : n'allait-elle point la trahir, mettre à nu son indignité,</p>
--	--

<sup>1631</sup> MSO p. 164/165 MST p. 149



Anbeginn ihrer verbrecherischen Leidenschaft aufgedeckt hätte.

Aber von diesem Geheimnis ist der Schleier nie gelüftet worden<sup>1632</sup>.

dénoncer la femme adultère ?

Le voile n'a pas été soulevé.

Alzir Hella élude également les détails dont il estime qu'ils alourdisent inutilement le cours du récit. Ainsi, il renonce, dans l'extrait suivant, à la citation censée illustrer un propos qui lui semble suffisamment éloquent et que la traduction de ce morceau de littérature française ne viendrait, à son sens, qu'alourdir inutilement en distrayant le lecteur du sujet propre de l'œuvre. Résumant le propos, il ne traduit pas non plus la phrase qui suit la citation, « *Mais Marie-Antoinette n'a, comme à son habitude, pas bien écouté ses partenaires* » (Zweig ne parle plus de son partenaire Basil, mais par ce pluriel se réfère aux autres répliques de la pièce) :

Die Proben gehen weiter ihren Gang, die Königin studiert (statt der Akten der Polizei über jenen großen Prozess, der vielleicht noch aufzuhalten wäre, die Rolle des muntern Rosinchens im »Barbier von Sevilla«. Aber es scheint, auch diese Rolle hat sie zu lässig geprobt. Denn sonst hätte sie doch stutzen und nachdenken müssen bei den Worten ihres Partners Basilio, der so prophetisch die Macht der Verleumdung schildert. »Die Verleumdung! Sie ahnen nicht, wen Sie in ihr verachten! Ich habe die ehrlichsten Leute ihr unterliegen sehen. Glauben Sie mir, es gibt keine noch so platte Bössartigkeit, keine Niedertracht, keine absurde Geschichte, die man nicht den Müßigen einer großen Stadt einimpfen könnte, wenn man es richtig anpackt, und wir haben hierzulande Leute von einer Geschicklichkeit ...! Erst ist es nur ein leiser Laut, der vorbeistreift wie die Schwalbe vor dem Sturm, pianissimo, nur murmelt und schwindet, aber im Flug seinen vergifteten Samen aussät. Ein Mund fängt ihr auf und flüstert ihn piano, piano geschicktestens ins Ohr. Jetzt ist das Unheil da, es wächst, es reckt sich noch, es macht sich auf den Weg rinforzando von Mund zu Mund, es rennt wie der Teufel. Und plötzlich, weiß Gott wie, richtet die Verleumdung sich auf, pfeift und schwillt zusehends, schwingt sich hoch, wirbelt, kreist, reißt mit, bricht als Donner aus und wird dank dem Himmel ein allgemeiner Schrei, ein öffentliches Crescendo, ein Generalchorus des Hasses und der Ächtung. Welcher Teufel könnte ihr widerstehen?«<sup>1633</sup>

Les répétitions continuent, la reine étudie (au lieu des dossiers de police de ce grand procès qu'il serait peut-être encore temps d'arrêter) le rôle de la joyeuse petite Rosine dans *Le Barbier de Séville*. Mais il semble que ce rôle aussi elle l'ait étudié trop superficiellement. Sans quoi, elle aurait dressé les oreilles et réfléchi en entendant les paroles de son partenaire Basile, qui décrit la puissance de la calomnie d'une manière si prophétique et elle aurait compris qu'en la circonstance, un

<sup>1632</sup> MSO p. 318, MST p. 280

<sup>1633</sup> Ce passage du *Barbier de Séville* de Beaumarchais est l'une des répliques les plus célèbres de cette pièce de théâtre dans laquelle Marie-Antoinette a joué le rôle de Rosine : « La calomnie, Monsieur ? Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville, en s'y prenant bien : et nous

Suite des notes de fin sur la page suivante

Aber Marie Antoinette hat wie immer schlecht auf ihre Partner gehört. Sonst hätte sie begreifen müssen: hier plaudert ein scheinbar lockeres Spiel ihr eigenes Schicksal aus<sup>1634</sup>.

jeu en apparence léger exprimait sa propre destinée.

Tandis que l'auteur reprend et développe, sous des formes linguistiques différentes et travaillées, une même idée, le traducteur limite ces reprises, même si elles sont écrites dans d'autres termes. Ainsi, dans l'extrait suivant, Zweig rapporte les mouvements du roi et de la reine sous le double point de vue des époux (par exemple la visite quotidienne de Lafayette au roi alors que tous deux sont préoccupés par la fuite imminente à Varennes). Alzir Hella ne traduit quant à lui qu'un seul point de vue, celui du roi qui est l'acteur, afin de ne revenir sur l'exposé d'un même événement. Il clarifie la démarche de la reine qui, en faisant semblant d'aller chercher une lettre, veut donner le change, et c'est l'intention seule qu'il retient au détriment du détail de l'action :

Unauffällig, mit leichten sorglosen Schritten tritt sie wieder, als hätte sie bloß einen Brief geholt, in den Salon zurück und plaudert weiter in scheinbarer Gleichgültigkeit (...)

[...] Um halb zwölf Uhr, der unvermeidliche Besuch Lafayettes beim König muss jetzt zu Ende sein, gibt sie Befehl, die Lichter zu löschen (...)

[...] Zunächst hat er noch den allabendlichen Besuch Lafayettes zu erdulden, und der dauert so lange, (...) <sup>1635</sup>.

Sans attirer l'attention, d'un pas léger et insouciant, elle rentre au salon comme si rien ne s'était passé et reprend la conversation d'un air indifférent, (...)

[...] A onze heures et demie, elle donne l'ordre d'éteindre les lumières, (...)

[...] Tout d'abord il doit subir encore la visite quotidienne de La Fayette, et celle-ci est si longue, (...)

Dans le contexte dramatique de l'incarcération de la reine, Alzir Hella, soucieux de conserver sa gravité à l'histoire, ne traduit pas l'incise ironique de Zweig sur ce gardien apparemment exemplaire qui deviendra un fidèle de Marie-Antoinette, que nous pourrions traduire comme suit : [la Commune] « *se félicite d'avoir comme gardien, comme surveillant, un Républicain en qui on peut avoir une totale confiance.* »:

Jeden Tag begibt er sich pflichtgetreu und streng in das Zimmer der Königin, rüttelt an den Eisenstäben, prüft die Türen und

Chaque jour, ponctuel et fidèle à son devoir, il se rend dans la cellule de Marie-Antoinette, secoue les barreaux de fer, examine les portes et

avons ici des gens d'une adresse ! ... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo*, murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil ; elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au Ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ? » Editions Pocket classiques, Paris, 2004, p. 58.

<sup>1634</sup> MAO p. 209/210, MAT p. 186

<sup>1635</sup> MAO p. 366/367, MAT p. 321/322

meldet mit pedantischer Sorgfalt diese Besuche der Kommune, die sich glücklich preist, einen so verlässlichen Republikaner als Aufseher, als Wächter bestellt zu haben<sup>1636</sup>.

rend compte de ses visites à la Commune avec une scrupuleuse exactitude.

Le traducteur réduit son propos à ce qui est grave, aux cris des journaux qui poussent le peuple à se soulever. Les onomatopées du son du tambour introduites par Zweig lui semblent légères dans ce contexte sombre, où la mort rôde. L'auteur use de ces palillogies pour leur efficacité expressive, mais il s'agit là d'une chose trop grave pour cet anarchiste de cœur : la préparation de la révolution. Dans la citation qui suit, réticent à évoquer la réalité concrète de cette « boue française » malpropre, il élude la traduction de ce complément. Le traducteur témoigne de façon récurrente d'une certaine pudeur : il se heurte à l'*indicible* du corps de la femme, des fonctions *naturelles*, de ce qui évoque *le sale* ou le *sentir mauvais* qui correspond à la fois aux tabous de l'époque et à ses propres interdits<sup>1637</sup>, partant pour lui ceux du lecteur :

Wacht auf, Bürger! Wacht auf, Patrioten, Rataplan, rataplan, rataplan! trommeln die Zeitungen Tag und Nacht angst, Misstrauen, Wut, Erbitterung in Millionen Herzen hinein. [...]

Aber man nächsten Tage rasseln schon die Trommeln der patriotischen Journale, rataplan, rataplan, rataplan, die Königin und der Hof haben Mörder gegen das Volk gedungen. Man hat die Soldaten mit rotem Wein berauscht, damit sie das rote Blut ihrer Mitbürger gehorsam vergießen, sklavische Offiziere haben die dreifarbige Kokarde zu Boden getreten und verhöhnt, man hat knechtische Lieder gesungen – und all dies unter dem herausfordernden Lächeln der Königin. Merkt ihr es noch immer nicht, Patrioten, - Man will Paris überfallen, die Regimente marschieren schon. Also auf jetzt, Bürger, auf zum letzten Kampf, auf

Réveillez-vous, citoyens ! Réveillez-vous, patriotes ! les journaux nuit et jour clament la peur, la méfiance, la rage, l'exaspération, qui se glissent ainsi dans des millions de cœur. [...] Mais dès le lendemain les journaux patriotes annoncent avec frénésie que la reine et la cour ont, contre le peuple, soudoyé des assassins. On a grisé les soldats de vin rouge, afin qu'ils répandent docilement le sang de leurs concitoyens ; des officiers esclaves ont piétiné et insulté la cocarde tricolore, ils ont chanté des chants serviles – et tout cela sous le sourire provoquant de la reine.

<sup>1636</sup> MAO p. 500/501, MAT p. 440

<sup>1637</sup> Cf. l'épisode de « la tribune ».

zur Entscheidung! Sammelt euch, Patrioten – rataplan, rataplan, rataplan ... <sup>1638</sup>	
(...) damit die königliche Familie übersteigen könne, ohne sich – es wäre entsetzlich! – die Schuhe <u>im französischen Straßenkot</u> zu beschmutzen <sup>1639</sup> .	(...) pour que la famille royale puisse changer de voiture, sans risquer de salir ses chaussures – ce qui serait épouvantable !

C'est peut-être aussi pour conserver une certaine sobriété au texte qu'après qu'il eût été écrit que Louis Capet allait être séparé de sa mère – « *von seiner Mutter getrennt* », il ne traduit pas, deux lignes plus loin<sup>1640</sup> « *deutlicher und grausamer : der Mutter entzogen werden soll* », peut-être trop mélodramatique à son goût. Il résume à *pathétique* les adieux du roi à sa famille, qu'il n'a eu l'autorisation de revoir, rappelle Zweig, que la veille de son exécution :

Dieser pathetischen Stunde <u>gleichzeitig des Wiedersehens mit dem verurteilten König und schon des Abschiednehmens für immer hat niemand beigewohnt; alle gedruckten Berichte (...)</u> <sup>1641</sup> .	Personne n'a assisté à cette entrevue pathétique : tous les récits (...)
---	--

Il ne s'appesantit pas sur les allusions aux mensonges du dauphin accusant sa mère d'inceste, déjà évoqués par ailleurs ni sur le jugement que porte Zweig en justifiant la colère de Madame Elisabeth (*berechtigte Wut*) et en traitant l'enfant de *verlogener Knirps* :

Madame Elisabeth kann sich nicht länger zurückhalten: »Ah, le monstre«, ruft sie erbittert <u>in berechtigter ratloser Wut aus, da dieser frech verlogene Knirps sie solcher Schamlosigkeit bezichtigt</u> <sup>1642</sup> .	Madame Elisabeth ne peut plus se retenir : « Ah ! le monstre ! » s'écrie-t-elle indignée.
--	---

Il ne traduit pas non plus cet *a parté* de Zweig sur de possibles hésitations des accusateurs de la reine, non avérées :

(...) man könnte höchstens	(...) tout au plus pourrait-on objecter
----------------------------	---

<sup>1638</sup> MAO p 305/307, MAT p. 267/269/

<sup>1639</sup> MAO p. 369, MAT p. 324

<sup>1640</sup> MAO p. 482, MAT p. 423

<sup>1641</sup> MAO p 463, MAT p. 406

<sup>1642</sup> MAO p. 517, MAT p. 453

<p>einwenden, dass gerade jene Stelle, welche die Anschuldigung des Inzest mit dem Achteinhalbjährigen enthält, nicht im Texte selber steht, sondern am Rande nachträglich eingefügt wurde – offenbar haben die Inquisitoren selbst Bedenken gehabt, diese Infamie urkundlich festzulegen<sup>1643</sup>.</p>	<p>que justement le passage qui contient l'accusation d'inceste ne se trouve pas dans le texte même et a été ajouté après coup, en marge.</p>
---	---

Dans l'exemple suivant, le traducteur va au cœur du sujet, et évite tant l'allusion hyperbolique à une clef personnifiée que celle un peu libertine que fait Zweig lorsqu'il mentionne ces autres fois où elle a ouvert à Fersen la même porte alors miraculeusement non gardée :

<p>Die geheime Tür, zu der er noch den Schlüssel besitzt, sie ist – <u>erstaunlicher</u> Glücksfall – <u>auch diesmal</u> nicht bewacht. <u>Der treubewahrte Schlüssel tut seine Pflicht</u>, Fersen tritt ein: (...) <sup>1644</sup>.</p>	<p>La porte secrète dont il possède encore la clef n'est heureusement pas gardée. Fersen entre : (...)</p>
--	--

Le traducteur traduit l'extranéité de Fersen en indiquant clairement qu'il est *suédois*, et le nomme un *gentilhomme*, plutôt qu'un *petit noble*. Il élude la métaphore de Zweig en une phrase brève et rythmée, dont le point d'orgue est l'abnégation :

<p>Auch dafür, wie für alles andere, muss Fersen, <u>dieser kleine, fremde Edelmann</u>, Vorsorge treffen. Aber Fersen schöpft Kraft aus seiner Leidenschaft. Er arbeitet gleichsam mit <u>zehn Köpfen, zehn Händen</u> und <u>nur mit einem einzigen hingebungsvollen Herzen</u> <sup>1645</sup>.</p>	<p>Comme de tout le reste, Fersen s'occupera aussi de cela. <u>Le gentilhomme suédois</u> puise sa force dans la passion. Il travaille comme dix, d'un cœur plein d'abnégation.</p>
--	---

De même, dans *Marie Stuart*, il élimine de la description de Darnley tout ce qu'elle peut avoir de désobligeant ou de trop caricatural à son sens :

<p><u>Aber Marionetten haben keinen Willen und haben keine Ehre, gehorsam tanzt Darnley, sobald</u></p>	<p><u>Et pourtant, manœuvré par Marie Stuart</u>, il fait déclarer publiquement (...)</p>
---	---

<sup>1643</sup> MAO p. 515, MAT p. 452

<sup>1644</sup> MAO p. 414, MAT p. 363

<sup>1645</sup> MAO p. 356, MAT p. 312

Marie Stuart die Fäden zieht.  
Feierlich lässt er (...) verkünden  
 (...) <sup>1646</sup>.

Dans l'extrait ci-dessous, le traducteur concentre sa phrase en ôtant les métaphores ou tournures qui pourraient paraître grandiloquentes au lecteur français :

(...) wer beweisen will, dass sie an  
der Ermordung ihres Gatten  
mitschuldig war, kann Dutzende von  
Zeugenaussagen beibringen, und  
ebenso, wer sie als unbeteiligt  
darzustellen bemüht ist; für jede  
Ausmahlung ihres Charakters sind die  
Farben im voraus gemischt <sup>1647</sup>.

(...) : celui qui veut démontrer que  
 Marie Stuart fut complice du meurtre  
 de son époux peut produire des  
 témoignages à la douzaine, de même  
 que celui qui veut faire la preuve de  
 son innocence.

La phrase française ci-dessus est aussi limpide sémantiquement que claire syntaxiquement, aucune information ne semble manquer. Entre les lignes absentes de l'oeuvre française, qui sont, à travers l'image de la peinture, l'équivalent métaphorique de ce qui est dit précédemment, on peut lire deux visions en apparence opposées, mais en réalité complémentaires de l'artiste : Stefan Zweig aime à se mouvoir entre considération générale et particularité spécifique, entre constatation objective et image subjective ; à l'exemple des couleurs qu'il évoque dans cette phrase, il mêle volontiers les approches et les points de vue. Alzir Hella préfère demeurer sur le plan neutre des faits, sans passer par le détour de la métaphore puisqu'ensuite Zweig revient sur les difficultés réelles auxquelles se heurte tout biographe de Marie Stuart.

Dans l'exemple ci-dessous, c'est le contexte qui, une fois de plus, peut éclairer le choix du traducteur de ne pas traduire le passage souligné. Sans doute a-t-il été rebuté par le ton sentencieux de cette considération philosophique que nous pourrions traduire ainsi : « *La nature humaine est d'ailleurs ainsi faite que dès que deux personnes, deux idées, deux visions du monde s'affrontent sur des questions ayant trait à leur existence même, il est pratiquement inévitable que l'homme cède à la tentation de prendre parti, de donner tort à l'un et raison à l'autre, de déclarer l'un coupable et l'autre innocent.* » La première phrase comme la troisième - la suivante dans le texte français - ont pour sujet le cas spécifique de Marie Stuart, mais contiennent également une dimension générale. Le texte français ne comporte aucune rupture, seule l'étude de l'original peut révéler la « coupe » effectuée par le traducteur :

Mengt sich dann in solche Wirrnis der  
 vorliegenden Berichte gar noch die  
 Parteilichkeit der Politik oder des  
 Nationalpatriotismus, so muss die  
 Verzerrung des Bildes noch gewaltsamer  
 werden. Ohnedies schon vermag sich die

Si la partialité de la politique ou  
 du patriotisme vient encore  
 s'ajouter à la confusion des  
 rapports, l'altération du portrait  
 n'en est que plus grande. Et  
 lorsque, comme dans le cas

<sup>1646</sup> MSO p. 173, MST p. 156

<sup>1647</sup> MSO p. 8, MST p. 12

menschliche Natur, sobald zwischen zwei Menschen, zwei Ideen, zwei Weltanschauungen ein Streit um Sein oder Nichtsein geht, kaum der Versuchung zu entziehen, Partei zu nehmen, dem einen recht zu geben und dem andern unrecht, den einen schuldig zu nennen und den andern unschuldig. Gehören aber, wie im vorliegenden Falle, (...)<sup>1648</sup>.

présent, (...)

Retenons aussi pour illustrer sa détermination à réorganiser, à élaguer, à conduire autrement le texte zweigien l'exemple suivant, extrait de *Marie Stuart* : le traducteur élude toute une partie de la petite enfance de la future reine, lorsqu'elle était encore en Ecosse, par laquelle Zweig commence ce passage, et la transporte directement sur le navire qui l'amène sur les rives de France. La question qui introduit le texte français se trouve tout en fin du passage original cité ci-dessous. Alzir Hella rassemble ensuite les noms des amis qui entourent Marie Stuart et, à la fin du texte, se contente d'un rappel, avant de reprendre comme si de rien n'était le cours du récit, dont le lecteur ne peut se douter qu'il a été en fait *concentré*, en partie *dédramatisé* :

Mit flatternden blonden Haaren läuft und spielt ein schlankbeiniges kleines Mädchen in den finsternen und hellen Räumen eines Schlosses, vier gleichaltrige Freundinnen zur Seite. Denn – ein reizender Gedanke inmitten einer barbarischen Zeit – von Anfang an hat man ihr viel gleichaltrige Gespielinnen mitgegeben, gewählt aus den vornehmsten Familien Schottlands, das Kleeblatt der vier Marys, Mary Fleming, Mary Beaton, Mary Livingstone und Mary Seton. Kinder, sind sie heute des Kindes lustige Gespielinnen, morgen werden sie Kameradinnen in der Fremde sein, damit ihr die Fremde nicht so fremd erscheine, später werden sie ihre Hofdamen werden und in zärtlicher Stimmung den Eid ablegen, nicht früher in den Ehestand zu treten, ehe sie nicht selber einen Gatten gewählt. Und wenn dann die drei andern im Unglück von ihr abfallen, eine wird sie weiter begleiten in das Exil und

Pourquoi aurait-elle peur la petite Marie, sur ce haut navire dont les voiles blanches claquent au vent, au milieu de gens de guerre et de matelots barbus ? Tout le monde est doux et gentil à son égard, Jacques, son frère consanguin âgé de dix-sept ans – un des nombreux bâtards que Jacques V a eu avant son mariage – caresse ses cheveux blonds et les quatre Marie sont là également. Car – pensée charmante en des temps barbares – on lui a donné très tôt quatre compagnes de son âge, issues des plus grandes familles d'Ecosse, qui partagent ses plaisirs et ne la quittent jamais – le trèfle porte-bonheur des quatre Marie : Marie Fleming, Marie Beaton, Marie Livingstone et Marie Seton. Ces enfants sont aujourd'hui ses joyeuses camarades de jeu ; demain ce seront des amies qui lui feront paraître l'étranger moins hostile ; plus tard elles seront ses dames d'honneur, et, dans un moment de tendresse, elles

<sup>1648</sup>MSO, p. 8, MST p. 12

bis in ihre Todesstunde: ein Glanz seliger Kindheit leuchtet so hinüber bis in ihre dunkelste Stunde. Doch wie weit ist noch diese trübe und verschattete Zeit! Jetzt spielen die fünf Mädchen noch munter tagaus und tagein mitsammen im Schloss von Holyrood oder Stirling und wissen nichts von Hoheit und Würde und Königtum, nichts von seinem Stolz und seinen Gefahren. Dann aber kommt einmal ein Abend, und die kleine Maria wird hinausgetragen aus ihrem Kinderbettchen in die Nacht, ein Boot wartet an einem Teich, man rudert sie hinüber auf eine Insel, wo es still ist und gut – Inchmahome, Ort des Friedens. Fremde Männer grüssen sie dort, anders als andere Männer gekleidet, schwarz und in weiten wellenden Kutten. Aber sie sind freundlich und mild, sie singen schön in dem hohen Raum mit den farbigen Fenstern und das Kind gewöhnt sich ein. Doch abermals holt man sie weg eines Abends (immer wird Maria Stuart so reisen und fliehen müssen, des Nachts, aus einem Schicksal in das andere), und dann steht sie plötzlich auf einem hohen, mit weißen Segeln knatternden Schiff, umringt von fremden Kriegsleuten und bärtigen Matrosen. Aber warum sollte sie Angst haben, die kleine Maria? Alles ist ja sanft und freundlich und gut, der siebzehnjährige Stiefbruder James – einer der zahlreichen Bastarde, die James V. vor seiner ehelichen Zeit gezeugt – streichelt ihr das blonde Haar, und die vier Marys sind da, die geliebten Gespielinnen. So tollten und lachen unbesorgt zwischen den Kanonen des französischen Kriegsschiffes und

feront le vœu de ne pas se marier avant leur jeune souveraine. Si par la suite trois d'entre elles l'abandonnent dans le malheur, la quatrième la suivra dans l'exil et jusqu'à l'heure de la mort : ainsi un reflet de son heureuse enfance éclairera toujours Marie Stuart, même aux heures les plus noires de sa vie. Mais ils sont encore loin les jours sombres qui l'attendent ! pour le moment, cinq petites filles, insouciantes et gaies, s'ébattaient et rient au milieu des canons du vaisseau de guerre français et des rudes marins, ravies comme le sont toujours les enfants d'un changement imprévu.

---

<sup>1649</sup> MSO p. 29/30, MST p. 27/28



den geharnischten Matrosen fünf kleine Mädchen, entzückt und beglückt wie Kinder von jeder unerwarteten Veränderung<sup>1649</sup>.

*Inchmahome*, dont on lit le nom dans le texte original, n'est pas rappelé, car il en déjà été fait mention deux pages auparavant. Le lecteur français, malgré l'absence des longs passages soulignés ci-dessus, dispose néanmoins de tous les éléments d'information nécessaires à la poursuite du récit.

Dans l'exemple suivant, par ce rappel anecdotique de l'histoire, qui est en même temps une critique acerbe des souverains français qui se croient obligés de divertir un peuple dont ils se préoccupent si rarement, peut-être Alzir Hella craint-il aussi de détourner l'attention du lecteur du fil du récit – ou a-t-il eu peur de le choquer ? :

Großartig aber werden diese geheimen Machenschaften vor der Welt durch das prunkvolle Schauspiel der Hochzeitsfeier verdeckt. Seit mehr als zweihundert Jahren hat kein Dauphin von Frankreich innerhalb seiner Heimat geheiratet; so glaubt es der Hof von Valois sich schuldig zu sein, dem sonst nicht verwöhnten Volke ein Beispiel unerhörter Pracht zu geben. Katharina, die Mediceerin, (...) <sup>1650</sup>.

Le spectacle grandiose de la cérémonie du mariage masque admirablement aux yeux des gens ces machinations secrètes. Catherine de Médicis (...).

Parallèlement, le traducteur veut suivre le cours du récit et veille à ne pas anticiper les événements à venir, souvent dramatiques. Néanmoins, lorsque les anticipations de l'auteur sont situées en fin de chapitre, de sorte à créer un effet d'attente, un suspense qui maintiendra le lecteur en haleine, le traducteur respecte ce procédé. Dans *Bauformen des Erzählens*, Eberhard Lämmert en décrit ainsi la fonction :

elle empêche le récit de tourner court et montre que le répit accordé au lecteur n'est que de courte durée afin qu'il puisse prendre connaissance de nouvelles actions et de nouveaux malheurs. En dernier ressort, les fins de chapitres marqués par l'anticipation constituent les crochets qui relient les événements qui vont suivre à ceux qui viennent de se produire<sup>1651</sup>.

Prenons pour exemples la fin du chapitre 2 et le début du chapitre 3 de *Marie-Antoinette*. Alzir Hella traduit scrupuleusement chaque période de l'exposé de ces prémonitions :

Aber wie weit noch in der Ferne ballt

Mais que ces nuages qui s'amassent,

<sup>1650</sup> MSO p. 39, MST p. 37. Il s'agit du mariage de Marie Stuart et de François II.

<sup>1651</sup> Lämmert, Eberhard : »Sie verhindert, da der Erzählfluss zum Stillstand kommt, und kennzeichnet, da dem Leser nur ein Atemhohlen zum Anteilnahme an neue Taten und Leiden verstattet ist. Endlich aber sind vorausdeutende Kapitelschlüsse die Haken, durch die das folgende Geschehen mit den gerade vergangenen Begebenheiten verklammert wird.«, *Bauformen des Erzählens*, Stuttgart, 1967, p. 170.

sich dieses drohende Gewölk! Wie ferne sind noch alle diese Folgerungen und Verstrickungen von dem kindischen Sinn dieser Fünfzehnjährigen, die mit ihrem ungeschickten Kameraden arglos spa t, die mit einem kleinen, munter klopfenden Herzen und hellneugierigen Augen lächelnd meint, die Stufen eines Thrones emporzusteigen – und am Ende steht das Schafott. Aber wem sie das schwarze Los von Anbeginn zugeteilt, dem geben die Götter keine Zeichen und Winke. Ahnungslos unbefangen lassen sie ihn seinen Weg schreiten, und von innen wächst ihm das Schicksal entgegen<sup>1652</sup>.

menaçants, sont loin encore ! Que toutes ces conséquences et ces enchevêtrements demeurent éloignés de l'esprit léger de l'enfant de quinze ans qui plaisante sans appréhension avec son compagnon maladroit, et qui croit en son petit coeur allègre, les yeux clairs et curieux, souriants et gais, monter les marches d'un trône - quand au bout il y a l'échafaud ! Mais les dieux ne font point de signes et n'envoient pas d'avertissement à ceux qu'ils ont voués d'avance à un mauvais sort. Ils les laissent suivre leur chemin sans crainte ni pressentiment, et leur destin, du fond d'eux-mêmes, s'avance à leur rencontre

Le rappel en fin de chapitre du funeste destin qui sera celui de Marie-Antoinette assombrit l'âme du lecteur, qui, à la page suivante, se retrouve, que ce soit dans l'original ou dans la traduction, comme par miracle, ramené dans le monde d'aujourd'hui, dans la Cour même du Château de Versailles, toujours debout. Ce décalage temporel lui permet d'évacuer la tension accumulée précédemment :

Noch heute wirkt Versailles als die gro artigste und herausfordernde Geste der Autokratie<sup>1653</sup>.

Aujourd'hui encore Versailles s'affirme comme le symbole le plus grandiose et le plus provoquant de l'autocratie [...].

A l'inverse, lorsqu'il craint que les anticipations n'amointrissent le suspense, il ne les traduit pas. Il évite de laisser entrevoir ce qui va se passer, toujours dans le souci de garder la tension du récit et par là même l'attention du lecteur. Il ne traduit pas les allusions à des événements qui seront abondamment relatés ensuite. Ainsi la lettre que mentionne Zweig dans l'extrait suivant au début de *Marie Stuart* ne trouvera-t-elle son explication que plus de deux cents pages plus loin ! (p. 388 de l'édition allemande), raison pour laquelle Alzir Hella ne traduit pas l'incise :

Elisabeth dagegen war einer völligen Selbsthingabe solcher Art niemals fähig, und dies aus einem geheimnisvollen Grunde. Denn sie war – wie es Maria Stuart in ihrem

Elisabeth, par contre, ne fut jamais capable de se donner toute entière, et cela pour des raisons physiologiques : elle n'est pas faite « comme les autres femmes ».

<sup>1652</sup> MAO p. 47, MAT p. 41

<sup>1653</sup> MAO p.47, MAT p. 41

berühmten Hassbrief formulierte – körperlich »nicht wie alle andern Frauen«<sup>1654</sup>.

Il ne mentionne pas non plus l'épisode de Jedburgh dont il ne sera question que seize pages plus loin : « Mais quand on l'aide à descendre de son cheval, elle tombe sans connaissance » (p. 194 de l'édition française) :

Sie tanzt nicht mehr, sie verlangt nicht mehr nach Musik, auch ihre Gesundheit scheint seit jenem Ritt von Jedburgh, nach dem man sie wie tot vom Pferde gehoben, völlig erschüttert<sup>1655</sup>.

A présent, elle ne danse plus, il ne lui faut plus de musique.

De même, on ne trouve plus trace dans son texte des considérations selon lesquelles Marie Stuart sera *de la première à la dernière heure* un objet, une marchandise qui ne s'appartiendra jamais et qui, toujours, précipitera sa perte et celle de ceux qui l'aiment dès qu'elle voudra décider de sa vie de femme. Cette femme que deviendra Marie Stuart, Zweig l'évoque dans la seconde phrase soulignée ci-dessous tandis que le traducteur ne se fait l'écho que du présent :

Abermals beginnt der Schacher auf dem Heiratsmarkt: Maria Stuart wird wieder zurückgedrängt in den Bannkreis der Politik, der ihr Schicksal von der ersten bis zur letzten Stunde unerbittlich umschließt. Und immer, wenn sie diesen kalten Ring um ihr warmes wirkliches Leben zu zerbrechen sucht, zerbricht sie fremdes und ihr eigenes Geschick<sup>1656</sup>.

Marie Stuart est rejetée dans l'arène de la politique qui emprisonne impitoyablement sa vie.

(...) fürstliche Bewerber sind auf den Plan getreten. Maria Stuart wäre mit jedem einverstanden, denn die Frau in ihr ist noch nicht wach und mengt sich nicht in die Wahl<sup>1657</sup>.

(...) les soupirants royaux sont entrés en scène et pour elle, l'un vaut l'autre.

<sup>1654</sup> MSO p. 104, MST p. 96

<sup>1655</sup> MSO p. 197, MST p. 178

<sup>1656</sup> MSO p. 97, MST p. 89. Marie Stuart doit se marier une seconde fois.

<sup>1657</sup> MSO p. 110, MST p. 101

Dans l'exemple qui suit, le traducteur procède à des omissions destinées à conduire le récit vers l'essentiel : il ne reproduit ni l'anticipation ni le jeu de miroir auquel se livre Zweig. Les prétendants de Marie Stuart, attirés par son destin, subiront le même destin funeste tout en l'attirant à son tour dans la mort :

<p>Aber dieser unselige Chastelard ist nur ein einzelner aus einer dunklen Schar, <u>er ist bloß der erste, der für Maria Stuart stirbt, er geht nur den anderen voran.</u> Mit ihm beginnt der gespenstige Totentanz all derer, die für diese Frau zum Richtblock schreiten, <u>von ihrem Schicksal angezogen und sie selbst mitziehend in das eigene Schicksal.</u> Aus allen Ländern kommen sie, wie bei Holbein schleifen sie sich hinter der schwarzen <u>beinernen</u> Trommel willenlos heran, Schritt für Schritt, Jahr für Jahr, Fürsten und Regenten, Grafen und Edelleute, Priester und Krieger, Jünglinge und Greise, <u>alle sich für sie opfernd, alle für sie geopfert, die unschuldig schuldig ist an ihrem finstern Gang und ihn selber zur Sühne beschließt</u><sup>1658</sup>.</p>	<p>Cet infortuné ne fait que marcher en tête d'un sombre cortège. Avec lui commence la danse macabre de tous ceux qui périssent pour cette femme, <u>attirés par son destin.</u> Ils viennent de tous les pays, comme chez Holbein, ils se traînent, sans volonté, derrière le noir tambour, ils approchent pas à pas, année par année, princes et régents, comtes et gentilshommes, prêtres et soldats, jeunes gens et vieillards <u>se sacrifiant tous pour elle, tous sacrifiés pour elle.</u></p>
---	---

Dans la phrase suivante extraite du début de la biographie sur Marie Stuart, s'il indique bien que la reine est prisonnière, il ne précise pas que *c'est pour la première fois*, ce qui laisserait entendre qu'elle le sera à nouveau :

<p>Ihren Hofdamen, ihren Dienerinnen wird der Eingang verwehrt, alle Türen und Tore im Schlosse sind dreifach besetzt: <u>zum erstenmal in ihrem Leben ist Maria Stuart in dieser Nacht aus einer Königin eine Gefangene geworden</u><sup>1659</sup>.</p>	<p>L'entrée en est défendue à ses dames d'honneur et à ses suivantes, toutes les portes du château sont triplement gardées : la reine est devenue prisonnière.</p>
---	--

Dans l'exemple ci-dessous, c'est une phrase entière qu'il réécrit, s'inscrivant dans le présent, en abandonnant toute sentence prémonitoire :

<sup>1658</sup> MSO p. 95/96, MST p.88

<sup>1659</sup> MSO p. 160, MST p. 146

<p>(..) der Troubadour Chastelard aber bleibt in Schottland, gleichsam als der Statthalter fremder Neigung. <u>Und es ist nicht ungefährlich, immer zärtliche Verse zu dichten, denn aus dem Spiel wird leicht Wirklichkeit</u><sup>1660</sup>.</p>	<p>(...) ; mais avant de partir il fait de son jeune ami, le troubadour Chastelard, le confident et en quelque sorte le vicaire de sa flamme. <u>Celui-ci se met à composer des vers pleins de tendresse en l'honneur de sa chère maîtresse.</u></p>
---	--

Alzir Hella apaise, dans les extraits ci-dessous, l'emphase des commentaires du narrateur Zweig, pour se concentrer uniquement sur la progression du récit lui-même :

<p>(...) so beschließt Henrich VIII. von England, für seinen unmündigen Sohn und Erben Eduard eiligst um diese kostbare Braut zu werben; <u>über einen noch unfertigen Körper, über eine noch schlafende Seele wird wie über eine Ware verfügt</u><sup>1661</sup>.</p>	<p>(...) Henri VIII décide de demander au plus tôt la main de cette précieuse fiancée pour son fils et héritier Edouard, encore mineur.</p>
<p>(...) gerade in den Augenblicken innerer Bedrängnis wird sie von nun ab ihr Gefühl am liebsten Versen anvertrauen, <u>die Dichtung liebend und von allen Dichtern geliebt</u><sup>1662</sup>.</p>	<p>(...) ; plus tard, dans les moments de détresse, c'est à elle [la poésie] qu'elle confiera de préférence ses sentiments.</p>
<p>Sie erwidert <u>die Höflichkeit</u> mit einer groben <u>Unhöflichkeit</u> und erklärt, sie verweigere ins solange Maria Stuart den »safe conduct«, als sie den Vertrag von Edinburgh nicht unterzeichnet habe. <u>Um die Königin zu treffen, beleidigt sie die Frau. Statt der kraftvollen Geste der Kampfandrohung wählt sie die boshafte und kraftlose der persönlichen Kränkung</u><sup>1663</sup>.</p>	<p>Mais celle-ci lui répond brutalement qu'elle ne lui accordera pas de « safe conduct » tant qu'elle n'aura pas signé le traité d'Edimbourg.</p>

Dans l'extrait ci-dessous, le traducteur n'évoque que brièvement l'image des éléments naturels en furie, supprimant tout le développement de la description zweigienne. Il dédramatise et rationalise le propos, concentrant en un seul participe présent le sens de *dunkel* et de *verdüstert* :

<sup>1660</sup> MSO p. 92, MST p. 85

<sup>1661</sup> MSO p. 24, MST p. 24

<sup>1662</sup> MSO p. 34, MST p. 33

<sup>1663</sup> MSO p. 56, MST p. 53. Il s'agit ici d'Elisabeth qui refuse à Marie Stuart le laissez-passer que celle-ci avait sollicité pour rentrer en Ecosse.

Wie ein Gewitter, dunkel und großartig, das den freien Himmel verdüstert und die Seele mit zuckenden Blitzen und schmetterndem Donner ewig in Angst versetzt, hält der Calvinismus das schottische Land überzogen, und jeden Augenblick kann sich zerstörend die Spannung entladen<sup>1664</sup>.

Tel un orage obscurcissant le ciel, le calvinisme s'étend sur toute l'Ecosse et à chaque instant, la tension qu'il crée peut causer un bouleversement général.

Les omissions de l'extrait ci-dessous relèvent de deux choix : celui de sa propre logique, lorsqu'il supprime *Königin*, car lorsqu'elle est reine, Marie Stuart ne dépend de personne d'autre que d'elle-même, et celui de la simplicité, en éludant tant la métaphore du vêtement d'ambition dont elle se dépouille que son souhait de disposer *de sa vie* pour ne conserver que l'allusion à ce corps, dont elle veut maintenant pouvoir disposer librement. Ce choix de parler de corps plutôt que de vie, qui lui est peu coutumière, illustre encore une fois l'exigente cohérence du traducteur, qui adapte ici son approche à la psychologie de la jeune femme amoureuse :

Bisher war sie nur Königstochter, Königsbraut, Königin und Königswitwe gewesen, Spielball fremden Willens, gehorsames Geschöpf der Diplomatie. Jetzt aber bricht zum erstenmal wirkliches Gefühl aus ihr vor, mit einem Ruck wirft sie ihren Ehrgeiz ab wie ein lastendes Kleid, um völlig frei über ihren jungen Leib, über ihr Leben zu verfügen<sup>1665</sup>.

Jusqu'alors elle n'avait été que fille, femme et veuve de roi, le jouet de volontés étrangères, une docile créature de la diplomatie. Mais maintenant un sentiment véritable vient d'éclorre dans son coeur, elle veut disposer librement de son jeune corps.

Dans l'exemple ci-dessous, le traducteur se suffit du sens propre et apaise les hyperboles par Zweig illustre l'exceptionnelle force de volonté de Marie Stuart :

Ein solcher Wille lässt sich nicht dauernd verschließen; er sprengt alle Mauern, er überflutet alle Dämme. Und legt man ihn in Ketten, so wird er ungestüm daran rütteln, dass die Wände und Herzen erbeben<sup>1666</sup>.

On ne tient pas longtemps prisonnière une femme d'une telle volonté.

<sup>1664</sup> MSO p. 77, MST p. 72

<sup>1665</sup> MSO p. 120, MST p. 110

<sup>1666</sup> MSO p. 317, MST p. 278

Enfin, il ne reproduit que très partiellement l'effet rhétorique qu'introduit Zweig dans son récit pour suggérer combien ont semblé longues à Marie Stuart les années d'inaction passées dans les châteaux d'Angleterre. Il préfère à ces multiples répétitions une économie traductive reposant sur la force des adjectifs où le dépouillement du propos reflète le vide effrayant de cette vie qui s'enfuit :

Ereignislos und darum doppelt unbefriedigend dämmert ihr einst so leidenschaftliches Schicksal dahin, in totem, trägem Trott geht und vergehen das achtundzwanzigste, das neunundzwanzigste, das dreißigste Jahr dieser lebensgierigen jungen Frau. Dann hebt ein neues Jahrzehnt an, gleich leer und lau: das einunddreißigste, das zweiunddreißigste, das dreiunddreißigste, das vierunddreißigste, das fünfunddreißigste, das sechsunddreißigste, das achtunddreißigste, das neununddreißigste Jahr – schon die Zahlen nebeneinanderzuschreiben ermüdet. Aber man muss sie nennen, Zahl an Zahl, um die Dauer, die zermürbende und auslaugende Dauer dieser Seelenagonie ahnen zu lassen, dann jedes dieser Jahre hat hunderte Tage und jeder Tag zu viele Stunden, und keine einzige davon ist wirklich beseelt und froh. Dann kommt das vierzigste Jahr, und es ist schon keine junge Frau mehr, welche diese Wende erlebt, sondern eine matte und kranke; (...)<sup>1667</sup>.

Sa vie autrefois si passionnée se poursuit dans un calme de crépuscule, sans aucun événement qui en rompt la monotonie. A pas lents arrivent et s'en vont la vingt-huitième, la vingt-neuvième, la trentième année ; puis commence une nouvelle décade, aussi vide et tiède ; dix ans s'écoulent, dix ans d'agonie morale d'une durée écrasante. A ce tournant de son existence, Marie Stuart a perdu toute jeunesse : ce n'est plus qu'une femme épuisée et malade.

Au terme de cette ultime partie, l'image du traducteur se précise : il s'attache à transmettre le message zweigien, mais en lui appliquant sa propre logique qui le conduit à le réaménager et à *gommer* ce qui pourrait, selon lui, faire obstacle à l'efficacité du récit et à son accueil dans la culture d'arrivée, sans que persiste pour autant dans le sillage de son texte les traces de ces habiles omissions. Ainsi, il apaise le lyrisme de l'expression de Zweig, aussi bien dans la description des personnages que des situations, et dédramatise certains épisodes secondaires pour mieux faire ressentir l'émotion qui se dégage lors du dénouement de ces histoires de vie et de mort.

<sup>1667</sup> MSO p. 362, MST p. 318

# CONCLUSION

Ce travail s'est voulu *histoire*, histoire de deux hommes, histoire de leur amitié, histoire de textes qui continuent de vivre l'un par l'autre. Il est *interrogation* de leur démarche face à la tension inhérente au genre biographique et au mystère que représente l'Autre, *étude* des contextes nationaux et éditoriaux dans lesquels se sont inscrites leurs œuvres, *quête* de leurs conceptions respectives de l'acte d'écriture et de réécriture.

Stefan Zweig allie, dans ses biographies, exigence d'exactitude historique et intuition personnelle, cherchant un équilibre entre la nécessité de suivre une trame tissée par le passé et sa liberté de créateur et d'artiste pour mettre en scène des personnages de l'Histoire. Lui-même traducteur avant de devenir écrivain, il considère la traduction comme un lieu unique de rencontre, un moyen exceptionnel de lancer des ponts entre les peuples. C'est un humaniste qui tente de s'approcher au plus près de la vérité intime des êtres pour faire partager cette expérience à son lecteur. Ce partage est également la préoccupation du créateur de sa parole française, dont l'objectif est de transmettre à son public la conception zweigienne des êtres et des situations, sa vision du passé et des personnages qui l'ont peuplé. Figure énigmatique que nous avons tenté de *révéler* grâce à de nombreux témoignages et à la description en creux qu'en donnent les lettres inédites que lui adresse son ami viennois, c'était un homme libre et courageux : compagnon du livre, simple mais exigeant, anarchiste épris d'égalité et de fraternité, amoureux des langues et des mots, il se mue souvent en chercheur acharné qui porte le souci du détail jusqu'à se faire à son tour rat de bibliothèque et historien.

Son admiration et son amitié pour l'auteur, la confiance et l'affection que celui-ci lui témoigne lui ouvrent les portes de son texte et lui permettent de pénétrer plus avant dans les replis de sa pensée, dans les ondulations de sa prose. Il se place à mi-chemin et établit sans rupture le lien entre elle et le lecteur français : pour lui transmettre l'énoncé, l'information et le sentiment que le texte original éveille chez le lecteur allemand, il la reformule avec les moyens de sa propre langue. Son objectif est de diffuser le plus largement possible les livres et de les idées de l'auteur autrichien. Il recourt donc à ce qui lui semble le plus *efficace* : à une traduction *littérale* si elle lui permet de transmettre son message, ou, dans le cas contraire, à une *transposition* des moyens syntaxiques ou lexicaux, réorganisant, condensant ou allongeant le texte, variant l'expression de sorte que gains et pertes s'équilibrent, pour que la langue-cible accueille la langue-source et que les deux voix se répondent dans une même poésie. Il est donc à la fois fidèle au vouloir dire de l'auteur, dont il reçoit l'approbation puisque ce dernier relit ses traductions et le guide parfois, et à la langue française, dont il ne brusque ni les tournures syntaxiques ni les idiomatismes, faisant entendre *d'emblée* au destinataire français le message d'amour et de douleur qu'il a perçu dans le texte zweigien. Pour que cette parole lui parvienne *immédiatement*, et dans un contexte éditorial interventionniste, Alzir Hella en relaie le sens, se conformant à la lettre du texte original lorsque cette littéralité ne génère pas d'étrangeté et n'altère pas la lisibilité du texte français. Dans le cas contraire, il *choisit, réécrit, ose dire autrement*, de sorte que la portée du message zweigien puisse être spontanément, intuitivement ressentie et comprise, et que lui-même, comme instance médiatrice, disparaisse – qu'il devienne, comme l'écrivait Georges Mounin, *transparent*.

Alzir Hella se déplace entre l'existant du texte et la nouvelle forme qu'il lui donne. Il va puiser à la source de la pensée et de l'écriture de l'auteur, reproduisant scrupuleusement son univers et sa vision de l'histoire. L'auteur empruntant à l'histoire de France les sujets des trois biographies



que nous avons étudiées, le lecteur français dispose d'un patrimoine culturel et de références qui le mettent en mesure de suivre plus aisément son récit, ce qui permet au traducteur de *communiquer* parfois avec lui par de simples allusions. Il demeure dans les mêmes champs lexicaux que ceux auxquels recourt Stefan Zweig pour redonner vie à ses figures et met au service de son propos un français à la fois simple et riche, précis et rigoureux. Mais pour transmettre le vouloir dire de l'auteur tout en épousant le plus précisément possible les formes de la langue d'arrivée, il ne s'impose ni système pré-établi ni grille d'équivalences systématiques, ne considérant pas le mot comme l'unité suprême. S'il juge qu'un terme, qui n'est pas une clef narrative, peut perturber la réception du message dont il s'est fait le porte-voix, il n'hésite pas à l'évincer. Son unité de mesure est la phrase, le paragraphe, l'économie du texte et il s'attache avant tout à l'intention de l'auteur et au message qu'il délivre. Ce qu'il veut, c'est produire sur le lecteur français le même *effet* que celui que produit l'œuvre de Zweig sur le lecteur allemand.

A cette fin, il s'efforce d'adapter la prose zweigienne, abondante et métaphorique aux codes du français et aux normes éditoriales ciblistes de l'époque. En artisan de la langue, il analyse la situation décrite puis, pour l'exprimer, procède à des calques inventifs, reproduit, fusionne, condense, ajoute, déplace, diversifie, résume, abrège, occulte, et si nécessaire situe, rappelle, complète, explique, se laissant guider par une exigence qui est au centre de son éthique : l'accessibilité et la fluidité du texte, d'où souvent il bannit l'hyperbole et chasse l'anticipation, ne lâchant néanmoins jamais le fil rouge de l'histoire que conte Zweig. C'est pour son lecteur qu'il efface, sur la continuité du texte, nombre de métaphores, ce qui produit un effet de rationalisation : il tire les grands traits, donne les clefs pour comprendre sans toujours reproduire l'*expressionnisme* de Zweig, de crainte qu'il ne dérouté son lecteur.

Tel un caméléon, Alzir Hella donne à sa prose, selon le contexte, des contours, des couleurs, des nuances différentes afin de mieux restituer au lecteur français l'*essence* du texte de Zweig, le tragique et l'émotion qui le parcourent, et lui en faire saisir la portée universelle. Traduction n'est ici ni copie ni trahison, elle est *renaissance*, au terme d'un travail consensuel et soudé, comme en témoigne la correspondance de l'auteur avec son traducteur, où se retrouve et se dessine, avec les témoignages en temps réel de l'œuvre qui se crée, une poésie de l'humaine condition.

# BIBLIOGRAPHIE

## ∅ Correspondances

Arciniegas, German, *Le Chevalier d'El Dorado, suivi d'une correspondance inédite entre l'auteur et Stefan Zweig*, traduit de l'espagnol par Georges Lomné, Editions espaces 34, Montpellier, 1995, 282 p.

Charles Baudouin – Romain Rolland – *Correspondance (1916 – 1944) – Une si fidèle amitié*, présentée et annotée par Antoinette Blum, Editions Cesura, Collection Histoire, Biographies et Société, 69330 Meyzieux, 2000, 256 p.

Chardonne/Paulhan *Correspondance 1928-1962*, Editions Stock, Paris, 1999, 267 p.

Georges Duhamel – Stefan Zweig, *Correspondance, L'anthologie oubliée de Leipzig*, Edition établie, présentée et annotée par Claudine Delphis, Deutsch-Französische Kulturbibliothek, Band 18, Leipziger Universitätsverlag, 2001, 231 p.

Sigmund Freud – Stefan Zweig, *Correspondance*, traduit par Gisella Hauer et Didier Plassard, Rivage Poche, Petite bibliothèque, Paris, 1995, 141 p.

Annette Kolb et Romain Rolland, *La vraie patrie, c'est la lumière*, Correspondance et documents réunis par Anne-Marie Saint-Gille, Collection Contacts, Peter Lang, Editions scientifiques européennes, Berne, 1994, 172 p.

Marie-Antoinette *Correspondance (1770 – 1793)*, établie et présentée par Evelyne Lever, Tallandier Editions, Paris, 2005, 911 p.

Alfons Petzold – Stefan Zweig, *Briefwechsel*, Peter Lang, Volume 27 Austrian Culture, New York, 1998, 190 p.

Rainer Maria Rilke – Stefan Zweig, *Briefe und Dokumente*, herausgegeben von Donald Prater, Insel Verlag, Frankfurt am Main, 1987, 180 p.

Romain Rolland - Stefan Zweig, *Briefwechsel*, Tome I, 1910/1923 (802 p.), Tome II 1924/1940 (765 p.), Rütten & Loening, Berlin, 1987

Alfred Rosmer, Léon Trosky, *Correspondance 1929-1939, Alfred et Marguerite Rosmer*, présentée et annotée par Pierre Broué, Gallimard, Paris, 1982, 276 p.

Arthur Schnitzler – Stefan Zweig, *Correspondance*, traduit par Gisella Hauer et Didier Plassard, Bibliothèque Rivages, Editions Payot et Rivages, 1994, 228 p.

Richard Strauss – Stefan Zweig, *Correspondance 1931 – 1936*, traduction de Nicole Casanova et Bernard Banoun, Edition Flammarion, Harmoniques, Paris, 1994, 251 p.

Verhaeren - Zweig, *Correspondance*, édition établie par Fabrice Van de Kerckhove, Editions Labor, collection « Archives du futur », Bruxelles, 1996, 606 p.

Friderike & Stefan Zweig, *L'amour inquiet, Correspondance 1912- 1942*, traduit par Jacques Legrand, Bibliothèques 10/18, Paris, avril 2001, 497 p.

Stefan Zweig, *Correspondance 1897-1899*, traduit par Isabelle Kalinowski, Grasset, Paris, 2000, 381 p.

Stefan Zweig, *Correspondance 1920-1931*, traduit par Laure Bernardi, Grasset, Paris, 2003, 395 p.

## Ø Ouvrages de Stefan Zweig<sup>1668</sup>

- Angst*, H.S. Hermann & Co. Verlag, Berlin, 1920, 75 p.
- Brief einer Unbekannten*, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1996, 91 p.
- Castellio gegen Calvin oder ein Gewissen gegen die Gewalt*, Herbert Reichner Verlag, Wien, 1936, 333 p.
- Ein Gewissen gegen die Gewalt. Castellio gegen Calvin*, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1954, 278 p.
- Castellio gegen Calvin oder ein Gewissen gegen die Gewalt*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1999, 245 p.
- Europäisches Erbe*, 1922, publié à titre posthume par Richard Friedenthal, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1960, 282 p.
- Joseph Fouché, Bildnis eines politischen Menschen*, Insel-Verlag, Leipzig, 1929, 286 p.
- Joseph Fouché, Bildnis eines politischen Menschen*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 2000, 286 p.
- Marceline Desbordes-Valmore, Das Lebensbild einer Dichterin*, Insel-Verlag zu Leipzig, 1927, 260 p.
- Maria Stuart*, Herbert Reichner Verlag, Wien, 1935, 524 p.
- Maria Stuart*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 2004, 470 p.
- Marie Antoinette, Bildnis eines mittleren Charakters*, S. Fischer Verlag, Frankfurt a. Main, 2000, 591 p.
- Romain Rolland : der Mann und das Werk*, Ruetten & Loening, Frankfurt am Main, 1921
- Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam*, Herbert Reichner Verlag, Wien, 1935, 229 p.
- Ungeduld des Herzens*, Bermann-Fischer-Verlag, Stockholm, 1939, 426 p.
- Volpone, Jules Romains et Stefan Zweig, Comédie en 5 actes*, in *Les oeuvres libres*, p. 5 à 82, Arthème Fayard et Cie, éditeurs, Paris, 1929.
- Die Welt von gestern, Erinnerungen eines Europäers*, Bermann Fischer Verlag, A B. Stockholm, imprimé en Autriche, 1944, 584 p. (ainsi que l'édition du Aufbauverlag, Berlin et Weimar, 1990, Nachwort de Kurt Böttcher, 456 p.).
- Zeit und Welt*, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1982, 401 p.

## Traduits en français

- Amok ou le Fou de Malaisie, suivi de la Lettre d'une Inconnue et des Yeux du frère éternel*, traduits par Alzir Hella et Olivier Bournac, Préface Romain Rolland, Librairie Stock, Paris, 1927, 198 p.
- Casanova*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac, Editions Victor Attinger, Paris, 1930, 187 p.
- Castellion contre Calvin*, texte français d'Alzir Hella, Grasset, Paris, 1946, 236 p.
- Conscience contre violence ou Castellion contre Calvin*, traduction d'Alzir Hella, Le Castor Astral, Bordeaux, 2004, 207 p.
- Chandelier enterré (Le)*, traduit par Alzir Hella, Bernard Grasset éditeur, Paris, 1937, 250 p.
- Combat avec le démon (Le) : Hölderlin, Kleist, Nietzsche*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac, Stock, Paris, 1937, 287 p.

---

<sup>1668</sup> La bibliographie complète de Stefan Zweig a été publiée par Randolph J. Klawiter en 1964, puis actualisée en 1991, chez Ariadne Press, Riverside, California. C'est pourquoi nous nous limitons ici aux ouvrages consultés pour cette étude. Il en va de même des traductions en français mentionnées ci-dessous.

*Confusion des sentiments (La)*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Paris, 1929, 193 p.

*Derniers messages*, Texte français d'Alzir Hella, Editions Victor Attinger, Collection Occident, Paris, 1949, 216 p.

*Destruction d'un cœur*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac, Editions Victor Attinger, Paris, 1931, 219 p.

*Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, traduction de Paul Morisse et Henri Chervet, Mercure de France, Paris, 1910, 202 p.

*Erasmus : Grandeur et décadence d'une idée*, traduction d'Alzir Hella, Grasset, Paris, 1935, 239 p.

*Joseph Fouché*, traduction de Alzir Hella et Olivier Bournac, Grasset, Paris, 1931, 275 p.

*Fouché, Le livre de poche*, Grasset, août 2000, 284 p.

*Fouché, Un Ministre de la Police sous Napoléon*, Flammarion, Paris, 1935, 126 p.

*Freud, La guérison par l'esprit*, traduit par Alzir Hella et Juliette Pary, Stock, Paris, 1932, 186 p.

*Jérémie*, traduction de Louis Charles Baudouin, Editions Rieder, Paris, 1929, 361 p.

*Joueur d'échec (Le)*, traduction de Jacqueline Des Gouttes, Le livre de poche, non daté, 110 p.

*Les heures étoilées de l'humanité (Sternstunden der Menschheit)*, texte français d'Alzir Hella, Grasset, Paris, 1939, 248 p.

*Les très riches heures de l'humanité*, traduction d'Alzir Hella et Hélène Denis (pour la préface ainsi que 3 nouveaux textes), Belfond, Paris, 1989, 233 p.

*Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*, traduction de Jean-Paul Zimmermann, Editions Albin Michel, Paris, 1948, 503 p.

*Le Monde d'hier*, traduction de Serge Niémetz, Le livre de poche, Belfond, Paris 1993, 506 p.

*Magellan*, traduction d'Alzir Hella, Grasset, Paris, 1938, 288 p.

*Marie-Antoinette*, traduction d'Alzir Hella, Le livre de Poche, Avril 2003, 588 p.

*Marie-Antoinette*, traduction d'Alzir Hella, Editions Bernard Grasset, Paris, 1933, 444 p.

*Marie Stuart*, traduction d'Alzir Hella, Editions Bernard Grasset, Paris, 1936, 373 p.

*Marie Stuart*, traduction d'Alzir Hella, Le livre de Poche, Grasset, Paris, 2003, 411 p.

*Mary Baker-Eddy (La fantastique existence de)*, traduit par Alzir Hella et Juliette Pary, Stock, Paris, 1932, 253 p.

*Peur (La)*, Romans étrangers, traduit par Alzir Hella, Grasset, Paris, 1935, 282 p.

*Pitié dangereuse (La)*, texte français d'Alzir Hella, Grasset, Paris, 1939, 303 p.

*Romain Rolland, sa vie, son œuvre*, traduit par Odette Richez, Editions Belfond, Paris, 2000, 372 p.

*Souvenirs et rencontres*, texte français de Alzir Hella, Grasset, Paris, 1951, 268 p.

*Trois Maîtres, Balzac, Dickens, Dostoïevski*, Traduction Alzir Hella et Henri Bloch, Grasset, Paris, 1949

*Trois poètes de leur vie, Introduction générale Stendhal – Casanova – Tolstoï*, traduction d'Alzir Hella, Stock, Paris, 1938, 308 p.

*Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, Traduit par Alzir Hella et Olivier Bournac, Editions Victor Attinger, Paris, 1929, 175 p.

Stefan Zweig, édition La Pochothèque, Classiques modernes, Librairie générale française, Paris :

Volume I, *Romans et Nouvelles*, Préface de Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, 1996, traductions d'Alzir Hella, Olivier Bournac, Manfred Schenker et Marie-Dominique Montfyère, 1222 p.

Volume II, *Romans, Nouvelles et Théâtre*, 1995, traductions de Alzir Hella, Olivier Bournac et Louis-Charles Baudouin, Jean-Claude Capèle, Hélène Denis, Robert Dumont, Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, 1193 p.

Volume III, *Essais*, 1996, Traductions de Alzir Hella, Henri Bloch, Juliette Pary, Dominique Tassel et Isabelle Hausser, 1273 p.

Ø Ouvrages traduits par Alzir Hella (autres que ceux de Zweig)

- Asch, Chalom, *La chaise électrique*, traduit par Alzir Hella et Isa Altkaufer, Préface de Stefan Zweig, Paris, 1931, 246 p.
- Daudistel, Albert, *Ceux de la Marine*, traduit par Alzir Hella et O. Bournac, Editions Sociales Internationales, Paris, 1930, 319 p.
- Hoffmann, E.T.A., *Les Elixirs du diable, Histoire posthume du Capucin Médard*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Le Cabinet Cosmopolite, Paris, 1926, 348 p.
- Hoffmann, E.T.A., *Princesse Brambilla*, Caprice, traduit par Alzir Hella et O. Bournac, Préface de Stefan Zweig, Editions J. Snell, Paris, 1928, 251 p.
- Hoffmann, E.T.A., *Nouvelles musicales*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Avant-propos de André Coeuroy, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Le Cabinet Cosmopolite, Paris, 1929, 203 p.
- Hoffmann, E.T.A., *Lettres à son ami intime Théodore Hippel*, traduction inédite, Avant-Propos, Raccords et Notes par Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Paris, 1929, 275 p.
- Keyserling, Comte H. de, *Le journal de voyage d'un philosophe*, traduit par Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Paris, 1928/1929, tome I, 414 p, tome II, 468 p.
- Keyserling, Comte H. de, *Analyse spectrale de l'Europe*, traduction Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Paris, 1931, 378 p.
- Keller, Gottfried, *Les gens de Seldwyla*, traduit de l'allemand, avec une introduction, par Alzir Hella et Olivier Bournac, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Le cabinet cosmopolite, Paris, avril 1928, 235 p.
- Latzko, Andreas, *La marche royale*, traduit par Alzir Hella et O. Bournac, Editions J. Snell & Cie, Paris, 1926, 132 p.
- Latzko, Andreas, *La Foire d'amour*, Texte français d'Alzir Hella, Les Editions universelles, Paris, 1947, 309 p.
- Mainzer, Ferdinand, *Clodia, Vie de la Société à la fin de la République romaine*, traduit de l'allemand par Alzir Hella, Figures et Drames du passé, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1935, 216 p.
- Mann, Heinrich, *Liliane et Paul*, traduction de A. Hella et O. Bournac, Carnets littéraires, Série Cosmopolite, Kra, Paris, 1927, 134 p.
- Multatuli, *Saidjah et Adinda*, in *Pages choisies de Multatuli* traduit du néerlandais par L. Roelandt et Alzir Hella, p. 81 à 104, Editions Labor, Bruxelles, non daté, 259 p.
- Petzold Alfons, *Histoires d'ouvriers*, traduit par Alzir Hella, Librairie Valois, Les romans du nouvel âge, Paris, 1932, 252 p.
- Remarque, Erich Maria, *A l'Ouest rien de nouveau*, traduction de A. Hella et O. Bournac, Librairie Stock, Paris, 1930, 303 p.
- Richter, Jean-Paul, *Quintus Fixlein*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Le Cabinet cosmopolite, Librairie Stock, Paris, 1925, 218 p.
- Richter, Jean-Paul, *Sermons de Carême*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac, Victor Attinger, 1932, 205 p.
- Schnitzler, Arthur, *Mourir*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac, 1925, 189 p.
- Schnitzler, Arthur, *Madame Beate et son fils*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac, 1928, 122 p.
- Storm, Theodor, *Immensee*, traduction d'Alzir Hella et Olivier Bournac, Paris, 1930, 106 p.
- Toller, Ernst, *Poèmes de la Prison*, Traduction d'Alzir Hella et de O. Bournac, Préface de Romain Rolland, édition de la Revue littéraire des Primaires, les Humbles, Paris, 1922, 32 p.
- Toller, Ernst, *Le Livre de l'Hirondelle*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Les Cahiers du Sud, Collection « Poètes » n° 8, Marseille, 1928, 90 p.
- Varga Eugène, *La Dictature du Prolétariat (problèmes économiques)*, Librairie de l'Humanité, Paris, 1922, 202 p.

## Ø Ouvrages traduits par Stefan Zweig

- Barbusse, Henri, *Die Schutzfliehenden, Roman einer Vorkriegsjugend*, Rascher, Zürich, 1932, 248 p.
- Baudelaire, Charles, *Gedichte in Vers und Prosa*, traduits avec Camill Hoffmann, Seemann, Leipzig, 1902, 152 p.
- Rolland, Romain, *Den hingschlachteten Völkern!*, Max Rascher, Zürich, 1918, 15 p.
- Rolland, Romain, *Clerambault, Geschichte eines freien Gewissens im Krieg*, Rütten & Loening, Frankfurt, 1922, 333 p.
- Rolland, Romain, *Die Zeit wird kommen*, E.P. Tal & Co., Leipzig, 1919, 89 p.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Emil oder die Erziehung*, Potsdam, Kiepenheuer, 1919, 289 p.
- Suares André, *Cressida*, Tal, Wien, 1920, 128 p.
- Verhaeren, Emile, *Ausgewählte Gedichte*, Insel Verlag, Leipzig, 1904, 90 p.
- Verhaeren, Emile, *Drei Dramen*, Insel Verlag, Leipzig, 1910, 192 p.
- Verhaeren, Emile, *Rembrandt*, Insel Verlag, Leipzig, 1912, 111 p.
- Verhaeren, Emile, *Hymnen an das Leben*, Insel-Verlag, Leipzig, 1913, 60 p.
- Verhaeren, Emile, *Rubens*, Insel Verlag, Leipzig, 1920, 84 p.
- Verlaine, Paul, *Gedichte, Eine Anthologie der besten Übertragungen* herausgegeben von Stefan Zweig, Schuster & Loeffler, Leipzig, 1902, 122 p. ; *Gesammelte Werke* in 2. B., Insel-Verlag, Leipzig, 1922, 415 p. ; *Eine Auswahl der besten Übertragungen*, Insel Verlag, Leipzig, 1927.

## Ø Etudes sur Stefan Zweig et ses oeuvres

- Alami Mourad, *Der Stil der literarischen Biographien bei Stefan Zweig, erläutert am »Joseph Fouché«*, Peter Lang, 1989, 429 p.
- Arens Hanns, *Stefan Zweig : sein Leben, sein Werk*, Esslingen, 1949, 239 p.
- Arens Hanns, *Stefan Zweig. Der grosse Europäer*, Kindler, Munich, 384 p.
- Bauer, Arnold, *Stefan Zweig, Morgenbuch*, Fischer Taschenbuch Verlag, Berlin, 1996, 94 p.
- Bircher, Martin, *Stefan Zweigs Welt der Autographen*, Offizin/Strauhof, Zürich, 1996, 112 p.
- Bona, Dominique, *Stefan Zweig, l'ami blessé*, Plon, 1996, 355 p.
- Chédin, Renate, *Das »Geheim Tragische des Daseins«*, Stefan Zweig, »Die Welt von Gestern«, Königshausen & Neumann, Würzburg, 1996, 83 p.
- Dumont Robert, *Stefan Zweig et la France*, Editions Didier, Paris, 1967, 430 p.
- Eicher, Thomas (sous la direction de), *Stefan Zweig im Zeitgeschehen des 20. Jahrhunderts*, Athena Verlag, Oberhausen, 2003, 316 p.
- Gelber Mark H., *Stefan Zweig heute*, Peter Lang Verlag, New York, 1987, 226 p.
- Gelber, Mark H. et Klaus Zelewitz, *Stefan Zweig, Exil und Such nach dem Weltfrieden, Akten des Internationalen Stefan-Zweig – Kongresses, 18.-23.2.1992*, Ariadne Press, Riverside, ca. 1995, 345 p.
- Haenel, Thomas, *Psychologe aus Leidenschaft, Stefan Zweig, Leben und Werk aus der Sicht eines Psychiaters*, Droste, Düsseldorf, 1995, 380 p.
- Honsza Norbert, *Stefan Zweig und die dichterische Biographie*, in *Annali Instituto Orientale di Napoli*, 7, 1964, p. 123 – 141.
- Kerschbaumer, Gert, *Stefan Zweig Der fliegende Salzburger*, Fischer Taschenbuchverlag, Frankfurt am Main, 2005, 514 p.
- Kiser, John, *La mort de Stefan Zweig, Mort d'un homme moderne*, traduit de l'américain par Sylvie et Olivier Gouchet, Préface d'Elie Wiesel, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 1998, 64 p.
- Lafaye, Jean-Jacques, *L'avenir de la nostalgie, Une vie de Stefan Zweig*, essai, Editions du Félin, 207 p.

Lafaye, Jean-Jacques, *Stefan Zweig. Un aristocrate juif au cœur de l'Europe*, Kiron, Editions du Félin, 1999, 141 p.

Lunzer, Heinz et Renner, Gerhard, *Stefan Zweig 1991/1981, Aufsätze und Dokumente*, Zirkular, Sondernummer 2, Wien, 1981, 180 p.

Mertens, Gérard M., *Stefan Zweig's writings as study of human types*, étude faisant partie des travaux exigés pour l'obtention du titre de Docteur en Philosophie de l'Université du Michigan, Etats-Unis, 1950

Muller, Hartmut, *Stefan Zweig*, Rowohlt's Monographien, Reinbek bei Hamburg, 2000, 157 p.

Natter, Monika, *Der frankophile Europäer und psychologische Erzähler, Die Rezeption von Stefan Zweig in Frankreich (1910 – 1940)*, Universität Wien, 1996 (Dissertation), 246 p.

Niémetz, Serge, *Stefan Zweig, Le voyageur et ses mondes*, Belfond, Paris, 1996, 600 p.

Prater, Donald, *Stefan Zweig*, traduit par Pascale de Mazamat, Editions Table Ronde, Petite Vermillon, Paris, 1999, 404 p.

Rieger, Erwin, *Stefan Zweig. Der Mann und das Werk*, J. M. Spaeth Verlag, Berlin, 1928, 230 p.

Rovagnati, Gabriella, *Umwege auf dem Wege zu mir selbst, Zu Leben und Werk Stefan Zweigs*, Bouvier, Bonn, 1998, 279 p.

Sauvat, Catherine, *Stefan Zweig und Wien*, Fotos von Hélène Moulounguet, übersetzt von Sylvia Strasser, Gerstenberg Verlag, Hildesheim, 2000, 166 p.

Schimke, Sabine, *Das Nominalsyntaxma im französischen und im deutschen Anhand der französischen Übersetzung der Novelle »Amok« von Stefan Zweig*, Philosophische Fakultät der Universität Innsbruck (Diplomarbeit), 94 p.

Schmid-Bortenschlager, Sigrid/Werner Riemer, *Stefan Zweig lebt*, Akten des 2. Internationalen Stefan Zweig Kongresses, Salzburg 1998, Verlag Hans-Dieter Heinz, Akademischer Verlag, Stuttgart, 1999, 211 p.

Sigot, Jenny, *Traduction de Brief einer Unbekannten de Stefan Zweig*, Ecole de traduction et d'Interprétation de Genève, Université de Genève, 2001 (mémoire), 109 p.

Tunner, Erika, *Carrefours de rencontres, de Stefan Zweig à Christa Wolf – Les littératures allemandes et autrichiennes du XXème siècle*, Les mondes germaniques, L'Harmattan, Paris, 2004, 249 p.

Weschenbach, Natascha, *Stefan Zweig und Hippolyte Taine, Stefan Zweigs Dissertation über »Die Philosophie des Hippolyte Taine«*, Wien 1904, Studia Imago Logica, Editions Rodopi B.V., Amsterdam, 1992, 232 p.

Wolff, Gerhart, *Die Geschichte und ihre künstlerische Bewältigung im Werk von Stefan Zweig. Ein Beitrag zum Problem geschichtlicher Wortkunst*. Bonn, 1958 (Dissertation), 283 p.

Zohn Harry, *Wiener Juden in der deutschen Literatur*, Editions Olamenu, Tel Aviv, 1964, 106 p.

#### Ø Ouvrages de Louis Angé

*Savoir Vendre, Principes et Applications pratiques*, La pratique moderne des affaires, Editions Piter, Bruxelles, non daté, 202 p.

*Manuel de publicité à l'usage des Commerçants et des Industriels des Professionnels de la Publicité et des Ecoles de Commerce*, Bibliothèque professionnelle, Librairie J.B. Baillièrè & Fils, 1922, 344 p.

*Pour bien faire sa publicité*, Editions J. Oliven, La Culture Méthodique des Affaires, Paris, 1930, 268 p.

*Ce que chacun doit savoir de la méthode Taylor*, Etienne Chiron Editeur, Paris, 1932, (en collaboration avec M. Enslèn), 59 p.

∅ Ouvrages traduits par Louis Angé (Comfort)

Mataja, Victor, *La réclame dans ses rapports avec les affaires et le public*, Editions Polmoss, Bruxelles, non daté, traduit par Louis Angé sous le pseudonyme de Comfort, 75 p.

Hopkins, Claude C., *Mes Succès en Publicité*, Editions du Bureau Technique De la Revue « La Publicité », Paris, 1929, 200 p.

∅ Ouvrages (autres que ceux de Zweig) traduits sous le pseudonyme d'Oliver Bournac

*Poésies de Sainte Thérèse*, traduction en vers français, Editions P. Lethielleux, Paris, 1914

*Œdipe à Colonne*, traduction en vers français (en collaboration avec Boyer d'Agen), Editions Alphonse Lemerre, Paris, 1915, 93 p. (paginé de 83 à 170).

∅ Ouvrages écrits sous le pseudonyme d'Olivier Bournac

*Quand j'avais une marraine*, Pastels de Guerre et d'Amour, Editions et Librairie E. Chiron, Editeur, Paris, 1919, 78 p.

*L'Esprit souffla sur les Eaux*, Collection l'Épervier, Editions de la Nouvelle Revue Critique, (en collaboration avec Jean Combescure), Troyes, 1930, 252 p.

∅ Mémoires, biographies, autobiographies, journaux

Barthou, Louis, *Mirabeau*, Librairie Hachette, Paris, 1913, 324 p.

Bertière, Simone, *Marie-Antoinette l'insoumise*, Le livre de poche, Editions de Fallois, Paris, 2002, 918 p.

Castelot, André, *Marie-Antoinette*, Amiot-Dumont, Paris, 1953, 372 p.

Castelot, André, *Madame Royale*, Librairie académique Perrin, Paris, 1962, 333 p.

Charpentier, John, *Estaurié*, Visages contemporains, Librairie Firmin Didot, Paris, 218 p.

Cladel, Léon, 1835 – 1892, *Livres, correspondances et manuscrits*, Notice de Pierre Saunier, Préface de Gérard Oberlé, Manoir de Pron, 1993, 61 p.

Delorme, Philippe, *Histoire des reines de France, Marie-Antoinette*, Editions Pygmalion, Paris, 1999, 325 p.

Erlanger, Philippe, *Marie Stuart*, Editions Perrin, Paris, 1997, 287 p.

France, Anatole, *Vie de Jeanne d'Arc*, Calmann-Levy, Paris, non daté, 536 p.

France, Anatole, *Das Leben der heiligen Johanna*, autorisierte Übersetzung von Friderike Maria Zweig, Verlag Hans Carl/München-Feldafing, 1930, 478 p.

Huertas de, Monique, *Madame Royale, L'énigmatique destinée de la fille de Louis XVI*, Editions Pygmalion-Gérard Watelet, Paris, 1999, 344 p.

Kolb, Annette *Briefe einer Deutschfranzösin*, Erich Reiss Verlag, Berlin, 1917, 160 p.

Kolb, Annette *Lettres d'une franco-allemande*, traduites par elle-même, Editions Atar, Genève, 1917, 132 p.

Le Blond, Maurice, *Saint-Georges de Bouhélier*, Librairie E. Sansot & Cie, Editeurs, Paris, 1919, 47 p.

Ludwig, Emil, *Napoléon*, traduction par Alice Stern, Editions Payot, Paris, 1929, 582 p.

Madelin, Louis, *Les mémoires de Fouché, (introduction et notes de Louis Madelin)*, Flammarion, Paris, 1945, 522 p.

Madelin, Louis, *Danton*, Librairie Hachette, Paris, 1930, 322 p.



Mann, Klaus, *Le Tournant, Histoire d'une vie*, traduction Nicole Roche, éditions Solin, Malakoff, 1984, 690 p.

Morgenstern, Soma, *Fuite et fin de Joseph Roth*, traduction de Denis Authier, Edition Liana Levy, Paris, 1998, 366 p.

Muller, Henry, *Trois pas en arrière*, La Table ronde, La petite vermillon, Paris, septembre 2002, 245 p.

Parys, Joris van, *Masereel*, traduit du néerlandais en allemand par S. Theissen, Edition 8, Zurich, 1999, 448 p.

Philonenko, Alexis, *La mort de Louis XVI*, Editions Bartillat, Paris, 2000, 500 p.

Poulaille, Henry, *Le pain quotidien, 1903 – 1906*, La guilde du livre Lausanne, Genève, 1944, 310 p.

Schnitzler, Arthur, *Une jeunesse viennoise, 1862 – 1889, Autobiographie*, traduit de l'allemand par Nicole et Henri Roche, Hachette, Le Livre de poche, Paris, 2003, 508 p.

Sternburg, Wilhelm von, *Als wäre alles das letzte Mal, Erich Maria Remarque, Eine Biographie*, Kiepenheuer & Witsch, Köln, 2000, 512 p.

Tulard, Jean, *Joseph Fouché*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1998, 496 p.

Zweig, Friderike, *Spiegelungen des Lebens*, Hans Deutsch Verlag, Wien, 1964, 285 p.

Zweig, Friderike, *Stefan Zweig wie ich ihn erlebte*, Berlin, Herbig, 1948, 255 p.

Zweig, Stefan, *Journaux 1912 – 1940*, traduits par Jacques Legrand, Belfond, Paris, 1986, 330 p.

Zweig, Stefan, *Tagebücher*, Fischer Taschenbuchverlag, Frankfurt am Main 1993, 663 p.

Liber amicorum *Friderike Maria Zweig*, In honor of her Seventieth Birthday, 4 décembre 1952, édité par Harry Zohn, Brandeis University, New York, 1952, 112 p.

Fascicule consacré à la vie de Jacques Chardonne, Bibliothèque Nationale, Paris, 1984, 30 p.

#### ∅ Ouvrages sur l'art du récit, la biographie et les autres genres littéraires

Adam Wolfgang, «Der Essay», in : *Formen der Literatur in Einzeldarstellung*, sous la direction d'Otto Knörrig, Kröner, Stuttgart, 1981, pp. 88-98

Barthes, Roland, *Critique et vérité*, Editions du Seuil, Paris, 1999

Batchelor John, *The Art of Literary Biography*, Clarendon Press, Oxford, 2000, 289 p.

Blöcker Günter, «Biographie – Kunst oder Wissenschaft ?» in : *Definitionen. Essays zur Literatur*. Adolf Frisé, Francfort, 1963, p. 58-84.

Buisine Alain, *Biofictions*, in : *Le biographique*, Revue des Sciences humaines, n° 224, publiée par l'Université de Lille III, 1992

Compagnon, Antoine, *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, Le Seuil, Paris, 1979, 420 p.

Dvorak, Marta (sous la direction de), *La création biographique, Biographical Creation*, Association française d'Etudes canadiennes, collection de l'AFEC, Presses universitaires de Rennes, 1997, 281 p.

Halsall, Albert W., *L'art de convaincre – le récit pragmatique – rhétorique, idéologie, propagande*, éditions Paratexte, Toronto, 1988, 438 p.

Hörmann Pauline A.H., *La biographie comme genre littéraire : Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar*, Ed. Rodolphi, Amsterdam, 1996, 191 p.

Just Klaus-Günter, „Essay“, in *Deutsche Philologie im Aufriss*, sous la direction de Wolfgang Stammer, Tome 2, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1960

Kundera, Milan, *L'art du roman*, Essai, Gallimard, Paris, 1986, 200 p.

Lämmert, Eberhard, *Bauformen des Erzählens*, Metzler, Stuttgart, 1967, 301 p.

Lukacs, *Le roman historique*, Petite bibliothèque Payot, traduit par Robert Saille, Paris, 2000, 407 p.

Madelénat, Daniel, *La biographie*, Presse Universitaires de Presse, 1984, 218 p.

Maurois André, *Aspects de la biographie*, Au Sans Pareil, Paris, 1928, 195 p.

Poirier, J., S. Clapier-Valladon, P. Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, J. Poirier, PUF, le sociologue, Paris, 1996, 240 p.

Rohner, Ludwig, *Der deutsche Essay, Materialien zur Geschichte und Ästhetik einer literarischen Gattung*, Berlin, 1966, 927 p.

Romein Jan, *Die Biographie. Einführung in ihre Geschichte und ihre Problematik*, Francke, Berne, 1948, 195 p.

Scheuer Helmut, *Biographie. Studien zur Funktion und zum Wandel einer literarischen Gattung vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Stuttgart, Metzler, 1979, 291 p. ; *Überlegungen zu einer Gattungsbeschreibung*, in *Von Anderem und vom Selbst. Beiträge zu Fragen der Biographie und Autobiographie*, Textes réunis par Reinholt Crimm et Jost Hermand, Königstein, 1982.

Stanzel, Franz K., *Theorie des Erzählens*, Editions Vandenhoeck und Ruprecht, UTB für Wissenschaft, Göttingen, 1995, 339 p.

Weissenberger, Klaus, *Prosa ohne Erzählen, Die Gattungen der nicht-fiktionalen Kunstprosa*, Niemeyer, Tübingen, 1985, 202 p.

Woolf Virginia, *The New Biography in Collected Essays*, Vol. 4, Londres, Hogarth Press, 1967

*Biographique, (Le)*, Revue des Sciences Humaines, publiée par l'Université Charles-de-Gaulle, Lille III, avril 1991, 279 p.

*Biographie et autobiographie au XXème siècle, approche culturelle et linguistique du genre*, Actes du 20ème congrès de l'A.G.E.S., Cahiers de l'Institut d'Etudes germaniques Université Paul Valéry, Montpellier 16 – 17 mai 1987, 131 p.

*Entretiens sur la biographie*, Carnets Séguier, Paris, 2000, 168 p.

#### ∅ Ouvrages sur littérature et histoire

Beilfuss, Wilfried, *Der literarische Rezeptionsprozess, Ein Modell*, Europäische Hochschulschriften, Vol. 989, Peter Lang, Frankfurt am Main, 270 p.

Dilthey Wilhelm, *Gesammelte Schriften, Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*, Stuttgart, 1958 et sa traduction en français par Sylvie Mesure *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Les Editions du Cerf, Paris, 1988, 138 p.

Elias, Norbert, *La civilisation des mœurs*, édition Pocket Agora n° 49, Paris, 2003, 342 p.

Frenzel H.A. et E., *Daten deutscher Dichtung, chronologischer Abriss der deutschen Literaturgeschichte, Band 2 : Vom Realismus bis zur Gegenwart*, Munich, 1982, 446 p.

George, Marion, *A la fois proche et autre, Zum Bild der österreichischen Literatur in Frankreich*, Université de Poitiers, *Sprachtransfer als Kulturtransfer*, Verlag Hans-Dieter Heinz, Stuttgart, 2002

Groeben Norbert, *Literaturpsychologie, Literaturwissenschaft zwischen Hermeneutik und Empirie*, Stuttgart, 1972, 269 p.

Gruhle Hans, *Geschichtsschreibung und Psychologie*, Bonn, 1953, 183 p.

Holzner Johann & Wiesmüller Wolfgang, *Ästhetik der Geschichte*, Innsbrücker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Germanistische Reihe, Innsbruck, 1995, 259 p.

Mann Golo, *Geschichtsschreibung als Literatur*, in *Literatur und Dichtung. Versuch einer Begriffsbestimmung*, textes réunis par Horst Rüdiger, Stuttgart, 1973, p. 107-124

Patzig, Günther, *Das Problem der Objektivität und der Tatsachenbegriff*, in *Theorie der Geschichte. Beiträge zur Historik, Tome I, Objektivität und Parteilichkeit in der Geschichtswissenschaft*, R. Koselleck, W.J. Mommsen, J. Rüsen, Munich, 1977

Proust, Françoise, *Kant, le temps de l'histoire*, Critique de la politique Payot, Paris, 1991, 353 p.

Proust, Françoise, *L'Histoire à contretemps, Le temps historique chez Walter Benjamin*, Le livre de Poche, Biblio essais, Paris, 1999, 276 p.

Ricoeur, Paul, *Temps et Récit, 1. L'intrigue et le récit historique*, Points Essais, Editions du Seuil, Paris, 1983, 404 p.

Taine, Hippolyte, *Essais de critique et d'histoire*, Paris, Hachette, 1858

Wellek, René et Austrin Warren, *La théorie littéraire*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Audigier et Jean Gattégno, collection Poétique, Editions du Seuil, Paris, 1982, 397 p.

Zelewitz Klaus, « Raconter l'histoire, est-ce un risque ? », traduction de J.P. Christophe in : Pierre Grappin, *Actes du colloque tenu à l'université de Metz en décembre 1981*, Didier Erudition, 1982, 68 p.

Zimmermann, Bernhard, *Literaturrezeption im historischen Prozess*, Verlag C.H. Beck, München, 1977, 167 p.

*Le débat n° 122, Mémoires du XXème siècle, Autour de la Mémoire, l'Histoire, l'Oubli de Paul Ricoeur* (Roger Chartier, Alexandre Escudier, Pierre Nora, Krzystof Pomian, Paul Ricoeur), p. 4 – 61, Gallimard, novembre-décembre 2002

## Ø Romans, poèmes et essais

Asch, Schalom, *Petersbourg*, Préface de Stefan Zweig, traduit par Alexandre Vialatte, Belfond, Paris, 1986, 353 p.

Balzac Honoré de, *Lettres à l'Etrangère*, Calmann-Levy, Paris, 1899, 575 p.

Balzac Honoré de, *La Comédie Humaine*, Louis Conard, Paris, 1912, tome 1, 516 p.

Balzac, Honoré de, *Une ténébreuse affaire*, Le livre de poche, Paris-Coulommiers, 1965, 246 p.

Beaumarchais, Pierre Augustin Caron de, *Le Barbier de Séville*, Pocket classiques, Paris, 2004, 271 p.

Chardonne, Jacques, *Propos comme ça*, Les Cahiers Rouges, Grasset, Paris, 2004, 117 p.

Chardonne, Jacques, *Claire*, précédé d'une lettre de Bernard Grasset à l'auteur, Grasset, Paris, 1932, 295 p.

Chessel Marie-Emmanuelle, *La publicité*, Naissance d'une profession 1900-1940, CNRS Editions, Paris, 1998, 252 p.

Guilbeaux, Henri, *Où va l'Allemagne, où va l'Europe, où va le monde*, G. Mignolet & Storz Editeurs, Paris, 1933, 317 p.

Guilbeaux, Henri, *Anthologie des lyriques allemands contemporains depuis Nietzsche*, Préface par Emile Verhaeren, Editions Eugène Figuière et Cie, Paris, 1913, 405 p.

Hesse, Hermann, *Siddharta. Eine indische Dichtung*, Surkamp, Frankfurt am Main, 2002, 120 p.

Jaloux, Edmond, *Romanciers allemands*, présentés et traduits par Edmond Jaloux, Félix Bertaux, Alzir Hella, O. Bournac, J. Supervielle, Collection G. Charensol, Les romanciers étrangers contemporains, Editions Denoël et Steele, Paris, 1932

Latzko, Andreas, *Le Dernier Homme*, version nouvelle, avec une présentation par Stefan Zweig et 11 bois dessinés et gravés par Frans Masereel, traduction libre par René Arcos et David Roger, Editions du Sablier, Paris, 1920, 116 p.

Leenhardt Jacques et Robert Picht, *Au Jardin des Malentendus*, Le Commerce franco-allemand des idées, Actes Sud, Arles, 1990, 461 p.

Marie Stuart, *Les sonnets de Marie Stuart, Reine d'Ecosse, au Comte de Bothwell*, Editeur chez Jacques Haumont, Paris, 1952, 15 p.

Multatuli, *Max Havelaar*, traduit du néerlandais par Philippe Noble, Editions Acte Sud, Arles, 1991, 448 p.

Parijanine, Maurice, *Des Français en Russie, Quelques souvenirs sur la Révolution russe (1919-120) et sur notre ami Henri Guilbeaux*, Edition de la Revue littéraire des Primaires, les Humbles, Paris, août-septembre 1931, 67 p.

Pary, Juliette, *Mes 126 gosses*, Flammarion, Paris, 1938, 327 p.

Pary, Juliette, *Images du jeune Israël*, collection de « La Roulotte », Editions La Concorde, Lausanne, 1950, 160 p.

Rilke, Rainer Maria, *Lettres à un jeune poète*, traduites de l'allemand par Bernard Grasset et Rainer Biemal, Editions Grasset, Paris, 1937, 150 p.

Rilke, Rainer Maria, *Lettres à un jeune poète, Proses, Poèmes français*, traduction nouvelle, préfaces et notes de Claude Mouchard et Hans Hartje, Le livre de poche, Librairie générale française, 1989, 217 p.

Rolland, Romain, *Clerambault, Histoire d'une Conscience libre pendant la Guerre*, Albin Michel, Editeur, Paris, 1920, 318 p.

Sieburg, Friedrich, *Dieu est-il français ?*, Grasset, Paris, 335 p.

Thomas, Chantal, *Les Adieux à la Reine*, Edition du Seuil, Paris, 2002, 245 p.

Toller Ernst, *Das Schwalbenbuch und andere Gedichte*, Aufbau-Verlag Berlin und Weimar, publié à Leipzig en 1990, 140 p

Villepin, Dominique de, *Les Cent-Jours ou l'esprit de sacrifice*, Librairie Académique Perrin, Paris, 2001, 634 p.

Wedekind, Frank, *L'éveil du printemps*, traduit par François Regnault, Edition Gallimard, Le Manteau d'Arlequin, Paris, 2005, 107 p.

Wullens, Maurice, (témoignages réunis par), *Pour Henri Guilbeaux*, Les Humbles, Revue littéraire des primaires, Paris, juin/juillet/août 1924, 112 p.

#### ∅ Ouvrages sur la traduction

Apel, Friedmar, *Sprachbewegung, Eine historisch-poetologische Untersuchung zum Problem des Übersetzens*, Heidelberg, 1982, 317 p.

Ballard, Michel (textes réunis par), *Europe et traduction*, Artois Presses Université, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, 261 p. ; *Oralité et Traduction*, Artois Presses Université, Arras, 2001, 430 p.

Barboni, Thilde, « Inconscient et Traduction », p. 27/28, in *Cahiers internationaux de symbolisme, Théorie et pratique de la traduction III, La Traduction littéraire*, l'Atelier du Traducteur, numéros 92-93-94, Mons, 1999.

Bataillon, Laure, *Traduire, écrire*, ATLF, Arcane 17, Paris, 1991, 123 p.

Benjamin, Walter, *Œuvres I*, Traduit par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Folio Essais, Gallimard, 2000, 395 p. ; *Œuvres III*, idem, 479 p.

Berman, Antoine, *L'épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Les Essais 226, Edition Gallimard, 1984, 307 p.

Berman, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, Seuil, L'ordre philosophique, Paris, 1999, 142 p.

Berman, Antoine, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Editions Gallimard, Paris, 1995, 276 p.

Boie, Bernhild et Sylvie Le Moël (textes réunis par), *Traduction et constitution de l'identité*, Publication de l'Université François Rabelais, Tours, 2002, 205 p.

Creutziger, Werner, *In Dichters Lande gehen, Übersetzen als Schreibkunst*, Mitteldeutscher Verlag, Halle/Leipzig, 1985, 148 p.

Daran (de), Valérie (hg.), *Sprachtransfer als Kulturtransfer, Translationsprozesse zwischen dem österreichischen und dem französischen Kulturraum im 20. Jahrhundert*, Verlag Hans-Dieter Heinz, Akademischer Verlag Stuttgart, 2002, 235 p.

Delisle, Jean, (sous la direction de), *Portraits de traducteurs*, Artois Presse Université, Arras, 1999, 310 p.

Ecco Umberto, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Faire l'Europe, Seuil, Paris, 1994, 436 p.

Frey, Hans-Jost, *Der unendliche Text*, Editions Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1990, 308 p.

Gössmann, Wilhelm/Hollender, Christoph, *Schreiben und Übersetzen, Theorie allenfalls als Versuch einer Rechenschaft*, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1994, 216 p.

Graf, Marion, (sous la direction de), *L'écrivain et son traducteur en Suisse et en Europe*, Choix de textes, Editions Zoe, Genève, 1998, 293 p.

Hurtado Albir, Amparo, *La notion de fidélité en traduction*, Didier Erudition, Paris, 1990, 236 p.

- Kundera, Milan, *Les testaments trahis*, Folio, Gallimard, Paris, 1993, 333 p.
- Koller, Werner, *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, 5. Auflage, Uni-Taschenbücher, Quelle und Meyer, Wiesbaden, 1997, 343 p.
- Ladmiral, Jean-René, *Théorème pour la traduction*, Collection Tel n° 246, Gallimard, Paris, 1994, 274 p.
- Larbaud, Valéry, *Sous l'invocation de Saint-Jérôme*, collection Tel, Gallimard, Paris, 1997, 353 p.
- Levy, Jiri, *Die literarische Übersetzung, Theorie einer Kunstgattung*, Athenäum Verlag, Frankfurt am Main, Bonn, 1969, 308 p.
- Lönker, Fred (hg.), *Die literarische Übersetzung als Medium der Fremderfahrung*, Göttinger Beiträge zur Internationalen Übersetzungsforschung, Band 6, Erich Schmidt Verlag, Berlin, 1992
- Malblanc, Alfred, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Didier, Paris, 1977; 353 p.
- Margot, Jean-Claude, *Traduire sans trahir, La théorie de la traduction et son application aux textes bibliques*, Préface de Georges Mounin, Editions L'Âge d'homme, Lausanne, 1990, 389 p.
- Meschonnic, Henri, *Poétique du traduire*, Verdier, 11 Lagrasse, 1999, 418 p.
- Meyer, Martin (hg.) *Vom Übersetzen, Zehn Essays*, Carl Hanser Verlag, München, 1990, 171 p.
- Mounin, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Collection Tel n° 5, Gallimard, Paris, 1963, 320 p.
- Mounin, Georges, *Clefs pour la linguistique*, Bibliothèque 10/18, Paris, 1968, 171 p.
- Orcel, Michel, *Les larmes du traducteur*, Journal du Maroc, Grasset, Paris, 2001, 193 p.
- Oseki-Dépré, Inès, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Armand Colin, Paris, 1999, 280 p.
- Pagnouille, Christine, (textes rassemblés par), *Les gens du passage*, Liège, 1992, 145 p.
- Pérennec, Marcel, *Eléments de traduction comparée français-allemand*, Langues 128, Nathan Université, Paris, 1993, 126 p.
- Pöckl, Wolfgang (hg.), *Österreichische Dichter als Übersetzer*, Salzburger komparastische Analysen, österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, Sitzungsberichte, 571. Band, Wien, 1991, 265 p.
- Reinart, Sylvia et Michael Schreiber (hg.), *Sprachvergleich und Übersetzen : französisch und deutsch*. Akten der gleichnamigen Sektion des ersten Kongresses des Franko-Romanisten Verbandes (Mainz, 24.-26. September 1998), Romanistischer Verlag, Bonn, 1999, 302 p.
- Reiss, Katharina, *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik, Kategorien und Kriterien für eine sachgerechte Beurteilung von Übersetzungen*, Max Hueber Verlag, München, 1971, 124 p.
- Reiss, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, traduit de l'allemand par Catherine Bocquet, Cahiers de l'Université d'Artois, 23/2002, Arras, Artois Presses Université, 2002, 166 p.
- Steiner George, *Après Babel*, traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer, Bibliothèque Albin Michel des idées, Paris, 1991, 470 p.
- Vermeer Hans. J, *Übersetzen als Utopie, Die Übersetzungstheorie des Walter Bendis Schoenflies Benjamin*, Textcontext Wissenchaft, Heidelberg 1996, 268 p.
- Vitez, Antoine, *Le devoir de traduire*, Editions Climats et Maison Antoine Vitez, Montpellier, 1996, 100 p.
- Actes des deuxièmes assises de la Traduction Littéraire en Arles*, 1985, Acte Sud, Arles, 1986, 211 p.
- Cahiers internationaux de symbolisme*, 31-32, Théorie et pratique de la traduction (II), Mons, 1976, 239 p.
- Théorie et Pratique de la Traduction III – La traduction littéraire – L'atelier du traducteur*, Cahiers internationaux de symbolisme, Numéros 92 – 93 – 94, Mons, 1999, 292 p.

## ∅ Ouvrages sur les ouvriers du livre et le milieu éditorial

- Assouline, Pierre, *Gaston Gallimard, un demi-siècle d'édition française*, Seuil, collection Points, Paris, 1996, 540 p.
- Blondeau, Yves, *Le Syndicat des correcteurs de Paris et de la région parisienne 1881-1973*, Thèse de doctorat de troisième cycle, supplément au Bulletin des correcteurs n° 99, Paris, 1973, 223 p.
- Body Marcel, *Un piano en bouleau de Carélie – Mes années de Russie 1917-1927*, Hachette, Paris, 1981, 302 p.
- Bothorel, Jean, *Bernard Grasset, vie et passions d'un éditeur*, Grasset, Paris, 1989, 353 p.
- Buchet, Edmond, *Les auteurs de ma vie ou ma vie d'éditeur*, Editions Buchet/Chastel, Paris, 1969, 354 p.
- Chambelland, Colette, *Pierre Monatte, une autre voix syndicaliste*, Les Editions de l'Atelier/Editions ouvrières, Paris, 1999, 188 p.
- Guitard-Auviste, Ginette, *Chardonne ou l'incandescence sous le givre*, Olivier Orban, publié sous la direction de Catherine Blanchard, Paris, 1984, 426 p.
- Manigaud, Anne, *Marcel Body : Limoges – Moscou – Limoges, Itinéraire bouleversé par la Révolution russe*, Paris I, 1994 (mémoire de maîtrise), 212 p.
- Maricourt, Thierry, *Henry Poulaille, Manya*, Levallois-Perret, 1992, 273 p.
- Nyssen Hubert, *L'Editeur et son double*, Editions Actes Sud, Arles, 1988, volume I (274 p.), volume II (302 p.)
- Parinet, Elisabeth, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine, XIXème-XXème siècle*, Editions du Seuil, Paris, 2004, 416 p.
- Rébérioux Madeleine, *Les ouvriers du livre et leur fédération. Un centenaire 1881-1981*, Messidor/Temps Actuels, Bellegarde, 1981, 199 p.

## ∅ Ouvrages sur les anarchistes

- Becker, Emile, *La « Bande à Bonnot » 1911 – 1912*, Nouvelles Editions Debresse, Paris, 1968, 196 p.
- Carruchet, William, *Ils ont tué Bonnot*, Les révélations des archives policières, Calman-Levy, Paris, 1990, 212 p.
- Delacourt Frédéric, *L'Affaire Bande à Bonnot*, Editions de Vecchi, Paris, 2000, 143 p.
- Gordeaux, Paul, *La bande à Bonnot*, Collection J'ai lu, Le Crime ne paie pas, Flammarion, Paris, 1970, 126 p.
- Guilbeaux, Henri, *Du Kremlin au Cherche-Midi*, Librairie Gallimard, Paris, 1933, 267 p.
- Lorulot, André, *ma vie, mes idées*, édité par les amis d'André Lorulot, imprimerie angevine, 49800 Saint-Barthélémy d'Anjou, 1973, 243 p.
- Maitron, Jean, *Paul Delesalle, Un anarchiste de la Belle époque*, Les Inconnus de l'Histoire, Fayard, Paris, 1985, 196 p.
- Préposiet, Jean, *Histoire de l'Anarchisme*, Tallandier, Paris, 2002, 510 p.
- Thomas, Bernard, *Jacob, Alexandre Marius, dit Escande, die Attila, dit Georges, dit Bonnet, dit Féran, dit Trompe la Mort, dit Le Voleur*, Editions Claude Tchou, Paris, 1970, 373 p.

## ∅ Articles et magazines

- Aufbau, Heft 12, 1946, article de Willi Fehse, Erinnerungen an Stefan Zweig.
- Cahiers de Contre-Courant (les), article de Marcel Body sur Alzir Hella, mai-juin 1960
- Candide, entretien avec André Rousseaux, paru le 4 janvier 1934.
- Critique, Nr. 147/148, Edmond Dune, *Joseph Roth*, Paris, 1959

Larousse mensuel illustré, revue encyclopédique, n° 148, Juin 1919, article de Comfort et Enslin sur *l'Enseignement hôtelier*, p. 800/803  
Le Monde, 11 juillet 2003, article de Catherine Dupeyson : *Rabelais en hébreu : un travail d'orfèvre linguistique*.  
Franc-Tireur (le) du 6 août 1953, article d'Henri Vergnolle  
Louvet Louis, article sur Alzir Hella dans *Les Cahiers de Contre-Courant*, mai-juin 1960  
Magazine Littéraire (le) :  
*Stefan Zweig, le Chasseur d'âmes*, Paris, 1987 ;  
*Stefan Zweig, écrivain européen*, n° 351, février 1997 ;  
*Les correspondances d'écrivain*, n° 442, mai 2005.  
Mouvement social (le), Les éditions ouvrières, Janvier – mars 1988, n° 142, 152 p.  
Zeit Magazin (das), *Die Abhängigen*, 17 octobre 1997.

#### Ø Ouvrages de travail

*Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Jean Maitron.  
*Dictionnaire encyclopédique Sachs-Villatte*, Berlin-Schöneberg, 1921  
*Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes*, Maurice Maloux, Larousse, 1992  
*Dictionnaire historique et étymologique du Français*, Le Robert, Paris, mars 2000 (trois tomes).  
*Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, Paris, 2001  
Schanen François et Confais Jean-Paul, *Grammaire de l'allemand, formes et fonctions*, collection «REF», Nathan Université, 1989, 608 p.  
*Vocabulaire européen des Philosophies, Dictionnaire des Intraduisibles*, sous la Direction de Barbara Cassin, Editions du Seuil/Dictionnaires le Robert, Paris, 2004

# INDEX DES NOMS

## A

Adam, Wolfgang .....	25, 150
Adelt, Leonhard .....	119
Alami, Mourad.....	11, 21
Alary, Jacques.....	93
Altenberg, Peter .....	28
Altkaufner, Isa .....	115
Altmann, Lotte.....	36, 172
Amblin, André .....	83
Anderson, J.W.....	69
Andler, Charles .....	77
Andrian, von, Leopold.....	12
Angé, Louis , voir Olivier BOURNAC.....	131, 132, 133, 134, 135
Apfelhaler, Vera.....	12
Aquatias, Marie-Christine.....	11
Arciniegas, Germàn.....	37, 44, 63
Arcos, René.....	32, 39, 100, 106, 111
Arens, Hanns.....	32, 33, 62
Arland, Marcel .....	144
Arlaud, Sylvie .....	28
Armand, Emile.....	90, 111, 123, 379
Asch, Schalom .....	61, 68, 69, 115, 137

## B

Bach, Hermann.....	45, 330
Bakounine, Michel .....	98, 99, 100
Balzac, de, Honoré ..22, 28, 37, 48, 50, 51, 54, 60, 72, 73, 80, 143, 151, 154, 181, 215, 216, 291, 383	
Banoun, Bernard .....	42, 138, 154
Barbusse, Henri.....	32, 40, 102, 148
Barrès, Maurice.....	141
Bartok, Béla.....	31
Batchelor, John.....	20
Baudelaire, Charles .....	28, 38, 40, 130
Baudouin, Charles ... 17, 30, 32, 33, 49, 50, 64, 106, 109, 137, 140, 145, 211	
Baum, Vicki.....	144
Bay, André.....	142
Bazalgette, Léon.....	103

Benjamin, Walter .....	54, 138, 229, 230
Berman, Antoine .....	51, 158, 159, 212, 373
Bertaux, Félix.....	27, 44, 116, 153
Betz, Maurice.....	148, 149
Bidou, Henry.....	17
Biemel, Rainer .....	150
Bloch, Jean-Richard.....	39, 45, 118, 120, 180
Blöcker, Günter.....	19
Blondeau, Yves .....	93, 94, 95, 96
Blum, Antoinette .....	17, 30, 50, 106, 109, 140, 145, 211
Body, Marcel... 8, 84, 85, 90, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 107, 109, 119, 121, 128	
Boie, Bernhild.....	28
Bojer, Johan .....	103
Bona, Dominique .....	50, 77, 102, 103, 157
Boswell, James.....	15, 17
Bothorel, Jean .....	145, 148, 149, 150, 152
Böttcher, Kurt .....	61
Bourin, Jeanne.....	22
Bournac, Olivier .....9, 11, 27, 44, 81, 97, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 137, 141, 153	
Boutelleau, Germaine 111, 112, 113, 114, 115, 116, 140, 142, 143, 144	
Boyer d' Agen.....	130, 131
Braun, Felix .....	103, 127
Braun, Lucien.....	12
Breuer, Joseph.....	69
Broch, Hermann .....	11
Bromfield, Louis .....	144
Broué, Pierre .....	101
Broutchoux, Benoît.....	87
Brun, Louis .....	146, 148
Buber, Martin.....	34
Buchet, Edmond.....	148, 149
Buchinger, Susanne .....	10
Buck, Pearl.....	144
Buisine, Alain .....	20
Burgelin, Claude.....	22
Burguet, Joseph.....	100



## C

Callemin, Raymond.....	87, 88
Calvin, Jean.....	11, 48, 51, 52, 53, 57, 71, 162, 246, 257, 292, 361, 462
Carouy, Edouard.....	87, 88
Carroll, Lewis.....	11
Casanova, Nicole.....	42, 138, 154
Castellion, Sébastien.....	11, 48, 51, 52, 53, 54, 57, 71, 77, 162, 292, 361
Chambelland, Colette.....	95, 146
Charbit, Denis.....	12
Chardonne, Jacques.....	31, 140, 142, 143, 144, 145
Chateaubriand, François-René de.....	40, 186
Chervet, Henri.....	59, 137, 141
Cladel, Léon.....	129, 130, 147
Claudé, Paul.....	31
Cohen, Albert.....	137
Combescure, Jean.....	129
Comfort.....	132, 133, 574
Coppola, Sofia.....	77
Corti, Comte.....	43
Couté, Gaston.....	127
Cullin, Michel.....	153
Curtius, Ernst Robert.....	45

## D

Dahlke, Hanns.....	23
Daudistel, Albert.....	115
David, Claude.....	82, 111, 116, 210, 228, 345
Deboué, Paul.....	88
Dehmel, Richard.....	38, 42
Delacourt, Frédéric.....	87, 88, 90
Delamain, Maurice.....	143, 144
Delphis, Claudine.....	39, 103, 141, 142
Denis, Hélène.....	10, 12, 30, 50, 122, 168
Didot, Firmin.....	92, 112
Dieudonné, Eugène.....	87
Dilthey, Wilhelm.....	15, 16
Dodille, Norbert.....	20
Dominique, Pierre.....	50, 51, 77, 102, 103, 157, 270, 271, 424
Dos Passos, John.....	148
Doyle, Conan.....	144
Duhamel, Georges.....	32, 39, 102, 103, 120, 141, 142, 150
Dujardin, Edouard.....	142
Dumayet, Pierre.....	31, 103, 160

Dumont, Robert.....	10, 29, 34, 53, 58, 70, 118, 161
Dumoulin, Georges.....	87
Dune, Edmond.....	27, 28
Durand-Barthez, Manuel.....	10
Dutilleul, Emile.....	88, 89

## E

Eeden, van, Frederik.....	43
Ehrenstein, Albert.....	31, 32
Einstein, Albert.....	31, 60
El-Bah, Mohammed.....	11
Elias, Norbert.....	56
Elliat, Hélène.....	148
Emerson, RalphWaldo.....	72
Estaunié, Edouard.....	112
Evers, Franz.....	42

## F

Fay, Bernard.....	81
Fehse, Willi.....	67
Fersen, Hans-Axel de.....	63, 96, 97, 175, 197, 198, 204, 205, 206, 234, 288, 289, 292, 364, 453, 454
Fleg, Edmond.....	139
Fleischer, Viktor.....	103, 119
Fliess.....	70
Fortuné, Henry.....	87
Fraiman-Morris, Sarah.....	12
France, Anatole.....	39, 99, 100, 103, 129, 130, 171
Frank, Leonhard.....	31, 32, 371
Franssen, Gustave.....	91
Frenzel, Hebert et Elisabeth.....	50
Freud, Sigmund.....	21, 36, 48, 64, 69, 70, 213, 214, 216, 218, 355, 357
Friedenthal, Richard.....	33, 51, 53, 361
Friedmann, Wilhelm.....	45
Frischauer, Paul.....	12
Frisé, Adolf.....	19
Fuchs, Emil.....	36, 127
Funck-Brentano, Franz.....	77

## G

Gallimard, Gaston.....	54, 70, 101, 145, 167, 212, 229, 248, 269, 306, 331, 371
Gandelman-Terekhov, Véra.....	11
Garnier, Octave-Albert.....	87, 88

Gelber, Mark H. .... 12, 37  
 George, Stefan..... 15, 35, 42, 153  
 Géraldy, Paul ..... 144  
 Gide, André..... 31, 360  
 Goethe, Wolfgang ..... 17, 24, 28, 36, 57, 63, 64, 141, 174  
 Gordeaux, Paul..... 87, 90  
 Gorki, Maxime..... 31, 148  
 Gouchet, Sylvie, Olivier ..... 58  
 Gourmont, de, Jean..... 141  
 Graf, Marion ..... 169, 296, 316, 390, 428  
 Grasset, Bernard.. 8, 24, 27, 30, 32, 37, 42, 50, 51, 68, 74, 77,  
 78, 102, 117, 118, 119, 121, 124, 126, 128, 142, 144, 145,  
 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 361, 523  
 Grave, Jean ..... 90  
 Groeben, Norbert..... 19  
 Grué, Hésus..... 127  
 Gruhle, Hans ..... 52  
 Guilbeaux, Henri... 48, 76, 100, 104, 105, 106, 109, 111, 119,  
 137, 141, 157  
 Guillevic, Eugène..... 40, 158  
 Guitard-Auviste, Ginette..... 143, 144  
 Gundermann, Suzann..... 11  
 Guo-Qiang Ren ..... 10

## H

Halsall, Albert W..... 22  
 Hanska, Evelyne..... 72  
 Hardt, Ernst..... 42  
 Haroche-Bouzinac, Geneviève ..... 31  
 Hauer, Gisella ..... 36, 48, 69, 113, 214, 357  
 Hauf, Wilhelm..... 114  
 Hausser, Isabelle ..... 34  
 Hebbel, Christian, Friederich ..... 63  
 Hegel, Georg, Wilhelm, Friederich..... 18  
 Heiderich, Manfred W. .... 55  
 Heine, Heinrich ..... 77, 386  
 Helbling, Hano..... 149, 212, 396  
 Herder, Johann Gottfried ..... 25  
 Herzl, Theodor ..... 29, 35  
 Hesse, Hermann ..... 31, 32, 121, 137, 367  
 Hoffmann, E.T.A..... 111, 112, 113, 114, 143  
 Hofmannsthal, von, Hugo ... 11, 12, 28, 31, 82, 125, 138, 153,  
 362  
 Hölderlin, Friedrich ..... 35, 40, 48, 50  
 Holzner, Johann ..... 14  
 Honig, Carl ..... 61, 412, 430

Honsza, Norbert ..... 62, 68  
 Hormänn A. H..... 14, 18, 69  
 Hugo, Victor ..... 11, 12, 22, 31, 99  
 Hulot, J. .... 88  
 Hünig, F.A. .... 96

## I

Ibsen, Henrik..... 110, 144, 147  
 Iehl, Yves..... 11  
 Imbard, Maurice ..... 88  
 Innerhuber, Monika ..... 11

## J

Jacob, Alexandre ..... 12, 91, 116, 153  
 Jaloux, Edmond..... 26, 39, 43, 44, 100, 116, 153, 269  
 Jaurès, Jean ..... 39, 46  
 Jean-Paul, (Richter) .... 51, 103, 110, 111, 115, 143, 377, 400  
 Jottard, Yvonne 83, 84, 85, 86, 89, 93, 98, 102, 110, 123, 127,  
 128, 129  
 Jouhaux, Léon ..... 92  
 Jouin ..... 87  
 Jouve, Pierre-Jean..... 32, 104, 106  
 Joyce, James..... 31  
 Just, Kaus-Günther ..... 25

## K

Kafka, Franz..... 212, 269, 331  
 Kalckreuth ..... 42  
 Kamnitzer, Pierre ..... 56  
 Kay, Ellen ..... 103  
 Keats, John..... 38  
 Keller, Gottfried ..... 112  
 Kerckhove, Van de, Fabrice..... 39, 59  
 Kerschbaumer, Gert..... 28, 29, 33, 36, 65, 105, 106, 127, 154  
 Kersten, Hermann..... 70  
 Keyserling, de, Hermann ..... 97, 112, 113, 115, 144  
 Kibaltchiche, Victor..... 88  
 Kippenberg, Anton ..... 28, 36, 96  
 Kiser, John ..... 33, 58  
 Klein, Jean ..... 269  
 Kleist, von, Heinrich..... 48, 50  
 Klinkowström, Baron ..... 63, 205  
 Knörig, Otto ..... 25  
 Kolb, Annette ..... 31, 32, 104, 107, 108, 109  
 Koller, Werner ..... 214, 227, 228, 248, 260, 296, 305, 306

Kovacs, Sonia ..... 11  
 Kraus, Karl..... 11, 153  
 Kropotkine, Pierre ..... 147  
 Kugel, Marie ..... 90, 243  
 Kundera, Milan .....212, 269, 330, 331

L

Ladmiral, Jean-René..... 167, 331, 384  
 Lafaye, Jean-Jacques .....60, 61, 62, 68, 360  
 Lagerlöff, Selma..... 144  
 Lalou, René..... 45, 144  
 Lämmert, Eberhard..... 458  
 Larbaud, Valéry .....248, 306  
 Largentier, Auguste ..... 85, 86  
 Latzko, Andreas .....31, 32, 103, 110, 111, 116, 147  
 Le Blond, Maurice..... 145  
 Le Moël, Sylvie..... 28  
 Leclercq, Pierre-Robert..... 33  
 Lecoin, Lucien ..... 91  
 Lefebvre de Plinval, Elisabeth..... 12  
 Lefèvre, Frédéric..... 147  
 Legrand, Jacques ..... 104  
 Lemonnier, Camille..... 38, 45  
 Lénine.....100, 101, 106, 107  
 Lenôtre, Georges ..... 77  
 Lentino, da, Jacopo..... 40  
 Lerberghe, van, Charles .....38  
 Lever, Evelyne ..... 77, 187, 188, 189, 199  
 Libertad, Albert..... 87, 90  
 Lomné, Georges .....37, 44, 63  
 Lorient, Fernand..... 100  
 Lorulot, André..... 87, 88, 89, 90, 97  
 Louvet, Louis ..... 84, 85, 87, 94  
 Ludwig, Emil 17, 25, 200, 202, 254, 296, 301, 313, 332, 333,  
 390, 423, 431, 434, 447  
 Lumbroso, Pierrette .....8, 82, 98, 101, 128, 129, 143  
 Luther, Martin..... 64, 71, 110, 246

M

Madelin, Louis .....21, 67, 68, 124, 154, 155, 182, 184, 216  
 Mainzer, Ferdinand ..... 116  
 Maitron, Jean ..... 84, 90  
 Malato, Charles .....90  
 Malblanc, Alfred ..... 294, 321, 326, 350, 360, 362, 379  
 Mallet .....87  
 Manigaud, Anne.....100, 101

Mann, Golo ..... 19  
 Mann, Klaus..... 32, 35, 38, 42, 71, 108, 110, 213, 214  
 Mann, Thomas ..... 12, 110, 269, 367  
 Mansfield, Katherine ..... 144  
 Margot, Jean-Claude.....333  
 Margoulin, Jean-Claude.....71  
 Maricourt, Thierry .....88, 91, 148  
 Martherus, Rosa ..... 85, 128  
 Masereel, Frans ..... 32, 103, 104, 106, 119, 120, 148  
 Mataja, Victor ..... 132  
 Maurois, André ..... 19, 20, 150  
 Maury, Lucien..... 112  
 Mayrhofer, Thomas .....65  
 Mertens Gerard M. .... 10, 71, 72, 75, 262  
 Mesure, Sylvie ..... 16  
 Michelet, Jules ..... 97, 384  
 Monatte, Pierre.....87, 91, 95, 100, 146  
 Montaigne ..... 15, 25  
 Morand, Paul..... 31  
 Morgan, Charles..... 144  
 Morgenstern, Soma..... 20, 21, 30, 53, 121, 122  
 Morisse, Paul.....59, 105, 113, 137, 141, 163, 330  
 Morris, William..... 38  
 Mortier-Bollaert, Valérie ..... 11  
 Mounin, Georges ..... 211, 465  
 Mueller, Karl..... 12, 132  
 Muller, Henry..... 37, 142, 145, 146, 147, 149  
 Multatuli ..... 129, 372, 373  
 Musil, Robert ..... 11, 18, 122, 153

N

Nabokov, Vladimir ..... 11  
 Natter, Monika .....7, 10, 21, 39, 45, 102, 121, 155  
 Nicodème .....89  
 Niémetz, Serge .....27, 34, 51, 57, 62, 64, 66, 105, 121, 122  
 Noble, Philippe..... 372  
 Nohlac, de, Pierre ..... 77, 96  
 North, Roger ..... 15  
 Novalis ..... 35, 135, 141  
 Nymphius, Christian ..... 10  
 Nyssen, Hubert..... 140, 222, 479

P

Palmier, Jean-Michel ..... 34, 50  
 Parinet, Elisabeth..... 130, 145  
 Pary, Juliette..... 7, 137

Parys, Joris van .....	119
Pasternak, Boris .....	148
Patzig, Günther.....	19
Paulhan, Jean .....	144, 145
Péguy, Charles .....	59
Péladan .....	39
Pelletier, Claude.....	100
Perec, Georges .....	11
Perron, Sylvie.....	21
Petitfils, Jean-Christian.....	77
Petzold, Alfons.....	90, 110, 115, 116, 147
Piatnitsky, Ossip.....	101
Pierre, Martine .....	12, 31, 33, 51, 56, 69, 77, 91, 95, 96, 100, 101, 103, 104, 106, 144, 146, 154, 160, 229, 262, 425
Pirandello, Luigi.....	40
Plassard, Didier .....	36, 48, 69, 113, 214, 357
Plutarque.....	14, 22, 72
Pöckl, Wolfgang.....	40, 158
Poëncin .....	92
Polti, Georges.....	141
Poulaille, Henry .....	32, 88, 91, 103, 120, 129, 146, 147, 148
Prater, Donald.....	30, 40, 43
Préposiet, Jean.....	101
Prost, Antoine .....	100

## R

Rabelais .....	28, 63, 212
Ramseyer, Patrick.....	146, 147
Ravel, Maurice.....	31
Rebérioux, Madeleine.....	90, 91, 93, 96
Reclus, Elisée.....	147
Reffët, Michel .....	12, 54
Remarque, Erich Maria.....	43, 81, 89, 97, 100, 110, 114, 122, 123, 126, 142, 143, 144
Renan, Ernest.....	45, 172
Reverte, Arturo Perez .....	11
Richard, Lionel.....	8, 12, 31, 38, 39, 42, 45, 51, 53, 118, 138, 146, 154, 161, 361, 468
Ricoeur, Paul.....	49, 67, 179, 180
Rieger, Erwin.....	8, 36, 45, 59, 103, 117, 125, 126, 127, 150, 176, 396
Rilke, Rainer Maria .....	12, 28, 31, 32, 39, 40, 42, 43, 44, 105, 110, 148, 150
Rimbaud, Arthur .....	172
Roche, Nicole et Henri .....	32, 35, 213
Rodin, Auguste.....	31

Rohner, Ludwig.....	25
Rolland, Romain.....	10, 11, 12, 17, 29, 30, 31, 32, 33, 39, 40, 46, 47, 48, 49, 50, 58, 59, 61, 64, 69, 100, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 115, 118, 120, 121, 128, 140, 141, 143, 145, 150, 152, 154, 155, 156, 160, 211
Romein, Jan .....	18
Rosmer, Alfred et Marguerite.....	100, 101
Roth, Joseph.....	11, 20, 21, 27, 30, 32, 53, 62, 121, 122, 153
Rousseau, Jean-Jacques .....	40, 103, 165
Rousseaux, André.....	56, 60, 62
Rudent, Gérard.....	49, 141, 156, 160, 395
Ruskin, John.....	150

## S

Sadoul, Jacques .....	106, 107, 109
Sainte-Beuve, Charles Augustin.....	45, 48, 103, 172
Saint-Gille, Anne-Marie .....	104, 107, 108, 257
Schaikal, Richard von .....	42
Scheuer, Helmut.....	10, 14, 15, 18, 60
Schickelé, René.....	31, 32, 108
Schiller, Friedrich.....	57
Schimke, Sabine .....	12
Schmidt, Mirjam.....	11
Schnitzler, Arthur.....	11, 28, 42, 104, 110, 111, 113, 153, 154, 269
Schulte, Ingo .....	21
Schweitzer, Albert.....	31
Scott, Walter .....	22, 64, 449
Shaw, Georges Bernard .....	39
Sieburg, Friedrich.....	148, 149
Sigot, Jenny.....	11
Söderhjelm, Alma .....	63
Souvarine, Borris.....	100
Steinbauer, Herta .....	70
Steinman, Lionel B.....	55
Stern, Alice .....	17
Sternburg, Wilhelm von.....	43, 114
Stock, Pierre-Victor.....	43, 50, 51, 53, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 123, 126, 128, 137, 139, 140, 142, 143, 144, 145, 234, 360
Storm, Theodor .....	115
Strachy, Lytton.....	17
Strauss, Richard.....	12, 42, 138, 154, 161
Strindberg, August.....	39, 110, 144, 147
Suarez, André.....	40
Supervielle, Jules.....	27, 44, 116, 153

## T

Taine, Hippolyte.....	10, 29, 48, 49, 52, 59
Thérive, André.....	144
Thomas, Bernard.....	91
Thompson, Dorothy.....	53
Toller, Ernst.....	110, 111, 113, 148
Trackl, Georg.....	40
Trillaud, Christine.....	11
Tunner, Erika.....	48

## U

Undset, Sigrid.....	144
Unruh, von, Fritz.....	31, 32, 110

## V

Valéry, Paul.....	31, 38, 248, 306
Valois, Georges..	115, 147, 148, 165, 166, 418, 419, 434, 457
Varenne Ganivet, Katia.....	12
Varga, Eugène.....	111
Vergne-Cain, Brigitte.....	49, 50, 81, 141, 156, 160, 395
Vergnolle, Henri.....	81
Verhaeren, Emile... 30, 31, 33, 38, 39, 40, 41, 48, 59, 69, 102, 103, 105, 122, 141, 163, 330	
Verlaine, Paul.....	38, 40, 42, 45, 59, 68, 103, 105
Vialatte, Alexandre.....	69
Villepin, Dominique de.....	270, 271, 424
Villeval, Albin.....	91, 95
Voltaire.....	97, 177

## W

Walton, Izaak.....	15
--------------------	----

Weininger, Otto.....	11
Weisser.....	45
Werfel, Franz.....	31, 32, 269
Weschenbach, Natacha.....	10
Wieland, Christoph, Martin.....	63
Wiesmüller, Wolfgang.....	14
Wilde, Oscar.....	144, 182, 344, 367
Wolff, Gerhart.....	10, 96, 121
Woolf, Virginia.....	23, 144

## X

Xiuli Jin.....	11
----------------	----

## Y

Yvetot, Georges.....	91
----------------------	----

## Z

Zarini, Marie-Emmanuelle.....	11
Zdimal, Ulrike.....	10
Zeyringer, Klaus.....	12
Zimmermann, Jean-Paul.....	51
Zohn, Harry.....	32, 52
Zola, Emile.....	99, 130, 147
Zuber,.....	379
Zweig, Fridericke (von Winternitz) 26, 28, 29, 31, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 45, 49, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 74, 75, 100, 103, 104, 105, 114, 124, 125, 129, 160, 161, 171, 330	

# TABLE DES ANNEXES

*Toutes les lettres inédites publiées ici (ou auxquelles il est fait référence dans cette étude) le sont avec l'autorisation de l'héritière d'Alzir Hella (Mme Pierrette Lumbroso-Body), des éditions Bernard Grasset (Mme Ariane Fasquelle), de la Daniel A Reed Library, Fedonia, NY (Mme Gerda Morrissey, pour ce qui est de la correspondance Erwin Rieger/Stefan Zweig), de la Société des amis d'Henry Poulaille (M. Patrick Ramseyer) pour ce qui est de la correspondance Stefan Zweig/Henry Poulaille, du Fonds Emile Armand (Institut Français d'Histoire sociale, Mme Hélène Strub) pour ce qui est des lettres d'Alzir Hella à Emile Armand.*

## STEFAN ZWEIG

1 - Lettre à Alzir Hella du 12 avril 1928 .....	490
2 - Lettre à Alzir Hella du 10 mai 1929 .....	491
3 - Lettre à Alzir Hella du 24 juillet 1929 .....	492
4 - Lettre à Alzir Hella du 03 septembre 1929 .....	494
5 - Lettre à Alzir Hella du 11 septembre 1929 .....	495
6 - Lettre à Alzir Hella du 23 septembre 1929 .....	496
7 - Lettre à Alzir Hella du 31 décembre 1929 .....	497
8 - Lettre à Alzir Hella du 09 janvier 1930 .....	499
9 - Lettre à Alzir Hella du 05 mars 1930 .....	500
10 - Lettre à Alzir Hella le 26 août 1930 .....	501
11 - Lettre à Alzir Hella du 12 septembre 1930 .....	502
12 - Lettre à Alzir Hella du 04 novembre 1930.....	503
13 - Lettre à Bernard Grasset du 1er avril 1931 .....	505
14 - Lettre à Henry Poulaille du 1er septembre 1931 .....	507
15 - Lettre aux éditions Stock du 15 septembre 1931.....	508
16 - Lettre à Alzir Hella en mai 1932 .....	509
17 - Lettre à Alzir Hella du 22 juin 1932 .....	510
18 - Lettre à Alzir Hella du 02 septembre 1932 .....	511
19 - Lettre à Alzir Hella du 12 septembre 1932 .....	513
20 - Lettre à Alzir Hella du 28 septembre 1932 .....	514
21- Lettre à Alzir Hella du 10 décembre 1932.....	516
22 - Lettre à Alzir Hella du 07 février 1933.....	517
23 - Lettre à Alzir Hella du 28 mars 1933 .....	518
24 - Lettre à Alzir Hella du 12 juin 1933 .....	520

25 - Lettre à Alzir Hella du 15 novembre 1933.....	521
26 - Lettre à Alzir Hella du 25 février 1935.....	522
27 - Lettre adressée aux éditions Grasset en 1935.....	523
28 - Lettre aux éditions Grasset du 23 janvier 1936.....	525
29 - Lettre à Alzir Hella du 21 octobre 1936.....	526
30 - Lettre à Alzir Hella du 27 avril 1937.....	529
31 - Lettre à Alzir Hella du 09 mars 1939.....	530
32 - Lettre aux éditions Grasset du 10 mars 1939.....	533

## FRIDERIKE ZWEIG

1 - Lettre à Alzir Hella du 09 mai 1932.....	535
--	-----

## ALZIR HELLA

1 - Photo et acte de naissance.....	536
2 - Carte d'identité d'Alzir Hella.....	537
3 - Cartes de visite d'Alzir Hella - Lettre de la Grande Chancellerie de la L. d'Honneur.....	538
4 - Procès-verbal de réception de la Légion d'Honneur.....	539
5 - Epreuves de <i>Souvenirs et rencontres</i> corrigées par Alzir Hella.....	540
6 - <i>Histoires d'ouvriers</i> - envoi du traducteur.....	541
7 - <i>Les gens de Seldwyla</i> - envoi du traducteur.....	542
8 - <i>Liliane et Paul</i> - envoi du traducteur.....	543
9 - <i>Journal de Péruwelz</i> du 16 février 1929.....	544
10 - <i>La Peur</i> (1935 - envoi de la part de l'auteur et du traducteur).....	545
11 - Eloge funèbre d'Alzir Hella par Marcel Body.....	546
12 - Article du <i>Franc Tireur</i> du 06 août 1953.....	551
13 - Acte de décès.....	552
14 - Eloge funèbre prononcée par Marcel BODY au cimetière de Bagneux.....	553

## ERWIN RIEGER

1 - Lettre à Stefan Zweig du 21 février 1930 .....	560
2 - Lettre à Stefan Zweig du 02 avril 1930 .....	562
3 - Lettre à Stefan Zweig du 17 avril 1930 .....	564
4 - Lettre à Stefan Zweig du 04 août 1933.....	566

## OLIVIER BOURNAC

1 - Acte de naissance.....	568
2 - Bulletin de scolarité .....	569
3 - Nomination comme lecteur à l'Université de Greifswald.....	570
4 - <i>La marche royale</i> - envoi du traducteur.....	571
5 - <i>Mes Succès en publicité</i> (traduction de l'américain) .....	572
6 - <i>Savoir vendre</i> .....	573
7 - <i>La Réclame</i> (traduit de l'allemand par Comfort) .....	574





KAPUZINERBERG 5  
SALZBURG

12. April 1928.

Lieber Freund!

Erinnerungen an unser gutes Beisammensein und füge heute jene Luxus-Ausgabe der "Augen des ewigen Bruders" bei. Morgen kommt noch ein komplettes Korrektorexemplar des neuen Buches, worin Du auch einige Änderungen im Tolstoi finden wirst. Die Luxusausgabe enthält zehn Originalradierungen von Fritz Heubner, die mir sehr schön dinken. Ich zweifle nicht, dass der Verleger die Platten ganz besonders billig abgeben würde, eventuell sogar den französischen

Was den Tolstoi betrifft, so sagte mir Bernhard Zimmer, der eine Essayserie bei einem französischen Schweizerverlag herausgibt, dass er sich sehr für den Nietzsche interessiert und ihn gerne bringen möchte. Vielleicht wäre er der Rechte für den Tolstoi - ich weiss leider nur nicht, bei welchem Verlag er die Serie herausgibt. Vielleicht könntest Du ihm schreiben und ihn darauf aufmerksam machen, dass Tolstois 100. Geburtstag am 28. August ist, ohne dass ein einziges repräsentatives Buch in Frankreich existiert ausser jenem von Rolland.

Ich gedenke sehr gerne der Tage in Paris und komme bestimmt im November wieder, wo dann die Aufführung des "Volpone" stattfindet, der übrigens in New York einen grossen Erfolg errungen hat.

Allerherzlichste Grüsse Deines

Stefan Zweig



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

10. Mai 1929.

Lieber Freund!

den Auflagen beteiligt bist. Vergiss nicht, dem Verleger zu sagen, dass das Buch der grösste Erfolg ist, den jemals ein Buch in Deutschland davongetragen hat - in drei Monaten 500.000 Exemplare (zu sechs Mark!)

Von meinen eigenen Sachen ist es besser, nicht zu viel auf einmal zu placieren. Am wichtigsten ist, dass der Casanova-Stendhal erscheint und für Crasset möchte ich vorläufig nicht mehr als 100000 Stück werden jeden interessieren. Ich glaube, ich kann Dir das Manuskript schon in etwas anderhalb bis zwei Monaten übergeben und es könnte dann im Herbst erscheinen. Inzwischen habe ich ein neues Stück fast fertig. Ich glaube, es wird Dir gefallen.

Sei nun, lieber Freund, vielmals gegrüsst und bedankt! Du hast ein gutes Stück Arbeit wieder getan in diesem Jahr und hoffentlich ist es Dir einmal gesehen. Dich ganz von den Korrekturen zurücklassen.

ob es "Nichts Neues im Westen" gibt.

Herzlichst Dein alter

Stefan Zweig



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

24. Juli 1929.

Lieber Alzir Hella!

Dein Brief hat mich sehr gefreut. Ein solcher Glücksfall kommt freilich nicht so leicht wieder, aber sei gewiss, ich bin immer auf der Wacht für Dich und wenn sich irgend etwas ergibt, so verständige ich Dich rasch, allenfalls sogar telegrafisch. Du hast jetzt wohl auch bei Stock eine andere Vertrauensstellung, seit Du ihnen diesen grossen Erfolg ins Haus gebracht hast.

Vom Fouché sende ich Dir heute die Korrekturen, mache Dich aber aufmerksam, dass der endgiltige Text bedeutend verändert und konzentrierter ist; Du sollst aber aus dem bisherigen ein ungefähres Bild gewinnen und kannst vielleicht mit Grasset sprechen, der ja für eine solche Serie Interesse hat.

Wegen meiner eigenen Bücher danke ich Dir für alle Deine Mühe, möchte Dich aber doch fragen, ob es nicht vielleicht ginge, den Casanova mit dem Stendhal zusammen zu nehmen. Es scheint mir nämlich, dass der Casanova für sich allein doch etwas zu mager wäre als Buch: man soll seinen Lesern für zwölf Francs auch wirklich genug zum Lesen geben. Schon die "Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau" waren etwas wenig als einzelner Band. Ich bin immer dafür, dass man lieber zu viel gibt, als zu wenig.

Lieber Freund, ich freue mich unermesslich, dass dieser Glücksfall Dir Dein äusseres Leben etwas erleichtert und Du Deinem wirklich bescheidenen Ideal nachgeben kannst, ein wenig mehr am Lande zu leben. Ich weiss, Du wirst deshalb nicht zum Faulenzer

1933

1933

werden, höchstens, dass Du einmal Deine Gelder nützt, wieder zu  
reisen und auch vorbei zu kommen bei

Deinem getreu ergebenen

Stefan Zweig

Stefan Zweig

z.Zt. Badgastein, 3. September 29.

Lieber Freund !

Ich bin zur Zeit von Salzburg weg und will Dir nur sagen, dass ich Dir vom Insel-Verlag ein endgültiges Korrektur-Exemplar von Fouché in Deine Sommerwohnung schicken liess. Das Buch selbst bekommst Du in 8 oder 10 Tagen. Mit England und Amerika habe ich schon abgeschlossen, ebenso mit Russland. Aber ich glaube, dass es sich für Frankreich ganz besonders eignet, und will Dich nur aufmerksam machen, dass ich Dir noch in den nächsten Tagen eine Liste aller Zitate in französischer Sprache schicke, damit Du nicht selber die Mühe hast, sie auszusuchen.

Ich freue mich riesig, dass Dir das Remarque-Buch Deine ~~ländlichen Wünsche erfüllt und dass Du Dich langsam vom Korrigieren wirst~~ zurückziehen können, und ich bin schon sehr neugierig, Dich einmal als Bauern einen Misthaufen mit der Schaufel umwühlen zu sehen. Hoffentlich komme ich bald nach Frankreich hinüber.

Treulichst herzlichst Dein

*Stefan Zweig*

*Man verspricht sich von Jean Rühle einen grossen Erfolg — ich glaube, gerade in Frankreich können wir auf eine grosse Auflage rechnen.*

Herrn Alzir Hella  
18, Rue de l'Odéon  
Paris



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 11. September 1929

Lieber Freund!

Ich hoffe, Du hast die endgiltige Korrektur des "Fouché" richtig erhalten, in zwei Tagen bekommst Du ein komplettes Exemplar. Ich lege Dir anbei eine Sammlung aller der Stellen bei, die Zitate im Original französisch enthalten, so dass Du nicht nötig hast sie Dir immer herauszusuchen, mit Ausnahme vielleicht jenes aus der Geschichte der Restauration von Lamartine, den Du Dir leicht verschaffen kannst. Die Zitate sind nicht immer genau geordnet, aber Du findest sie ~~schon~~ ~~schon~~ ~~schon~~ mit Leichtigkeit in diesem Auszug. Ich hoffe, Du kennst

Ich habe bei diesem Buch ein sehr gutes Vorgefühl für Frankreich. Es gibt zwar dort ein ausgezeichnetes Werk von Madeline, aber das umfasst zwei Bände mit unzähligen Einzelheiten und ist nie ins Publikum gedrungen, während ich die Hoffnung habe, dass diese Biografie in Frankreich geradezu populär werden könnte. Der Umfang wird wohl nicht zu gross sein, man wird eben etwas knapp drucken. Sprich also vielleicht zuerst mit Grasset darüber, ich zweifle nicht eine Sekunde wird. Wegen des Honorars treffen wir die alte Vereinbarung, dass die erste Auflage Dir ganz zufällt und wir bei allen folgenden Auflagen teilen.

Ich hoffe, dass Du bald an die Arbeit gehen wirst und daran viel Freude hast, gerade dieses Buch wird, glaube ich, auch den andern Biografien wieder neuen Weg bahnen, weil es viel weitere Kreise interessiert als die bloss literarischen.

Herzlichst, treulichst Dein

*Repaubweir*



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 23. September 1929

Lieber Freund!

Aulage neunzigtausend, Ausgaben englisch, französisch, amerikanisch, russisch, polnisch, schwedisch, norwegisch, rumänisch, holländisch, italienisch, tschechisch, japanisch, einige Kritiken suche ich Dir noch heraus und sende sie Dir zu.

Eben hatte ich den Besuch meines amerikanischen Verlegers, der sich sehr viel von "Fouché" verspricht. In Deutschland geht er glänzend und ich hoffe, dass Du damit bald beginnst. Ich glaube er wird von allen meinen Lesern immer etwas neues gibt, nämlich neue Auflagen, freut mich für Dich kolossal und ich hoffe sehr, dass Du auf fünfhunderttausend kommst, ohne deshalb Dich kapitalistische zu fühlen. Die Amerikaner machen ja einen Tonfilm daraus, die Italiener haben das Buch verboten, so dass für fortwährende Publizität gesorgt wird und Du allzufleißiger Dich sogar einmal in Deinem Leben ein bisschen ausruhen kannst. Ich komme sicherlich noch in diesem Jahre einmal nach Paris.

Stefan Zweig



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 31. Dez.  
1929.

Lieber Freund !

Ich erwarte Dir sofort, in der Vorrede habe ich an 2 oder 3 Stellen mit Bleistift Änderungen angemerkt, die Du allenfalls annehmen kannst, und nun der entscheidende Vorschlag: Ich habe vor allem in Seite 1 beim Wort " étude " - " psychologique " eingefügt, damit von vornherein zwischen beiden Büchern die Unterscheidung klargestellt wird. Madeleine, die grosse historische Biographie, diese die psychologische. Ausserdem habe ich für die Vorrede noch ein kleines P.s. angefügt für die französische Ausgabe. Ich lege sie Dir französisch geschrieben bei und Du verbesserst wohl noch dir unmöglich, in dem ich nochmals loyal auf das Buch von Madeleine hinweise und sogar noch für ihn werbe. Ich glaube, er kann da nur sehr zufrieden sein. Offenheit ist immer das Beste, ich habe damit eine Arbeit von der anderen distanziert und jeden Schein von Konkurrenz beseitigt, gleichzeitig auch gewissermassen eine sachliche Anmerkung über die andere Quelle gemacht. Ich glaube, damit ist die Sache aufs glücklichste geordnet.

Von neuen Büchern macht sehr viel Aufsehen das Buch eines unangekündigten Georg Fink, und ist im Verlag Bruno Cassirer, Berlin erschienen. Vielleicht fragst Du dort gleich um die Bedingungen an. Es hat 360 Seiten und vielleicht kann man davon noch etwas kürzen. Es macht sehr viel Aufsehen und hat, wie Du siehst, auch einen guten Titel. Wenn irgendetwas sonst sich ereignet, verständige ich Dich ja sofort, das weisst Du doch.

./.



Nun noch herzliche Weihnachtsgrüsse von

Deinem getreuen

Stefan Weig

Herrn Alzir Hella  
Paris



SALZBURG 9. Jänner  
KAPUZINERBERG 5 1930.

Lieber Freund !

Vielen Dank für Deinen Brief, aber glaube mir, es ist  
rehersebar+der+mässlich hinweist und andeutet, dass man mein Buch lesen und  
das Seinige „studieren“ solle, damit ist die Distanz hergestellt. Wäre ich  
ein französischer Schriftsteller, so wäre diese Deutlichkeit nicht not-  
wendig, aber ich will, dass man **vermeidet**, dass irgendjemand sagt: " Wozu  
ird dieses Buch übersetzt, da wir doch schon ein solches umfangreiches  
besitzen".

Die Tabelle lege ich Dir bei. Für das Wort " Gurkenkönig "   
setze Du irgendeinen heiteren und ein wenig **verächtlichen** Ausdruck ein,  
der auf den grossen Leibesumfang hinweist.

*Verzult sein*

*Stefan Zweig*

*Die Luxur aus der Conkussion sind selbsterhellend.  
Neben Dank*

1 Beilage

M. Alzir Hella  
Paris



SALZBURG 5.III.30.  
KAPUZINERBERG 5

Lieber Freund !

Ich bin jetzt leider furchtbar gehetzt und muss wegen der Aufführung jetzt nach Deutschland reisen, kann somit die Korrekturen nicht selber machen. Nun kommt mein intimer Freund Erwin R i e g e r nach Paris und hat es übernommen, statt meiner die ganzen Sachen durchzusehen, wird auch den "Fouché" genau revidieren. Er kann glänzend französisch und deutsch, hat ein ausserordentliches Stilgefühl und wird Dir die Vorschläge mündlich unterbreiten. Wenn Du Dich hie und da eine Stunde mit ihm zusammensetzt, so wird in kürzester Zeit die ganze Sache gereinigt und in tadelloser Vollendung fertiggestellt sein.

Sobald ich etwas von neuen und wichtigen Büchern höre, mache ich Dich aufmerksam, ich vergesse Dich nicht.

Hervorragend freudlichst

Dein

*Reifenwey*

P.s. Ich schicke Dir dieses Schreiben zur Beantwortung, ich möchte natürlich nicht darauf eingehen, vielleicht schreibst Du dem Herrn in meinem Namen ab.

Herrn Alzir Hella  
Paris



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 6

am 26. August 1930

Mein lieber Freund!

Ich bin sehr unglücklich, dass Du Dich noch immer nicht wohl fühlst. Aber das Richtige wäre für Dich in ein Heilbad zu gehen, nach Gastein in Oesterreich, sehr nahe von uns, wo warme Quellen wahrhaft Wunder tun. Ich bitte Dich herzlich, diese Sache nicht zu vernachlässigen, man muss gleich in den Anfängen solchen ersten Alterserscheinungen entgegenreten und Du brauchst Deine ganze ungebrüchene Kraft. Nur nichts vernachlässigen, nicht sich-begnügen mit halben Kuren, sondern wirklich das Beste und Wirkungsvollste tun. Frage einmal Deinen Arzt wie er über solche Bäder denkt, ich weiss, sie haben in tausend Fällen wirklich Wunder getan.

Wir denken alle sehr oft und sehr herzlich an Dich und an Deine unerschütterliche Arbeitsleistung und ich muss alle Phantasie aufbringen, um mir meinen frischen, lebendigen Alzir als bettlägerig vorzustellen. Wenn Wünsche helfen könnten, wärest Du schon gesund und fröhlich wie Du es verdienst.

Herzlichst Dein

Herrn

Alzir Hella

B a u l e

(Loiret) Frankreich

*Befau Breig*



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 12. September 1930

Lieber Freund!

Ich freue mich sehr, dass Du zurückkommst, aber ich bin nicht zufrieden mit Dir, dass sie Dich an kleinen Orten herumschleppen. Man muss in solchen Fällen Spezialkuren machen und zwar in irgend einem Kurort, der dafür geeignet ist, es gibt ja heute die wunderbarsten Heilwirkungen und als kräftiger Mann wie ich Dich kenne, wird Dir jede Behandlung gewiss helfen. Du bist nicht alt und darfst es nicht werden. Nur das lange Bettliegen ist natürlich von übel.

Hoffentlich lassen Dich die Aerzte in Paris bald frei, aber frage sie ernstlich, welche Bäder in Betracht kommen, ob Pystian oder Gastein oder die ausgezeichneten italienischen Bäder.

Dass Grasset Fouché zuerst um 24 Francs bringt, scheint mir sehr unnötig, nun der Mann muss wissen was er will, er ist geschäftserfahren genug, zweifellos bringt er wohl bald eine billige Ausgabe. Der Gedanke, Visitenkarten für den Pressedienst direkt zu schicken, ist ausgezeichnet. Ich werde ihn befolgen und mir gleich solche anfertigen lassen und dazu auch eine gewisse Liste von Personen, die er berücksichtigen soll. Aber das Wichtigste, lass es Dir gut gehen und wende Dich an die besten Spezialisten. Es wäre eine Schande, wenn man einen Mann wie Dich, nicht rasch wieder auf die Beine bekäme.

Herzlichst Dein

Stefan Zweig



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 4. November 1930

Lieber Freund!

fort einen Arzt gefragt, der mich versichert, dass so etwas natürlich vollkommen ungefährlich ist, aber wie Du leider richtig sagst, ein wenig langwierig in unserem Alter. Es ist eine harte Probe der Geduld, solange zu liegen bei Deiner geistigen und körperlichen Beweglichkeit, es wird aber wohl jetzt nicht zu ersparen und zu vermeiden sein, dass Du einige Zeit dort bleibst. Immerhin, wenn ich dann nach Paris komme, und dies wird Anfang Januar sein, hoffe ich Dich schon fast ganz genesen und in alter Frische und Freudigkeit und sich keinen Melancholien hingeben, wie wir es leider doch zu oft und allzuoft getan haben. Wenn wir dann zu Zweien beisammensitzen, muss es ein unbedingt lustiger und fröhlicher Augenblick werden, und nicht nur ein Augenblick, sondern ein paar helle Stunden.

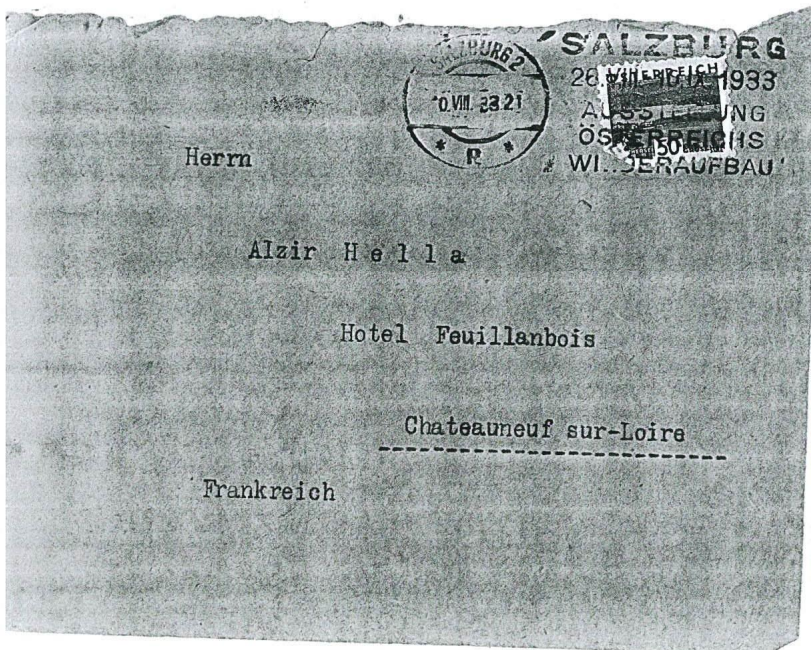
Den Kontrakt sende Ich Dir anbei unterschrieben zurück. Mein neues Buch werde ich noch diesen Monat fertig machen und schicke Dir dann alle drei Aufsätze in der endgültigen Form zu. Publikum finden wird, denn es existiert ja über ihn kein geschlossenes Buch, das ihn als geistige Erscheinung darstellt. Von andern Büchern weiss ich eigentlich nicht allzuviel, was in Frankreich wirken könnte und nicht schon dorten in Händen ist. Am liebsten ist

mir der "Hiob" von Joseph Roth, der bei Kiepenheuer erschienen ist. Wenn Du jetzt etwas Bestimmtes suchst, so stehe ich, Du weisst es, immer zu Deiner Verfügung und nun erst doppelt, da ich weiss, welche Freude es macht, wenn man als Gefesselter im Bette Briefe empfängt und spürt, dass die wirklichen Freunde einen genau so lieb haben wie früher oder noch mehr.

Sei also vielfach begrüsst, Du alter teurer Freund, und sei gewiss, dass ich oft und innig an Dich denke. Ich will nur nochmals einen Spezialisten fragen, vielleicht gibt es in einer Zeit wie der unseren, wo jeden Tag neue Methoden erfunden werden, irgend eine Technik der Beschleunigung.

Alles Herzliche von Deinem

*Stefan Zweig*





*me Menda Briefes*

SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 1. April 1931

Sehr verehrter Herr Grasset!

*Helland*

*voudra  
leur  
encore  
un  
errais*

Ich war unglücklich, dass ich nicht nach Paris kommen  
 ..... Ich sage Ihnen ganz aufrichtig meine Situation.  
 Gebunden bin ich moralisch nur an einen Menschen, an meinen Freund  
 und Uebersetzer Alzir Hella, <sup>qui est digne</sup> der seit zehn Jahren mit vieler Hin- <sup>est à Bayonne</sup>  
 gabe meinem Werke gedient hat und jetzt weiterhin nach dem Tode  
 Boarnacs mit einem andern Helfer für meine Arbeiten wirken will.  
 Sonst habe ich keinen Vertrag und hätte die grösste Freude, in  
 Ihrem Haus, wo ich mich so angenehm fühle, meine nächsten Bücher,  
 den "Freud" einen Roman und eine sehr wichtige Biografie veröffent-  
 lichen zu können. Was mich nur bedrückt, ist das Schicksal meiner  
 früheren Werke, die bei verschiedenen Verlegern zersprengt sind  
 und die ich natürlich gern in einer Hand allmählich vereinigt se-  
 hen möchte. Manche von ihnen, wie der "Casanova" und der "Tolstoi"  
 würden später einer Neuausgabe sicher nicht ihre Wirkung entziehen  
 und ich wüsste gern, wie Sie prinzipiell zu dem Gedanken einer  
 solchen Uebernahme stehen. Ich würde dann nach Paris kommen und  
 bei den Verlegern selbst anfragen, denn mein Hauptinteresse muss  
 mein Werk in einer Hand zu vereinigen. Ich glaube, Renan hat das  
 Wort gesagt: ein richtiger Autor soll nur eine Zeitung und einen  
 Verlag haben".

Bitte, sagen Sie mir mit Aufrichtigkeit ob ein solcher  
Gedanke einer dauernden gegenseitigen Bindung, Ihnen im Prinzip



willkommen wäre, was meinerseits geschehen kann, würde alles getan werden.

Mit den besten Empfehlungen, Ihr sehr ergebener

12

1931



Monsieur Henry Poulkailé

Paris (France)

rue des Saint - Pères

sa intensité. Il est très fort et va directement  
au centre de la souffrance humaine : la tradition  
de Charles Louis Philippe est retrouvée, mais avec  
plus de violence. Nous avons si peu de livres on  
on sent cette sainte substance, peuple et je ne sais

bientôt à Paris de toutes les possibilités, pour trouver  
un éditeur en Allemagne ; pour le moment tout est diffi-  
cile, la grande peur plane comme un oiseau noir qui  
sera plus transformé ici cinq ans qu'elle ne le suppose.  
Je vous serre votre main vaillante et à tantôt, cher ami !  
votre fidèle

Heinrich Zweig

1. Sept 31-

*Au Rock  
général*

15 Septembre 1931.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir une lettre de M. Delamain à laquelle je repor-  
drai directement, mais j'y relève la phrase suivante "Je me suis beau-  
coup félicité de l'accord intervenu entre notre maison et vous pour l'édi-  
tion de vos oeuvres." En principe, je serais très content de cet accord,  
mais il faut absolument qu'avant de donner ma signature et de rendre, par  
cela, le traité valide je prenne connaissance des conditions stipulées.  
Jusqu'à présent je n'ai reçu ni de vous ni de M. Alzir Hella le texte exact  
de vos propositions. Vous comprendrez que c'est impossible que je donne  
mon accord à M. Alzir Hella la permission de trai-  
ter, c'est à dire de fixer ces conditions, mais il va sans dire que je me  
réserve le dernier mot. En résumé : Je ne peux pas prendre des engagements  
sans connaître toute leur étendue et je vous prie de m'envoyer par retour  
du courrier le traité définitif que vous me proposez pour que je puisse  
l'étudier avant de le signer.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les  
meilleurs.

Chez veuve, une femme assistera  
au mariage des femmes sans  
la ligne de Grenoble. Je te prie  
de vouloir lui envoyer 2000  
francs français soit en billets  
soit en chèque <sup>non</sup> barré\* (parce qu'elle  
n'a pas un dépôt de banque)  
mais de telle façon que la  
lettre ou l'argent arrive le  
15 ou 16 Mai. Excuse de te  
molester ! Très bien

Hella

\* si possible par le recursale de  
Crest Lyonnais à Grenoble



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 22. Juni 1932.

Lieber Freund!

Härzlichen Dank für alle Deine Mitteilungen und für die heute gekommenen Verträge an meine Frau. Es werden hier davon Abschriften gemacht und sie gehen Dir dann wieder zurück. Endlich wird in meinen Sachen Ordnung herrschen. Vielen Dank auch für die Abrechnung. Zur Stunde brauche ich glücklicherweise darüber nicht zu disponieren, aber wenn ich in Paris sein werde, wird es mir äusserst willkommen sein.

Dass Du in Paris wacker herummarschierst, macht mir viel Freude, aber bleibe nicht gar zu lange, die fünf Stockwerke in Rue de l'Odeon sind auch für einen Gesunden reichlich viel und Du solltest Dich da etwas schonen. Wenn Du Grasset siehst, so mache ihn aufmerksam, dass eine ausgezeichnete und sehr amüsante Biografie mit viel unbekanntem Material über Ouvrard, den grossen Schieber und Geschäftsmann der Revolution und des Kaiserreichs von Otto Wolff bei Rütten & Loening erschienen ist. Ein Buch, das in Frankreich unbedingt grossen Erfolg hätte. Sie sollen es rasch kaufen und es Dir zur Uebersetzung geben. es ist nach meinem Gefühl eine sichere Sache.

Tausend Dank noch und viele Grüsse Deines

*Refaunzweig*



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 2. September 1932.

Lieber Freund!

Arbeit an Marie Antoinette war etwas zu gross und ich musste jetzt in letzter Stunde noch Hals über Kopf streichen, damit das Buch nicht über sechshundert Seiten hinauswächst. Nun steht die schwere Aufgabe vor Dir, es zu übersetzen, und ich wäre sehr dafür, dass man den "Mesmer" zunächst beiseite lässt. Er ist nicht wichtig, wird kein richtiger Erfolg und ich hätte lieber das Erscheinen gesehen sobald die Marie Antoinette draussen ist. Glaube mir, der ich die Verhältnisse kenne: wenn man einmal wie ich, in Frankreich in Schwung ist, muss jedes Buch ein Treffer sein, sonst schadet man sich. Es wäre also wichtig, den Mesmer solange zurückzubehalten bis die Marie Antoinette erschienen ist und damit wirst Du reichlich Arbeit haben.

Vor allem mache ich Dich gleich aufmerksam, dass wenn das Buch französisch gesetzt wird, es sehr eng gesetzt werden muss und in grösserem Format, sonst bekämen wir zwei Bände und ich möchte es lieber in einem haben. Du musst unbedingt damit rechnen, dass es mindestens noch einhalbmal so dick wird wie der Fouché, beinahe sogar doppelt so stark, aber ich bin überzeugt, dass das nicht schadet, sondern im Gegenteil, und wenn mich mein Vorgefühl nicht täuscht, wird es den Fouché im Erfolg noch schlagen. Warum also jetzt mit dem Mesmer die Zeit vertun, den Erfolg des eigentlichen Buches schädigen? Ich bitte Dich also und Deine bewährte Helferin, möglichst scharf an die Antoinette heranzugehen. Ich schicke Dir heute den ersten Teil aus den Fahnen und den Rest bekommst Du bald. Bitte, gehe gleich daran, denn es wird eine lange Arbeit. Sämtliche französische

Zitate hat Rieger bereits abgeschrieben und wo irgend eine Kleinigkeit noch fehlen sollte, verwandelt man eben das Zitat in indirekte Rede. Im ganzen glaube ich, dass nicht ein einziger Punkt mehr fehlt wo Du nachsehen und nachsuchen müsstest.

ber, die Qual an Dich und ich hoffe nur, dass Deine Gesundheit eine vorzügliche ist. Uebermüde Dich aber keinesfalls und lasse alle andere Arbeit von Negern besorgen, nur die nimm an Deine Brust.

Noch eines: ich habe Stock auf ein Buch aufmerksam gemacht, das in den nächsten Wochen bei der Insel erscheinen wird. Es ist von dem Grafen Worti und heisst "Der Zauberer von Monte Carlo", die erste authentische Schilderung der Entstehung der Spielsäle von Monte Carlo mit völlig unbekanntem Material. Meiner Meinung nach wird es ein grosser Erfolg werden, sichere Dir die Uebersetzung.

Herzlichst Dein

De Pauwweij

P.S. Wenn der Mesmer erscheinen sollte, müsste unbedingt die Einleitung des ganzen Buches "Die Heilung durch den Geist" dabei sein, schon weil das Buch allein zu kurz ist und ich <sup>auf</sup> die sehr wichtige Einleitung, die sich auf alle drei Bände bezieht, Gewicht lege, dass sie erscheint.



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 12. September 1932.

Mein lieber Freund!

Ich danke Dir für Deinen Brief und hoffe Dir bald den ganzen Text schicken zu können und im Oktober auch das Buch, und ver-  
suche im Druck alles Denkbare um es kürzer zu machen; Du hast da viel  
Arbeit vor Dir. Meiner Meinung nach hätte es keinen Sinn, den "Mesmer"  
jetzt allein allein zu produzieren, ich möchte nur mit Delamaine  
verhandeln, ob er nicht wie er ursprünglich wollte, eine Doppel-  
ausgabe macht, in der man Mary-Baker und Freud beisammenliesse und  
andererseits ein Buch mit Mesmer vereint als umfangreicheres Buch  
als er es plante, herausbrächte. Du kannst Dir gar nicht denken, wie  
hoffentlich nicht zu sehr an und nichts würde mir mehr Freude machen  
als wenn sie Dir Freude machen würde.

Herzlichst Dein

Stefan Zweig





SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 28. September 1932

Lieber Freund!


Du bekommst also in den nächsten Tagen das ganze Buch, erschrick aber nicht, es sind 630 Seiten, und Grasset wird allerhand Künste anwenden müssen, um es in einem Band zu bringen. Aber die Insel ist sehr begeistert davon und glaubt, dass es den "Fouché" noch übertreffen wird an Erfolg. Jedenfalls wird es eine fürchterliche Arbeit sein für Dich und wir wollen sie nicht allzulang verzögern. Ich hatte nun an Folgendes gedacht und bitte, sage mir offen Deine Meinung. Mein Freund Rieger ist im Winter frei und würde eben so gern in Nizza leben als in Wien und ich könnte mit Dir arbeiten würde, etwa dass Du diktierst und er die Sachen gleich in die Maschine schreibt, - so kämest Du in einem andern Tempo weiter und alles Hin- und Herkorrigieren wäre damit von vorneherein erledigt. Ich wollte Dich nun fragen, erstens ob Dir dieser Gedanke sympathisch ist und zweitens, ob Du Dich zu einem Teil an den Spesen beteiligen würdest, weil dadurch für Dich die Spesen gekürzt würden in der Dauer, es käme so eine Art Monatsgehalt in Frage und da Du durch die Prozente an diesem Buch Dich aller irdischen Voraussicht nach gut stehen wirst, und bei einer solchen Kombination viel dazu gewinnst, würdest, würde ich Dir vorschlagen, Dich da zu beteiligen. Ich würde die Reise nach Nizza finanzieren und für seinen Aufenthalt einen Zuschuss leisten und glaube, Du könntest Dir keinen bessern Mitarbeiter wünschen. Und wenn vielleicht die ~~keine~~ Hälfte jemand anderer arbeitet, so könnte er mit Dir direkt die zweite Hälfte machen. Du kennst ihn ja und weißt, was er für ein angenehmer

und verlässlicher Mitarbeiter ist. Wenn Du im Prinzip den Gedanken richtig findest, so könntest Du mir ungefähr schreiben, erstens was das Leben dort ungefähr kostet für einen einzelnen Menschen, zweitens, wieviel Du für eine tägliche Arbeitsleistung von etwa vier Stunden beistellen möchtest. Mir wäre natürlich daran gelegen, dass er nicht den ganzen Tag besetzt ist sondern den halben Tag für sich und seine eigene Arbeit hat, aber ich bin überzeugt, dass in gemeinsamer Arbeit Ihr jeden Tag acht bis zehn Druckseiten in vier Stunden leisten könnt und so wäre das ganze Buch wenn Du einen zweiten Mitarbeiter hast, in zwei bis drei Monaten übersetzt und das ganze Nachkorrigieren, Nachadjustieren usw. bliebe erspart.

Selbstverständlich ist es nur ein Vorschlag, lieber Freund, <sup>bei</sup> ich mich an Dich wende. Ich habe diesem Buch ein gutes Vorgefühl, und da es so umfangreich ist, etwa wie Ludwigs Napoleon, wird es ihm nicht schaden. Lebwohl, mein Lieber und sei vielmals gegrüsst von Deinem


Stefan Zweig

21- Lettre à Alzir Hella du 10 décembre 1932

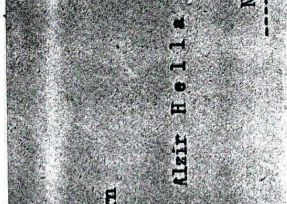
 Kapuzinerberg 5 10. Dezember 1932.  
SALZBURG, am .....

Lieber Freund!

Tausend Dank. Es war nicht so eilig. Du hast mich eben

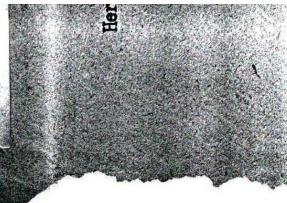


sonst mit Deiner Pünktlichkeit verwöhnt. Und jetzt schau dir die Antoinette heran, die italienische Ausgabe ist bereits in Druck, die englische wird in der Uebersetzung bis Ende des Jahres fertig. Verzeih, dass ich Dich so antreibe, aber ich bekomme schon ziemlich viel Anfragen aus Frankreich, wann das Buch erscheint. Lasse es Dir gut gehen und pflege Dich gründlich. Der Seiten-



sprung nach Paris hat Dir hoffentlich nicht geschadet. Mit herzlichen Grüßen Dein

*Befan*





SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 8. Februar 1933

Lieber Freund!

Ich habe sofort an Rieger geschrieben. In Wien sagte er mir, dass er mit seiner Arbeit schon stark vorgerückt sei, hoffentlich hast Du inzwischen schon ein grosses Paket bekommen. Die Nachbewerking muss unbedingt übersetzt werden, doch vergesse nicht anzuwerken, dass sie ebenso wie in der deutschen Ausgabe dann in ganz kleinen Lettern erscheint, damit das Publikum merkt, das eigentliche Buch sei schon zu Ende und dies nur eine philologisch sächliche Motivierung. Die italienische Ausgabe ist übrigens vor einigen Tagen erschienen und sieht ausgezeichnet aus.

Lass es Dir gut gehen! Das ist in Frankreich leichter als in Deutschland, wo wir im schnellsten Tempo der Diktatur zustreben. Es wird sich natürlich auch für uns in der Literatur stark auswirken, denn eine tadellose Hetze, prachtvoll organisiert, ist gegen unsere Bücher im Gange. Ich glaube, in ein paar Tagen wird das Berliner Tageblatt und alle diese Zeitungen verschwunden sein in Deutschland.

Herzlichst Dein

*Stefan Zweig*



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 28. März 1933

Lieber Freund!

Vielen Dank für Deine guten Nachrichten, ich habe gleichzeitig an Grasset geschrieben, er soll lieber auf Illustrationen verzichten und den Preis auf zwanzig Francs belassen; schliesslich kennt man ja in Frankreich die Bilder Marie Antoinettes zur Genüge. Wegen der "Nachbemerkung" möchte ich noch dringend bitten, dass sie dann bedeutend kleiner gesetzt wird als der übrige Text, damit man deutlich unterscheidet, dass das eigentliche Buch schon beendet ist. Du als alter Correcteur wirst ja sicherlich die richtige Type

Ich sende gleichzeitig ein Blatt über Marie Antoinette für die "Publicité", es sind die Unterschriften des ganzen französischen Hofes auf einem einzigen Blatt und dadurch besonders bemerkenswert, dass hier zum einzigenmale die Unterschriften von vier französischen Königen, Ludwig XV, Ludwig XVI, Ludwig XVIII und Carl X auf diesem einen Blatte beisammen sind.

In Deutschland liegen die Dinge äusserst im Argen, ich habe wenigstens für die erste Zeit mit einer Art Boykott meiner Bücher zu rechnen, aber die "Marie Antoinette" ist schon über dem Berg und ich mache mir darüber weiter keine Sorgen. Nach Paris komme ich vorläufig nicht, ich wollte in diesem Frühjahr hinkommen, aber ich schiebe es auf: es könnte zu leicht als eine Flucht gedeutet werden und man muss gerade jetzt in dieser schweren Zeit standhal-

ten. Aber im ganzen sieht die politische Welt sehr unerfreulich aus, ich fürchte, dass die Exzesse des deutschen Nationalismus naturgemäß auch wieder den französischen hochzüchten werden. Wir haben alten Knaben haben das beste Stück des Lebens schliesslich schon weggelebt und werden hoffentlich mit dem schäbigen Rest noch auf anständige Art fertig werden.

Sehr beglückend ist für mich die Nachricht, dass Du Dich gesundheitlich so überraschend erholt hast. Ich würde Dir nur raten, in Paris jeden schönen Tag auszunützen und Dich in einer Badeanstalt oder sonstwo in die Sonne zu legen, die Dir so herrlich geholfen hat. Und wenn Du den wackern Dr. Schiff siehst, so schüttle ... wegen der finanziellen Lage ich dir für Deine Mitteilung. Was die Vereinbarungen mit Grasset betrifft, so bitte ich ihn noch einmal zu erinnern, dass er die mir zufallenden 50 % vorläufig bei sich behält und Dir immer Deinen Anteil direkt ausbezahlt. Wer weiss, wenn die Dinge so weiter laufen, ob ich ihn nicht bald brauchen werde.

Tausend Grüsse, auch von dem wackern Rieger, Dein

R. U. -



SALZBURG  
KAPUZINERBERG 5

am 12. Juni 1933

Lieber Freund!

Rieger ist gerade vorgestern fortgefahren, so habe ich selbst die Korrektur gemacht. Die kleine Auslassung, auf Seite 4, würde ich doch wieder hineinstellen, weil vielleicht sonst der Gedankengang nicht so klar ist. Nun ist ja alles glücklich geschehen, Sorge nur bestimmt dafür, dass dieses Nachwort in ganz kleinen Lettern gedruckt wird, wie in der deutschen Ausgabe.

Nun von andern Dingen: ich schicke Dir dieser Tage ein sehr interessantes Buch "Clodia" von dem ich glaube, dass es in Frankreich sehr gut gefallen könnte. Es ist eigentlich von keinem Schriftsteller, sondern von einem Arzt, der sich viel mit philologischen Studien befasst hat. Ich finde es sehr spannend und es hat gerade das Format eines französischen Buches. Für die Gedichte Catulls sind ja wohl schon französische Uebertragungen vorhanden. Im Manuskript liegt von ihm auch noch ein neues Werk "Das Erbe Cäsars", eine Biografie des Kaisers Oktavian vor, die in die Sammlung Grassets grossartig passen würde, weil es bedeutend umfangreicher ist. Ich würde Dir diese beiden Bücher sehr nahe legen. Ein Riesenerfolg ist natürlich nicht zu erwarten, aber ein sehr anständiger, denn beide Bücher entsprechen durchaus dem französischen Geschmack.

Ich arbeite jetzt weiter an meinem "Erasmus" und an kleineren Novellen, zu einer grösseren Sache hat man in der jetzigen Unruhe des Lebens, keine rechte Kraft.

Herzlichst Dein

Sefau Zweig

11 Portland Place.

London, den 15. November 1933.

Lieber Freund.

Verschiedene unvorhergesehene Dinge lassen es mich nicht mehr sehen, wenn ich nach Paris kommen kann, was erst anfangs Dezember und nicht, wie ich gehofft hatte, im November. Inzwischen wird ja die französische Ausgabe schon erschienen sein - hierher moechte ich kein Exemplar, sondern Grasset wie sie mir vermutlich nach Hause geschickt haben. Ich stehe jetzt in sehr schweren Konflikten, wahrscheinlich muss ich mein ganzes Verhaeltnis zum Insel-Verlag loesen, weil er einen Brief von mir ohne mein Einverstaendnis im Buchhaendler-Boersenblatt veroeffentlicht und mich dadurch moralisch schwer geschaedigt hat. Es ist jetzt <sup>in gelbe Zeit als Nazi-Freund!!!</sup> unermesslich schwer fuer uns, man steht zwischen lauter Entscheidungen und wie man es tut, so ist es immer schlecht getan. Dazu kommt, dass ich jetzt seit Monaten innerlicher Verstoerung durch die Ereignisse endlich einmal ruhig arbeiten wollte, aber daran fortgesetzt gehindert werde, und doch arbeiten will und muss, weil es die einzige Gegenwehr ist gegen eine voellig unsinnige Zeit. bitte den Leuten nicht, dass ich nach Paris komme, ich moechte moeglichst unterirdisch dorten sein und nur die besten und vertrautesten Freunde sehen, wozu ich Dich selbstverstaendlich von ganzem Herzen zaehle.

Mit vielen Gruessen Dein

Hella Frey

Kannst du mir einen Check

auf 8000 franc geben schicken, es wuerde mir sehr dankbar

sein, ich bin ein wenig knapp und muss mich verlassen auf bleiben muss.



Hotel Regina  
W i e n.

Wien, den 25. Februar 1935.

Lieber Freund.

ich danke Dir sehr für Deinen guten Brief und dass wir damit  
einig sind. Was die Korrekturen betrifft, so ersiehst Du ja aus dem  
Manuskript, was geändert ist. Ein Grossteil ist ja nur stilistischer  
Natur und Kürzungen (Kürzungen sind immer gut!). Ich kann Dir da  
leider die Mühe nicht ersparen, aber Du bekommst dafür in kurzer Zeit

sonen das ganze tadellose Manuskript. Ich bleibe jedenfalls bis En-  
de März hier, komme aber dann vielleicht nach Paris.

Tausend Grösse Deines

*Stefan Zweig*

LANGHAM 3693.

49, HALLAM STREET,  
LONDON, W.1.

Mou cher ami, c'est difficile a vous écrire  
... ..  
... ensemble. Hella m'a envoyé la première  
partie du Castellion, excellente traduction. J'ai  
changé quelques détails — mais, mon ami, je  
crois, c'est mieux de ne pas éditer maintenant  
l'édition française. Je ne le veut pas maintenant.  
L'opposition des Caloristes  
a été très vive.  
— si on faisait maintenant l'édition Française,  
on nous boycotterait à Genève. Vous se juge  
mieux, j'attends une année, jus que l'édition  
nouvelle allemande paraîtra — alors on  
pourrait éditer le livre avec beaucoup de chan-  
gements. Croyez moi, j'ai eu assez de braves  
avec ce livre, il m'a coûté la même beaucoup

de mes lecteurs - il veulent leur Catrin (falsifié et déifié)  
et qui le voit autrement, c'est un calomniateur.

J'ai écrit déjà à Algir Hella, qui il  
serait mieux de faire maintenant le volume  
des Minéralures historiques „Stenaständea des Neunh  
leit“ livre de 200 pages, qui a son succès sur.  
L'époque est assez tendue, j'ai des raisons pour  
éviter des discussions et pourquoi en France  
on j'ai un public fidèle créer des dissensions.  
Mon ami, vous ne doutez pas, j'espère que je  
vous dis la vérité et toute la vérité et que je  
n'ai aucune intention, de retirer le livre  
ou de le refuser à vous. Il s'agit seulement  
de la tactique.

Le livre chez Bord sont des anciens  
choses, qu'il avait édité avant on racheté  
de Alzinger. Mille amitiés de votre

Aussi ici en Angleterre j'ai eu  
seulement des discussions à cause  
de ce livre: les théologues sont furieux  
si on touche leur sainte doctrine.

Stefan Zweig

Hotel Westminster

Nizza, den 23. Januar 1936.

Cher ami,

Je reçois en ce moment par Alzir Hella le premier exemplaire de Marie Stuart, mais je serais un menteur si je disais que j'en suis très enthousiasmé. Non seulement qu'il ne contient pas une seule illustration de celles que j'avais préparées, le portrait du titre n'a rien à faire avec Marie Stuart. C'est un portrait romantique et inventé, mais jamais un portrait authentique. Je ne peux pas découvrir le prix sur l'exemplaire qui est dans ma main mais j'espère comme il ne contient pas d'illustrations, il n'aura pas le prix de Marie Antoinette, qui se présentait tout autrement.

Je vous verrai bientôt à Paris. Excusez que je vous disais mon impression tout ouvertement mais je n'étais pas très heureux de voir sur la feuille de titre une Marie Stuart qui n'était jamais Marie Stuart et n'a même pas la moindre ressemblance physique avec elle.

Avec les meilleures salutations

votre

Théophile Zwing

lettre Grasset

LANGHAM 3693.

49, HALLAM STREET,  
LONDON, W.1.

21. Oktober 1936.

Lieber Freund!

Ich danke Dir von Herzen für die Uebertragung, die ich, soweit ich sie erhalten habe, Dir noch morgen zurücksende. Und nun höre drei Dinge.

① Die Uebertragung ist wirklich ausgezeichnet und ich bin sehr glücklich, Dir das aufrichtig sagen zu können, gerade weil ich mit der englischen so wenig zufrieden bin. Ich habe sie Satz für Satz durchgesehen und alles war vortrefflich. Ich habe nun eine ganze Reihe von Aenderungen und auch Kürzungen vorgenommen. Ich wollte erstens manches lindern,

um nicht Genf und die ganze romanische Schweiz noch mehr zu erbittern. Ich habe dann, wo die Diskussion sich ein wenig zu sehr auf christliche Details ausdehnte, gleichfalls gekürzt. Im ganzen werden vielleicht mit dem nachfolgenden zehn Seiten Deines Textes wegfallen, aber damit ist das Buch ja noch immer bedeutend grösser als der Erasmus. An zwei oder drei Stellen habe ich Einschaltungen gemacht. Mein franzö-

sisch wird da nicht ausgezeichnet sein und ich bitte  
Dich, es zu verbessern. Im ganzen habe ich das gute  
Gefühl, Dir nicht mehr als zwei, drei Stunden Arbeit  
mit meiner Korrektur verursacht zu haben.

② Der Titel ist nun eine entscheidende  
Sache. Er müsste entweder heissen

"Combat autour d'un Bûcher" mit  
dem Untertitel: (Castellio contre Calvin)

oder

"Sébastien Castellion"

Untertitel: Le défenseur de tous les hérétiques.

So wurde er nämlich von seinen Gegnern genannt. Es war  
als Schimpfwort gedacht und scheint mir ein Ruhmesti-  
tel. Vielleicht sprichst Du mit Grasset darüber. Kei-

nesfalls möchte ich das Wort Calvin in dem Obertitel  
haben wie in Deutschland. Man glaubt sonst, es handelt  
sich um eine religiöse Auseinandersetzung.

③ Ich erhalte heute einen Brief von  
Magdeleine Paz, die mich dringend auffordert, für die  
neue literarische Seite des Populaire mitzuarbeiten.  
Ich habe ihr geschrieben, dass Du alle meine Dinge in  
Händen hast und würde Dir vorschlagen, vielleicht das

2)

Eingangskapitel des "Castellio" zu geben. Als ganze Serie wird man es ja ohnehin nie verkaufen können und das Eingangskapitel an sich könnte ja in zwei Fortsetzungen erscheinen.

Inzwischen hast Du wohl schon meine Novellenbände von Reichner bekommen und darin einiges Neue gefunden, auch jene Legende und eine Conte drôlatique, die Du, glaube ich, nicht kennst. Nun heisst es Neues arbeiten.

In dem Journal des Débats soll über "Castellio" ein grosser Aufsatz erschienen sein. Ich habe ihn aber nicht gelesen, sondern nur indirekt davon gehört.

Viele herzliche Grüsse und nochmaligen Dank

Dein

*Aefan*



Monsieur

Alzir H e l l a

Paris (France)

18 rue de l'Odéon

LANGHAM 3693.

49. HALLAM STREET,  
LONDON, W.1.

27. April 1937.

Lieber Freund!

verzeih, dass ich dir so lange keine

"Chandelier" nicht zurückschickte. Ich habe jetzt die Uebersetzung fast ganz durchgelesen und finde sie meinerseits ausgezeichnet. Sie bewahrt alles und hält den dichterischen Ton. Ich habe nur an ganz wenigen Stellen ein paar Anmerkungen mit Bleistift gemacht, ob Du nicht noch ein intensiveres Wort finden könntest.

Nun nur noch ein Prinzipielles zur Uebersetzung. Es sollte durchgängig so gemacht sein, dass wenn die Juden im Gespräch von Jerusalem sprechen, es "Jeruscholajim" heisst. Wenn aber sonst von Jerusalem die Rede ist oder zum Beispiel der "Goj" Justinian davon spricht, so muss es selbstverständlich "Jerusalème" heissen (denn er wird es nicht hebräisch aussprechen). Ich habe also nicht den mindesten Einwand und möchte zur Beruhigung wegen der Bibeltexte und Zitate nur vorschlagen, dass Du die Korrekturbogen an meinen Freund Edmond Fleg



49, HALLAM STREET,

LONDON, W. 1.

LANGHAM 3693.

9. März 1939.

Lieber Freund!

Ich schrieb Dir schon von Amerika aus und möch-  
ausführlich zu schreiben. Ich finde hier unter meinen Papie-  
ren eine Abrechnung von Stock, ferner eine Abrechnung wegen  
"Heures étalés de l'Humanité". Nun siehst Du, was heraus-  
kommt, wenn ein Freund und Uebersetzer einem hartnäckig nicht  
schreibt und nicht vorher verständigt. Erstens hätte ich kei-  
ne Ahnung, dass die "Sternstunden" jetzt schon erscheinen.

Ich habe auch keine Ahnung, in welcher Anordnung es geschehen  
ist, und dann hätte ich doch als Autor doch erwartet, dass  
wieder, was im Deutschen enthalten ist. "Sternstunden" meint  
Stern nicht im astronomischen Sinne, sondern im astrologischen  
oder horoskopischen als Schicksalsstunden, und ich hätte gerne  
ehe Du entschieden hast, mich mit Dir über diesen Titel beraten,  
ebenso wie ich es mit den englischen Uebersetzern in jedem ein-  
zelnen Falle tue. Ich hätte auch gerne einen Untertitel dazu  
genommen, "Miniatures Historiques", aber wie sollte ich wissen,  
wie in früheren Zeiten die Korrekturen sandtest. Ich weiss  
nicht, warum Du von dieser selbstverständlichen Gewohnheit

abgegangen bist. Es ist doch eine Hilfe für den Uebersetzer, wenn der Autor zuvor Einsicht hat und allfällige abweichende Meinung über Titel oder einzelne Worte noch rechtzeitig äussern kann.

Ferner war ich überrascht, in der Buchhandlung der "Normandie" AMOK in der billigen Ausgabe von Ferenczi zu sehen. Auch davon ist mir keine Mitteilung gemacht worden, dass dieses Buch von Stock verkauft wurde und zu welchen Bedingungen. Ich kann auch keine Abrechnung darüber finden. Und nun sag selbst, ob Du es nicht sonderbar findest, dass ich durch den Zufall von Buchauslagen als Autor von neuen Ausgaben und Titeln meiner Werke erfahren muss, statt dass mein Freund und Uebersetzer hie und da ein Briefpapier nimmt.

Ebenso weiss ich gar nichts von dem Bogen, nicht wie weit er übersetzt ist, wann Du mit der Uebersetzung fertig zu sein hoffst, ob Du irgendwelche Verhandlungen wegen Vorabdruck geführt hast. Du lässt mich vollkommen im Stich, und obwohl ich Dich so oft bat, kann ich Dich nicht dazu bringen, mir regelmässig über den Fortgang meiner Angelegenheiten zu berichten. Es wird nichts übrig bleiben, als dass Du Dir <sup>(Sprüze des Kitzels)</sup> eine Sekretärin nimmst, die alles für Dich besorgt. Aber ich kann Dich nicht von der Pflicht entbinden, mich regelmässig betreffen, zu verständigen, und ich weiss nicht, warum Du die gute alte Gepflogenheit, mich immer vorher anzufragen, mir

2)

49, HALLAM STREET,  
LONDON, W. 1.  
LANGHAM 3693.

Korrekturen zu schicken und von dem Fortgang allfälliger  
Verhandlungen zu orientieren, in den letzten Jahren hast

völlig einschlafen lassen. Jedenfalls, ehe Du für einen  
Vorabdruck des Romans bindend abschliesst, zähle ich auf  
Deine Verständigung.

Mit den besten Grüßen

1. 6. 1912

*dein alter*

*Stefan*

*der dich freundschaftlich anfrüchelt  
wird, weil du ihn ausdweigt*

*il fallait aller voir  
M. de Vigny...  
avant ?? ?  
avant d'aller à Paris...  
M. de Vigny...  
d'aller me voir...  
d'aller me voir...  
d'aller me voir...*

49, HALLAM STREET,  
LONDON, W. 1.  
LANGHAM 3693.

Londres, le 10 mars 1939.

Monsieur L. Brun,  
Editions Bernard Grasset,  
61 Rue des Saints-Pères,  
Paris VI.

*M. de Vigny*

Je vous remercie de votre lettre et j'espère bientôt venir à Paris pour quelques jours. Quant au roman, je regrette de ne pas pouvoir renoncer à une publication antérieure. J'ai tant perdu par l'impossibilité de vendre mes livres en Allemagne, Autriche, Italie, Espagne et la Tchécoslovaquie, que je ne peux pas laisser passer une recette si considérable. Et en plus, je ne voudrais pas que mes livres se suivent trop rapidement et comme justement un livre a paru, je ne voudrais pas que le roman paraisse immédiatement. D'ailleurs, j'ai d'autres projets qui sont déjà assez avancés et que je vous développerai lors de ma prochaine visite à Paris. Nous nous comprendrons comme toujours, et je suis sûr que vous comprendrez ma décision de ne pas laisser paraître le roman qu'après une publication antérieure dans une revue ou un hebdomadaire.

Je n'avais aucune idée que les "Sternstunden"

*lettre  
prose*

J'avais écrit une petite préface qui aurait expliqué l'ensemble de ces miniatures historiques qui sans préface paraissent peut-être un peu décousu. J'avais aussi l'intention de mettre une autre Sternstunde à la place de "Suter" que j'aurais omis pour faire plaisir à Cendrars. je regrette que ni vous ni Hella ne m'ont averti d'un seul mot de la publication prochaine. J'aurais certainement pu donner au livre plus de concentration extérieure.

Votre tout dévoué

*Stefan Zweig*

Je viens de recevoir six exemplaires des "Heures Etolées".  
Je vous prie de m'envoyer dix exemplaires en plus.

9 mai

Cher ami,

S...  
m'envoyer en chèque non  
barré: deux mille francs (ou  
en billets de banque) à l'  
adresse: Mme Frédérique Tresp,  
Députée au Congrès de la Ligue  
Int. de F. et. Grenoble, Hôtel  
Moderne  
ou je serai à partir du 14  
mai jusqu'au 18 mai. Veuillez  
cher ami écrire l'adresse de  
la façon indiquée

Je vous remercie d'avance  
et j'espère que vous et Mme  
Hella vont bien.

Mille amitiés

Frédérique Tresp

1932

1 - Photo et acte de naissance



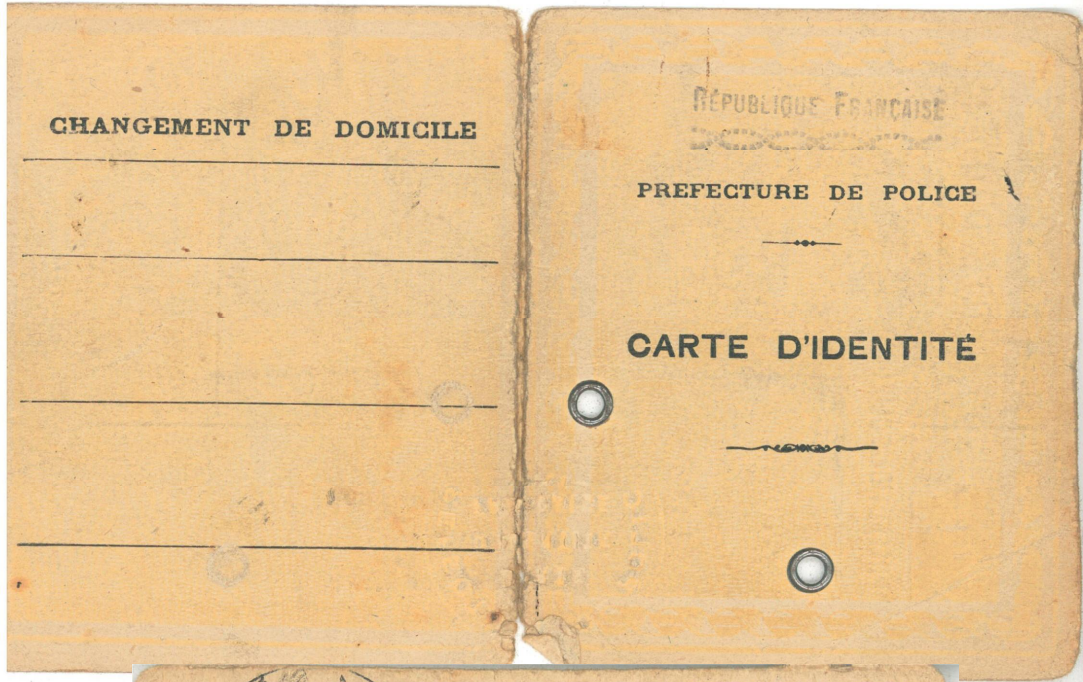
N° 1  
 Naissance.  
 Bella, Alzire Léonie  
 Guillaume.  
 5899

Décédé à Paris (14<sup>e</sup> arrondissement), le quatorze juillet mil neuf cent dix-neuf - cinquante trois - Vieux-Croai le 24-7-1953

Dans mil huit cent quatre vingt deux à six heures du matin, devant nous Louis Joseph... Maire officier de l'état civil de la commune de Vieux-Croai canton de Louai arrondissement de Valenciennes Département du Nord, a comparu Guillaume Joseph Bella, âgé de trente sept ans, employé des Douanes domicilié à Noisain, lequel père de Gabriel Bostin âgé de quarante deux ans son épouse et de Antoine Flamant âgé de cinquante six ans, Garde Champêtre domiciliés à Vieux Croai, nous a déclaré que le trente décembre dernier à trois heures du matin, Hortense Rosine Sarot, sa femme âgée de vingt un ans, originaire domiciliée à Noisain, est accouchée de Vieux Croai, dans la maison de Hyppolite Sarot, son père, d'un enfant de sexe masculin qui nous a présenté et auquel il a donné les prénoms de Alzire Léonie Guillaume. En foi de quoi nous avons dressé le présent acte, qui après lecture par nous devant le père et les témoins ont signé avec nous.

M257 1

2 - Carte d'identité d'Alzir Hella



 N° 2594507 Série B  
**CARTE D'IDENTITÉ**

PREFECTURE DE POLICE

Nom : *Hella*  
Prénoms : *Guillaume*  
Né le *31 Décembre 1881*  
à *Vieux-Condé*  
département *Nord*  
Nationalité : *Française.*  
Profession : *homme de lettres*  
Domicile : *Paris 6<sup>e</sup>*

**SIGNALEMENT**

Taille *1,55*    Nez { Dos *4*    Base *2*  
Cheveux *gris*    } Dimension *m*  
Moustache *gilet*    Forme générale du visage *ov*  
Yeux *gris*    Teint *cl*  
Signes particuliers \_\_\_\_\_

*Signature du titulaire*  
Paris, le *17* 19*25*  
**LE PRÉFET DE POLICE**



3-D — Imp. Chaix (B). — C.O.L. 31-3659. — 970-44.



### 3 - Cartes de visite d'Alzir Hella - Lettre de la Grande Chancellerie de la L. d'Honneur



GRANDE CHANCELLERIE  
DE LA  
LÉGION D'HONNEUR

Paris, le **15 DEC. 2003**  
1, rue de Solferino-75700 PARIS 07 SP  
Tel: 01 40 62 84 00

FR/CH

SUISSE

*Mademoiselle,*

*Vous avez bien voulu me demander de faire procéder à des recherches dans les archives de la Légion d'Honneur concernant l'Homme de Lettres, Alzir HELLA.*

- *Nommé Chevalier de la Légion d'Honneur par décret du 8 novembre 1949, paru au Journal Officiel du 9 novembre 1949, pris sur le rapport du Ministre de l'Education nationale, en qualité d' « Homme de Lettres ».*

*Vous voudrez bien trouver ci-joint, copie des documents figurant au dossier de cette personnalité.*

*Veuillez agréer, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments distingués.*

  
Jean BEYSSET

4 - Procès-verbal de réception de la Légion d'Honneur

GRANDE CHANCELLERIE  
DE LA  
LÉGIION D'HONNEUR.

1<sup>er</sup> BUREAU.

PERSONNEL  
DES MEMBRES  
DE LA  
LÉGIION D'HONNEUR.

N° 2378 H. V

AVIS ESSENTIEL.

Le présent procès-verbal doit être renvoyé immédiatement à M. le Grand Chancelier, l'inscription du titulaire sur les registres matricules ne devant avoir lieu qu'après l'accomplissement de la formalité de la réception.

NOTA.

Il n'y a pas lieu d'affranchir les plis adressés directement à M. le Grand Chancelier.

Le brevet sera envoyé ultérieurement à l'intéressé.

(1) Si la remise des insignes n'a pas lieu, biffer les mots relatifs à cette remise.

adresse  
18 rue de l'Oratoire  
Paris.

PROCÈS-VERBAL  
DE RÉCEPTION  
D'UN CHEVALIER DE LA LÉGIION D'HONNEUR.

Le 14 janvier mil neuf cent cinquante

Nous Charles Blockhuppen, Chevalier de la Légion d'Honneur, Paris-adjoit du 1<sup>er</sup> arrondissement

Conformément à la délégation du Grand Chancelier en date du

3 JANV 1950

avons fait introduire

Monsieur Bella Alzi, Jeanne, Guillaume dit "Alzi" Bella

adresse : Homme de Lettres

nommé CHEVALIER de la Légion d'Honneur, à l'effet de le recevoir en cette qualité.

Nous adressant à lui, nous avons prononcé la formule de réception suivante :

« Au nom du Président de la République Française et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons CHEVALIER de la Légion d'Honneur. »

Et nous lui avons remis les insignes (1) de son grade et donné l'accolade.

Immédiatement après a été dressé le présent procès-verbal, pour être transmis à la Grande Chancellerie, après avoir été signé par le récipiendaire et par nous.

Fait à PARIS le jour, mois et an que dessus.

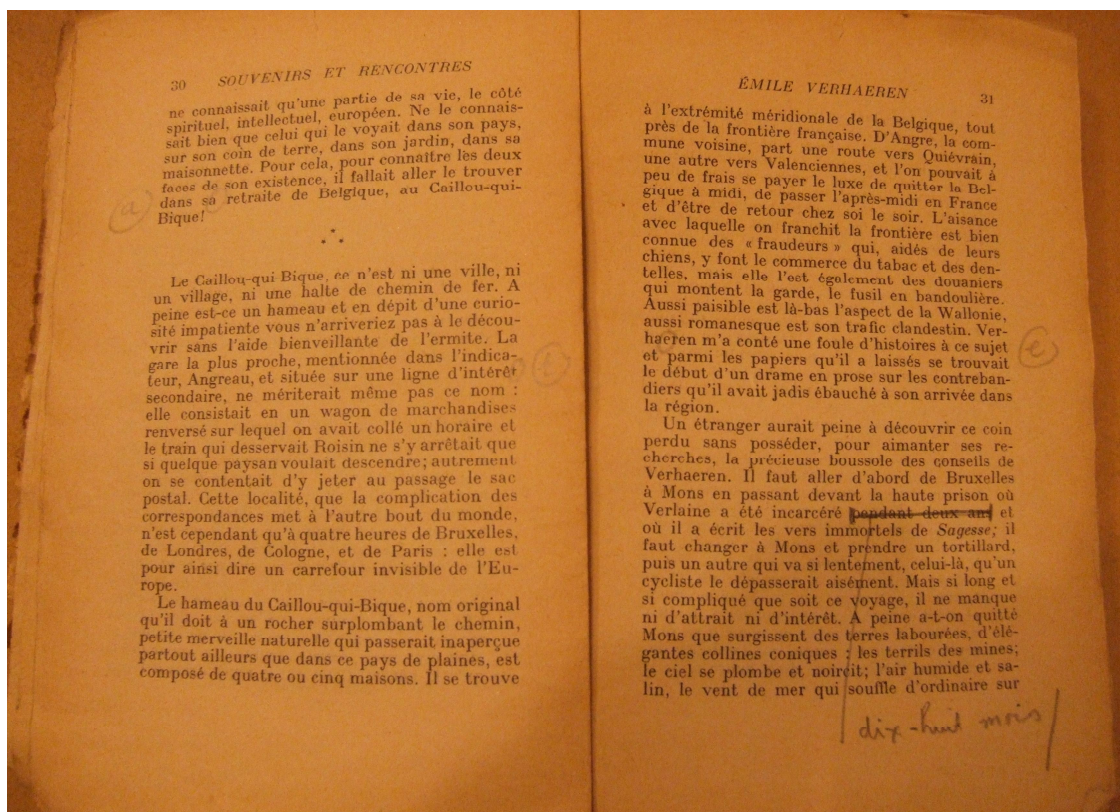
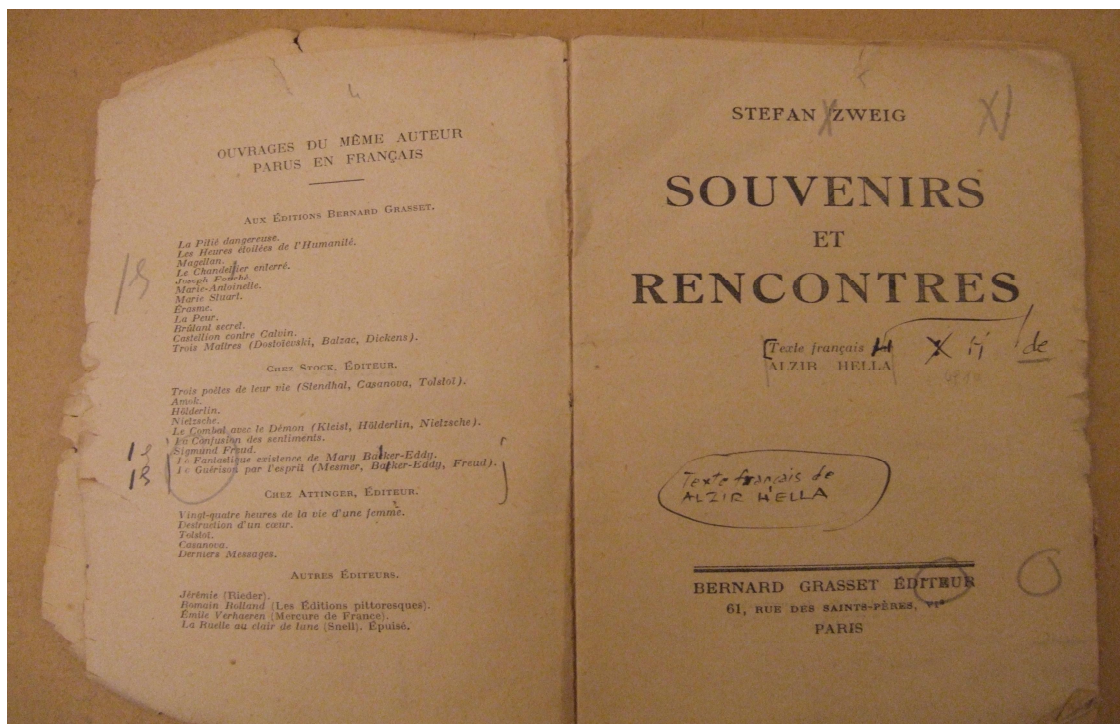
Le Récipiendaire,

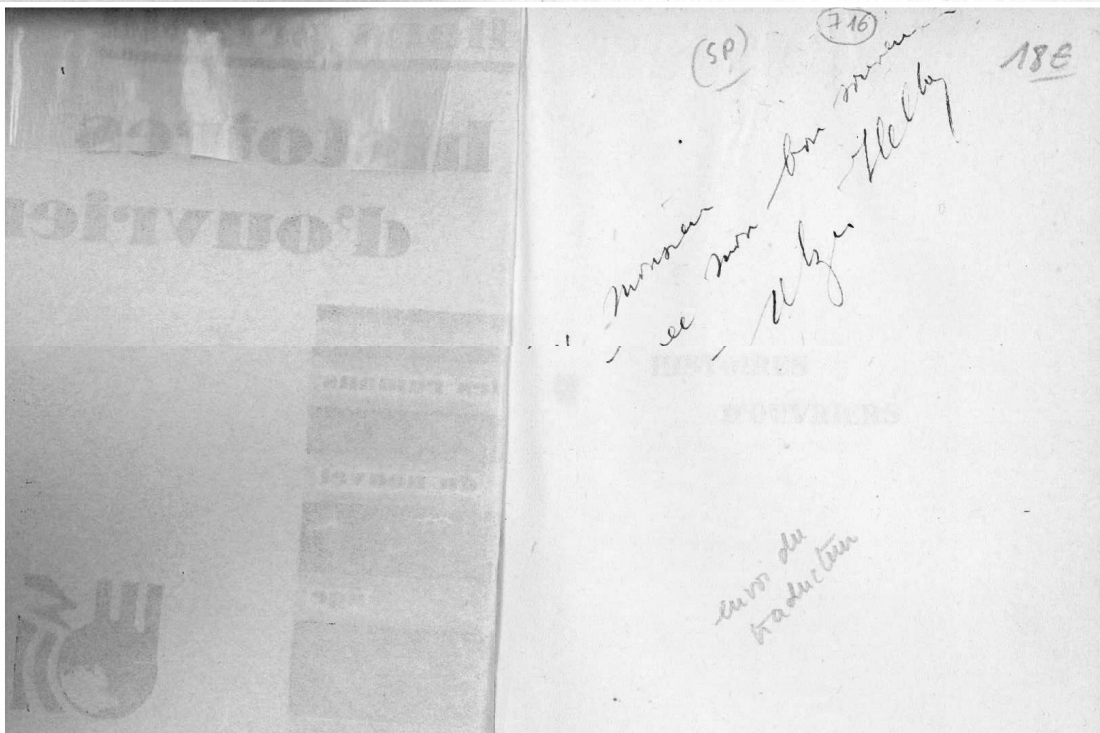
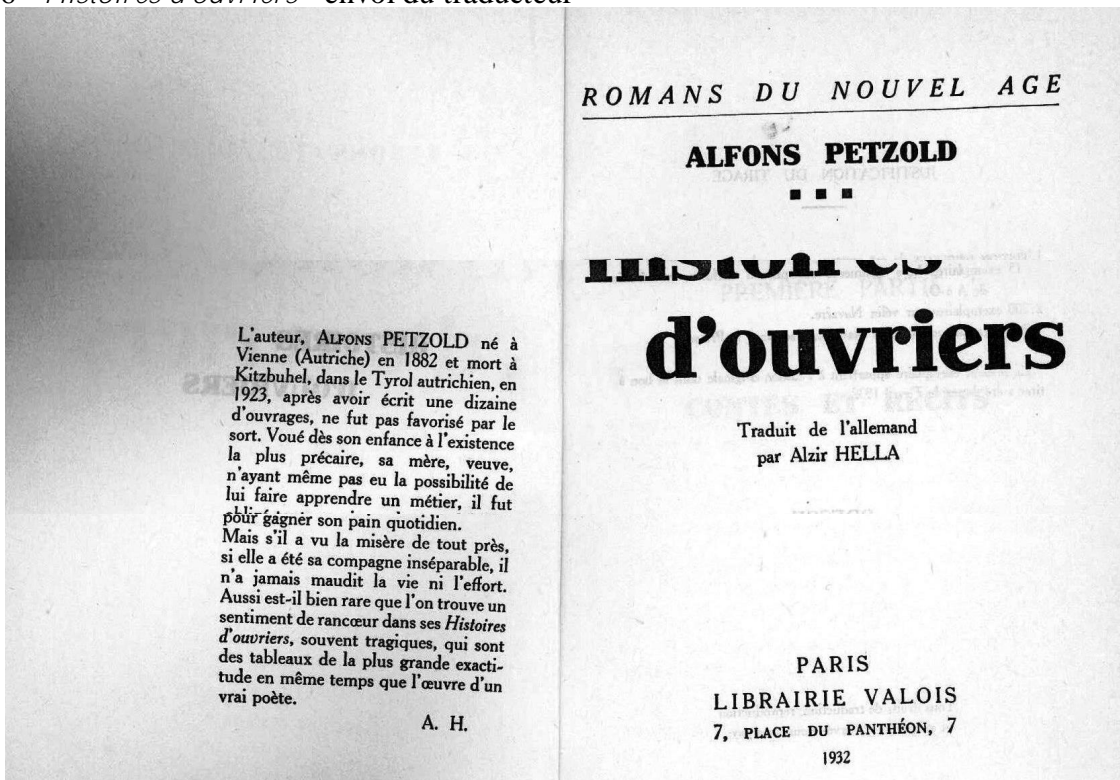
Alzi Kelly

Le Délégué,

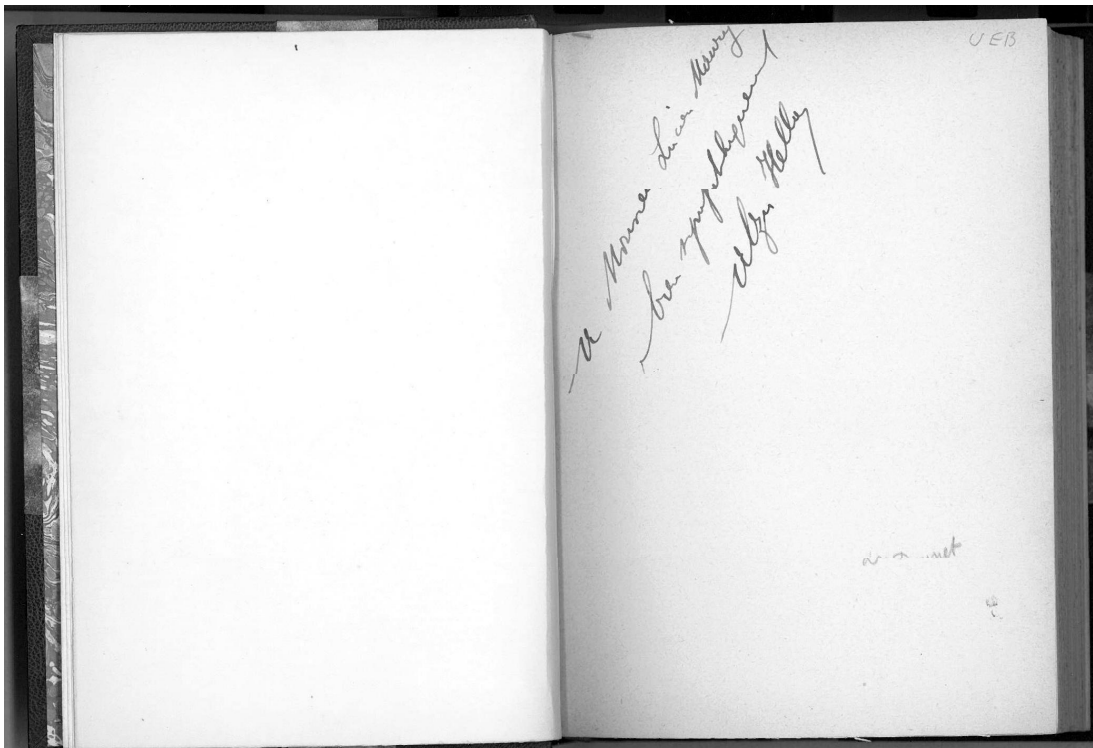
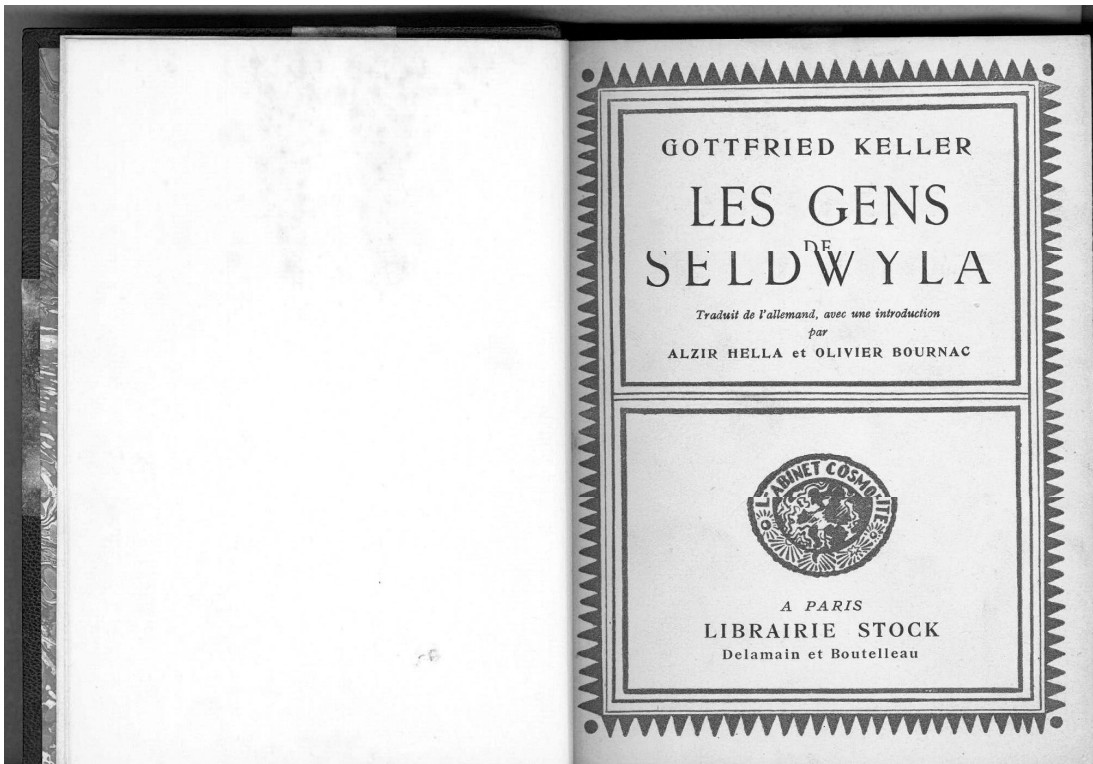
Blockhuppen  
dit Jean Réandre

5 - Epreuves de *Souvenirs et rencontres* corrigées par Alzir Hella

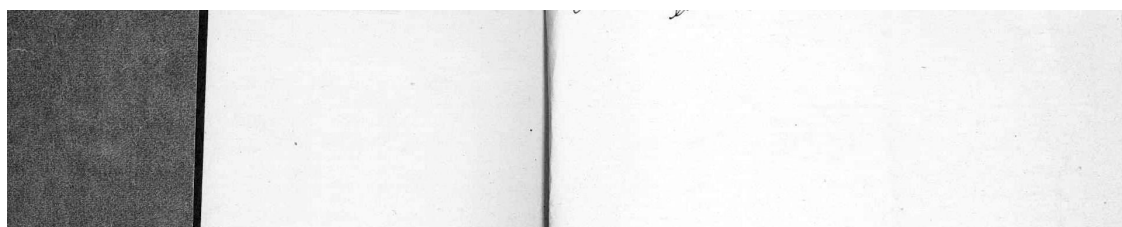
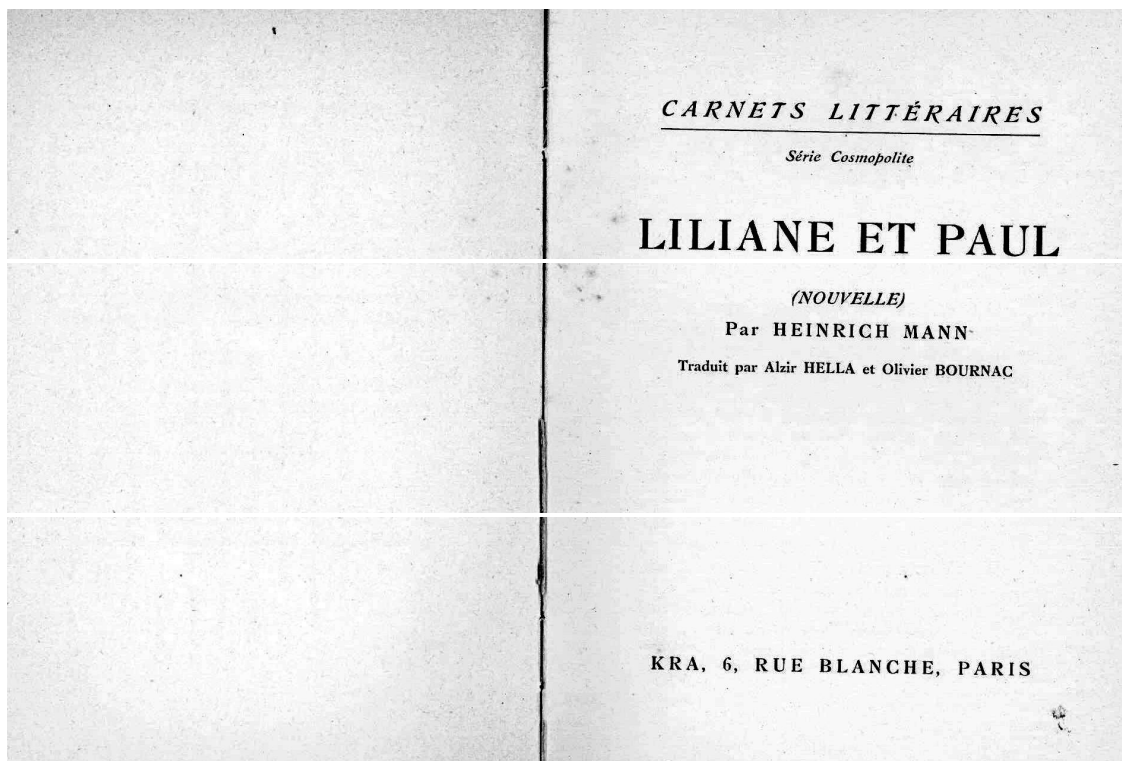




7 - Les gens de Seldwyla - envoi du traducteur



8 - *Liliane et Paul* - envoi du traducteur



# JOURNAL DE PÉRUWELZ

Organe Libéral et Démocratique des Cantons de Péruwelz et de Quevaucamps  
PÉRIODIQUE HEBDOMADAIRE

Bureaux et Rédaction : GEORGES COLIN & FILS, Imprimeurs-Editeurs  
48, Grand'Place, à PÉRUWELZ.

TÉLÉPHONE N° 10.

COMPTE CHÈQUES POSTAUX 15.076.

Péruwelz, le 16 Février 1929

Monsieur Alzir Hella

Publiciste

18 rue de l'Odéon Paris 6<sup>e</sup>.

Monsieur,

Je vous remercie d'avoir pensé au "Journal de Péruwelz" pour la publication du roman de "L'âme féminine", dont vous êtes le traducteur. L'"Indépendance Belge" <sup>en</sup> commence la publication, mais ce journal est très peu répandu dans notre région et si le roman de Fucini est de nature à plaire aux lecteurs du "Journal de Péruwelz" je serai heureux de le publier dès que le feuilleton en cours sera terminé.

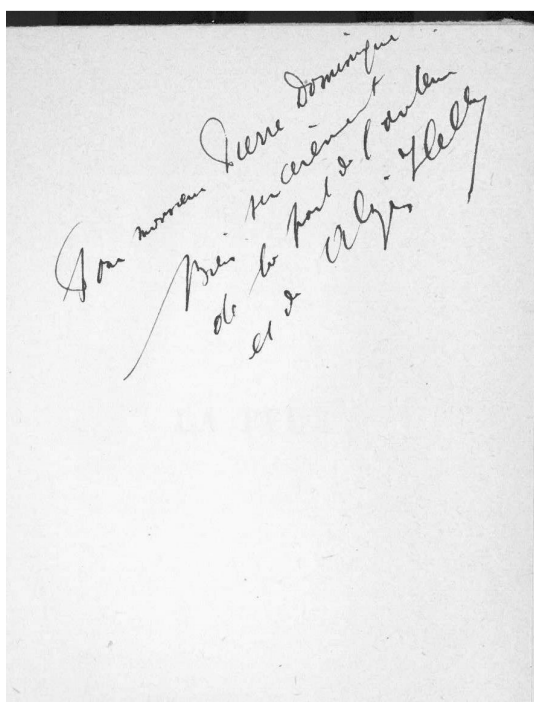
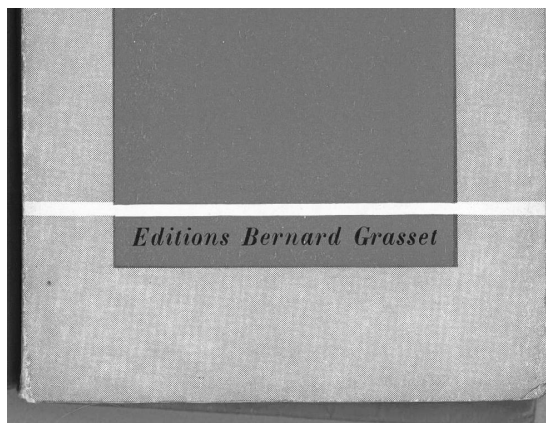
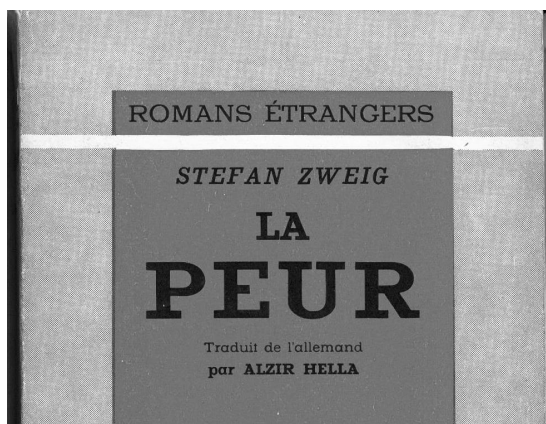
Ayez la bonté de m'envoyer une copie de "Vingt-quatre heures de la vie d'un homme"; ce nom du traducteur ne manquera pas d'attirer l'attention de bon nombre de Péruwelziens.

Agitez, Monsieur Hella, mes salutations empressées.

J. R. Barcours

Directeur du Journal de Péruwelz

10 - *La Peur* (1935 - envoi de la part de l'auteur et du traducteur)





Cher Alzir,

A l'heure de la grande séparation, nous sommes là, tes  
vieux amis, réunis autour de toi pour le dernier adieu. Quand,  
il y a un peu plus de deux mois, tu es entré en clinique pour  
une opération que nous croyions bénigne, tu étais en pleine ac-  
tivité et en pleine jeunesse d'esprit. Tu voulais justement te  
débarrasser d'un mal qui, à la longue, eût pu te diminuer phy-  
siquement et intellectuellement. Tu voulais rester fort pour con-  
tinuer l'effort qui depuis ta plus tendre enfance a été le trait  
dominant de ta vie. Tout jeune, tu avais compris (et les rail-  
leries d'un frère où l'on est sans pitié te le rappelaient un  
peu tous les jours) que tu n'étais pas tout à fait comme les au-  
tres et qu'à un défaut physique que la nature t'avait donné, tu  
devais, pour imposer silence à ceux qui se moquaient, répondre  
par la supériorité de l'intelligence et de l'esprit. Et ton premier  
triomphe tu l'avais remporté le jour où, à la sortie de l'école  
primaire, tu avais obtenu de l'Administration des Douanes où  
travaillait ton père une bourse d'études pour entrer à l'école  
moyenne, comme on disait à l'époque dans ton pays. C'est là que  
tu devais découvrir les premiers horizons de la culture avec  
les immenses possibilités qu'elle ouvrait à ton labeur. La mort  
de ton père ne permit pas à ta mère de te laisser suivre la voie  
normale des études et tu donnas alors le travail à l'usine, dans

...

ces sucreries du Nord dont tu nous a si souvent parlé. Mais là encore ce que tu supportas ne fit que stimuler ton aspiration naturelle à la culture. Tu étais déjà un jeune homme sollicité par le tumulte des grands courants philosophiques et politiques de cette époque et, tout naturellement, tu fus attiré par celui qui te paraissait aller le plus loin dans la voie de la protestation contre l'ordre social et qui demandait le plus de sacrifices à ceux qui se rangeaient sous sa bannière. Tu fis partie de cette grande époque de l'anarchie à côté de tant d'hommes de valeur qui ne connaissaient d'autre loi que celle du savoir et, par conséquent, de l'étude. C'est là que tu fis tes premières armes, écrivant, traduisant, prenant la parole dans les meetings qui, à l'époque, étaient sans cesse en mouvement. Ardent militant syndicaliste, tu t'étais mis au service de tes compagnons du Livre pour imposer, à défaut d'une législation spéciale adéquate, des conditions de travail et des salaires dignes de ces hommes libres dont tu te réclamaient. Tu fus un vrai libertaire dans la noble acception du terme. Tu fus aussi un grand syndicaliste et quelles qu'aient été par la suite les tribulations de ton existence, tu restas marqué jusqu'à la fin de tes jours par cette époque de ta vie.

Ton activité littéraire te fit entrer dans des eaux plus calmes. Mais loin de ralentir ton effort, elle ne fit que le stimuler. Tu avais, en effet, découvert que par elle tu atteindrais les hauts sommets que tu t'étais fixés à l'aube de

...

ta vie et que par elle encore tu t'imposerais définitivement grâce à ton labeur et à ton talent. Depuis cette époque, tu as traduit plus de soixante ouvrages et ceux qui connaissent la somme de travail qu'exige la mise au point d'une traduction de la valeur des tiennes peuvent mesurer l'immensité de ton labeur.

Ce fut pour toi la revanche que tu avais depuis toujours aspiré à prendre sur la nature et sur les hommes. Mais loin de t'éloigner de ceux-ci, tes succès littéraires te rapprochèrent d'eux davantage encore. Fort de ton autorité, conquise à la force du poignet, tu voulus les défendre. Et pendant vingt ans, tu fus Secrétaire du Syndicat des Correcteurs et l'esprit que tu inculquas à notre organisation vit encore dans ceux qui t'ont succédé. Devenu conseiller prudhomme, tu continuas sur un autre plan à défendre avec un inlassable dévouement et avec le même acharnement les intérêts de tes compagnons du Livre. Les jugements que tu as rendus en tant que Président du Conseil des Prud'hommes sont conformes aux convictions de toute ta vie et beaucoup feront jurisprudence.

Ta vie tourmentée, l'immense expérience que tu avais accumulée, la profonde connaissance des hommes que tu avais acquise, tout cela joint à ta grande culture, avaient fait de toi un philosophe. Heureux ceux qui pouvaient s'entretenir avec toi des grands problèmes que pose la vie. Tu savais y donner une réponse et trouver une issue. Ta parole était un réconfort et tes propos, volontiers gaulois, soulignaient la vigueur de...

ton tempérament. Car depuis toujours, tu étais le fils spirituel de Villon et de Rabelais. Hier encore, un de nos éminents amis ici présent me disait qu'il avait découvert en toi un ~~typique~~ <sup>typique</sup> représentant du véritable esprit français. Cela explique, sans doute, que tant d'hommes de talent, appartenant à tous les milieux, aient recherché ton contact. Peu d'hommes, en effet, peuvent se targuer d'avoir fait naître autour d'eux autant d'amitiés. On t'estimait pour ton oeuvre, on t'admirait pour ton effort, mais on t'aimait pour tes qualités de coeur. Tout le monde savait que l'on pouvait faire appel à toi chaque fois qu'une cause digne de ce nom avait besoin d'être défendue. Ta générosité était sans bornes. Mais ta modestie était si grande que seuls tes proches amis pouvaient se rendre compte de l'empressement que tu mettais à prodiguer ton aide sous toutes les formes.

Et c'est ainsi que peu à peu un immense réseau d'amitiés s'était formé autour de toi. Je suis sûr que parmi toutes les consécérations de ta vie de labeur et de dévouement, celle-là t'a le plus ému. Tu recueilles aujourd'hui le fruit de cette amitié si large.

Nous perdons en toi un ami que nous ne remplacerons pas. On ne verra plus <sup>se profiler</sup> ~~déambuler~~ dans le quartier de l'Odéon que tu as tant aimé ta silhouette familière et <sup>dans</sup> (tous les milieux <sup>cette</sup> que tu animais par ta présence et par ta truculence ne cesseront pas de te rechercher dans leur mémoire.

...

Tu fus un véritable ami. Heureux ceux qui ont pu connaître l'infinie bonté qui se dissimulait sous ton franc parler, sous tes boutades à l'emporte-pièce. Entier, tu l'étais dans tes amitiés comme dans tes inimitiés et tu n'avais pas ton pareil pour dire leurs vérités à ceux que tu considérais comme des gens à remettre en place ou à mépriser. Car toute ta vie tu eus le courage de tes opinions et des réflexions que t'inspiraient les idées et les hommes.

Et maintenant, cher Alzir, dors en paix. Tu as choisi pour nous quitter le jour qui symbolise la conquête de la liberté. Le hasard - si c'en est un - a bien fait les choses. Cette coïncidence signifie que, pour nous qui restons, la lutte pour notre idéal continue dans nos rangs et dans notre affection, rien, cher Alzir, rien ne le comblera.

# Alzir Hella : l'homme qui a fait connaître Stefan Zweig aux Français

*Franc-Tireur*  
6 Août 53

**A**LZIR HELLA est mort le 14 juillet. Cet homme libre a quitté le monde le jour où se commémore la conquête de la liberté. A ses obsèques, nous étions là, quelques amis personnels, aux côtés de ses camarades correcteurs : sa grande famille. Beaucoup de ceux qui l'ont connu et qui l'aimaient auront appris, avec émotion et chagrin, en vacances, la mort de cet homme hors série, de ce magnifique militant...

attiré par la lutte sociale et s'y était lancé avec ardeur. Jeune typographe, il s'était lancé sur le « trimard », il avait fait son « tour d'Europe », allant de ville en ville, le chapeau à larges ailes sur la tête, la cravate lavalière au cou, le bâton à la main (le bourdon du pèlerin), travaillant quelques jours par-ci, quelques jours par-là, ayant quelques sous dans la poche, touchant aux étapes le « viaticum »

1917, la Révolution russe ; 1918, l'armistice ; 1919, la paix, la démobilisation et aussi le grand schisme du mouvement ouvrier : la scission de 1920. Alzir va vers la nouvelle formule du communisme, il a cru mais ne gardera pas longtemps ses illusions, il milite au syndicat des correcteurs où il occupe une place éminente, appelé à plusieurs reprises à en assurer la direction. Gardant, dans ce rôle, la confiance de

Stefan Zweig, ce dont il ne se consolait pas. C'est, bien entendu, surtout par son œuvre de traducteur qu'Alzir Hella laissera un souvenir durable. Il avait débuté avec éclat dans cette carrière quand il traduisit, vers 1930, avec Olivier Bourneac, « A l'Ouest, rien de nouveau », d'Eric Maria Remarque dont on

vain qui avait conquis la notoriété par ses traductions de Stefan Zweig, de cet homme d'esprit, de ce camarade si attachant. Il atteignait ses soixante-deux ans et étonnait tous ceux qui l'approchaient autant par l'air de jeunesse qu'il avait conservé que par le masque noble, impérieux, éclairé par la flamme du regard qui, au premier contact, laissait deviner un personnage peu commun.

un franc par jour — des organisations du Livre, animant ou ramenant la flamme des camarades, jetant la perturbation dans les ateliers quand le patron était trop dur et trop exigeant, et les camarades trop mous et pas assez combattifs, honni par ceux-là, suivi ou déshonré par ceux-ci, et poussant ses pérégrinations à travers l'Allemagne où il se perfectionna dans la connaissance de la langue, continuant à travers la Suisse, l'Italie, l'Autriche, les Balkans, aboutissant enfin à Constantinople.

soeur, amis ou adversaires, parfois réélu seul, alors que ses camarades de tendance sont battus. Il sera élu conseiller prud'homme et, à plusieurs reprises, sera appelé à en présider le Conseil.

rappelle l'immense succès. Mais la chance de sa vie fut d'être choisi par Stefan Zweig le plus notable des écrivains de langue allemande de l'entre-deux-guerres, qui lui accorda, en plus d'une amitié qui ne se démentit jamais, une confiance totale.

Il était né à Vieux-Condé, d'une famille très modeste. Dès sa sortie de l'école et son entrée à l'usine, à treize ou quatorze ans, il avait été

Auguste Largentier, son cadet, le suivait dans cette randonnée. Alzir Hella avait adopté les idées anarchistes. Sa foi militante lui avait valu de nombreux mois de prison.

La guerre vint à nouveau s'abattre sur le monde. Le traducteur de Stefan Zweig ne pouvait pas être ignoré des autorités d'occupation et de leurs complices. Il reçut, dans son appartement de la rue de l'Odéon, la visite de la Gestapo et de la bande de Bernard Fay qui pillèrent consciencieusement sa bibliothèque, faisant main basse sur les éditions rares, lui volant ses papiers personnels, en particulier sept cents lettres de

Dans le discours qu'il a prononcé devant la dépouille d'Alzir, Marcel Body, l'ami qu'il a choisi pour être son exécuteur testamentaire, a traité avec une grande noblesse de pensée et d'expressions les sentiments qui nous animaient tous en rappelant les étapes d'une vie aux aspects multiples et divers, mais toujours orientée dans le sens le plus généreux.

Henri VERGNOLLE.

13 - Acte de décès

2844

Sept

Le quatorze juillet mil neuf cent cinquante-trois, une heure trente, est décédée, 96, rue Didot, Alzire Léonée Guillaume HELLA, homme de lettres, domicilié 18, rue de l'Odéon, \* né à Vieux Condé (Nord), le trente décembre mil huit cent quatre-vingt-un, fils de Guillaume Joseph HELLA et de Hortense Léonie SAROT, époux décédés :- Epoux de Rosalia Magdalena

Sarkies MARTHÉRUS :- Dressé le seize juillet mil neuf cent cinquante-trois, dix heures, sur la déclaration de François KERNEAU, quarante-six ans, employé, 96, rue Didot, qui, lecture faite, a signé avec Nous, Louis MARTIN, adjoint au maire du quatorzième arrondissement de Paris .-



Du 15/11/53  
de l'Union des Français  
d'Alsace et de la  
Commission de Bagneux.

Mesdames, Messieurs, Compagnons du Livre et  
chers amis,

et des deux familles, je vous remercie de vous être réunis au-  
tour de la tombe de notre cher disparu. Je salue les délégués et  
présents des organisations dont faisait partie Alzir Hella et  
les personnalités qu'unissaient à lui les liens de l'amitié. Je  
salue, en particulier, M. Altmann, neveu de Stefan Zweig, venu  
spécialement de Londres pour assister à cette cérémonie de l'a-  
mitié et du souvenir.

Quatre mois ont déjà passé depuis le jour où Alzir  
Hella a cessé de vivre. Les lettres et les marques de sympathie  
que, de tous côtés, Madame Hella a reçues montrent combien cette  
mort inattendue a causé de surprise et de regrets. Hélas ! cette  
tombe qui va se refermer sur notre ami nous fait encore mieux  
comprendre que c'est en nous-mêmes, dans les images que nos yeux  
ont gardées, dans notre pensée, dans notre affection et aussi  
dans notre souvenir que nous devons désormais retrouver Alzir  
Hella tel que nous l'avons connu, entendu et aimé.

Dans l'allocution que j'ai prononcée aux obsèques  
de notre ami, j'ai retracé à grands traits ce qu'a été sa vie  
et les mobiles qui l'ont guidé vers les buts élevés qu'il s'é-  
tait fixés. Je vous l'ai montré quittant prématurément l'école



moyenne de Péruwelz pour aller gagner durement sa vie dans les raffineries du Nord. Révolté contre la nature et aussi contre son entourage qui ne lui ménageait pas ses sarcasmes, il cherche <sup>alors</sup> confusément la voie qui pourrait le soustraire aux mesquineries de cour et de ville, et le hasard qui, parfois, fait bien les choses lui ouvre un beau jour les portes de la grande famille du Livre où il trouve enfin le milieu fraternel qui lui permettra d'aller vers la lumière, c'est-à-dire vers l'affirmation de sa puissante volonté, tout entière orientée vers l'étude et le savoir.

Batailleur, il l'avait été de bonne heure pour répondre aux quolibets des garçons de son âge. Mordant, incisif, il avait appris à l'être à l'âge où la plupart des autres enfants ne pensent qu'aux jeux et aux ris.

x x

Alzir Hella a fait ses premières armes dans la corporation du Livre et il ne l'a jamais oublié. Notre ami, le président Vergnolle, a rappelé dans un très bel article paru dans "Franc-Tireur" les tribulations d'Alzir Hella faisant son tour de France et même d'Europe en travaillant, quand il y avait de la besogne, en se procurant le nécessaire ou en soulevant le vicaire, c'est-à-dire les secours de solidarité versés aux grands voyageurs de la corporation par les sections locales de notre Fédération nationale et des Fédérations étrangères.

De retour en France, Alzir Hella s'installe à Paris.

Ses nombreuses et fortes lectures ont fait de lui un homme d'avant-garde et sa combattivité naturelle en est décuplée. Énergique autant qu'on peut l'être, il est pour la manière forte, et c'est ce qui a permis de mener à bien quelques-unes des quelques vingt années où il a été secrétaire du Syndicat des Correcteurs.

Entre temps, l'activité littéraire d'Alzir Hella s'est considérablement accrue. Il ne se contente plus d'aller haranguer les foules dans les meetings, de rédiger des articles véhéments pour clouer tel ou tel au pilori ou dénoncer les tares d'une société qu'il combat. Il veut que sa voix porte plus haut et plus loin. Traducteur d'allemand, qu'il a appris seul et en cherche les auteurs dont l'oeuvre, repensée par lui en français, lui permettra d'amplifier sa lutte contre l'ordre social et surtout contre la guerre. Et dans les années 28-29, Alzir Hella, en collaboration avec O. Bournac, lance en France la traduction d'un ouvrage qui, poignante protestation contre la guerre, allait bouleverser le monde. Je veux parler de "A l'Ouest rien de nouveau" d'Erich Maria Remarque.

Déjà auparavant, Alzir Hella avait traduit les premiers grands ouvrages de Stefan Zweig. Resté seul après la mort d'O. Bournac, c'est comme traducteur de cet historien, de ce philosophe et aussi de ce poète qu'est Stefan Zweig qu'Alzir Hella devait donner sa mesure. Presque trente années durant, Alzir Hella a re-

...

pensé, pour nous la rendre en français, l'oeuvre de ce noble et grand écrivain.

Depuis la mort de notre ami, il ne s'est pas passé de jour que je n'aie lu ou relu quelques dizaines de pages de Zweig, d'abord pour me le remettre en mémoire, ensuite pour faire passer dans notre langue l'éclatant lyrisme de l'auteur de "Derniers Messages" et de tant d'oeuvres impérissables. Au cours de ces quatre mois, combien de fois me suis-je arrêté, médusé devant la perfection du style et la richesse de la langue d'Alzir Hella. Combien de fois ai-je admiré les tours de force de notre ami pour surmonter les difficultés rencontrées dans cette tâche écrasante et que, pourtant, il a vaincue avec <sup>une</sup> admirable maîtrise qui lui a valu le titre de

Et puisque j'évoque la grande figure de Stefan Zweig, permettez-moi d'ajouter à tous les regrets que nous inspire la fin tragique de cet écrivain si fin, si sensible, celui de ne pas l'avoir parmi nous aujourd'hui pour glorifier l'effort et la mémoire de l'homme qui nous l'a fait connaître et aimer.

C'est à quoi je pensais récemment en lisant, dans "Souvenirs et Rencontres", ce pathétique adieu qu'adressait Ste-  
février 1927 au Théâtre National de Munich. Quels mots n'aurait pas trouvés Zweig pour magnifier Alzir Hella, son collaborateur, son ami, qui, par un prodigieux effort, nous a transmis

...

dans une langue si belle la presque totalité de son oeuvre.

Pour traduire cette oeuvre gigantesque, Alzir Hella a dû se livrer à des études aussi vastes que variées. J'ai trouvé dans sa bibliothèque quantité d'ouvrages ayant trait aux sujets et aux grandes figures de l'histoire que Stefan Zweig a traités ou fait revivre. Et l'on peut dire que ces études ont profondément marqué <sup>le</sup> ~~son~~ <sup>d'Alzir Hella</sup> humanisme. Il avait depuis longtemps rejeté tout sectarisme politique ou philosophique, et tout en restant farouchement attaché à la liberté telle que la concevaient les hommes de sa formation et de sa génération, il faisait passer l'amitié avant la politique. Tolérant et compréhensif, il admettait que ceux qu'il fréquentait aient des conceptions différentes des siennes à condition qu'elles ne soient ni sectaires ni intéressées.

Bien qu'Alzir Hella eût pu vivre depuis longtemps en adoptant la profession d'homme de lettres, jamais il ne voulut abandonner la grande famille du Livre qui, alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme, lui avait ouvert de si larges horizons. Il aimait par-dessus tout se retrouver dans les équipes où, me disait-il, il venait se reposer l'esprit et rechercher le réconfort de ses camarades. Pour lui, la camaraderie du Livre n'était pas un vain mot. Que ce soit en tant que secrétaire du Syndicat des Correcteurs ou en tant que président du Conseil des Prud'hommes, son aide était d'avance acquise à tous les compagnons du Livre qui faisaient appel à lui.

Alzir Hella aimait la vie sous toutes ses formes. Il

...

était chez lui dans tous les milieux qu'il fréquentait. N'admettant que la supériorité de l'esprit, il traitait d'égal à égal ceux qu'il rencontrait, quelle que soit la place qu'ils occupaient dans le monde. Il aimait entendre les bonnes et piquantes histoires et nous nous rappelons comme il s'échauffait, comme il s'enthousiasmait en les racontant à son tour, en les accompagnant d'un rire franc et sonore et en se tapant dans les mains à la manière des Flamands dont il était le cousin germain. Par bien des côtés, il en avait le caractère et ses affinités avec eux se traduisaient par de nombreuses amitiés personnelles.

Alzir Hella fut un homme d'une trempe exceptionnelle, homme hors série. Une volonté de fer l'animait, mais il ne l'utilisa toujours que pour atteindre les nobles buts qu'à l'aube de sa vie consciente il s'était fixés.

Il était sensible à l'amitié et à l'éloge mérité. J'ai trouvé chez lui soigneusement classées un grand nombre de lettres que lui avait valu son effort. Je n'en citerai qu'une qui émane d'un haut fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique belge et qui résume toutes les autres : "J'ai pour ton labour, Stefan Zweig a trouvé en toi l'interprète fraternel de sa pensée, de sa sensibilité, de son style. C'est tellement lui dans l'écriture qu'à aucun moment le lecteur ne songe à une traduction. C'est la forme même, puissante et directe, de son émotion

...

et le langage vivant de son génie. Nous te devons beaucoup, nous qui plaçons cet écrivain au premier rang."

Aujourd'hui l'heure du dernier adieu est venue. Repose en paix, cher Alzir, sous cette pierre arrachée au sol de France pour nous le symbole de ta vie : ferme, solide et sans défaillance.

Et maintenant, mes chers amis, permettez-moi, en notre nom à tous, d'appliquer à Alzir Hella les paroles que la mort de Verhaeren a inspirées à Stefan Zweig et que notre ami a traduites dans "Souvenirs et Rencontres" :

"Ce fut une sombre journée (la mort tragique de Verhaeren) que je n'oublierai jamais. Je pris ses lettres, ses innombrables lettres afin de les relire, d'être seul avec elles, puis, quelque chose en moi se refusait à me séparer d'un être qui incarnait l'idéal de mon existence, le symbole de mes croyances. Plus je me disais qu'il était mort, plus je sentais combien de lui vivait, palpitait encore dans mon cœur. Ces mots que j'écris, même, l'ont ressuscité en moi. Car seule la connaissance d'une grande perte montre à quel point ce qui est périssable peut nous posséder.

"Et les mots éternels restent pour nous vivants."

Wien, 21. II. 1930.

L. St.

mit ein Wort, um nur von ganzem Herzen zu danken: Dein lieber Brief war wie ein Lichtstrahl in das Dunkel einer höllischen Zeit. Seit Wochen arbeite ich nichts mehr und mein Kopf scheint mir völlig ausgeleert.

Dein ist wirklich möglich dein Raus, wenn ich dein Anbieten, das ich voll zu nützen weiß, <sup>haben</sup> <sup>alles</sup> <sup>was</sup> <sup>ich</sup> <sup>nicht</sup> <sup>für</sup>  <sup>dich</sup> <sup>zu</sup> <sup>hau</sup> <sup>haben</sup> <sup>und</sup> <sup>es</sup> <sup>sein</sup> <sup>will</sup> <sup>ich</sup> <sup>nur</sup> <sup>gerade</sup> <sup>für</sup> <sup>dich</sup> <sup>stehen</sup> <sup>geben</sup>. <sup>Hella</sup> <sup>durch</sup> <sup>zwischen</sup> <sup>dürfte</sup> <sup>mir</sup> <sup>wohl</sup> <sup>gehören</sup>. Ich habe in Marseille einen großen Aufsatz über <sup>Sturzwand</sup> <sup>für</sup> <sup>die</sup> <sup>Revue</sup> <sup>de</sup> <sup>Genève</sup> <sup>über</sup> <sup>franzö-</sup> <sup>nisch</sup> <sup>geschrieben</sup> <sup>und</sup> <sup>jetzt</sup> <sup>die</sup> <sup>Konkurrenz</sup> <sup>haben</sup> <sup>lassen</sup> <sup>verbessert</sup> <sup>erhalten</sup>; ich werde also wohl, auf was <sup>Niveau</sup>.

Und ein Monat Paris - das wäre vielleicht die Rettung aus allem... Aber würde ich dort genug für dich hier können? - Darf das wirklich sein?

Ich selbst brauche vorläufig so gar nicht für mich in  
Betracht. Ich bin eckelhaft und zerklüftet.

Ich würde <sup>es</sup> <sup>so</sup> <sup>gern</sup>, als ich es <sup>erst</sup> <sup>fast</sup>  
dieses <sup>Tag</sup> <sup>empfehle</sup> noch einen Vortrag halten, denn  
ich <sup>es</sup> <sup>freij</sup>.

Ich habe nicht geschrieben, weil ich mit Freerjes  
zu sagen hatte. Dein Brief, den ich nie verlesen  
werde, war seit Bremen wieder das erste Ja.

Alles Liebe und auchmals: Dank!

In Freie

Dein  
L

Bitte, erwäge aber, ob es für Dich auch wirklich  
von Wert ist, was Du mir vor schlägst!



2 - Lettre à Stefan Zweig du 02 avril 1930

Paris, 1 rue de Grammont  
Hôtel Manchester

2. April 1930.

Lieber Stefan,

herzlichsten Dank für Deinen lieben Brief, den ich  
erhielt. Die Arbeit macht mir eine grosse Freude und ich hoffe nur, daß  
sie zu Deiner Zufriedenheit ausfällt. Was die Bücher betrifft, so ist es  
vielleicht am besten, ich schicke Dir vor meiner Abreise von hier eine  
Liste jener Werke, die ich für die wichtigsten halte, du siehst sie dann  
durch und ich beschaffe Dir hier, was Du mir auf dieser Liste angibst. Es  
werden wohl fast nur billige und leicht erhältliche Bücher sein, denn es  
ist kaum nötig, auf die alten Dinge zurückzugehen, die ich mir hier alle  
anschaue, um Dir darüber zu berichten.

Ich werde mich selbst erst anfangen zu arbeiten, bis Hel-  
la und ich mit dem Fouché zu Ende sind, was in der nächsten Woche der Fall  
sein wird. Wir machen diese Arbeit sehr gründlich, denn sonst hat sie ja  
gar keinen Sinn und es ist dies die einzige Methode, um auf die paar argen  
Schnitzer zu kommen, die diese Revision lohnen. Im ganzen finde ich den  
Fouché sehr gut und vor allem sehr getreu übersetzt. Ich glaube, Hella  
hat hier seit dem Remarque viele Heider und Feinde, und jetzt ist alles  
für sie schlecht, was er macht. Hella hat mir versprochen, mich bei Gras-  
set und Stock einzuführen und ich mit meinen eigenen  
Kräften ist, um irgend etwas zu finden. Allerdings spüre ich, dass  
ich viel Spannkraft und vor allem den Glauben an mich selbst verloren ha-  
be, auch scheint es mir, als wenn nicht mehr viel vor mir liegen würde.

Aber man kann sich ja irren, und zuweilen kehren Kräfte wohl zurück. Sehr glücklich wäre ich allerdings, wenn ich nicht wieder nach Wien zurück müsste und es so einrichten könnte, dass ich hier bleiben kann, wo doch alles bedeutend leichter für mich ist.

Ich hoffe von Herzen, dass Dir Wien doch mehr Freude machen wird, als Du vorläufig glaubst. Und vielleicht wird die Aufführung doch besser sein, als ~~man~~ zu befürchten hatte. Ich lese gar keine Wiener Zeitungen, weis daher gar nicht, was dort vorgeht, aber ich werde trachten, mir die Berichte über die Premiere zu beschaffen.

Ich bin Dir zu grossem Dank verpflichtet, dass Du so gut sein willst mit den zweiten Monat hier zu ermöglichen und ich frage mich, ob ich Dir mit meiner bescheidenen Arbeit ~~hier~~ wirklich ein geringes davon zurückerstatte kann. Wenn ich das Geld etwa am 10. September bekomme, wäre ich Dir sehr dankbar, da ich da einiges für den nächsten Monat vorausbezahlen muss.

Ich bedaure sehr, dass ich von Friderike gar nichts weiss, und bitte Dich, sie innigst von mir zu grüssen.

Herzlichst und getreu wie stets

Dein

Frederic

Meine Adresse ist definitiv?

Paris, 1 rue de Grammont  
17. April 1930.

Lieber Stefan,

ich danke Dir erst heute herzlichst für die Übersendung  
des Geldes, weil ich Dich in den letzten Tagen noch in Wien ver-  
misst habe, ~~und~~ dieser Brief Dich aber wohl schon in Salzburg  
erreicht. Ich sah noch keine Wiener Zeitung, hoffe aber, daß  
alles zu Deiner Zufriedenheit abgelaufen ist.

Was hier die Arbeit betrifft, so kann ich Dir berichten,  
daß alles ordentlich weiter geht. Mit Hella habe ich in  
der vergangenen Woche die Revision der Fouche abgeschlossen  
und so kann ich mich viel mehr der Inhaltlichkeit widmen,  
was mir eine große Freude ist. Ich übersehe mich das  
Theater schon einigermaßen und möchte Dir, wenn ich Dich  
erst ein wenig zur Seite kommen, in ~~dem~~ <sup>dem</sup> weils, ~~ein~~  
ausführlich über den Stand dieser Arbeit ~~berichten~~  
damit wir uns darüber klar werden, was noch zu machen  
ist.

Da ich Dir allein diese Zeit in Paris verbrachte, ist es  
mir aber ~~ein~~ ein Bedürfnis zu sagen, wie es mit mir  
steht. Seit etwas mehr als auf Tagen fühle ich mich  
wieder ~~etwas~~ wie vor der Krise, die mich in  
den letzten Monaten so sehr bedroht hat. Ich bin nicht  
mehr in ~~der~~ <sup>der</sup> ~~ersten~~ <sup>ersten</sup> gekommen und habe ~~endlich~~ <sup>endlich</sup> auf ~~mir~~  
versichtet. Ich habe ~~endlich~~ <sup>endlich</sup> wieder, auf ~~dreimonatlicher~~ <sup>dreimonatlicher</sup> Pause,  
ein wenig für mich zu arbeiten begonnen. Ich habe mir auf

den einen Bereich, hier bleiben zu können wird nicht auf  
dies gewickelt zu müssen, wo ich mich so gar nicht mehr zu-  
ruff finden kann. Hoffentlich werde ich bald <sup>zurück</sup> Kraft  
aufbringen, hier alles so zu ordnen, daß ich deruffallen kann  
wenn meine Arbeit für die beendet ist. Vorläufig fällt  
mir allerdings noch das Verbleiben in mir selbst, das mir  
gestatten würde, damit zu rechnen. Ich fühle mich unempfind-  
lich wie ich, die auf theoretischer Krankheit.

Ich habe Material mit Freunden wiedergesehen, zuweilen  
bleibt mir Arcos, wenn ich deutsche Briefe für ich  
über den Sommer bleibe, was ich für eine ~~hat~~ tue, denn keine  
Frau und es wird erprobte keine Freunde. Auf Andre  
stehe ich von Zeit zu Zeit, aber die Atmosphäre dort ist  
sehr drückend. Ich ist sich auf der gleichen Freunden  
meines neuen Lebens auf dem bewirke mich, nicht  
den die Vergangenheit zu denken.

Und nun danke ich Dir unendlich herzlich für alles,  
was Du für mich tatest und tust. ~~Wort~~ bleibe wie  
stets Dein sehr Erreuter

Innes

Ich war mit Stella bei Prater. Für den Anblick ist dort  
nicht zu machen. Aber schließlich erbt ich etwas für die  
Zukunft.

Gehtchen

Im Journal des Débats ist ein sehr ausführlicher sehr loben-  
der Artikel über den Touche erschienen, den die Stella wahr-  
scheinlich geschrieben hat.

in  
ein  
eine  
fille  
Ordnung  
jeil  
Kall.

4 - Lettre à Stefan Zweig du 04 août 1933

Eferding, 4. August 1933.

Liebster Stefan,

tausend Dank für Deinen lieben Brief. Ich werde also am 15. gegen Abend in Salzburg eintreffen und komme vielleicht mit Festenberg, der auch zwei Tage in Salzburg bleiben will. Ich habe an die Festspielhaus-gemeinde geschrieben und hoffe, daß ich die Billetts bekommen werde. Würdest Du so lieb sein, mir noch ein Wort darüber zu schreiben, wie viel Tage Du denkst, daß ich bleiben soll, damit ich hier alles danach einteile ( Post usw.) Denn ich kehre jedenfalls vor Wien noch einmal hierher zurück und lasse meine Sachen da. Alles, was Ihr für mich bestimmt, ist recht. Ich möchte nur nicht mehr Geld ausgeben, als hier, wo ich sehr billig drauskomme. Und wenn ich etwas für Dich in diesen Tagen arbeiten kann,

Denk' Dir, es ist etwas wie eine Erleuchtung über mich gekommen und ich habe endlich wieder etwas für mich gearbeitet, eine Erzählung, die etwa 50 bis 60 Seiten umfassen wird und von der nun schon über 30 da sind. Ich schrieb den ganzen Tag, von früh Morgens an, wie unter Diktat, und es wurde mir wieder einmal klar, um wie viel es schöner ist, zu erfinden, als nur zu berichten. Wenn diese Arbeit halbwegs so gut ist, ~~wie~~ ihre Niederschrift mich bisher gefreut hat, so dürfte ich zufrieden sein, und wenn es so weitergehen sollte, wie bisher, so bringe ich Euch das ganze Manuskript mit. Es ist wirklich fast ein Wunder, daß derlei für mich überhaupt noch möglich ist, und in dieser Zeit!

Leb wohl, liebster Stefan, ich freue mich schon sehr, Dich wiederzusehen und sehr viel mit Dir zu sprechen. Bitte, nimm die äußeren Dinge nicht allzu tragisch und schau, daß Du bald wieder die nötige Ruhe findest,

um arbeiten zu können, um jeden Preis. Was in Deutschland vor sich geht,  
wird ja jeden Tag absurder, und es ist nicht anders möglich, als daß so  
viel Wahnsinn sich schließlich ( und sehr bald ) selbst ad absurdum führen  
wird. Armes, unglückliches Volk : was wird sein Schicksal sein, wenn es  
erst aus diesem Traum erwacht !

Lebt wohl, Ihr Lieben, und seid innigst begrüßt, von eurem  
sehr getreuen

S

Die Sache mit Hella erledige ich in Deinem Sinne.

1 - Acte de naissance

Mayrac

26° 7

L'an mil huit cent quatre vingt cinq, et le seize août  
 à dix heures du matin, pardevant nous Crayzac, François, maire  
 L'officier de l'état civil de la Commune de Saint-Oman, Arron-  
 dement de Noizac, Département de Corrèze, a comparu  
 Naissance de Monsieur Emile, Pierre, Emile, Agent-voyer Cantonal, demeurant au  
 Bourg, Louis, Marie, Cardayre, en cette Commune, âgé de quarante ans, lequel nous  
 présente un enfant de sexe masculin au il nous a déclaré être

né dans la maison d'habitation, située au chef-lieu de Cardayre  
 13 Août 1885, aujourd'hui, à dix heures du matin, de lui et de son épouse  
 Graci, Rose, Baptiste, sans profession, âgé de vingt-neuf ans, qui  
 demeurant avec son mari au chef-lieu de Cardayre, nous a

il a donné les prénoms de Louis, Marie, Jean, Baptiste.  
 Présente: Les Sieurs Rouze, Jean, Baptiste, propriétaire, âgé de  
 20 ans, et

MAIRIE  
 DE SAINT-OMAN-DU-P.  
 Tél. 05 65 95 71 91  
 Fax: 05 65 95 28 72.  
 03 NOV 2005



cinquante, un an et même de que, après, âgé de 11 ans  
 tous deux domiciliés au chef-lieu de la Commune de Saint-Oman  
 lequel, ainsi que le père, ont signé avec nous  
 après lecture faite.  
 Le Maire  
 Crayzac

2 - Bulletin de scolarité

n° 216 **Ungé**  
 Louis Marie Jean Baptiste  
 né à Saint Arnaud dépt de la Gironde le 13 Aout 1885  
 Domicile (Toulouse) {  
 Bach. lett. - Philoso. { Certif. le 22 juillet 1903 } Acad<sup>e</sup> de Bordeaux  
 Demeure des parents - Agen, r. Pelletan, agent voyageur en retraite  
 Acte de Naissance reçu le 3 Nov. 1903; remis le 29 mai 1904  
 Diplôme de Bachelier reçu le 3 Nov. 1903; remis le 14 Janv. 1906

No du Registre	DATE DE L'INSCRIPTION	DROITS ACQUIS		N° d'inscriptions	OBSERVATIONS
		SOMMES	Qualificat <sup>n</sup>		
217	30 nov. 1903				A. 1899
488	13 janv. 1904				
1080	14 mars 1904				
1379	14 juin 1904	10	549		
1701	28 juil 1904				
1730	11 janv. 1905				
1006	15 mars 05				
2001	20 juin 05				
9°					
10°					
11°					
12°					
13°					
14°					
15°					
16°					

N°	Nature de l'examen	BOULES OBTENUES					DATE DE L'ACTE	Droits consignés	DROITS REMBOURSÉS			
		Blanches	B.-R.	Rouges	R.-N.	Noires			Résultat	N°	Somme	
31810	24 oct. 1903			3	1	11	11	11	11	11		
	1 <sup>re</sup> ANNÉE											
	1 <sup>re</sup> partie											
	2 <sup>e</sup> partie											
	3 <sup>e</sup> partie											
	4 <sup>e</sup> partie											
	5 <sup>e</sup> partie											
	6 <sup>e</sup> partie											
	7 <sup>e</sup> partie											
	8 <sup>e</sup> partie											
	1 <sup>re</sup> de Doctorat											
	2 <sup>e</sup> de Doctorat											
	Thèse Sc											
	Examen spécial Thèse Sc											
No du Registre	DIPLOME DE	REÇU LE	REMIS LE									
	Bachelier en Droit.											
	Licencié											
	Docteur Sc.											
	Docteur Sc.											



Ab schrift.

IV

Der Minister

Geistlichen und Unterrichts-  
Angelegenheiten.

Berlin W. 8, den 27. Mai 1914.

I Nr. 11563.

*H. v. 76.*

*Prof. Angé a.  
1. 29/5/14*

*Waptsch  
Konrad  
Ludzanski  
Thirwan  
S. Müller  
H. Mühlh  
Gygen  
Lautsch*

Auf die Berichte vom 8. und 12. Mai 1914 - II  
2077 und 2136 - genehmige ich, daß dem Louis A n g é  
sösischen Sprache an der Universität in Greifswald unter  
dem üblichen Kündigungsverhalte und unter Gewährung  
der etatsmäßigen Remuneration vom laufenden Sommerseme-  
ster ab bis auf weiteres übertragen werden.

Der Genannte ist darauf hinzuweisen, daß die Be-  
stimmungen über die Lehrtätigkeit der Lektoren für neuere  
Sprachen vom 8. Juli 1897 auch für ihn maßgebend sind.

Im Auftrage  
gez. Naumann.

An den Herrn Universitätskurator in Greifswald.

II Nr. 2374.

*Stimm  
Gries  
Thurand  
G. M. Vahlen  
Schwarz  
A n  
P. Müch.  
Friedrich  
Ehrismann*

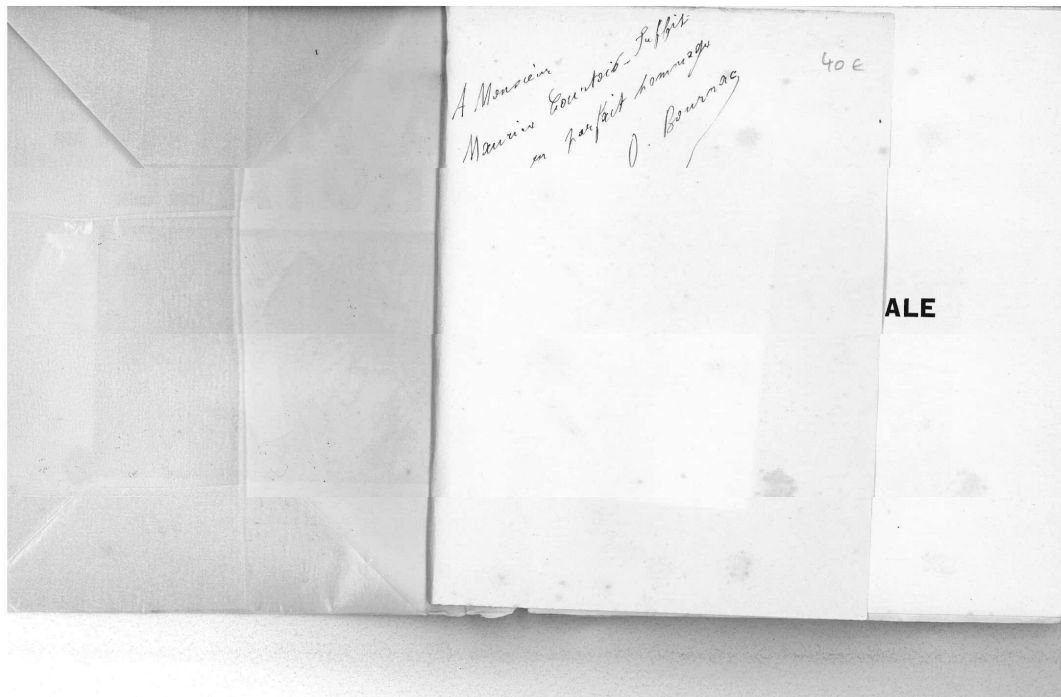
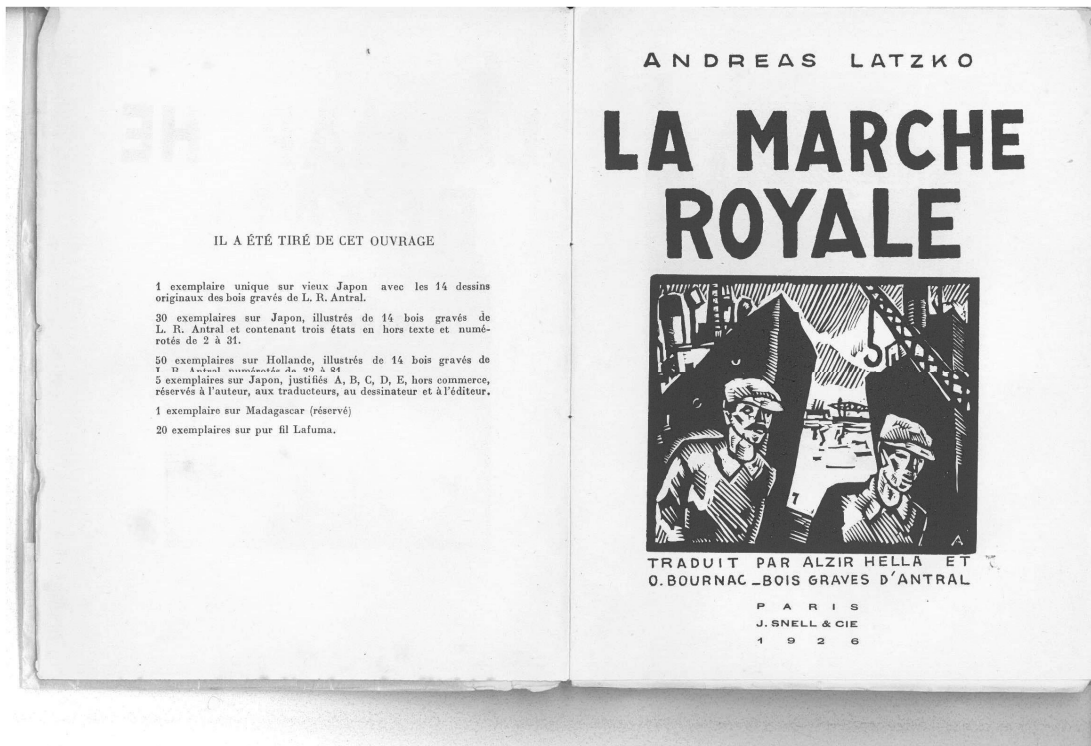
Ab schrift übersende ich auf das Schreiben vom 8.  
dieses Monats zur gefälligen Kenntnisnahme.

*Log*

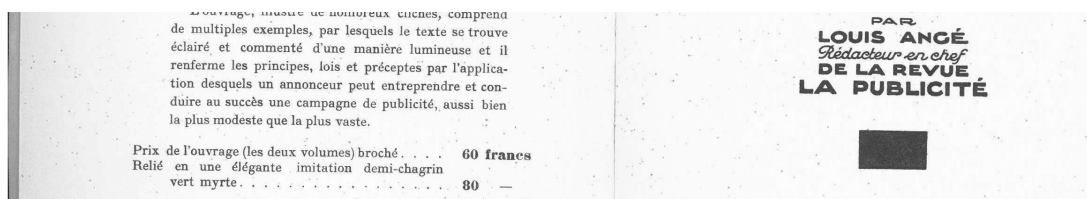
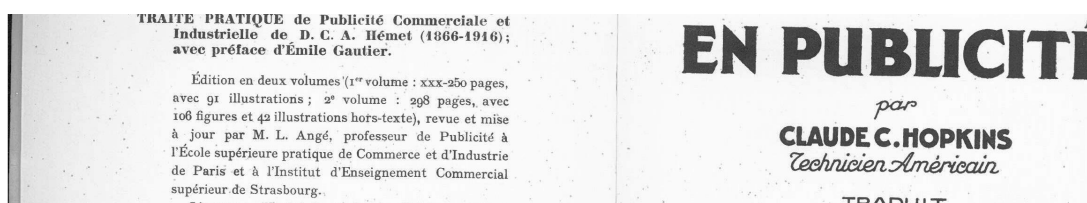
Die Philosophische Fakultät

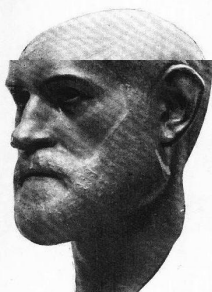
h i e r

4 - La marche royale - envoi du traducteur



5 - Mes Succès en publicité (traduction de l'américain)





LOUIS ANGE  
L'APRÈS LE BRONZE DU SCULPTEUR  
DANIEL BACQUÉ

LA PRATIQUE MODERNE DES AFFAIRES

● Directeurs : LOUIS ANGÉ et JULES PITERAERENS ●

# Savoir vendre

*Principes et Applications pratiques*

par LOUIS ANGE

Professeur à l'École supérieure pratique de Commerce et d'Industrie de Paris, à celle de Reims et à l'Institut d'Enseignement commercial supérieur de Strasbourg, Rédacteur en chef de la revue

## DU MÊME AUTEUR

*Pour bien faire sa Publicité* (Éditions Oliven, 65, Avenue de la Bourdonnais, Paris).

*Manuel de Publicité* (Librairie Baillière, 19 rue Hautefeuille, Paris).

Réédition (en deux volumes) du *Traité Pratique de Publicité commerciale et industrielle* de D. C. A. HÉMET (« La Publicité », Chiron, éditeur, 40 rue de Seine, Paris).

*Le Cinématographe au service des affaires* (avec H. RUMPF) — (La Pratique commerciale, éditeur, 6 Quai de Seine, Argenteuil).

*La Réclame dans ses rapports avec les affaires et le public*, traduit de V. MATAJA (sous le pseudonyme Comfort) — (Éditions Polmoss, 22 Avenue des Arquebusiers, Bruxelles).

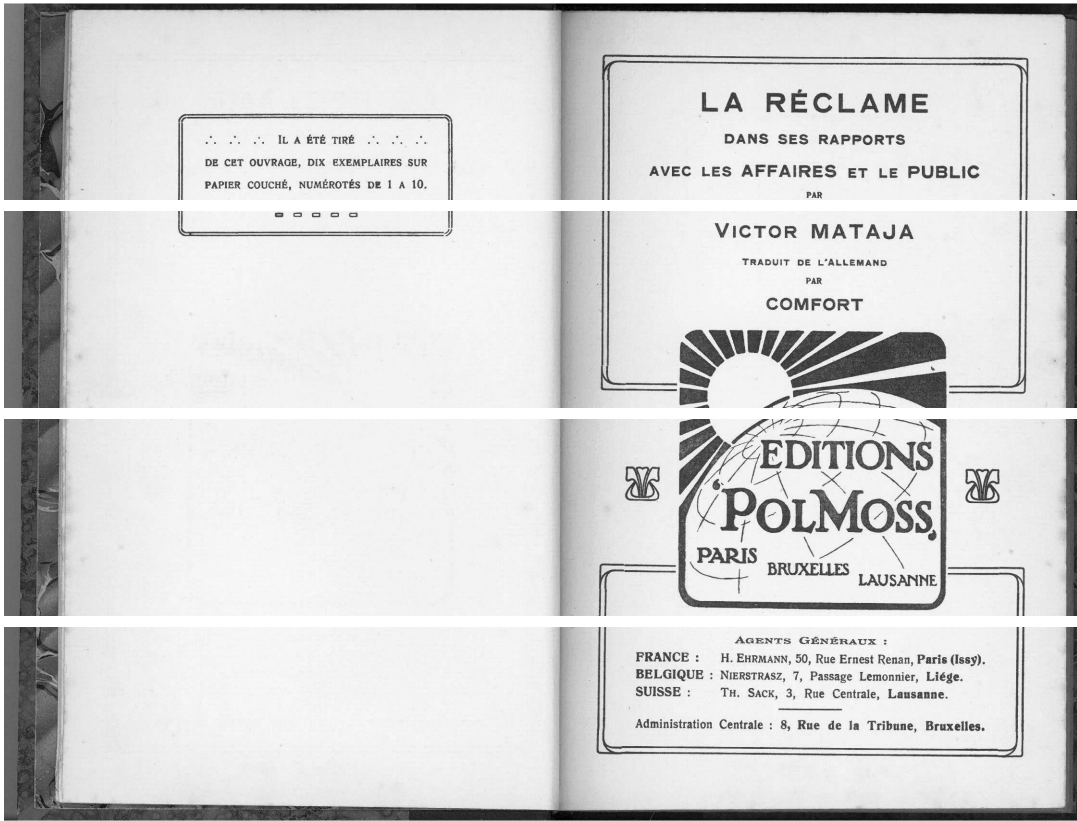
*Introduction à la pratique de la Réclame*, traduit de D. MÜLLER (sous le même pseudonyme et chez le même éditeur).

*Mes Succès en publicité*, traduit de CLAUDE C. HOPKINS, technicien américain (« La Publicité », éditeur, 60, Faubourg Poissonnière, Paris).

### EN PRÉPARATION

*L'Organisation d'un service de Vente*, traduit de L. URWICK, directeur de l'Institut international d'organisation scientifique du travail. (Dunod, éditeur, 92, rue Bonaparte, Paris).

7 - *La Réclame* (traduit de l'allemand par Comfort)



TITRE en anglais

History translators, translation stories : three biographical writings of Stefan Zweig translated by Alzir Hella (*Fouché, Marie-Antoinette, Mary Stuart*).

---

RESUME en anglais

My thesis is a search to discover Alzir Hella, the translator of Stefan Zweig's works in France. Alzir Hella was a typographer, anarchist and man of letters whose life was rooted in the history of the first half of the 20<sup>th</sup> century. Through the in-depth study of the French texts and their German sources, I sought to bring to light the type of translator he was. After explaining the different genres of historical written works, we focused on biography, itself history between the lines. I compared Stefan Zweig, history writer and Alzir Hella, translator in history, learning how their paths have crossed and what connected the Austrian upper middle-class person and the French trade unionist in those troubled times. During my research, I discovered more than one hundred letters that have never been published. In them, Zweig expressed his affection, troubles, passion, fears and despair, but also his expectations, integrity and trust to his friend Hella. The letters showed that they both worked towards a new literary work for a new public. After studying the target-oriented context of the French publishing world at that time and observing reactions to the translations of Zweig's works, I studied passages written in French taken from three biographies of well-known historical figures: the dark and mysterious Fouché, a politician and completely amoral person; Marie Antoinette, a average woman and staunch queen chosen to withstand great suffering; and Mary Stuart, a hot-blooded woman and queen who had but one passion in life, to which she gave herself up entirely. By comparing original passages to their French translations and by studying the internal workings of the works themselves, I sought to reveal their networks of meaning, their syntax, their rhythm. I also sought to reveal Hella's art of translation and how he effortlessly provides his readers with rich, clear und penetrating prose, which is true to the meaning rather than the words of the text.

RESUME en français :

Notre thèse part à la recherche du traducteur français de Stefan Zweig, Alzir Hella, ouvrier typographe, anarchiste, homme de lettres, dont l'histoire est ancrée dans celle de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle et, grâce à l'étude détaillée des textes français et de leur source allemande, cherche à révéler quel traducteur il a été. Après avoir évoqué les différents types d'écrits historiques, nous nous sommes arrêtée sur la biographie, elle-même histoire entre les lignes. Nous avons rapproché les deux hommes, Stefan Zweig, écrivain de l'histoire, et Alzir Hella, traducteur dans l'histoire, cherchant comment leurs pas s'étaient croisés et ce qui, à leur époque troublée, avait lié le bourgeois autrichien et le syndicaliste français. Nos recherches nous ont permis de mettre à jour une correspondance inédite, plus de cent lettres où Zweig exprime à son ami Hella son affection, son souci, sa passion, ses craintes, son désespoir, mais aussi son exigence, son intégrité et sa confiance, témoin d'un travail commun au service d'une œuvre nouvelle pour un nouveau public. Après avoir étudié le contexte éditorial ciblisme de l'époque et observé la réception en France de la traduction de l'œuvre zweigienne, nous avons interrogé les textes français de trois biographies de personnages historiques connus du public français, celle du « ténébreux » Fouché, « l'homme politique », l'« être absolument amoral », de Marie-Antoinette, « nature moyenne », « reine éprouvée et élue de toutes les souffrances » et de Marie Stuart, « femme au sang chaud », reine « qui n'éprouva dans sa vie qu'une passion, mais qui s'y abandonna jusqu'au bout ». Par une comparaison des textes originaux et de leur traduction en français, nous avons tenté de mettre en lumière, en étudiant le fonctionnement interne des œuvres, leurs systématismes, leurs réseaux de signification, leur syntaxe, leur rythme, l'art traductif d'Alzir Hella et son souci d'offrir à ses lecteurs une prose riche, claire et déliée, fidèle au *sens* plus qu'à la *lettre* du texte.

---

TITRE en allemand : Übersetzer der Geschichte, Übersetzungsgeschichten : drei biographische Schriften Stefan Zweigs übertragen von Alzir Hella (*Fouché, Marie Antoinette, Maria Stuart*).

---

RESUME en allemand

Die vorliegende Untersuchung widmet sich Alzir Hella, dem französischen Übersetzer von Stefan Zweig, einem Typographen, Anarchisten und Schriftgelehrten, dessen Lebenslauf tief in der Geschichte der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts verankert ist. Durch eine detaillierte Analyse der französischen Texte und ihrer deutschen Vorlagen soll die Übersetzungskonzeption Hellas herausgearbeitet werden. Nach einer kurzen Übersicht über verschiedene historische Texttypen steht die Biografie als Gattung, an sich eine Geschichte zwischen den Zeilen, im Mittelpunkt. Danach wird insbesondere auf die Begegnung zwischen Stefan Zweig, dem Geschichtsautor, und Alzir Hella, dem Übersetzer der Geschichte, eingegangen: Wie haben sich ihre Wege gekreuzt? Was verband den österreichischen Bürgerlichen und den französischen Gewerkschaftler in dieser bewegten Zeit? Im Rahmen der Arbeit konnte eine bis dato unveröffentlichte Korrespondenz ausgewertet werden, mehr als hundert Briefe, die die gemeinsame Arbeit im Dienste eines neuen Werks für ein neues Publikum dokumentieren und in denen Zweig Hella seine Zuneigung, seine Sorgen, seine Leidenschaften, seine Ängste, seine Verzweiflung, aber auch seine Ansprüche, seine Integrität und sein Vertrauen kundtat. Nach einer Studie des zeitgenössischen zielsprachorientierten editorischen Kontextes sowie der französischen Rezeption der Übersetzungen von Zweigs Werken wurden die französischen Übertragungen dreier Biographien von bekannten historischen Persönlichkeiten genauer untersucht. Es handelt sich um Fouché, »den Schattengänger«, »den politischen Menschen«, »das absolut amoralische Wesen«, um Marie Antoinette, »den mittleren Charakter«, »die geprüfte und erwählte Königin alles Leidens« sowie um Maria Stuart, »die heissblütige Frau« und Königin, die »nur einmal eine Leidenschaft zu erleben wusste, diese aber bis zu dem letzten Ende des Gefühls«. Durch den Vergleich der Originaltexte mit den französischen Übersetzungen – wobei die innere Funktionsweise der Werke, ihre Systematik, die Bedeutungsvernetzung sowie Syntax und Rhythmik den Schwerpunkt bilden – soll die Übersetzungskunst Alzir Hellas herausgearbeitet werden, sein Bemühen dem Leser eine reichhaltige Prosa zu bieten, klar und scharfsinnig, dem *Sinn* verbundener als der *wörtlichen* Übereinstimmung.

---

DISCIPLINE : ETUDES GERMANIQUES

---

MOTS-CLES : ZWEIG STEFAN – HELLA ALZIR – BIOGRAPHIE – TRADUCTION – RECEPTION – FOUCHE – MARIE-ANTOINETTE – MARIE STUART.

---

INTITULE ET ADRESSE DE L'U.F.R. OU DU LABORATOIRE : Université de Nantes – Faculté des Lettres et des Sciences humaines – U.F.R. de Langues - CERCI – Centre de recherche sur les conflits d'interprétation – Chemin de la Censive du Tertre – BP 81227 – 44312 Nantes Cedex 3

---